TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41076.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1853

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

41076

LE PÈRE VENTURA

ET

LA PHILOSOPHIE.

La Raison Philosophique et la Raison Catholique, conférences prêchées à Paris dans l'année 1851.

Il est remarquable que les trois hommes qui ont dans ces derniers temps le plus illustré le clergé de l'Italie sont trois métaphysiciens, Vincent Gioberti, M. l'abbé Rosmini Serbati et le père Ventura de Raulica. Au point de vue de la philosophie, il y a certainement des distinctions à faire entre eux, et le second est le seul peut-être qui puisse être considéré comme ayant une doctrine propre et comme le promoteur d'un système; mais enfin tous trois ont jugé de ce monde par l'esprit humain, ce qui est le caractère du philosophe. Tous trois ont traité de la religion comme d'une science et embrassé dans leurs méditations toutes les sciences morales avec elle. Par là, ils ont un trait commun qui les signale à l'attention des historiens de la philosophie.

Un autre trait qui leur est propre augmente pour nous leurs droits à une respectueuse attention. Il n'en est aucun qui, au moment favorable, n'ait accueilli la pensée d'une réforme dans l'état politique de l'Italie. Ici avec plus d'éclat, là avec plus de discrétion, tous, en voyant luire les jours bien courts de 1847, ont conçu pour leur pays, ont donné à leur pays des espérances trop tôt dissipées, et, dans ces jours mémorables, les regards du public se sont portés sur eux, comme sur les précurseurs ou les conseillers, les confidens ou les interprètes de celui qui fut alors un instant l'espoir du monde. C'était là une belle époque, un de ces momens que le ciel ne fait que mon-

trer aux hommes, et qu'aveugles ou ingrats, ils laissent perdre ou corrompre sans retour. On put croire que l'heure d'une régénération nécessaire avait sonné; mais, depuis plusieurs années, le règne des extrêmes approchait. Les opinions intermédiaires avaient commencé à décliner. L'esprit conservateur avait cessé d'être capable de profiter de l'occasion; l'esprit radical n'était capable que d'en abuser. L'aube se couvrit d'orageux nuages, et bientôt tout disparut dans la tempête. L'Italie, à l'exception du noble pays où règne la loyale maison de Savoie, se replongea dans son néant, et d'éminens esprits, découragés par l'expérience, rentrèrent dans la retraite avec de plus tristes pensées.

Vincent Gioberti sera bientôt, nous l'espérons, dignement apprécié dans ce recueil. Nous laisserons aujourd'hui M. Rosmini dans la sainte obscurité où se cachent la piété de sa vie et la gravité de ses travaux. Seulement nous pourrons quelque jour lui demander le secret de ses doctrines métaphysiques. Dès à présent, nous prendrons plus de liberté avec le père Ventura. Aussi bien s'est-il mis lui-même à notre portée. Il a été donné aux oreilles françaises d'entendre de sa bouche la parole chrétienne. Ramené par les événemens à la préoccupation unique de ce qui, pour le prêtre, commence et finit tout, de ce qui est pour lui l'*alpha* et l'*oméga* de la pensée et de la vie, il est venu de Rome faire entendre dans cette capitale aux mille croyances un écho des catacombes et du Vatican.

Je crois que la première fois que son nom parvint à ce public insouciant, ce fut par la traduction de son oraison funèbre d'O'Connell. Ce discours, écrit avec beaucoup de verve et de liberté, accueilli par l'enthousiasme des fidèles dans une des basiliques de Rome, consacré par l'approbation de l'autorité pontificale, n'avait pas seulement l'avantage de nous révéler un orateur chrétien, il annonçait quelque chose de plus grave et de plus nouveau. C'était l'alliance de la vieille foi de nos pères avec l'esprit libérateur des sociétés modernes. Un éloquent appel venait de la métropole des églises à toutes les églises, à tous les fidèles, et les conviait à célébrer comme des serviteurs du christianisme les défenseurs des droits des hommes. Leur nom était loué dans la chaire de vérité; ils étaient mis au rang des esprits qui peuvent être selon Dieu, *probate spiritus si ex Deo sint.* L'Irlande a ce privilége, que ses souffrances ont touché ceux qu'avait jusque-là faiblement émus l'oppression, et qu'une éloquence tribunitienne, consacrée à répéter ses plaintes et à réclamer sa liberté, a fait comprendre à des hommes qui semblaient l'ignorer que liberté, jury, pétition, parlement, n'étaient pas de vains mots, et que le christianisme aussi pouvait, plus sûrement qu'à l'ombre des trônes, se réfugier sous l'égide des constitutions.

Mais si l'oraison funèbre d'O'Connell fit connaître au public un prédicateur dont le nom lui était nouveau, ce nom n'était pas ignoré de ceux qui suivaient avec quelque intérêt dans tous les pays l'enseignement de la philosophie. On savait, du moins on pouvait savoir que le père Ventura avait de bonne heure porté son attention sur ceux de nos écrivains qui ont, dans les commencemens du siècle, paru défendre la cause de l'église, et qu'un de ses premiers travaux avait été la traduction de *la Législation primitive*. On savait qu'il s'était formé par l'enseignement à la prédication, et qu'il avait professé la philosophie théologique à Rome dans un des premiers établissemens du monde catholique. Lors donc que la révolution romaine eut perdu la cause même pour laquelle elle était entreprise, lorsque ce triste dénouement amena en France l'ancien général des théatins, qui se rencontra parmi les vaincus sans avoir été du nombre des combattans, il parut parmi nous précédé d'une double renommée, celle de l'orateur et du théologien. Un curieux empressement réunit un nombreux auditoire autour de sa chaire, et, après un premier mouvement de surprise causé par des formes toutes méridionales, par un accent inaccoutumé qui était cependant comme un souvenir de Saint-Pierre de Rome, on se fit à sa manière franche et animée; on lui trouva une facilité abondante, toute la passion compatible avec la sainteté du ministère; on lui trouva enfin, chose assez rare, une éloquence naturelle dans une langue étrangère. Depuis vingt ans, l'art de la prédication s'est relevé parmi nous, et notre église a donné aux Bourdaloue et aux Massillon d'honorables successeurs. Nous ne serons pas ingrat envers le talent dont ils ont fait preuve (comment le serions-nous? nous aimons le talent de la parole, et il devient si rare!), mais ils nous permettront de leur dire que le succès du père Ventura est dû à des qualités qui méritent d'être étudiées. D'abord nulle affectation; point de trace des idées et des formes de la littérature à la mode; de la simplicité et du mouvement, ce qui prouve ou ce qui vaut l'improvisation; une mémoire vaste et présente, un habile emploi des autorités, un choix heureux des textes sacrés, une connaissance méthodique des questions, enfin les apparences pour le moins d'une science positive qui rassure l'auditeur ému par le talent et laisse une instruction dans la pensée après que l'émotion a disparu. Nous avons maintenant sous les yeux ses paroles fixées par l'impression. Hors de la scène animée où elles ont été entendues, elles doivent perdre beaucoup de leur mérite et de leur effet. Quoique jamais Sicilien n'ait manié notre langue avec cette justesse et cette clarté, le style n'atteint pas, on doit s'y attendre, à l'élégance parfaite, à la dernière précision, et les beautés d'expression sont rares. De l'éloquence il ne reste que les mouvemens; mais

les mouvemens, quand ils sont naturels, peuvent suffire à l'éloquence, et, sans accepter les exagérations ridiculement exprimées que les éditeurs ont eu le tort de mettre en tête du volume, nous pensons que l'église de France doit se féliciter d'avoir entendu le père Ventura. Elle n'oubliera ni l'hommage qu'il lui a rendu, ni les exemples qu'il lui a donnés.

Mais c'est un livre qui est devant nous. Ce recueil de neuf conférences prêchées à Paris en 1851, dans l'église de l'Assomption, a pour titre : *la Raison philosophique et la Raison catholique.* Oublions l'éloquence et ne voyons plus que la doctrine. Séparons de la foi du prêtre les systèmes de l'écrivain; ceux-ci nous regardent seuls. Les dogmes sont sacrés, qu'ils restent inviolables; mais la manière de les établir ne l'est pas, et celle du père Ventura diffère assez des méthodes jadis préférées dans l'église pour que nous puissions, entre lui et nous, séculariser le débat et discuter librement, sans craindre de paraître un moment discuter la religion même.

Ce dernier ouvrage n'est pas son coup d'essai. Sa doctrine était connue par un livre publié en 1828, *de Methodo philosophandi.* Je me souviens de l'avoir lu, il y a plus de vingt ans. Il me parut une tentative de conciliation entre la théologie dogmatique et la doctrine de M. de Lamennais, qui exerçait alors sur une portion très intelligente du clergé une influence si funeste, et dont les erreurs, encore qu'un peu dissimulées, continuent d'y faire école, même aujourd'hui que l'éloquent écrivain les a échangées contre des erreurs nouvelles. Je viens de relire cet ouvrage, peu destiné à devenir populaire, et il convient d'en déterminer exactement le caractère avant de rendre compte du nouveau livre du même auteur. Nous connaîtrons mieux la route que son esprit a suivie, nous verrons mieux s'il marche ou s'il s'arrête; nous saurons ce qu'il a appris des vingt ans qui viennent de s'écouler.

Il faut se reporter en 1828. L'impiété fait chaque jour des progrès; tel était le point de fait d'où l'on partait alors. Elle prend, à l'égard de la vérité divine, tantôt les formes de la haine, tantôt celles de l'indifférence; mais quelle est la cause de ses progrès? Les passions, l'ignorance, les sciences? Non, la méthode adoptée en philosophie. La bonne ou mauvaise philosophie est de peu de conséquence pour la religion; la bonne même ne sert pas à connaître la vérité, mais seulement à donner de la vérité connue une notion scientifique. Une mauvaise méthode, au contraire, peut conduire à méconnaître la vérité même et à détruire la foi dans ce que l'on sait. Or, en examinant la présente méthode de la philosophie, on trouve qu'elle est de tout point contraire à la sagesse chrétienne; cela suffit pour expliquer l'impiété du siècle. Considérez-vous en effet la méthode en elle-même ou dans son

sujet? L'observation ou l'expérience, qui n'était que le moyen de connaître les choses corporelles, du temps que l'on consultait l'autorité sur les choses divines, sur les choses humaines le sens commun, est devenue la méthode universelle des sciences ramenées toutes au même niveau. L'égalité a confondu les sciences comme elle a bouleversé la société. Quant à l'objet de la méthode, ce n'est plus l'explication démonstrative de la vérité connue, c'est la recherche ou la découverte de la vérité : définition qui suppose qu'il n'y a que des vérités naturelles ou qu'aucune vérité n'est révélée, et l'une et l'autre supposition nient le christianisme. Quel est le fondement de la certitude? Autre question qui importe beaucoup à la méthode philosophique. Tandis que Platon, qui semble à quelques-uns toucher aux vérités chrétiennes, cherchait la certitude dans la raison individuelle, Aristote, qui la plaçait dans le sens commun, était en cela plus près que Platon du christianisme, dont ses doctrines s'éloignaient davantage. La foi dans le sens privé est le dogme commun à Luther et à Descartes; elle domine dans la philosophie moderne, tandis que la science orthodoxe s'appuie sur le sens commun ou sur le témoignagne universel, c'est-à-dire sur l'autorité ou l'infaillibilité de l'église. Enfin le quatrième point à considérer dans une philosophie, c'est son principe. Suivant le père Ventura, le principe de la philosophie moderne peut s'exprimer ainsi : « Dans aucun composé substantiel ou accidentel ne se rencontre l'unité; » ce qui est contraire à cet autre principe, le fondement, suivant l'auteur, de toute philosophie orthodoxe : « Là où soit deux, soit plusieurs principes s'unissent (*coalescunt*) substantiellement, il y a unité réelle. » L'intelligence, par exemple, est une simple puissance tant que la vérité ne l'illumine pas. Ce n'est que de la vérité unie à l'intelligence, comme la forme à la matière, que résulte l'unité de la raison humaine, tandis que les philosophes présupposent la raison à la vérité; de même ils regardent l'âme seule comme l'unité dans l'homme, tandis que celle-ci résulte de l'union substantielle du corps et de l'âme. Ainsi encore, dans l'ordre social, l'unité du pouvoir résulte de l'union du sujet et du ministre, et, dans l'ordre politique, l'unité consiste dans l'union substantielle de l'église et de l'état.

Telles sont, suivant le père Ventura, sur le sujet, l'objet, le fondement et le principe de la méthode philosophique, les différences capitales de la doctrine vraie à la doctrine fausse, ou, ce qui est la même chose, de la philosophie scolastique à la philosophie du siècle. Il n'est nullement difficile, et l'on voit d'avance par quelles analogies, de rattacher ces idées générales à quelques-uns des dogmes de la religion, et l'unité de la science et de la foi est ainsi constituée. L'omission ou la violation de quelqu'une de ces conditions de la

méthode a donné naissance à toutes les hérésies, à toutes les erreurs de la théologie, de la métaphysique, de la morale, de la politique. Ces erreurs, l'auteur les signale jusque dans des doctrines tenues communément pour orthodoxes, par exemple la *philosophie de Lyon*, et il n'a pas de peine à établir qu'il est à propos de restaurer sur ses véritables fondemens la méthode de la philosophie, *methodus philosophandi*. C'est l'objet de son livre.

L'ouvrage, quoique digne d'être lu, ne contient rien de bien essentiel en dehors des idées qui viennent d'être résumées. Tout s'y réduit à cette pensée : la philosophie ne peut être la recherche de la vérité, puisque la vérité est connue, ou bien elle suppose l'ignorance, autorise le doute, admet ou réalise l'erreur. C'est *la philosophie de démonstration* (lisez d'*explication*, car une philosophie démonstrative serait un rationalisme absolu) substituée à *la philosophie d'inquisition*. Telle est restée au fond la doctrine du père Ventura; seulement il la soutient aujourd'hui d'une manière plus exclusive. Ainsi, il y a vingt ans, il admettait encore une théologie naturelle avant la surnaturelle, concession que ses principes lui interdiraient aujourd'hui; mais s'il est plus absolu en philosophie, il l'est moins en politique. Sous ce rapport du moins, il suit assez exactement saint Thomas. Ayant quelque peu souffert pour certaines opinions que les partis dominans ne pardonnent guère, il s'en venge sur la philosophie, et il espère se réhabiliter en l'attaquant.

Sur le titre de son nouvel ouvrage, on prévoit en effet qu'il compare la raison catholique à la raison philosophique, non pour les concilier, mais pour les opposer, peut-être même pour exclure l'une par l'autre. C'est la vieille distinction entre la raison et la foi, distinction légitime que l'on peut pousser jusqu'à l'antithèse, mais dont on ne doit pas faire un conflit : or, c'est un conflit que le père Ventura semble chercher. La raison, il le reconnaît, est faite pour la vérité; mais en la poursuivant, elle ne la peut atteindre et ne l'a jamais atteinte. La vérité a été divinement révélée à l'homme après la création par celui qui est la vérité même. Ainsi elle s'est conservée, elle s'est transmise dans l'humanité, et une tradition plus ou moins pure est devenue le fond et l'aliment de toute connaissance, de toute science digne de ce nom. Cette tradition perpétuelle, universelle, a maintenu sur la terre la foi à ces dogmes fondamentaux, Dieu, la loi morale, les peines futures. Telle est la religion éternelle. Aussi n'y a-t-il pas eu, à proprement parler, de polythéisme dans l'antiquité. Lorsque la raison des sages, secouant le joug des superstitions, a prétendu chercher par elle-même la vérité, elle n'a rien trouvé, ou elle n'a trouvé que ce qu'il y avait de vrai dans ces superstitions mêmes; elle n'a trouvé que la vérité religieuse recouverte, mais con-

servée par ces préjugés populaires qu'un orgueil savant prétendait dissiper comme des rêves. Bien loin que la vérité fût nouvelle, l'antique seul était vrai, et toutes les nouveautés n'offraient qu'erreur ou ignorance. Cette prétention de la raison à découvrir seule et par elle-même la vérité est le rationalisme ou la raison philosophique. Dès le temps du paganisme, celle-ci avait pour antagoniste la raison religieuse de l'humanité ou la tradition permanente des vérités primitiment révélées. Depuis la chute des faux dieux, la religion universelle et perpétuelle, c'est le catholicisme. La science, la philosophie, si elle veut atteindre la vérité, n'a pas à la chercher ailleurs, ou plutôt elle ne doit pas la chercher, elle doit la prendre là où elle est toute trouvée, la recevoir de qui la possède. Quand la raison cherche, elle est perdue. La raison inquisitive, c'est la raison philosophique, c'est-à-dire quelque chose qu'on ne peut qualifier que par des épithètes outrageantes. La raison catholique, c'est la raison qui sait qu'elle n'est bonne qu'à exposer, non à chercher la vérité; qu'elle doit être non *inquisitive*, mais *démonstrative*. Telle est en effet la philosophie chrétienne; car il y a une science, une philosophie légitime, en d'autres termes un légitime emploi de la raison. Il ne suffit pas d'avoir établi que la philosophie toute seule n'apprend rien, que la vérité est révélée d'en haut, que cette révélation universelle et perpétuelle dans l'humanité est comme en dépôt dans l'église catholique: il faut ajouter et montrer que la révélation, la tradition, la religion, le catholicisme a produit une philosophie. C'est la théologie scolastique, ou plutôt c'est la philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Ce dernier point est en France le côté original ou du moins particulier de la doctrine du père Ventura. C'est par là qu'il a étonné les esprits et produit un effet de nouveauté dans le clergé même. Au milieu de l'ignorance universelle, de ce déclin des études sérieuses, sous un reste d'influence de l'esprit du dernier siècle, sous l'empire des méthodes et du langage modernes, aucune école, et l'église elle-même, ne voulait ou n'osait, ou ne daignait relever publiquement l'étendard des doctrines du moyen âge. Il en résultait, il faut bien l'avouer, une lacune dans l'enseignement ecclésiastique. Ostensiblement du moins, il y manquait une philosophie. Par la nature des choses, en créer une nouvelle était interdit, et parmi toutes celles qui datent de la révolution cartésienne, il était dangereux de choisir, pour ceux-là du moins qui ont déclaré une mortelle guerre au principe même de la philosophie moderne. La conséquence était donc de remonter à ce moyen âge dont on célébrait déjà si complaisamment les arts, les mœurs et l'histoire. Dans ce recueil même, cette réaction a été habilement décrite et jugée: mais nous devons avouer qu'à certains égards, elle était logique et naturelle. Lors donc

qu'un orateur docte et véhément est venu proclamer avec hardiesse et développer avec un incontestable talent cette réhabilitation de la scolastique, lorsqu'il est venu dire à la face du siècle ce qui se murmurait sans doute dans les séminaires, je ne sais s'il a satisfait, mais il a certainement rencontré un besoin réel; à des esprits incertains et curieux, il a offert une ressource qu'ils cherchaient vaguement, et peut-être a-t-il paru combler le vide en le signalant. S'il n'eût fait que porter une nouvelle accusation de fragilité contre la philosophie, il répétait un lieu-commun du temps, et peut-être avec moins de subtilité et de force que certains de ses prédécesseurs. Ceux-ci avaient plus réfuté qu'enseigné, plus détruit qu'édifié; ils s'efforçaient de faire le vide dans la science et ne le remplissaient pas, et ce n'est pas le moindre mérite du nouveau prédicateur que d'avoir osé dire ce qu'ils osaient à peine penser.

Voici donc les points capitaux traités dans ses conférences de l'Assomption : d'abord la comparaison entre la raison philosophique et la raison catholique, distinguées profondément et opposées l'une à l'autre, tant dans leurs principes que dans leur méthode; la première condamnée par ses œuvres dans les temps anciens et modernes, et la seconde justifiée par les siennes dans les temps catholiques et par les caractères de l'enseignement de l'église dans tous les temps; enfin l'exposition de quelques points de doctrine pouvant servir de preuves et d'exemples, qui sont, en philosophie, la nature de l'âme et l'origine des idées, — en théologie, la Trinité, l'incarnation et la rédemption, que l'auteur appelle à dessein la restauration de l'univers.

Traiter toutes ces questions serait infini; nous nous bornerons à juger, selon nos lumières, la partie polémique, puis la partie dogmatique, non pas de la théologie, mais de la philosophie, et nous terminerons par quelques réflexions sur la révolution qu'on a voulu opérer de nos jours dans la manière de défendre la religion.

I.

La polémique du père Ventura est toute moderne. C'est au fond l'acte d'accusation si connu contre l'instabilité de la philosophie. Les motifs ne manquent pas, et le grief n'est pas neuf. Ce qui est, non pas nouveau, car les pyrrhoniens l'avaient fait, mais caractéristique, c'est d'induire de la diversité des systèmes l'incertitude universelle, en essayant de faire ensuite en faveur du dogme une exception subreptice à l'universel. Cette doctrine, si c'est vraiment une doctrine, le père Ventura l'établit par des argumens qui ressemblent fort à ceux de l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, et il se persuade qu'il répète saint Thomas d'Aquin. Faire remonter sa doctrine du

XIXe siècle au XIIIe serait en effet un coup de maître, car rien n'est vrai, s'il n'est vieux; mais c'est ici que notre opposition commence.

Dans les discussions de ce genre, il ne suffit pas d'une parfaite sincérité ni d'une intelligence générale des questions et des systèmes : sous ces rapports, l'auteur est irréprochable; mais il faut encore la plus juste mesure dans l'appréciation des doctrines, ne rien surfaire, ne rien atténuer, se défendre des entraînemens de l'argumentation oratoire, combattre le penchant de l'éloquence à donner aux vérités relatives une forme absolue, aux simples considérations une apparence démonstrative, aux expressions modérées une valeur hyperbolique. Par exemple, voulant prouver que la raison philosophique est absurde dans sa méthode, l'auteur, après avoir, selon son bon plaisir, défini cette méthode, nous annonce que saint Thomas l'a *écrasée de toute la puissance de son génie,* et il analyse les objections de son maître, pour conclure que la raison, procédant par ses seules forces, est aussi insensée qu'arrogante et tombe dans l'impuissance de s'élever à la première vérité, à la connaissance de Dieu.

Sur cela, j'ai plusieurs observations à faire. Je remarque d'abord que c'est une argumentation qu'on nous promet, une *argumentation imposante, triomphante,* qui nous donnera *l'évidence, l'évidence mathématique.* Soit; elle n'en perd pas pour cela son caractère d'argumentation. Donner par le raisonnement *une évidence mathématique,* c'est, s'il en fut jamais, un procédé de rationalisme. Ceci importe, parce que nous sommes au principe de la science. Assurément, on ne peut exiger que la théologie ne raisonne point : tout le monde sait que la logique y joue un grand rôle, et que, hormis sur ses principes qu'elle emprunte à l'autorité, c'est une science argumentative, comme le disent les scolastiques; mais nous ne sommes point encore en théologie, nous cherchons la science. Malgré son horreur pour l'inquisition, le père Ventura débute par elle. Comment ferait-il autrement? Saint Cyrille a très bien dit : « Le principe de la connaissance est l'inquisition. » Le père Ventura cherche donc; il se demande où est la vérité, sur quels fondemens elle repose, quelle est la méthode qui y conduit. Or comment décide-t-il cette question première? Par une argumentation. Que place-t-il au début de la science? Le rationalisme.

Nous ne lui reprochons pas de faire ainsi; c'est, selon nous, chose inévitable; nous lui reprochons de ne pas s'en apercevoir. Quant à l'argument dont il se sert, c'est, dit-il, celui de saint Thomas; mais avant d'être jugé, l'argument doit être bien compris. Nous ne savons s'il le serait de qui ne l'aurait lu que dans son interprète. Nous avouerons que dès le premier moment l'assertion nous a surpris. Ce n'est guère l'usage des scolastiques de se gendarmer contre le

rationalisme. De leur temps, la science était très honorée, très ménagée. La raison humaine, même la philosophie païenne, n'était guère traitée avec dédain, du moins par les hommes d'école. Le scepticisme était peu connu, par conséquent peu redouté, et l'accusation d'engendrer le scepticisme, cette accusation banale, dirigée aujourd'hui si facilement contre toute philosophie, n'était pas l'arme ordinaire des philosophes de l'église. Je m'étonnais surtout que le sage saint Thomas, avec ce calme d'un esprit vaste, pût avoir expressément soutenu des maximes violentes, telles que celles-ci : » Il n'y a point de science humaine; la raison par elle-même n'arrive à rien; Aristote et les philosophes de l'antiquité ne savaient rien. »

Qu'ai-je donc fait? J'en demande pardon au père Ventura; je me suis adressé à saint Thomas lui-même. Voyons donc ensemble ce qu'il dit, voyons s'il dit bien ce qu'on lui fait dire.

J'ouvre avec le père Ventura la *Somme contre les Gentils*. Le livre est destiné à la conversion, non des hérétiques, non des Juifs, mais des païens, mais des *mahométistes*, de tous les infidèles, de tous ceux qui n'ont avec les chrétiens aucun principe commun. Le saint docteur va-t-il donc avec ceux-là commencer par proscrire la raison philosophique? Non; il dit en propres termes qu'avec eux, il est nécessaire de recourir à la raison naturelle, *necesse est ad naturalem rationem recurrere*. Va-t-il éclater contre la raison inquisitive? Non; sans cesse, en parlant des vérités premières touchant la Divinité, il se sert du mot de recherche, *investigatio;* il les déclare accessibles à l'inquisition de la raison, *inquisitioni rationis pervia*. Sur Dieu, en effet, les vérités, suivant saint Thomas, sont de deux sortes. Les unes excèdent la puissance de l'humaine raison, comme celle-ci : que la Trinité s'accorde avec l'unité de Dieu. Les autres sont celles que la raison naturelle peut atteindre, comme celles-ci : Dieu existe, il n'y a qu'un Dieu, — et d'autres semblables. Les philosophes que la lumière de la raison a conduits à ces vérités les ont prouvées démonstrativement. Leur part de la vérité est la vérité démonstrative, *veritas demonstrativa*. Mais si la vérité était réservée uniquement à l'investigation de la raison, il en résulterait des inconvéniens pour l'instruction religieuse de l'humanité. La bonté divine a voulu que, dans ses prescriptions, la foi fût d'accord avec la raison dans ses recherches. Quant aux dogmes uniquement révélés, la vérité n'en est pas, comme celle dont il vient d'être parlé, intelligible par elle-même, ou susceptible de démonstration. Elle ne peut être établie que par des similitudes, par des raisons vraisemblables, encore qu'un peu débiles, *quantumque debilibus*, et par la solution des difficultés qu'on lui oppose. Et, après ces préliminaires, l'auteur entre en matière, annonçant expressément *l'intention de poursuivre, par la voie de la raison,*

les choses que la raison humaine peut rechercher touchant Dieu. Ces choses sont, entre autres, l'existence, l'unité, la bonté de Dieu, ses attributs généraux, puis la simplicité, l'immortalité et les facultés de l'âme.

On le voit, nous sommes loin du père Ventura. Il nous interdisait la raison inquisitive et ne nous laissait que la raison démonstrative, qu'il identifiait avec la raison catholique, prêtant sans doute à ce mot de démonstration un sens que ne connaît ni la géométrie, ni la logique, ni la scolastique, et voilà que saint Thomas refuse à la vérité révélée la démonstration, et, admettant en dehors d'elle, plaçant avant elle l'inquisition de la raison ou la raison inquisitive, il tient celle-ci pour seule démonstrative. La contradiction peut-elle être plus directe qu'entre le maître et le disciple?

Mais nous voulons faire beau jeu au père Ventura. Nous n'avons cité comme lui que la *Somme contre les Gentils*. L'ouvrage a été contesté. L'auteur ne s'y adresse qu'à des incrédules. Peut-être leur a-t-il fait quelque concession pour se mettre à leur portée. Consultons un livre plus célèbre, plus complet, d'une autorité plus grande, *la Somme théologique*. C'est son dernier ouvrage; nous aurons ici toute sa pensée. Ici il parle à ceux qui ne nient pas tous les principes de la théologie, non pas aux hérétiques seulement, mais *aux commençans, aux novices, aux philosophes qui veulent s'instruire*. Dès la première page, il établit ce que c'est que la théologie. Peut-être va-t-il immoler toute philosophie aux pieds de la théologie; c'est le moment ou jamais de faire de celle-ci la science unique : l'essaie-t-il? Nullement; il n'y pense pas. Il ne révoque pas en doute un instant l'existence de la science philosophique, qui est du ressort de la raison. Il recherche si elle est, comme il le semble, la science suffisante, et il établit pourquoi la doctrine chrétienne a été nécessaire et comment elle est une science aussi. Mais exposons sa pensée en n'employant guère que ses expressions.

Est-il nécessaire qu'il y ait une autre science que les sciences philosophiques? Oui, car l'Écriture sainte, divinement inspirée, est utile pour nous enseigner la justice, c'est-à-dire ce qui donne le salut. Or elle n'est pas du ressort de la raison humaine. Elle nous apprend elle-même que l'homme est ordonné pour une fin qui ne lui est connue que par une révélation divine. Celle-ci lui est nécessaire, même pour les choses touchant Dieu qui peuvent être cherchées par la raison humaine, car la science ainsi acquise demande trop de temps, elle est à la portée de trop peu de monde, et elle n'arriverait pas au commun des hommes sans se mêler de beaucoup d'erreurs. De la nécessité d'une révélation divine pour le salut se tire la nécessité d'une science qui soit comme la doctrine de cette révélation. La

science philosophique traite des choses en tant qu'elles sont connaissables par la lumière de la raison naturelle; rien n'empêche qu'une autre science ne traite des mêmes choses, en tant qu'elles sont connues par la lumière de la révélation divine; quoique cette théologie sacrée ne soit pas du même genre que la théologie qui fait partie de la philosophie, on ne doit pas lui refuser le titre de science, parce qu'elle ne procède point de principes connus par eux-mêmes. Comme la perspective a ses principes dans une science supérieure, la géométrie, ainsi la science sacrée procède de principes connus par la lumière d'une science supérieure, qui est celle de Dieu et des bienheureux. Elle surpasse en dignité les autres sciences, puisqu'elle puise sa certitude dans une science divine, c'est-à-dire infaillible, puisqu'elle traite principalement de choses qui sont supérieures à la raison humaine, et que, si elle emprunte quelque chose aux sciences philosophiques, ce n'est point ses principes. Toutefois cette science est argumentative. Sans doute elle n'argumente point pour prouver ses principes, qui sont les articles de foi; mais elle argumente de ses principes pour prouver le reste. Dans les sciences philosophiques, les sciences secondaires ne discutent pas avec quiconque nie leurs principes; elles laissent cela à une science supérieure, à la métaphysique, qui elle-même ne discute pas, si l'adversaire ne lui accorde rien, mais qui peut alors résoudre seulement ses objections. Ainsi fait la science sacrée. Elle est en droit de s'appuyer sur l'autorité, base très faible pour les sciences fondées sur la raison humaine, mais non pour une science qui se fonde sur une révélation divine et qui peut apparemment invoquer l'autorité de ceux qui l'ont directement reçue. Elle emploie également la raison humaine, non pas afin de prouver la foi, ce qui en détruirait le mérite, mais pour donner plus d'évidence à quelques-uns de ses enseignemens. Quant à ses autorités, ce sont les livres canoniques, sur lesquels elle fonde des raisonnemens nécessaires. L'autorité des docteurs de l'église ne peut donner lieu qu'à des argumens probables.

Voilà exactement la pensée de saint Thomas. Quelle sagesse! quelle mesure! quel juste partage entre la science révélée et la science humaine! Y a-t-il rien ici de ces prétentions absolues, de ces exclusions impérieuses où l'on se complaît aujourd'hui? Dit-il que la philosophie n'existe pas? Il établit seulement que la théologie existe comme elle. Récuse-t-il la raison, la science, le raisonnement? Il dit seulement qu'il y a une science qui prend ses principes ailleurs que dans la lumière naturelle. Soumet-il la philosophie à la théologie? Il dit seulement que la théologie est supérieure en dignité, parce qu'elle tient ses principes de Dieu même. Tout ce qu'il dit, il est en droit de le dire, et si tous les écrivains de l'église tenaient aujourd'hui son

langage, entre eux et les philosophes la discussion ne serait pas longue. Jamais homme de sens ne contestera à l'église le droit de soutenir la doctrine que voici : — Les vérités fondamentales de toute croyance religieuse peuvent être connues par les recherches de la raison; mais si elles ne pouvaient être connues que par cette voie, la longue durée, la difficulté d'une telle étude, la diversité des esprits, l'imperfection ou la paresse de l'intelligence, les préoccupations et les travaux nécessaires à la vie, ne permettraient d'acquérir que lentement, rarement, une science sans uniformité. Ce sont là de sérieux inconvéniens, et c'est pour les éviter que la vérité touchant les choses divines a dû être révélée aux hommes sous une forme invariable. C'est là, non par des argumens d'une *évidence mathématique*, ainsi qu'on l'avait promis, mais par de solides motifs, établir l'utilité de la foi ou plutôt de la révélation. C'est de la révélation qu'on peut dire en effet qu'elle n'a pas les lenteurs, les ambiguités, les inégalités d'une science humaine : ce n'est point de la théologie, qui est aussi difficile, aussi longue à étudier qu'aucune science humaine, et qui est comme elle exposée à des variations et à des erreurs. Mais dans ces considérations, que nous empruntons à saint Thomas, la raison ni la science ne sont niées en elles-mêmes, et rien ne rappelle cette maxime tranchante : Hors de la foi point de vérité.

Je ne puis assez insister sur cette distinction, elle est capitale. Dire que la science humaine est variable, sujette à l'erreur comme l'homme même, et dire sans restriction qu'elle est incapable de certitude, qu'elle prend mensongèrement le nom de science, et ne conduit légitimement qu'au doute et à l'ignorance, c'est dire deux choses fort différentes. La première thèse est l'expression d'un fait, d'un fait général, universel, qui doit toujours être présent à l'esprit du philosophe comme du théologien, du chrétien comme de l'incrédule, et dont la pensée doit nous inspirer une salutaire défiance de nous-mêmes. La seconde thèse est celle même du scepticisme, thèse absolue, qui détruit toute science, sciences sacrées, sciences profanes, et c'est là ce qu'en général aucune bonne théologie, y compris la théologie scolastique, n'a soutenu. C'était une thèse de désespoir dans Pascal; c'est, je le crains, une thèse d'esprit de parti chez les écrivains de l'école actuelle. Ces opinions extrêmes ne deviennent communes que dans les temps de troubles, comme toutes les opinions extrêmes. Provoquée par l'incrédulité absolue, la foi absolue croit par là se mieux défendre. C'est la tyrannie qui succède, comme une réaction naturelle, à l'anarchie; mais ce sont là, de part et d'autre, des excès de la raison humaine, et nous voudrions que le père Ventura s'en fût plus sévèrement préservé. Nous le reconnaissons, il ne s'y jette pas aveuglément; mais il n'a pas évité l'écueil, et le secta-

teur de M. de Lamennais est caché dans le disciple de saint Thomas.

La doctrine de saint Thomas est celle-ci : — Les vérités divines, ou, si l'on veut, théologiques, sont de deux sortes, les unes accessibles à la raison, les autres non. Celles-ci comme celles-là peuvent être et sont révélées; mais celles-ci ne sont que révélées. Les premières seules sont l'objet d'une science selon la raison. Les premières et les secondes, mais surtout les secondes, sont l'objet d'une science selon la révélation; puisque la révélation complète la vérité, la science selon la révélation achève la science selon la raison, qu'elle surpasse, mais qu'elle ne détruit pas.

Et voilà, pour emprunter le langage de M. Ventura, la véritable distinction entre la raison catholique et la raison philosophique. L'une peut, si l'on veut, dépasser, perfectionner, éclairer l'autre, mais elle ne l'anéantit point. On aura beau faire, il sera toujours certain que Dieu, ses attributs généraux, sa bonté, sa puissance, sa providence, que l'âme, son unité, ses facultés, son immortalité, que les principes fondamentaux de la morale peuvent être connus de la raison, non pas parfaitement connus, — rien n'est connu parfaitement d'un être imparfait, — mais suffisamment pour le plein repos de l'esprit et pour la conduite de la vie. Il sera toujours certain qu'à côté de ces idées philosophiques et religieuses il y en a d'autres, telles que la Trinité, l'incarnation, la rédemption, qui surpassent la raison, en ce sens que la raison à elle seule n'y parviendrait jamais, — et celles-là, il était nécessaire qu'elles fussent révélées, et comme telles elles se font croire d'autorité, mais elles sont connues par la foi. Si l'on veut qu'elles soient mieux connues encore, elles doivent être exposées, expliquées, ordonnées avec méthode, et elles deviennent alors l'objet d'une science, de la théologie sacrée, qui est aux vérités de la révélation ce que la philosophie est aux vérités de la raison. Si ces vérités ne sont pas contraires les unes aux autres, et la vérité ne peut jamais être divisée contre elle-même, pourquoi la philosophie et la théologie seraient-elles opposées entre elles? Celle-ci suppose les mêmes vérités que celle-là, et non-seulement elle les suppose, mais encore elle les confirme en y ajoutant des lumières nouvelles. L'une n'est donc pas nécessairement opposée à l'autre, quoiqu'elle en soit distincte, et de ce que l'une soutient qu'elle est supérieure à l'autre, pourquoi conclure que celle-ci soit nulle? car c'est de nullité qu'il s'agit. Ou les mots ne signifient rien et tout est déclamation, ou l'école dont je parle tient la philosophie pour néant; ce qui est dire en d'autres termes qu'aucune vérité touchant les choses divines ne peut être connue par la raison. Nous verrons plus tard si cela est vrai, et s'il serait utile que cela fût vrai. Dans tous les cas, c'est ce que saint Thomas n'a pas dit.

Le docteur angélique, nous le croyons du moins, distinguait profondément la révélation de tout ce qui alors n'en portait pas le nom. Il appelait révélation la parole de Dieu, soit qu'elle eût été miraculeusement entendue, soit qu'elle eût été miraculeusement inspirée, telle qu'elle est consignée dans les livres saints. Il n'appelait pas révélation ces enseignemens, ces instructions, originairement divines pourtant, mais naturelles, que Dieu donne par ses œuvres générales; mais s'il en eût nié l'existence, saint Paul lui aurait rappelé que tous les hommes ont connu ce qui se peut découvrir de Dieu, que ses perfections invisibles, sa puissance éternelle, sa divinité même, ont été manifestées depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent, et qu'il y a là un enseignement pour tous, dont tous doivent profiter, puisqu'ils le peuvent, et sont responsables de méconnaître le sens et l'autorité. Quoi que l'on pense sur l'origine des connaissances humaines, ou plutôt de la connaissance parmi les hommes, il y a deux sources différentes d'instruction sur les choses divines, l'une la révélation spéciale, surnaturelle, plus ou moins directe, qui est la force et la joie du chrétien; l'autre, la révélation générale, naturelle, souvent indirecte, mais non moins divine, et qui est indistinctement départie à tous les hommes. Cette duplicité de connaissances, lors même qu'on la ramènerait à une première origine commune, est, depuis les temps historiques, un fait établi, avoué, que les pères de l'église, que les écoles théologiques ont admis, et dont on s'est même prévalu, non sans fondement, pour marquer une différence importante entre la science sacrée et la science humaine. On a pu, dans des intentions fort diverses, noter entre elles deux des ressemblances, des points communs, des vérités concordantes, dire tantôt, comme les premiers pères, que la philosophie avait préparé les voies à la religion, tantôt, comme d'autres docteurs, que quelques vérités révélées avaient transpiré jusque dans la philosophie et en composaient le meilleur et le plus solide; mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a poussé plus loin, qu'on a fait d'une certaine communauté d'idées un fonds identique, et que l'on a voulu ramener les deux sciences à l'unité, soit en absorbant l'une dans l'autre, soit en annulant l'une au profit de l'autre.

Singulière fortune des raisonnemens humains! Nos pères ont vu, et nous avons vu nous-mêmes, le temps où l'on ne poursuivait la démonstration de cette identité que dans un dessein hostile au christianisme. Pendant le XVIIIe siècle, on s'attachait, avec l'ardeur de cette époque passionnée, à retrouver, dans ce qu'on appelait la religion naturelle et la loi naturelle, les principes les plus élevés, les maximes les plus salutaires que le christianisme ait répandus parmi

les hommes. On s'efforçait de prouver qu'il n'avait rien ajouté d'essentiel aux croyances qui fortifient la raison et la vertu, et l'on ne manquait pas d'en conclure que tout l'excédant de la foi sur la philosophie était accessoire, superflu, on disait même alors chimérique, absurde, etc. On connaît tous ces adjectifs, les mêmes que la théologie rend aujourd'hui à la philosophie. Et les apologistes de la foi avaient grand soin de répondre que les analogies entre la religion et la morale révélées d'une part, et de l'autre la religion et la morale naturelles, étaient incomplètes, apparentes, exagérées à dessein, et que, bien loin que la raison humaine eût en tout temps conservé le dépôt de croyances identiques, le christianisme seul avait possédé le privilége incommunicable d'enseigner la vérité morale et la vérité religieuse. Ce n'était pas sur des accessoires, sur des détails qu'il avait innové; c'était sur le fond même, c'était sur les principes, et ses dogmes n'étaient qu'à lui.

Peut-être est-ce un souvenir de notre éducation; mais nous ne pouvons nous défendre de croire que cette dernière doctrine, même ainsi outrée, était plus conforme à l'esprit de l'église. Cependant depuis trente ou quarante ans une doctrine opposée s'est élevée et a fini par triompher dans certaines écoles. Ce ne sont plus des incrédules, ce sont des orthodoxes qui ont entrepris de prouver qu'en tout temps le genre humain avait connu les articles essentiels de la foi chrétienne, que ces articles composaient ce qui avait été confessé pour vrai partout et toujours, et que non-seulement la vérité de ces croyances en avait fait l'universalité et la perpétuité, mais bien plus, qu'elles n'étaient vraies que parce qu'elles étaient universelles et perpétuelles. Nul à notre connaissance n'a établi cela d'une manière plus ingénieuse et plus forte, nul n'y a consacré les fruits d'une érudition plus heureuse dans le choix de ses preuves que M. l'abbé de Lamennais. On peut lire les deuxième, troisième et quatrième volumes de l'*Essai sur l'Indifférence*, on sera intéressé et surpris par la multitude de citations et de faits qu'il y a rassemblés; mais, je l'avoue, on se demandera plus d'une fois où il en veut venir, et si c'est bien le christianisme qui doit sortir de cette apothéose de la science et de la croyance du genre humain. On sait en effet où l'éloquent apologiste en est venu. Je ne voudrais pas dire que c'est cette sorte d'argumentation qui l'y a conduit, cependant elle pouvait l'y conduire; car ceux qu'elle persuade peuvent être facilement inclinés à penser que la prédication de l'Évangile n'a eu d'autre but et d'autre effet que de rendre plus nette, plus formelle dans son expression, surtout plus populaire et plus puissante, la croyance que le genre humain conservait sans l'Évangile, — et l'avénement du christianisme serait ainsi ramené aux proportions tout humaines de la plus heu-

reuse des révolutions. Hâtons-nous de dire que ces conséquences énormes ne sont pas sorties pour tout le monde de ces prémisses. Des membres très-fidèles du clergé soutiennent, sans faiblir dans la foi, cette doctrine, qui semble au premier abord lui ôter quelque chose de son caractère surnaturel et, si j'ose ainsi parler, de sa divine originalité. Le père Ventura reprend ce thème de la perpétuité universelle des croyances chrétiennes avant le christianisme et en dehors du christianisme. Il cite en ce sens des paroles très-positives de Mgr le cardinal Gousset. On peut même dire que cette idée, qui longtemps n'avait été admise que renfermée dans des limites fort étroites, a rompu ses digues, et qu'acceptée sans réserve, elle est soutenue d'une manière absolue par de grandes autorités, unanimes à proclamer que tous les peuples, je me sers à dessein des expressions mêmes d'un prélat respecté, ont *admis comme venant de Dieu les principales vérités de la religion, même celles de l'ordre surnaturel.*

Dans la philosophie de M. de Lamennais, cette opinion était obligée. Il n'admettait comme signe de la vérité que le témoignage universel. Il était contraint à prétendre que tout le monde était catholique. Sa doctrine a été désavouée, tout au moins modifiée, par les écrivains de son école; mais nous craignons qu'ils ne se paient de mots, s'ils croient l'avoir tout à fait renoncé. Il pourrait bien être le vieil homme qu'ils n'ont pas dépouillé, et j'en vois une forte et triste preuve dans le besoin qu'ils éprouvent tous qu'il n'y ait qu'une seule philosophie de vraie, le scepticisme. C'est un mauvais signe pour une doctrine que de commencer, avant de relever l'esprit humain, par exiger qu'il abdique.

Nous n'aurions pas, quant à nous, d'intérêt à contester cette identité des croyances religieuses de l'humanité, quoiqu'il nous semble qu'on l'exagère un peu. Nous souhaitons même que l'on prouve que cette identité est l'effet, le vestige, le reflet de la révélation dont l'Ancien Testament porte témoignage. Nous ne voyons pas que la religion ait beaucoup à gagner à ce que ce soit vrai, mais nous voyons encore moins que la philosophie ait rien à y perdre. Ici seulement nous demanderons au père Ventura s'il s'est bien rendu compte des motifs qui lui ont fait admettre la nécessité d'une révélation chrétienne universelle. Qu'il nous permette de le lui dire, il tombe à l'égard de la raison humaine dans l'hypothèse de la *tabula rasa*, qu'il reproche avec tant de fondement à Épicure et à toute l'école sensualiste. Que signifient en effet, hors de cette hypothèse, toutes ces attaques contre la raison inquisitive, contre la raison philosophique, contre la raison cherchant par elle-même la vérité? Pour qui se comprend en parlant, cette entreprise de la raison ne peut être taxée d'absurdité, d'arrogance, de folie, que si l'on considère l'esprit hu-

main comme quelque chose de vide, de neutre entre le faux et le vrai, n'ayant ni lois, ni principes, aucun rapport préétabli avec la vérité, — comme une pure capacité d'être affecté d'une manière accidentelle, et de tirer tout au plus de ses sensations des inductions arbitraires, — en un mot comme une succession fortuite de phénomènes. Si l'esprit humain est cela, s'il est incapable de connaissances absolues, s'il n'y a point pour lui de vérités nécessaires, s'il n'a point en lui de principes primitifs qu'il découvre en les appliquant, mais qu'il ne crée pas *à posteriori*, s'il n'est pas dans un certain rapport avec les choses, s'il n'a pas l'idée légitime de l'universel, s'il n'est pas en harmonie avec le principe de toute intelligence, si la raison n'est pas en quelque participation de la raison infinie, alors, j'en conviens, c'est une insigne outrecuidance que de chercher la vérité avec nos facultés. Chercher est absurde; il n'y a pas moyen de trouver. L'homme est en dehors de tout; il est dans un isolement complet, dans une indépendance absolue; il n'a de rapport avec quoi que ce soit au monde. Mais alors pourquoi nous arrêter? A quoi bon la révélation? Nous ne sommes plus même en état de la comprendre. Oui, pour un tel être, pour une intelligence ainsi faite, l'être infini sortirait vainement de la lumière inaccessible; et quand, apparaissant sous la forme ineffable que la foi n'ose décrire, il parlerait encore à l'homme *ainsi qu'à un ami*, sa miséricorde s'abaisserait vainement jusqu'à sa créature, il n'en serait pas entendu, ou du moins, entendu par les sens, il ne persuaderait pas l'esprit; il n'y ferait point pénétrer la lumière de la vérité incréée, s'il ne recommençait la création, s'il ne repétrissait le limon primitif et ne l'animait d'un nouveau souffle. Mais ce n'est point là l'homme fait à l'image de Dieu.

Quand nous prononçons ces nobles paroles, titre immortel de noblesse de l'humanité, nous entendons qu'il brille dans l'homme un rayon de la lumière infinie; nous croyons, non pas seulement en chrétiens, mais en philosophes, que le Verbe illumine tout homme venant au monde, ou, pour parler le langage d'une prosaïque science, que la raison est la faculté de la vérité, et qu'il y a de la vérité en elle : faculté qui n'est pas infaillible, en qui toute la vérité n'est pas, — vérité cependant; et quand, depuis Descartes et même avant Descartes, on a dit que l'homme devait rentrer en lui-même pour chercher la vérité, on a toujours compris que c'était y chercher ce que Dieu y avait mis. Je n'exclus pas assurément la révélation surnaturelle, et il était digne de vous de recueillir et de donner les raisons qui rendent tout au moins très difficile de concevoir sans elle le commencement de l'humanité; mais je dis que cette révélation elle-même n'était possible et efficace qu'à la condition d'une révélation antérieure qui est la nature même de l'homme. Et qu'est-ce

donc que la création, si elle n'est pas la première des révélations? Ne me dites pas que j'abuse des termes; la vérité se révèle quand elle se communique. Cette communication n'est jamais, sur cette terre du moins, cette vision parfaite dont nos célestes espérances nous donnent quelque idée. Nous le savons par la plus constante, la plus universelle, la plus intime expérience, le jour se fait peu à peu dans notre esprit; la vérité, sortant par degrés de l'invisible, y apparaît, y pénètre, s'y établit, et finit par se rendre chaque jour même plus sensible et plus familière, à l'aide de toutes ces affections du dehors qui sont comme les occasions de l'activité de l'intelligence, et qui l'excitent sans la maîtriser, qui la servent sans lui obéir. Pourquoi cela est-il ainsi? Pourquoi ce mystère dans l'intérieur de notre être? Pourquoi ce demi-jour dans le seul temple où Dieu veut faire sentir sa présence? Pourquoi ce je ne sais quoi d'indécis dans nos connaissances, qui fait que la réflexion la plus attentive ne suffit pas toujours pour nous aider à distinguer sûrement nos sensations de nos idées, nos idées acquises de nos idées primitives, nos opérations de nos lois, ce qui est vérité, ce qui est illusion, le nécessaire, le contingent, l'éternel, le variable?... Je l'ignore; mais dans les manifestations même externes et surnaturelles du Dieu de Jacob, dans les paroles inspirées du livre saint, il y a des nuages, il y a des ombres; le sens caché sous des figures flottantes ne se décèle qu'à la sagacité patiente et parfois abusée de l'interprète, *vere Deus absconditus*. Image fidèle, harmonieuse répétition de cette obscurité relative dont l'ordonnateur des choses a voulu s'envelopper en se communiquant par le verbe intérieur à l'esprit humain! Mais quelle que soit la difficulté d'éclairer d'une lumière suffisante les profondeurs de l'âme, la plupart des philosophes ont reconnu et prouvé qu'il s'y rencontre des lois, des principes, des vérités, des anticipations, peu importent ici les termes, tout au moins une raison qui s'égale aux choses, une intelligence faite pour la vérité, une communauté, une société, une harmonie avec Dieu même; vous trouverez ces expressions et bien d'autres dans leurs livres : elles ne signifient rien que de naturel, quoique merveilleux; mais la nature est une merveille de tous les jours. Elles signifient seulement que la raison est faite pour la vérité. La raison atteint souvent la vérité d'une manière directe et qui semble inspirée; c'est ainsi que s'offrent à elle, qu'apparaissent en elle ces notions nécessaires dont aucune intelligence n'est dépourvue. L'intelligence, comme l'homme même, et parce qu'elle est l'homme même, est assujettie au travail. Par des efforts lents et réfléchis, par l'emploi raisonné de ses facultés, elle s'éclaire, elle s'agrandit, elle voit d'une manière distincte ce qu'elle entrevoyait confusément; elle découvre dans ce qu'elle connaît ce

qu'elle n'apercevait pas. Par la méditation et le raisonnement, elle arrive laborieusement à la vérité. Elle la trouve ainsi; mais la trouver, ce n'est pas la faire. Comment donc accuser la raison de présomption parce qu'elle dit qu'elle la cherche, qu'elle la cherche en elle-même, comme si c'était arrogance et folie que d'étudier l'homme pour le connaître? Qui donc, en disant que la raison cherchait à s'instruire par elle-même ou par ses seules lumières, a entendu qu'elle créait l'objet même de ses recherches, et que ses lumières étaient son ouvrage? On a entendu qu'il fallait chercher pour trouver; *cherchez et vous trouverez,* ces mots sont vrais aussi dans ce sens. D'où vient qu'il y aurait plus d'orgueil à dire qu'on cherche la vérité et plus d'humilité à dire qu'on la possède? La raison, qui fait effort vers la connaissance parfaite, se reconnaît par là même dépendante de la vérité. Souveraine dans l'homme, la raison a sa loi en elle-même, mais qui vient de plus haut qu'elle. Où est la chimère, où est l'orgueil? Est-ce de croire que la raison humaine est faite pour la vérité? Nous avons cet orgueil, parce que nous croyons en Dieu.

Vous bornez-vous à dire qu'il vaudrait mieux chercher la vérité dans les opinions communes, dans les traditions permanentes de l'humanité? Ceci est plus soutenable, mais ne mérite pas qu'on en fasse tant de bruit. Interroger les croyances des peuples, l'histoire de leurs cultes, c'est une inquisition comme une autre, et, remarquez-le bien, c'est toujours chercher dans l'homme ce qu'il faut croire de Dieu, car les croyances humaines sont dans les hommes apparemment. Toute la question est de savoir quel est le meilleur procédé d'enquête, s'interroger soi-même ou passer en revue les opinions humaines. Le second procédé n'est sûrement pas à dédaigner, mais il tombe plus que tout autre sous la remarque de saint Thomas; il demande plus de temps, de travail, d'érudition; il est moins à la portée du commun des hommes. Je ne sache pas au reste qu'aucun philosophe ait renoncé à s'enquérir de ce que pensent les hommes en général; on apprend également par là à connaître la nature humaine. Cependant, si les deux procédés sont distincts, si l'on peut préférer l'un à l'autre, en doit-on exclure aucun? Celui qui cherche en lui-même, dans ses idées, dans le moi, si vous voulez, poursuit l'universel, car c'est l'objet propre de la science; et cette investigation aurait beaucoup moins de prix à ses yeux, s'il n'était assuré qu'il trouve en lui toute la nature humaine, et que sa raison est celle de tout le monde. De même celui qui passe la revue des croyances reçues dans toutes les sociétés d'hommes ne les comprend, ne les apprécie que parce qu'il peut les contrôler par ses propres idées et les rapporter aux types qu'il rencontre dans son esprit et dont elles ne sont que des exemplaires plus ou moins différens. Je suis certain

qu'il y a l'homme dans tout homme, que dans l'erreur la plus grossière on peut retrouver quelque chose de la vérité primitive; mais j'ai le malheur de croire aussi que l'homme la défigure étrangement, que non-seulement sa raison, même exercée, cultivée, développée, peut errer, mais surtout que l'irréflexion, la préoccupation dominante de ses besoins et de ses passions, la faiblesse, la violence, la misère, la grossièreté d'esprit, la barbarie des mœurs, l'oppression, l'imposture, peuvent, si ce n'est altérer la nature, au moins retenir l'essor ou faire dévier la marche de sa raison, et qu'il y a de grands préjugés et de grandes ignorances en ce monde. Voilà pourquoi l'on peut trouver plutôt curieux que nécessaire l'examen complet de toutes les croyances et de tous les cultes. Mais sans contredit, de ce que les hommes pensent en général, du témoignage des peuples pris en masse, peuvent se tirer des inductions précieuses. Une certaine coïncidence entre l'humanité et le vrai peut être ainsi reconnue *à posteriori*, et il serait assurément injuste de reprocher à la philosophie d'avoir négligé cette source d'instruction. En France surtout, je ne l'ai entendu que trop souvent accuser d'être plus historique que dogmatique. Le vrai, c'est qu'aucun philosophe n'a prétendu s'isoler absolument de l'humanité. Descartes ne prisait pas l'érudition ni l'histoire; il faisait peu de cas des opinions d'autrui. On pense à lui probablement, lorsqu'on reproche à la philosophie d'avoir conseillé à l'homme de chercher en soi la certitude et la science. Il a été sans doute un grand observateur de la pensée, et sa prétention, très fondée sous quelques rapports, était de marquer dans la science comme un inventeur et d'instituer une doctrine originale. Et cependant il est si loin d'exclure ce que sait le commun des hommes, qu'il dit en propres termes que « toutes les vérités qu'il met au nombre de ses principes ont été connues de tout temps de tout le monde. » Enfin, et pour ne rien laisser sans réponse, au cas que l'on insiste sur cette objection de Bonald, que l'homme, en écoutant sa raison, *n'entend jamais que l'écho de sa propre voix*, je demanderai si l'on prétend lui contester la faculté, le devoir de se connaître soi-même. Il faudrait donc abandonner ce plus vieux, ce plus divin des préceptes. J'ai entendu l'objection de la bouche des matérialistes; comment concevoir, disaient-ils, que l'observateur et l'observé ne fassent qu'un? Mais s'il résultait de l'identité de l'esprit humain sous ces deux aspects qu'il ne pût valablement se connaître, il ne pourrait rien connaître du tout. Ce n'est jamais que dans la conscience de ses actes, sensations, perceptions, idées, que l'esprit humain puise ses connaissances; il n'a jamais que lui-même pour garant de ce qu'il affirme, et c'est en lui qu'il croit d'abord lorsqu'il connaît quelque chose. Si ce fait suffit pour mettre en préven-

tion d'incertitude toutes ses connaissances, pour donner droit de le récuser lorsqu'il prononce, parce qu'il est à la fois juge et témoin, il y a une doctrine fondée sur cette récusation de l'esprit humain, et cette doctrine, au fond toute semblable à celle qui lui refuse des principes nécessaires de vérité et de connaissance, et qui lui conteste le droit et la puissance d'arriver à aucun savoir, cette doctrine, soutenue sous sa première forme par M. de Bonald, admise sous la seconde par le père Ventura, elle porte un nom fort connu : elle s'appelle le scepticisme.

II.

Après avoir établi peut-être surabondamment notre dissidence sur le fond, nous serons moins sévère pour un genre de raisonnement que le père Ventura emprunte bien encore au scepticisme, mais qui, renfermé dans de justes limites, a sa valeur et sa force. *Vous les connaîtrez à leurs fruits*, dit-il des philosophes. C'est un valable moyen de discussion que d'examiner, que de comparer entre eux les différens produits de la réflexion et de tirer de la discordance des systèmes, de la succession pour ainsi dire périodique des écoles, quelques inductions contre la certitude de la science, et surtout contre l'infaillibilité de la raison. On ne peut contester à notre prédicateur le droit de se servir de cet argument, encore qu'un peu usé, et il s'en est servi en consacrant deux conférences à l'examen des œuvres de la raison philosophique dans les temps anciens et modernes; mais plus cette critique de la philosophie venait naturellement dans son sujet, plus il eût été désirable qu'elle fût présentée d'une manière saisissante, et qu'un certain choix dans les preuves, un certain bonheur dans la forme, sauvassent la trivialité du fond. Nous ne pouvons nous défendre de dire que ces deux conférences sont parmi les plus faibles du recueil. Nous ignorons où en est la science de l'antiquité en Italie; mais elle doit être encore assez florissante pour qu'on fût en droit d'attendre ici une connaissance plus exacte des systèmes, un emploi plus judicieux et plus équitable des autorités. En France du moins, il est nécessaire et facile de ne point parler des écoles grecques sans les connaître, et l'on y éviterait par exemple d'attribuer à l'école de Platon la doctrine de Protagoras, contre laquelle Platon a écrit un dialogue, et qu'il poursuit avec acharnement. La philosophie antique, c'est la philosophie grecque. Or le père Ventura semble ne la connaître que par la philosophie latine, et il ne cite guère que Cicéron. Nous pourrions réclamer. Cicéron aimait passionnément la philosophie; il en dissertait avec beaucoup d'élégance et de charme; il exposait les systèmes avec un rare talent, et quel-

ques-uns de ses traités sont des chefs-d'œuvre. Cependant, soit l'imperfection et la pauvreté d'un idiome impropre à l'expression des idées métaphysiques, soit le tour d'esprit de l'auteur, qui le portait au doute et à la raillerie, qui lui faisait préférer l'argumentation oratoire à la sévérité de la dialectique, et les grâces de la parole à l'exactitude des choses, ce n'est pas à lui qu'il faudrait toujours demander une détermination précise et une exposition rigoureuse des systèmes enfantés par la subtilité féconde du génie de l'hellénisme. Mais nous n'insisterons pas sur cette remarque, et nous convenons qu'on peut s'aventurer sur la foi d'un guide qui s'appelle Cicéron, et se résigner à ne pas comprendre la Grèce mieux que lui, à une condition cependant, c'est qu'on discernera dans ses ouvrages ce qu'il dit et ce qu'il veut dire. En philosophie, Cicéron n'a rien inventé, hormis peut-être quelques argumens de détail, et, je le crois, quelques parties de la morale dans l'admirable traité *des Devoirs*. Il aimait tant les systèmes, il était si heureux de montrer comme il savait les entendre et les traduire, qu'il se borne quelquefois à les exposer presque sans conclure, et qu'on sait à peine ce qu'il en pense. Il était grand amateur d'opinions, *magnus opinator*, et il ne faudrait pas toujours lui attribuer celles dont il s'est rendu l'interprète. Au reste, ses ouvrages, lus et cités avec attention, préviennent cette méprise. Ce sont, comme l'on sait, presque toujours des dialogues. Il y fait soutenir par divers interlocuteurs les thèses les plus diverses, mais sans admettre toutes celles qu'il déduit sous leur nom. Ordinairement, un de ses personnages, et souvent ce personnage est lui-même, discute les opinions produites, distingue, critique, réfute, et termine enfin par en adopter ou en présenter une, au moins comme la plus probable; car c'était le genre de crédibilité que la nouvelle académie substituait à la certitude, et que Cicéron regardait comme aussi digne de la foi pratique de la raison. Ainsi, par exemple, le traité *de la Nature des dieux* est destiné évidemment à présenter, sous la forme d'un débat entre un épicurien et un stoïcien, une libre discussion sur la religion païenne, que Cicéron, lorsqu'il ne parlait pas politique, était loin de ménager autant que le fait parfois le père Ventura. Dans ce dialogue, Velleius commence par exposer la doctrine d'Épicure, qui ressemble fort à l'athéisme. Balbus la réfute par les argumens du stoïcisme et par une profession de foi religieuse dans laquelle il y a du vrai et du beau. Un académicien, ce qui ne veut pas dire ici un disciple de Platon, mais de Carnéade, Cotta, fait à Balbus quelques objections, et Cicéron, avec promesse qu'elles seront un jour résolues, clôt la séance en déclarant qu'il incline à l'avis de Balbus. Cicéron est loin dans cet ouvrage de conclure aussi énergiquement sur la question

de la Providence qu'il l'a fait dans d'autres écrits, et, quoiqu'il n'y suive pas son ami Cotta, nous le trouvons encore trop préoccupé des doutes subtils de l'école d'Arcésilas; mais il y a souveraine injustice à lui imputer ce qu'il met dans la bouche de l'adversaire des dieux et à présenter comme un *cri de détresse* du rationalisme, comme un aveu de découragement, ce qui serait plutôt un cri de triomphe de l'épicurien Velleius, lorsque, après s'être attaché à mettre en contradiction Cléanthe avec lui-même, il s'écrie que ce Dieu tour à tour cherché dans le monde, dans l'éther, dans la raison, n'apparaît définitivement nulle part, *nusquam prorsus appareat.* C'est l'athée qui parle ainsi, et l'on croirait que c'est son adversaire quand on lit M. Ventura. On pourrait signaler d'autres preuves d'une certaine négligence de l'exactitude qui n'est pas de mise en de si graves sujets, et surtout quand on se pique de discuter pièces en main; mais ces critiques finiraient par lasser, et nous ne ferons que résumer la conclusion de cette partie de l'ouvrage. D'une part il y avait dans le monde païen une raison religieuse bien supérieure à la raison philosophique. C'est comme témoins des cultes populaires que les grands écrivains ont conservé et professé le dogme de l'unité de Dieu, la foi dans la loi morale, dans le sacrifice, dans la vie à venir. *Tous et toujours les peuples y ont cru;* ils n'ont jamais cru en plusieurs dieux; les gentils ont connu le véritable. Et d'un autre côté, quoi qu'en aient dit plus d'un père de l'église, et saint Clément, et Lactance, et saint Augustin lui-même, les esprits supérieurs, les écrivains, les philosophes, ont méconnu ces vérités; ils n'ont pas démêlé sous l'idolâtrie l'adoration d'un Dieu suprême, à travers la diversité des lois positives la persistance d'une loi invariable, au milieu des contes puérils du Tartare et de l'Achéron la croyance à une autre vie et à un jugement futur entre les bons et les méchans. Pythagore, Socrate, Platon, Cicéron lui-même, n'ont pas vu toutes ces choses; ils ont corrompu le monde païen par leurs subtilités et par leurs doutes. Il n'est pas vrai que, comme l'a prétendu Bossuet, « les philosophes ont connu que le monde était régi par un Dieu « bien différent de ceux que le vulgaire adorait;... que cette belle « philosophie... de quelque endroit qu'elle soit venue... commençait « à réveiller le genre humain; que les philosophes, qui ont dit de « si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur « publique et ont désespéré de la vaincre; qu'Athènes prenait pour « athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles; qu'ils étaient « bannis comme des impies; que toute la terre était possédée de la « même erreur. » Non, c'est la vérité qui régnait par toute la terre; l'erreur était avec les sages. Cicéron était en particulier *un athée, un matérialiste et un hypocrite,* les philosophes *des idiots.* La philosophie

a été *ignoble, abjecte, ineptie de l'orgueil, imperturbable effronterie.*

On comprend que la raison philosophique dans les temps modernes n'est pas traitée par l'orateur avec plus d'indulgence. Elle est *stupide* et *coupable;* quand elle est spiritualiste, elle est *inepte;* si elle affirme un dieu, c'est l'athéisme avec *l'hypocrisie de plus.* Laissons ces misères. Le tableau que le père Ventura trace de la philosophie moderne est loin d'être frappant ni complet, et nous trouvons ici plus d'assertions que de raisons. Ses critiques sont des armes émoussées par l'usage, et qui, dans d'autres mains, ont porté de plus rudes coups; mais le trait saillant, ce qu'on était déshabitué de lire, et ce qui nous choque le moins, c'est que le grief principal contre la philosophie est moins d'avoir propagé le doute et l'erreur, — elle ne faisait en cela qu'obéir à sa nature, — que d'avoir décrié et renversé « une philosophie véritable, une philosophie raisonnable dans son but, naturelle dans son principe, solide dans son fondement, sûre dans sa méthode, heureuse dans ses résultats, utile dans ses conséquences. » A ces traits, vous devrez reconnaître la scolastique.

Nous conviendrons que la chute de l'empire de Constantinople, et plus encore peut-être la découverte de l'imprimerie, répandirent, vers la seconde moitié du xve siècle, une connaissance plus délicate et plus complète de l'antiquité, surtout de l'antiquité grecque, et que l'on vit alors poindre l'aurore de la renaissance. L'esprit moderne a ainsi commencé, et il faut accorder aux auteurs d'une polémique devenue fameuse que ce commerce intelligent avec le génie d'un passé qui n'était pas chrétien est devenu le signal, si ce n'est la cause, d'une grande révolution morale que l'église ne saurait en tout bénir. Ce fut une restauration du paganisme, dit M. Ventura; les premiers coups contre la scolastique datent de là. Il est vrai, Platon se vengea d'Aristote; car la scolastique n'était pas, comme on sait, si exclusivement chrétienne dans ses origines, que le péripatétisme, par des causes, suivant moi, plus accidentelles que générales, ne se fût étroitement entrelacé à la théologie orthodoxe. J'admettrai moins facilement que l'esprit byzantin ait exercé une grande influence sur la réforme. Quoi qu'il en soit, la réforme suivit la prise de Constantinople, l'imprimerie, la renaissance des lettres antiques, et elle s'éleva tout d'abord contre l'église et contre sa philosophie. On connaît les anathèmes dont Luther poursuivit la scolastique, et quoiqu'à son point de vue il reprochât à la scolastique d'être une science profane, sans aucun doute, en l'attaquant comme le reste, il contribua à préparer l'avénement de cet esprit d'indépendance qui devait aussi *protester*, mais contre tout le moyen âge. Cinquante ans se passèrent entre la mort de Luther et la naissance de Descartes; nous ne mettons entre l'un et l'autre aucun lien intellectuel, si ce n'est que l'in-

dépendance fut un caractère de leur génie. Pendant ce demi-siècle, la littérature philosophique fut très animée. Elle enfanta cent livres curieux, hardis, chercheurs, des tentatives plutôt que des doctrines. *Enfin Descartes vint,* et c'est bien lui, en effet, qui ferma les portes du temple. Ce temple de la Jérusalem scolastique, le père Ventura voudrait le rouvrir aujourd'hui, en réparer les ruines. Ce n'est pas nous qui nous rirons de cette entreprise, ni qui chercherons à disperser les travailleurs. Nous les avons visitées quelquefois ces ruines fameuses avec une curiosité pleine de respect, et nous ne serions pas scandalisé de les voir se relever de terre; mais franchement la chute a été bien lourde, le discrédit est bien grand, Descartes a terriblement réussi. Le père Ventura aurait bien fait de rechercher pourquoi, et d'examiner si la scolastique est de ces puissances dont la restauration soit possible. Il se borne à comparer, dans un morceau brillant et animé qui a dû produire de l'effet en chaire, la raison humaine, errant depuis quatre siècles hors du giron de l'église, à l'enfant prodigue, et il la conjure éloquemment de revenir se jeter dans les bras qui s'ouvrent pour la recevoir. C'est bien dit; mais les choses humaines auraient d'étonnans retours, si les générations nouvelles devaient, pour demander le pain de la science, revenir frapper à la porte de l'école de saint Thomas d'Aquin.

C'est ici qu'il est assez piquant d'opposer le père Ventura à ses devanciers. M. de Maistre, M. de Bonald soupçonnaient assez vaguement qu'il devait se trouver plus de bon grain qu'on ne croyait dans cette ivraie de la scolastique; mais ils n'étaient nullement tentés d'y aller voir, et confondant, comme on le fait sans cesse et comme le fait un peu le père Ventura, la philosophie scolastique et la théologie scolastique, ils savaient en gros que la première était un aristotélisme verbal, et se souciaient peu de vérifier si, appliquée à la traduction et à la déduction des dogmes chrétiens, cette langue et cette méthode en avaient fait un tout scientifique très propre à l'enseignement et à la controverse. Ce n'est pas sous cette forme qu'on aimait alors à présenter, à célébrer le génie du christianisme. On préférait la forme du XVIIe siècle; M. de Lamennais lui-même l'appelait le siècle de la religion et de la gloire, ce siècle du gallicanisme et du jansénisme. En ce temps-là, on s'inquiétait fort peu des hardiesses de Descartes; on avait de bien autres soucis. C'étaient Volney et Dupuis qu'il fallait ruiner. C'était contre l'école de Bacon et contre Bacon lui-même qu'il fallait réagir, et Joseph de Maistre écrivait tout un volume pour démolir l'édifice de sa renommée. Moins délicat et moins exigeant qu'aujourd'hui, on n'éprouvait aucun besoin de se moquer de la *Logique de Port-Royal,* et l'on se serait tenu pour très heureux si les jeunes esprits avaient bien voulu y revenir, sans jamais remon-

ter plus haut. On leur aurait à ce prix bien volontiers permis de laisser dans un profond oubli tous les anges de l'école, tous les aigles de la théologie, et d'ignorer à jamais qu'il y eût une certaine science philosophique et religieuse répandue dans les in-folios de saint Anselme, de saint Bernard, d'Hugues et Richard de Saint-Victor, enfin de saint Bonaventure, science dont saint Thomas d'Aquin avait fait l'encyclopédie méthodique, christianisme dont le Dante avait été le poète. L'esprit littéraire de la France, cet esprit formé par l'antiquité, élégant et difficile, plus amoureux du beau que du vrai, du talent que de la pensée, un peu dédaigneux, un peu vain, libre avec goût, cherchant la raison facile, la dignité, la grâce, la clarté, et redoutant le travail et l'ennui comme des restes de barbarie, dominait tout, la philosophie, la science, la religion. Il aurait cru déroger en prenant date d'une autre époque que celle où Montaigne avait commencé d'écrire; il aurait craint de se salir en retournant chercher des paillettes d'or dans le fumier du moyen âge, lui qui remuait à boisseaux les brillantes médailles frappées sous le règne de Louis XIV.

Aussi M. de Bonald, qui le premier a osé dire qu'il fallait répondre à la révolution française par une philosophie, et transporter la guerre dans le domaine des idées, cherchant à réaliser cette grande pensée et à élever de ses mains le monument, n'imagina pas d'aller demander au moyen âge ses méthodes et ses principes, pas plus qu'il n'eût conseillé à l'émigration de lui emprunter ses armes de guerre pour combattre l'artillerie des soldats de la république. Dans ses ouvrages, aujourd'hui si peu lus, mais où brille un esprit élevé, subtil, et le talent d'un écrivain, il défend la cause du passé sans en étudier l'histoire, et, quoique ennemi des témérités de la raison pure, il ne prend pas son point d'appui dans les livres et n'affecte nulle érudition. Il est de son temps; il sait peu de chose, pense beaucoup, raisonne encore plus, et montre autant d'esprit qu'il peut, ce qui n'est pas peu dire. En devisant sur la métaphysique, il rencontre le moyen âge, et il en parle comme en parlait tout le monde. Il se heurte aux scolastiques, et il les traite comme aurait fait Daunou, qui cependant passait pour les connaître. C'étaient *des esprits incultes*, dit-il. Des esprits incultes, s'écrie le père Ventura, Albert le Grand et saint Thomas! Leur science, poursuit M. de Bonald, était *une mécanique du raisonnement*, une *idéologie ténébreuse;* ainsi aurait parlé l'inventeur même du nom de l'idéologie: puis, ayant occasion de donner une définition de l'homme, il en rédige une fort élégante qui n'est pas trop mauvaise, qui a fait scandale à l'École de médecine de Paris, mais qui n'est pas celle de saint Thomas. Enfin, chose plus grave encore, dans ses *Recherches métaphysiques*, après une revue de toutes les écoles depuis Thalès, y compris *les écoles chrétiennes*

(qu'entendait-il par-là? je ne le sais trop), il décide, ce qui à cette époque n'embarrassait personne, que *depuis trois mille ans* on n'y a rien compris, et que *l'Europe attend encore une philosophie.* On disait cela couramment dans l'école opposée. Bacon, Descartes en avaient touché quelque chose; Voltaire, Condillac, Tracy ne se faisaient pas scrupule de le redire; pourquoi M. de Bonald ne le répéterait-il pas? Mais quoique la philosophie qu'il promettait n'ait rien de commun avec la leur, quoique ses principes aient une grande analogie avec ceux que le père Ventura recommande, elle est nouvelle : il suffit; elle suppose que l'église catholique, qui philosophe depuis dix-huit cents ans, a philosophé en vain; c'en est assez pour que le nouvel apologiste de l'église relève avec sévérité, quoique sans amertume, toutes ces témérités d'un écrivain catholique. Après les Grecs du bas-empire, après les protestans, après les cartésiens, M. de Bonald arrive à son rang dans le dénombrement des adversaires de la scolastique et du père Ventura. Un petit-fils de M. de Bonald, qui lui-même cultive les lettres, a relevé le gant; il a répondu à l'agresseur, qui a répliqué. Dans cette controverse où, comme il arrive souvent, personne n'a tout à fait tort, l'ancien général des théatins a porté beaucoup d'insistance et quelque vivacité; il a publié une brochure, écrite un peu lourdement, pas très obligeamment, où il établit et motive son dire et sa pensée avec une parfaite clarté; mais encore une fois, pour décider qui a raison dans cette controverse, il faudrait traiter du fond des choses, dire où est la vraie philosophie, et quant à ce procès-là, nous demandons l'ajournement.

Donc le père Ventura a entrepris la réhabilitation de saint Thomas. Nous n'avons rien contre. Saint Thomas est un grand esprit. Si quelques-uns lui refusent toute l'originalité permise au philosophe, cette sagacité profonde qui fait pénétrer la science d'un pas de plus dans la vérité, il n'a pas du moins de supérieur pour l'étendue et la capacité de l'intelligence, pour la subtilité raisonnable, pour la facilité dialectique, pour la bonne foi dans la recherche et l'exposition, pour la droiture de sens au milieu même des systèmes singuliers que lui imposent son temps et son école. Il n'est point de scolastique dont la lecture soit plus instructive, et nous aimons à voir l'église s'inspirer de son génie. Il était un grand partisan de la raison, ce dont nous le louons fort; un zélé disciple d'Aristote, ce qui ne nous offense point; un sectateur assez vif de la philosophie des sensations, ce que nous ne lui reprocherons pas trop sévèrement; mais il mérite la grandeur de sa renommée. Au reste, elle n'est pas demeurée à l'abandon. Il n'y a pas longtemps que le père Lacordaire, qui avait commencé à le rappeler à la mémoire des hommes, en écrivant pour le rétablissement des frères prêcheurs, est venu prononcer son pané-

gyrique dans cette imposante église de Saint-Sernin de Toulouse, où reposent les froides reliques de l'*ange de l'école*. M. l'abbé Carle a publié sur la vie et les écrits de saint Thomas un ouvrage d'un luxe monumental, qu'on lit avec beaucoup d'intérêt. Un jeune métaphysicien protestant, trop tôt enlevé à la science, M. Léon Montet, a publié deux très bons mémoires sur la philosophie du même maître. Enfin un écrivain qu'il faut toujours citer quand on parle de scolastique, M. Hauréau, qui est lui-même un peu thomiste, a consacré dans son ouvrage deux chapitres d'un grand prix à la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Voici maintenant le père Ventura qui vient l'enseigner dans la chaire chrétienne. Comme lui, l'illustre descendant des comtes d'Aquino avait quitté l'Italie pour venir enseigner à Paris, et on a entendu dans l'église de l'Assomption quelques-unes des théories que Thomas, en 1253, développait sur la montagne Sainte-Geneviève. Ce que le père Ventura a exposé en présence d'un auditoire un peu mondain, n'aurons-nous pas licence d'en dire ici quelques mots? Ce n'est pas moins que la réponse à cette question : « Qu'est-ce que l'homme? » car le docte prédicateur la pose, cette question, sans faire réflexion que la poser ainsi, *quærere*, et entreprendre de la résoudre, comme on va le voir, par le raisonnement, c'est chercher la vérité, et faire, j'en suis bien fâché, de la philosophie inquisitive.

Voyons laquelle. M. de Bonald a défini l'homme — une intelligence servie par des organes : — *définition radicalement fausse*, définition cartésienne, qui ne tient aucun compte de ce que pense le genre humain, savoir que l'homme est un tout substantiel, composé de l'âme et du corps. L'âme est unie au corps; ce n'est pas union accidentelle, c'est unité substantielle : vérité qui nous est donnée par la définition même de l'âme; « l'âme intellective est la forme substantielle du corps humain. » C'est la définition de saint Thomas, c'est ce *principe profond et important* que le concile de Vienne, en 1311, a décrété et prescrit sous peine d'hérésie. Il n'en faut pas vouloir aux anciens philosophes, ajoute avec beaucoup de charité notre vénérable auteur, de n'avoir pas su cette grande vérité : pour connaître ainsi l'homme, il fallait connaître Jésus-Christ.

Voilà qui étonnera tout lecteur ayant la moindre teinture des choses philosophiques. Il se demandera sur quels témoignages ou par quelle inadvertance un savant théologien a pu écrire des choses aussi surprenantes, et qu'un étudiant n'aurait pas écrites. C'est qu'un étudiant n'aurait pas eu un système à justifier et le besoin de chercher contre la philosophie des griefs à tout prix, même au prix de la vérité des faits.

D'abord la définition de M. de Bonald n'est pas cartésienne. Elle

est plutôt platonicienne, car elle se rapproche fort de celle de Bossuet, qui dit, d'après Platon : « L'homme est une âme se servant du corps. » Descartes parle autrement. Il définit l'âme une chose qui pense, c'est vrai; mais je doute que nulle part il définisse l'homme. Il a donné maintes fois de la nature humaine une théorie développée, et il dit positivement, dans une réponse à Arnauld, qu'il a bien pris garde que personne ne pût penser *que l'homme n'est rien qu'un esprit usant et se servant du corps.* Il combat, comme le père Ventura, la doctrine qui assimile l'âme dans le corps *à un pilote en son navire,* et tous deux se gardent bien de nous dire qu'en cela ils ne font que répéter Aristote. Enfin il convient, avec le père Ventura, qu'il y a union réelle entre l'âme et le corps; que l'un et l'autre sont *substantiellement unis;* mais j'avoue qu'il entend par là qu'il y a union de substance à substance et non unité de substance. Il sait trop bien que ce sont deux choses distinctes, deux natures séparables, et qu'il importe à l'homme, avant toute chose, que l'âme soit en elle-même une substance.

Il est vrai que Descartes professe peu de respect pour *les formes substantielles.* Il déclare qu'il s'en passe; il les appelle une fois de *misérables êtres,* une autre fois de *pauvres innocens.* C'est avouer qu'il n'admet pas la définition de l'âme d'après saint Thomas, devenue un article de foi de par le concile de Vienne, et que le pape Jean XXII estimait à ce point qu'il fit exhumer et brûler les os d'un théologien qui l'avait niée. Mais ne semblerait-il pas, à entendre le père Ventura, qu'il s'agisse d'un dogme révélé, quand il exalte cette définition, *ce principe profond et important, base de toute philosophie,* ce principe inconnu des philosophes anciens à qui il faut pardonner, puisqu'ils ignoraient le christianisme? Or ce principe est tout simplement, qui donc l'ignore? la définition d'Aristote. Il faut qu'il y ait longtemps que le père Ventura ait lu, je ne dis pas Aristote, Dieu l'en préserve! mais saint Thomas, car dans les dix-sept questions de la première partie de la *Somme théologique,* qui forment un véritable traité de l'âme, il aurait vu, à chaque page, le philosophe de Stagire plus souvent cité que l'Écriture et les pères, et notamment question 76, article I, il aurait lu, à la suite des éclaircissemens sur la définition classique de l'âme, ces propres mots : *Hæc est demonstratio Aristotelis in II de Anima, text.* 24. Et si le père Ventura veut s'édifier complétement sur un point aussi connu de l'histoire de la philosophie, nous le prierons de passer de la *Somme théologique* à la *Somme contre les Gentils;* il y verra, livre II, chapitre 70, saint Thomas soutenir contre Averroès sa définition comme étant le vrai sens d'Aristote. Enfin, si ces deux autorités ne suffisent pas, nous l'engagerons à consulter le commentaire même de saint Thomas sur Aris-

tote, *in tres libros Aristotelis de Anima præclarissima expositio;* il y retrouvera développée, élucidée, interprétée cette doctrine, que l'âme est la *forma* ou *species*, non pas forme *accidentelle*, mais *substantielle*, l'acte premier, la perfection, l'achèvement du corps organique, tous ces mots n'exprimant, selon Aristote et Thomas, que des points de vue de la même idée. Nous ne sommes pas grand admirateur de cette définition; mais, pour l'honneur d'Aristote et de saint Thomas, nous devons faire remarquer qu'ils la rendent plus exacte que ne l'a fait le père Ventura. Si l'âme n'était que la forme substantielle du corps, tout corps, même inorganique et inanimé, ayant en scolastique une forme substantielle, sous peine de ne pas exister, tout corps aurait une âme: mais Aristote et saint Thomas insèrent presque toujours dans la définition ces mots : *corps naturel, organique;* et comme le corps organique peut être sans vie, ils ajoutent : *corps organique ayant la vie en puissance*. En effet, l'âme n'est la forme substantielle du corps qu'autant que le corps est vivant. La définition signifie que l'âme est le principe qui fait passer le corps de la vie en puissance à la vie en acte. Aussi est-ce la définition de l'âme comme principe d'*animation*, la définition de *l'anima* dans *l'animal*, et Aristote et saint Thomas sont obligés de montrer subséquemment que l'âme intellective dans l'homme est, avec de grandes perfections de plus, semblable au principe de vie de tout être animé.

Mais nous ne sommes point ici pour discuter la scolastique. Bonne ou mauvaise, le père Ventura est fort en droit d'adopter une définition de l'âme qui a contenté saint Thomas, pourvu qu'il veuille bien ne pas omettre désormais de dire que saint Thomas avait emprunté presque toute sa psychologie d'Aristote, et qu'en cette matière comme en toute autre il ne s'écarte des leçons de celui qu'il appelle par excellence *le philosophe* que lorsqu'il est décidément impossible de les accorder avec les dogmes de la foi. Avant d'accuser les philosophes de *crétinisme orgueilleux*, il ne serait pourtant pas inutile de se rappeler ces choses-là.

Nous y insistons parce que le père Ventura a fait de la définition de l'âme un point capital de son enseignement. S'il en concluait seulement que l'âme est unie au corps, et que cette union constitue un tout dans lequel, en cette vie du moins, l'une ne peut se passer de l'autre, il dirait une chose fort raisonnable, vulgaire pour quiconque ne croit pas à l'homme matière, et que, suivant saint Augustin, Varron, grand collecteur de systèmes, avait conclue de l'analyse des diverses opinions des philosophes; mais cela ne suffit pas au père Ventura : il veut que cette union soit substantielle, c'est-à-dire qu'il en résulte unité de substance. Par là, dit-il, toutes les questions qui ont embarrassé et égaré les savans s'évanouissent comme des

rêves. Plus de difficulté pour expliquer les rapports de l'âme et du corps, plus de nécessité de recourir aux chimères de l'harmonie préétablie, de l'influx physique et des causes occasionnelles. En même temps l'origine des idées est découverte; elles ne viennent pas de l'âme, elles ne viennent pas du corps; elles viennent de l'âme et du corps. Le corps en est la cause matérielle, l'âme la cause efficiente. Le corps donne les fantômes, sans lesquels l'intelligence ne comprendrait pas, et de ces images sensibles l'âme exprime les conceptions intentionnelles qui sont les idées. L'intelligence humaine est bien faite pour comprendre l'universel, mais elle ne pourrait l'atteindre, ou du moins elle ne l'atteindrait qu'en général et d'une manière imparfaite et confuse, si les images déterminées des objets sensibles ne lui étaient données par l'organisation corporelle à l'effet d'en abstraire les conceptions intellectuelles nécessaires à la connaissance parfaite. C'est pour son plus grand avantage que l'âme est unie au corps. Séparée du corps, l'âme intellective perd l'instrument de son opération parfaite. Elle n'en peut donc être à jamais séparée, car ce serait contraire à sa nature.

Ce que c'est que de parler sans contradicteur, et de citer dans un langage aujourd'hui peu usité un auteur aujourd'hui peu étudié. On vous donne avec confiance ces vieilles formules « comme *une belle et simple solution* par laquelle la raison catholique a fait cesser toute dispute parmi les philosophes chrétiens touchant une si grave question. » Le monde sait en effet si les disputes ont cessé, même dans le sein de l'église, sur la question de l'origine des idées depuis l'an 1471 que parut la première édition datée de la *Somme* de saint Thomas. Et d'ailleurs, comment la doctrine qui vient d'être résumée pourrait-elle satisfaire la juste curiosité de l'esprit humain et dissiper tous ses doutes? Comment l'unité de substance du corps et de l'âme en expliquerait-elle clairement les rapports? Ce n'est pas de savoir s'ils sont unis qu'il est question, c'est de savoir ou plutôt de conjecturer comment deux substances ou, si l'on veut, deux natures aussi différentes peuvent être en communication et dans un certain rapport d'action et de passion. Ce n'est pas le fait, c'est le comment du fait qui étonne, qui trouble, et plus vous aurez rapproché, confondu les deux substances, plus vous aurez épaissi le voile derrière lequel se dérobe ce mystère de notre nature. L'âme connaît et le corps sert à connaître, voilà un fait certain et familier. Comment le corps ou la matière, qui ne connaît rien, peut-elle transmettre à l'intelligence les élémens de la connaissance? Quand vous soutiendrez que l'intelligence ne saurait connaître sans cela, vous aurez fait un pas vers une proposition tant soit peu périlleuse de M. de Tracy, savoir qu'une intelligence sans organes est incompréhensible; vous aurez peut-être

un peu rabaissé l'intelligence, mais vous n'aurez pas relevé la matière, ni mieux éclairci les clauses du contrat qui les unit. Vous ajoutez que le corps donne les fantômes, et que l'intelligence en exprime les idées. La doctrine est connue, c'est encore une doctrine d'Aristote; mais en vérité vous seriez plus clair, si vous disiez que les idées sont tirées des sens, que l'intelligence généralise ou transforme les sensations. Ne voilà-t-il pas une belle solution et bien propre à satisfaire, non pas même le spiritualisme platonicien, mais le spiritualisme chrétien? Enfin que signifient ces mots : le corps transmet les fantômes? Comment les donne-t-il? que sont-ils? Quelle expérience ou quel raisonnement prouve, indique seulement que cette masse organisée soit une fabrique d'images? La croyance universelle ne confirme pas assurément cette invention scientifique. Le genre humain croit qu'il voit par les organes des objets réels, et que, se rappelant qu'il les a vus, il y pense et il en raisonne. Quant à l'hypothèse des fantômes, il faudrait la prouver avant de s'en servir avec tant de confiance. Ignoreriez-vous que ces fantômes, ces images, ces espèces sensibles ont été niées d'une manière absolue, et qu'elles seraient surtout insoutenables, si elles étaient, comme vous semblez le prétendre, purement physiques? Si, pour vous épargner beaucoup de volumes à feuilleter, vous voulez bien lire seulement sur cet article quelques pages laissées par M. Royer-Collard, vous trouverez contre votre hypothèse une argumentation qui, si elle ne vous semble péremptoire, vous paraîtra du moins fort sérieuse.

Mais voici qui est plus grave. Si l'âme est confondue avec le corps au point qu'il y ait, non pas union de deux substances, mais *unité de substance* dans l'homme, comment l'âme peut-elle être séparée du corps sans cesser d'exister? Cette unité de substance est une pensée d'Aristote très-mal venue dans une philosophie chrétienne. Aristote, lui, n'admettait pas l'immortalité de l'âme, du moins de l'âme tout entière. La substance ne résultait pour lui que de la réunion de la forme et de la matière. Cette forme qu'on appelle âme, perdant sa substance en perdant son corps, comment pourra-t-elle subsister sans lui? *Il y sera suppléé*, nous dit-on, *par d'autres moyens*. Ce n'est là qu'une assertion, encore peu rassurante. On me dit bien que l'âme comprend par elle-même; mais, comme on ajoute qu'elle ne connaît que par le corps, je me demande comment elle comprendra sans connaître? *Par habitude*, répond le père Ventura. N'importe; de la mort à la résurrection générale, l'intervalle est long à traverser, et bien imprudent est le vœu que formait saint Paul d'être délivré de ce corps de mort. Il est vrai que saint Paul s'imagine qu'il y a une lutte entre la chair et l'esprit. Il était venu avant le concile de Vienne, et peut-être était-il de l'avis du père Malebranche,

qui appelait les formes substantielles *des inventions de gens oisifs.*

Parlons sérieusement, et concluons que la philosophie catholique (nous ne disons pas la foi catholique, c'est tout autre chose), interprétée du moins par le père Ventura, est loin de tenir les promesses qu'il nous a faites, et qu'au point de vue de la science et de la religion elle n'a pas les caractères éclatans de la vérité, et pourrait avoir quelques-unes des conséquences de la mauvaise philosophie. Il est bien entendu que nous ne faisons pas à un écrivain respectable l'injure que l'on fait quelquefois aux philosophes. Ces fâcheuses conséquences, le ciel nous préserve de l'accuser de les admettre ni de les enseigner. Nous savons très bien qu'après avoir soutenu la philosophie des sensations, il n'en croit pas moins ce qu'elle nie. Nous n'ignorons pas qu'en ayant sur la nature de l'âme et sur la nécessité du corps une doctrine qui obscurcit, affaiblit les signes de l'immortalité de la première, il proclame d'une foi ardente l'avenir glorieux et redoutable de la personne humaine. Nous disons seulement que sa métaphysique contraste avec sa foi, et que si cette métaphysique était la nôtre, nous tomberions dans un grand découragement. La suite de son ouvrage, plus exclusivement théologique, si le temps nous permettait de l'analyser, nous donnerait d'autres exemples de l'influence de certaines doctrines abstraites sur la manière de concevoir les dogmes de la religion. Nous doutons que l'église souscrivît formellement à toutes les opinions théologiques du savant docteur; mais nous aimons mieux répéter que les dernières conférences se lisent avec intérêt, qu'il s'y rencontre des morceaux écrits de verve, par exemple la seconde moitié de la quatrième, et qu'il faut envier ceux qui ont entendu quelques-unes de ces éloquentes paroles retentir dans la chaire évangélique.

III.

Fermons le livre maintenant, et, laissant de côté les systèmes, essayons de nous rendre compte de la nature et des motifs de l'argumentation adoptée de notre temps par de célèbres apologistes de la foi. On ne contestera pas, je pense, qu'ils s'occupent moins que ceux d'une autre époque de l'expliquer et de la démontrer par elle-même, et que le travail cent fois plus attachant de rechercher dans ses dogmes la preuve de sa vérité a fait place à l'habitude batailleuse d'accuser d'erreur, de contradiction, de mensonge et de pis encore, non-seulement les doctrines contraires, mais toutes les doctrines humaines, d'opposer l'unité à la discordance, la constance à la variation, l'autorité à l'examen, en sorte que ce qu'on appelle la question de l'église est devenue la principale question, et que l'on

pourrait dire, ou peu s'en faut, non que l'église est fondée sur la vérité, mais la vérité sur l'église. Disons bien que cette méthode n'est pas absolument condamnable; nous savons dans quelle mesure elle est admissible, et surtout combien elle peut être utile; nous remarquons seulement qu'elle est dominante, presque exclusive, et nous craignons que, ainsi employée, elle ne soit plus propre à produire des réactions religieuses que des conversions religieuses.

Apercevoir et dénoncer l'erreur est facile. Plus facile encore est de convaincre la science humaine d'inconstance, et l'histoire de l'esprit humain est celle de ses contradictions. La satire de l'esprit humain est si aisée et si tentante, qu'elle est la philosophie de ceux qui n'en ont pas. Non-seulement les esprits profondément moqueurs, Montaigne, Rabelais, Voltaire, s'y plaisent, mais les hommes frivoles qui ne pensent à rien, les heureux du monde, les gens blasés, ceux qui livrent toute leur âme aux plaisirs et aux intérêts de cette vie, sont prêts à dire et aiment qu'on leur répète que la science est vanité. On se trouve d'intelligence avec tous ceux qui envient ou imitent les voluptés de Salomon, quand on leur redit ses railleuses conclusions. La polémique amuse la malignité de notre esprit. Il faudrait bien de la maladresse pour qu'elle ne rencontrât pas souvent juste; il y a des objections à tout; point de doctrine qui n'ait son faible; la vérité est parfaite, mais elle n'est qu'imparfaitement connue, et rien n'est facile comme d'appuyer sur les obscurités et les lacunes de la connaissance pour ébranler et décrier la connaissance même. Cette entreprise a quelque chose qui divertit et qui passionne. Voilà bien des motifs pour exciter beaucoup d'esprits à préférer la négation à l'affirmation, l'attaque à la défense, l'invective à l'enseignement; mais de telles raisons ne peuvent déterminer des écrivains et des prédicateurs habiles et convaincus à suivre la voie où nous les voyons marcher.

La critique dirigée avec talent et avec énergie contre des systèmes dépourvus de l'appui d'une autorité extérieure, livrés à l'inquisition de l'esprit, aux hasards et aux caprices du talent, modifiés ou altérés suivant les époques, toujours incomplets ou obscurs par quelque côté, toujours discutables en un point, puisqu'il y a de l'insoluble dans les choses, cette critique conduit à peu près sûrement le commun des intelligences à l'incertitude, au doute, parfois à une incrédulité dédaigneuse. Puis, comme le scepticisme n'est pas une situation tenable pour des esprits sérieux, ni même pour tous les esprits frivoles, il se change en une disposition favorable à une doctrine qui parle avec autorité, se proclame hautement immutable, et ajoute à la grandeur des dogmes la beauté des préceptes, l'éclat et la multitude des exemples, les promesses et les consolations. Peu importe que, pour se recommander à des esprits désolés, cette doctrine, telle qu'on

la prêche aujourd'hui, affirme après avoir nié, se joue des objections dont elle s'est servie, et qu'après avoir poussé au doute, elle rappelle à la croyance. Si l'on a suscité ou développé le mal, on apporte le remède. Les sentimens qu'on a excités tournent au profit des idées qu'on veut inspirer. Le découragement ramène à la foi. En affaiblissant dans la raison le ressort de la conviction, on augmente parfois dans les cœurs le besoin de croire. Pascal n'a pas caché combien il trouvait puissante cette manière de gagner les âmes, et l'on a pu dire : Faites cent sceptiques, vous ferez cinquante croyans. — Je ne les appelle pas tout à fait des chrétiens, parce que ce titre convient à une foi assise sur des fondemens plus fermes et d'un ordre plus élevé.

Le temps où nous vivons est singulièrement favorable à l'art de prendre les hommes par le découragement. Les traditions de toutes sortes sur lesquelles s'appuyaient les sociétés modernes ayant été, depuis la fin du siècle dernier, ébranlées, il est devenu nécessaire, quand même ce n'aurait pas été le goût général, de leur donner, par voie d'examen et de recherche, de nouvelles institutions, presque de nouvelles mœurs. Il a fallu tenter de transformer des opinions en coutumes. C'est la raison moderne qui a entrepris de reconstituer la société, et avec tout le respect qu'on lui doit, on est forcé de lui dire que jusqu'à présent elle a médiocrement réussi. Il y a eu de grandes tentatives et de petits succès. De là d'innombrables déceptions. La faiblesse et le scrupule, l'honnêteté et le préjugé, l'intérêt qui se donne pour la vertu, la peur qui se fait passer pour la raison, jettent des masses entières dans une aveugle réaction contre des idées dont on désespère pour en avoir trop espéré. En France surtout, où l'on croit que pour être logique il faut être extrême, on se lance dans un pyrrhonisme illimité. C'est à l'aide d'une disposition semblable qu'au commencement de ce siècle, des écrivains distingués crurent pouvoir rétablir le passé tout entier dans la croyance sociale, et essayèrent la restauration morale de toutes les sortes d'ancien régime, la religion comprise, qu'ils semblaient considérer surtout du côté de la politique. On peut douter que ce mélange de ce qui est consacré à l'éternité avec des établissemens de leur nature périssables ait été heureusement conçu, et l'église a paru, depuis quelques années, vouloir s'affranchir d'une importune solidarité; mais elle n'a eu garde de renoncer à employer pour une fin spirituelle les besoins moraux d'une société souffrante. Nous parcourons une période qui présente quelques analogies avec le début de ce siècle. Plus que jamais les gémissemens se font entendre depuis dix à douze ans sur l'état anarchique des intelligences. On a encore propagé, envenimé ce mal en le déplorant. Dans ces dernières années, les événemens,

toujours si puissans sur les imaginations, ont achevé d'abattre les esprits. On dirait que le ressort de la raison est brisé. De nobles souffrances, de honteuses misères ont détruit dans la société tout bon sentiment d'elle-même, ce que Cicéron appelait *bona spes suî*. Certes, ce ne serait pas un mauvais service à rendre à cette multitude humiliée que de relever ses regards vers les choses célestes, et si l'église, sans tremper dans aucune politique, saisit cette occasion de reprendre plus d'empire, qui pourrait s'en plaindre et surtout le lui reprocher? Que pour une telle œuvre, dans une telle situation des esprits, les raisonnemens pris de l'incertitude des opinions humaines aient une grande valeur de circonstance, qu'il soit naturel et licite de s'en servir, c'est ce qu'on ne saurait contester, dût la foi ainsi obtenue ressembler à une simple opinion, et rester à la surface de l'esprit, sans pénétrer jusqu'à l'homme intérieur.

D'ailleurs, si l'on peut abuser de ce moyen de prosélytisme, s'il ne produit pas toujours des résultats profonds ni solides, s'il doit beaucoup aux circonstances, il n'est pas en lui-même dénué de valeur rationnelle. Décréditer successivement tous les systèmes, comme variables et discordans, comme dépourvus d'une autorité durable et étendue sur les esprits, enfin comme liés par un fil logique à d'autres opinions dangereuses en politique ou en morale, qui paraissent condamnées par les événemens, et de là conclure en faveur d'une doctrine qui, en fait, a plus de fixité, qui se maintient au milieu des vicissitudes du monde sous la garde d'une autorité extérieure, c'est attaquer les esprits par des considérations sérieuses, à défaut d'argumens démonstratifs, et il peut se rencontrer des intelligences qui en seront plus touchées qu'elles ne le seraient d'une preuve directe de la vérité de la doctrine.

Mais c'est une règle importante que de réduire cet argument à sa juste portée, et que d'en user avec une rigoureuse bonne foi. Ainsi d'abord, il faut éviter une certaine faute très commune contre la logique. On oppose ordinairement la philosophie à la foi catholique, c'est-à-dire quelque chose de général et de vague, à quelque chose de déterminé. Qu'entend-on par philosophie? — Toutes les philosophies. — L'autre terme de comparaison devrait donc être la religion, en désignant par ce mot toutes les religions. Alors on serait en droit d'étaler les luttes et l'influence successive du scepticisme, du matérialisme, de l'idéalisme, du spiritualisme, et de faire combattre entre eux Anaxagore, Zénon, Épicure, Platon, Aristote, Carnéade, Plotin, et la multitude des modernes; mais on examinerait par contre quelles ont été les variations et les dissidences des religions, celles de l'Inde et de l'antiquité, le judaïsme et ses divisions, enfin, dans notre christianisme même, ses hérésies, au nombre desquelles plusieurs écri-

vains religieux comptent jusqu'au mahométisme. A la diversité des écoles on opposerait la diversité des sectes, et peut-être verrait-on qu'il faut s'en prendre de ces tristes variations moins aux doctrines qu'à la nature de l'esprit humain. Pour raisonner régulièrement, il faudrait, par exemple, comparer la foi catholique, non assurément sous le rapport de la vérité, mais sous celui de la stabilité, à une doctrine déterminée. Et pour ne pas choisir la meilleure, l'épicuréisme, par exemple, a-t-il beaucoup changé? Je ne sais, mais rien ne se ressemble plus, pour la manière de raisonner de Dieu et de l'homme, que la doctrine d'Épicure ou même de Démocrite et celle des écoles sensualistes qui la représentent chez les modernes. Rien n'est changé, excepté les noms. En insistant trop sur ces réflexions, je laisserais croire que je ne vois, en effet, aucune différence, au point de vue de la fixité et de l'autorité, entre la religion et la philosophie, quand je veux dire seulement qu'il ne faut pas exagérer cette différence à l'aide d'un paralogisme. Seconde observation. On fait valoir quelquefois l'argument de la perpétuité du catholicisme, en telle sorte qu'il se réduit à dire que l'église catholique est encore catholique. Si sa perpétuité avait été de fait combinée avec l'universalité, si les hérésies n'étaieut pas sorties de son sein, on pourrait prétendre qu'elle ne s'est jamais divisée. Mais ses divisions à elle ce sont les hérésies, et il serait trop commode de faire abstraction des sectes qui s'en sont séparées, pour ne considérer que les fidèles qui sont restés dans son sein, et conclure qu'elle n'a connu ni variations, ni discordes. Ce serait un *truisme* que de dire que le catholicisme est invariable chez les catholiques qui n'ont pas changé. Il a changé apparemment chez tous les catholiques qui sont devenus grecs, luthériens, calvinistes, déistes, incrédules. Cette observation d'une puérile évidence a pourtant été incessamment négligée.

Voici, ce me semble, en quoi est fondé un argument qu'il faut limiter mais non proscrire. D'abord la religion, par sa nature même, a plus d'autorité que la philosophie. Par les sentimens auxquels elle s'adresse, par les formes qu'elle emploie, par le langage qu'elle parle, par le salutaire effet de la crainte et de l'espérance, elle donne aux dogmes qu'elle enseigne et aux préceptes qu'elle en déduit plus d'empire, de solidité, de popularité. La foi qu'elle inspire est donc plus forte, plus stable, plus transmissible que la conviction philosophique. Si l'on sort des généralités, il sera facile de montrer que ces avantages appartiennent éminemment à l'église catholique, et d'établir par sa constitution et son histoire qu'elle est particulièrement propre à s'emparer de l'indocilité du cœur et de l'esprit humain. De là à opposer sa force de conservation à l'instabilité des choses du monde, l'ordre intérieur qu'elle peut maintenir autour d'elle quand

on croit en elle au désordre toujours renaissant des intelligences dispersées par le vent du siècle, le pas est facile à franchir, et l'on arrivera par cette voie, non à démontrer en principe la vérité de la doctrine, mais à y ramener beaucoup d'esprits, surtout à leur persuader qu'il est désirable qu'elle soit vraie, ou du moins que la foi se raffermisse et s'étende.

Cet argument, j'en conviens, est plutôt politique ou moral que métaphysique. Il est politique, car il appuie la foi sur le bien de la société; il est moral, car il admet que l'état de foi est meilleur pour l'âme que l'état d'incrédulité. Il provoque par de sérieuses considérations les dispositions favorables à la religion : il motive suffisamment les réactions religieuses, et toute église qui saura s'en servir avec dignité et modération pourra déterminer en sa faveur un mouvement durable; mais ce serait, je crois, outrer cet argument que d'en faire sortir le scepticisme universel, ou que de le regarder comme suffisant pour établir la vérité du christianisme. A lui seul il ne fera jamais un bon chrétien, il pourra seulement disposer à le devenir.

On remarquera en effet que les considérations prises de l'état des âmes croyantes dans ses rapports avec le bien moral de la société et de l'individu pourraient s'accommoder avec une religion fausse comme avec une véritable. Plus d'un auteur moderne a plaint les Romains d'avoir, avant César, négligé le culte des faux dieux, et l'on a imputé à l'affaiblissement de leur religion la chute de leurs mœurs et de la république. Ce qui est plus vrai et ce qui doit donner à réfléchir, c'est que quand on raisonne au point de vue de la discipline morale de la société, l'exemple des pays protestans doit être cité le premier. Les écrivains de l'église ne sauraient donc se servir avec trop de précaution d'une arme qui peut les blesser, et cet argument, pliable en plusieurs sens, ne les dispense pas d'appuyer la religion catholique sur la démonstration directe de sa vérité, œuvre grande, difficile, que l'état des esprits et des doctrines rend nouvelle et ne permettrait pas de traiter sans une philosophie profonde. Ce que nos pères appelaient une démonstration évangélique serait une œuvre très opportune; car ce qui provoque nos objections chez les modernes apologistes, ce n'est pas la thèse, mais l'argument. Une certaine défaveur s'attache, je le sais, à toute réfutation, si mesurée qu'elle puisse être, d'une doctrine qui se donne pour orthodoxe. Autant on aimerait à braver les attaques de l'esprit de secte ou de parti, autant on est porté à tenir compte du sentiment de regret qu'éprouvent d'honnêtes gens, pleins de foi, ou de respect, ou de scrupules, lorsqu'ils voient, au milieu de tant d'autres erreurs plus répréhensibles ou plus funestes, la critique s'attacher à celles qui peuvent se

rencontrer dans un ouvrage dicté par le sentiment chrétien. Où est l'intérêt en effet, si l'on ne nourrit pas contre la foi d'inimitié cachée, de signaler quelques faibles raisons, qui, mêlées à d'excellentes, peuvent contribuer à la défendre, à la propager, à l'affermir? Une rigueur excessive à l'égard des moyens de la cause ne trahit-elle pas plus que de l'indifférence pour la cause même? Que faut-il désirer après tout dans ces temps de péril? N'est-ce pas que l'humanité croie? et qu'importe comment la croyance est obtenue?

Je pourrais répondre en me couvrant de grands exemples, dont quelques-uns sont sacrés. Combien de docteurs chrétiens, dans leur sévérité consciencieuse, n'ont pas voulu souffrir une adultère alliance de la vérité et de l'erreur, et, au risque de perdre quelques bonnes semences, ont passé au crible les plus pieuses théories! La doctrine du christianisme doit être ce métal pur qui, éprouvé par le feu, reste au fond du creuset. Je pourrais ajouter que, malgré des apparences dont on fait grand bruit, les temps d'empire de la philosophie ne sont pas tellement éloignés, qu'il soit indifférent de souffrir la confusion de la bonne avec la mauvaise, et d'encourager des systèmes qui ne laissent à l'intelligence humaine aucun milieu entre la foi absolue, toujours rare comme une grâce spéciale, et des doctrines de pyrrhonisme qui dégradent la conscience et la raison. Quand on pense avec Descartes et Leibnitz, avec saint Thomas et Bossuet, qu'il y a des vérités communes à la science et à la religion, vérités que la première démontre à la raison comme la seconde les révèle à la foi, c'est un devoir envers la vérité que de défendre le droit et le nom de la philosophie contre tout effort pour l'ébranler dans ses fondemens et pour la diffamer dans son honneur. Aucun de ces motifs ne m'est étranger et ne me trouve insensible, je l'avoue; mais il en est d'autres encore, et dont l'importance est plus grande pour la société et pour l'église. Ceux-là, je les dirai sans détour.

La raison par elle-même ne saurait atteindre à la vérité : voilà le principe absolu qu'au mépris des autorités les plus augustes, des antécédens les plus respectés, on veut placer au centre des sciences, appuyées toutes sur le principe contraire. Si l'on en croyait les nouveaux Tertulliens, ce principe unique serait toute la philosophie qui resterait à l'esprit humain, et cette philosophie serait rigoureusement identique au scepticisme universel; elle ferait donc crouler sur leurs bases toutes les croyances, et, selon moi, toutes les vérités que l'esprit humain s'est conquises par ses propres forces, non pas seulement depuis soixante ans, mais depuis trois siècles. Ce n'est point par accident ni caprice, c'est par une conséquence naturelle, irrésistible, que la réaction, renversant tout sur sa route, est remontée jusqu'au moyen âge. Comme un conquérant vaincu, l'esprit humain, dans cette

désastreuse retraite, devrait tout ravager sur son passage et ne laisser que des ruines en se retirant. Qu'on ne dise pas que j'exagère : il n'y a rien de ce que nous croyons avoir appris de neuf en législation, en économie publique, en morale sociale et dans les sciences mêmes, qui ne soit remis en doute, si par ses propres forces la raison humaine ne peut atteindre à la vérité. Je ne parle pas des idées libérales en particulier, je ne parle pas des principes de 89; je n'en parle pas, mais j'y pense. Est-il besoin de dire que la nouvelle doctrine les emporte en débris? Comment le lui reprocher? Elle n'a, j'en ai peur, été inventée que pour cela.

Mais s'il en est ainsi, quelles sont les conséquences? Souffrez que je vous les dise, et vous me direz si vous les acceptez. Elles sont graves pour la société entière; elles le sont pour les fidèles, elles le sont pour l'église elle-même. Supposez que toute voix qui s'élève dise aux hommes que rien de ce qui n'est pas révélation ne mérite foi ni respect; ces hommes sont des fidèles ou ils n'en sont pas. Pour ceux-ci, leur situation est claire : ayant rejeté la révélation, ils ont tout rejeté. Le divin flambeau est éteint dans leur âme, et, livrés à eux-mêmes dans une nuit funeste, ils n'y marchent qu'à tâtons, non plus guidés par la raison ou la conscience, mais poussés par des appétits ou emportés par des passions. Comme les aveugles chez qui se perfectionnent tous les sens qui restent, ces gens ne se développent plus que dans l'art de la fortune ou du plaisir. Voilà pour les incrédules. Quant aux fidèles, sans doute un asile leur demeure, et qui ne leur envierait alors le saint privilége de croire à quelque autre chose que la volupté ou le profit? mais le monde n'est pas un monastère, la théocratie n'est pas réalisée. La société laïque est réglée, dirigée, soutenue par une foule de lois et de croyances sur lesquelles l'église et la révélation sont muettes. Tout ce qui s'est accompli, tout ce qui s'est commandé, tout ce qui s'est pensé en dehors de l'autorité sacrée, sur la foi de la raison humaine, dans ces derniers siècles et surtout de nos jours, tout cela est donc vain, tout cela est arrogance et chimère! toutes les sciences humaines, n'étant qu'humaines, ne méritent que mépris ou pitié! Il n'y a point en elles de vérité, puisque la seule autorité dépositaire de la vérité n'y commande pas. Vainement la raison veut-elle distinguer entre les opinions, les systèmes, les partis, là condamner, ici absoudre : qu'en sait-elle? Par elle-même, elle n'atteint pas à la vérité. Que parle-t-on de principes? il n'y en a pas; la société temporelle n'en saurait avoir. Elle en a donc manqué depuis soixante ans. Depuis soixante ans, tout est indifférent. La politique est l'empire légitime du scepticisme : ni vrai, ni faux, ni bien, ni mal. Ainsi le scepticisme, en inspirant aux incrédules le culte des faits, aux croyans l'indifférence

à tous les faits, conduit les uns et les autres au même néant, la négation du droit.

Parlé-je ici d'un mal possible? Plût à Dieu, hélas! C'est le mal du temps. Je suis convaincu, et il y a longtemps, et ce mal a fait de cruels progrès, que le scepticisme est le vice mortel de la société française. — Le scepticisme religieux, va-t-on me dire. — Est-ce qu'il y en a deux? Les principes sur lesquels on fonde le doute absolu en matière de science humaine ont-ils des limites possibles dans leur application? Quand la raison a succombé sous leur atteinte, peut-elle se relever pour défendre le dogme et leur fermer le ciel après leur avoir abandonné la terre? Quiconque aujourd'hui travaille pieusement pour le scepticisme porte du bois à l'incendie, et les incrédules de la raison, qu'ils le sachent bien, livrent le monde aux incrédules de la foi.

Si donc par impossible les nouvelles doctrines venaient à prévaloir dans le sein de l'église, elle tiendrait elle-même, sur tout ce qui n'est pas dogme, école de doute et d'indifférence; elle autoriserait par ses leçons le mépris de toute leçon, et tendrait à constituer à la lettre en dehors d'elle une société sans foi ni loi. Compromise elle-même par un dédain qui aurait les mêmes effets que la complaisance, elle paraîtrait se prêter à toutes choses, parce qu'elle n'adhérerait à rien, et, récusant toutes les règles qu'elle n'a point posées, elle encouragerait ceux qui osent tout et ceux qui souffrent tout; elle donnerait des prétextes à l'audace et des excuses à la bassesse. L'idée chrétienne du néant des choses humaines, qui ne doit inspirer que le désintéressement spirituel, viendrait en aide à l'insouciance qui dépravé les sociétés, et la sagesse désabusée de Salomon servirait à justifier la morale d'Épicure. Une pitié superbe pour les vaines contentions du monde engendrerait un détachement sans conscience, la parure et le sophisme de la servitude. Que l'église daigne y réfléchir; pour le chétif plaisir de se venger de quelques écrivains qui lui ont déplu, est-il bon qu'elle porte la sape aux fondemens de toute croyance, et lui importe-t-il qu'il y ait sur la terre du respect et du dévouement de moins? Est-ce rendre hommage à la Providence que d'affaiblir systématiquement la confiance dans le vrai, l'espérance dans le bien, que de délier la raison de toutes les convictions qui l'obligent, et de rendre les choses humaines plus méprisables, afin de mieux satisfaire le triste orgueil de les mépriser? Nous osons conjurer le clergé de France d'avoir toujours présente à la pensée cette belle parole de saint Augustin : « Ce qui avilit la dignité de l'homme ne peut être un moyen de plaire à la majesté divine. *Nullo modo his artibus placatur divina majestas quibus humana dignitas inquinatur.* »

CHARLES DE RÉMUSAT.

ADELINE PROTAT.

DEUXIÈME PARTIE.[1]

I. — LA FILLE ADOPTIVE.

Un matin, le sabotier, qui avait droit de pêche sur le littoral, traversait la rivière dans un bachot pour aller visiter ses lignes de fond; comme il arrivait à la hauteur d'une passerelle que l'on a depuis remplacée par un pont suspendu, un cri terrible lui fit relever la tête; ce double cri avait été poussé par deux dames qu'il aperçut alors sur la passerelle, où elles donnaient les signes d'une indicible épouvante. Voici ce qui était arrivé. L'enfant de la plus jeune des dames, petite fille de cinq ans, était tombée dans l'eau. Comme elle s'appuyait pour examiner le paysage sur une mince perche, déjà rompue, qui formait une rampe de parapet, le bois avait cédé sous le poids de son corps, si léger qu'il fût, avant que celle-ci eût pu la retenir, et elle avait échappé à sa mère. La rivière du Loing n'est pas très profonde; mais dans l'endroit où l'accident avait eu lieu, le lit, plus resserré, active encore la rapidité de l'eau. L'enfant était déjà à plus de vingt pas lorsque le sabotier s'aperçut de sa chute; il fit un signe à la mère pour lui indiquer qu'il allait porter du secours à sa petite fille. Protat se trouvait alors au milieu de la rivière et dans une place où elle est, en toute largeur, embarrassée par de hautes herbes tellement serrées, que la navigation du plus frêle batelet n'y est praticable

(1) Voyez la livraison du 15 février.

qu'à l'aide de la gaffe. Le sabotier jugea que le jeu des avirons serait gêné, et qu'avant d'avoir franchi cet obstacle, la petite fille aurait dix fois le temps de périr. A la grande inquiétude des deux femmes, qui ne comprenaient rien à cette manœuvre, au lieu de descendre le courant dans son bachot, il fut s'aborder à une rive, et, prenant sa course avec rapidité dès qu'il eut touché terre, il atteignit en quelques secondes l'endroit en face duquel passait alors la petite fille, que ses robes avaient d'abord maintenue à fleur d'eau, mais qui commençait à s'enfoncer. Protat se jeta à l'eau; en trois brasses, il atteignit l'enfant qui allait disparaître. En abordant au rivage opposé, il y trouva les deux femmes accourues au-devant de lui. La jeune mère était folle de douleur; en voyant que sa fille respirait encore, elle devint folle de joie. Le sabotier lui offrit d'entrer dans sa maison pour porter les premiers secours à la petite noyée. Dès qu'on y fut arrivé, Protat fit flamber une bourrée dans sa grande cheminée, et mit toute la garde-robe d'Adeline au service des dames. Au bout de deux heures, l'enfant avait complétement repris connaissance. Comme sa grand'mère était sortie un moment dans la rue pour expliquer aux paysans rassemblés devant la maison ce qui s'était passé, l'un d'eux coupa brusquement les éloges qu'elle prodiguait au sauveur de sa petite fille :

— Il a de la chance, le sabotier; pour un méchant bain de pieds qu'il aura pris, on lui donnera une grosse récompense.

— Eh! oui, ajouta un autre, et si c'était sa petiote qui était tombée à l'eau, il aurait peut-être regardé à deux fois avant de se mouiller.

La vieille dame ayant précisément interrogé parmi les paysans ceux-là qui étaient le plus indisposés contre le père d'Adeline, leurs confidences la convainquirent que ce même homme qui venait d'arracher sa petite fille aux flots était un père dénaturé, et elle ne fut pas éloignée de croire, comme elle venait de l'entendre dire, que ce sauvetage avait été moins inspiré par un dévouement spontané que par un intérêt réfléchi. En rentrant dans la maison, elle examina plus attentivement la petite Adeline, qu'elle avait à peine eu le temps de remarquer, et, la trouvant pâle et chétive, elle attribua cette apparence de langueur aux mauvais traitemens et à la négligence dont on avait rendu le père coupable à ses yeux. Sur ces entrefaites, le gendre de la vieille dame, qui se trouvait dans une maison du voisinage pendant l'accident, entrait tout effaré dans le logis du sabotier. En retrouvant son enfant vivante et déjà en état de répondre à ses caresses, il se jeta dans les bras de Protat et embrassa le paysan avec un élan de sincérité dont celui-ci fut profondément touché. — Que puis-je pour vous, brave homme? ajouta-t-il; vous avez sauvé

ma petite Cécile, et ce serait me rendre un nouveau service que de m'indiquer un moyen de vous prouver ma reconnaissance.

Dans l'homme qui lui parlait ainsi, Protat avait reconnu l'un des riches propriétaires des environs, le marquis de Bellerie, qui possédait un château à Moret, où il résidait pendant la belle saison.

— Monsieur le marquis, répondit-il avec une certaine dignité, j'ai fait ce que le premier venu aurait fait à ma place, et pour cela je n'ai couru aucun danger. Je suis d'ailleurs suffisamment récompensé par la joie que j'éprouve d'avoir pu rendre un enfant à ses parens, car moi, qui suis père aussi, je comprends ce bonheur-là, ajouta-t-il en allant embrasser Adeline.

— Quelle hypocrisie ! dirent les deux femmes qui avaient déjà eu le temps de se parler; et la jeune marquise, ayant pris son mari à part, l'entretint à voix basse pendant une minute. Elle lui répétait sans doute les choses que lui avait apprises sa mère, car la figure du marquis exprima subitement l'indignation, et lorsqu'il revint auprès du sabotier, celui-ci put remarquer le brusque changement opéré dans sa physionomie.

— Nous vous avons occasionné du dérangement, et il est juste que vous soyez dédommagé, dit le marquis, faisant violence à ses sentimens et à ses manières, ordinairement affables, pour leur donner un caractère hautain dont Protat fut subitement choqué.

— Puisque vous voulez absolument me payer, monsieur le marquis...

Sur ce mot du sabotier, un dédaigneux sourire courut sur les lèvres du gentilhomme; il prit un petit portefeuille dans sa poche et le jeta sur une table, tandis que ses regards semblaient dire à sa femme et à sa belle-mère : — Voilà ce que cet homme attendait. Tous ces gens ont le même bas instinct de cupidité. — Le sabotier devina le sens de ce rapide coup d'œil. Un vieux levain populaire l'irrita contre ces nobles qui l'avaient si mal compris. Il regarda le marquis avec un front rouge de honte et empreint d'une hauteur au moins égale à la sienne; puis, après un moment de silence, il répondit d'une voix contenue en indiquant le billet de banque :

— Puisque vous voulez vous acquitter de cette *façon*, monsieur le marquis, je vais vous faire votre compte, — et ce ne sera pas long. J'ai brûlé deux bourrées de trois sous pour sécher votre demoiselle; ça nous fait six sous; je lui ai prêté les vêtemens de ma petite qu'il faudra faire blanchir, une chemise, une camisole, un jupon, six sous aussi; — ça nous fait douze; — plus deux verres d'eau sucrée pour les dames, quatre sous; — ça nous fait seize. — Quant à mon temps perdu, je ne le compte pas; j'ai le moyen de flâner. Nous disions donc, monsieur de Bellerie, que vous me devez seize sous. Si vous n'avez pas de cuivre, ajouta-t-il en prenant le billet de banque, je

vais vous rendre. — En parlant ainsi, la joie railleuse et rageuse de Jacques Bonhomme humiliant son seigneur éclatait dans la physionomie du sabotier; mais le marquis se borna à lui répondre froidement:

— La marquise et moi, nous ne pouvons pas souffrir que l'on nous ait servis gratis. — Gardez cette somme, ajouta-t-il en indiquant le billet de banque.

— Je ne suis que le serviteur de ma volonté, dit Protat, et je lui obéis toujours quand elle me dit de bien faire. Elle me conseilla tout à l'heure de secourir une créature en péril : je ne me le suis pas fait dire deux fois; elle me défend maintenant de recevoir le prix d'une action que vous aviez d'abord appelée dévouement, et qu'il vous plaît ensuite de considérer comme une besogne : je ne me ferai pas répéter sa défense deux fois non plus.

— Que voulez-vous donc de nous? demanda plus doucement le marquis, qui commençait à croire que les actes et le langage de cet homme étaient inspirés par un sentiment vraiment honorable, et qui craignit de l'avoir blessé.

— De la reconnaissance toute pure, répondit le sabotier; un franc merci venu du cœur, et une pauvre petite caresse à ma fille, qui a prêté à la vôtre ses vêtemens et son lit, et que vous n'avez pas seulement regardée les uns et les autres, ajouta-t-il avec un accent de reproche.

Le marquis regarda sa mère et sa femme, qui observaient Protat avec étonnement.

— Ah ça! qu'est-ce que vous me disiez donc? laissa échapper M. de Bellerie, et, par un signe, il indiquait aux deux femmes Protat, qui s'était approché d'Adeline pour la caresser. Le sabotier se retourna sur cette parole; il s'aperçut de l'attitude embarrassée de ces trois personnes, et lut dans leurs physionomies la surprise que paraissait leur causer son empressement autour de son enfant. Il se frappa le front avec un geste rapide, et s'écria avec vivacité : — Gageons qu'on vous a causé sur moi dans le pays.

Mme de Bellerie et sa mère gardèrent le silence; mais le marquis répondit à l'interrogation de Protat par une inclination de tête affirmative.

— Tonnerre de Dieu! s'écria le sabotier en se laissant tomber sur une chaise; ces gredins-là me feront faire un crime.

Le marquis, sa femme et sa belle-mère, inquiétés par son état d'exaltation, s'empressèrent autour de lui pour le calmer. Pendant ce temps-là, la petite marquise, complétement remise de son accident, s'amusait dans un coin avec Adeline, qui lui montrait ses joujoux.

Quand il eut recouvré un peu de sang-froid, Protat n'eut pas besoin de parler longtemps pour détruire la mauvaise impression que

de misérables calomnies avaient fait naître dans l'esprit de ses hôtes. La vieille dame, qui ne pouvait pas souffrir les paysans et qui parlait par proverbes, avait beau insinuer qu'il n'y avait pas de fumée sans feu; le marquis et sa femme avaient reconnu que le cœur d'un bon père pouvait seul trouver les élans de tendresse et d'indignation dont le sabotier avait fait preuve en leur parlant de sa fille et des bruits répandus contre lui par la méchanceté publique.

Lorsque le marquis et sa femme songèrent à se retirer, ils eurent toutes les peines du monde à emmener la petite Cécile, qui s'était déjà fait une amie d'Adeline et ne voulait pas la quitter. De son côté, la fille du sabotier avait trouvé dans cette communauté de jeux un plaisir tout nouveau pour elle, et semblait voir avec peine les préparatifs de départ qui allaient l'éloigner de sa petite camarade. En montant dans leur voiture, qui était venue les attendre à la porte de Protat, les parens de Cécile exprimèrent une dernière fois au sabotier leur reconnaissance, et la jeune marquise, ayant pris Adeline dans ses bras, l'embrassa avec une tendresse toute maternelle, à laquelle l'enfant répondit par des caresses qui parurent causer un mouvement de jalousie à son père.

Trois ou quatre jours après ces événemens, comme on en causait encore dans tout Montigny, Protat, en revenant des champs, fut tout étonné de trouver chez lui Mme de Bellerie, qui attendait son retour en causant avec un homme déjà âgé qui l'accompagnait. Après quelques mots d'amicale politesse, la marquise indiqua l'étranger à Protat.

— Monsieur, lui dit-elle, est le docteur C..., un des grands médecins de Paris et l'ami de notre famille. Il est venu passer quelques jours au château, et j'ai eu l'idée de vous l'amener pour qu'il examine votre petite fille. Je lui avais expliqué tout ce que vous m'aviez fait connaître de sa maladie. Tout à l'heure il a vu l'enfant, et il se trouve maintenant assez renseigné pour vous dire ce qu'il en pense.

Une grande inquiétude se peignit sur le visage du sabotier, qui regarda tour à tour le docteur et la marquise.

— Est-ce que monsieur aurait de mauvaises choses à me dire sur ma pauvre petiote? demanda-t-il en s'inclinant devant le célèbre médecin, dont l'air froid n'avait, en effet, rien de bien rassurant. Avant de répondre, celui-ci indiqua du doigt la petite Adeline, qui jouait dans la chambre avec la fille de la marquise. Devinant que l'on s'occupait d'elle et intriguée par les questions que le médecin lui avait adressées avant l'arrivée de son père, l'enfant semblait, tout en jouant, tenir une oreille à l'affût des paroles. Mme de Bellerie, ayant deviné la pensée du docteur, prit les deux enfans par la main, et les emmena dans le petit jardin qui était derrière la maison. Quand ils furent seuls :

— Êtes-vous courageux, brave homme? demanda le médecin en regardant Protat fixement.

— Seigneur mon Dieu! s'écria celui-ci en se laissant tomber sur une chaise. C'est comme ça que m'a répondu le docteur de Fontainebleau quand je lui demandais ce qu'il pensait de ma pauvre défunte, et trois jours après... on l'a mise en terre... Est-ce que ma pauvre petite?...

— Rassurez-vous, reprit le docteur, l'état de votre enfant n'est pas désespéré; mais il va vous obliger à prendre une détermination qui doit coûter à un père. C'est pourquoi je vous ai demandé si vous aviez du courage. — Écoutez-moi : votre fille est atteinte du mal qui a tué sa mère. Celui de mes confrères qui la soigne doit le savoir aussi bien que moi.

— Mais tout dernièrement, interrompit Protat, le médecin de Montigny me donnait quasiment des espérances; il disait qu'en prenant de l'âge et de la force la petiote pourrait s'en tirer.

— Mon confrère avait raison de parler ainsi, bien qu'il ne crût pas sans doute à ses paroles, dit le docteur C... Notre devoir, même en ayant les plus tristes convictions, est de ne jamais les laisser voir. D'ailleurs, au-dessus de la science, il y a quelquefois le hasard... Votre enfant peut être sauvée; mais si elle reste auprès de vous, dans ce pays, à moins d'un miracle, elle n'atteindra pas la fin de son enfance.

En écoutant ces paroles dites avec l'accent de certitude qui donne aux déclarations de la science la solennité d'une sentence de mort, le sabotier sentit un frisson lui parcourir le corps. Il observa attentivement la figure du docteur comme pour découvrir dans ses traits quelle était la véritable pensée qui lui avait fait prononcer ces terribles mots : *Votre enfant mourra, si elle reste auprès de vous.*

— Monsieur, dit Protat en déguisant de son mieux l'émotion qu'il éprouvait, j'aime ma petite fille avec passion. C'est le seul enfant que j'aie eu d'une femme que je regrette encore comme au premier jour de sa perte. Rien ne me coûtera pour conserver la vie à cette pauvre créature, qui n'a encore fait que souffrir et pleurer depuis qu'elle est au monde. S'il fallait que je voie un jour son petit lit vide, je vous jure que je n'aurais plus qu'à me jeter dans notre rivière, dans l'endroit le plus creux; car, si je ne mourais pas, je deviendrais un bien méchant gueux... Je ferai donc tout ce qu'il faudra... tout, monsieur le docteur... Quoique vous soyez de Paris, je vous ferai venir ici pour la soigner, et je vous paierai vos visites sans vous demander de me faire grâce... Je ne suis pas si pauvre que j'en ai l'air. J'ai du bien dans le pays, sans compter du bon argent qui ne doit rien à personne. S'il le faut, tout y passera, jusqu'à mon dernier sou. Quand je verrai ma petite Adeline avec une grosse figure

rouge, je ne croirai pas que ses couleurs auront été payées trop cher; mais, ce que je ne comprends pas bien, c'est que vous me disiez qu'elle ne pourra guérir que si elle s'en va d'auprès de moi. Faudrait-il la conduire à Paris pour qu'elle soit mieux soignée? Si c'est cela que vous avez voulu dire, nous allons faire nos paquets, ça ne sera pas long.

— Le séjour de Paris ne vaudrait pas mieux que celui de cette campagne, et encore moins, reprit le docteur; laissez-moi achever. Mme de Bellerie, qui m'a amené ici, se dispose à aller habiter le midi de la France pour quelque temps. Tout à l'heure, quand elle m'interrogeait sur le compte de votre petite fille, je lui ai répondu : La seule chose qui pourrait sauver cet enfant, c'est le soleil chaud et l'air salubre d'un autre climat; mais comment dire à ce pauvre homme : Votre fille mourra, si elle ne va pas habiter l'Italie ou les îles d'Hyères? La marquise m'a interrompu pour me dire : Nous allons partir pour la Provence, où nous resterons peut-être deux hivers; ce brave homme a sauvé mon enfant de la mort; si la vie de sa fille dépend d'un peu de soleil, dites-lui que nous l'emmènerons avec nous. Maintenant, dit le docteur en regardant le sabotier, voilà ma commission faite. La marquise est la meilleure des femmes; elle aura pour votre enfant les soins de la plus tendre des mères. La reconnaissance qu'elle vous doit est une garantie de l'affection que votre enfant trouvera au sein de cette famille, où elle sera traitée comme la sœur de la petite Cécile. Autant l'évidence m'oblige à vous instruire de l'état dangereux où se trouve votre petite, autant je puis prendre sur moi de vous faire espérer sa guérison, si vous consentez à vous séparer d'elle en la laissant partir avec Mme de Bellerie. Elle et moi, nous n'avons pas songé un instant que vous auriez besoin de réfléchir, acheva le médecin en voyant que le sabotier ne répondait pas.

Au même instant, la marquise rentrait dans la chambre avec les deux enfans.

— Votre petite se plaint du froid, dit-elle à Protat en lui montrant Adeline qu'elle avait enveloppée dans la pèlerine de Cécile. Protat prit Adeline sur ses genoux et l'embrassa silencieusement. Pendant ce temps, la marquise interrogeait le docteur du regard en lui désignant le sabotier, qui paraissait plongé dans ses réflexions. Le médecin fit un geste qui voulait dire : Il n'a pas encore répondu. Adeline, qui semblait mal à l'aise dans les bras de son père, laissa échapper une petite toux sèche, et les efforts qu'elle faisait se peignaient sur son visage par une contraction douloureuse. La crise passée, l'enfant, redevenue insouciante à ce mal dont elle avait l'habitude, parut s'admirer dans la riche pelisse de soie blanche dont elle était vêtue.

— Eh bien! dit la marquise au sabotier en lui montrant sa fille, le docteur vous a dit ce qu'il fallait faire...

— Me séparer d'elle! murmura le père avec tristesse, et en parlant il regardait le médecin, et semblait lui demander mentalement: C'est donc bien vrai, ce que vous m'avez dit?

Un nouvel accès de toux, plus violent que le premier, interrompit la petite Adeline au milieu d'un éclat de rire, et une nuance d'un rouge foncé vint colorer passagèrement les pommettes de ses joues amaigries.

— Reconnaissez-vous le mal de la mère dans les souffrances de l'enfant? demanda le médecin à Protat, qui restait muet.

— Oui, monsieur, répondit-il faiblement, c'est bien malheureusement la même chose; mais si ma pauvre femme était là, je crois bien qu'elle ne laisserait point partir la petite : elle aurait trop peur de ne pas la voir revenir.

Sur ces entrefaites, le curé de Montigny, qui passait devant la maison de Protat, entra, comme il le faisait souvent, pour demander des nouvelles d'Adeline. En apercevant des étrangers, il se disposait à se retirer; mais la marquise et le docteur se joignirent pour le faire rester, et en quelques mots l'instruisirent de ce qui se passait.

— Comme père et comme chrétien, c'est votre devoir d'accepter, dit le prêtre gravement en s'adressant au sabotier. Il y a peu de temps, vous êtes allé demander à Dieu le salut de votre enfant. Il vous a entendu sans doute, car c'est la Providence qui se manifeste dans l'intérêt que vous témoigne Mme la marquise. Repousser cette proposition serait commettre une double faute; ce serait à la fois méconnaître la générosité d'une personne qui veut utilement prouver sa reconnaissance, et la volonté du ciel qui lui en a inspiré la pensée. Protat, je vous ordonne de confier votre fille à madame.

— Mais si je laisse partir ma petite, ils vont dire dans le pays que j'ai été bien content de me débarrasser d'elle.

— Votre tendresse de père est-elle donc au-dessous de quelques méchans propos? répondit le curé, et d'ailleurs ne dirait-on pas encore plus, quand on saurait que vous avez refusé une offre dont le résultat pouvait conserver les jours de votre enfant?

Ces derniers mots parurent convaincre le père d'Adeline. Il alla prendre la petite par la main, et la conduisit auprès de la marquise.

— Emmenez-la donc, madame, lui dit-il en essuyant du revers de sa main deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues; emmenez-la.

— Nous ne partons pas tout de suite, dit la jeune femme; mais pour préparer votre fille à une absence qui pourra être longue, peut-être feriez-vous bien de lui laisser passer quelques jours au château

avant l'époque du départ. Je vous l'amènerai une ou deux fois par semaine, ou vous viendrez la voir à Moret. De cette façon, elle et vous trouverez déjà moins cruelle cette séparation quand le moment en sera arrivé.

— C'est juste, dit le médecin : un enfant de cet âge n'a pas ordinairement de volonté; mais la précaution est bonne à prendre. — Et d'un regard il sollicita l'avis du curé, qui acquiesça par une inclination de tête.

— Mais il faudrait au moins que j'aie le temps de préparer ses petites affaires, dit le sabotier.

— Que cela ne vous inquiète pas, interrompit la marquise; Adeline a prêté une fois ses vêtemens à ma fille, ma fille lui prêtera les siens. A compter d'aujourd'hui, ajouta-t-elle en pressant les deux enfans entre ses bras et en les flattant d'une même caresse, elles sont sœurs.

Sans rien comprendre à tout ce qui se passait autour d'elle et à cause d'elle, la petite Adeline se laissa emmener par la marquise. Quand elle fut dans sa voiture, elle brisa le cœur de son père par l'impatience qu'elle témoignait à voir rouler le brillant équipage. Lorsqu'il eut disparu à ses yeux, Protat resta longtemps devant sa porte avant d'oser rentrer dans sa maison.

Un mois après, Adeline partait pour la Provence.

Avant son départ, son père était allé la voir cinq ou six fois à Moret; chacune de ses visites lui avait rendu plus visible le sentiment d'indifférence avec lequel Adeline avait quitté la maison paternelle. Le changement de lieux, qui plaît communément aux enfans, l'aspect de mille choses nouvelles dont la jouissance lui était permise, le luxe qui l'entourait, la recherche de ses vêtemens, qu'elle portait avec une coquetterie enfantine, avaient cependant déjà modifié ce qu'il y avait de taciturne dans son caractère; le besoin de caresses, qu'un poète appelle *le pain de l'enfance,* — besoin qu'elle avait dû refouler en elle, quand elle était chez son père, — trouvait à se satisfaire amplement dans cette maison, où, recueillie d'abord par reconnaissance, elle ne tarda pas à se faire aimer pour elle-même. Quand son père lui disait qu'on allait l'emmener bien loin et qu'elle resterait longtemps sans le voir, la petite demeurait pensive et ne répondait pas. Protat s'affligeait alors de ce silence, car il ne comprenait point qu'un enfant ne pût pas avoir le sentiment exact des distances et du temps. — Apprenez-lui à ne pas m'oublier, dit-il à la marquise le jour où il alla dire adieu à sa fille.

— Je la ferai vivre pour vous aimer comme la plus tendre des filles, répondit Mme de Bellerie, qui avait déjà remarqué l'espèce de réserve que la petite Adeline gardait en face de son père.

Dans les premiers temps qui suivirent le départ de sa fille, le cha-

grin du sabotier fut si vif, qu'il ne pouvait pas tenir à la maison. Il avait même commencé à hanter les cabarets pour tromper son ennui. Un événement qui fera connaître l'origine d'un des personnages de cette histoire fit rentrer Protat dans ses habitudes laborieuses. Un jour qu'il était allé à Fontainebleau pour affaire, au lieu de revenir à Montigny par les chemins de la forêt, Protat, qui s'était attardé, préféra prendre la grand'route, pour éviter de passer au pied du mont Merle, où une bande de loups, rendus féroces par la rigueur de la saison, avait été aperçue récemment. Comme il arrivait à la hauteur de la croix de Saint-Hérem, le sabotier crut entendre de petits cris plaintifs qui paraissaient sortir d'une cahute que des cantonniers avaient construite au coin de la Route-Ronde. Protat s'avança, guidé par la lune, dans la direction où il avait entendu les cris, et quand il pénétra dans la cabane, il y trouva, couché à terre et à peine enveloppé dans un mauvais lange troué, un petit enfant à demi mort de froid. Protat mit la petite créature sous sa limousine, et gagna en courant le village de Bourron, qui est à un quart d'heure de la croix de Saint-Hérem. Une auberge de rouliers était encore ouverte; le sabotier y entra pour donner du secours à l'enfant qu'il venait de trouver. C'était un garçon; il paraissait âgé de quinze ou seize mois; il semblait chétif et mal venu.

— C'est égal, dit Protat, comme je le trouve, je le prends. Demain il fera jour, je ferai ma déclaration au maire de la commune, et si on ne découvre pas les parens de ce mioche, je le garderai.

— Qu'est-ce que les gens de Montigny disaient donc, que vous n'aimiez pas les enfans? dit l'aubergiste. Ça ne s'arrange guère avec ce que vous voulez faire cependant.

Protat fronça le sourcil sans répondre, et, quand le petit garçon fut complétement réchauffé, afin de rester moins longtemps en route, le sabotier emprunta la carriole de l'aubergiste pour retourner à Montigny. Le lendemain même, il fit sa déclaration au maire, qui l'autorisa à garder l'enfant.

— Il est bien laid comme le diable, dit-il au curé en lui contant l'aventure; mais j'avais fait le vœu de recueillir un orphelin, si ma fille retrouvait la santé. Depuis qu'elle est partie, j'ai reçu de bonnes nouvelles, et j'ai profité de l'occasion pour tenir ma promesse. Un abandonné, c'est tout comme un orphelin. D'ailleurs cet innocent-là me tiendra compagnie. J'avais pris la mauvaise habitude d'aller au cabaret, il me fera rester chez moi. Je l'ai couché dans le lit d'Adeline, et ma maison ne me paraît plus si triste depuis que ce petit lit n'est pas vide. Quand il aura l'âge, je lui apprendrai à faire des sabots. — C'est égal, ce marmot-là a eu de la chance que je sois passé sur la route à minuit, et, pour que sa mère l'ait oublié dans

cet endroit-là, elle avait sans doute un bien mauvais dessein, car depuis huit jours tout le monde sait que les loups courent la forêt.

Comme nos lecteurs l'ont déjà deviné sans doute, cet enfant abandonné était le petit apprenti Zéphyr, que l'on a vu dans le premier chapitre de ce récit, et que l'on retrouvera prochainement.

Environ quinze mois après le départ de la petite Adeline, la veille du jour de l'an, le sabotier reçut une lettre de Provence. Elle était de la marquise, et en renfermait une autre dont l'écriture irrégulière, mais cependant lisible, ressemblait à celle des enfans qui commencent à écrire. Cette lettre, qui ne contenait que quelques lignes, était signée Adeline Protat. C'était en effet Adeline qui adressait à son père un compliment de jour de l'an que lui avait dicté Mme de Bellerie. Cette épître enfantine finissait par ces mots : « Tu verras, mon cher papa, comme je suis devenue belle, et je ne tousse plus du tout. » Le sabotier courut montrer la lettre de sa fille à toutes ses connaissances. Il l'aurait volontiers affichée à la porte de la mairie pour que tout le monde pût la voir. Ayant rencontré le garde champêtre du pays qui venait battre un ban sur la place, Protat l'interrompit dans l'exercice de ses fonctions pour lui montrer la lettre d'Adeline.

— Gageons que c'est aussi bien écrit que vos procès-verbaux, père Talot, lui dit le sabotier rouge d'orgueil.

— Pardi oui, ma foi! Et c'est la petiote qui n'avait plus que le souffle qui est déjà si instruite! — Elle ne doit pas être loin d'être guérie pour lors. — C'est que l'orthographe y est presque, ajouta le bonhomme d'un air capable.

Protat le quitta pour aller montrer la lettre au notaire, qui sortait de son étude.

Huit mois après, Adeline était de retour après une absence de plus de deux ans. Protat ne la reconnut pas, tant elle était changée. Cette chétive créature, qui semblait ne pas tenir à la vie plus que ne tient à la branche une feuille tourmentée par le vent, était devenue une belle enfant, non point d'épaisse et robuste carrure comme l'aurait souhaité son père, mais distinguée à ne plus reconnaître sa race. Un mot peindra l'impression qu'elle causa au bonhomme.

— J'ai presque envie de l'appeler mademoiselle, disait-il à la marquise.

— Je vous la ramène, lui dit celle-ci, mais je ne vous la rends pas.

Par mille raisons que sut trouver la marquise et dont quelques-unes flattaient la vanité du sabotier, elle lui persuada de lui laisser Adeline, à qui elle voulait faire partager l'éducation que recevrait sa fille Cécile.

— Que fera-t-elle de tant de savoir? demanda le sabotier.

Mme de Bellerie, un moment arrêtée par cette réflexion, sut néanmoins apaiser les scrupules de Protat.

Après avoir passé quelques jours à Montigny, Adeline accompagna la marquise à Paris. L'été suivant, elle revint habiter Moret, où Protat la voyait fréquemment. Selon la promesse de la marquise, Adeline était devenue la plus tendre des filles. Son père aurait bien voulu la reprendre avec lui; mais, chaque fois qu'il en manifestait l'intention, la marquise lui répondait : — Demandez à Cécile si elle veut se séparer de sa sœur.

Protat s'en revenait seul, moitié triste, moitié content : — triste, parce qu'il lui semblait qu'Adeline ne paraissait point pressée de quitter sa famille d'adoption; content, parce que sa fierté paternelle trouvait son compte à voir son enfant élevée comme une fille de grande maison.

Cet état de choses se prolongea ainsi pendant six années. Adeline passait les étés au château de Moret, et l'hiver elle retournait à Paris. Habituées à la voir traiter avec une affectueuse familiarité par cette famille, les personnes qui fréquentaient la maison de Mme de Bellerie lui témoignaient un intérêt où la politesse était sans doute pour beaucoup, mais dont les apparences ne laissaient point soupçonner qu'elles s'étonnaient de voir son séjour se prolonger aussi longtemps à l'hôtel de Bellerie. Quant à la jeune Cécile, son attachement était sérieux; c'était plus qu'un sentiment d'habitude qui lui faisait chérir cette compagne avec qui elle avait presque échangé les premiers mots qu'elle eût prononcés et les premières idées qu'elle avait pu concevoir. Désintéressée comme on l'est à l'âge où l'on ignore les nécessités de la vie et les obligations du rang que l'on y occupe, Cécile aurait joyeusement fait l'abandon d'une moitié de sa fortune à venir pour que la fille du sabotier fût aussi bien sa sœur de sang qu'elle l'était de sympathie. Aussi la voyait-on s'attrister jusqu'aux larmes lorsque, dans ses conversations intimes, Adeline lui faisait comprendre qu'un jour viendrait où leur séparation serait imminente.

— Pourquoi me quitterais-tu? demandait Cécile. N'es-tu donc pas bien dans cette maison?

— Mais toi-même tu n'y resteras plus, répondait Adeline. Bientôt l'on songera à te marier, si l'on n'y songe pas déjà. Et ton mari.....

— Je n'épouserai qu'un homme qui fera mes volontés, répliquait la pétulante jeune fille, et la première que je lui imposerai sera de te laisser vivre auprès de moi.

Adeline souriait à ces folies.

— Et mon père, ajoutait-elle, il resterait donc seul?

Cécile baissait la tête en répondant : — C'est vrai.

— Quand le moment de nous quitter sera venu, reprenait Adeline, il sera bien temps de nous chagriner; n'y pensons donc pas d'avance.

Et, tout entières à l'heure présente, les deux jeunes filles oubliaient l'avenir pour ne plus songer qu'au bonheur de vivre l'une auprès de l'autre en partageant les mêmes plaisirs, les mêmes études, et en faisant ensemble ces jolis rêves qui troublent les cervelles de quinze ans. — Quand Mlle de Bellerie eut achevé son éducation, ses parens songèrent à la produire dans le monde. Adeline, qui était admise aux réunions intimes de l'hôtel de Bellerie, ne pouvait pas suivre sa jeune amie dans les fêtes parisiennes où la marquise conduisait sa fille. Comme elle avait beaucoup de sens naturel, développé encore par l'instruction qu'elle avait reçue, la vanité d'Adeline ne souffrait aucunement de cet ostracisme dont Cécile, au contraire, s'affligeait au point de se faire malade quelquefois pour refuser les invitations qu'elle ne pouvait pas faire partager à son amie. Douée d'un cœur excellent, cette jeune fille aurait voulu pouvoir refaire les lois de la société au bénéfice de ses affections. Née de grande race, elle se révoltait avec une vigueur singulière contre les préjugés qu'elle disait rapportés des croisades, et s'étonnait naïvement de ne pouvoir emmener Adeline dans le monde, lorsque devant tout ce monde elle l'emmenait au théâtre, au concert ou à la promenade. — Un jour, elle s'emporta, assez vivement pour s'attirer les représentations de sa mère, contre un jeune homme qui, l'ayant rencontrée avec Adeline, avait salué celle-ci plus légèrement qu'il n'avait fait pour elle-même. La mercuriale maternelle augmenta encore le dépit qu'avait causé à Cécile la nuance de politesse qu'elle considérait comme un affront fait à Adeline. Plus tard, dans les soirées où elle rencontra ce jeune homme, elle le mit obstinément au ban de tous ses quadrilles. Lorsqu'elle entra dans sa seizième année, ses parens s'occupèrent de son établissement. Le premier prétendant qui s'offrit fut précisément celui pour qui elle éprouvait un commencement de sympathie. Les paroles échangées entre les deux familles, le mariage de Cécile fut fixé à six mois; mais les derniers jours de sa vie de jeune fille furent réclamés par une de ses parentes paternelles qui habitait la Touraine. Cécile voulait emmener Adeline avec elle; celle-ci, prévenue en secret par la marquise, fit entendre à son amie que cela n'était pas possible, et que le moment où elles devaient se séparer était arrivé. Leurs adieux furent touchans. Avec une égale sincérité, elles se jurèrent une amitié éternelle, et, avant de partir pour la Touraine, Cécile exigea de son fiancé qu'Adeline assisterait à son mariage. Celui-ci avait consenti naturellement, comme un homme qui ne voyait dans ce désir que l'enfantine puérilité d'une jeune fille sentimentale.

Un matin du mois de novembre, Cécile ramena Adeline chez son père, accompagnée de ses parens. M. de Bellerie, qui se portait candidat aux futures élections du département, voulant se rendre populaire, accepta sans façon la respectueuse invitation à dîner que le sabotier lui fit transmettre par sa fille. Le curé de Montigny fut également invité. Une heure après, tout le village était instruit du retour d'Adeline, et on savait que le sabotier traitait un marquis. Ce fut pour la soirée un texte à glose dans toutes les veillées, qui commençaient précisément ce jour-là.

Le surlendemain, un fourgon amenait de Paris à Montigny tout le mobilier de la chambre qu'Adeline avait occupée à l'hôtel de Bellerie. En ouvrant l'un des tiroirs de sa commode, elle y trouva dix mille francs en billets de banque renfermés dans un petit portefeuille brodé par Cécile. Le portefeuille contenait en outre ces quelques mots :

« Ce sont mes économies de jeune fille ; prends-les sans compter, comme je te les donne. Cette goutte d'eau de moins dans ma fortune n'y fera pas le vide que ton absence laissera dans mon cœur. Un remerciement serait presque une offense, pense à ce que serait un refus. Il me ferait croire que je ne suis déjà plus pour toi ce que je veux rester toujours, de loin comme de près, ta sœur, CÉCILE. »

Adeline consulta néanmoins son père, pour savoir si elle devait accepter une si grosse somme. Protat se trouva embarrassé d'être pris pour juge dans une cause où il se considérait un peu comme partie, et où nécessairement son jugement se trouvait fait d'avance. Il feignit de partager l'hésitation de sa fille, il trouva des pour et des contre, et au milieu de cette apparence de discussion ingénieuse il sut finalement amener Adeline à une acceptation, en insistant surtout sur le chagrin qu'un refus pourrait causer à la donatrice. « Si elle t'avait mis ça dans la main comme une aumône, il aurait fallu voir, dit-il; mais c'est offert si gentiment qu'il n'y a pas moyen de refuser. D'ailleurs nous ne sommes pas assez pauvres pour nous montrer orgueilleux. Faute de cet argent-là, tu n'aurais pas coiffé sainte Catherine; mais quand tu te marieras, mon gendre ne sera pas fâché de trouver ces chiffons-là dans ta corbeille de noces, et de plus ils te permettront de te montrer difficile. »

Le retour de la jeune fille dans la maison paternelle y fut l'objet d'un bouleversement général. Protat voulut qu'elle habitât la plus belle chambre, et, ne la trouvant pas assez belle, il fit venir le meilleur tapissier de Nemours, pour que cette pièce fût ornée de façon à ne pas jurer avec le joli mobilier qui devait la garnir. Adeline laissa faire son père en tout ce qui concernait l'embellissement de son intérieur; mais, au grand étonnement du bonhomme, elle ne voulut pas

consentir à porter ses toilettes de ville, et se fit habiller à la façon des filles du pays. Elle voulut même d'abord se charger de tous les soins de la maison; mais soit faiblesse, soit inhabileté, elle n'y put tenir longtemps, et permit alors l'introduction d'une servante. On sait quelles raisons décidèrent Protat à prendre la mère Madelon. Le sabotier fut si heureux d'avoir enfin la jouissance de sa fille, qu'il en perdit presque la tête dans les premiers jours. Il avait laissé son établi, et passait tout son temps à regarder sa petiote se mouvoir avec grâce dans cette même chambre où ses premiers pas avaient été pendant longtemps si chancelans. Il se rappelait comment il s'était montré injuste avec elle dans son jeune âge, et combien de fois il avait peu ménagé à sa chétive enfance les colères et les brutalités qui lui avaient mérité sa réputation de mauvais père. Il se demandait si les remords et les douleurs qu'il avait endurés depuis étaient une expiation suffisante. Il s'inquiétait surtout de savoir si aucun souvenir de ses premières années n'avait laissé de traces dans le cœur de son enfant. Il osait à peine l'interroger sur le passé, tant il craignait d'entendre sortir de sa bouche une seule parole qui lui prouvât que la jeune fille, maintenant florissante de santé, et qu'il étouffait de caresses, se rappelait le temps où elle comprimait les cris de sa souffrance pour ne pas éveiller sa mauvaise humeur. Sans cesse en observation devant sa fille, il l'étudiait dans toutes ses actions, dans les propos les plus insignifians. Psychologue sans le savoir, il passait toutes les pensées d'Adeline au crible d'une minutieuse analyse, pour découvrir s'il ne restait aucune amertume au fond de cette âme qu'il avait froissée. La nuit, il se relevait pour aller la voir dormir. Il écoutait le souffle pur et régulier qui s'échappait de cette poitrine longtemps déchirée par une toux cruelle. Il ramenait sur ses épaules le drap qui s'était écarté, il la bordait dans sa couverture; son idolâtrie devinait par intuition toutes ces délicatesses de soins et d'attentions qui viennent seulement à l'esprit des mères les plus tendres ou des amans les plus épris.

Une nuit, Adeline se réveilla pendant que son père était au pied de son lit.

— J'avais cru t'entendre tousser, dit-il, un peu embarrassé.

— Tu sais bien que je ne tousse plus, dit-elle en riant, et puis j'en aurais envie que je me retiendrais.

Quoique ces paroles eussent été dites très naturellement et sans aucun dessein, Protat crut y voir une allusion au passé. Adeline le vit si triste, qu'elle comprit que son père avait vu un reproche dans ces quelques mots. Elle le convainquit qu'il s'était trompé avec des propos si câlins, elle le combla de caresses si douces, si filialement passionnées, que le bonhomme lui dit, moitié riant, moitié pleurant :

— Oh! fais-moi du mal souvent, si tu dois me guérir comme ça.

Malgré toute l'affection qu'on lui témoignait dans la maison de Mme de Bellerie, Adeline avait souvent remarqué des nuances qui établissaient une différence entre les soins dont elle était l'objet et ceux qui entouraient la fille de la maison, que ses parens aimaient jusqu'à l'adoration. En se voyant l'idole de son père, elle comprit et apprécia bientôt de quel amour elle avait été privée pendant tout le temps où elle avait été l'enfant d'une famille étrangère. Fille de cœur et de sens, elle sut convenir qu'elle n'était qu'une modeste figure villageoise qu'un caprice du hasard avait pendant quelque temps placée, ou peut-être déplacée dans un cadre brillant. Aussi oublia-t-elle promptement les recherches de son ancienne existence, les habitudes de luxe et d'élégance qui lui avaient été familières, et si elle ne les oublia point complétement, au moins ne donna-t-elle aucun signe extérieur qui pût faire supposer à son père qu'elle regrettait sa vie passée. Installée reine et maîtresse dans ce rustique intérieur, elle s'efforça d'y faire sa loi douce, et de n'y régner que pour donner de la joie à qui lui donnait tant d'amour. A son retour, elle avait retrouvé l'enfant recueilli par son père, le petit Zéphyr, qui avait alors onze ans, et qu'on avait, par une ironique antiphrase, ainsi nommé à cause de sa nonchalance et de la lourdeur de sa démarche. Ce petit bonhomme aimait l'oisiveté avec impudence, et son penchant à ne rien faire s'était manifesté dès ses premières années. Quand le sabotier, son père adoptif, avait voulu l'envoyer à l'école communale pour qu'il y apprît à lire et à écrire, Zéphyr n'était jamais sorti de classe sans être coiffé du bonnet d'âne, et chacune des vingt-cinq lettres de l'alphabet lui avait valu un millier de *palettes*. Toutes les remontrances du sabotier n'y faisaient rien, les plus rudes corrections le trouvaient insensible. Il avait l'activité en horreur. Le jeu même, cette passion de l'enfance, lui paraissait une fatigue; mais pour dormir une heure de plus par jour, il aurait avec joie renoncé à un repas. Lorsque le bonhomme Protat l'avait mis à son établi de sabotier, autant pour l'utiliser comme apprenti que pour lui mettre entre les mains un état dont il pourrait vivre plus tard, Zéphyr resta plus d'une année avant de connaître par leur nom les outils de son métier. Dès que son maître tournait le dos, il s'échappait de la maison pour aller regarder pendant des heures les *bouillons* que faisait l'écluse du moulin. Un autre de ses plaisirs était de se coucher en plein soleil dans la prairie située de l'autre côté du Loing. Enfoui dans les hautes herbes qui le cachaient, il regardait courir les nuages chassés par le vent. Quand la faim le pressait par trop, il rentrait à la maison et subissait l'ouragan du père Protat avec la placidité d'une brute ou d'un roc. Zéphyr n'était cependant pas un idiot; il avait au contraire beaucoup d'intelligence, mais il dédaignait de la laisser voir, comme s'il eût craint que son maître n'eût essayé d'en tirer parti. Un trait

peindra le caractère de cet enfant bizarre, né pour mener la paresseuse vie du lazzarone napolitain. Un jour qu'il s'était montré encore plus négligent que de coutume, Protat lui dit très gravement : — Va-t-en dans les Trembleaux couper un bâton de cornouiller, pour remplacer celui que je viens de te casser sur les épaules.

Zéphyr alla dans les Trembleaux, et rapporta six bâtons qui pouvaient passer pour des gourdins.

— Je ne t'en avais demandé qu'un, dit le sabotier, en voilà une demi-douzaine.

— C'est pour ne pas y retourner si souvent que j'en rapporte une provision, répondit tranquillement l'apprenti.

Adeline s'intéressa à Zéphyr, et essaya de le corriger de son incurable nonchalance. L'apprenti, rebelle aux durs accens de Protat, tenta de se montrer obéissant à la voix douce de cette jeune fille, qui tamponnait pour ainsi dire les gourmades paternelles avec des caresses.

Tels étaient les antécédens, utiles à connaître, des personnages que le peintre Lazare avait rencontrés dans l'intérieur du sabotier Protat, quand un hasard l'avait rendu pour la première fois l'hôte de celui-ci, deux ans avant l'époque où nous l'avons vu revenir à Montigny pour la troisième fois.

II. — QUERELLES DOMESTIQUES.

Nous reprendrons le récit de cette histoire à l'endroit où elle commence véritablement, c'est-à-dire à l'arrivée du peintre Lazare à Montigny, où nos lecteurs se rappelleront sans doute la bienveillante réception que s'était hâté de lui faire le sabotier Protat. On n'aura pas oublié non plus que la jeune Adeline n'avait pu dissimuler entièrement le trouble ingénu que lui causait le retour de l'artiste, bien que ce retour eût été annoncé plusieurs jours à l'avance et qu'elle eût eu le temps nécessaire pour se préparer une attitude réservée. La vieille mère Madelon elle-même, comme on l'a pu voir au commencement de ce récit, avait contribué au bon accueil que tout le monde faisait au jeune *désigneur*, en tâchant de se distinguer plus que jamais dans l'accomplissement de ses fonctions de cordon bleu. Après être venue recevoir les complimens que lui méritait le triomphal déjeuner qu'elle avait préparé à l'appétit du voyageur, la bonne femme, on voudra bien se le rappeler encore, était retournée à ses fourneaux, emmenant avec elle sa jeune maîtresse pour qu'elle lui indiquât la façon de se servir d'une cafetière d'un nouveau modèle inaugurée le matin dans la maison à l'occasion du retour de leur hôte. Enfin, et pour derniers souvenirs qui relieront complétement dans l'esprit du lecteur les détails contenus dans le premier chapitre,

nous conclurons par lui rappeler que l'apprenti Zéphyr était dans toute la maison le seul qui se fût montré hostile à l'arrivée de Lazare. Sans que personne en eût pu soupçonner la raison, il avait quitté l'artiste au seuil du logis de son maître, et avait disparu aussi rapidement que si on l'eût escamoté.

— Mais, demandait Lazare à son hôte en l'obligeant à trinquer encore une fois avec lui, pourquoi donc la fillette Adeline est-elle remontée là-haut si vite? J'ai eu à peine le temps de la féliciter sur sa bonne mine.

— Je suis sûr, répondit le sabotier en lapant son vin avec la satisfaction d'un propriétaire, je suis sûr que ma fille et la Madelon sont remontées pour vous mijoter encore quelque friandise.

— Vous me recevez beaucoup plus en ami qu'en pensionnaire, savez-vous? dit le jeune homme.

— En seriez-vous fâché, et l'amitié de pauvres gens comme nous vous serait-elle importune?

Lazare protesta par un mouvement rapide.

— Non, n'est-ce pas? continua le sabotier. En tous cas, ce serait bien mal. Quand, il y a trois jours, votre lettre est venue annoncer votre arrivée, elle a éclaté ici comme une bombe de joie. La petite n'y tenait plus d'aise, et la mère Madelon en était quasiment rajeunie. Il n'y a que Zéphyr qui ne s'est pas réjoui, et comme ça m'ennuyait de lui voir faire la mine quand nous étions tous contens, j'ai été forcé de le talocher pour le mettre de bonne humeur.

— Est-ce que j'aurais eu le malheur de déplaire à M. Zéphyr? dit l'artiste en riant. Je m'étais bien douté qu'il n'était pas satisfait de mon retour à Montigny; mais qu'est-ce que ça peut lui faire?

— Ah! je m'en doute un brin, répondit le père Protat : il se méfie que vous allez comme les autres années lui faire trimbaler vos outils sur le dos quand vous irez en forêt, et lui qui trouve déjà sa peau trop lourde à porter, ça va le gêner. Ah! tenez, monsieur Lazare, je n'ai pas eu la main heureuse le soir où je l'ai ramassé tout bleu de froid sur le pavé de Bourron, et sans reproche, le bon Dieu aurait pu aussi bien mettre un autre chrétien que lui dans le sale torchon où je l'ai trouvé. Ah! si je n'avais pas fait le vœu de recueillir un orphelin, après l'avoir retiré humainement, comme je l'ai fait, de la gueule du loup, il y a longtemps que je lui aurais dit : Mon garçon, tu dois avoir quelque part des parens dans le monde. Tu me diras que le monde est grand; mais tu as des jambes, fais-moi le plaisir d'aller chercher ta famille!

— Allons, allons, père Protat, interrompit Lazare, vous ne dites pas ce que vous pensez, et ce n'est pas vrai que vous vous repentez d'une aussi bonne action dont Zéphyr se montrera reconnaissant tôt ou tard, quand il appréciera ce que vous avez fait et ferez encore pour lui.

— Reconnaissant! allez-y voir! Je gage qu'il ne connaît seulement pas plus le mot que la chose. Est-ce qu'il n'aurait pas eu le temps de me la prouver sa reconnaissance, depuis douze ans qu'il mange le pain de ma huche? On ne peut pas dire qu'il pèche par ignorance quand il fait mal, car il est encore plus mauvais que bête. C'est pour ça que je le rudoie plus que je ne voudrais; mais ce drôle-là tenterait la patience d'un saint. Depuis que j'essaie de lui apprendre mon métier, croiriez-vous qu'il n'est pas en état de mettre proprement une paire de sabots sur talon? Ah! c'est une mauvaise graine. Tenez, n'en parlons plus.

— C'est drôle cependant! fit Lazare. Je me rappelle que l'an dernier je faisais de lui tout ce que je voulais.

— C'est vrai, répondit le sabotier, il a eu quelques mois de bonnace, c'est même pendant ce temps-là qu'il a appris le peu qu'il sait, comme lire et écrire, par exemple; mais Dieu sait ce qu'il en a coûté à Adeline de patience et de morceaux de pain tendre! J'étais même assez content de lui après votre absence; les bons conseils que vous lui aviez donnés, l'habitude qu'il avait prise, en courant la forêt avec vous, de connaître la fatigue et de la supporter, l'avaient un peu corrigé de sa fainéantise. Il entendait volontiers raison quand je lui expliquais qu'un jour viendrait où il serait bien aise de savoir se servir de l'état que je lui mettais dans les mains; enfin je commençais à croire que je pourrais tirer quelque chose de lui. En m'apercevant de ces changemens favorables, dus en partie aux remontrances de ma fille, qui le câlinait comme s'il eût été son frère, je me disais en moi-même : Je m'y suis mal pris avec lui. Je l'ai tapé, il n'a pas bougé; Adeline le caresse, il remue. Pendant six mois, ça a bien été ou pas trop mal; il commençait à évider proprement un morceau de frêne ou de châtaignier. Quand on lui disait de faire ceci ou ça, il n'était plus sourd, on ne l'entendait plus geindre du matin au soir, et de mon côté, s'il m'arrivait de lui abattre une chiquenaude sur les oreilles quand il restait un peu longtemps à faire une course ou à comprendre une explication, la chiquenaude partie, je m'en voulais presque à moi-même, et je l'envoyais jouer un moment pour se consoler. Quand je dis jouer, c'est-à-dire qu'il allait s'asseoir de l'autre côté de l'eau à regarder voler les hirondelles, sauter les grenouilles, ou qu'il s'amusait à voir tourner la roue du moulin. Mais un beau jour il paraîtrait qu'il s'est lassé d'avoir pris le bon chemin. Comme s'il eût regretté les coups et les bourrades, il s'est mis à les rappeler en reprenant ses mauvaises habitudes : il a rechigné à la besogne; il fallait lui expliquer trois fois une chose pour qu'il ne la fît pas seulement une. J'ai décroché martin-bâton; ah *ouiche!* c'était taper dans l'eau. Adeline s'est remise à le sermonner; mais ses douceurs n'ont pas mieux réussi que ma branche de cornouiller, et encore moins. Ma

fille et moi nous en désespérons maintenant. Aussi j'y suis bien décidé : un de ces matins, je lui ferai son sac, je mettrai dix écus au fond, et je le pousserai sur la route, à la grâce de Dieu ou à la volonté du diable.

— C'est singulier! dit Lazare, qui avait écouté avec une apparence d'intérêt le récit de son hôte. Malgré la farce qu'il m'a faite tantôt, malgré la mauvaise disposition qu'il montre à mon égard, je m'intéresse à ce petit drôle! Je ne peux pas croire qu'on naisse mauvais, comme une plante empoisonnée. Vous l'avez eu encore aux langes; vous êtes un brave et honnête homme qui n'avez pu que lui donner de bons conseils; votre fille a eu pour lui les soins d'une bonne sœur; ce n'est donc pas dans votre maison qu'il s'est gâté.

— Je ne pense pas comme vous, monsieur Lazare, répliqua le bonhomme Protat en secouant la tête, je crois qu'il y a des gens qui viennent au monde tout mauvais. Nous avons une voisine qui prend des nourrissons; elle en avait un petit dernièrement qui n'a pas plus tôt eu sa première dent qu'il s'en est servi pour la mordre. Vous voyez donc bien!

Cette preuve, sur laquelle le sabotier appuyait naïvement sa croyance, fit sourire l'artiste, qui ne voulut cependant pas entamer une discussion avec lui sur une matière aussi sérieuse que celle du mal originel. Il avait pour système que toute singularité a une cause connue ou cachée, et il pria le sabotier de patienter encore quelque temps avant d'abandonner son apprenti.

— Il n'a point le cœur ni l'esprit vicié, dit Lazare. L'an dernier particulièrement, pendant nos courses dans ce pays, j'ai causé avec lui comme on peut causer avec un gamin; eh bien, je vous avouerai qu'il m'a souvent étonné, et que je lui ai entendu faire des remarques deux fois plus vieilles que son âge. Il a surtout une sensibilité extrême, ce qui est presque toujours l'indice d'un bon cœur. Il est paresseux, c'est vrai; mais sa paresse n'est pas la fainéantise : c'est la paresse qui recherche l'immobilité de l'être, afin de pouvoir donner toute son activité à la pensée. Il est paresseux à la manière des gens qui rêvent.

— A quoi peut-il rêver? demanda Protat étonné.

— C'est son secret, répondit Lazare. Je pourrais m'étendre plus longuement à propos de certaines étrangetés que j'ai constatées dans la nature de votre apprenti, mais il faudrait entrer dans des détails et des explications qui, sans vous offenser, père Protat, ne vous expliqueraient rien.

— Et pourquoi donc cela? fit le sabotier en manifestant un doute.

— Pourquoi? continua l'artiste. Mon Dieu... parce que... Enfin je vous promets que vous n'y entendriez rien.

— Je comprends tout ce que peut comprendre un homme qui a

du bon sens et l'habitude d'en faire usage à la satisfaction des autres et à la sienne, répondit le père Protat avec un peu de dépit. Aussi je comprends, par exemple, que vous êtes un bon jeune homme qui vous intéressez au sort de ce petit drôle et que vous tâchez de le blanchir de ses défauts, qui deviendront des vices. Je comprends que vous voulez profiter de ce que vous êtes ici pour lui faire de la morale, et lui expliquer qu'il me vole toutes les bouchées de pain qu'il mange; mais je ne crois pas que lui veuille vous comprendre. Et, comme s'il avait deviné vos intentions à son égard, voilà qu'il détale comme un lièvre forcé.

— Il est vrai que, loin de me faire accueil, comme je m'y attendais, dit Lazare, ma présence a paru l'effaroucher. Il y a sans doute dans sa fuite un motif qui se rattache au secret dont je vous parlais, et c'est aussi probablement ce même secret qui exerce une influence mystérieuse sur son caractère et ses façons d'agir. D'ailleurs sa disparition n'est qu'une boutade, il ne doit pas être loin, et si tard qu'il revienne, il reviendra toujours.

— Assurément qu'il reviendra! dit le sabotier. Il reviendra dès qu'il sentira l'odeur de la soupe.

— Eh bien! reprit l'artiste, dès qu'il sera revenu, je le prendrai à part, et je saurai bien découvrir pourquoi mon arrivée l'a mis en fuite.

— J'ai peur que vous n'en tiriez rien, dit Protat. Zéphyr restera muet comme un poisson. Quand il s'est mis dans la tête de ne pas répondre, il se laisserait tuer sur la place plutôt que de desserrer les dents, même pour dire un mensonge.

— Il n'est pas menteur en effet, j'ai eu occasion de le remarquer, fit Lazare. L'absence de ce défaut-là excuse l'absence de bien des qualités. C'est un bon signe que la franchise. Un enfant qui ne ment pas deviendra difficilement un malhonnête homme. C'est chose si facile et si tôt faite de dire autrement que l'on n'a pensé ou agi, — quand la vérité peut nuire. — Si Zéphyr était menteur, combien de fois aurait-il pu, quand il avait mal fait, trouver des excuses qui l'eussent mis à l'abri de vos corrections! En préférant ne pas s'y soustraire, il faisait preuve de courage en même temps qu'il se rendait justice. Eh bien! ma foi, c'est encore là une qualité.

— Mais, monsieur Lazare, s'écria le sabotier, vous me surprenez beaucoup en vérité; si je vous laissais aller, avant un quart d'heure vous m'auriez persuadé que ce petit gueux-là est un modèle de toutes les vertus.

— Je ne vais pas si loin, fit l'artiste, je constate celles qu'il possède, voilà tout. Je vous demande de ne point abandonner ce garçon avant mon départ. Je crois qu'à cette époque et même avant, vous aurez remarqué du changement dans sa personne. Si vous m'accor-

dez cela, je vous demanderai en outre de ne plus vous occuper de lui et de le laisser complétement livré à mon influence.

— Je ne suis pas curieux, fit Protat, mais je voudrais bien savoir comment vous comptez vous y prendre. Songez donc, monsieur Lazare, que moi, à qui il devrait obéir comme à un maître, sinon comme à un père, il m'est impossible d'en faire rien qui vaille.

— C'est peut-être précisément le sentiment de cette autorité que vous le voulez forcer à reconnaître, qui éveille en lui le sentiment de la résistance. Peut-être possède-t-il des instincts qui ne peuvent trouver leur application dans l'existence qu'il mène. C'est tout cela que j'aurai à débrouiller. Comment je m'y prendrai? Autrement que vous, cela est sûr; — n'étant pour lui qu'un étranger, il se trouvera plus libre en face de moi. — Pour gagner sa confiance, je me ferai, s'il le faut, son camarade. Enfin, soyez tranquille, j'ai mon plan.

— Tenez, dit le sabotier, vous êtes véritablement trop bon de vous intéresser à ce vaurien-là.

— Ma bonté!... fit l'artiste en souriant. Mon Dieu! père Protat, ne me faites pas meilleur que je ne suis. Dans l'intérêt que je porte à votre apprenti, ma bonté est beaucoup moins en jeu que ma curiosité. Ce garçon m'intrigue : c'est une espèce de rébus que je veux deviner. Dame, à la campagne, quand il fait mauvais temps, que l'on ne sait que faire, on s'ennuie. Les distractions ne sont pas communes ici. Je m'amuserai à déchiffrer le problématique Zéphyr. Autant vaudra cette occupation que d'aller jouer au piquet à la *Maison-Blanche*.

— Faites à votre désir, monsieur Lazare, conclut le sabotier; mais ne parlons plus de Zéphyr, ça m'obligera.

— C'est entendu, répondit l'artiste. Nous ne reparlerons de lui que lorsque nous aurons du bien à en dire. Espérons seulement que cela ne tardera pas.

Comme la conversation s'achevait, Adeline parut, apportant le café.

Lazare, qui était particulièrement un fin gourmet à propos de cette liqueur, durant son précédent séjour dans la maison du sabotier s'était plaint plusieurs fois de la manière dont la mère Madelon préparait le café. En effet, la bonne femme s'obstinait à employer le procédé élémentaire, qui consiste à faire bouillir en même temps marc et café dans un vase de terre et à précipiter ensuite dans le breuvage une braise ardente pour obtenir la clarification. Comme toutes les vieilles gens que le progrès épouvante, sous quelque forme qu'il se manifeste, la mère Madelon, même dans les plus petites choses, avait l'amour des anciennes coutumes. Aussi s'était-elle toujours refusée, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, à adopter l'invention que lui avait signalée Lazare; mais le matin même,

en allant au marché à Moret, Adeline, qui s'était rappelé les nombreuses recommandations de l'artiste à ce propos, avait, malgré une dernière opposition de la Madelon, qui voulait rester fidèle aux anciens *us*, acheté le fameux ustensile, et elle venait d'obliger la servante à en faire usage. Pour convaincre la servante de la supériorité du nouveau procédé sur l'ancien, quand le breuvage fut passé, Adeline voulut le faire goûter à la bonne femme : celle-ci refusa d'abord, puis elle finit par consentir. Mais, soit qu'elle ne voulût pas se rendre à l'évidence, parce que cet aveu eût donné tort à l'obstination qu'elle avait montrée, soit par tout autre motif, elle trouva le café détestable, prétendit qu'il avait pris l'odeur du fer-blanc, et mêla beaucoup de mauvaise humeur à ses réflexions. Enfin une discussion, très pacifique au début, s'éleva à ce propos entre elle et sa jeune maîtresse. Adeline, habituée aux familiarités de la Madelon, lui répondit d'abord très doucement et avec toute sorte de mesure, pour ne point l'irriter, car celle-ci se montrait vraiment agressive quand elle rencontrait une contradiction. Dans ces occasions, il arrivait souvent que sa langue allait plus vite qu'elle ne voulait; il lui échappait alors des paroles qu'elle regrettait sans doute, mais qui n'en étaient pas moins dites et qui n'en avaient pas moins produit leur effet. Ces orages intérieurs avaient toujours pour point de départ quelque détail futile, comme celui que nous venons de signaler. Ordinairement Adeline n'avait pour mettre fin à ces querelles domestiques d'autre moyen que de laisser la place à la vieille servante, qui ne voulait jamais avoir le dernier, estimant dans son for intérieur qu'il était de son devoir de ne pas céder à une *enfant gâtée*. Il lui était même arrivé plus d'une fois de répondre à Adeline comme celle-ci n'eût pas osé lui répondre, si elle eût été la servante et Madelon la maîtresse. La fille de Protat s'efforçait de n'y prendre point garde; mais elle souffrait cependant de voir que la Madelon ne tenait pas compte de la réserve qu'elle lui témoignait à cause de son grand âge. Comme toutes les natures qui possèdent en elles le sentiment de la justice et ne peuvent s'empêcher de l'invoquer même dans les circonstances où cela peut leur être préjudiciable, Adeline était péniblement affectée d'être souvent obligée d'acheter la paix et le silence de la vieille femme, en lui faisant tacitement des concessions qui affaiblissaient chaque jour son autorité. Il arrivait alors ce qui arrive presque toujours en pareil cas, c'est que la Madelon, se faisant une force de la faiblesse d'Adeline, perdait tout sentiment de retenue, et, par la vivacité de son langage, elle forçait la jeune fille à élever tout à coup le sien au ton du commandement, et à lui faire comprendre clairement qu'après tout, eût-elle tort ou raison, en définitive elle était la maîtresse de la maison et voulait être obéie.

Mise en demeure de rentrer dans l'infériorité de sa condition, la Madelon épanchait alors toute sa bile.

— Maîtresse! s'écriait-elle. Ah! le voilà donc lâché le grand mot. Parce qu'on a été élevée dans du coton et qu'on a porté les modes des dames de Paris, on croit qu'on n'a jamais tort; on pense tout savoir sans avoir jamais rien appris. Par la raison qu'on a passé tout son temps à se laver les mains dans de l'eau de Cologne et à se fourrer de grandes épingles dans les cheveux, en se regardant dans le miroir; parce qu'on a un bonhomme de père qui s'use le corps du matin au soir, pendant que nous restons les bras croisés à lire dans des livres qui n'apprennent rien de bon, pour passer le temps, il faut qu'on taquine les domestiques. Si une pauvre vieille femme comme moi, dans l'intérêt de la maison, s'avise de vous remontrer avec douceur une bonne vérité, dont elle est sûre, on lui donne un démenti. — De quoi vous mêlez-vous, la vieille? Où donc avez-vous appris à servir, pour ne point savoir que les maîtres ont toujours raison? — Eh bien! moi qui vous parle, mam'zelle, reprenait la Madelon avec une nouvelle animation, je n'ai pas toujours eu une mauvaise jupe comme celle-ci, qui serait bonne à accrocher dans les cerisiers pour épouvanter les oiseaux. J'ai eu une maison aussi, qui en aurait bien tenu trois comme la vôtre : dans une année, mon homme et moi nous avons envoyé à moudre aux moulins d'Essonne plus de grain que ne pourrait en engranger en dix récoltes M. Protat, votre père, qui est si fier d'occuper le plus de faucilles en plaine quand vient le temps de la moisson. J'ai eu des domestiques aussi, pas un ni deux, mais jusqu'à dix, et c'est en leur commandant que j'ai appris à servir. Quand une créature à mes gages me faisait voir mon tort, comme c'était, après tout, une manière de prendre mes intérêts, je ne la rudoyais pas comme vous me rudoyez, mam'zelle; — je ne cherchais pas à humilier, parce qu'on était pauvre et vieux, et que j'étais, moi, jeune et riche, et belle aussi, par-dessus le marché; je disais : — Un tel, ou une telle, tu sais cela aussi bien et même mieux que moi, puisque c'est ta besogne et pas la mienne. Fais donc comme tu l'entends, à ta guise, et n'en parlons plus... Et la maison n'en allait pas plus mal, et ce serait encore la première et la meilleure ferme du pays, sans des malheurs... Mais voilà! on devient pauvre, puis arrive le temps qui marie ensemble misère et vieillesse, et alors, pour un morceau de pain qu'on vous donne, faut tout subir, tout entendre, sans dire un mot. Ah! qu'il est dur le pain du maître, qu'il est raide à monter l'escalier des autres! ajoutait la Madelon, sans se douter qu'elle parlait ainsi le langage même du vieux Dante. Et, comme si les souvenirs de sa fortune passée lui eussent rendu plus triste l'aspect de sa situation, un levain d'acrimonie se répandait dans toutes

ses paroles, et elle se laissait emporter à dire des choses qui étaient souvent de nature à faire douter si elle n'était pas en chemin de perdre sa raison.

Ces longues litanies se reproduisaient invariablement dans les mêmes termes chaque fois que la jeune Adeline, ayant épuisé toute sa patience, revendiquait son autorité de maîtresse de maison. La fille du père Protat, sachant par expérience qu'une fois partie sur ce ton il était impossible d'arrêter la mère Madelon, l'écoutait sans lui répondre, et même sans l'entendre. La plupart de ces reproches n'ayant de près ni de loin aucun rapport avec la cause où la querelle avait pris naissance, elle laissait la servante se défendre aussi longuement qu'elle voulait contre des accusations chimériques. Elle lui permettait d'abuser trop souvent de l'infériorité de sa position pour lui faire, à elle pauvre enfant qui ne demandait qu'à adoucir son amertume, un reproche de la supériorité où la plaçait le sort. Dans toutes les conditions, c'est un fait à remarquer que les gens qui ont éprouvé de grands malheurs méconnaissent presque toujours la pitié que leur infortune inspire, et sont portés à prendre pour du dédain toutes les paroles ou tous les actes par lesquels cette pitié tend à se manifester. La mère Madelon, nous l'avons déjà dit, plus que tout autre partageait cette erreur. Adeline ne s'émouvait donc pas de tous les mots que sa servante pouvait lui lancer à propos de quelques habitudes prises autrefois dans la maison de la marquise et auxquelles elle n'avait pas cru utile de renoncer. Elle n'en voulait pas à la Madelon, lorsque celle-ci lui reprochait presque d'avoir de la dentelle à ses oreillers ou de mettre une jupe de soie les jours de fête; mais si la vieille se laissait emporter jusqu'à hasarder quelque méchant propos, faisant allusion à l'aveugle bonté que lui témoignait son père, la fille du bonhomme Protat se dressait alors de toute la hauteur de son orgueil jusque-là contenu, et sa parole et son geste, empreints d'une même dignité impérative, réduisaient soudainement au silence sa trop familière servante, qui ne reconnaissait plus la jeune paysanne timide dans cette Adeline transfigurée, à la voix brève, au geste imposant. Le bonhomme Protat avait eu vent quelquefois de ces discussions domestiques. Dans les commencemens, il avait essayé d'y prendre part; mais Adeline savait que son intervention serait plus dangereuse qu'utile. En effet, ce n'eût pas été lui qui eût attendu patiemment que la mère Madelon eût égrené son chapelet de récriminations; aussi la jeune fille avait-elle prié son père (et cette prière était un commandement) de ne jamais se mêler aux débats qu'elle pourrait avoir avec la Madelon, donnant pour motif à cette exclusion qu'il fallait conserver dans une maison l'unité de l'autorité. Dans ces deux mots, le sabotier avait seulement compris que sa fille ne voulait pas d'autre maîtresse

qu'elle-même, et il avait commencé par obéir. Cela ne laissait pas de le mettre dans un singulier embarras, car lorsque la Madelon faisait quelque chose qui n'était pas à sa convenance, le sabotier n'osait pas hasarder la moindre observation, tant il craignait que sa réprimande n'allât à l'encontre de la volonté de sa fille, et qu'il ne compromît ainsi *l'unité de l'autorité*. Réduit à ce rôle passif qui l'obligeait au silence, quelque envie de parler qu'il eût d'ailleurs, il se dédommageait avec le petit Zéphyr, qui manquait rarement de laisser passer un jour sans fournir au bonhomme l'occasion de se dégourdir la langue, et aussi la main.

Pendant la conversation qu'il venait d'avoir avec l'artiste, le sabotier avait entendu plusieurs fois les éclats d'une discussion commencée dans la cuisine. Le fausset aigu de la vieille Madelon, comme d'habitude, dominait la querelle; mais Protat, ainsi qu'on l'a vu, ne s'était pas occupé un seul instant de ce qui se passait à l'étage supérieur. Il ne s'était pas interrompu quand c'était lui qui parlait, de même qu'il n'avait pas interrompu son pensionnaire quand celui-ci lui répondait; il s'était borné à penser en lui-même : — Il y a encore du grabuge là-haut : voilà ma fille qui secoue la Madelon, celle-ci sera de mauvaise humeur, et le dîner s'en ressentira tantôt; tant pis. — Seulement, dans cet instant-là, si l'apprenti Zéphyr s'était trouvé à la portée du sabotier, il est probable qu'il aurait ressenti jaillir sur ses épaules quelques éclaboussures du dépit que son maître éprouvait de ne pouvoir aller aider sa fille à gronder la servante, sans doute en défaut.

La discussion qui avait lieu à la cuisine, commencée à propos du futile prétexte que nous avons fait connaître, avait suivi la marche ordinaire en pareille circonstance. Madelon, irritée du trop grand succès qu'elle avait obtenu avec le premier essai du nouvel appareil dont elle avait combattu l'emploi, avait déclaré le café détestable, sans faire la remarque que, tout en le décriant, elle n'en laissait pas une goutte dans la tasse où Adeline venait de lui en verser pour qu'elle le goûtât. La jeune fille, en surprenant cette contradiction, n'avait pu s'empêcher de rire comme une folle. Cette gaieté inextinguible, dont le bruyant éclat couvrait sa voix, impatientait Madelon, qui passa de la mauvaise humeur à la colère. Adeline rit plus haut et plus fort. Madelon s'emporta outre mesure. Adeline cessa de rire; mais en ce moment surtout elle était si peu fâchée, qu'eût-elle eu aussi bien dix fois raison, comme elle l'avait une, elle aurait cédé à Madelon plutôt que de disputer avec elle, tant elle avait d'autres choses à faire. Irritée encore davantage par le silence de la jeune fille, qui demeurait impassible quand elle avait déjà dépassé la limite où la patience d'Adeline s'arrêtait ordinairement, la mère Madelon se buta à vouloir forcer sa maîtresse à lui imposer silence.

Elle avait tant dit de choses inutiles, injustes, qu'elle était embarrassée pour continuer à parler; mais un amour-propre sans nom la poussait toujours. A chaque mot qu'elle ajoutait, elle s'attendait à ne pouvoir pas l'achever, arrêtée qu'elle serait par Adeline, qui prendrait soudain son *grand air de princesse;* mais Adeline paraissait à cent lieues d'elle. Elle regardait par la fenêtre le tranquille paysage qui bordait les rives du Loing, et sa pensée était aussi loin de la sotte querelle qu'elle avait à subir, qu'elle-même était éloignée du nuage qui passait dans les hauteurs du ciel, où son regard se fixait de temps en temps. Madelon, outrée de cette indifférence qui venait la convaincre qu'elle parlait depuis une heure, non-seulement à une muette, mais encore à une sourde, ne put pas résister plus longtemps à cette apparence de dédain. Elle se précipita vers Adeline, qui était appuyée contre une table; elle lui arracha la cafetière qu'elle tenait entre les mains, et s'écria : — Pendant que vous restez là, comme une borne, à rêvasser, le café s'est refroidi, et, quand je vais descendre le servir, *votre amoureux,* qui est en bas, me mettra ça sur le dos, et votre père me donnera un savon, comme si c'était de ma faute... Voilà encore une belle invention que ta satanée cafetière, qu'on n'a pas le temps de jaser un brin que le café est à la glace. Tu vois bien, petite, que j'avais raison de n'en pas vouloir. C'est encore dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe, va!... Si je m'étais servie du mien, le *cafiau* serait encore bouillant, au lieu que va falloir le faire réchauffer, et qu'il perdra tout son goût.

Aux premiers mots de la phrase de la mère Madelon, Adeline, mue comme par un ressort intérieur, s'était relevée subitement. Elle avait jeté sur la servante un regard qui la foudroya presque. Aussi, comme on l'a vu, celle-ci essaya-t-elle d'effacer l'impression qu'elle venait de causer à la jeune fille en reprenant dans un ton familier, qui devait, selon elle, hâter la conciliation; mais, si habile qu'elle fût, cette manœuvre n'eut pas le résultat qu'elle en avait espéré. Adeline n'avait pas entendu le reste de cette phrase; elle en était encore à réfléchir sur un mot qui avait retenti dans son cœur comme un coup de foudre.

— Mère Madelon, dit la jeune fille après une courte hésitation, il faut absolument que cette querelle soit la dernière.

— Une querelle, mon enfant! dit la vieille femme, redevenue câline non par esprit de servilité, mais parce qu'elle s'apercevait qu'elle avait blessé Adeline, et qu'elle en éprouvait du regret; une querelle entre nous!... tu veux rire? Nous avons causé un peu haut, comme ça nous arrive souvent, voilà tout. Tu sais, je suis obstinée, et un peu vive, — défaut de naissance, ma petite, je suis trop vieille pour m'en corriger; — faut pas m'en vouloir, et tu ne m'en voudras pas, Adeline, j'en suis bien sûre. Tu es trop bonne fille pour ça.

— Je vous en veux cependant, Madelon, répondit tranquillement la fille du sabotier. C'est précisément parce que je suis bonne, ou que je tâche de l'être avec tout le monde, et surtout avec vous, que vous avez tort d'abuser de ma bonté. Ce n'est pas la première fois que nous avons des discussions; il est rare que je les fasse naître, plus rare encore que je ne cherche pas à les éviter quand c'est vous qui les commencez. Vous êtes injuste avec moi, qui toujours m'efforce d'être équitable et patiente, et qui m'en voudrais toute ma vie de vous dire une chose qui pût vous faire le moindre chagrin, parce que vous êtes vieille et que vous avez été durement éprouvée. Cependant, Madelon, vous ne laissez jamais échapper une occasion de me donner à entendre que je n'ai pas pour votre âge et pour vos malheurs passés le respect qu'ils méritent. C'est déjà coupable de penser cela, c'est plus coupable encore de le dire, car vous savez bien que je ne tire aucune vanité de ma position actuelle, et que je n'ai d'ailleurs aucune raison pour le faire. Si autrefois j'ai vécu passagèrement dans un monde où je n'étais pas née, dans ce temps-là j'ai dû prendre les habitudes de la société où je vivais; mais quand je suis revenue chez mon père, vous, comme les autres, Madelon, et mieux que les autres, puisque vous étiez plus souvent auprès de moi, ne m'avez-vous pas vue me dépouiller des habitudes qui étaient des devoirs quand j'habitais chez madame de Bellerie, et qui eussent été des ridicules, si je les avais conservées au village? Vos plaisanteries à ce sujet, je vous les pardonne de bon cœur; mais ce qui me fâche un peu, c'est quand l'intention qui vous les dicte semble en faire une méchanceté. Il m'est pénible aussi, je vous l'ai dit plusieurs fois, et vainement, puisque j'ai à vous le redire, d'entendre parler comme vous le faites souvent d'un monde que vous ne connaissez pas, et que je n'ai aucun regret d'avoir appris à connaître, puisque c'est dans ce monde-là que j'ai trouvé, quand j'étais une enfant chétive et débile, une famille où j'ai été protégée, aimée comme dans la mienne propre, qui m'a fait donner une instruction qui ne me servira jamais, cela est possible, mais qui, du moins, en me la faisant donner, prouvait qu'elle me croyait digne de la recevoir. La seule chose qui avait la puissance de me courroucer véritablement contre vous, c'est quand je vous entendais blâmer mon père à propos de la tendresse qu'il me témoigne. Pendant tout le temps que j'ai passé dans une maison étrangère, et même pendant les années qui ont précédé mon départ de Montigny, j'ai été privée de l'amour de mon père, comme il a été privé du mien. Nous nous rattrapons tous les deux du temps perdu; pourquoi nous en vouloir de cela, à l'un comme à l'autre? Vous pourriez avoir raison dans vos observations, si j'étais assez coupable pour abuser de sa bonté. Je lui fais faire tout ce que je veux, c'est la vérité; mais ce que vous appelez mes caprices a-t-il un autre but que

de le flatter dans tous ses désirs, et de mettre le plus de bonheur que je pourrai dans les jours qui lui restent à vivre? M'a-t-on vue mériter la malice des propos publics par des actes ou des paroles qui témoigneraient que je suis tourmentée par des sentimens au-dessus de mon humble condition? Encore une fois, et pour la dernière, Madelon, plus un mot, plus une allusion à ce propos. Quant à la parole que vous avez dite tout à l'heure, ajouta Adeline en baissant les yeux, vous avez dépassé toute retenue, toute convenance; vous avez été injuste en même temps que cruelle... vous m'avez presque injuriée. Dans le monde où j'ai vécu, Madelon, on m'a appris à respecter le grand âge. Ce respect est un hommage que l'on rend partout à l'expérience d'une vie qui s'achève. Laissez-moi vous dire que les vieilles gens doivent avoir le même respect pour la jeunesse en certaines occasions, et tout à l'heure vous en avez manqué avec moi.

Dans la crainte d'embarrasser la Madelon et même le bonhomme Protat, Adeline ne se servait que le moins possible du langage que l'instruction et l'éducation lui avaient appris à parler. Elle s'exprimait ordinairement de façon à ce que tous ses termes fussent compris sans équivoque de ceux à qui elle s'adressait, et évitait avec soin, dans ses conversations avec les gens du pays, de s'attirer le reproche d'être une *belle parleuse*, qualification épigrammatique qui, au village, signifie ordinairement *faiseuse d'embarras*. En écoutant la mercuriale qui venait de lui être adressée par sa jeune maîtresse, bien que le ton avec lequel celle-ci l'avait prononcée accusât moins la colère et le dépit que le chagrin réel éprouvé par la jeune fille, obligée de s'exprimer avec une apparence de sévérité, la Madelon demeura quelques secondes tout interdite. Elle roulait dans ses doigts le cordon de son tablier, et semblait se demander en elle-même si *ce beau discours* n'était pas hérissé de sottises. Tous les gens qui ont le caractère mal fait sont portés à dénaturer l'intention la plus pacifique des mots qu'ils ne comprennent pas sur-le-champ. Dans le seul emploi d'un langage plus correct que le leur, ils voient même une préméditation à les humilier. C'était là un des défauts les plus saillans de la Madelon. Une dureté franchement dite, et comme elle-même savait les dire, lui était moins désagréable à entendre qu'un reproche formulé dans des termes les plus ménagés. Pendant sa courte hésitation, elle eut dix fois l'envie de se jeter au cou d'Adeline, et de lui dire en l'embrassant : — Eh bien! oui, ma fille, j'ai eu tort. Je t'ai fait du chagrin, pardonne-moi. — Mais au moment où elle allait se décider, l'amour-propre la retenait. Elle voulait bien s'avouer à elle-même qu'elle avait eu tort; mais il lui répugnait de l'avouer à Adeline. Elle accusait sa maîtresse de ne pas comprendre qu'exiger de sa part l'aveu de ce qu'elle avait pu faire ou dire de

mal, c'était vouloir, par cette confession, lui faire sentir plus amèrement l'infériorité de sa condition. Enfin, comme le peintre Lazare le lui avait dit un jour assez brutalement, la Madelon abusait de ses cheveux gris.

Cette lutte entre le bon et le mauvais sentiment se termina malheureusement sous l'influence de ce dernier.

Madelon fit la brave; elle recommença plus aigrement la discussion et employa ce terrible système mis en œuvre par les gens qui sont dans leur tort, et qui consiste à discuter à côté de la question qui est l'objet de la querelle, de telle façon que tout accord devient impossible, et que les natures les plus patientes, aiguillonnées sans cesse par toute sorte de propos irritables, n'ont d'autre porte de sortie que la colère.

Ce fut enfin ce qui arriva pour Adeline. Cette franche et loyale nature s'indigna de voir qu'elle était si mal comprise. Ses instincts de justice se révoltèrent en s'apercevant que l'excès de sa bienveillance se tournait contre elle-même. Blanche, tremblante et comme étonnée de se sentir en elle cette puissance d'indignation, elle ne daigna plus même répondre à sa servante; et profitant d'un moment où la Madelon épuisée par son emportement restait silencieuse, Adeline lui ordonna brièvement de se préparer à quitter la maison.

— C'est bon, dit la Madelon, qui ne paraissait point s'attendre à celle-là; on reparlera de ça; nous avons le temps; tantôt, demain ou un autre jour, n'est-ce pas, *mam'zelle?*

— Il ne s'agit pas de tantôt ni de demain, c'est tout de suite que vous allez partir, dit Adeline.

— Faut d'abord voir ce que pensera monsieur votre père de ce déménagement, reprit la Madelon en redoublant d'impertinence.

— Mon père n'a pas d'autre volonté que la mienne, fit Adeline, vous le savez bien.

— Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans la maison, répliqua la servante.

— Que ce soit bien ou mal, cela est ainsi, personne n'a rien à y voir, et vous moins que personne.

— Ce que vous m'empêchez de dire, vous n'empêcherez point les autres de le penser, mam'zelle.

— L'opinion des autres nous est indifférente, à mon père comme à moi; nous sommes au-dessus de tout le monde.

— Ah! fit la Madelon avec un méchant sourire, on sait que vous êtes fière, mam'zelle, et vous n'êtes pas fâchée de rencontrer des occasions comme celle-ci pour laisser échapper des bouffées d'orgueil, sans ça on vous trouverait étouffée un matin dans votre lit à beaux rideaux... *M'n'enfant,* — continua la vieille en redoublant d'ironie,

— faut être bien grands pour être au-dessus de tout le monde, et quand bien même on y serait encore pour de bon au-dessus de tout le monde, c'est souvent plutôt un mal qu'un bien; car, une supposition : qu'on vienne à tomber, plus qu'on est haut, plus qu'on se fait de mal, donc. *C'est-y* point ça, mam'zelle? acheva la Madelon en regardant sa maîtresse avec un coup d'œil si aigu, que celle-ci ne put s'empêcher de rougir et de baisser la tête.

— Que voulez-vous dire? reprit Adeline, honteuse d'un moment d'embarras, qui pouvait autoriser la domestique à croire que ses insinuations malveillantes lui avaient donné de véritables craintes.

— Ce n'est point besoin de répéter; vous m'avez suffisamment comprise, dit la Madelon.

— Eh bien! je vous ordonne de vous expliquer, à la fin, s'écria Adeline.

— Vous n'avez plus droit de rien me commander, puisque je ne suis plus à votre service.

— Vous devez m'obéir tant que vous serez ici, fit la jeune fille.

— Je n'y suis plus, puisque je m'en vas, répliqua l'irascible vieille en détachant son tablier de service qu'elle jeta sur une chaise.

— Madelon! dit Adeline en adoucissant sa voix.

Et elle regarda la vieille femme, de façon à lui prouver que celle-ci aurait bien peu à dire et bien peu à faire pour que cette scène déplorable fût oubliée.

La servante se méprit sur le sens de cet appel et de ce regard conciliateur; elle pensa que sa jeune maîtresse, inquiétée par ses propos ambigus, dont elle avait dû deviner le sens, craignait de la voir partir de la maison en emportant la première lettre de son secret. Ce n'était donc pas à la bienveillance naturelle d'Adeline, mais à la peur, que Madelon attribuait cette tentative de retour; aussi n'eut-elle point égard à cette espèce d'avance, et se retournant brusquement du côté où était la fille du sabotier, elle se borna à lui répondre sèchement : — Mademoiselle!

Une larme vint aux yeux d'Adeline; mais, par un sentiment d'orgueil justement blessé, elle s'efforça de ne point la laisser paraître.

Quand on commence la vie, de quelque nature qu'elle soit, et quelle que soit aussi la place qu'elle tienne dans le cœur, la rupture de toute affection est pénible, et la jeune fille éprouvait une affection réelle pour la vieille Madelon.

Témoin de l'émotion que sa maîtresse ne pouvait dissimuler entièrement, la servante ne put se défendre, de son côté, d'être réellement émue; mais, plus expérimentée que la jeune fille, elle sut contenir ce qu'elle éprouvait intérieurement, et pas une ligne de son visage ne démentit sa rigidité.

— Nous avons un petit compte; quand faudra-t-il que je vienne pour le régler? demanda-t-elle tranquillement.

— Quand vous voudrez, mère Madelon, répliqua Adeline sur le même ton. Comme vous n'avez pas pris... elle allait dire : vos gages; mais, par une délicatesse qui passa inaperçue, elle évita de prononcer ce mot, qui rappelait cette condition de domesticité dont l'amour-propre exagéré de la Madelon avait tant à souffrir... Comme vous n'avez pas pris d'argent, nous vous devons même une certaine somme...

— A combien que ça peut aller, à votre idée? demanda la vieille, qui savait parfaitement son compte.

— Dam! dit la jeune fille, ça peut monter à quarante francs.

— Oh! vous faites erreur, mam'zelle.

— C'est possible, fit Adeline; s'il y a plus, on vous le donnera.

— C'est pas ça que je veux dire; vous me devez au moins dix francs de moins. Dam! trois mois à dix francs, ça nous compte trente.

— En effet, reprit Adeline; mais nous ajouterons dix francs pour le mois qui suivra votre départ, c'est l'usage.

— Dans votre monde, c'est possible, dit la vieille, mais pas chez nous, où on ne paie jamais plus qu'on ne doit. Vous me donnerez mon dû, et pas un liard avec. Dieu merci, je n'ai plus besoin qu'on me fasse l'aumône. En sortant d'ici, je sais où aller sans être à la charge de personne. Je ne sais même pas pourquoi on se met chez les autres quand on peut rester chez soi. Quand je suis entrée ici, c'était moins par nécessité que pour obliger votre père. Dans ce temps-là, je n'étais point de trop dans la maison; mais aujourd'hui c'est différent : on s'aperçoit que j'ai des yeux, aussi on m'ouvre la porte... comme à un chien... et on me dit : Va-t'en... C'est bon! on s'en va, et votre café aussi, que vous avez laissé sur le feu dans votre machine. Dépêchez-vous donc de le descendre au *désigneux*... au lieu de perdre votre temps à me regarder comme un *ecce homo*. Le bonjour à votre père. Je fais mon paquet.

III. — LE SECRET D'ADELINE.

Lorsque Adeline redescendit dans la salle, encore toute bouleversée par la scène qui venait de se passer dans la cuisine, Protat s'apprêtait à lui demander la cause de son trouble; mais, en lui désignant Lazare par un rapide coup d'œil, elle mit le doigt sur sa bouche et regarda son père, comme pour lui faire comprendre qu'il n'était pas utile de parler devant un témoin. Le bonhomme entendit sa recommandation et garda le silence, il s'efforça même de détourner l'attention de l'artiste, qui n'avait pu s'empêcher de remarquer le chan-

gement opéré dans les manières de la jeune fille depuis qu'elle s'était absentée. L'attitude contrainte d'Adeline et l'inquiétude du sabotier jetèrent un certain embarras dans la dernière partie du déjeuner. Le fameux café, source de l'orage domestique que nous venons de raconter, fut servi d'une main tremblante par la jeune fille. Au lieu de le déguster avec une lenteur reposée, comme il en avait l'habitude, le sabotier l'avala d'un seul coup, sans même remarquer qu'il était presque froid. Lazare n'eut pas besoin d'une plus longue attention pour deviner que le père et la fille avaient à s'entretenir. Il prétexta un accablement causé par la chaleur et le voyage pour aller prendre une heure ou deux de repos.

— La chambre est prête depuis hier, dit le sabotier en se levant pour donner la clé à l'artiste. On vous enverra réveiller pour l'heure du dîner.

Après la pièce occupée par Adeline, la chambre du pensionnaire était la plus belle de la maison. Elle était située au premier étage et donnait sur la rivière, que l'on voyait serpenter à travers le gai paysage. En y pénétrant, Lazare s'aperçut que, depuis son dernier séjour, elle avait subi de notables changemens. Selon le désir qu'il avait exprimé plusieurs fois, pour la commodité de son travail, on avait donné à cette pièce les apparences d'un atelier. Le papier, dont les tons criards agaçaient les yeux, avait été remplacé par une couche de badigeon gris, et la fenêtre élargie avait été disposée en châssis. Lazare, qui était réellement brisé par la fatigue, se jeta tout habillé sur son lit, et s'endormit aussitôt.

Dès que le peintre se fut retiré, le père Protat avait interrogé sa fille au sujet de son émotion. Adeline lui raconta tout ce qui s'était passé entre elle et la mère Madelon.

— Tout ça ne m'explique pas pourquoi tu as les yeux rouges, dit le sabotier. Si la Madelon te tracasse et ne veut pas faire tes volontés, comme c'est son devoir, puisque c'est toi qui es la maîtresse dans la maison, tu as bien fait de la renvoyer; mais ça n'est pas une raison pour pleurer. Il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

Adeline répondit qu'il lui avait été pénible d'user de son autorité, et qu'elle éprouvait un véritable chagrin du renvoi de la vieille femme. La jeune fille ne mentait pas certainement en donnant cette raison de sa tristesse; mais elle n'osait pas confesser à son père ce qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même, c'est-à-dire qu'elle était atteinte au cœur par l'insinuation récidivée que la mère Madelon avait laissé échapper au plus fort de sa violence. Protat s'obstinait à ne pas croire que le motif invoqué par sa fille fût réellement le seul qui l'eût bouleversée à ce point. Son instinct paternel lui disait qu'il existait au fond de cette querelle quelque chose de plus sérieux

qu'une affaire de ménage. Ce fut en vain qu'il déploya toute son adresse et fit des prodiges de diplomatie inquisitoriale que n'eût point désavoués un juge d'instruction; Adeline se maintint dans son silence. Pour mieux convaincre son père et lui prouver que sa tristesse n'avait pas d'autre cause que le départ de Madelon, elle supplia même le bonhomme de parler à la vieille femme et d'essayer d'arranger les choses.

— Parbleu! non, s'écria le sabotier, je ne garderai pas dans ma maison une entêtée et une querelleuse qui ne veut pas comprendre qu'on ne se met pas chez les autres pour faire ses volontés. Pour que la Madelon t'ait mise dans la nécessité de la renvoyer, il faut qu'elle ait de grands torts envers toi.

Adeline rougit extrêmement; elle connaissait le caractère emporté de son père; elle savait que, si le bonhomme se mettait dans la tête que la Madelon l'avait sérieusement offensée, il irait lui faire une scène violente, et dans les dispositions hostiles où elle avait laissé la servante, elle craignit que celle-ci ne pensât à se venger de son renvoi en répétant à son père quelque propos de nature à l'alarmer. Les allusions qui l'avaient tant effrayée, il lui semblait déjà les entendre murmurer sur son passage par tous les gens du pays, instruits par les indiscrétions de la servante chassée; à tout prix, il fallait donc renfermer dans la maison, entre elle et Madelon, le secret que celle-ci avait découvert, et que sa rancune pouvait aller répandre au dehors, si on lui laissait passer la porte. Adeline, appelant à son aide toutes ses ruses, toutes ses câlineries d'enfant gâtée, manœuvra son père de façon à ce qu'il prît sur lui d'opérer sa réconciliation avec Madelon.

— A tout bien considérer, — lui dit-elle en rougissant, moins encore à cause de ce mensonge que pour le motif qui le lui faisait commettre, — c'est moi qui ai manqué de patience. J'ai été vive, trop vive avec Madelon; elle a beau être notre servante, c'est une vieille femme un peu susceptible, comme tous les gens âgés; je l'aurai mortifiée en lui parlant un peu trop haut, d'ailleurs j'étais mal disposée depuis ce matin.

— Mal disposée, allons donc! dit Protat; jamais, au contraire, je ne t'avais vue si gaie et de plus franche humeur; tu paraissais si légère, que tu aurais pu marcher sur une mouche sans l'écraser. Pour que ce bel entrain-là soit parti, la vieille t'aura fait quelque grosse misère que tu ne veux pas me dire pour que je ne me mette pas en colère après elle; mais, ajouta-t-il en faisant mine de sortir, attends un peu, je vais aller la remuer, moi.

— Mais je t'assure que non, reprit Adeline très agitée en retenant son père, et si tu veux me rendre bien contente comme je l'étais ce

matin, tu vas aller trouver la Madelon, et tu feras ma paix avec elle.

— Si ça te fait plaisir, je veux bien; mais elle ne restera qu'à la condition...

Adeline interrompit vivement son père.

— Sans condition... dit-elle, puisque c'est moi qui ai eu tort... Je t'assure que si, ajouta-t-elle en voyant que le bonhomme secouait la tête d'un air de doute; c'est pour ça que je suis fâchée de ce qui est arrivé; il faut nous raccommoder; d'ailleurs elle est très utile dans la maison... nous ne pourrions pas la remplacer facilement... Dis-lui que tu m'as grondée quand tu as appris que je voulais la renvoyer; je ne te démentirai pas.

— Comment dis-tu? fit Protat étonné et effrayé de voir que sa fille songeait à atténuer *l'unité du pouvoir* en plaçant son autorité à lui au-dessus de la sienne; pas de ça, Lisette, c'est toi qui commandes ici, et, quand j'obéis moi-même, il me semble qu'une domestique n'a pas le droit de se montrer plus fière que moi. Je vais appeler Madelon. Nous allons nous expliquer tous les trois. Si elle est raisonnable, nous ne la renverrons pas; mais si elle s'obstine encore et fait sa mauvaise tête, dit le sabotier en prenant sa grosse voix, eh bien! elle s'en ira, et bon voyage...

— Allons! fit Adeline, voilà que tu veux tout gâter avec ton emportement. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre, et d'ailleurs je ne dois point paraître dans tout ceci. Il faut au moins avoir l'air de ménager mon amour-propre devant Madelon. Va la trouver, et dis-lui tout doucement : — Eh bien! qu'est-ce que j'apprends donc, que vous nous quittez, mère Madelon? Mais je ne donne pas la main à cela, moi. Qu'est-ce que c'est que ces bêtises-là? Je suis un peu le maître aussi, que diable...

— La Madelon va me rire au nez si je lui dis ça, fit Protat avec conviction.

— Jure un peu comme si tu étais en colère après moi, dit Adeline en continuant à faire la leçon au bonhomme. Dis-lui encore : — Est-ce que vous devriez faire attention aux vivacités d'une étourdie qui a la langue un peu prompte et qui a été mal élevée?

— Mal élevée, toi, qui as été instruite comme une princesse! s'écria le sabotier en faisant un bond de surprise.

— C'est précisément à cause de cela que je n'ai pas été bien élevée pour une paysanne. Dis ça à Madelon, ça lui fera plaisir; tu sais bien que c'est son idée. Quand on a besoin des gens, il faut flatter leur manie.

— Comment, besoin? mais je n'ai pas besoin de Madelon, ni toi non plus, dit le bonhomme, ahuri par les étranges conseils que lui donnait sa fille.

Adeline comprit qu'elle avait laissé échapper un mot imprudent, et se mordit la lèvre.

— Il faut bien croire que tu as besoin d'elle, puisque tu veux qu'elle reste chez nous, et, pour la garder, il faut bien faire des concessions.

— Comment? je veux,... s'écria le sabotier, qui ne comprenait plus rien; mais je ne veux rien du tout, moi. Que Madelon parte ou demeure, ça m'est bien égal.

— Mais non, fit Adeline en lui passant les bras autour du cou et en le tenant embrassé, cela ne t'est pas égal, puisque tu désires tout ce que je souhaite, et que moi je désire que Madelon ne s'en aille pas.

— Ah! comme ça, c'est autre chose, balbutia Protat, pris à la fois dans les rêts des caresses de sa fille et dans la glu de sa subtilité. — C'est égal, continua-t-il, tu conviendras que c'est un peu fort d'aller faire des excuses à une servante... quand c'est elle au contraire...

— Mais, va donc, répondit Adeline en le poussant du côté du jardin, dans lequel elle venait de voir entrer Madelon.

— J'y vais, j'y vais, murmura le sabotier en faisant quelques pas dans la direction que lui indiquait sa fille; mais, comme il se retournait subitement avant de quitter la chambre, il aperçut Adeline qui venait de se laisser tomber sur une chaise, et qui se cachait la tête dans ses mains comme si elle pleurait. Protat se disposait à revenir sur ses pas, quand il réfléchit qu'il ne pourrait rien apprendre par Adeline, qui semblait avoir une grave raison pour se taire. Il pensa que Madelon seule était instruite du motif de cette affliction, qui lui paraissait plus que jamais devoir se rattacher à la querelle qu'il avait mission de concilier.

— Allons trouver Madelon, dit Protat, qui commençait à être inquiet.

Et il ajouta tout bas : — Que diable se passe-t-il, et qu'est-ce que je vais trouver au fond du sac?

Adeline, restée seule, ne demeura pas longtemps dans la salle basse. Craignant d'y être surprise au milieu de ses larmes par le retour de son père et de sa servante, elle remonta dans sa chambre, qui n'était séparée de celle qu'habitait actuellement Lazare que par une espèce de cabinet où couchait l'apprenti Zéphyr.

Cette chambre, décorée avec une recherche voisine du luxe, était, comme nous l'avons dit, garnie des meubles apportés de l'hôtel de Bellerie. C'était un réduit charmant, et rendu presque mystérieux par les doubles rideaux de la fenêtre, qui ne laissaient pénétrer qu'une lumière paisible. Il régnait dans cette pièce cette douce

odeur des solitudes virginales, un parfum de cellule monastique tempéré par les émanations subtiles que laissaient échapper les tiroirs des meubles, renfermant des aromates destinés à conserver les étoffes des vêtemens d'Adeline. Les meubles, comme tous les objets de fantaisie qui les garnissaient, attestaient toutes les minuties d'un soin particulier, dans lequel se révélaient les mains gracieuses d'une femme habituée à toucher les fragiles caprices qui sont pour elle autant de souvenirs. Adeline, en effet, faisait elle-même son *ménage intime*. Tous les jours, elle passait deux heures à chasser grain par grain la poussière qui s'introduisait dans sa chambre. C'était poar elle un plaisir quotidien en même temps qu'un devoir de soigner tous ces objets inanimés, qui semblaient quelquefois prendre une voix pour lui parler de l'amie qui lui en avait fait don, et lui rappeler une époque qu'elle ne regrettait pas sans doute avec l'amertume qui accompagne ordinairement le regret, mais à laquelle elle ne pouvait s'empêcher de penser sans qu'il lui échappât un soupir. Parmi les meubles, il en était un pour lequel la fille du sabotier avait une prédilection particulière. C'était un petit bureau en bois de rose, qui pouvait en même temps servir de table de travail. A ce joli meuble était adaptée une glace surmontée d'une ornementation formant blason; sur le champ de gueules étaient gravées les initiales A P. Cécile, qui avait donné cette table à sa jeune compagne, l'avait fait exécuter sur le même dessin qui avait servi pour la sienne, et elle avait poussé l'imitation jusqu'à exiger que l'on n'oubliât pas ce détail d'apparence héraldique. C'était dans les tiroirs de ce meuble que la jeune paysanne serrait les bijoux de son modeste écrin, ainsi que les lettres que son ancienne amie lui écrivait de temps en temps.

En entrant dans sa chambre, ses yeux tombèrent d'abord sur ce meuble gardien de ses richesses et de ses souvenirs, et elle parut surprise en s'apercevant que la clé, qu'elle avait ordinairement grand soin de retirer, était restée sur l'un des tiroirs.

Cet incident n'éveilla d'abord aucune crainte dans sa pensée Elle attribua la présence de la clé sur le meuble à un oubli causé par les préoccupations qui l'avaient agitée depuis trois jours, et particulièrement dans cette matinée, qui avait précédé le retour de Lazare à Montigny. Adeline était une jeune fille naïve; mais sa naïveté n'allait point jusqu'à l'ignorance qu'on prête aux Agnès. Elle n'en était plus à chercher quelle était la nature du sentiment qu'elle éprouvait depuis environ une année pour le jeune peintre qui était l'hôte de son père, et dont le nom, lorsqu'on le prononçait devant elle, lui causait un trouble qu'elle pensait bien tenir invisible, et que sa dissimulation même aurait pu rendre encore plus apparent, si on y eût pris garde.

Adeline aimait Lazare; elle le savait, elle le sentait, et, pour se convaincre de cette vérité, elle n'avait pas besoin d'en appeler aux souvenirs de quelques romans que la grand'mère de Cécile lui avait fait lire autrefois. Cet amour était bien né de son cœur et point de son imagination, comme naissent le plus souvent les premières passions de jeunes filles. Avant de voir Lazare, elle n'avait jamais caressé le vague idéal qui enchante les premiers rêves. Les livres qu'une vieille femme imprudente avait mis entre ses mains n'avaient éveillé aucune curiosité dans son esprit, aucun émoi dans son âme tranquille. Elle les avait lus parce que sa position dans l'hôtel de Bellerie ne lui permettait pas de refuser cette complaisance à la mère d'une personne qu'elle considérait comme sa bienfaitrice; mais elle échappait aux dangers de ses lectures parce que, dans les romans qui étaient du goût de la vieille dame, la passion était présentée sous une forme exaltée, pleine d'invraisemblance, et traitée dans un langage violent qui rendait ces récits incompréhensibles pour un esprit ingénu comme l'était le sien. *Paul et Virginie,* ou telle autre histoire du même genre où la simplicité du sentiment s'allie à la vérité de l'expression, est plus dangereuse pour une jeune imagination que tel roman écrit pour des gens corrompus. Au début de son amour, qui avait commencé par les enfantillages traditionnels, Adeline avait subi le charme sans même essayer de lutter contre lui. Quand Lazare venait pendant trois mois de l'année habiter la maison de son père, elle était heureuse de se trouver sous le même toit que lui, heureuse de le rencontrer plusieurs fois dans la journée, d'être assise auprès de lui pendant les repas. Quand le soir elle entendait retentir sur le pavé de la rue la pique ferrée annonçant le retour de l'artiste rentrant de l'étude, ses mains tremblaient bien un peu en mettant le couvert, elle sentait bien qu'elle rougissait s'il la poursuivait autour de la table pour l'embrasser, jouant avec elle comme un frère avec sa sœur; mais ce bonheur était si calme, si douce était l'impression que lui laissaient les familiarités du jeune peintre, qu'elle ne songeait pas à s'en effrayer. Quant au bonhomme Protat, il était à cent lieues de se douter que sa fille pensât à l'artiste autrement qu'il y songeait lui-même, c'est-à-dire comme à un hôte agréable dont la compagnie lui plaisait, dans la conversation duquel il trouvait souvent à s'instruire, et dont il avait pu apprécier le caractère loyal et le cœur excellent. S'il faut tout dire aussi, le sabotier aimait Lazare parce que c'était un hôte exact à lui payer sa pension, et que son séjour dans sa maison lui procurait un bénéfice. Il était donc loin de s'inquiéter de cette familiarité que les rapports de la vie en commun établissaient entre lui et sa fille, dans laquelle il voyait toujours ce qu'Adeline paraissait être restée, même aux yeux de Lazare, — une

enfant. Ce fut seulement vers la fin du second séjour que le peintre fit à Montigny que les sentimens de la jeune fille se précisèrent plus complétement; sa tranquillité était traversée par des rêveries qui la pénétraient de langueur; à de fugaces éclairs d'une gaieté folle succédait soudainement une inquiétante immobilité ou un brusque changement d'humeur : Adeline se montrait irritable, capricieuse... elle rudoyait Madelon, elle rudoyait Zéphyr; elle sevrait son père des câlineries qui faisaient la joie du bonhomme, et quand le peintre demandait à celui-ci : — Qu'a donc la petiote? le sabotier répliquait : — Bah! c'est la croissance.

Il ne savait point dire aussi vrai, quand il répondait cette banalité. C'était en effet la croissance de son amour qui modifiait l'humeur, toujours si égale, de cette jeune fille. Ces changemens s'étaient opérés en elle depuis un soir où, au milieu du dîner, Lazare avait annoncé à son hôte qu'il allait retourner à Paris dans huit jours. Un incident était venu troubler ce repas : comme Lazare achevait de parler, le bonhomme Protat s'aperçut qu'au lieu de remplir le verre qu'il lui tendait, sa fille répandait le vin sur la table.

— Eh bien! fillette, qu'est-ce que tu fais donc? avait dit le père en regardant Adeline, devenue toute pâle.

— Rien, dit-elle. — Et montrant le petit apprenti qui se trouvait assis en face, elle ajouta : — C'est Zéphyr qui vient de me marcher sur le pied. Ça m'a fait faire un mouvement.

Zéphyr avait eu beau protester, le bonhomme Protat, lui allongeant un coup de pied sous la table, l'envoya manger à la cuisine.

Cette nuit-là Adeline n'avait pas dormi, et elle avait pleuré.

La veille du jour où il devait quitter Montigny, comme il rentrait chez lui pour faire ses préparatifs, Lazare trouva Adeline dans sa chambre. Il fut surpris moins de cette rencontre que de l'embarras qui se peignit sur le visage de la jeune fille, et presque de l'effroi qu'elle avait laissé paraître à sa vue. Adeline avait motivé sa présence dans la chambre du jeune homme par quelque détail de ménage qu'elle lui avait expliqué en balbutiant; puis elle était sortie. Quand Lazare s'était trouvé seul, il avait voulu achever une lettre commencée le matin, et dans laquelle il annonçait son retour à Paris. Cette lettre, qui était restée sur sa table, il ne la retrouva plus. mais plusieurs dessins, qu'il avait également laissés sur cette même table, placée auprès de la fenêtre, et qu'il trouva dispersés dans la chambre, lui firent supposer que le grand vent qui soufflait avait emporté sa lettre dans le jardin, et du jardin dans la rivière. Il ne fit pas d'autres recherches, et écrivit une nouvelle lettre.

Pendant qu'il écrivait, Adeline, retirée dans sa chambre, enfermait à double tour, dans le petit meuble dont nous avons parlé, la

lettre que l'artiste croyait emportée par le vent. A cette lettre étaient joints un petit lorgnon d'écaille brisé et un bout de croquis à la plume qui avait une vague ressemblance avec Lazare, et qu'un des amis du jeune homme avait dessiné sur un coin de l'album que le *désigneux* portait toujours dans sa poche.

C'était avec ces souvenirs qu'Adeline avait nourri, pendant l'année qui avait suivi le départ de Lazare, l'amour que celui-ci n'avait pas senti battre dans l'embrassement de l'adieu.

On comprendra donc facilement le soin qu'elle prenait de fermer à double tour le tiroir à la garde duquel elle avait confié ce reliquaire amoureux, — où elle faisait quotidiennement ses dévotions, — non pas sans avoir eu la précaution de pousser le verrou à la porte de sa chambre et de tirer son rideau, pour éviter toute surprise.

C'est par tous ces degrés, dont l'analyse était nécessaire, que l'amour d'Adeline avait passé successivement. Sa joie, en apprenant le retour du peintre, de l'aveu même de son père, elle n'avait pu la contenir. Pendant les trois jours qui avaient précédé son arrivée, elle avait fait mettre les ouvriers à la chambre de Lazare, convertie, comme nous l'avons dit, en atelier, et elle avait activé leurs travaux, craignant qu'ils n'eussent pas achevé à temps. Dans toute cette agitation, le bonhomme Protat ne voyait que le désir innocent d'être agréable à l'hôte attendu, et, comme toujours, il y donnait les mains.

La vieille Madelon, plus expérimentée, et qui était femme après tout, avait flairé une fraîche odeur d'amourette dans tout le mouvement que se donnait la jeune fille, sans que celle-ci s'en fût même doutée. Pendant la course qu'elle avait faite à Moret pour aller aux provisions, la servante avait fait parler Adeline, qui ne demandait pas mieux que d'épancher en paroles le trop plein de sa joie, et, sauf les détails que nous avons révélés, elle avait dit son secret tout entier, qu'elle était encore à se croire seule à le connaître. La Madelon n'avait vu dans cet innocent amour qu'un fait très naturel et prévu peut-être par son bon sens dès la première année où Lazare était venu habiter la maison. Assez familière avec l'artiste, elle avait compris que le jeune homme ne prenait pas garde à sa jeune maîtresse; rassurée sur ce point, elle n'avait rien dit au bonhomme Protat, et elle avait continué à fermer les yeux sur l'inclination d'Adeline.

Cependant le mot qui lui était échappé dans sa querelle avec la fille du sabotier avait assez effrayé celle-ci. En supposant qu'Adeline en eût encore été à chercher le nom du sentiment qu'elle éprouvait pour Lazare, la peine lui en avait été épargnée par la vieille servante. *Votre amoureux*, avait-elle dit...

Assise auprès du petit meuble, Adeline se demandait ingénument

comment la Madelon avait pu découvrir ce secret, et elle avait beau repasser dans sa mémoire tous les incidens des jours précédens et de la matinée; dans sa conduite et dans ses paroles, elle ne se rappelait aucun fait, aucun propos qui eût pu la trahir. Tout à coup elle trembla de tous ses membres, en songeant que, dans cet instant même, son père avait une explication avec Madelon. Si, au lieu de lui porter des paroles de paix, comme elle l'en avait chargé, le bonhomme se laissait gagner par son penchant à la colère et faisait échouer cette réconciliation, sur laquelle elle comptait pour acheter le silence de la servante, celle-ci, avant d'aller répandre son secret par tout le village, commencerait par le jeter comme une menace à la tête de son père. A cette pensée, tout son sang se glaça. Elle sentit son cœur s'arrêter dans sa poitrine. Un nuage passa devant ses yeux. Elle allait s'évanouir, lorsque sa main brûlante tomba sur un objet qui lui causa une fraîcheur soudaine; elle venait de s'appuyer sur la clé restée au tiroir de son petit meuble.

Adeline s'aperçut alors d'une chose qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là, c'est que cette clé était précisément restée sur celui des tiroirs qui contenait la lettre, le lorgnon et le portrait appartenant à Lazare.

— C'est singulier, murmura-t-elle avec un commencement d'inquiétude, je suis pourtant sûre de l'avoir fermé, et cette clé! continua-t-elle; mais je l'avais retirée, comme toujours. — Et son inquiétude redoublait. Tout à coup, comme ses yeux erraient vaguement autour d'elle dans sa chambre, elle vit se mouvoir les plis d'un rideau formant portière et destiné à cacher une communication condamnée ayant issue sur le petit cabinet habité par l'apprenti Zéphyr. Adeline se leva, souleva entièrement le rideau, et vit que la porte condamnée avait été ouverte. On ne l'avait pas même entièrement refermée. Un courant d'air avait agité le rideau qui signala cette quasi-effraction à la jeune fille, dont l'inquiétude s'était changée en soupçon. Cette découverte fit d'abord oublier à Adeline l'incident de la clé; mais les deux faits ne tardèrent point à se réunir. L'un semblait la conséquence de l'autre.

— On est entré chez moi par la chambre de Zéphyr, pensa Adeline, et tout à coup la lueur se fit dans son esprit. Elle courut au meuble, ouvrit le tiroir, y jeta un regard rapide.

Il était vide.

— Ah! s'écria-t-elle en poussant un cri, tout s'explique; c'est la Madelon qui a fait le coup.

L'indignation, la terreur, les larmes la suffoquèrent; elle voulut crier : sa bouche devint muette, ses yeux se fermèrent, elle tomba évanouie.

Pendant que ceci se passait dans la chambre d'Adeline, Lazare, qui avait terminé sa sieste, venait de se mettre à la fenêtre et fumait tranquillement en regardant le père Protat, qui semblait avoir, au bout du jardin, une explication très animée avec la Madelon.

— Décidément, pensa Lazare, il se passe quelque chose dans la maison : la fillette Adeline pleurniche, maman Madelon crie, le père Protat jure. Je suis très fâché de ça, le rôti sera brûlé, et mon ami Zéphyr aura des coups.

Depuis une demi-heure environ, le bonhomme Protat rusait avec la vieille servante pour savoir le secret des pleurs de sa fille. Sa colère une fois refroidie, la Madelon, qui était bonne femme au fond, reconnut qu'elle avait eu tort dans la discussion, et qu'elle avait obligé Adeline à lui signifier son renvoi. « J'ai été dure, pensait-elle en se promenant de long en large, très dure avec cette enfant. Dam! c'est vif, ça porte la tête aussi haut que le cœur. Où est le mal, quand on n'a rien à se reprocher? C'est vrai au moins, ce qu'elle m'a dit, qu'il y avait des occasions où les vieilles gens devaient respecter la jeunesse. Qu'est-ce que j'avais besoin d'aller lui parler de ces bêtises-là? O vieille langue, ajoutait la bonne femme, tu ne pourras donc jamais t'arrêter à temps? » Elle en était là de son monologue, quand elle fut abordée par le sabotier. Lorsqu'elle apprit par lui qu'il avait quitté Adeline dans les pleurs, la Madelon, qui savait être la cause de ce chagrin, recommença tout haut ses récriminations contre elle-même.

— Ah! vieille mauvaise, va; gredine... sans cœur que tu es, vois ce que tu as fait. Voilà *ma* fille qui pleure à présent!

— A quel diable en avez-vous? demanda le sabotier surpris.

— Eh! à moi donc, répliqua la vieille. Tenez, monsieur Protat, menez-moi vers l'*enfant*, que je lui fasse excuse. C'est vrai, ça, je ne sais pas ce que j'ai *à* ce matin, mais je l'ai taquinée tant et tant, que le bon Dieu lui-même aurait perdu patience. Menez-moi, que je lui dise mon tort. Nous autres vieux, ça nous offusque toujours de voir les jeunes gens plus adroits que nous de la parole et des mains. Moi aussi, j'ai été jeune et j'ai eu mon temps. Chacun son tour, c'est naturel.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? fit Protat impatienté. C'est donc vous qui êtes dans vos torts?

— Oui, c'est moi, *qu'est-ce* qui dit le contraire, puisque j'en conviens?

— Eh bien! alors pourquoi ma fille m'envoie-t-elle vous demander pardon?

La Madelon n'était point sotte. Elle devina quelle crainte avait dû passer dans l'esprit d'Adeline, pour que la jeune fille, qu'elle savait

orgueilleuse, et ne ployant jamais quand elle avait le bon droit pour elle, eût consenti à faire faire une pareille démarche.

« Oh! pauvre enfant, murmura la vieille servante en se parlant à elle-même, je l'ai donc bien cruellement offensée, pour qu'elle me suppose capable de la trahir! »

— Allons trouver votre fille, dit-elle vivement au bonhomme.

— Ah ça, répliqua celui-ci, me direz-vous au moins ce que tout ça signifie?

— Oui, plus tard, répondit Madelon d'un ton qui semblait indiquer au sabotier qu'il y avait bien réellement quelque chose à lui expliquer.

Comme ils se dirigeaient vers la salle à manger, Lazare, qui était resté à sa fenêtre, poussa un grand cri.

La Madelon et son maître relevèrent en même temps la tête.

— A votre bachot... démarrez, vite, s'écria Lazare en faisant signe au sabotier... il y a quelqu'un qui se noie. Et l'artiste quitta brusquement sa fenêtre. Le bruit qu'il fit en descendant l'escalier et les cris qu'elle entendit monter du jardin tirèrent peu à peu Adeline de son engourdissement; elle put se traîner jusqu'à la fenêtre et l'entr'ouvrir à demi. Une bouffée d'air frais qui la frappa au visage lui rendit complétement l'usage de ses sens.

Voici ce qu'elle aperçut:

Dans le jardin, sur le bord de l'eau, la Madelon faisant des grands bras et poussant des cris d'effroi; au milieu de la rivière, son père dans son bachot ramant avec vigueur d'après les indications que semblait lui donner Lazare, placé à l'avant du bateau, à moitié déshabillé et une gaffe à la main.

— Encore un coup... là... s'écriait l'artiste, qui jeta la gaffe comme pour sonder; c'est là, s'écria-il, le croc a mordu; — et il se laissa tomber dans l'eau.

Adeline descendit dans le jardin.

— Ah! ma fille, s'écria la Madelon en l'apercevant, ne reste pas là, ça te ferait trop de mal à voir; on le ramènera mort, bien sûr.

— Qui donc, qui donc? dit la jeune fille.

— Eh! Zéphyr qui s'est laissé tomber dans l'eau! M. Lazare est allé le pêcher.

Adeline devint toute pâle; il fallut que la Madelon la soutînt pour l'empêcher de tomber.

— N'aie point peur, lui dit-elle tout bas... c'est pas pour lui qu'il y a du danger.

A cette parole, Adeline se rejeta rapidement loin de Madelon, à qui elle lança un regard de mépris.

— Sacrebleu! tonnait le père Protat, debout dans son bachot, dont

il avait rembarqué les rames, M. Lazare qui ne revient pas!... Et le sabotier se disposait à retirer ses habits. Comme il allait plonger, l'eau s'entr'ouvrit sous ses yeux, Lazare reparut. Il tirait par les cheveux un corps à demi enveloppé d'herbes aquatiques.

— Aidez-moi, aidez-moi! cria-t-il au sabotier, il va encore couler.

Aidé par les vigoureux efforts du sabotier, Lazare parvint à retirer entièrement le noyé hors de la rivière.

— Tonnerre! qu'il est lourd, exclama le père Protat, qui devint tout pâle, en reconnaissant la figure de son apprenti... yeux morts, bouche violette.

— Je crois bien, dit Lazare, il a une pierre à chaque pied. A terre! à terre!

En deux coups de rames, le bachot atterrissait.

Aidé du sabotier, Lazare déposa le corps du jeune garçon sur le rivage.

— Descendons vite! vite! Il vit encore! s'écria l'artiste, qui avait posé sa main sur le cœur de l'apprenti, et l'avait senti battre fortement.

Adeline voulait aider Madelon, mais elle se sentait clouée sur la place par la terreur et par la pitié.

— Tiens! fit Lazare, qui, en écartant les herbes, avait rencontré un petit sac de toile pendu à même la peau par une ficelle, qu'est-ce que ça? Voyez donc un peu, mademoiselle Adeline; et vous, père Protat, allez chercher du secours, un médecin...

Le sabotier disparut.

Adeline ouvrit le sac et en tira trois objets tout mouillés. En les reconnaissant, Adeline posa une main sur son cœur, voulut parler et s'évanouit une seconde fois.

Lazare, l'ayant vue tomber sur le banc, voulut connaître le motif de cet évanouissement : il prit le sac échappé des mains d'Adeline et en retira : — une lettre, — un lorgnon cassé — et un petit dessin, que l'humidité n'avait point encore assez effacé pour qu'il ne pût pas le reconnaître. Une seconde avait suffi pour éclairer l'artiste. Il comprit tout ce qui se passait, et devina qu'il était la cause du drame dont il était le témoin.

— Pauvre enfant! dit Lazare en regardant Zéphyr, qui ne donnait pas signe de vie. — Pauvre fille! ajouta-t-il en regardant Adeline toujours évanouie. Et, après avoir paru réfléchir un moment, il coula le sac dans la poche de la jeune fille. Au même instant, Protat arrivait ramenant des secours.

HENRY MURGER.

(*La troisième partie au prochain n°*).

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

II.

LES CULTURES.[1]

I.

Toute culture a pour but de produire la plus grande quantité possible d'alimentation humaine sur une surface donnée de terrain; mais pour arriver à ce but commun, on peut suivre des voies très différentes. En France, les cultivateurs se sont surtout préoccupés de la production des céréales, parce que les céréales servent immédiatement à la nourriture de l'homme. En Angleterre, au contraire, on a été amené, d'abord par la nature du climat, ensuite par la réflexion, à prendre un chemin détourné qui ne conduit aux céréales qu'après avoir passé par d'autres cultures, et il s'est trouvé que le chemin indirect était le meilleur.

Les céréales en général, et surtout le froment, sont sans doute un des plus beaux produits du travail agricole, mais elles ont un grand inconvénient qui n'a pas assez frappé le cultivateur français : elles épuisent le sol qui les porte. Ce défaut est peu sensible avec certaines terres privilégiées qui peuvent porter du froment presque sans interruption; il peut être d'un faible effet tant que les terres abondent pour une population peu nombreuse : on est libre alors de ne cultiver en blé que les terres de première qualité, ou de laisser reposer les autres pendant plusieurs années avant d'y ramener la charrue;

(1) Voyez la livraison du 15 janvier.

mais quand la population s'accroît, tout change. Si l'on ne s'occupe pas sérieusement des moyens de rétablir et même d'accroître la fécondité du sol à mesure que la production des céréales la réduit, il arrive un moment où les terres, trop souvent sollicitées à porter du blé, s'y refusent. Même avec les climats et les terrains les plus favorisés, l'ancien système romain, qui consistait à cultiver le blé une année et à laisser le sol en jachère l'année suivante, finit par devenir insuffisant; le blé ne donne plus que des récoltes sans valeur.

La terre s'épuise plus vite par la production des céréales dans le Nord que dans le Midi; de cette infériorité de leur sol, les Anglais ont su faire une qualité. Dans l'impossibilité où ils étaient de demander aussi souvent que d'autres du blé à leurs champs, ils ont dû rechercher de bonne heure les causes et les remèdes de cet épuisement. En même temps, leur territoire leur présentait une ressource qui s'offre moins naturellement aux cultivateurs méridionaux : c'est la production spontanée d'une herbe abondante pour la nourriture du bétail. Du rapprochement de ces deux faits est sorti tout leur système agricole. Le fumier étant le meilleur agent pour renouveler la fertilité du sol après une récolte céréale, ils en ont conclu qu'ils devaient s'attacher avant tout à nourrir beaucoup d'animaux. Outre que la viande est un aliment plus recherché des peuples du Nord que de ceux du Midi, ils cherchent dans cette nombreuse production animale le moyen d'accroître par la masse des fumiers la richesse du sol et d'augmenter ainsi leur produit en blé. Ce simple calcul a réussi, et, depuis qu'ils l'ont adopté, l'expérience les a conduits à l'appliquer tous les jours de plus en plus.

Dans l'origine, on se contentait des herbes naturelles pour nourrir le bétail; une moitié environ du sol restait en prairies ou pâturages, l'autre moitié se partageait entre les céréales et les jachères. Plus tard, on ne s'est pas contenté de cette proportion, on a imaginé les prairies artificielles et les racines, c'est-à-dire la culture de certaines plantes exclusivement destinées à la nourriture des animaux, et le domaine des jachères s'est réduit d'autant. Plus tard encore, la culture des céréales a elle-même diminué; elle ne s'étend plus, même en y comprenant l'avoine, que sur un cinquième du sol, et ce qui prouve l'excellence de ce système, c'est qu'à mesure que s'accroît la production animale, la production du blé s'augmente aussi : elle gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue, et l'agriculture réalise à la fois un double bénéfice.

Le pas décisif dans cette voie a été fait il y a soixante ou quatre-vingts ans. Au moment où la France se jetait dans les agitations sanglantes de sa révolution politique, une révolution moins bruyante et plus salutaire s'accomplissait dans l'agriculture anglaise. Un autre homme de génie, Arthur Young, complétait ce que Bakewell avait

commencé. Pendant que l'un enseignait à tirer des animaux le meilleur parti possible, l'autre apprenait à en nourrir la plus grande quantité possible sur une étendue donnée de terrain. De grands propriétaires, que d'immenses fortunes ont récompensés de leurs efforts, favorisaient la diffusion de ces idées en les pratiquant eux-mêmes avec succès. C'est alors que le fameux assolement quadriennal, connu sous le nom d'assolement de Norfolk, du comté où il a pris naissance, a commencé à se propager. Cet assolement, qui règne aujourd'hui avec quelques variantes dans toute l'Angleterre, a transformé complétement les terres les plus ingrates de ce pays et créé de toutes pièces sa richesse rurale.

Je ne referai pas ici la théorie de l'assolement, qui a été faite cent fois. Tout le monde sait aujourd'hui que la plupart des plantes fourragères, puisant surtout dans l'atmosphère les élémens de leur végétation, ajoutent au sol plus qu'elles ne lui prennent, et contribuent doublement, soit par elles-mêmes, soit par leur transformation en fumier, à réparer le mal fait par les céréales et les cultures épuisantes en général; il est donc de principe de les faire au moins alterner avec ces cultures; c'est ce que fait l'assolement de Norfolk. De grands efforts ont été tentés aussi en France, dès le commencement du siècle, par des agronomes éminens, pour y répandre cette pratique salutaire, et des progrès réels ont été accomplis dans cette voie; mais les Anglais ont été beaucoup plus vite que nous, et par là s'est accru sans cesse entre leurs mains ce précieux capital de fertilité que tout bon cultivateur ne doit jamais perdre de vue.

Près de la moitié du sol cultivé a été maintenue en prairies permanentes; le reste forme ce qu'on appelle les terres arables et est divisé en quatre soles, d'après l'assolement de Norfolk : — 1re année : racines et notamment navets ou turneps; — 2e année : céréales de printemps (orge et avoine); — 3e année : prairies artificielles (notamment trèfle et *ray-grass*); — 4e année : blé.

Depuis, on a généralement ajouté une année à la rotation en laissant les prairies artificielles occuper la terre pendant deux ans, ce qui rend l'assolement quinquennal. Ainsi, sur une terre de 70 hectares par exemple, 30 seraient en prairies permanentes, 8 en pommes de terre et navets, 8 en orge et avoine, 8 en prairie artificielle de première année, 8 en prairie artificielle de seconde année, et 8 en blé. Dans les parties du pays les plus favorables à la végétation herbacée, la proportion des prairies est encore accrue, et celle du blé réduite; dans celles qui ne se prêtent pas autant à la végétation des racines et des prés, on substitue aux turneps les féveroles, et on étend les soles de céréales aux dépens des autres récoltes, mais dans l'ensemble ces exceptions se compensent à peu près, au moins pour la Grande-Bretagne. En Irlande, tout est différent : la culture des na-

vets n'a pas fait de progrès, le froment et l'orge sont peu répandus, les grandes cultures sont l'avoine et la pomme de terre.

En somme, déduction faite des 11 millions d'hectares incultes que renferment les îles britanniques, les 20 millions d'hectares cultivés se décomposent à peu près ainsi :

Prairies naturelles.	8,000,000	d'hectares.
Prairies artificielles.	3,000,000	
Pommes de terre, turneps, fèves. . .	2,000,000	
Orge.	1,000,000	
Avoine.	2,500,000	
Jachères.	500,000	
Froment.	1,800,000	
Jardins, houblon, lin, etc.	200,000	
Bois.	1,000,000	
Total. . . .	20,000,000	

En France, nous avons aussi 11 millions d'hectares incultes sur 53; les 42 millions restans se décomposent ainsi :

Prés naturels.	4,000,000	d'hectares.
Prés artificiels.	3,000,000	
Racines.	2,000,000	
Avoine.	3,000,000	
Jachères.	5,000,000	
Froment.	6,000,000	
Seigle, orge, maïs, sarrasin.	6,000,000	
Cultures diverses.	3,000,000	
Vigne.	2,000,000	
Bois.	8,000,000	
Total. . . .	42,000,000	

De la comparaison entre ces deux tableaux ressort toute la différence des deux agricultures.

Il semble au premier abord que la France ait l'avantage sur le royaume-uni pour la proportion des terres incultes aux terres cultivées; mais les terres délaissées par nos voisins sont incultivables, elles se trouvent presque toutes dans la Haute-Écosse, le nord de l'Irlande et le pays de Galles, tout ce qui ailleurs était susceptible d'être défriché l'a été, tandis que, chez nous, la plupart des terres en friche seraient susceptibles de culture. Nous avons du reste beaucoup plus de bois que nos voisins; en ajoutant nos terrains forestiers aux terres incultes, nous trouvons 19 millions d'hectares sur 53 soustraits en France à la culture proprement dite; c'est à peu près la même proportion. Grâce à leurs mines de charbon, qui leur fournissent en abondance un combustible excellent et à bon marché, grâce aussi à leur climat, qui leur rend l'abri des arbres moins utile qu'à nous, les Anglais ont pu se défaire des grands bois qui couvraient autrefois leur île, et racheter ainsi leur infériorité sous d'autres rapports.

Il ne reste plus aujourd'hui des anciennes forêts que quelques vestiges tous les jours menacés de destruction.

Le véritable domaine agricole se compose donc, d'une part de 19 millions d'hectares, et de l'autre de 34. Nous trouvons à première vue que, sur les 19 millions d'hectares anglais, 15 sont consacrés à la nourriture des animaux, et 4 tout au plus à la nourriture de l'homme; en France, le nombre des hectares consacrés aux cultures améliorantes est de 9 millions, tandis que les cultures épuisantes en couvrent le double; le domaine des jachères est encore énorme, et dans leur état actuel elles ne peuvent être que d'une faible ressource pour renouveler la fertilité de la terre. L'examen des détails ne fera que confirmer ce que fait pressentir ce premier aperçu.

D'abord s'offrent les prairies naturelles, représentées chez nous par 4 millions d'hectares et dans les îles britanniques par 8. Ici moins du huitième, là presque la moitié du sol cultivé; il est vrai que, dans les prés anglais, figurent ceux qui ne sont que pâturés, mais ces pâturages valent pour le produit nos prairies fauchées.

C'est à coup sûr une des plus frappantes originalités de la culture britannique, du moins jusqu'ici, que cette extension du pâturage. On fait peu de foin en Angleterre, la nourriture d'hiver des animaux est surtout demandée aux prairies artificielles, aux racines, et même aux céréales. Depuis quelque temps, des systèmes nouveaux dont je parlerai ailleurs tendent à substituer la stabulation, même en été, à l'antique tradition nationale; mais ces tentatives ne sont encore et n'étaient surtout il y a cinq ans que des exceptions. L'usage à peu près universel est au contraire de n'enfermer le bétail que le moins possible. Les trois quarts des prés anglais sont pâturés, et comme la moitié des prairies artificielles le sont aussi, surtout dans la seconde année, comme les turneps eux-mêmes sont en grande partie consommés sur place par les moutons, comme enfin les terres incultes ne peuvent être utilisées que par le parcours, les deux tiers du sol total sont livrés au bétail. C'est ce qui fait le charme particulier des campagnes britanniques. Hors de la Normandie et de quelques autres provinces où le même usage s'est conservé, notre territoire présente rarement le spectacle riant qu'offre partout l'Angleterre avec ses vertes pelouses peuplées d'animaux en liberté.

L'attrait de ce paysage s'accroît par l'effet pittoresque des haies vives, souvent plantées d'arbres, qui entourent chaque champ. L'existence de ces haies est aujourd'hui fort attaquée, mais jusqu'ici elles ont été considérées comme un accessoire obligé du système général de culture. Chaque pièce de terre étant pâturée à son tour, il est commode de pouvoir y parquer en quelque sorte les animaux et les y laisser sans gardien. Avec nos habitudes nationales, il nous paraît étrange de voir des bestiaux, surtout des moutons, complétement

livrés à eux-mêmes dans les pâturages et quelquefois assez loin des habitations. Il faut se rappeler que les Anglais ont détruit les loups dans leur île, qu'ils ont, par des lois terribles sur la police rurale, défendu la propriété contre les déprédations humaines, et qu'enfin ils ont eu soin de clore exactement tous leurs champs, pour comprendre cette sécurité générale. Ces belles haies apparaissent alors comme une défense utile aussi bien que comme une riche parure, et on s'étonne qu'il puisse être question de les supprimer.

La pratique du pâturage a, aux yeux du très grand nombre des cultivateurs anglais, plusieurs avantages; elle épargne la main-d'œuvre, ce qui n'est pas pour eux une petite considération; elle est favorable, ils le croient du moins, à la santé des herbivores; elle permet de tirer parti de terrains qui ne seraient autrement que d'un faible produit et qui s'améliorent à la longue par le séjour du bétail; elle fournit une nourriture toujours renaissante et dont la somme finit par être égale, sinon supérieure, à celle qui aurait été obtenue par la faux. En conséquence, ils attachent un grand prix à avoir dans chaque ferme une étendue suffisante de bonnes pâtures; même dans les prés qu'ils fauchent, ils intercalent souvent une année de pâturage entre deux années de fenaison. Aussi, quand nos pâturages sont en général négligés, les leurs sont, au contraire, soignés admirablement, et quiconque a un peu étudié ce genre de culture, le plus attrayant de tous, sait quelle immense distance peut exister entre un pâturage inculte et sauvage et un pâturage cultivé.

On peut affirmer hardiment que les 8 millions d'hectares de prés anglais donnent trois fois autant de nourriture pour les animaux que nos 4 millions d'hectares de prés et nos 5 millions d'hectares de jachères. La preuve en est dans le prix vénal de ces différentes espèces de terrains. Les prés anglais se vendent en moyenne, qu'ils soient fauchés ou non, environ 4,000 fr. l'hectare; on en trouve qui valent 10,000, 20,000 et jusqu'à 50,000 francs. Les bons herbages de la Normandie sont parmi nous les seuls qui puissent rivaliser avec quelques-uns de ces prix; nos prés valent en moyenne les trois quarts environ de ce que valent les prés anglais, et quant à nos jachères, elles en sont à une grande distance. Nulle part l'art d'améliorer les prés et pacages, de les assainir par des conduits d'écoulement, de les fertiliser par des irrigations, par des engrais habilement appropriés, par des défoncemens, des épierremens, des terrassemens, des amendemens de toute sorte, d'y multiplier les plantes nutritives et d'en exclure les mauvaises, qui s'y propagent si facilement, n'a été poussé plus loin; nulle part on ne regarde moins à la dépense de création et d'entretien quand on la considère comme utile. Ces soins intelligens, favorisés par le climat, ont produit de véritables merveilles.

Ensuite viennent les racines et les prairies artificielles. — Les ra-

cines universellement cultivées en Angleterre sont les pommes de terre et les turneps. Les betteraves, si usitées en France, le sont encore très peu de l'autre côté du détroit, et commencent à peine à s'y répandre. Les pommes de terre y étaient fort en honneur avant la maladie : on sait que, dans les habitudes nationales, elles servent plus qu'en France à la nourriture des hommes, et on en consacre en même temps d'immenses quantités à la nourriture du bétail ; mais ce qui est encore plus que la pomme de terre un des élémens caractéristiques de l'agriculture anglaise, ce qui en forme en quelque sorte le pivot, c'est la culture de la rave, navet ou turneps. Cette culture, qui couvre à peine chez nous quelques milliers d'hectares et qui est peu connue hors de nos provinces montagneuses, est pour les Anglais le signe le plus sûr, l'agent le plus actif du progrès agricole; partout où elle s'introduit et se développe, la richesse la suit; c'est par elle que les anciennes landes ont été transformées en terres fertiles; le plus souvent la valeur d'une ferme se mesure à l'étendue du terrain qu'on y consacre. Il n'est pas rare de rencontrer, en traversant le pays, des centaines d'hectares en raves d'un seul morceau; partout, dans la saison, on voit briller leur belle verdure.

La sole de raves est le point de départ de l'assolement de Norfolk; de son succès dépend tout l'avenir de la rotation. Non-seulement elle doit assurer les récoltes suivantes par la quantité de bétail qu'elle permet de nourrir à l'étable et qui y laisse un abondant fumier, non-seulement elle produit beaucoup de viande, de lait et de laine par cette large alimentation qu'elle fournit à tous les animaux domestiques; mais encore elle sert à nettoyer la terre de toutes les plantes nuisibles par les nombreuses façons qu'elle exige et par la nature de sa végétation. Aussi n'est-il point de culture, même celle qui produit directement le froment, qui soit plus perfectionnée. Les cultivateurs anglais n'y épargnent aucune peine. C'est pour elle qu'ils réservent presque tous les fumiers, les sarclages les plus complets, les soins les plus assidus. Ils obtiennent en moyenne cinq à six cents quintaux métriques de navets par hectare, ou l'équivalent de cent à cent vingt quintaux métriques de foin, et ils arrivent quelquefois jusqu'au double. Les turneps exigent un sol léger et des étés humides, ce qui les rend si propres à réussir en Angleterre.

On comprend ce qu'une pareille ressource, qui n'a que peu d'analogues en France, doit ajouter au produit des prairies naturelles. Les féveroles remplissent le même office dans certains terrains, et dans tous, les prairies artificielles complètent le système.

Dans la statistique officielle de la France, l'étendue des prairies artificielles n'est portée qu'à 1,500,000 hectares; j'ai pensé que cette indication n'était plus exacte, attendu le progrès constant que fait parmi nous ce genre de culture, et je l'ai portée au double, c'est-à-dire

à 3 millions d'hectares, en réduisant d'une quantité équivalente l'étendue des jachères. Même après cette augmentation, nous sommes encore loin des Anglais; ils ont, sur les 15 millions d'hectares de l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse laissées de côté, la même surface en prairies artificielles que nous sur 53. Il est vrai que nos prairies artificielles valent bien les leurs; leur sol se prête peu à la luzerne; ils n'ont guère que du trèfle et du *ray-grass*, et le produit de ces deux plantes, quelque beau qu'il soit, ne dépasse pas le produit des espèces supérieures que nous possédons; c'est déjà beaucoup que de l'égaler. Depuis quelque temps, ils obtiennent, avec le *ray-grass* d'Italie, de magnifiques résultats.

La dernière culture consacrée à la nourriture des animaux est celle de l'avoine. La France ensemence tous les ans environ 3 millions d'hectares en avoine; les îles britanniques n'en ensemencent pas autant, et on y obtient une récolte bien supérieure. Le produit moyen de l'avoine en France, semence déduite, doit être de 18 hectolitres par hectare; il est du double dans le royaume-uni, ou de cinq quarters par acre (1), et il s'élève quelquefois jusqu'à dix. Les mêmes différences se retrouvent en France entre les pays où la culture de l'avoine est bien entendue, bien appropriée au sol, et ceux où elle ne l'est pas; c'est d'ailleurs, de toutes les céréales, celle qui prospère le plus naturellement sous les climats du Nord. La nation écossaise tout entière n'avait pas autrefois d'autre nourriture, d'où était venu à l'Écosse le surnom de terre des gâteaux d'avoine, *land of cakes*, comme on donnait à l'Irlande celui de terre des pommes de terre, *land of potatoes*.

Ainsi, sur une surface totale de 31 millions d'hectares, réduite à 20 par les terres incultes, les îles britanniques produisent beaucoup plus de nourriture pour les animaux que la France entière avec une étendue double. La masse des fumiers est donc proportionnellement trois ou quatre fois plus forte, indépendamment des produits animaux qui servent directement à la consommation, et cette masse d'engrais n'est pas encore considérée comme suffisante. Tout ce qui peut accroître la fertilité du sol, les os, le sang, les chiffons, les tourteaux, les résidus de fabrication, tous les débris animaux et végétaux, les minéraux qui sont considérés comme contenant quelques principes fécondans, le plâtre, la chaux, etc., sont recueillis avec soin et enfouis dans la terre. Les vaisseaux britanniques vont chercher en outre des supplémens d'engrais jusqu'au bout du monde. Le guano, cette matière si riche et si chère, arrive par nombreuses cargaisons des mers les plus lointaines. La chimie agricole fait d'incessans efforts pour découvrir soit de nouveaux engrais, soit ceux qui conviennent le mieux à chaque culture spéciale, et au lieu de mépriser ces re-

(1) L'acre anglais équivaut à 40 ares 46 centiares, et le quarter à 2 hectolitres 90 litres.

cherches, les cultivateurs les encouragent par leur concours actif. Tous les ans, dans les dépenses de chaque ferme, figure un chiffre assez rond pour l'achat de matières fécondantes; plus on peut en payer, plus on en a. La vente de ces engrais supplémentaires donne lieu à un commerce énorme.

Ce n'est pas tout. La terre ne demande pas seulement des engrais et des amendemens, elle a encore besoin d'être creusée, ameublie, nivelée, sarclée, assainie, travaillée dans tous les sens, pour que l'eau la traverse sans y séjourner, pour que les gaz atmosphériques la pénètrent, pour que les racines des plantes utiles s'y enfoncent et s'y ramifient aisément. Une foule de machines ont été imaginées pour lui donner ces diverses façons. On a pu se convaincre de l'immense importance de l'industrie des machines aratoires en Angleterre, et des débouchés qu'elle rencontre, par l'étendue qu'elle occupait à l'exposition universelle; on comptait près de trois cents exposans de cette catégorie, venus de tous les points du royaume-uni, et parmi eux il en est, comme les Garrett et les Ransome, dans le comté de Suffolk, qui emploient des milliers d'ouvriers, et font tous les ans pour des millions d'affaires. Ces machines économisent singulièrement la main-d'œuvre et suppléent à des millions de bras.

Deux céréales profitent de tous ces travaux et de toutes ces dépenses: l'une est l'orge, qui donne la boisson nationale, et l'autre la plante-reine, le froment.

L'orge occupe tous les ans un million d'hectares environ : c'est à peu près autant qu'en France, où cette plante n'a pas la même importance relative; mais, comme pour l'avoine, le produit moyen est environ le double de ce qu'il est chez nous; ce produit est de 15 hectolitres en France, il est de 30 en Angleterre, ou d'un peu plus de 4 quarters par acre. Une moitié environ de cette récolte sert à la fabrication de la bière; le droit perçu sur le *malt* ou orge germé constate tous les ans l'emploi de 14 à 15 millions d'hectolitres; l'autre moitié offre une ressource de plus pour la nourriture et l'engraissement du bétail. Les hommes consomment aussi un peu d'orge comme ils consomment un peu d'avoine, mais l'usage de ces grossières nourritures diminue de jour en jour.

Outre l'orge et l'avoine, les Anglais mangeaient autrefois beaucoup de seigle. Le seigle est en effet, avec les céréales de printemps, le grain qui s'accommode le mieux des courts étés du Nord. Tout le nord de l'Europe ne cultive et ne mange que du seigle. En Angleterre, il a presque complétement disparu: il ne sert guère plus qu'à produire du fourrage vert au printemps, et son prix, qui est ordinairement fort bas, n'est coté sur les marchés qu'à l'époque des semailles. L'importation en est nulle, comme la production. La plupart des terres qui ne portaient autrefois que du seigle portent aujourd'hui du fro-

ment; celles qui s'y sont absolument refusées ont été utilisées autrement. Les Anglais ont justement pensé que cette culture, qui donne autant de peine et consomme presque autant d'engrais que le froment pour des produits bien inférieurs, ne méritait pas l'intérêt qu'elle obtient dans le reste de l'Europe et même en France. C'est encore là une de ces idées justes en économie rurale qui suffisent pour transformer la physionomie agricole d'un pays. Il en est de l'abandon du seigle comme de l'abandon du travail par les bœufs, de l'extension du nombre des moutons, et de toutes les autres parties du système agricole anglais.

Le seigle est encore cultivé en France sur 3 millions d'hectares environ, en y comprenant la moitié des terres emblavées en méteil. C'est en général une production misérable qui ne donne pas plus en moyenne de cinq ou six pour un, et qui paie à peine les frais de culture. Il y aurait avantage à y renoncer, mais ce n'est pas toujours possible : il ne suffit pas d'abandonner le seigle, il faut encore être en état de produire autre chose avec succès, et tout le monde n'est pas en mesure de forcer la nature. Pour arriver à leur production actuelle en froment, les Anglais ont dû faire violence à leur sol et à leur climat. C'est l'emploi de la chaux comme amendement qui les y a surtout aidés, et le même moyen a produit les mêmes effets sur plusieurs points de la France. En même temps, il ne faut pas perdre de vue cet autre principe qu'ils ont également posé, que s'il n'est presque jamais avantageux de faire du seigle, il n'y a profit à faire du froment que dans de bonnes conditions. 10 hectares en bon état valent mieux pour la production du blé que 20 ou 30 mal réparés et mal travaillés.

Quand le quart presque de notre sol est en céréales pour la consommation humaine, moins du seizième du territoire britannique, soit 1,800,000 hectares sur 31, est en blé; mais aussi, quand sur nos 11 millions d'hectares, déduction faite de l'orge et de l'avoine, 5 portent des grains inférieurs, les 1,800,000 hectares anglais ne portent que du froment. On évalue à 70 millions d'hectolitres de froment, 30 de seigle, 7 de maïs et 8 de sarrasin, la production totale de la France en grains, déduction faite des semences; celle des îles britanniques est de 45 millions d'hectolitres de froment, sans mélange de seigle et d'autres grains.

Le produit moyen doit être chez nous de 12 hectolitres de froment ou de 10 hectolitres de seigle à l'hectare, semence déduite; en y ajoutant le maïs et le sarrasin, et en répartissant le tout sur le nombre d'hectares ensemencés, on trouve un résultat moyen pour chaque hectare d'un peu plus de 6 hectolitres de froment, un peu moins de 3 hectolitres de seigle et un peu plus de 1 hectolitre de maïs ou de sarrasin, soit en tout environ 11 hectolitres. En Angleterre, ce même produit

est de 25 hectolitres de froment ou d'un peu moins de 4 quarters par acre; c'est bien plus du double en quantité et trois fois autant en valeur vénale. Cette supériorité n'est certes pas due, comme on peut le supposer pour les prairies naturelles et artificielles, pour les racines, et jusqu'à un certain point pour l'avoine et l'orge, à la nature du sol et du climat, mais à la supériorité de la culture, qui se manifeste surtout par la réduction du sol emblavé à l'étendue qu'il est possible de bien mettre en état. Quant au maïs et au sarrasin, au lieu d'être des causes d'infériorité, ils devraient être des richesses, car ces deux grains sont doués par la nature d'une bien plus grande puissance de reproduction que les deux autres, et ce qu'on en retire chez nous sur quelques points montre ce qu'on pourrait en retirer ailleurs.

L'Écosse et l'Irlande sont comprises dans ces chiffres. Si l'on se borne à la seule Angleterre, on arrive à des résultats bien plus frappans. Ce petit pays, qui n'est pas plus grand qu'un quart de la France, produit à lui seul 38 millions d'hectolitres de froment, 16 d'orge et 34 d'avoine. Si la France produisait proportionnellement autant, elle récolterait, semence déduite, 150 millions d'hectolitres de froment, et 200 d'orge, d'avoine ou d'autres grains, c'est-à-dire le double au moins de sa production actuelle. C'est, comme on voit, la même proportion que pour les produits animaux; les uns sont la conséquence des autres, et nous devrions obtenir beaucoup plus d'après la nature de notre sol et de notre climat, plus favorables aux céréales que le sol et le climat anglais. Ainsi se vérifie par les faits cette loi agronomique — que, pour recueillir beaucoup de céréales, il vaut mieux réduire qu'étendre la surface emblavée, et qu'en consacrant la plus grande place aux cultures fourragères, on n'obtient pas seulement un plus grand produit en viande, lait et laine, mais encore un plus grand produit en blé. La France atteindra les mêmes effets quand elle aura couvert de racines et de fourrages ses immenses jachères, et réduit de plusieurs millions d'hectares sa sole de céréales.

Voilà toute la culture anglaise. Rien n'est plus simple. Beaucoup de prairies soit naturelles, soit artificielles, pour la plupart utilisées par le pâturage; deux racines, la pomme de terre et le turneps; deux céréales de printemps, l'orge et l'avoine, et une céréale d'hiver, le froment; toutes ces plantes enchaînées entre elles par un assolement alterne, c'est-à-dire par l'intercalation régulière des céréales dites récoltes blanches, *white crops,* avec les plantes fourragères dites récoltes vertes, *green crops*, et débutant par des racines ou plantes sarclées pour finir par le froment; — c'est tout. Les Anglais ont écarté toutes les autres cultures, comme la betterave à sucre, le tabac, les oléagineux, les fruits, les unes parce que leur climat s'y oppose, les autres parce qu'ils les ont trouvées trop épuisantes, et qu'ils n'ai-

ment pas en général à compliquer leurs moyens de production. Deux seules ont échappé à cette exclusion, le houblon en Angleterre, et en Irlande le lin. Là où ces deux plantes sont cultivées, elles le sont avec un grand succès. La récolte du lin atteint en Irlande une valeur de 1,000 fr. l'hectare; mais elle ne s'étend que sur 100,000 acres ou 40,000 hectares. Le houblon est un produit plus riche encore, mais qui ne s'obtient que sur 20,000 hectares environ.

Les jardins et vergers occupent relativement beaucoup moins de place qu'en France, et leurs produits sont loin de valoir les nôtres. Les Anglais mangent en général peu de légumes et de fruits, et ils ont raison, car les uns et les autres sont chez eux sans saveur. Tout se concentre, dans leur régime alimentaire comme dans leur production, sur un petit nombre d'articles obtenus avec une extrême abondance.

Comme pour les produits animaux, la France peut invoquer un certain nombre de cultures à peu près inconnues chez nos voisins, et dont les produits viennent s'ajouter chez nous à ceux des cultures similaires. Telle est d'abord la vigne, cette richesse spéciale de notre sol, qui ne couvre pas moins de 2 millions d'hectares et ne produit pas moins de 250 francs par hectare; tels sont encore le colza, le tabac, la betterave à sucre, la garance, le mûrier et l'olivier; tels sont enfin les jardins et vergers, qui ne comprennent pas moins d'un million d'hectares, et d'où sortent en abondance des fruits, des légumes et des fleurs. Tous ces produits réunis ont une valeur annuelle d'un milliard au moins.

Ce sont là des trésors incontestables qui rachètent en partie notre infériorité, et qui pourraient la racheter plus encore, car leur avenir est indéfini. La diversité de nos climats et, mieux encore, notre génie national, qui tend naturellement à la qualité dans la variété, comme le génie anglais à la quantité dans l'uniformité, nous promettent des progrès immenses dans ces cultures, qui tiennent de l'art. Nous sommes loin d'avoir dit notre dernier mot à ce sujet, et nos ouvriers ruraux, comme nos ouvriers d'industrie, peuvent compenser de plus en plus par la perfection et l'originalité ce qui nous manque pour la masse des produits. L'art de l'horticulture, qui crée de si grandes valeurs sur une petite étendue de terrain, doit, en se répandant, accroître beaucoup nos richesses; il en est de même des procédés perfectionnés pour la fabrication des vins et eaux-de-vie, pour la production du sucre, de la soie, de l'huile, etc.

Cependant il est impossible de se dissimuler que, dans l'état actuel des choses, avec leurs deux ou trois cultures appliquées en grand, les Anglais obtiennent, par la généralité et la simplicité des moyens, des résultats d'ensemble bien supérieurs, résultats que nous obtenons nous-mêmes dans les parties de la France qui suivent les mêmes

méthodes. Ceux de nos départemens qui ressemblent le plus à l'Angleterre pour la nature et la proportion des cultures sont encore ceux où l'on arrive en somme aux meilleurs résultats, et s'ils restent sur quelques points au-dessous de la moyenne anglaise, c'est que la proportion des cultures épuisantes y est encore trop forte, malgré les progrès faits depuis cinquante ans par les cultures améliorantes.

II.

Essayons maintenant d'évaluer la production totale des deux agricultures. Cette évaluation est fort difficile, surtout quand il s'agit d'une comparaison.

Les statistiques les mieux faites et les plus officielles contiennent des doubles emplois. Ainsi, dans la statistique de la France, le produit des animaux figure trois fois : d'abord comme revenu des prés et pâturages, ensuite comme revenu des animaux vivans, enfin comme revenu des animaux abattus. Ces trois n'en forment qu'un : c'est le revenu des animaux abattus qu'il faut prendre, en y ajoutant le produit du laitage pour les vaches, celui de la laine pour les moutons, et le prix des chevaux vendus en dehors de la ferme pour des usages non agricoles. Tout le reste n'est qu'une série de moyens de production qui s'enchaînent pour arriver au produit réel, c'est-à-dire à ce qui sert à la consommation humaine, soit dans la ferme elle-même, soit en dehors. Ainsi encore il n'est pas rationnel de porter en compte la quantité qui sert à renouveler les semences; les semences ne sont pas un produit, c'est un capital; la terre ne les rend qu'après les avoir reçues. Ainsi enfin il est impossible de compter, comme le font quelques statistiques, la valeur des pailles et fumiers; les fumiers sont bien évidemment, sauf une exception importante dont je parlerai plus bas, un moyen de production, et, quant aux pailles, elles ne constituent un produit qu'autant qu'elles servent hors de la ferme, par exemple à nourrir les chevaux employés à d'autres usages.

Tout ce qui se consomme dans la ferme pour obtenir la production, comme la nourriture des animaux de travail et même des animaux en général, les litières, les fumiers, les semences, doit figurer dans les moyens de production et non dans les produits. Il n'y a de véritables produits que ce qui peut être vendu ou donné en salaires. Sous ce rapport, les statistiques anglaises sont beaucoup mieux faites que les nôtres; les notions économiques étant plus répandues en Angleterre que chez nous, on y sépare nettement ce qui doit être séparé, et les produits réels, les denrées exportables, sont comptés à part des moyens de production. Nous devons d'autant mieux faire de même que, les moyens de production étant beaucoup plus multipliés chez nos voisins que chez nous, la comparaison serait encore

plus à notre désavantage, si nous les comprenions dans le calcul.

Cette première difficulté levée, nous en trouvons d'autres. — Les propriétaires français se sont plaints d'erreurs et d'omissions dans la statistique officielle; ces imperfections sont réelles, quoiqu'elles n'aient pas une aussi grande importance qu'on pourrait le croire; je les ai indiquées déjà, et j'ai essayé de les réparer. Ce n'est pas là l'embarras le plus grave; la véritable pierre d'achoppement, c'est la différence des prix. Rien n'est variable comme les prix, soit d'une année à l'autre dans le même lieu, soit d'un point à l'autre du même territoire, à plus forte raison quand il s'agit de mettre en regard des contrées aussi dissemblables. Même en France, les anomalies sont nombreuses; les prix ruraux ne sont pas ceux des marchés, les prix de la Provence ne sont pas ceux de la Normandie, les prix de 1850 ne sont pas ceux de 1847; il en est absolument de même de l'autre côté du détroit, et quand, pour sortir de là, on a recours à des moyennes, on trouve que la moyenne générale du royaume-uni n'est pas la même que la moyenne générale de la France.

Malgré ces causes d'hésitation, il n'est pas absolument impossible de se faire une idée, au moins approximative, de la masse de valeurs créées annuellement dans les deux pays par l'agriculture. En déduisant les produits qui ne sont que des moyens de production, en réparant autant que possible les omissions de la statistique officielle, et en ramenant les prix à la moyenne des années antérieures à 1848, on trouve que la valeur annuelle de la production agricole française devait être, il y a cinq ans, d'environ 5 milliards, divisés à peu près comme il suit :

PRODUITS ANIMAUX.

Viande de bœuf, de porc et de mouton.	800 millions.
Laines, peaux, suifs, abats.	300
Lait, beurre, fromage.	100
Volailles et œufs.	200
Chevaux, ânes et mulets de trois ans.	100
Soie, miel, cire et autres produits.	100
Total.	1,600 millions.

PRODUITS VÉGÉTAUX.

Céréales pour la consommation humaine.	1,500 millions.
Pommes de terre, *ibid.*	100
Vin et eau-de-vie.	500
Bière et cidre.	100
Foin, paille et avoine pour les chevaux non agricoles.	300
Lin et chanvre.	150
Sucre, garance, tabac, huiles, fruits, légumes.. . . .	500
Bois.	250
Total.	3,400 millions.

Soit en moyenne, pour les 50 millions d'hectares de notre sol, déduction faite de 3 millions d'hectares occupés par les chemins, les

rivières, les villes, etc., un produit brut de 100 francs par hectare, terrains incultes et terrains cultivés tout compris. Le minimum est dans les terres incultes et dans les terrains forestiers, qui rapportent, les uns dans les autres, de 15 à 20 francs; le maximum est obtenu dans les jardins, les vignobles estimés, les terres qui portent le lin, le houblon, le mûrier, le tabac ou la garance, et dont le produit brut s'élève jusqu'à 1,000, 2,000, 3,000 francs et au-delà; en retranchant à la fois ces deux extrêmes, on retrouve pour la grande majorité des terres cultivées, soit 32 millions d'hectares environ, la moyenne générale de 100 francs par hectare.

En partageant la France en deux moitiés égales, l'une au nord, l'autre au midi, on arrive pour la moitié septentrionale à un produit brut moyen de 120 francs l'hectare, et pour la partie méridionale de 80.

Cette disproportion est d'autant plus regrettable, que la région méridionale pourrait être la plus riche; sur quelques points, comme aux environs d'Orange et d'Avignon, dans les vignobles de Cognac et du Bordelais, dans les cantons qui produisent l'huile ou la soie, etc., on arrive à des rendemens magnifiques; mais les landes et les montagnes, qui couvrent un quart du sol, n'ont presque pas été mises en valeur, et, dans la plus grande partie du reste, la culture languit, sans capitaux et sans lumières. Le nord l'emporte par la même raison qui met l'Angleterre au-dessus de nous, parce que la bonne culture y est plus générale.

Enfin, si l'on compare entre eux les divers départemens pris dans leur ensemble, les départemens les plus productifs paraissent toujours être ceux du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, de la Seine-Inférieure, où la moyenne du produit brut est de 200 fr. par hectare. Le département du Nord produit au moins 300 francs, mais il est le seul à ce taux. Ceux au contraire qui produisent le moins sont ceux des Landes, de la Lozère, des Hautes et Basses-Alpes, et surtout de la Corse. Le produit brut moyen de ces départemens doit être de 30 fr.; en Corse, il est tout au plus de 10. Le reste de la France s'échelonne entre ces deux points extrêmes.

On arrivait aussi à un total brut de 5 milliards de francs pour la production agricole du royaume-uni avant 1848. Ce total se divisait à peu près ainsi : 3,250 millions pour l'Angleterre proprement dite, 1 milliard pour l'Irlande, 250 millions pour le pays de Galles, et 500 pour l'Écosse. Réparti par hectare de la superficie totale, ce revenu donnait le résultat suivant :

Angleterre.	250 francs.
Irlande, Basse-Écosse et Galles. .	125
Haute-Écosse.	12
Moyenne générale.	165

Ce résultat, si énorme en comparaison, puisqu'il se maintient pour l'ensemble, malgré l'extrême stérilité d'une portion de l'Irlande et de toute la Haute-Écosse, à plus d'un tiers en sus du produit moyen de la France, était obtenu avec un petit nombre de produits. Voici comment il se divisait :

PRODUITS ANIMAUX.

Viande de bœuf, de mouton et de porc.	1,700 millions.
Laines, peaux, suifs, abats.	300
Lait, beurre, fromage.	400
Chevaux de trois ans.	100
Volailles.	25
Total.	2,525 millions.

PRODUITS VÉGÉTAUX.

Froment.	1,100 millions.
Pommes de terre pour la consommation humaine. . .	300
Orge, avoine, *ibid.*	400
Foin, paille, avoine pour les chevaux non agricoles. .	400
Lin, chanvre, légumes, fruits.	200
Bois.	75
Total.	2,475 millions.

La comparaison de ces deux totaux fait ressortir les résultats suivans : France, 1,600 millions de produits animaux et 3,400 millions de produits végétaux; royaume-uni, 2 milliards et demi de produits animaux et 2 milliards et demi de produits végétaux. Le bois figure d'une part pour 250 millions, et de l'autre pour 75 seulement.

Je dois me hâter de dire que la disproportion n'était pas en réalité aussi grande qu'elle le paraît d'après ces chiffres. Le calcul qui précède repose sur les prix courans anglais avant 1848; or ces prix étaient en moyenne de 20 pour 100 au-dessus des prix français. Quand le blé était chez nous à 20 francs l'hectolitre, il était chez eux à 25; quand la viande se payait chez nous 1 franc le kilo, elle se vendait chez eux un shilling, et ainsi de suite. Pour établir une comparaison exacte, il faut ramener les prix anglais aux prix des denrées similaires en France, c'est-à-dire réduire les 5 milliards de 20 pour 100. Nous nous trouvons alors en présence d'un total de 4 milliards, qui paraît représenter bien réellement la valeur de la production anglaise comparée à la nôtre. Réparti par hectare, ce total donnait le résultat suivant :

Angleterre.	200 francs.
Irlande, Basse-Écosse et Galles.	100
Haute-Écosse.	10
Moyenne générale.	135

Voilà, je crois, la vérité, autant du moins qu'on peut l'obtenir au moyen d'évaluations aussi générales. On voit que la moyenne de production la plus élevée, celle de l'Angleterre proprement dite, était

atteinte et même dépassée dans quelques-uns de nos départemens. Les différences qui existent sur notre propre sol doivent donc nous aider à comprendre la distance générale entre les deux pays. Ce produit de 200 francs par hectare, qui était obtenu dans le royaume-uni sur une moitié du territoire, ne l'est chez nous que sur un dixième environ; quatre autres dixièmes se tiennent au niveau de l'Irlande et de la Basse-Écosse; c'est la dernière moitié qui abaisse surtout la moyenne, bien que l'équivalent de la Haute-Écosse ne s'y trouve pas.

Cette supériorité de produits se démontre d'ailleurs par deux faits qui servent à contrôler les chiffres donnés par la statistique : le premier est l'état de la population, le second le prix vénal des terres.

Lors du dénombrement de 1841, la population totale du royaume-uni était de 27 millions d'âmes, et celle de la France de 34. Ainsi, quand le royaume-uni nourrissait presque une tête humaine par hectare, la France en nourrissait une seulement par hectare et demi : en supposant la consommation égale des deux parts, ce qui doit être exact dans l'ensemble, car si la population anglaise consomme en général plus que la population française, la population irlandaise consomme moins, nous retrouvons à peu près le même résultat que par l'examen comparatif des deux agricultures; la balance penche même un peu du côté du royaume-uni : c'est l'importation des denrées alimentaires qui rétablit l'équilibre.

Si nous divisons les deux populations par régions, la comparaison nous donnera encore les mêmes résultats.

L'Angleterre proprement dite, même en y comprenant le pays de Galles, nourrissait en 1841 quatre têtes humaines sur 3 hectares, ce qui se retrouve en France dans les départemens où la production est aussi forte; l'Écosse prise dans son ensemble n'avait qu'une tête sur 3 hectares, et notre région du centre et de l'est une sur 2; l'Irlande comptait une tête par hectare, et notre région du sud-ouest une sur 2, ce qui indiquerait pour l'Irlande une production double; mais la malheureuse population irlandaise étant beaucoup moins bien nourrie que la nôtre, le rapport se rétablit.

Quant à la valeur moyenne des terres, qui se proportionne en général à la quantité des produits obtenus, elle était, pour les terrains de l'Angleterre proprement dite, de 1,000 francs l'acre ou 2,500 francs l'hectare, et pour le reste du royaume-uni, non compris la Haute-Écosse, de la moitié environ de ce chiffre, ou 1,250 francs. La Haute-Écosse avec ses terres incultes valait tout au plus 125 francs l'hectare. En retranchant 20 pour 100 de ces prix, on arrive à une moyenne de 2,000 francs pour l'Angleterre, de 100 francs pour la Haute-Écosse, et de 1,000 francs pour le reste du pays, soit en moyenne générale 1,350 francs.

En France, les terrains cultivés de la moitié septentrionale doivent valoir en moyenne 1,500 francs l'hectare, et ceux de la moitié méridionale 1,000 francs. En évaluant les 8 millions d'hectares de terres incultes à 125 francs, et les 8 millions de terrains forestiers à 600 fr. l'hectare, on trouve pour moyenne générale 1,000 francs.

Ainsi l'examen comparatif des produits agricoles, le chiffre de la population, la valeur vénale des terres, tout se réunit pour prouver, même avec les estimations les plus réduites, que le produit de l'agriculture britannique pris dans son ensemble était, il y a cinq ans, au produit de l'agriculture française, à surface égale, comme 135 est à 100, et qu'en comparant la seule Angleterre à la France entière, la première produisait au moins le double de la seconde. Cette démonstration me paraît avoir acquis le caractère de l'évidence.

L'Irlande elle-même participait à cette grande production; ses souffrances lui viennent d'autres causes. On évaluait, avant 1848, à près de 600 millions sa production en avoine et en pommes de terre seulement, dont la plus grande partie servait à la nourriture des habitans, et ses exportations pour l'Angleterre en blé et en viande étaient considérables. J'ai donc eu raison de dire en commençant que l'Irlande, à surface égale, produisait plus que notre midi, bien que les deux tiers de son sol seulement soient cultivables.

A ces produits, il faut, pour être complétement exact, en ajouter un autre qu'il est fort difficile d'apprécier, mais qui n'en est pas moins des plus importans : c'est la fertilité qui s'accumule dans le sol par les fumiers, les amendemens, les travaux de toute sorte, quand les récoltes annuelles n'en épuisent pas les effets. C'est pour en tenir compte que la plupart des statisticiens ont été entraînés à mentionner les fourrages, pailles et fumiers, dans les produits; mais il y a dans cette façon de calculer une exagération évidente, puisque les récoltes absorbent annuellement la plus grande partie de la puissance acquise par ces moyens. Ce qui en reste est le seul produit vrai, mais comment le mesurer? Un seul élément peut nous l'indiquer avec quelque sûreté : c'est l'augmentation de la valeur du sol; cette augmentation de valeur peut elle-même être amenée par d'autres causes, mais la plus constante et la plus active est l'accroissement de fertilité qui résulte de la bonne culture. On peut l'évaluer en moyenne, chez nos voisins, à 1 pour 100 de la valeur par an, soit 10 à 15 francs par hectare pour l'ensemble des trois royaumes, et 20 francs pour l'Angleterre proprement dite. En France, il doit être en moyenne de 1/2 pour 100, soit 5 francs par hectare; dans nos départemens les mieux cultivés, il doit atteindre la moyenne anglaise, mais dans d'autres il est presque nul.

Bien que cette évaluation ne soit et ne puisse être qu'hypothé-

tique, elle peut suffire pour expliquer la supériorité de produit des terres en Angleterre, malgré l'infériorité naturelle du sol et du climat; la fertilité acquise y supplée. Elle a déjà constitué un capital foncier proportionnellement très supérieur et qui grossit toujours.

Trois sortes de capitaux concourent au développement de la richesse agricole : 1° le capital foncier, qui se forme à la longue par les frais de tout genre faits pour mettre la terre en bon état; 2° le capital d'exploitation, qui se compose des animaux, des machines, des semences, et qui s'accroît en même temps; 3° le capital intellectuel, ou l'habileté agricole, qui se perfectionne par l'expérience et la réflexion. Ces trois capitaux sont beaucoup plus répandus en Angleterre qu'en France. Pourquoi? Nous nous le demanderons bientôt, et nous nous étonnerons alors que la supériorité des Anglais ne soit pas encore plus marquée. Nous avons racheté par la fécondité naturelle de notre sol, par le travail persévérant de notre population et par l'esprit d'invention individuelle qui la distingue, une partie de ce qui nous a manqué. « Mon Dieu, disait Arthur Young dans son langage original, en traversant en 1790 nos pauvres campagnes, donne-moi patience pour voir un pays si beau, si favorisé du ciel, traité si mal par les hommes. » Il ne dirait pas tout à fait la même chose aujourd'hui, ou du moins il ne pourrait le dire que des portions les plus arriérées de notre territoire. On pourrait lui montrer des provinces entières presque aussi bien cultivées que sa chère Angleterre, et partout les élémens du progrès prêts à éclater. Malheureusement le plus grand nombre végète encore; mais ce sont les circonstances favorables qui ont fait défaut.

III.

Pour donner le dernier trait à ce tableau, il reste à nous demander comment se partageait, avant 1848, le produit brut que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire quelle était, sur ces 5 milliards de valeur nominale, déduction faite de l'impôt et des frais accessoires, la part qui revenait aux propriétaires du sol, ou *la rente*, — celle qui payait les peines et rétribuait le capital des fermiers, ou *le profit*, — et celle qui servait à rémunérer le travail manuel proprement dit, ou *le salaire*. Quand nous aurons fait le même travail pour la France, notre comparaison entre les deux agricultures sera complète.

Avant tout, la part qui se prélève pour les dépenses générales de la société, ou l'impôt. — Beaucoup d'erreurs ont été répandues et sont encore accréditées en France sur le système d'impôts qui règne en Angleterre. On croit assez généralement, sur une fausse apparence,

que la terre anglaise est à peu près affranchie d'impôts, et que les taxes indirectes y forment tous les revenus publics. C'est une grande méprise. Nulle part, au contraire, la terre ne supporte un aussi lourd fardeau qu'en Angleterre. Seulement, ce n'est pas l'état qui perçoit ce que la terre paie directement, ou du moins il n'en revenait presque rien à l'état avant l'établissement de l'*income tax*. L'impôt direct à son profit n'était représenté que par une taxe insignifiante que les propriétaires ont rachetée en grande partie, le *land tax ;* mais si les taxes indirectes forment presque tout le revenu de l'état, les impôts directs n'en existent pas moins sous la forme de taxes locales.

Ces impôts sont au nombre de trois, la taxe des pauvres, les taxes de paroisse et de comté, qui équivalent à nos revenus des communes et des départemens, et la dîme de l'église. La taxe des pauvres s'élevait encore, il y a cinq ans, malgré tous les efforts qui avaient été faits pour la réduire, à 6 millions sterling ou 150 millions de francs pour la seule Angleterre. Les taxes de paroisse et de comté, pour les chemins, les ponts, la police, les prisons, etc., dépassent encore, pour l'Angleterre seule, 4 millions sterling ou 100 millions de francs, en tout 250 millions. La propriété rurale paie à elle seule plus des deux tiers de cette somme. En y joignant la partie non rachetée du *land tax*, qui s'élève pour l'Angleterre à 25 millions de francs, et enfin la troisième charge de la propriété rurale anglaise, la dîme, autrefois variable et arbitraire dans sa perception, et qui, depuis sa commutation en une rente à peu près fixe, atteint au moins 175 millions, on trouve un total de 375 millions, soit, pour les 15 millions d'hectares de l'Angleterre et du pays de Galles, une moyenne de 25 francs par hectare, ou 8 shillings par acre.

Cette moyenne elle-même ne donne qu'une idée inexacte du fardeau qui pèse sur certains points du sol anglais. Une partie de la dîme ayant été rachetée aussi bien qu'une partie du *land tax*, la taxe des pauvres étant aussi très inégalement répartie, puisqu'elle n'est point centralisée et qu'elle suit les variations du paupérisme d'après les localités, il s'ensuit que certaines régions sont fort au-dessous de la moyenne, et certaines autres fort au-dessus. Il n'est pas rare de trouver en Angleterre des terres qui paient jusqu'à 50 fr. l'hectare de taxes de toute sorte.

L'Irlande et l'Écosse sont moins surchargées, l'Écosse surtout ; la plupart des taxes anglaises y sont inconnues. L'Écosse paie environ 12 millions de francs, et l'Irlande 38. Voilà 425 millions pour le royaume-uni payés par la terre proprement dite.

L'impôt foncier sur le sol, déduction faite des propriétés bâties, s'élève en France, en principal et centimes additionnels, et en y comprenant la prestation en nature pour les chemins, à 250 millions

en tout, ou 5 francs par hectare; cet impôt est donc le cinquième environ, en valeur nominale, de ce qu'il est en Angleterre.

A ces chiffres, il faut ajouter l'*income tax*, qui a quelque analogie avec notre contribution personnelle et mobilière, et qui emporte encore environ 3 pour 100 du revenu net des propriétaires et 1 1/2 pour 100 de celui des fermiers. Les impôts sur les propriétés bâties, dont les propriétaires ruraux supportent leur part, sont dans la même proportion que ceux qui portent sur la terre proprement dite. Enfin les taxes indirectes, outre qu'elles réduisent en fait le revenu des propriétaires en élevant le prix de toutes les denrées, pèsent lourdement sur quelques-uns des produits agricoles, notamment sur l'orge, qui sert à la fabrication de la bière et qui ne paie pas moins de 125 millions de francs; il a été récemment question de réduire cet impôt, mais rien n'est encore décidé. Notre impôt des boissons produit, comme on sait, 100 millions.

La propriété rurale anglaise est, il est vrai, affranchie en partie d'une charge qui atteint largement la terre en France, l'impôt sur les successions, les mutations et les hypothèques; mais cette franchise, qui n'est réelle que pour les terres de franc-aleu ou *freeholds*, et qui manque aux terres soumises aux droits seigneuriaux ou *copyholds*, perd beaucoup de son importance, quand on songe aux frais de tout genre qu'entraîne l'incertitude de la propriété anglaise par l'absence d'un bon système d'enregistrement.

Voilà donc un premier résultat de cette grande production anglaise, l'élévation possible de l'impôt. Je ne m'arrêterai pas à montrer la richesse qui en résulte pour le pays en général et pour l'agriculture elle-même, qui profite la première des dépenses faites avec son argent. Il est bien évident que, si la propriété rurale française pouvait payer beaucoup plus d'impôt, la face de nos campagnes changerait bien vite : elles se couvriraient de chemins ruraux, de ponts, d'aqueducs, de travaux d'art, qui leur manquent aujourd'hui faute de fonds, et qui abondent chez nos voisins.

Après l'impôt viennent les frais accessoires de la culture : tels sont les achats d'engrais artificiels, l'entretien des machines aratoires, les renouvellemens de semences et d'animaux reproducteurs, etc.; c'est tout au plus si le cultivateur français peut consacrer en moyenne 4 ou 5 francs par hectare à ces dépenses si productives, tandis qu'on ne pouvait pas les évaluer, même avant 1848, à moins de 25 francs par hectare en moyenne pour tout le royaume-uni, et à moins de 50 francs pour l'Angleterre proprement dite. C'est, comme on voit, de huit à dix fois plus qu'en France, même avec la réduction de 20 pour 100. Tel est le second effet de cette production supérieure : plus on produit, plus on peut consacrer de ressources à l'accrois-

sement de la production, et la richesse se multiplie par elle-même.

Malgré cette part faite à l'impôt et aux frais accessoires, quand ce qui reste du produit brut se divisait entre ceux qui avaient concouru à le former par leur capital, leur intelligence et leurs bras, la part qui revenait à chacun d'eux était plus grande en Angleterre qu'en France.

D'abord la rente du propriétaire ou le revenu du capital foncier. — L'idée de la rente n'est pas aussi généralement dégagée en France qu'en Angleterre, elle se confond avec le profit de l'exploitant et le revenu du capital d'exploitation, quand le propriétaire dirige lui-même la culture, et même avec le salaire proprement dit, quand il cultive son bien de ses propres mains. On peut cependant évaluer à 30 francs par hectare la rente moyenne des terres en France, c'est-à-dire le revenu net du capital foncier, déduction faite de tout revenu du capital d'exploitation, de tout salaire et de tout profit, soit en tout 1,500 millions pour nos 50 millions d'hectares cultivés ou non. On sait plus exactement, par suite de l'organisation de la culture anglaise, qui sépare presque toujours la propriété de l'exploitation, quelle était avant 1848 la rente des propriétés rurales dans les diverses parties du royaume-uni.

Le *minimum* de la rente se trouve à l'extrémité nord de l'Écosse, dans le comté de Sutherland et dans les îles voisines, où elle descend jusqu'à 1 franc 25 centimes par hectare de valeur nominale, soit 1 franc de valeur comparative. L'ensemble des *highlands*, qui comprend, avons-nous dit, bien près de 4 millions d'hectares, ne rapporte en moyenne que 3 francs par hectare à ses propriétaires. Le *maximum* est obtenu dans quelques prairies des environs de Londres et d'Édimbourg, qui se louent jusqu'à 2,000 francs l'hectare; les rentes de 500 francs, 300 francs, 200 francs, ne sont pas rares dans les Lothians et dans les parties de l'Angleterre qui avoisinent les grandes villes. Toute la partie centrale de l'île, qui comprend, outre le comté de Leicester, le plus central de tous, ceux qui l'environnent, rapporte en moyenne 100 francs par hectare; c'est sans comparaison la région la plus riche des trois royaumes. A mesure qu'on s'éloigne de ce cœur du pays, la rente descend; au sud, elle tombe en moyenne, dans les comtés de Sussex, de Surrey et de Hants, à 50 francs l'hectare; au nord, dans ceux de Cumberland et de Westmoreland, à 30 francs, et à l'ouest, dans les plus mauvaises parties du pays de Galles, à 10. Pour l'Angleterre entière, la moyenne est 75 francs.

Dans la Basse-Écosse, le million d'hectares qui entoure les deux embouchures du Forth et du Tay rapporte presque autant que le comté de Leicester et ses annexes; mais, à mesure aussi qu'on s'éloigne de ces terres privilégiées, la rente descend, et la moyenne de la

Basse-Écosse est égale en somme à celle de ses voisins d'Angleterre, les comtés de Cumberland, de Westmoreland et le pays de Galles.

En Irlande, nous trouvons dans le comté de Meath, en Leinster, et dans les comtés annexes de Louth et de Dublin, un autre million d'hectares dont la rente est aussi élevée que dans le centre de l'Angleterre, mais nous trouvons en même temps dans les montagnes de l'ouest et dans le Connaught presque tout entier une moyenne beaucoup plus basse.

En résumé, en adoptant pour la classification des rentes les mêmes divisions que pour l'appréciation générale du produit brut, voici le résultat qu'on obtient :

	Rente moyenne par hectare.
Angleterre.	75 francs.
Basse-Écosse et Galles.	30
Haute-Écosse.	3
Trois quarts de l'Irlande.	50
Nord-ouest de l'Irlande.	25
Moyenne générale.	50 francs.

Tous ces chiffres doivent être réduits de 20 pour 100 d'après la base que nous avons adoptée; ils deviennent alors les suivans :

Angleterre.	60 fr.
Basse-Écosse et Galles.	24
Haute-Écosse.	2 40 cent.
Trois quarts de l'Irlande.	40
Nord-ouest de l'Irlande.	20
Moyenne générale.	40 francs.

En France, dans le département du Nord, la rente atteint en moyenne 100 francs l'hectare, ce qui le maintient au niveau et même au-dessus des meilleurs comtés anglais. Dans ceux qui le touchent de plus près, elle est encore de 80 francs, et elle descend progressivement jusqu'aux départemens de la Lozère et des Hautes et Basses-Alpes, où elle tombe à 10 francs. Dans l'île de Corse, elle est tout au plus de 3, comme dans les *highlands*.

En second lieu, le bénéfice des exploitans. — On l'évaluait généralement en Angleterre à la moitié de la rente, soit 25 francs par hectare pour tout le royaume-uni ou en valeur réduite 20 fr. Cette richesse se divise en deux parts : le revenu des capitaux engagés dans la culture, et le profit proprement dit, ou la rémunération de l'industrie agricole. Le revenu des capitaux étant évalué à 5 pour 100, la part du profit doit être en général égale, ce qui porte à 10 pour 100 le revenu du capital engagé. Le capital d'exploitation devait être alors pour les trois royaumes de 250 francs par hectare en moyenne ou 200 francs de valeur réduite. Ce capital appartenant presque universellement à des fermiers, c'est à eux que revenait à peu près en totalité cette part du produit brut. Dans l'Angleterre proprement

dite, le revenu moyen des fermiers devait être de 40 francs par hectare en valeur nominale, ce qui supposait un capital d'exploitation de 400 francs ou en valeur réduite 320.

En France, c'est tout au plus si l'équivalent de ce bénéfice s'élève à 10 francs par hectare, c'est-à-dire à la moitié de la moyenne du royaume-uni et au tiers de celle de l'Angleterre proprement dite. Il n'y a que le nord de l'Écosse et l'ouest de l'Irlande qui soient au-dessous de la moyenne française; le reste est généralement fort au-dessus. Il est d'ailleurs aussi difficile de distinguer en France le bénéfice que la rente. Un quart seulement du sol est affermé, et dans les trois autres quarts le bénéfice est confondu soit avec la rente, soit avec le salaire. En somme, la moyenne du capital d'exploitation peut être évaluée chez nous à 100 francs l'hectare. Là est un des plus grands signes de notre infériorité, car en agriculture, comme dans toute espèce d'industrie, le capital d'exploitation est un des agens principaux de la production.

Les fermiers de l'Angleterre proprement dite possédaient donc, à surface égale, le même revenu que nos propriétaires français au moins. Le fermier d'une terre de cent hectares, par exemple, avait l'équivalent de 3,000 fr. de revenu net; le propriétaire d'une terre de même étendue, dans les conditions moyennes, n'aurait pas eu davantage chez nous. Dans les parties les plus riches, les fermiers gagnaient 50, 60, jusqu'à 100 francs par hectare; on en trouvait qui jouissaient de 10,000, 20,000, 30,000 francs de revenu. De là l'importance sociale de cette classe qui n'est pas moins assise sur le sol que la propriété elle-même. On les appelle des gentilshommes fermiers, *gentlemen farmers*. Ils vivent pour la plupart dans une aisance modeste, mais comfortable; ils sont abonnés aux journaux et aux revues, et peuvent faire paraître de temps en temps sur leur table la bouteille de claret et de Porto; leurs filles apprennent à jouer du piano. Quand on visite les campagnes en Angleterre, on est parfaitement reçu, pour peu qu'on ait quelques lettres d'introduction, dans ces familles cordiales et simples, qui cultivent souvent la même ferme depuis plusieurs générations. L'ordre le plus parfait règne dans la maison; on y sent à chaque pas cette régularité d'habitudes qui révèle le long usage. L'aisance est venue peu à peu par le travail héréditaire, c'est surtout depuis le temps d'Arthur Young qu'elle s'est développée, on en jouit comme d'un bien honnêtement et laborieusement acquis. J'ai vu un jour dans un des comtés d'Angleterre les moins fertiles, le Nottinghamshire, une réunion de fermiers après un marché; des pairs d'Angleterre n'auraient pas mieux dîné. Aucun d'eux ne songe à devenir propriétaire, leur condition est bien meilleure; pour avoir 3,000 francs de revenu comme propriétaire, il faut

au moins 100,000 francs de capital, tandis qu'il suffit de 30,000 fr. pour les avoir comme fermier.

Viennent enfin les salaires.—Ici l'avantage paraît être du côté de la France, en ce sens que la France emploie en salaires une part du produit brut plus considérable que le royaume-uni; mais cette question des salaires est très complexe, et, quand on l'examine de près, on voit que l'avantage revient encore à nos voisins, au moins en ce qui concerne les trois quarts du pays. Seulement leur supériorité était moins marquée sur ce point que sur les autres avant 1848, et c'était là la partie la plus faible de leur organisation rurale. Sur quelques points du territoire, le mal était sérieux et profond, et il menaçait de le devenir pour le reste.

Quand on cherche à se rendre compte de la répartition des salaires avant 1848, soit en France, soit dans les diverses parties du royaume-uni, on trouve, en laissant pour le moment l'Écosse de côté à cause des phénomènes particuliers qu'elle présente, qu'en Angleterre on ne consacrait aux salaires que le quart environ du produit brut, soit l'équivalent de 50 francs par hectare ou à peu près, tandis qu'en France et en Irlande on en employait la moitié, soit encore 50 francs par hectare ou l'équivalent; mais le revers de la médaille n'est pas loin, c'est le nombre des travailleurs exigé de part et d'autre pour la production. En Angleterre, ce nombre avait été réduit autant que possible; en France, il était déjà beaucoup plus grand, et en Irlande beaucoup plus encore; voici quel était approximativement le chiffre de la population rurale dans les trois pays :

Angleterre, 4 millions d'âmes sur 16 de population totale;
France, 20 millions sur 35;
Irlande, 5 millions sur 8.

D'où il suit que la population rurale formait en Angleterre le quart seulement de la population totale, en France les quatre septièmes, et en Irlande les deux tiers; la répartition sur la surface du sol donnait les résultats suivans : Angleterre, 30 têtes par 100 hectares, France, 40 têtes, Irlande, 60.

Tout s'explique par le rapprochement de ces chiffres. Bien que l'Angleterre n'employât en salaires que l'équivalent de 50 francs par hectare, tandis que la France et l'Irlande en employaient autant, le salaire effectif devait être plus considérable en Angleterre qu'en France et en France qu'en Irlande, parce qu'il se répartissait sur un moindre nombre de têtes.

Nous pouvons en même temps y trouver la mesure de l'organisation du travail dans les trois pays : en Angleterre, 30 personnes suffisaient pour cultiver 100 hectares et leur faire rapporter l'équivalent de 200 francs par hectare, tandis qu'en France il en fallait 40

pour n'obtenir qu'un produit moyen de 100 fr., et en Irlande 60; d'où il suit que le travail en Angleterre devait être beaucoup plus productif qu'en France, et en France qu'en Irlande.

Ces données générales sont confirmées par les faits de détail. En Angleterre, la moyenne du salaire rural pour les hommes était, avant 1848, de 9 à 10 shillings par semaine ou 2 francs par jour de travail, et en valeur réduite, 1 franc 60 centimes. Sur les points les plus riches, cette moyenne s'élevait à 12 shillings ou 2 francs 50 centimes par jour de travail, et en valeur réduite, 2 francs. Sur les points les moins riches, elle tombait à 8 shillings, ou un peu plus de 1 franc 50 centimes par jour, et en valeur réduite, 1 franc 25.

Dans la Basse-Écosse et le pays de Galles, la moyenne des salaires était de 8 shillings par semaine ou de 1 franc 25 centimes, valeur réduite, par jour de travail. Dans la Haute-Écosse et les trois quarts de l'Irlande, la moyenne était de 6 shillings par semaine, ou, en valeur réduite, 1 franc par jour de travail. Dans l'ouest de l'Irlande, la moyenne tombait à 4 shillings, soit 70 centimes par jour.

En France, la moyenne du salaire rural des hommes doit être de 1 franc 25 centimes à 1 franc 50 par jour de travail. Sur certains points, il s'élève à la hauteur du salaire anglais; sur d'autres, il tombe au niveau du salaire irlandais.

Des considérations de l'ordre le plus grave se rattachent à cette question des salaires; j'y reviendrai. Il me suffit pour le moment de constater que, grâce à la réduction de main-d'œuvre, qui forme une des bases de leur système agricole, les Anglais avaient pu élever chez eux le niveau des salaires en même temps que celui des rentes, des profits, des impôts et des frais accessoires, mais dans une moindre proportion. L'Irlande et l'Écosse faisaient exception.

En sus de la somme annuellement consacrée aux salaires, et qui s'élevait, pour la seule Angleterre, à plus de 700 millions de valeur nominale, les classes ouvrières rurales de ce pays trouvaient encore une grande ressource dans la taxe des pauvres, qui n'est, en définitive, qu'un supplément de salaire, et qui venait accroître de 150 millions leur dotation annuelle.

Du reste, il suffit d'entrer, en Angleterre, dans un *cottage* de paysan, et de le comparer à la chaumière de la plupart de nos cultivateurs, pour sentir une différence dans l'aisance moyenne des deux populations. Bien que le paysan français soit souvent propriétaire et ajoute ainsi un peu de rente et de profit à son salaire, il vit moins bien en général que le paysan anglais. Il est moins bien vêtu, moins bien logé, moins bien nourri; il mange plus de pain, mais ce pain est assez généralement fait avec du seigle, avec un supplément de maïs, de sarrasin et même de châtaignes, tandis que le pain

du paysan anglais est de froment, avec un faible supplément d'orge ou d'avoine; il boit quelquefois du vin ou du cidre, ce qui manque au paysan anglais, qui n'a que de l'eau ou un peu de petite bière, mais il n'a pas de viande, et le paysan anglais en a.

Malgré ces avantages, la question des salaires était, même en Angleterre, une question brûlante avant 1848. Il est vrai que la race, le climat et les habitudes donnent aux ouvriers ruraux anglais plus de besoins qu'aux nôtres. La contrée d'Angleterre où les salaires sont le plus bas est la pointe sud de l'île qui forme les comtés de Dorset, de Devon et de Cornwall. Dans cette région, le salaire était l'équivalent de 1 franc 25 centimes par jour, et, bien qu'il fût au niveau de la plupart de nos salaires français, il était généralement regardé comme insuffisant. Dans les parties de l'Irlande et de l'Écosse où il tombait au-dessous de la moyenne française, la misère était infiniment plus grande que chez nous, à taux égal. L'équivalent de 20 sous par jour, dont se contentent en France beaucoup de nos paysans, fait jeter les hauts cris; quand on arrive à 70 centimes, comme dans les Hébrides et le Connaught, l'existence paraît absolument impossible. Hélas! je connais des contrées en France où l'on vit encore à ce prix-là, et sans trop se plaindre; il est vrai que cette pauvreté, déjà si pénible par elle-même, n'est pas aggravée par la rudesse d'un climat hyperboréen, et, ce qui est pis encore, par le sentiment d'une inégalité excessive. L'équivalent de 70 centimes par jour, c'est partout un maigre salaire; mais il doit plus qu'ailleurs paraître intolérable dans un pays où le salaire courant des ouvriers ruraux est sur quelques points de 2 francs 50, et où celui des ouvriers d'industrie s'élève en moyenne encore plus haut.

Voici, d'après ce qui précède, comment se partageait approximativement le produit brut en France et en Angleterre proprement dite :

FRANCE.

Rente du propriétaire. .	30 fr. par hectare.
Bénéfice de l'exploitant. .	10
Impôts.	5
Frais accessoires. . . .	5
Salaires.	50
Total. . . .	100 fr. par hectare.

ANGLETERRE (valeur nominale).

Rente du propriétaire . .	75 fr. par hectare.
Bénéfice du fermier. . .	40
Impôts.	25
Frais accessoires. . . .	50
Salaires.	60
Total. . . .	250 fr. par hectare.

Et avec la réduction de 20 pour 100 :

Rente.	60 fr. par hectare.
Bénéfice.	32
Impôt.	20
Frais.	40
Salaires.	48
Total. . . .	200 fr. par hectare.

Toutes les parties prenantes, sauf le salaire, avaient donc une part plus grande en Angleterre qu'en France; même en réduisant tous les prix, la rente était double, le bénéfice plus que triple, l'impôt quadruple; le salaire lui-même, quoique égal ou à peu près en quantité absolue, était relativement un peu plus élevé. Le reste du royaume-uni offrait des résultats moins satisfaisans, mais presque toujours supérieurs aux nôtres.

Tels sont les faits, ou du moins tels ils étaient il y a cinq ans. J'examinerai plus tard quels sont les changemens survenus depuis, soit en France soit dans le royaume-uni; ces changemens sont considérables, surtout chez nos voisins, où une révolution plus légitime, plus réfléchie et surtout plus féconde que notre révolution de 1848, s'est accomplie paisiblement, pendant que nous remontions avec effort la pente de l'abîme où nous nous étions jetés. Quelque chose de pareil à ce qui s'est passé en France et en Angleterre de 1790 à 1800 s'est reproduit pendant ces cinq années, si stérilement pénibles pour nous, si utilement actives pour eux. Pendant que nous posions bruyamment beaucoup de questions sans les résoudre, ils les résolvaient sans les poser, et nous sommes sortis les uns et les autres de l'épreuve, eux fortifiés et nous affaiblis.

Mais avant de raconter cette crise respective qui a augmenté encore la distance déjà si grande que nous venons de constater, il importe de rechercher les causes de la supériorité agricole anglaise jusqu'à 1847. Ces causes dérivent de l'histoire et de l'organisation entière des deux pays. La situation agricole d'un peuple n'est pas un fait isolé, c'est une part du grand ensemble. La responsabilité de l'état imparfait de notre agriculture ne revient pas à nos cultivateurs exclusivement; son progrès ultérieur ne dépend pas uniquement d'eux, ou, pour mieux dire, ce n'est pas en fixant leurs regards sur le sol qu'ils peuvent arriver à se rendre tout à fait compte des phénomènes qu'il présente, c'est en essayant de remonter aux lois générales qui régissent le développement économique des sociétés.

LÉONCE DE LAVERGNE.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

VI.

LES MISSIONS SECRÈTES DE BEAUMARCHAIS.[1]

I. — PREMIÈRES MISSIONS. — LE GAZETIER CUIRASSÉ ET LE JUIF ANGELUCCI.

L'histoire des missions secrètes de Beaumarchais est instructive pour l'appréciation des gouvernemens absolus. Les inconvéniens des gouvernemens libres ont été assez mis en lumière depuis quelques années par l'abus qu'on a fait de la liberté pour qu'il soit intéressant peut-être de considérer ici le revers de la médaille et d'étudier de près ce qui se passait dans les coulisses du pouvoir à une époque où la lumière, la discussion et le contrôle n'y pénétraient point. Il n'est peut-être pas inutile de montrer quelle importance prenaient alors de très-petites et souvent de très-misérables choses, quel gaspillage des deniers publics s'opérait à l'abri de l'irresponsabilité ministérielle, par quels détours compliqués un homme atteint d'une condamnation injuste était obligé de passer pour obtenir sa réhabilitation, et comment en revanche ce même homme, frappé de mort civile par un tribunal, pouvait devenir l'agent intime et le correspondant de deux rois et de leurs ministres, arriver peu à peu, en se rendant utile dans de petites manœuvres de diplomatie occulte, non-seulement à reconquérir son état civil, mais à s'emparer d'une grande affaire, d'une affaire digne de lui et de son intelligence, et à exercer dans l'ombre

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, et du 1er janvier 1853.

une influence considérable et jusqu'ici très-peu connue sur un grand événement.

Nous avons laissé l'adversaire de Goëzman vaincu devant le parlement, frappé d'une flétrissure légale, mais triomphant devant l'opinion, entouré d'hommages, accablé de félicitations, et cependant triste au milieu de son triomphe :

« Ils l'ont donc enfin rendu, écrivait-il à un ami quelques jours après la sentence, ils l'ont donc enfin rendu, cet abominable arrêt, chef-d'œuvre de haine et d'iniquité! Me voilà retranché de la société et déshonoré au milieu de ma carrière. Je sais, mon ami, que les peines d'opinion ne doivent affliger que ceux qui les méritent; je sais que des juges iniques peuvent tout contre la personne d'un innocent et rien contre sa réputation; toute la France s'est fait inscrire chez moi depuis samedi!... La chose qui m'a le plus percé le cœur en ce funeste événement est l'impression fâcheuse qu'on a donnée au roi contre moi. On lui a dit que je prétendais à une célébrité séditieuse, mais on ne lui a pas dit que je n'ai fait que me défendre, que je n'ai cessé de faire sentir à tous les magistrats les conséquences qui pouvaient résulter de ce ridicule procès. Vous le savez, mon ami, j'avais mené jusqu'à ce jour une vie tranquille et douce, et je n'aurais jamais écrit sur la chose publique, si une foule d'ennemis puissans ne s'étaient réunis pour me perdre. Devais-je me laisser écraser sans me justifier? Si je l'ai fait avec trop de vivacité, est-ce une raison pour déshonorer ma famille et moi, et retrancher de la société un sujet honnête dont peut-être on eût pu employer les talens avec utilité pour le service du roi et de l'état? J'ai de la force pour supporter un malheur que je n'ai pas mérité; mais mon père, qui a soixante-dix-sept ans d'honneur et de travaux sur la tête, et qui meurt de douleur, mes sœurs, qui sont femmes et faibles, dont l'une vomit le sang et dont l'autre est suffoquée, voilà ce qui me tue et ce dont on ne me consolera point.

« Recevez, mon généreux ami, les témoignages sincères de l'ardente reconnaissance avec laquelle je suis, etc.

« BEAUMARCHAIS. »

Cette lettre, qui jure avec l'état d'exaltation et d'ivresse dans lequel on se représente naturellement Beaumarchais au moment où des princes du sang le qualifiaient de *grand citoyen,* cette lettre avait un but; elle était adressée au fermier-général La Borde, qui était en même temps premier valet de chambre du roi Louis XV. M. de La Borde aimait les arts; il composait d'assez mauvaise musique d'opéra (1); il était lié avec Beaumarchais, et, jouissant d'un certain crédit par ses fonctions intimes auprès de Louis XV, il défendait de son mieux, contre les préventions du roi, l'audacieux plaideur qu'on appelait alors à la cour le *Wilkes français*, par allusion au tribun qui, à la même époque, agitait l'Angleterre.

On se souvient que Louis XV avait fait imposer d'autorité à Beau-

(1) C'est lui qui a mis en musique l'opéra de *Pandore,* par Voltaire.

marchais un silence absolu, et l'empêchait ainsi de se pourvoir utilement en cassation. Un jour, en parlant de ce dernier avec La Borde, il lui dit : « On prétend que ton ami a un talent supérieur pour la négociation; si on pouvait l'employer avec succès et secrètement dans une affaire qui m'intéresse, ses affaires à lui s'en trouveraient bien. » Or voici le grave sujet d'inquiétude qui tourmentait les derniers jours du vieux roi.

Il y avait alors à Londres un aventurier bourguignon nommé Morande, qui, à la suite de quelques démêlés avec la justice, avait été forcé de se réfugier en Angleterre; là, spéculant sur l'attrait du scandale, il publiait sous ce titre impudent, *le Gazetier cuirassé*, un libelle périodique parfaitement digne de l'impudence de son titre. Étendant et perfectionnant cette honnête industrie, il adressait de temps en temps à divers personnages importans de France une sommation de payer telle ou telle somme, s'ils ne voulaient voir paraître sur leur compte quelque libelle effronté; il pratiquait en un mot, avec moins de célébrité, l'ignoble métier qui au XVIe siècle avait fait surnommer l'Arétin *le fléau des princes*. Pour un industriel de cette sorte, Mme Du Barry était naturellement une mine d'or; aussi avait-il écrit à cette dame en lui annonçant la publication prochaine (sauf le cas d'une belle rançon) d'un ouvrage intéressant dont sa vie était le sujet, et dont il lui envoyait le prospectus avec ce titre alléchant pour les amateurs de scandale : *Mémoires secrets d'une femme publique*. Une autre personne que Mme Du Barry eût pu mépriser l'outrage de ce pamphlétaire, ou le traduire devant la justice anglaise; on conçoit que Mme Du Barry ne pouvait prendre ni l'un ni l'autre de ces deux partis. Alarmée et furieuse, elle avait communiqué sa crainte et sa colère à Louis XV, qui avait commencé par faire demander au roi d'Angleterre l'extradition de ce Morande. Le gouvernement anglais avait répondu que, si on ne voulait pas poursuivre judiciairement ce libelliste, il ne s'opposait point à ce qu'on enlevât un homme aussi indigne de la protection des lois anglaises, mais qu'il ne pouvait concourir à cet enlèvement, qu'il ne pouvait même le permettre qu'à une condition : c'est qu'il serait accompli dans le plus grand secret, et de manière à ne pas blesser les susceptibilités de l'opinion sur l'indépendance du sol anglais. Le gouvernement français avait donc envoyé à Londres une brigade d'agens de police pour s'emparer secrètement de Morande; mais l'aventurier était rusé et alerte : il avait à Paris des correspondans, haut placés peut-être, qui l'avaient prévenu de l'expédition, et, non content de prendre ses mesures pour la rendre infructueuse, il l'avait dénoncée dans les journaux de Londres, en se donnant comme un proscrit politique qu'on osait poursuivre jusque sur le sol de la liberté, usurpant ainsi,

au profit d'une industrie infâme, la noble hospitalité que l'Angleterre accorde aux vaincus de tous les partis. Le public anglais s'était ému, et quand les agens français arrivèrent, ils furent désignés au peuple, qui se mit en devoir de les jeter dans la Tamise. Ils n'eurent que le temps de se cacher, et repartirent au plus vite, très effrayés et jurant qu'on ne les y prendrait plus.

Fier de ce succès, Morande pressa la publication de l'ouvrage scandaleux qu'il avait rédigé. Trois mille exemplaires étaient déjà imprimés et prêts à partir pour la Hollande et l'Allemagne, pour être ensuite répandus en France. Louis XV, Mme Du Barry, les ministres d'Aiguillon et Maupeou, tous également compromis dans ce livre, cherchaient en vain les moyens de le détruire. Ne pouvant plus faire pendre l'auteur, le gouvernement français lui avait envoyé divers agens pour l'acheter. Morande se tenait en défiance, ne se laissait point approcher, et, bien qu'il ne fût qu'un spéculateur éhonté, il se posait devant le peuple anglais en vengeur de la morale publique. Tel était l'état des choses, lorsque Louis XV, à bout de moyens, fit proposer par M. de La Borde à Beaumarchais de partir pour Londres, de s'aboucher avec le *gazetier cuirassé,* d'acheter à tout prix son silence et la destruction de ses mémoires sur Mme Du Barry.

La mission de protéger l'honneur d'une personne aussi peu honorable que Mme Du Barry n'était pas, il faut en convenir, une mission d'un ordre très relevé; mais, outre qu'ici l'intérêt d'un roi de France se trouvait malheureusement associé à celui de sa trop célèbre maîtresse, il faut, avant de jeter la pierre à Beaumarchais, apprécier équitablement sa situation. Il faut se souvenir qu'injustement flétri par des magistrats décriés qui avaient été juges dans leur propre cause, il voyait ses moyens de réhabilitation paralysés par l'expresse défense d'un roi qui pouvait tout, qui pouvait lui ouvrir ou lui fermer à volonté les voies du recours en cassation, qui pouvait lui rendre son crédit, sa fortune, son état civil, et ce roi tout puissant lui demandait un service personnel en l'assurant de sa reconnaissance. L'époque où nous vivons est à coup sûr infiniment recommandable par l'austérité de ses *principes* et surtout de ses *pratiques :* cependant il ne nous est pas bien démontré que dans des circonstances semblables on ne trouverait personne pour courir au-devant de la mission que Beaumarchais se contentait d'accepter.

L'adversaire de Goëzman partit donc pour Londres en mars 1774, et comme la célébrité de son véritable nom aurait pu nuire au succès de ses opérations, il prit le faux nom de *Ronac*. En quelques jours, il avait gagné la confiance du libelliste, s'était rendu maître d'une négociation qui traînait depuis dix-huit mois, et, reparaissant à Versailles avec un exemplaire des mémoires tant redoutés et le manu-

scrit d'un autre libelle du même auteur, il venait prendre les ordres du roi pour un arrangement définitif. Louis XV, surpris de la promptitude de ce succès, lui en témoigna sa satisfaction et le renvoya au duc d'Aiguillon pour s'entendre sur les prétentions de Morande. Le ministre, fortement attaqué dans le libelle en question, tenait beaucoup moins à le détruire qu'à connaître au juste les liaisons de l'auteur en France. De là une scène avec Beaumarchais qui fait honneur à ce dernier et que nous devons reproduire pour montrer comment il comprenait et limitait lui-même le rôle un peu équivoque que sa situation l'avait forcé d'accepter :

« Trop heureux, écrit Beaumarchais dans un mémoire inédit adressé à Louis XVI après la mort de son aïeul, trop heureux de parvenir à supprimer ces libelles sans en faire un vil moyen de tourmenter sur des soupçons tous les gens qui pourraient déplaire, je refusai de jouer le rôle infâme de délateur, de devenir l'artisan d'une persécution peut-être générale et le flambeau d'une guerre de bastille et de cachots. M. le duc d'Aiguillon, en colère, fit part au roi de mes refus. Sa majesté, avant de me condamner, voulut savoir mes raisons. J'eus le courage de répondre que je trouverais des moyens de mettre le roi hors d'inquiétude sur toute espèce de libelles pour le présent et l'avenir, mais que, sur les notions infidèles ou les aveux perfides d'un homme aussi mal famé que l'auteur, je croirais me déshonorer entièrement, si je venais accuser en France des gens qui peut-être n'auraient pas eu plus de part que moi à ces indignes productions. Enfin je suppliai le roi de ne me pas charger de cette odieuse commission, à laquelle j'étais moins propre que personne. Le roi voulut bien se rendre à mes raisons; mais M. le duc d'Aiguillon garda de mes refus un ressentiment dont il me donna les preuves les plus outrageantes à mon second voyage. J'en fus découragé au point que, sans un ordre très particulier du roi, j'aurais tout abandonné. Non-seulement le roi voulut que je retournasse à Londres, mais il m'y renvoya avec la qualité de son commissaire de confiance pour lui répondre en mon nom de la destruction totale de ces libelles par le feu. »

Le manuscrit et les trois mille exemplaires des mémoires sur Mme Du Barry furent en effet brûlés, aux environs de Londres, dans un four à plâtre. Seulement on ne se douterait guère de ce que coûta cette intéressante opération. Pour acheter le silence d'un Morande et préserver des atteintes de sa plume la réputation de Mme Du Barry, le gouvernement français donna à cet aventurier 20,000 francs comptant, plus 4,000 francs de rente viagère, afin de lui fournir apparemment la facilité d'être honnête homme, si l'envie lui en prenait. On a prétendu à tort (1) que cette pension de 4,000 francs fut supprimée sous le règne suivant; ce n'était point une pension, c'était un

(1) Dans la *Biographie universelle* de Michaud, qui consacre à ce Morande un assez long article.

contrat de rente : le libelliste avait pris ses précautions, sa rente ne fut donc point supprimée. Seulement, sur sa demande, le ministère de Louis XVI lui racheta, moyennant une nouvelle somme de 20,000 francs, la moitié de cette rente viagère. C'était payer bien cher l'honneur de Mme Du Barry. Du reste, ce Morande avait su se rendre utile; comme cela arrive assez fréquemment, il était passé de l'état de libelliste à celui d'espion. « C'était, écrit Beaumarchais à M. de Sartines, un audacieux braconnier, j'en ai fait un excellent garde-chasse. » Durant les deux ans que Beaumarchais consacra à surveiller cette fabrique de libelles établie à Londres, qu'il appelle dans une de ses lettres *un nid de vipères,* Morande, qui vivait au milieu de tous les aventuriers dont se composait alors l'émigration française, lui fut d'un assez grand secours. Plus tard, dans l'affaire d'Amérique, Morande lui fournissait encore des renseignemens utiles. Ces relations avec un homme très mal famé ayant été publiquement, dans une polémique célèbre, reprochées à Beaumarchais par Mirabeau, qui, de son côté, n'avait pas toujours fréquenté des saints, j'ai voulu m'en faire une idée exacte en parcourant une liasse de lettres de cet aventurier. Ces lettres, dans leur ensemble, font honneur à Beaumarchais. Le ton de Morande n'est point un ton de familiarité, mais de respect. C'est un drôle assez spirituel, qui a épousé une femme estimable et qu'il rend fort malheureuse. Beaumarchais, dont le ton est presque toujours austère, lui prodigue les réprimandes et les bons conseils, tandis que Morande, de son côté, prodigue, en même temps que les demandes d'argent, les assurances de repentir, les promesses de bonne conduite. Il paraît qu'en vieillissant, ce Morande, rentré dans son pays après la révolution, s'était amélioré, et vivait assez honnêtement. C'est à lui que sont adressées deux des lettres publiées dans l'édition générale des œuvres de Beaumarchais, qui font le plus d'honneur à la vieillesse de ce dernier (1). La lettre inédite par laquelle s'ouvre cette correspondance, et qui suit immédiatement la destruction des mémoires sur Mme Du Barry, donnera une idée du ton de Beaumarchais avec Morande :

« Vous avez fait de votre mieux, monsieur, écrit Beaumarchais, pour me

(1) C'est dans une de ces lettres, datée du 6 juin 1797, que Beaumarchais défend en termes nobles et simples le dogme de l'immortalité de l'âme contre le scepticisme du vieux Morande, qui, quoique devenu meilleur, se sentait encore assez de méfaits sur la conscience pour aimer à douter de la vie future. Dans une autre lettre, Beaumarchais lui écrit : « Vous êtes devenu un honorable citoyen; ne redescendez jamais de la hauteur où vous voilà. » Cette lettre est adressée à M. T... — Morande portait deux noms. Celui de T... étant son nom d'honnête homme, nous n'avons pas voulu le reproduire ici, dans la crainte d'affliger ses descendans, si par hasard il en a laissé. C'est encore par erreur que la *Biographie universelle* fait périr Morande aux massacres de septembre : il se portait parfaitement bien à cette époque, et il a survécu à Beaumarchais.

prouver que vous rentriez de bonne foi dans les sentimens et la conduite d'un Français honnête, dont votre cœur vous a reproché longtemps avant moi de vous être écarté; c'est en me persuadant que vous avez dessein de persister dans ces louables résolutions que je me fais un plaisir de correspondre avec vous. Quelle différence de destinée entre nous! Le hasard me suscite pour arrêter la publication d'un ouvrage scandaleux; je travaille jour et nuit pendant six semaines; je fais près de sept cents lieues (1), je dépense près de 500 louis pour empêcher des maux sans nombre. Vous gagnez à ce travail 100,000 francs et votre tranquillité, et moi je ne sais plus même si je serai jamais remboursé de mes frais de voyages. »

L'opération, en effet, avait été plus fructueuse pour le libelliste que pour l'agent de Louis XV. Tandis que le premier touchait 20,000 fr. et son contrat de 4,000 francs de rente, Beaumarchais, revenant à Versailles pour recevoir les remercîmens du vieux roi et se disposant à lui rappeler ses promesses, le trouvait mourant. Quelques jours après, Louis XV était mort. « J'admire, écrit-il à cette même date, j'admire la bizarrerie du sort qui me poursuit. Si le roi eût vécu en santé huit jours de plus, j'étais rendu à mon état, que l'iniquité m'a ravi. J'en avais sa parole royale, et l'animadversion injuste qu'on lui avait inspirée contre moi était changée en une bienveillance même de prédilection. » Le nouveau roi, s'inquiétant beaucoup moins que Louis XV de la réputation de Mme Du Barry, devait attacher beaucoup moins de prix aux services rendus par Beaumarchais dans cette circonstance. Cependant la fabrique de libelles établie à Londres ne chômait pas. Louis XVI et sa jeune épouse étaient à peine montés sur le trône au milieu des applaudissemens de la France, heureuse de voir enfin mettre un terme aux scandales du règne précédent, que déjà s'ourdissait contre eux et surtout contre la reine un travail ténébreux de mensonge et de calomnie. Ces outrages anonymes, que la lutte des opinions sous les gouvernemens libres rend à la fois plus rares et moins dangereux, deviennent des affaires d'état sous le régime du silence. La polémique absente est naturellement remplacée par la diffamation, et la vie des pouvoirs s'use à combiner de petits moyens pour détruire de petits obstacles qui se reproduisent et se multiplient sans cesse. La mission remplie par Beaumarchais sous Louis XV fit qu'on songea à l'employer de nouveau dans des affaires de même nature. En passant de la direction de la police au ministère de la marine, M. de Sartines avait conservé avec lui des relations amicales; lui-même, dans la triste situation qu'il devait au parlement Maupeou, sentait le besoin de ne pas se laisser oublier par le nouveau gouvernement. Il y avait de plus ici pour lui un attrait qui

(1) Dans ces sept cents lieues, Beaumarchais comptait plusieurs voyages de Paris à Londres et de Londres à Paris, et un voyage fait en Hollande pour arrêter une édition de l'ouvrage de Morande.

n'existait pas dans la mission précédente. Travailler pour Louis XV et Mme Du Barry avait été une affaire de nécessité; servir les intérêts d'un roi jeune, loyal, honnête, empêcher la calomnie de ternir de son souffle impur le respect dû à une jeune, belle et vertueuse reine, pouvait certainement inspirer à Beaumarchais un zèle louable et sincère. Aussi, dans cette circonstance, il n'attend pas qu'on le recherche; c'est lui qui se met en avant. « Tout ce que le roi voudra savoir seul et promptement, écrit-il à M. de Sartines, tout ce qu'il voudra faire faire vite et secrètement, — me voilà : j'ai à son service une tête, un cœur, des bras et point de langue. — Avant ceci, je n'avais jamais voulu de patron; celui-là me plaît : il est jeune, il veut le bien, l'Europe l'honore, et les Français l'adorent. Que chacun dans sa sphère aide ce jeune prince à mériter l'admiration du monde entier, dont il a déjà l'estime. »

Le zèle de Beaumarchais ne pouvant point, à cause de son *blâme*, être utilisé officiellement, c'est toujours en qualité d'agent secret que le gouvernement de Louis XVI l'envoie de nouveau à Londres en juin 1774. Il s'agissait encore d'arrêter la publication d'un libelle qu'on jugeait dangereux. Celui-ci était intitulé : *Avis à la branche espagnole sur ses droits à la couronne de France, à défaut d'héritiers.* Sous cette apparence de dissertation politique, le pamphlet en question était spécialement dirigé contre la reine Marie-Antoinette; on n'en connaissait pas l'auteur; on savait seulement que la publication en était confiée à un Juif italien nommé Guillaume Angelucci, qui portait en Angleterre le nom de William Hatkinson, qui usait d'une foule de précautions pour garantir son incognito, et qui avait à sa disposition assez d'argent pour faire imprimer en même temps deux éditions considérables de son libelle, l'une à Londres, l'autre à Amsterdam.

En acceptant cette seconde mission, qui devait être pour lui féconde en aventures, Beaumarchais, soit qu'il éprouvât le besoin de rehausser un peu son rôle, soit qu'il jugeât que ce témoignage de confiance était nécessaire à son succès, avait demandé un ordre écrit de la main du roi. Le roi de son côté, craignant sans doute que le négociateur n'abusât de son nom, s'y était refusé. Beaumarchais était parti néanmoins; mais il était habile, tenace, peu accoutumé à renoncer à ce qu'il voulait, et c'est un spectacle assez curieux que de l'observer, dans une série de lettres à M. de Sartines, revenant sans cesse à la charge et sous mille formes différentes, jusqu'à ce qu'il ait enfin obtenu ce qu'on lui a d'abord refusé. « Il ne peut rien faire sans cet ordre écrit de la main du roi. Lord Rochford, l'ancien ambassadeur d'Angleterre à Madrid, avec lequel il est lié, et qui pourrait le servir utilement comme ministre à Londres, ne se mettra point en avant, s'il n'est pas certain qu'il s'agit de rendre au roi un service personnel;

comment peut-on craindre qu'il compromette le nom du roi? — Ce nom sacré, dit-il, sera regardé par moi comme les Israélites envisageaient le nom suprême de Jéhova, dont ils n'osaient proférer les syllabes que dans la suprême nécessité... La présence du roi, dit-on, vaut cinquante mille hommes à l'armée; qui sait combien son nom m'épargnera de guinées?» Après avoir développé ce thème de la manière la plus variée, Beaumarchais, voyant qu'il ne réussit pas, entreprend de prouver à M. de Sartines que, s'il n'obtient pas ce qu'il désire, sa mission échoue, et que si elle échoue, M. de Sartines lui-même est perdu.

« Si l'ouvrage voit le jour, écrit-il, la reine, outrée avec justice, saura bientôt qu'il a pu être supprimé, et que vous et moi nous nous en sommes mêlés. Je ne suis rien encore, moi, et ne puis pas tomber de bien haut; mais vous! Connaissez-vous quelque femme irritée qui pardonne? On a bien arrêté, dira-t-elle, l'ouvrage qui outrageait le feu roi et sa maîtresse : par quelle odieuse prédilection a-t-on laissé répandre celui-ci? Examinera-t-elle si l'intrigue qui la touche n'est pas mieux tissue que l'autre, et si les précautions n'ont pas été mieux prises par ceux qui l'ont ourdie? Elle ne verra que vous et moi. Faute de savoir à qui s'en prendre, elle fera retomber sur nous toute sa colère, dont le moindre effet sera d'insinuer au roi que vous n'êtes qu'un ministre maladroit, de peu de ressources, et peu propre aux grandes choses. Pour moi, je serai regardé peut-être comme un homme gagné par l'adversaire, quel qu'il soit; on ne me fera pas même la grâce de croire que je ne suis qu'un sot, on pensera que je suis un méchant. Alors attendons-nous, vous à voir votre crédit s'affaiblir, tomber et se détruire en peu de temps, et moi à devenir ce qu'il plaira au sort qui me poursuit. »

Dans la même lettre, Beaumarchais indique un procédé assez ingénieux à l'usage des diplomates qui auraient encore le malheur de rougir :

« J'ai vu le lord Rochford, écrit-il, je l'ai trouvé aussi affectueux qu'à l'ordinaire; mais, à l'explication de mon affaire, il est resté froid comme glace. Je l'ai retourné de toutes façons : j'ai invoqué l'amitié, réclamé la confiance, échauffé l'amour-propre par l'espoir d'être agréable à notre roi; mais j'ai pu juger à la nature de ses réponses qu'il regarde ma commission comme une affaire de police, d'espionnage, en un mot de sous-ordre, et, cette idée qu'il a prise ayant subitement porté l'humiliation et le dépit dans mon cœur, j'ai rougi comme un homme qui se serait dégradé par une vile commission. Il est vrai que, me sentant rougir, je me suis baissé, comme si ma boucle m'eût blessé le pied, en disant : *Pardon, mylord!* de sorte qu'en me relevant ma rougeur a pu passer pour l'effet naturel de la chute du sang dans la tête, relativement à la posture que j'avais prise. Il n'est pas très rusé, notre lord; quoi qu'il en soit, il ne me servira point, et je cours le plus grand risque de ne pas réussir. J'en ai plus haut établi les funestes conséquences; ceci peut être le grain d'un orage dont tout le mal se résoudra sur votre tête et sur la mienne.

« Vous devez faire l'impossible pour amener le roi à m'envoyer un ordre ou mission signé de lui, dans les termes à peu près que j'ai indiqués dans mon second extrait, et que je copierai à la fin de cette lettre. Cette besogne est aussi délicate qu'essentielle aujourd'hui pour vous. Il est venu à Londres tant de gueux, de roués ou d'espèces relativement au dernier libelle, que tout ce qui paraît tenir au même objet ne peut être vu dans ce pays qu'avec beaucoup de mépris. C'est là le fond de votre argument auprès du roi; faites-lui seulement le détail de ma visite au lord. Il est certain qu'on ne peut pas exiger décemment que ce ministre, tout mon ami qu'il est, se livre à moi pour le service de mon maître, si ce maître ne met aucune différence entre la mission délicate et secrète dont il honore un homme honnête et l'ordre dont il fait charger un exempt de police qui marche à une expédition de son ressort. »

Dans cette longue dépêche à M. de Sartines, dont nous ne citons qu'une petite partie, on peut reconnaître, sans parler de la liberté extrême des rapports de Beaumarchais avec le ministre, avec quelle insistance habile il ramène tout à son idée fixe, obtenir un ordre écrit de la main du roi. Il y a sans doute de l'exagération dans son thème. C'est un homme qui veut se faire valoir et gagner du terrain, qui grossit de son mieux et l'importance d'un libelle, et le danger de déplaire à une reine irritée, et la fragilité d'un ministre; mais il y a du vrai aussi dans ce thème, applicable aux gouvernemens où les questions de personnes absorbent toutes les autres, et M. de Sartines finit sans doute par croire que sa destinée ministérielle est liée en effet à l'accomplissement des désirs de Beaumarchais, car il fait copier au jeune roi le modèle d'un ordre que son correspondant, avec un aplomb merveilleux, a rédigé lui-même, et qui est ainsi conçu :

« Le sieur de Beaumarchais, chargé de mes ordres secrets, partira pour sa destination le plus tôt qu'il lui sera possible; la discrétion et la vivacité qu'il mettra dans leur exécution sont la preuve la plus agréable qu'il puisse me donner de son zèle pour mon service.

« LOUIS. »

« Marly, le 10 juillet 1774. »

Je n'ai pas retrouvé dans les papiers le texte de cet ordre, écrit de la main du roi; mais je vois, dans la lettre qui suit celle qu'on vient de lire, que Beaumarchais l'a enfin reçu :

« L'ordre de mon maître, écrit-il à M. de Sartines, est encore vierge, c'est-à-dire qu'il n'a été vu de personne; mais s'il ne m'a pas encore servi relativement aux autres, il ne m'en a pas moins été d'un merveilleux secours pour moi-même, en multipliant mes forces et en doublant mon courage. »

Dans une autre dépêche, Beaumarchais écrit au roi lui-même en ces termes :

« Un amant porte à son col le portrait de sa maîtresse; un avare y attache ses clefs, un dévot son reliquaire; moi, j'ai fait faire une boîte d'or ovale,

grande et plate, en forme de lentille, dans laquelle j'ai enfermé l'ordre de Votre Majesté, que j'ai suspendu avec une chaînette d'or à mon col, comme la chose la plus nécessaire à mon travail et la plus précieuse pour moi. »

Voilà donc Beaumarchais, décoré de sa boîte d'or pendue à son col, qui se met à l'œuvre pour s'emparer de l'esprit du Juif Angelucci, et le déterminer à la destruction d'un libelle pour la publication duquel les ennemis secrets de la reine lui ont promis monts et merveilles. Il y parvient à grand renfort d'éloquence, mais aussi, comme toujours, à grand renfort d'argent. Moyennant 1,400 livres sterling, environ 35,600 francs, le Juif renonce à sa spéculation. Le manuscrit et 4,000 exemplaires sont brûlés à Londres. Les deux contractans se rendent ensuite à Amsterdam pour y détruire également l'édition hollandaise. Beaumarchais fait prendre par écrit à Angelucci les plus beaux engagemens du monde, et, tranquille sur son opération, il se livre au plaisir de visiter Amsterdam en touriste. Tout à coup il apprend que le rusé Juif, dont il se croyait sûr, est parti brusquement et secrètement pour Nuremberg, emportant, avec l'argent qu'il a reçu de lui, un exemplaire échappé à sa vigilance, qu'il va faire réimprimer en français et en italien. Beaumarchais devient furieux, et se prépare à le poursuivre. Ses lettres, à cette période de sa négociation, sont d'une vivacité fiévreuse :

« Je suis comme un lion, écrit-il à M. de Sartines. Je n'ai plus d'argent, mais j'ai des diamans, des bijoux, je vais tout vendre, et, la rage dans le cœur, je vais recommencer à postillonner... Je ne sais pas l'allemand, les chemins que je vais prendre me sont inconnus, mais je viens de me procurer une bonne carte, et je vois déjà que je vais à Nimègue, à Clèves, à Dusseldorf, à Cologne, à Francfort, à Mayence, et enfin à Nuremberg. J'irai jour et nuit, si je ne tombe pas de fatigue en chemin. Malheur à l'abominable homme qui me force à faire trois ou quatre cents lieues de plus, quand je croyais m'aller reposer! Si je le trouve en chemin, je le dépouille de ses papiers et je le tue, pour prix des chagrins et des peines qu'il me cause. »

Telles sont les dispositions d'esprit dans lesquelles Beaumarchais court après le Juif Angelucci à travers l'Allemagne. Il le rencontre enfin près de Nuremberg à l'entrée de la forêt de Neuchstadt, trottant sur un petit cheval et ne se doutant guère du désagrément qui galope derrière lui. Au bruit de la chaise de poste, il se retourne, et, reconnaissant Beaumarchais, il se précipite dans le bois ; Beaumarchais saute de sa chaise et court, le pistolet au poing, sur le Juif, dont le cheval, gêné par les arbres, qui deviennent de plus en plus serrés, est bientôt forcé de s'arrêter. Beaumarchais le prend par la botte, le jette à bas de son cheval, lui fait retourner ses poches et vider sa valise, au fond de laquelle il retrouve l'exemplaire soustrait à sa vigilance. Cependant les supplications de l'Israélite adoucissent

un peu l'humeur féroce que nous avons vu Beaumarchais manifester tout à l'heure, car non-seulement il ne le tue point, mais encore il lui laisse une partie des billets de banque qu'il lui avait donnés précédemment. Après cette opération, il traversait de nouveau la forêt pour regagner sa voiture, lorsque survient un nouvel incident, déjà connu par une lettre publiée dans les œuvres de Beaumarchais. Au moment où il venait de quitter le Juif Angelucci, il se voit à son tour attaqué par deux brigands, dont l'un, armé d'un long couteau, lui demande la bourse ou la vie. Il fait feu sur lui de son pistolet, l'amorce ne prend pas; terrassé par derrière, il reçoit en pleine poitrine un coup de couteau qui, heureusement, rencontre la fameuse boîte d'or contenant le billet de Louis XVI : la pointe glisse sur le métal, sillonne la poitrine, et va percer le menton de Beaumarchais. Il se relève par un effort désespéré, arrache au brigand ce couteau, dont la lame lui déchire la main, le terrasse à son tour et se prépare à le garrotter; mais le second brigand, qui s'est d'abord enfui, revient avec des compagnons, et la scène allait devenir funeste pour l'agent secret de Louis XVI, lorsque l'arrivée de son laquais et le son du cor du postillon mettent les brigands en fuite (1).

Tout ce récit est tellement romanesque, que l'on hésiterait à y croire, si dans le dossier de toute l'affaire ne se trouvait un procès-verbal dressé par le bourguemestre de Nuremberg, sur l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, et à la suite d'un autre incident non moins étrange qu'on va raconter aussi. Dans ce procès-verbal, en date du 17 septembre 1774, le bourgeois Conrad Gruber, tenant l'auberge du *Coq-Rouge* à Nuremberg, expose comment M. de Ronac (c'est-à-dire Beaumarchais) est arrivé chez lui blessé au visage et à la main le 14 août au soir après la scène du bois, et il ajoute un détail qui confirme bien l'état de fièvre que nous avons cru reconnaître dans les lettres de Beaumarchais lui-même. « Il déclare qu'on avait remarqué en M. de Ronac beaucoup d'inquiétude, qu'il s'était levé de très grand matin et qu'il avait couru dans toute la maison, de manière qu'à juger de toute sa conduite, il paraissait avoir l'esprit un peu aliéné. » Une telle complication d'incidens pouvait bien en effet avoir produit sur le cerveau de Beaumarchais une excitation que ce digne Conrad Gruber prend pour de l'aliénation d'esprit; mais le voyageur n'était pas au bout de ses aventures, et la dernière devait encore dépasser en bizarrerie toutes les autres.

Craignant qu'après son départ de Nuremberg le Juif Angelucci ne s'y rendît avec quelque autre exemplaire du libelle et jugeant qu'il serait utile de le faire arrêter et conduire en France, Beaumarchais

(1) Dans sa lettre ostensible écrite d'Allemagne pour ses amis et qu'on a publiée, Beaumarchais ne raconte que la scène des deux brigands; il se tait sur toutes les circonstances relatives à sa mission secrète et au Juif Angelucci.

prend le parti de pousser jusqu'à Vienne, de demander une audience à Marie-Thérèse, et de solliciter de l'impératrice un ordre pour l'extradition de cet homme. Les souffrances occasionnées par ses blessures lui rendant trop pénible le voyage par terre, il gagne le Danube, loue un bateau, s'embarque et arrive à Vienne. Ici nous le laisserons parler lui-même; le détail qui suit, complétement inconnu jusqu'à présent, est assez curieux et assez vivement raconté pour que la citation ne paraisse peut-être pas trop longue. Nous l'empruntons à un volumineux mémoire inédit adressé à Louis XVI par Beaumarchais après son retour en France, et daté du 15 octobre 1774.

« Mon premier soin à Vienne, écrit Beaumarchais, fut de faire une lettre pour l'impératrice. La crainte que la lettre ne fût vue de tout autre m'empêcha d'y expliquer le motif de l'audience que je sollicitais. Je tâchais simplement d'exciter sa curiosité. N'ayant nul accès auprès d'elle, je fus trouver M. le baron de Neny, son secrétaire, lequel, sur mon refus de lui dire ce que je désirais, et sur mon visage balafré, me prit apparemment pour quelque officier irlandais ou quelque aventurier blessé qui voulait arracher quelques ducats à la compassion de sa majesté. Il me reçut au plus mal, refusa de se charger de ma lettre, à moins que je ne lui disse mon secret, et m'aurait enfin tout à fait éconduit, si, prenant à mon tour un ton aussi fier que le sien, je ne l'avais assuré que je le rendais garant envers l'impératrice de tout le mal que son refus pouvait faire à la plus importante opération, s'il ne se chargeait à l'instant de rendre ma lettre à sa souveraine.

« Plus étonné de mon ton qu'il ne l'avait été de ma figure, il prend ma lettre en rechignant, et me dit que je ne devais pas espérer pour cela que l'impératrice consentît à me voir. — Ce n'est pas, monsieur, ce qui doit vous inquiéter. Si l'impératrice me refuse audience, vous et moi nous aurons fait notre devoir, le reste est à la fortune.

« Le lendemain, l'impératrice voulut bien m'aboucher avec M. le comte de Seilern, président de la régence à Vienne, qui, sur le simple exposé d'une mission émanée du roi de France, que je me réservais d'expliquer à l'impératrice, me proposa de me conduire sur-le-champ à Schœnbrunn, où était sa majesté. Je m'y rendis, quoique les courses de la veille eussent beaucoup aggravé mes souffrances.

« Je présentai d'abord à l'impératrice l'ordre de votre majesté, sire, dont elle me dit reconnaître parfaitement l'écriture, ajoutant que je pouvais parler librement devant le comte de Seilern, pour lequel sa majesté m'assura qu'elle n'avait rien de caché, et des avis duquel elle s'était toujours bien trouvée.

« — Madame, lui dis-je, il s'agit bien moins ici d'un intérêt d'état proprement dit que des efforts que de noirs intrigans font en France pour détruire le bonheur de la reine en troublant le repos du roi. — Je lui fis alors le détail qu'on vient de lire (1). A chaque circonstance, joignant les mains de surprise, l'impératrice répétait : Mais, monsieur, où avez-vous pris un zèle aussi ardent pour les intérêts de mon gendre et surtout de ma fille?

(1) C'est-à-dire le récit de toute l'affaire que nous avons résumé plus haut jusqu'à l'arrivée à Vienne.

« — Madame, j'ai été l'un des hommes les plus malheureux de France sur la fin du dernier règne. La reine en ces temps affreux n'a pas dédaigné de montrer quelque sensibilité pour toutes les horreurs qu'on accumulait sur moi. En la servant aujourd'hui, sans espoir même qu'elle en soit jamais instruite, je ne fais qu'acquitter une dette immense; plus mon entreprise est difficile, plus je suis enflammé pour sa réussite. La reine a daigné dire un jour hautement que je montrais dans mes défenses trop de courage et d'esprit pour avoir les torts qu'on m'imputait; que dirait-elle aujourd'hui, madame, si, dans une affaire qui intéresse également elle et le roi, elle me voyait manquer de ce courage qui l'a frappée, de cette conduite qu'elle appelle esprit? Elle en conclurait que j'ai manqué de zèle. Cet homme, dirait-elle, a bien réussi en huit jours de temps à détruire un libelle qui outrageait le feu roi et sa maîtresse, lorsque les ministres anglais et français faisaient depuis dix-huit mois de vains efforts pour l'empêcher de paraître. Aujourd'hui, chargé d'une pareille mission qui nous intéresse, il manque d'y réussir : ou c'est un traître, ou c'est un sot, et dans les deux cas il est également indigne de la confiance qu'on a en lui. Voilà, madame, les motifs supérieurs qui m'ont fait braver tous les dangers, mépriser les douleurs et surmonter tous les obstacles.

« — Mais, monsieur, quelle nécessité à vous de changer de nom?

« — Madame, je suis trop connu malheureusement sous le mien dans toute l'Europe lettrée, et mes défenses imprimées dans ma dernière affaire ont tellement échauffé tous les esprits en ma faveur, que, partout où je parais sous le nom de Beaumarchais, soit que j'excite l'intérêt d'amitié ou celui de compassion, ou seulement de curiosité, l'on me visite, l'on m'invite, l'on m'entoure, et je ne suis plus libre de travailler aussi secrètement que l'exige une commission aussi délicate que la mienne. Voilà pourquoi j'ai supplié le roi de me permettre de voyager avec le nom de *Ronac*, sous lequel est mon passe-port.

« L'impératrice me parut avoir la plus grande curiosité de lire l'ouvrage dont la destruction m'avait coûté tant de peines. Sa lecture suivit immédiatement notre explication. Sa majesté eut la bonté d'entrer avec moi dans les détails les plus intimes à ce sujet; elle eut aussi celle de m'écouter beaucoup. Je restai plus de trois heures et demie avec elle, et je la suppliai bien des fois avec les plus vives instances de ne pas perdre un moment pour envoyer à Nuremberg. — Mais cet homme aura-t-il osé s'y montrer, sachant que vous y alliez vous-même? me dit l'impératrice. — Madame, pour l'engager encore plus à s'y rendre, je l'ai trompé en lui disant que je rebroussais chemin et reprenais sur-le-champ la route de France. D'ailleurs il y est ou n'y est pas. Dans le premier cas, en le faisant conduire en France, votre majesté rendra un service essentiel au roi et à la reine; dans le second, ce n'est tout au plus qu'une démarche perdue, ainsi que celle que je supplie votre majesté de faire faire secrètement en fouillant pendant quelque temps toutes les imprimeries de Nuremberg, afin de s'assurer qu'on n'y réimprime pas cette infamie; car, par les précautions que j'ai prises ailleurs, je réponds aujourd'hui de l'Angleterre et de la Hollande.

« L'impératrice poussa la bonté jusqu'à me remercier du zèle ardent et raisonné que je montrais; elle me pria de lui laisser la brochure jusqu'au lendemain, en me donnant sa parole sacrée de me la faire remettre par M. de Seilern. — Allez vous mettre au lit, me dit-elle avec une grâce infinie; faites-vous

saigner promptement (1). On ne doit jamais oublier ici ni en France combien vous avez montré de zèle en cette occasion pour le service de vos maîtres.

« Je n'entre, sire, dans ces détails que pour mieux en faire sentir le contraste avec la conduite qu'on devait bientôt tenir à mon égard. Je retourne à Vienne, la tête encore échauffée de cette conférence; je jette sur le papier une foule de réflexions qui me paraissent très fortes relativement à l'objet que j'y avais traité; je les adresse à l'impératrice; M. le comte de Seilern se charge de les lui montrer. Cependant on ne me rend pas mon livre, et ce jour même, à neuf heures du soir, je vois entrer dans ma chambre huit grenadiers baïonnette au fusil, deux officiers l'épée nue, et un secrétaire de la régence porteur d'un mot du comte de Seilern, qui m'invite à me laisser arrêter, se réservant, dit-il, de m'expliquer de bouche les raisons de cette conduite que j'approuverai sûrement. — Point de résistance, me dit le chargé d'ordres.

« — Monsieur, répondis-je froidement, j'en fais quelquefois contre les voleurs, mais jamais contre les empereurs.

« On me fait mettre le scellé sur tous mes papiers. Je demande à écrire à l'impératrice, on me refuse. On m'ôte tous mes effets, couteau, ciseaux, jusqu'à mes boucles, et on me laisse cette nombreuse garde dans ma chambre, où elle est restée *trente et un jours* ou quarante-quatre mille six cent quarante minutes; car pendant que les heures courent si rapidement pour les gens heureux qu'à peine s'aperçoivent-ils qu'elles se succèdent, les infortunés hachent le temps de la douleur par minutes et par secondes, et les trouvent bien longues prises chacune séparément (2). Toujours un de ces grenadiers, la baïonnette au fusil, a eu pendant ce temps les yeux sur moi, soit que je fusse éveillé ou endormi.

« Qu'on juge de ma surprise, de ma fureur! Songer à ma santé dans ces momens affreux, cela n'était pas possible. La personne qui m'avait arrêté vint me voir le lendemain pour me tranquilliser. — Monsieur, lui dis-je, il n'y a nul repos pour moi jusqu'à ce que j'aie écrit à l'impératrice. Ce qui m'arrive est inconcevable. Faites-moi donner des plumes et du papier, ou préparez-vous à me faire enchaîner bientôt, car il y a de quoi devenir fou.

« Enfin l'on me permet d'écrire; M. de Sartines a toutes mes lettres, qui lui ont été envoyées : qu'on les lise, on y verra de quelle nature était le chagrin qui me tuait. Rien qui eût rapport à moi ne me touchait; tout mon désespoir portait sur la faute horrible qu'on commettait à Vienne contre les intérêts de votre majesté, en m'y retenant prisonnier. Qu'on me garrotte dans ma voiture, disais-je, et qu'on me conduise en France. Je n'écoute aucun amour-propre, quand le devoir devient si pressant. Ou je suis M. de Beaumarchais, ou je suis un scélérat qui en usurpe le nom et la mission. Dans les deux cas, il est contre toute bonne politique de me faire perdre un mois à Vienne. Si je suis un fourbe, en me renvoyant en France, on ne fait que hâter ma punition; mais si je suis Beaumarchais, comme il est inouï qu'on en doute après ce qui s'est passé, quand on serait payé pour nuire aux intérêts du roi mon maître, on

(1) Ces mots de l'impératrice : « Faites-vous saigner promptement, » pourraient bien être le résultat d'un sentiment analogue à celui de l'aubergiste Conrad Gruber.

(2) Souvenir d'horlogerie assez ingénieusement appliqué ici.

ne pourrait pas faire pis que de m'arrêter à Vienne dans un temps où je puis être si utile ailleurs. — Nulle réponse. On me laisse huit jours entiers livré à cette angoisse meurtrière. Enfin on m'envoie un conseiller de la régence pour m'interroger. — Je proteste, monsieur, lui dis-je, contre la violence qui m'est ici faite au mépris de tout droit des gens: je viens invoquer la sollicitude maternelle, et je me trouve accablé sous le poids de l'autorité impériale! — Il me propose d'écrire tout ce que je voudrai, dont il se rendra porteur. Je démontre dans mon écrit le tort qu'on fait aux intérêts du roi en me retenant les bras croisés à Vienne. J'écris à M. de Sartines; je supplie au moins qu'on fasse partir un courrier en diligence. Je renouvelle mes instances au sujet de Nuremberg. Point de réponse. On m'a laissé un mois entier prisonnier sans daigner me tranquilliser sur rien. Alors, ramassant toute ma philosophie et cédant à la fatalité d'une aussi fâcheuse étoile, je me livre enfin au soin de ma santé. Je me fais saigner, droguer, purger. On m'avait traité comme un homme suspect en m'arrêtant, comme un frénétique en m'ôtant rasoirs, couteaux, ciseaux, etc., comme un sot en me refusant des plumes et de l'encre, et c'est au milieu de tant de maux, d'inquiétudes et de contradictions, que j'ai attendu la lettre de M. de Sartines.

« En me la rendant le trente et unième jour de ma détention, on m'a dit: Vous êtes libre, monsieur, de rester ou de partir, selon votre désir ou votre santé. — Quand je devrais mourir en route, ai-je répondu, je ne resterai pas un quart d'heure à Vienne. On m'a présenté *mille ducats* de la part de l'impératrice. Je les ai refusés sans orgueil, mais avec fermeté. — Vous n'avez point d'autre argent pour partir, m'a-t-on dit, tous vos effets sont en France. — Je ferai donc mon billet de ce que je ne puis me dispenser d'emprunter pour mon voyage. — Monsieur, une impératrice ne prête point. — Et moi je n'accepte de bienfaits que de mon maître: il est assez grand seigneur pour me récompenser, si je l'ai bien servi; mais je ne recevrai rien, je ne recevrai surtout point de l'argent d'une puissance étrangère chez qui j'ai été si odieusement traité. — Monsieur, l'impératrice trouvera que vous prenez de grandes libertés avec elle d'oser la refuser. — Monsieur, la seule liberté qu'on ne puisse empêcher de prendre à un homme très respectueux, mais aussi cruellement outragé, est celle de refuser des bienfaits. Au reste le roi mon maître décidera si j'ai tort ou non de tenir cette conduite, mais jusqu'à sa décision je ne puis ni ne veux en avoir d'autre.

« Le même soir, je pars de Vienne, et, venant jour et nuit sans me reposer, j'arrive à Paris le neuvième jour de mon voyage, espérant y trouver des éclaircissemens sur une aventure aussi incroyable que mon emprisonnement à Vienne. La seule chose que M. de Sartines m'ait dite à ce sujet est que l'impératrice m'a pris pour un aventurier; mais je lui ai montré un ordre de la main de votre majesté, je suis entré dans des détails qui, selon moi, ne devaient laisser aucun doute sur mon compte. C'est d'après ces considérations que j'ose espérer, sire, que votre majesté voudra bien ne pas désapprouver le refus que je persiste à faire de l'argent de l'impératrice, et me permettre de le renvoyer à Vienne. J'aurais pu regarder comme une espèce de dédommagement flatteur de l'erreur où l'on était tombé à mon égard, ou un mot obligeant de l'impératrice, ou son portrait, ou telle autre chose honorable que

j'aurais pu opposer au reproche qu'on me fait partout d'avoir été arrêté à Vienne comme un homme suspect; mais de l'argent, sire! c'est le comble de l'humiliation pour moi, et je ne crois pas avoir mérité qu'on m'en fasse éprouver, pour prix de l'activité, du zèle et du courage avec lesquels j'ai rempli de mon mieux la plus épineuse commission.

« J'attends les ordres de votre majesté.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

C'est ainsi que se vérifiait, aux dépens de Beaumarchais, la justesse de la maxime de Talleyrand : « Surtout, messieurs, pas de zèle. » En se remuant à outrance pour une bagatelle, il gagnait un mois de prison, et quand il se plaignait à M. de Sartines, ce dernier lui répondait : « Que voulez-vous? l'impératrice vous a pris pour un aventurier. » Il y a, ce me semble, de la candeur dans l'étonnement de Beaumarchais, qui ne peut parvenir à comprendre que sa boîte d'or pendue au col, son billet royal, son ardeur fiévreuse, son abus des chevaux de poste, son changement de nom, son assassinat et ses brigands, le tout à propos d'une méchante brochure, aient formé un composé assez bizarre pour inspirer à Marie-Thérèse quelque défiance, et que ce qui devait, suivant lui, le rendre intéressant n'ait servi qu'à le rendre suspect de folie ou de fourberie. Il paraît cependant que, pour le consoler des mille ducats qu'il avait sur le cœur, on lui remit en échange un diamant avec autorisation de le porter comme un présent de l'impératrice.

Un mot enfin sur la carte à payer de cette *importante affaire*. Beaumarchais, dont le but principal, en ce moment, est d'obtenir que le roi facilite sa réhabilitation devant le nouveau parlement, travaille gratis, et ne demande rien pour lui-même; mais les chevaux de poste coûtent fort cher, et depuis le mois de mars, en y comprenant les voyages relatifs à Morande, dont les frais ne sont pas encore payés, il a fait en allées et venues, pour le service du roi, dix-huit cents lieues. Le total, y compris l'achat du libelle Angelucci et les frais de séjour en diverses villes, se monte à 2,783 guinées, c'est-à-dire plus de 72,000 fr. Ainsi, en faisant rentrer dans ce compte les 100,000 fr. donnés à Morande, on dépensait 172,000 francs, on employait pendant six mois toute l'activité d'un homme intelligent, et cela pour arriver à la destruction de deux méchantes rapsodies qui ne valaient pas 72 deniers. Singulier moyen d'arrêter la confection des libelles, et singulier emploi de la fortune publique!

Cependant, en déployant beaucoup d'activité pour des objets de peu d'importance, Beaumarchais gagnait du terrain. Il était en correspondance suivie avec M. de Sartines; il lui transmettait avec un mélange de bon sens et de joviale familiarité ses observations et ses vues sur tous les nicidens de la politique de chaque jour; il allait et venait sans cesse de Paris à Londres pour la surveillance des libelles,

et suivait déjà avec attention la querelle des colonies anglaises de l'Amérique avec la métropole. Bientôt on eut encore recours à lui pour une troisième affaire d'un ordre plus relevé que les deux premières. Jusqu'ici, nous l'avons vu uniquement occupé de dépister, de poursuivre ou d'acheter d'obscurs libellistes; le gouvernement français va le mettre aux prises avec un personnage célèbre comme lui, aussi fin, presque aussi spirituel et beaucoup plus bizarre que lui.

II. — BEAUMARCHAIS ET LE CHEVALIER D'ÉON.

L'histoire humaine est riche en mystifications; mais de toutes les mystifications historiques, une des plus étranges et des plus ridicules est sans contredit celle qui se rattache à la vie du chevalier d'Éon. Voici un personnage qui jusqu'à l'âge de quarante-trois ans est considéré partout comme un homme, qui, en cette qualité d'homme, devient successivement docteur en droit, avocat au parlement de Paris, censeur pour les belles-lettres, agent diplomatique, chevalier de Saint-Louis, capitaine de dragons, secrétaire d'ambassade, et qui enfin remplit pendant quelques mois les fonctions de ministre plénipotentiaire de la cour de France à Londres. A la suite d'une querelle violente et scandaleuse avec l'ambassadeur, comte de Guerchy, dont il a occupé le poste par intérim, il est destitué et rappelé officiellement par Louis XV, mais maintenu secrètement par lui à Londres avec une pension de 12,000 livres. Bientôt, vers 1771, des doutes venus on ne sait d'où, engendrés on ne sait comment, s'élèvent sur le sexe de ce capitaine de dragons, et des paris énormes s'engagent à la manière anglaise sur cette question. Le chevalier d'Éon, qui pourrait facilement dissiper toutes les incertitudes, les laisse se propager et s'accroître; la fièvre des paris redouble, et l'opinion que le chevalier est une femme ne tarde pas à devenir l'opinion la plus générale. Peu de temps après, en 1775, Beaumarchais, auquel il a déclaré qu'il était une femme, vient lui enjoindre, au nom du roi Louis XVI, de rendre cette déclaration publique et de prendre les habits de son sexe. Il signe la déclaration demandée, et après avoir hésité un peu plus longtemps sur le changement de costume, il se résigne enfin, quitte à cinquante ans son uniforme de dragon pour prendre une jupe et une coiffe, et en 1778 apparaît à Versailles dans cet accoutrement, qu'il garde jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente-deux ans. On écrit avec sa coopération, sous le titre de *Vie militaire, politique et privée de la demoiselle d'Éon*, un beau roman dans lequel on raconte que ses parens l'ont fait baptiser comme garçon, quoiqu'il fût une fille, afin de conserver un bien que sa famille devait perdre faute d'héritiers mâles. Le chevalier écrit de son côté et publie de nombreux factums dans lesquels il pose en chevalière, se

félicite d'avoir pu, au milieu du désordre des camps, des siéges et des batailles, « *conserver*, dit-il, intacte *cette fleur de pureté*, gage si précieux et si fragile, hélas! de nos mœurs et de notre *foi*. » On le compare à Minerve et à Jeanne d'Arc! Dorat adresse des épîtres galantes à cette vieille héroïne qui a illustré son sexe. Les écrivains les plus sérieux et qu'on devrait croire les mieux informés sont dupés comme tous les autres, et le grave auteur de l'*Histoire de la Diplomatie française*, M. de Flassan, écrit sur le chevalier d'Éon les lignes suivantes :

« On ne peut nier, dit M. de Flassan, qu'elle (la chevalière d'Éon) n'ait offert une espèce de phénomène. La nature se trompa en lui donnant un sexe si opposé à son caractère fier et décidé. Sa *manie* de *vouloir jouer l'homme* et de *tromper les observateurs* la rendit quelquefois mauvaise tête, et elle traita M. de Guerchy avec une impertinence inexcusable vis-à-vis d'un ministre du roi. Du reste, elle mérite de l'estime et du respect pour la constance qu'elle mit à dérober son sexe à tant de regards perçans... Le rôle brillant que *cette femme* a joué dans des missions délicates et au milieu de tant de circonstances contraires prouve en particulier qu'elle était plus propre à la politique par son esprit et ses connaissances que beaucoup d'hommes qui ont couru la même carrière (1). »

C'est en 1809, un an avant la mort de la chevalière d'Éon, que M. de Flassan écrivait les lignes que nous venons de citer. Un an après, le 21 mai 1810, la chevalière d'Éon mourait à Londres, et à l'inspection de son corps, il était démontré et constaté de la manière la plus authentique que cette prétendue chevalière, à qui l'historien de la diplomatie française reproche la *manie de vouloir jouer l'homme et de tromper les observateurs*, que cette prétendue chevalière était *un chevalier parfaitement constitué* (2).

Que signifie cette grotesque mystification, et comment s'en expliquer le succès? Quel motif a pu porter un homme distingué par son rang, un officier intrépide, un secrétaire d'ambassade, un chevalier de Saint-Louis, à se faire passer pour femme pendant plus de trente ans? Ce rôle lui fut-il imposé? S'il fut imposé, comment et pourquoi un gouvernement a-t-il pu exiger d'un capitaine de dragons âgé de quarante-sept ans un travestissement aussi ridicule, et comment ce dragon de quarante-sept ans, qui se faisait la barbe, à l'instar de tous les dragons, qui, d'après les propres paroles de Beaumarchais, *buvait, fumait et jurait comme un estafier allemand*, a-t-il pu mystifier tant de personnes, à commencer par Beaumarchais lui-même? car ce dernier,

(1) *Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française*, t. V, p. 454. 1809.

(2) C'est ce qui résulte de l'attestation suivante : « Je certifie par le présent que j'ai examiné et disséqué le corps du chevalier d'Éon en présence de M. Adair, de M. Wilson, du père Élysée, et que j'ai trouvé les organes mâles de la génération parfaitement formés sous tous les rapports. — Le 23 mai 1810. — Thom Copeland, chirurgien. » A cette attestation sont jointes les signatures d'une grande quantité de personnages notables, qui mettent hors de doute le sexe du chevalier d'Éon.

on va le voir, a toujours cru *très sincèrement* que le dragon était une femme, et une femme amoureuse de lui, Beaumarchais! Comment enfin et pourquoi ce problème de carnaval a-t-il pu devenir une sorte de question d'état, donner lieu à une foule de négociations, faire agir, parler, écrire, des rois et des ministres, faire voyager des courriers, et dépenser, comme toujours, beaucoup d'argent? Ces diverses questions, qui prouvent à quel point Montaigne avait raison quand il disait en son langage : *La plupart de nos vacations sont farcesques*, — ces diverses questions sont loin d'être éclaircies.

La version la plus accréditée sur le chevalier d'Éon est celle-ci. Ayant, dans sa jeunesse, les apparences d'une femme, il aurait été envoyé une fois par Louis XV, sous un déguisement féminin, à la cour de Saint-Pétersbourg. Il se serait introduit auprès de l'impératrice Élisabeth en qualité de *lectrice*, et aurait contribué au rapprochement des deux cours. Il en serait résulté quelques doutes sur son sexe. Ces doutes, disparus au milieu d'une carrière toute virile, auraient été réveillés et propagés longtemps après par Louis XV lui-même, à la suite de l'éclat scandaleux occasionné par la querelle de d'Éon et du comte de Guerchy. Ne voulant point sévir contre un agent qu'il avait employé avec utilité dans sa diplomatie secrète, voulant, d'un autre côté, donner satisfaction à la famille de Guerchy, empêcher un duel entre le jeune fils de l'ambassadeur, qui avait juré de venger son père, et d'Éon, duelliste redouté, — voulant enfin arrêter toutes les conséquences de cette querelle, le roi aurait été conduit, par le souvenir des travestissemens de la jeunesse de d'Éon, à lui enjoindre de laisser s'accréditer le bruit qu'il était une femme. Louis XVI, adoptant la politique de son aïeul, l'aurait forcé de se déclarer femme et de prendre le costume féminin. « Depuis longtemps, dit Mme Campan, ce bizarre personnage sollicitait sa rentrée en France; mais il fallait trouver un moyen d'épargner à la famille qu'il avait offensée l'espèce d'insulte qu'elle verrait dans son retour : on lui fit prendre le costume d'un sexe auquel on pardonne tout en France. »

Tel est le thème le plus généralement admis sur le chevalier d'Éon; mais il paraît bien inconcevable. Comment s'expliquer en effet qu'un roi, pour arrêter les suites d'une querelle, ne trouve pas de moyen plus simple que de changer un des adversaires en femme, et qu'un officier de quarante-sept ans préfère renoncer à toute carrière virile et porter des jupes pendant tout le reste de sa vie plutôt que de s'engager tout simplement à refuser, par ordre du roi, une provocation, ou plutôt que de rester dans la disgrâce et l'exil en gardant sa liberté et son sexe? Comment s'expliquer enfin, si le chevalier d'Éon n'est que la victime résignée des volontés de Louis XV, adoptées par Louis XVI, que lorsque ces deux rois sont morts, lorsque la monar-

chie française elle-même n'existe plus, lorsque d'Éon, retiré à Londres, n'a plus aucun intérêt d'argent et de situation à subir le travestissement imposé, comment s'expliquer qu'il persiste à le conserver jusqu'à sa mort?

Tout cela est fort singulier et peu compréhensible. Un nouveau thème s'est produit, il y a une vingtaine d'années, sur le chevalier d'Éon. Cette donnée est très hardie, nous éprouvons même quelque embarras à la reproduire; cependant, comme elle est développée dans un ouvrage en deux volumes, qu'on nous déclare emprunté à des documens authentiques (1), il faut bien en dire un mot. L'auteur de cet ouvrage affirme que, si le fameux chevalier d'Éon a consenti à passer pour une femme, ce n'est pas dans l'intérêt de la maison de Guerchy, mais pour sauver l'honneur de la reine d'Angleterre, Sophie-Charlotte, femme de George III. Il raconte que, d'Éon ayant été surpris avec la reine par le roi, un médecin ami de la reine et de d'Éon aurait déclaré au roi que d'Éon était une femme. George III s'en serait informé auprès de Louis XV, qui, dans l'intérêt de la tranquillité de son royal confrère, se serait empressé d'assurer qu'en effet d'Éon était une femme. A partir de ce jour, d'Éon aurait été condamné à changer de sexe, avec cette consolation d'avoir donné un roi à l'Angleterre, car l'auteur du livre en question n'hésite pas à nous dire qu'il est persuadé que cette prétendue femme était le père de George IV.

Cette *révélation* au sujet d'une reine, qui, si nous ne nous trompons, a toujours passé jusqu'ici pour une très honnête femme, cette révélation aurait besoin, pour être admise, d'être appuyée sur des preuves concluantes que nous cherchons en vain dans l'ouvrage intitulé : *Mémoires du chevalier d'Éon*. Sauf une lettre du duc d'Aiguillon au chevalier qui, si elle est authentique, pourrait, quoiqu'elle ne désigne pas positivement la reine Sophie-Charlotte, prêter quelque force à l'hypothèse de l'auteur, tout se réduit dans ce livre, au moins quant à la question principale, à des assertions très hasardées, à des inductions arbitraires accompagnées de récits peu vraisemblables et de dialogues de fantaisie qui donnent à cet ouvrage les apparences d'un roman, et lui enlèvent presque toute autorité (2).

(1) Cet ouvrage est intitulé *Mémoires du chevalier d'Éon*, publiés pour la première fois sur les papiers fournis par sa famille et d'après les matériaux authentiques déposés aux archives des affaires étrangères, par M. Gaillardet, auteur de *la Tour de Nesle*.

(2) Si on voulait ici discuter l'hypothèse de M. Gaillardet, les objections ne manqueraient pas. Comment s'expliquer par exemple que d'Éon, déterminé à sauver l'honneur de la reine d'Angleterre en se donnant comme une femme, favorise par son silence les paris sur son sexe et les laisse se multiplier pendant quatre ans, depuis 1771, époque de la scène racontée par l'auteur des *Mémoires*, jusqu'en 1775, époque où d'Éon signe la déclaration dictée par Beaumarchais? Et comment s'expliquer que durant ces quatre ans le roi George III, qui, dans l'hypothèse en question, aurait un intérêt capital à éclaircir

Nous ne nous proposons point ici d'exposer à notre tour un système sur le chevalier d'Éon : ce singulier personnage ne figure qu'accessoirement dans la vie de Beaumarchais, et il nous suffira de prendre la situation au moment où ce dernier entre en scène.

C'est en mai 1775. Le chevalier d'Éon est à Londres, disgracié et banni depuis sa querelle avec le comte de Guerchy, mais n'en continuant pas moins à toucher, même après la mort de Louis XV, la pension secrète de 12,000 francs que ce roi lui a accordée en 1766. Les doutes élevés sur son sexe paraissent dater de 1771. Les paris anglais sur cette question sont ouverts depuis cette époque, et d'Éon entretient par son silence l'incertitude des parieurs. Toutefois ce n'est pas la question de son sexe qui paraît à cette époque intéresser le gouvernement français : c'est une autre question. En sa qualité d'agent secret de Louis XV, d'Éon a eu pendant quelques années une correspondance mystérieuse avec le roi et les quelques personnes chargées de diriger la diplomatie occulte qu'il avait, on le sait, organisée à l'insu de ses ministres. D'Éon exagère de son mieux l'importance de ces papiers relatifs à la paix conclue entre la France et l'Angleterre en 1763. Il débite autour de lui que, s'ils étaient publiés, ils rallumeraient la guerre entre les deux nations, et que l'opposition anglaise lui a offert des sommes énormes pour les publier; il est, dit-il, trop bon Français pour y consentir, mais cependant il a besoin d'argent, de beaucoup d'argent, parce qu'il a beaucoup de dettes, et si le gouvernement veut rentrer en possession de ses papiers, il faut qu'il paie les dettes du possesseur. Ce n'est pas d'ailleurs un cadeau que d'Éon réclame : le gouvernement français est son débiteur, il lui doit beaucoup plus d'argent que d'Éon n'en doit lui-même. En effet, le chevalier envoie en 1774, à M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, un compte d'apothicaire des plus amusans, duquel j'extrais seulement les articles suivans, qui donneront une idée de l'intrépidité romanesque avec laquelle ce dragon chargeait à fond sur le trésor public.

« En novembre 1757, écrit d'Éon, le roi actuel de Pologne, étant envoyé extraordinaire de la république en Russie, fit remettre à M. d'Éon, secrétaire

la chose, n'emploie pour y arriver aucun de ces moyens qu'un monarque même constitutionnel trouverait facilement en un cas pareil? Enfin, si cette hypothèse, qui nous semble complétement chimérique, peut servir à expliquer la persistance de d'Éon à garder ses vêtemens de femme jusqu'à sa mort, elle rend absolument inexplicable ce fait, que la reine n'ait rien tenté pour empêcher la découverte de la vérité après le décès du chevalier. Cette découverte, suivant M. Gaillardet, aurait occasionné le troisième et dernier accès de folie du roi George III. Rien n'eût été cependant plus facile que d'éviter ce malheur, car d'Éon est mort dans un état voisin de l'indigence ; et puisqu'il était, dans l'hypothèse de M. Gaillardet, assez dévoué à la reine pour lui sacrifier sa vie pendant trente ans, elle eût pu certainement, avec très peu d'argent, le déterminer à aller mourir sur une terre lointaine, au lieu de rester exposé à Londres à l'examen des chirurgiens.

de l'ambassade de France, un billet renfermant un diamant estimé 6,000 liv., dans l'intention que M. d'Éon l'instruirait d'une affaire fort intéressante qui se tramait alors à Saint-Pétersbourg. Celui-ci se fit un devoir de confier le billet et le diamant à M. le marquis de l'Hospital, ambassadeur, et de reporter ledit diamant au comte de Poniatowski, qui, de colère, le jeta dans le feu. M. de l'Hospital, touché de l'acte honnête de M. d'Éon, en écrivit au cardinal de Bernis, qui promit de lui faire accorder par le roi une gratification de pareille somme pour récompense de sa fidélité; mais M. le cardinal de Bernis ayant été déplacé et exilé, le sieur d'Éon n'a jamais reçu cette gratification qu'il se croit en droit de réclamer, ci. . . . . 6,000 liv.

N'est-ce pas une bonne plaisanterie que cette histoire d'un diamant de 1757 reparaissant dans un mémoire de 1774? — Passons à un autre article.

« M. le comte de Guerchy, dit d'Éon, a détourné le roi d'Angleterre de faire à M. d'Éon le présent de mille pièces qu'il accorde aux ministres plénipotentiaires qui résident à sa cour, ci. . . . . 24,000 liv.

« Autre article. — Plus, n'ayant pas été en état, depuis 1763 jusqu'en 1773, d'entretenir ses vignes en Bourgogne, M. d'Éon a non-seulement perdu mille écus de revenu par an, mais encore toutes les vignes, et croit pouvoir porter cette perte à moitié de sa réalité, ci. . . . . 15,000 liv.

« Plus M. d'Éon, sans entrer dans l'état qu'il pourrait produire des dépenses immenses que lui a occasionnées son séjour à Londres depuis 1763 jusqu'à la présente année 1773, tant pour l'entretien et la nourriture de feu son cousin et de lui que pour les frais extraordinaires que les circonstances ont exigés, croit devoir se borner à réclamer ce qu'exige à Londres l'entretien d'un ménage simple et décent dans lequel on se limite aux frais et domestiques nécessaires; ce qu'il évalue en conséquence à la modique somme de 450 louis ou 10,000 livres tournois par an, ce qui fait, pour lesdites dix années, ci. . . . . 100,000 liv.

Il est à noter que depuis 1766 d'Éon touche 12,000 livres de pension par an. Le valet du *Joueur*, dans Regnard, présente un compte de dettes *actives* qui ne vaut certainement pas celui-là. Tout le reste est de même force, et l'ensemble des créances de l'ingénieux chevalier s'élève ainsi à la modique somme de 316,477 livres 16 sous. D'Éon demande de plus que sa pension de 12,000 livres soit convertie en un contrat de rente viagère de même somme. On lui avait envoyé successivement deux négociateurs pour obtenir la remise de ses papiers à des conditions moins exorbitantes; l'un d'eux, M. de Pommereux, capitaine de grenadiers, et comme tel doué d'une rare intrépidité, avait été jusqu'à proposer à ce capitaine de dragons, qui passait pour femme, de l'épouser. D'Éon ne voulant point démordre de ses prétentions, on avait pris le parti de laisser tomber la négociation, lorsqu'en mai 1775 le chevalier, apprenant que Beaumarchais était à

Londres pour d'autres affaires, demanda à le voir. « Nous nous vîmes tous deux, dit d'Éon, conduits sans doute par une curiosité naturelle aux animaux extraordinaires de se rencontrer. » Le chevalier implora l'appui de Beaumarchais, et, pour lui donner une preuve de confiance, lui avoua en pleurant qu'il était une femme, et ce qui est étrange, c'est que Beaumarchais n'en doute pas un instant. Charmé à la fois d'obliger une fille aussi intéressante par son courage guerrier, ses talens diplomatiques, ses malheurs, et de mener à fin une négociation difficile, il adresse à Louis XVI les lettres les plus touchantes en faveur de d'Éon. « Quand on pense, écrit-il au roi, que cette créature tant persécutée est d'un sexe à qui l'on pardonne tout, le cœur s'émeut d'une douce compassion... J'ose vous assurer, sire, dit-il ailleurs, qu'en prenant cette étonnante créature avec adresse et douceur, quoique aigrie par douze années de malheurs, on l'amènera facilement à rentrer sous le joug, et à remettre tous les papiers relatifs au feu roi à des conditions raisonnables. » — On se demande comment Beaumarchais, qui ne manquait certes pas d'expérience en ces sortes de questions, a pu ainsi voir une fille dans la personne d'un dragon des plus masculins. Le biographe de d'Éon, que nous venons de citer, assure que le chevalier employa, pour abuser l'auteur du *Barbier de Séville*, une supercherie que nous n'exposerons pas ici, et qui est tirée d'un des *Contes* de La Fontaine. C'est possible, quoique peu probable; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas dans tous les papiers de Beaumarchais une seule ligne qui ne prouve en effet qu'il a été complétement trompé sur le sexe du chevalier, et si l'on pouvait supposer que, dans cette inextricable comédie, Beaumarchais aussi joue son rôle et feint de prendre un homme pour une femme, on serait détourné de cette idée par la candeur avec laquelle son ami intime Gudin, qui l'accompagnait dans le voyage où se noua la négociation avec d'Éon, raconte à son tour, dans ses mémoires inédits sur Beaumarchais, les malheurs de cette *femme intéressante*.

« Ce fut, dit Gudin, chez Wilkes (1) à dîner, que je rencontrai d'Éon pour la première fois. Frappé de voir la croix de Saint-Louis briller sur sa poitrine, je demandai à Mlle Wilkes quel était ce chevalier; elle me le nomma. — Il a, lui dis-je, une voix de femme, et c'est de là vraisemblablement que sont nés tous les propos qu'on a faits sur son compte. Je n'en savais pas davantage alors; j'ignorais encore ses relations avec Beaumarchais. Je les appris bientôt par elle-même. Elle m'avoua, en pleurant (il paraît que c'était la manière de d'Éon), qu'elle était femme, et me montra ses jambes couvertes de cicatrices, restes de blessures qu'elle avait reçues lorsque, renversée de son cheval tué sous elle, un escadron lui passa sur le corps et la laissa mourante dans la plaine. »

(1) Wilkes était à cette époque lord-maire de Londres.

On ne peut pas être plus candidement mystifié que ne l'est Gudin. — Dans cette première période de la négociation, d'Éon est aux petits soins pour Beaumarchais, il l'appelle son *ange tutélaire*, il lui envoie, en les recommandant à son indulgence, ses *œuvres complètes* en quatorze volumes, car cet être bizarre, dragon, femme et diplomate, était en même temps un barbouilleur de papier des plus féconds. Il se peint assez bien dans une lettre au duc de Praslin.

« Si vous voulez me connaître, monsieur le duc, je vous dirai franchement que je ne suis bon que pour penser, imaginer, questionner, réfléchir, comparer, lire, écrire, pour courir du levant au couchant, du midi jusqu'au nord, et pour me battre dans la plaine ou sur les montagnes : si j'eusse vécu du temps d'Alexandre ou de don Quichotte, j'aurais été Parménion ou Sancho Pança. Si vous m'ôtez de là, je vous mangerai, sans faire une sottise, tous les revenus de la France en un an, et après cela je vous ferai un excellent traité sur l'économie. Si vous voulez en avoir la preuve, voyez tout ce que j'ai écrit dans mon histoire des finances sur la distribution des deniers publics. »

Sous l'impression des cajoleries de la prétendue chevalière, Beaumarchais revient à Versailles, plaide sa cause avec chaleur, s'évertue à prouver que les papiers qu'elle a dans les mains, et qu'il ne connaît pas, sont de la plus haute importance, demande la permission de renouer avec elle d'abord officieusement les négociations rompues, et l'obtient par la lettre suivante de M. de Vergennes, qui est importante en ce qu'elle ne semble pas tout à fait d'accord avec la version généralement adoptée sur les vues du gouvernement français quant au chevalier d'Éon. Voici cette lettre de M. de Vergennes à Beaumarchais, dont je ne supprime que quelques passages insignifians.

« J'ai sous les yeux, monsieur, le rapport que vous avez fait à M. de Sartines de notre conversation touchant M. d'Éon; il est de la plus grande exactitude; j'ai pris en conséquence les ordres du roi; sa majesté vous autorise à convenir de toutes les sûretés raisonnables que M. d'Éon pourra demander pour le paiement régulier de sa pension de 12,000 livres, bien entendu qu'il ne prétendra pas qu'on lui constitue une annuité de cette somme hors de France, le fonds capital qui devrait être employé à cette création n'est pas en mon pouvoir, et je rencontrerais les plus grands obstacles à me le procurer; mais il est aisé de convertir la susdite pension en une rente viagère dont on délivrerait le titre.

« L'article du paiement des dettes fera plus de difficulté; les prétentions de M. d'Éon sont bien hautes à cet égard; il faut qu'il se réduise, et considérablement, pour que nous puissions nous arranger. Comme vous ne devez pas, monsieur, paraître avoir aucune mission auprès de lui, vous aurez l'avantage de le voir venir, et par conséquent de le combattre avec supériorité. M. d'Éon a le caractère violent, mais je lui crois une âme honnête, et je lui rends assez de justice pour être persuadé qu'il est incapable de trahison.

« Il est impossible que M. d'Éon prenne congé du roi d'Angleterre; la *révélation de son sexe ne peut plus le permettre; ce serait un ridicule pour les deux cours.* L'attestation à substituer est délicate, cependant on peut l'accorder, pourvu qu'il se contente des éloges que méritent son zèle, son intelligence et sa fidélité; mais nous ne pouvons louer ni sa modération ni sa soumission, et dans aucun cas il ne doit être question des scènes qu'il a eues avec M. de Guerchy.

« Vous êtes éclairé et prudent, vous connaissez les hommes, et je ne suis pas inquiet que vous ne tiriez bon parti de M. d'Éon, s'il y a moyen. Si l'entreprise échoue dans vos mains (1), il faudra se tenir pour dit qu'elle ne peut plus réussir, et se résoudre à tout ce qui pourra en arriver. La première sensation pourrait être désagréable pour nous; mais les suites seraient affreuses pour M. d'Éon : c'est un rôle bien humiliant que celui d'un expatrié qui a le vernis de la trahison; le mépris est son partage.

« Je suis très sensible, monsieur, aux éloges que vous avez bien voulu me donner dans votre lettre à M. de Sartines. J'aspire à les mériter, et je les reçois comme un gage de votre estime qui me flattera dans tous les temps. Comptez, je vous prie, sur la mienne, et sur tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être très sincèrement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« DE VERGENNES. »

« Versailles, le 21 juin 1775. »

Cette lettre de M. de Vergennes, très honorable pour Beaumarchais, prouve qu'à cette époque on ne songe point encore à imposer à d'Éon le costume de femme; son sexe féminin semble une chose admise, et la condition exigée pour son retour en France consiste seulement dans la remise de sa correspondance avec Louis XV. C'est dans une autre lettre à Beaumarchais, postérieure d'un mois et datée du 26 août 1775, que M. de Vergennes s'explique sur la question du costume féminin en ces termes :

« Quelque désir que j'aie de voir et de connaître et d'entendre M. d'Éon, je ne vous cacherai pas, monsieur, une inquiétude qui m'assiége. Ses ennemis veillent, et lui pardonneront difficilement tout ce qu'il a dit sur eux. S'il vient ici, quelque sage et circonspect qu'il puisse être, ils pourront lui prêter des propos contraires au silence que le roi impose; les dénégations et les justifications sont toujours embarrassantes et odieuses pour les âmes honnêtes. *Si M. d'Éon voulait se travestir, tout serait dit : c'est une proposition que lui seul peut se faire;* mais l'intérêt de sa tranquillité semble lui conseiller d'éviter, du moins pour quelques années, le séjour de la France, et nécessairement celui de Paris. Vous ferez de cette observation l'usage que vous jugerez convenable. »

Que signifie cette lettre du ministre, écrite un mois après la première, où le sexe féminin du chevalier d'Éon est considéré comme un

(1) C'est-à-dire l'entreprise qui a pour objet d'obtenir la restitution de la correspondance secrète avec Louis XV.

fait avéré? Par ces mots : « si M. d'Éon voulait se *travestir*, tout serait dit, » M. de Vergennes entend-il que d'Éon est un homme, et qu'il doit s'habiller en femme? Si la phrase avait ce sens, adressée à Beaumarchais, elle rendrait les lettres de ce dernier complétement inintelligibles, car il insiste perpétuellement sur le sexe féminin du chevalier d'Éon. De plus, cette lettre adressée à Beaumarchais détruirait le système qui, pour expliquer l'erreur de l'agent de M. de Vergennes, consiste à prétendre que d'Éon et le ministre étaient convenus ensemble que les agens chargés de négocier entre eux seraient eux-mêmes abusés sur le véritable sexe du chevalier. Si au contraire, ce qui est plus probable, ce mot *se travestir* est une expression impropre échappée au ministre et qui veut dire seulement : « M. d'Éon, reconnu femme, devrait s'habiller en femme, » dans ce cas il faudrait en conclure que M. de Vergennes a été trompé comme tout le monde sur le sexe de d'Éon, qu'il considère sa prise d'habits de femme comme une conséquence de la révélation de son sexe, et que s'il en fait une condition de sa rentrée en France, il n'y attache pas cependant une extrême importance. C'est Beaumarchais surtout qui insiste sur ce point :

« Tout ceci, écrit-il au ministre en date du 7 octobre 1775, m'a donné occasion de mieux connaître encore la créature à qui j'ai affaire, et je m'en tiens toujours à ce que je vous en ai dit : c'est que le ressentiment contre les feux ministres (ceux qui l'avaient destitué en 1766) et leurs amis de trente ans est si fort *en lui* (1), qu'on ne saurait mettre une barrière trop insurmontable entre les contendans qui existent. Les promesses par écrit d'être sage ne suffisent pas pour arrêter une tête qui s'enflamme toujours au seul nom de Guerchy; la déclaration positive de son sexe et l'engagement de vivre désormais avec ses habits de femme est le seul frein qui puisse empêcher du bruit et des malheurs. Je l'ai exigé hautement, et l'ai obtenu. »

Ces lettres prouvent que c'est Beaumarchais surtout qui insiste sur la prise d'habits comme condition rigoureuse, et dans ce cas, si, comme tout porte à le croire, d'Éon l'a trompé pour se rendre intéressant, il serait assez curieux que ce fût lui, Beaumarchais, abusé par d'Éon, qui fût le principal auteur de la prise d'habits imposée rigoureusement à d'Éon comme condition de sa rentrée en France.

Quoi qu'il en soit, si Beaumarchais, sur la question de sexe, est mystifié par le chevalier, il le bride à son tour sur la question pécuniaire. D'Éon, on l'a vu, pour remettre la fameuse correspondance, demandait la bagatelle de 318,477 livres. Beaumarchais, tout en repoussant ces prétentions absurdes, ne spécifie point de chiffre, et, dans la transaction du 5 octobre 1775 en vertu de laquelle le cheva-

(1) Ce mot *en lui* ne prouve rien contre l'erreur de Beaumarchais; il n'est que le résultat de l'habitude où l'on a été jusqu'ici de considérer d'Éon comme un homme.

lier s'engage à remettre tous les papiers du roi, Beaumarchais s'engage seulement à lui délivrer un contrat de 12,000 livres de rentes, ainsi que *de plus fortes sommes dont le montant lui sera remis*, dit la convention, pour l'acquittement de ses dettes en Angleterre. Chacun des deux contractans se réserve ainsi une porte de derrière : si les plus fortes sommes ne paraissaient pas assez fortes au chevalier, il comptait garder une portion des papiers pour en obtenir de plus fortes encore; Beaumarchais de son côté, n'entendant point payer toutes les dettes qu'il plairait à d'Éon de déclarer, demande au roi la faculté de *batailler*, pour employer son expression, avec la demoiselle d'Éon, depuis 100 jusqu'à 150,000 francs, se réservant de lui donner l'argent par fractions, en étendant ou resserrant la somme d'après la confiance que lui inspirerait le chevalier.

D'Éon commence par exhiber un coffre de fer bien cadenassé déposé chez un amiral anglais, son ami lord Ferrers, en nantissement, dit-il, d'une dette de 5,000 livres sterling. Il déclare que ce coffre contient toute la correspondance secrète. Ici embarras de Beaumarchais : il n'est pas autorisé à visiter ces papiers; s'il donne de l'argent, il peut recevoir, dit-il, en échange, des comptes de blanchisseuse. Après un nouveau voyage à Paris pour demander à inventorier les papiers, il obtient enfin cette autorisation, et, à l'ouverture du coffre, il se trouve que le lord Ferrers, créancier réel ou simulé, n'a reçu en nantissement que des papiers presque insignifians. D'Éon avoue alors en rougissant que les papiers les plus précieux sont restés cachés sous le plancher de sa chambre. « Elle me conduisit chez elle, écrit Beaumarchais au ministre, et tira de dessous son plancher cinq cartons bien cachetés, étiquetés : *Papiers secrets à remettre au roi seul*, qu'elle m'assura contenir toute la correspondance secrète et la masse entière des papiers qu'elle avait en sa possession. Je commençai par en faire l'inventaire et les parapher tous, afin qu'on n'en pût soustraire aucun; mais pour m'assurer encore mieux que la suite entière y était contenue, pendant qu'elle écrivait l'inventaire, je les parcourais tous rapidement. »

On voit que Beaumarchais était homme de précaution; alors seulement il paie la créance de lord Ferrers, qui lui remet en échange une somme égale de billets souscrits par le chevalier d'Éon, et il se prépare à partir pour Versailles avec son coffre. Le chevalier naturellement ne trouvait pas les *fortes sommes assez fortes;* mais, la transaction du 5 octobre n'embrassant pas seulement la remise des papiers et obligeant d'Éon au costume de femme et au silence sur tous ses anciens démêlés avec les Guerchy, Beaumarchais lui tint la dragée haute.

« J'assurai, écrit-il à M. de Vergennes, cette demoiselle que, si elle était

sage, modeste, silencieuse, et si elle se conduisait bien, je rendrais un si bon compte d'elle au ministre du roi, même à sa majesté, que j'espérais lui obtenir encore quelques nouveaux avantages. Je fis d'autant plus volontiers cette promesse que j'avais encore dans mes mains environ 11,000 livres tournois sur lesquelles je comptais récompenser chaque acte de soumission et de sagesse par des générosités censées obtenues successivement du roi et de vous, monsieur le comte, mais seulement à titre de grâce et non d'acquittement; c'était avec ce secret que j'espérais encore dominer, maîtriser cette créature fougueuse et rusée. »

Arrivé à Versailles avec son coffre, Beaumarchais est complimenté par M. de Vergennes, qui lui envoie un beau certificat déclarant que « sa majesté a été très satisfaite du zèle qu'il a marqué dans cette occasion, ainsi que de l'intelligence et de la dextérité avec lesquelles il s'est acquitté de la commission que sa majesté lui avait confiée. »

Le négociateur commençait à attirer l'attention de Louis XVI; les précédentes missions l'avaient laissé dans l'ombre, celle-ci le mettait enfin en évidence. Il n'était pas homme à en rester là et à négliger de pousser sa pointe. Ce qu'il veut maintenant, ce n'est plus seulement un ordre du roi, c'est une correspondance directe avec lui. Avant de repartir pour Londres, il adresse à Louis XVI une série de questions en le priant de vouloir bien répondre lui-même en marge, et le roi de sa main répond docilement aux questions de Beaumarchais. L'autographe est curieux. Le corps de la pièce est écrit de la main de Beaumarchais et signé de lui; les réponses à chaque question sont écrites en marge, d'une écriture assez fine, mais inégale, molle, indécise, où les T et les V sont à peine indiqués. C'est l'écriture du bon, du faible et malheureux souverain que la révolution devait dévorer dix-sept ans plus tard; et afin que Beaumarchais puisse se glorifier tout à son aise de correspondre directement avec Louis XVI, à la suite des réponses de ce monarque se trouvent les lignes suivantes, écrites et signées de la main de M. de Vergennes : *Toutes les apostilles en réponse sont de la main du roi.* Pour apprécier cette pièce comme témoignage de la discordance de toutes choses à cette époque, il faut de plus se souvenir qu'au moment où elle est écrite, Beaumarchais est encore sous le coup d'une condamnation juridique qui le déclare déchu de ses droits de citoyen, et c'est dans cette situation qu'il entame par écrit avec Louis XVI le dialogue suivant :

« Points essentiels que je supplie M. le comte de Vergennes de présenter à la décision du roi avant mon départ pour Londres, ce 13 décembre 1775, pour être répondus en marge :

« Le roi accorde-t-il à la demoiselle d'Eon la permission de porter la croix de Saint-Louis sur ses habits de femme?

« *Réponse du roi :* — En province seulement.

« Sa majesté approuve-t-elle la gratification de 2,000 écus que j'ai passée à cette demoiselle pour son trousseau de fille?

« *Réponse du roi :* — Oui.

« Lui laisse-t-elle la disposition entière, dans ce cas, de tous ses habillemens virils?

« *Réponse du roi :* — Il faut qu'elle les vende.

« Comme ces grâces doivent être subordonnées à de certaines dispositions d'esprit auxquelles je désire soumettre pour toujours la demoiselle d'Éon, sa majesté veut-elle bien me laisser encore le maître d'accorder ou de refuser, selon que je croirai utile au bien de son service?

« *Réponse du roi :* — Oui.

« Le roi ne pouvant refuser de me faire donner par son ministre des affaires étrangères une reconnaissance en bonne forme de tous les papiers que je lui ai rapportés d'Angleterre, j'ai prié M. le comte de Vergennes de supplier sa majesté de vouloir bien ajouter au bas de cette reconnaissance, *de sa main*, quelques mots de contentement sur la manière dont j'ai rempli ma mission. Cette récompense, la plus chère à mon cœur, peut en outre me devenir un jour d'une grande utilité. Si quelque ennemi puissant prétendait jamais me demander compte de ma conduite en cette affaire, d'une main je montrerais l'ordre du roi, de l'autre j'offrirais l'attestation de mon maître que j'ai rempli ses ordres à son gré. Toutes les opérations intermédiaires alors deviendront un fossé profond que chacun comblera selon son désir, sans que je sois obligé de parler ni que je m'embarrasse jamais de tout ce qu'on en pourra dire.

« *Réponse du roi :* — Bon. »

Ici le sujet du dialogue change. Tant qu'il ne s'est agi que de décider la question de savoir si d'Éon doit porter la croix de Saint-Louis sur ses habits de femme et vendre ses habits d'homme, Louis XVI a des réponses très nettes et très précises; mais Beaumarchais veut le mener plus loin, et nous verrons qu'il y réussira dans quelques mois. Pour le moment, il est trop pressé et trop pressant. Il passe sans transition de l'affaire d'Éon à l'affaire d'Amérique, et cherche à enlever d'assaut l'adhésion du roi à des plans dont il le poursuit depuis quelque temps. Louis XVI se tient sur la réserve, et ses réponses changent de couleur. Le sens de ce qui suit sera expliqué nettement quand nous traiterons de l'influence de Beaumarchais dans la question américaine; mais, comme tout ce dialogue écrit est contenu dans la même lettre, nous n'avons pas cru devoir le scinder, de peur de lui ôter de sa physionomie. Nous continuons la citation.

« Comme la première personne que je verrai en Angleterre est mylord Rochford, et comme je ne doute pas que ce lord ne me demande en secret la réponse du roi de France à la prière que le roi d'Angleterre lui a fait faire par moi, que lui répondrai-je de la part du roi?

« *Réponse du roi :* — Que vous n'en avez pas trouvé.

« Si ce lord, qui certainement a conservé beaucoup de relations avec le roi

d'Angleterre, veut secrètement encore m'engager à voir ce monarque, accepterai-je ou non? Cette question n'est pas oiseuse et mérite bien d'être pesée avant que de me donner des ordres.

« *Réponse du roi :* — Cela se peut.

« Dans le dessein où ce ministre était de m'engager dans les secrets d'une politique particulière avec lui, s'il voulait aujourd'hui me lier avec d'autres ministres, ou si, de quelque façon que ce soit, l'occasion m'en est offerte, accepterai-je ou non?

« *Réponse du roi :* — C'est inutile.

« Dans le cas de l'affirmative, je ne pourrai me passer d'un chiffre. M. le comte de Vergennes m'en donnera-t-il un?

« *Pas de réponse.*

« J'ai l'honneur de prévenir le roi que M. le comte de Guines (1) a cherché à me rendre suspect aux ministres anglais : me sera-t-il permis de lui en dire quelques mots, ou sa majesté souhaite-t-elle qu'en continuant à la servir, j'aie l'air d'ignorer toutes les menées sourdes qu'on a employées pour nuire à ma personne, à mes opérations, et par conséquent au bien de son service?

« *Réponse du roi :* — Il (l'ambassadeur) doit ignorer. »

Le roi veut dire que M. de Guines ne doit point être instruit des travaux auxquels Beaumarchais se livre à Londres relativement à la situation des colonies insurgées. Ce qui suit est la partie la plus grave de la lettre; aussi le roi n'y fait-il aucune réponse.

« Enfin je demande, avant de partir, la réponse positive à mon dernier mémoire (2); mais, si jamais question a été importante, il faut convenir que c'est celle-ci. Je réponds sur ma tête, après y avoir bien réfléchi, du plus glorieux succès de cette opération pour le règne entier de mon maître, sans que jamais sa personne, celle de ses ministres ni ses intérêts y soient en rien compromis. Aucun de ceux qui en éloignent sa majesté osera-t-il de son côté répondre également, sur sa tête, au roi, de tout le mal qui doit arriver infailliblement à la France de l'avoir fait rejeter?

« Dans le cas où nous serions assez malheureux pour que le roi refusât constamment d'adopter un plan si simple et si sage, je supplie au moins sa majesté de me permettre de prendre date auprès d'elle de l'époque où je lui ai ménagé cette superbe ressource, afin qu'elle rende un jour justice à la bonté de mes vues, lorsqu'il n'y aura plus qu'à regretter amèrement de ne les avoir pas suivies. CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Ce singulier dialogue entre Louis XVI et Beaumarchais peint bien, ce me semble, le caractère prudent de l'un et le caractère *entrant* de l'autre. La témérité de l'agent secret finira bientôt par l'emporter sur la prudence du roi; mais ce moment n'est pas encore arrivé, et Beaumarchais, qui n'a mis en avant les petites questions sur d'Éon

(1) L'ambassadeur de France à Londres.

(2) Ce mémoire, dont nous reparlerons, a pour but de déterminer le roi à envoyer sous main, par le canal de Beaumarchais, des secours d'armes et de munitions aux colonies insurgées.

que pour arriver aux grandes sur l'Amérique, est obligé de repartir pour Londres, sachant seulement que d'Éon doit vendre ses habits d'homme. Il trouve le chevalier, qu'il prend toujours pour une chevalière, assez peu fidèle aux engagemens de modestie et de silence qu'il a pris dans la transaction du 5 octobre. Sous prétexte d'arrêter les paris faits sur son sexe, d'Éon s'affiche dans les journaux anglais avec la vanité fastueuse qui lui est familière, et ses réclames, étant rédigées de manière à laisser encore dans le mystère un point qui doit être considéré comme résolu, sont plutôt propres à affriander les parieurs qu'à les décourager. Beaumarchais lui en fait des reproches assez vifs; le chevalier, plus vif encore que Beaumarchais, voyant d'ailleurs que son *austère ami* tient serrés les cordons de la bourse du roi, se fâche tout rouge. De là une rupture et un échange de lettres où l'on voit d'Éon, après avoir adressé à Beaumarchais les injures les plus mâles, reprendre tout à coup le ton d'une demoiselle, et se plaindre amoureusement de l'ingratitude de ce perfide :

« Pourquoi, s'écrie le dragon déguisé en femme, ne me suis-je pas rappelé que les hommes ne sont bons sur la terre que pour tromper la crédulité des filles et des femmes?... Je ne croyais encore que rendre justice à votre mérite, qu'admirer vos talens, votre générosité, je vous aimais sans doute déjà; mais cette situation était si neuve pour moi, que j'étais bien éloignée de croire que l'amour pût naître au milieu du trouble et de la douleur. »

Beaumarchais répond à d'Éon du ton grave d'un homme qui remplit son devoir et veut rester insensible aux injures et aux agaceries d'une vieille fille en colère, et comme il ne paraît toujours pas se douter qu'il est mystifié par d'Éon, il écrit à M. de Vergennes :

« Tout le monde me dit que cette folle est folle de moi. Elle croit que je l'ai méprisée, et les femmes ne pardonnent pas une pareille offense. Je suis loin de la mépriser; mais qui diable aussi se fût imaginé que pour bien servir le roi dans cette affaire, il me fallût devenir galant chevalier autour d'un capitaine de dragons? L'aventure me paraît si bouffonne, que j'ai toutes les peines du monde à reprendre mon sérieux pour achever convenablement ce mémoire. »

Il est certain que, si M. de Vergennes était dans le secret du véritable sexe du chevalier, il a dû passablement rire à son tour, mais aux dépens de Beaumarchais. Toujours est-il que, d'Éon ne se montrant point sage et modeste, comme le voulait la transaction, ne prenant point d'habits de femme et ne revenant point en France, Beaumarchais ne lui donne plus d'argent. D'Éon écrit contre lui à M. de Vergennes les factums les plus violens et les plus grossiers. Cet *ange tutélaire* des premiers temps de la correspondance n'est plus qu'un *sot,* un *faquin;* il a *l'insolence d'un garçon horloger qui, par hasard,*

aurait trouvé le mouvement perpétuel, il ne peut être comparé qu'*à Olivier Ledain, barbier, non de Séville, mais de Louis XI.*

Beaumarchais reçoit ces bordées d'injures avec le calme d'un galant chevalier : « Elle est femme, écrit-il à M. de Vergennes, et si affreusement entourée, que je lui pardonne de tout mon cœur; elle est femme, ce mot dit tout. » D'Éon, voyant qu'on ne veut plus lui donner d'argent, feint d'avoir encore des papiers à publier; Beaumarchais s'en inquiète d'abord un peu, mais il se rassure bientôt. C'est une fanfaronnade de d'Éon; il n'a plus rien; il a donné pour 120,000 liv. (1) ce dont il exigeait d'abord 318,000, et Beaumarchais le tient en respect, car il a dans les mains les billets souscrits au lord Ferrers, et la pension de d'Éon étant devenue un contrat de rente, il peut au besoin la faire saisir, si cette prétendue demoiselle persiste à ne pas exécuter les conditions du traité. Du reste, connaissant bien le caractère vaniteux du chevalier, il engage M. de Vergennes, s'il veut obtenir son retour en France, à ne plus paraître s'occuper de lui. Menacé d'oubli, le chevalier arrive de lui-même à Versailles un beau matin, en août 1777; seulement il a oublié de s'habiller en femme : on lui enjoint de prendre ce costume; il obéit, excite pendant quelque temps un intérêt de curiosité; puis, voyant que la curiosité se lasse, il repart pour Londres, et comme il n'a plus dès lors aucun rapport avec Beaumarchais, nous n'avons plus à nous occuper de lui.

En abandonnant ici l'étrange problème qui se rattache au chevalier d'Éon, nous serions tenté de conclure comme Voltaire, qui écrivait à ce sujet, en 1777, les lignes suivantes : « Toute cette aventure me confond; je ne puis concevoir ni d'Éon, ni le ministère de son temps, ni les démarches de Louis XV, ni celles qu'on fait aujourd'hui; je ne connais rien à ce monde. » C'est, en effet, un monde assez incompréhensible que celui où des mascarades semblables peuvent devenir des affaires d'état. Nous dirons seulement, en prenant cette énigme sous Louis XVI, ce qui nous paraît le plus probable d'après les documens que nous avons sous les yeux. Contrairement à l'opinion la plus générale, il nous paraît probable que Louis XVI et M. de Vergennes, en imposant à d'Éon le costume féminin, le croyaient réellement femme. Le caractère sérieux du roi et du ministre ne permet guère de supposer qu'ils aient pu se prêter à une comédie aussi

(1) En payant comptant la créance réelle ou simulée de lord Ferrers, Beaumarchais, qui avait été autorisé à payer en prenant des termes, avait fait supporter à d'Éon un escompte au profit du roi, qui réduisait la somme donnée à 109,000 livres. Il avait ensuite remis à d'Éon quelques petites sommes, qui font monter le total de l'argent donné à 4,902 livres sterling. Dans toute cette affaire, Beaumarchais se montre beaucoup plus économe des deniers du roi que dans les deux précédentes.

ridicule et aussi inconvenante, où Beaumarchais seul aurait joué le rôle de dupe. Seulement, comme cette prétendue révélation du sexe féminin de d'Éon fournissait au roi et au ministre un moyen commode d'étouffer toutes les conséquences des anciennes querelles du chevalier avec les Guerchy et leurs amis, tous deux s'empressèrent de l'adopter comme un fait avéré, sans s'occuper beaucoup d'en vérifier l'exactitude. Quant à d'Éon, il est visible que du jour où, par je ne sais quelle cause, les doutes qu'avaient fait naître les travestissemens de sa jeunesse se renouvellent dans son âge mûr, il commence par les repousser, et ensuite les favorise d'autant plus habilement, qu'il feint de ne se laisser arracher qu'avec peine le secret de son prétendu sexe féminin. Sans nous arrêter à l'hypothèse complétement romanesque de M. Gaillardet, d'Éon nous semble être conduit tout simplement à jouer ce rôle par deux motifs assez peu relevés en eux-mêmes : — d'abord l'espoir d'obtenir du gouvernement français plus d'argent; — puis la vanité, le besoin de faire parler de lui à tout prix, qui est le trait le plus saillant de son caractère. Dans une lettre inédite de lui à un ami, nous lisons ces lignes : « Je suis une brebis que Guerchy a rendue enragée en *voulant la précipiter dans le fleuve de l'oubli.* » Cette phrase peint très bien d'Éon. Resté dans une condition ordinaire, il aurait passé inaperçu, surtout depuis que sa querelle scandaleuse avec le comte de Guerchy lui rendait impossible toute carrière officielle (1). Passant pour une femme ou pour un être amphibie dont le sexe était un mystère, il était sûr d'attirer l'attention générale. Ce manége lui a réussi, puisqu'il lui a valu une célébrité que n'obtiennent pas toujours de grands caractères et de belles actions (2).

Après son retour en France, d'Éon fit courir le bruit que Beaumarchais avait retenu à son profit une partie de l'argent qui lui était destiné. Ce dernier s'en plaignit à M. de Vergennes, qui lui répondit par la lettre suivante, en l'autorisant à la publier :

Versailles, le 10 janvier 1778.

« J'ai reçu, monsieur, votre lettre du 3 de ce mois, et je n'ai pu y voir

(1) On sait qu'en 1765 d'Éon, secrétaire d'ambassade à Londres, avait poussé les choses jusqu'à accuser publiquement devant les tribunaux anglais son ambassadeur d'avoir voulu le faire empoisonner et assassiner.

(2) Le même motif de vanité peut expliquer sa persistance jusqu'à sa mort dans ce travestissement, une fois adopté. Un homme distingué, qui l'a connu à Londres dans les derniers temps de sa vie, me fournit encore une explication. Suivant lui, d'Éon, après avoir d'abord trouvé les vêtemens de femme fort incommodes, avait fini par s'y habituer et les portait par goût, en y mêlant cependant toujours quelque chose du vêtement masculin. La même personne qui a bien voulu me donner ce renseignement m'assure que, si l'on croyait encore en France en 1809 au sexe féminin de d'Éon, en Angleterre, tous ceux qui à cette époque fréquentaient le chevalier ne doutaient pas qu'il ne fût un homme.

qu'avec bien de la surprise qu'il vous est revenu que la demoiselle d'Éon vous imputait de vous être approprié à son préjudice des fonds qu'elle supposait lui être destinés. J'ai peine à croire, monsieur, que cette demoiselle se soit portée à une accusation aussi calomnieuse; mais si elle l'a fait, vous ne devez en aucune manière en être inquiet et affecté : vous avez le gage et le garant de votre innocence dans le compte que vous avez rendu de votre gestion dans la forme la plus probante, fondée sur des titres authentiques, et dans la décharge que je vous ai donnée de l'aveu du roi.

« Loin que votre désintéressement puisse être soupçonné, je n'oublie pas, monsieur, que vous n'avez formé aucune répétition pour vos frais personnels, et que vous ne m'avez jamais laissé apercevoir d'autre intérêt que celui de faciliter à la demoiselle d'Éon les moyens de rentrer dans sa patrie.

« Je suis très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, DE VERGENNES. »

Beaumarchais, en effet, dans cette circonstance, n'avait pas même retenu ses frais de voyage. A la vérité, il pouvait à cette époque se montrer généreux envers le gouvernement, car le gouvernement l'était encore plus envers lui. Il avait enfin atteint son but. A force de rendre de petits services dans de petites affaires, il était entré assez avant dans la confiance de Louis XVI, de M. de Maurepas et de M. de Vergennes, pour vaincre les scrupules et les hésitations de leur politique dans la question américaine. Sous l'influence de ses ardentes sollicitations, le gouvernement s'était décidé à appuyer secrètement les colonies insurgées, et à le charger de cette importante et délicate mission. Le 10 juin 1776, Beaumarchais avait reçu du roi 1 million, avec lequel il montait et commençait cette grande opération d'Amérique, où nous le verrons déployer un talent d'organisation, une portée d'esprit, une puissance de volonté, qu'on s'étonnera peut-être de rencontrer chez l'auteur du *Barbier de Séville*. En attendant, il faut noter encore comme un témoignage de désorganisation sociale qu'à cette même date du 10 juin 1776, où Beaumarchais recevait du gouvernement une telle preuve de confiance, et devenait l'agent et le dépositaire d'un secret d'état dont la découverte pouvait d'un jour à l'autre allumer la guerre entre la France et l'Angleterre, il était toujours sous le coup du jugement rendu contre lui par le parlement Maupeou, qui le déclarait déchu de ses droits de citoyen. C'était en quelque sorte un mort civil que le gouvernement chargeait de porter des secours aux Américains, et qui allait bientôt faire pour son propre compte la guerre aux Anglais. Ces deux situations si hétérogènes ne pouvaient cependant se prolonger, et avant de commencer ses opérations d'armateur, le condamné du parlement Maupeou dut s'occuper de reconquérir son état civil.

III. — RÉHABILITATION DE BEAUMARCHAIS.

Comprenant bien son temps, Beaumarchais avait senti que le principal pour lui n'était pas d'insister sur la justice de sa cause, mais de se rendre utile d'abord, ensuite nécessaire, et que sa réhabilitation marcherait toute seule. Tandis qu'il fatiguait des chevaux de poste au service du roi, il avait eu d'abord la satisfaction d'apprendre que le parlement Maupeou, qui l'avait si cruellement frappé, était mort à son tour des blessures qu'il avait reçues de lui. Après l'avénement de Louis XVI, ce corps judiciaire était tombé à un tel degré de déconsidération, que, quelques-uns de ses membres se plaignant au vieux Maurepas, chef du nouveau ministère, de ne pouvoir plus se rendre aux audiences sans être insultés par le peuple, ce ministre leur avait répondu avec la légèreté de l'homme et du temps : « Eh bien, allez-y en *domino,* vous ne serez pas reconnus. » Cette réponse indiquait suffisamment le sort réservé aux magistrats de Maupeou; leur exécution se fit cependant attendre encore six mois. Ce ne fut que le 12 novembre 1774, qu'un édit de Louis XVI abolit la nouvelle magistrature et rappela les anciens parlemens. Le 25 du même mois, Beaumarchais écrivait à M. de Sartines :

« J'espère que vous n'avez pas envie que je reste le *blâmé* de ce vilain parlement que vous venez d'enterrer sous les décombres de son déshonneur. L'Europe entière m'a bien vengé de cet odieux et absurde jugement; mais cela ne suffit pas, il faut un arrêt qui détruise le prononcé de celui-là. J'y vais travailler, mais avec la modération d'un homme qui ne craint plus ni l'intrigue ni l'injustice. J'attends vos bons offices pour cet important objet. »

Malgré les intentions exprimées dans cette lettre, Beaumarchais ne se pressait pas, car il attend encore près de deux ans; mais quand il juge le moment venu, quand son crédit est assuré, quand M. de Maurepas, vieillard spirituel et léger, est complétement captivé par lui, Beaumarchais attaque la difficulté avec son entrain ordinaire, et l'enlève à la course. La sentence est devenue définitive depuis deux ans. Il pourrait obtenir du roi des lettres d'abolition, il n'en veut pas. Ce n'est point une grâce, c'est une justice qu'il exige, et il faut que le parlement restauré détruise l'œuvre du parlement bâtard qui avait usurpé ses fonctions. Louis XVI lui accorde d'abord des *lettres patentes*, en date du 12 août 1776, qui le relèvent du laps de temps écoulé depuis la signification du jugement du 26 février 1774. « Attendu, dit l'acte royal, que notre amé Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais est sorti du royaume par nos ordres et pour notre service, voulons qu'il soit remis et rétabli en tel et semblable état que si ledit laps de temps n'était pas écoulé, et qu'il puisse, nonobstant icelui,

se pourvoir contre ledit jugement, soit par requête civile ou telle autre voie de droit qu'il avisera bon être. »

Restait à obtenir des lettres de requête civile, c'est-à-dire un nouvel acte royal, renvoyant Beaumarchais devant le parlement, pour l'annulation légale du jugement rendu contre lui. Or cette demande en requête civile devait être soumise au grand conseil, ou conseil d'état, qui avait servi, on s'en souvient, à composer le parlement Maupeou, et dans lequel étaient rentrés, après la destruction de ce parlement, la plupart des anciens juges de Beaumarchais. Celui-ci, obligé de quitter Paris pour aller à Bordeaux organiser l'opération d'Amérique, ne voulait point partir que la requête civile ne fût admise : « Allez toujours, lui dit le ministre Maurepas, le conseil prononcera bien sans vous. » Il part pour Bordeaux avec Gudin. Le surlendemain de son arrivée, il apprend que sa requête est rejetée par le grand conseil.

« Soixante heures après, raconte Gudin dans son manuscrit, nous étions à Paris. — Eh quoi! dit Beaumarchais au comte de Maurepas un peu surpris de le revoir si promptement, tandis que je cours aux extrémités de la France faire les affaires du roi, vous perdez les miennes à Versailles. — C'est une sottise de Miromesnil (1), répond M. de Maurepas; allez le trouver; dites-lui que je veux lui parler, et revenez ensemble. — Ils s'expliquèrent tous les trois; l'affaire fut reprise sous une autre forme; car il y en avait pour tous les cas prévus et imprévus; le conseil jugea tout différemment, et la requête civile fut admise. »

Ici se présentait un nouvel embarras : on était à la fin du mois d'août; le parlement allait entrer en vacances, et ne voulait statuer sur la requête civile qu'après les vacances; mais Beaumarchais n'ajourne pas si facilement une affaire entamée : il va derechef trouver M. de Maurepas, et, persuadé qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, il fait avec le premier ministre ce que nous l'avons vu faire avec le roi. Il rédige un billet pour le premier président et pour le procureur général, fait copier et signer en double ce billet par M. de Maurepas et l'expédie; il est ainsi conçu :

« Versailles, ce 27 août 1776.

« La partie des affaires du roi dont M. de Beaumarchais est chargé exige, monsieur, qu'il fasse quelques voyages assez promptement. Il craint de quitter Paris avant que sa requête civile ait été entérinée; il m'assure qu'elle peut l'être avant les vacances. Je ne vous demande nulle faveur sur le fond de l'affaire, mais seulement de la célérité pour ce jugement. Vous obligerez celui qui a l'honneur d'être bien véritablement, etc. MAUREPAS. »

Cela ne suffit pas encore à Beaumarchais. Il veut que l'avocat-

(1) Le ministre de la justice.

général Séguier porte la parole et soit éloquent en sa faveur; de là une lettre à M. de Maurepas, accompagnée d'un nouveau billet un peu plus expressif pour M. Séguier, billet que le ministre copie avec la même docilité que le précédent. Voici d'abord la lettre insinuante adressée au vieux ministre :

« Paris, ce 30 août 1776.

« MONSIEUR LE COMTE,

« J'irais me mettre à vos pieds ce matin, si je n'avais pas un rendez-vous arrêté chez M. l'ambassadeur d'Espagne (1). Il est bien doux à mon cœur de voir que le respect qu'on vous porte rend chacun vain et jaloux de faire quelque chose pour vous plaire. M. Séguier, apprenant que vous aviez eu la bonté de recommander la célérité de mon affaire à M. le premier président et à M. le procureur général, n'a pu s'empêcher de dire à un de ses amis qui est des miens : — Une *pareille recommandation m'eût rendu bien éloquent dans cette affaire.* Oh! les hommes! Ne vous lassez pas, monsieur le comte, de faire de bonnes actions... Je ne vous demande que votre signature à la lettre ci-jointe et votre cachet sur l'enveloppe : à l'instant mon affaire acquiert des ailes, et je vous aurai l'obligation d'avoir recouvré trois mois plus tôt mon état de citoyen, que je n'aurais jamais dû perdre.

« Je suis, avec la plus respectueuse reconnaissance, etc.

« BEAUMARCHAIS. »

Voici maintenant la lettre pour l'avocat-général, rédigée par Beaumarchais et que signe docilement M. de Maurepas :

« Versailles, ce 30 août 1776.

« J'apprends, monsieur, par M. de Beaumarchais, que, si vous n'avez pour lui la bonté de porter la parole en son affaire, il est impossible qu'il obtienne un jugement d'ici au 7 septembre. La partie des affaires du roi dont M. de Beaumarchais est chargé exige qu'il fasse assez promptement un voyage; il craint de quitter Paris avant d'être rendu à son état de citoyen, et il y a si longtemps qu'il souffre, que son désir à cet égard est bien légitime (2). Je ne vous demande nulle faveur sur le fond d'une pareille affaire, mais vous m'obligerez infiniment si vous contribuez à la faire juger avant les vacances.

« J'ai l'honneur d'être bien véritablement, etc. MAUREPAS. »

On reconnaît combien la situation de Beaumarchais est changée depuis le procès Goëzman : il n'a plus seulement pour lui l'opinion, il a pour lui le pouvoir, ce qui ne l'empêche pas de cultiver avec le même soin la faveur publique; car en même temps qu'il prend ses précautions du côté du ministère et se ménage la parole officielle de l'avocat-général Séguier, il choisit pour défenseur un avocat qui, presque seul, a constamment refusé de plaider devant le parlement

(1) Pour l'affaire d'Amérique. Le gouvernement espagnol s'était associé au gouvernement français et se préparait aussi à appuyer en secret les Américains.

(2) On voit que la recommandation devient ici plus expressive, malgré la restriction d'étiquette qui l'accompagne.

Maupeou, et que cette constante opposition a rendu très populaire, l'avocat Target. En lui confiant sa défense, Beaumarchais, toujours fidèle à ses goûts de mise en scène, écrit à Target une lettre qui circule partout et qui commence par ces mots : *Le martyr Beaumarchais à la vierge Target.* C'est la *vierge* Target qui, avec son éloquence un peu vide, mais pompeuse et sonore (1), se charge de maintenir la popularité de l'ancien adversaire de Goëzman et de le défendre en associant sa cause à celle du parlement restauré et de la liberté reconquise :

« Remplissez donc enfin, messieurs, dit Target, en terminant son plaidoyer, remplissez l'attente générale, et, j'ose le dire, le vœu qu'en secret vous formez vous-mêmes pour la réparation de l'injustice. Absous par le public, il est temps que le sieur de Beaumarchais soit délivré par la loi. Elle est passée cette époque de contradictions et d'orages où le citoyen ne puisait pas toujours dans les décisions de ses juges la règle de ses propres jugemens, où un homme a pu être frappé sans être déshonoré. L'union est rétablie, la nation possède enfin ses magistrats. Les ministres, les dépositaires des lois sont rentrés dans le droit, plus grand et plus flatteur encore, d'être les arbitres des mœurs et les modérateurs des sentimens. C'est au sein de cette concorde heureuse que, sous l'œil du public, et des mains de la loi, le sieur de Beaumarchais va reprendre, comme un droit qui lui est propre, ce premier bien de l'homme en société, l'honneur, qu'en attendant le retour de l'ordre il avait confié comme en dépôt à l'opinion publique. »

Après le discours de Target, l'avocat-général Séguier conclut également à la réhabilitation, et le 6 septembre 1776 un arrêt solennel du parlement tout entier, grand'chambre et Tournelle assemblées, annulle la sentence portée contre Beaumarchais par le parlement Maupeou, le rend à son état civil et aux fonctions qu'il avait précédemment occupées. Cet arrêt fut accueilli avec le plus vif enthousiasme par la foule qui encombrait le prétoire, et l'heureux plaideur fut porté en triomphe au milieu des applaudissemens depuis la grand'-chambre jusqu'à sa voiture. Il avait préparé un discours qu'il voulait prononcer avant la plaidoirie de Target, on le détermina à y renoncer; mais comme il tenait à se mettre en règle avec l'opinion, il le publia dès le lendemain. Ce discours, qui figure dans ses œuvres, est assez bien réussi dans le genre noble, mais il est surtout très habile et très hardi. On vient de voir plus haut avec quelle souplesse Beaumarchais sait tirer parti de la faveur d'un ministre; mais tout en utilisant son crédit auprès de M. de Maurepas, il ne renonce

(1) Ce même Target, présidant plus tard la constituante, se rendit coupable d'une phrase d'avocat restée célèbre, qu'on cite quelquefois dans les traités de rhétorique pour enseigner aux jeunes gens à éviter l'abus des synonymes : « Je vous engage, messieurs, à maintenir entre vous la paix et la concorde, suivies du calme et de la tranquillité. »

point à son rôle de citoyen défenseur des droits de la nation. Dans son discours au parlement, non-seulement il ne concède rien à ses anciens adversaires, qui pour la plupart sont encore membres du grand conseil, mais il maintient toutes ses attaques contre les formes et les règles de la procédure. « Or ces formes et ces règles, comme le remarque très justement M. Saint-Marc-Girardin, n'appartenaient au parlement Maupeou que par occasion; elles appartenaient aussi à l'ancien parlement. » Les coups que Beaumarchais avait portés au premier devaient rejaillir sur le second. En combattant le secret dans les procédures, en attaquant toutes ces méthodes d'instruction, confrontation et récolemens, qui éternisaient et embrouillaient les affaires, ces référés multipliés, ces audiences qui mettaient le plaideur à la discrétion d'un rapporteur, ces secrétaires que chaque plaideur devait payer largement, ces jugemens non motivés par lesquels un tribunal décidait à huis clos de l'honneur, de la fortune ou de la vie d'un citoyen, sans autre explication que cette formule : *Pour les cas résultant du procès;* — en combattant tous ces abus divers, en faisant entrer dans l'esprit des masses le besoin d'une réforme judiciaire, Beaumarchais, après avoir aidé à détruire le parlement Maupeou aux applaudissemens de l'ancien parlement, contribuait, sans s'en douter lui-même, à préparer également la ruine du parlement qui l'avait applaudi. Lorsqu'on vit en effet ces fiers légistes, remontés sur leurs siéges, continuer les anciens erremens, lorsqu'on les vit, après une opposition systématique aussi ardente contre le bien que contre le mal, demander la convocation des états-généraux, mais s'attacher à annuler d'avance leur action en la renfermant dans les vieilles formes, de manière à se ménager pour eux-mêmes une sorte de dictature, la même impopularité qui avait renversé les magistrats de Maupeou les renversa à leur tour. Après avoir fait reculer les rois, ils furent mandés à la barre de la constituante, et là il leur fut signifié que, suivant la parole de Beaumarchais, la nation était juge des juges. Quelques jours après, un simple décret décidait que les parlemens avaient cessé d'exister. C'est ainsi que, dans sa lutte contre Goëzman, Beaumarchais avait été un instrument involontaire, mais puissant de la révolution; il l'était de même lorsque, heureux et fier de la victoire qui lui rendait enfin ses droits de citoyen, il se lançait à corps perdu dans sa grande opération d'Amérique. Avant de l'y suivre, il ne faut pas oublier qu'il a toujours mené de front plusieurs entreprises, et qu'au moment où il préparait ses quarante vaisseaux, il faisait jouer *le Barbier de Séville.*

LOUIS DE LOMÉNIE.

SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS

LES MERS DE L'INDO-CHINE.

LES RÉGENCES JAVANAISES.[1]

Nous venions d'admirer à Batavia l'opulence et la splendeur de la colonie hollandaise : il fallait pénétrer dans l'intérieur de Java pour savoir de quelles sources fécondes découlaient ces richesses. M. Burger se chargea d'obtenir du gouverneur-général l'autorisation sans laquelle nous ne pouvions songer à entreprendre un pareil voyage. M. de Rochussen, de son côté, accueillit la demande de notre excellent hôte avec une grâce si parfaite, il adressa aux résidens des provinces que nous devions traverser des instructions si bienveillantes, que le prince Henri lui-même n'a probablement point parcouru l'intérieur de Java d'une façon beaucoup plus royale que les officiers et le commandant de *la Bayonnaise*.

Java est, on le sait, une des îles les plus vastes du globe. Bornéo, Madagascar, Sumatra, Niphon, la Grande-Bretagne, Célèbes même, ont plus d'étendue; mais le territoire de Java est le double de celui de Ceylan ou de celui de Saint-Domingue, il excède d'un dixième environ la superficie de Cuba. Cette grande île est d'une origine récente, si on la compare au noyau granitique ou aux terrains stratifiés qui ont successivement formé l'écorce de notre planète. Contemporaine des groupes de la Polynésie, elle est, après Célèbes, le fragment le plus considérable du nouveau monde qu'un effort sous-marin a fait jaillir des entrailles de la terre. Elle n'offre, à proprement

(1) Voyez la livraison du 15 février.

parler, qu'une longue chaîne de montagnes basaltiques et de pics ignivomes, entourée d'une large ceinture de terrains d'alluvion. La longueur moyenne de l'île est de cent soixante-quinze lieues, la largeur de vingt-six. Située à cent vingt lieues environ au sud de l'équateur, elle n'est point exposée à ces crises violentes qui dévastent chaque année les côtes des Philippines, mais dont l'influence se fait rarement sentir en-deçà du 10e degré de latitude septentrionale. On retrouve cependant à Java les pluies torrentielles de Luçon. Pendant les mois de janvier et de février, il n'est guère de jour où d'épouvantables déluges ne semblent menacer l'île d'une submersion totale. La mousson d'ouest est au sud de l'équateur la mousson pluvieuse; elle commence ordinairement vers la fin d'octobre. Les vents d'est lui succèdent dans les premiers jours du mois de mai, et jusqu'aux approches de l'équinoxe, des orages de peu de durée troublent seuls la sérénité du ciel.

Les Hollandais ont partagé le territoire de Java en vingt-deux résidences : la structure de l'île avait fixé avant eux ces divisions politiques. De tout temps, des administrations distinctes ont gouverné les états du littoral et les districts montagneux de l'intérieur, les provinces qui font face à l'Océan Austral et celles qui descendent par une pente moins abrupte vers la mer de Java. La province de Bantam s'étend d'une mer à l'autre. Neuf résidences, — Batavia, Krawang, Chéribon, Tagal, Pekalongan, Samarang, Japara, Rembang, Sourabaya, — occupent le versant septentrional des montagnes. Huit autres provinces, — les Preangers, Banjoumas, Bajelen, Djokjokarta, Patjitan, Kediri, Passarouan, Bezouki, — sont assises sur le versant opposé. Les résidences intérieures sont au nombre de quatre : Buitenzorg, Kedou, Sourakarta et Madioun. Les provinces du nord sont en général plus policées et mieux défrichées que celles du sud; elles ont un accès facile vers d'excellens ports, tandis que la côte méridionale est presque complétement dépourvue d'abris (1).

Le cours des événemens a cependant établi entre les diverses portions du territoire de Java d'autres distinctions que celles qui résultent de leur situation géographique. Les provinces de Sourakarta et de Djokjokarta sont les derniers vestiges de l'empire de Mataram; les souverains indigènes ont conservé dans ces deux états la propriété du sol. Dans les résidences de Batavia, de Buitenzorg et de Krawang, les ventes faites à diverses reprises par la compagnie des

(1) De récens travaux hydrographiques ont signalé cependant sur cette côte des ports demeurés jusqu'ici inconnus, des ports, assure-t-on, qui pourraient recevoir au besoin des vaisseaux de ligne. Si cette découverte se confirme, un magnifique avenir est promis aux provinces méridionales; l'île de Java en recevra un accroissement notable de prospérité, et la population javanaise, délivrée de transports dispendieux, y trouvera une augmentation sensible de bien-être.

Indes, par le général Daendels et par le gouvernement anglais, ont entraîné en faveur de capitalistes européens ou chinois l'aliénation du domaine public. La propriété individuelle se trouve ainsi constituée à Java sur une étendue de territoire qui représente à peu près le douzième des terres cultivées. Les autres résidences, au nombre de seize, ne connaissent d'autres propriétaires que l'état et la commune. Le gouvernement y partage avec la noblesse javanaise d'immenses bénéfices. C'est dans ces provinces que le général Van den Bosch a établi la compensation de l'impôt foncier par des rentes payables en nature, ou qu'il a maintenu, comme dans la résidence des Preangers, le régime du travail forcé et des livraisons obligatoires.

La résidence des Preangers occupe à elle seule près du sixième de la superficie totale de Java. Elle est subdivisée en quatre régences et gouvernée par des chefs qui descendent en droite ligne des anciens souverains auxquels obéissait, avant l'introduction de l'islamisme, la partie occidentale de Java. En visitant la province de Buitenzorg et celle des Preangers, nous pouvions donc nous flatter de comprendre le mécanisme politique et agricole appliqué à l'île tout entière. Nous allions, dans la première de ces résidences, observer les résultats obtenus par l'industrie privée, — dans la seconde, étudier les grandes cultures dirigées par les employés du gouvernement. Nous devions aussi, — cet espoir suffisait pour piquer notre curiosité, — nous trouver en présence de fonctionnaires indiens issus d'un sang non moins illustre et non moins vénéré que celui des souverains de Mataram.

Différé de jour en jour par les gracieuses instances qui s'efforçaient de nous retenir à Batavia, le moment de notre départ pour l'intérieur de l'île fut enfin fixé d'une manière irrévocable. Le 14 juillet 1849, une heure avant le lever du soleil, deux longues voitures de voyage attelées chacune de six poneys emportaient sur la route de Buitenzorg les officiers de *la Bayonnaise* et le compagnon que depuis six mois leur avait donné une heureuse fortune, le jeune duc Édouard de Fitz-James, chevaleresque héritier d'un des plus beaux noms de France. A voir la rapidité de notre course, on eût dit que ces carrosses, balancés sur leurs ressorts flexibles, au lieu de paisibles touristes, contenaient quelque couple amoureux s'envolant sur le chemin de Gretna-Green. Une véritable frénésie semblait animer cochers et poneys. Nous dévorions d'un seul temps de galop, et en moins de vingt minutes, les 9 kilomètres qui séparent les relais de la poste. C'était en langage de marin un sillage de onze nœuds à l'heure. Deux coureurs montés derrière nos voitures se jetaient, le fouet à la main, sur les jarrets des chevaux dès que la route offrait la moindre rampe à gravir, et plus le chemin montait, plus notre attelage courait ventre à terre. Pas une ornière d'ailleurs, à peine un gravier sur notre passage. La route, soigneusement macadamisée,

était unie comme la table d'un billard (1). Sur un sentier latéral incessamment labouré par le pied fourchu des buffles se traînaient lourdement, avec leurs toitures de rotin tressé et leurs roues formées par deux énormes disques d'une seule pièce, de longs convois qui portaient à Batavia le café des Preangers. La voie sur laquelle nous roulions était exclusivement destinée aux voitures suspendues et aux piétons. Des hangars d'une architecture élégante s'élevaient auprès de chaque station, et nous protégeaient contre les rayons du soleil pendant le temps qu'on mettait à changer de chevaux. De Batavia au village de Buitenzorg, on compte trente-deux piliers, ou à peu près 54 kilomètres. L'inclinaison moyenne du terrain est d'environ 5 millimètres par mètre. On ne saurait atteindre les régions supérieures par une pente plus égale et plus douce.

Dès qu'on a dépassé le faubourg de Meester-Cornelis, théâtre des brutales orgies de la populace javanaise, les maisons de campagne s'éloignent du bord de la route. Le paysage n'est plus animé que par les grands bois de cocotiers, qui, sur quelques points, se prolongent jusqu'à la mer. M. Burger avait possédé un de ces vastes domaines dont l'huile de *calapa* (2) et le sucre d'*areng* (3) forment le principal revenu. Il nous montra en passant la forêt de palmiers au milieu de laquelle il avait vécu pendant plusieurs années de la vie du planteur et de celle du seigneur féodal. Nous approchions cependant de Buitenzorg, et déjà nous aspirions un air plus léger et plus pur. Tout souriait autour de nous : les rizières étagées sur le flanc des montagnes, les villages épars dans la plaine, les arbres fruitiers balançant leur tête au-dessus des haies de cactus et d'euphorbes. Nous n'avions encore atteint qu'une hauteur de 800 pieds environ

(1) L'œuvre la plus grandiose qu'ait accomplie à Java l'administration hollandaise, c'est assurément la route militaire qui traverse l'île dans toute sa longueur, du détroit de la Sonde au détroit de Bali. Cette route ne suit pas le bord de la mer. Pour éviter les terrains marécageux qu'inonde chaque année pendant six mois la saison pluvieuse, il lui a fallu gravir les pentes escarpées des montagnes. Elle se développe ainsi à travers les cols les plus élevés, au milieu des ravins et des précipices, sur un parcours de 1.300 kilomètres. De nombreux rameaux viennent s'embrancher sur cette voie centrale. Les uns se dirigent de Samarang vers les états des princes indigènes; les autres relient les parties les plus reculées des provinces aux ports de la côte septentrionale. L'Inde anglaise possède d'excellentes routes; mais Java et la Nouvelle-Galles du Sud sont, si je ne me trompe, les seules colonies où l'on puisse voyager en poste. Sur les routes royales, le gouvernement hollandais entretient des relais de chevaux disposés de six en six milles. Entre Batavia et Buitenzorg, chaque station est pourvue de six attelages, de deux seulement dans le reste de l'île. Des buffles remplacent les chevaux sur les points où la chaise de poste doit rencontrer des pentes trop rapides, et des hommes se tiennent prêts à attacher une corde à la voiture pour en modérer la vitesse dans les descentes. C'est ainsi que les lettres, qui partent de Batavia deux fois par semaine, peuvent être transportées à Banjouwangie, le point le plus oriental de l'île, en sept fois vingt-quatre heures.

(2) Le nom du cocotier en malais.

(3) Espèce de palmier dont la séve fournit le seul sucre que consomment les Javanais.

au-dessus du niveau de la mer; mais des sommets du Salak et du Guédé, perdus dans les nuages, la brise du matin apportait à travers les bois une douce et bienfaisante fraîcheur. Trois heures après notre départ de Batavia, nous entrions, sans avoir ralenti notre course échevelée, dans le village de Buitenzorg.

Ce sont surtout les employés du gouvernement qui voyagent dans l'intérieur de Java : c'est pour eux qu'a été organisé le service des postes, pour eux aussi que chaque chef-lieu de résidence possède un vaste hôtel placé sous la surveillance et le patronage de l'administration. L'intervention de l'autorité s'étend à Java jusqu'aux moindres détails. Tout est simple et facile avec son concours. Quant au voyageur abandonné à lui-même, il pourrait bien regretter quelquefois, je dois l'en prévenir, la libre concurrence des colonies anglaises. Les frais de poste sont considérables; les prix seuls des hôtels, réglés comme tout le reste par les soins du gouvernement, sont assez modérés. Notre nombreuse caravane alla descendre à l'hôtel Bellevue, et chacun de nous put y trouver une chambre et un lit. Jamais hôtel n'a mieux mérité son nom que celui de Bellevue à Buitenzorg. Du pavillon où nous attendait un déjeuner tout européen, nos regards plongeaient sur une mer de verdure. Toute la chaîne du Salak se déployait devant nous avec ses ravins tapissés de forêts, avec ses terrasses couvertes d'épis déjà mûrs, et, presque sous nos pieds, le *campong* chinois dessinait comme une île de briques au milieu des vergers indigènes.

Pendant que nous admirions ce ravissant paysage, les heures s'écoulaient sans qu'aucun de nous parût y songer. Les rayons du soleil tombaient presque d'aplomb sur la plaine : à Batavia, notre journée eût été terminée; mais à Buitenzorg, bien qu'on ne jouisse pas encore de la température modérée des hauts plateaux de l'intérieur, on peut cependant se permettre de sortir quelquefois en plein midi. Nous prîmes donc, malgré l'heure avancée, le chemin du château, qui avait été le séjour habituel des prédécesseurs de M. de Rochussen. Ce fut la munificence de la compagnie des Indes qui, vers l'année 1745, fit de la province de Buitenzorg l'apanage princier des gouverneurs-généraux de Java. Les districts dont se composait cette province furent vendus en 1809 à des particuliers, et le gouvernement hollandais n'en conserva plus qu'un seul, au centre duquel on vit s'élever en 1816 la somptueuse retraite destinée au premier fonctionnaire de la colonie. Un tremblement de terre renversa en 1826 ce château, qu'on avait construit d'après un plan trop vaste pour qu'il pût reposer avec impunité sur la base d'un volcan. Quand on en releva les murs, on prit soin de les mettre, par un dessin plus modeste, à l'abri d'une nouvelle commotion du sol. La résidence actuelle du gouverneur-général n'a qu'un seul étage. Surmontée d'un belvédère

et entourée d'un large portique, elle n'a plus le caractère imposant du palais qu'habitait M. Van der Capellen; elle n'en est pas moins une noble et élégante demeure. Les deux ailes qui flanquent le corps de logis principal sont destinées à recevoir les aides de camp et les hôtes du gouverneur-général.

M. de Rochussen se trouvait à Buitenzorg trop éloigné du centre des affaires; l'activité de son esprit lui faisait préférer le séjour de Batavia : il avait cependant donné les ordres nécessaires pour que les portes du château qu'il avait cessé d'habiter nous fussent ouvertes, et nous étions certains de trouver sur ce point comme sur tous les autres un accueil empressé. L'intérieur du château de Buitenzorg, désert et en partie démeublé, eût à peine mérité notre visite sans le curieux musée qu'y avaient rassemblé les soins de M. de Rochussen. Il n'y manquait aucune des armes, aucun des barbares trophées que l'on peut rencontrer chez les divers peuples de l'archipel indien. A côté des crânes enfumés ou couverts de bandelettes d'or, orgueil du Dayak dont ils racontent les prouesses, on voyait appendus à la muraille les lances de Sumatra et les javelines de Célèbes, le bouclier de Timor taillé dans une peau de buffle, la carabine de Banjermassing, aux canons octogones et aux cannelures en spirale; le *parang*, brutalement forgé comme un couperet; le *kris*, dont la lame flamboyante est emmanchée d'une poignée d'ivoire; le *klewang*, dont le fer damasquiné laisse pendre près de la garde une sinistre houppe de crins ou de cheveux teints en rouge. Quelques-uns de ces glaives étranges avaient été recueillis sur le champ de bataille. La plupart avaient bu du sang humain. On nous montra des poignards que la superstition des princes eût payés du prix d'une province, car ces kris javanais avaient leur histoire comme les grandes épées de nos chevaliers, et leur vertu talismanique, confirmée par maint assassinat. Nous avions ainsi sous les yeux l'image, je dirai presque le symbole du degré de civilisation qu'ont atteint les divers groupes de la Malaisie. Le couperet féroce des Dayaks et des Harfours ne semble pas appartenir au même âge historique que la carabine rayée des Malais ou que le kris enrichi de pierreries des habitans de Java. Les peuples de Bornéo, de Bourou, de Céram, avec leurs armes grossières, ne sont encore que des sauvages. Ceux de Sumatra, de Célèbes, de Bali, ont appris les raffinemens de la politique et de la guerre; aussi font-ils usage d'instrumens de destruction plus perfectionnés. Les Javanais sont armés comme des courtisans soupçonneux plutôt que comme des soldats. Chez eux, la guerre a cessé d'être l'état normal de la société. Ils songent moins à se prémunir contre une attaque ouverte que contre une trahison. Le poignard au fourreau étincelant est la seule arme qui brille à leur ceinture. L'examen de ces riches panoplies fut pour nous une occupation remplie d'intérêt : il ne nous apprit point

seulement quels ennemis belliqueux les armées de la Hollande avaient à combattre; il nous rappela aussi à quelles mœurs barbares la domination européenne était venue arracher ces malheureux peuples.

Les dépendances du château de Buitenzorg formaient autrefois un des districts du royaume hindou de Padjajaran : elles sont comprises entre deux rivières ou plutôt deux torrens, le Tji-Liwong et le Tji-Danie, qui coulent sur ce point à une demi-lieue de distance l'un de l'autre. Quelques terres cultivées fournissent les revenus nécessaires à l'entretien du château. Un village indigène s'étend sur la rive occidentale du Tji-Liwong; mais la majeure partie du district est occupée par un parc immense et par un jardin botanique où se trouvent réunis tous les végétaux dont on a essayé d'acclimater la culture à Java. L'imagination des poètes n'a jamais rien rêvé de plus beau que ce parc, traversé par des eaux murmurantes, avec ses grandes pelouses peuplées de troupeaux d'axis et ses arbres géans qu'ont vus naître les cinq parties du monde. Il faut avoir parcouru cette vallée de Tempé, doux et modeste asile offert aux transfuges de tous les climats, pour savoir quelle variété infinie le grand artisan de l'univers a pu mettre dans la découpure et les teintes mobiles des feuillages, dans le port majestueux des troncs, dans le déploiement capricieux des branches. La Nouvelle-Hollande, les Moluques, le Bengale, la Chine, le Japon, l'Europe même, semblent se donner la main sous ces ombrages. Le chêne et le palmier ont trouvé une patrie commune. Le bétel enlace de sa liane grimpante l'érable ou le mélèze; le thé croît à côté du poivre, le cactus du Mexique ou l'indigofère de l'Amérique centrale à côté du coton de l'Égypte et de la canne à sucre des îles Sandwich. Il n'est pas un pays qui n'ait été mis à contribution par les botanistes de Buitenzorg. Les bambous occupent tout un côté de la rivière. Dans certaines allées, les arbres ont l'écorce odorante; dans d'autres, chaque tronc laisse suinter une gomme aromatique. Ici ce sont de larges feuilles digitées, plus loin de verts panaches, des stipes qui s'élancent ou des sarmens qui rampent, des fruits solitaires attachés sur un tronc colossal, ou des grappes qui pendent de la cime d'une tige bulbeuse épanouie comme un parasol. Bien que le château de Buitenzorg possède une ménagerie, complément presque indispensable d'un jardin botanique, nul animal féroce ne trouble de ses rugissemens le silence de cette délicieuse retraite. Des orangs-outangs pensifs, des pachydermes affables ou sans malice, tels que le tapir et l'éléphant de Sumatra, sont, avec l'oiseau royal des Moluques et le *babi-roussa* de Célèbes, les seuls représentans de la faune indienne auxquels on ait voulu donner cet éden javanais pour prison.

Après le château et le parc de Buitenzorg, que pouvions-nous visiter qui nous offrît plus d'intérêt que les cavernes au fond desquelles

la salangane bâtit ces nids visqueux que le Chinois achète au poids de l'or? Le résident de Buitenzorg voulut nous conduire lui-même aux grottes de Tjampeo, creusées par la nature dans les contreforts calcaires qui supportent la chaîne du Salak. Deux relais de chevaux disposés à l'avance sur la route nous amenèrent au pied de la montagne qu'il fallait gravir pour arriver à l'entrée de ces labyrinthes souterrains. C'est là que nous trouvâmes le fermier chinois auquel a été concédée, au prix d'une rente annuelle de 170,000 francs, la récolte totale de ces nids d'hirondelles, qui se vendent à Java 158 francs environ le kilogramme. Des chaises ou des fauteuils attachés à deux brancards avaient été disposés par les soins de cet opulent déserteur du Céleste Empire. Nous nous résignâmes une fois de plus à accepter le secours de nos semblables, et à nous laisser porter par un sentier glissant jusqu'au but difficile que nous voulions atteindre.

Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

Le Javanais attelé à la chaise de l'Européen, ce n'est après tout que l'aveugle qui porte le paralytique, et j'avoue que sous ce soleil ardent, sous ce climat dont la langueur m'accablait, loin de voir dans l'assistance qui m'était offerte une offense à la fraternité humaine, j'en croyais contempler au contraire le plus touchant emblème.

La nature, à Java, est un livre à chaque page duquel il faudrait écrire : beau! admirable! prodigieux! — Parvenus à l'ouverture des cavernes, qui plongeaient brusquement dans les entrailles de la montagne, nous hésitions à nous enfoncer sous terre, quand le soleil éclairait autour de nous un si merveilleux paysage. De grands arbres aux rameaux étendus comme ceux du cèdre couvraient d'ombre et de fraîcheur les pentes de la colline. Entre leurs troncs penchés s'ouvraient vers la campagne de délicieuses échappées et des lointains infinis. Des troupes de singes noirs gambadaient au milieu du feuillage, pendant que de vieux magots demeuraient philosophiquement assis sur les branches. Les hirondelles aux reflets satinés voltigeaient d'une aile inquiète autour de nous. L'atmosphère était calme, le ciel d'un bleu d'azur. Il semblait que le Seigneur arrêtât un regard satisfait sur son œuvre. Mais chacun de nous fut bientôt saisi sous les bras par deux Javanais. Nous disparûmes en chancelant dans les profondeurs où nos guides, semblables à des génies sataniques, s'efforçaient de nous entraîner. Au lieu de la lumière du jour, nous n'avions plus, pour conduire nos pas sous ces voûtes ténébreuses, que la lueur enfumée des torches. Nous errâmes longtemps dans des galeries où l'on entendait tomber goutte à goutte l'eau qui filtrait à travers les fissures du rocher. Des milliers de nids gélatineux étaient attachés aux parois de la grotte. On en détacha quelques-uns devant

nous, et l'avare Achéron consentit à lâcher sa proie. Avec quel plaisir nous sortîmes de cet antre pour revoir la nature, épanouie et souriante comme une jeune fiancée! Le prisonnier de Chillon ou le captif échappé des plombs de Venise n'eût point salué d'un regard plus ravi le premier rayon de sa liberté. Il est des malheureux cependant qui se dévouent à fouiller comme des mineurs les longs détours de ces cavernes, qui vont ramper dans ces couloirs humides ou poser des échelles de bambou sur le bord de ces abîmes, afin de recueillir deux ou trois fois par an la précieuse moisson à laquelle ils n'ont point de part. On évalue à 800 kilog. la récolte des nids que fournissent chaque année les grottes de Tjampeo, et à plus de cent mille francs les bénéfices du Chinois auquel en est affermée l'exploitation.

Ce serait une curieuse nomenclature que celle des exportations de Java. Cette île féconde a plus d'un marché ouvert à ses produits. Ce qui ne convient ni à l'Europe, ni à la Nouvelle-Hollande, ni aux États-Unis, le Céleste Empire, l'Indo-Chine, la Malaisie, le Japon, le consomment. Le riz, le café, le sucre et l'indigo sont les grandes richesses du sol. A côté de ces importans produits, vous verrez figurer les nids d'oiseaux pour plus d'un million de francs; vous remarquerez le tabac, le gingembre, le bois de sapan, la nacre, l'écaille de tortue, les ailerons de requin, mentionnés à la suite du thé, de la cannelle, de la muscade et de la cochenille. C'est surtout l'industrie privée qu'il faut louer des essais intelligens auxquels l'île de Java est redevable de nouveaux produits et de nouvelles cultures. Les encouragemens du gouvernement ne lui ont point manqué, et ils n'ont point été prodigués, comme il arrive trop souvent, en pure perte.

A 11 kilomètres environ de Buitenzorg s'étend, sur les premiers contreforts de la chaîne centrale, le fertile district de Pondok-Guédé. C'est là que nous pouvions mieux qu'ailleurs apprécier les résultats obtenus par l'industrie privée. Sur une éminence adossée à de rians coteaux s'élève l'habitation principale, d'où l'œil du maître peut surveiller son immense domaine. On dirait un temple grec debout sur son promontoire, si, au lieu de la mer harmonieuse, on n'entendait bruire au loin le feuillage des arbres, si les moissons jaunies ne remplaçaient à l'horizon les vagues agitées qui écument et blanchissent. Une vaste terrasse occupe un des gradins du plateau; d'autres étages de verdure et de fleurs l'entourent et la dominent. Le moindre souffle de brise fait descendre de ces jardins superposés mille parfums inconnus. Les rizières s'étendent à perte de vue dans la plaine, les bois de cafiers couronnent les collines; sur les flancs inclinés de la montagne, le thé déploie ses vastes pépinières, et le nopal trace un triple sillon de raquettes épineuses.

Ce fut en 1827 que les Hollandais apportèrent du Japon les premiers arbustes à thé qui furent plantés dans le jardin d'essai de Bui-

tenzorg, où ils réussirent à merveille. Le docteur Burger partagea, si ma mémoire est fidèle, avec M. van Siebold l'honneur de doter l'île de Java de cet utile arbuste. Des plantations de thé considérables furent bientôt établies dans les environs de Batavia et dans les districts montagneux des Preangers. On fut obligé de chercher, en s'élevant à 15 ou 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, une température qui se rapprochât de celle que le thé rencontre dans les provinces septentrionales du Céleste Empire, et encore, à cette hauteur, le climat de Java conserve trop d'énergie; le sol, engraissé par des détritus séculaires, a trop de puissance. Non-seulement l'activité de la sève donne naissance à des feuilles charnues et grossières, mais la présence d'un printemps perpétuel tient sans cesse le cultivateur en haleine et le contraint à épier d'un bout de l'année à l'autre le moment où les bourgeons vont éclore. Au lieu de pouvoir, comme en Chine, laisser, quand vient le mois de la verdure, des troupes de moissonneurs s'abattre au milieu des buissons qu'une seule nuit a couverts de feuilles, il faut à Java faire pour ainsi dire chaque jour une cueillette partielle; il faut choisir les bourgeons les plus tendres, les pousses les plus délicates. De là naturellement un surcroît de main-d'œuvre qui tend à élever le prix du produit dont on s'était flatté d'enlever le monopole à la Chine. Le district de Pondok-Guédé est sans contredit un de ceux où la culture du thé a été dirigée avec le plus d'intelligence, où la manipulation, confiée à des Chinois de Chin-tcheou et d'Amoy, s'écarte le moins possible des procédés usités dans la province du Fo-kien. Les résultats cependant laissent encore beaucoup à désirer. Le thé de Java, d'un goût astringent et d'un faible arome, se consomme en Europe grâce aux soins frauduleux qui en dissimulent l'origine; mais il n'est point un habitant de Batavia qui ne lui préfère le sou-chong ou le pe-koe le plus inférieur de la Chine. Les Hollandais, avec leur ténacité habituelle, n'ont point voulu perdre tout espoir; ils comprennent quelle source de prospérité s'ouvrirait pour leurs colonies, s'ils pouvaient y développer une culture à laquelle la Chine doit un revenu annuel de plus de 200 millions. Aussi ont-ils voulu multiplier les essais avant de se tenir pour battus. Si la nature n'oppose à leurs desseins des obstacles insurmontables, le thé hollandais pourra devenir dans quelques années, comme le café des Preangers, une branche de commerce importante. L'île de Java ne produit aujourd'hui que 100 ou 150,000 kilogrammes de thé. Ce chiffre serait aisément décuplé le jour où l'on obtiendrait une amélioration sensible dans la qualité des produits (1).

Plus de succès semble avoir suivi l'introduction du nopal et de la

(1) M. Burger doutait que l'on parvînt jamais à obtenir du thé de qualité supérieure sous les tropiques. Il croyait que les Anglais, occupés de semblables essais dans l'Inde, n'y réussiraient pas mieux que les Hollandais n'avaient réussi à Java; mais une opinion

cochenille à Java. Il a fallu cependant, pour acclimater cette industrie dans l'île, un luxe de précautions inconnu au Mexique et aux Canaries. Nous avions vu à Ténériffe des cactus jetés sans ordre et sans symétrie au milieu des rochers : chaque feuille portait, exposés à toutes les intempéries de l'air, une foule d'insectes au corps brun, de la grosseur à peu près d'une lentille, et recouverts d'une poussière blanchâtre. A Pondok-Guédé, on nous montra de véritables jardins de nopals. Le giroflier et le muscadier ne sont pas entourés de plus de sollicitude et de plus de tendresse. Au-dessus de sillons réguliers et uniformes s'étend un toit de palmiers porté sur des roulettes, qui protége à la fois contre les grandes pluies d'orage et l'insecte et la plante. Grâce aux sucs nourriciers qu'il aspire incessamment de la terre, grâce surtout au soin minutieux que l'on prend d'éloigner de lui toute végétation parasite, le cactus peut résister longtemps à la succion des milliers de trompes qui le dévorent. Lorsque la cochenille a, au bout de soixante-cinq ou soixante-dix jours, atteint tout son développement, on l'enlève avec précaution de la feuille à laquelle elle adhère, et elle meurt presque aussitôt. On la fait alors sécher au four pendant cinq ou six fois vingt-quatre heures et on l'expédie en Europe, où, réduite en poussière, elle livre au commerce cette couleur éclatante, rivale de la pourpre antique. On recueille à Java 30,000 kilogrammes environ de cochenille, représentant sur le marché européen 7 ou 800,000 francs. La récolte de Pondok-Guédé était, en 1849, de plus de 5,000 kilogrammes.

Le domaine privé occupe à Java la douzième partie des terrains mis en culture, et certaines propriétés rurales ont dans cette île une valeur de plusieurs millions de francs. Le bénéfice qu'en retire le trésor public est de peu d'importance : calculé au tiers pour cent de la valeur approximative des biens-fonds, l'impôt des terres européennes ou chinoises ne figure dans le budget colonial que pour une somme de 800,000 francs. Ce sont les produits de ces propriétés particulières qui alimentent à Java la navigation de concurrence, car le domaine public ne livre les siens qu'aux navires de la *Maatschappy*. Le pavillon étranger exporte cependant chaque année de Java, outre diverses denrées d'un intérêt secondaire, 9 ou 10 millions de kilogrammes de café et 14 millions de kilogrammes de sucre. De pareils chiffres ont leur éloquence; ils prouvent que le monopole créé en faveur de l'industrie et de la navigation nationales n'est point tellement exclusif, qu'il doive rendre les puissances européennes indifférentes à la prospérité de Java. La France, entre autres, n'a point dans les mers de Chine de marché plus important que celui

qu'il m'a souvent exprimée et que je crois fondée, c'est que la culture du thé conviendrait merveilleusement au sol et au climat de l'Algérie. Resterait à savoir si les frais de main-d'œuvre permettraient à ce thé exotique de supporter la concurrence du thé de la Chine.

des Indes néerlandaises. Elle exporte chaque année de Java pour près de 3 millions de francs. En échange des produits qu'elle achète, elle ne livre, il est vrai, qu'une valeur d'environ 1,200,000 francs; mais ces riches colonies ont des habitudes de luxe et d'élégance qui ne peuvent manquer de rétablir un jour l'équilibre des relations que nous entretenons avec elles (1).

La journée que nous consacrâmes à parcourir le district de Pondok-Guédé nous offrit plus d'un genre d'intérêt. Nous trouvâmes sur le même terrain un échantillon de toutes les cultures nouvelles et le type le plus complet des grandes existences que l'aliénation du domaine public a créées dans l'intérieur de Java. Des champs à défricher, des usines à conduire, tout un peuple d'ouvriers et de cultivateurs auquel il faut chaque matin mesurer sa tâche ou distribuer son salaire, voilà le côté positif de la vie créole. C'est celui qui séduirait le moins l'imagination du voyageur; c'est, il est vrai, celui qui frappe le dernier ses regards. Ce que le touriste aperçoit tout d'abord, ce sont les jardins remplis d'ombre et les salons tout embaumés de fleurs; ce sont les serviteurs empressés, les voitures sous les hangars, les bestiaux dans les étables, les chevaux qui hennissent aux mangeoires. La chasse avec une armée de piqueurs ou les courses à travers la campagne, les charmes de la rêverie ou les plaisirs de la table, tout est là, tout se trouve réuni dans la même demeure. Le voyageur enivré est tenté de se croire sous le toit d'un prince : il envie ce bien-être et cette noble élégance, sans s'inquiéter du prix auquel on les achète; mais dès qu'il pénètre plus avant dans les secrets de cette vie somptueuse, il comprend mieux les sacrifices qui en sont inséparables, et n'hésite plus à reconnaître qu'à Java comme ailleurs la fortune n'a jamais récompensé que le travail et la persévérance.

L'industrie privée peut revendiquer sa part dans les récens progrès et dans la prospérité commerciale des Indes néerlandaises. L'aliénation d'une portion du domaine public à Java, bien que singulièrement onéreuse au trésor, ne mérite donc point de sérieux regrets. Il im-

(1) On peut même affirmer déjà que ce sont moins les intérêts de notre industrie que ceux de notre navigation qu'il s'agit de préserver à Java d'une concurrence fâcheuse. Nous avons pu voir plus d'une fois, pendant notre séjour dans les Indes, des cargaisons presque entièrement composées de produits français qui avaient emprunté, pour y arriver à moins de frais, le pavillon des États-Unis ou celui de la Hollande. C'est ainsi qu'un navire de Rotterdam, le *Wilhem*, appartenant à un armateur hollandais, M. van Hoboken, apporta dans le port franc de Macassar, au mois de juillet 1849, une cargaison presque exclusivement achetée à Bordeaux, — provisions de bouche, vins fins et vins ordinaires. — Ce même navire emporta de Macassar, comme cargaison de retour, plus de 100 tonneaux de nacre et d'écaille de tortue qui auront été, en grande partie, achetés en Hollande par l'industrie française. Avant de souhaiter pour la France des relations plus actives avec l'archipel indien, il faudrait, s'il était possible, lui créer avec ces lointains parages des relations plus directes.

porte cependant de poser des limites à l'extension de ce système. De nouvelles concessions de terres ne manqueraient point de troubler l'équilibre du budget colonial, et ce ne serait pas encore le plus grave inconvénient d'une pareille mesure. Quand les chambres hollandaises, effrayées des charges de la métropole, semblaient accueillir avec une certaine faveur le projet d'amortir la dette publique par la vente de terrains considérables à Java, un ministre dont la voix éloquente avait acquis le droit d'être écoutée, M. Baud, repoussa énergiquement cette idée funeste. Il montra que le système de M. Van den Bosch reposait sur la coopération de la haute et de la petite aristocratie javanaise, que la cession des terres à des propriétaires européens aurait au contraire pour résultat l'exclusion et l'abaissement de ces classes intermédiaires. En échange de l'appui que l'aristocratie lui prête, le gouvernement hollandais souffre qu'une partie de l'impôt foncier soit interceptée en passant par les mains de ceux qui le perçoivent. Il accepte sans murmure ces inévitables réductions de profits. Le propriétaire particulier, au contraire, ne voit dans la classe des chefs de village que des parasites qui dévorent une partie de ses revenus. Pour lui, l'organisation municipale ne peut être qu'un obstacle. Aussi s'applique-t-il à la faire disparaître de ses domaines. Le système des cultures n'attaque sur aucun point les institutions indigènes. Celui des grands propriétaires, s'il recevait de nouveaux développemens, porterait à ces institutions la plus sérieuse atteinte. « Je puis comprendre, disait M. Baud, une réforme sociale qui ouvre dans l'avenir à chaque Javanais la perspective d'entrer en possession de la rizière dont il n'est quant à présent que l'usufruitier. Je n'en saurais admettre qui réduise les régens à ne plus être que les intendans salariés des capitalistes européens. »

La grande ambition de l'officier de marine, dès qu'il a touché terre, c'est de monter à cheval, de tourner le dos au rivage, de s'enfoncer dans l'intérieur du pays aussi loin qu'il lui est permis d'y pénétrer. On dirait qu'il cherche, comme Ulysse, un homme qui puisse prendre une rame pour une pelle à four. Tous les officiers de *la Bayonnaise* auraient donc accueilli avec joie le projet de visiter la résidence des Preangers; mais deux voitures voyageant à la fois eussent couru le risque de manquer trop souvent de chevaux. Il fallut donc nous résigner à nous séparer à Buitenzorg. Trois d'entre nous prirent avec M. Burger le chemin des Preangers, le reste de notre caravane dut retourner à Batavia.

La résidence des Preangers a près de 21,000 kilomètres carrés de superficie. C'est une province dont l'étendue est peu inférieure à celle de la Sicile. Dans la population des Preangers, le mélange du sang hindou se trahit moins que chez les habitans de la partie orientale de Java. Cette population se rapproche davantage de la race malaise,

dont les physiologistes la distinguent cependant à certains caractères que je n'essaierai point de définir. Les habitans des Preangers sont en général désignés sous le nom de Sondanais; le nom de Javanais est réservé pour la population qui réside à l'est de Chéribon. Les derniers recensemens attribuent 739,000 âmes à la province des Preangers. On peut juger de la richesse agricole de cette résidence par d'autres chiffres non moins significatifs. Les cinq régences de Tjanjor, Bandong, Limbangan, Soumedang, Soukapoura, nourrissent 145,000 buffles, 5,000 bœufs et 35,000 chevaux. Bien que cette vaste province soit soumise au régime du travail forcé et tenue d'entretenir au profit du gouvernement plus de 80 millions d'arbres à café, elle n'en est pas moins de toutes les résidences celle où le riz est le plus abondant et dans laquelle la subsistance des habitans est en conséquence le mieux assurée. La chaîne centrale dont le Guédé est un des sommets culminans sépare les Preangers des résidences de Buitenzorg et de Chéribon. Ni la propriété européenne, ni l'industrie chinoise n'ont franchi ces Alpes indiennes. C'est donc Java dans toute sa simplicité primitive que nous devions nous attendre à rencontrer sur l'autre versant des montagnes. On peut se figurer aisément l'intérêt que nous nous promettions d'un pareil voyage.

Suivant notre coutume, nous étions en route avant le lever du soleil. Nous avions marqué pour notre première étape le chef-lieu de la résidence des Preangers. Ce n'était qu'une journée de 59 kilomètres; mais, avant de redescendre vers la plaine de Tjanjor, il fallait atteindre par une rude montée le col du Megameudong, qui s'élève à plus de 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Notre lourde voiture, dont les ressorts, fortifiés de lattes de bambou et de tours multipliés de rotin, devaient défier tous les cahots qui les attendaient dans ce long voyage, ne put gravir le Megameudong sans le secours de six buffles, masses informes à la croupe monstrueuse qui me rappelaient les éléphans de Porus ou ceux de Runjet-Sing. Nous avions heureusement trouvé à mi-chemin de Buitenzorg et du pied de la montagne d'aimables compagnons qui voulurent bien partager avec nous les ennuis de cette ascension laborieuse. Nous suivîmes donc sans trop y songer les longs détours d'une voie escarpée et tortueuse que l'admiration des voyageurs n'a pas craint de comparer à la route du Mont-Cenis, œuvre gigantesque dont l'île de Java fut redevable à la volonté de fer du général Daendels, et dont les travaux coûtèrent, dit-on, la vie à plusieurs milliers de Javanais. On éprouve de singulières sensations quand on gravit les hautes chaînes de montagnes situées sous les tropiques. Chaque pas que vous faites vers la région des nuages équivaut à d'immenses enjambées que vous feriez sur la face aplanie de la terre. Pour vous rapprocher du pôle, vous avez trouvé des bottes de sept lieues. Aussi voyez comme

tout change autour de vous, la végétation, le ciel, la température! Tout à l'heure vous étiez dans l'Inde; vous venez de traverser l'Italie, vous voilà plongé dans les brumes glacées du Nord. Plus d'horizon infini, plus de voûte bleue, plus de haies de bambou, plus de bois de palmiers. Le vent siffle à travers de maigres feuillages, le brouillard flotte accroché comme les lambeaux d'un suaire à toutes les aspérités du sol; les rochers sont froids et humides comme les murs d'une prison.

Nous atteignons enfin le point le plus élevé du col qui s'ouvre sur les Preangers. Quelle nature tourmentée et sauvage! Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'un entassement confus de collines, boursouflures du sol en travail qui porte le cratère béant du Guédé. Ce gouffre, d'où s'échappe sans cesse une fumée sulfureuse, domine de plus de 1,500 mètres le cratère éteint du Megameudong. C'est un volcan debout sur les ruines d'un autre volcan : l'Etna sur le Vésuve, ou Pélion sur Ossa. Pendant qu'on prépare pour notre voiture un nouvel attelage, nous nous laissons conduire à travers la forêt sur le bord de l'abîme où le feu souterrain a cessé de gronder. Une eau pure et profonde remplit la bouche jadis écumante; des arbres et de gigantesques fougères ont percé les assises de lave; les tigres et les rhinocéros viennent s'abreuver aux sources d'où jaillissaient autrefois des scories et des flammes. Nous descendons par un sentier tournant jusqu'au fond du précipice; on ne voit plus que le ciel au-dessus de nos têtes et le sentier qui monte en spirale se cramponnant aux bords escarpés du cratère. Le lac est immobile, la forêt est silencieuse; nos guides n'osent plus parler qu'à voix basse. C'est ici le séjour du génie de la terre, d'Arang-Kouwasa, dont les mugissemens demandent, dit-on, des victimes humaines; c'est le *lac des fées*, le *Telaga Varna*. Ne nous arrêtons pas plus longtemps dans ces lieux; remontons vers le ciel, comme ces âmes souffrantes que les prières des vivans ont le pouvoir de délivrer. Nous voilà hors du gouffre; notre voiture est prête; partons sans plus tarder pour Tjanjor.

On a encore des ravins à descendre, des côtes à gravir avant d'arriver à l'extrémité du plateau, d'où le regard peut plonger sur la plaine. Voici, sur la droite de la route, le hameau de Tji-Panas et la maison de plaisance où s'arrête quelquefois pour une nuit ou pour une demi-journée le gouverneur-général; c'est peut-être la seule maison de Java qui possède une cheminée. L'air est vif à Tji-Panas; on y cultive tous les fruits et tous les légumes de l'Europe. Nous nous sommes cependant abaissés de 400 mètres depuis que nous avons quitté le col du Megameudong; encore quelques pas, et nous aurons franchi les portes de fer des Preangers. Les dernières ondulations volcaniques sont enfin derrière nous; une pente toujours égale

nous conduira désormais vers Tjanjor. Ce n'est point la flèche élancée de quelque clocher rustique qui désigne à nos regards la place où nous devons chercher ce village javanais; c'est un épais bouquet d'arbres se dessinant comme une oasis au milieu de la plaine. Tjanjor est caché sous ces berceaux de verdure. Déjà les haies de bambou s'élèvent de chaque côté de la route; le palmier et le bananier entourent la case indienne; le bazar, avec ses boutiques de tissus indigènes, succède aux premières maisons des faubourgs. Nous entrons, sans sortir de cette longue avenue, dans le quartier européen. Sur la droite s'élève la maison du résident, à gauche l'hôtel où nous allons descendre. Remarquez en passant la prison et les magasins de café, seuls monumens publics d'une résidence javanaise. Voici le *Haloun-Haloun*, vaste place plantée de figuiers waringins. Le *dalem* du régent occupe un des côtés de cette place publique. Une allée contiguë ombrage l'humble mosquée où se fait entendre d'heure en heure la voix de l'iman ou celle du muezzin.

La journée qui suivit notre arrivée à Tjanjor fut consacrée à parcourir les environs de la ville : les rizières nous parurent admirablement cultivées, le paysage se montrait à chaque instant plus varié et plus pittoresque; mais un silence de mort attristait cette belle campagne. On n'entendait point, comme à Luçon, la guitare résonner sous les toits de bambou; ni danses, ni chansons; du bien-être sans joie; de l'ordre, de la symétrie partout, de la gaieté nulle part. Les Javanais que nous rencontrions demeuraient accroupis sur le bord de la route, le salacot à la main et le regard baissé; ils n'eussent point osé se relever avant que notre voiture ne fût déjà loin d'eux. Nous avions observé ces marques de soumission craintive à Luçon aussi bien qu'à Java. Les Orientaux ont leurs usages, contre lesquels nos idées européennes auraient tort de se soulever. A Constantinople, ils se prosternent et frappent la terre du front quand le souverain passe; dans l'Inde, ils s'accroupissent; aussi n'était-ce point cette déférence à laquelle nous étions habitués qui eût pu nous surprendre; ce qui nous frappait, c'était la résignation passive empreinte sur toutes ces physionomies. Le mahométisme fait des populations graves et tristes; le catholicisme fait des populations vivantes; les Indiens des Philippines en sont un exemple; un peu de turbulence se mêle sans doute à leur obéissance comme à leurs plaisirs; ils acceptent le frein, mais ils le secouent comme un cheval qui piaffe. Les Javanais traînent leur joug en silence.

M. Burger écoutait sans impatience le parallèle qu'à l'aide de mes souvenirs j'établissais sans cesse entre les Philippines et les Indes néerlandaises. Il accueillait mes réflexions et s'efforçait d'y répondre. Il était trop bon Hollandais pour ne pas détester les utopies frivoles

qui pouvaient compromettre à Java la domination européenne. Il n'eût même point approuvé, malgré la ferveur de sa foi sincère, les tentatives d'un prosélytisme basé sur le dogme de l'égalité évangélique. Montrer aux habitans de Java — dans la poignée d'Européens auxquels le sort des armes les avait contraints d'obéir — des frères et non plus des maîtres, n'eût point été, suivant lui, une œuvre sans péril. Il eût consenti cependant à subir cette épreuve, s'il eût cru qu'il en dût sortir le bonheur et le perfectionnement moral de la race indigène; mais, doutant que la prédication de l'Évangile pût se promettre dans l'Inde un pareil résultat, il demandait qu'à Java une civilisation plus avancée précédât une foi meilleure. Il croyait qu'on pouvait faire des Javanais de bons musulmans, et craignait qu'on ne fît jamais de cette race sensuelle, de ces esprits bornés, que des chrétiens hypocrites. Quant à nous, je ne sais trop quel instinct secret nous empêchait de souscrire à ces raisonnemens. Nous avions vu de fort mauvais chrétiens aux Philippines; ces pauvres Tagals nous semblaient cependant plus heureux et plus fiers, plus rapprochés de nous que les Javanais. Vis-à-vis des Malais, le protestantisme avait donc pu se montrer infructueux, sans que le catholicisme fût condamné à la même impuissance. Il était un point toutefois sur lequel M. Burger et nous ne pouvions différer d'opinion : c'était l'inopportunité de toute réforme de nature à inquiéter le fanatisme qui avait soulevé en 1825 les provinces du Kedou et de Djokjokarta. Si, suivant la parole du comte de Maistre, les abus valent mieux que les révolutions, la foi religieuse n'est-elle point, dans une certaine mesure, obligée, comme la foi politique, de s'arrêter devant la crainte du désordre qu'entraîneraient ses prédications?

Après avoir entrevu les habitans des campagnes javanaises, nous étions impatiens de nous trouver en présence des princes qui les gouvernent. Le régent de Tjanjor nous ouvrit les portes de son *dalem*. Aux clartés douteuses que versaient sous un vaste hangar une douzaine de lampes remplies d'huile de coco, nous pûmes contempler ce descendant des anciens souverains des Preangers. Un étroit turban couvrait sa tête; une veste de soie rayée pendait le long de son buste amaigri; un *sarong* descendait jusqu'à ses genoux, attaché comme un tablier à sa ceinture. La pudeur orientale ne se trouve point à l'aise dans nos vêtemens exigus; elle aime les draperies, les longues robes flottantes, et si, pour complaire à leurs maîtres, pour leur ressembler du moins par quelque trait, les régens javanais ont dû accepter nos *inexpressibles*, ils se sont du moins empressés de cacher cette *inconvenance* sous le *sarong* de leurs ancêtres. Le résident de Tjanjor voulut nous présenter à la souveraine du dalem, la seule des nombreuses femmes du régent qui, sortie d'un sang non moins

illustre que le prince dont elle partage les honneurs et la couche, n'ait point à craindre d'être répudiée comme les humbles compagnes que lui donnent les caprices sensuels de ce tyran domestique.

Bientôt les *bedayas*, avec leur corset de velours vert, leur jupe couleur de safran, leur casque et leur ceinture d'or, s'avancèrent d'un pas nonchalant au milieu de la salle. On eût dit des scarabées venant de rouler leur robe d'émeraude dans le pollen. Je reconnus en frémissant les préludes du ballet de Ternate; la même psalmodie lente et nasillarde frappa mes oreilles, le *gamelang* y mêla ses sons discordans. J'aurais voulu fuir; un sentiment de courtoisie m'enchaîna sur ma chaise. Je n'avais cependant prévu qu'à demi mon supplice : pas un souffle de brise ne pénétrait dans cette salle, dont le toit incliné pesait sur nos épaules comme un dôme de plomb. Suffoqué et près de défaillir, je dus subir pendant plus d'une heure le maussade spectacle de ces contorsions méthodiques, qui pouvaient raconter aux adeptes un drame de guerre ou une scène d'amour, mais qui restaient, je l'avoue, sans signification pour mes sens comme pour mon intelligence. Quant au prince devant lequel les *bedayas* déployaient ambitieusement toutes leurs grâces, avec son costume efféminé, son teint hâve, son œil terne, sa bouche souillée d'une salive sanglante, je l'aurais pris volontiers pour la hideuse idole du temple de la Luxure.

Ce n'est point au sein de leurs dalems qu'il faut aller étudier les régens javanais : on les jugerait trop défavorablement. A voir leurs traits flétris, leur démarche abattue, leur regard éteint, on croirait n'avoir en face de soi que des corps énervés, digne enveloppe d'âmes sans énergie; mais qu'on amène à ces voluptueux épuisés leur coursier favori, que les cris joyeux de la chasse retentissent dans la plaine, ou les hurlemens de la guerre dans la montagne, qu'on leur montre un tigre à frapper ou un ennemi à combattre, tout le sang malais leur revient subitement au cœur; leurs yeux étincellent; ni la fatigue, ni le danger ne les arrêtent. Ils sont braves et impétueux par tempérament; aussi la mollesse de leur existence n'a-t-elle pu diminuer leur audace naturelle. M. Burger me promit qu'avant de rentrer à Batavia, il me montrerait d'autres princes javanais que le régent de Tjanjor. Plein de confiance dans cette promesse, je suspendis le jugement dans lequel mon imagination trop prompte allait envelopper la noblesse de Java tout entière.

Au-delà de Tjanjor, la grande route traverse une plaine étendue qui s'abaisse doucement vers l'est jusqu'au point où serpente le cours sinueux du Tji-Kosan. En aucun lieu du monde, on ne rencontrerait une campagne plus verte et plus fertile. L'œil aime à se reposer sur ces immenses rizières qui promettent de si riches moissons. Des vil-

lages à demi cachés derrière leurs haies de bambou vous rappellent à chaque instant que vous parcourez une des provinces les plus populeuses de l'île. Pendant que six chevaux emportent rapidement notre chaise de poste à travers la plaine, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer l'aspect misérable des paysans accroupis sur notre passage. Vêtus d'un simple caleçon de toile grossière qui leur descend à peine jusqu'au genou, les épaules couvertes d'une chemise flottante qui n'est quelquefois qu'un haillon, ils offrent l'apparence d'un singulier dénûment au milieu de ce paradis terrestre. Si ce n'est point au fisc hollandais que ces malheureux doivent reprocher leur détresse, ils peuvent en accuser avec plus de raison la prudence politique qui les livre sans défense aux exactions de leurs propres chefs. La culture et le transport du café, la dîme des rizières, ne sont point pour les habitans des Preangers les plus lourdes charges : ce sont les abus de chaque localité, et non les redevances que l'état lui impose, qui font à Java la misère du cultivateur. Les régens, et, à leur exemple, les moindres chefs de village, ont su trouver un biais ingénieux pour tailler la gent corvéable à merci. Ils ne se permettent point d'infliger au paysan javanais le fardeau de taxes nouvelles, ils s'arrogent le droit de s'approprier de son bien ce qui leur plaît; ils l'appellent à contribuer au luxe de leurs fêtes, se font défrayer par lui dans leurs voyages, et dissipent niaisement les trésors qu'ils lui ont ravis.

Dès que nous eûmes franchi le Tji-Kosan sur un pont hardiment jeté d'une rive à l'autre, nous entrâmes dans une autre contrée. Le paysage prit un aspect dur et sauvage. Peu de traces de culture, des rochers abrupts, des coteaux couverts de hautes herbes, des palmiers ployant sous le faix d'une végétation parasite, tel fut le tableau qui succéda brusquement aux sites dont nous venions d'admirer la beauté calme et l'apparence prospère. Bientôt le Tji-Taroum se présente avec son lit profondément encaissé. Il roule avec fracas ses eaux rapides entre des rives de plus de deux cents pieds de hauteur que tapisse une éternelle verdure. On se demande avec un secret effroi comment on a pu songer à tracer une route carrossable à travers de pareils précipices. Il a fallu l'énergie du général Daendels et la patience aveugle du peuple javanais pour parvenir à triompher de tant d'obstacles. Les chétifs poneys qui traînaient tout à l'heure notre voiture ont dû céder la place à un plus vigoureux attelage. Quatre buffles monstrueux nous font gravir la rampe escarpée qui se dresse devant nous sur la rive gauche du fleuve; ils montent la tête basse, le cou tendu, les naseaux ouverts, et déploient toute la puissance de leurs muscles dans un lent, mais irrésistible effort. Dès que ces monstres dociles ont achevé leur tâche, on les dételle; un en-

fant demi-nu s'assied sur leur large dos, comme sur une plate-forme, et les ramène, en les flattant de la main, à l'étable.

Nous étions arrivés à la limite des régences de Tjanjor et de Bandong. Des montagnes calcaires, soulevées du fond des eaux par l'éruption volcanique, bordent les deux côtés de la route. On dirait les ruines de murs cyclopéens bâtis avec de larges blocs de marbre jaune. Au-delà de cette gorge s'étend le plus vaste plateau de l'île à plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de l'océan. Cet immense plateau est entouré de montagnes dont le sommet disparaît dans les nuages. D'innombrables ruisseaux le sillonnent et vont grossir le cours impétueux du Tji-Taroum. Voici les rizières, les villages et les hauts palmiers qui reparaissent; voici les haies de bambou et d'hibiscus : nous entrons dans Bandong.

L'assistant résident, M. de Sérière, était l'ami particulier du docteur Burger. Il se chargea de nous faire les honneurs de la régence, et nous lui dûmes les plus curieux épisodes de notre voyage. La régence de Bandong produit à elle seule plus de quatre millions de kilogrammes de café. Des parcs d'une immense étendue couvrent de tous côtés les pentes de la montagne. Ici le cafier naissant croît sous l'ombre légère du *dadap*, dont le tronc fragile grandit en quelques mois et fait trembler au bout de longs rameaux des grappes de fruits écarlates. Plus loin, le cafier se déploie dans tout l'orgueil de sa sève. Le dadap a été coupé au pied; il n'y a plus de feuillage importun entre l'arbrisseau déjà fort et le soleil; les branches du cafier commencent à s'étendre, et portent avec les baies qui rougissent des milliers de fleurs aussi blanches que des flocons de neige; d'autres allées nous montrent l'arbre devenu vieux; vingt années de fécondité l'ont épuisé; quelques fruits apparaissent encore çà et là au milieu de la majesté stérile de son noir feuillage, mais il faut une échelle de bambou pour les atteindre. De nouveaux plants fourniront une récolte à la fois plus abondante et plus facile. Aussi chaque saison voit-elle disparaître quelques-uns des vieux massifs qui faisaient jadis l'ornement de la colline.

On ne saurait se figurer le charme que nous éprouvions à parcourir ces beaux parcs si coquettement alignés et entretenus. Le régent avait mis ses écuries à notre disposition, et, dès que la route cessait d'être praticable pour les voitures, nous enfourchions bravement les poneys de Célèbes ou de Sandalwood. On n'eût pu trouver de montures plus dociles, plus souples et plus infatigables. Il fallait voir ces gracieux coursiers à la robe luisante gravir d'un seul temps de galop les escaliers qui unissent le fond des ravins au sommet des collines, véritables échelles de Jacob que les Javanais ont taillées dans l'humus séculaire de leur île. C'est ainsi que nous atteignîmes les hau-

teurs où le tigre guette encore sa proie, où le paon s'envolait devant nous, laissant traîner dans l'air sa longue queue pareille à un météore. Ce qui ne peut manquer d'étonner le voyageur qui parcourt l'intérieur de Java, c'est le passage subit des campagnes les mieux cultivées aux sites les plus pittoresques et les plus sauvages. A quelques pas des jardins de café, la cascade de Djamboudissa bondit de près de trois cents pieds de hauteur, et développe jusqu'au fond du gouffre sa nappe d'eau intarissable. Vous sortez à peine d'une gorge inculte ou d'une forêt vierge que vous retrouvez les œuvres de la civilisation. Ici c'est une source d'eau minérale qui remplit une piscine profonde; là-bas une roue gigantesque dépouille les baies de café de leur enveloppe. Des femmes et des enfans descendent pieds nus de la montagne. Comme dans nos campagnes aux jours de la vendange, leur dos est chargé d'une hotte de rotin ou d'osier. Des flots de baies rouges coulent aux pieds du collecteur. Des écrivains enregistrent le nombre de *picols* que chaque moissonneuse apporte. D'autres employés sont occupés à compter les *duits*, infime monnaie de cuivre, auxquels chaque travailleur a droit pour son salaire. La roue cependant tourne sans cesse; ses dents de cuivre arrachent la pulpe charnue qu'une eau courante sépare instantanément de la fève. Le café perd ainsi peut-être une partie de la saveur qu'il empruntait autrefois à l'enveloppe dont il absorbait lentement l'arome; mais il séduira l'acheteur par la teinte bleuâtre que lui donneront les rayons du soleil.

On a voulu frapper d'un même anathème Java et Surinam, les Indes néerlandaises et les colonies à esclaves : c'est confondre, un peu légèrement peut-être, l'esclavage individuel et la servitude politique. Les habitans de Java sont plus libres que ne l'était la majeure partie des cultivateurs européens au moyen âge, car ils ne sont pas attachés à la glèbe. Vous ne rencontrerez point, il est vrai, de *rêveurs* dans cette Icarie. Chacun ici doit accomplir sa tâche : les effrayans travaux de ces routes merveilleuses pour lesquelles on a dû combler des vallées, creuser des tranchées profondes, jeter des milliers de ponts qu'il a fallu créer et qu'il faut maintenant entretenir, ce sont les distractions des bons Javanais. Ce que la culture du café et la culture des rizières leur laissent de loisir, l'entretien des voies de communication l'absorbe. La domination étrangère leur vend à ce prix les bénédictions de la paix et le bienfait d'une exacte et régulière justice. Le joug est lourd, je n'en disconviens pas, il est temps qu'on songe à l'alléger; mais mieux vaudrait encore l'appesantir que livrer cette belle île de Java aux hasards d'une émancipation prématurée. On ne peut se permettre, qu'on y songe, la plus courte trêve avec la nature des tropiques. C'est un géant aux cent bras : si chaque jour on ne la châtie ou on ne la réprime, elle a bientôt étouffé l'œuvre éphémère

des hommes. Ses torrens, ses lianes, ses convulsions souterraines, accomplissent en quelques saisons ce que le temps n'achève dans nos contrées qu'à l'aide de sa lime infatigable. Haïti en est un triste exemple. Puisse le ciel préserver à jamais l'île de Java d'un pareil sort! Je suis sans cesse tenté, je l'avoue, de prendre le parti de la société contre la nature. Livrée à elle-même, la nature ne produit rien de bon. J'ai vu à Buitenzorg un savant intrépide qui venait de traverser Bornéo dans toute sa largeur, vêtu, comme un Dayak, d'une ceinture de feuillage. « Abandonné dans une forêt des tropiques, lui disais-je, quels fruits trouverait-on pour se nourrir? — On trouverait, me répondit-il, les jeunes pousses de rotin qui enlacent de leurs tiges grimpantes les troncs vermoulus des vieux arbres. » Si c'est là tout ce que nous réserve la végétation tropicale dans sa pompe fastueuse, honneur à la charrue et gloire à l'aiguillon! Le pire de tous les tyrans, c'est celui qui entrave le travail; c'est l'anarchie, ce n'est pas le despote.

Nous avions vu dans l'île de Java ce que peuvent voir tous les voyageurs qui se rendent, par la route royale, d'Anjer à Sourabaya. Si nous nous étions dirigés vers l'est, du côté de Chéribon, nous ne fussions pas sortis des sentiers battus. M. Burger aima mieux nous faire visiter complétement la province des Preangers et nous conduire jusqu'à la lisière des forêts vierges qui couvrent encore les derniers districts de la côte méridionale. Pour réaliser ce projet, il fallut mettre tout le pays en mouvement : le régent disposa des relais sur la route de traverse qui unit la régence de Bandong à celles de Limbangan et de Soukapoura. Il prit soin d'aposter des corvées pour nous aider à franchir les pas les plus difficiles, et poussa la prévoyance jusqu'à faire étendre des nattes de bambou sur quelques points où les pluies avaient dégradé la chaussée. Sans cette précaution, il est vrai, notre voiture eût enfoncé dans l'humus javanais jusqu'au moyeu, et je doute fort qu'Hercule en personne eût réussi à nous en tirer. Les petits chevaux de Java ont moins de force que d'ardeur. Ils galopent tant que la voiture les suit. Si la voiture s'arrête, ils sont incapables de faire un pas de plus en avant. Aussi, dès qu'une rampe un peu forte se présentait devant nous, il fallait voir la profonde anxiété de notre cocher malais. Il portait la main à son turban, comme s'il eût voulu invoquer Mahomet, serrait autour de sa taille sa longue robe de soie rouge, et, rassemblant toutes ses forces, assénait à ses six coursiers, en guise d'encouragement, une volée de coups de fouet qui eût fait prendre le mors aux dents à Rossinante. Les pauvres bêtes partaient ventre à terre; parfois elles franchissaient l'obstacle dans la chaleur de ce premier élan, mais si la montée était longue, la voiture, pour parler en marin, *perdait*

insensiblement *son aire*, et l'attelage à l'instant s'arrêtait court. Déposant son fouet à ses pieds, notre Malais, dans cette inquiétante conjoncture, jetait sur les champs voisins un regard de détresse et poussait d'une voix plaintive ce mot que nous eûmes bientôt appris à répéter : *sorong! sorong!* à l'aide! à l'aide! Alors, s'il se trouvait à un mille à la ronde quelque paysan occupé à tracer un sillon, quelque piéton passant sur le chemin, le secours réclamé ne se faisait pas attendre. Le paysan quittait sa charrue, le piéton déposait son fardeau. A bras d'hommes, on poussait la voiture jusqu'en haut de la montée, et les chevaux recommençaient à courir de plus belle. Ce qu'il fallait éviter, c'était de s'engager dans ces mauvais pas après le coucher du soleil, car à cette heure les champs et les chemins étaient déserts. A moins qu'on n'eût la bonne fortune de rencontrer un Chinois attardé, on s'exposait à passer le reste de la nuit à mi-côte.

Dans les régences de Tjanjor et de Bandong, nous avions voyagé comme des grands seigneurs; dans celles de Limbangan et de Soukapoura, nous voyagions comme des princes. Les notables de chaque village venaient à notre rencontre. Nous avions des escortes de lanciers et de cavaliers à grands plumets tout autour de notre voiture. Nous faisions notre entrée dans les villes au son du *gamelang* ou à la lueur des torches. Il y avait des fonctionnaires zélés qui nous faisaient passer sous des arceaux de bambou et qui décoraient les places publiques de guirlandes de verdure. D'autres nous offraient une collation dans un kiosque chinois au toit octogone. Lorsque nous acceptions ce repas officiel, c'était à peine si les gardes qui entouraient notre voiture voulaient souffrir que nos pieds touchassent la terre. Ils déployaient au-dessus de nos têtes le parasol du *kappoula campong*, et nous conduisaient jusqu'à table, abrités sous ce dais d'honneur.

C'est ainsi que nous gravîmes les pentes du Mandela-Wangi et les croupes du Gountour, fameux par ses éruptions. Vers la fin du jour, nous atteignîmes le village de Garout, chef-lieu de la régence de Limbangan. Il n'y avait point dans ce village, éloigné de la route royale, d'hôtel qui pût nous offrir les ressources que nous avions trouvées à Bandong et à Tjanjor. A défaut d'auberge, nous nous résignâmes à coucher dans un palais. Nous trouvâmes chez le régent de Garout une table servie à l'européenne, des vins fins, un billard, un péristyle aux colonnes de stuc et des lits dont la somptueuse estrade semblait faite pour des têtes couronnées plutôt que pour d'obscurs voyageurs. Le chef-lieu de la régence de Limbangan est complétement entouré d'un cercle de montagnes : le Papandajan, qui s'élève à 7,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Tjikoraï et le Galoungoung, qui atteignent à peu près la même hauteur. Quand on se promène sur la place publique de Garout, on se croirait des-

cendu au fond d'un cratère. De cette place, dont le centre est occupé par un vaste tapis de gazon, nous prenions plaisir à contempler les monts que nous avions franchis. Nous avions dépassé cette fois la région visitée par les touristes, il nous était donc permis de noter minutieusement nos sensations.

A qui n'est-il point arrivé, en ses beaux jours de naïves et crédules lectures, de se transporter par la pensée au-delà des mers, de voir apparaître, comme en un rêve, des êtres aux formes étranges, entourés de paysages aux teintes inconnues? Je me souviendrai toujours de l'impression que fit sur moi, bien jeune encore, la vue de deux antiques tapisseries des Gobelins qui décoraient alors le salon du ministère de la marine. Le Nouveau-Monde avec ses caciques coiffés d'un diadème de plumes, ses aras à longue queue qui se balançaient sur une branche de palmier ou battaient des ailes sur l'épaule nue d'un sauvage; l'Asie avec ses éléphans et ses tigres, avec ses parasols et ses étoffes de soie, avec ses esclaves à genoux et ses colliers de perles, entraînèrent ma vocation, jusqu'alors indécise, et donnèrent un aspirant de plus au roi Charles X. Bien des années se passèrent cependant avant que je pusse aborder ces fabuleux rivages, et, quand la fortune m'y eut conduit, j'y trouvai presque autant de désenchantemens que de surprises; mais depuis que j'avais franchi les hauteurs embrumées du Megameudong, je commençais à retrouver insensiblement l'Asie de mes rêves; et je ne me plaignais plus d'avoir fait cinq mille lieues en pure perte. La maison du contrôleur hollandais s'élevait humble et chétive en face du palais du régent de Garout. Le contraste de ces deux demeures ne pouvait manquer de fixer notre attention. Il nous disait comment, tout en s'emparant de la réalité du pouvoir, la Hollande avait voulu en laisser aux chefs indigènes l'apparence et l'éclat extérieur. Grâce à cette fiction, un jeune homme presque imberbe encore pouvait, pour ses débuts dans l'administration coloniale, gouverner sans un seul soldat, sans un seul compagnon européen, une province séparée de Batavia par une double chaîne de montagnes et par une distance de 221 kilomètres. Le soleil cependant allait bientôt s'abaisser sous l'horizon. L'iman, du haut de la mosquée, appelait les fidèles à la prière; les *pradjouritz* (1), le mousquet à l'épaule, montaient la garde devant le palais du régent, et un nuage de chauves-souris gigantesques couvrait le ciel, n'attendant que les premières ombres de la nuit pour s'abattre comme une troupe de harpies sur les vergers. Tout annonçait autour de nous la vigueur d'une nature exceptionnelle. Ces vampires soutenus dans l'air par deux noires membranes, ces arbres dont on eût en-

(1) Milice indigène destinée au service des provinces de l'intérieur.

tendu murmurer la sève, ces gradins volcaniques qui montaient jusqu'aux cieux, ce n'était pas un spectacle usé ni un paysage vulgaire. Ce fut dans l'enthousiasme de cette belle soirée que nous fîmes vœu de ne pas revenir sur nos pas tant qu'il resterait un chemin praticable pour nous conduire vers les côtes que baigne l'Océan Austral.

Le régent poussa l'urbanité jusqu'à vouloir assister au repas qu'il nous fit servir; mais, zélé musulman, il se défendit sans affectation d'y prendre part. Nous étions au temps du carême islamite, et bien que le *pouassah* ne compte point, parmi les Javanais, beaucoup d'observateurs rigides, les princes et les grands seigneurs ne voudraient pas manquer cette occasion de montrer au peuple la sainteté de leurs mœurs et la pureté de leur foi. Le régent de Garout voulut donc attendre, pour rompre le jeûne commandé par la loi de Mahomet, le moment où, sans paraître négliger ses hôtes, il pourrait se retirer dans son *dalem*. La physionomie intelligente de ce prince javanais semblait exprimer le regret de ne pouvoir répondre à nos questions que par l'intermédiaire d'un interprète. Le nom de la France ne pouvait d'ailleurs lui être demeuré inconnu, car des gravures représentant les principales batailles de l'empire figuraient appendues à tous les murs de son palais. Nous avons, on le voit, semé les pages de notre histoire dans le monde entier et rendu nos victoires populaires jusqu'au fond des forêts de l'extrême Orient. Il faut en féliciter et en remercier notre industrie. Voilà du moins un article d'exportation que l'Angleterre ne lui disputera pas!

Vers sept heures du soir, après avoir longuement admiré le diamant noir de Bornéo que le régent de Garout portait au doigt en guise de talisman, nous lui rendîmes enfin sa liberté. Suivi de ses nombreux serviteurs, il se dirigea vers l'aile gauche du palais, occupée tout entière par les appartemens de ses femmes, et bientôt les sons du *gamelang* nous apprirent que le régent venait d'entrer dans son *dalem*.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à cheval. Nous devions nous élever sur les flancs du Galoungoun jusqu'à près de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Un lac sulfureux, le Telaga-Bodas, remplit à cette hauteur le cratère d'un ancien volcan. Là, plus encore qu'au sommet du Megameudong, il nous sembla retrouver le climat du nord de l'Europe. Le chêne, le laurier, les ronces de nos haies, bordaient seuls le chemin que nous suivions. Quand nous arrivâmes sur les bords du lac, il fallut nous envelopper de nos manteaux. Une barque montée par un Javanais nous transporta sur le rivage opposé du cratère. Cette nappe d'eau d'un blanc laiteux sur laquelle erraient d'éternelles vapeurs, ce sol cristallisé qui criait sous nos pas, ces fissures d'où s'échappait une fumée sulfureuse, ce Caron demi-nu qui, appuyé sur sa rame, nous tendait

silencieusement la main pour recevoir notre obole, tout nous rappelait involontairement les bords gémissans du Styx. Nul être humain n'habite les rives de ce lac empesté; nul bruit n'éveille les échos de cette solitude, si ce n'est parfois le rugissement lointain du tigre au fond des bois ou le craquement des branches que le rhinocéros écarte et brise sur son passage. Après avoir chargé nos guides de longs cristaux de soufre, nous redescendîmes vers Garout. Longtemps avant d'avoir atteint le niveau de la plaine, nous avions retrouvé les plantes amies du soleil, le bambou au port gracieux, le pandanus, le palmier et le manguier au vaste ombrage. Le ciel étendait sa voûte bleue sur d'immenses jardins de café. Nous avions oublié les frimas que nous venions de traverser, et nous ne songions plus au Telaga-Bodas; mais lorsque la nuit fut venue, lorsque j'eus reposé ma tête sur le double oreiller du régent de Garout, il me sembla revoir le lac infernal et les sites funèbres que nous avions visités le matin. Les vagues, en se brisant sur le rivage, rendaient je ne sais quel sourd gémissement; je m'éveillai en sursaut : l'aube dorait déjà l'horizon, et les chevaux attelés à notre chaise de poste hennissaient dans la cour. Je me hâtai de m'habiller, et bientôt, avides d'émotions nouvelles, nous roulâmes sur la route de Manon-Djaya.

Dès que nous eûmes dépassé le versant septentrional du Tjikoraï, nous entrâmes dans un vaste bassin, plus étrange encore que celui que nous venions de quitter. La plaine était littéralement semée de monticules de verdure. On eût dit le royaume des taupes, si les taupes pouvaient soulever des mottes de terre presque aussi grosses que le tombeau d'Achille ou que le tumulus de Patrocle; quelque éruption boueuse avait passé par là. Nous ne pûmes nous arrêter à étudier les causes de ce bizarre phénomène, car nous voulions atteindre, avant la fin du jour, le village de Manon-Djaya. C'est dans cette capitale naissante que réside le régent de Soukapoura, et c'est dans le palais à peine achevé de ce prince que le contrôleur de Manon-Djaya nous fit gracieusement offrir un asile.

Depuis notre départ de Garout, nous étions descendus, par une pente insensible, des hauteurs où règne l'éternel printemps des tropiques pour nous rapprocher de la zone torride. Aussi tout annonçait autour de nous une végétation plus riche et plus hâtive. L'indigofère remplaçait dans les champs le riz et la canne à sucre; le *rhamboutan* déjà mûr, la mangue et la pamplemousse se montraient à profusion sur les échoppes du bazar. Des enfans venaient nous offrir pour quelques florins des cages toutes remplies des plus beaux oiseaux que nous eussions encore vus. Nous remarquâmes surtout avec étonnement une espèce de gros merle noir et jaune, le *béo*, qui pouvait imiter à volonté le hennissement du cheval ou le doux parler

du Malais, qui n'entendait point le miaulement d'un chat ou l'aboiement d'un chien, le claquement d'un fouet ou quelque gros juron teutonique, sans essayer de contrefaire le bruit qui avait frappé son oreille. L'âme de quelque mime avait sans doute transmigré dans ce petit corps. Malheureusement ce charmant babillard est condamné à ne pas sortir de son île natale. Il est doué d'une organisation nerveuse à laquelle il doit sans doute ses talens merveilleux, et qui met incessamment son existence en péril. On le voit défaillir à la vue du sang, se pâmer au bruit du canon. Il passe de vie à trépas dans une seule contraction convulsive. Aussi délicat, mais moins intelligent que le *béo*, se montrait dans de longues cages de bambou le musc pygmée, gracieux diminutif du cerf, qui joue dans la poésie malaise le même rôle que la gazelle dans la poésie arabe ou persane. Ses jambes fines et déliées, qui semblent toujours à demi ployées par la peur, soutiennent un corps à peine aussi gros que celui du lièvre.

Non loin de Manon-Djaya, si nous eussions osé sonder les sombres profondeurs de la forêt, nous eussions rencontré des animaux plus terribles : le tigre royal, le buffle, le rhinocéros, la panthère et le *sapi-outang*, gigantesque antilope qui tient à la fois du taureau sauvage et de la gazelle. Lorsqu'un Européen veut, Nemrod intrépide, fouiller ces bois épais ou les jungles dans lesquels les bêtes fauves se réfugient pendant les ardeurs du jour, un ou deux Javanais armés de longs couteaux fauchent les herbes et abattent les lianes devant lui. Six autres Indiens, la lance en arrêt, l'environnent. Il s'avance ainsi vers l'ennemi qu'il a découvert, lui présentant de tous côtés une barrière de dards, et aussi sûrement à l'abri de ses griffes ou de ses défenses que s'il faisait feu sur lui à travers les créneaux d'une tour.

Dans les Preangers cependant, les habitans ne sont point, comme dans les provinces orientales de Java, habitués dès l'enfance à recevoir le premier bond du tigre sur la pointe de leur javeline. On y va donc rarement troubler ce monstre redoutable dans son repaire, non pas que la chasse au tigre soit moins populaire parmi les employés des Preangers que parmi ceux de Sourabaya ou de Samarang, mais parce que, suivant la naïve expression d'un chasseur, les paysans sondanais ne sont pas *assez braves*. Il était convenu néanmoins que nous ne quitterions point l'île de Java sans avoir eu le spectacle d'une de ces grandes chasses pour lesquelles il faut mettre sur pied tout le peuple d'une province. M. de Sérière nous avait promis ce plaisir féodal. Le jour était fixé où nous devions nous rejoindre au sein de la vaste plaine qu'on traverse pour se rendre de la régence de Bandong dans la régence voisine. Nous eussions plutôt voyagé jour et nuit que de nous exposer à manquer un pareil rendez-vous. Aussi résolûmes-nous de franchir d'un seul trait les 90 kilomètres qui

séparent Manon-Djaya du chef-lieu de la régence de Soumedang.

Nous avions à gravir, pour réaliser ce projet, les crêtes escarpées dont le versant oriental s'abaisse jusqu'aux provinces de Krawang et de Chéribon. C'est peut-être la partie la plus sauvage et la plus pittoresque des Preangers. Pendant plusieurs lieues, on n'aperçoit que des pics ardus ou des gorges profondes. La route, suspendue et comme accrochée aux flancs de la montagne, surplombe à chaque pas un précipice. Toute trace de culture a disparu. Privé de travail et par conséquent de salaire, le peuple de ces misérables districts n'a plus même de haillons pour couvrir sa nudité. C'est un sol qu'on croirait frappé de la colère du ciel; en descendant de ces plateaux stériles, il nous sembla retrouver la terre de Chanaan. La nuit étendait déjà ses ténèbres sur la campagne, et ce fut à la clarté des torches que nous fîmes notre entrée dans Soumedang. Le lendemain, nous nous dirigions dès le point du jour vers Bandong. Nous avions à peine dépassé la frontière des deux régences, que nous rencontrâmes les avant-postes de la grande armée de piqueurs qui tenait la campagne. A plusieurs lieues à la ronde, les cerfs avaient été rabattus dans la plaine. Une ligne de Javanais gardait le pied des montagnes, une autre ligne était échelonnée sur la route; c'était un véritable parc entouré d'une muraille vivante. Au centre de la plaine, on avait élevé pour nous recevoir un pavillon improvisé que supportaient quatre piliers de bambou et auquel on parvenait par une échelle; de là on pouvait découvrir une immense étendue de terrain et suivre sans fatigue les progrès de la chasse.

Le régent de Bandong est le prince le plus opulent de Java; il touche annuellement sur la récolte du café une remise évaluée à plus de 300,000 francs; il a en outre la dîme des rizières et le droit de requérir, quand bon lui semble, les services de ses administrés. Quelques années avant notre arrivée à Java, l'assistant résident avait été poignardé dans un désordre populaire. On soupçonna le régent d'avoir été l'instigateur du crime, ou du moins on l'en rendit responsable. Le gouvernement hollandais le dépouilla de ses dignités; mais il ne lui chercha point un successeur dans une autre famille. Le fils aîné du régent dépossédé prit à l'instant sa place, pendant que le vieux prince oubliait sa chute officielle dans les doux loisirs d'une tranquille opulence. Le régent disgracié et le régent en titre étaient tous deux à cheval quand nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. Sans le turban qui enveloppait leur front bronzé, on les eût pris pour des cavaliers numides, tant ils semblaient faire corps avec les fiers coursiers qui piaffaient sous eux. Assis sur une selle sans étriers, le *klewang* à la ceinture, ces deux princes javanais me faisaient oublier le régent énervé de Tjanjor. Je retrouvais de l'énergie dans leur

pose, du feu dans leur regard. Tous les nobles de la régence les entouraient, prêts à lutter de vitesse et d'ardeur avec eux. Le signal est donné : nulle meute ne mêle ses aboiemens aux cris des chasseurs; ce sont les chevaux, race énorme de géans venue du Mecklembourg, qui battent de leurs pieds les hautes herbes et en font sortir le gibier. Dès qu'un cerf paraît, un escadron tout entier se lance à sa poursuite. On voit bondir à travers la rizière et l'animal qui fuit et les chevaux, plus ardens que des limiers, qui le pressent. Sur ce terrain fangeux, le cerf a bientôt épuisé sa vigueur. Le premier cavalier qui peut l'atteindre l'abat d'un seul coup de son klewang. Les buffles, cheminant toujours deux par deux, se mettent alors en marche : le Javanais qui les guide charge sur leur dos le cerf abattu, et d'un pas indolent ils se dirigent vers le pavillon au pied duquel on apporte à chaque instant quelque nouvelle victime. On tua trente-six cerfs ce jour-là : quatre-vingts avaient succombé un mois auparavant. Le vieux régent, quand il revint près de nous, portait l'orgueil d'un vainqueur empreint sur sa figure, non pas cet orgueil communicatif qui semble mendier des éloges, mais cette fierté morose qui s'enivre du sang versé et savoure secrètement son triomphe. Aucun coursier du Mecklembourg n'avait pu devancer son cheval arabe; aucun klewang n'avait, plus souvent que le sien, brisé d'un seul revers les reins du cerf aux abois; il était, sans contestation, le roi de la chasse.

Tels sont, avec les voluptés mystérieuses du *dalem*, les seuls plaisirs de la noblesse javanaise. Contenue par la main puissante de la Hollande, elle a dû renoncer aux luttes intérieures qui flattaient son courage; elle retrouve dans la chasse l'image de la guerre, et s'y livre avec une ardeur que l'âge même ne suffit pas à éteindre. Un peu de danger vient d'ailleurs ennoblir ces massacres : il n'est pas rare de voir du milieu des roseaux s'élancer, au lieu d'un faon timide, un tigre qui rugit. C'était dans cette plaine même, où nous n'avions rencontré que des troupeaux d'axis, que M. de Sérière avait vu deux chefs javanais, montés sur leurs coursiers, combattre corps à corps un rhinocéros : l'un d'eux excitait cette lourde masse à le poursuivre; l'autre la frappait par derrière de son klewang. La lutte se prolongea pendant près d'une heure. Le monstre, à chaque coup, se retournait sur le cavalier qui l'avait frappé; à l'instant, une nouvelle blessure appelait d'un autre côté sa fureur. Enfin un coup plus hardi l'atteignit au jarret; il s'affaissa sur lui-même, et les cavaliers, mettant pied à terre, l'achevèrent.

Nous rentrâmes dans Bandong, suivis de trois chariots qui portaient les trophées de la journée. Ce curieux épisode couronnait dignement notre voyage. Un devoir importun nous rappelait maintenant à Batavia. Dès que nous eûmes pris congé de M. de Sérière,

nous n'eûmes plus qu'une pensée, celle de franchir sans nous arrêter la distance qui nous séparait encore de *la Bayonnaise*. M. Burger ne cédait qu'à regret à notre impatience. Il eût voulu parcourir avec nous la résidence de Chéribon; il eût aimé à nous faire visiter Indramayo et Samarang, à nous conduire jusqu'à Sourabaya; il eût éprouvé, — il ne le cachait point, — un légitime orgueil à nous montrer, après les Preangers, les provinces dans lesquelles le paysan javanais doit au système de M. Van den Bosch, plus de repos à la fois et plus de bien-être; nous ne pouvions malheureusement transiger avec les exigences impérieuses du service. Vingt jours après avoir jeté l'ancre sur la rade de Batavia, *la Bayonnaise* faisait voile vers le détroit de Banca pour gagner, avant la fin de la mousson de sud-est, le mouillage de Singapore.

Depuis cette époque, aucun d'entre nous n'a revu les Indes néerlandaises; mais nos regards se sont souvent tournés vers les bords hospitaliers où l'on nous avait accueillis comme des compatriotes. Nous avons suivi les héros de Bali sur les plages de Bornéo et dans les forêts de Palembang; nous avons applaudi à leurs nouveaux triomphes et appelé de tous nos vœux la consolidation de la domination hollandaise dans l'archipel indien. Cette domination, nous en souhaitons sincèrement le progrès, car nous espérons que les peuples de l'archipel, que les habitans de Java surtout, la trouveront constamment bienveillante et sagement progressive. Java est la perle de l'Orient; qu'on n'oublie point que le peuple javanais est aussi le meilleur et le plus intéressant des peuples de la Malaisie. Les efforts qu'on lui a demandés ont quelquefois dépassé la mesure de ses forces. Les primes établies par M. Van den Bosch pour stimuler l'activité des employés européens et des fonctionnaires indigènes ont poussé le zèle de quelques-uns de ces agens jusqu'à la plus folle convoitise. Il faut sauver l'œuvre de l'illustre général des dangereuses conséquences de pareils excès. Le système de M. Van den Bosch n'était point seulement une machine fiscale : dans sa pensée, il devait être avant tout une école de travail pour le cultivateur indigène. Après avoir longtemps récolté le sucre et l'indigo pour le compte de l'état, le paysan javanais devra donc trouver un jour le loisir de cultiver ces denrées commerciales pour son propre compte. C'est ainsi qu'on pourra l'élever à la dignité de propriétaire et de producteur libre. Le système des cultures a déjà enrichi la métropole : il est temps de le faire servir à la grandeur coloniale de Java et au bien-être de la race malaise.

E. Jurien de La Gravière.

LA CHASSE

EN AFRIQUE.

J'ai depuis longtemps une conviction que beaucoup d'esprits commencent aujourd'hui à partager : c'est que l'Algérie est destinée à prendre chaque jour une place plus importante dans l'existence de notre pays. Cette contrée, que d'héroïques faits d'armes nous ont soumise, semblait ne s'adresser d'abord parmi nous qu'à des pensées militaires. Plus d'un homme politique ne voulait y voir qu'une sorte de champ clos gigantesque où s'exerçait la valeur de notre armée; puis on s'est aperçu que cette terre n'était pas propre uniquement à nous donner un revenu de gloire, que si elle attirait le soldat, elle appelait aussi l'agriculteur, l'industriel et le marchand : des liens nouveaux se sont formés entre la France et sa conquête. Après avoir remué nos sentimens guerriers, notre fierté nationale, l'Algérie s'est mise en intime rapport avec les plus sérieux, les plus pratiques, les plus positifs de nos intérêts. Enfin, lorsqu'il y a plusieurs années je suis parvenu, par quelques travaux littéraires nés au sein d'une vie active, à diriger la curiosité publique vers un monde plein d'inépuisables richesses pour le poète et pour l'artiste, j'ai vu avec bonheur qu'après s'être concilié la gloire d'abord, l'intérêt ensuite, l'Algérie mettait aussi l'imagination de son parti. Or je sais qu'il y a dans notre pays certaines puissances, et l'imagination est de ce nombre, dont le concours ne doit être dédaigné par aucune œuvre. Ces pittoresques détails que j'ai pu réunir dans le *Grand-Désert* ont éveillé chez certains esprits des impressions qui, je l'espère, ne seront pas

stériles. Plus récemment (1), je me suis procuré des documens nouveaux, et qui m'ont semblé de quelque valeur, sur une vie où tout est marqué, on peut le dire, d'un caractère d'éclatante originalité.

Un homme, entre tous ceux que j'ai rencontrés dans une carrière qui m'a mis en contact avec des lieux et des caractères bien divers, possédait, suivant moi, une connaissance approfondie, une intelligence nette et certaine du peuple arabe. C'est à cet homme que je me suis adressé : j'ai demandé à l'émir Abd-el-Kader, quelques mois avant l'acte de clémence qui l'a rendu à la liberté, des observations sur les chevaux du Sahara, et en même temps de nouveaux détails sur quelques parties de l'existence africaine. Ce que l'on va lire est tiré presqu'en entier d'une longue lettre écrite de sa main. Proverbes arabes, tours orientaux, superstitions populaires en Afrique, j'ai conservé tout ce qui me semblait une séduction pour l'esprit français dans le sujet sur lequel je voulais attirer l'attention; ce sujet, c'est la chasse, qui, suivant les Arabes, est la meilleure école du guerrier. J'entrerai en matière comme Abd-el-Kader lui-même, par une légende qui m'a paru avoir un tour saisissant de grâce et de vivacité.

On raconte qu'un cheikh arabe était assis au milieu d'un groupe nombreux, quand un homme qui venait de perdre son âne s'offrit à lui, demandant si quelqu'un avait vu l'animal égaré; le cheikh se tourna aussitôt vers ceux qui l'entouraient et leur adressa ces paroles : « En est-il un parmi vous à qui le plaisir de la chasse soit inconnu? qui n'ait jamais poursuivi le gibier au risque de se tuer ou de se blesser en tombant de cheval, qui, sans crainte de déchirer ses vêtemens ou sa peau, ne se soit jamais jeté, pour atteindre la bête fauve, dans des broussailles hérissées d'épines? En est-il un parmi vous qui n'ait jamais senti le bonheur de retrouver, le désespoir de quitter une femme bien-aimée? » Un des auditeurs repartit : « Moi, je n'ai jamais rien fait ni rien éprouvé de ce que tu dis là. » Le cheikh alors regarda le maître de l'âne. « Voici, dit-il, la bête que tu cherches. Emmène-la. »

Les Arabes disent en effet : « Celui qui n'a jamais chassé, ni aimé, ni tressailli au son de la musique, ni recherché le parfum des fleurs, celui-là n'est pas un homme, c'est un âne. » Chez un peuple où la guerre est avant tout une lutte d'agilité et de ruse, la chasse est le premier des passe-temps. La poursuite des bêtes sauvages enseigne

(1) En m'occupant d'un livre qui a été accueilli en France et à l'étranger avec une sympathie sur laquelle je n'osais point compter, *les Chevaux du Sahara*, dont je prépare une édition nouvelle, qui, j'ose l'espérer, rendra cet ouvrage plus digne encore de la bienveillance du public.

la poursuite des hommes. Voici un éloge complet de cet art qui ne manque ni de bon sens ni de poésie, deux choses qui s'accouplent du reste plus souvent qu'on ne le pense : « La chasse dégage l'esprit des soucis dont il est embarrassé; elle ajoute à la vigueur de l'intelligence, elle amène la joie, dissipe les chagrins, et frappe d'inutilité l'art des médecins en entretenant une perpétuelle santé dans le corps. — Elle forme les bons cavaliers, car elle enseigne à monter vite en selle, à mettre promptement pied à terre, à lancer un cheval à travers précipices et rochers, à franchir pierres et buissons au galop, à courir sans s'arrêter, quand même une partie du harnachement viendrait à se perdre ou à se briser. — L'homme qui s'adonne à la chasse fait chaque jour des progrès dans le courage; il apprend le mépris des accidens. Pour se livrer à son plaisir favori, il s'éloigne des gens pervers; il déroute le mensonge et la calomnie, il échappe à la corruption du vice, il s'affranchit de ces funestes influences qui donnent à nos barbes des teintes grises et font peser sur nous avant le temps le poids des années. Les jours de la chasse ne comptent point parmi les jours de la vie. »

Dans le Sahara, la chasse est l'unique occupation des chefs et des gens riches. Quand arrive la saison des pluies, les habitans de cette contrée se transportent tour à tour au bord des petits lacs formés par les eaux du ciel. Aussitôt que le gibier vient à leur manquer sur un point, ils donnent un nouveau foyer à leur vie errante. Une histoire où l'on retrouve, comme dans beaucoup de chroniques arabes, l'esprit légendaire du moyen âge prouve avec quelle force la passion de la chasse peut s'emparer d'une âme africaine. — Un homme de grande tente avait tiré sur une gazelle et l'avait manquée. Dans un mouvement de colère, il fit serment de n'approcher aucun aliment de sa bouche avant d'avoir mangé le foie de cet animal. A deux reprises encore, il fait feu sur la gazelle et ne l'atteint pas; pendant tout le jour, il n'en continue pas moins sa poursuite. La nuit venue, ses forces l'abandonnent; mais, fidèle à son serment, il ne prend aucune nourriture. Ses serviteurs continuent alors la chasse de la bête, et cette chasse dure encore trois jours. Enfin la gazelle est tuée, et on apporte son foie à l'Arabe mourant, qui approche de ses lèvres un morceau de cette chair, puis rend le dernier soupir. N'est-ce point là dans sa scrupuleuse rigueur, dans son tour excentrique et dans son dénouement romanesque, le vœu de nos anciens chevaliers?

Les Arabes chassent à pied et à cheval. Un cavalier qui veut poursuivre le lièvre doit prendre avec lui un lévrier. Les lévriers s'appellent *slougui;* ils tirent leur nom de *slouguia*, lieux où ils sont nés, assure-t-on, de l'accouplement des louves avec les chiens. Ce croi-

sement n'est pas impossible; Buffon, après l'avoir nié, le constate sur des documens d'une incontestable authenticité. Le *slougui* mâle vit vingt ans, et la femelle douze. Les *slougui* capables de prendre une gazelle à la course sont fort rares; la plupart d'entre eux ne chassent ni le lièvre ni la gazelle, lors même que ces animaux viennent à passer auprès d'eux. L'objet habituel de leur poursuite, c'est le *bekeur-el-ouhach,* que d'ordinaire ils atteignent au jarret et jettent à terre. On prétend que cette bête, en essayant de se relever, retombe sur la tête et se tue. Quelquefois le *slougui* saisit le *bekeur-el-ouhach* au col et le tient jusqu'à l'arrivée du chasseur. Nombre d'Arabes poursuivent le *bekeur-el-ouhach* à cheval et le frappent par derrière avec une lance. C'est à cheval aussi que d'habitude on court la gazelle, mais on emploie toujours contre elle le fusil. Les gazelles viennent en troupeau : on vise au milieu de ses compagnes la bête que l'on veut frapper, et on la tire sans arrêter un instant le cheval qu'on a lancé au galop. Un proverbe arabe dit : « Plus oublieux que la gazelle. » Ce joli animal en effet, qui a déjà de la femme le doux et mystérieux regard, semble en avoir aussi la cervelle légère. La gazelle, quand on l'a manquée, court un peu plus loin et puis s'arrête insouciante du plomb qui, au bout d'un instant, vient la chercher encore. Quelques Arabes lancent contre elle le faucon, qu'ils dressent à la frapper aux yeux.

C'est surtout chez les Arabes du pays d'Eschoul que ce genre de chasse est en vigueur. Abd-el-Kader a rencontré là une petite tribu appelée la tribu des *Es-lib,* qui ne vivait que des produits de la chasse. Les tentes y étaient faites en peau de gazelle et de *bekeur-el-ouhach,* les vêtemens n'y étaient pour la plupart que des dépouilles de bêtes fauves. Un des membres de cette peuplade chasseresse dit à l'émir qu'il sortait d'habitude avec un âne chargé de sel. Toutes les fois qu'il abattait une gazelle, il l'égorgeait, lui fendait le ventre, frottait ses entrailles avec du sel, puis la laissait sécher sur un buisson. Il revenait ensuite sur ses pas et rapportait à sa famille les cadavres qu'il avait ainsi préparés, car dans ce pays il n'existe aucun animal carnassier qui dispute le gibier au chasseur. Les Es-lib sont tellement habitués à se nourrir de chair, que leurs enfans jetèrent des biscuits qu'Abd-el-Kader leur avait donnés, ne s'imaginant point que ce fût chose bonne à manger.

On pratique souvent la chasse à l'affût contre le *bekeur-el-ouhach* mâle et femelle. Quand la chaleur a desséché les lacs du désert, on creuse un trou auprès des sources où viennent boire ces animaux, qui trouvent la mort au moment où ils se désaltèrent.

Une des chasses qui exigent le plus d'intrépidité est celle du *lerouy,* animal qui ressemble à la gazelle, mais qui est plus grand qu'elle,

sans atteindre toutefois à la taille du *bekeur-el-ouhach*. Le *lerouy*, qu'on appelle aussi *tis-el-djebel* (bouc de montagne), se tient au milieu des roches et des précipices : c'est là qu'il faut le poursuivre à pied, à travers mille périls. Comme les animaux de cette famille courent très mal, un chien ordinaire les prend facilement aussitôt qu'ils descendent dans la plaine; mais ils ont, à ce que l'on affirme, un singulier privilége. Un *lerouy* poursuivi par des chasseurs se jette dans un précipice profond de cent coudées et tombe sur la tête sans se faire aucun mal. — On constate l'âge de la bête par les bourrelets de ses cornes; chaque bourrelet indique une année. Le *lerouy* et la gazelle ont deux dents incisives; ils n'ont pas les dents (*robaï*) situées entre les incisives et les canines.

Si la chasse au *lerouy* est le triomphe de l'homme à pied, la chasse à l'autruche est le triomphe du cavalier. Par ces journées de sirocco où une sorte de sommeil brûlant semble peser sur toute la nature, où l'on croirait que tout être animé doit être condamné au repos, d'intrépides chasseurs montent à cheval. On sait que l'autruche, de tous les animaux le moins fertile en ruses, ne fait jamais de détours; confiante en sa seule agilité, elle échappe par une course droite et rapide comme celle d'un trait. Cinq cavaliers se portent à des intervalles d'une lieue sur la ligne qu'elle doit parcourir. Chacun fournit son relai. Quand l'un s'arrête, l'autre s'élance au galop sur les traces de l'animal, qui se trouve ainsi ne pas avoir un moment de relâche et lutter toujours avec des chevaux frais. Aussi le chasseur qui part le dernier est nécessairement le vainqueur de l'autruche; cette victoire n'est pas sans danger. L'autruche, en tombant, inspire au cheval, par le mouvement de ses ailes, une terreur qui est souvent fatale au cavalier. On ne met aux chevaux qui doivent fournir ces ardentes courses qu'une seule housse et une selle d'une extrême légèreté; quelques cavaliers n'emploient même que des étriers de bois et un mors très léger, également attaché par une simple ficelle. Le chasseur porte avec lui une petite outre remplie d'eau; il humecte le mors d'heure en heure pour maintenir dans un état de fraîcheur la bouche de son cheval.

Cette course à cinq cavaliers n'est pas, du reste, la seule manière de chasser l'autruche. Quelquefois un Arabe qui connaît à fond les habitudes de ce gibier va se poster seul près d'un endroit où l'autruche passe d'ordinaire, près d'un col de montagne par exemple, et, aussitôt qu'il aperçoit l'animal, il se lance au galop à sa poursuite. Il est rare que ce chasseur réussisse, car peu de chevaux peuvent atteindre l'autruche. Abd-el-Kader a conservé le souvenir d'une jument noire qui excellait dans cette chasse. Quoique le cheval soit habituellement employé contre l'autruche, il n'est pas cependant

pour le chasseur un indispensable compagnon. C'est par la ruse qu'on se borne parfois à combattre l'autruche à l'époque de la ponte. Des chasseurs pratiquent des trous auprès des nids, s'y blottissent, et tuent la mère au moment où elle vient visiter ses œufs. Enfin les Arabes ont recours aussi à des déguisemens qui rappellent ces travestissemens sauvages que Cooper a poétiquement décrits. Quelques-uns d'entre eux se revêtent d'une peau d'autruche et s'approchent ainsi de l'animal qu'ils veulent tuer. Des chasseurs déguisés de la sorte ont été, dit-on, plus d'une fois atteints par leurs compagnons.

« Quand une autruche, disent les Arabes, a eu une jambe brisée par un coup de feu, elle ne peut plus, comme les autres bipèdes, sauter sur une seule jambe; cela tient à ce qu'il n'y a pas de moelle dans ses os, et que des os sans moelle ne peuvent guérir lorsqu'ils ont été fracturés. » Les Arabes affirment également que l'autruche est sourde, et que l'odorat chez elle remplace l'ouïe.

Arrivons maintenant à la chasse qui vraiment est digne d'aiguillonner des intelligences, d'embraser des âmes guerrières. Le chasseur arabe s'attaque au lion. Il a dans cette audacieuse entreprise d'autant plus de mérite, que le lion est en Afrique un être redoutable sur lequel existe nombre de mystérieuses légendes, et dont une superstitieuse épouvante protége la formidable majesté. Avec cet esprit observateur qui est le trait distinctif de tous les peuples dont la vie est incessamment mêlée à tous les phénomènes de la nature, les Arabes ont fait sur le lion une série de remarques dignes d'être recueillies et conservées.

Pendant le jour, le lion cherche rarement à attaquer l'homme; d'ordinaire même, si quelque voyageur passe auprès de lui, il détourne la tête et fait semblant de ne pas l'apercevoir. Cependant, si quelque imprudent, côtoyant un buisson, s'écrie tout à coup : *Ra hena* (il est là!), le lion s'élance sur celui qui vient de troubler son repos. Avec la nuit, l'humeur du lion change complétement. Quand le soleil est couché, il est dangereux de se hasarder dans les pays boisés, accidentés, sauvages : c'est là que le lion tend ses embuscades et qu'on le rencontre sur les sentiers, qu'il coupe en les barrant de son corps. Voici, suivant les Arabes, quelques-uns des drames nocturnes qui se passent alors habituellement. Si l'homme isolé, courrier, voyageur, porteur de lettres, qui vient à rencontrer le lion a le cœur solidement trempé, il marche droit à l'animal en brandissant son sabre ou son fusil, mais en se gardant bien de tirer ou de frapper. Il se borne à crier : « O le voleur, le coupeur de routes, le fils de celle qui n'a jamais dit non ! crois-tu m'effrayer? Tu ne sais donc pas que je suis un tel, le fils d'un tel? Lève-toi, et laisse-moi continuer ma route. » Le lion attend que l'homme se soit approché de lui, puis il

se lève et s'en va se coucher encore à mille pas plus loin. C'est toute une série d'effrayantes épreuves que le voyageur est obligé de supporter. Toutes les fois qu'il a quitté le sentier, le lion disparaît pour un moment seulement; bientôt on le voit reparaître, et dans toutes ses manœuvres il est accompagné d'un terrible bruit. Il casse dans la forêt d'innombrables branches avec sa queue, il rugit, il hurle, il grogne, lance des bouffées d'une haleine empestée, il joue avec l'objet de ses multiples et bizarres attaques, qu'il tient continuellement suspendu entre la crainte et l'espérance, comme le chat avec la souris. Si celui qui est engagé dans cette lutte ne sent pas son courage faiblir, s'il parvient, suivant l'expression arabe, à *bien tenir son âme*, le lion le quitte et s'en va chercher fortune ailleurs. Si le lion, au contraire, s'aperçoit qu'il a affaire à un homme dont la contenance est effrayée, dont la voix est tremblante, qui n'a pas osé articuler une menace, il redouble, pour l'effrayer davantage encore, le manége que nous avons décrit. Il s'approche de sa victime, la pousse avec son épaule hors du sentier qu'il intercepte à chaque instant, s'en amuse enfin de toute manière, jusqu'à ce qu'il finisse par la dévorer à moitié évanouie. Rien d'incroyable du reste dans ce phénomène, que tous les Arabes ont constaté. L'ascendant du courage sur les animaux est un fait incontestable. Les dompteurs de bêtes féroces nous font assister chaque jour dans nos villes aux spectacles que les forêts et les montagnes de l'Afrique ensevelissent dans la nuit.

Suivant les Arabes, quelques-uns de ces voleurs de profession, qui marchent la nuit armés jusqu'aux dents, au lieu de redouter le lion, lui crient quand ils le rencontrent : « Je ne suis pas ton affaire. Je suis un voleur comme toi; passe ton chemin, ou, si tu veux, allons voler ensemble. » On ajoute que quelquefois le lion les suit et va tenter un coup sur le *douar* où ils dirigent leurs pas. On prétend que cette bonne amitié entre les lions et les voleurs se manifeste souvent d'une manière assez frappante. On aurait vu des voleurs, aux heures de leurs repas, traiter les lions comme des chiens, en leur jetant à une certaine distance les pieds et les entrailles des animaux dont ils se nourrissaient. Des femmes arabes auraient aussi employé avec succès l'intrépidité contre le lion; elles l'auraient poursuivi au moment où il emportait des brebis, et lui auraient fait lâcher sa prise en lui donnant des coups de bâton accompagnés de ces paroles : « Voleur, fils de voleur! » La honte, disent les Arabes, s'emparait alors du lion, qui s'éloignait au plus vite. Ce dernier trait prouve que le lion pour les tribus du désert est une sorte de créature à part, tenant le milieu entre l'homme et l'animal, une créature qui en raison de sa force leur paraît douée d'une particulière intelligence. La légende destinée à expliquer comment le lion laisse échapper le mouton plus

facilement que toutes ses autres proies confirme cette opinion. En énumérant ce que ses forces lui permettaient de faire, le lion dit un jour — : *An cha Allah,* s'il plaît à Dieu, j'enlèverai, sans me gêner, le cheval.—*An cha Allah,* j'emporterai, quand je voudrai, la génisse, et son poids ne m'empêchera pas de courir. — Quand il en vint à la brebis, il la crut tellement au-dessous de lui, qu'il négligea cette religieuse formule : *s'il plaît à Dieu!* et Dieu le condamna, pour le punir, à ne pouvoir jamais que la traîner. —Il y a plusieurs manières de chasser le lion. Quand un lion paraît dans une tribu, des signes de toute nature révèlent sa présence. D'abord ce sont des rugissemens dont la terre même semble trembler; puis ce sont de continuels dégâts, de perpétuels accidens. Une génisse, un poulain sont enlevés, un homme même disparaît : l'alarme se répand sous toutes les tentes, les femmes tremblent pour leurs biens et pour leurs enfans; de tous les côtés, ce sont des plaintes. Les chasseurs décrètent la mort de cet incommode voisin. On fait une publication dans les marchés pour qu'à tel jour et à telle heure cavaliers et fantassins, tous les hommes en état de chasser, soient réunis en armes à un endroit désigné. On a reconnu d'avance le fourré où le lion se retire pendant la journée; on se met en marche, les fantassins sont en tête. Quand ils arrivent à une cinquantaine de pas du buisson où ils doivent rencontrer l'ennemi, ils s'arrêtent, ils s'attendent, se réunissent et se forment sur trois rangs de profondeur, le deuxième rang prêt à entrer dans les intervalles du premier, si un secours est nécessaire, le troisième rang bien serré, bien uni et composé d'excellens tireurs qui forment une invincible réserve. Alors commence un étrange spectacle. Le premier rang se met à injurier le lion et même à envoyer quelques balles dans sa retraite pour le décider à sortir. « Le voilà donc, celui qui se croit le plus brave! Il n'a pas su se montrer devant des hommes; ce n'est pas lui, ce n'est pas le lion, ce n'est qu'un lâche voleur; que Dieu le maudisse! » Le lion, que l'on aperçoit quelquefois pendant qu'on le traite ainsi, regarde tranquillement de tous les côtés, bâille, s'étire et semble insensible à tout ce qui se passe autour de lui. Cependant quelques balles isolées le frappent; alors il vient, magnifique d'audace et de courage, se placer devant le buisson qui le contenait. On se tait, le lion rugit, roule des yeux flamboyans, se recule, se couche, se relève, fait craquer avec son corps et sa queue toutes les branches qui l'entourent. Le premier rang décharge ses armes; le lion s'élance et vient tomber le plus souvent sous le feu du deuxième rang, qui est entré dans les intervalles du premier. Ce moment est critique, car le lion ne cesse la lutte que lorsqu'une balle l'a frappé à la tête ou au cœur. Il n'est pas rare de le voir continuer à combattre avec dix ou douze balles à travers le corps; c'est dire

que les fantassins ne l'abattent jamais sans avoir des hommes tués ou blessés.

Les cavaliers qui ont accompagné cette infanterie n'ont rien à faire tant que leur ennemi ne quitte pas les pays accidentés; leur rôle commence, si, comme cela a lieu quelquefois dans les péripéties de la lutte, les hommes à pied parviennent à rejeter le lion sur un plateau ou dans la plaine. Alors s'engage un nouveau genre de combat qui a bien aussi son intérêt et son originalité. Chaque cavalier, suivant son agilité et sa hardiesse, lance son cheval à fond de train, tire sur le lion comme sur une cible à une courte distance, tourne sa monture dès que son coup est parti, et va plus loin charger son arme pour recommencer aussitôt. Le lion, attaqué de tous les côtés, blessé à chaque instant, fait face partout; il se jette en avant, fuit, revient, et ne succombe qu'après une lutte glorieuse, mais que sa défaite doit fatalement terminer, car contre des cavaliers et des chevaux arabes, tout succès lui devient impossible. Il n'a que trois bonds terribles; sa course ensuite manque d'agilité. Un cheval ordinaire le distance sans peine. Il faut avoir vu un pareil combat pour s'en faire une idée. Chaque cavalier lance une imprécation; les paroles se croisent, les burnous se relèvent, la poudre tonne; on se presse, on s'évite; le lion rugit, les balles sifflent; c'est vraiment émouvant. Malgré tout ce tumulte, les accidens sont fort rares. Les chasseurs n'ont guère à redouter qu'une chute qui les jetterait sous la griffe de leur ennemi, ou, mésaventure plus fréquente, une balle amie, mais imprudente.

On connaît maintenant la forme la plus pittoresque, la plus guerrière que puisse prendre la chasse au lion. Cette chasse se fait encore par d'autres procédés qui peut-être même ont quelque chose de plus sûr et de plus promptement efficace. Les Arabes ont remarqué que, le lendemain d'un jour où il a enlevé et mangé des bestiaux, le lion, sous l'empire d'une digestion difficile, reste dans sa retraite fatigué, endormi, incapable de bouger. Lorsqu'un lieu troublé d'ordinaire par des rugissemens reste une soirée entière dans le silence, on peut croire que l'hôte redoutable qui l'habite est plongé dans cet état d'engourdissement. Alors un homme courageux, dévoué, arrive en suivant la piste jusqu'au massif où se tient le monstre, l'ajuste et le tue raide en lui logeant une balle entre les deux yeux. Kaddour-ben-Mohammed, des Oulad-Messelem, fraction des Ounougha, passe pour avoir tué plusieurs lions de cette manière.

On emploie aussi contre le lion différentes espèces d'embuscades. Ainsi les Arabes bédouins pratiquent sur la route de son repaire une excavation qu'ils recouvrent d'une mince cloison. L'animal brise par son poids ce léger plancher et se trouve pris comme le loup dans les

piéges que préparent nos paysans. Quelquefois on creuse auprès d'un cadavre un trou recouvert de forts madriers entre lesquels on ménage seulement une ouverture nécessaire pour laisser passer le canon d'un fusil. C'est dans ce trou appelé *melebda* que le chasseur se blottit. Au moment où le lion se dirige vers le cadavre, il l'ajuste avec soin et fait feu. Souvent le lion, lorsqu'il n'a pas été atteint, se jette sur le *melebda*, brise avec ses griffes les madriers, et dévore le chasseur derrière son rempart anéanti.

Quelques hommes enfin entreprennent contre le lion une chasse aventureuse et héroïque, rappelant les prouesses chevaleresques. Voici comment, à son dire, s'y prenait Si-Mohammed-Esnoussi, homme d'une véracité reconnue, qui habitait le Djebel-Gueroul, auprès de Tiaret. « Je montais sur un bon cheval (c'est Mohammed lui-même qui parle par la bouche d'Abd-el-Kader), et je me rendais à la forêt par une nuit où brillait la lune. J'étais bon tireur alors, jamais ma balle ne tombait à terre. Je me mettais à crier plusieurs fois : *Ataiah!* Le lion sortait et se dirigeait vers l'endroit d'où partait le cri, et je tirais aussitôt sur lui. Souvent un même fourré renfermait plusieurs lions qui se présentaient à la fois. Si une de ces bêtes m'approchait par derrière, je tournais la tête et je visais par dessus la croupe de mon cheval; puis, dans la crainte d'avoir manqué, je partais au galop. Si j'étais attaqué par devant, je détournais mon cheval et recommençais la même manœuvre. »

Les gens du pays affirment que le nombre des lions tués par Mohammed-ben-Esnoussi atteignait presque la centaine. Cet intrépide chasseur vivait encore en l'an 1253 (1836 de Jésus-Christ). « Quand je le vis, dit Abd-el-Kader, il avait perdu la vue; qu'il jouisse de la miséricorde de Dieu! »

Une chasse plus dangereuse encore que la chasse dirigée contre le lion lui-même, c'est la chasse que l'on fait à ses petits. Il se rencontre toutefois des gens pour tenter cette périlleuse entreprise. Tous les jours, le lion et la lionne sortent de leur tanière vers trois ou quatre heures de l'après-midi, pour aller au loin faire une reconnaissance dont le but est sans doute de procurer des alimens à leur famille. On les voit sur une hauteur, examiner les douars, la fumée qui s'en échappe, l'emplacement des troupeaux. Ils s'en vont après avoir poussé quelques horribles rugissemens qui sont des avertissemens précieux pour les populations d'alentour. C'est pendant cette absence qu'il faut se glisser avec adresse jusqu'aux petits, et les enlever en ayant bien soin de les bâillonner étroitement, car leurs cris ne manqueraient pas d'attirer un père et une mère qui ne pardonneraient point. Après un coup de cette nature, tout un pays doit redoubler de vigilance. Pendant sept ou huit jours, ce sont des courses

éperdues et des rugissemens atroces ; le lion en devient terrible. Il ne faudrait pas alors, suivant l'expression arabe, que « l'œil vînt à rencontrer l'œil. »

La chair du lion, quoiqu'on la mange quelquefois, n'est pas bonne, mais sa peau est un présent précieux; on ne la donne qu'aux sultans, aux chefs illustres, ou bien aux marabouts et aux *zaouyas*. Les Arabes croient qu'il est bon de dormir sur une peau de lion : on éloigne ainsi les démons, on conjure le malheur et on se préserve de certaines maladies. Les griffes du lion montées en argent deviennent des ornemens pour les femmes. La peau de son front est un talisman que certains hommes placent sur leurs têtes pour maintenir dans leurs cervelles l'audace et l'énergie.

En résumé, la chasse au lion est en grand honneur dans le pays arabe. Tout combat contre le lion peut avoir pour devise le mot de don Diègue à Rodrigue : « Meurs ou tue. » — « Celui qui le tue le mange, dit le proverbe, et celui qui ne le tue pas en est mangé. » Aussi donne-t-on à un homme qui a tué un lion ce laconique et viril éloge; on dit : « Celui-là, c'est lui. — *Hadak-houa.* »

Une croyance populaire montre la grandeur du rôle que joue le lion dans la vie et dans l'imagination arabes. Quand le lion rugit, le peuple prétend que l'on peut facilement distinguer les paroles suivantes : « *Ahna ou ben el mera;* — moi et le fils de la femme. » Or, comme il répète deux fois *ben el mera* et ne dit *Ahna* qu'une seule fois, on en conclut qu'il ne reconnaît au-dessous de lui que le *fils de la femme.*

La vie du chasseur, — ces quelques épisodes auront suffi à le prouver, — est toute l'existence de l'Afrique. C'est la vie du péril, de l'aventure, des courses infatigables dans le désert, des audacieuses excursions à travers la montagne et les bois. La terre africaine est comme un dernier refuge où l'héroïsme individuel, plus inutile chaque jour en Europe, poursuit ses glorieux ébats.

GÉNÉRAL E. DAUMAS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1853.

Chaque jour heureusement ne vient point, au moment où nous sommes, changer la face politique du monde, et particulièrement du continent européen. On n'en est plus à ces périodes néfastes des dernières années où il n'était possible de s'aborder chaque matin qu'en s'interrogeant sur les catastrophes de la veille, sur les révolutions triomphantes, sur les trônes ébranlés, sur les couronnes traînées dans la boue des émeutes. C'est comme un torrent rentré dans son lit. La sécurité générale a fait, il est vrai, de très réels progrès, et, dans ce rétablissement d'une certaine sécurité, on ne saurait méconnaître la part qui revient à l'initiative de la France et de son gouvernement. Il n'est point cependant un esprit juste et réfléchi qui ne sente qu'au fond il reste toujours dans la situation de l'Europe quelque chose d'incertain et de précaire, tant il est difficile à tout un continent de se rasseoir dans des conditions régulières et naturelles après les commotions les plus puissantes. Les révolutions ont en effet un résultat étrange et facile à observer : même quand on a secoué leur joug, elles se survivent par les embarras et les complications qu'elles laissent après elles; elles multiplient les occasions de froissemens ou de dissidences; elles accumulent les fermens périlleux, les élémens inflammables, et comme on sait bien qu'il faut souvent peu de chose, un entraînement, une ardeur irréfléchie, une étincelle pour rallumer tant de passions à peine assoupies et contenues, pour transformer le jeu naturel des antagonismes internationaux en conflits redoutables, on s'accoutume à vivre dans une certaine inquiétude en interrogeant sans cesse l'avenir; on ne sait pas ce qu'on craint, mais on craint. Il semble qu'il y ait une force des choses qui conduise les événemens, et on finit par se dire périodiquement que si ce n'est au printemps, ce sera tout au moins à l'automne que devra se produire une explosion quelconque. L'habileté et la prévoyance des gouvernemens sauront bien empêcher, nous n'en doutons pas, que ce ne soit ni pour le printemps ni pour l'automne; mais c'est un motif de plus pour observer cet état singulier où une certaine attente inquiète se mêle au besoin du repos, comme il

arrive toujours lorsqu'on s'est beaucoup agité et qu'on travaille à reprendre son équilibre.

Qu'on le remarque d'ailleurs : ce ne sont point là des symptômes particuliers à un pays; ils sont communs à tous les pays, car c'est là encore un autre effet des révolutions : elles mettent entre les peuples une intime et invincible solidarité, qui montre leur vie gouvernée par les mêmes influences supérieures, tantôt livrée, comme il y a quelques années, à un même esprit de vertige et d'agitation, tantôt dominée comme aujourd'hui par un courant universel de réaction qui revêt partout le même caractère. C'est ce qui fait qu'au point de vue extérieur, comme au point de vue intérieur, rien de ce qui touche un pays, rien de ce qui l'ébranle ou le menace, n'est indifférent pour les autres. Chaque incident nouveau atteste cette solidarité en ravivant le sentiment de cette situation précaire dont nous parlions. Certes rien n'est plus exécrablement odieux en soi-même que cet attentat dont vient d'être l'objet le jeune souverain de l'Autriche en se promenant sur les remparts de Vienne : on a quelque peine à concevoir ce froid et criminel fanatisme de l'assassinat qui semble faire dépendre la sécurité d'un peuple de la folie d'un seul homme; mais ce qui augmente encore, s'il est possible, la gravité d'un tel attentat, ce qui ajoute du moins à sa signification, c'est qu'il se lie évidemment à une situation générale dans laquelle tout le monde est solidaire, c'est qu'il atteint un instinct universel et par le fait même du crime et par l'incessant péril dont il obsède les imaginations. Ce n'est point assurément un crime de cette nature qui peut tempérer et adoucir le courant de réaction qui règne en Europe; il le justifie au contraire. Il en est de même dans un tout autre ordre d'incidens. Il y a aujourd'hui en Europe un assez grand nombre de questions engagées. Les événemens de Milan ont mis, à ce qu'il semble, l'Autriche dans la nécessité de prendre des mesures rigoureuses contre la Suisse par un blocus du Tessin et de placer ce pays sous la menace d'une action plus directe encore. Peut-être ces mêmes événemens ont-ils réveillé dans quelques cabinets la pensée d'intervenir auprès de l'Angleterre pour réclamer l'extinction de ce foyer de propagande révolutionnaire qu'elle entretient ou qu'elle tolère chez elle. D'un autre côté, vers l'Orient, se débattent toutes ces affaires du Montenegro, des lieux saints, qui mettent en contact et en lutte toutes les influences, toutes les rivalités, toutes les ambitions, et semblent faire chanceler une fois de plus l'indépendance de l'empire ottoman. Chacun de ces incidens a par lui-même assurément une assez grande importance, mais ce qui fait qu'il s'y attache un intérêt plus vif encore, c'est qu'on sent bien que chacun d'eux est réellement comme un fil auquel est suspendue la paix générale. De toutes parts éclate ainsi cette solidarité qui existe entre les peuples, — solidarité dans la politique intérieure et dans la politique extérieure, solidarité dans les besoins d'ordre et de paix, solidarité dans le péril et jusque dans ces inquiétudes qui naissent au spectacle de complications dont on ne prévoit pas l'issue. Ces complications sont réelles; c'est là ce dont on ne saurait douter. Pour le moment, c'est peut-être sur un des points que nous indiquions, en Orient, que se préparent les éventualités les plus graves, et récemment en Angleterre même, un des principaux organes de la presse semblait laisser pressentir un singulier revirement dans l'opinion publique anglaise à l'égard de l'indépendance de l'empire ottoman. L'Angleterre, au fond, n'en

prend point autrement souci que ce qu'il faut pour avoir sa part dans une succession qu'elle prévoit devoir s'ouvrir. Cela veut-il dire, puisque nous nous sommes servis de ce terme, que ce fil auquel est suspendue la paix générale doive nécessairement être tranché sur quelque point par un caprice soudain? Il faut infiniment mieux augurer, nous le pensons, de la sagesse des gouvernemens. Il y a d'ailleurs bien des raisons de croire au maintien de la paix; la première, c'est qu'on est trop prévenu, on se tient trop depuis longtemps sur un qui-vive perpétuel, on s'attend trop à tout peut-être, pour qu'il arrive rien. Il y a un autre motif encore, c'est que, comme nous l'avons dit quelquefois, ni les goûts ni les intérêts des peuples ne sont aux conflagrations. Il règne plutôt de toutes parts un besoin ardent de mettre les premiers biens de la civilisation au-dessus des querelles incidentes, des susceptibilités et des rivalités secondaires, des alarmes factices. Il y a en outre chez tous les gouvernemens, sans nul doute, l'intelligence de cette solidarité qui existe entre l'ordre intérieur dans chaque pays et cet ordre d'une espèce plus élevée et plus générale qu'on nomme la paix du continent; peut-être n'est-il pas en Europe beaucoup de gouvernemens dont la sécurité intérieure n'eût à souffrir d'un ébranlement qui serait aujourd'hui infailliblement universel, et il y a bien là, ce nous semble, de quoi faire réfléchir.

Quant à la France, elle est naturellement et nécessairement partie principale dans cette situation, et ce qu'il y a de singulier, en présence des perpétuelles accusations portées contre elle, c'est que d'aucun côté ne sont venues plus d'assurances réitérées en faveur de la paix. L'autre jour encore, l'empereur renouvelait ces assurances dans son discours d'inauguration de la session législative. Il faisait mieux, il annonçait une nouvelle réduction de vingt mille hommes dans l'armée, ce qui porte à cinquante mille le chiffre de la réduction opérée dans les forces militaires françaises depuis 1852. Il serait cependant étrange que la France fût la seule à confirmer par des actes ses déclarations pacifiques. Tandis que l'Angleterre semble faire beaucoup de bruit des armemens des autres, uniquement peut-être pour accroître les siens, tandis que la Russie et l'Autriche font sentir le poids de leur prépondérance en Turquie, il serait singulier que la France fût la seule à ne cacher aucune ambition sous ses paroles. Ce n'est point que, le jour où certaines questions se poseraient en Europe, la France n'eût un rôle à jouer; quel que soit le gouvernement qui soit à sa tête, il y a pour elle au-dessus de tout des intérêts permanens d'influence, de grandeur, de sécurité même, et le gouvernement actuel ne l'ignore pas plus que ceux qui l'ont précédé. Mais ces questions, — qu'elles s'élèvent au cœur de l'Europe ou en Turquie, — on ne peut se dissimuler que la paix du monde y est attachée, et il serait difficile de comprendre, de la part des cabinets, une habileté et une prudence qui consisteraient à les faire naître et à imposer ainsi à notre pays une action immédiate. N'y a-t-il pas aujourd'hui pour tous les gouvernemens une conduite plus naturelle, plus juste, plus conforme aux besoins de la civilisation et qui se réduit tout simplement à permettre à l'Europe de se rasseoir, de se remettre des catastrophes qui ont troublé la société universelle jusque dans ses fondemens, de retrouver ses forces pour les appliquer, non à la guerre, mais au progrès moral et intellectuel, au développement de l'industrie, du commerce et de toutes les ressources du génie contemporain? De quelque manière qu'on

envisage la situation du continent, il n'y a, aujourd'hui comme hier, que deux politiques en présence : celle qui, en sauvegardant la paix, garantira la sécurité intérieure, l'ordre matériel dans chaque pays, et celle qui, en mettant la paix en danger, ramènera la révolution, comme une alliée pour les uns, comme une ennemie pour les autres, et probablement pour profiter des désastres de tous. Le choix des cabinets ne saurait assurément être douteux, comme le gouvernement français semble avoir déjà fait le sien jusqu'ici.

C'est là en effet, ainsi que nous le disions, un des principaux traits du discours du chef de l'état à l'inauguration de la session législative. L'empereur, une fois de plus, rattache la politique extérieure de la France à la pensée de la paix, d'une paix digne, honorable et profitable pour tous. Cette pensée même semble être pour le chef du nouvel empire l'objet d'une vive et constante préoccupation, manifestée depuis quelque temps dans plus d'une occasion et sous diverses formes par le gouvernement. Quant à l'intérieur, l'empereur dans son discours ne pouvait que constater la situation de la France après un an de repos, — le calme du pays, le progrès de la fortune nationale, l'amélioration des ressources publiques, le développement de l'industrie et du commerce. Au demeurant, dans cette phase nouvelle où la France est entrée, bien des habitudes ont dû se transformer. Les partis eux-mêmes, éprouvés par les événemens, sont tenus de chercher à se rajeunir, à se retremper au contact des intérêts réels et permanens, à se dépouiller de tout étroit esprit de coterie ou de secte. N'est-ce point ainsi que la situation d'un pays arrive graduellement à s'adoucir et à se détendre? N'est-ce point ainsi qu'on peut revenir pas à pas vers cette liberté dont l'empereur parlait l'autre jour, et qu'il représentait non comme un instrument de fondation, mais comme le couronnement des édifices politiques que le temps consolide? S'il nous était permis d'interpréter cette haute et sérieuse pensée, nous pourrions dire, nous aussi : Oui sans doute, la liberté par elle-même, considérée absolument, ne fonde rien; elle n'est qu'un mot dont on flatte les passions. La liberté n'est puissante, efficace et réelle, qu'avec les mœurs qui l'entretiennent, avec l'instinct moral qui la discipline, avec toutes les notions de vérité et de justice qui lui tracent la route, et alors elle est le couronnement naturel de ces vertus et de ces mobiles qu'elle suppose, et sans lesquels elle n'est qu'une déception périodique. Aussi ce qu'il faut prêcher aux peuples, ce n'est point la liberté en elle-même, c'est l'ensemble des vertus qui la rendent possible, infaillible et féconde; ce qu'il faut leur montrer dans la liberté, ce n'est pas un droit qu'on acquiert en naissant, c'est une conquête laborieuse et lente, achetée par le respect de la loi, par la vigueur intérieure de la conscience, par une perpétuelle surveillance sur soi-même et par un effort permanent pour concilier le respect de la société avec l'usage libre des facultés individuelles. C'est ainsi que nous nous permettrions d'interpréter une pensée qui dit d'ailleurs très-certainement tout ce qu'elle veut dire.

Maintenant la session est commencée, et les travaux qui l'alimenteront vont suivre leur cours sous nos yeux. Si le corps législatif a aujourd'hui moins d'éclat et de retentissement qu'autrefois, il lui reste du moins le domaine des affaires pratiques, où il peut exercer une utile influence. Le sénatus-consulte du mois de décembre, on s'en souvient, a tracé d'une manière

distincte la sphère d'action du corps législatif et celle du gouvernement. Le corps législatif vote les lois qui lui sont soumises, discute le budget; le gouvernement agit, administre, use des ressources mises à sa disposition, dirige ou modifie souverainement l'ensemble des services publics, et son activité est loin d'être en suspens. Il a rendu en ces derniers jours divers décrets qui touchent à des intérêts également sérieux, quoique d'une nature assez différente. L'un des plus graves de ces décrets est celui qui élève la solde des sous-officiers de l'armée : c'est la réalisation d'une pensée probablement nourrie depuis longtemps par le gouvernement et empreinte d'un juste esprit de sollicitude. L'augmentation de la solde des sous-officiers absorbe naturellement une portion de l'économie obtenue par la réduction de l'armée. La seule question qui pût se présenter était celle de savoir si cette diminution de dépenses d'un côté et cette augmentation de l'autre n'entraînaient point la nécessité d'une sanction législative. Le gouvernement l'a tranchée dans le sens de sa prérogative, et il a agi de même dans un autre ordre d'idées, en transportant toute une portion de la direction des beaux-arts, — théâtres subventionnés, encouragemens aux lettres, musées, — du ministère de l'intérieur au ministère d'état. Il en était déjà ainsi sous le premier empire; sous la restauration, ces mêmes attributions étaient du ressort du ministère de la maison du roi. Cette restitution n'a donc rien qui soit nouveau. Seulement on peut se demander s'il existe aujourd'hui un rapport bien réel entre la surveillance des autres théâtres, la censure, ce qui reste en un mot de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur et l'ensemble de ce ministère tel qu'il vient d'être reconstitué par un récent décret. Ce n'est point d'ailleurs le ministère de l'intérieur seul qui subit ces remaniemens. Il y a quelques jours, c'était le ministère des affaires étrangères qui était réorganisé; le ministère des finances est sur le point, dit-on, d'avoir aussi sa réorganisation.

C'est une pensée ordinaire à chaque gouvernement nouveau, souvent à chaque nouveau ministère, de remanier ainsi les services publics. Certainement il est des modifications que les circonstances nécessitent; l'extension ou la diminution de certains travaux, le déplacement des affaires et des intérêts, peuvent exiger des organisations nouvelles. A vrai dire cependant, s'il y a quelque progrès à poursuivre, et à notre avis cela n'est point douteux, est-ce sur les mécanismes et les cadres administratifs que les changemens doivent porter? Ne serait-ce point plutôt sur l'esprit même qui préside au choix des employés, à la direction de leurs travaux, à la fixation de leur position? Il y a par malheur en France une pensée singulière que tout le monde favorise, parce que tout le monde y est intéressé : c'est que chacun doit avoir sa place dans les administrations publiques, et qu'il y va du salut de l'état d'entretenir le plus grand nombre possible d'employés, fallût-il restreindre les émolumens de chacun. Et qu'en résulte-t-il? C'est que le plus souvent sept ou huit personnes font languissamment et sans zèle ce que deux ou trois hommes intelligens et laborieux pourraient faire, c'est que les administrations se peuplent parfois de jeunes gens qui pensent toujours qu'ils font assez, vu le traitement qu'ils touchent. Ne serait-il point préférable de restreindre le nombre des employés, d'améliorer leur situation, et de faire de ces avantages le prix de la capacité et du zèle? En général, l'état excelle à tracer des hiérarchies, à

stipuler des règles d'avancement, à fixer des limites d'âge pour l'entrée et pour la retraite, en un mot à organiser et à réorganiser. Tout cela n'a jamais empêché, que nous sachions, aucun acte de favoritisme. Après chaque changement, chacun se retrouve tel qu'il était avant, chacun reprend ses habitudes, les choses suivent leur cours, la machine fonctionne, jusqu'à ce qu'il survienne une organisation nouvelle qui ne touche pas plus que la précédente à la véritable question. Au fond, l'administration française, qui est heureusement purgée de bien des vices des administrations étrangères, souffre d'un mal assez commun de notre temps : c'est qu'on se rend peu compte des conditions réelles d'un travail sérieux et utile. Il s'est propagé dans ces matières bien des notions confuses qui ne rendent pas plus facile une réforme vraie, profonde et efficace.

Et s'il faut tout dire, cette incertitude de notions et d'idées est-elle donc surprenante? Ne s'étend-elle pas à bien d'autres régions, au domaine de la pensée elle-même? Au milieu des excès, des entraînemens des caprices contemporains, ne semble-t-il pas souvent se manifester une altération étrange dans les idées sur l'art, sur l'invention littéraire, sur les choses de l'esprit et de l'imagination, sur la critique elle-même? Rien n'est plus rare que de savoir ce qu'on doit faire, et, comme on ne le sait pas bien pour soi, naturellement on l'ignore encore plus pour les autres. Il est arrivé ainsi quelquefois à ce recueil même de voir dénaturer singulièrement son esprit et son but. On s'est étonné de la manière dont il entendait la critique, du soin qu'il mettait à reproduire le mouvement des littératures étrangères, à initier notre pays à l'histoire des peuples inconnus, et de l'oubli où il laisserait la France et notre propre littérature. Il a même circulé depuis longtemps et de tradition bon nombre de plaisanteries qui avaient leur prix quand elles étaient neuves, ce qui date de loin, mais qui n'en étaient pas plus justes même alors. Multiplier les recherches et les élémens de comparaison, décrire le mouvement des races, interroger le mystère des civilisations étrangères, étudier le caractère des peuples dans leur histoire, dans leur poésie, dans les œuvres de leur imagination, n'est-ce donc point là en réalité l'esprit même de la critique moderne dans ce qu'il a de plus élevé et de plus nouveau? Malheureusement il y a toujours en France de courtes vues qui s'étonnent que tout le monde ne soit pas myope. On a sa petite fenêtre ouvrant sur son petit jardin où croissent de petites plantes d'un médiocre parfum, ou bien du seuil d'un salon on recueille les badinages élégans, les bruits qui circulent, les nouvelles qui se succèdent, — et c'est cela à coup sûr qui est de la littérature! Soit, c'est un genre comme un autre à qui il faut assurément laisser ses sectateurs; mais c'est un goût qui pourrait rigoureusement n'être point universel, et il est sans doute permis de préférer le spectacle du monde; il est permis d'aimer à aller chercher le reflet de la civilisation de la France dans les plus lointaines contrées, d'attacher quelque prix aux plus curieux épisodes qui peuvent se produire, de trouver quelque saveur dans la pensée de l'Allemagne, de l'Angleterre, des États-Unis. Cela exclut-il l'étude de la littérature française? Quel est donc le nom éminent qui n'ait illustré ces pages et les noms plus obscurs qui figuraient auprès de lui? Quelle est l'œuvre sérieuse qui n'ait trouvé une appréciation, sinon toujours du goût

de l'auteur, du moins attentive et sincère? Quel est même l'essai élevé et inconnu encore qui n'ait été recherché et observé? Et puis ceux qui pensent que nous oublions la France ont très certainement du papier au bout de leur plume; rien ne leur est plus facile que de faire fête aux merveilles nouvelles, si nombreuses à ce qu'il semble, au lieu de s'occuper parfois à découvrir des écrivains et des œuvres au moins aussi inconnus que la mer Méditerranée avant que M. Alexandre Dumas l'eût découverte. Ce qui est vrai, c'est que la littérature actuelle fait à la critique de rudes devoirs, en la plaçant entre une école en déclin et une école qui se ressent trop encore des circonstances où elle grandit péniblement.

D'un côté, en effet, parmi les œuvres de l'école d'il y a vingt ans, qu'aperçoit-on aujourd'hui? C'est un roman nouveau de Mme Sand, *Mont-Revèche*. Y a-t-il dans ces pages quelque étincelle de la chaleur d'autrefois, quelque reflet de cette éloquence enivrante et périlleuse, de cette éclatante passion dont on sentait les frémissemens? Dans une préface attachée à *Mont-Revèche*, l'auteur assure que son roman ne prouve rien, et il faut bien être de son avis; il ajoute que le roman en général ne doit rien prouver, ce qui peut être vrai et faux tout à la fois. Ce qui prouve quelque chose dans un roman, ce n'est pas la moralité oiseuse que viendra débiter à la dernière page tel ou tel personnage, ce n'est pas la morgue pédante de sermonnaire révolté qui se fera jour à chaque ligne; ce qui exprime la pensée d'une œuvre de ce genre, c'est le mouvement de l'action, c'est la combinaison des caractères, le jeu des passions. C'est justement sous ce rapport que *Mont-Revèche* ne prouve rien, et qu'il devrait prouver cependant. Un des héros du roman dit à un poète de ses amis qui joue aussi son rôle dans l'histoire : « Dieu, que les lettres t'ont gâté, mon pauvre Jules! Tu composes tant, que tu ne peins plus du tout. Il est impossible de voir à travers ta fantaisie quelque chose qui puisse exister; moi, je me méfie de ta femme de province, etc. » N'en peut-on pas dire autant de toutes les figures de *Mont-Revèche?* Oui, certes, il y a de quoi se méfier de cette jeune fille impossible, Éveline, qui, à dix-huit ans, se livre au plus savant manége de la hardiesse féminine, et se déguise en paysan morvandiot pour aller seule, la nuit, trouver son amant dans un vieux château; ajoutez que ce n'est point l'amour qui la conduit, c'est la curiosité. Ce jugement, que Mme Sand applique si singulièrement à son poète, ne pourrait-on pas l'appliquer à elle-même? Elle compose tant, qu'elle ne peint plus guère. La passion s'est refroidie chez elle, et il est resté un esprit brillant encore sans doute, mais qui s'amuse à jouer avec tous ses personnages pour leur rire au nez à la fin, nous le craignons bien, en les bénissant dans un mariage universel. Il y a loin déjà de *Mont-Revèche* à *la Mare au Diable* ou à *la Petite Fadette!* et tandis que de ce côté l'inspiration semble décliner, quels sont les symptômes de l'inspiration nouvelle? Quelles sont les œuvres où se révèle quelque vigueur de jeunesse? Il y en a sans doute, et ce n'est point de notre part que la sympathie pourrait leur manquer; il y a des talens qui s'élèvent et mûrissent, il est des esprits pleins d'une fine et pénétrante délicatesse; c'est un mouvement qui tend à se dessiner, un groupe qui se forme. En général cependant, dans bien de ces esprits nouveaux qui naissent depuis quelque temps à la vie littéraire, ce qu'on peut remarquer, c'est une certaine ténuité d'inspi-

ration, une certaine complexion délicate et frêle ; ce qui leur manque, c'est l'étude et la réflexion, c'est la puissance originale et féconde. Le drame que représentait l'autre soir le Théâtre-Français, *la Mal'aria*, reproduction d'un des plus dramatiques épisodes de *la Divine Comédie*, celui de la *Pia*, serait loin de prouver le contraire. Il ne faut pas s'y méprendre du reste : si des écoles nouvelles ont tant de peine à se former, si une inspiration plus jeune est lente à germer, s'il y a aujourd'hui tant de tâtonnemens et d'incertitude dans la vie littéraire, la cause n'en est pas seulement dans la faiblesse individuelle des talens; la vérité est que la génération actuelle est moins heureuse que celle qui l'a précédée dans la carrière il y a trente ans. A cette époque, le vent soufflait dans la voile des novateurs; tout favorisait leurs efforts, tout était à tenter, à transformer, à rajeunir dans la poésie, dans le roman, au théâtre. En présence d'un but naturellement tracé, le moindre effort était presque compté pour du génie. Il y avait dans les lecteurs et dans les poètes une certaine fraîcheur d'impressions qui tenait à l'aurore d'une époque nouvelle. Ceux qui viennent aujourd'hui trouvent un sol dévasté, tous les genres littéraires épuisés ou faussés, les esprits incertains dans leur direction, un public blasé et distrait, sans ardeur et sans choix dans ses sympathies. Ils ne sont servis et soutenus par rien dans l'atmosphère qui les environne; ils ont au contraire à se frayer eux-mêmes le chemin et à faire leur temps sans nul secours des circonstances. N'est-ce point un motif de plus pour demander des forces nouvelles à l'étude, à la méditation, au travail, afin de retrouver le secret des mâles conceptions, des savantes peintures et de toutes les délicatesses puissantes de l'art? C'est ainsi seulement qu'il peut se former des écoles nouvelles capables de rendre son essor à l'imagination, à l'esprit de notre pays son prestige, et de maintenir son ascendant au milieu du mouvement des relations intellectuelles contemporaines.

Chose étrange, ces relations intellectuelles existent assurément entre la France et l'Angleterre; les relations de commerce existent aussi; les industries des deux pays se prêtent un mutuel appui : ce sont autant de garanties de paix, et c'est le moment qu'a choisi l'Angleterre pour jouer cette comédie à l'abri de laquelle elle organise des milices et accroît ses armemens maritimes! Dans le fait, c'était là peut-être uniquement le but réel, et le but une fois atteint, il n'est pas impossible que la toile ne tombe sur la représentation manquée de l'invasion française. Ce n'est pas même sérieusement, nous le pensons bien, la crainte d'une prochaine descente de la France qui a été le premier mobile de cette augmentation des forces de l'Angleterre. Ses hommes d'état ne sont pas accoutumés à se nourrir longtemps de chimères de ce genre, et il est infiniment plus probable que dans leur pensée les armemens maritimes avaient une tout autre destination, celle par exemple de mettre l'Angleterre à même de jouer un rôle dans la crise de l'Orient. C'est dans la chambre des communes au reste que s'est trouvée transportée la question des relations de l'Angleterre et de la France, sur une interpellation de M. Disraëli, — et en définitive qu'est-il résulté de cette discussion? Rien certainement de bien menaçant, rien qui réponde au mouvement factice excité en dehors du parlement. M. Disraëli a fait un très vif et très spirituel discours, auquel a répondu lord John Russell, et le débat s'est arrêté là, laissant intact des

deux côtés, et quoique par des motifs différens, le maintien des bons rapports avec la France, bien qu'à tout prendre l'un des membres du cabinet, sir Charles Wood, dans un discours prononcé il y a quelques jours à Halifax, eût pris d'assez singulières libertés à l'égard du gouvernement français.

Ce n'est pas sur une question de ce genre que le cabinet anglais peut se sentir menacé. Il y a, on le sait, en Angleterre une grande latitude laissée aux hommes d'état en tout ce qui touche la politique extérieure. Le peuple anglais se confie en ses chefs, parce qu'il sait que le nom, les intérêts, la prépondérance de la Grande-Bretagne sont partout soutenus, et que les traditions de sa politique ne fléchissent devant aucune considération. Aussi le cabinet actuel peut-être n'a-t-il pas beaucoup à craindre pour le moment d'une discussion sur les affaires étrangères, au moins au point de vue des relations entre l'Angleterre et la France; mais on n'en est point à remarquer l'intérêt qui s'attache depuis quelque temps aux questions religieuses en Angleterre. Il y a une véritable recrudescence de l'esprit anglican, recrudescence provoquée et encouragée, on peut s'en souvenir, par lord John Russell dans sa lettre à l'évêque de Durham, au sujet de ce qu'on nommait les agressions papales, et qui, par un singulier revirement, se retournera peut-être contre lui. Cet esprit anglican, le cabinet le trouvera en face de lui dans la discussion de son bill sur l'émancipation politique et civile des Juifs, qui vient de traverser heureusement une première épreuve; il le retrouvera dans la proposition déjà faite de supprimer l'allocation du séminaire catholique de Maynooth; il le retrouvera dans l'affaire des *réserves du clergé* au Canada, au sujet de laquelle M. Frédéric Peel, le fils de l'illustre sir Robert, vient de déposer une proposition. Or cet esprit anglican, c'est l'arme la plus redoutable du parti tory, et il est permis de croire que lord Derby s'en servira habilement contre le ministère. Ce qui peut être encore un nouvel et singulier embarras pour le cabinet, c'est si les gouvernemens du continent se décident, comme on l'assure, à lui demander l'expulsion des principaux chefs de l'émigration révolutionnaire, de MM. Kossuth et Mazzini notamment. L'Angleterre a l'orgueil de l'hospitalité, qu'elle donne à tous les réfugiés; mais encore faut-il que de cet asile hospitalier ne sortent point toutes les excitations à la guerre et à des révolutions nouvelles.

Ce n'est point là, au surplus, la seule difficulté que les événemens de Milan laissent après eux. On connaît les suites de ce coup désespéré de quelques insensés enivrés de prédications démagogiques. Une telle tentative ne pouvait indubitablement offrir aucune issue favorable aux susceptibilités nationales que peuvent nourrir des cœurs italiens; elle ne pouvait qu'amener le résultat qu'elle produit en effet, un redoublement de rigueur de la part des autorités autrichiennes. Tel est, dans la vie intérieure de la Lombardie, l'effet le plus clair du coup de main organisé par cette occulte démagogie dont M. Mazzini est le pontife : c'est la masse de la population paisible et étrangère à ces événemens qui paie aujourd'hui pour quelques révolutionnaires. Mais cette affaire de Milan ne laisse pas d'avoir des conséquences plus graves encore à un autre point de vue. Les mesures de défense prises par l'Autriche ne s'appliquent pas seulement à la Lombardie, elles s'étendent à la Suisse, qui porte le poids de bien des complicités révolutionnaires. Depuis quelque

temps déjà, les relations de l'Autriche et de la Suisse s'étaient compliquées d'un incident de nature à tenir en éveil l'attention du cabinet de Vienne : c'est la suppression des séminaires de Polleggio et d'Ascona par le gouvernement du Tessin et l'expulsion de quelques moines natifs de la Lombardie. Tandis que des négociations se poursuivaient à ce sujet, les événemens de Milan sont survenus, et il n'en a pas fallu davantage pour décider l'action immédiate de l'Autriche, fondée sur les incidens précédens et sur l'agitation permanente entretenue ou tolérée par la Suisse sur la frontière lombarde. Non-seulement le canton du Tessin a été bloqué, mais toute la population tessinoise fixée en Lombardie a reçu l'ordre de quitter le pays. La Lombardie comptait environ 6,000 Tessinois, maintenant rentrés en Suisse. Quel sera le dénoûment de cette complication? Dans les circonstances actuelles, il ne saurait être douteux. Les réclamations de l'Autriche, surtout au sujet des réfugiés, devront nécessairement prévaloir, soit par le consentement du gouvernement suisse, soit par la force. Seulement, dans ce dernier cas, il ne peut échapper à personne que la question entrerait dans une phase où il serait certes utile qu'il régnât un grand esprit de confiance et de bienveillance mutuelles entre les cabinets de l'Europe.

La Suisse, nous l'avons dit, expie bien des complicités révolutionnaires. Il arrive aujourd'hui pour elle ce qui serait arrivé depuis longtemps déjà sans les étranges commotions qui ont bouleversé l'Europe. Il est un pays en Italie auquel les événemens de Milan pouvaient évidemment créer des embarras peut-être plus graves encore : c'est le Piémont. Non-seulement par le rôle qu'il a joué en Italie, par les souvenirs récens de la dernière guerre, mais encore par l'asile même qu'il a offert à un grand nombre de réfugiés lombards, le Piémont pouvait être exposé à être entraîné ou compromis. Il n'en a rien été heureusement, et cela est dû surtout à la droiture et à la fermeté du gouvernement piémontais. Au premier retentissement de l'échauffourée de Milan, il a pris les mesures les plus promptes et les plus sévères pour empêcher les réfugiés de passer la frontière; il en a expulsé un certain nombre, il a interné les autres; il y en a même qui ont été transportés en Amérique pour avoir été pris les armes à la main. L'opinion publique était d'ailleurs d'accord avec l'attitude du gouvernement, on s'est même abstenu de toute interpellation dans les chambres à ce sujet. Ainsi ce qui pouvait être un péril pour le Piémont n'a servi au contraire qu'à le placer dans une situation plus nette et plus franche, tant il est vrai que la fermeté et l'esprit de conduite sont les meilleurs conseillers des gouvernemens. Cette situation ne peut porter que d'heureux fruits pour le Piémont. C'est au cabinet de Turin de maintenir, de confirmer, d'étendre au besoin le caractère conservateur qu'il a mis dans sa politique. M. de Cavour est certainement une intelligence assez élevée pour tirer parti de ces conditions nouvelles. L'esprit de conservation qu'il a apporté dans la politique extérieure, il le mettra aussi sans nul doute dans la politique intérieure. En réalité, quel est aujourd'hui le meilleur système pour le Piémont, si ce n'est d'éviter les agitations inutiles et dangereuses, d'éloigner les questions propres à soulever des orages et à remettre aux prises les passions? Les hommes d'état qui ont gouverné le Piémont depuis quelques années, ceux qui le gouvernent aujourd'hui, ont

montré une grande aptitude; ils comprendront à coup sûr que le moyen le plus assuré d'affermir au-delà des Alpes le régime constitutionnel, c'est de l'empêcher de s'égarer, c'est d'en faire un gouvernement conservateur par-dessus tout, protecteur de la sécurité publique et de tous les intérêts légitimes qui peuvent survivre aux régimes anciens. Rien n'est plus digne de tenter l'ambition d'un homme comme M. de Cavour que de conduire le Piémont dans cette voie conservatrice et libérale à la fois.

En Allemagne, voici enfin une grande question résolue; la Prusse et l'Autriche se sont entendues sur l'intérêt commercial qui les divisait depuis près de deux ans, et qui était venu comme fatalement prolonger leurs rivalités après la crise politique de 1848 à 1850. Le Zollverein n'est point dissous, et l'Autriche n'en fait point partie; mais elle contracte avec lui un traité qui satisfait aux besoins de l'industrie autrichienne, et qui permettra d'apprécier à l'avance quels seraient les avantages et les inconvéniens d'une union douanière de toute l'Allemagne. Cette solution était prévue depuis plusieurs mois. L'Autriche, après avoir dépensé beaucoup d'activité et de talent pour créer une association commerciale de toute l'Europe centrale, s'était aperçue qu'elle éveillait sur ses ambitions politiques, déjà suspectes à la confédération depuis le congrès de Dresde, des soupçons peu favorables au développement ultérieur de son influence. Elle avait cédé devant cette considération puissante, et elle avait envoyé à Berlin l'un des principaux promoteurs de l'idée du Zollverein austro-allemand, M. de Bruck, pour proposer à la Prusse un moyen terme que celle-ci ne pouvait plus repousser, et qu'il était de son intérêt d'accueillir. La Prusse, en définitive, a droit de se féliciter de ce résultat; elle le doit à la persévérante fermeté qu'elle a déployée en cette occasion, en dépit de la pression que plusieurs états de l'Allemagne méridionale ont essayé d'exercer sur elle par suite de rancunes conçues durant la crise fédérale.

Le cabinet de Berlin a suivi sur ce terrain une politique analogue à celle que les circonstances lui avaient inspirée au congrès de Dresde en 1851. La Prusse a laissé les combinaisons nouvelles, les projets d'innovation, à ses rivaux; elle s'est renfermée dans un rôle strictement conservateur, elle s'est placée à l'abri du pacte et des institutions existantes, et M. de Manteuffel, réparant ainsi les témérités de M. de Radowitz, a su détourner les représailles que le cabinet de Vienne se promettait d'exercer sur la Prusse, soit par une réforme du pacte favorable à la prépondérance autrichienne, soit par la création d'un Zollverein austro-germanique. Évidemment la rivalité des deux grandes puissances allemandes n'est point éteinte; elle se reproduirait à la première occasion décisive, parce qu'elle est non-seulement dans les traditions historiques des deux pays, mais dans la nature même des choses. La question douanière aussi bien que celle du pacte fédéral renaîtront infailliblement dans un avenir donné. L'Allemagne n'en a pas moins lieu de se féliciter d'avoir successivement échappé au double danger qui, sous forme politique et sous forme commerciale, a mis un moment en péril l'équilibre des forces fédérales.

Quant à la Turquie, elle n'a pas cessé d'être un objet de préoccupations pour ses adversaires et pour ses alliés. Il faut le dire, ceux qui attaquent

aujourd'hui sa politique sont plus nombreux et plus vifs dans leur langage que ceux qui la défendent. Il est bien des reproches que, pour notre compte, nous serions tentés de lui adresser. En voyant toutefois quelle ardeur la presse allemande et (chose plus étrange) la presse anglaise elle-même apportent dans cette polémique, nous nous demandons où l'on en veut venir et ce que signifie ce déchaînement d'injures, où, à côté de quelques vérités, on voit percer un impitoyable parti pris de dénaturer les faits et de confondre toutes les notions du juste et de l'injuste. Un mémoire récemment mis en lumière par l'organe le plus accrédité de la publicité allemande s'est chargé de nous apprendre que l'Allemagne et notamment l'Autriche auraient le même intérêt que la Russie au partage de l'empire ottoman. Si naïve que soit cette croyance, elle est spécieuse; mais il serait curieux de savoir si l'Angleterre croit aussi pouvoir se concerter désormais avec l'Autriche et la Russie pour assurer à celle-ci la possession de Constantinople, et si c'est là le secret de ces virulentes déclamations auxquelles le journal le plus important de la Grande-Bretagne se livre depuis quelque temps avec une si étrange complaisance.

Cette polémique, dont la Turquie est en ce moment le point de mire dans une partie de l'Europe, vient de provoquer en Belgique une réponse signée de deux officiers turcs de l'armée ottomane, et qui serait intéressante, si elle avait moins l'empreinte occidentale, si elle portait moins les traces d'une collaboration évidemment européenne. Quoique Rustem-Effendi et Seid-Bey parlent un peu trop comme de simples Belges qui auraient pris le *fez* pour l'occasion, ils défendent leur pays avec une vive susceptibilité, et au milieu des argumens passionnés à l'aide desquels ils essaient de repousser les attaques dont on l'accable, il en est quelques-uns qui ne manquent pas d'une certaine apparence de raison.

Le meilleur argument toutefois que la Turquie ait à employer contre ses adversaires, c'est de suivre une politique prudente et libérale, prudente au dehors de manière à ne point susciter de conflits ou de questions embarrassantes, libérale au dedans afin que ceux qui peuvent désirer l'affaiblissement de l'empire ne trouvent pas leur principal appui parmi ses populations mécontentes. Ce n'est pas que nous pensions que l'empire ottoman soit aujourd'hui dans un état de danger qui fasse craindre pour son existence. Il n'est pas vraisemblable que la mission du comte de Linange ait le caractère menaçant que les dernières nouvelles de Constantinople semblent lui attribuer. La mission donnée en même temps au prince Menschikoff de venir formuler à la Porte les griefs de la Russie ajoutera sans doute à la gravité de celle de M. de Linange; mais ce n'est pas la première fois que l'on voit la Russie et l'Autriche animées d'une pareille émulation. La question des réfugiés hongrois et polonais a fourni un spectacle exactement semblable. La situation avait même alors un côté plus fâcheux : à cette époque, l'armée russe occupait la Valachie. Cependant on vint à bout de la difficulté. Il est vrai que la Turquie s'est placée par l'expédition du Montenegro dans une position regrettable vis-à-vis de ses populations chrétiennes; elle a suscité dans les provinces voisines de ce petit pays une agitation qui offre une occasion favorable aux influences hostiles. Espérons toutefois que la Porte, instruite par les intentions qui percent dans l'attitude de l'Autriche et de la Russie, saura à temps s'en-

tendre avec les Monténégrins et dérober à ces deux puissances la force que leur procure cette faute capitale commise dans un moment d'irréflexion.

Telle est la rapidité et la multiplicité des rapports qui existent aujourd'hui entre l'ancien et le nouveau continent, qu'on peut suivre en quelque sorte jour par jour, auprès de l'histoire de l'Europe, l'histoire de ces états transatlantiques qui ont maintenant leur place dans le mouvement du monde. Puissance d'un côté, dissolution permanente de l'autre, tel est le spectacle habituel qu'offrent ces contrées dans leur double développement anglo-américain et hispano-américain. Les États-Unis attendent aujourd'hui l'entrée au pouvoir du général Franklin Pierce, qui doit avoir lieu le 4 mars, et c'est alors que la politique de la nouvelle présidence se dessinera. Jusque-là le sénat de Washington a suspendu ses débats sur les motions du général Cass. Quant à l'autre portion de l'Amérique, son histoire se marque par des révolutions. Nous avons quelquefois parlé du Mexique; le voilà plus que jamais aujourd'hui tombé dans le gouffre de l'anarchie. Jusqu'ici, il existait une ombre de pouvoir légal à Mexico; cette ombre s'est évanouie. Le général Arista s'est démis de son titre de président, et il a été provisoirement remplacé par le président de la cour supérieure de justice, M. Cevallos. Depuis longtemps, le général Arista demandait au congrès des pouvoirs extraordinaires pour dominer la situation et essayer de faire face aux périls de toute sorte qui environnaient le Mexique. Ces pouvoirs lui ont été refusés, et il s'est retiré. Il n'a point voulu prendre ce qu'on lui déniait; il a reculé devant un coup d'autorité qui d'ailleurs n'eût été sans doute qu'une complication de plus sans résultat. Le général Arista fût-il resté dictateur à Mexico, à quoi cela eût-il servi en présence du mouvement révolutionnaire qui s'étend à tout le Mexique? Dans l'état de Tamaulipas, toutes les troupes se sont tournées du côté de l'insurrection; à Matamoros, sur le Rio-Grande, population et armée se prononcent en faveur de la révolution. — Mais quelle est cette révolution? direz-vous. Là est la question; elle a autant de mobiles et de drapeaux que de théâtres et de chefs. Rien ne le prouve mieux que ce qui est arrivé à Tampico. Deux chefs d'insurgés se sont réunis pour s'emparer de la ville; une fois arrivés à leurs fins, l'un deux s'est mis à tirer sur l'autre et à essayer de l'exterminer. Il en est à peu près de même partout. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, le général Arista s'étant retiré pour ne point s'emparer de la dictature, celui qui l'a remplacé, M. Cevallos, président de la cour supérieure de justice, vient d'accomplir le coup d'état devant lequel avait reculé son prédécesseur. Il a dissous le congrès par la force, et en même temps il a rendu un décret convoquant une convention pour le 15 juin prochain. Ce coup d'état d'ailleurs semble consacrer le triomphe de la révolution, puisque M. Cevallos a ordonné aux troupes du gouvernement de suspendre partout les hostilités avec les insurgés. La confusion n'est pas près de se dissiper au Mexique, à moins que la prochaine convention n'y jette quelque jour. CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

NEW-YORK.[1]

COLLECTION D'ANTIQUITÉS AMÉRICAINES. — ÉCOLE DE MÉDECINE. — GRANDS TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE. — SOCIÉTÉ HISTORIQUE. — M. BANCROFT. — OPÉRA. — CURIEUSE TRAGÉDIE SUR SAVONAROLA. — DE LA LITTÉRATURE AUX ÉTATS-UNIS. — SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE. — INCURIE AMÉRICAINE. — DE LA PEINTURE AUX ÉTATS-UNIS. — INSTRUCTION PUBLIQUE. — DÉMOCRATIE.

26 septembre, New-York.

Je suis revenu directement de Cincinnati par Cleveland, le lac Érié et Dunkirk. J'ai de nouveau traversé en chemin de fer d'immenses forêts dont l'étendue paraît encore plus grande, quand on songe à la rapidité avec laquelle on les parcourt. Aller comme la foudre pendant trente-six heures, presque sans voir autre chose que des arbres, parmi lesquels on découvre de loin en loin une ville, un village ou un défrichement, et recommencer le lendemain, cela donne l'idée de l'immensité. Du lac Érié à New-York, le chemin traverse le prolongement de la chaîne des Alleghanys; des deux côtés du chemin, on voit des montagnes couvertes de forêts, des vallées remplies de forêts; même dans les régions plus rapprochées de la partie anciennement cultivée des États-Unis, combien il y a encore de terrain à défricher et d'espace à peupler!

J'arrive à New-York un dimanche. La tristesse ordinaire du dimanche aux États-Unis est augmentée par un temps sombre et froid. Quelle différence de ce jour avec le jour éblouissant de mon arrivée! C'est une autre saison, un autre ciel. Je suis souffrant, malade même. Dans cette disposition, j'apprends une nouvelle qui m'afflige profondément. Il y a de rudes momens dans la vie du voyageur. . . . . .

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février.

J'ai été plusieurs jours presque sans sortir et sans chercher à voir personne. Il ne faut pas me laisser aller à cet abattement; il faut tâcher de me ranimer, de reprendre courage. L'étude est dans certains momens une distraction bien incomplète, mais c'est encore la seule qu'on veuille admettre. Le travail est parfois l'unique consolateur dont on puisse supporter la présence.

Ma première pensée, après ce triste intervalle d'abattement, est d'aller chercher M. Davies et les antiquités trouvées par lui dans ces singuliers monumens dont j'ai visité quelques-uns en revenant de Cincinnati. M. Davies m'a montré sa collection dans le plus grand détail et avec une extrême obligeance, prenant la peine de déballer pour moi les principaux objets dont elle se compose, et me faisant part d'une foule de renseignemens aussi précieux que les objets eux-mêmes. Ce qui domine dans cette collection, ce sont des pipes; mais ces pipes sont fort curieuses. Le fourneau représente ordinairement un animal, quelquefois une figure humaine. Les animaux sont sculptés d'une manière très remarquable; la physionomie de l'espèce est en général fort bien saisie, ainsi qu'on le remarque dans les sculptures égyptiennes et que je l'ai observé à Leyde, dans la belle collection japonaise de M. Siebold. La figure de l'animal est plus aisée à rendre que celle de l'homme. Ici les artistes indiens ont réussi admirablement à reproduire le caractère des quadrupèdes et des oiseaux dans une action conforme à leurs habitudes : un faucon déchire sa proie, une loutre saisit un poisson avec une grande réalité d'attitude et d'expression; le faucon déchire, la loutre mord véritablement. Le héron, *avec son long bec emmanché d'un long cou,* a été aussi naïvement et aussi fidèlement représenté par le sculpteur inconnu que par le grand poète. Les articulations de ses longues jambes, les écailles et les ouïes du poisson qu'il a saisi sont exprimées avec une extrême finesse; il en est de même des reptiles, de la forme de la tête d'un serpent à sonnettes, des rugosités de la peau d'un crapaud. On trouve là une véritable ménagerie américaine : l'écureuil, la tortue, le castor, l'aigle, l'hirondelle, le perroquet, le toucan, le lamantin, etc.; ce n'est pas une sculpture fantastique comme celle des Mexicains (1), ni grossière comme les dessins informes des Peaux-Rouges; c'est un art différent et supérieur, suivant de près la nature et sachant la rendre sans la défigurer. Il y a aussi des têtes d'hommes d'un travail remarquable; l'une d'elles, ayant un caractère bien individuel, représente un chef dont le visage est tatoué; une autre semble figurer la mort. Un homme à quatre pattes et versant des larmes est probablement un ennemi

(1) Depuis, j'ai vu dans le musée de Mexico des animaux et même des figures humaines sculptés avec une assez grande vérité.

ainsi représenté pour que son vainqueur pût se donner le plaisir de fumer à travers l'image de sa personne en signe de triomphe.

Ce grand nombre de pipes prouve que l'usage de fumer remonte, comme les monumens dans lesquels on les a trouvées, au moins à un millier d'années. La surprise que pourrait causer l'abondance de ces pipes disparaîtra, si l'on réfléchit que l'action de fumer a été chez diverses nations de l'Amérique une cérémonie religieuse, et qu'elle forme encore aujourd'hui, chez plusieurs d'entre elles, la portion la plus essentielle du cérémonial dans les assemblées où l'on délibère et où l'on ratifie les traités. J'ai recueilli un assez grand nombre de passages qui montrent qu'aspirer le tabac était un acte religieux, et le brûler un hommage à la Divinité. Quoi qu'il puisse y avoir à cela d'étrange pour certaines personnes, le tabac était un encens. Ainsi il y a encore aujourd'hui des peuplades dans le sud-ouest qui ont coutume de monter sur un tertre, au lever du soleil, pour lancer une bouffée de fumée vers le zénith, et une dans la direction des quatre points cardinaux; d'autres tribus disaient avoir reçu le tabac, comme le maïs, d'un messager céleste du Grand-Esprit, auquel elles offraient la fumée de leurs pipes, et cette cérémonie précédait toutes les solennités.

Une tradition singulière existe chez les sauvages qui habitent entre le Haut-Mississipi et le Haut-Missouri. Là, sur le *coteau des prairies*, se trouve une pierre rouge qui sert à faire des pipes. Toutes les tribus du voisinage s'y rendent en temps de guerre comme en temps de paix, car, disent-elles, le Grand-Esprit veille sur ce lieu, et la massue des combats aussi bien que le couteau à scalper n'y frappent jamais un ennemi. Quelques-uns des Sioux racontent que « le Grand-Esprit envoya un jour ses coureurs pour convoquer toutes les tribus dans la carrière de la pierre rouge; il prit un morceau de cette pierre, en fit une pipe, la fuma sur les Indiens rassemblés, et leur dit que, bien que se faisant la guerre, ils devraient toujours être en paix en ce lieu, qu'il appartiendrait aux uns comme aux autres, et que tous devaient fabriquer leurs pipes avec cette pierre. Ayant ainsi parlé, un énorme nuage, sorti de sa grande pipe, roula sur leurs têtes, et il disparut dans ce nuage. Les rochers furent enveloppés dans un torrent de feu, de sorte que leur surface en fut fondue. Deux femmes, alors atteintes par les flammes, tombèrent sous deux rochers sacrés, et personne ne peut enlever de la pierre rouge de cet endroit sans leur consentement. » Il y aurait plusieurs choses à remarquer dans cette légende : une sorte de trêve de Dieu, le souvenir de quelque éruption volcanique. Je me borne à attirer l'attention sur le caractère religieux de l'action de fumer attribuée ici à la Divinité elle-même. D'après ce qui précède, on ne s'étonnera pas que des pipes se rencontrent avec une telle profusion dans les tertres de l'Ohio, dont la

destination paraît avoir été religieuse autant au moins que funéraire. En effet, on trouve des autels dans un grand nombre de ces tertres, et, dans quelques-uns seulement, des ossemens humains.

Dans la collection de M. Davies est un crâne américain provenant d'un grand tertre qui s'élevait sur une hauteur, à quelques milles de Chilicothe, et semblait de là dominer tout le pays. C'était probablement le tombeau d'un chef célèbre de ces populations inconnues. Ce crâne offre, selon M. Morton, qui était bon juge en cette matière, le type le plus parfait de la race américaine.

Outre les pipes et les autels, M. Davies a rassemblé dans sa collection, provenant de la même origine, beaucoup d'objets très intéressans. D'abord on y voit des instrumens de combat, des pointes de javelot ou de lance en silex, comme on en rencontre dans beaucoup de pays. Ce qui est plus particulier à l'Amérique, ce sont de pareilles pointes de lance en quartz laiteux ou en cristal de roche. Les unes et les autres semblent une imitation d'un modèle fourni par la nature dans les dents fossiles des requins. Les tertres fournissent en grand nombre ces dents, aussi bien que celles de l'ours et de l'alligator : elles paraissent avoir été employées pour former des espèces de colliers, comme certaines tribus sauvages le pratiquent encore aujourd'hui. Quelques outils semblent indiquer chez le peuple qui les employait un certain degré d'habileté. Les ciseaux en pierre ont été polis avec du sable; une espèce de roue qui présente une rainure à l'extérieur paraît avoir reçu dans cette rainure un fil peut-être métallique, au moyen duquel on pouvait faire tourner une vrille; des fils métalliques étaient aussi employés à rajuster les objets en pierre fracturés; des plaques percées de trous, dont l'intérieur va s'évasant d'un côté à l'autre, servaient peut-être de filière. Des poteries de formes variées et parfois assez gracieuses, quelques-unes présentant à leur surface des festons et des ornemens, sont, comme les pipes, très supérieures à ce que fabriquent en ce genre les races indigènes qui ont vécu depuis dans les mêmes contrées. On a trouvé aussi des coquilles entassées en monceaux, de manière à donner l'idée qu'elles servaient peut-être de monnaie. On sait qu'il en est ainsi dans l'Inde, et que le même usage existait chez certains peuples sauvages de l'Amérique septentrionale.

Il n'y a dans tout cela ni or ni fer. L'emploi du fer est postérieur à celui du cuivre. Les armes des héros d'Homère sont en bronze, et l'on n'a découvert jusqu'ici que bien peu d'objets en fer dans les tombeaux égyptiens. L'ordre des âges fabuleux de l'humanité est l'ordre historique de la découverte des métaux d'après lequel les âges ont été désignés. L'or est le premier : on rencontre ce métal à la surface de la terre ou dans le lit des fleuves. L'argent est plus enfoui, et son exploitation est difficile; aussi l'hiéroglyphe égyptien qui dé-

signe l'argent veut-il dire *or blanc*. L'âge de bronze ou de cuivre vient après l'âge d'argent, puis l'âge de fer. Ceux qui ont élevé les tertres n'en étaient pas encore à cet âge; ils employaient surtout le cuivre, et, en petite quantité, l'argent, qui accompagne le cuivre dans beaucoup de gisemens. M. Davies a cru reconnaître dans des masses de grès compacte une espèce d'enclume sur laquelle on battait le cuivre. De même que plusieurs nations de l'antiquité, ce peuple sans nom a touché de bien près à la découverte de l'imprimerie, si, comme le pense M. Davies, il avait des dessins tracés en relief, qui, enduits d'oxyde de fer pulvérisé, servaient à imprimer sur des peaux divers ornemens; mais M. Davies ne croit pas que certains tubes creux aient pu servir, comme on l'a dit, à des observations astronomiques. C'étaient plus vraisemblablement et plus simplement des tuyaux de pipe. Ces antiquités offrent ceci de singulier, c'est qu'en général chaque tertre contient une classe particulière d'objets qui y sont entassés à l'exclusion des autres : ici des pipes, là des pointes de flèche en quartz, ailleurs un amas de ces plaques de mica, qui servaient probablement d'ornemens ou d'insignes. M. Davies pense que chaque sorte d'objets était consacrée, ainsi que le tertre et l'autel, à une divinité spéciale, et que les ossemens qui les accompagnent quelquefois appartenaient à un chef ou à un prêtre particulièrement attaché au culte de cette divinité, et qu'on ensevelissait auprès de l'autel.

Les autels ont été trouvés enterrés. Plusieurs des objets déposés anciennement sur ces autels portent visiblement la trace du feu. Comment expliquer ce fait? Ces objets servaient-ils d'offrande? Les autels ont-ils été enfouis pour être mis à l'abri des vainqueurs, quand le peuple inconnu fuyait devant des populations plus barbares qui l'auraient anéanti? Ce qui est certain, c'est que ce peuple, quel qu'il fût, était en relations avec des points très divers et très distans de l'Amérique septentrionale. Il fabriquait des ornemens en os ou en coquilles, et les recouvrait de cuivre et d'argent; il avait des couteaux d'*obsidienne*, pierre volcanique très dure employée par les anciens habitans du Mexique et du Pérou; les yeux des animaux sont souvent figurés par des perles. Or le cuivre ne pouvait guère venir d'ailleurs que des bords du Lac Supérieur, l'obsidienne du Mexique, les perles du golfe auquel ce pays a donné son nom. En somme, la collection de M. Davies, unique dans son genre, — car aucune collection en Europe ne possède rien qui appartienne à cette classe d'antiquités, — serait une acquisition précieuse pour un musée européen. Je la voudrais pour la France.

M. Davies n'est pas seulement un archéologue passionné pour cette antiquité mystérieuse qu'il a contribué, plus que personne, à

découvrir; il est en même temps professeur de matière médicale dans une des écoles de médecine de New-York.

Ici une école de médecine n'est point l'œuvre du gouvernement, c'est une corporation libre qui, dès qu'elle a obtenu sa charte, se gouverne à sa manière et fait comme elle l'entend concurrence à ses rivales. Il peut y avoir autant de *colléges médicaux* que d'autres colléges. Voici comment a été fondé le *medical college* dont M. Davies fait partie. Un certain nombre de particuliers ont mis en commun 50,000 dollars (250,000 francs), et ont fait cette entreprise en commandite. Les professeurs sont des associés. Ceux qui n'ont pas le capital nécessaire pour fournir leur quote-part en paient l'intérêt, qui est retenu sur leurs appointemens, c'est-à-dire sur la rétribution de 15 dollars que donne chaque élève, plus 40 dollars pour le diplôme. On voit que c'est tout à fait une affaire commerciale : — mise de fonds pour établir les bâtimens de fabrique, une somme fournie par les associés sous forme de capital ou d'intérêt, chance de bénéfice, — le prix de la marchandise fournie, qui est la science et les diplômes, — produit net de la fabrique, mise en circulation chaque année d'un certain nombre de docteurs (1). Le public ne semble avoir d'autre garantie que l'intérêt de la manufacture à donner des produits de bon aloi pour entretenir la demande. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des médecins et des chirurgiens fort distingués aux États-Unis. Il est vrai que plusieurs d'entre eux ont étudié en Europe, ont suivi les cours de notre école de médecine et la clinique de nos hôpitaux. Parmi les médecins éminens que j'ai rencontrés ou dont j'ai entendu parler, je citerai M. Warren, possesseur du fameux mastodonte de Boston et portant le nom du général Warren, qui le premier mourut à Bunkershill pour la cause de la liberté américaine, et qui était aussi médecin; M. Green, qui a inventé un instrument pour introduire le nitrate d'argent liquide jusqu'au fond des bronches, et qui a guéri ainsi beaucoup d'affections graves du larynx et de la poitrine; M. Hunter de Philadelphie. M. Drake a écrit un ouvrage très estimé sur les maladies de la vallée du Mississipi. La médecine, comme l'astronomie des États-Unis, a déjà son histoire (2).

Comme j'ai eu occasion de le remarquer, le seul genre d'architecture qui mérite une sérieuse attention aux États-Unis, ce sont les grands travaux d'utilité publique, et particulièrement ceux qui ont pour but de fournir de l'eau aux habitans des villes. L'architecture

(1) Un collége médical de femmes établi à Philadelphie il y un an vient de tenir sa première séance publique annuelle. Les jeunes gens étaient d'abord disposés à rire; mais le sérieux a pris le dessus, et une douzaine de femmes ont reçu le titre de docteur.

(2) Elle a été écrite par un homonyme de M. Davies.

romaine en ce qu'elle a d'original était aussi surtout une architecture utile. Les théâtres et les temples romains n'offraient qu'une reproduction inférieure des théâtres et des temples grecs un peu modifiés; mais ce qui était vraiment romain, c'étaient les égouts comme la *cloaca maxima*, les émissaires comme ceux du lac Albano et du lac Fucino, enfin les aqueducs qui, suivant la belle expression de Chateaubriand, apportaient aux Romains l'eau sur des arcs de triomphe. Il y avait aussi les véritables arcs de triomphe et les amphithéâtres, dont l'origine et le caractère étaient purement romains. Aux États-Unis, on ne s'attend pas à trouver des arcs de triomphe, et grâce au ciel les peuples chrétiens ne connaissent pas les amphithéâtres (1); mais New-York a son aqueduc appelé *High-Bridge* et ses vastes réservoirs. Ce sont de magnifiques travaux qu'on peut admirer même après avoir vu les ouvrages des Romains.

L'aqueduc traverse la rivière de Harlem, comme le pont du Gard traverse le Gardon. Les environs d'Harlem sont très agréables. La rivière coule entre des pentes boisées. Sur la route, de jolis jardins et des maisons de campagne semées au milieu des arbres rappellent un peu l'aspect tranquille et gracieux de l'Harlem hollandais. Cependant il n'y a rien près de l'Harlem américain d'aussi charmant que cette vallée pleine de touffes de roses, et qui mérite si bien son nom de *Rosen-Dale*. L'aqueduc est en granit et fait un bel effet, jeté hardiment d'un bord à l'autre, au-dessus des arbres au feuillage empourpré et de l'eau verte qui glisse paisiblement sous les arcades élancées. Quand on le compare aux aqueducs romains, on est frappé d'une différence : les piliers sont moins majestueux parce qu'ils sont plus minces. Les Romains mettaient dans toutes leurs constructions le luxe de la force; ici on n'a fait, selon l'usage, que le nécessaire; on n'a employé que ce qu'il fallait pour la solidité du monument. L'aspect de High-Bridge est moins imposant, il a moins de masse et de grandiose; mais l'ensemble du travail est gigantesque. On est allé chercher l'eau de la rivière Craton à près de quinze lieues pour la conduire, en passant au-dessus de la rivière de Harlem, à un premier réservoir (*receiving reservoir*) qui contient 150 millions de gallons d'eau. En vingt-quatre heures, il s'écoule 16 millions de ces gallons. Ce premier réservoir couvre un espace de trente-cinq acres. C'est peu de chose en comparaison du lac Mœris, qui couvrait tout un pays; mais je ne sais rien en ce genre d'aussi vaste depuis les Égyptiens. Le réservoir est divisé en deux parties pour qu'on puisse se servir de l'une quand on répare l'autre. On a réservé un terrain égal à celui qu'il

(1) Il faut excepter le petit amphithéâtre de Doué, où il paraît que les rois mérovingiens ont fait combattre des animaux. Il y a aussi les cirques espagnols pour les combats de taureaux, lesquels sont assez semblables pour la barbarie aux jeux sanglans des Romains.

couvre pour l'époque, déjà prévue, où il faudra le doubler. C'est une œuvre pleine de grandeur et d'une parfaite simplicité. Imaginez une immense caisse de granit pleine d'eau. L'eau est amenée ensuite dans un autre réservoir (*distributing reservoir*) moins étendu, divisé de même en deux parties. Celui-ci est aussi d'un grand aspect, mais on y a cédé à la faiblesse de l'imitation en lui donnant des portes égyptiennes. Du reste l'architecture égyptienne est mieux placée en ce lieu qu'au tribunal d'instruction, qu'on appelle *les tombes égyptiennes*. Ici le style égyptien ne jure pas trop avec le caractère du monument, et j'en préfère l'emploi à celui des créneaux, qui seuls gâtent un peu la majesté sévère du réservoir de Boston; mais j'aimerais encore mieux que nul ornement emprunté à un art étranger ne vînt altérer la simplicité du réservoir de New-York. On n'a pas besoin d'imiter le style des œuvres égyptiennes, quand on en reproduit si bien la solidité et la grandeur.

En revenant, je suis frappé d'une autre grandeur. Longtemps avant d'arriver à la ville, je vois se diriger en tous sens de longues allées éclairées au gaz, où s'élèvent çà et là des maisons, et qui seront bientôt des rues. La nuit et les lumières éparses en accroissent encore l'étendue. Plusieurs fois je crois être arrivé à la ville actuelle, quand je ne suis encore que dans la ville future. Enfin j'entre dans les interminables rues qui traversent New-York, et, suivant ce courant d'hommes et d'omnibus qui roule dans Broadway à travers la clarté du gaz et des magasins, j'arrive à l'hôtel de Delmonico. Il est moins splendide que l'hôtel d'Astor, où j'étais descendu en arrivant, mais on y est mieux soigné. On y vit à la française. J'ai le plaisir de dîner seul, à la carte, à mon heure, et ma santé se trouve très bien de ce régime, dont elle avait grand besoin.

New-York offre plus de ressources que je n'aurais cru à un homme qui, comme moi, a besoin de livres pour exister. Il y a d'abord la bibliothèque d'Astor, fondée par le riche particulier de ce nom, qui avait fondé aussi dans l'Orégon cet établissement dont Washington Irving a écrit l'histoire dans son curieux livre d'*Astoria*. La bibliothèque d'Astor est destinée à être une bibliothèque utile et non pas une bibliothèque de luxe. Cependant elle possède un certain nombre de beaux livres à planches et à gravures, entre autres un exemplaire du magnifique ouvrage de lord Kinsborough sur les antiquités du Mexique, et, ce qui étonne davantage, un antiphonaire, avec des vignettes du XVIIe siècle, qui a servi au sacre de Charles X.

Un autre établissement littéraire de New-York est le *Library Society*, où l'on trouve une grande quantité de *revues* et de journaux avec une bibliothèque assez considérable. Seulement les journaux français n'y sont représentés que par *la Presse*, qu'on n'y reçoit que tous les mois. C'est une véritable et impardonnable lacune. En gé-

néral, les journaux français sont très rares aux États-Unis, d'où il résulte que les Américains sont souvent aussi mal renseignés sur nos affaires que nous le sommes sur les leurs, ce qui est beaucoup dire.

Enfin il y a la bibliothèque de la *Société historique;* celle-ci est véritablement importante, car elle contient une collection très considérable de tous les ouvrages qui se rapportent à l'histoire des États-Unis. On est étonné que ce pays nouveau ait déjà tant de matériaux d'histoire. La société possède un certain nombre de manuscrits et une grande quantité de journaux anciens publiés avant, pendant et depuis la guerre de l'indépendance. Les journaux sont pour l'histoire des siècles modernes ce que sont les chroniques pour l'histoire du moyen âge, et, comme elles, ils sont souvent plus instructifs encore par le tableau des opinions et des passions d'un temps que par les faits qu'ils racontent; les faits sont altérés par l'esprit de parti, mais l'esprit des différens partis est lui-même le fait le plus important à étudier pour l'historien d'un peuple libre. Nulle part les journaux ne renferment plus d'exagérations et de mensonges qu'aux États-Unis; mais ces exagérations sont la représentation exacte, ces mensonges sont la peinture vraie des préjugés d'un grand nombre d'hommes. On a dit que l'histoire des erreurs serait la plus intéressante des histoires, et je le croirais volontiers, car l'erreur tient dans ce monde infiniment plus de place et joue un beaucoup plus grand rôle que la vérité. Bayle avait conçu le plan d'un *Dictionnaire des Erreurs;* mais le sujet lui sembla trop vaste, et il désespéra de l'embrasser. Il faut reconnaître qu'à côté de toutes les inexactitudes qui remplissent les journaux américains, il s'y trouve un assez grand nombre de renseignemens positifs. Je n'en ai presque jamais ouvert un sans y apprendre quelque chose. D'ailleurs les anciens journaux des colonies anglaises sont plus véridiques, et offrent souvent la peinture naïve des mœurs et de l'opinion d'alors. On en est si convaincu ici, qu'il est question en ce moment de faire pour les journaux, qui sont les chroniques et parfois les légendes du passé américain, ce qu'on fait en Europe pour les chroniques ou les légendes de notre passé. On propose, et cette proposition ne me semble pas déraisonnable, de rédiger une table méthodique des journaux réunis dans la bibliothèque de la *Société historique,* travail de bénédictin appliqué à ces archives d'un nouveau genre, et très propre à faciliter les recherches d'où pourront sortir les annales complètes d'une nation qui commence, et qui, pour se connaître, a déjà besoin d'érudition. Les matériaux de ces annales sont épars dans une quantité innombrable d'histoires locales d'états, de villes, d'institutions, dans des biographies, des mémoires, des correspondances, et cet ensemble n'est pas sans importance et sans intérêt, depuis les conjectures sur les anciens habitans de l'Amérique du Nord qui avaient disparu entièrement à la

venue des Européens jusqu'au spectacle, perpétuellement renouvelé sous nos yeux, d'états qui se fondent, de villes qui naissent, de peuples qui périssent comme les nations sauvages, de religions qui s'établissent comme la secte des mormons, toutes choses que nous sommes accoutumés à voir dans le passé et qui sont ici le présent. Ailleurs on lit dans l'histoire ce qui fut; aux États-Unis, l'histoire se fait chaque jour, et il faudrait une main bien agile pour sténographier cette improvisation continue sous la dictée rapide des faits.

En parcourant tous les documens de l'histoire des États-Unis, auprès desquels on a placé une collection d'armes, de vêtemens, de vases, d'ustensiles indiens, vrai musée de la vie sauvage, — en embrassant ainsi, comme d'un seul regard, tous les âges de cette contrée extraordinaire, depuis le casse-tête du Mohican jusqu'au journal imprimé ce matin là où s'élevait, il y a trois siècles, la hutte de ce Mohican, — on comprend merveilleusement la grandeur et la promptitude du développement de la société américaine.

L'historien des États-Unis est M. Bancroft, qui a représenté son pays à Londres et vécu à Paris, et dont nos hommes d'état les plus distingués ont conservé le meilleur souvenir. Ce qu'il a publié de son *Histoire des États-Unis* porte l'empreinte de qualités qui lui sont propres. Ce n'est pas l'allure paisible, le langage soigné et un peu étudié d'Irving ou de Prescott : c'est une ardeur, une véhémence de récit qui remue le lecteur et l'entraîne. M. Bancroft appartient au parti démocrate, on sent, en le lisant, le souffle de l'esprit démocratique; mais rien ne ressemble moins aux idées que ce mot réveille chez nous que les manières et le salon de M. Bancroft.

J'ai rencontré M. Bancroft à l'opéra. L'aspect de la salle a de l'élégance, mais n'a rien de monumental. Ce n'est pas assez pour une ville comme New-York. Il a été question d'ouvrir une souscription pour avoir une plus belle salle et une troupe supérieure. On ne l'a pas pu, parce que la moitié des plus riches négocians de New-York réprouve le théâtre comme une chose profane. Un professeur de l'université de New-York m'a dit que, s'il allait trop souvent au théâtre, il pourrait perdre sa place. On sait combien les puritains étaient opposés aux plaisirs de la scène, et que les théâtres furent fermés à Londres pendant la révolution. A Boston, la première représentation dramatique fut donnée en 1750, vers le temps où parut *Zaïre*. Cette représentation était clandestine et eut lieu dans un café. L'autorité en ayant eu connaissance défendit que cette impiété se renouvelât. Dans le Connecticut, le premier théâtre s'est ouvert en 1807. Comment s'étonner qu'il en ait été ainsi dans la Nouvelle-Angleterre, quand à New-York, ville où le puritanisme n'a jamais dominé aussi exclusivement, les scrupules d'une classe qui ne passe pas en général pour très austère ne permettent pas qu'on

ait un bon opéra? Je sais bien qu'on vantait beaucoup les chanteurs italiens que j'ai entendus ce soir; mais ma sincérité ne me permettait pas de m'associer à la louange, ce qui paraissait étonner un peu. En vérité, j'admire assez de choses aux États-Unis pour avoir le droit de ne pas tout admirer. En général, les théâtres ne sont pas ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays. On cite cependant avec éloge une tragédie, *Witchcraft*, de M. Cornélius Mathews. On représente quelquefois sur les théâtres à New-York des farces fort gaies, d'un comique local, telles qu'*une Famille sérieuse*, raillerie assez amusante des prétentions à l'austérité et à la philanthropie, un des travers du pays. On rit beaucoup de cette *Famille sérieuse*, dont la partie féminine passe son temps à coudre des habits pour les petits nègres, ce qui est pourtant une très bonne action; mais tout cela ne mérite guère qu'on s'en occupe. Pour les tragédies, un seul fait montrera où en est ce genre de production dramatique aux États-Unis. J'ai toujours lu sur l'affiche, avec grand renfort d'éloges immodérés, le nom de l'acteur ou de l'actrice qui jouait le principal rôle, et jamais le nom de l'auteur. Cela suffit à prouver que la tragédie n'a pas aux États-Unis d'existence littéraire. J'ai vu jouer par M. Forrest, le tragédien le plus en vogue, une pièce dont le héros était ce chef sauvage appelé par les Anglais le roi Philippe, l'un des premiers qui ait fait une guerre sérieuse aux colons de la Nouvelle-Angleterre. C'était un mélodrame fort ordinaire, dans lequel M. Forrest fut très applaudi. Je ne pus m'empêcher de trouver à l'acteur une certaine énergie violente, mais souvent forcée, et un certain talent pour reproduire le caractère féroce du sauvage. Du reste, l'impression était pénible, et la dignité de l'art entièrement absente. M. Forrest a dans le public des amis et des adversaires pour une cause étrangère à son mérite comme acteur. A la suite de démêlés avec mistress Forrest, qui ont produit un procès scandaleux dont les tribunaux sont saisis en ce moment, il a imaginé, dans un discours prononcé sur le théâtre, de mettre le public dans le secret de ses infortunes domestiques. L'intérêt et la passion du public se sont partagés entre lui et Mme Forrest, qui vient de choisir pour débuter sur le théâtre le moment où son nom a retenti dans une cause d'adultère. Tout cela est assez grossier selon nos idées européennes, et ne tend pas beaucoup à relever la scène américaine. Le préjugé d'une partie respectable de la société contre le théâtre est, je pense, une des causes qui l'empêchent de s'élever à la dignité qu'il peut atteindre. Frappé d'une sorte de réprobation morale, il est contraint de s'adresser à la foule : un art est comme un homme, il a besoin d'être respecté pour s'honorer lui-même.

Le hasard fait tomber sous mes yeux une tragédie intitulée *Savo-*

narola, d'après laquelle je ne veux point juger celles que je ne connais pas, et qui, j'espère, n'est point faite pour en donner une idée exacte. Cette idée serait trop défavorable. Le noble et malheureux enthousiaste de Florence est représenté d'abord comme le dernier des misérables, vivant au sein de la plus abjecte infamie, indigne complaisant des grands seigneurs, et en rapport avec des brigands de la famille de Rinaldo-Rinaldini. Puis le malheur produit en lui une révolution subite; il s'élève par une exaltation imprévue au dessein de donner à Florence la liberté; il soutient mal ce nouveau personnage, car il parle comme un démagogue de bas étage et agit de même. La réception qu'il fait à l'envoyé de Charles VIII est un modèle de non-sens et de *bombast*. Ce qui n'est pas moins ridicule, c'est l'amour sentimental de l'austère dominicain pour une jeune patricienne de Florence à laquelle il propose de l'enlever et de la conduire en Amérique. « L'ouest nous appelle! lui dit-il; on assure que les aventuriers y prospèrent. O ma bien-aimée, fuyons de cette Europe misérable et usée vers quelque doux Éden du Nouveau-Monde! » En 1495, trois ans après la découverte de l'Amérique, on ne pensait guère à aller dans le *far west*, et Savonarola y pensait moins que personne. Il finit par se battre en duel sur la scène avec Jean de Médicis qu'il désarme, et qui le tue d'un coup de stylet. Le stylet, les moines corrompus, les brigands de mélodrame, voilà tout ce que l'auteur a compris de la Florence du xve siècle, et il a fait d'un des personnages les plus extraordinaires de ce temps un assassin, un jacobin (dans le sens politique du mot), un drôle et un niais. Je cite cette monstruosité comme un exemple de l'espèce d'extravagance à laquelle on peut arriver en Amérique au sujet de l'Europe, et qu'il serait impossible de trouver ailleurs au même degré, sans rendre au reste le moins du monde la littérature des États-Unis responsable d'une pareille œuvre.

Il y a donc une littérature aux États-Unis. On dit quelquefois en France, avec cette légèreté tranchante à laquelle nous sommes trop sujets : « Les États-Unis sont un pays où l'on ne pense qu'à faire fortune, où il n'y a point de littérature, où il ne peut point y en avoir. » Tout au plus fait-on une exception pour les romans de Cooper, parce qu'on les a rencontrés dans les cabinets de lecture. D'abord, et j'en parle d'une manière fort désintéressée, je ne trouve pas qu'il soit si mal de faire fortune quand on ne sacrifie pas à ce but sa dignité et son indépendance. C'est en tous pays le mobile de presque tous ceux qui ne trouvent pas une existence toute faite, ce qui est toujours le grand nombre. Napoléon dit bien dans ses mémoires, en parlant de lui-même et des autres généraux de l'armée d'Italie : « Nous avions notre fortune à faire. » Je ne remarque point qu'en France et en An-

gleterre l'argent soit si dédaigné de nos jours. J'ai vu la cheminée d'une scierie à la vapeur s'élever à côté des tourelles féodales du manoir des Bedford. Nos grands seigneurs sont à la tête des chemins de fer, et font bien. Quant à mes confrères les auteurs, ils n'ont point horreur du gain, et l'exemple de La Bruyère donnant le manuscrit de ses *Caractères* à la petite fille de son éditeur, enfant qui l'amusait par son babil, n'a pas eu, que je sache, beaucoup d'imitateurs.

D'ailleurs sur ce mot *littérature* il faut s'entendre : parle-t-on seulement des odes, des tragédies et des poèmes épiques? Oh! pour cette littérature-là, je ne dirai pas que son temps est passé : de grands talens existent, d'autres peuvent paraître encore; mais évidemment le monde ne va pas de ce côté. La littérature est aujourd'hui quelque chose de plus vaste et de plus compréhensif; il y a une foule d'ouvrages qui ne peuvent se classer dans aucun des genres littéraires admis, qui cependant peuvent être des chefs-d'œuvre immortels, et même, quand ils n'auraient pas cette gloire, attestent la culture d'un peuple et le mérite de leurs auteurs. Études sur un temps, sur un pays, sur un homme, sur une question de philosophie, d'art, d'histoire ou de politique, exposition des résultats de la science, voyages, considérations, que sais-je?... c'est ce que j'appellerais la littérature présente, celle qui crée des cadres et des moules nouveaux d'ouvrages, et dans laquelle surtout se produit la vie intellectuelle du temps. L'Angleterre possède une grande quantité de ces sortes de livres où l'*information* se joint au talent. L'Amérique n'en est point dénuée, et surtout rien n'empêche qu'elle n'en voie naître un grand nombre. Je crois fort que l'Amérique n'aura ni un Milton ni un Shakspeare, et je n'en prévois pas beaucoup pour l'Europe; mais qui empêche qu'il ne se produise aux États-Unis un chef-d'œuvre de discussion et de philosophie politique comme *le Fédéraliste?* qui empêche un autre Franklin de naître pour mettre sous une forme piquante des vérités pratiques? Je n'ai pas parlé des romans, et il y a d'excellentes peintures de mœurs dans les récits de Paulding, de mistress Sedgwick, d'Hawthorne, ce dernier comme romancier bien supérieur à Cooper. On connaît les contes humoristiques d'Egar Poe, dont on a souvent parlé ici même. Depuis Patrick Henry, le tribun virginien, jusqu'à M. Clay et M. Webster, les États-Unis ont eu des orateurs, et leurs mœurs politiques leur sont une garantie qu'ils n'en manqueront jamais; car partout où vit la liberté, il y a chance pour l'éloquence. L'Amérique est donc déjà et sera toujours de plus en plus dans des conditions littéraires peu dissemblables de celles de l'Europe.

Mais, dit-on, un pays commercial et démocratique n'est point propre à la littérature et aux arts! — Quant à la première de ces objections, sans parler d'Athènes, qui était la ville la plus commerçante

et la plus industrielle de la Grèce, on oublie Florence, dont la prospérité et presque l'existence reposaient sur le commerce; on oublie que c'est la corporation des marchands de laine qui a élevé la cathédrale de cette ville, où les lettres comme les sciences ont fleuri sous une dynastie de marchands, et que les vaisseaux des Médicis rapportaient avec les épices de l'Orient les manuscrits et les marbres de la Grèce. Les communes commerçantes des Pays-Bas ont bâti ces cathédrales et ces maisons de ville qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture.

La démocratie n'offre pas non plus un obstacle invincible aux lettres. Certainement elle combat par ses tendances l'inégalité qui produit le loisir et le raffinement favorables à la culture délicate de l'esprit; mais, et c'est un des principaux résultats de mes observations sur l'Amérique actuelle, la civilisation, en se développant, corrige naturellement et corrigera toujours plus à cet égard les inconvéniens que la démocratie entraîne. Ceux qu'elle avait introduits ici s'atténuent graduellement par le progrès de la sociabilité, et des peintures qui furent vraies peut-être de l'état général des mœurs peuvent s'appliquer à peine aux nouveaux établissemens de l'ouest. Partout ailleurs, et surtout dans les grands centres, il s'est formé une société cultivée, européenne par les habitudes, par les communications aujourd'hui si fréquentes avec le vieux monde parce qu'elles sont si rapides, — société qui ne diffère pas essentiellement des classes moyennes de l'Europe. C'est pour cette classe, toujours plus nombreuse, qu'écrivent les auteurs américains; ce n'est point pour la majorité sans doute, toute souveraine qu'elle soit. En Europe aussi, qui écrit pour la majorité? En France, la majorité ne sait pas lire ou ne comprend guère ce qu'elle lit. Ce qui est vrai, c'est que la littérature des États-Unis n'est à proprement parler ni américaine ni démocratique. Elle préfère sans doute prendre ses sujets dans l'histoire de l'Amérique, elle emprunte volontiers ses tableaux à la nature et aux mœurs américaines; mais elle procède même alors comme les littératures de l'Europe, et particulièrement comme la littérature anglaise, sa sœur aînée. Elle peut être démocratique par les sentimens, elle n'est point démocratique par la forme, c'est-à-dire violente, inculte, négligée, car elle cesserait d'être une littérature. En tous pays, ce qui s'écrit pour les masses est nécessairement mal écrit. Les masses en Amérique ont une presse pour leur usage : c'est la presse quotidienne, infiniment utile au point de vue politique, mais que je ne compte pas dans la littérature, bien qu'il s'y dépense une grande activité d'esprit. La littérature véritable des États-Unis n'est point si pauvre, puisqu'elle compte dans son sein des prosateurs tels que Prescott, Irving, Everett, Bancroft, Emerson, des poètes tels que Dana, Longfellow et Bryant.

M. Bryant est le poète démocrate et le poète de New-York, comme M. Longfellow est le poète whig et le poète de Boston. Chacun d'eux a ses partisans enthousiastes, qui sont parfois injustes pour le rival de leur favori. Je tâcherai de me défendre de ces préventions et de demeurer impartial. Où l'impartialité se réfugierait-elle, si elle n'avait pour asile le jugement d'un critique transatlantique? Comme M. Longfellow, M. Bryant est un poète anglais né en Amérique. Je dirais que, pour la forme poétique, M. Longfellow est plus européen, et M. Bryant plus anglais. Le premier a reçu l'empreinte de toutes les littératures de l'Europe, et en particulier de la littérature allemande; le second est plus exclusivement dominé par l'ascendant de la littérature anglaise. Il n'a pas cette sorte d'originalité que donne à son rival le commerce des poésies les plus diverses. M. Bryant, bien qu'il ait traduit des poésies espagnoles, portugaises, françaises et allemandes, n'a devant les yeux que les modèles de la mère-patrie. Il semble qu'il ait voulu lutter avec les poètes contemporains de l'Angleterre et faire place parmi eux à un poète américain. Dans son poème des *Ages*, il a employé la vieille strophe de Spencer, telle qu'elle a été rajeunie par Byron pour *Childe-Harold;* mais si, comparé à M. Longfellow, M. Bryant est plus exclusivement anglais par la forme, il est peut-être plus américain pour le fond. Il traite plus souvent des thèmes nationaux et patriotiques. Ce poème des *Ages* par exemple, après une vue rapide et sans beaucoup de nouveauté de l'histoire successive des empires, aboutit à l'empire nouveau qui grandit de ce côté de l'Atlantique, empire dont l'auteur salue, en les affirmant avec une confiance tout américaine, les brillantes et immortelles destinées :

« Ici l'esprit de l'homme enfin libre secoue et rejette ses derniers fers. Et qui posera une limite à la force déchaînée du géant? qui limitera sa vitesse dans la carrière du progrès? car, comme la comète plonge sa course lumineuse dans l'immensité de l'espace, ta route lumineuse, et que nul n'a parcourue, s'enfonce dans la profondeur des âges! Nous pouvons seulement suivre dans le lointain l'éclat toujours croissant dont ta marche s'illumine jusqu'au point où les rayons de l'astre s'évanouissent pour les yeux mortels.

« L'Europe est livrée en proie à des destins plus sévères; elle se tord dans ses chaînes. Puissans sont les bras qui enchaînent à la terre ses peuples, qui se débattent en vain; elle aussi est forte et ne s'irritera pas toujours contre eux d'une vaine colère, mais elle jettera à terre ceux qui la foulent, et brisera le filet de fer. Oui, elle verra de meilleurs jours; elle fera de meilleures choses. Le moment qui doit la délivrer et la relever viendra; mais il n'est pas venu.

« Pour toi, ô mon pays, tu ne tomberas qu'avec tes enfans. Tes soins maternels, ton prodigue amour, tes bienfaits répandus sur tous, ce sont là tes chaînes; tes frontières ont pour les garder la mer et la tempête; derrière ces remparts défendus par tes braves enfans, tu te ris de tes ennemis; qui osera

assigner un terme à ta puissance solidement fondée, ou dire à quelle félicité les fils des hommes ne parviendront pas dans ton sein? »

La nature américaine n'inspire pas moins heureusement M. Bryant que la grandeur et l'avenir de son pays. Il a écrit des vers délicieux sur l'aspect automnal des forêts américaines. En les lisant, je me retrouve au bord du Sciotto; si je les avais eus alors sous la main, j'aurais cité, je n'aurais pas décrit. Son poème sur *les Prairies* est une peinture simple et vraie de ces régions qui ont inspiré tant de peintures fantastiques. Tandis qu'il est perdu dans la contemplation de la nature, dans une rêverie mélancolique sur le sort des races qui ont disparu, en entendant le murmure de l'abeille qui accompagne les colons en Amérique, qui les devance et les guide au désert, l'auteur, ramené au présent et à l'avenir, s'écrie : « J'écoute longtemps ce bruit domestique, et il me semble ouïr l'approche d'une multitude qui bientôt remplira les solitudes. Le rire des enfans, la voix des jeunes filles, la prière douce et solennelle du dimanche montent vers moi; le mugissement des troupeaux se mêle au frémissement du blé mûr balancé sur les noirs guérets. Tout à coup un vent plus vif s'élève, emporte mon songe, et me voilà de nouveau dans le désert seul! » Ce n'est pas uniquement au sein des forêts et dans les solitudes vierges du Nouveau-Monde que M. Bryant trouve des inspirations poétiques. Dans la ville agitée, affairée, au sein de laquelle il mène une vie agitée, affairée comme elle, il aperçoit une poésie à travers l'activité de l'homme, comme à travers le calme de la nature il aperçoit Dieu.

« Ce n'est pas seulement dans la solitude que l'homme peut entrer en commerce avec le ciel, ce n'est pas seulement dans le bois sauvage ou la vallée éclairée par le soleil que Dieu est présent; je n'entends pas sa voix là seulement où les vents murmurent et où les vagues se réjouissent : ici même je reconnais, ô Tout-Puissant, la trace de tes pas, — ici, au milieu de cette foule roulant à travers la grande cité, avec ce grave murmure qui éternellement retentit, encombrant les rues qui serpentent à travers les bâtimens, orgueilleux ouvrages de l'homme.

« Ton soleil brille pour eux du haut du ciel; sa clarté repose sur leurs demeures et éclaire leurs foyers. Tu répands l'air qu'ils respirent dans les vastes espaces. Tu leur donnes les trésors de l'océan, les moissons de ses rives.

« Ton esprit les enveloppe, animant cette masse qui marche sans relâche; le bruit sans fin des voix, des pas de l'innombrable multitude, aussi bien que la mer résonnante et la tempête, parle de toi.

« Et lorsque vient l'heure du repos, comme un calme survient en pleine mer et fait tomber les vagues, le moment de ce repos est encore ton ouvrage. Ce repos annonce aussi celui qui garde cette vaste cité tandis qu'elle dort. »

M. Bryant est un poète sérieux, moral, inclinant à la tristesse, non

à cette mélancolie rêveuse, maladie de l'oisif, mais à cette tristesse mâle, épreuve de l'homme énergique aux prises avec la destinée et soutenant cette lutte dont il a dit avec amertume : « Les soins sordides au milieu desquels je vis consument mon cœur et le racornissent ainsi que le feu racornit le papier. » Il aime à parler de la mort, à la regarder en face, comme un voyageur résolu attache un œil ferme sur le larron qui l'attend au bout du chemin, et vers lequel il marche sans joie, mais sans peur. La contemplation de la mort ramène toujours le poète américain à la moralité de la vie. « Vis, dit-il à la fin du poème intitulé *Thanatopsis* (vue de la mort), vis de telle sorte que, lorsque tu seras requis à ton tour de rejoindre la caravane qui est en marche vers ce mystérieux royaume où chacun prendra sa chambre dans la demeure silencieuse de la mort, tu n'y ailles pas comme le condamné employé aux carrières se traîne le soir vers sa prison, mais que, soutenu et consolé par une indomptable confiance, tu approches de ton sépulcre semblable à un homme qui s'enveloppe dans les draps de sa couche et s'endort pour faire un beau rêve. » Ce même sentiment de tristesse forte et résignée, mêlée d'une consolation, s'exprime ainsi dans ces vers suggérés au poète à la vue des étoiles qui disparaissent dans les lueurs du matin, et qui sont pour lui un symbole de l'oubli appelé à effacer toutes les renommées :

« Ainsi les ombres de l'oubli, du sein desquelles nous sommes sortis, glissent sur nous lorsque le crépuscule de la vie est terminé, et la foule des noms qui resplendissaient dans le ciel de la renommée pâlit et disparaît à mesure que s'écoulent les années. Que nos noms s'effacent! Mais nous, prions que cet âge dans lequel le souvenir de nous et de nos amis doit périr se lève sur le monde dans la joie et la lumière, comme cette aurore qui, en ce moment, éteint les étoiles dans les cieux. »

Il y a là un sentiment qui m'émeut. Bénir l'oubli qui nous enveloppera, pourvu que le temps qui amènera cet oubli amène la félicité des générations qui naîtront alors, cela est beau et touchant, et rappelle l'excellent Chamisso contemplant en souvenir le château de ses pères sur lequel la charrue a passé, puis se réveillant de son rêve féodal par ce cri d'humanité : « Sois bénie, ô charrue, et bénie soit la main qui te conduit! »

J'ai rencontré M. Longfellow et M. Bryant dans des circonstances bien différentes. M. Longfellow m'a reçu, avec une gracieuse hospitalité, dans un intérieur élégant, au milieu d'objets d'art et de souvenirs de tous les pays. J'ai entrevu M. Bryant au bureau de son journal, poudreux, l'air affairé comme un homme qui est dans la lutte. Ce hasard peignait les deux destinées et les deux tendances poétiques : le whig, professeur et homme du monde, conservant au

sein d'une vie reposée la sérénité qui respire dans ses vers; le démocrate, publiciste honorable et convaincu, mêlé à l'action, au combat; l'un plus européen, plus complet; l'autre plus américain, plus concentré ; l'un original par la diversité des inspirations, l'autre puissant par l'intensité d'un petit nombre de sentimens jetés dans un moule moins nouveau, mais peut-être plus personnels; le premier cosmopolite un peu comme un Allemand, le second national comme un Anglais; tous deux Américains par le cœur et par la popularité.

M. Bryant a fait aussi le voyage d'Europe; il a écrit ce voyage. J'en traduirai le début : il est curieux parce qu'il fait sentir l'impression que notre vieux monde peut produire sur les habitans du nouveau. Nous sommes pour eux, à notre tour, quelque chose de nouveau, de singulier, et il est assez piquant de voir notre vie d'Europe, nos souvenirs, notre avenir, notre civilisation si ancienne à leurs yeux par comparaison, toutes ces choses qui sont pour nous la réalité quotidienne, et qui ne nous frappent point, prendre tout à coup dans leur imagination l'aspect du lointain, de l'antique, de l'extraordinaire. C'est comme si nous pouvions nous apercevoir de loin nous-mêmes dans un mirage. M. Bryant est frappé d'abord des vieilles églises de Rouen et du costume des paysannes normandes, puis il ajoute : « Nous rencontrâmes des femmes sur des ânes, cette bête de somme de l'Ancien-Testament, avec des paniers de chaque côté, ce qui était la coutume il y a cent ans. Nous vîmes de vieilles femmes sur leur porte, filant avec des quenouilles et formant le fil en le roulant entre leur pouce et leur index, comme dans Homère. Un troupeau de moutons broutait au penchant d'une colline, gardé par un berger et un couple de chiens aux oreilles dressées qui les défendaient des étrangers, ainsi qu'on faisait il y a mille ans. » Une coutume qui dure depuis cent ans semble au poète, fraîchement débarqué dans l'ancien monde, quelque chose d'incroyable; filer avec une quenouille, en tordant le fil entre l'index et le pouce, est un procédé homérique curieux par son antiquité. Cependant ce n'est que de nos jours que la quenouille a pu être remplacée, et l'auteur aurait pu se souvenir que l'on doit au génie d'un Français, M. Ph. de Girard, la découverte de la machine à filer le lin, qui permet de se passer du procédé primitif dont il s'émerveillait.

J'ai visité aussi M. Washington Irving. Les ouvrages de M. Irving sont trop connus en Europe pour que j'aie besoin de faire autre chose que de les rappeler. Historien solide et agréable de Colomb et des premiers *conquistadores*, conteur aimable sous le nom de *Geoffrey Crayon*, il a familiarisé l'Europe, où il a vécu et dont il sait reproduire le langage, avec les scènes de la *prairie*, avec les Indiens des Montagnes-Rocheuses. Il a écrit un charmant volume sur *l'Alhambra*. Il est, comme

M. Longfellow, moitié Américain, moitié cosmopolite ; il représente comme lui cette alliance avec l'Europe, qui est le trait toujours plus dominant des mœurs et de la littérature des États-Unis. Je l'ai trouvé dans une belle maison qui avait presque l'air d'un palais. Sa conversation est comme son style, facile et polie. D'un âge déjà avancé, m'a-t-on dit, il paraît encore jeune, et s'animait en parlant de son excursion dans la *prairie*, que des circonstances l'avaient obligé de terminer plus tôt qu'il n'aurait voulu. Une fois lancé, disait-il, je serais allé toujours devant moi. Ainsi, évoqué par les souvenirs du désert, se réveillait, chez l'écrivain formé par l'Europe, chez le diplomate accoutumé à nos mœurs, l'instinct aventureux de l'Américain.

Mon introducteur auprès de M. Washington Irving, M. H. Tuckerman, est lui-même un homme de talent et d'esprit. Il offre encore un exemple de cette culture européenne dont je parlais tout à l'heure. M. Tuckerman est un voyageur et un *essayist* : il a raconté son *tour* en Italie, a écrit sur la vie des poètes anglais, les voyages, la conversation, les arts, la promenade, des essais qui rappellent un peu les délicieux vagabondages de Ch. Lamb, tout en ayant leur physionomie propre. Certes, rien n'est plus différent du mercantilisme affairé qui domine aux États-Unis, mais, grâce à Dieu, n'y est pas tout à fait universel, que cet esprit ingénieux et un peu subtil qui caresse paisiblement et gracieusement des sujets d'art, des données de l'observation ou de la fantaisie.

Ce soir, je suis allé entendre prêcher *la tempérance*. Ce n'était pas un sermon par un prêtre sur une vertu chrétienne, c'était un discours prononcé par un jeune homme qui a dévoué sa vie à aller de ville en ville, à travers l'Union, exhorter le public, qui se presse pour l'entendre, à l'abstention des liqueurs spiritueuses : apostolat volontaire, et je crois purement laïque. Le père Mathew, moine irlandais bien connu en Europe, quitte en ce moment l'Amérique, emportant les bénédictions de tout le monde, sans différence de sectes, et un témoignage assez considérable de la reconnaissance publique, pour avoir, par ses infatigables prédications, enrôlé, dit-on, plusieurs millions d'hommes sous la bannière de la tempérance, c'est-à-dire pour leur avoir fait prendre l'engagement solennel de renoncer à l'usage de toutes les liqueurs fermentées. Le mouvement des sociétés de tempérance a commencé en Amérique, à Boston, en l'année 1826, et cinq ans après en Angleterre. Son progrès a été immense dans les deux pays. Le gouvernement de l'Union s'y est associé en supprimant les distributions d'eau-de-vie aux soldats et en interdisant l'usage des liqueurs fortes aux marins; mais ce qui a agi surtout comme toujours, c'est le principe volontaire. En 1836, il y avait déjà 8,000 sociétés de tempérance dans les États-Unis, comprenant environ

1,500,000 membres; les femmes, les jeunes gens ont formé des sociétés de tempérance. Enfin la volonté générale sur ce point s'est manifestée par des actes législatifs. Ainsi dans l'état du Maine la vente des spiritueux est absolument interdite, sauf, en cas de maladie, sur une ordonnance de médecin, ou pour servir dans les arts. Rien ne montre mieux l'empire absolu de la majorité sur l'individu. Dans son organisation spartiate de Salente, Fénelon a placé une disposition pareille parmi beaucoup de lois somptuaires et d'autres règlemens en matière d'industrie et de commerce, tous très restrictifs de la liberté. Mettre un peuple à l'eau peut être une tyrannie salutaire; mais, à coup sûr, c'est une tyrannie qu'aucun souverain absolu de l'Europe ne pourrait se permettre.

Ce qui est bien digne de remarque, c'est que ce soit dans un pays où le grand nombre règne qu'on ait ainsi interdit l'objet de la passion du grand nombre. Du reste, on s'y est parfaitement soumis, et le maire de Portland, capitale de l'état du Maine, félicite en ce moment ses concitoyens des bons effets de la loi, qui a diminué les crimes et le paupérisme dans la cité. A Bangor, seconde ville du même état, un *watchman* a déposé que, depuis que la loi est en vigueur, c'est-à-dire depuis trois mois, le *violon* (*watch-house*) et la prison sont presque vides, que la police n'a pas fait une seule arrestation, et cet état de choses forme le contraste le plus parfait avec les scènes de violence qui troublaient sans cesse les rues de la même ville l'hiver dernier.

Il y a un parti considérable qui travaille à introduire la même interdiction dans l'état de New-York. On avait déjà essayé de l'y établir, à l'exception des villes; mais l'influence des négocians intéressés au commerce des liqueurs l'a emporté sans décourager leurs adversaires. Voilà où en est cette campagne contre l'ivrognerie, entreprise il y a moins de trente ans, et qui a déjà fort entamé l'ennemi, car en 1836 on comptait douze mille ivrognes notoires qui s'étaient corrigés. M. Gough a prononcé un discours qui contenait beaucoup de bonnes choses, mais qui auraient gagné, ce me semble, à être dites plus simplement, avec moins d'éclats de voix et moins de contorsions. On ne saurait employer à prêcher la tempérance une éloquence moins tempérée, et véritablement on aurait cru parfois l'orateur sous l'empire du poison qu'il maudissait. A travers toutes ces violences, il y a eu des momens d'un grand effet, quand le Bridaine américain a parlé de ceux qui croient qu'on peut s'arrêter sur la pente de l'ivrognerie. Amenant là une image qui était peut-être disproportionnée au sujet, il a dit : « C'est comme un homme qui descendrait les rapides au-dessus de la chute du Niagara, auquel on crierait : Arrête! arrête! et qui répondrait : Je m'arrêterai plus loin. » Et

l'orateur, par sa pantomime, représentait la scène qu'il décrivait : il élevait les bras pour retenir la malheureuse victime entraînée par le courant, et enfin un geste terrible a exprimé le moment où elle s'engouffrait dans l'abîme.

Il serait mal de traiter légèrement une question qui intéresse autant la moralité et la prospérité publiques; mais n'y a-t-il pas quelque chose d'immodéré dans cette proscription absolue de toutes les liqueurs fermentées, y compris le vin, la bière et le cidre? Peut-on mettre sur la même ligne le whisky, qui contient cinquante-quatre parties d'alcool sur cent, avec le vin de Bordeaux, qui en contient en moyenne douze, le vin de Bourgogne, qui en contient en moyenne quatorze, et la bière, qui n'en contient pas deux? La guerre à l'eau-de-vie sous tous ses noms me paraît une bonne guerre, et il faut dire que c'est elle surtout que les sociétés de tempérance avaient à combattre en Amérique; mais pour les autres boissons moins funestes, l'abstinence absolue que prêchent les sociétés ne pourrait-elle être remplacée par ce que leur nom semble promettre, la tempérance, mot qui signifie, ce me semble, usage modéré? J'avoue que j'incline assez à croire que la véritable tempérance aura triomphé le jour où ceux qui boivent aujourd'hui de l'eau-de-vie et ceux qui ne se permettent de boire que de l'eau seront réunis autour d'une table sur laquelle il y aura, comme sur une table européenne, du vin et de l'eau, en tâchant toutefois de ne pas tomber dans le Niagara. On commence à faire du vin avec les vignes de l'Ohio. Si cette culture se développe, c'est peut-être à elle qu'est réservé l'honneur de porter le coup fatal à l'eau-de-vie, et de réhabiliter la cause de la vraie tempérance, c'est-à-dire de la modération.

Je rentre ce soir très en colère contre l'incurie américaine. En me promenant dans cette magnifique rue de Broadway, j'ai manqué deux ou trois fois me rompre le col; tantôt c'étaient les matériaux d'une maison en construction entassés en désordre et près desquels on n'avait eu garde de placer un lampion; tantôt c'étaient de grandes excavations qu'il fallait traverser sur une planche étroite et mal assise, poussé par les piétons qui franchissaient au pas de course ce pont périlleux, ou bien une trappe s'ouvrait sur mon passage le long des maisons. J'ai vu dans le journal qu'une vieille femme était tombée hier par une de ces trappes et s'était tuée. On remarquait que la police avait *prévenu* ces jours derniers celui qui la tenait ouverte du danger qui en pourrait résulter; il eût mieux valu prévenir l'accident. L'autre jour, à midi, l'étage supérieur d'une maison située dans Broadway est tombé dans la rue. *Le Courrier des États-Unis*, journal français qui se publie à New-York, a présenté à ce sujet des observations fort sages sur la témérité des entrepreneurs en bâti-

mens qu'il compare aux capitaines des bateaux à vapeur du Mississipi; en fait de témérité et d'imprudence, c'est tout dire. « Ici, le premier venu, un gâcheur de plâtre un peu plus hardi que ses camarades se fait entrepreneur, et prend de sa propre autorité le titre d'architecte; il soumissionne au plus bas prix possible des travaux qu'il exécute avec des matériaux d'une qualité inférieure; les ouvriers qu'il a engagés élèvent des murs qui sont aussi minces que possible, jettent à travers quelques poutres qui tiennent tant bien que mal, y clouent au hasard quelques châssis de portes et fenêtres, surmontent tout cet échafaudage sans aplomb d'un toit dont on n'a calculé ni la pesanteur ni la puissance, et voilà une maison qui s'écroule. » Hélas! en ce moment la ville est en deuil par suite d'un désastre douloureux qu'un peu de précaution eût fait éviter. Dans une école où s'assemblent plusieurs centaines d'enfans, une maîtresse qui se trouvait mal a demandé un verre d'eau; ce mot d'eau a fait naître parmi les enfans la crainte d'un incendie, aussitôt plusieurs voix ont crié : Au feu! et la panique est devenue générale. Les enfans se sont précipités vers l'escalier; la rampe, que, malgré quelques réclamations, on avait négligé d'affermir, a cédé, et une épouvantable catastrophe a suivi. Les malheureux enfans sont tombés les uns sur les autres, et se sont entassés à une hauteur de plusieurs pieds; cent ont péri, et cinquante ont été blessés. Puisse ce terrible événement servir de leçon!

Il est rare que la journée se passe à New-York sans qu'un incendie éclate quelque part. On m'en donne plusieurs raisons : d'abord pas assez de surveillance de la police, ensuite le bas prix du combustible, qui multiplie les feux; la manière dont les maisons sont bâties, qui les rend très inflammables, et enfin, — ceci est fâcheux à dire, mais paraît vrai, — les assurances. J'ai entendu un magistrat soutenir que, pour diminuer le nombre des maisons brûlées, on devrait supprimer les assurances sur les maisons. Il faut dire aussi qu'il y a un zèle extrême dans le peuple pour aller éteindre les incendies. Dans toutes les villes sont organisés des corps de pompiers volontaires (*firemen*) : ce sont des hommes très intrépides, quelquefois un peu turbulens.

Rien ne montre mieux la différence d'un gouvernement où le peuple est tout et d'un gouvernement où le peuple n'est rien que l'empressement général de ces pompiers volontaires et de tous les autres citoyens, comparé à l'indifférence que la population romaine montre en pareille circonstance, et dont M. Bunsen me racontait à Rome, où il était alors ministre de Prusse, un singulier exemple. Un soir, se promenant aux environs du Forum, objet de ses savantes recherches, il vit que le feu avait pris dans une rue pleine de granges à foin, et qui, pour cette raison, porte le nom de rue des *Fenili*. M. Bunsen avisa en même temps un homme à sa fenêtre, qui regar-

dait paisiblement brûler la grange de son voisin. Avec beaucoup de peine, il décida cet homme à descendre pour donner l'alarme. Celui-ci ne concevait rien à l'empressement de M. Bunsen, et lui demandait s'il était donc parent de la veuve une telle, chez qui s'était déclaré l'incendie. Comme le diplomate prussien traversait rapidement la place du Capitole pour aller chercher du secours, il fit rencontre de trois bourgeois romains, qui se promenaient au clair de lune, et leur demanda s'ils n'avaient rien vu. Alors l'un d'eux s'arrêta et dit avec tranquillité : — Ce sera le feu que nous avons aperçu il y a une demi-heure. — Eh quoi! vous avez aperçu le feu, et vous êtes là? — Ah! monsieur, cela regarde le gouvernement, *tocca al governo*.

J'aime beaucoup un pays où ce qui arrive à un citoyen ne regarde pas le gouvernement, mais regarde tout le monde, et c'est là le beau côté du caractère américain, car on est si accoutumé à se passer ici en toute chose du gouvernement, que, de même qu'on a des écoles volontaires, des églises volontaires, des pompiers volontaires, on a aussi une police volontaire, qu'on préfère à celle de la ville. Cependant ce que le gouvernement s'est réservé, il devrait le bien faire, et c'est ce qui ne lui arrive pas toujours. Le service des postes s'exécute avec inexactitude. Il n'y a pas assez d'employés. Dans les comptes-rendus des postes, l'administration fait un tableau très brillant de ce service, et passe trop légèrement sur les méprises (*mistakes*), méprises très fréquentes, comme je l'ai entendu dire à plusieurs personnes, et comme je l'ai souvent éprouvé moi-même.

Il arrive quelquefois aux Américains de me dire d'un air béat : « Nous n'avons pas de police. » Je leur réponds : « Vous en avez une et même plusieurs, en quoi je vous approuve. Seulement, chez vous, la police est mal faite, et il faudrait la faire mieux. »

Dans une ville de cinq cent mille âmes comme New-York, par laquelle il passe chaque jour plus d'un millier d'émigrans, la population flottante et par conséquent dangereuse atteint nécessairement un chiffre considérable. Elle aurait besoin d'une surveillance municipale très exacte. Évidemment cette surveillance n'est point ce qu'elle devrait être. Le soir, certains quartiers sont infestés par des bandits déterminés nommés *rowdies* qui semblent avoir le goût non-seulement du vol, mais de la violence et de l'assassinat. L'autre jour, quelques-uns de ces misérables sont entrés chez un Français et l'ont tué par un pur caprice de férocité.

On parle beaucoup en ce moment à New-York d'un tableau dont l'auteur est un peintre américain, M. Leutze, et qui représente Washington passant la Delaware. Ce moment est bien choisi dans l'histoire de la guerre de l'indépendance. Après le désastre de Long-Island et ceux qui suivirent, Washington, qui avait été obligé de se

replier jusque sur la rive droite de la Delaware, reprit l'offensive, et, traversant le fleuve, qui charriait des glaces, vint sur la rive gauche frapper un coup décisif. Les débris d'une armée de volontaires et de milices mal disciplinées, mal armées, à peine chaussées et vêtues, battirent trente mille hommes de troupes régulières.

Dans le tableau, Washington, sur une barque, au milieu du fleuve, qu'enveloppe à demi la brume et dont on brise la glace, a l'œil fixé sur la rive où il va attaquer l'ennemi; il la regarde bien. Seulement j'aurais mieux aimé qu'on ne le vît pas de profil. Les hommes qui poussent la barque à travers les glaçons sont réellement à l'œuvre; leur action est vraie. Autour de la figure principale se pressent quelques officiers. Celui qui porte un uniforme blanc et un bonnet m'a frappé par l'énergie que son visage exprime. L'effet de brume m'a semblé un peu fantastique; mais l'ensemble du tableau est bien composé, et je le trouve peint avec une certaine vigueur. C'est en somme un estimable tableau d'histoire. Jusqu'ici, je n'en ai pas vu beaucoup en Amérique, j'ai même le malheur de ne pas avoir infiniment admiré West en Angleterre. Ce qui, dans la peinture aux États-Unis, excite surtout mon intérêt, c'est le paysage; c'est là que je trouve le plus de tentatives originales, et il doit en être ainsi. En effet, les Américains ont à peindre une nature à part. Les formes de leurs montagnes ont quelque chose de singulier; la végétation est très riche et très différente de toute autre végétation; les teintes que les feuilles prennent en automne produisent des aspects entièrement nouveaux pour un Européen. Enfin la lumière a dans ce pays une vivacité, et l'air une transparence que j'ai eu souvent occasion d'admirer, et en même temps cet air, cette lumière sont de telle nature que les contours des objets apparaissent avec une précision un peu dure. Les artistes indigènes ont cherché à rendre ces particularités du paysage américain, et me semblent avoir quelquefois réussi. Ces particularités mêmes de la nature transatlantique offraient aux peintres qui voulaient la reproduire un écueil, et ils ne l'ont pas toujours évité. Certains tons rouges et sanglans que j'ai bien reconnus, pour les avoir vus dans les couchers de soleil à mon arrivée en Amérique, devaient être rendus, mais sans exagération. Il ne fallait pas les outrer, et peindre, par exemple, des vaches qui ressemblent à des écrevisses. En général le rouge domine dans beaucoup de ces tableaux. Voici une chasse de buffles dans la prairie : le ciel est rouge, la terre est rouge, les buffles sont rouges. La couleur des Peaux-Rouges a déteint sur le paysage.

Ce n'est pas tout de copier exactement la nature, il faut savoir l'interpréter. Le peintre, en imitant, doit choisir et conserver le caractère du paysage en l'embellissant. Eh bien! il arrive aux paysagistes amé-

ricains de s'attaquer de préférence, pour les rendre, à des effets bizarres plus que beaux, qui étonnent l'œil, mais ne le charment point. Quelquefois ils peindront les contrastes les plus heurtés que présentent en automne les couleurs vives et tranchées des feuilles, au lieu de préférer les combinaisons harmonieuses que le même feuillage présente aussi quelquefois. Même dans des vues d'Italie ou d'Allemagne, les artistes américains transportent quelquefois une certaine crudité de ton, une certaine âpreté de couleur, une certaine dureté de lumière, reproduction trop fidèle de ce qui s'offre à eux dans leur patrie. Je signale ces erreurs, parce qu'elles dérivent d'un bon principe, et que, corrigés à propos, les défauts qu'elles enfantent peuvent devenir des qualités. Que les paysagistes américains s'attachent, comme l'ont fait avec succès plusieurs d'entre eux, à retracer les aspects de la nature et de la lumière qu'ils ont sous les yeux, — c'est là ce qui donnera de l'originalité à leurs tableaux; mais qu'ils ne se plaisent pas à rendre ce qu'il y a de plus insolite et de plus disparate dans cette nature et cette lumière. Qu'ils peignent ce qu'ils voient, mais qu'ils choisissent parmi les objets qu'ils voudront imiter, et que dans cette imitation le sentiment de l'harmonie et de la vraisemblance ne les abandonne point.

Les Américains me paraissent avoir des illusions sur l'avenir de la peinture dans leur pays, et ne pas prendre les meilleurs moyens pour en favoriser les progrès; ils disent souvent qu'il faut laisser leur société s'établir, et que le développement des arts viendra avec le temps : je n'en suis pas, pour ma part, entièrement convaincu. Ce n'est pas la maturité, mais la jeunesse des nations qui est favorable à l'imagination. En Europe, cette fleur de jeunesse dans laquelle s'épanouit le beau semble déjà passée, ou bien près de l'être, et les États-Unis sont nés mûrs. C'est une année qui n'a pas pas eu de printemps. Les riantes heures du printemps viendront-elles après les heures sévères de l'automne? J'en doute. Il ne me paraît pas impossible que ce peuple cultive les arts avec un certain succès et à peu près comme ils sont cultivés en Europe; mais je n'espère pas pour lui ce que je n'espère guère pour elle, — une nouvelle aurore du beau, — et pour lui encore moins que pour elle, précisément parce qu'il est à quelques égards plus avancé dans la voie d'une civilisation qui ne conduit pas au beau dans l'art. Quand le peuple américain se flatte que l'ère du développement artistique viendra, il me semble entendre un homme de trente ans qui n'a pas été amoureux à vingt dire : « Je le serai à quarante. »

Tout cela ne s'oppose pas, je le répète, à un certain développement des arts et de la peinture en particulier. Bien que les conditions de la société actuelle en Europe ne soient pas favorables à la peinture,

la peinture n'y est point morte; mais pour avoir quelque chance de ce genre de succès qui est encore possible, il faut que les Américains changent leur méthode d'encourager les arts. La société de New-York qui porte le nom d'*Art-Union* emploie un revenu considérable, que lui fournissent des souscripteurs nombreux, à fonder des écoles de dessin et à acheter des tableaux exécutés par des peintres américains vivans; elle en a acheté à deux cent cinquante-sept artistes : c'est dire qu'elle a dû en acheter de bien mauvais. Fonder des écoles de dessin est nécessaire, acheter des tableaux aux peintres vivans est fort utile; mais quand on a tant d'argent, il faudrait en garder une partie pour se procurer en Europe des chefs-d'œuvre qui pussent servir de modèles. Tant qu'il n'y aura pas aux États-Unis un musée contenant un certain nombre d'ouvrages d'art excellens, bien choisis dans les différentes écoles, il sera impossible que la peinture fasse de véritables progrès. Que la société achète quelques tableaux de moins aux deux cent cinquante-sept artistes qu'elle encourage, que ses membres renoncent à quelques gravures, à quelques statuettes auxquelles ils ont droit d'après le règlement actuel; qu'elle acquière tous les ans trois ou quatre tableaux des grands maîtres, dans dix ans le goût sera fondé, et il y aura chance pour une école américaine.

Dans une exhibition de tableaux qui n'appartenait pas à l'*Union des Arts,* et qui porte le nom de *Galerie des Beaux-Arts,* j'ai remarqué cinq tableaux de Cole, qui sont destinés à représenter les phases de la civilisation. Dans le premier, le soleil se lève sur de grandes forêts; quelques sauvages se combattent, ou poursuivent leur proie : c'est l'âge de la chasse et de la guerre. Dans le second, des bergers sont assis dans un lieu tranquille, parmi de beaux arbres d'un aspect plus riant que les sombres forêts du premier paysage; l'agriculture commence. Le troisième tableau représente une ville opulente remplie d'édifices magnifiques; l'or brille partout; de grands navires y apportent les richesses du monde. C'est, si l'on veut, l'ère actuelle des États-Unis traduite en poésie orientale. Dans le tableau suivant, on voit cette ville magnifique livrée aux barbares. Dans le dernier, il n'y a plus que des ruines au-dessus desquelles s'élève une grande colonne et que la lune éclaire. La composition de ce drame en cinq actes est poétique : depuis deux siècles, les trois premiers actes ont été joués en Amérique, celui des barbares n'est pas à craindre; mais le dernier est toujours possible, et qui sait si la lune ne se lèvera pas un jour sur les débris de la grande cité où je contemple aujourd'hui ce tableau, inspiré peut-être par un poème de M. Bryant, qui a pour titre *la Source,* et dans lequel l'auteur, se livrant à une rêverie ou plutôt à une méditation pleine de grandeur, trace l'histoire des âges

successifs d'une forêt d'abord habitée par les sauvages et les bêtes féroces, puis défrichée, puis devenue siége florissant du bien-être et de la civilisation! Prophète comme le peintre et perçant encore plus loin dans l'avenir, le poète se demande en finissant si l'homme n'altérera pas encore ces beaux lieux, et si la nature elle-même ne changera pas leur forme par une de ces révolutions qu'elle subit dans la suite des âges.

Le collége de New-York appelé *Columbia-College* est un des plus anciens établissemens de ce genre qu'on trouve aux États-Unis. Sa charte lui a été donnée par le roi d'Angleterre en 1754; elle a été modifiée depuis. J'y ai visité un professeur de littérature qui ne m'a pas caché une certaine antipathie pour le côté démocratique des institutions américaines. Les lettrés se sentent un peu isolés et coudoyés dans cette foule dont les préoccupations sont si ardentes et si différentes des leurs; ils s'en vengent en relisant Aristophane. M. ..... me disait qu'il y trouvait la démocratie des États-Unis traitée comme elle le mérite. Du reste, c'était sans humeur et avec une bonhomie narquoise de très bon sens et de très bon goût. Le Columbia-College a l'inconvénient très ordinaire aux États-Unis d'embrasser dans le cours des études qu'il donne un trop grand nombre d'objets en trop peu de temps. Là comme à Cambridge, comme dans l'université de Philadelphie, l'enseignement ne dure que quatre années, ce qui tient à ce qu'on ne peut plus garder les jeunes gens quand le moment est venu pour eux de gagner de l'argent, et ce moment vient de bonne heure aux États-Unis. Or, comment feraient-ils pour apprendre dans ces quatre ans tout ce que le règlement veut qu'on leur enseigne? Outre l'explication de quelques parties des classiques grecs et latins, le programme contient, entre autres choses, les antiquités grecques et romaines, un abrégé de l'histoire ancienne et moderne, une histoire générale des littératures anciennes et modernes de l'Europe, la philosophie, l'histoire de la philosophie, l'économie politique, la physique, et de plus un cours complet de mathématiques commençant à la géométrie élémentaire, se terminant au calcul intégral et à l'astronomie *selon les méthodes de Newton, de Laplace et de Lagrange* (1). Voilà pour le collége de New-York. Il en est de même pour l'université de Philadelphie, avec la minéralogie et la géologie par-dessus le marché. Je n'ai pas besoin d'assister à un examen des élèves à leur sortie de ces établissemens pour être convaincu qu'ils ne peuvent, au bout de quatre ans, savoir et surtout bien savoir tout cela.

C'est un article de foi aux États-Unis que l'instruction est la condition de la moralité. Ailleurs on l'a révoqué en doute, et les États-

(1) *Statutes of Columbia-College*, p. 12-14.

Unis eux-mêmes ont fourni des objections. MM. de Beaumont et de Tocqueville, dans leurs recherches sur le système pénitentiaire en Amérique, ont cité l'exemple du Connecticut, où l'instruction est répandue très libéralement, et où, à l'époque de leur voyage, les crimes avaient augmenté. On a dit dans le parlement britannique que, malgré l'essor imprimé à l'instruction du peuple, le chiffre des crimes s'était rapidement accru à New-York. Des anomalies pareilles ont été signalées dans plusieurs états de l'Europe. Le traducteur américain de l'ouvrage des deux publicistes français que j'ai nommés plus haut, M. Lieber, a examiné aussi la question, et, après avoir indiqué comment des circonstances particulières pouvaient modifier l'influence habituelle de l'éducation, il a établi que l'instruction n'était pas bonne d'une manière absolue. « L'arithmétique, dit-il, sert au fripon autant qu'à l'honnête homme qui travaille pour sa famille; un couteau sert au meurtrier aussi bien qu'à celui qui l'emploie à couper un morceau de pain pour un mendiant. » Puis M. Lieber ajoute à ces observations des considérations ingénieuses et vraies sur l'utilité indirecte que l'éducation en commun a pour l'enfant. Il remarque que rien n'est plus dangereux qu'un homme qui ne sait pas lire dans une société civilisée. Je trouve que M. Lieber a raison. En effet, cet homme est en quelque sorte en dehors de la société; une foule d'avenues lui sont fermées; il a comme un sens de moins; de là une humiliation et un obstacle perpétuel dont le sentiment doit le pousser au vice et au crime.

Il y a encore un autre motif aux États-Unis pour apprendre à lire à tout le monde : c'est que dans ce pays, où toutes les carrières et toutes les chances sont ouvertes à tous, personne ne veut donner à ses enfans la seule infériorité radicale que cette société admette, et créer pour eux l'unique incapacité qui puisse les empêcher d'arriver à la fortune et au pouvoir. Je crois qu'une partie de la reconnaissance qu'on professe aux États-Unis pour les bienfaits moraux de l'instruction s'adressent tout bas à l'utilité qu'on en peut retirer. C'est un motif très avouable de répandre l'instruction élémentaire, seulement il faudrait l'avouer davantage.

Les écoles publiques sont établies et entretenues, tantôt par des fonds que chaque état fournit, tantôt par des taxes que votent les villes et les communes. Le système le plus généralement adopté est celui de New-York, qui consiste dans une combinaison des deux autres. Le principe général est que la ville s'impose également ou proportionnellement à ce que lui donne l'état aux termes de sa constitution. L'état de New-York s'est réservé à perpétuité pour les écoles le produit de toutes les terres qui lui appartiennent, et un capital appelé *fonds des écoles*.

Dans la ville de New-York, les écoles ont considérablement augmenté relativement à la population. Celle-ci était, en 1831, d'environ 170,000 âmes, maintenant elle dépasse 500,000, elle a plus que triplé; mais le nombre des enfans instruits, qui est aujourd'hui de 120,000, a quintuplé. Le personnel des instituteurs est de plus de 12,000. En 1852, seulement pour les écoles du soir, on a dépensé une somme de 80,000 francs. Les écoles de l'état de New-York se distinguent aussi de celles de plusieurs autres états en ce qu'il n'y a pas d'écoles pour les enfans pauvres. Nulle distinction n'existe entre ceux-ci et les enfans riches. L'impôt qu'on prélèverait sur les parens aisés au profit des petits indigens, ils le paient pour l'école, dont ces derniers profitent avec leurs propres enfans. Le déboursé est le même, et la dignité de tous est mieux respectée. Il s'est fait depuis une douzaine d'années une *révolution* dans l'organisation des écoles à New-York, et M. Hughes, archevêque catholique de cette ville, car les Américains ne sont pas si chatouilleux à l'endroit du *papisme* que les Anglais, a amené ce changement. Il existait une ancienne corporation qui était en possession de créer et de gouverner les écoles. Cette corporation, dans laquelle se trouvait un certain nombre de quakers, laissait l'enseignement religieux à la famille et aux écoles du dimanche, seulement on lisait dans l'école la Bible sans commentaires; mais comme c'était une bible protestante, les catholiques avaient des scrupules : ils demandèrent qu'une partie du fonds des écoles leur fût attribuée. L'archevêque plaida cette cause avec beaucoup d'éloquence. Par respect pour le principe de ne rien faire qui favorise une communion chrétienne en particulier, principe qui est très dominant dans la république, l'état de New-York n'a pas cru pouvoir affecter aux églises catholiques une portion du fonds commun. Néanmoins, tout en respectant le droit de l'ancienne corporation à laquelle on a laissé le gouvernement de ses écoles, l'état en a créé de nouvelles gouvernées par des préposés (*trustees*) qui sont nommés par des hommes choisis dans chaque division de la ville, et on a formé un collége pour l'enseignement supérieur gratuit sous le nom de *Collége libre* (*Free Academy*).

Ce collége ne s'est pas établi sans difficulté. Ici tout se discute au point de vue politique; les uns approuvaient, comme très conforme à l'esprit républicain, que des enfans placés dans les situations les plus diverses fussent ainsi admis à suivre un enseignement supérieur par le seul droit de la capacité. Les autres, dans l'excès de leurs susceptibilités démocratiques, s'élevaient contre un enseignement supérieur donné gratuitement, comme créant dans la jeunesse une sorte d'aristocratie au profit de laquelle seraient détournés l'argent et les maîtres, au détriment des écoles primaires, utiles à tous. Il a fallu l'autorisa-

tion de la ville de New-York. Le consentement de la ville a été décidé par une majorité seulement de 20,000 voix, environ un dixième. La ville ayant consenti à l'établissement du nouveau collége, elle a dû demander à l'état de lui accorder par une loi la permission de se taxer pour cet objet.

Cet établissement m'a semblé très bien conçu et très bien organisé. Remarquons d'abord qu'en France il n'y a rien de pareil à cet enseignement des colléges donné gratuitement. Il va sans dire qu'on est admis d'après des examens, qui portent sur la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le latin, la géographie, l'histoire des États-Unis. Tout élève des écoles publiques ayant plus de douze ans est admissible; les candidats sont examinés sur les différens chefs par des professeurs qui ne connaissent pas leurs noms, et écrivent, quand il y a lieu, *bon* (*good*) sur une carte anonyme qui leur est présentée par le candidat. Il faut pour être reçu un *bon* de chaque professeur. Il y a en ce moment 280 élèves. L'intention est d'obtenir ainsi un choix parmi le grand nombre d'enfans auxquels les écoles donnent l'enseignement indispensable. Les châtimens n'existent presque pas; on cherche à développer le ressort moral, et on accoutume les enfans aux procédés expéditifs qu'ils rencontreront partout sur leur chemin. Quand l'un d'eux commet une faute, on lui adresse des observations; s'il y retombe, on lui dit froidement : Vous ne pouvez plus être associé aux autres élèves de ce collége, — et on le renvoie.

Deux choses m'ont paru caractéristiques dans la visite que j'ai faite au *Collége libre,* dont l'organisation m'a été très nettement expliquée par le principal, M. Webster. D'abord, c'est la manière dont la surveillance du principal est facilitée et simplifiée par des dispositions matérielles. Dans un gros volume tout semblable au livre de comptes d'un négociant est une table construite comme une table de multiplication, et qui permet de voir sur-le-champ ce qu'à une heure donnée fait un élève, dans quelle classe il se trouve; c'est la perfection de la tenue des livres appliquée à l'administration d'un collége. L'autre trait de mœurs qui m'a frappé, c'est que les élections des *trustees* ou préposés au gouvernement du collége ont un caractère politique. Quand les démocrates sont en majorité, il est à peu près impossible qu'un whig soit nommé; mais vu la nature des partis américains, dont la diversité de tendances ne se porte que sur un petit nombre de points déterminés, l'ascendant d'un parti ou d'un autre est sans importance pour le collége. On m'a conduit dans une grande salle où a lieu tous les mois une *déclamation.* Le but de ces récitations solennelles est de donner aux élèves de bonnes habitudes oratoires, partie de l'éducation qui n'est pas à négliger dans un pays où, comme en Angleterre et encore plus, tout le monde peut être appelé

à délibérer sur les affaires publiques. La puissance de la parole est toujours en proportion de la liberté.

Je reviens très content de ma visite au *Collége libre* avec le colonel ...., qui a bien voulu m'accompagner. Il y a, dit-on, aux États-Unis plusieurs milliers de colonels, et quand au parterre on appelle quelqu'un par ce titre, vingt personnes se lèvent. On le conçoit quand on sait comme un régiment de milice s'organise. Des *gentlemen* se réunissent et se distribuent les grades, quelquefois le colonel n'accepte qu'à la condition qu'il nommera ses officiers, puis on recrute des volontaires; mais le colonel .... avait un avantage hors ligne : il est sorti de West-Point, l'école polytechnique des États-Unis, qui, sans égaler son modèle, est l'établissement de haute instruction de beaucoup le plus remarquable de l'Union, et le seul qui relève du gouvernement central. Maintenant le colonel .... a quitté les armes pour les affaires et s'est fait avocat (*lawyer*). Je crois que sa fortune le dispensait d'exercer aucune profession, que celle-ci ne l'occupe pas beaucoup, et qu'il a obéi à une exigence de l'opinion qui, contrairement à l'ancien préjugé des peuples aristocratiques, fait ici du travail un honneur et un devoir. Comme un gentilhomme eût autrefois caché qu'il était intéressé dans une entreprise commerciale, un citoyen des États-Unis déguise son loisir pour ne pas déroger à la dignité du travail : démocratie oblige.

A propos de démocratie, je revenais avec le colonel .... en suivant une rue qui s'appelle *Bowerie-Street*. Il m'a dit : — Vous voyez bien cette rue; c'est elle qui, à New-York, divise la société en deux classes : ceux qui n'ont pas fait fortune demeurent à l'est de Bowerie-Street, ceux qui ont fait fortune passent à l'ouest. — Et si l'on est ruiné? — Eh bien! on repasse à l'est.

J'irai demain à West-Point, chargé de lettres de recommandation par l'obligeant colonel ...., et de là jusqu'à Albany, chef-lieu politique de l'état de New-York, le tout sur un de ces grands bateaux à vapeur qui remontent l'Hudson, et en contemplant les bords de ce fleuve, qui est, dit-on, le Rhin des États-Unis.

J.-J. Ampère.

LA MONARCHIE

DE 1830.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons exposé dans ce recueil notre pensée sur le gouvernement de la restauration (1); nous voudrions faire suivre aujourd'hui cet aperçu sur la monarchie de 1815 d'un travail analogue sur la monarchie de 1830, afin d'éclairer l'étude de ces deux époques par les similitudes organiques qui les rapprochent et les différences d'esprit qui les séparent. Nous avons mesuré d'avance, on peut le croire, toutes les difficultés d'une pareille tâche. Sans les méconnaître, nous ne les croyons de nature à enchaîner ni la liberté de la pensée, ni même celle de la parole. Sorti d'une immense acclamation populaire, le gouvernement de notre pays veut être fort; il doit donc permettre d'être juste, — quand d'ailleurs on ne demande que le droit d'apprécier avec une impartialité respectueuse les actes d'un pouvoir qu'on a servi, et dont la chute a laissé au cœur de ceux qui l'ont aimé plus de regrets que d'espérances. Si nous ne trouvons pas d'obstacles au dehors, nous osons affirmer que nous en rencontrerons moins encore en nous-mêmes. Qui que nous soyons, acteurs illustres ou obscurs de ce drame dénoué par une catastrophe dont la soudaineté a confondu toutes les sagesses et humilié toutes les présomptions, il ne reste plus rien entre nous des rivalités et des misères d'un temps dont un abîme nous sépare. Conservateurs et opposans, broyés ensemble sous le char dont le roulement lointain

(1) Voyez les livraisons du 15 mai et du 1er juin 1852.

n'avait point frappé nos oreilles, soyons modestes en présence d'une catastrophe que les uns n'ont pu prévenir, et que les autres ont peut-être provoquée sans la vouloir, et puissions-nous nous entendre du moins pour faire prévaloir en commun le seul intérêt qui survive aux révolutions, celui de la vérité dans l'histoire!

De quelles circonstances impérieuses est sortie la révolution de juillet, comment est-elle parvenue à conquérir sa liberté d'action, et quel a été son véritable caractère? — Quel jugement faut-il porter au point de vue des intérêts permanens de la France sur les principales transactions politiques intervenues de 1830 à 1848? — Dans quelles régions s'est formée la tempête sous laquelle a sombré cette monarchie au moment où, voguant avec le plus de confiance, elle paraissait avoir doublé tous les écueils? — A ces trois questions correspondront les trois parties de ce travail.

I.

Le gouvernement de la restauration avait honorablement vécu durant quinze années par une transaction habilement ménagée entre son propre principe et le principe contraire. Du moment que, par la fatalité des événemens et la témérité des hommes, le pouvoir constituant et la souveraineté parlementaire se trouvaient conduits à se heurter, et qu'une lutte était substituée à un compromis, l'imminence d'une révolution était manifeste. Celle-ci pouvait s'opérer sans doute, ou par une insurrection soudaine dans Paris, ou par un système de résistance organisé dans les départemens; les ordonnances de juillet pouvaient venir expirer en trois jours devant les barricades, ou en trois mois sous les refus d'impôt et les arrêts des cours de justice; mais, pour aucun esprit sérieux, l'illusion n'était possible sur le résultat définitif: il n'était donné à la pensée politique qui avait inspiré ces actes ni de vaincre ni même de prolonger longtemps le combat.

Assurée que l'opposition était d'avance de sa victoire, lui aurait-il été donné d'ouvrir à la crise un cours moins violent et plus régulier? Commencée au nom du droit constitutionnel violé par le pouvoir, la résistance aurait-elle pu s'arrêter à son tour à la limite de ce droit même, et la France était-elle en juillet 1830 en mesure de donner au monde le grand exemple d'un peuple soulevé pour défendre ses lois, et s'arrêtant, par respect pour ces lois elles-mêmes, devant un berceau? Enfin la question dynastique aurait-elle pu rester en dehors du conflit si malheureusement engagé? — Je ne le crois point, et j'alléguerai bientôt les motifs de mes doutes; mais, ce que je n'hésite point à affirmer, c'est que si des circonstances plus impé-

rieuses que les volontés avaient alors permis de respecter le droit monarchique reposant sur une tête innocente, aucune classe de la société française n'y aurait eu plus d'intérêt que la bourgeoisie, car celle-ci aurait consacré par le principe successorial sa propre victoire et son avénement au pouvoir.

En respectant l'hérédité monarchique, en restant dans les termes des actes portant retrait des ordonnances, la révolution de juillet 1830 conservait le caractère pacifique et régulier que les passions démagogiques furent si près de lui faire perdre, et qu'il fallut des efforts surhumains pour lui maintenir. La monarchie légitime, en quelques mains que le gouvernement en fût passé, restait, en communion avec toutes les monarchies européennes; sa liberté d'action lui demeurait entière, et tout le système de ses alliances était maintenu; elle n'aurait point eu ces terribles combats à livrer pour échapper à la guerre qui, durant trois longues années, sembla l'inéluctable fatalité de la monarchie de juillet. La bonne harmonie conservée avec l'Europe arrachait au parti républicain ses armes les plus redoutables, car, de 1830 à 1833, les questions extérieures qui rendaient la paix si incertaine furent, chacun le sait, pour la dynastie nouvelle, l'épreuve la plus périlleuse et la plus redoutée. Représentées au pouvoir par les chefs de l'opposition, les classes industrielles et lettrées se fussent trouvées dans la situation la plus favorable pour résister aux seuls ennemis qui les menaçassent alors dans une suprématie manifestement acquise, car, contre le parti républicain, elles auraient rencontré le concours des hommes de la droite : ceux-ci, de leur côté, forcément rejetés hors des affaires par la victoire de l'opposition sur une doctrine dont ils avaient dû accepter la responsabilité, se fussent trouvés placés, comme ils l'avaient été depuis l'ordonnance du 5 septembre 1816 jusqu'à la chute du ministère Dessolles, dans la position la plus profitable pour le pays et la plus honorable pour eux-mêmes; ils fussent restés en dehors du pouvoir sans le tenir pour ennemi, se retrempant ainsi dans l'opposition sans s'exposer à contracter des habitudes factieuses. En respectant l'hérédité monarchique après le retrait des ordonnances de juillet, la bourgeoisie aurait donc acquis les deux forces qui lui manquèrent le plus durant dix-huit années : un lien avec l'Europe, un point d'appui contre la révolution.

Si donc il n'avait dépendu que de cette classe, à laquelle l'instinct de ses intérêts ne manque pas, de donner aux événemens la direction la plus sûre pour elle-même, elle en aurait probablement restreint la portée au lieu de l'étendre. Aux derniers jours de la restauration, un changement de dynastie n'était guère plus dans les vœux que dans les intérêts des classes moyennes, quelque engagées qu'elles pussent

être dans les voies de l'opposition. Si l'érection d'un nouveau trône pouvait caresser l'orgueil de certains Warwick de bourse, aspirant à faire un roi après avoir fait fortune; si de rares esprits, fascinés par une date, désiraient d'appliquer à la France démocratique et catholique le programme de l'Angleterre aristocratique et protestante, ni ces rêves d'une vanité dorée, ni ce goût des imitations étrangères, n'avaient altéré sur ce point la rectitude du sens national. Après le retrait des ordonnances et l'abdication du roi Charles X, la bourgeoisie aspirait à rentrer dans la légalité bien plus qu'à en sortir, et elle aurait accepté avec joie une solution qui lui aurait apporté des inquiétudes de moins et des gages de sécurité de plus. Quiconque a suivi de près les transactions politiques de la première semaine d'août 1830 ne peut ignorer que tel aurait été le sentiment dominant parmi les députés réunis au Palais-Bourbon, si ceux-ci n'avaient pas dû compter avec d'autres passions que celles qui les inspiraient eux-mêmes, et s'ils n'avaient pas subi la pression d'une force qui leur laissait les apparences bien plus que la réalité du pouvoir.

Les ordonnances de juillet avaient blessé au plus vif de leurs croyances politiques les classes auxquelles la charte de 1814 avait attribué la puissance électorale; mais quelque ardentes que fussent ces colères, elles n'auraient pu prévaloir qu'après un certain temps contre la force militaire dont disposait le gouvernement royal, et elles étaient trop impatientes pour ne pas se chercher immédiatement des auxiliaires et des vengeurs, au risque de voir la pensée qu'elles exprimaient elles-mêmes promptement travestie et dépassée. La bourgeoisie appela donc le peuple dans la rue sans soupçonner qu'il y tiendrait bientôt plus de place qu'elle. Le peuple y descendit avec ses instincts, ses souvenirs, ses symboles, et, sans s'inquiéter de l'idée au nom de laquelle on l'avait d'abord provoqué au combat, il n'entendit servir que la pensée baptisée de son sang, et qu'il saluait obscure, mais puissante, dans les enivremens d'une lutte à mort. A peine l'insurrection eut-elle revêtu ce caractère, que la bourgeoisie en perdit la direction. Dès la seconde journée, il s'agissait beaucoup moins pour celle-ci d'en finir avec les vaincus que de contenir les vainqueurs, et si le gouvernement provisoire menaçait Rambouillet, c'est qu'il craignait l'Hôtel-de-Ville. Les membres de la commission siégeant au palais municipal disposaient dans Paris de forces bien autrement formidables que celles qui suivaient l'impulsion des députés délibérant au palais législatif. Un fait provoqué on ne sait par qui, accompli on ne sait comment, était venu tout à coup changer le caractère de l'événement. Un drapeau qui n'avait point paru depuis le jour de nos grands revers venait d'être hissé sur Notre-Dame, et une commotion électrique avait fait tressaillir aussitôt la ville, l'Eu-

rope, le monde. Quel était le sens précis de cette redoutable apparition? Était-ce l'empire avec ses conquêtes, ou la république avec ses échafauds? Rejetait-elle la France vers 1792 ou vers 1804? Nul ne l'aurait pu dire; mais ce qu'elle signifiait trop clairement pour le peuple, qui, prêt à mourir, se drapait dans ses couleurs retrouvées, c'était l'exclusion de la dynastie dont ses poètes, ses orateurs et ses maîtres lui avaient enseigné si longtemps à confondre le retour avec le triomphe de l'étranger. L'incompatibilité de la maison de Bourbon et du drapeau tricolore était, en juillet 1830, pour les combattans des faubourgs, une sorte de dogme indiscutable contre lequel se seraient brisés tous les raisonnemens et tous les efforts. L'apparition des trois couleurs ôtait toutes leurs chances aux combinaisons intermédiaires. En transformant la résistance légale en agression révolutionnaire, elle rendait impossible la royauté d'un jeune prince contraint de porter au front le signe fatal à sa race. Qui ne voit point cela ne comprend rien à ces secrètes harmonies des choses, qui, dans leur indéfinissable puissance, constituent les lois mêmes de l'histoire.

Lorsqu'on impute à crime aux fondateurs de la monarchie de 1830 la violation du principe d'hérédité monarchique, on oublie très gratuitement quelle force dominait Paris dans la fiévreuse semaine qui commença par la prise du Louvre et s'acheva par l'acclamation du Palais-Royal. On perd le souvenir de ces journées sanglantes et de ces nuits dont la canonnade et le tocsin interrompaient seuls les longs silences. Quel esprit était alors pleinement maître de lui-même et pouvait dire avec certitude d'où viendrait le salut? Où était le pouvoir au milieu de tant d'élémens confondus? Était-il sous les uniformes de la garde nationale ou sous les haillons populaires? Les manifestations de l'Hôtel-de-Ville ne faisaient-elles point pâlir alors celles du Palais-Bourbon, et les 219 députés qui avaient l'air d'y disposer de la couronne de France n'étaient-ils pas eux-mêmes à la disposition des clubs et de l'émeute? Quelle puissance égalait en ces jours-là celle du vieux général devenu le porte-étendard de la république, et qu'entouraient de jeunes séides suppléant au nombre par l'audace? Ne fallait-il pas compter avec Lafayette? était-il possible de proclamer un gouvernement sans son aveu et sans celui des hommes dont il se croyait le chef, quoiqu'il n'en fût que l'esclave? Or croit-on de bonne foi que M. de Lafayette eût abdiqué sa dictature devant le jeune représentant de la branche aînée des Bourbons, et que les hommes de l'Hôtel-de-Ville eussent subi la royauté légitime, lorsqu'il fallut prendre tant de peine pour les amener à accepter une royauté élective intronisée sous l'étiquette de *la meilleure des républiques* et sous le couvert des souvenirs de 92? Si le duc d'Orléans fut choisi par les uns comme petit-fils d'Henri IV, il fut

un moment supporté par les autres comme fils d'un conventionnel, et la fatalité des circonstances rendait le concours au moins temporaire de ces hommes-là indispensable à la fondation d'un gouvernement régulier. La responsabilité des hommes politiques se mesure à leur part de liberté, et celle des fondateurs de la dynastie nouvelle fut bien plus restreinte qu'il n'est habituel de le reconnaître et de le confesser. Le petit-fils du roi Charles X patroné par un général républicain, porté aux Tuileries sur les bras de sa courageuse mère parée des couleurs nationales et sous l'escorte des héros des trois journées, ce rêve-là a pu défrayer quelques imaginations, mais il ne saurait devenir un texte sérieux d'accusations contre personne. La proclamation de M. le duc de Bordeaux n'était malheureusement possible, en face du gouvernement de l'Hôtel-de-Ville, qu'à la condition de livrer un combat dont l'issue était trop incertaine pour qu'il y ait lieu de s'étonner que la bourgeoisie ait préféré une transaction à une lutte, et cherché dans un changement de dynastie un moyen d'échapper à la république. Des Vendéens, sans doute, auraient affronté le péril devant lequel des marchands ont reculé; mais il ne fallait pas s'attendre à ce que les croyances du Bocage animassent la rue Saint-Denis. L'avénement de la maison d'Orléans, érigé en théorie après la révolution consommée, n'a été au fond qu'un expédient sorti des terreurs d'un peuple aux abois. Le chef de la branche cadette fut préféré au représentant de la branche aînée non parce que cela agréait au salon de M. Laffite et aux rancunes de quelques personnages politiques, mais parce que la royauté de l'un fut jugée plus facile à faire accepter aux hommes de juillet que celle de l'autre, et parce que le combattant de Valmy sembla moins dépaysé sur un trône ombragé des couleurs de 92 que le petit-fils du vieux monarque qui emportait alors l'oriflamme dans l'exil. Si la France a ratifié l'acte de la capitale, c'est parce que, également alarmée de la perspective d'une longue régence et d'une crise sans issue, elle s'est plus inquiétée des périls du jour que des difficultés du lendemain. Sortie d'une délibération pleinement libre de la bourgeoisie, nous avons montré qu'une pareille résolution aurait été une grande faute politique; — provoquée par la volonté du chef de la branche cadette, la révolution de juillet aurait été un odieux crime personnel, car l'usurpation réfléchie et spontanée de la couronne eût impliqué la violation flagrante de sermens cimentés par la reconnaissance et par le sang; — mais pour peu que, répudiant les injustices comme les illusions des partis, on se replace par la pensée sous le coup des terribles nécessités du temps, on est, ce semble, conduit à reconnaître que les événemens exercèrent alors une pression égale, et sur la nation qui offrait la couronne, et sur le prince qui en acceptait le poids.

Lorsque le roi Charles X quittait le royaume, et que des masses armées s'abattaient sur Paris moins pour continuer la lutte que pour partager la victoire, le débat n'était plus entre deux monarchies, il était tout entier entre la monarchie et la république; il était entre une société qui voulait vivre et une anarchie qui déjà la possédait à moitié. Cette monarchie ne sortit point d'un conciliabule de conjurés, mais de l'effroi de tout un peuple, dont le premier besoin, dans les grands périls publics, est de se chercher à tout prix un sauveur. La royauté fut acceptée par le prince dans le sens où elle lui avait été déférée par la nation, comme un service à rendre, un combat à livrer, une vie tout entière à dévouer aux soucis et aux poignards; elle fut acceptée pour retarder de dix-huit ans un spectacle de honte et de douleur, en empêchant que le 28 juillet ne fût suivi d'un 24 février.

Sous la protection d'une légalité à grand'peine rétablie, la royauté de 1830 a été poursuivie, de son établissement à sa chute, par les hommes qui avaient poussé le roi Charles X à des témérités impossibles, en le laissant désarmé contre les suites inévitables de leurs folies. Ces inexorables accusateurs, que n'a désarmés ni l'exil ni la mort, ont dédaigné de tenir compte des extrémités où leurs propres théories avaient conduit la France, jetée par la crise de juillet entre les appréhensions d'une république qu'entouraient tous les souvenirs de la terreur et de la guerre — et l'impuissance traditionnelle d'un gouvernement de minorité dont leurs soupçons auraient bientôt fait un supplice au prince chargé de l'exercer. Vingt fois, durant le cours de dix-huit années, ce prince a déclaré à l'Europe et à la France qu'il n'avait jamais aspiré à la couronne, et qu'il ne l'avait acceptée que forcé et contraint par l'imminence du péril : n'y avait-il donc pas, du moins dans ces affirmations réitérées, matière à quelque hésitation et à quelque doute? Lorsque, renversé par la tempête du trône sur lequel la tempête l'avait porté, le vieux roi de 1830 proclamait hautement que son droit, sorti d'un fait impérieux, mais transitoire, ne pouvait survivre aux circonstances qui l'avaient créé, et qu'il disparaissait avec elles, cette confession monarchique, répétée au seuil de l'éternité, ne devait-elle désarmer aucune haine, ni modifier aucun jugement? Et fallait-il qu'entre deux interprétations possibles d'un grand événement historique, certains hommes persistassent à préférer celle qui sert leurs passions à celle qui servirait leurs doctrines et leurs intérêts?

II.

La monarchie de 1830 n'est sortie d'aucun principe : elle n'appartient pas plus à la théorie de la souveraineté du peuple qu'à celle de la tradition héréditaire ; ce fut une œuvre de transaction entre des combattans qui se redoutaient les uns les autres. La royauté nouvelle eut à la fois les avantages et les inconvéniens d'un compromis entre les classes bourgeoises, qui avaient commencé la révolution, et les classes populaires, qui l'avaient achevée : ce compromis, par sa nature même, laissait toutes les questions incertaines. Si une monarchie entourée d'institutions républicaines était quelque chose d'assez difficile à définir, il faut bien reconnaître que cette formule était l'expression strictement exacte des faits qui avaient présidé à l'érection de ce pouvoir hybride, royauté singulière qui méditait le raffermissement de la paix du monde au chant de la *Marseillaise*, et qui choisissait M. le prince de Talleyrand pour la représenter au dehors, tandis qu'elle était encore gardée dans son palais par des ouvriers en carmagnole.

Tous les contrastes du présent, toutes les incertitudes de l'avenir venaient se résumer dans le premier cabinet formé par le nouveau roi et dans l'administration bigarrée organisée au lendemain de la victoire moins pour en assurer les résultats que pour en partager les profits. A côté d'hommes préparés au gouvernement par la pratique antérieure des affaires, et qui aspiraient à la sévère application des principes constitutionnels, se groupaient des débris vivans de l'empire tout pleins de ses dédains pour les théories parlementaires, et pour lesquels la seule mission de la révolution de juillet était de laver la honte des traités de 1815, de rendre à la France la situation prépondérante que la coalition lui avait arrachée. Entre de jeunes esprits dévoués à la liberté constitutionnelle, à la paix, et ces vieux adorateurs des « jeux de la force et du hasard, » se groupait une masse nombreuse et bruyante qui dissimulait sous la confuse abondance de formules empruntées à la lecture des journaux l'étique pauvreté de ses pensées et l'amertume de ses petites jalousies. Nourrie des doctrines de la *Minerve*, inspirée par les chansons de Béranger, elle avait longtemps pourfendu jésuites et missionnaires au nom de la tolérance, et confondu dans une admiration moins logique qu'exaltée les souvenirs de 91 et ceux de 1812, la dévotion de la Bastille et celle de la colonne Vendôme. Pour cette école-là, toute la politique consistait à faire échec au pouvoir, qui était à ses yeux un mal nécessaire dans les sociétés constituées, à peu près comme la mort dans l'économie animale. Il fallait donc s'engager avec lui le

moins possible, lors même que par le jeu subit des révolutions on se trouvait participer à ses faveurs, prendre sa part à son budget et concourir personnellement à son action. C'était cette sorte d'hommes sceptique et hargneuse que la monarchie nouvelle se trouvait contrainte d'appeler pour une large part à l'exercice des fonctions publiques dans son administration et dans ses parquets; c'était elle qui s'abritait dans le conseil sous le nom de certains personnages fort incapables d'imprimer par eux-mêmes une direction à la politique, mais plus propres que des révolutionnaires de profession à la maintenir dans cette situation équivoque qui livre un pays à toutes les tentatives de l'audace et à toutes les surprises du hasard.

Ces hommes-là répugnaient à la violence et plus encore à la faction; mais leurs secrètes sympathies en rendaient le triomphe assuré. Personnellement honnêtes, ils réclamaient des mesures odieuses et ne protestaient contre aucun cynisme. Ils avaient l'instinct confus de l'incompatibilité de la guerre avec la liberté, et, sans la vouloir, ils rendaient la guerre inévitable par le concours qu'ils laissaient d'avance pressentir à tous les agitateurs européens. Sans force pour aider au bien, il en avaient moins encore pour résister au mal, et leur attitude déplorable préparait à la monarchie de 1830 la pire de toutes les situations, — celle où les gouvernemens s'affaissent moins sous les coups de leurs ennemis que sous leur propre faiblesse. Au ministère, des hommes antipathiques entr'eux par toutes leurs tendances; en dehors des conseils, une sorte de lord-protecteur sous l'aile duquel se réfugiait la royauté sitôt que l'émeute hurlait aux portes de son palais, tel fut d'abord l'étrange gouvernement auquel les hommes de l'Hôtel-de-Ville permettaient à peine de s'appeler une monarchie.

Cependant, tandis que ces élémens inconciliables s'agitaient en se paralysant les uns les autres, la pensée destinée à préserver la société française se formulait nettement dans l'esprit du prince que la nécessité venait de sacrer roi. Un centre de gravité se préparait pour toutes les forces conservatrices et pacifiques, et le germe d'un pouvoir fort et régulier allait se développer au sein de cette dissolution universelle. Dès les premiers jours, Louis-Philippe avait perçu avec une pleine lucidité d'esprit le but à atteindre, et découvert à la fois les moyens et les obstacles. Des deux forces qui s'étaient un moment associées pour ériger un trône avec les débris des barricades, il en était une contre laquelle son règne ne pouvait être qu'un long combat. La faction populaire issue des souvenirs si bizarrement associés de la république et de l'empire n'avait alors qu'une seule croyance : la force; qu'une seule aspiration : la guerre; c'était à cette époque un parti de soldats bien plus que de démagogues. En 1830, le peuple

ne connaissait aucune des formules économiques que la révolution de 1848 devait un jour mettre en circulation pour son usage. La crise le saisissait beaucoup plus sain d'esprit, mais aussi bien plus énergique de cœur. Il ne savait en ce temps-là qu'une chose, la seule d'ailleurs qui lui eût été enseignée : c'est que la France vivait depuis Waterloo dans une paix humiliante; il ne demandait au gouvernement qu'il avait fait que de rouvrir devant lui la carrière des batailles pour y recommencer ces merveilleuses fortunes dont les épiques récits défrayaient les ateliers et les chaumières. La guerre extérieure était donc pour le parti démocratique le dernier mot de la révolution de juillet.

Dans la paix se résumaient, au contraire, tous les besoins de la bourgeoisie, encore que, par l'effet de déplorables habitudes, son langage ne fût pas toujours sur ce point en parfait accord avec ses vœux, et qu'il y eût une contradiction sensible entre ses allures menaçantes et ses désirs plus que modestes. Les classes lettrées voyaient fort bien que la première conséquence de la guerre aurait été l'organisation d'un régime militaire incompatible dans son esprit et dans sa forme avec les institutions politiques dont elles venaient de revendiquer si vivement l'intégrité. Les capitalistes n'ignoraient pas davantage que la guerre aurait porté un coup mortel aux intérêts industriels et financiers, auxquels le gouvernement de la restauration avait donné un vaste développement. Si la guerre était heureuse, la nation revenait au système de conquêtes; si ses débuts étaient signalés par des revers, la méfiance publique emporterait le pouvoir; un recours aux passions révolutionnaires était inévitable, et c'en était fait dans tous les cas du gouvernement constitutionnel et de la prépondérance politique de l'intelligence et du talent. Sous le coup des événemens de 1830, entre l'insurrection de septembre à Bruxelles et celle de novembre à Varsovie, au moment où le carbonarisme soulevait la Romagne et où la démagogie allemande évoquait sur les collines de Hombach le nom de Sand et l'ombre d'Arminius, la guerre entreprise pour déchirer les traités en vertu d'un droit supérieur aux conventions écrites, ce n'était rien moins qu'une lutte furieuse contre tous les gouvernemens soutenue par un appel désespéré à toutes les vengeances et à toutes les cupidités, c'était un champ de bataille vaste comme le monde, ardent comme une fournaise, où la France fût descendue pour mettre son or et son sang au service de toutes les folies écloses au-delà du Rhin et des Alpes, dans l'ivresse des ventes et des tabagies. Les sympathies qui, dans une partie notable de l'Europe, accueillirent l'érection de la monarchie nouvelle auraient partout manqué à ce gouvernement, s'il s'était proclamé solidaire de toutes les agitations extérieures, ou s'il avait paru cacher des ambi-

tions territoriales sous le couvert de son drapeau. L'irrésistible entraînement de l'opinion contraignit en Angleterre le ministère même du duc de Wellington à accueillir avec faveur les ouvertures que M. le comte Molé faisait à l'Europe au nom de la monarchie nouvelle; mais à coup sûr l'Angleterre aurait pris vis-à-vis d'un gouvernement dont M. Dupont (de l'Eure), alors collègue de M. Molé dans le cabinet, aurait représenté la pensée intime, une attitude toute différente, et personne ne peut douter qu'aux premiers coups de canon tirés sur le Rhin ou sur la Meuse, la Grande-Bretagne ne fût passée à une hostilité implacable. L'alliance anglaise, assurée d'avance à tous les pouvoirs conservateurs et pacifiques, aurait été un non-sens avec un gouvernement résolu à changer l'état territorial de l'Europe.

C'était donc une guerre de propagande entreprise contre tous les gouvernemens, sans un seul allié, qu'on prétendait imposer à une monarchie à peine assise, sans finances, sans crédit, et alors presque sans armée; c'était à ce but qu'allaient et les divagations de l'opposition parlementaire et les manœuvres beaucoup plus habiles de l'émeute, qui, descendant chaque jour dans la rue, couverte par la tribune comme des assaillans par la tranchée, sommait un gouvernement dont elle se considérait comme la source, soit de réunir la Belgique à la France, soit d'intervenir en Italie contre l'Autriche, soit de protéger la Pologne contre trois grands états, affrontés avec une héroïque imprudence. Ce qu'on demandait en ce temps-là à une monarchie naissante, c'était ou de conquérir l'Europe, ou de disparaître devant la révolution. On la plaçait entre le suicide et la folie, et cette stupide alternative aurait été subie, si un prince ne s'était rencontré pour opposer sa pensée au désarroi de l'opinion, et s'il n'avait trouvé un ministre pour en devenir l'instrument résolu.

Il a fallu répéter à satiété ces vérités trop évidentes, il a fallu longtemps redire sur tous les tons à un pays dont on mettait une si triste persistance à fausser la conscience et la pensée, que les engagemens internationaux survivent aux gouvernemens qui les contractent, et que les révolutions honnêtes ne dispensent pas plus des traités qu'elles ne dispensent de la justice. Aujourd'hui ce soin pourrait paraître superflu. Nous avons vu, en effet, un gouvernement venu au monde pour prendre sur toutes les questions le contrepied de celui qu'il avait renversé, et qui se donnait la mission de réhabiliter l'honneur national sacrifié, dépasser, en fait d'avances empressées et d'exigences douloureusement consenties, une mesure qui n'avait jamais été atteinte : nous avons vu la république, pour écarter le fléau de la guerre, laisser succomber, sans une seule tentative pour les secourir, toutes les insurrections suscitées par son exemple. Il y aurait donc quelque ridicule à défendre désormais la monarchie

contre des reproches destinés à retomber d'un poids si lourd sur la tête de leurs auteurs. La royauté, entrée deux fois en Belgique, n'a pas rassemblé une grande armée au pied des Alpes pour assister l'arme au bras à l'invasion du Piémont; on l'a vue à Ancône quand l'Autriche était à Bologne, et il a été donné à ses flottes d'assister à d'autres bombardemens qu'à celui de Palerme. Après que la révolution de 1848 a donné de tels gages de ses résolutions pacifiques, le système extérieur de la monarchie de 1830 est définitivement jugé : il reste constaté qu'en détournant par son habileté persévérante une guerre qui menaçait l'ordre social tout entier, Louis-Philippe a pris place, à son heure, parmi ces hommes suscités pour détourner le cours de calamités imminentes, et que l'immuable pensée de son règne fut la pensée même de son siècle.

Cette base posée emportait tout un système politique. Jeté en pleine bourgeoisie, le gouvernement recevait charge d'initier aux affaires des hommes plus accoutumés à blâmer le pouvoir qu'à l'exercer, et sa préoccupation la plus constante allait être de combattre dans les masses l'esprit militaire en leur procurant et plus d'habitudes d'aisance et de plus grandes facilités de travail. Provoquer tous les intérêts pacifiques pour les opposer aux instincts belliqueux de la nation, continuer les traditions extérieures de l'antique monarchie avec des instrumens nouveaux, accepter toutes les conditions du gouvernement représentatif quant aux personnes, mais en donnant pour contre-poids à l'inexpérience et à la mobilité de celles-ci l'action personnelle de la royauté dans la sphère de ses attributions constitutionnelles : tel fut le difficile programme que se traça le duc d'Orléans au moment même où une extrémité terrible le plaçait sur un trône érigé par deux partis à la veille d'engager l'un contre l'autre une lutte à mort.

Ces partis comprenaient en effet d'une manière diamétralement opposée le rôle du gouvernement issu de leur union fortuite. — Le droit de ce pouvoir était, pour l'un, dans une insurrection triomphante, et son œuvre était la guerre, comme son titre était la force. L'autre s'efforçait de justifier l'origine de la royauté nouvelle par une sorte de droit résultant de la violation des lois fondamentales; il lui assignait pour mission le maintien de la paix du monde et le développement régulier de la liberté constitutionnelle en Europe, et répudiant comme un non-sens et un mensonge la souveraineté numérique, il s'efforçait de lui opposer, en même temps qu'à la doctrine du droit inamissible des dynasties, un droit fondé sur l'intérêt national et proclamé par les interprètes légaux de cet intérêt même.

III.

Arrêtons-nous quelques instans sur les principaux obstacles élevés, jusqu'à la décisive intervention de Casimir Périer, sur les pas de ce gouvernement débile par le contre-coup de la révolution de juillet en Europe, et par les machinations des partis qui, durant cette période d'hésitation et de faiblesse, durent se regarder comme assurés de la victoire.

Le premier en date comme en importance fut le mouvement national de la Belgique, qui renversait par sa base la combinaison fondamentale des traités de Vienne, l'établissement d'une puissance du second ordre entre la France et l'Allemagne, garde avancée de celle-ci contre celle-là. La séparation administrative entre les deux moitiés du royaume des Pays-Bas, qui s'agitait au début de l'insurrection belge, aurait pu rester une question locale; mais sitôt que la séparation politique fut consommée, et que la déchéance de la maison d'Orange eut été prononcée à Bruxelles, l'affaire revêtit un caractère européen, et rendit inévitable l'intervention de toutes les grandes cours qui avaient concouru aux arrangemens de 1815. En prenant sous son patronage l'indépendance de la Belgique, la France allait donc rencontrer immédiatement devant elle ou les armes des grandes puissances qui avaient réglé l'état territorial du monde, ou une offre de négociation collective, alors sans issue probable, et qui semblait devoir ajourner la guerre sans la détourner. Une lutte générale ou un concert diplomatique dans lequel la France se présenterait suspecte et isolée contre des cabinets unis par les souvenirs du passé et par les appréhensions de l'avenir, le renouvellement du traité de Chaumont ou l'immixtion de la monarchie de juillet dans la politique de Laybach et de Vérone : telle était l'alternative qui semblait se présenter en novembre 1830, au moment où se formait le cabinet de M. Laffitte. Les deux chances n'étaient guère moins périlleuses, car si l'une conduisait à une lutte sanglante, l'autre paraissait devoir aboutir à une nouvelle crise révolutionnaire, tant elle contrariait l'impulsion imprimée à l'opinion publique depuis les événemens de 1830.

Le nouveau gouvernement s'était à peine décidé à prendre place dans l'alliance d'Aix-la-Chapelle pour y continuer avec les quatre grandes puissance la série des transactions collectives de l'époque antérieure, que la Pologne préludait par une nuit funeste à l'audacieuse tentative de sa régénération politique. Ce fut au moment où les bulletins de Grochow, de Waver et d'Iganie exaltaient les imaginations jusqu'au délire, que les premiers protocoles de la conférence de Londres vinrent tomber comme des montagnes de glace sur cette

bourgeoisie parisienne dont l'uniforme du garde national avait momentanément fait un peuple de soldats.

Des tempêtes soufflaient de toutes les extrémités de l'horizon contre cette humble royauté du Palais-Royal, point de mire de toutes les attaques, jouet de tous les dédains, et qui n'avait encore à son service ni une renommée éclatante, ni un seul dévouement éprouvé. La France était contrainte au même moment de refuser l'incorporation de la Belgique et de laisser périr la Pologne. Pendant que Varsovie l'appelait dans un dernier cri de désespoir, Bruxelles offrait vainement la couronne du nouveau royaume à un prince français, et sous le coup d'une irritation fort naturelle, le congrès belge faisait un choix que l'opinion prévenue réputait hostile à la France. Vers le même temps, l'Italie fermentait du pied des Alpes aux rives des deux mers, et la cour de Vienne, s'appuyant sur la réversibilité que lui réservaient les traités pour certains territoires, sur le droit plus général encore de sauvegarder ses propres possessions, se résolvait à une intervention armée qui de Parme et de Modène pouvait bientôt après la conduire à Turin : complication plus redoutable pour la paix que le différend hollando-belge lui-même, car dans les affaires italiennes le contact était direct entre la France et l'Autriche, et nulle intervention diplomatique n'était possible entre les deux cabinets qui représentaient alors dans toute leur énergie la révolution et la contre-révolution en Europe.

La guerre, ou immédiate, ou ajournée, apparaissait donc comme le dernier mot de l'obscur problème de juillet, et la dynastie d'Orléans semblait assiégée par l'Europe monarchique non moins que par la démagogie républicaine. Les pouvoirs étaient sans action et les partis pleins d'espérances; chacun s'emparait de l'avenir en daignant à peine compter avec le présent. La pairie, condamnée par la charte de 1830 à une mortelle transformation, n'avait plus qu'une existence provisoire; la chambre élective, qui, sans mandat, avait constitué un gouvernement, épuisée dans un effort que l'effroyable extrémité du moment pouvait seule justifier, n'avait plus ni force ni prestige à prêter à la royauté qu'elle avait faite. Le spirituel et bienveillant financier placé à la tête des affaires voyait avec effroi s'évanouir dans les orages la popularité facile dont il avait contracté la douce habitude. Courtisan novice et libéral émérite, il s'inspirait de la pensée politique du monarque parfois jusqu'à l'exagérer, et dans ses incurables faiblesses d'opposition il tendait la main aux hommes les plus connus pour en poursuivre une autre. Par ses contradictions et ses incertitudes, M. Laffitte était bien d'ailleurs le premier ministre naturel de ce gouvernement aux abois, pour lequel le commandant général des gardes nationales traitait à Paris avec les envoyés de

toutes les insurrections, au moment où son ambassadeur à Londres stipulait avec l'Europe le maintien des traités auxquels il avait attaché son nom. C'était pis encore dans la sphère administrative. Les préfets résistaient aux ministres, et les fonctionnaires députés menaçaient du haut de la tribune les dépositaires du pouvoir de leur retirer le concours d'une popularité dont ils voulaient bien consentir à leur faire une aumône conditionnelle. Fidèles à des habitudes invétérées, ils faisaient des proclamations en style de premiers-Paris, tantôt pour désavouer leurs supérieurs hiérarchiques, tantôt pour blâmer les résolutions législatives. Si l'on montrait quelque fermeté devant l'émeute lorsqu'elle menaçait les palais, on lui laissait le champ libre quand elle se ruait sur les temples. L'on estimait habile de détourner sur Notre-Dame l'orage qui grondait sur le Palais-Royal; il n'en coûtait point de conjurer le désordre par le sacrilége, et de faire reculer la contre-révolution en évoquant la barbarie. La funeste journée de Saint-Germain-l'Auxerrois sortit de la conspiration des susceptibilités administratives avec les calculs d'un machiavélisme de carrefour. On mesurait son langage et son attitude moins sur l'importance de ses fonctions que sur celles qu'on s'attribuait dans la lutte contre le gouvernement antérieur. Les écoles étaient aussi devenues des puissances politiques; on les flattait et l'on traitait de pair avec elles, heureux lorsque les étudians ne repoussaient pas avec dédain les remerciemens qui leur étaient votés par les chambres! Les passions qui hurlaient sur la place publique étaient moins menaçantes et moins immorales que les égoïsmes hautains par lesquels s'énervaient tous les pouvoirs. Les périls étaient partout, dans les hommes comme dans les choses; le courage, le dévouement, la résolution, ne commençaient à poindre nulle part.

Cependant la misère, inséparable compagne de toutes les révolutions, grandissait à pas de géant au milieu de l'anarchie qui semblait porter dans ses flancs la banqueroute et la guerre. Le luxe avait suspendu ses commandes, l'industrie ses travaux; les ateliers étaient vides, et pour oublier la faim assise à son foyer, l'ouvrier courait s'enivrer du tumulte de la place publique. Les éloges intéressés prodigués à son héroïsme contrastaient douloureusement avec des privations rendues plus poignantes encore par ces glorifications journalières. Sous la double inspiration de son orgueil et de ses souffrances, il se livrait à ceux qui promettaient de lui payer le prix de son sang stérilement répandu en juillet pour la patrie comme pour lui-même. Aussi les sociétés secrètes allaient-elles se grossissant d'heure en heure de ces recrues ameutées par l'espérance et par la faim; elles minaient le sol sous les pas d'un pouvoir qui n'osait ni s'asseoir ni s'affirmer, et devant cet abandon de lui-même, on pouvait calculer

avec une certitude presque entière l'instant où il s'abîmerait sous ce travail souterrain.

On était à la veille d'une crise dans laquelle allaient se concentrer tous les dangers et se coaliser toutes les colères auxquelles la chancelante monarchie de juillet n'avait opposé jusqu'alors que des flatteries et des sourires. Le procès des ministres allait devenir pour elle une épreuve solennelle et définitive. La Providence lui envoyait une occasion de donner au monde la juste mesure d'elle-même, soit qu'elle demeurât enchaînée aux passions qui hurlaient sur son berceau, soit qu'elle osât les répudier en s'exposant à périr pour la justice. Ce jour-là déciderait si la royauté des barricades n'était qu'une variété de plus des pouvoirs révolutionnaires, ou si, par une courageuse et sociale inspiration, elle transformerait son titre et s'élèverait jusqu'à l'état d'autorité régulière. Livrer ces têtes au bourreau, c'était commencer par un acte de lâcheté, suivant la formule invariable de toutes les révolutions, une carrière où les crimes s'engendreraient bientôt les uns par les autres. L'inviolabilité de la vie des ministres signataires des ordonnances était en effet, pour tout esprit droit et tout cœur honnête, la conséquence même de la violation de l'hérédité monarchique. Les agens d'une royauté déclarée irresponsable ne devaient plus rien à la justice du pays du moment où celui-ci était allé frapper au-dessus d'eux. Leur rançon était écrite dans l'exil de trois générations royales, et les atteindre en vertu d'une charte qu'on avait déchirée soi-même dans sa disposition fondamentale, c'était une de ces sanglantes parodies juridiques dont il est toujours demandé un compte redoutable aux nations.

Toutefois la ferme résolution de lier au salut des accusés le sort du pouvoir impliquait pour celui-ci des chances si terribles, qu'il se trouvait dans l'une de ces situations où l'accomplissement d'un strict devoir devient presque de l'héroïsme. Les sociétés secrètes, faisant crier le sang versé dans les trois journées, échauffaient toutes les colères au cœur de ces masses plus capables de générosité que de justice. Par une fascination dont de trop fréquens exemples se rencontrent dans son histoire, la bourgeoisie parisienne se mettait à la suite de ses adversaires implacables, et partageait le vœu cruel dont l'accomplissement aurait transformé d'une manière si funeste pour elle-même la monarchie qu'elle avait acclamée. Affamée d'ordre, la garde nationale poussait en majorité à un acte qui aurait été le prélude certain de l'anarchie, et qui eût entraîné sa propre abdication devant la démagogie alléchée par le sang. Lutter contre celle-ci sans le concours moral de la bourgeoisie armée était une entreprise qui, aux derniers jours de septembre 1830, pouvait à bon droit être estimée téméraire et d'un succès impossible.

Force resta pourtant à l'honnêteté et au droit, grâce à l'énergique initiative du prince, dont la pensée personnelle s'était peu dessinée jusqu'alors. Sitôt qu'elle se fut résolument produite, cette pensée trouva un chaleureux écho dans la chambre des députés, qui, par sa proposition sur l'abolition de la peine de mort, voulut partager une responsabilité dangereuse autant qu'honorable. Le parti républicain, dans sa portion la plus généreuse, suivit l'impulsion de son chef. Le général Lafayette, au terme de sa carrière, conquit, en répudiant la popularité, une gloire moins équivoque que celle qu'il avait acquise en poursuivant la triste idole de sa vie. A partir de ce jour, l'action personnelle du roi Louis-Philippe fut plus nettement marquée, et des serviteurs nouveaux, compromis dans sa courageuse tentative, vinrent grossir le noyau de ce parti conservateur destiné à se recruter par la lutte et à disparaître un jour dans la sécurité du succès.

Cette épreuve une fois traversée, et les premiers engagemens pris avec la conférence de Londres pour le règlement en commun des affaires belges, il était moins difficile à la royauté de chercher des instrumens plus sympathiques à ses desseins, car sa liberté grandissait dans la mesure de sa force. Elle avait dû d'abord ne décourager aucun parti ni aucun homme parmi tous ceux qui, avec des vues très diverses, avaient concouru à la transaction du 9 août soit en la provoquant, soit en se bornant à la subir. Au début, le parti démocratique avait fourni à son gouvernement un contingent tout aussi considérable que le parti bourgeois, et les noms de ses principaux chefs étaient alors un talisman plus souverain pour conjurer la multitude que ceux des hommes politiques qui envisageaient la révolution de juillet comme une déviation nécessaire, mais regrettable, aux principes et aux engagemens du gouvernement antérieur. Une fois les pouvoirs constitutionnels mis hors de page par une éclatante victoire remportée sur l'émeute, ils profitèrent sans retard de la liberté qui leur était rendue pour briser le pouvoir semi-dictatorial et semi-révolutionnaire du commandant général des gardes nationales du royaume. Une habileté remarquable fut déployée par la chambre comme par la royauté pour mettre cette mesure, dans laquelle on pouvait voir quelque ingratitude, sous le couvert d'un grand principe de liberté et de droit commun. Le général Lafayette fut destitué non par le prince, mais par la loi. M. Dupont (de l'Eure) le suivit bientôt dans sa retraite, et la monarchie reconquit l'administration de la justice en même temps qu'elle reprenait la direction de la force armée. En faisant cesser la confusion dans les personnes, on se préparait à l'attaquer dans les choses, et les hommes que la surprise d'un jour avait plutôt juxtaposés que réunis s'armèrent pour la lutte parlementaire en attendant la guerre civile. M. Laffitte avait

été le représentant naturel et presque nécessaire du gouvernement de juillet à cette première période; par ses sentimens personnels, il donnait des gages à une royauté qu'il affectait de présenter comme son ouvrage, et par ses relations il en offrait de plus sûrs encore aux hommes qui l'avaient embrassée moins comme une institution définitive que comme une machine de guerre dressée contre l'ordre politique européen. Toutefois, du moment où la monarchie de 1830 avait conquis assez de force pour engager résolûment la lutte contre les tendances contraires aux siennes, le ministère du 3 novembre devait disparaître par un double motif : il avait en effet cessé d'être utile, et il n'était plus assez fort pour s'imposer. Les acteurs changeaient avec la scène; les événemens se pressaient, et l'on passait à la seconde phase, qui, sans être encore l'ère organique de la victoire, fut celle d'une lutte acharnée engagée avec confiance et conduite avec un infatigable courage.

Les grandes situations sont fécondes, et n'avortent jamais faute d'un homme. Rétablir en France la vie près de s'éteindre, arracher la nation à un parti qui ne proclamait pas même une idée pratique, et dont la seule pensée était, au fond, de la traîner frénétique et sanglante sur tous les champs de bataille de l'Europe, une telle œuvre ne pouvait être accomplie que par un bras fort, et réclamait encore plus de résolution que d'intelligence. Ce n'était pas là sans doute l'éclatante mission dévolue à ces êtres puissans qui ouvrent devant les peuples des horizons nouveaux, et les précipitent dans leurs destinées. En mars 1831, il ne s'agissait de fonder ni l'unité française avec Suger, Philippe-Auguste ou saint Louis, ni l'unité monarchique avec Richelieu, ni l'unité civile avec Napoléon : il s'agissait, pour la France, de reprendre plus que de changer le cours de sa vie, et de faire fonctionner avec sincérité les institutions politiques auxquelles l'avait accoutumée le gouvernement précédent. Hormis la propagande et la guerre qu'elle n'osait avouer, l'opposition ne possédait pas en propre une idée; ses orateurs comme ses journaux étaient des outres dont les vents pouvaient déborder en tempête. Le parti gouvernemental n'était guère plus riche en théories originales et en nouveautés. Il laissait d'ailleurs, et ce fut son incurable infirmité, en dehors de ses préoccupations habituelles, certains intérêts moraux de l'ordre le plus élevé. Le côté religieux des questions politiques était à peine soupçonné dans ce temps-là; atteinte et glacée par le scepticisme, la pensée politique ne s'agitait que dans une sphère restreinte, mais c'était assez pour stimuler des hommes de cœur qu'une tentative du résultat de laquelle dépendait le salut de la fortune publique et des fortunes privées, la reprise des transactions commerciales et du crédit, la sécurité rendue à tous les intérêts matériels,

œuvre moins vaste que hardie, dont le couronnement était la consécration de la paix du monde après des épreuves sans exemple.

Un homme se rencontra pour prendre l'anarchie corps à corps, à la tribune et dans la rue, et pour faire remonter le courant à ce gouvernement en dérive. Inférieur à son prédécesseur par la culture de l'esprit et l'agrément du commerce habituel, il le dominait de toute la distance qui sépare les convictions viriles des velléités impuissantes — et l'ambition de la victoire de la vanité du succès. Souverainement dédaigneux des applaudissemens populaires, ce qui lui plaisait dans le pouvoir, c'était la lutte, et il mettait toutes ses passions au service de ses desseins. Dans l'implacable ardeur avec laquelle il poursuivit les ennemis de la paix publique, on sentait se mêler aux héroïques colères de l'homme d'état quelque chose de l'âpreté du banquier et des angoisses du négociant. Il fut l'homme d'une crise plutôt que d'un système politique; sa main pesa durement sur la royauté chaque fois qu'il crut y trouver un obstacle. On aurait dit qu'il mettait en état de siége tous les pouvoirs en même temps que toutes les factions. Peu préparé par sa vie antérieure aux spéculations diplomatiques, son esprit dépassait rarement la frontière; mais lorsqu'il venait à soupçonner qu'on pouvait dédaigner à l'étranger le gouvernement qu'il couvrait de son corps, il ne s'inquiétait plus de faire courir des chances à la paix, quoiqu'elle fût sa pensée la plus constante. Il entrait en Belgique en face de la Prusse, il s'emparait d'Ancône contre l'Autriche, tout prêt à fondre sur l'Europe comme sur l'émeute. Casimir Périer voulait la paix de toute l'énergie de son âme, parce que, ministre d'une monarchie, il ne se croyait pas obligé de faire les affaires de la république en engageant son pays dans des entreprises dont l'issue probable aurait été l'établissement d'une dictature démocratique et militaire; mais il avait en même temps une idée si haute du service qu'il rendait à l'Europe en imprimant un cours régulier à la révolution de juillet, qu'il croyait la France en mesure de vendre la paix plutôt que de l'acheter.

« Les principes que nous professons, disait-il en abordant la tribune après la formation du ministère du 13 mars, et hors desquels nous ne laisserons aucune autorité s'égarer, sont les principes même de notre révolution. Or ce principe, ce n'est pas l'insurrection, mais la résistance à l'agression du pouvoir. On a provoqué la France, on l'a défiée, elle s'est défendue, et sa victoire est celle du bon droit indignement outragé. Le respect de la foi jurée, le respect du bon droit, voilà donc le principe du gouvernement de juillet, voilà le principe du gouvernement qu'elle a fondé, car elle a fondé un gouvernement, et non pas inauguré l'anarchie. Elle n'a pas bouleversé l'ordre social, elle n'a touché qu'à l'ordre politique. La violence ne

doit être ni au dedans ni au dehors le caractère de ce gouvernement. Au dedans tout appel à la force, au dehors toute provocation à l'insurrection populaire est une violation de son principe. Voilà la règle de notre politique intérieure et de notre politique étrangère. A l'intérieur, notre devoir est simple : nous n'avons point de grande expérience constitutionnelle à tenter; nos institutions ont été réglées par la charte de 1830. Nous imposerons aux autorités qui nous secondent l'unité que nous avons voulue pour nous-mêmes. L'accord doit régner dans toutes les parties de l'administration; le gouvernement doit être obéi et servi dans le sens de ses desseins. »

Ce programme donnait enfin au gouvernement de 1830 ce qui lui avait manqué jusqu'alors, un sens précis et nettement déterminé. Au dedans, il arrêtait la longue anarchie des prétentions administratives et circonscrivait l'action du pouvoir dans la lettre de la constitution; au dehors, il proclamait sans arrière-pensée l'acceptation de tous les traités qui régissaient, depuis 1815, l'état territorial de l'Europe. Cette politique avait, sans nul doute, des côtés très faibles et des lacunes considérables. Elle restait trop systématiquement en dehors de toutes les idées morales par lesquelles vivent les nations et de toutes les aspirations généreuses par lesquelles elles grandissent, pour être en mesure de compter sur un long et brillant avenir. Cependant, au lendemain du sac du 13 février, entre l'insurrection de Varsovie et celle de la Romagne, une revendication aussi nette du principe d'autorité devenait pour la France et pour le monde un gage précieux et presque inespéré de sécurité. En prononçant ces paroles, le premier ministre de la monarchie nouvelle la remettait en communion avec tous les gouvernemens européens; elle passait officiellement de l'état révolutionnaire à l'état régulier, et le fait enfantait le droit.

La pensée politique du 13 mars, continuée par le ministère du 11 octobre, fut appliquée dans sa modération intelligente avec une vigueur qui permit à la France de se montrer aussi résolue dans la paix qu'elle aurait pu l'être dans la guerre. Un rapide aperçu suffira pour le constater aux yeux de tous les hommes sincères, aujourd'hui que les passions ameutées font silence.

IV.

Des trois questions qui ébranlaient si profondément l'Europe lorsque Casimir Périer prit les affaires, celle de Pologne, encore que la plus douloureuse, était au fond celle qui pouvait provoquer le moins d'hésitation. Par la violence imprimée à sa révolution, la Pologne semblait avoir elle-même renoncé à provoquer le concours

régulier des cabinets. Si, en prodiguant son noble sang, elle avait su limiter ses espérances dans la sphère des choses possibles, si, échappant, comme le voulaient ses plus illustres citoyens, à la pression des sociétés secrètes, elle eût réclamé la sérieuse exécution des dispositions diplomatiques par lesquelles le bénéfice d'un gouvernement national et distinct lui était garanti, la France, qui subissait les traités de Vienne dans leurs stipulations les plus onéreuses, n'aurait pu se refuser à en réclamer l'accomplissement littéral. Sous le coup des premiers succès de la Pologne, une telle négociation aurait été d'autant moins impossible, que l'Angleterre aurait puisé le même droit dans les traités, et que cette puissance eût été stimulée dans ses réclamations contre la Russie par une rivalité plus vive encore que la nôtre. Les sympathies universelles de l'Allemagne, très prononcées, après 1830, en faveur de la Pologne, auraient d'ailleurs servi d'une manière très efficace en ce moment la sainte cause du bon droit et du malheur. L'insurrection polonaise, dans les limites où voulait la maintenir Chlopicki et où la diète elle-même paraissait d'abord désirer la circonscrire, était en mesure de susciter dans l'opinion européenne un mouvement assez puissant pour devenir irrésistible. En isolant, dans cette question, la Russie de la Prusse et de l'Autriche et en ménageant surtout l'honneur dynastique de la famille impériale, ce pays était alors en mesure d'imposer le patronage de sa révolution aux deux grands gouvernemens constitutionnels avec plus d'autorité et probablement avec moins de périls que la Belgique elle-même; mais, après la déchéance de la maison de Romanoff, accordée aux clameurs de la démagogie beaucoup plus qu'à l'intérêt national, aucune intervention régulière n'était désormais possible : il fallait s'engager dans une lutte à mort contre le système européen tout entier, et, pour donner une chance incertaine à la Pologne, courir le risque certain de transformer la monarchie constitutionnelle de 1830 en une démocratie militaire. Cette monarchie devait vouloir la paix, par l'excellente raison que tous ses ennemis voulaient la guerre. Pour peu qu'on étudie en effet les griefs accumulés par l'école républicaine contre le gouvernement de 1830, on verra qu'ils se réduisent presque toujours à reprocher à ce gouvernement de n'avoir point fait ce que cette école aurait estimé très profitable pour elle-même (1).

La question italienne, mille fois plus délicate, devait être résolue par des considérations plus complexes. Les traités de Vienne avaient fondé l'état politique de la péninsule sur une sorte d'équilibre d'in-

(1) Voyez l'*Histoire de dix ans*, par M. Louis Blanc, et l'*Histoire de huit ans*, par M. Élias Regnault.

fluence entre la maison d'Autriche et la maison de Bourbon. Au royaume lombard-vénitien se trouvait opposé celui des Deux-Siciles, et une branche de la maison de France était placée à Lucques, avec future succession à Parme, pour contrebalancer quelque peu l'action des branches impériales régnant à Florence et à Modène. Sans être de tout point satisfaisant, cet état de choses ne créait aucun péril sérieux pour les intérêts français au-delà des Alpes, à la condition toutefois que le cabinet de Paris maintînt dans une entière et constante indépendance les deux grands gouvernemens indigènes de la péninsule. Si l'influence autrichienne dominait à Rome, les premiers intérêts moraux de la France seraient menacés; si elle dominait à Turin, la sécurité de nos frontières serait compromise.

La branche cadette de la maison de Bourbon avait sur ce point les mêmes devoirs et les mêmes moyens d'action que la branche aînée, et quelles que fussent les complications révolutionnaires en Italie, la monarchie de 1830 ne pouvait permettre à l'Autriche d'étendre et de fortifier des positions déjà si nombreuses dans l'Italie centrale, et surtout de s'établir dans le nord de la péninsule, sans manquer à l'un de ses premiers devoirs envers la France. La bourgeoisie peut bien n'avoir ni le génie de la guerre, ni le goût des conquêtes : c'est là une disposition d'esprit dont le siècle présent se montre fort empressé à l'absoudre; mais si, durant sa présence au pouvoir, elle avait laissé déchoir la France de sa situation antérieure, elle aurait signé par ce seul fait l'irrémédiable arrêt de sa propre déchéance. S'il est licite à une génération de ne rien ajouter à l'œuvre des ancêtres, elle ne saurait, sous peine de forfaiture, consentir sans résistance à son amoindrissement. L'attitude de la monarchie de 1830 dans les affaires de l'Italie ne provoqua point ce reproche : cette attitude ne manqua ni de fermeté ni de clairvoyance, et les événemens ne tardèrent pas à le constater. Au lendemain de la révolution de juillet, le gouvernement français avait proclamé le principe de non-intervention, doctrine absolue, incapable de résister à l'épreuve des événemens, et qui, prise au pied de la lettre, aurait été pour la France une source d'embarras non moins sérieux que pour l'Europe. Si ce principe faisait en effet nos affaires en Italie, il ne les aurait faites ni en Espagne, ni en Belgique. En empêchant les Autrichiens d'intervenir à Modène au printemps de 1831, il nous aurait interdit d'intervenir nous-mêmes, six mois plus tard, à Bruxelles, pour protéger les Belges contre la victorieuse invasion des Hollandais. Chaque souveraineté est sans doute parfaitement indépendante en droit public, comme en droit privé chaque domicile est sacré. On ne saurait cependant refuser absolument aux citoyens le droit de pénétrer chez leurs voisins en cas d'incendie, lorsqu'il est évident que les flammes

sont sur le point d'atteindre et de dévorer leurs propres demeures; si l'on intervient en une telle extrémité, ce n'est aucunement pour préjudicier à autrui, mais pour se défendre soi-même contre un préjudice certain. La faculté éventuelle d'intervention n'est donc pas contestable en fait, lorsqu'il y a péril imminent pour l'état qui intervient; mais elle demeure subordonnée à la double condition qu'elle ne deviendra pas pour un tiers une cause de préjudice semblable à celui qu'on veut éviter pour soi-même, et qu'elle ne se prolongera jamais au-delà du terme strictement nécessaire. Ces principes furent appliqués par M. Laffitte, lorsque, modifiant avec sagacité ce que la doctrine de non-intervention offrait de trop absolu, il divisa l'Italie par zones politiques, en déclarant nettement que la guerre deviendrait ou possible, ou probable, ou certaine, selon que l'action armée de l'Autriche s'exercerait ou dans les duchés, ou dans les légations, ou dans les états sardes. Il répugne en effet au bon sens de mettre sur la même ligne l'occupation momentanée de quelques points du territoire romain et l'établissement d'une armée autrichienne à Turin, poussant des avant-postes jusqu'à Chambéry. La France pouvait, sous des garanties formelles, tolérer pour quelques mois en Romagne ce qu'elle n'eût pu admettre un seul jour pour le Piémont sans un danger véritable et sans une profonde atteinte à son honneur. L'indépendance absolue de l'état piémontais est en effet la base de toute politique française en Italie, et nous sommes en mesure de constater que la dernière monarchie, au moment même où elle s'engageait le plus étroitement avec les cours continentales, ne laissa fléchir ce principe dans aucune circonstance, ni devant aucune insinuation (1).

L'insurrection de 1831 amena l'occupation successive de Modène, de Parme, de Bologne et d'Ancône. Au mois de mars, les Autrichiens passèrent le Pô pour arrêter un mouvement qui, laissé à lui-même, aurait en quelques semaines enlevé à la cour de Vienne son dernier coin de terre en Italie; mais à cette occupation que justifiait l'imminence du péril correspondirent des assurances simultanées d'une prompte évacuation. Le 17 juillet de la même année, les troupes autrichiennes quittaient en effet les états du pape, conformément aux engagemens pris avec la France. Si une seconde insurrection les ramena quelques mois plus tard à Bologne, aux instantes prières du gouvernement pontifical, personne ne peut avoir oublié que cette interven-

(1) Voyez spécialement, dans les remarquables études de M. le comte d'Haussonville, publiées ici même, sur la *Politique extérieure de la monarchie de* 1830, les dépêches de M. le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, du 6 novembre et 7 décembre 1833, et celle de M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur à Vienne, en date du 20 novembre. (Livraisons du 1er mai 1849 et du 15 février 1850.)

tion nouvelle provoqua l'audacieuse occupation d'Ancône par une division française. Entrer de nuit dans une place de guerre en en brisant les portes à coups de hache, c'était faire une diplomatie dont les moindres défauts étaient à coup sûr la complaisance et la faiblesse. Durant sept ans, la France, maîtresse de la plus redoutable position de l'Italie, contint et troubla profondément l'Autriche. Avant que le drapeau tricolore cessât de flotter sur les rives de l'Adriatique, les Autrichiens avaient évacué tous les points qu'ils occupaient en dehors de leur propre territoire, et la France, ainsi mise en demeure, était contrainte ou de se retirer elle-même ou de déchirer les traités. Avec quelque sévérité qu'ait été appréciée l'évacuation d'Ancône, opérée en 1838 par le ministère du 15 avril, il est impossible de méconnaître qu'elle ne fût la conséquence absolue de conventions formelles dont le cabinet de Vienne ne réclama l'accomplissement qu'après une complète et préalable exécution des engagemens pris par lui-même. Refuser de retirer les troupes françaises du cœur de l'Italie au mépris d'une stipulation écrite, afin de s'y réserver une grande position militaire et une puissante action politique, c'était substituer à la politique des traités celle des convenances, et détruire par sa base l'œuvre du 13 mars, dont tous les cabinets conservateurs acceptaient l'héritage; c'était faire ce que n'a pas depuis tenté la république, et le demander à une monarchie pacifique, c'était réclamer des ministres de 1830 ce qu'on n'a point exigé des ministres de 1848. Le cabinet du 15 avril n'était pas plus obligé que le gouvernement provisoire de servir la révolution italienne.

En appréciant d'ailleurs les actes par leurs résultats, comment méconnaître les heureux effets de la politique suivie en Italie pendant le cours des dix-huit années? Si Grégoire XVI ne réalisa qu'incomplétement, par ses édits du 5 octobre et du 8 novembre 1831, les réformes que lui conseilla la France dans un document solennel, il était écrit que toutes ces réformes seraient bientôt accomplies et dépassées, comme pour déplacer tous les torts, en les transportant du souverain aux sujets. Les généreux essais du successur de Grégoire sortirent d'une inspiration toute française. Pie IX valait pour nous deux cent mille hommes au-delà des Alpes, et son avénement consomma pour la France la conquête morale de l'Italie. Au moment où tomba la monarchie de 1830, elle voyait des institutions calquées sur les siennes établies à Turin, à Florence, à Naples, et prêtes à s'essayer là même où elles étaient d'une application impossible; l'Autriche était traquée sur tous les points de la péninsule, et la fortune de la France semblait lui préparer entre l'ordre ancien et l'ordre nouveau, entre les institutions décrépites et les périls révolutionnaires, un rôle de salutaire et suprême médiation. Les populations italiennes

l'imploraient contre les soldats du maréchal Radetzky, les cabinets contre les trames de lord Minto. La paix avait fait dépasser à la France les plus brillantes perspectives de la guerre, et sa pensée politique avait vaincu sans combat.

Dans la principale négociation entamée et si longtemps suivie par la France pour la conduite des affaires belges, le gouvernement de 1830 peut, avec une confiance égale, défier la controverse et arguer des résultats. La France de juillet, profitant de la révolution consommée à Bruxelles, avait déclaré qu'elle couvrirait la nationalité belge, et que, si elle renonçait à une extension de son propre territoire, elle ne permettrait à aucun prix le rétablissement de l'ancien royaume des Pays-Bas, élevé contre nous au jour de nos désastres. C'était imposer à l'Europe, sous la menace de la guerre, l'exclusion d'une dynastie encore désirée même en Belgique par un parti fort nombreux, et qui tenait par les liens les plus intimes aux trois maisons de Prusse, de Russie et d'Angleterre; c'était exiger de plus, aux lieu et place de la barrière élevée avec tant d'art par les négociateurs de 1815, l'érection d'un état faible, satellite obligé de la France, parlant sa langue, vivant de sa foi, s'inspirant de sa pensée, régi par les mêmes institutions, et manifestement appelé, en cas de collision européenne, à lui remettre les clefs des places formidables construites contre elle-même.

De tels avantages égalaient ceux qu'en d'autres temps on aurait pu se promettre d'une guerre heureuse. Ont-ils donc perdu leur prix parce qu'ils ont été conquis et sanctionnés par la paix? La Belgique, liée à la France par une jeune dynastie qu'une sainte princesse avait faite française, n'a-t-elle pas gravité durant dix-huit ans dans notre sphère politique? N'était-elle pas, au nord, l'avant-garde du système constitutionnel dont la France était l'âme, et sa neutralité sympathique n'était-elle pas pour les éventualités de l'avenir le gage de la sécurité de nos propres frontières? Enfin ne s'était-elle pas liée à nous par deux conventions commerciales dont il est juste de reconnaître que la France a plus profité qu'elle-même? Si jamais combinaison politique était en voie de répondre pour l'avenir aux espérances conçues, c'était assurément l'érection de cette libre et sage monarchie qui survit à celle qui l'enfanta, comme un honorable et consolant souvenir. Que si des résultats politiques amenés par cette combinaison elle-même on passe aux détails des longues négociations dont elle sortit, il faudra bien reconnaître que l'intérêt de la Belgique triompha de celui de la Hollande dans la plupart des transactions qui s'échelonnent durant une période de six années, depuis les *bases de séparation* et le traité du 15 novembre 1831 jusqu'à l'acte définitif signé, le 19 avril 1839, entre les plénipotentiaires belges et néerlan-

dais. Ceci a pu être méconnu dans l'ardeur et l'iniquité des luttes parlementaires, mais la vérité demeure acquise à l'histoire. Les Belges se sont plaints beaucoup, c'était peut-être leur droit; nos tribuns leur ont toujours donné raison, c'était certainement leur métier; mais, en dernière analyse, sur quelles bases s'est opérée la dissolution de cette communauté, qui soulevait tant de problèmes? Quel a été le résultat définitif de l'intérêt si chaleureux témoigné à la maison de Nassau par les principales dynasties de l'Europe? La Hollande, à laquelle les anciennes provinces autrichiennes des Pays-Bas avaient été attribuées en 1814, en échange de ses plus florissantes colonies, a perdu la totalité de ce riche territoire, et, relativement à l'état territorial existant en 1790, elle n'a reçu que quelques accroissemens sans importance dans le Limbourg. La Belgique a conservé la majeure partie du Luxembourg, province de la confédération germanique attribuée en 1815 à la maison de Nassau à titre de souveraineté particulière, en échange des quatre principautés nassauviennes cédées à la Prusse. Elle a obtenu de plus l'ancienne principauté ecclésiastique de Liége, à laquelle elle n'avait aucun droit, en partant de l'état antérieur à la révolution française. Enfin, pour prix de l'acquittement d'une portion de la dette hollandaise, la Belgique a reçu, sur le territoire et sur les eaux intérieures de la Hollande et dans ses colonies, des droits destinés à maintenir à son profit une grande partie des avantages attachés pour elle à l'établissement de l'ancien royaume des Pays-Bas.

A qui donc est demeuré le succès dans le cours de ces laborieuses négociations, interrompues par l'invasion hollandaise et l'anéantissement de presque toutes les forces militaires de la Belgique? Quoique ce pays, brusquement surpris par l'ennemi, n'ait dû son salut qu'à l'entrée d'une armée française, décidée et accomplie en vingt-quatre heures; quoique depuis cette funeste journée il ait vécu sous les perpétuelles menaces de la Hollande et par la protection de nos baïonnettes, a-t-il, dans la conférence de Londres, vu disparaître ses avantages dans la proportion de ses échecs? Que l'on compare les *bases de séparation* des 20 et 27 janvier 1831 acceptées sans observations par M. Laffitte et le traité du 15 novembre 1831 négocié sous l'administration de M. Casimir Périer, et l'on verra tout ce que la Belgique avait gagné, malgré les malheurs de ses armes et les imprudences de sa tribune, par le persistant patronage du pouvoir énergique et réparateur qui rassurait l'Europe depuis la date du 13 mars. Accuser de timidité le gouvernement qui, au mois d'août 1831, lançait une armée en Belgique sans consulter ses alliés, et qui la renvoyait l'année suivante pour opérer le siége d'Anvers; accuser d'impuissance le cabinet qui assura à la Belgique une situation assez favo-

rable pour que la Hollande persistât sept années à refuser d'accéder aux vingt-quatre articles, et pour qu'elle ne s'y décidât en 1838 que sous le coup d'une ruine imminente, — c'est assurément faire preuve, ou de beaucoup de mauvaise foi, ou de beaucoup d'ignorance. Et, lorsqu'on songe à la carrière diplomatique que la Providence gardait aux hommes desquels émanaient alors ces reproches, on céderait vraiment à la tentation de les écraser sous ce contraste, si la pensée de leurs malheurs ne devait les protéger contre le souvenir de leurs injustices.

La résolution au service d'une pensée pacifique et l'audace dans la modération, tel fut le caractère constant de la politique d'un ministre qui, sans avoir ni l'instinct ni la mission des grandes choses, eut du moins l'inappréciable fortune de préserver son pays de grandes calamités. La même inspiration qui jetait une armée française en Belgique pour y prévenir un incendie européen, et qui plaçait le drapeau de la France à Ancône pour contenir l'Autriche sans l'attaquer, amenait sa flotte à forcer à coups de canon la barre du Tage. En Portugal, comme en Italie, la France imposait l'observation du droit des gens et des traités, sans dépasser même contre dom Miguel, malgré les incitations violentes de l'opposition, la mesure commandée par le respect des nationalités étrangères et des gouvernemens indépendans.

Mais c'était surtout dans l'administration intérieure que cette politique se déployait avec une fière rudesse. Toujours renfermé dans la légalité constitutionnelle, sachant demander néanmoins à la répression et à la loi tout ce qu'elles pouvaient donner, Casimir Périer renvoyait enfin aux perturbateurs du repos public la terreur qu'ils avaient si longtemps inspirée à la France. A Lyon, il mitraillait l'émeute qu'avait laissée grandir la complaisance d'une administration inspirée par l'esprit du cabinet précédent; à Paris, il jetait résolument sa démission à la chambre qui, dans la nomination de son bureau, avait paru hésiter entre lui et M. Laffitte; puis, sur l'annonce de l'entrée du prince d'Orange en Belgique, il reprenait spontanément son portefeuille, et conquérait, par ce double témoignage de désintéressement et d'énergie, une indestructible majorité. C'était là le gouvernement représentatif dans sa vérité et dans sa grandeur, tel que les deux Pitt l'ont montré à l'Angleterre, et tel qu'il nous est donné de l'y revoir encore lorsqu'un péril public y surexcite le sentiment national. Casimir Périer conquit l'opinion à sa pensée politique comme il avait reconquis le territoire à l'ordre et à la loi : il ne prit des armes que dans la constitution, mais il n'hésita pas à en faire un usage parfois terrible, ne redoutant point les haines et paraissant quelquefois les rechercher. S'il mourut à la peine, il mourut vainqueur, mépri-

sant dans le cours de sa lente agonie les clameurs d'une tribune qu'il avait su dompter moins par sa parole que par ses actes, quoique les niais y vinssent opiniâtrément faire la courte échelle aux factieux. Aux violences de la presse et aux prédications incendiaires, il opposa la loi sur les crieurs publics et l'action des tribunaux; aux déclamations parlementaires, il opposa de grossières et perpétuelles contradictions entre les discours et la conduite; il montra l'opposition condamnée par le sentiment public à professer le respect de la paix, lorsqu'elle réclamait chaque jour des mesures dont la guerre était la manifeste conséquence, et son brusque bon sens plaça des adversaires plus habiles, mais moins convaincus que lui-même, dans l'alternative de nier le but auquel ils tendaient pour ne pas alarmer le pays, ou de le confesser audacieusement avec la certitude de provoquer contre eux une réaction universelle.

Lorsqu'au mois de mai 1832, Casimir Périer mourut épuisé de colère et de lutte, la monarchie de la branche cadette était fondée, et la bourgeoisie française avait enfin pris possession incontestée de cette puissance publique à laquelle elle aspirait avec une ardeur si impatiente depuis la première assemblée des notables. Tenant l'ancienne aristocratie pour anéantie et la démocratie pour impuissante, en pleine jouissance des formes politiques proclamées par elle comme les meilleures, la bourgeoisie n'allait plus avoir à combattre que contre elle-même, car l'opposition parlementaire représentait en réalité les mêmes intérêts sociaux que ceux de l'opinion dominante, et il n'y avait guère de différence entre l'éducation du parti conservateur et celle du parti qui aspirait alors à la dénomination de progressiste. Ici s'ouvrait donc une phase toute nouvelle dans l'existence politique de cette classe puissante et nombreuse. La bourgeoisie allait exercer le pouvoir avec les habitudes d'esprit que le scepticisme philosophique avait imprimées à la génération antérieure, et que l'ère révolutionnaire avait renforcées pour la génération présente; elle allait tenter l'établissement d'un gouvernement libre sans croyances religieuses, sans traditions domestiques, sans indépendance personnelle, et aborder la vie publique sous l'influence des vanités jalouses qui, chez ses chefs même les plus illustres, s'élevaient rarement jusqu'à la hauteur de l'ambition. A défaut d'ennemis, elle allait rencontrer devant elle ses propres faiblesses, épreuve nouvelle dont nous aurons à retracer les phases diverses et les périlleuses difficultés.

LOUIS DE CARNÉ.

UN ROMAN PROTESTANT

ET

UN ROMAN CATHOLIQUE

EN ANGLETERRE.

Villette, by Currer Bell.[1] — *Lady-Bird,* by lady Georgiana Fullerton.[2]

Un critique anglais d'un goût très délicat, sir James Mackintosh, observait, il y a longtemps, qu'une des influences les plus intéressantes du roman a été d'ouvrir au génie des femmes une sphère élevée dans la littérature. Comme les romans sont lus surtout par les femmes, il paraît d'abord fort juste qu'elles fassent un peu, pour leur part, les frais de ce genre d'amusement. D'ailleurs les femmes sentent beaucoup, ou observent beaucoup : nous sommes les prétextes de leurs passions, ou nous leur donnons la comédie; or la sensibilité et l'observation sont les deux principales qualités du romancier. Enfin les femmes qui ont de l'esprit s'ennuient immensément. L'ennui est un des grands moteurs des actions humaines; l'ennui fait souvent les héros. Mais que peuvent faire les femmes qui ont de l'esprit, qui ont connu la passion, qui ont observé et qui s'ennuient?

Et que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?

Écrire un roman est une assez agréable songerie. Il n'est donc point surprenant de voir aujourd'hui les femmes s'emparer du ro-

(1) 3 vol. London, Smith, Elder et C°, 65, Cornhill.
(2) 2 vol. in-18, Paris, Reinwald, rue des Saints-Pères, 15.

man, et y régner en plus grand nombre au moins, sinon avec plus d'éclat, qu'aux jours de Mlle Scudéry et de Mme de La Fayette.

Voici, par exemple, deux œuvres remarquables qui viennent de paraître en même temps à Londres, *Villette* et *Lady-Bird*. Elles ont pour auteurs deux femmes qui se sont placées depuis plusieurs années au premier rang parmi celles qui écrivent des romans : l'une, la mère de *Villette*, se cache sous le pseudonyme de Currer Bell; est-il trop indiscret de l'appeler une fois en public par son nom, miss Bronty? L'autre, lady Georgiana Fullerton, fille du comte Granville, qui a occupé si longtemps à Paris l'ambassade d'Angleterre, était bien connue de la société en France avant d'avoir attaché à son nom la célébrité littéraire. Currer Bell est l'auteur de *Jane Eyre* et de *Shirley*, dont nous avons rendu compte ici même; les œuvres antérieures de lady Fullerton sont *Ellen Middleton* et *Grantley Manor*, qui ont été traduits en français. Ces deux romans, *Villette*, *Lady-Bird*, sont donc chacun le troisième ouvrage de dames dont les productions méritent d'éveiller la curiosité; c'est là tout ce qu'ils ont de commun.

Il ne saurait y avoir en effet de plus complet et de plus piquant contraste que celui que présentent *Villette* et *Lady-Bird*, le talent de Currer Bell et le talent de lady Fullerton. Le contraste est partout, dans le fonds et les situations des deux romans, dans la manière, le style, l'esprit et les tendances des deux écrivains. Currer Bell affecte de placer ses romans dans la vie bourgeoise, elle recherche les réalités arides et grises de la vie, elle retrace les accidens des existences mal loties, médiocres, laborieuses; c'est un romancier des classes moyennes. Sans y mettre de prétention, lady Fullerton prend ses héros et promène ses aventures dans les régions élevées et brillantes de la société; elle reste, malgré le but religieux qu'elle poursuit, un romancier de *high life*. La manière de Currer Bell est âpre, tourmentée, un peu sauvage; l'auteur de *Villette* est minutieux dans les détails, quoique brusque et fantasque dans la façon dont il les groupe; son récit est haché, les scènes de son drame sont disposées avec une habileté qui se déguise sous le dédain du lieu commun et du convenu, et par l'art des combinaisons, des contrastes, il sait répandre sur les accidens les plus vulgaires de la vie réelle une couleur étrange et romanesque. Lady Fullerton n'a aucune de ces singularités préméditées, aucun de ces parti-pris; elle ne court pas après des effets nouveaux; elle se laisse aller sans effort au courant d'une imagination facile et gracieuse, échauffée d'une sensibilité expansive. Currer Bell a la phrase brisée, capricieuse; sa langue, suivant le mot anglais, est plus *idiomatique*, c'est-à-dire plus saxonne par les mots et les tournures. Lady Fullerton a la période unie, har-

monieuse et coulante; sa langue et sa phrase se rapprochent davantage du génie français. La différence est plus saisissante encore dans la nature et les tendances morales de ces deux femmes distinguées. Currer Bell a un mélange d'ardeur contenue et d'ironie, une sorte de force virile; les luttes où elle se plaît sont celles où l'individu abandonné à lui-même, seul, n'a pour se défendre que son énergie intime; elle ne raconte que les combats de la volonté et les victoires de la liberté; elle prêche avec un orgueil de Titan la force morale de l'âme humaine; il y a dans ses livres la vigueur et l'originalité, jamais les larmes; elle étonne, elle intéresse, mais elle n'attendrit pas; elle est protestante jusqu'à la dernière fibre du cœur. Lady Fullerton est au contraire une âme féminine; elle est de celles qui ont été transpercées par le glaive des tendresses religieuses, *cujus animam gementem pertransivit gladius*. Elle connaît, on le voit bien au charme avec lequel elle sait les peindre, les curiosités fiévreuses de la jeunesse et de la beauté qui aspirent en un seul désir tous les enchantemens de la vie, et ces novices ambitions de l'âme qui croit pouvoir conquérir ici-bas le bonheur; mais elle ne raconte que les catastrophes tragiques de la présomption humaine : elle humilie et attendrit l'orgueil, la volonté et la liberté de l'homme sous la main de Dieu, pour relever l'homme par la religion; les héros superbes de ses romans, elle les brise par le malheur, elle les transforme par l'aveu de leur erreur et le repentir; elle est, sans affectation et sans bigoterie, toute pénétrée de la grâce du prosélytisme catholique.

On va suivre ce contraste dans l'analyse des deux romans. Je commence par *Villette* et par Currer Bell.

I.

On est dans une petite ville d'Angleterre. L'héroïne de *Villette*, Lucy Snowe, est venue passer quelques mois chez sa marraine, Mme Bretton. Lucy Snowe est une jeune fille silencieuse, qui couve en dedans ses impressions. Elle aime la calme maison de sa marraine : vastes et paisibles appartemens, meubles bien en ordre et bien tenus, grandes fenêtres aux vitres claires et luisantes, un balcon qui s'ouvre sur une belle rue antique, sans bruits, et dont le pavé a ce lustre particulier de propreté qui fait qu'à voir les rues des petites villes, on croirait qu'il y règne un perpétuel dimanche. Mme Bretton est une veuve aisée, une matrone toujours bonne et encore fraîche et belle; son fils unique, Graham Bretton, est un grand, robuste et jovial garçon qui est en train de terminer ses études. Lucy Snowe vient deux fois par an chez sa marraine, et c'est pour elle un temps

de fête, quoiqu'il soit visible à sa modeste réserve qu'elle se sent là dans un milieu plus élevé que sa condition ordinaire. Ce tranquille intérieur reçoit un beau jour une nouvelle hôtesse. Un M. Home, qui a récemment perdu sa femme, une femme dissipée, folle de plaisirs, et qui va partir pour un voyage, vient confier sa petite fille à son amie, Mme Bretton. Curieux et intéressant petit être, cette enfant!

— Comment vous appelle-t-on?

— Missy.

— Mais vous avez un autre nom?

— Papa m'appelle Polly.

Polly est une petite enfant jolie, délicate, frêle, une miniature. Elle a un sérieux d'intelligence et de manières et une précocité de sentiment qui amusent et qui touchent. C'est une charmante poupée sentimentale, avec des airs de petite femme. Elle aime passionnément son père, et l'on croit qu'elle ne se consolera jamais de son départ; mais peu à peu elle reporte sur John Graham le trésor d'affection et de sensibilité qui échauffe son petit cœur. Elle sert de joujou à l'écolier rieur, qui la lutine et qui la caresse. Graham l'enlève comme une plume, la fait pirouetter ou la balance au-dessus de sa tête; Graham lui prête ses livres illustrés et lui fait réciter des vers; Graham la fait monter sur son poney. Polly a mille gentilles sollicitudes pour Graham, auxquelles souvent l'insouciant garçon ne prend pas garde; alors Polly est malheureuse, et, quand Graham travaille le soir au salon, elle se blottit à ses pieds comme un épagneul, épiant un regard sans l'obtenir. Enfin, lorsque M. Home vient enlever sa fille pour la conduire sur le continent, la douleur de Polly, plus contenue, n'est pas moins vive au fond que lorsqu'on l'a amenée dans cette maison, qui n'est plus pour elle étrangère. Lucy Snowe a vu et compris seule peut-être ces scènes de sentimentalité enfantine. Elle n'y joue d'autre rôle que de consoler cette singulière et gracieuse Polly; mais ces souvenirs restent dans sa mémoire comme les plus frais tableaux de son enfance, et c'est par-là qu'elle commence son récit, car *Villette*, comme la *Jane Eyre* du même auteur, est une autobiographie.

Huit années après, Lucy Snowe entre dans les épreuves de la vie. Par un accident qu'elle n'explique pas, elle se trouve réduite à se suffire à elle-même. Elle est seule depuis longtemps; des circonstances indépendantes de sa volonté ont interrompu ses relations avec Mme Bretton. Elle a d'ailleurs entendu dire que Mme Bretton et son fils, qui a pris une profession libérale, ont quitté leur petite ville pour Londres. Dans sa pénurie, Lucy Snowe est forcée d'accepter une place de demoiselle de compagnie ou plutôt de garde-malade auprès d'une riche vieille fille. C'est une triste existence que mène

là Lucy, attelée à la vieille demoiselle souffrante et maniaque. Une nuit, la malade sembla comprendre ce qu'il y avait de cruel et de misérable dans la vie de la jeune fille qu'elle faisait esclave de ses maux : elle en eut comme un repentir et promit à Lucy d'assurer son avenir; mais le lendemain la malade fut trouvée morte dans son lit. Lucy resta sans place, et pour toutes ressources avec quinze guinées, montant de ses économies. Sans parens, sans amis, que faire? Lucy a d'abord l'idée d'aller chercher fortune à Londres. Arrivée dans la grande ville, étourdie du mouvement et du bruit de la Cité, où elle est descendue, une pensée plus audacieuse lui traverse l'esprit. Elle a entendu dire que, sur le continent, les familles riches prennent des bonnes anglaises pour apprendre l'anglais à leurs enfans; Lucy ne sait que sa langue; n'importe, elle arrête sa place sur un paquebot et se jette dans l'inconnu, confiant sa vie au hasard. Il y a du sang de Robinson Crusoé chez tous les Anglais.

Où va Lucy Snowe? à Bouemarine : c'est le nom que Currer Bell donne à Ostende. Elle appelle la Belgique Labassecour, les Belges Labassecouriens, et Bruxelles Villette, genre de plaisanterie d'un goût très contestable, mais accepté en Angleterre. Il faudrait passer sur la traversée de Lucy et sur les premiers incidens de son arrivée, si elle ne faisait sur le paquebot une rencontre qui se lie à la suite du roman. C'est une jeune fille qui voyage seule, comme Lucy, Mlle Ginevra Fanshawe, jolie étourdie de dix-sept ans, type assez vrai. Parmi les jeunes Anglaises qui courent le continent, il y a beaucoup de ces Ginevras. Les jeunes Anglaises de moyenne condition qui viennent vivre parmi nous font parfois un singulier mélange de la liberté que les mœurs accordent aux jeunes filles en Angleterre et des amusemens qu'offre le continent; Ginevra en est un exemple. Elle appartient à une famille qui, sans fortune, mène grand train à Londres, et qui cherche à bien marier ses filles sans les doter. Un oncle, homme du monde, M. de Bassompierre, s'est chargé de pourvoir à l'éducation de Ginevra. La jeune évaporée a été déjà dans je ne sais combien de maisons d'éducation étrangères. Elle a tour à tour passé par la France, l'Allemagne, la Belgique. « Avec tout cela, je ne sais rien, dit-elle à Lucy Snowe avec sa légèreté ingénue, rien au monde : je joue du piano et je danse bien, voilà tout; ah! je parle l'allemand et le français, mais j'écris si mal l'anglais! Par-dessus le marché, j'ai oublié ma religion. On m'appelle protestante, vous savez, mais je ne suis pas sûre de l'être. Je ne sais pas bien quelle est la différence entre le catholicisme et le protestantisme; mais je m'en moque. J'étais luthérienne à Bonn, — la chère ville, la charmante ville! — où il y a tant de beaux étudians. Toutes les jolies filles dans notre pensionnat avaient leurs admira-

teurs. Ils savaient les heures où nous sortions, et à la promenade, quand ils passaient près de nous : *Schönes Mädchen*, disaient-ils. J'étais excessivement heureuse à Bonn! » Ginevra retourne, moitié plaisantant et moitié maugréant, dans son nouveau pensionnat à Villette. « Le pensionnat est affreux, dit-elle; mais il y a quelques familles anglaises distinguées à Villette, et je sors tous les dimanches. J'envoie les maîtresses et les professeurs *au diable* (vous savez, ça ne se dit pas en anglais; mais en français ça fait très bien). » Elle ne rêve que bals, soirées, grand monde et amoureux. Parmi son babil, elle dit à Lucy Snowe qu'une dame de Villette, Mme Beck, cherchait dernièrement une bonne anglaise pour ses filles. Lucy Snowe a retenu ce nom; à son arrivée à Villette, elle va frapper à la porte de Mme Beck, où elle est admise.

C'est ici que le roman commence véritablement. La maison de Mme Beck, qui tient un des premiers pensionnats de la ville, en est le théâtre. Quel monde que ce pensionnat! Je n'aurais point cru, avant de lire le roman de Currer Bell, qu'il fût possible d'intéresser pendant plusieurs heures avec des salles d'étude et leur affreux parfum de papier et d'encre, des dortoirs de pensionnaires et un jardin de récréation pour fond de tableau, avec des sous-maîtresses et des professeurs de littérature pour personnages.

Il faut d'abord se bien représenter le monde où vient tomber la jeune et pauvre Anglaise, et où va se développer son âme et se heurter son caractère. Le premier personnage de la maison est naturellement Mme Beck : une veuve encore d'âge à prétention et de figure avenante, avec des qualités de gouvernement qui en feraient une parfaite abbesse; douce et ferme, pleine de ménagemens, de réserve et de politique; rompue à cette diplomatie de directrice de jeunes filles qui subordonne l'éducation des enfans qui lui sont confiées aux goûts, aux préjugés, aux vanités des parens; vigilante et discrète, ayant l'œil ouvert pour tout voir, l'oreille tendue pour tout écouter, le génie du mystère pour tout voiler; partout invisible et présente, apparaissant toujours aux momens délicats en glissant sur ses pantoufles enchantées de la magie du silence; épiant sans cesse et ne heurtant jamais, enveloppant et liant ses sous-maîtresses de sa surveillance, en leur laissant les apparences de la liberté. A côté de Mme Beck est un de ces personnages à moitié disgracieux, attrayans à demi, à contrastes et à surprises comme les aime Currer Bell : c'est Paul Carlos Emmanuel, *Monsieur*, comme on l'appelle avec terreur ou avec respect dans la maison. *Monsieur* est le cousin de madame; il est le ministre de l'instruction publique dans le gouvernement de Mme Beck, un vrai despote, Napoléon maître d'étude. C'est un petit homme de quarante ans, au front large et blême, carrément dessiné par ses che-

veux ras, à la joue amaigrie, au regard vif et plongeant, aux allures brusques et dominatrices : nature de travail, de lutte, éclatant de feu sous sa rude écorce, dont l'abord provoque à la révolte, et dont l'ascendant s'impose. Parmi les pensionnaires de Mme Beck, Lucy Snowe retrouve sa connaissance du paquebot, la jolie et folle Ginevra Fanshawe. Lucy Snowe est la confidente amusée et grondeuse des caquets et des amourettes de la mondaine pensionnaire : la coquette a deux amans, un Anglais, bon et beau jeune homme, qui la protége de ses sollicitudes, mais qu'elle n'aime pas parce qu'il n'est pas noble, qu'il est médecin et s'appelle le docteur John tout court; elle lui préfère un jeune colonel, dandy de Labassecour, qui se nomme le comte du Hamal, et qui jette à Ginevra, par-dessus les murs du jardin, des lettres où il appelle Lucy «une véritable bégueule britannique, brusque et rude comme un vieux caporal de grenadiers et revêche comme une religieuse.» Les vanités étourdies de sa compatriote aident Lucy à s'acclimater dans le pensionnat de la rue Fossette. Elle a bientôt appris le français, et Mme Beck la charge de l'enseignement de l'anglais, et l'élève à la dignité de sous-maîtresse.

Pendant les premiers mois de son séjour à Villette, Lucy n'a guère le temps de retomber sur elle-même et de ressentir sa solitude morale. Elle est occupée de toutes façons : par les travaux qu'elle fait sur elle-même pour s'instruire, par la nouveauté du petit monde si extraordinaire pour elle où elle est obligée de vivre, par l'animation de ces jeunes et jolies têtes qui s'ébattent autour d'elle. Elle observe avec une curiosité surprise le gouvernement de cette communauté enfantine et féminine; elle y découvre à mille détails l'influence d'un esprit religieux tout opposé à celui qui a formé son âme. M. Emmanuel, avec ses brusqueries impérieuses et ses interrogations soudaines par lesquelles il semble vouloir fouiller le secret de son cœur protestant, lui semble représenter le génie du catholicisme dominateur; la vermeille Mme Beck, avec son souriant et discret espionnage, lui apparaît comme une émanation du génie jésuite. Tout cela étonne, révolte et intéresse son esprit. Les coquetteries et les intrigues de Ginevra, les visites d'un des amoureux de Mlle Fanshawe, le docteur John, qui s'introduit comme médecin dans la maison, la mission affectueuse que le docteur John lui donne avec prière de veiller sur la belle enfant et de la défendre contre ses étourderies, récréent son imagination. Dans le jardin réservé, tout paré des verdures et des fleurs de l'été, sous les vieux arbres et les tonnelles de jasmin et de vignes, le long des allées sablées, qui s'arrêtent aux grands murs couverts de plantes échevelées, elle promène ses méditations et ses rêveries; puis sur cette maison, qui a été autrefois un couvent, plane une légende de nonne voilée qui pique en elle le sentiment du mer-

veilleux, car elle a cru entrevoir elle-même une fois le fantôme de la nonne. Lucy avait eu aussi son succès mondain : dans une fête, donnée par Mme Beck, elle a joué un rôle dans un vaudeville aux applaudissemens d'un public d'élite; mais les vacances arrivent. Tout ce monde se disperse : Ginevra part pour le midi de la France avec une famille de touristes; Mme Beck va aux eaux. Lucy reste seule dans la maison de la rue Fossette. L'isolement la rejette dans les réflexions amères sur sa destinée. Elle a peur, elle a froid au cœur; elle s'abat, elle se désespère. Ce néant d'affections, cette sécheresse morale dans lesquels ses nerfs se déchirent, et son jeune sang fermente, lui donnent par momens des fièvres, des délires, des frénésies. C'est une de ces crises qu'elle décrit de la façon suivante :

« Un soir, et ce soir-là je n'avais pas le délire, j'étais dans mon bon sens, — je me levai, je m'habillai moi-même, faible et chancelante. Je ne pouvais supporter plus longtemps la solitude et l'immobilité du long dortoir. Les lits blancs prenaient des airs de spectres et de fantômes, les couronnes qui les surmontaient ressemblaient à des têtes de mort énormes desséchées et blanchies par le soleil, — des rêves morts d'un ancien monde et d'une race plus puissante étaient gelés dans leurs grands orbites ouverts. Ce soir, plus fortement que jamais éclatait dans mon âme la conviction que le destin était de pierre, et l'espérance une fausse idole, — aveugle, insensible, au cœur de granit. Je sentais aussi que l'épreuve à laquelle Dieu m'avait soumise était arrivée à sa dernière crise, et devait être renversée par mes mains brûlantes, faibles, tremblantes qu'elles étaient. Il pleuvait encore, et le vent soufflait, mais avec moins de rage, il me semblait, que durant la journée. Le crépuscule tombait, et son influence me paraissait compatissante; de la croisée, je voyais venir les nuages de la nuit, roulant bas comme des drapeaux dont les plis retombent mollement gonflés; il me semblait qu'à cette heure il y avait affection et tristesse là-haut dans le ciel pour toute peine soufferte en bas sur la terre. Le poids de mon horrible rêve s'allégea; cette insupportable pensée de n'être plus aimée, de n'être plus réclamée de personne céda presque à l'espérance contraire. J'étais sûre que cette espérance brillerait plus claire, si je sortais de dessous ce toit qui m'étouffait comme le couvercle d'une tombe, et si j'allais me promener hors de la ville, dans les champs. Couverte d'un manteau, je sortis. En passant devant une église, les cloches m'arrêtèrent; elles semblaient m'inviter au *salut*, et j'entrai. Un rite solennel, le spectacle de tout culte sincère, un appel quelconque à Dieu, venaient à moi en cet instant comme la nourriture à un affamé. Je m'agenouillai avec les autres sur la pierre. C'était une vieille église dont la lumière du soir, filtrée par les vitraux, empourprait les ombres.

« Il y avait peu de fidèles assemblés, et quand le *salut* fut fini, la plupart s'en allèrent. Je m'aperçus bientôt que les autres restaient pour se confesser. Je ne bougeai pas. Les portes de l'église furent soigneusement fermées, un saint repos descendit sur nous, et une ombre solennelle nous entoura. Après un moment de recueillement et de prière, une pénitente s'approcha du con-

fessional. J'observais. Elle murmura son aveu, elle revint consolée. Une autre entra, puis une autre. Une dame pâle, agenouillée près de moi, me dit à voix basse et avec douceur : — Allez maintenant, je ne suis pas encore prête.

« Machinalement obéissante, je me levai et j'allai. Je savais ce que j'étais sur le point de faire; ma pensée, rapide comme l'éclair, en vit la portée. Cette action ne pouvait me rendre plus malheureuse, elle pouvait me soulager.

« Le prêtre dans le confessional ne tourna pas ses yeux sur moi, seulement il inclina son oreille vers mes lèvres. Ce pouvait être un brave homme, mais ce devoir était devenu pour lui une sorte de forme, il l'accomplissait avec le flegme de l'habitude. J'hésitai, j'ignorais les formules de la confession. Au lieu de commencer par le prélude ordinaire, je dis : — Mon père, je suis protestante.

« Il se retourna droit vers moi. Ce n'était pas un prêtre du pays. Ceux-là ont presque toujours quelque chose de bas dans la physionomie. Je vis à son profil et à son front qu'il était Français. Quoique gris de cheveux et avancé en âge, il ne manquait, me semblait-il, ni de sensibilité ni d'intelligence. Il me demanda avec bienveillance pourquoi, étant protestante, je venais à lui.

« Je lui dis que je périssais faute d'un mot d'avis et d'un accent de consolation. J'avais vécu quelques semaines presque seule; j'avais été malade; j'avais eu un poids d'affliction sur l'âme dont je ne pouvais plus supporter l'accablement.

« — Est-ce un péché, un crime? demanda-t-il en sursaut.

« Je le rassurai sur ce point, et je lui montrai aussi bien que je pus ce que mon âme avait éprouvé.

« Il paraissait assiégé de pensées, surpris, embarrassé.

« — Vous me prenez à l'improviste, dit-il; je n'ai jamais eu à considérer de situation comme la vôtre. Dans les cas ordinaires, nous savons notre routine et nous sommes préparés; mais ceci fait une grande brèche dans la voie habituelle de la confession. Je n'ai pas d'avis prêt pour cette circonstance.

« Je m'attendais à cela; mais le simple soulagement d'avoir pu m'épancher dans une oreille humaine et sensible, d'avoir pu répandre au dehors une portion de la peine depuis si longtemps accumulée et fermentée dans un cœur où elle ne pourrait plus se refouler, m'avait fait du bien. J'étais déjà consolée.

« — Dois-je m'en aller, mon père? lui demandai-je, le voyant silencieux.

« — Ma fille, me dit-il avec douceur (et je suis sûre que c'était une âme tendre, il avait la compassion dans le regard), pour le moment, il vaut mieux que vous alliez; mais je vous assure que vos paroles m'ont frappé. La confession, comme toute chose, est exposée à devenir une formalité triviale. Vous êtes venue et vous avez répandu votre cœur, chose rare. Je voudrais réfléchir à votre position et la méditer dans la prière. Si vous étiez de notre foi, je saurais ce que j'aurais à vous dire. Une âme si agitée ne peut trouver le repos qu'au sein de la retraite et dans les pratiques ponctuelles de la piété. Les saints ont conduit dans la voie de la perfection des âmes comme la vôtre par la pénitence, le renoncement de soi et les bonnes œuvres. Les larmes leur sont données ici-bas pour nourriture et pour breuvage, le pain et l'eau de l'affliction. Leur récompense est après cette vie. Je suis convaincu que les impressions qui vous torturent sont des messagers de Dieu pour vous rame-

ner à la véritable église. Vous étiez faite pour notre foi; croyez que notre foi seule peut vous secourir et vous guérir. Le protestantisme est trop sec, trop froid, trop prosaïque pour vous. Plus j'envisage cette affaire, mieux je vois qu'elle sort de la règle commune des choses. Pour rien au monde, je ne voudrais vous perdre de vue; allez, ma fille, quant à présent, mais revenez me voir.

« Je me levai et le remerciai. Je me retirais, lorsqu'il me fit signe de revenir.

« — Vous ne viendrez pas dans cette église, me dit-il, je vois que vous êtes malade, et cette église est trop froide. Venez me voir chez moi. Je demeure (et il me donna son adresse). Soyez-y demain à dix heures.

« Je ne répondis à ce rendez-vous qu'en m'inclinant. Je baissai mon voile, je rassemblai mon manteau et je partis. Avais-je l'intention, supposez-vous, de m'aventurer encore une fois auprès du digne prêtre? Pas plus que de traverser la fournaise de Babylone. Ce prêtre avait des armes qui pouvaient agir sur moi : il était tendre d'une sentimentalité française, à la douceur de laquelle je savais n'être point impénétrable. Il n'y avait rien en moi qui eût pu me donner la force de résister. Si j'étais allée à lui, il m'aurait montré tout ce qu'il y a de tendre, de consolant et de gentil dans l'honnête superstition papiste; puis il aurait essayé de me lier, de me pousser, de m'éperonner au zèle des bonnes œuvres. Je sais comment tout cela aurait fini. Si j'étais allée rue des Mages, n° 10, le jour convenu, il se pourrait bien qu'aujourd'hui, au lieu d'écrire ce récit hérétique, je fusse à compter les grains de mon chapelet dans la cellule d'un certain couvent de carmélites, sur le boulevard de Crécy, à Villette.

« Le crépuscule s'était éteint dans la nuit, les réverbères avaient été allumés avant que je ne sortisse de la sombre église. Il m'était possible maintenant de retourner à la rue Fossette; mais je m'étais engagée dans une partie de la ville qui m'était inconnue : c'était le vieux quartier, plein de rues étroites, bordées de maisons pittoresques, anciennes, effondrées. J'étais trop faible pour réagir, trop insouciante de ma santé pour être prudente. Je m'embarrassai et me noyai dans un réseau de tours et retours inconnus. J'étais perdue, et je n'avais pas assez de résolution pour demander mon chemin à un passant.

« La tempête, qui s'était un peu ralentie au coucher du soleil, rattrapait maintenant le temps perdu. Le vent courait et tonnait horizontalement du nord-ouest; il emportait la pluie comme une poussière, et lançait par moment des grêlons comme les plombs d'un fusil. Il était froid et me perçait. Je baissais la tête pour l'affronter, mais il me repoussait. Le cœur ne me manqua pas dans cette lutte; j'aurais voulu pouvoir voler et monter sur l'ouragan, étendre et reposer mes ailes sur sa force, aller à sa course et m'emporter où il se précipitait. Au milieu de ce rêve, je me sentis tout à coup froidir et faiblir de plus en plus. J'essayai d'atteindre le porche d'un grand édifice tout près de là; mais la massive façade et la tour géante s'obscurcirent et s'évanouirent à mon regard. Au lieu de tomber sur les marches, comme je voulais, il me sembla que je plongeais, la tête en bas, au fond d'un précipice. Je ne me souviens plus du reste. »

Lucy se réveille de son évanouissement dans une jolie chambre où

tout lui rappelle, comme en un rêve, d'anciens et heureux souvenirs, au milieu des douces visions du temps passé, *auld lang syne*. Elle a été ramassée évanouie par le docteur John, qui l'a fait transporter dans la belle maison de campagne qu'il habite à une lieue de la ville. Or le docteur John n'est autre que Graham Bretton, le camarade d'enfance de Lucy. Mme Bretton, toujours bonne, toujours fraîche, a quitté aussi l'Angleterre, et est venue tenir la maison de son fils. La reconnaissance a lieu à travers de gracieuses scènes. Lucy est entourée de soins. La convalescence de sa santé et de son âme se fait à la campagne entre la bonne Mme Bretton et l'affectueux et brillant docteur. Lucy renaît et reverdit, non pas comme une catholique dans le confessionnal qui mène aux carmélites, mais dans un intérieur riant qui réconcilie avec la vie. « Lorsque j'eus dit mes prières, dit-elle, et lorsque je me fus déshabillée et couchée, je sentis que j'avais encore des amis, des amis qui n'étaient pas, il est vrai, animés pour moi d'un attachement véhément, qui ne m'offraient pas la tendre consolation d'une union tout à fait assortie, desquels il ne fallait par conséquent attendre qu'une affection modérée, mais vers qui mon cœur s'attendrissait et s'emportait en élans de reconnaissance que je priais parfois ma raison de tempérer. « Faites, la suppliais-je, que je ne pense pas trop à eux, trop souvent, avec trop de tendresse; que je me contente de quelques gouttes de cette onde vivante, que je ne me plonge pas, trop altérée, vers ces eaux bien venues, que mon imagination ne se trompe pas à y chercher une saveur plus douce qu'on n'en peut trouver aux sources terrestres. Oh! plaise à Dieu que je puisse me sentir assez soutenue par des rapports avec eux, accidentels, rares, courts, tranquilles! » Et, en répétant ce dernier mot, je me retournai sur mon oreiller, et, en le répétant encore, j'arrosai mon oreiller de larmes. » Curieuse résistance de cette âme souffrante aux premières brises du bonheur! Il y a là un singulier phénomène de psychologie protestante que je laisse encore exposer à Currer Bell. « Ces combats avec le caractère naturel, l'inclination forte et native du cœur, peuvent sembler futiles et stériles, mais à la fin ils font du bien. Ils tendent, quoique lentement, à donner aux actions, à la conduite le tour que la raison approuve, et auquel trop souvent le sentiment s'oppose; ils font certainement une différence dans la tenue générale de la vie, et contribuent à la rendre mieux réglée, plus égale, plus tranquille à la surface, et c'est sur la surface seule que tombe le regard humain. Quant à ce qui est dessous, abandonnez-le à Dieu. L'homme, votre égal, faible comme vous et qui n'est pas fait pour être votre juge, n'a rien à y voir; portez-le à votre Créateur, montrez-lui les secrets de l'esprit qu'il vous a donné, demandez-lui la façon de supporter les peines auxquelles il vous a soumis, age-

nouillez-vous en sa présence, et demandez-lui avec foi la lumière dans vos ténèbres, la force dans vos pitoyables faiblesses, la patience dans vos peines extrêmes. Il viendra certainement une heure, quoique peut-être ce ne soit pas la *vôtre*, où les eaux suspendues couleront, où, sous une forme qui ne sera peut-être pas celle que vous aviez rêvée, que votre cœur aimait et pour laquelle il avait saigné, l'ange de la guérison descendra vers vous. Le paralytique et l'aveugle, le muet et le possédé seront conduits à la sainte piscine. Messager du ciel, viens vite! » C'est ainsi que cette jeune âme, qui veut arriver au gouvernement d'elle-même, proteste contre l'agonie de délaissement et les spasmes de désolation qui l'ont jetée un soir haletante et fiévreuse dans un confessionnal. Tu te trompais, vieux prêtre, quand tu croyais à ses agitations qu'elle était de ces grandes désespérées qui ne trouvent le repos que dans l'humilité et l'obéissance catholiques : elle est pour cela trop savante à s'analyser, trop habile à se discipliner par la raison, trop fière et trop ferme dans sa frêle enveloppe de jeune fille; elle est protestante, elle ne peut être autre chose.

Le roman n'est plus, à partir de ce moment, que l'histoire de la végétation et de la floraison laborieuse de cette âme protestante. L'époque la plus agréable de cette histoire est celle qui suit le renouvellement des relations de Lucy avec la famille Bretton. Lucy est comme un garçon pour Graham; il la traite en camarade, la récrée, la conduit dans les musées, au concert, au théâtre, a des entretiens virils et fantasques avec elle; mais Lucy se laisse gagner par un sentiment plus vif. Quand elle rentre au pensionnat de Mme Beck, elle demande à Graham de lui écrire pour la garder contre l'isolement de la pensée et du cœur. Graham lui écrit des lettres dont Lucy se fait un trésor, — où elle court dans ses momens de solitude et dont elle compte et savoure les paroles affectueuses avec une sournoise passion d'avare. Tous ces manéges se passent sous l'œil inquisiteur, pénétrant, sarcastique de M. Paul, dont Lucy prend plaisir à braver le despotisme. Lucy pouvait encore se laisser aller à une illusion qu'elle n'osait pas s'avouer, tant qu'elle n'avait pour rivale dans le cœur de Graham que la coquette et superficielle Ginevra : Graham avait reconnu le vide de cette jolie poupée, et s'en était détaché; mais voilà qu'arrive à Villette la petite Polly du commencement, devenue une ravissante fée de dix-huit ans. Graham et Polly recordent promptement leur jeunesse à leur enfance, et sont vite amourachés l'un de l'autre. A ce moment, Lucy ressent encore la poignante morsure de la solitude morale; entre le délicat et gracieux amour de Polly et de Graham et l'amourette écervelée de Ginevra et de du Hamal, Lucy retombe un instant dans l'abandon : elle enterre dans le jardin du

pensionnat, scellées dans une boîte de plomb, les lettres de Graham, et avec elles elle croit ensevelir son cœur; mais en ce moment le caractère de M. Emmanuel se dessine et s'éclaire pour elle d'une façon étrange. Elle admire l'intelligence de M. Paul, sous l'influence de laquelle son propre esprit se développe; elle apprend que la vie strictement et fortement laborieuse de M. Paul est une vie de sacrifice, de sacrifice au souvenir d'un amour sublime. M. Paul, avec son travail, nourrit la mère, autrefois opulente, d'une jeune fille qu'il avait aimée, et qui est morte dans un couvent. Ces deux natures, celle de Lucy et celle d'Emmanuel, la protestante et le catholique, la rebelle et l'autocrate, se repoussent et pourtant s'attirent tour à tour, toutes deux sincères, vigoureuses et originales. Lucy et Emmanuel font une sorte de traité de fraternité. Lucy s'est accoutumée à cette étrange amitié, lorsqu'après bien des complications qu'il serait trop long de suivre, M. Emmanuel quitte Villette, et va aux colonies recueillir un héritage pour Mme Walravens, la vieille femme à laquelle il se dévoue. Encore une fois, Lucy se croit délaissée et se désespère; mais l'amoureux bourru, sublime et napoléonien, a pourvu à l'avenir de Lucy. Il a loué pour elle une charmante maison dans un faubourg de Villette; il y a installé le matériel d'un pensionnat; puis, au moment où on le croit déjà parti, il va chercher Lucy Snowe, et la conduit dans son petit palais de maîtresse de pension, où elle doit, en l'absence de Paul, vivre et assurer son indépendance. Graham Bretton et Polly, qui est la riche fille unique d'un comte, se sont mariés, cela va sans dire; Ginevra s'est laissé enlever par le fringant colonel du Hamal, et il n'y a rien là de surprenant; enfin, comme on le devine, Paul, après trois ans d'absence aux colonies, épouse Lucy, qui a prospéré dans sa maison d'éducation, et qui reste Anglaise et protestante. C'est ainsi que Lucy, demeurée maîtresse d'elle-même, est l'artisan de son bien-être et de son bonheur. Il est vrai que, suivant la réflexion de Currer Bell, le bonheur ne lui arrive pas à l'heure qu'elle aurait choisi, ni sous la forme qu'elle aurait rêvée.

Tel est le profil de ce long roman. Au point de vue littéraire, les qualités qui le distinguent sont précisément ce qui échappe à l'analyse. Ce sont les scènes, détaillées avec minutie, qui donnent aux caractères une vivante et piquante réalité; c'est le faire de l'auteur, qui relève d'un trait personnel, d'une touche originale et imprévue, les sujets qui paraîtraient les plus vulgaires. Ce sont ces ardeurs d'esprit et de plume qui éclatent à travers le prosaïsme systématiquement choisi des incidens et des situations. Mais j'ai hâte de mettre, en regard du roman de Currer Bell, l'œuvre de lady Fullerton.

II.

Lifford-Grange est un de ces manoirs d'aspect féodal, demeurés depuis plusieurs centaines d'années dans la même famille, reconstruits d'âge en âge, et qui, ayant conservé à chaque transformation une portion de l'ancien édifice, ressemblent à une lente pétrification des siècles. Le corps de logis le plus récent de Lifford-Grange, celui qu'on appelle le château neuf, mérite son nom à la façon du Pont-Neuf de Paris. Une froide tristesse enveloppe cette antique résidence. Les grandes salles, les immenses escaliers, les chambres dans chacune desquelles on bâtirait une maison, les cheminées faites pour chauffer des rondes de géans, tout ce vaste intérieur a des dimensions de hauteur et d'étendue que peut seul remplir à son aise le fantôme solennel de l'ennui. Rien à l'entour n'égaie les façades massives; aucune de ces végétations qui aiment les vieux murs n'attache ses vrilles aux lourds pignons qui surplombent. Dans la cour carrée, où la chaussée des voitures sépare deux bandes de gazon, d'un côté se dresse un cadran solaire qui ne voit jamais le soleil, et de l'autre une fontaine où quatre hideux tritons semblent chercher, avec une soif et des contorsions de damnés, une eau toujours absente. On arrive au château par une avenue d'arbres verts dont on a si bien nommé le sombre feuillage la parure de l'hiver et le deuil de l'été. Devant la façade opposée s'étend un jardin sans fleurs, bordé par une petite rivière qui passe d'un air de mauvaise humeur à travers ce paysage plat et morne, et s'enfuit à toute hâte vers un fourré d'arbres à l'extrémité du parc.

L'aspect de Lifford-Grange représente fidèlement le caractère du maître de cette maussade résidence. M. Lifford descend d'une famille catholique aussi ancienne que le château, et qui a traversé les siècles de persécution sans renier sa foi. L'orgueil de son vieux blason et de son antique noblesse est son unique passion. Cet orgueil l'absorbe et l'isole; il vit sans relations avec les opulentes familles du voisinage, hautain et obstiné dans une morgue d'hidalgo. Il a épousé dans sa jeunesse une noble Espagnole; mais son mariage n'a fait qu'ajouter une tristesse de plus aux tristesses de Lifford-Grange. Sa femme, après lui avoir donné un fils et une fille, a été frappée d'une paralysie qui la cloue pour la vie à la chaise longue. Le troisième hôte du château n'est pas moins assorti à ces froides murailles : c'est le père Lifford, prêtre et oncle du châtelain. Le père Lifford ne pousse pas, comme son neveu, l'orgueil de son nom jusqu'au délire irréligieux; mais il est entaché du préjugé de sa famille, et la mansuétude

du prêtre est cachée en lui sous l'écorce rébarbative de la vieillesse et de l'austérité.

Une fleur sauvage s'épanouit dans ce lugubre manoir et dans cette morose famille : Gertrude, la fille de M. Lifford et de cette mère de douleurs qui portait dans son nom, Angustia, les pâles désolations de sa vie. Gertrude s'éleva seule : son père avait toujours été négligent et dur pour elle; son oncle l'effarouchait; sa mère, éteinte par la souffrance et la résignation, n'avait pu la réchauffer de sa tendresse, la couver de sa vigilance et de ses sollicitudes. Gertrude était une vivante révolte contre ce qui l'entourait. Elle avait les fermentations du sang espagnol et l'obstination inflexible des Liffords. La prison où s'étouffait sa jeunesse lui soufflait de fougueux désirs de liberté; la solitude où bouillonnaient ses pensées allumait en elle des curiosités infinies. Pendant une maladie de son enfance, ses parens, pour unique distraction, la rapprochèrent d'une modeste famille catholique du village voisin. La maison de Mme Redmond fit un suave contraste aux tristesses de Lifford-Grange. C'était un petit cottage posé sur une corbeille de fleurs. Mme Redmond, veuve une première fois, avait eu une fille de l'âge de Gertrude, Mary Grey. Son second mari, qui la laissa veuve encore, avait eu, d'un premier mariage avec une cantatrice italienne, un fils, Maurice Redmond, pour lequel Mme Redmond fut une autre mère. Gertrude ne toucha au monde que par ses jeux d'enfant et ses longs entretiens de jeune fille avec Mary et avec Maurice, passant avec bonheur de ses insatiables lectures dans la vaste bibliothèque du château, de ses ardentes rêveries au chevet de sa mère, à la cabane verdoyante des Redmonds. Ses jeunes amis aimaient et admiraient la belle, pétulante, fantasque et bonne prisonnière de Lifford-Grange, et c'est pour la consoler d'une mutinerie charmante que Maurice lui donna un nom devenu bientôt populaire dans le pays, le nom de l'insecte aimé qu'on appelle en anglais *Lady-Bird*, l'oiseau de la Vierge, et en français la bête à bon Dieu, l'oiseau du bon Dieu.

Maurice avait suivi la carrière de son père, la musique. Un Français, le comte d'Arberg, séduit par son talent, l'avait entraîné avec lui dans un voyage en Italie. Les lettres que le jeune artiste écrivait à sa sœur d'adoption, et que celle-ci montrait à son amie, étaient pour l'imagination excitée de Gertrude d'intarissables poèmes. Maurice était une de ces natures incomplétement organisées, avides d'émotions, mais manquant de force, qui sont les plus faciles à se laisser éblouir par la première vue du monde qui scintille et poudroie autour d'elles. Quand il fut revenu en Angleterre, ses conversations, ses récits enflammaient davantage encore les rêves de Gertrude. « Le monde doit être une chose si belle et si émouvante! disait-elle à Mary; le

monde que Dieu a fait, que l'homme a orné, que le génie décrit et que l'imagination rêve! Londres, non tel que vous l'avez vu, Mary, de la fenêtre d'une petite maison écartée, dans une rue solitaire, dans son habit de travail, mais Londres avec son luxe, sa richesse, sa cour, son parlement et ce que Charles Lamb appelle sa poésie; Paris avec son brillant éclat; l'Italie avec son ciel lumineux, ses tableaux et ses ruines; les Alpes avec leurs neiges, la mer avec ses tempêtes; la politique, la littérature, les théâtres, la société, et tout ce qui change, vit, respire, s'agite; ce monde — que j'entrevois dans mes lectures, que je poursuis de mes désirs, et dont, hélas! je ne jouirai jamais! »

Maurice avait payé sa bienvenue dans les châteaux par des leçons de chant et de piano. Grâce à l'intercession de sa mère, Gertrude avait obtenu de recevoir des leçons de Maurice. Pour Gertrude, l'artiste était un poète à l'aide duquel elle remplissait et colorait les esquisses qui flottaient sur son imagination ambitieuse. Pour Maurice, âme amoureuse de la beauté, Gertrude était une forme idéale qu'il contemplait et caressait comme un motif de poésie. « Est-ce que je t'aime? se demandait-il dans des vers familiers. Non, j'éprouve pour la terre et le ciel et la mer, et pour tout ce qui est beau dans la vie, le sentiment que j'ai pour toi. Est-ce que je t'aime? Non, je contemple une rose, un lis, du même regard d'enchantement que je jette sur toi. Est-ce que je t'aime? Non, mes oreilles au printemps sont aussi charmées du chant des oiseaux que de la musique de ta voix. Est-ce que je t'aime? Non, les étoiles, le murmure des vents, le bruissement des vagues le soir, — les bosquets de citronniers embaumés ont pénétré mon âme d'un sentiment de beauté et d'amour aussi vif que celui que m'inspirent tes yeux! » Maurice était indécis entre l'humble et douce Mary, cette sœur qu'il s'était accoutumé à regarder comme celle qui devait être un jour sa femme, et ce farouche et capricieux oiseau du bon Dieu que la société plaçait au-dessus de ses désirs; mais un jour que Gertrude chantait avec passion au piano une *bravura* italienne devant son maître, qui l'admirait, M. Lifford parut à la porte, jeta son regard froid et vitreux sur les deux jeunes gens, et le lendemain le professeur de musique fut congédié. Gertrude dévora cette mortification avec une sourde colère. L'heure de l'émancipation sonna bientôt pour elle.

Une des châtelaines du voisinage, Mme Apley, allait donner une fête en l'honneur de la majorité de son fils. Toute la *gentry* du voisinage y serait. Maurice et Mary Grey devaient s'y trouver. Gertrude, qui n'avait jamais vu de fête, résolut d'y aller. M. Lifford reçut une invitation. Gertrude le supplia de la conduire; il lui répondit par un refus ironique. Gertrude, désespérée, eut l'idée de recourir à sa mère.

La chambre de sa mère était au rez-de-chaussée du château; avec ses tableaux, ses draperies et ses crucifix, elle avait presque l'air d'une chapelle. Une croisée était entr'ouverte devant le lit de repos de la malade, et laissait venir avec un vent tiède les parfums des champs. Gertrude entra sans être entendue de sa mère, et s'assit au pied de la couche sur un tabouret.

« Elle leva la tête et regarda le visage de sa mère et s'aperçut pour la première fois qu'il était beau et ressemblait au sien; que le sien fût beau, elle ne le savait que trop. Elle pensait, comme si c'était pour la première fois, qu'elle était l'enfant de cette mère, que le même sang coulait dans leurs veines, que leurs traits avaient été formés dans le même moule. Leurs cœurs ne se ressemblaient-ils pas? Leurs âmes étaient-elles donc différentes? La main de fer de la souffrance avait-elle écrasé la puissance d'émotion dans ce cœur? Sa mère avait-elle éprouvé jamais un désir au-delà de cette couche où, aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle l'avait toujours vue attachée? Ses yeux n'avaient-ils jamais étincelé de colère ou de joie, ses lèvres n'avaient-elles jamais prononcé que ces paroles brisées qui en tombaient maintenant? « O mère, mère, avez-vous jamais été jeune, jamais irréfléchie, jamais indocile comme moi? Avez-vous jamais eu des désirs pour le bonheur de la terre, comme vous en avez maintenant pour les félicités du ciel? »

« Ces paroles n'avaient été qu'un murmure, mais les derniers mots arrivèrent à l'oreille de Mme Lifford. Elle ouvrit les yeux et sourit, ce qui lui arrivait rarement. « Le ciel, dit-elle languissamment, le ciel est lent à venir. » Alors, s'éveillant comme d'un rêve, elle étendit la main et fit signe à Gertrude de venir plus près d'elle. Elle la regarda fixement, et il sembla qu'elle lût des choses nouvelles sur la figure de son enfant et qu'elle fût étonnée de ce qu'elle y voyait, car son regard l'interrogea avec anxiété. Gertrude détourna la tête et dit : « Vous allez beaucoup mieux aujourd'hui, maman. Je ne vous ai jamais vu si bon air; — vous avez des couleurs. » Sa mère sourit tristement. Elle sentait les taches rouges marquées sur ses joues et savait que c'était le feu de la maladie et non de la santé. Mais un redoublement de fièvre lui donnait plus de force que d'ordinaire, et pour cette fois elle parut disposée à parler; elle avait si peu l'habitude de soutenir une conversation avec sa fille au-delà des cajoleries maternelles, qu'elle ne put que presser la main de Gertrude dans la sienne en l'appelant de noms de tendresse en espagnol, — jusqu'à ce que, se soulevant tout à coup et s'appuyant sur le coude, elle dit : — Gertrude, tu es heureuse, j'espère?

« Gertrude rougit, cacha son visage dans ses mains, et des larmes brûlantes débordèrent à travers ses doigts. C'était le moment de parler et de mettre sa mère dans ses intérêts; mais il y avait dans sa nature quelque chose qui la rendait prompte à la résistance, lente à la plainte. Cependant, après une lutte d'un instant, elle dit :

« — Maman, je me souviens qu'il y a douze ans j'avais une telle envie d'une poupée de cire, que je n'en dormais pas la nuit et que je pleurais en passant devant la boutique du marchand; mais je ne voulais pas la demander, par un sentiment d'orgueil et de dépit en pensant que personne n'avait songé à

me faire ce cadeau. Je parlai au père Lifford de ce dépit, et il me dit de venir vous demander la poupée. Ce fut à contre-cœur, mais je fus obligée d'obéir. J'ai souffert quand vous m'avez demandé si j'étais heureuse. Il m'en coûtait de dire que je ne le suis pas; mais je dirai la vérité : non, je ne suis pas heureuse.

« — Non! s'écria la mère, pas heureuse avec la jeunesse et la santé et la vie devant toi! O mon enfant, que ne puis-je t'enseigner à être heureuse! » Après une pause, elle ajouta avec une émotion touchante en mettant la main sur son front : « Mais il y a là tant de confusion! — Ici, dans mon cœur, je sens tout. O mon Dieu, apprends à mon enfant ce qu'est le bonheur! » Elle s'arrêta encore, et avec un léger sourire elle dit : « Qu'est-ce qui te rendrait heureuse, Gertrude? Ce n'est plus une poupée de cire à présent? »

« Gertrude se pencha sur sa mère et lui dit tout bas à l'oreille, comme si elle avait peur d'être entendue : « Si j'allais à la fête de Woodlands, je serais heureuse. J'y ai mis mon cœur autant qu'à la poupée de cire quand j'étais petite fille. »

« Mme Lifford parut surprise, perplexe. Elle pressa ses tempes dans ses mains comme pour recueillir ses idées. — Une fête, chérie! mais qui t'y conduirait? Ma Gertrude, c'est impossible.

« — Maman, on a invité le père Lifford : persuadez-lui d'y aller et de me mener.

« L'audace de cette idée frappa d'étonnement la mère muette; mais Gertrude continua : — Maman, il me faut du changement, des distractions. Je ne peux supporter plus longtemps la vie que je mène. Je suis sûre que papa me déteste.

« — Ma fille, ma fille, demande pardon à Dieu d'une telle pensée; il n'y a de refuge contre ces pensées que dans la prière. Mais que t'a fait ton père? C'est horrible! » Elle fit le signe de la croix sur le front de sa fille et poussa un profond soupir.

« — Ne vous effrayez pas, maman. Je n'ai pas dit que je le déteste, Dieu m'en préserve! J'ai tort peut-être, et il ne me déteste pas; mais il ne se soucie pas de moi, c'est certain. Personne ne s'intéresse à moi, excepté vous, maman, vous peut-être. Je ne l'ai pas toujours cru, mais aujourd'hui je ne sais comment je sens que vous vous intéressez à moi.

« — As-tu réellement supposé que ta mère?... Oh! mes longues et cruelles souffrances, mes membres engourdis, ma mémoire obscure et confuse, ma langue embarrassée, êtes-vous cause de cela? C'est juste, il devait en être ainsi; mais aujourd'hui je te remercie, mon Dieu, d'avoir écarté le voile et de lui avoir montré ce qu'il y a dans ce cœur qui bat sous le fardeau qu'il est obligé de porter, oui, qu'il aime à porter! s'écria-t-elle avec une énergie croissante et en parlant espagnol, comme elle faisait toujours quand elle était fortement émue. Elle retomba épuisée, et Gertrude fut obligée d'appeler la fille de chambre qui soignait sa mère. »

La pauvre mère gagna auprès de M. Lifford et du revêche abbé la cause de sa fille. Gertrude alla, sous la garde du père Lifford, à la matinée de Mme Apley, à Woodlands. Le grand souci de Ger-

trude fut sa toilette : elle ne connaissait rien des modes du jour. Sa mère voulut la parer. Elle ouvrit ses vieux écrins; elle lui mit aux oreilles des boutons de diamans, aux bras des bracelets moresques, à la main un précieux éventail richement colorié, et lui donna une leçon d'éventail à l'espagnole; elle plaça sur sa gracieuse robe de mousseline de l'Inde une mantille de dentelle, et ne la laissa partir qu'après l'avoir admirée dans sa pittoresque beauté. Mais le goût de sa mère, depuis si longtemps morte au monde, ne rassurait pas Gertrude. Je ne sais plus quelle est la femme qui aurait donné la moitié de sa vie pour la joie de se trouver belle devant sa glace. Gertrude aurait donné la moitié de sa beauté pour se savoir mise comme les autres. Enfin elle arriva moitié palpitante, moitié défiante. Elle fut vite rassurée : sa toilette, il est vrai, ne ressemblait pas aux autres, mais elle était dans l'harmonie de sa grâce. Gertrude sentit son âme fleurir dans cette élégante réunion de jeunes hommes et de jeunes filles. Le héros de la journée, le jeune Apley, s'empara de cette romantique sauvage comme du plus beau bouquet de sa fête. Les grands chanteurs italiens étaient venus de Londres pour le concert; Gertrude s'enivra de musique. Elle rendit le courage, par une de ces irrésistibles cajoleries, magie féminine dont le talent timide a souvent besoin, à Maurice, qui fut couvert d'applaudissemens. Pour comble de bonheur, le vieil abbé, appelé au lit d'un malade, fut obligé de confier *Lady-Bird* à la maîtresse de la maison, et par conséquent laissa la cage ouverte à l'oiseau du bon Dieu. Après le concert, le bal allait commencer. Apley papillonnait autour d'elle.

« — Voulez-vous valser avec moi, miss Lifford?

« La rougeur monta aux joues de la jeune Espagnole, et en colora les riches teintes olivâtres.

« — Je ne peux pas valser, dit-elle, je ne sais pas.

« — Quoi! n'avez-vous jamais essayé?

« — Non. Croyez-vous que l'on danse à Lifford-Grange?

« — Oh! vous danserez naturellement, j'en suis sûr, tout comme vos cheveux ondulent naturellement. Je le vois bien, car le vent, en les frappant, ne fait que les friser davantage. Ces boucles qui se sont échappées des nattes derrière votre tête n'étaient pas faites pour onduler; avouez-le.

« — Oh! rien ne va comme il faut en moi, répondit-elle, et saisissant les deux boucles rebelles, elle les tira comme pour les punir de leur inconduite, et les rejeta en arrière, les laissant flotter sur son cou. Allez danser, monsieur Apley. Je vous regarderai, et peut-être j'apprendrai.

« — Venez avec moi, lui dit-il avec vivacité; il n'y a personne dans la galerie. Je vous donnerai une leçon, ce sera l'affaire d'une minute.

« Il lui donna le bras, et ils s'envolèrent plutôt qu'ils n'allèrent à travers les salons jusqu'à celui où avait eu lieu le concert. Sur l'appui d'une croisée, Maurice était assis dans une attitude rêveuse. Il tressaillit quand ils

entrèrent dans le salon, et se remit sur ses pieds. Gertrude abandonna le bras de M. Apley et lui cria :

« — Ah! vous êtes ici. Vous vous reposez de vos succès, vous jouissez de votre triomphe.

« — Croyez-vous qu'il voudrait nous jouer une valse? dit Mark à voix basse; cela vous ferait apprendre deux fois plus vite.

« — Maurice, dit-elle d'un air pressé, jouez-moi cette valse allemande que j'aimais tant; M. Apley va m'apprendre à valser.

« — Il va? répondit froidement Maurice. Je ne sais si je pourrai me rappeler ce que vous me demandez.

— Oh! jouez n'importe quoi... seulement dépêchez-vous, parce que nous n'avons pas de temps à perdre.

« S'il y avait quelque chose d'impérieux dans son ton, c'était seulement l'étourderie d'un enfant gâté qui ne veut pas être contredit par quelqu'un qu'il a toujours vu céder à ses moindres désirs; mais Maurice était susceptible en ce moment : il fut blessé au fond du cœur. Il lui semblait que le monde agissait déjà sur la jeune fille, et qu'elle lui parlait d'un ton de supériorité offensante. Il rougit jusqu'aux tempes en s'asseyant devant le piano, et joua d'une façon brusque et rapide. Le motif n'était pas riant, ou, s'il l'était, il l'exécutait étrangement. Elle l'interpellait de temps en temps. — Pas si vite! — ou : — Vous ne jouez pas aussi bien que d'habitude, Maurice! — Et il se mordait les lèvres de colère.

« Et il est vrai qu'il ne jouait pas bien. Il y avait un accompagnement qui le mettait singulièrement hors de lui : le bruit des pas rapides, le frôlement de la robe de mousseline, les notes joyeuses du rire, le son de ces deux voix échangeant de gais reproches et des instructions. Une fois une exclamation : — Oh! arrêtez-vous, je suis si étourdie! — et la réponse : — Oh! non, non, ne vous arrêtez pas. — Mais la musique cessa tout à coup, et le musicien s'élança de sa place pour s'en aller. Qu'avait-il donc à faire? Il le sentit, et revenant aussi précipitamment il joua un air emporté de Strauss avec une véhémence fiévreuse, et puis la valse de *Robert-le-Diable*, qui entremêle des notes d'une douceur désespérante aux accens discordans de l'enfer. — « C'est bien, Maurice, je vous remercie beaucoup. J'ai appris ce que je voulais. » Et elle sortit de son pas léger, avec sa belle figure et ses yeux jaillissant de lumière, sans se douter de la douleur qu'elle laissait derrière elle. »

Maurice quitte la fête le cœur navré, emmenant Mary, dont la douce tendresse cherche à le consoler. Gertrude valse à corps perdu. Pendant la soirée, la chaleur devient étouffante dans les salons. Elle sort et se promène dans les allées du jardin avec ses nouvelles amies; elle pousse par curiosité jusqu'à une grotte au fond d'un bosquet et va y entrer, invitée par la fraîcheur et le bruit d'une fontaine, lorsqu'une voix l'arrête : « Pardonnez-moi cette liberté; mais, je vous en prie, vous avez chaud, n'entrez pas là. C'est dangereux. » Ces simples paroles étaient prononcées par une voix dont le timbre émut Gertrude. Elle se retourna. Elle n'avait jamais vu d'homme comme

celui qui était devant elle. Parmi les tableaux de la chambre de sa mère, il y avait une toile de Velasquez, le portrait du duc de Gandia, ce jeune soldat de Charles-Quint, qui abandonna le monde avant son maître et fut saint François Borgia. Depuis son enfance, cette tête du duc de Gandia, majestueuse et bienveillante, pleine d'expression et de calme, avait été pour elle le type de la beauté virile. Elle retrouvait l'image animée du héros pieux de Velasquez dans le jeune homme qui l'avait arrêtée : c'était la même élégance dans la taille, la même pureté dans la forme de la tête, un front pensif, un sourire étrange et beau, une attitude digne et aisée, la tête légèrement rejetée en arrière, la main gauche posée sur la hanche. « Je vous remercie, répondit-elle en s'inclinant avec une soumission instinctive. — J'espère, reprit l'inconnu, que vous ne m'aurez pas trouvé impertinent. » Elle sourit en lui répondant : « Oh ! non. » Elle rentra dans la salle du bal, et alla s'asseoir rêveuse dans un coin. Elle ne revit plus de la soirée ce mystérieux personnage, dont personne, sur ses indications, ne put lui apprendre le nom. Elle quitta Woodlands à minuit, et il lui semblait qu'elle avait vécu toute une vie depuis le matin. Mark Apley lui donna la main pour monter en voiture. Elle s'aperçut que Mark, debout sous le portique du château, la suivit du regard tant qu'elle fut en vue; mais au moment où elle posa sa tête sur son oreiller, une seule idée lui vint à l'esprit : « Demain je regarderai le portrait du duc de Gandia. » Le lendemain, après avoir regardé le portrait, elle prit le livre de Luigi da Porto, le roman de Roméo et de Juliette, et courut s'asseoir sous les grands arbres du parc; mais elle laissa tomber le volume sur ses genoux, quand elle lut ce beau salut, ce cri adorable de l'amour à première vue : *Benedetta sia la vostra venuta quì presso me, messer Romeo.*

Le nom qui manquait à son rêve, ce fut le vieil abbé qui le lui apprit. Le mystérieux personnage de Woodlands était le comte Adrien d'Arberg, un gentilhomme français dont la mère était Irlandaise, qui avait des propriétés en Angleterre, et qui était parent des Apleys. M. d'Arberg consacrait sa fortune aux nobles dévouemens de la charité chrétienne, et son talent à la défense des vérités catholiques. Le père Lifford avait le livre que venait de publier M. d'Arberg : Gertrude voulut le posséder, le lire. Elle le dévora avec enthousiasme. C'était de M. d'Arberg que Maurice avait été le compagnon en Italie. Elle se fit conter par Maurice mille détails sur son héros; elle se composait une légende d'Adrien, dont elle dessinait la tête d'après le portrait de Velasquez. Un accident la rapprocha une seconde fois du comte d'Arberg.

Un jour, Gertrude était montée à cheval avec son frère Edgar. Séparée de son frère, son cheval l'emporta. Renversée, évanouie, elle

se réveilla dans un château voisin de Lifford-Grange. Elle se trouvait à Audley-Park. C'était une riche et charmante résidence, placée dans un beau paysage, ornée et animée par une femme que M. Lifford avait voulu épouser dans sa jeunesse. Lady Clara Audley, imposante et belle personne, était de ces femmes que la passion n'a jamais émues, qui portent toute leur vie dans les amusemens mondains une sérénité innocente et superficielle, qui ont le don naturel de tourner en agrémens tout ce qu'elles effleurent, qui unissent la légèreté à la bonté, mêlent l'art au luxe, dispensent la grâce aux riens, et pour lesquelles ce monde serait resté un vrai paradis terrestre, s'il était possible que le bonheur des âmes ne fût qu'une sensation à fleur de peau. Il y a une petite colonie d'hommes et de femmes du monde à Audley-Park, et M. d'Arberg est du nombre. Gertrude, légèrement blessée, se remet et passe plusieurs jours au milieu de cette société élégante, heureuse, amusée. Lady Fullerton décrit avec un très spirituel enjouement ces jolis et honnêtes décamérons de société qui se groupent gracieusement, dans les salons et dans les avenues d'un château, autour d'une hôtesse aimable. Gertrude voit et respire enfin un de ces parterres du monde qu'elle a tant rêvés. Elle passe des heures lumineuses, elle s'abandonne avec espérance aux flatteries qui la bercent; elle laisse monter vers celui qui occupe ses pensées ces admirations muettes qui sont l'encens du cœur. D'Arberg a pour elle des attentions réservées et tendres qui l'élèvent et qui la protégent. Elle ne prend pas garde, absorbée dans sa joie, aux tristesses de Maurice, qui l'épie et murmure à l'écart dans son âme les vers de Métastase :

Di gelosia mi moro
E non lo posso dire.

M. Lifford avait été appelé en Espagne par des affaires de famille. Gertrude, plus libre, avait obtenu de sa mère la permission de faire un second séjour à Audley-Park. Elle s'oubliait dans ces mille petits incidens de la vie heureuse par lesquels se fait le mystérieux entrelacement des âmes, lorsqu'une lettre de son oncle la rappela à Lifford-Grange, d'où le vieil abbé allait partir pour prendre la place de M. Lifford, qui revenait. Il fallait quitter Audley-Park et se séparer d'Adrien. Elle le chercha pour lui dire adieu. Il écrivait dans un salon.

« Lorsque Adrien leva la tête et vit Gertrude qui regardait par la porte entrebâillée, il se leva en sursaut et alla vers elle : — Venez un moment, lui dit-il; voulez-vous? — Sa voix était émue; elle vint, et lui donna la lettre du père Lifford. Il la lut deux fois, et lui dit :

« — Je suis très heureux que votre père revienne si tôt.

« — Réellement? dit-elle d'un air abattu.

« — Cela ne vous fait pas plaisir? demanda-t-il.

« Elle ne répondit pas au premier moment, et fixa ses yeux sur le parquet, puis elle murmura à voix basse :

« — Je suis si triste de me séparer du père Lifford.

« — Les séparations sont toujours des choses tristes, reprit-il, et il sembla lire encore la lettre comme pour gagner du temps et la retenir. — Gertrude! commença-t-il enfin, et il s'assit près de la jeune fille tremblante; Gertrude, aussitôt que votre père sera de retour, je demanderai à le voir, et alors mon sort sera entre ses mains et dans les vôtres.

« Elle se retourna pâle comme la mort. Il y avait à la fois trop de joie et trop de crainte dans son cœur. Son sort entre les mains de son père, elle frissonnait à cette idée! mais elle n'osa exprimer ce qu'elle sentait, et ne répondit rien. Adrien fut embarrassé de sa pâleur et de son silence.

« — Gertrude, s'écria-t-il, me suis-je trompé? Ai-je trop espéré?

« Elle leva lentement les yeux vers lui. Son regard disait plus de choses que les paroles les plus éloquentes.

« — Comment pourriez-vous vous tromper? dit-elle faiblement. Oh! Adrien, est-ce bien vrai que vous m'aimez?

« — Tendrement, murmura-t-il, et il pressa la main de Gertrude sur ses lèvres.

« — Alors, s'écria-t-elle avec un mélange d'exaltation et d'émotion, alors la vie n'a pas de bonheur plus grand à me donner. Adrien, je ne mérite pas d'être votre femme. Je voudrais mourir à présent. N'est-ce pas assez pour moi d'avoir entendu ce que vous venez de dire? J'ai été heureuse. Adrien, mon âme est contente. Je n'ose rien espérer de plus dans l'avenir.

« — Chérie, cette méprise n'est-elle qu'un mouvement nerveux, ou prévoyez-vous des obstacles à mon désir?

« — Non, non, pourquoi des obstacles? Il ne peut pas en exister.

« — Je crois qu'au point de vue du monde il ne s'en élèvera point. Pour ce qui regarde ce dont vous et moi ne nous soucions pas, je pourrai satisfaire votre père. Gertrude, ma chère Gertrude, vous ne paraissez pas heureuse. Dites-moi ce que vous sentez et ce que vous craignez.

« — Je ne sais ce que je sens, ce que je crains. Je ne sens qu'une chose, c'est que je vous aime; je ne crains qu'une chose, c'est de vous quitter. Je le sens plus que je ne devrais ou du moins plus que je ne devrais le dire. — Elle avait prononcé ces derniers mots avec un tel mélange de tendresse et d'anxiété, qu'Adrien en fut profondément ému. Elle s'en aperçut et s'écria : — Il y a des larmes dans vos yeux, Adrien! cela vous fait-il de la peine que je vous aime tant? Vous apitoyez-vous sur moi dans votre cœur? Vous avez raison, si ce rêve ne doit être qu'un rêve de bonheur. Si vous n'étiez pas ce que vous êtes, j'aurais honte d'avoir été si tôt vaincue; mais je n'ai pas honte, je suis fière de vous aimer, fière de voir vos yeux me regarder avec tendresse, fière d'être quelque chose pour vous, qui êtes tout pour moi. Que le ciel me pardonne si je vous aime trop!

« Adrien prit ses mains et les baisa avec feu. Elle ne les retira pas, mais tourna ses yeux vers le ciel, et, pour un instant, parut ne pas l'entendre, tan-

dis qu'il lui parlait de son amour avec des mots qui vibraient pourtant dans son cœur. Jamais il ne l'avait vue aussi belle; jamais il n'avait éprouvé pour une créature humaine un intérêt aussi profond, aussi absorbant, aussi pénible. Peut-être en ce moment un doute, léger comme l'ombre d'un nuage à la surface d'un lac, traversa son esprit : était-ce la femme telle qu'il l'avait autrefois rêvée? Mais ce qu'il ressentait n'était ni un désenchantement ni un regret. L'étrangeté de son caractère ne faisait que la lui rendre plus chère. Il y avait dans le ton dont il lui parlait du respect autant que de la gentillesse; il pressentait dans cette nature des vertus latentes et des dangers inconnus; il ne se demandait pas si c'était pour son bonheur à lui qu'il avait pris une telle influence sur ce cœur de feu et cette âme fougueuse. Son propre bonheur était toujours la dernière de ses pensées; il ne voyait qu'un nouveau devoir dans sa vie.

« — Il faut que je parte, dit-elle, et que je triomphe de cette folle crainte de l'avenir.

« — Puis-je, demanda-t-il, passer un autre dimanche à Lifford-Grange et voir votre mère une fois encore? J'irai ensuite en Irlande et serai de retour à l'arrivée de votre père.

« — Oui, oh! oui, un autre dimanche, une autre petite vie de huit heures. Adieu. Je vois lady Clara dans le jardin. »

Mais l'heure des orages qu'avait pressentis instinctivement Gertrude allait sonner. M. Lifford était revenu. Gertrude porta légèrement les premières semaines de l'absence d'Adrien. L'espoir, l'attente d'un événement si proche, d'un bonheur si enivrant, étaient assez pour occuper les bouillonnemens de son cœur et de son imagination, sans irriter encore son impatience. Un soir, elle entendit le roulement d'une voiture dans la cour du château; il y eut du mouvement dans la chambre de son père; une heure après, la voiture repartit. C'était Adrien sans doute. Gertrude alla frapper à la porte de M. Lifford, et, affrontant sa froideur ordinaire, le supplia de lui dire quelle visite il venait de recevoir. M. Lifford lui montra une carte sur laquelle elle ne lut qu'un nom indifférent. A partir de ce moment, l'anxiété, le doute, la terreur, le martyre des espoirs conçus à toutes les minutes et à chaque instant trompés torturèrent Gertrude. La maladie de sa mère s'aggrava. Elle saisit quelques mots du dernier entretien de la mourante et de M. Lifford. « Non, disait sa mère, non, ce n'est pas possible; dites-moi que vous n'avez pas fait cela. » Ou encore : « Je vous dis, Henri, que vous avez eu tort, très grand tort. » Puis elle entendit un long cri, arraché comme par une souffrance intérieure. La porte s'ouvrit : M. Lifford sortit pâle, et lui dit : « Allez vers votre mère, Gertrude, elle se meurt. » Elle mourut quelques instans après.

Gertrude restait seule avec ce père qui la détestait : sa mère était morte; d'Arberg la délaissait; le vieux prêtre était en Espa-

gne; la bonne Mme Redmond et sa fille allaient partir pour Londres avec Maurice. Il semblait que rien ne manquait à sa désolation, lorsque, moins d'un mois après la mort de sa mère, M. Lifford fit appeler Gertrude dans sa chambre. Il s'excusa légèrement sur la nature de la communication qu'il avait à lui faire si peu de temps après le malheur qui les avait frappés; mais des intérêts majeurs et pressans l'y obligeaient. Puis il lui annonça, de son ton sec et impérieux, qu'il avait accordé sa main à un noble espagnol, lequel arriverait le lendemain. Gertrude ne répondait pas. M. Lifford l'interrogea des yeux. « Voulez-vous avoir la bonté, lui dit-elle en le regardant fixement, de répondre à une seule question? N'avez-vous reçu pour moi aucune autre proposition de la même nature? — Aucune, répondit-il après avoir hésité un instant, qui méritât d'être prise en considération. — Vous avez donc reçu une demande, dit-elle avec le même calme affecté, d'Adrien d'Arberg? » M. Lifford l'avoua. Le cœur de Gertrude ne l'avait pas trompée; la voiture qu'elle avait entendue était bien celle d'Adrien, et M. Lifford eut la confusion de se voir forcé d'avouer qu'il avait trompé sa fille. Mais à quoi sert à Gertrude cette victoire qu'elle remporte sur M. Lifford? à quoi lui sert d'écraser un moment d'un regard de révolte et presque de dédain un père dénaturé par des calculs de vanité et d'intérêt? M. Lifford se venge d'elle. « Cet homme, lui dit-il, n'était pas digne de vous, et la preuve, c'est qu'au mépris des promesses dont vous parlez, il vous a abandonnée, » et il lui montre un passage d'un journal français qui annonce qu'Adrien d'Arberg est entré dans un séminaire.

Gertrude ne prononce pas un mot. Foudroyée par la douleur, une seule pensée survit en elle : fuir cette maison odieuse. Après une nuit d'insomnie, aux premiers bruits du matin elle croit entendre l'arrivée de l'homme auquel on veut l'enchaîner. Elle sort; elle court à la maison de Mme Redmond. La veuve était déjà partie pour Londres avec Mary Grey; il n'y restait que Maurice, sur le point de partir aussi. Au lieu des consolations protectrices qu'elle allait y chercher, elle ne trouve dans le cottage à moitié abandonné que l'amour de Maurice, qui accueille son malheur avec des larmes de tendresse, des spasmes de passion, des supplications ardentes. Maurice veut l'emmener à Londres. Si Gertrude part avec Maurice, il faudra qu'elle l'épouse. Abîmée dans l'angoisse du délaissement, elle se laisse aller à ce cœur malheureux qui l'a toujours aimée; puis, ce qu'il lui faut en ce moment, c'est une vengeance de la tyrannie de son père, c'est une rupture éclatante, éternelle, outrageante avec ces préjugés auxquels M. Lifford la sacrifie. La fille d'une race des croisades devenir la femme d'un artiste! quelle tache à l'écusson des Liffords! A moitié entraînée par l'amour de Maurice, à moitié emportée par la révolte,

elle se laisse conduire au chemin de fer. Elle arrive en quelques heures à Londres, non dans le Londres poétique de son imagination, mais dans le Londres lugubre de l'hiver, dans le Londres enseveli sous les brouillards et noyé dans la boue. Maurice la conduit à sa mère, à sa sœur, muettes de consternation et d'attendrissement, comme s'il l'avait enlevée. La triste famille, le fiancé fiévreux et troublé, la fiancée dévastée et inerte, montent dans une voiture de place et vont à la chapelle catholique, où se fait le mariage furtif. « Maurice, je tâcherai d'être pour vous une bonne femme. » C'est tout ce que Gertrude eut la force de dire au jeune homme à qui elle venait de donner le cadavre de son cœur.

Cette union, marquée dès le premier jour par la fatalité, fut une fièvre lente. Gertrude, lorsque le temps et la réflexion eurent passé sur son coup de tête, ne fut pas sévère envers Maurice. Elle ne se montra pas irritée de la surprise qu'il avait faite à sa douleur en délire; elle s'efforçait d'être bonne, mais elle portait en elle ce somnambulisme de l'âme, cette hallucination de l'idée fixe que laissent après eux les grands désespoirs. Maurice, nature faible et inquiète, sentait l'obstacle dressé entre Gertrude et lui. Parfois il se soulevait contre cette infranchissable barrière, et il s'y meurtrissait; parfois il s'apitoyait sur Gertrude comme sur sa victime. A la suite de ces torturantes alternatives de désirs et de colères refoulés et d'attendrissemens débordés, un jour, Maurice fit à Gertrude un effrayant aveu. Le matin même où il avait épousé Gertrude, avant le mariage, il avait reçu une lettre d'Adrien d'Arberg : les faux bruits répandus sur son compte y étaient démentis, et Adrien demandait avec sollicitude à Maurice des nouvelles de Gertrude. Après avoir eu la coupable faiblesse de cacher cette lettre à celle qui n'était pas encore sa femme, Maurice eut la cruelle imprudence de la montrer à Gertrude pour voir si le souvenir d'Adrien vivait encore en elle. L'impassibilité à laquelle la jeune femme avait, par l'héroïsme de sa volonté, plié son âme depuis un an ne put résister à cette affreuse révélation. Elle resta résignée à sa chaîne, mais se crut affranchie vis-à-vis de Maurice de la fidélité de ses pensées. Entre elle et lui, la séparation morale était irrévocable. Maurice désespéré ne fit plus dans sa maison que des apparitions courtes et silencieuses. Il avait abandonné peu à peu les leçons de musique au moyen desquelles il répandait autour de sa femme un dernier vestige d'aisance. Il voulut se créer des ressources plus faciles à son découragement et à sa morose indolence : il engagea son petit avoir dans des spéculations qui furent malheureuses et ne lui laissèrent que des dettes. Il fut arrêté. Gertrude, pour le tirer de la prison, donna presque tout le petit héritage que lui avait laissé en mourant le père Lifford. Quand il fut libre, elle

voulut quitter l'Angleterre, où ils ne pouvaient plus vivre, et elle décida Maurice à partir pour l'Amérique.

Ils s'embarquèrent sur un de ces immenses navires qui portent les émigrans par centaines aux États-Unis; mais au moment du départ, quand il était impossible de revenir en arrière, Gertrude, confuse, rencontra à bord son ancienne amie, lady Clara Audley, qui venait faire ses adieux à un passager monté sur le même navire : ce passager était Adrien d'Arberg. Adrien, en apprenant l'étrange mariage de Gertrude, avait abandonné sa fortune à son frère et à des fondations charitables; il était venu en Irlande, s'était mis à la tête d'une troupe d'émigrans, et allait la conduire et en diriger l'établissement dans le *far west*.

La crise inévitable était arrivée. Ces cœurs naufragés trouvaient le danger sur le vaisseau même où ils le fuyaient. Adrien restait avec ses Irlandais et ne venait pas sur la partie du navire réservée aux passagers aisés. Cependant Adrien et Gertrude se rencontrèrent. L'explication fut véhémente, quoique contenue de la part de Gertrude, tendre, douloureuse, résignée du côté d'Adrien. Gertrude en sortit non moins triste, mais plus calme. Maurice s'était aperçu plus tard de la présence d'Adrien. Il y eut en lui des combats déchirans entre la jalousie et le remords, entre l'amour et le repentir, des luttes qu'il ensevelit dans son sein, mais auxquelles succomba sa frêle constitution; il tomba malade. Gertrude, comme pour expier l'idée involontaire qui avait traversé un moment son esprit, qu'entre Arberg et elle la réunion était encore possible dans l'avenir, soignait Maurice avec une vigilance empressée et inquiète. Un soir, elle attendait le médecin du navire :

« Les heures s'écoulaient, et le médecin ne venait pas. Il était tard, Maurice allait plus mal. Ses douleurs augmentaient, sa respiration était oppressée. Elle était alarmée; mais elle n'osait le quitter pour aller chercher du secours. Un instant elle sortit à la hâte, aperçut un domestique et lui dit d'aller supplier le docteur de venir sur-le-champ. Quand elle rentra, Maurice l'appela à voix basse et la fit asseoir à son chevet.

« — Écoutez-moi, Lady-Bird, car à présent je peux parler, et c'est peut-être la dernière fois que je vous appellerai de ce nom. Pardonnez-moi tout ce que je vous ai fait souffrir. Il aurait mieux valu pour vous que je ne fusse pas né; mais si je meurs maintenant, alors ma vie ne vous aura pas fait beaucoup de mal, n'est-ce pas, Gertrude? Vous êtes très jeune encore, et vous pouvez être longtemps heureuse. Vous me pardonnerez, quand vous serez heureuse, de vous avoir tant aimée pendant ma courte vie, vous pardonnerez à mon amour de m'avoir rendu égoïste, méchant et fou. Ne pleurez pas, Lady-Bird; ne détournez pas votre face de moi. Voulez-vous me donner un baiser?

« Elle passa le bras autour de son cou, et, sur ses lèvres fiévreuses, elle lui donna un baiser comme il en avait rêvé, mais comme il n'en avait jamais reçu. Il fut saisi d'une soudaine faiblesse. Il ouvrit la bouche pour respirer.

« — Une de ces potions, dit-il, vite, j'étouffe.

« Elle avait les yeux pleins de larmes; un brouillard lui couvrait la vue. Elle versa la médecine dans un verre. Il l'avala et s'écria : — Quel goût étrange!

« Quelle horrible vision était passée devant elle? Quelle terreur subite blanchit ses joues, quand, agenouillée devant la lampe, elle lut sur l'étiquette de la bouteille : *Laudanum*, poison! Il y a une force miraculeuse dans l'effroi et dans l'angoisse, car elle ne trembla pas, elle ne s'évanouit pas; mais, se précipitant vers la porte, elle demanda le docteur avec un tel accent d'agonie, que deux ou trois personnes sautèrent de leur lit pour aller le chercher. Elle s'assit à côté du lit étroit, mit la tête de Maurice sur sa poitrine, et le contempla avec des yeux pétrifiés et le cerveau en feu. « S'il allait mourir, je serais libre. » Y eut-il dans l'enfer un démon assez féroce pour lui souffler en ce moment à l'esprit ces mots qui l'avaient fait trembler hier, et qui ressemblaient aujourd'hui au cri de désespoir du condamné entendant sa sentence? C'était une affreuse chose que son visage incliné sur celui de Maurice, de façon pourtant qu'il ne pût pas la voir. Il se plaignait de sensations étranges; elle sentait la mort dans son propre cœur, mais elle parlait avec calme, car elle éprouvait une puissance inconnue de souffrir. Elle sentait que, s'il mourait, sa vie, à elle, serait une incessante torture de remords, mais que, tant qu'il vivait, il y avait une espérance pour elle, et que la merci de Dieu était immense et infinie comme sa douleur.

Le docteur vint en homme dérangé, vexé. Il y avait beaucoup de malades et de mourans sur ce misérable navire, et l'on avait crié après lui toute la nuit.

« — M. Redmond, dit-il en entrant dans la cabine, ne peut aller beaucoup plus mal que la dernière fois que je l'ai vu.

« Elle avait pris le flacon; elle le plaça entre elle et lui et lui dit à l'oreille :

« — Je lui ai donné cela.

« Il fait un mouvement en arrière et mâche un juron entre ses dents :

« — Alors, pardieu, tout est fini pour lui.

« Elle ne s'évanouit pas, mais joignit ses mains crispées et lui dit :

« — Sauvez-le! sauvez-le! Essayez au moins!

« Elle est à côté de lui, tandis qu'il emploie tous les moyens et tous les expédiens auxquels on a recours en pareil cas; elle suit tous ses mouvemens en silence, retenant sa respiration entrecoupée, avec l'anxiété de la mort.

« — Je ne peux faire davantage, dit-il enfin, et je ne peux rester plus longtemps : on a besoin de moi ailleurs. Il faut que vous le teniez éveillé, si vous pouvez; tout dépend de là. Faites comme vous pourrez. Parlez-lui, remuez-le. Il faut que je m'en aille.

« Elle lui prit le bras, et, avec un regard qui émut même cette dure nature, elle lui dit :

« — Dites à Adrien d'Arberg de venir ici à l'instant. Dites-lui que Maurice Redmond se meurt, et que c'est sa femme qui l'a tué.

« Elle s'agenouilla devant son mari; elle ne lui cachait plus son visage. Elle lui parla avec une voix, elle le regarda avec des yeux qui semblaient

l'éveiller de la stupeur croissante qui engourdissait ses sens. Elle l'appelait à haute voix, elle soulevait ses mains et les pressait dans les siennes.

« La porte s'ouvrit : Adrien était à côté d'elle, pâle, ferme, maître de lui-même. Elle murmura sans tourner ses regards vers lui : « Que deviendrai-je s'il meurt? » Les yeux de Maurice se fermaient, il ne semblait plus entendre ni sentir. Elle se retourna alors du côté d'Adrien et jeta sur lui un regard si horriblement désespéré, qu'il devint encore plus pâle. Il lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

« — Gertrude, priez, priez de toute la force de votre désespoir, et laissez-moi veiller à côté de ce lit. Cette nuit-ci, nous la passerons ensemble, et puis, quelle que soit la volonté de Dieu, quoi qu'il arrive...

« — Nous nous séparerons pour jamais, dit-elle lentement.

« — Ainsi soit-il.

« — C'est un vœu, ajouta-t-elle.

« — Aussi solennel que cette heure, répliqua-t-il. Maintenant allez, et priez Dieu d'avoir pitié de vous et de moi. »

Ce vœu, cette immolation à Dieu de son amour que fait cette femme qui croit avoir frôlé un crime, la métamorphose. Maurice est sauvé par les soins d'Adrien et de Gertrude. Quand il revient à lui, il voit devant lui sa femme et son ancien ami. Il indique d'un regard effaré Adrien à Gertrude. — « Autrefois, mais plus à présent, lui dit-elle à voix basse en répondant à sa pensée. Croyez-moi, cher Maurice, par tout ce que j'ai souffert cette nuit, par tout ce que nous avons souffert depuis notre mariage, vous pouvez me croire maintenant. Mon amour est à vous désormais, à vous seul. Je vous l'ai donné, Maurice, dans une heure terrible, et je n'ai pas traversé en vain la plus effrayante épreuve qui ait été infligée, pour l'écraser, à une âme endurcie. » Et Maurice voit dans les yeux de sa femme la vérité de ses paroles. Gertrude, épurée par le renoncement absolu et dévoué de la passion, qui était l'orgueil de sa volonté et la volupté de son cœur, se réconcilie avec le devoir et avec la vie. Elle est sereine, elle est pieuse, elle est heureuse. J'avoue qu'au point de vue du mouvement des passions autant qu'au point de vue religieux, ce miracle de la grâce me paraît une très belle et très émouvante péripétie.

Là est le dénoûment moral du roman; en voici la conclusion en deux mots. Maurice meurt à son arrivée en Amérique; Gertrude, laissée veuve, est bientôt mère; Adrien se fait missionnaire. Quelques années après, Gertrude reçut une lettre de son frère Edgar. Depuis les malheurs de sa maison, M. Lifford avait longtemps voyagé avec son fils, ensuite il était revenu à Lifford-Grange. Le vieil orgueilleux commençait à plier sous les catastrophes amenées par ses préjugés obstinés. Il reparlait de Gertrude, dont il n'avait plus prononcé le nom depuis sa fuite. Edgar pensait que le retour de Gertrude ren-

drait la paix de l'âme au triste vieillard. Gertrude rentra donc comme le pardon avec son fils Maurice dans la maison de son père. Edgar voulut se marier et craignit de blesser par son choix les vieilles préventions de M. Lifford. Ce fut Gertrude qui demanda le consentement de son père. M. Lifford lui montra le portrait de sa mère et le sien à elle. « Vous parlez à un homme dont l'orgueil a fait leur misère, lui dit-il. Edgar croit-il que j'adore encore les idoles qui les ont détruites? » Gertrude se jeta à son cou pour le remercier; mais M. Lifford la repoussa un instant avec un regard d'inquiétude et de défiance. « Croyez-vous que je ne sois pas heureuse? » lui dit-elle avec un de ces sourires persuasifs, expression d'une paix intérieure que le monde ne peut ni donner ni retirer. Alors il la pressa sur son cœur et la bénit. « Depuis ce temps, il y eut des fleurs dans les jardins et du bonheur dans le vieux château de Lifford-Grange. »

III.

J'ai peu d'observations à faire sur ces deux ouvrages. Analyser des romans, c'est presque s'enlever le droit de les juger. Quand on résume des volumes en quelques pages, quand on remplace l'action qui se déroule avec ses gradations naturelles par une analyse qui efface ce qu'on pourrait appeler le modelé de l'œuvre, et n'en rend tout au plus qu'un trait sec et cru, on aurait mauvaise grâce à signaler des défauts que l'on a soi-même nécessairement aggravés. L'abréviateur doit des excuses à l'auteur, car c'est surtout lui qui court le danger d'être plus *traditore* que *traduttore*.

Seulement, s'il y a une préférence à exprimer entre le roman de lady Fullerton et celui de Currer Bell, je n'hésite pas. Il a fallu peut-être plus de vigueur de talent pour écrire un roman comme *Villette* que pour composer *Lady-Bird*. L'avantage reste pourtant à lady Fullerton. Le sujet de *Villette* est terne et froid; l'action de *Lady-Bird* est émouvante, ou du moins lady Fullerton a dans le style une chaleur pénétrante qui se communique au sujet du récit, en redouble l'intérêt, et gagne la sympathie du lecteur. Quoique Currer Bell veuille ennoblir, en les amenant sous le jour de l'imagination, les incidens vulgaires des existences médiocres, son livre n'a guère chance d'intéresser la classe même à laquelle il est consacré; il n'y a que les lecteurs cultivés, les malins, qui prendront la peine d'étudier et d'apprécier le talent dépensé dans les détails de *Villette*. Le roman de lady Fullerton a sur celui de Currer Bell une supériorité décisive pour les ouvrages de ce genre : il est plus attachant.

Mais ce qui donne une valeur très haute à ces romans, c'est leur

inspiration morale. Ici encore, il va sans dire que je place *Lady-Bird* au-dessus de *Villette*. J'admire sans doute cette fière apologie de l'énergie intérieure de l'âme humaine dont *Villette* est remplie. S'il y a dans le monde beaucoup de natures qui se suffisent ainsi à elles-mêmes pour arriver à l'accomplissement du devoir et au repos du cœur, j'en suis bien aise pour elles, mais je ne leur porte pas envie. Je crains d'ailleurs que ces héroïsmes de la conscience individuelle, ces victoires stoïques soient fort rares, et que, sauf un très petit nombre d'exceptions, l'on ne puisse attribuer ces vertus-là qu'au tempérament et aux circonstances. La morale de lady Fullerton me paraît, dans son humilité, bien plus universelle et bien plus humaine. Les douleurs, les douleurs infinies où aboutissent l'orgueil et le désir, voilà le critérium de la vérité morale qui force les vrais romanciers et les grands poètes, et tous ceux qui ont étudié la pathologie des passions humaines, à conduire l'homme suppliant et humilié aux pieds de Dieu. Telle est la conclusion que lady Fullerton dégage de son œuvre avec une sincérité, une conviction, une ferveur entraînantes, et il me semble impossible de l'en louer suffisamment.

Je me trompe. Je me rappelle, dans *Lady-Bird*, une juste et fine réflexion sur les éloges, qui ne saurait venir plus à propos : « Il y a, dit lady Fullerton, une joie inspirée par l'éloge qui n'a rien à démêler avec la vanité; c'est une sorte de sympathie réclamée impérieusement par tous ceux qui sont doués de quelque génie : c'est la brise qui évente la flamme, l'huile qui nourrit la lampe. L'éloge, lorsqu'il est sincèrement donné et gracieusement reçu, produit souvent une sorte de bonheur humble et timide aussi éloigné de la vanité que l'exaltation d'une mère à la beauté de son enfant diffère du sentiment orgueilleux qu'elle aurait de la sienne. » Ce bonheur humble et timide, lady Fullerton doit l'avoir souvent éprouvé depuis la publication de *Lady-Bird*, car chacun de ses lecteurs serait heureux, j'en suis sûr, de pouvoir, comme moi, lui témoigner publiquement la sympathie reconnaissante qui suffit à sa modestie.

EUGÈNE FORCADE.

LA PHILOSOPHIE

ET

LA RENAISSANCE RELIGIEUSE.

On répète volontiers partout que la philosophie s'en va. S'agit-il de savoir si elle est plus ou moins coupable, on discute un peu; mais on ne discute pas pour déclarer qu'elle est désormais parfaitement inutile. Juste ou non, l'arrêt est spécieux pour qui n'observe l'esprit général de notre temps que dans ses manifestations les plus éclatantes. Quels sont en effet, depuis un demi-siècle, les phénomènes sociaux qui frappent tous les esprits? Le premier que je veux signaler, c'est l'immense développement des intérêts matériels, phénomène d'autant plus remarquable qu'il a sa racine dans les élémens mêmes de la société moderne, telle que l'a faite la révolution de 89. Oui, qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, il faut dire avec un illustre orateur de la restauration que la démocratie coule à pleins bords. A tous les degrés de la vie sociale, c'est une aspiration ardente, unanime, infatigable, vers le bien-être et l'aisance, vers la richesse et le luxe, vers l'influence et le pouvoir, en un mot vers tous les biens de ce monde. Voilà un premier fait, aussi manifeste que la clarté du jour, et qui semble indiquer dans l'âme de notre société moderne des dispositions peu philosophiques. Que faut-il à une société éprise de bonheur matériel, passionnée pour les travaux et les avantages de l'industrie? Des ingénieurs, des physiciens, des chimistes, tout au plus quelques mathématiciens : elle n'a que faire de philosophes. Voulez-vous vous enrichir? défiez-vous de la métaphysique. A quoi bon lire Platon? il ne vous apprendrait pas l'art d'amasser des richesses, et puis, prenez garde à cet enchanteur, il pourrait bien vous les faire mépriser.

Le second phénomène que j'ai dessein, non plus seulement de constater, mais d'approfondir, c'est ce besoin impérieux qui se manifeste surtout dans les âmes éprouvées par les mécomptes de la vie, — le besoin de trouver au-delà du monde visible l'objet d'une adoration sans trouble et d'un amour sans illusion, d'y chercher le secret de la destinée humaine, ou tout au moins de donner quelque pâture à l'imagination, saisie de curiosité et d'effroi en face des mystères de la mort. Qui ne connaît de telles inquiétudes? Elles se rencontrent dans les hommes de tous les temps, parce qu'elles sont la vie même de l'humanité; mais le sentiment qu'elles produisent a pris de nos jours un développement si puissant, qu'il n'y a pas un philosophe, pas un homme d'état, pas une tête pensante, qui n'en ait fait le sujet de ses réflexions. Ce phénomène social a pris un nom : il s'appelle la renaissance religieuse.

S'il s'agissait ici d'un accident fugitif, d'une de ces fièvres ardentes et passagères, trop communes en notre mobile pays, il n'y aurait pas à s'en préoccuper; mais non, le mouvement religieux n'est pas un événement d'hier : il ne date pas de la fin du dernier règne, il ne date pas de la restauration, il ne date même pas du concordat. Quand les mains du premier consul entreprirent de relever l'autel, il s'était déjà relevé tout seul dans le cœur des peuples, et du jour où la France put faire entendre une voix que la terreur avait glacée, elle invoqua Dieu.

Nous savons ce qu'on peut objecter; nous ne perdons pas de vue les oppositions que la foi renaissante a soulevées et les intermittences qu'elle a subies. L'empire, d'abord si favorable à l'influence religieuse et tant caressé par elle, finit par la traiter assez rudement, et après les ivresses et les folies des ultramontains de la restauration, un retour d'opinion très énergique parut envelopper la religion même dans le décri de quelques-uns de ses ministres; mais que signifient ces temps d'arrêt et ces déviations apparentes? Il en est du mouvement religieux de la société nouvelle comme de son mouvement démocratique. Quand vous voyez un fait se produire au sein d'une grande société, durer tandis que tout passe, croître alors que tout décline, survivre à dix révolutions politiques, tour à tour favorisé ou combattu par le gouvernement et les partis, mais toujours debout, et après les tempêtes les plus formidables reparaissant avec une puissance, une sève et une vitalité nouvelles, — tenez pour certain qu'un tel fait a sa cause plus haut que la volonté de l'homme, et qu'en nier la portée, c'est nier une loi du monde moral et s'inscrire en faux contre un arrêt de la Providence.

Nous aurions moins de peine à comprendre l'aveuglement de certains esprits, si le mouvement religieux était concentré dans les limites

d'un certain pays; mais point du tout : il ne se produit pas seulement en France et chez les nations catholiques; c'est un mouvement européen. Il change de noms suivant la diversité des peuples ou des communions religieuses; c'est le piétisme à Berlin, le puseysme à Oxford et à Londres, le méthodisme à Genève, et c'est trop souvent l'ultramontanisme à Paris. Toutefois, sous ces formes changeantes, vous trouvez le même esprit intérieur; je veux dire un retour général des âmes vers une autorité surnaturelle et infaillible, et par suite un espace de plus en plus étroit laissé à la raison et à la liberté humaines.

Je crois avoir décrit le mouvement religieux avec une parfaite sincérité. Reste à le comprendre.

Si on voulait en croire certains écrivains célèbres, rien ne serait plus simple : ils y voient la sentence capitale de la philosophie, et comme ces esprits ingénieux joignent à tous les dons brillans de l'imagination et de l'éloquence une remarquable force de logique, ils ont compris qu'étant si sévères pour la philosophie, ils ne pouvaient pas l'être moins pour la société moderne, qui en est l'ouvrage. De proche en proche, ils en sont venus à répudier en bloc les trois derniers siècles, de sorte qu'à les en croire, du jour où l'esprit nouveau a produit Raphaël et Michel-Ange, Shakspeare et Milton, Pascal et Bossuet, Corneille et Molière, Descartes et Leibnitz, le monde est entré en pleine décadence. Dans cette conviction commune, les uns, ne voyant pas de remède naturel au mal, ont pris le parti de désespérer de la civilisation et de soutenir qu'en ce monde de ténèbres, Satan, c'est-à-dire l'esprit philosophique, doit être vainqueur de Dieu. D'autres, d'une humeur moins chagrine, d'une logique moins inflexible, d'un esprit plus ouvert et plus généreux, se souvenant que leur ardeur pour la religion fut contemporaine de leur jeune enthousiasme pour la liberté, se sont détournés de ce pessimisme de théorie : inconséquence généreuse à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, en attendant avec patience qu'un goût si noblement persévérant pour la discussion ramène ces ennemis de la philosophie à des sentimens plus doux.

Au surplus, nous n'avons dessein de discuter avec aucun de ces esprits extrêmes, surtout quand l'éblouissement du paradoxe et les fumées de la passion les emportent jusqu'à soutenir par exemple que toute vérité philosophique est dans saint Thomas, qui, dans sa modestie, croyait la tenir d'Aristote, ou quand, plus mal inspirés encore, ils engagent une croisade burlesque contre les pères de la civilisation humaine, Homère, Pindare, Platon, Virgile, et travestissent en fléaux dévorans ces chantres divins dont le peintre de *l'École d'Athènes* associait les images aux plus sublimes symboles du culte chrétien dans les fresques immortelles du Vatican. Mais laissons ces enfans perdus de

la polémique s'acharner dans l'ombre sur les restes d'un scandale épuisé; laissons-les se mettre en règle, comme ils le pourront, avec leurs supérieurs, dont la sagesse sait au besoin les avertir et les châtier : aussi bien des plumes habiles et non suspectes de complaisance pour les philosophes ont récemment fait justice de ces témérités puériles avec une force de raison qui nous dispense de rien ajouter.

La renaissance religieuse a des interprètes plus traitables. Ce sont des esprits initiés par l'étude philosophique de l'histoire moderne ou par le gouvernement des grandes affaires aux besoins de notre société. Ils la connaissent trop bien pour ne pas savoir qu'en matière de croyances religieuses, la philosophie, sous le nom de liberté de conscience, s'est incorporée pour jamais à nos institutions et à nos mœurs. Ce ne sont pas eux qui regrettent que Luther et Calvin n'aient pas eu le sort de Jean Huss, ou Descartes la destinée de Giordano Bruno, et cependant à la suite de nos récentes agitations ces graves observateurs, épouvantés sans doute de la puissance de dissolution qui a été donnée aux abus de l'esprit, se sont laissés aller à penser et à dire que la philosophie, livrée à elle-même, n'enfante guère que doute, orgueil et anarchie, qu'inutile au service du vrai, désastreuse au service du faux, elle doit céder la place à la foi, seule capable de régénérer la société. A leurs yeux, la question se pose nettement aujourd'hui entre deux influences contraires, le surnaturalisme et le rationalisme : — d'un côté, toutes les communions religieuses, que ces vastes esprits couvrent d'une égale sollicitude, jusqu'au point même de paraître les envelopper (je demande pardon du mot à leur orthodoxie) dans une sorte d'éclectisme supérieur; — de l'autre côté, toutes les influences philosophiques, pyrrhoniens, athées, panthéistes, déistes, tout cela volontiers confondu, ou du moins condamné à une commune stérilité. Voilà où le spectacle des ravages de l'esprit de doute et de négation a conduit ces intelligences attristées, ces maîtres de la parole et de la science, qui formaient il y a vingt ans notre jeunesse au mâle exercice de la pensée libre. D'où vient donc l'ascendant mystérieux de ce courant qui entraîne et qui dompte les plus fermes esprits? Pour en apprécier le caractère et la portée, il faut en chercher l'origine.

Le principe de la renaissance religieuse n'est pas difficile à découvrir : il est dans le matérialisme et le scepticisme du siècle dernier. A Dieu ne plaise que je vienne faire le procès à une grande époque de l'esprit humain! Aussi bien, avant de dire mon avis sur la philosophie du XVIIIe siècle, je demande à la définir. Est-elle tout entière dans Helvétius, d'Holbach et Lamettrie? Évidemment non. Joignez à ces pauvres esprits des hommes déjà bien supérieurs, David Hume et Condillac, Diderot, D'Alembert, Condorcet; vous n'avez encore qu'une

certaine école et qu'un certain parti. Voltaire lui-même, malgré l'étendue et la variété de son génie, n'exprime pas tout son siècle, et j'ajoute qu'il en répudie quelques-unes des meilleures inspirations. C'est ailleurs qu'il faut les aller recueillir, dans l'auteur d'*Émile*, et mieux encore dans Montesquieu et dans Turgot; c'est aussi dans ces sages aimables d'Édimbourg et de Glasgow, Hutcheson, Adam Smith, Thomas Reid, et dans le puissant méditatif de Kœnigsberg, Emmanuel Kant. Or il est certain, et on ne peut assez le répéter, que ces grands esprits ont passé leur vie à combattre le matérialisme et le scepticisme. Comment donc n'en ont-ils pas triomphé? C'est, hélas! qu'ils avaient laissé des otages entre les mains de l'ennemi : je veux dire que, tout en détestant les conséquences de la philosophie des sens, ils n'en rejetaient pas, faute de les bien connaître, tous les principes, et il a suffi, pour corrompre les bonnes semences, de ce mauvais levain. Kant commence sa célèbre *Critique* par protester contre l'empirisme de Locke avec autant de force qu'avait pu le faire Reid, et comme Reid encore, c'est du scepticisme de Hume qu'il veut affranchir la philosophie. Allez jusqu'au bout. Son dernier mot, c'est que toute affirmation spéculative sur l'âme et sur Dieu est une hypothèse arbitraire, c'est-à-dire que la religion naturelle et la théodicée n'ont aucun solide fondement. Écoutez le vicaire savoyard lançant contre Helvétius et d'Holbach ses apostrophes véhémentes, vous croyez entendre les accens du spiritualisme le plus pur. Regardez-y de près, ce grand adversaire des encyclopédistes n'est bien souvent qu'un de leurs disciples qui s'ignore. Il a appris à leur école à nier l'idée de l'infini, à déclarer inaccessible à l'esprit humain toute existence absolue, et s'il répudie la sensation, ce n'est point à l'autorité lumineuse et précise de la raison, mais aux vagues inspirations du cœur, qu'il demande sa théodicée, — mal fidèle encore à son principe, puisqu'il aboutit à fonder sur la souveraineté du nombre, c'est-à-dire sur la force, une politique pleine de chimères, après avoir fondé sur le sentiment une morale bien chancelante.

C'est ainsi que tout se mêle dans cette époque étrange, le bien avec le mal, la vérité avec l'erreur, le doute avec la foi, la revendication légitime de réformes durables et de droits sacrés avec les rêves de l'utopie et les menaces brutales de la force, le plus noble enthousiasme pour la tolérance, l'humanité, la justice, avec des doctrines qui semblent faites tout exprès pour la tyrannie. Et de là, vers la fin du siècle, quand tous ces principes contraires, venant à fermenter ensemble, amenèrent cette explosion terrible de la révolution française, alors surtout que les idées de Montesquieu reculèrent devant les doctrines de Rousseau, dépassées à leur tour par celles de Condorcet et de Mably, et que le déisme sentimental du vicaire savoyard fut aux prises

avec le scepticisme des uns et l'athéisme déclaré des autres, de là tant d'excès lamentables, tant de scènes d'une impiété licencieuse et bouffonne, souvenirs pénibles que je voudrais écarter, mais qui obscurciront de leur ombre la grande cause de la philosophie et de 89 jusqu'au jour où, pleinement dégagée de tout alliage de violence et d'impiété, elle apparaîtra aux yeux les plus aveuglés dans sa splendeur sans tache, et deviendra pour jamais l'étoile brillante et pure de la civilisation moderne.

La période la plus orageuse de la révolution s'écoula, celle des renversemens. Quand la société put se recueillir en elle-même après la tempête, deux grandes vérités saisirent les consciences, parce qu'elles sortaient toutes vivantes du sein même des faits. La première, c'est que la raison n'est pas tout l'homme. Chose étrange! le XVIIIe siècle, qui ne croyait qu'à la puissance de l'esprit, à la force illimitée de la raison, semblait se complaire en même temps à rétrécir le cercle de leur développement légitime; mais, eût-il donné à la raison son domaine le plus étendu, elle n'est après tout que la maîtresse partie de l'homme. A côté d'elle, il y a l'imagination et le cœur, il y a l'habitude et la force de la tradition, élémens tout aussi réels de la nature humaine, tout aussi pleins de fécondité et de vie. Que la raison aspire à en prendre le gouvernement, rien de plus légitime; mais elle n'a ni le droit ni la puissance de les supprimer.

M. Hegel ne voit rien de plus beau à louer dans la constituante que le dessein de refondre la société dans un moule entièrement nouveau, et de la construire en quelque sorte *a priori*, un peu comme M. Hegel construit ses systèmes. Cet éloge m'est suspect. Dieu seul, ce me semble, a pu concevoir et faire le monde *a priori*, et je me défie des hommes, même de génie, qui se mettent à la place de Dieu. S'il faut tout dire, j'ai toujours soupçonné M. Hegel, quand il fait ce pompeux éloge de la méthode des constituans de 89, d'avoir voulu indirectement glorifier la sienne; mais, de même qu'en philosophie, la raison n'est d'aucun usage, séparée de l'expérience, on ne fait rien de bon en politique, quand on rompt en visière aux mœurs et aux traditions.

Platon raconte que lorsque son illustre aïeul, Solon, se rendit à Saïs pour consulter la sagesse égyptienne, un des prêtres les plus âgés lui dit : « O Solon, Solon, vous autres Grecs vous serez toujours des enfans; il n'y a pas de vieillards parmi vous. — Et pourquoi cela? répondit Solon. — Vous êtes tous, dit le prêtre, jeunes d'intelligence, vous ne possédez aucune vieille tradition... »

Mais voici une leçon d'une portée plus haute encore que nos pères ont reçue à la dure école des événemens : c'est que la société humaine n'a pas son dernier but en elle-même, ou, en d'autres

termes, la vie humaine ne se suffit pas. Et d'abord il est assez clair que ce monde, où l'homme s'agite, n'est pas le théâtre de la justice parfaite et de la parfaite félicité. Le mal y lutte contre le bien, la violence contre le droit ; la laideur, la faiblesse et la misère s'y rencontrent avec la richesse, la force et la beauté. Ce n'est rien toutefois : adoucissez les souffrances humaines, améliorez les institutions et les lois, donnez aux sciences leur plus puissant essor et leurs plus utiles découvertes, en un mot couvrez le monde des créations de l'industrie, de la parure des arts, des bienfaits de la philanthropie, — l'homme n'est pas satisfait. Vous pouvez développer toutes ses facultés, vous ne changerez pas sa nature. La perfectibilité indéfinie, si chère au XVIIIe siècle, est un rêve. Réalisez l'utopie de Condorcet, prolongez la vie humaine pendant plusieurs siècles : vous ne ferez jamais de l'homme autre chose qu'un être fini par ses organes, infini par ses désirs et par sa raison, qui vit sur la terre et qui pense au ciel.

Là est la racine de la religion. Tant que la vie terrestre ne donnera pas le parfait bonheur, tant qu'il y aura dans l'homme, avec la raison qui médite sur les mystères de l'éternité, l'imagination qui en anticipe la connaissance, le cœur qui tressaille en présence de l'inconnu, et cette inquiétude mystérieuse et profonde qu'aucun raisonnement ne peut complétement satisfaire, — la religion sera le sentiment le plus sublime du cœur humain et le ressort le plus puissant de la vie sociale. Ce sont là des vérités de tous les temps et de tous les lieux; pour qui se reporte maintenant à la situation morale de la France après les orages de la révolution, et considère les habitudes séculaires du culte violemment interrompues, le sentiment religieux, plus indestructible encore que les habitudes, comprimé par la tyrannie, un clergé — que le scepticisme avait amolli — retrouvant au sein des persécutions les vertus de la primitive église et la sympathie des peuples, tant d'illusions évanouies, tant d'espérances trompées, tant de sang répandu, tant de deuils imprévus et irréparables; pour qui rassemble toutes ces causes, j'ose dire que ce grand mouvement de renaissance religieuse, qui a laissé sa date littéraire dans *le Génie du Christianisme* et sa date politique dans le concordat, n'a plus rien qui puisse étonner.

On se plaît à dire que les amis de la philosophie sont à la fois surpris et désespérés de ce retour universel des âmes vers la religion. D'abord, ce ne serait vraiment pas la peine d'être un peu philosophe, c'est-à-dire observateur de la nature humaine, pour être surpris en la voyant se développer suivant ses lois, aller d'un matérialisme impie à l'extrémité opposée, exagérer la défiance à l'égard de la pure spéculation après s'y être confiée sans mesure, encourager les faiblesses, les violences, les puérilités qui se couvrent du manteau de

la religion, après avoir applaudi pendant soixante ans aux railleries de l'incrédulité et aux sarcasmes de l'ironie. Mais oublions ces excès en sens contraire, et dans le mouvement religieux de notre siècle ne regardons que son principe essentiel et son développement légitime. Eh bien! j'affirme que s'il est peu digne d'un philosophe de s'étonner d'un phénomène si naturel, il le serait moins encore de s'en affliger. Pour peu, en effet, qu'on réfléchisse à cette impulsion irrésistible qui emporte les nations modernes dans les voies de la démocratie, comment ne pas comprendre que le sentiment religieux, indispensable à toute société, est devenu plus particulièrement nécessaire à la nôtre? Dans un temps et dans un pays où toutes les anciennes barrières sont renversées, où chaque individu, pouvant tout espérer, désire tout, la société a besoin, pour ne pas tomber en poussière, de ce ciment spirituel que le christianisme établit entre les âmes, et c'est pourquoi son action tutélaire sera respectée et bénie de tous, à cette seule condition de n'être intolérante ni oppressive pour personne.

Reste à expliquer maintenant que des esprits accoutumés à regarder au fond des choses se soient persuadé qu'il y a une opposition radicale entre le mouvement religieux de la société et son mouvement philosophique. Pour achever de confondre cette hypothèse, examinons quel a été depuis soixante ans le caractère de la philosophie contemporaine. L'Europe a vu naître et se développer de nos jours deux grands systèmes de spéculations philosophiques, celui de l'Allemagne et celui de la France. Je les distingue fortement l'un de l'autre, et en même temps je soutiens qu'à des titres différens et à des degrés divers ils expriment tous deux un même phénomène moral : — savoir, la renaissance du spiritualisme en philosophie.

Le mouvement germanique a parcouru toutes ses phases; on en connaît le commencement, le milieu et la fin; il est possible de l'embrasser dans son ensemble et de le juger. Je dis que c'est un mouvement d'origine spiritualiste, et j'avoue que l'assertion paraîtra contestable, si on regarde où il vient d'aboutir; mais voyons d'abord par où il a commencé. Plaçons-nous par la pensée aux premières années du XIXe siècle, au moment où disparaît Kant. En quel état laissait-il la philosophie? Il faut, pour le savoir, comparer ce qu'il avait fait avec ce qu'il avait voulu faire. Son ambition était immense. Il niait sans réserve toute la philosophie du passé. Pour lui, Aristote et Platon, Descartes et Leibnitz, n'avaient pas sur le système général des êtres des idées plus justes que celles des meilleurs astronomes avant Copernic sur le système particulier du monde physique. Kant croyait avoir découvert le vrai rapport, jusqu'à lui inconnu, de l'esprit humain avec les choses. L'esprit humain dans sa théorie était

le soleil : au lieu de tourner autour des choses, il les faisait tourner devant lui.

Telle fut l'idée première de l'entreprise philosophique de Kant. Elle devait aboutir, dans sa pensée, à terminer la lutte éternelle de l'empirisme et de l'idéalisme, des dogmatiques et des pyrrhoniens, en fixant à la fois les droits certains et les limites infranchissables de l'humaine raison. Kant avait-il atteint son but? Nullement. Dégagez en effet son système de tout ce qui n'y tient pas logiquement, ôtez les remaniemens, les correctifs et les inconséquences; quelle est la conclusion finale? c'est que l'homme, enfermé dans sa pensée comme dans une prison obscure et sans issue, ne peut tirer de ses notions les plus élevées aucune lumière sur les objets qui l'intéressent essentiellement; pas la plus faible conjecture sur l'existence de l'esprit, rien sur l'existence de la matière, rien, à plus forte raison, sur celle de Dieu, de sorte que les lois universelles et nécessaires de la raison n'ont d'autre usage que de guider la pensée dans l'exploration de l'univers sensible.

La philosophie allemande en était là vers la fin du siècle dernier; c'est dire assez qu'elle retombait, en dépit d'elle-même, sous le joug de l'empirisme et du scepticisme. L'honneur de l'y avoir arrachée se partage entre trois hommes supérieurs, Fichte, Schelling, Hegel. Ces grands esprits ont bien des différences, mais dans la variété de leurs systèmes il y a un point commun : c'est un effort généreux et puissant pour retrouver par la science ce qu'on appelle en Allemagne l'objectif et l'absolu, c'est-à-dire la certitude et Dieu.

Fichte s'attache au principe de Kant, — au sujet de la pensée, et il s'efforce de démontrer par une déduction subtile et originale que le moi ne peut pas être la seule existence, qu'elle implique non-seulement un terme opposé qui la limite et la ramène sur soi, mais aussi un principe supérieur, un principe absolu, une existence pleine et sans limite, qui explique, enfante, domine toutes les oppositions. On a pu appeler Fichte le philosophe du moi; mais il est si éloigné d'un égoïsme vulgaire, que, dans sa morale, il est stoïcien, et que sa métaphysique, de plus en plus pénétrée d'un souffle religieux, est venue aboutir au mysticisme.

C'est dans l'homme, c'est par la psychologie, que le disciple de Kant trouvait Dieu. M. Schelling, sortant brusquement de l'enceinte étroite de la philosophie critique, chercha Dieu dans l'histoire de la nature et dans celle de l'humanité. L'idée générale de son système, c'est l'analogie profonde des lois de la matière et des lois de la pensée. La nature à ses yeux n'est point l'empire d'une fatalité aveugle; elle est toute pénétrée d'intelligence, mais d'une intelligence qui ne se dégage que par degrés d'une espèce de sommeil. Et d'un autre côté, l'humanité, bien que libre, a des lois, et la vie spirituelle, en-

tée sur la vie organique, en reproduit le mouvement sur une échelle plus vaste et plus complète. Or, si l'univers et l'homme manifestent sous des formes différentes une même pensée, comment expliquer cette harmonie autrement que par une unité suprême qui se manifeste à des degrés divers dans la série infinie des existences? De là un système plein de hardiesse, où M. Schelling a répandu les trésors de son érudition de savant et de son imagination de poète, système resté toujours un peu vague, qui associe de grandes vérités à de grandes erreurs, mais qui, dans son ensemble, est tout pénétré d'une inspiration religieuse; c'est au point que l'école de Munich, dont M. Schelling est la gloire, et d'où sont sortis tant de physiciens idéalistes, tant d'artistes purs et sévères, n'a pas tardé à glisser, avec Baader et Görres, sur les pentes de la mysticité. Et maintenant, faut-il déclarer sans détour ma pensée sur le système célèbre qui a succédé en Allemagne à celui de M. Schelling? Je commencerai, afin d'être juste, par rappeler que, de l'aveu de tout le monde, la philosophie de Hegel est une des plus vastes combinaisons d'idées qui soient sorties de l'esprit humain; je ferai remarquer ensuite que son trait distinctif est de chercher en toutes choses une loi nécessaire et absolue, de sorte que confondre la théorie hégélienne avec le sensualisme, c'est une criante injustice. Cela dit, je conviendrai que le système de Hegel me paraît reposer, comme celui de Spinoza, sur une illusion trop familière aux génies doués d'une grande puissance d'abstraction : c'est que l'esprit humain est capable de reproduire en ses spéculations l'ordre universel et absolu des choses, prétention exorbitante qui ne serait légitime que si l'intelligence de Dieu et la conscience humaine pouvaient s'identifier. Et voilà comment ce système audacieux, que le génie du maître maintenait à une certaine hauteur spéculative, ayant eu le malheur de tomber dans des esprits violens et médiocres, la philosophie allemande, si pure dans Fichte, si noble dans M. Schelling, si imposante encore dans M. Hegel, s'est précipitée aux derniers excès de l'athéisme, et a soulevé contre toute philosophie la plus violente et la plus injuste réaction.

J'arrive au mouvement philosophique de la France, à celui qui nous est le mieux connu et qui nous touche de plus près. Ici la pure lumière du spiritualisme brille avec une telle évidence, que, pour la méconnaître, il ne faut certes pas un aveuglement ordinaire. On l'a pourtant niée avec intrépidité. La philosophie française a été accusée de scepticisme, et comment oublier qu'une inculpation si injuste a troublé les derniers momens et outragé la tombe à peine ouverte du noble Jouffroy? Mais le mot de scepticisme n'est pas celui qui a le plus retenti et trouvé le plus d'oreilles crédules. Cette fortune était réservée au mot panthéisme.

Scepticisme, panthéisme, nous aurions le droit de dire sans ména-

gement que ce sont là deux calomnies; mais nous aimons mieux supposer la bonne foi dans nos adversaires, et nous croyons savoir ce qui a pu tromper des esprits même sincères et excellens.

Quand on parle de la philosophie française au XIXe siècle, deux noms se présentent à l'esprit : le nom de Royer-Collard et celui de M. Cousin. Or il est d'abord parfaitement certain que Royer-Collard, si original par le tour et la qualité de son esprit, n'a pas eu en philosophie des idées originales : il n'a été, il n'a voulu être qu'un Écossais. D'un autre côté, il est également certain que M. Cousin, après avoir été initié par l'enseignement de Royer-Collard à la philosophie écossaise, s'aperçut bientôt qu'excellente pour réfuter Condillac, excellente aussi pour commencer la science, elle ne suffisait pas à tous les besoins de la pensée humaine, que sa circonspection allait jusqu'à la timidité, et que, passant du vigoureux génie de M. Royer-Collard en des esprits moins naturellement dogmatiques, elle pourrait incliner à une discrétion spéculative, à un esprit de réserve et de défiance qui n'est pas le doute, mais qui pourrait bien être la stérilité.

A ces deux faits certains, il faut en ajouter un troisième, c'est que M. Cousin est coupable d'avoir étudié avec intérêt et discuté le premier d'une manière approfondie les principaux systèmes de la philosophie allemande, celui de Kant, pour en donner une admirable réfutation, ceux de Schelling et de Hegel, pour leur emprunter des vues pleines de grandeur, les unes aussi solides que neuves et hardies, les autres plus contestables, et finalement pour s'en séparer sur les points essentiels.

Voilà le vrai; vienne maintenant l'esprit de parti avec son cortége ordinaire : la légèreté qui croit sur parole, la haine qui envenime tout, la prévention qui obscurcit le jugement et la colère qui l'aveugle; unissez toutes ces puissances conjurées, et vous verrez apparaître ce monstre formidable dont on effraie l'imagination des faibles, sous le nom de panthéisme de la philosophie française.

Pour se délivrer de ce fantôme, il eût suffi à des esprits calmes et de bonne foi de faire quelques remarques bien simples. Et d'abord, l'origine de la nouvelle philosophie française remonte plus loin que M. Cousin, plus loin que M. Royer-Collard; elle est dans un penseur moins célèbre, mais d'une originalité et d'une profondeur singulières; je veux parler de Maine de Biran. Je n'ai pas entendu dire qu'on l'ait encore accusé de panthéisme; mais si cela n'a pas été dit, cela se dira, car enfin, puisque la philosophie française est coupable, comment Maine de Biran serait-il innocent, lui qui a donné à cette philosophie la méthode qui la constitue, la méthode psychologique?

Depuis Maine de Biran, le premier principe de la philosophie française, c'est la séparation profonde des phénomènes extérieurs et des

phénomènes de conscience. Pour qui sait voir dans un germe tous ses développemens à venir, le spiritualisme est là. En effet, qui a posé les principes d'une réfutation radicale de Condillac et de Cabanis, avant que M. Royer-Collard n'engageât avec tant d'éclat contre le sensualisme sa polémique éloquente et victorieuse? C'est celui que Royer-Collard appelait son maître, c'est Maine de Biran.

Le second principe de la philosophie française, c'est que le type primitif de toute existence nous est fourni dans le sentiment de l'activité personnelle. C'est par là que Maine de Biran arrêtait à son premier pas le système qui fait sortir tout l'homme de la sensation passive, vainement transformée en intelligence et en volonté par une analyse artificielle. Par là, il rattachait le spiritualisme nouveau à celui de Leibnitz, et coupait une des racines du panthéisme, puisqu'il est logiquement impossible — à une philosophie qui pose la personnalité humaine comme un principe fondamental — de la réduire à une forme accidentelle et passagère de l'être en soi. Enfin, si la philosophie française, partie de la psychologie profonde, mais un peu étroite de Maine de Biran, a pris en un génie plus vaste un vol plus libre vers les sublimes régions, quel a été son caractère propre, son principe toujours proclamé et fermement maintenu? C'est de rester fidèle à l'observation, et, dans ses inductions les plus lointaines sur le principe mystérieux des choses, de ne jamais perdre de vue la conscience; c'est de ne s'élever de l'homme à Dieu que pour revenir sans cesse de Dieu à l'homme, de peur de se laisser séduire à cette ontologie ambitieuse et vaine qui se perd en ses abstractions, loin de l'humanité, de la nature et de la vie.

Nous croyons avoir le droit de conclure que la philosophie française est dans son origine, dans sa méthode, dans son caractère général une philosophie spiritualiste, et par conséquent qu'il n'y a rien de plus superficiel et de plus factice que cet antagonisme imaginé entre les besoins religieux et les besoins philosophiques de notre société, laquelle n'a pas apparemment deux âmes contraires, mais une seule, également avide de science et de foi. Est-ce à dire qu'il n'y ait eu, dans le développement de la philosophie française à travers le demi-siècle agité qui est derrière nous, aucun écart, aucune déviation? Nous n'entendons pas soutenir cela, et pourquoi aurait-on le moindre embarras à s'en expliquer? Une école de philosophie n'est pas une église, et je ne connais, pour un homme usant librement de sa raison, qu'un seul moyen d'être infaillible : c'est de se taire. Peut-être est-ce là le genre d'innocence que nos adversaires nous souhaiteraient; mais le conseil n'est pas assez désintéressé pour qu'on y souscrive. Pour moi, convaincu que la philosophie française est dans les grandes voies du sens commun et de la vérité, mais con-

vaincu aussi que le terrain où elle marche est glissant, entouré d'écueils et de précipices, je voudrais, avant de terminer, indiquer avec franchise quelle idée je me forme des périls de la situation présente et des besoins de l'avenir. Toute ma pensée se résumerait volontiers en un seul vœu : c'est que la philosophie française se sépare chaque jour davantage de la dernière philosophie allemande.

C'est une habitude enracinée au-delà du Rhin de considérer la philosophie comme une spéculation transcendante, se déployant dans je ne sais quelle carrière illimitée d'abstractions, et se proposant pour but, non pas des connaissances proportionnées à notre raison imparfaite, mais l'explication universelle des choses. Il faut que cette explication soit conçue *a priori*, sous peine d'empirisme; il faut qu'elle ne s'appuie pas sur la conscience, sous peine de subjectivité; il faut qu'elle embrasse l'ensemble du réel et du possible, pour être, comme ils disent, *adéquate;* il faut enfin qu'elle parte d'un principe unique et en déduise tout le reste, pour être simple, homogène, rigoureuse, en un mot scientifique.

Nous dirons en deux mots qu'imposer à la science de telles conditions, c'est de deux choses l'une, — la rendre impossible ou la condamner à l'erreur. Si l'homme, en effet, n'est que l'homme, cette science le surpasse infiniment. Pour en être capable, il faudrait que l'homme fût Dieu.

Cette illusion de l'Allemagne sur la nature de la science en a enfanté une autre touchant son objet le plus élevé, et toutes deux aboutissent aux mêmes erreurs. Suivant les disciples de Hegel, on ne construit une théodicée digne de vrais philosophes qu'à la condition d'écarter sévèrement de l'idée de la Divinité toute analogie, toute détermination empruntées à l'observation de l'univers physique et moral. Quiconque se représente Dieu comme un principe distinct de l'univers, vivant en soi de la vie de l'intelligence, de la liberté, de l'amour, est déclaré suspect de superstition et d'anthropomorphisme. Voilà donc un Dieu absolument indéterminé, un Dieu sans attributs, un Dieu dont on ne peut rien dire; mais sous cette réserve apparente se cache un immense orgueil. Ce même Dieu, si parfait qu'il semble inaccessible, si loin de nous que toute analogie le défigure, l'Allemagne prétend le saisir *a priori*, décrire exactement son essence et y trouver la clé de toutes les énigmes de l'univers.

Ces doctrines, je le dis nettement, seraient la mort du spiritualisme; mais, en vérité, il est permis de ne pas s'en effrayer à l'excès, quand on les pèse d'une main ferme et d'un esprit libre de prévention. Les métaphysiciens de l'Allemagne le prennent de très haut, je le sais, avec notre méthode psychologique, avec notre respect du sens commun et de la foi du genre humain; mais, sans discuter le

fond des choses, qu'il nous suffise d'adresser une ou deux questions à leur érudition et à leur bonne foi.

Je leur demanderai qui a mis au monde la philosophie moderne? C'est apparemment Descartes. Or l'auteur du doute méthodique était-il par hasard un esprit esclave des préjugés? Reprocherait-on un excès de timidité à l'homme qui, avec de l'étendue et du mouvement, se chargeait de faire le monde? Eh bien! ce Descartes, ce novateur intrépide, ce spéculatif audacieux, sur quel principe a-t-il établi toute sa métaphysique? Sur un fait de conscience : je pense, donc je suis. Et quel est le fondement de sa théodicée? Encore un fait de conscience : cette idée de l'être tout parfait que chacun de nous trouve au fond de soi, dans le sentiment de son imperfection et de ses limites. Où aboutit enfin cette méthode? A un Dieu profondément distinct de l'univers, à un Dieu créateur, à un Dieu intelligent et bon qui a fait l'homme, comme parle Descartes, *à son image et semblance*, et dont la contemplation, comme il dit encore, *nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie.*

Dira-t-on que Descartes vivait dans une société chrétienne, au siècle de la règle et de l'autorité? Je consens à reculer de deux mille ans, bien au-delà du christianisme, et je demande aux idéalistes de l'Allemagne s'ils veulent bien consentir à reconnaître Platon pour maître, Platon, le père de l'idéalisme et le type des libres génies. Or ce grand métaphysicien avait appris à l'école de Socrate que le premier pas en philosophie, c'est de confesser son ignorance, et le second, de s'étudier soi-même. Est-ce lui qui se serait flatté de saisir dans toutes les profondeurs de son essence ce principe premier dont il n'ose parler qu'en tremblant au VIe livre de la *République,* « ce Bien que toute âme poursuit, en vue duquel elle fait tout, — ce Bien dont elle soupçonne l'existence, mais avec beaucoup d'incertitudes, et dans l'impuissance de comprendre nettement ce qu'il est?... »

Et puisque le principe des choses est plein de mystères, comment se flatter d'apercevoir sans voile la génération de l'univers? Écoutez Timée : « ... J'essaie de parler des dieux et de la formation du monde, sans pouvoir vous rendre mes pensées dans un langage parfaitement exact et sans aucune contradiction. Et si mes paroles n'ont pas plus d'invraisemblance que celles des autres, il faut vous en contenter et bien vous rappeler que moi qui parle et vous qui jugez, nous sommes tous des hommes... (1). »

Si maintenant je continuais à citer le *Timée* pour y trouver l'idée que Platon s'est formée du principe de l'univers; si je décrivais ce Dieu dont l'attribut suprême est la bonté, qui fait le monde non par

(1) Ptaton, trad. fr., t. XI, p. 126.

nécessité, mais par amour, ce Dieu qui compose le plan de l'univers l'œil fixé sur l'exemplaire éternel de la beauté et de la justice, ce Dieu qui, en voyant s'agiter le monde fait à son image, *se réjouit, et dans sa joie veut le rendre encore plus semblable à son modèle*, je sais ce que me diraient les hégéliens, que Platon se joue et qu'il paie tribut aux préjugés du vulgaire. Mais Platon se jouait-il lorsque, dans un de ses plus sévères et de ses plus profonds dialogues, il engageait contre les *éléates* (c'étaient les hégéliens du temps) une polémique si vigoureuse, quand il démontrait que leur unité absolue, sans attribut, sans pensée, sans vie, n'est qu'un abîme de contradictions, quand il s'écriait enfin : « Mais quoi, par Jupiter! nous persuadera-t-on si facilement que, dans la réalité, le mouvement, la vie, l'âme, l'intelligence, ne conviennent pas à l'Être absolu; que cet Être ne vit ni pense, et qu'il demeure immobile, immuable, sans avoir part à l'auguste et sainte intelligence? »

Voilà le Dieu qu'enseignent Platon et Descartes, ces maîtres préférés de la philosophie française, et voilà aussi le Dieu que toute créature humaine entrevoit et adore au fond de son cœur; car enfin faites la différence si grande qu'il vous plaira entre l'intelligence d'un Leibnitz et celle du plus ignorant des hommes, — la raison leur est commune, et c'est mal s'en servir que de ne pas savoir comprendre et partager la foi des humbles d'esprit. Oui, sans doute, l'Être infini est infiniment au-dessus de toute formule et de toute image; mais ce n'est point profaner son nom que d'adorer en lui le type accompli de l'intelligence, de l'amour et de la liberté. Et dès lors l'homme n'est plus un mode nécessaire et fugitif de l'existence universelle, sorti d'un abîme et destiné à y rentrer : il est l'ouvrage d'un dessein profond et d'une Providence attentive; il a un but, un idéal; il a des devoirs et des droits, il est ferme dans la vie et tranquille dans la mort. Armée d'une telle doctrine, je ne redoute pour la philosophie ni l'ardeur industrielle de notre temps, ni son mouvement démocratique, ni son retour à la religion. Sûre d'elle-même et de son principe, qui est celui de la société nouvelle, la philosophie regarde avec calme et sans jalousie l'influence bienfaisante des sentimens et des vertus qu'inspire le christianisme. Les conquêtes de l'industrie sont à ses yeux le triomphe éclatant de l'esprit sur la matière, et dans les progrès légitimes de la bonne démocratie elle voit le mouvement ascendant des nations modernes vers un idéal de liberté, de lumière et de justice que sa mission propre est de poursuivre sans cesse pour le purifier et l'agrandir.

ÉMILE SAISSET.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

III.

CONSTITUTION DE LA PROPRIÉTÉ ET DE LA CULTURE. [1]

I.

On attribue assez généralement la supériorité de l'agriculture anglaise à la grande propriété; cette opinion est vraie à certains égards, mais il ne faut pas la pousser trop loin. D'abord il n'est pas exact que la propriété soit aussi concentrée en Angleterre qu'on se l'imagine communément. Il y a sans doute dans ce pays d'immenses fortunes territoriales; mais ces fortunes, qui frappent les regards de l'étranger et même du régnicole, ne sont pas les seules. A côté des colossales possessions de la noblesse proprement dite se trouvent les domaines plus modestes de la *gentry*. Dans la séance de la chambre des communes du 19 février 1850, M. Disraëli a affirmé, sans être contredit, qu'on pouvait compter dans les trois royaumes 250,000 propriétaires fonciers. Or, comme le sol cultivé est en tout de 20 millions d'hectares, c'est une moyenne de 80 hectares par famille, et, en y ajoutant les terrains incultes, de 120. Le même orateur, en évaluant, comme nous, à 60 millions sterling ou 1,500 millions de francs le revenu net de la propriété rurale, a trouvé, à raison de 250,000 copartageans, une moyenne de 6,000 fr. de rente, soit 4,800 fr. en valeur réduite.

Il est vrai que, comme toutes les moyennes, celle-ci ne donne

(1) Voyez les livraisons des 15 janvier et 1er mars.

qu'une idée fort incomplète des faits. Parmi ces 250,000 propriétaires, il en est un certain nombre, 2,000 tout au plus, qui ont à eux seuls un tiers des terres et du revenu total, et, dans ces 2,000, il en est 50 qui ont des fortunes de princes. Quelques-uns des ducs anglais possèdent des provinces entières et ont des millions de revenu. Les autres membres de la pairie, les baronnets d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, les grands propriétaires qui ne font pas partie de la noblesse, s'échelonnent à leur suite. En partageant entre ces 2,000 familles 10 millions d'hectares et 500 millions de revenu, on trouve 5,000 hectares et 250,000 francs de rente par famille.

Mais plus la part de l'aristocratie est considérable, plus celle des propriétaires du second ordre se trouve réduite. Ceux-là cependant possèdent les deux tiers du sol, et jouent conséquemment dans la constitution de la propriété anglaise un rôle deux fois plus important. Leur lot moyen tombe à 80 hectares environ, et leur revenu foncier à 4,000 francs; en appliquant à ce revenu la réduction de 20 pour 100, il n'est plus que de 3,200. Comme il y a nécessairement beaucoup d'inégalité parmi eux, on doit en conclure que les propriétés de 1,000, 2,000, 3,000 francs de rente ne sont pas aussi rares en Angleterre qu'on le croit, et c'est en effet ce qu'on trouve quand on y regarde de près.

Un autre préjugé qui repose également sur un fait vrai, mais exagéré, c'est la persuasion où l'on est généralement que la propriété foncière ne change pas de mains en Angleterre. Cependant, si la propriété y est beaucoup moins mobile que chez nous, elle est loin d'être absolument immobilisée. Ici encore c'est un fait spécial qui a été généralisé outre mesure. Certaines terres sont frappées de substitutions ou autres droits, mais le plus grand nombre est libre. Il ne faut que parcourir les immenses colonnes d'annonces des journaux quotidiens, ou entrer un moment dans un de ces offices pour les ventes des immeubles si nombreux à Londres et dans toutes les grandes villes, et on restera convaincu de ce fait, que les propriétés rurales de 50 à 500 acres, c'est-à-dire de 20 à 200 hectares, ne sont pas rares en Angleterre, qu'il s'en vend même journellement.

Dans les journaux, ces annonces sont généralement rédigées ainsi : — A vendre, une propriété de tant d'acres d'étendue louée à un fermier solide, *substantial*, avec une résidence élégante et comfortable, un bon ruisseau à truites, une belle chasse, des jardins potagers et d'agrément, à proximité d'un chemin de fer et d'une ville, dans un pays pittoresque, etc. — Dans les offices, on vous montre en outre un plan de la terre et une vue peinte assez bien faite de la maison et de ses alentours. C'est toujours un joli bâtiment presque neuf, parfaitement entretenu, avec des ornemens extérieurs d'assez mauvais

goût, mais d'une disposition intérieure simple et commode, situé au milieu d'une pelouse plus ou moins grande, avec des bouquets d'arbres à droite et à gauche, et quelques vaches qui paissent sur le premier plan. Il y a deux cent mille résidences de ce genre réparties sur la verte surface des îles britanniques.

Malgré le goût très vif des Anglais pour la possession de la terre, qui les porte tous à devenir *landlords* dès qu'ils le peuvent, le prix des propriétés rurales n'est pas plus élevé qu'en France proportionnellement au revenu. On achète généralement à raison de trente fois la rente, c'est-à-dire sur le pied d'environ 3 pour 100. Dès qu'un homme un peu enrichi dans les affaires a quelques milliers de livres sterling à mettre dans une maison de campagne, dix domaines d'une valeur de 100,000 francs à 1 million se disputent son choix. Dans un pays où l'hectare de terre vaut en moyenne 2,500 francs, il ne faut pas plus de 20 hectares pour constituer une propriété de 100,000 fr., il n'en faut pas plus de 300 pour faire 1 million, en y comprenant la valeur de l'habitation et de ses dépendances.

Assurément la terre est, en France, beaucoup plus divisée : tout le monde connaît le chiffre célèbre des onze millions et demi de cotes foncières qui semble indiquer le même nombre de propriétaires; mais tout le monde doit savoir aussi maintenant, depuis les recherches de M. Passy, à quel point ce chiffre est trompeur. Non-seulement il arrive souvent qu'un seul contribuable paie plusieurs cotes, ce qui suffit déjà pour mettre une incertitude à la place d'un fait en apparence si positif; mais les propriétés bâties des villes figurent au nombre des recensées, ce qui réduit le nombre réel des propriétés rurales à 5 ou 6 millions au plus.

Ce n'est pas tout. Le taux des cotes a bien aussi sa valeur, et de même qu'il faut écarter en Angleterre, pour connaître l'état le plus général de la propriété, ces vastes possessions de quelques grands seigneurs qui font illusion pour le reste, de même il faut en France réduire à leur rôle véritable cette multitude de petits propriétaires qui abaisse tant la moyenne. Sur onze millions et demi de cotes, cinq millions et demi sont au-dessous de 5 francs, deux millions sont de 5 à 10 francs, trois millions de 10 à 50 francs, six cent mille de 50 à 100, cinq cent mille seulement sont au-dessus de 100 fr.; c'est dans ce demi-million que réside la propriété de la plus grande partie du sol. Les onze millions de cotes au-dessous de 100 fr. peuvent s'appliquer à un tiers environ de la surface totale, ou 18 millions d'hectares; les deux autres tiers, ou 32 millions d'hectares, appartiennent à quatre cent mille propriétaires, déduction faite de ceux qui ne sont qu'urbains, ce qui donne une moyenne de 80 hectares par propriété.

Ainsi, en retranchant d'une part les très grandes propriétés et de

l'autre les très petites, qui occupent dans les deux pays un tiers environ du sol, la moyenne serait en France, pour les deux autres tiers, égale en étendue à la moyenne anglaise. Cette égalité apparente cache une disproportion, en ce que le revenu est, à surface égale, bien plus élevé en Angleterre que chez nous; mais, tout compte fait, la différence réelle n'est pas ce qu'on suppose. Il y a en France environ 100,000 propriétaires ruraux qui paient au-delà de 300 francs de contributions directes, et dont les fortunes sont égales en moyenne à celles de la masse des propriétaires anglais; 50,000 d'entre eux paient 500 francs et au-dessus. Des terres de 500, 1,000, 2,000 hectares se rencontrent encore assez souvent, et les fortunes territoriales de 25 à 100,000 fr. de rente et au-delà ne sont pas tout à fait inconnues. On peut trouver environ un millier de propriétaires par département qui rivalisent, pour l'étendue de leurs domaines, avec la seconde couche des *landlords* anglais, celle qui est de beaucoup la plus nombreuse. Ce qui est vrai, c'est que nous en avons proportionnellement moins que nos voisins, et qu'à côté des châteaux de notre *gentry* fourmille l'armée des petits propriétaires, tandis que la *gentry* anglaise a derrière elle les immenses fiefs de l'aristocratie. Dans cette mesure, mais dans cette mesure seulement, il est exact de dire que la propriété est plus concentrée en Angleterre qu'en France.

Cette concentration est favorisée par la loi de succession, qui, à défaut de testament, fait passer les immeubles du père de famille sur la tête du fils aîné, — tandis qu'en France les immeubles se divisent également entre les enfans; mais l'application de ces deux législations, si opposées en principe, n'a pas dans la pratique des effets aussi radicalement contraires. Le père de famille peut, dans les deux pays, changer par sa dernière volonté les dispositions de la loi, et il profite quelquefois de cette liberté; d'autres causes plus puissantes et plus générales agissent aussi. En France, les mariages refont en partie par la dot des filles ce que la loi de succession défait; en Angleterre, si les immeubles ne sont pas partagés, les biens meubles le sont, et dans un pays où la fortune mobilière est si considérable, cette division ne peut manquer d'exercer, par des ventes et achats, son influence sur la répartition de la propriété immobilière. Le progrès de la population, beaucoup plus rapide chez nos voisins que chez nous, est à son tour, quoi qu'on fasse, un élément de division. En fait, beaucoup de propriétés se divisent en Angleterre, et tous les jours de nouvelles résidences de campagne se construisent pour de nouveaux *country-gentlemen;* en même temps, beaucoup de propriétés se recomposent en France, et on a remarqué, dans le mouvement des cotes foncières, que les grosses s'accroissaient plus vite que les petites.

De même qu'on s'exagère en général la concentration de la propriété en Angleterre, de même on s'exagère l'influence que la grande propriété y exerce sur le développement de l'agriculture. Cette influence est réelle comme l'existence même de la concentration; mais, comme elle aussi, elle a ses limites. Qui dit grande propriété ne dit pas toujours grande culture. Les plus grandes propriétés peuvent se diviser en petites exploitations. Il importe assez peu que 10,000 hectares soient possédés par un seul, s'ils se partagent, par exemple, en 200 fermes de 50 hectares chacune. Nous verrons tout à l'heure, en traitant de la culture proprement dite, que c'est en effet ce qui arrive le plus souvent; l'influence de la grande propriété est alors à peu près nulle. Reconnaissons cependant qu'à prendre les choses dans leur ensemble, la grande propriété est favorable à la grande culture, et que sous ce rapport elle a une action directe sur une partie du sol anglais; cette action est-elle aussi féconde que l'ont cru quelques publicistes? et tout ce qui n'est pas elle est-il aussi nuisible qu'ils l'ont affirmé? Voilà la question.

Nous avons vu que dans le royaume-uni il y a en quelque sorte deux catégories de propriétés : les grandes et les moyennes. Les grandes ne s'étendant que sur un tiers du sol, et une portion de ce tiers étant divisée en petites fermes, il s'ensuit que l'action de la grande propriété ne se fait sentir que sur un quart environ. Ce quart est-il le mieux cultivé? Je ne le crois pas. Les terres immenses de l'aristocratie britannique se trouvent principalement dans les régions les moins fertiles. Le plus grand propriétaire foncier de la Grande-Bretagne, le duc de Sutherland, possède d'un seul bloc plus de 300,000 hectares dans le nord de l'Écosse, mais ces terres valent 50 francs l'hectare; un autre grand seigneur, le marquis de Breadalbane, possède dans une autre partie du même pays presque autant de terres qui ne valent guère mieux. En Angleterre, les vastes propriétés du duc de Northumberland sont situées en grande partie dans le comté de ce nom, un des plus montueux et des moins productifs; celles du duc de Devonshire, dans le comté de Derby, et ainsi de suite. C'est surtout dans de pareils terrains que la grande propriété est à sa place; elle seule peut y produire de bons effets.

Les parties les plus riches du sol britannique, les comtés de Lancaster, de Leicester, de Worcester, de Warwick, de Lincoln, sont un mélange de grandes et de moyennes propriétés. Dans le plus riche de tous, même au point de vue agricole, celui de Lancaster, c'est la moyenne et presque la petite propriété qui dominent. En somme, on peut affirmer, surtout si l'on fait entrer l'Irlande dans le calcul, que les terres les mieux cultivées des trois royaumes ne sont pas celles qui appartiennent aux plus grands propriétaires. Il y a sans doute

des exceptions éclatantes, mais telle est la règle. On peut même trouver, non pas précisément en Angleterre, mais dans une possession anglaise, l'île de Jersey et ses annexes, un pays où fleurit exclusivement la petite propriété. Les lois normandes sur la succession, qui prescrivent le partage égal des terres entre les enfans, n'ont pas cessé d'y être en vigueur. « L'effet inévitable de cette loi, dit David Low, agissant depuis plus de neuf cents ans dans les étroites limites de cette petite île, a été de réduire tout le sol du pays en petites possessions. A peine pourrait-on trouver dans l'île entière une seule propriété de 40 acres (16 hectares); beaucoup varient de 5 à 15, et le plus grand nombre a moins de 15 acres (6 hectares). » L'agriculture en est-elle plus pauvre? Non assurément. La terre ainsi divisée est cultivée comme un jardin; elle est affermée en moyenne de 4 à 5 livres sterling par acre (de 250 à 300 fr. par hectare), et, dans les environs de Saint-Hélier, jusqu'à 8 et 12 livres (de 500 à 750 francs par hectare).

Malgré ces fermages énormes, les cultivateurs vivent dans une abondance modeste sur des étendues qui seraient insuffisantes partout ailleurs pour faire subsister le laboureur le plus pauvre. Ajoutons que le sol de Jersey est granitique et maigre, et qu'il a fallu beaucoup d'industrie pour le rendre aussi productif. L'aspect de l'île a quelque chose de charmant : on dirait une forêt d'arbres fruitiers, entrecoupée de prairies et de petits champs cultivés, avec une foule d'habitations élégantes tapissées de vignes et de myrtes, et des sentiers qui serpentent sous les ombrages. David Low remarque en même temps que le morcellement du sol, qui semblerait devoir être infini à la suite de tant de générations, dans une île aussi petite et aussi populeuse, s'est limité de lui-même en vertu d'arrangemens pris dans les familles pour l'arrêter quand il devient onéreux. Cet exemple doit rassurer de plus en plus ceux qui craignent de voir le sol français tomber en poussière.

En France, il y a aussi deux catégories de propriétés, les moyennes et les petites. Les pays où la culture est le plus avancée sont en général ceux où dominent les petites. Tels sont les départemens du Nord et du Bas-Rhin, et presque tous les cantons riches des autres départemens. C'est par la division des propriétés que le progrès se manifeste habituellement chez nous. Ainsi le veut le génie national. Le même fait se reproduit dans d'autres pays, en Belgique, dans l'Allemagne rhénane, dans la Haute-Italie, et jusqu'en Norvége. Partout ailleurs qu'en Angleterre, c'est-à-dire en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, les très grandes propriétés ont fait plus de mal que de bien à l'agriculture. Le seigneur féodal vit en général loin de ses domaines; il ne les connaît que par les revenus qu'il en re-

tire, et qui, avant d'arriver jusqu'à lui, passent par les mains d'une foule de domestiques et d'intendans, plus occupés de leurs propres affaires que de celles du maître. La terre, dépouillée sans relâche par des mains avides, ne recevant jamais les regards qui pourraient la féconder, abandonnée à des tenanciers aussi pauvres qu'ignorans, languit dans l'inculture, ou ne donne que les maigres produits qu'elle ne peut s'empêcher de livrer. En Angleterre, il n'en est pas tout à fait ainsi; beaucoup de grands seigneurs tiennent à honneur de gérer eux-mêmes leurs domaines, et de consacrer à l'amélioration du sol la plus grande partie de ce qu'ils en retirent; mais le vice essentiel des très grandes propriétés n'est pas absolument détruit, et pour ceux qui remplissent admirablement leur devoir de *landlord*, combien en est-il qui négligent leur héritage!

Est-il donc à propos, comme on l'a fait, de vanter exclusivement la grande propriété, de vouloir la transporter partout, et de proscrire la petite? Évidemment non. En ne considérant la question qu'au point de vue agricole, le seul qui doive nous occuper ici, les résultats généraux plaident beaucoup plus en faveur de la petite propriété que de la grande. Ce n'est pas d'ailleurs chose facile que de changer artificiellement la condition de la propriété dans un pays. Cette condition tient à un ensemble de causes anciennes, essentielles, qu'on ne détruit pas à volonté. Attribuer à la grande propriété en Angleterre un rôle exclusif, en faire le principal et presque le seul mobile du progrès agricole, prétendre l'imposer à des nations qui la repoussent, c'est s'exposer à se donner tort quand on peut avoir raison, et poser en principe que le développement de la culture ne peut avoir lieu qu'à la condition d'une révolution sociale impossible, ce qui est heureusement faux.

Je n'en reconnais pas moins que l'état de la propriété en Angleterre est plus favorable en général à l'agriculture que l'état de la propriété française; je n'ai voulu combattre que l'exagération.

La question a été mal posée par suite d'une confusion. Ce qui importe à la culture, ce n'est pas que la propriété soit grande, mais qu'elle soit riche, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. La richesse est relative : on peut être pauvre avec une grande propriété et riche avec une petite. Entre les mains de mille propriétaires qui n'ont chacun que 10 hectares et qui y dépensent 1,000 fr. par hectare, la terre sera deux fois plus productive qu'entre les mains d'un homme qui possède à lui seul 10,000 hectares et qui n'y dépense que 500 fr. Tantôt c'est la grande propriété qui est la plus riche, tantôt c'est la petite, tantôt c'est la moyenne; tout dépend des circonstances. La meilleure organisation de la propriété rurale est celle qui attire vers le sol le plus de capitaux, soit parce que les détenteurs sont plus

riches relativement à l'étendue de terre qu'ils possèdent, soit parce qu'ils sont naturellement entraînés à y dépenser une plus grande partie de leurs revenus. Or il n'est pas douteux que, dans l'état actuel des choses, nos propriétaires français sont moins riches en général que les propriétaires anglais, et conséquemment moins disposés à faire des avances au sol. Les plus petits sont parmi nous ceux qui traitent le mieux la terre, et c'est une des raisons qui ont fait prendre tant de faveur à la petite propriété. En Angleterre, au contraire, si ce n'est pas précisément la très grande propriété, c'est du moins la meilleure moitié de la propriété moyenne qui peut être et qui est en effet la plus généreuse envers le sol. Les terres les mieux cultivées et les plus productives sont celles dont les possesseurs jouissent en moyenne de 1,000 livres st. de revenu. Là en effet se rencontrent habituellement à la fois et le capital, qui manque trop souvent aux propriétaires inférieurs, et le goût des améliorations agricoles, l'intelligence des intérêts ruraux, qui manquent quelquefois aux trop grands propriétaires, faute de communications suffisantes avec les champs.

Quand cet amour des intérêts ruraux se rencontre chez un très grand propriétaire, c'est la perfection. Toute l'Angleterre se souvient avec reconnaissance des immenses services que le duc de Bedford, le duc de Portland, lord Leicester, lord Spencer, lord Yarborough et plusieurs autres ont rendus à l'agriculture nationale. Dès que la volonté de faire le bien est unie à la puissance que donnent le rang le plus élevé et la plus colossale fortune, de véritables merveilles deviennent possibles. La famille de Bedford, entre autres, a doté son pays de magnifiques entreprises agricoles. Par elle, des comtés entiers ont été conquis sur les eaux de la mer, d'autres qui n'offraient que de vastes landes sont devenus riches et productifs. L'héritier de cette noble maison jouit de 100,000 livres sterling ou 2 millions et demi de revenu en biens-fonds, et il est digne, par l'usage qu'il en fait, de succéder au grand agronome, son ancêtre, dont la statue orne un des squares de Londres, appuyée sur un soc de charrue.

Il est sans doute regrettable que cet élément nous manque, et les causes qui ont détruit chez nous la très grande propriété sont plus regrettables encore que cette destruction même; mais il faut savoir se résigner aux faits irréparables, il faut éviter surtout de se grossir la gravité du mal. Les avantages de la très grande propriété peuvent être en partie remplacés par l'action de l'état, par une bonne administration des impôts locaux, par l'esprit d'association; c'est ce qui arrive déjà sur beaucoup de points. Même en Angleterre, où l'aristocratie a tant fait pour la gloire et la prospérité nationales, sous tous les rapports, ce n'est pas elle qui a le plus fait, et, si éclatans que soient ses services, ils ne doivent pas rendre injustes pour ceux

plus nombreux et plus efficaces que rend tous les jours le corps honorable de la *gentry*.

En France, où les habitudes d'économie sont plus générales qu'en Angleterre, une moyenne de 25,000 fr. de rente n'est pas nécessaire. Pour que la propriété bourgeoise soit chez nous dans de bonnes conditions, il suffit que le possesseur jouisse de 5 à 6,000 fr. de revenu au moins. Sur ce revenu, une famille de propriétaires ruraux peut vivre convenablement dans l'état actuel de nos mœurs, et mettre de côté tous les ans pour des dépenses productives. Au-dessous commencent les embarras, à moins que l'économie ne s'accroisse en proportion. Quant à la petite propriété, comme le possesseur est en même temps cultivateur, elle prospère dans des conditions beaucoup plus humbles. Une famille de paysans peut très bien vivre d'ordinaire avec un revenu de 1,200 francs, et pourvu qu'elle ait un excédant de quelques centaines de francs, la terre ne souffre pas entre ses mains, au contraire; nulle part elle n'est l'objet de soins plus assidus, nulle part elle ne rend avec plus d'usure les embrassemens affectueux qu'elle reçoit.

Il n'est pas nécessaire d'ailleurs, et c'est là une des principales causes de l'erreur où tombent les partisans exclusifs de la grande propriété, que le revenu du détenteur lui vienne tout entier de la terre elle-même. Une portion notable de ce revenu peut sortir de toute autre source, d'une fonction quelconque ou d'une rente mobilière chez le bourgeois, d'un salaire extérieur chez le paysan. Dans ce cas, plus la propriété rurale est petite relativement au revenu, plus elle peut recevoir l'infusion féconde du capital. Presque toujours la propriété n'est négligée que parce qu'elle est trop grande pour le revenu du possesseur. C'est ce qui arrive surtout quand celui-ci est endetté; dans ce cas, plus la propriété est étendue, plus sa condition est mauvaise; ce n'est plus alors qu'une fausse apparence, une illusion funeste.

Le grand fléau de la propriété, c'est la dette, non celle qui a été contractée pour faire valoir son bien et qui est presque toujours avantageuse, quoique rare, mais celle beaucoup plus commune qui porte sur le fonds lui-même, et qui laisse le propriétaire nominal sans ressources pour l'entretenir en bon état. Voilà le mal réel de la propriété française, non la division du sol proprement dite. Il se peut même que le remède à ce mal soit, dans beaucoup de cas, une plus grande division. La plupart de nos plus grands propriétaires gagneraient à posséder moins de terre et plus d'argent. En même temps, ceux qui ont au-dessous de 5 à 6,000 francs de revenu net auraient presque tous avantage à renoncer au sol, et parmi les petits, il en est un grand nombre aussi qui feraient mieux de ne plus s'acharner à

résoudre un problème insoluble. Que cette liquidation, si elle avait lieu, dût profiter à la grande, à la moyenne ou à la petite propriété, c'est ce qu'on ne pourrait dire d'avance et ce qui importe en réalité fort peu.

La dette du sol fait moins de mal en Angleterre qu'en France, non qu'elle y soit précisément moindre, elle y est au contraire supérieure, puisqu'on l'évalue à la moitié de la valeur totale, mais parce qu'elle porte en général sur des familles plus riches. L'intérêt de la dette payé, il reste encore aux propriétaires anglais un revenu net plus élevé qu'aux nôtres. L'immense quantité de valeurs mobilières qu'ils possèdent pour la plupart contribue, avec la plus grande valeur du sol, à accroître considérablement leur richesse moyenne. Cependant l'attention publique a été attirée aussi, de l'autre côté du détroit, sur les inconvéniens de la dette hypothécaire; on commence à s'en préoccuper sérieusement, et si jamais on prend des mesures pour en diminuer le poids, la révolution qui en sortira sera plutôt défavorable qu'avantageuse à la grande propriété. C'est en effet la plus grande propriété qui est la plus obérée, et une liquidation, en appelant plus largement à la possession du sol les fortunes commerciales et industrielles, diminuerait d'autant la part actuelle des fortunes exclusivement territoriales. Cette révolution a déjà commencé en Irlande, et elle y marche à grands pas, en vertu d'une législation spéciale.

Je reconnais que le droit d'aînesse est pour quelque chose dans la supériorité de richesse des propriétaires anglais, en ce qu'il empêche la division forcée des terres; mais la substitution, qu'on présente aussi comme favorable à la culture, n'a que de mauvais effets, parce qu'elle met obstacle à la libre transmission. Il est sans doute fâcheux qu'une propriété sorte des mains qui la possèdent héréditairement, et la mobilité de la propriété en France, surtout avec les lois fiscales qui grèvent chaque changement, est un de ses plus grands vices; mais ce qui est déplorable, c'est la cause qui pousse le propriétaire à vendre, ce n'est pas la vente elle-même. Dès qu'un propriétaire est endetté, appauvri, il est à désirer, pour le bien commun, que sa propriété sorte de ses mains le plus tôt possible : elle ne peut plus y prospérer. Sous ce rapport, la loi française, qui ne met que peu d'obstacles à la transmission, vaut mieux que la loi anglaise. Quant aux successions, c'est différent. La division obligatoire des immeubles est un mal réel, et le jour viendra, je l'espère, où, dans un intérêt économique, on corrigera ce qu'elle a d'excessif. De leur côté, les Anglais seront probablement conduits, par le progrès de la richesse rurale, à supprimer la substitution; ils en ont déjà beaucoup atténué dans la pratique les fâcheux embarras, et il n'est nullement impossible de s'en affranchir quand on le veut bien. Telles qu'elles sont, les qualités et les défauts des deux législations se balancent à

peu de chose près, et la supériorité du système anglais, bien que réelle, n'est pas très sensible. Ce n'est pas là la cause la plus puissante du progrès agricole.

Cette question méritait d'être posée dans ses véritables termes; elle a été obscurcie par trop de passions et de préjugés qui n'ont rien de commun avec l'économie rurale. Si jamais il doit être question en France de donner au père de famille plus de latitude dans ses dispositions testamentaires, ou de faciliter l'indivision des immeubles dans les successions *ab intestat*, on fera bien de ne pas y mêler des considérations sur la grande propriété, qui ne sont d'aucune application. Ce n'est pas la loi qui a réduit en France la grande propriété, c'est la révolution, et non-seulement tout retour artificiel à la grande propriété est impossible, mais, avec le cours qu'ont pris les choses, il serait fort douteux qu'il fût utile.

II.

La seconde cause qu'on donne généralement à la prospérité agricole de l'Angleterre, c'est la grande culture. Cette cause a, comme la première, quelque réalité; mais là encore il y a dans les esprits beaucoup d'exagérations.

Le sol britannique n'est pas plus partagé en fermes immenses qu'en immenses propriétés. Il y a sans doute de très grandes exploitations, comme il y a de très grands domaines; mais ce n'est pas la majorité. On y trouve en même temps une foule de fermes plus que modestes, qui passeraient pour telles en France même, et le nombre des petits tenanciers y est infiniment plus grand que celui des petits propriétaires. On ne compte pas moins de 200,000 fermiers dans la seule Angleterre, ce qui donne une moyenne de 60 hectares par ferme. Dans certaines parties, comme les plateaux de Wilts, de Dorset, de Lincoln et d'York, les fermes de plusieurs centaines et même de plusieurs milliers d'hectares ne sont pas rares; mais dans certaines autres, comme les districts manufacturiers en général, celles de 10 à 12 hectares sont les plus communes. Dans le comté de Chester, on en trouve beaucoup au-dessous de 10 acres ou 4 hectares. Sur ces 200,000 fermiers, la moitié environ cultivent par leurs propres bras et ceux de leur famille.

En Écosse, le nombre des fermiers dépasse 50,000. La Haute-Écosse contient des fermes de 10,000 hectares; mais dans les *lowlands*, leur étendue moyenne n'est pas plus grande qu'en Angleterre. Quant à l'Irlande, c'est un pays de petite culture si jamais il en fut. Il n'y avait pas moins de 700,000 fermiers avant 1848; la moyenne des fermes était de 7 à 8 hectares seulement, et on en comptait 300,000 au-dessous de 2 hectares.

Nous avons en France l'équivalent de l'Irlande dans nos cinq ou six millions de petites exploitations au-dessous de 7 ou 8 hectares, mais nous avons en même temps l'équivalent de la Grande-Bretagne dans les quatre ou cinq cent mille qui ont une étendue moyenne de 50 à 60. Les fermes de plusieurs centaines d'hectares ne sont pas chez nous tout à fait sans exemple; on en trouve notamment dans les environs de Paris qui présentent le plus beau et le plus complet spécimen de la grande culture. Il ne nous manque que ces fermes immenses peu nombreuses en Angleterre, qui ne se rencontrent que dans les parties les plus stériles, comme les déserts de la Haute-Écosse ou les plateaux crayeux du sud, uniquement bons à servir de pâturages à moutons. Ce n'est donc pas précisément par l'étendue des fermes que la culture anglaise l'emporte sur la nôtre. Le rapprochement est même plus grand sous ce rapport que sous celui de la propriété. La véritable supériorité de cette constitution agricole, au moins pour la Grande-Bretagne, car l'Irlande demande à être examinée à part, se manifeste par deux signes principaux : 1° l'usage à peu près universel du bail à ferme, qui fait de l'agriculture une industrie spéciale; 2° la quantité de capital que possèdent les fermiers et qu'ils ne craignent pas d'engager dans la culture.

Les avantages du bail à ferme sur les autres modes d'exploitation du sol, et en particulier sur le métayage, se font sentir dans les parties de la France où il est usité. C'est le grand principe de la division du travail appliqué à l'agriculture. Une classe particulière d'hommes voués de bonne heure au métier des champs, y consacrant leur vie entière, se forme par-là. Ces hommes ne sont pas précisément des ouvriers; ils sont plus aisés, plus éclairés, et ils portent le poids d'une responsabilité plus grande. Pour eux, la culture est une profession, avec toutes les chances de perte et de gain, et si les chances de perte sont suffisantes pour tenir leur attention éveillée, les chances de gain suffisent aussi pour exciter leur émulation. L'Angleterre est pleine de fortunes faites dans la culture; ces exemples font de cette carrière une des plus recherchées pour le profit en même temps qu'elle est une des plus agréables, des plus honorées, des plus saines pour l'esprit et pour le corps.

Les partisans exclusifs de la grande propriété ont prétendu que c'était elle qui était la cause déterminante du bail à ferme; c'est une erreur. Le bail à ferme ne se trouve pas partout où est la grande propriété, et il se rencontre où elle n'est pas. En Russie, en Espagne, en Hongrie, il y a de grands propriétaires qui ont des métayers, des paysans de corvée, et point de fermiers; en France, dans les départemens qui avoisinent Paris, c'est la propriété moyenne qui domine, et il y a des fermiers. Le bail à ferme se concilie plus aisément avec la grande propriété qu'avec toute autre, mais il est possible

avec toutes les espèces de propriété, même avec la petite. On dit que les longs baux sont nécessaires pour faire fleurir le fermage, et que la grande propriété peut seule en faire de pareils : c'est encore une erreur. Les longs baux sont utiles sans doute, mais ils ne sont pas nécessaires. En Angleterre, ils sont à peu près inconnus, ou, pour mieux dire, il arrive assez souvent qu'on n'ait pas de bail du tout. Les trois quarts des fermiers sont ce qu'on appelle *at will*, à volonté, c'est-à-dire que de part et d'autre on peut se quitter en se prévenant six mois d'avance. Je ne dis pas que ce soit là le meilleur contrat, je sais qu'il n'est praticable que dans certains cas, je sais même que dans ce moment-ci la tendance est en Angleterre à faire des baux et de longs baux ; mais je dis, ce qui ne saurait être contesté, que la prospérité agricole de ce pays a été obtenue avec des fermiers qui n'avaient pour la plupart que des baux annuels.

On sait déjà quel est le capital dont ces fermiers disposent. On évaluait en Angleterre, avant 1848, à 8 liv. sterl. par acre ou 500 fr. par hectare le capital nécessaire à un bon fermier. Beaucoup sans doute n'en avaient pas autant, mais quelques-uns en avaient davantage. Tous font des avances à la terre avec une confiance absolue. Dans ce pays où l'industrie et le commerce sollicitent de tous côtés les capitaux et leur promettent une brillante rémunération, il en est un grand nombre qui aiment mieux se porter sur l'agriculture. Pendant que nos cultivateurs tondent, comme ils le disent eux-mêmes, sur un œuf, et considèrent ce qui est épargné comme le premier gagné, c'est à qui mettra en Angleterre le plus d'argent sur le sol. Cette confiance tient bien par quelque chose à la grande culture. C'est surtout par la grande culture que les dépenses considérables ont commencé, c'est elle qui donne tous les jours les plus frappans exemples de l'esprit d'industrie appliqué à l'exploitation du sol ; mais la moyenne et la petite la suivent de près. Le petit fermier qui n'a que quelques milliers de francs pour patrimoine n'hésite pas plus que le grand capitaliste qui en a dix fois, cent fois davantage. Les uns et les autres se lancent en même temps, et le plus souvent sur la foi d'un simple bail annuel, dans des dépenses qui paraîtraient énormes chez nous et que des propriétaires seuls voudraient entreprendre; quand on demande de longs baux, c'est pour pouvoir se livrer avec sécurité à ces avances toujours croissantes.

On attribue généralement à la grande culture le remplacement des bœufs par les chevaux et des bras par les machines pour le travail des champs. Il en est de même des grands achats d'engrais et d'amendemens, des dépenses pour l'établissement et l'entretien des chemins et des clôtures, des travaux de nivellement, de défoncement, d'assainissement, d'irrigation, etc. Nouvelle confusion. L'usage de ces procédés perfectionnés, c'est-à-dire l'emploi intelligent du capi-

tal, est un signe de culture riche et éclairée plutôt que de grande culture. Petits et moyens fermiers en comprennent les avantages tout aussi bien que les grands, soit en Angleterre, soit partout où la culture est aussi avancée; on ne les trouve méconnus que par les cultivateurs pauvres et ignorans. Or, si la culture anglaise est riche, elle n'est pas moins éclairée et habile. Les fermiers anglais, même les plus petits, ont toute sorte de moyens de se tenir au courant des moindres progrès qui se font dans leur art. Ils mettent volontiers leurs enfans en apprentissage chez ceux d'entre eux qui se distinguent par une habileté particulière, et ils ne craignent pas de payer pour eux des pensions qui feraient reculer les nôtres bien loin. Ils tiennent de fréquens *meetings* où ils se communiquent mutuellement le résultat de leurs réflexions et de leurs expériences. Ces concours d'animaux et de charrues, que le gouvernement est obligé d'instituer et de défrayer en France, sont établis depuis longtemps sur une foule de points du royaume-uni au moyen de souscriptions particulières. Les plus grands seigneurs, à commencer par les princes du sang et par le mari même de la reine, tiennent à honneur de présider ces concours et ces assemblées agricoles, de prendre part aux discussions et de disputer les prix. Une foule de journaux spéciaux en rendent compte, et les grands journaux eux-mêmes enregistrent avec soin toutes les nouvelles qui peuvent intéresser la première des industries. Pas plus que la pauvreté, l'ignorance n'est considérée dans ce pays-là comme l'attribut de la profession agricole.

En France, la culture n'est pas une industrie à proprement parler; on y compte peu de fermiers, et la plupart de nos cultivateurs, qu'ils soient propriétaires, fermiers ou métayers, n'ont qu'un capital insuffisant. Voilà nos vrais maux. On peut, avec quelque apparence de raison, en accuser la petite propriété. Un cultivateur qui possède quelque chose aime mieux en général, chez nous, être propriétaire que fermier. C'est le contraire qui arrive en Angleterre. Il y avait autrefois beaucoup de petits propriétaires dans ce pays; ils formaient une classe importante dans l'état; on les appelait les *yeomen*, pour les distinguer des gentilshommes campagnards, qu'on appelait des *squires*. Ces *yeomen* ont disparu à peu près complétement, et il faut bien se garder de croire que ce soit une révolution violente qui les ait détruits. Ils se sont transformés volontairement, un à un, sans que le moment précis de leur disparition puisse être indiqué nulle part. Ils ont vendu leurs biens pour se faire fermiers, parce qu'ils ont trouvé qu'ils y avaient plus d'avantage, et comme ils ont presque tous réussi, la plupart de ceux qui survivent ne tarderont probablement pas à faire de même.

Pourquoi beaucoup de nos petits propriétaires ne prennent-ils pas le même parti? C'est qu'ils n'y ont pas encore un intérêt immédiat.

Les *yeomen* anglais ont, eux aussi, attendu longtemps avant de se décider. Cette transformation a besoin de circonstances favorables qui ne se sont pas encore généralement présentées, et il ne suffit pas de désirer les révolutions agricoles pour les accomplir. Aussi bien est-ce moins l'extension du bail à ferme proprement dit que celle du capital d'exploitation qui est désirable parmi nous. La supériorité du bail à ferme n'est sensible que dans le cas où les propriétaires qui cultivent par eux-mêmes n'ont pas un capital suffisant. Là où la culture est une profession pour les propriétaires et où ils possèdent tout ce qu'il leur faut, leur action vaut bien celle des fermiers : ils ont un intérêt direct, permanent, héréditaire, à l'amélioration du sol. Seulement ils ont besoin d'un double capital qui se rencontre rarement, un premier comme propriétaires, et un second comme cultivateurs. Quand cette double condition est remplie, et qu'elle vient se joindre à l'expérience traditionnelle, à l'activité qu'excitent l'esprit de famille et ce qu'on a justement appelé le démon de la propriété, il n'y a pas de mode d'exploitation qui puisse lutter contre celui-là, en même temps il n'y a pas pour un état de classe d'hommes plus morale et mieux trempée, ce qui n'est pas à dédaigner. Tout est donc dans ces deux mots : le capital et l'habileté. La grande culture sans habileté et sans capital vaut moins que la petite avec l'un et l'autre, et réciproquement. Il peut y avoir des cas où le capital et l'habileté se rencontrent surtout avec la grande culture, et d'autres où ils se rencontrent surtout avec la petite. Ces différences doivent décider.

Il viendra certainement un moment où bon nombre de petits et même de moyens propriétaires français comprendront qu'il y a avantage pour eux à sortir plus ou moins de la propriété pour s'adonner davantage à la culture. Le capital placé en terre rapportant tout au plus 2 ou 3 pour 100, et le capital placé dans la culture devant rapporter de 8 à 10, quand il est bien employé, le calcul est facile à faire. Ce jour-là disparaîtront une foule de petites et de moyennes propriétés qui sont aujourd'hui dans des conditions déplorables; mais cette révolution ne sera jamais générale, et il n'est pas utile qu'elle le soit. La petite culture est, comme la petite propriété, plus conforme à notre génie. Les capitaux étant plus divisés chez nous qu'en Angleterre, il est nécessaire, pour que le capital d'exploitation soit suffisant, que les exploitations soient plus petites. Beaucoup de nos propriétaires aimeront mieux diviser leurs propriétés que s'en séparer tout à fait, et même, en supposant la transformation complète, bien peu d'entre eux pourront réaliser assez d'argent pour exploiter convenablement de grandes fermes.

L'étendue des fermes se détermine d'ailleurs par d'autres causes, comme la nature du sol ou du climat et les espèces de cultures dominantes. La France est encore destinée par ces causes à être,

plus que l'Angleterre, un pays de petite culture. Beaucoup de ses industries agricoles exigent un grand nombre de bras et rendent la division des exploitations nécessaire. La grande ressource du pâturage est moins généralement à notre portée. Presque partout la terre de France peut répondre au travail de l'homme, et presque partout il est avantageux à la communauté que le travail de l'homme la remue avec énergie. Je connais des parties de notre pays où la petite culture est un fléau; j'en connais d'autres où c'est un bien inestimable, que la grande ne pourrait jamais suppléer.

Plaçons-nous au centre de la France, dans les montagnes du Limousin. Nous y trouvons un sol pauvre, granitique, un climat pluvieux et froid; les céréales y viennent mal et ne paient pas leurs frais de culture; toutes les cultures industrielles sont impossibles : c'est le seigle qui domine, et il ne donne que de faibles produits. Les herbes et les racines prospèrent au contraire. Les irrigations sont rendues faciles par l'abondance des sources, la qualité fécondante des eaux et les pentes du terrain; l'élève et l'engraissement des animaux peuvent se faire dans d'excellentes conditions. C'est, à peu de chose près, le sol et le climat de la plus grande partie de l'Angleterre. Tout y appelle la grande culture : malheureusement, par suite de circonstances étrangères à la question agricole, c'est la petite qui règne; elle y est nécessairement peu productive. Les céréales épuisent le sol que ne répare pas un engrais insuffisant. La main-d'œuvre est excessive pour le résultat obtenu; les bestiaux, mal nourris et exténués par le travail, ne donnent aucun profit; la rente est presque nulle, le salaire misérable.

Transportons-nous, au contraire, dans les grasses plaines de la Flandre, sur les bords du Rhin, de la Garonne, de la Charente, du Rhône; nous y retrouvons la petite culture, mais bien autrement riche et productive. Toutes les pratiques qui peuvent féconder la terre et multiplier les effets du travail y sont connues des plus petits cultivateurs et employées par eux, quelles que soient les avances qu'elles supposent. Sous leurs mains, des engrais abondans, recueillis à grands frais, renouvellent et accroissent incessamment la fertilité du sol, malgré l'activité de la production; les races de bestiaux sont supérieures, les récoltes magnifiques. Ici c'est le froment et le maïs, là c'est le tabac, le lin, le colza, la garance, ailleurs c'est la vigne, l'olivier, le prunier, le mûrier, qui demandent, pour prodiguer leurs trésors, un peuple de travailleurs industrieux. N'est-ce pas aussi à la petite culture qu'on doit la plupart des produits maraîchers obtenus à force d'argent autour de Paris?

On a vu que, même en Angleterre, elle n'a pas tout à fait cédé le terrain. Tout cependant paraît contribuer à la proscrire; elle n'a pas, comme en France, le point d'appui de la petite propriété et de la di-

vision des capitaux; elle a contre elle les théories des agronomes et le système général de culture. Depuis Arthur Young, elle est en baisse, et les progrès modernes de l'agriculture nationale ont été obtenus par des voies opposées. Elle persiste cependant, et tout porte à croire que, sur quelques points au moins, elle persistera. L'industrie des fromages, par exemple, s'en accommode parfaitement. C'est une industrie toute domestique : le soin de dix à douze vaches suffit pour occuper avec fruit une famille de cultivateurs qui se servent rarement de secours étrangers. Rien n'est charmant comme l'intérieur de ces humbles cottages, si propres, si bien tenus, où respirent la paix, le travail et la bonne conscience, et on aime à s'imaginer qu'ils ne sont pas menacés de périr.

Même dans les conditions les plus favorables à son développement, la grande culture a des bornes, posées par la nature même des choses. Les trop grandes fermes anglaises sont sujettes à des inconvéniens reconnus, à moins qu'elles ne soient exclusivement en pâtures. Dès que les céréales font partie de l'exploitation, les distances à parcourir par les hommes, les chevaux et les instrumens, même avec les moyens perfectionnés inventés de nos jours, deviennent des pertes notables de temps et de force. Un seul chef peut difficilement porter son attention sur tous les points à la fois. J'ai vu de ces fermes appartenant à des grands seigneurs, et conduites directement par leurs agens, qu'on appelle des fermes de réserve, *home farms*, et qui frappent l'imagination par leur caractère grandiose, mais où le gaspillage atteint aussi des proportions homériques. Les possesseurs attachent un orgueil héréditaire à ces gigantesques établissemens, monumens de richesse et de puissance; mais le plus souvent ils gagneraient beaucoup à les réduire pour en louer une partie à de véritables fermiers.

Si la nécessité d'employer tous les jours un capital plus considérable à la culture, pour répondre par l'accroissement de la production à l'accroissement de la consommation, doit certainement diminuer encore le nombre des petites fermes, elle ne peut manquer d'avoir aussi pour effet de réduire l'étendue des plus grandes. On commence à parler couramment en Angleterre de 1,000 francs de capital d'exploitation par hectare, et ce n'est pas trop pour les procédés nouveaux que le progrès de l'art agricole suggère tous les jours. Or, s'il est difficile à beaucoup de cultivateurs qui exploitent par eux-mêmes de fournir une pareille somme, il ne l'est pas moins, même en Angleterre, de trouver des entrepreneurs de culture qui aient un capital de plusieurs centaines de mille francs. Il est donc probable que le nombre des grandes et des petites fermes diminuera à la fois, et que les moyennes, celles de 50 à 100 hectares, 125 à 250 acres, les plus répandues déjà, se multiplieront. Cette dimension paraît la

meilleure pour le genre de culture le plus généralement adopté, mais ce n'est pas là de la grande culture, à proprement parler.

Il est probable aussi qu'en France une révolution du même genre se produira, à mesure qu'il deviendra possible de consacrer à la culture un plus grand capital. Les petites exploitations disparaîtront là où elles supposent la pauvreté, et il s'en formera de nouvelles là où elles indiquent la richesse. En somme, l'étendue moyenne pourra être, sans inconvénient, inférieure de beaucoup à la moyenne anglaise; dans l'organisation de la culture, comme dans celle de la propriété, une transformation radicale n'est pas à désirer. Encore un coup, là n'est pas la véritable question. Pourquoi la culture et la propriété sont-elles, non pas précisément plus grandes, mais plus riches en Angleterre qu'en France? Voilà ce qu'il faut rechercher.

III.

Selon moi, cette richesse agricole dérive de trois causes principales. Celle qui se présente la première, et qui peut être considérée comme le principe des deux autres, est le goût de la portion la plus opulente et la plus influente de la nation pour la vie rurale.

Ce goût ne date pas d'hier; il remonte à toutes les origines historiques, et ne fait qu'un avec le caractère national. Saxons et Normands sont également enfans des forêts. Avec le génie de l'indépendance individuelle, les races barbares dont le mélange a formé la nation anglaise avaient toutes l'instinct de la vie solitaire. Les peuples latins suivent d'autres idées et d'autres habitudes : partout où l'influence du génie romain s'est conservée, en Italie, en Espagne, et jusqu'à un certain point en France, les villes l'ont de bonne heure emporté sur les campagnes. Les campagnes romaines avaient été abandonnées aux esclaves; tout ce qui aspirait à quelque distinction affluait vers la ville. Le nom seul de campagnard, *villicus*, était un terme de mépris, et le nom de la ville se confondait avec celui de l'élégance et de la politesse, *urbanitas*. Dans les sociétés néo-latines, ces préjugés ont survécu. De nos jours encore, la campagne est pour nous, et encore plus pour les Italiens et les Espagnols, une sorte d'exil. C'est à la ville que tous veulent vivre; c'est là que sont les plaisirs de l'esprit, les belles manières, la vie en commun, les moyens de faire fortune. Chez les peuples germains, et surtout en Angleterre, ce sont les mœurs contraires qui règnent : l'Anglais est moins sociable que le Français; il a toujours en lui quelque chose des sauvages dont il est descendu; il répugne à s'enfermer dans les murs des villes, et le grand air est son élément naturel.

Quand les peuplades barbares tombèrent de tous côtés sur l'empire romain, elles se répandirent dans les campagnes, où chaque chef,

presque chaque soldat essaya de se fortifier à part. C'est de cette disposition universelle que naquit le régime féodal, et il n'est pas de pays qui ait reçu plus fortement que l'Angleterre l'empreinte de ce régime. Le premier soin des conquérans fut de s'assurer de grandes étendues de terres où ils pussent vivre sans contrainte, comme dans leurs forêts natales, ajoutant aux plaisirs de la chasse l'abondance des biens que donne la culture. Les rois barbares ne se distinguaient de leurs vassaux que par l'étendue de leurs domaines. Même en France, les rois des deux premières races n'étaient que de grands propriétaires, vivant dans de vastes fermes, aussi fiers du nombre de leur bétail et de la quantité de leurs récoltes que de la foule des hommes d'armes qui marchaient à leur voix. Le plus grand de tous, Charlemagne, n'a pas été moins remarquable comme administrateur de ses propriétés rurales que comme chef d'un immense empire.

En Angleterre, cette tendance, commune à toutes les races du Nord, se donna d'autant plus carrière, que le pays était moins peuplé, moins civilisé, moins modifié par la domination romaine. Comme il n'y avait pas de populations savantes et lettrées qui pussent lutter en faveur de la vie policée, comme les villes bretonnes n'étaient que des villages pauvres qui n'offraient rien à piller, la possession des campagnes fut seule enviée. Ces peuplades n'avaient que le sol pour tout bien, et ne pouvaient lutter que pour l'usage du sol. « Non, chantaient les poètes cambriens en se réfugiant dans les montagnes galloises contre les attaques des Saxons, nous ne céderons jamais à nos ennemis les terres fertiles qu'arrose la Wye. » A leur tour, c'est pour la défense de leurs terres que les Saxons combattirent contre les Normands, et le premier effet de la grande conquête du XIe siècle fut le partage des terres des vaincus entre les vainqueurs.

L'importance exclusive attachée par les Normands à la propriété du sol se révèle par ce monument extraordinaire du génie des conquérans, qui est resté unique, propre à l'Angleterre, et qui a exercé une si grande influence sur le développement ultérieur de ce pays. Je veux parler du relevé général des propriétés exécuté, vers 1080, par ordre de Guillaume, et qui a reçu des Saxons dépossédés le nom de *livre du dernier jugement* (*Domesday-Book*), parce qu'il consacrait définitivement l'expropriation à peu près universelle de leur race. Ce livre, conservé jusqu'à nos jours à l'échiquier, est devenu le point de départ de la propriété foncière anglaise; aujourd'hui encore il n'y a de propriété absolue, véritablement légale, que celle qui peut remonter incontestablement à cette souche commune. Aucune nation ne peut se vanter de posséder un cadastre aussi ancien, aussi détaillé, aussi authentique.

Quinze ans environ s'étaient écoulés depuis la bataille d'Hastings, quand le *Domesday-Book* fut entrepris. Les nouveaux propriétaires

s'étaient depuis plusieurs années établis sur leurs domaines, et la plupart d'entre eux s'occupaient déjà d'agriculture. Ils élevaient en grand nombre des chevaux et du bétail ; *multùm agriculturæ deditus*, dit la vieille chronique en parlant de l'un d'eux, *ac in jumentorum et pecorum multitudine plurimùm delectatus*. Le travail ordonné par le roi avait pour but, non-seulement de recueillir les noms des possesseurs, mais de faire connaître avec détail le nombre des mesures de terre ou *hydes*, comme on les appelait alors, la quantité des animaux domestiques et des charrues, etc. L'enquête dura six ans, et constata un développement agricole assez avancé. Elle comprit tous les pays véritablement soumis à la domination normande, c'est-à-dire l'Angleterre entière jusqu'au-delà d'York. Les montagnes du Northumberland furent seules exceptées.

Toute l'histoire d'Angleterre au moyen âge est remplie des luttes des barons pour s'assurer la possession de leurs terres, contestée par la couronne. Une première fois, en 1101, ils obtiennent de Henri Ier un édit ainsi conçu : « Je concède en don propre à tous les chevaliers qui se défendent par le casque et l'épée la possession sans redevances des terres cultivées par leurs charrues seigneuriales, afin qu'ils se munissent d'armes et de chevaux pour notre service et la défense du royaume. » Un siècle après, en 1215, ils profitent de la faiblesse du roi Jean pour lui arracher la grande charte, qui confirme leur droit de propriété et leur donne le moyen de le défendre dans des assemblées souveraines. Forcés de s'appuyer, pour vaincre la résistance des rois, sur la population tout entière, ils avaient dû stipuler en même temps quelques droits en faveur des communes, et c'est ainsi que l'origine de la liberté politique s'est confondue en Angleterre avec la consécration de la propriété féodale.

Depuis le roi Jean jusqu'à nos jours, c'est toujours dans les campagnes que se trouve la nation véritable, la nation armée ; les villes ne sont rien. Les rois eux-mêmes, cédant à l'esprit national, cherchent moins qu'ailleurs à diminuer la puissance des seigneurs féodaux. Quand Henri VIII supprime les couvens, il se croit obligé, malgré l'autorité absolue dont il jouit, de distribuer entre les nobles une partie des dépouilles des moines. C'est de là que tirent leur origine les immenses propriétés de quelques maisons. Quand sa fille Élisabeth voit les mêmes nobles sortir de leurs châteaux pour affluer à sa cour, elle les engage elle-même à revenir dans leurs terres, où ils auront plus d'importance : « Voyez, leur dit-elle, ces vaisseaux accumulés dans le port de Londres; ils y sont sans majesté, sans utilité, les voiles abattues et les flancs vides, confondus et pressés les uns contre les autres; supposez qu'ils enflent leurs voiles pour se disperser sur l'immensité des mers, chacun d'eux sera libre, puissant et superbe. » Comparaison pittoresque et vraie, mais que

Henri IV, contemporain d'Élisabeth, et son petit-fils Louis XIV n'auraient jamais faite.

Dans les révolutions du XVIIe siècle et les agitations politiques du XVIIIe, la noblesse de campagne ne cesse pas de tenir la tête; c'est elle qui fait l'établissement de 1688, qui maintient la maison de Hanovre sur le trône, qui soutient la lutte contre la révolution française; c'est elle qui forme à peu près à elle seule les deux chambres du parlement, jusqu'au moment où le bill de réforme donne une plus large place aux représentans des villes, devenues riches et populeuses; c'est encore elle qui, dans ce moment même, travaille avec énergie à maintenir sa suprématie menacée, et tient en échec les nouveaux réformateurs. Tous les grands et glorieux souvenirs de l'histoire nationale se rattachent à cette classe. De là le respect séculaire dont elle jouit; non-seulement la vie rurale est recherchée pour elle-même, pour la liberté, l'aisance, l'activité paisible, le bonheur domestique, ces biens si chers aux Anglais, mais elle donne encore la considération, l'influence, le pouvoir, tout ce que désirent les hommes quand leurs premiers besoins sont satisfaits.

A la possession des propriétés rurales se rattachent certains priviléges. Le plus riche propriétaire d'un comté est en général lord-lieutenant, titre plus honorifique qu'utile, mais qui donne à quiconque en est revêtu un reflet de l'éclat paisible et incontesté de la royauté anglaise. Les plus riches après le lord-lieutenant sont juges de paix, c'est-à-dire les premiers et presque les seuls magistrats administratifs et judiciaires, les représentans de l'autorité publique. En France, les fonctionnaires sont presque tous étrangers au département qu'ils administrent, ils ne tiennent par aucun lien aux intérêts locaux. En Angleterre, ce sont les propriétaires eux-mêmes qui sont fonctionnaires dans leur pays, et quoique la couronne les nomme en apparence, ils sont fonctionnaires par ce seul fait qu'ils sont propriétaires. Il n'y a peut-être pas d'exemple qu'une commission de juge de paix ait été refusée à un propriétaire riche et considéré.

On comprend quelle importance une pareille organisation donne à la résidence. En France, quand un propriétaire a l'ambition de jouer un rôle, il faut qu'il quitte sa terre et son manoir; en Angleterre, il faut qu'il y reste. Aussi, dans ce pays de commerce et d'industrie, tout tend vers la propriété rurale; quiconque a fait fortune achète une terre; quiconque travaille à s'enrichir n'aspire qu'à suivre un jour le même chemin. Le préjugé va si loin sous ce rapport, que, quand on a eu le malheur de naître à la ville, on le cache tant qu'on peut; tout le monde veut être né à la campagne, parce que la vie de campagne est la marque d'une origine aristocratique, et quand on n'y est pas né, on veut au moins y mourir, pour transmettre à ses enfans le noble baptême. Lisez la liste des membres de la chambre des

lords dans les publications officielles : ce n'est jamais leur adresse à Londres qui suit l'indication de leur nom, c'est leur résidence à la campagne. Le duc de Norfolk est porté comme résidant à Arundel-Castle, dans le comté de Sussex; le duc de Devonshire, à Chatsworth-Palace, dans le comté de Derby; le duc de Portland, à Welbeck-Abbey, dans le comté de Nottingham, et ainsi de suite. Chaque Anglais connaît au moins le nom de ces habitations seigneuriales aussi illustres que les noms mêmes des grandes familles qui les possèdent. Outre la magnificence qu'y déploient leurs propriétaires, quelques-unes d'entre elles ont une origine qui se lie à la gloire nationale. Le nom du duc de Marlborough est inséparable de celui de Blenheim, magnifique château donné par l'Angleterre au vainqueur de Louis XIV, et une même origine associe le manoir de Strathfield-saye au souvenir des victoires du duc de Wellington.

Il en est des membres des communes comme des lords. Quiconque possède une habitation rurale ne manque pas de l'indiquer comme sa résidence habituelle. Personne n'ignorait, par exemple, le nom de la maison de campagne de sir Robert Peel, — Drayton-Manor. L'apparence est ici parfaitement d'accord avec la réalité. Les membres des deux chambres n'ont guère à Londres qu'un pied à terre, où ils ne viennent que pour la saison du parlement. Ils passent le reste de leur temps à la campagne ou en voyage. C'est pour la campagne que chacun réserve son luxe; c'est là surtout qu'on se visite, qu'on se donne des fêtes, des rendez-vous de plaisir.

La littérature nationale, expression des mœurs et des habitudes, porte partout les traces de ce trait distinctif du génie anglais. L'Angleterre est le pays de la poésie descriptive, presque tous ses poètes ont vécu aux champs et ont chanté les champs. Même au temps où la poésie anglaise essayait de se modeler sur la nôtre, Pope célébrait la forêt de Windsor et écrivait des pastorales; si son style était peu rural, ses sujets l'étaient. Avant lui, Spencer et Shakspeare avaient eu des élans admirables de poésie champêtre; le chant de l'alouette et du rossignol retentit encore, après des siècles, dans les ravissans adieux de Juliette à Roméo. Milton, le sectaire Milton, a consacré ses plus beaux vers à la peinture du premier jardin, et au milieu des révolutions et des affaires, ses rêves le portaient vers la campagne idéale du *Paradis perdu*. Mais c'est surtout après la révolution de 1688, quand l'Angleterre, devenue libre, peut être tout à fait elle-même, que l'amour de la vie rurale pénètre profondément tous ses écrivains. Alors paraissent Gray et Thompson. Le premier dans ses élégies célèbres et entre autres dans le *Cimetière de Campagne*, le second dans son poème des *Saisons*, font résonner avec délices cette corde favorite de la lyre britannique. *Les Saisons* abondent en descriptions admirables; il suffit de citer la fenaison, la moisson, la tonte des

moutons, qui était déjà une grande affaire pour l'Angleterre au temps de Thompson, et parmi les plaisirs de la campagne la pêche de la truite. Les membres actuels du club des pêcheurs peuvent trouver dans ce petit tableau de genre tous les détails de leur art chéri. Partout on sent l'impression vive et spontanée, l'enthousiasme réel et profond pour les beautés de la nature et les joies du travail. Thompson y joint cette douce exaltation religieuse qui accompagne presque toujours la vie solitaire et laborieuse en présence du prodige éternel de la végétation. Son poème tout entier en est imprégné, surtout dans cette éloquente conclusion où il assimile le réveil de l'âme humaine après la mort au réveil de la nature après l'hiver.

Thompson chantait ainsi les charmes et les vertus de la vie champêtre vers 1730, c'est-à-dire au moment où la désertion des campagnes avait atteint en France ses dernières limites. Les grands seigneurs, attirés à la cour par Richelieu et Louis XIV, avaient fini de perdre dans les orgies de la régence tout souvenir des terres paternelles. L'agriculture, exténuée par les exigences insensées du luxe de Versailles, perdait peu à peu toute âme et toute vie, et la littérature française, occupée d'autre chose, n'avait encore consacré aux cultivateurs que cette terrible page de La Bruyère qui restera comme un cri de remords du grand siècle : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

On a dit avec raison que, dans *la Henriade*, qui parut vers le même temps que *les Saisons*, il n'y avait même pas d'herbe pour les chevaux. Cet oubli complet de la nature physique s'est maintenu jusqu'au moment où l'imitation des idées anglaises fit irruption de toutes parts dans la littérature et dans la société, c'est-à-dire jusqu'aux vingt-cinq années qui précédèrent la révolution de 1789.

Les romans anglais du XVIIIe siècle touchent tous par quelque côté à la vie rurale. Pendant que la France en était aux contes de Voltaire et aux romans de Crébillon fils, l'Angleterre lisait *le Vicaire de Wakefield, Tom Jones* et *Clarisse*. « Le héros de cette histoire, disait Goldsmith lui-même de M. Primrose, réunit en lui les trois caractères les plus respectables de la société : il est prêtre, agriculteur et père de famille. » Cette phrase résume tout un ordre d'idées particulier à l'Angleterre protestante et agricole. Le roman tout entier n'en est que

le commentaire; c'est le tableau d'un intérieur de famille au fond d'un pauvre presbytère de campagne. Le ministre protestant, ayant une femme et des enfans, a d'autres devoirs que le prêtre catholique; il faut qu'il fasse vivre les siens, et cette nécessité le force à mêler quelques travaux temporels à ses occupations spirituelles. La ferme que M. Primrose a louée n'est pas bien grande, elle n'a que vingt acres ou huit hectares; mais elle suffit à son ambition. Il la cultive avec amour et avec fruit, aidé de son fils Moïse, pendant que sa femme, *qui n'a pas sa pareille pour le vin de groseilles*, prépare le modeste repas du ménage. Le dimanche, quand le temps est beau, la famille va s'asseoir, après l'office divin, sur un banc ombragé d'aubépine et de chèvrefeuille; on met la nappe sur un tas de foin, et on dîne gaiement en plein air, pendant que deux merles se répondent en chantant d'une haie à l'autre, et que le rouge-gorge familier vient becqueter des miettes de pain dans les belles mains des filles du vicaire. C'est au milieu d'une de ces scènes heureuses que vient tomber le cerf poursuivi par les chiens, et qu'apparaît sur son cheval de chasse le gentilhomme du manoir voisin.

Les héros des autres romans vivent tous à la campagne. M. Western, entre autres, est le type du *squire*, grand chasseur et grand buveur, tel que toutes les traditions nous l'ont conservé. A mesure qu'on se rapproche de notre temps, l'amour de la nature champêtre devient de plus en plus un lieu commun. Tous les arts s'en emparent. Les poètes ne chantent plus que les beautés du paysage anglais; les peintres ne représentent que des intérieurs de ferme. Une école spéciale, celle des lacs, s'inspire des scènes les plus agrestes. Plus la guerre déploie ses fureurs sur le continent, plus l'imagination nationale aime à se transporter, par un de ces contrastes naturels à l'homme, dans le calme et la sécurité de la vie rurale. C'est surtout quand les révolutions balaient le monde que l'âme cherche à respirer la fraîcheur de l'éternelle idylle. L'Angleterre savoure à longs traits ce bonheur; un même sentiment de protestation et de salut la ramène vers les idées conservatrices et vers les habitudes agricoles.

Écoutez, entre autres, les vers de Coleridge, qui expriment si bien cette félicité nationale, défendue par l'Océan :

O Albion! o my native isle! etc.

Fille des mers, dans tes riches vallons,
Un doux soleil éclaire tes gazons;
Sur tes coteaux aux pentes ondulées
L'écho ne dit que la voix des troupeaux;
Tout rit et dort, tes monts et tes vallées,
Sous le rempart des rochers et des eaux;
Et l'immense Océan, dans son fracas sauvage,
Ne parle que de paix à ton calme rivage.

Un homme d'esprit disait en parcourant l'Angleterre il y a quarante ans : « Je ne conseille pas aux chaumières de s'insurger ici contre les châteaux, elles seraient bien vite écrasées, car les châteaux sont vingt contre un. » Il le dirait bien plus encore aujourd'hui, car le nombre des habitations aisées s'est toujours accru. Le même observateur remarquait qu'en Angleterre « on balaie les pauvres comme des ordures, pour les mettre en tas dans un coin. » Ce mot, d'un pittoresque brutal, mais vrai, peint parfaitement l'aspect des campagnes anglaises, où la pauvreté ne paraît à peu près nulle part. On l'a balayée vers la ville, qui est le coin où on la dépose. Comme on soigne partout ailleurs les beaux quartiers des grandes cités, ainsi on soigne la campagne en Angleterre; on la nettoie de tout ce qui peut blesser l'œil et l'âme, on ne veut y trouver que des tableaux de paix et de contentement.

Quand on voyage dans l'intérieur, on est frappé à chaque pas de ce contraste entre la ville et la campagne, si opposé à celui que présentent la France et le continent en général. Les plus grandes villes, comme Birmingham, Manchester, Sheffield ou Leeds, ne sont habitées que par des ouvriers et des commerçans; leurs immenses quartiers ont pour la plupart un aspect pauvre et triste. Peu ou point de monumens, peu ou point de luxe; on n'entend que le bruit des métiers, on ne voit que des gens affairés. L'étranger comme l'habitant a hâte de sortir de cette fumée et de cette boue, pour respirer au dehors un air plus pur et pour échapper au spectacle de ce travail incessant qui ne conjure pas toujours la misère. Même à Londres, on cherche plus à travailler qu'à jouir, et c'est ce qui dépayse si fort nos bons Parisiens quand ils y vont : ils n'y retrouvent plus leurs habitudes.

Je n'ai jamais si bien senti cette différence qu'un jour où je quittai Chatsworth pour me rendre à Sheffield. Chatsworth est la plus belle de ces fastueuses résidences où les chefs de l'aristocratie anglaise déploient un luxe de roi. Un parc immense, de plusieurs lieues de tour, tout peuplé de cerfs, de daims, de moutons et de vaches qui paissent pêle-mêle, entoure de ses pelouses et de ses ombrages un palais magnifique. Des eaux jaillissantes, des cascades artificielles, des bassins ornés de statues, qui rivalisent avec les décorations célèbres de Versailles et de Saint-Cloud; une serre immense en fer et en verre, qui a servi de modèle pour le palais de l'exposition universelle, et où les arbres des tropiques forment une haute forêt; un village entier construit par le maître pour loger ses ouvriers, et composé d'élégans cottages pittoresquement groupés; une véritable rivière, la Derwent, traversant le parc avec des contours gracieux qu'on dirait dessinés par l'art, et autour de ce tableau déjà si

grand, les montagnes du Derbyshire, formant comme à souhait une ceinture de merveilleux horizons : — tout dans ce lieu respire le loisir opulent et la puissance satisfaite. Vous franchissez le faîte aride qui vous sépare du comté d'York, et vous arrivez à la ville voisine; tout change : ce ne sont que fourneaux allumés, marteaux frappant sur l'enclume, cheminées vomissant des flots épais : un peuple de forgerons noirs et ruisselans s'agitent comme des spectres au milieu de ces flammes; on dirait l'enfer à la porte du paradis.

Ce que le château du duc de Devonshire est en grand, toutes les résidences des gentilshommes campagnards le sont en petit. Il n'est pas de propriétaire un peu aisé qui ne veuille avoir son parc; le parc, diminutif de l'ancienne *forêt*, est le signe de la possession féodale, l'accessoire obligé de l'habitation. Le nombre des parcs est énorme en Angleterre, depuis ceux qui embrassent plusieurs milliers d'hectares jusqu'à ceux qui n'en comprennent que quelques-uns. Les plus grands, les plus anciens, ceux qui méritent seuls légalement le nom de *parcs*, sont marqués sur toutes les cartes. Dans ces enceintes closes, même les plus modestes, on entretient du gibier de toute espèce, on nourrit des animaux au pâturage. De sa fenêtre et de son perron, l'heureux propriétaire a sous les yeux une scène pastorale; il peut, quand il lui plaît, galoper dans ses allées ou se donner le plaisir de la chasse à quelques pas de son manoir. C'est là qu'il aime à vivre avec sa famille, loin des agitations vulgaires, imitant l'existence du grand seigneur, comme le fermier imite à son tour celle du gentilhomme.

On connaît la passion des Anglais pour les exercices qui s'allient naturellement à la vie rurale, et qu'on appelle le *sport*, l'élégance suprême. Ceux des *country gentlemen* qui ne peuvent pas avoir de meute à eux se réunissent pour en entretenir une par souscription. Le jour où doit avoir lieu la chasse à courre est indiqué d'avance dans les journaux; les souscripteurs arrivent à cheval au rendez-vous. A des époques précises de l'année, la mode appelle sur certains points de l'Angleterre ou de l'Écosse des milliers de chasseurs en habit rouge qui courent de véritables dangers pour se livrer à cet amusement. Tantôt c'est le renard qu'on va poursuivre à Melton-Mowbray, dans le comté de Leicester; tantôt ce sont les *grouses* qu'on va chercher sur les sommets les plus inaccessibles des *highlands*. Toute l'Angleterre s'en occupe; les journaux insèrent les noms des plus adroits tireurs et des plus habiles cavaliers, ainsi que le nombre des pièces tuées. Quand vient le temps des grandes chasses, le parlement vaque. Les femmes elles-mêmes préfèrent ces plaisirs à tous les autres; donnez à une jeune fille anglaise le choix entre une promenade à cheval et une soirée au bal, son choix ne sera pas douteux; elle aussi aime à franchir les haies et à courir comme le vent.

Quand on a le malheur de n'avoir pas de campagne à soi, on veut

au moins en avoir l'apparence. Toutes les villes ont des parcs publics, qui sont tout simplement de grandes prairies avec de beaux arbres. On voit à Londres des vaches et des moutons pâturer librement sur les pelouses de Green-Park et de Hyde-Park, au bruit incessant des voitures qui roulent dans Piccadilly. Celui que ses affaires entraînent sans relâche peut au moins apercevoir en passant un coin de l'Éden. Chacun cherche à se loger le plus loin possible du centre de la ville, pour être plus près des champs. L'été, on s'échappe dès qu'on peut pour visiter un ami dans sa ferme ou pour passer quelques jours en voyage dans une contrée renommée pour ses beautés naturelles. Tous les sites un peu pittoresques du pays sont parcourus tous les ans par une foule qui en jouit avec cette joie sereine et silencieuse particulière aux Anglais. Le grand bonheur est d'aller jusqu'en Écosse, pour respirer à l'aise la senteur des bruyères et rêver de la vie vagabonde des caterans de Walter Scott.

Les monarques anglais donnent les premiers l'exemple de cette prédilection universelle; ils n'habitent la ville que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Ce qui ne fut qu'un jeu gracieux et court pour Louis XVI et Marie-Antoinette, dans la ferme artificielle de Trianon, est une douce réalité pour la reine Victoria et le prince Albert. Le prince dirige à Windsor une vraie ferme où naît et s'engraisse le plus beau bétail des trois royaumes. Ses produits gagnent ordinairement les premiers prix dans les concours. A Osborne, où elle passe la plus grande partie de l'année, la reine surveille elle-même une basse-cour dont elle est fière, et tous les journaux ont annoncé dernièrement qu'elle venait de découvrir un remède à la maladie des dindonneaux quand ils prennent le rouge. Ce qui chez nous prêterait au ridicule est pris très au sérieux par nos voisins, et ils ont cent fois raison. Heureuse et sage entre toutes la nation qui aime à voir ses princes se livrer à ces utiles délassemens!

On devine sans peine ce que peut avoir d'effets pour la richesse des campagnes ce séjour habituel des premières familles du pays. Tandis qu'en France le travail des champs sert à payer le luxe des villes, en Angleterre le travail des villes sert à payer le luxe des champs. Là se dépensent presque tous les trésors que le plus industrieux des peuples sait produire. Il en revient une bonne partie à la culture. Plus le propriétaire touche de près sa terre, plus il est disposé à l'entretenir en bon état. L'amour-propre, ce grand stimulant, est sans cesse en jeu. On ne veut pas montrer à ses voisins des bâtimens en ruines, des chemins impraticables, des attelages défectueux, des animaux chétifs, des champs négligés; on met son orgueil à des dépenses productives, comme ailleurs à des dépenses frivoles, par la contagion de l'exemple. On a une terre bien tenue, comme à Paris un bel hôtel et un riche mobilier.

L'impôt lui-même, qui est en France une machine à épuisement pour les campagnes, n'a pas du tout en Angleterre le même caractère. Tout l'impôt direct se dépense sur les lieux mêmes où il est payé. La taxe des pauvres, la dîme de l'église, sont à peine sorties des mains du cultivateur, qu'elles y rentrent par l'achat de ses denrées. Les autres taxes servent uniquement à des travaux d'intérêt local. La moitié des impôts indirects étant absorbée par le paiement de la dette publique, qui appartient en grande partie aux propriétaires du sol, il en revient encore beaucoup à la vie rurale. Quand un tiers au moins du budget français se condense à Paris et un autre tiers dans les grandes villes de province, les trois quarts des dépenses publiques se répandent en Angleterre sur les campagnes et contribuent, avec les revenus des propriétaires et fermiers, à y répandre l'abondance et la vie.

Nous sommes, hélas! bien loin de ces mœurs; espérons que nous nous en rapprocherons peu à peu. Depuis quelques années, tout semble y conspirer. L'encombrement de la classe aisée dans les villes, l'incertitude des carrières qu'on venait y chercher, l'air fiévreux qu'on y respire, tendent à rejeter vers la vie rurale les ambitions déçues et les imaginations lassées. Quiconque a de quoi vivre honorablement à la campagne est bien près de comprendre que le plus sûr, comme le plus digne, est d'y rester, et ceux qui ne le comprennent pas encore sont bien près d'y être contraints par la difficulté toujours croissante de trouver à la ville un débouché. Une circonstance nouvelle vient d'ailleurs changer complétement les conditions de la vie champêtre; le perfectionnement continu des communications, et surtout l'extension des chemins de fer, en rapprochant les distances les plus éloignées, font que le séjour habituel des champs devient conciliable avec les plaisirs de la société, l'importance politique, la culture de l'esprit et tous les agrémens de la civilisation. Là est le principe d'une révolution salutaire pour nos campagnes délaissées. Nous ne serons probablement jamais aussi ruraux que les Anglais, nos villes ne deviendront jamais autant que les leurs de simples ateliers de commerce et d'industrie; mais, pourvu qu'une portion toujours plus grande de la société aisée vienne repeupler nos manoirs déserts, ce sera toujours un bienfait.

Quant à l'impôt, il ne sera pas moins difficile de détourner le courant qui le porte vers Paris et les grandes villes; mais, si quelque chose peut atténuer cette perpétuelle aspiration, c'est la résidence à la campagne des propriétaires influens, qui défendraient un peu plus leurs intérêts, s'ils les voyaient habituellement de plus près.

LÉONCE DE LAVERGNE.

ADELINE PROTAT.

TROISIÈME PARTIE.[1]

I. — LES FINESSES D'ADELINE.

Pareil à ce conscrit bravement parti pour la bataille, et qui, revenu sain et sauf d'une chaude affaire, se laissait choir en défaillance en voyant tomber les balles restées dans son habit, l'apprenti du sabotier avait laissé voir une grande terreur, lorsque, revenu à lui, il avait compris à quel sérieux danger on venait de l'arracher. En rouvrant les yeux pour la première fois, Zéphyr avait aperçu penché sur lui le bonhomme Protat, épiant avec angoisse un souffle, un mouvement, un regard, qui vinssent le rassurer sur le sort de son apprenti. Le jeune garçon pensa que c'était son maître qui l'avait été chercher au fond de la rivière. Il voulut d'abord remercier Protat, et regarda avec une hésitation embarrassée celui qu'il croyait être son sauveur. Puis, ne sachant que dire sans doute, il enlaça le bonhomme par le cou et l'étreignit avec une fureur d'embrassement qui en disait plus long que les plus belles protestations. Protat fut touché par ce sauvage élan, qui trouvait la parole impuissante pour traduire le sentiment qui l'inspirait. Lui aussi voulait parler, mais sa langue était embarrassée. Il semblait craindre à la fois de dire trop ou de n'en pas dire assez. Il ne se sentait pas la conscience bien nette de cette tentative de suicide. La voix intérieure qui ne parle aux hommes que dans les circonstances solennelles, et qui leur parle impérieusement alors, lui demandait tout bas s'il avait bien réellement accompli le vœu fait

(1) Voyez les livraisons du 15 février et du 1er mars.

un jour au pied de l'autel, et si, en adoptant un orphelin pour conjurer le danger qui menaçait sa fille, il n'avait pas, une fois le danger conjuré, méconnu le caractère de cette adoption, en habituant l'enfant qu'il avait recueilli à ne voir en lui qu'un maître, alors que le besoin d'affection, plus fort chez cet enfant que le sentiment de la reconnaissance, le poussait à souhaiter un père. Cette pensée, qui traversa brièvement l'esprit du sabotier, eut un contre-coup dans son cœur. En tenant dans ses bras l'apprenti, dont le visage portait encore les traces des contractions causées par l'asphyxie, Protat éprouva aussi une terreur rétrospective. Il songea que Zéphyr aurait pu ne point échapper au trépas, et il vit passer devant lui comme le fantôme d'un remords qui s'enfuyait sans doute, chassé par le souffle plus régulier que le retour de la vie ramenait aux lèvres de l'apprenti. En écoutant battre dans le cœur du jeune garçon cette reconnaissance dont il doutait encore le matin, et qui ne s'était dissimulée que parce qu'il en avait comprimé les élans, au lieu de les attirer, Protat se sentit soudainement émouvoir par un tressaillement de paternité. Il appuya la tête de Zéphyr sur sa poitrine, et, appelant d'un geste Adeline, qui se trouvait près de lui, il ajouta, en frappant sur son large buste : — Viens donc, ma fille; il y a place pour deux.

Pendant la rapide minute où les deux jeunes gens se trouvèrent réunis dans les bras du sabotier, si rapprochés l'un de l'autre que leurs deux visages se touchaient presque, Lazare observa silencieusement cette scène. Cédant à un besoin familier à tous les artistes sérieux que leur préoccupation n'abandonne jamais, et qui les pousse à établir par comparaison un rapport perpétuel entre l'art et la nature, source véritable de toute inspiration, il se disait à lui-même : — Parbleu! voilà un motif qui ferait un joli tableau, si on ne le gâtait pas en voulant trop l'arranger. C'est un sujet de Greuze, moins la recherche de naïveté. La bonne tête grisonnante du sabotier au milieu de ces deux enfans, la Madelon qui souffle le feu, accroupie dans l'âtre, ces grosses solives jaunies par la fumée, ce rustique dressoir où s'étalent les faïences joyeusement enluminées, et ce grand coup de soleil qui crève le cul du chaudron, feraient bien l'affaire d'un peintre de genre. Je suis fâché que mon ami Bonvin ne soit pas là avec une toile de douze.

Cependant, après cette minute accordée à l'étude, l'artiste donna un autre cours à ses observations, et se préoccupa de deviner quels sentimens divers animaient dans ce moment les trois personnes composant le groupe qui semblait en effet poser devant lui.

Comme toutes les franches natures qui ne sauraient sans étouffer attacher sur leur visage un masque de dissimulation, Protat laissait

voir la joie qu'il éprouvait. Zéphyr, dont la figure pâlie s'était subitement colorée au voisinage d'Adeline, regardait celle-ci avec l'extase muette d'un dévot qui voit s'animer sa madone. Pour lui, le matin encore, paria de cette maison à qui on ne parlait que le bâton à la main et le juron à la bouche, la dure main de son maître devenait caressante, et sa grosse voix lui parlait avec douceur. Bouleversé par ce brusque changement et mal remis des émotions violentes qu'il venait de traverser, sa tête était encore si faible, que le pauvre garçon ne savait pas au juste s'il était au milieu de la réalité ou bien dans un rêve; mais songe ou vérité, il se trouvait heureux ainsi, tellement heureux qu'il n'osait pas dire une parole ou faire un mouvement, tant il avait peur de déranger son bonheur. Quant à la jeune fille, sous le repos menteur de sa physionomie, Lazare, qui l'examinait avec curiosité, devinait les confuses pensées qui l'agitaient intérieurement. Adeline, en effet, n'était pas à l'heure présente dans les bras de son père. Réunie à ce garçon qui venait de risquer la mort, une fois que la compassion éveillée par l'idée du péril avait été épuisée en elle, sa pensée était retournée en arrière de cette tentative de suicide. Une seule impression lui restait, c'était l'impression que lui avait causée la découverte faite dans le sac attaché au cou de l'apprenti des objets qu'elle avait un instant cru dérobés par la mère Madelon. La servante n'avait *pas fait le coup*, c'était Zéphyr qui était coupable : telle était la seule idée dont se préoccupait alors la jeune fille, idée obsédante qui la remplissait d'inquiétude et d'alarmes. Zéphyr lui avait *volé* les souvenirs de Lazare. Comment? pourquoi? Elle ne devinait rien et ne sentait rien. Intelligente de cœur et d'esprit, troublée néanmoins par l'égoïsme de sa passion, elle ne cherchait pas les causes et ne se donnait point la peine de rapprocher entre eux toutes sortes de faits, de menus détails, qui pouvaient isolément n'avoir aucune signification, mais dont la réunion dans la circonstance aurait pu servir de fil conducteur à son incertitude. Quant à Zéphyr, si engourdi qu'il fût dans son enchantement, il ne tarda point à s'inquiéter de son côté en s'apercevant de la façon singulière avec laquelle il était regardé par Adeline. Toujours bienveillante pour lui, dans ce moment où pour la première fois il se trouvait aussi près d'elle, souffle à souffle, au lieu de cette sympathie qu'elle lui témoignait quotidiennement, elle le regardait avec une dureté d'expression qu'il ne lui avait jamais connue. Il y avait presque de la menace dans ce regard qui semblait fouiller dans son âme. Que s'était-il donc passé? C'était le père Protat, toujours brutal et grondeur, qui lui témoignait de l'amitié, et c'était Adeline, pour lui caressante et douce, qui lui montrait... Quel nom donner à cet étrange sentiment qui changeait si brusquement la jeune fille à son égard?

le pauvre garçon n'en savait rien; mais il en éprouva une souffrance plus vive encore que toutes celles qu'il avait endurées pendant sa lutte avec la mort. Tout à coup il revint en même temps de cœur et d'esprit au sentiment de la réalité; il se rappela! et le prémier souvenir qui s'offrit à sa mémoire le porta à chercher autour de son cou un objet qu'il ne trouva plus. Ses idées lui revinrent alors lucides et complètes, et la disparition du petit sac lui expliqua le changement opéré dans les manières d'Adeline.

Le mouvement fait par le jeune garçon quand il avait porté la main à son cou n'avait pas échappé à la fille du sabotier. Au moment où Zéphyr retirait sa main, Adeline s'en empara vivement, et, la pressant avec dureté, elle lui dit brièvement, en se penchant à l'oreille, si bas qu'elle ne pouvait être entendue que de lui seul : — Pourquoi m'as-tu volée, Zéphyr?

Et comme elle lui disait ces deux mots avec un accent qui lui causa plus d'effet qu'un violent reproche, Zéphyr ne sut que pâlir et fermer les yeux. Il lui fallut toute sa force pour contenir un cri qu'il étouffa dans sa gorge. La main d'Adeline, cette petite main frêle, avait acquis tout à coup cette force nerveuse qui donne une puissance passagère et factice aux natures les plus délicates. Cette main mignonne serrait les doigts de l'apprenti comme s'ils eussent été pris dans des tenailles, et il sentait les ongles s'enfoncer dans sa chair. La douleur était si vive, que le cœur lui en manqua presque. En le voyant pâlir, Adeline l'avait lâché. Surexcitée un moment et inhabituée jusqu'ici aux chocs violens, la jeune fille, brisée par l'excès même de ses émotions, retomba dans une calme immobilité.

Le jeu muet de ces sentimens, que le jeune peintre tâchait d'étudier sur le visage de ceux qui les éprouvaient, avait complétement échappé au bonhomme Protat et s'était accompli en dix fois moins de temps qu'il n'en a fallu pour le raconter.

— Eh bien! s'écria tout à coup le bonhomme en dégageant Adeline et Zéphyr de l'étreinte pleine d'effusion dans laquelle il les avait confondus un moment, comment te trouves-tu, mon garçon?

Et il regarda Zéphyr, qui n'osait lever les yeux, tant il craignait de rencontrer le regard courroucé d'Adeline : celle-ci s'était retirée dans un coin avec la Madelon. Zéphyr répondit avec une contenance embarrassée qu'il se trouvait tout à fait bien.

— Et voilà tout? continua le sabotier. Tu ne dis pas seulement merci à celui qui a été te chercher dans la rivière, au risque d'y rester avec toi!

Et le sabotier, tirant Lazare par le bras, le voulut amener devant l'apprenti; mais le peintre se recula, en faisant au bonhomme un signe négatif dont Protat, après une courte hésitation, parut com-

prendre le sens, non point cependant sans que sa physionomie eût manifesté un profond étonnement.

— C'est la seconde fois que vous me sauvez, monsieur Protat, répondit Zéphyr... C'est vrai que vous avez pu croire, en voyant ma conduite, que j'avais oublié ce que vous avez fait pour moi. A compter d'aujourd'hui, vous verrez du changement, ajouta le jeune garçon. Autant j'ai été serviteur indocile et paresseux ouvrier, autant vous m'allez voir obéissant et actif, prêt à bien vouloir et disposé à bien faire. Nous ne nous étions pas bien connus, continua-t-il plus lentement et avec une demi-intention de reproche qui n'échappa point au sabotier; mais c'est ma faute, reprit vivement Zéphyr... oui, ma faute... je n'ai pas su montrer... mais on verra que je ne suis pas, comme on a pu le croire, un mauvais et un ingrat.

Et, en disant ces derniers mots, Zéphyr avait regardé Adeline isolée dans ses réflexions.

— Ne parlons plus du passé, mon garçon; d'abord tu n'es pas ici un serviteur ni un ouvrier, comme tu as cru l'être, fit le sabotier en baissant la tête; tu es à peu près comme l'enfant de la maison. Je veux que tu t'habitues à me regarder comme si j'étais ton père, et comme la confiance est le premier devoir d'un enfant et que nous voilà en famille, tu vas commencer par nous dire *en l'honneur de quel saint* tu allais te jeter dans le Loing avec des pierres aux jambes.

A ce commencement d'interrogatoire, Adeline parut se réveiller et prêta l'oreille à la réponse de Zéphyr. Une grande inquiétude se peignit sur le visage de la jeune fille. Quant à l'apprenti, il demeura tout interdit et semblait chercher une réponse qui ne venait sans doute pas. L'inquiétude d'Adeline et l'embarras de Zéphyr avaient été remarqués par l'artiste. Maître du secret de ces deux enfans, il craignit que cet interrogatoire n'arrachât au jeune garçon quelque révélation qui pût, si aveuglé qu'il était, guider le bonhomme Protat sur la cause réelle de son suicide. Dans l'espérance qu'il était peut-être temps encore de faire renoncer Adeline à sa chimère et Zéphyr à sa folie, il se décida à brouiller le jeu, pour empêcher toute autre personne que lui d'y voir clair.

— Père Protat, dit-il brusquement au sabotier, déjà carré dans son fauteuil et méditant son *instruction,* il est tard ce soir, et il fera jour demain. Quand on est revenu d'où revient Zéphyr, ça peut passer pour un bon voyage. On est fatigué, et on aime mieux dormir que causer. Laissez-le en repos pour ce soir. Vous jaserez demain, si cela vous semble nécessaire de jaser. — Allons, mon garçon, fit l'artiste en regardant l'apprenti, dis bonsoir à la compagnie, et va-t-en au lit.

— Est-ce qu'il ne soupera pas avant? dit Protat.

— Il a assez bu comme ça aujourd'hui, répliqua le peintre en riant : cependant que Madelon lui donne un bouillon, et qu'il s'endorme par là-dessus. Demain il aura meilleur appétit. Quant à nous, qui n'avons pas fait comme lui le voyage de l'autre monde, les vivres ne peuvent pas nous faire de mal, au contraire; aussi, Madelon, le souper, et vivement. En attendant qu'on le serve, je vais mener Zéphyr dans la plume, — et je vais l'enfermer, glissa-t-il à l'oreille de Protat. — Tout à l'heure je vous dirai pourquoi, ajouta l'artiste.

L'apprenti se laissa emmener par Lazare. Quand ils furent arrivés au cabinet dans lequel couchait Zéphyr, Lazare lui dit très vite : — Demain matin, avant que tout le monde soit levé, je frapperai à ta porte; habille-toi, et sois prêt; j'aurai à te parler.

— A moi? fit l'apprenti étonné.

— Oui, à toi, et je pourrai peut-être te donner des nouvelles de quelque chose que tu as perdu. — Ce n'est pas la peine de chercher, ajouta l'artiste en voyant Zéphyr, qui, tout étonné, portait machinalement la main à sa poitrine. Tu vois bien que ton petit sac n'y est pas.

— C'est vous qui l'avez trouvé? s'écria Zéphyr avec un regard presque agressif.

Lazare ne fit pas semblant d'entendre et continua : — Si demain, au premier coup, tu n'es pas sur pied, j'instruis Protat de ce qui se passe. Te voilà prévenu, dors bien.

— Ah! monsieur Lazare, dit Zéphyr, est-ce que vous croyez réellement que je vais dormir?

— Peut-être pas si bien que si on t'avait laissé dans les roseaux du Loing; mais tu dormiras. Bonsoir. Tâche de faire de jolis rêves.

Et Lazare sortit en enfermant le jeune garçon à clé. Quand il rentra dans la salle à manger, il trouva le couvert mis. Adeline et son père occupaient leur place ordinaire. Adeline était toujours aussi agitée malgré son apparence de calme. — Allons, se dit tout bas Lazare, j'ai donné un peu de tranquillité au petit Zéphyr, donnons un peu de calme à Adeline. — Et avisant un petit bout de ficelle qui sortait de la poche de la jeune fille, il lui dit très tranquillement : — Mignonne Adelinette, nous allons perdre quelque chose.

Adeline porta la main à sa poche. Elle sentit sous ses doigts quelque chose d'humide. C'était le sac qu'on avait trouvé au cou de Zéphyr; c'était ce sac qui contenait son secret, son secret, qu'elle croyait tombé entre les mains de Lazare, qu'elle n'osait plus regarder. Ces souvenirs, qu'elle pensait perdus pour elle et retournés aux mains de celui à qui elle les avait dérobés, comme une dénonciation, comme un aveu même des sentimens qu'elle éprouvait pour lui, ils ne l'avaient donc pas quittée, son secret lui appartenait donc encore! Mais tout à coup son inquiétude, un instant apaisée, lui revint plus persis-

tante. Comme un coupable qui se croit déjà libre, et à qui une dernière interrogation du juge vient rendre son épouvante, Adeline se trouva en face d'un nouveau soupçon : comment le sac était-il dans sa poche? Tout était remis en question par ce seul fait. Procédant avec minutie à leur examen, Adeline chercha à se rappeler les faits. Lazare, en trouvant le sac au cou de l'apprenti, le lui avait-il jeté de loin pour qu'elle le visitât? En l'ouvrant, et à la vue des objets qu'il contenait, elle avait poussé un cri et était tombée évanouie. Cet évanouissement rompait la chaîne de ses souvenirs. Que s'était-il passé pendant qu'elle gisait sans connaissance sur un banc du jardin? La pensée d'Adeline s'arrêtait au bord de cette lacune; mais, faisant trêve à cette nouvelle anxiété, elle poursuivit la recherche d'une conviction rassurante. Ce ne fut qu'après un formidable travail qu'elle réussit à jeter hors d'elle-même le poids qui l'oppressait. Oh! la bonne bouffée d'air qu'elle respira, quand elle se fut ainsi persuadée! De tremblante qu'elle était, comme elle devint subitement audacieuse, et se dédommagea de n'avoir point, depuis tant de longues heures, osé lever les yeux sur l'artiste, en le regardant avec cette hardiesse ingénue qui serait l'extrême effronterie, si elle n'était pas l'extrême innocence! — Étais-je folle, insensée? pensait-elle pendant que sa main serrait convulsivement dans sa poche le petit sac. Si M. Lazare avait vu ce qu'il y a dedans, est-ce qu'il n'aurait pas deviné tout de suite, en se rappelant que j'étais dans sa chambre le jour où il n'a plus retrouvé la lettre qu'il écrivait à son ami de Paris? Et s'il avait deviné, est-ce qu'il ne serait pas changé un peu dans ses manières avec moi? — Et, en faisant en sourdine toutes ces réflexions, elle pressait toujours le petit sac d'une main, et Lazare, qui entendait bruire les papiers au fond de sa poche, se disait à lui-même : — Voilà mon baume tranquille qui opère.

Adeline, en effet, complétement rassurée du côté de Lazare, commençait à s'inquiéter à propos de Zéphyr. Et, s'il faut le dire, elle se préoccupa beaucoup moins de rechercher la cause qui avait pu le pousser à la tentative de l'après-midi qu'à deviner comment il avait surpris l'existence des objets contenus dans le tiroir mystérieux et la raison qui avait pu le pousser à s'en emparer. Aucune lueur, aucune remarque, ne venaient la guider et mettre ses suppositions confuses sur une trace aboutissant à un prétexte. Elle ne pouvait croire à un sentiment d'hostilité de la part du jeune garçon à qui elle avait toujours accordé une protection bienveillante dont Zéphyr s'efforçait de se montrer reconnaissant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, se trouvassent-ils même en contradiction avec ses défauts les plus coutumiers. Il était vrai cependant que depuis quelque temps Zéphyr avait paru se relâcher dans ses complaisances;

mais Adeline se ressouvint que c'était elle-même qui la première, et préoccupée par le prochain retour de Lazare, s'était montrée un peu plus tiède dans ses relations avec l'apprenti. Indifférente à tout ce qui ne se rattachait pas à cette pensée qu'elle allait revoir l'artiste, elle se rappela qu'elle n'était point intervenue quelquefois avec sa sympathie ordinaire entre les fautes commises par Zéphyr et la brutalité de son père. — Serait-ce donc, se demandait Adeline, que Zéphyr m'a gardé rancune? mais comment a-t-il pu songer à se venger par un tel moyen? Comment a-t-il pu deviner?

Un détail qu'il n'est peut-être pas inutile de faire connaître, c'est que depuis son retour à Montigny la fille du sabotier avait toujours considéré et traité Zéphyr comme elle-même était traitée et considérée par Lazare, c'est-à-dire comme un enfant. On ne s'étonnera donc pas si elle n'avait point pris garde à une foule de petits faits de nature à éclairer ses doutes et à diriger ses soupçons. Familière avec l'apprenti ainsi que Lazare l'était avec elle-même, quand elle lui donnait par ci par là une petite tape amicale en passant, elle n'avait jamais remarqué que le jeune garçon tremblait et pâlissait à la fois, comme elle-même devenait pâle et tremblante lorsqu'il arrivait à Lazare de la prendre par la taille et de la faire sauter en l'embrassant. Lorsque le bonhomme Protat employait la famine comme moyen de correction avec son apprenti, plus paresseux que de coutume, si Adeline allait porter en cachette à celui-ci son souper retranché, dans le remerciement de Zéphyr elle ne voyait qu'un remerciement; mais l'accent avec lequel il lui manifestait sa reconnaissance, son regard, son geste, le peu de souci qu'il semblait avoir d'échapper à la *diète* à laquelle il avait été condamné pour ne voir qu'elle, n'entendre qu'elle; ses brusques mouvemens à son entrée, l'animation passagère qui montait à son visage, et, quand elle lui disait de sa voix douce et traînante : — Tiens, mon *mignon,* je t'apporte à souper avec du bon pain tendre; — la lueur rapide qui illuminait l'œil de l'apprenti comme une étincelle jaillissant d'un feu couvert : — ces mille symptômes trahissant le trouble intérieur éprouvé par le jeune garçon quand il se trouvait mis en contact avec la fille de son maître, échappaient toujours à Adeline, ce qui expliquera comment elle n'en avait conservé aucun souvenir. Aussi elle regrettait que Lazare eût empêché son père de poursuivre l'interrogation de Zéphyr. Que celui-ci eût avoué ou non la véritable cause qui l'avait porté à cette tentative, il aurait parlé sans doute, et, dans quelques-unes de ses réponses, elle aurait pu surprendre peut-être un indice qui l'eût aidée à pénétrer l'inexplicable mystère de sa conduite, ou qui tout au moins aurait pu servir de point de départ à son incertitude. Cependant, comme elle savait instinctivement posséder une grande in-

fluence sur l'esprit de l'apprenti, tout en reconnaissant bien que cette influence avait un peu diminué, particulièrement depuis l'époque où le retour de Lazare avait été annoncé dans la maison de Montigny, Adeline se tranquillisa encore de cet autre côté. Elle pensa qu'elle n'en aurait point pour longtemps à reconquérir le terrain perdu dans la confiance de Zéphyr, et ne douta point qu'elle parviendrait mieux que personne, et avant personne, à voir clair dans la pensée de Zéphyr, à tirer de lui tout ce qu'elle en voulait savoir. Ce fut dans cette disposition, le souper étant achevé, que la fille du sabotier se retira après avoir embrassé son père et souhaité le bonsoir au pensionnaire.

Comme elle était déjà sur le seuil de la porte, Lazare se retourna de son côté en faisant pirouetter son tabouret.

— A propos, mignonne Adeline, lui demanda l'artiste avec l'accent d'une curiosité sincère, qu'est-ce que vous avez donc trouvé dans la bourse de Zéphyr? En voilà un gaillard égoïste, qui va se noyer avec son trésor pour ne pas faire d'héritiers! ajouta Lazare en riant.

A cette question, dont elle ne pouvait comprendre le motif, Adeline resta un moment interdite.

— Une bourse! intervint le bonhomme Protat; comment! Zéphyr a de l'argent, et il allait se noyer avec!

— Comme le vieil avare du *Déluge* de Girodet, continua l'artiste.

— Qu'est-ce que vous me dites là? reprit le bonhomme, revenu à son état normal. Où diable Zéphyr a-t-il pris cet argent? Il ne l'avait pas gagné pour sûr, il est trop fainéant, le petit gredin!

— Rassurez-vous, dit Lazare, c'était de la monnaie de sauvage, de petits cailloux du Loing, qu'il s'amuse à ramasser quand ils sont d'une jolie couleur et d'une forme bizarre. C'est une manie qu'il a; il est plein de manies, ce garçon-là. L'an dernier, lorsque nous allions en course tous les deux, il s'arrêtait tous les vingt pas pour fouiller dans le sable, et quand je l'ai repêché tantôt, il avait au cou une espèce de bourse ou de sac que j'ai donné à votre fille pour qu'elle l'examinât. J'ai présumé que c'était l'écrin où Zéphyr cachait ses pierres précieuses.

— Eh bien! demanda le bonhomme Protat en interrogeant à son tour Adeline, à qui les paroles de l'artiste prouvaient une fois de plus que le jeune homme ignorait ce qu'elle avait tant craint qu'il n'eût découvert; eh bien! petiote, qu'est-ce que tu as trouvé dans le sac de Zéphyr?

— Ce que M. Lazare avait présumé, — des cailloux, répondit Adeline avec une grande assurance. Et elle ajouta, comme pour convaincre l'artiste : Ce n'est pas étonnant; *l'autre jour*, en allant changer les draps au lit de Zéphyr, la Madelon a trouvé un tas de ces petites pierres sous son traversin.

Le fait était vrai, et Adeline le citait parce que la Madelon aurait pu le confirmer. Seulement il y avait plus de six mois que cet *autre jour* était passé.

Lazare n'avait pu s'empêcher de remarquer la présence d'esprit d'Adeline, et pour la première fois il s'étonna du sang-froid, de l'intelligence dont avait fait preuve cette jeune fille, dans laquelle il n'avait vu jusqu'ici qu'un enfant.

— Bonsoir, monsieur Lazare, lui dit-elle en se retirant; bonsoir, papa.

— Bonsoir, mignonne, répondit Lazare en la suivant des yeux.

— Dors bien, petite, ajouta le sabotier en lui adressant un geste caressant.

— Soyez tranquille, dit Lazare quand Adeline eut fermé la porte derrière elle... elle dormira bien maintenant.

La réticence de ce dernier mot passa inaperçue à l'oreille du sabotier.

II. — LA DIPLOMATIE DE LAZARE.

— Ah çà! demanda tout à coup Protat à son pensionnaire en s'accoudant devant lui et en le regardant avec curiosité, pourquoi diable m'avez-vous empêché d'interroger mon apprenti?

— N'a-t-il pas été décidé, dit le peintre, que vous me l'abandonneriez entièrement pendant tout le temps que je dois rester ici?

— C'est vrai, et je ne vais pas contre, répliqua le bonhomme, mais ça n'empêche pas que j'aurais bien voulu savoir comment cette idée de se noyer lui est venue. Ça m'inquiète pour de bon... savez-vous, monsieur Lazare! Et vous, ajouta-t-il, est-ce que vous n'êtes pas curieux de savoir ça?

— Aussi curieux que vous, répondit l'artiste; mais je suis patient.

— Vous ne l'avez donc pas questionné tout à l'heure en montant là-haut avec lui?

— Je ne lui ai pas dit un mot qui rappelât les événemens de la journée. Je suis monté avec lui pour l'enfermer.

— Ah! c'est vrai, et vous m'avez même promis de me dire pourquoi vous preniez cette précaution.

— J'ai mis Zéphyr sous clé pour qu'il ne puisse communiquer avec personne et raconter ce qui s'est passé à tout le village.

— Mais tout le village le sait! s'écria le sabotier, qui trouvait la précaution inutile.

— On sait que Zéphyr a manqué se noyer, dit Lazare; mais on ignore que c'était volontairement. — Dame! continua le peintre, j'étais le seul parmi vous qui eût conservé du sang-froid; je m'en suis

servi. J'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire que la vraie vérité fût connue, parce que chacun dans le pays se serait livré aux suppositions, et qu'il aurait pu en résulter du désagrément pour vous.

— Vous avez pensé ça, monsieur Lazare? fit le sabotier, dont le front se rembrunit tout à coup.

— Sans doute, reprit l'artiste. Ces sortes d'événemens excitent toujours des commentaires, et dans le nombre il peut s'en trouver de fâcheux.

— Fâcheux! répéta le sabotier, qui écoutait attentivement les paroles de Lazare et semblait intérieurement les assimiler à sa propre pensée; fâcheux, dites-vous?

— Vous devez bien me comprendre. Supposez que nous n'eussions pas été là pour sauver votre apprenti, et qu'on l'eût un matin tiré de l'eau une pierre aux pieds! Croyez-vous qu'on n'aurait pas jasé dru dans ce pays? Il y a des mauvaises langues partout, et ici plus qu'ailleurs, si je m'en rapporte à ce que vous m'avez raconté de vos histoires d'autrefois.

— Eh bien!... fit vivement le sabotier, qu'est-ce qu'on aurait pu dire au cas où Zéphyr serait mort?... On ne m'aurait peut-être pas accusé de l'avoir jeté à l'eau!

— Non, du moins je le crois; mais...

— Mais quoi?... s'écria Protat en frappant du poing sur la table.

— Eh parbleu! répliqua Lazare en imitant le bonhomme, un méchant drôle qui vous en aurait voulu aurait pu dire : Ce n'est pas étonnant que l'apprenti se soit noyé, quand ce ne serait que pour se sauver de son méchant maître!

— On aurait dit ça!... Mais, monsieur Lazare, savez-vous que j'aurais étranglé le premier qui se serait permis...

— C'est possible, continua tranquillement l'artiste, mais vous auriez couru le risque de vous faire étrangler vous-même par ceux qui auraient entendu ce propos. Eh bien! père Protat, ce qu'on aurait dit si Zéphyr était malheureusement mort, on le dirait de même Zéphyr vivant, si nous ne prenions pas toutes les précautions qui pussent faire croire que l'événement de tantôt était le résultat d'un accident, et non pas un suicide bel et bien prémédité. Voilà pourquoi j'ai déjà commencé à détourner les soupçons, voilà pourquoi il faut que, dans la maison, tout le monde, c'est-à-dire vous, la Madelon et votre fille, achève ce que je crois avoir heureusement commencé. J'ai fait la leçon à Madelon; d'après mon conseil, elle doit être en train de la faire à Adeline, et moi je prends actuellement la permission de vous la faire, parce qu'étant comme je suis étranger à l'événement, je puis juger les choses avec sagacité et prévoir de plus loin que vous les conséquences qu'elles pourraient avoir. Si je

vous ai fait signe de vous taire tantôt, quand vous disiez à votre apprenti que c'était moi qui l'avais secouru, c'est qu'il était nécessaire de lui laisser cette croyance que c'était à vous qu'il était redevable de ce secours. Vous avez pu voir de quelle façon il vous a montré sa reconnaissance, et vous n'avez pas oublié les promesses qu'il vous a faites sur sa conduite future. Il ne les oubliera pas, j'en suis certain, pas plus que vous n'oublierez vous-même celles que vous faisiez tantôt.

— A qui ai-je promis quelque chose, et qu'est-ce que j'ai promis? demanda le sabotier, un peu étonné ou du moins feignant de l'être.

— Cette promesse, reprit Lazare sans s'émouvoir, c'est à vous-même que vous la faisiez, quand vous avez pensé que vous n'étiez peut-être pas étranger à la tentative de Zéphyr, et que vous vous êtes senti oppressé comme par une espèce de remords qui s'est éloigné de vous à mesure que le gamin revenait à la vie. Si j'ai deviné ce qui se passait dans votre pensée, père Protat, c'est que vous avez plus de franchise que vous ne le supposez, et que si vous taisez quelquefois vos impressions, sans que vous ayez besoin de parler, qui veut les connaître peut les lire couramment dans votre physionomie. C'est précisément à cette lecture que je me livrais tantôt quand vous teniez Zéphyr entre vos bras, et c'est alors que j'ai pu comprendre que vous vous promettiez à l'avenir d'être plus patient, plus doux que par le passé avec ce pauvre garçon, dont le chagrin devait être bien lourd, puisqu'il ne se sentait pas la force de le porter plus longtemps. Était-ce bien cela? demanda Lazare en terminant.

Protat ne répondit pas à haute voix, mais il inclina deux ou trois fois la tête en signe d'assentiment. Après un court silence, relevant les yeux qu'il avait tenus baissés, il dit au peintre : — Alors, monsieur Lazare, c'est aussi votre avis que Zéphyr...

— Quoi? demanda celui-ci.

— Eh bien donc! dit le sabotier en faisant le geste d'un plongeon, que c'est à cause... enfin parce qu'il se trouvait mal à la maison?...

— Eh parbleu! en doutez-vous maintenant?... Quel autre motif lui supposeriez-vous donc?

— C'est vrai... Aussi je le ménagerai, bien vrai.

— Ce qui vous sera d'autant plus facile, reprit Lazare, rappelant avec insistance les conventions de la matinée, que, pendant deux ou trois mois qu'il va m'appartenir, je le maintiendrai dans les bonnes dispositions qu'il paraît avoir de son côté, et que je vous le rendrai parfaitement assoupli.

— Mais, demanda tout à coup le sabotier en abordant une autre idée, ne trouvez-vous pas un peu drôle que ce soit justement le jour

de votre arrivée, et après vous avoir quitté, qu'il ait été se mettre des pierres aux jambes et la tête à l'eau?

— Diable! pensa Lazare, pourquoi le bonhomme va-t-il s'aviser de me rattacher à l'événement? Me serais-je inutilement donné tant de mal pour le maintenir dans l'erreur qu'il s'était créée lui-même?

— Et puis, continua le père Protat, comment ça se fait-il que ce soit aussi précisément le jour où nous avons reçu la nouvelle de votre retour que Zéphyr est encore devenu plus maussade que de coutume? Il se trouvait là justement quand Adeline a lu votre lettre, et comme la petiote dansait de joie, il est devenu tout pâle, et sa mauvaise humeur n'a fait qu'empirer depuis ce moment-là.

— Ah çà! père Protat, fit Lazare en riant forcément, quelle manœuvre faites-vous là? Sans que personne vous en ait soufflé l'idée, vous avez imaginé que vous êtes peut-être bien pour quelque chose dans l'aventure de Zéphyr; vous en êtes même tombé d'accord avec moi, et voilà que vous essayez maintenant de vous décharger de cette responsabilité en la rejetant sur le compte de ma présence parmi vous! Voyons, est-ce raisonnable? je vous le demande. Quand je suis ici, j'emmène Zéphyr courir avec moi toute la journée; or, si paresseux qu'il puisse être, il doit encore préférer ma société à la vôtre, puisque, à part la peine qu'il a de porter mes outils, une fois que j'ai piqué mon parasol dans un coin, Zéphyr peut s'endormir à l'ombre, rêver à son aise ou ramasser des cailloux qu'on trouve sous son lit. Encore une fois, pourquoi serait-il fâché de mon retour, lorsque j'ai pour habitude de l'emmener régulièrement tous les jours à trois ou quatre lieues de votre établi de sabotier et de votre bâton, ce qui fait pour sa paresse comme sept dimanches par semaine? Mais au lieu d'être fâché de mon arrivée, il aurait dû danser de joie.

— Eh bien! oui; mais voilà précisément ce qui *m'aguiche :* c'est qu'il n'a pas dansé, au contraire; c'est Adeline qui dansait de joie, et plus elle était joyeuse, plus elle s'occupait de vous et de tout mettre en ordre là-haut, plus il était sombre.

— Aïe! aïe! pensa Lazare; voilà ses soupçons qui sonnent la *piste,* tout à l'heure ils vont sonner la *vue.*

— C'est-à-dire, reprit le bonhomme, qu'à le voir faire la grimace chaque jour qu'on parlait de vous, et Adeline en parlait du matin au soir, on aurait dit que Zéphyr était jaloux...

— A votre santé! père Protat, s'écria Lazare, et il poussa bruyamment son verre contre celui du sabotier, espérant que le bruit causé par le choc, uni à l'éclat de la voix, étoufferait la dernière parole du bonhomme, et empêcherait peut-être que ce mot, échappé machinalement, n'arrêtât sa pensée et n'y répandît une lumière soudaine; mais le sabotier, ayant vidé son verre, le posa sur la table et reprit

comme s'il n'avait pas été interrompu : — Oh! mon Dieu, oui: on aurait pu penser ça, que Zéphyr était jaloux de vous...

Ce qui rassura heureusement Lazare, c'est que le bonhomme disait cela tout simplement, et que dans son attitude, dans sa voix, dans son regard, il n'y avait aucune intention, aucune arrière-pensée. Il comprit cependant qu'en faisant une plus longue opposition à l'idée nouvelle de Protat il courrait le risque d'augmenter ses doutes et de l'engager dans un soupçon de traverse aboutissant à la vérité.

— Au fait, dit-il à Protat, vous pouvez avoir raison. Au motif que vous supposiez d'abord, il est possible que Zéphyr en ait ajouté un autre, et c'est peut-être pour ça qu'il avait mis deux pierres à ses jambes, dit Lazare en essayant de tourner la chose en plaisanterie.

— Ah! vous voyez donc bien que vous voilà de mon avis, s'écria Protat; il y a une autre raison.

— C'est plus que probable, et c'est même, j'en suis sûr, celle-là qui, avant toute autre, aura poussé Zéphyr à faire ce qu'il a fait.

— Vous croyez? continua Protat, heureux de cet aveu, qui lui causait un soulagement. Eh bien! mais quel rapport voyez-vous entre ce motif-là et la tristesse que votre arrivée a causée à Zéphyr?

— Il y revient, se dit Lazare, et tout haut il reprit : — Pas grand rapport à première vue; mais, quand on cherche, il faut chercher partout.

— Ça, c'est vrai, dit le sabotier avec un geste approbateur. Eh bien?

— Eh bien! en cherchant, voici ce que je trouve. Écoutez-moi.

— J'y suis, fit Protat, la tête appuyée sur les mains et les coudes sur la table.

— Vous savez que c'est dans quinze jours la fête de Montigny. Or, parmi les divertissemens autorisés par M. le maire, vous savez aussi qu'il y a un certain tir à l'oie qui, outre la bête devenue le prix du vainqueur, rapporte encore une grande considération à celui-ci dans tout le village.

— Parfaitement. Zéphyr, qui pendant toute l'année était si maladroit de sa main, était même très malin à ce jeu-là. Pendant trois années de suite, c'est lui qui a gagné l'oie, et le violon venait lui jouer une aubade.

— Ce qui lui donnait par-dessus le marché le droit de choisir sa danseuse.

— Et, fit le père Protat en riant, le gaillard n'était pas bête : il allait tout droit aux plus beaux brins de fille et aux plus belles toilettes, aux joues les plus roses, aux rubans les plus rouges; mais il faut être juste, quand ma fille est revenue à Montigny, Zéphyr a été poli, il lui a fait cadeau de l'oie, et il l'a invitée, comme c'était son

droit. Cependant elle était un peu pâle encore, et elle n'avait pas de rubans rouges.

— Pardi! fit Lazare en appuyant sur cette insinuation, Adeline était toujours la plus belle et la mieux mise : si elle n'avait pas de rubans, elle avait des bijoux, un bracelet.

— En or, dit Protat avec orgueil, en vrai or.

— Et des boucles d'oreilles, continua l'artiste.

— En diamans, dit Protat, en vrais diamans, et elle en a comme ça la valeur de trois arpens, prés ou vignes, dans une petite boîte rouge.

— Ce qui explique pourquoi Zéphyr tenait tant à la faire danser. Avec son bracelet, Zéphyr croyait que votre fille le faisait reluire. Il est plein d'amour-propre, ce petit bonhomme!

— Revenons à nos moutons, dit le sabotier à Lazare. Quel rapport ces histoires-là peuvent-elles avoir avec ce qui nous intéresse?

— Attendez donc! fit le peintre; tout se tient dans la vie, comme vous venez de vous le rappeler tout à l'heure. Pendant plusieurs années, c'est Zéphyr qui a remporté le prix de l'oie à la fête du pays, et chaque fois votre apprenti a joui des honneurs attachés à cette victoire. Eh bien! rappelez-vous maintenant que l'an dernier c'est un certain Lazare de votre connaissance et de la mienne qui a eu l'avantage de l'apporter triomphalement à votre tourne-broche, et que nous avons eu le plaisir de la déguster ensemble, au grand dépit et déplaisir de votre apprenti, qui, par orgueil, n'a point même voulu accepter une part de la conquête que je lui offrais en rival généreux.

— C'est parbleu vrai, fit le père Protat en joignant les mains.

— Et voilà comment vous aviez raison tout à l'heure, quand vous disiez que Zéphyr était jaloux de moi. Zéphyr, battu par moi dans le champ-clos de l'oie l'an dernier, par moi dépossédé des avantages sus-mentionnés, n'a pas subi cet échec sans rancune. Il espérait peut-être rétablir cette année sa réputation d'adresse sur le carreau à la pointe du coupe-chou municipal; mais il apprend mon retour : il se désole, c'est tout naturel. Et notez bien encore qu'en arrivant à Bourron, où vous l'aviez envoyé me joindre, j'ai commencé, — fatale imprudence! — par lui rappeler l'aventure de l'an dernier, en le prévenant que je comptais bien encore concourir cette fois-ci!

— Vous croyez que ce serait à cause de ça?...

— Écoutez donc! vous m'avez dit : Cherchons ensemble quelle raison Zéphyr avait pour être fâché de mon retour. Je vous donne celle-là, non point qu'elle soit suffisante et me paraisse peser autant que la pierre qu'il avait aux jambes; mais c'est la seule que je trouve, et c'est la seule probable. Que cela vous surprenne, je le comprends; mais moi je m'en étonne moins que vous. L'amour-propre a fait faire à des gens plus graves que Zéphyr des folies du genre de la

sienne, et pour des causes plus futiles en apparence. Une fois par an, lui chétif, mal venu, mal mené par vous et par tout le monde, une fois par an il était triomphant, flatté, recherché. Cette journée-là, c'était la seule dans l'année où il respirât avec bonheur. Ce moment d'orgueil balançait toutes les humiliations des autres jours. Arrive un étranger, un flâneur, qui, sans raison, pour se distraire, enlève à ce pauvre diable cette heure unique de contentement qu'il découpait en autant de parts qu'il y a de jours dans l'année. Eh bien! il a souffert, et souffert cruellement. Le pauvre qui n'a qu'un sou et à qui on vole son sou souffre autant et perd autant que le millionnaire à qui on vole un million. Cette malheureuse oie, si maigre et si dure, que j'ai passée, je n'ose pas dire au fil de mon sabre, car c'était une scie, — cette oie était le trésor de Zéphyr, c'était le capital annuel de sa pauvre joie, et le souvenir lui en payait la rente. Pendant toute l'année, elle charmait ses rêveries, il ne pouvait pas rencontrer une volaille sans se dire en lui-même : Voilà ma conquête future qui s'engraisse. Il comptait peut-être sur mon absence cette année; mais me voici de retour. C'est dans quinze jours la fête de Montigny : Zéphyr a perdu la tête. Et avec l'autre raison que vous avez primitivement... supposée,... supposition que j'ai partagée avec vous, celle que je vous révèle fait bien la paire, et nous avons compte.

— Bien possible, bien possible! fit le sabotier en secouant la tête.

— Ce n'est pas bien possible, c'est bien sûr qu'il faut dire, insista Lazare.

— Oui, oui, c'est comme ça que j'entends, reprit le bonhomme avec un air et un accent également convaincus.

— Ah! pensa Lazare en lui-même, j'ai eu assez de mal à le convaincre. — Et voyant que Protat s'efforçait de dissimuler un bâillement, il ajouta : En voilà encore un qui va dormir tranquille.

Cette conversation s'était prolongée assez tard; la demie de dix heures venait de sonner à l'église de Montigny. Le bonhomme Protat, qui avait laissé passer l'heure habituelle de son coucher, semblait avoir grand besoin de dormir. Quant à Lazare, s'il ne souhaitait point le repos, il désirait au moins la solitude. Le sabotier s'étant levé, l'artiste l'imita, prit au clou la clé de sa chambre, et alluma son bougeoir, où, par une précaution d'Adeline, la bougie avait remplacé la chandelle, pour laquelle la répugnance de l'artiste était connue.

Avant de se séparer, et comme s'il eût voulu se débarrasser d'une dernière inquiétude en recevant de la bouche de Lazare une dernière confirmation de sécurité, Protat dit à l'artiste : — Comme ça, monsieur Lazare, vous pensez bien que l'événement n'aura pas de suite, et que tout est fini là?

— Les précautions sont prises, et je vous les ai fait connaître, ré-

pondit le peintre. Madelon a le mot d'ordre, et Adeline l'a reçu d'elle. Vous êtes sûr de moi comme de vous : l'affaire de Zéphyr restera donc un secret entre nous; ce n'est pas lui qui parlera. En eût-il l'idée d'ailleurs, il ne le pourrait pas, puisque je l'ai enfermé.

— Bon pour ce soir... mais demain? fit Protat.

— J'ai pensé à cela. Aussi demain, et sous le prétexte d'éviter la chaleur du soleil, dès la petite pointe du jour, j'emmène Zéphyr avec moi à la Mare aux Fées, où je compte faire une étude. Les gens de Montigny ne rôdent guère de ce côté-là, et si Zéphyr était disposé à se laisser tirer les vers du nez par les curieux à propos de son bain, j'aurai toute la journée pour le détourner de cette idée-là et le disposer au contraire, si on l'interroge, à parler comme nous allons faire tous, afin que les soupçons rentrent dans leur trou; mais je crois que c'est là un luxe de précautions, et que le petit bonhomme ne songe pas à nous démentir. Il pense vous devoir la vie une seconde fois, il vous l'a dit lui-même, et le petit discours qu'il vous a adressé tantôt indique qu'il est, d'intention au moins, prêt à racheter par sa conduite future tout ce que vous étiez en droit de trouver répréhensible dans ses anciennes façons d'agir, ou plutôt de ne pas agir. De votre côté, vous êtes, je crois, disposé à lui tenir compte de tout ce qu'il fera?

— Ah! tout prêt, dit le sabotier. Je n'ai pas besoin de vous le cacher, puisque vous vous en êtes aperçu; mais tantôt, quand je l'ai tenu tout mouillé et tout froid... ça m'a donné un coup... sacrebleu! Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis le temps où les gens d'ici m'appelaient mauvais père. Il me semblait déjà les entendre m'appeler *mauvais maître* et *bourreau d'enfans,* et puis d'ailleurs ce garçon est un peu mon enfant au fait, puisque je l'ai adopté. Aussi, voyez-vous, je n'ai pas attendu qu'il m'ait promis de se bonifier pour me promettre à moi-même de devenir meilleur.

— J'ai vu cela, fit Lazare, quand vous le teniez dans vos bras et que vous avez appelé Adeline auprès de lui... Savez-vous de quoi vous aviez l'air? continua l'artiste en étudiant fixement le visage du sabotier.

— De quoi avais-je l'air? lui demanda celui-ci.

— Vous aviez l'air de lui donner votre fille en mariage.

L'artiste avait lancé cette parole comme on jette une pierre dans un abîme pour en sonder la profondeur. Le sabotier ne se doutait pas qu'en mettant sous forme de comparaison, et brusquement, cette idée en contact avec lui, c'était tout simplement une interrogation anonyme que lui adressait l'artiste, qui, sa phrase achevée, redoubla d'attention pour lire dans les traits du bonhomme les impressions qu'elle allait éveiller dans son esprit. Protat tomba dans le piége avec toute la naïveté désirable.

— Ah! ah! ah! fit-il en ouvrant la bouche pour un immense éclat de rire; ah! ah! ah! quelle idée vous avez là! Oh! que c'est donc drôle! Ah! ajouta le sabotier en se tenant les côtes, ça fait mal de rire comme ça! mais c'est plus fort que moi, voyez-vous? Zéphyr, Adeline... Où diable allez-vous donc chercher vos comparaisons, vous autres artistes?

— Bon, pensa Lazare, voilà pour l'étonnement : je m'y attendais bien. — Et il répondit : — Nous prenons nos comparaisons dans notre métier. Il y a au Louvre un tableau intitulé : *les Accordailles*, où un honnête paysan comme vous donne sa fille en mariage à un brave garçon de l'endroit; le groupe que vous formiez tantôt avec la petiote et Zéphyr m'a rappelé ce tableau, et de là est venue naturellement ma comparaison.

— Est-ce que le père me ressemble? demanda Protat.

— C'est une bonne tête de brave homme comme la vôtre. Il a l'air de dire en regardant son gendre : J'en aimerais mieux un autre; mais puisque ma fille préfère celui-là, ma foi, ça la regarde : c'est elle qui épouse après tout, et pas moi.

— Il pense bien, ce père-là, reprit Protat; s'il y a une inclination entre les deux jeunes gens, faut jamais se mettre en travers. C'est mauvais, ça.

— Ainsi, dit Lazare avec un mouvement de vivacité aussitôt réprimé, vous ne contrarieriez pas le choix de votre fille, quel qu'il fût?

— Quel qu'il soit... fit le bonhomme en hésitant, c'est encore à savoir. Avec la brillante éducation qu'elle a reçue, vous pensez bien que ma fille ne pourra jamais penser qu'à épouser un homme très distingué.

— Enfin, poursuivit l'artiste, si Adeline vous disait un beau matin : Tu ne sais pas? il m'arrive une drôle de chose... j'ai une inclination... pour... Zéphyr?

— Oh! oh! oh! quelle farce, dit le sabotier, qui recommença à rire; — puis, redevenant insensiblement sérieux, il répondit : — Je dirais à ma fille : Va-t-en faire un tour dans ta chambre, et, pendant qu'elle irait, je prendrais Zéphyr par les oreilles et je lui... — Protat acheva sa pensée par un geste énergique.

— C'est bon, pensa Lazare; je sais ce que je voulais savoir.

— Ah çà! mais, demanda le sabotier, de quoi parlons-nous là, au fait?

— Pardi! fit Lazare, nous parlons peinture à propos d'un tableau qui est au Louvre. — Et l'artiste se mit à rire lui-même d'une façon si bruyante, que le sabotier étonné lui en demanda la raison.

— Eh! vous ne voyez donc pas que je m'amuse, et que cette idée

du mariage de votre fille avec... ce gamin... me fait étouffer de rire moi-même...

— Adeline et Zéphyr! fit Protat en se mettant à l'unisson de la gaieté du jeune homme.

— Votre fille, qui a l'air d'une dame...

— D'une grande dame... ajouta le sabotier.

— Une demoiselle qui a au moins... mille écus de dot...

— Qu'est-ce que vous dites donc là, mille écus? dit le sabotier comme humilié par cette évaluation; mais rien que de ses propres elle a dix mille francs, qui sont en train de lui faire des petits à Fontainebleau, à Nemours, à Montereau... et jusqu'à Paris... Ajoutez ce que je lui donne... et comptez...

— C'est vrai... fit Lazare; Adeline aura une quinzaine de mille francs en mariage.

— Ptch! exclama Protat. Tenez, mon cher... voilà la dot de ma fille.—Et le sabotier, avec un indéfinissable orgueil, ouvrit six fois de suite, en la refermant chaque fois, sa large main, dont il écartait les cinq doigts en éventail.

— Diable! dit le peintre, faisant à la fois claquer sa langue et ses doigts, comme s'il eût voulu flatter par ces signes d'étonnement le sentiment d'amour-propre qui avait gonflé le sabotier énumérant cette fortune. — Eh bien! ce que vous me dites là, père Protat, rend ma supposition de tout à l'heure encore plus comique. Voyez-vous votre fille, une riche héritière enfin, épousant Zéphyr! Voyez-vous d'ici l'apprenti sabotier déclarant au contrat ses économies de paresse, un sac de cailloux!... Zéphyr en marié, disant au maire : Je ne sais pas mon nom!

Le bonhomme se tordait sur la table en écoutant ce parallèle entre sa fille, belle, riche, heureusement douée, avec cet être malingre, orphelin et pauvre, avec Zéphyr réunissant dans sa chétive personne les deux plus grandes plaies sociales : sans nom et sans le sou. Ce n'était point un méchant homme que le père Protat; mais de ce tableau évoqué devant ses yeux il ne voyait qu'un côté, et ce n'était pas le côté pitoyable, c'était l'aspect grotesque.

— O vanité! pensait l'artiste en observant le sabotier; mauvaise graine qui germe en tout terrain, aussi bien dans les meilleures que dans les pires natures! Mettez un écu dans la poche d'un gueux, et il crachera sur son ombre. — Et, après cette réflexion philosophique, Lazare frappa sur le ventre du sabotier, qui fit un brusque soubresaut.

— Oh! fit Protat, je n'en peux plus!...

— C'est bon de rire comme ça, dit l'artiste; ça purge des idées noires. — Puis, comme onze heures sonnaient au même instant, ils

se séparèrent en échangeant une poignée de main, Protat pour aller dormir, Lazare pour aller rêver.

— Et maintenant, dit Lazare en se jetant tout habillé sur son lit, récapitulons. — Et il repassa brièvement dans sa mémoire tous les faits qui avaient précédé et suivi l'événement dont son retour à Montigny avait hâté la péripétie. — Si étrange que cela paraisse, pensait Lazare, il n'y a pas à douter, les faits sont là. Cette enfant m'aime. Une enfant! eh! parbleu, non, elle ne l'est plus, quoique j'aie bien de la peine à me la figurer autrement; c'est bien une fille, et une jolie fille. Adeline a dix-huit ans; elle n'est donc ni en avance, ni en retard pour aimer; elle est à l'heure. Mais pourquoi cette ingénue a-t-elle songé à moi? Ah! pourquoi? Ce n'est pas difficile à comprendre, et le bonhomme Protat me l'a expliqué lui-même tout à l'heure en me disant qu'une fille si bien élevée n'aimerait jamais qu'un homme distingué. Eh bien! il me semble que je rentre complétement dans les conditions du programme, et tous les *beaux* qui composent la fleur des pois de Montigny ne me vont pas seulement à la cheville comme distinction. Peut-être que cette *demoiselle* de village eût songé en mon absence à quelqu'un d'entre ces messieurs; mais je suis venu : *veni, vidi, vici.* C'est la première fois qu'il m'arrive de réaliser complétement la devise césarienne; il est vrai que je n'y tâchais guère, et que nous sommes à Montigny. Enfin je ne me dédis pas. Elle est jolie, cette enfant-là, et ça me fait tout de même quelque chose de savoir qu'elle m'embrasse en effigie depuis un an. Avec cela qu'elle est rusée à ajouter des ruses au dictionnaire du genre : une vraie Rosine rustique dont je suis le Lindor. Quelle idylle à promener sous les étoiles, dans ces chemins creusés comme tout exprès pour les faux pas, au milieu de cette nature favorable aux *Oarystis!* Quel charme de faire bégayer à cette innocente l'alphabet amoureux depuis A jusqu'à Y! Seulement, mon ami Lazare, interrompit brusquement l'artiste en s'apercevant qu'il ne laissait pas d'éprouver une certaine douceur à descendre la pente de cette rêverie, vous êtes un drôle. Avoir seulement cette idée-là pour le plaisir de l'avoir, c'est déjà coupable. Songez que cette petite Adeline est comme votre sœur, que vous l'avez fait danser cent fois sur vos genoux, et que vous aviez même ce matin, en partant de Paris, l'intention de lui apporter une poupée et des dragées, ce que vous avez, heureusement pour son amour-propre de grande demoiselle, complétement oublié de faire, comme vous oubliez toujours, parce que vous êtes un étourdi, tellement étourdi, mon bon ami, qu'il ne vous est pas venu à l'idée un instant que le petit cœur de cette enfant-là sautait plus fort que ses jambes quand vous la faisiez danser à la corde. Or donc je vous conjure et au besoin vous ordonne de guérir au plus tôt le mal que vous avez apporté céans, en y développant toutes

les grâces de votre personne et les agrémens de votre esprit. Eh! au fait, s'écria Lazare en faisant un saut qui fit bondir sa pantoufle au plafond, je suis encore bien bon de me donner tant de mal que ça. Cette petite ne m'aime pas sérieusement, et il n'y a aucunement péril en la demeure. Ce qu'elle éprouve pour moi, c'est l'habituelle amourette des petites filles, c'est la première fermentation de l'imagination éveillée par des lectures de romans. Je suis sûr que sa cervelle est une bibliothèque de fadaises sentimentales. Romans et rubans, c'est avec ça qu'on amuse les fillettes dans le beau monde où son père est si fier de l'avoir fait élever. Le premier joli garçon qui se présente est habillé en Galaor par l'innocent caprice d'une innocente. C'est là mon histoire avec Adeline. J'ai été trop prompt à m'alarmer, et, sans doute parce que ma vanité y trouvait son compte, je me suis trop dépêché de crier au feu — pour une étincelle. Eh bien! non, reprit Lazare après avoir secoué la tête en manière de doute, non, je ne me trompe pas, et il n'y a point de quoi rire dans tout cela. C'est mieux qu'une fantaisie passagère, ou plutôt c'est pis : Adeline m'aime pour de bon; c'est bien l'allure de la passion qui va droit devant elle, et sans savoir où elle va; tous mes souvenirs du passé, toutes mes observations d'aujourd'hui l'attestent. A cause de moi, cette enfant va souffrir beaucoup. Il faut au moins qu'elle ne souffre pas longtemps; il faut que, le jour où la porte de cette maison se refermera derrière moi, Adeline ne pleure pas mon départ et n'espère plus mon retour. Comment opérer cette conversion? Les moyens sont à trouver, et c'est en cherchant qu'on trouve.

Quant à Zéphyr, continua Lazare, j'avoue que celui-là m'étonne et m'intrigue encore davantage, non point que ce soit précisément la précocité de sa passion qui me surprenne, — on en a vu des exemples, — mais il est rare qu'à cet âge la passion procède avec ces violences. Zéphyr amoureux d'Adeline et jaloux de moi! à quinze ans! cela peut faire rire d'abord; mais Zéphyr allant se jeter à l'eau, cela fait songer, et j'y songe. Qui diable aurait deviné cela sous cette lourde enveloppe? — Étrange, tout à fait étrange! murmurait Lazare. Heureusement, poursuivit-il, que le père Protat est déjà mieux disposé pour lui, et qu'il me l'abandonne : je pourrai étudier ce mystérieux gamin qui a les passions d'un homme, car, pour choisir un remède et l'appliquer utilement, il ne suffit pas de connaître le mal, il faut en découvrir l'origine. Oui, mais Zéphyr voudra-t-il me donner sa confiance? J'en ai besoin, et tout entière. Son bain de tantôt paraissait avoir un peu refroidi sa jalousie, il était moins farouche avec moi ce soir; mais demain sera-t-il dans les mêmes dispositions? Voudra-t-il croire à mon intérêt? Il est rusé sous son air bête. Bon, fit Lazare, j'ai un moyen de lui prouver que je suis son ami.

Et l'artiste, ayant sauté à bas de son lit, s'approcha de la table qui

était dans l'atelier, tira d'un buvard une feuille de papier à lettre sur laquelle il écrivit quelques lignes, fit sécher l'écriture à la flamme de la bougie, cacheta la lettre en hésitant un moment à choisir le pain à cacheter; puis, du ton d'un homme qui en appelle à un souvenir, il murmura tout bas : — Il était bleu. — Et la lettre fut fermée d'un cachet bleu. Ce travail achevé, Lazare s'en fut décrocher la glace qui était sur la cheminée, l'appuya sur la table où il vint s'asseoir, disposa la lumière d'une certaine façon, et commença, *d'après lui-même*, un dessin sur un feuillet d'album déjà plein de croquis. Ce travail lui prit une demi-heure.

Le dessin terminé, Lazare le mit auprès de sa lettre, et, débouclant son sac de voyage, il parut y chercher quelque chose qu'il ne put trouver sur-le-champ, sans doute à cause du désordre qui avait présidé à la confection de sa valise. Drôle de fille! murmurait le peintre en fourrageant dans son sac avec impatience; me voler mon lorgnon, et encore il était cassé! Après ça, l'amour fait relique de tout. Diable de paquet, où l'ai-je fourré? Ah! voilà! — Et il ouvrait une petite boîte dans laquelle étaient renfermés une demi-douzaine de lorgnons dits *monocles* pareils à celui qu'il portait au cou. — Dire, continua Lazare, qu'il y a des êtres qui portent ça comme un ornement! c'est bien gai d'être myope! Si on laisse tomber son lorgnon par terre, il faut en acheter un second pour retrouver le premier. — Et tout en parlant il cassait la queue d'un des monocles pris dans sa boîte. — Et maintenant, dit-il en ajoutant le lorgnon à la lettre et au portrait, avec ces trois choses-là, j'aurai le secret de Zéphyr... Oui... mais il est malin, et serait capable de ne pas les reconnaître : j'ai eu l'imprudence de me faire plus joli dans cette seconde édition de mon image que je ne l'étais dans la première; la seconde lettre est toute fraîche, l'autre était coupée par les plis. Zéphyr ne croira pas... Attends un peu, Zéphyr. — Et Lazare, ayant décacheté la lettre, la frippa légèrement, la frotta sur le carreau, dont la poussière vint adhérer au papier, et finit par la tremper dans une cuvette d'eau. Le portrait fut soumis à la même opération.

— A présent, dit Lazare en se mirant, comme on dit, dans son ouvrage, lettre et portrait sont méconnaissables, raison de plus pour que Zéphyr les reconnaisse. Résumons la situation et le plan de conduite à tenir. Me rendre indifférent à Adeline, elle ignore que je suis instruit de ce qui se passe dans son cœur et n'attribuera pas mes façons d'agir à une ruse; rendre Adeline indifférente à Zéphyr, et, tout en travaillant à rendre la paix à ces deux cœurs troublés, empêcher que Protat n'évente le secret de sa fille et celui de son apprenti; de plus, empêcher que les curieux de ce pays-ci soupçonnent un seul instant tout ce que le sabotier était en chemin de soupçonner tout à

l'heure, si je ne l'avais pas arrêté à temps. Tout orphelin et tout pauvre qu'il est, si Zéphyr, au lieu d'être plus jeune qu'Adeline, était au contraire plus vieux, il y aurait bien à manœuvrer autrement, sinon pour le présent, au moins pour l'avenir. Adeline, ne songeant plus à moi, aurait pu se retourner du côté de Zéphyr, — du bon côté; — Protat eût fait de l'opposition, mais il aurait bien fallu qu'il voulût ce qu'aurait souhaité sa fille. Malheureusement il ne faut pas songer à cela. Eh bien mais! me voilà de la besogne taillée, sur laquelle je ne comptais pas. Je croyais être venu ici pour faire du paysage, et c'est au contraire pour faire de la diplomatie. Si j'avais prévu cela, j'aurais apporté une douzaine de toiles en moins et une douzaine de cravates blanches en plus.

Minuit sonna à l'église de Montigny.

— Allons, dit Lazare en se déshabillant tout à fait, c'est moi qui dois réveiller le soleil demain matin. Il est temps de dormir.

III. — LA MARE AUX FÉES.

Le lendemain matin à la pointe du jour, Lazare sortait discrètement de sa chambre-atelier, n'emportant avec lui qu'un grand carton à dessin, son parasol et sa chaise de campagne. En passant devant la porte de Zéphyr, l'artiste y gratta légèrement pour lui dire de s'apprêter à le suivre.

— Monsieur Lazare, monsieur Lazare, murmura tout doucement Zéphyr, qui était déjà levé, ne faites pas de bruit et surtout n'ouvrez pas ma porte.

— Pourquoi ça? demanda Lazare, un peu surpris et baissant la voix.

— C'est que mamz'elle Adeline m'a *tapé* hier au soir et m'a dit au travers du mur que j'aille l'attendre au jardin ce matin. Elle veut me parler avant tout le monde. Ah! je sais bien à propos de quoi. — Et la voix de l'apprenti trahissait une crainte. — Si vous ouvrez la porte, ça va la réveiller parce que ça secoue son mur, et bien sûr elle m'empêchera d'aller avec vous.

— Il préfère venir avec moi, c'est bon signe, pensa l'artiste. Et il répondit doucement : Mais pour que tu puisses sortir, il faut bien ouvrir la porte.

— Ce n'est pas la peine, dit Zéphyr. J'ai laissé ma fenêtre ouverte exprès hier; vous me mettrez l'échelle, et je descendrai comme ça. Allez-vous-en doucement; ôtez vos souliers pour ne pas faire crier l'escalier. Je vais vous attendre à la fenêtre.

La précaution conseillée par Zéphyr était bonne, car l'escalier de bois criait et ébranlait toute la maison. Lazare retira ses chaussures,

et en descendant chaque marche il prit tant de précautions, que c'était à peine s'il se sentait descendre lui-même. Une fois dans le jardin, il trouva l'échelle, l'appliqua au mur et fit descendre l'apprenti.

— Nous allons? demanda celui-ci, qui était déjà chargé du carton et de la chaise de Lazare.

— Nous allons à la Mare aux Fées.

— Deux lieues, répliqua Zéphyr, et il fit la grimace.

— Bon, pensa Lazare, il n'a pas laissé sa paresse au fond de l'eau. Et il répondit : — Si tu n'es pas content, je t'emmène à la Mare aux Corneilles.

— Quatre lieues alors! fit Zéphyr avec un mouvement d'effroi.

— Et si tu n'es pas encore content, ajouta Lazare, nous pousserons jusqu'à Arbonne.

Zéphyr leva le nez en l'air comme s'il eût cherché à calculer les distances.

Lazare montra cinq doigts d'une main et trois de l'autre.

— Huit lieues, dit Zéphyr en laissant tomber le carton et la chaise.

— Ramasse-moi ça bien vite. Comment, tu te plains déjà, drôle, pour deux méchantes lieues?

— Oh! d'ici à la mare, fit Zéphyr, il y a bien une borne en plus.

— Mais tu n'as que le carton et la chaise à porter, ça ne pèse rien.

— Oui, mais il y a le bissac qui est lourd, le bissac, continua Zéphyr en inclinant la tête du côté de la cuisine.

Lazare ne put s'empêcher de sourire; il avait compris. L'apprenti faisait allusion au grand sac dans lequel les artistes emportent leurs provisions de vivres quand ils vont travailler dans un endroit éloigné de la forêt.

— L'appétit revient, dit Lazare en lui-même, et il ajouta en regardant l'apprenti : Tu as déjà faim?

— Déjà! répondit Zéphyr, voilà quasiment plus de trois jours que je n'ai ni mangé ni bu.

— Ah! fit Lazare, je croyais que tu avais bu hier, et un bon coup encore.

Zéphyr feignit de n'avoir pas entendu l'allusion, et se dirigea vers la salle à manger, qui ouvrait sur le jardin.

— Oh! fit Lazare en le suivant, le cri de la nature... Mais, dit-il à Zéphyr, je n'ai point prévenu Madelon que j'allais en forêt ce matin: elle n'aura point préparé le sac.

— Je vais le préparer donc, répondit Zéphyr.

— Mais les clés pour ouvrir l'armoire? Tu sais bien que Madelon les retire, dit Lazare.

— Oui, mais il y a un an Madelon a perdu une clé. Je ne sais pas comment ça se fait, dit Zéphyr en baissant la tête, mais...

— Tu l'as trouvée? dit Lazare, qui devina.

— Oui, répliqua Zéphyr en fouillant dans sa poche, d'où il retira une clé. — Dame, continua l'apprenti, quand on vous fait jeûner les trois quarts du temps...—Et ayant ouvert l'armoire, il commença à tirer un plat dans lequel restait un appétissant morceau de viande du souper de la veille.

— Brûlé, fit-il avec dépit en tournant le gigot dans tous les sens.

— C'est ta faute; la Madelon ne pouvait pas être hier à la broche et à te faire chauffer des serviettes pour te secourir.

— C'est vrai, dit Zéphyr en enveloppant le gigot dans un journal et en le glissant dans le bissac; puis il se remit à l'inventaire de l'armoire. Il amena l'un des deux brochets que l'on n'avait pas entamés la veille. Avant de le mettre dans le sac, il le flaira avec soin, et secoua la tête d'un air à demi satisfait. Il se décida à l'emporter en murmurant : — Pas frais! Enfin, avec de la sauce...

— Tu vas emporter de la sauce? fit Lazare, étonné de tous ces préparatifs; dans quoi? s'il te plaît.

— Dans ça, répondit Zéphyr avec le même laconisme. Et il se mit à verser dans une petite bouteille de l'huile et du vinaigre, en ayant soin d'ajouter le sel et le poivre, très minutieusement divisés. Ceci achevé, il mit la bouteille dans sa poche et retourna à l'armoire.

— Que cherches-tu encore? demanda Lazare.

— Vin, dit Zéphyr tranquillement, et il monta sur une chaise pour atteindre à un rayon supérieur de l'armoire, où l'on apercevait trois ou quatre bouteilles cachetées.

— Ce n'est pas le vin d'ordinaire, fit l'artiste.

L'apprenti secoua la tête, montra le cachet et murmura : — Meilleur. Puis, ayant enveloppé deux bouteilles séparément dans un torchon, pour qu'elles ne se brisassent point au choc, il les fit couler dans le grand sac, où il ajouta encore la moitié d'un pain et des couverts, ainsi que deux gobelets. Ensuite il ferma l'armoire et laissa la clé dessus.

— Tu vas donc dire à Madelon que tu as retrouvé la clé? demanda Lazare.

— Non, vous direz que c'est vous qui l'aviez emportée l'an passé.

— Pourquoi donc l'aurais-je emportée?

— Pour lui faire une niche. — Et s'étant chargé du bissac, Zéphyr sortit de la salle à manger. On était déjà sur le seuil de la porte, quand l'apprenti parut frappé d'une idée et retourna au jardin.

— Où vas-tu encore? demanda Lazare.

— Dessert, répondit Zéphyr avec son même laconisme, et il se mit en devoir de cueillir trois ou quatre beaux fruits qui pendaient à l'espalier, et dont il avait eu grand soin d'examiner le degré de ma-

turité. Il ouvrit le bissac et mit le dessert dans une double poche.

— Tu oublies le café et les liqueurs, lui dit Lazare en riant quand ils furent dehors.

Zéphyr leva les bras au ciel en ayant l'air de dire : A la guerre comme à la guerre! et il commença à cheminer.

— Quel logogriphe que cet être-là! pensait Lazare.

Lazare, ayant rejoint Zéphyr, qui marchait plus allègrement que de coutume, lui dit en plaisantant : — Mais j'y songe. Maintenant que tu as rendu la clé de l'armoire aux vivres, comment feras-tu pour t'en procurer quand le père Protat te rognera ta portion?

— Il ne me la rognera plus, répondit Zéphyr avec un accent de conviction.

— C'est selon, fit Lazare. Protat est bon homme au fond; ton accident d'hier l'a, sur le moment, rendu plus doux avec toi que tu n'étais accoutumé à le voir; mais de ton côté tu lui as promis de changer de conduite. Si tu tiens parole, ton maître te tiendra aussi compte de tes efforts; si au contraire, à peine séché de ton bain d'hier, tu reprends tes mauvaises habitudes, il est à peu près certain que Protat essaiera encore de t'en corriger, et alors gare les coups, le pain sec et le reste! Protat n'a pas la main tendre, mais tu as la tête dure.

— A quoi ça lui a-t-il servi d'être comme ça avec moi?

— Pas à grand' chose, je le veux bien, mais ce n'est pas à ta louange. Entre nous, voyons, n'est-il pas honteux pour un garçon de ton âge de n'être bon à rien? Comment, voilà je ne sais combien de temps que le bonhomme Protat essaie de t'apprendre son métier, et tu n'es pas encore en état, il le dit lui-même, de mettre une paire de sabots sur talon! C'est donc bien long et bien difficile d'apprendre à faire des sabots, hein?

— Est-ce que ça vous amuserait, vous, monsieur Lazare, d'apprendre à faire des sabots? demanda l'apprenti.

— Je ne suis pas sabotier, moi, et d'ailleurs on n'a pas un état pour s'amuser. C'est au contraire pour travailler, pour s'assurer des moyens de vivre, et acquérir plus tard, selon l'état qu'on a choisi, la fortune, ou l'aisance, ou tout au moins l'indépendance.

— Oui, murmura Zéphyr, faire ce qui vous plaît, être libre!

— Mais ce qui te plaît à toi, c'est de ne rien faire, à ce qu'il paraît, dit l'artiste. Réfléchis donc un peu que nous sommes tous au monde pour faire quelque chose, et utiliser nos bras ou notre intelligence, quand le bon Dieu a oublié de nous donner des rentes. Et d'ailleurs, si tu ne t'en doutes pas, je t'apprendrai qu'il y a beaucoup de gens riches qui travaillent...

— A s'amuser, fit Zéphyr, sans qu'il y eût pourtant dans cette parole aucune intention d'amertume ou d'envie. .

— Eh! mon ami, c'est plus fatigant que tu ne crois, cette occupation-là, répliqua Lazare.

— Vous vous êtes donc bien fatigué, monsieur Lazare? demanda Zéphyr.

Cette façon de l'interroger surprit beaucoup le peintre, déjà étonné par l'interrogation elle-même. — Marchons, répondit-il très sérieusement. J'ai tout à l'heure le double de ton âge : eh bien! tel que tu me vois, à dix ans, je savais combien il fallait de jours pour gagner un écu, et j'étais déjà devenu un homme, que j'ignorais encore qu'on pût le dépenser en une heure. Or, comme je n'ai jamais été assez riche pour acheter du plaisir, ce qui est la plus chère denrée de ce monde, j'ai dû tirer mon amusement de mon propre travail, et comme j'ai beaucoup travaillé, pour ne pas dire toujours, je me suis effectivement beaucoup fatigué — en m'amusant, si c'est ce que tu veux savoir.

— Ah! vous faisiez déjà des peintures à dix ans? demanda naïvement Zéphyr.

— Je ne t'ai pas dit ça. Comme j'étais trop jeune pour travailler d'esprit, si faibles qu'ils fussent, je travaillais des membres. Tu te plains que l'état de sabotier ne soit pas amusant; celui que je faisais ne l'était guère non plus, et à la fin du jour j'étais bien aussi fatigué que pourrait l'être la roue du moulin de Montigny, si elle était une force vivante, car, moi aussi, je faisais un travail de mécanique. Mais pourquoi me demandes-tu tout ça?

— C'est pour savoir, monsieur Lazare... et puis, tenez... voulez-vous me permettre de vous demander encore quelque chose?

— Va, mon garçon, répondit l'artiste, qui étudiait sur la physionomie de l'apprenti à quel but tendaient ses questions, en même temps qu'il observait quel effet produisaient ses réponses.

— Eh bien! monsieur Lazare, continua Zéphyr, quand ça vous a ennuyé d'être *roue de moulin,* vous avez fait autre chose?

— Oui; c'est alors que j'ai commencé à faire des peintures, comme tu dis.

— Mais pour en faire, il faut qu'on vous ait appris encore?...

— J'ai d'abord commencé à m'apprendre tout seul, du moins tout ce qu'on peut apprendre sans maître.

— On peut donc apprendre quelque chose tout seul? demanda Zéphyr, feignant la niaiserie.

— Sans doute, quand on aime la chose que l'on entreprend, et qu'au désir d'apprendre on ajoute encore le goût et l'intelligence.

— C'est égal, poursuivit Zéphyr, il faut tout de même un maître.

— Oui, parce que les dispositions naturelles ont toujours besoin du secours de l'étude.

— Et il y a longtemps que vous étudiez? continua Zéphyr.

— Il y a quinze ans.

— Alors vous devez être quasiment comme maître, et parfait maître dans votre partie?

— Un apprenti, Zéphyr, un modeste apprenti. Ainsi juge un peu où tu serais, si on t'avait mis dans ma partie, toi qui en sept ou huit ans n'as point pu apprendre à faire une paire de sabots!

— Ah! fit Zéphyr en rétablissant sur son épaule l'équilibre de son fardeau d'un port plus léger que commode, il y a beau temps que je sais les faire, les sabots.

— Ah! bah! exclama Lazare en s'arrêtant au milieu du chemin.

— Mais, oui, reprit l'apprenti en s'arrêtant aussi et en examinant quel effet cette révélation venait de produire sur son compagnon.

Au même instant, ils étaient arrivés à la croix qui est au bout du *pays*. Tout droit devant eux commençait la route sablée qui traverse les *Longs-Rochers;* à gauche, le pavé qui conduit à Bourron et à Marlotte. Par ce chemin, en traversant ce dernier village, on trouvait au bout un sentier qui en se raidissant aboutit à la *Mare aux Fées*. Par les *Longs-Rochers*, route plus courte, mais rendue fatigante par les pulvérisations de grès qui ont fini par s'ensabler, on pouvait également arriver à la mare ou au *plateau*, comme on la désigne encore à cause de sa situation élevée. — Quel chemin voulez-vous prendre? demanda Zéphyr en s'arrêtant à la *croix* et en regardant Lazare, encore abasourdi par le dernier mystère que l'apprenti venait d'ajouter à tous ceux qu'il s'était donné la mission de pénétrer.

— Prenons le plus court, dit l'artiste, voulant, par cette concession faite à la paresse de son compagnon, le disposer favorablement à subir la question qu'il méditait de lui appliquer.

Zéphyr, à qui le choix de la route était abandonné, parut hésiter un instant. — Il y a du vent, dit-il en regardant un peuplier qu'une brise assez fraîche inclinait en face de lui.

— Petit vent, fit Lazare; c'est bon le matin, ça réveille. Et il ajouta en voyant que l'apprenti hésitait toujours : — Qu'est-ce que ça peut nous faire que le vent souffle d'un côté ou d'un autre? Nous ne marchons pas à la voile.

— Ça peut nous faire, répliqua tranquillement Zéphyr, que si nous prenons par-là, — et il montrait les gorges des *Longs-Rochers*, — nous aurons du sable jusqu'aux genoux, et que le vent nous en soufflera plein les yeux; mais par ici, dit-il en regardant l'autre route, c'est le plus long.

— Quand il y aurait encore deux cents pas de plus, fit Lazare impatienté.

— Eh monsieur! reprit Zéphyr, deux cents pas de plus ou de

moins, ça se sent dans les jambes et sur le dos, quand on est chargé.

— Mais, malheureux, si le bissac est lourd, c'est toi qui l'as rempli. Je ne demandais pas à emporter des vivres, puisque je comptais revenir de la mare à onze heures, pour déjeuner à la maison.

— C'est ça, fit Zéphyr, à onze heures, en plein soleil, n'est-ce pas?

— Ah ça! tu as donc peur de te faner le teint? Ah! mon ami, quand tu seras conscrit, tu feras un aussi mauvais soldat que tu fais un mauvais sabotier. Tu aimes trop tes aises, mon garçon.

— Mais je ne serai pas soldat, dit Zéphyr.

— Tu crois donc qu'on te laissera choisir ton numéro dans le sac? ou espères-tu que le père Protat t'achètera un remplaçant, si tu tombes au sort?

— Ah! le pauvre cher homme! je lui coûte déjà assez comme ça. Tenez, décidément, dit l'apprenti en détournant à gauche, prenons le pavé; ça fait qu'en passant à Marlotte, nous pourrons boire la goutte.

— Mais, dit Lazare en renouant l'entretien, tu conviens que tu coûtes gros au père Protat; ce n'est pas le tout d'en convenir; puisque tu sais ton état, ce serait bien plus honnête d'essayer de t'acquitter envers lui par ton travail. Et, si tu avais commencé plus tôt à prouver ta reconnaissance, Protat, qui t'a élevé et qui est riche, aurait pu te venir en aide quand tu tireras à la conscription.

— On se passera de lui, dit Zéphyr, et puis d'ici ce temps-là!....

— En attendant, reprit Lazare, je dois te prévenir que j'avertirai Protat, et que ce soir même il saura que tu es un excellent ouvrier.

— Il s'en apercevra bien lui-même, fit Zéphyr. Je veux, ajouta-t-il en frappant sur le pavé, qu'avant trois mois on n'entende pas sonner sur ce chemin-là une paire de sabots qui ne soit de ma façon; je veux que le père Protat n'ait pas seulement le temps de caresser sa fille ou de fumer sa pipe, tant je vais l'occuper à me débiter des frênes, des châtaigniers et des ormes. Puisqu'il faut qu'il tape, cet homme, il tapera sur du bois. Tiens donc, au fait, ça ne me fera plus de *bleus* aux épaules.

— Et la cause de ce brusque changement? demanda Lazare.

— Ah! la cause, fit Zéphyr avec un peu de tristesse, la cause... et, après une courte hésitation, il murmura entre ses dents : C'est un secret.

— Et ce secret, poursuivit Lazare, on ne peut pas le connaître, mon garçon?

— Non, monsieur, fit l'apprenti assez sèchement.

— Hé! pensa l'artiste, on dirait qu'il pousse le verrou. Puis il reprit : Mais si je te l'achetais ton secret, hein?

— Il n'est pas à vendre, monsieur, continua l'apprenti avec le même laconisme.

— Pourtant, si je t'en offrais un bon prix?

— Tenez, monsieur Lazare, reprit Zéphyr en regardant fixement son compagnon, je ne suis pas si endormi que j'en ai l'air. Vous voulez me faire jaser, je sens ça. C'est pourquoi vous m'emmenez avec vous ce matin; mais, voyez-vous bien, ajouta-t-il en se frappant le front, quand je me suis mis quelque chose là, ça y est.

— Je n'en doute pas, fit Lazare.

— Et quand ça y est, reprit Zéphyr, le diable ne me l'ôterait pas.

— Eh bien! mon pauvre Zéphyr, une drôle de chose, je m'en vais te l'ôter, ce que tu as là! dit l'artiste en se frappant le front par le même geste que venait de faire l'apprenti, et il ajouta : Je tâcherai même de t'ôter ce que tu as ici, — en se frappant la poitrine à l'endroit du cœur.

Zéphyr devint un peu pâle, et un demi-sourire railleur courut sur ses lèvres.

— Écoute, mon garçon, reprit le peintre, je suis plus ton ami que tu ne le crois. Ton secret, je le connais en partie; si je veux le savoir entièrement, ce n'est point pour te nuire. Au contraire, je t'ai proposé tout à l'heure de te l'acheter, je me suis trompé; je ne veux pas te l'acheter, je veux seulement l'échanger avec toi, et, quand tu sauras ce que je veux t'offrir en échange, je suis sûr que tu toperas au marché.

— Et qu'est-ce que vous me donnerez donc, monsieur Lazare? fit l'apprenti avec curiosité.

— Des conseils d'abord.

— Des conseils... dit Zéphyr avec méfiance, et puis encore?

— Et puis encore... ce qui est renfermé dans ce petit paquet, répondit Lazare en tirant de sa poche un papier enveloppé qu'il secoua dans sa main. Quoique tu ne m'aimes pas beaucoup, puisque tu sembles te défier de moi, j'ai découvert que tu avais mon portrait; j'ai découvert aussi que tu possédais de mon écriture, et que, pour mieux la lire sans doute et pour mieux examiner mon image, tu t'étais procuré, je ne sais comment, un petit instrument pareil à celui-ci, dit Lazare en montrant le lorgnon qui lui dansait autour du cou. Tu as donc la vue basse? acheva l'artiste.

— Et vous me rendrez tout ça! s'écria Zéphyr avec impétuosité.

— Tout est là-dedans, reprit Lazare en faisant passer rapidement le petit paquet qu'il tenait à la main devant les yeux de l'apprenti; je te le rendrai... si tu me dis tout. Tu entends bien? tout!

— Donnez! fit Zéphyr.

— Donnant, donnant, répliqua Lazare.

— C'est bon, dit l'apprenti; nous causerons quand nous aurons déjeuné.

Par une espèce de convention tacite, ils demeurèrent alors muets l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à leur destination. Lazare prit un côté du chemin et marcha en méditant sans doute le programme de ses interrogations, et Zéphyr suivit l'autre côté, occupé probablement à préparer les explications qu'il venait de s'engager à fournir. Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils gravissaient, l'un suivant l'autre et tous les deux un peu essoufflés, le *raidillon* par lequel on arrive de Marlotte à la *Mare aux Fées*.

Le plateau, qui doit sans doute son nom à quelque superstition légendaire dont la tradition n'a pas été conservée, domine d'un côté toute l'étendue du pays dont nous avons donné la description au premier chapitre de ce récit. Souvent reproduit par la peinture, c'est assurément l'un des lieux les plus remarquables que renferme la forêt. Aussi, l'on comprend que tous les artistes, non-seulement y viennent, mais encore y reviennent, car à la vingtième visite on peut encore découvrir une beauté nouvelle, un aspect nouveau, dans les mille tableaux, d'un caractère différent, qui d'eux-mêmes se dessinent à l'œil, et peuvent à loisir se rattacher au tableau principal ou s'en isoler, comme dans ces merveilleux chefs-d'œuvre épiques où l'abondance des épisodes apporte de la variété sans répandre de la confusion dans la grandeur et dans la simplicité de l'ensemble. Peu de sites offrent en effet autant de variété, et surtout dans un espace aussi restreint, car le plateau se développe sur une superficie de moins de quatre hectares. De dix pas en dix pas, l'aspect se métamorphose comme par un brusque changement à vue, et d'une heure à l'autre, suivant l'élévation ou la déclinaison du soleil, le tableau se modifie, dans son ensemble et dans ses accidens, comme une toile dioramique exposée successivement aux différens jeux de la lumière. Toutes les écoles de paysage peuvent rencontrer là des sujets d'étude. A ceux qui aiment les gras pâturages normands, où les troupeaux se noient jusqu'au poitrail dans les hautes vagues d'une herbe odorante et drue, que la brise fait houler comme une onde, le plateau offrira le *dormoir* où viennent les vaches de Marlotte. A ceux qui préfèrent les lointains lumineux baignés de vapeurs violettes ou dorées, et les collines aux croupes boisées, et les vallons creux d'où s'élève un brouillard bleu, le plateau échancrera par un côté son cadre de verdure, et par une brusque échappée, après les premiers plans de la forêt, océan de cimes éternellement agité comme une mer de flots, déroulera les plaines tranquilles qui s'enfuient vers la Brie et que limite aussi loin que peut atteindre le regard la bande immobile de l'horizon. Ceux qui manient la brosse enragée de Salvator, le plateau les fera descendre par un ravineux escarpement au milieu des profondeurs solitaires de la *Gorge au Loup*, qu'il domine dans

son extrémité occidentale. Là, comme si la lutte du sol avec les élémens était encore récente, on peut suivre dans toutes les traces qu'il a laissées le passage du cataclysme qui dut ébranler des carrières et pousser devant lui les blocs arrachés de leurs entrailles, comme un ouragan soulève à son approche la poussière du chemin. En pénétrant dans cette gorge, on croirait visiter les débris de quelque Ninive inconnue. Les masses gigantesques de rochers semblent encore recevoir l'impulsion du bouleversement, et se poursuivre, s'escalader comme une armée de colosses en déroute. Les uns, inclinés dans un angle de vingt degrés, paraissent prendre un nouvel élan pour continuer leur course; les autres, penchés au bord d'un ravin dans une attitude menaçante, inquiètent le regard par leur immobilité douteuse. Les arbres, comme s'ils étaient encore tourmentés par un vent de fin du monde, se courbent avec des mouvemens qui les font ressembler à des êtres en péril et faisant des signaux de détresse; les uns agitent leurs rameaux avec des torsions et des contorsions épileptiques; les autres, comme des athlètes qui se provoquent à la lutte, avancent l'un contre l'autre une branche dont l'extrémité noueuse ressemble à un poing fermé. Les grands chênes séculaires, qui plongent peut-être leurs racines dans les limons diluviens et jadis ont fourni la moisson du gui aux faucilles druidiques, ont seuls conservé leur apparence de force et de beauté primitives. Tassés sur leurs troncs formidables, ils ressemblent à des Hercules au repos qui, ramassés sur leur torse, développent puissamment leur vigoureuse musculature.

C'est au point central du plateau que se trouve la mare, ou plutôt les deux mares formées sans doute par l'accumulation des eaux pluviales qu'ont retenues les bassins naturels creusés dans les rochers. Ce roc immense règne en partie dans toute l'étendue du plateau. Disparaissant à des profondeurs irrégulières, il reparaît à chaque pas, éventrant le sol par une brusque saillie. Aux fantastiques rayons de la lune, on se croirait encore sur quelque champ de bataille olympique où des cadavres de Titans mal enterrés pousseraient hors de terre leurs coudes ou leurs genoux monstrueux. Ce qui permet de supposer que cet endroit est situé au-dessus de quelque crypte formée par une révolution naturelle, c'est que le sabot d'un cheval ou seulement la course d'un piéton éveille des sonorités qui paraissent se prolonger souterrainement. A l'entour des deux mares, et profitant des accidens de terre végétale, ont crû les herbes aquatiques et marécageuses, où les grenouilles chassent les insectes, où les couleuvres chassent les grenouilles. Dans toutes les parties que les eaux de la double mare ne peuvent atteindre par leurs irrigations, les terrains

se couvrent à peine d'une végétation avare : gazon ras et clair-semé où la cigale ne peut se cacher à l'oiseau qui la poursuit; pâles lichens couleur de soufre, qui semblent être une maladie du sol plutôt qu'une production; créations éphémères d'une flore appauvrie; plantes maladives sans grâce et sans couleur, dont la racine est déjà morte quand la fleur commence à s'ouvrir, qui redoutent à la fois le soleil et la pluie, qu'une seule goutte d'eau noie, qu'un seul rayon dessèche. Au bord de la grande mare, deux énormes buissons, surnommés les Buissons-aux-Vipères, enchevêtrent et hérissent leurs broussailles hargneuses, mêlant aux dards envenimés des orties velues l'épine de l'églantier sauvage et les ardillons de la rose grimpante, qui va tendre sournoisement parmi les pierres les lacets de ses lianes dangereuses aux pieds nus. Terrains lépreux ou fondrières, eaux croupissantes, arbustes agités incessamment par des hôtes venimeux, — tel est l'aspect de la mare qui donne son nom à l'endroit; mais cette aridité et cette désolation même prêtent un relief puissant aux splendeurs du cadre qui les environne. Qu'une vache se détache du troupeau et vienne boire à cette eau croupie; qu'une paysanne s'agenouille au bord, pour laver son linge ou plutôt pour le salir; qu'un bûcheron vienne aiguiser sa cognée sur le roc, et ce seront autant de tableaux tout faits, que le peintre n'aura qu'à copier. Aussi la *Mare aux Fées* est-elle de préférence le lieu choisi par les artistes qui vont à Fontainebleau dans la belle saison : ceux qui habitent les confins éloignés de la forêt y viennent souvent, ceux qui résident dans les environs y viennent toujours.

Lorsque Lazare et son compagnon débouchèrent sur le plateau, le soleil commençait à cribler de flèches lumineuses les futaies des *Ventes à la Reine*, qui le bordent d'un côté, et l'on entendait, dans les profondeurs d'un chemin creux, les clochettes d'un troupeau que le vacher matinal amenait au dormoir du pays.

— Ne restons pas là, dit Lazare à Zéphyr, dans une heure tous les rapins des environs vont venir planter leur parasol autour de la mare, et le plateau aura l'air d'un carré de champignons.

Comme pour justifier les craintes qu'il venait de manifester, au même instant où Lazare achevait de parler, un groupe de jeunes gens arrivaient sur le plateau par un autre chemin. Un âne, guidé par un paysan, était chargé de chevalets, de boîtes de couleurs et de havre-sacs. Au milieu de ce groupe marchait un personnage qui paraissait plus âgé que ses compagnons, et à qui ceux-ci semblaient témoigner une respectueuse attention. Lazare s'aperçut de loin que le monsieur qui semblait conduire les autres portait la décoration rouge sur son paletot d'été. Le groupe passa bientôt devant Lazare, qui s'était ar-

rêté; il observa que tous les jeunes gens étaient généralement mieux mis que ne le sont les peintres pour courir la forêt : ils avaient des chaussures vernies, quelques-uns même portaient des gants.

— Quels sont ces messieurs? demanda-t-il à Zéphyr, qui s'était tourné d'un autre côté, au passage du groupe.

— C'est les *désigneux* de Marlotte, qui vont prendre leur leçon avec leur maître.

Au même instant, celui que Zéphyr désignait ainsi se retournait vers la petite troupe, et Lazare put l'entendre dire à ses élèves, auxquels il montrait l'effet produit sur le paysage : — Messieurs, il est six heures; c'est l'heure où le jaune de Naples règne dans la nature.

— Ah! fit Lazare, je veux assister à la leçon.

— Oh! monsieur, répondit Zéphyr en regardant le sac aux provisions d'une façon si piteuse...

— C'est vrai, dit le peintre, nous avons à déjeuner d'abord et à causer après. — Et ils continuèrent dans une direction opposée à celle que venaient de suivre les paysagistes.

IV. — LA CONFESSION DE ZÉPHYR.

La place où l'on devait s'arrêter fut complaisamment abandonnée par Lazare au choix de Zéphyr. Après beaucoup d'hésitation, l'apprenti sabotier finit par découvrir un lieu qui réunissait toutes les recherches de sybaritisme désirables, telles que frais ombrages au-dessus de la tête, terrain d'une inclinaison propice à la paresse et douillettement revêtu d'un épais gazon. Quand le repas fut achevé, Lazare adressa à son compagnon un avertissement amical pour l'exhorter à se montrer confiant. Avec le langage qui devait le mieux frapper l'apprenti, l'artiste lui fit comprendre qu'en s'étant fait volontairement son allié, il avait au moins le droit d'être son confident, et que pour l'avenir il était urgent qu'il fût instruit de tout ce que sa conduite renfermait de mystérieux. — Bref, lui dit-il pour conclusion, je suis déjà intervenu entre toi et ton maître, que j'ai à mon retour trouvé si mal disposé, qu'il ne parlait pas moins que de te renvoyer de la maison. — Zéphyr devint pâle à cette révélation. — Rassure-toi, reprit Lazare; j'ai ramené Protat à l'indulgence et à la patience. Le changement que tu as déjà remarqué dans ses manières n'est pas dû seulement à ton aventure d'hier; mon influence y est pour quelque chose. Tu ne peux donc raisonnablement avoir aucune prévention contre moi, qui ne t'ai donné que des preuves d'intérêt. Hier encore, continua l'artiste en montrant à l'apprenti le paquet qui renfermait le *fac simile* des *souvenirs* d'Adeline, quand j'ai trouvé ces objets sur toi, je me suis empressé de les cacher pour qu'ils ne

pussent pas te compromettre, et je les ai conservés avec l'intention de te les rendre; je te les rendrai en effet. Comme j'ai fait déjà, je continuerai à te servir dans l'esprit de ton maître; mais pas de demi-sincérité, Zéphyr, pas de dissimulation, ou bien j'agis tout autrement que je n'ai fait jusqu'ici : je déclare par exemple à ton maître qu'il n'a pas à compter sur toi. Je parlerai à Protat, non pour te défendre, mais pour reconnaître avec lui qu'il a recueilli un mauvais sujet dont la présence dans sa maison ne peut apporter que le trouble et le désordre, et ce sera seulement quand tu l'auras perdue que tu t'apercevras combien ma protection pouvait t'être utile.

Zéphyr se montra sensible encore plus aux protestations amicales de Lazare qu'à l'espèce de menace qui les terminait; mais ce qui parut, mieux que tout le reste, le convaincre et le décider à montrer toute la confiance que l'on désirait de lui, ce fut la présence des *souvenirs* que l'artiste lui mit sous les yeux, et qu'il reconnut en effet, justement parce qu'ils étaient méconnaissables.

— Et vous me les rendrez, bien sûr? demanda Zéphyr.

— Je vais faire mieux, répliqua l'artiste en lui mettant le paquet dans la main, je vais te les rendre tout de suite; mais rappelle-toi bien ce que je viens de te dire.

— Oh! monsieur Lazare, s'écria Zéphyr avec une véritable effusion, oh! que oui, que je vais tout vous dire, car j'en ai long, et ça me pèse là, ajouta-t-il en se frappant la poitrine du poing. Au fait, je peux bien parler avec vous; vous êtes mon ami, n'est-ce pas? Si vous ne l'étiez point, vous ne m'auriez pas rendu ça.

— Oui, mon garçon, je suis ton ami; je t'en ai déjà donné des preuves, et je suis tout disposé à t'en donner de nouvelles.

— Eh bien! fit Zéphyr, que je sois piqué d'un aspic, si ce n'est toute la vraie vérité que vous allez savoir!

Lazare n'eut pas besoin d'écouter longtemps pour être convaincu que Zéphyr était véridique, comme il venait de le promettre. L'animation qu'il donna à son récit, l'abondance de ses paroles, cette persistance complaisante qui l'amenait à revenir sur certains faits, son émotion, tour à tour empreinte d'attendrissement ou d'amertume, avaient effectivement le cachet de la vérité. On ne pouvait nier qu'elles vinssent d'une source sincère, les larmes échappées de ses yeux, quand ses souvenirs renouvelaient, avec les paroles qui les traduisaient, les souffrances qui les avaient pendant si longtemps fait couler dans son isolement.

Cette confession dura plus de deux heures, pleine de confusion et de répétitions. Aussi nous ne la reproduirons pas telle que la fit Zéphyr avec une vivacité d'expressions qui élevait quelquefois la rusticité du langage à la hauteur de l'éloquence; nous n'en donnerons

que le résumé succinct, dans lequel on trouvera cependant ce que voulait y trouver celui qui la provoquait, c'est-à-dire l'explication du mystérieux caractère de notre petit personnage.

On se souvient dans quelles circonstances Zéphyr avait été recueilli par le bonhomme Protat, qui, on a pu le voir assez souvent dans ce récit, laissait passer peu d'occasions sans se plaindre du méchant cadeau que lui avait fait la Providence en lui mettant sur les bras un enfant chétif et mal venu, ainsi que l'était en réalité l'abandonné qu'il avait trouvé dans la neige au milieu de la route. La beauté ou la grâce, chez les enfans comme chez les grandes personnes, est un aimant naturel qui attire la sympathie même des étrangers, même des passans. La piteuse apparence de l'orphelin lui nuisit tout d'abord dans l'esprit de son père adoptif. Dès le premier jour où il l'avait confié à une paysanne qui nourrissait et gardait les enfans, le sabotier s'était senti mortifié par la mauvaise grâce avec laquelle cette femme avait consenti à prendre ce petit monstre. Son amour-propre était froissé de l'éloignement que Zéphyr paraissait causer aux autres enfans du pays, et chaque fois qu'il lui arrivait de faire une dépense pour l'entretien de l'orphelin, en lâchant ses écus il ne manquait jamais de dire entre ses dents : — Voilà un marmot qui me coûte gros et qui ne me fait guère honneur.

Le père Protat était de cette nature d'honnêtes gens qui, à leur insu, résument tout dans un total, qu'un premier mouvement généreux pousse à faire une bonne action, mais qui, l'action faite, considèrent ensuite quel profit ils en pourront retirer. Sans qu'il s'en aperçût lui-même, il arriva que Protat traita le petit Zéphyr comme l'enfant était traité par les gens du pays, sans dureté cependant, mais aussi sans aucune attention qui pût faire établir dans les premières réflexions de l'orphelin une différence entre la maison de son père adoptif et la rue. Doué nativement d'un grand fonds de sensibilité à laquelle s'unissait une grande timidité, Zéphyr éprouvait ce besoin de caresses et de soins naturel aux enfans. Si ignorant qu'il fût de sa position, un vague pressentiment lui disait que ce n'était point l'air de la famille qu'il respirait dans cette maison. Les rares tentatives qu'il avait faites pour quêter quelque cajolerie de son père adoptif avaient été accueillies par celui-ci avec indifférence, pour ne pas dire repoussées. Aussi Zéphyr s'était-il abstenu de toute démonstration caressante, et se tenait-il dans son coin, les yeux dans les cendres quand il était au logis, les yeux au ciel quand il était dehors. Sans comprendre que c'était sa froideur qui causait le silence du petit garçon, Protat l'accusait alors du soin qu'il prenait à chercher l'isolement.

— C'est un sournois, disait-il : tout petit qu'il est, il devrait déjà

comprendre ce que je fais pour lui, et essayer de se rendre utile dans la maison, selon son âge et sa force; mais il aime mieux se vautrer dans les coins. Patience, patience!

Enfin, sans qu'il eût un seul moment la pensée de s'en préoccuper et si peu loin que les événemens fussent derrière lui, le sabotier recommençait à être avec Zéphyr ce qu'il avait été avec Adeline. Dès que l'orphelin eut l'âge, Protat le mit à l'école. — Apprenez-lui vite tout ce qu'il faut savoir pour n'être point un âne, avait dit le sabotier au *magister*, et dare, dare! que je puisse lui mettre un outil à la main. S'il ne me fait pas honneur, au moins qu'il me fasse profit; c'est bien le moins après tout ce que j'ai fait pour lui. — Et il avait ajouté : Je crains qu'il n'ait l'entendement un peu dur; mais ne vous gênez pas, vous pouvez taper.

La recommandation allait d'autant mieux à son adresse, que le *magister* de Montigny ne pratiquait point la patience comme vertu scolaire. Quand il faisait une explication à ses écoliers, si elle n'était pas comprise du premier coup, ce n'était pas lui qui la recommençait, c'était la *palette*, et il frappait comme un sourd qu'il était. Zéphyr, aussi bien doué du côté de l'intelligence qu'il l'était peu physiquement, aurait pu, sans doute, apprendre vite et bien; mais le maître d'école, habitué à l'opacité têtue des marmots confiés à ses soins, confondit de confiance le nouvel écolier avec les autres, et ne remarqua point ou ne voulut pas remarquer les heureuses dispositions de Zéphyr, il le mit au régime commun : la brutalité et les coups. L'orphelin, s'apercevant qu'il n'y avait dans le résultat aucune différence entre bien faire et ne rien faire, prit le parti de suivre la pente naturelle qui le portait à l'indolence. Un vague sentiment de justice et de fierté froissées commencèrent à développer en lui des instans de rébellion. A l'active brutalité du maître, l'écolier opposait une obstination passive; maltraité en outre par ses petits camarades, qui avaient repoussé ses avances, ses instincts d'expansion refoulés commencèrent à déposer en lui les germes d'une misanthropie qui lui donnèrent une apparence farouche. Quant à Protat, les renseignemens du maître d'école ne firent, comme on le pense, qu'augmenter encore les fâcheuses dispositions qu'il avait à l'égard de Zéphyr, et cette fois elles se montrèrent d'autant plus agressives, qu'elles semblaient puiser dans les mauvaises notes du maître d'école une apparence de justification.

— Mauvais écolier, mauvais ouvrier, avait dit Protat en retirant Zéphyr de l'école pour le mettre à son établi de sabotier; mais nous allons voir! J'aurai Zéphyr sous ma main, et ma main a son poids, ajoutait Protat avec un geste significatif. Cependant Zéphyr, éclairé sur sa situation réelle dans la maison du sabotier, comprit que c'était

chose juste qu'il aidât par son travail l'homme qui l'avait recueilli et avait eu soin de lui pendant longtemps. N'ayant pu, quoi qu'il eût fait, trouver un père véritable en lui, l'enfant le reconnut pour maître et s'efforça de le contenter comme tel, moitié par reconnaissance et moitié par un sentiment d'honorable fierté.

Protat s'aperçut que son apprenti avait bonne envie de bien faire, il lui en sut gré, mais sans le lui témoigner, sans qu'une parole ou un geste d'encouragement vînt dire au pauvre garçon : Je suis content, continue. Protat pensait intérieurement, en voyant Zéphyr actif au travail : « Il ne fait que son devoir. » Cet aveu mental fait, il croyait que tout était dit. Par exemple, s'il arrivait à Zéphyr de ne pas comprendre du premier coup une explication, mal entendue ou mal donnée quelquefois; s'il mettait un peu plus que le temps nécessaire à ébaucher un sabot; s'il enlevait un copeau de plus, qui obligeait Protat à jeter un morceau de frêne ou de châtaignier au rebut, il poussait alors des cris qui retentissaient dans toute la maison : Zéphyr le *ruinait*. Zéphyr était un ingrat, un fainéant, un bon à rien faire! et si l'apprenti essayait de se justifier doucement, la colère du maître tonnait avec plus de violence : — C'est bien fait, s'écriait-il; ça m'apprendra à recueillir dans ma maison des gueux, des mendians! Pourquoi ne l'ai-je pas laissé au coin de la borne?

Un jour, en entendant ces paroles, Zéphyr s'était levé de son établi, avait regardé son maître en face, et lui avait dit tranquillement : — Monsieur Protat, je m'en vais. — Et où vas-tu? répliqua le maître exaspéré. — Où vous m'avez pris, dit l'apprenti. — Ah! tu crois ça, que je vais te laisser partir! Ah! tu crois que tu m'auras coûté plus d'écus que tu n'es gros, que je t'aurai élevé, instruit comme *mon enfant*, et que tu n'as qu'à t'en aller en me souhaitant le bonjour! mais je suis ton maître, sais-tu? La loi me donne tous les droits sur toi, et tu ne t'en iras que lorsque je voudrai, et je ne le voudrai que lorsque tu m'auras regagné tout ce que tu m'as dépensé depuis que tu es entré dans ma maison pour mon malheur. — Zéphyr secoua la tête et se remit à la besogne.

Cependant, ces violentes scènes se reproduisant tous les jours, la colère du sabotier faisant explosion à propos du plus petit prétexte qui lui était fourni, Zéphyr commença à se montrer indifférent. Les récriminations du sabotier étaient pour ainsi dire ponctuées de coups; l'apprenti entendait les unes sans les écouter, recevait les autres sans les sentir. Ne sachant plus distinguer lui-même quand il faisait bien ou mal, ahuri par l'éternel ouragan qui grondait au-dessus de sa tête, Zéphyr tournait presque à l'idiotisme. Ce fut alors qu'Adeline revint à Montigny. Zéphyr, assez indifférent à ce retour, parut d'a-

bord étonné lorsqu'il entendit parler Adeline. C'était chose si nouvelle pour lui qu'une voix humaine qui ne fût ni aiguë, ni bruyante, ni querelleuse, que ce frais et sonore organe le surprit comme le mouvement d'une montre surprenait jadis les sauvages. Il fallut même quelque temps à la jeune fille pour apprivoiser l'apprenti, que l'habitude des mauvais traitemens et de l'isolement avait rendu farouche; mais peu à peu le charme de cette douce voix, les câlineries de ces gentilles façons, les harmonieux mouvemens de ces gestes, cette distinction de manières qui avait d'abord éveillé la curiosité du jeune garçon, attirèrent sa sympathie. Adeline, se rappelant son enfance effrayée par les brutalités paternelles, et pensant que Zéphyr l'avait peut-être remplacée, sembla, comme nous l'avons dit, prendre à tâche de faire oublier le passé à ce frère adoptif. Recueilli pour accomplir un vœu fait à cause d'elle, elle ne fut pas longtemps à deviner de quelle façon son père avait compris l'accomplissement de ce vœu, et c'est alors qu'elle avait essayé, dans les bons soins qu'elle témoignait à l'apprenti, de donner à son père une leçon de paternité adoptive. Quant à Zéphyr, son besoin d'affection, jusque-là refoulé, ayant trouvé une issue, s'y précipitait avec la violence d'un torrent qui a rompu sa digue. Sevré de caresses, ou plutôt ne les ayant jamais connues, le premier baiser qu'Adeline lui mit au front lui causa une émotion telle qu'il faillit chanceler. Il aima Adeline, amour d'enfant sans doute, mais d'enfant plus vieux que son âge, et mûri par les méditations : sentiment étrange, si l'on veut, mais dont la précocité même avait sa cause dans des souffrances précoces qui avaient avancé moralement l'heure de la virilité; amour qui faisait explosion comme un cri de reconnaissance, et dans lequel se résolvaient toutes les tendresses méconnues d'une enfance orpheline. Si Adeline était revenue trois ans plus tôt, Zéphyr, en recevant son baiser, l'aurait peut-être appelée : Ma mère; mais elle venait déjà trop tard pour qu'il l'appelât : Ma sœur. La fraternité lui semblait un sentiment trop étroit pour contenir tout ce qu'il sentait vaguement remuer dans son cœur.

Ce fut à compter de ce moment que s'opéra dans Zéphyr cette métamorphose que le bonhomme Protat avait remarquée dans son apprenti. Autant Zéphyr, avant l'arrivée d'Adeline, avait hâte de sortir de la maison, autant il était devenu, après son retour, casanier, triste, quand on l'envoyait en course, et prompt à revenir au logis. Puis tout à coup l'apprenti était retombé dans sa paresse, dans sa lenteur, dans son insouciance des remontrances, si doucement qu'elles lui fussent adressées d'ailleurs. Ce changement coïncidait avec le deuxième séjour que Lazare était venu faire à Montigny. C'était alors que l'amour d'Adeline pour le peintre avait commencé. Avec le flair

que donne la passion, l'apprenti avait deviné celle qui commençait à troubler le cœur d'Adeline, avant que celle-ci y songeât peut-être. Il avait remarqué, si doucement qu'elle lui parlât toujours, que la jeune fille trouvait à mettre une autre douceur dans ses paroles, quand elle s'adressait à Lazare. Il la voyait trembler sous l'innocent baiser du jeune homme, comme il avait lui-même pâli et tremblé sous le sien. Il s'aperçut en outre qu'Adeline s'occupait moins de lui depuis que le peintre résidait à Montigny, qu'habituée à dormir la grasse matinée, elle se levait avant tout le monde pour rencontrer Lazare avant qu'il ne partît pour l'étude. Il la voyait dans le jardin, cueillant les plus beaux fruits pour les glisser dans le bissac de l'artiste. Enfin, quand celui-ci était parti pour Paris, la tristesse d'Adeline n'avait point échappé à Zéphyr, qui, tout en haïssant Lazare, ne lui laissait rien voir de cette haine. Le jour du départ de ce dernier, l'apprenti ne l'avait pas quitté d'un instant. Après avoir mis le peintre en voiture à Bourron, Zéphyr était revenu plus joyeux à Montigny. Il pensait que, son rival parti, il allait, comme autrefois, avoir part entière aux bons soins et aux caresses de la jeune fille; mais il l'avait, au contraire, trouvée plus triste et plus indifférente à son égard. Le jour, elle passait des heures entières dans sa chambre; la nuit, à travers sa cloison, il l'entendait se relever et fouiller dans les meubles.

Ce fut alors qu'un soupçon traversa l'esprit de Zéphyr, rapide et brûlant comme une flèche de feu. Il avait fait un trou dans la porte et avait espionné Adeline; il l'avait surprise pressant sur son cœur et portant à ses lèvres des objets qu'elle prenait dans le tiroir de son petit meuble. Longtemps la jalousie l'avait porté à violer ce secret, longtemps aussi un sentiment d'honnêteté l'avait retenu; puis était arrivée tout récemment l'annonce du retour de Lazare. La joie qu'Adeline avait témoignée avait rendu Zéphyr fou de douleur et de jalousie. Pendant trois nuits, il n'avait pas dormi; pendant trois jours, il était allé errer sur les bords du Loing; trois fois il s'était attaché des pierres aux jambes en regardant l'eau. Enfin, le matin du retour de l'artiste, et avant d'aller au-devant de lui, Zéphyr avait profité du voyage qu'Adeline avait fait à Moret; il avait forcé la porte condamnée qui séparait les deux chambres; il avait trouvé la clé du meuble; il avait ouvert le tiroir et emporté les objets qu'il contenait.

— Quand j'ai été au-devant de vous, monsieur Lazare, dit Zéphyr en terminant son récit, je m'étais condamné à mort; je ne pouvais plus vivre. Le père Protat m'aurait battu avec des barres de fer rouge que je n'aurais rien senti. Oh! tenez, quand je vous ai vu sur l'impériale de la voiture au père Orson, il y a eu un moment où le timon-

nier de droite a manqué s'abattre pendant la descente, vous avez même fait un mouvement en arrière sous le cabriolet...

— C'est vrai, dit Lazare; j'ai eu peur de verser. — Eh bien! Zéphyr?

— Eh bien! monsieur Lazare, moi, j'ai fermé les yeux, j'ai joint les mains, et j'ai prié le bon Dieu.

— Ta prière m'a porté bonheur, fit l'artiste; nous n'avons pas versé.

— Ce n'est pas cette prière-là que j'avais faite, — dit Zéphyr en baissant les yeux. — Dame, reprit-il, monsieur Lazare, vous m'avez dit de tout vous dire, je vous dis tout; je n'ai pas besoin de vous dire le reste; vous savez ce qui est arrivé.

— Et tu sais que, si Protat se doutait que tu songes à sa fille, il te renverrait?

— Aussi ne le lui apprendrez-vous pas, répliqua Zéphyr. Vous m'avez dit que vous étiez mon ami.

— Mais, après les bonnes intentions que vous aviez à mon égard, je ne sais pas si je dois vous conserver mon amitié, fit l'artiste en riant.

— Oh! monsieur, dit Zéphyr, hier j'étais fou!... fou, voyez-vous! ajouta-t-il en frappant du pied.

— Et depuis hier, tu as donc laissé ta passion au fond de l'eau?

— Non, monsieur, dit Zéphyr fermement, et il ajouta en montrant son cœur : — Elle est là, toujours! Seulement, au lieu d'en mourir, j'en vivrai.

Par le récit qui venait de lui être fait et surtout dans des termes qui l'avaient souvent ému, Lazare s'était convaincu qu'il pouvait parler, avec la certitude d'être compris, à l'apprenti du sabotier. Comme il l'avait présumé la veille, ce n'était point à un enfant ni à une amourette qu'il avait affaire. Il raisonna donc l'apprenti comme il eût raisonné un ami de son âge et de sa condition, se faisant à la fois persuasif et affectueux. Zéphyr lui répondit que toutes ses remontrances, il se les était lui-même cent fois adressées.

— Mais, mon pauvre ami, lui dit Lazare, songe donc qu'Adeline est la fille la plus riche du pays, et que son père ne la donnera qu'à un homme au moins aussi riche qu'elle.

— Et vous, monsieur Lazare, êtes-vous riche?

— A peu près comme toi, répondit le peintre en allant au-devant de la crainte que l'apprenti semblait manifester dans cette interrogation. Sois tranquille, je n'épouserai pas Adeline, et toi ou moi nous sommes des gendres trop gueux pour le père Protat. Et puis je n'aime pas Adeline. — Mais ce n'est pas tout, reprit Lazare, il te reste

encore quelque chose à m'apprendre. Tu me disais en venant que tu connaissais ton état de sabotier depuis longtemps; sais-tu que ce n'est pas honnête de ta part de ne pas avoir fait profiter ton maître de ce qu'il t'avait appris, et que ta paresse était comme un vol, puisque ton travail était un moyen de t'acquitter envers lui?

— Je m'acquitterai plus tard, dit Zéphyr avec fierté.

— Temps passé, temps perdu, dit Lazare; tu as été bien longtemps paresseux pour devenir laborieux!

— Mais, dit Zéphyr, parce que je ne faisais pas de sabots, je ne restais pas à rien faire. J'ai fait comme vous, monsieur Lazare, quand vous avez quitté un état qui vous déplaisait pour en apprendre un autre. Moi aussi, j'en ai appris un tout seul, parce qu'il me plaisait, et qu'on apprend bien quand on a du goût, et qu'on a envie de réussir, comme vous me le disiez tantôt. Si je faisais semblant de ne pas savoir mon métier, c'est que ça fatiguait M. Protat, et qu'il aimait encore mieux me savoir loin de son établi qu'occupé à lui gâcher du bois. Je recevais des coups et je mangeais du pain sec, c'est vrai, mais j'étais libre deux ou trois heures par jour, et pendant ce temps-là je travaillais en cachette de tout le monde.

— Mais à quoi? à quoi? demanda Lazare.

Au moment où Zéphyr allait répondre, des abois se firent entendre auprès d'eux, et au même instant un chien, qui venait déjà de passer devant eux, se dirigeait de nouveau vers l'un des paysagistes, qui était venu, sans que Lazare et son compagnon s'en fussent aperçus, piquer son parasol à une vingtaine de pas de l'arbre sous lequel ils avaient déjeuné. Un de ses compagnons, qui se trouvait à une égale distance, mais du côté opposé, lui cria : Théodore, donne les allumettes à *Lydie*.

— Voilà! cria le paysagiste. — Et Lazare s'aperçut que son confrère mettait un objet dans la gueule du chien qui se disposait à rejoindre son maître.

— Parbleu! dit Lazare, voilà une jolie bête, et commode!

Et pour voir le chien de plus près, au moment où il passait devant eux, l'artiste lui montra l'os du gigot. Lydie parut hésiter un moment, puis se rapprocha de Lazare; mais, pour prendre l'os, la chienne fut obligée de lâcher l'objet qu'elle tenait dans la gueule. Lazare fit un geste d'admiration en ramassant le porte-allumettes que la bête avait laissé échapper.

— Ah! la charmante chose! fit-il en tournant et retournant dans ses mains ce petit meuble de bois de houx sculpté, ciselé, fouillé avec une grâce à la fois naïve et élégante. Cela vient peut-être de la Forêt-Noire.

— Ça vient de la forêt de Fontainebleau, dit Zéphyr en se levant. Si vous en voulez un pareil, venez à ma boutique;... vous n'aurez qu'à choisir... Vous en verrez bien d'autres, monsieur Lazare!..

Et voyant que Lazare demeurait tout interdit comme un homme qui ne comprend pas, Zéphyr ajouta avec une petite pointe d'orgueil : — C'est moi qui ai fait ça!

— Avec quoi?... demanda machinalement Lazare.

— Avec un couteau, du bois et de la patience... Mais ce n'est qu'un *chétit* échantillon; allons un peu à mon atelier, vous en verrez bien d'autres!

— Attends, dit Lazare, que j'aille reporter ceci au voisin.

Celui-ci accepta très gracieusement les excuses que lui présenta Lazare en lui remettant son porte-allumettes : — Vous avez là une bien jolie chose, monsieur, lui dit l'artiste.

— Oui, reprit le paysagiste; j'ai trouvé cela à Fontainebleau, chez un marchand de curiosités.

— Ça coûte cher? demanda Zéphyr.

— Assez, répondit le jeune homme; il faut faire venir cela d'Allemagne; j'ai payé cette boîte-là vingt francs.

— Eh bien! moi, monsieur Lazare, dit tout bas Zéphyr à son compagnon, je l'ai vendue vingt sous.

Comme Lazare et l'apprenti traversaient le plateau, ils aperçurent de nouveau, au milieu de ses élèves, le professeur décoré; d'une main il tenait sa montre, et de l'autre main il indiquait autour de lui le paysage rendu incandescent par l'ardeur du soleil.

— Messieurs, dit-il, il est midi; c'est l'heure où le jaune de chrôme règne dans la nature.

Au bout de trois quarts d'heure, Zéphyr amenait Lazare devant une grotte située dans la partie la plus solitaire des *Longs-Rochers*, et y faisait pénétrer l'artiste. Dans le creux d'une excavation masquée par une pierre étaient cachés une vingtaine d'objets de fantaisie en bois sculpté applicables à plusieurs usages. Lazare les examina les uns après les autres très soigneusement et très silencieusement; quand il eut achevé, il prit Zéphyr par la main et lui dit : — A l'avenir, je te défends de faire une seule paire de sabots.

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, puisque M. Protat...?

— Il faut acheter des outils, — et faire ta fortune.

HENRY MURGER.

(*La dernière partie au prochain n°*).

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1853.

Il règne en Europe un souffle singulier qui ne saurait rien changer sans doute, du moins d'un instant à l'autre, au fond de la situation générale du continent, mais qui court à la surface, suscite les incidens, modifie incessamment l'aspect des choses, et tient les esprits en suspens par la rapidité même avec laquelle se déplacent ou se renouvellent les questions. Un jour, les symptômes d'une certaine gravité s'accumulent, les complications se multiplient et semblent prendre une intensité presque redoutable; le lendemain, ces symptômes s'évanouissent ou diminuent tout au moins; ces complications entrent dans une voie de tranquille arrangement, la paix reprend le dessus, et l'esprit public se calme. Il y a peu de temps encore, à peu de jours de distance, l'insurrection de Milan et l'odieuse tentative dont l'empereur François-Joseph a failli être victime venaient révéler le secret et opiniâtre ravage des passions révolutionnaires. Tandis que l'Autriche infligeait à la Suisse les sévérités d'un blocus pour sa participation présumée au soulèvement lombard, une démarche collective des grandes puissances continentales semblait imminente pour demander à l'Angleterre d'éteindre ce foyer permanent de propagande que la liberté de ses institutions entretient et développe. Au milieu de ces complications, déjà assez sérieuses par elles-mêmes, se réveillait, au sujet du Montenegro ou des lieux saints, cette grande et éternelle question de l'intégrité ou de la dissolution de l'empire ottoman. Ajoutez à la réalité ce que l'imagination invente si aisément; il y avait assurément de quoi ne point envisager un avenir tout prochain sans quelque anxiété. Aujourd'hui l'affaire de Milan s'assoupit au milieu des répressions et des représailles de l'Autriche. Le jeune souverain de Vienne se rétablit d'une blessure plus grave peut-être qu'elle n'a paru au premier abord. Une note officielle, en retirant la France de ce concert supposé entre les cabinets du continent pour agir auprès de la Grande-Bretagne, ôte du moins quelque gravité à cette démarche, si elle a

lieu; enfin les différends autrichiens avec la Turquie viennent de s'apaiser. Il n'y a nullement à s'y méprendre au surplus. Cela peut témoigner des tendances et des dispositions des gouvernemens. Les difficultés elles-mêmes, en ce qu'elles ont d'essentiel, ne laissent point de survivre sous plus d'un rapport. En observant de près quelques-uns des plus récens incidens, la manière dont ils naissent, dont ils sont conduits et dont ils se dénouent, peut-être pourrait-on arriver à une autre conclusion encore : c'est que les gouvernemens ne sont point, à coup sûr, sans savoir sur quel terrain ils marchent. Ils sont dominés par toutes ces grandes questions qui sont en quelque sorte dans l'air en Europe, et qui se représentent sous toutes les formes. A chaque occasion nouvelle de résolutions décisives, ils sentent ce qu'il y a au bout de ces résolutions; ils sont moins puissans pour agir que pour se neutraliser mutuellement.

Que reste-t-il donc des complications diverses qui ont un moment surgi? Il reste indubitablement vrai, au point de vue de l'ordre public européen, qu'il y a eu la préméditation, l'espérance d'un mouvement dont les ramifications étaient loin de se borner à une seule ville, à un seul pays. Il suffirait pour le prouver de cette étrange simultanéité entre l'échauffourée de Milan, l'attentat de Vienne et l'agitation qui s'est tout à coup manifestée à Pesth ou sur d'autres points. Maintenant, après l'insuccès, nous voyons se dérouler l'édifiant épisode des récriminations démagogiques, bouffonne comédie après la tragédie sanglante. Les Jupiters olympiens de la révolution se querellent et se foudroient dans leur défaite; que serait-ce donc après la victoire! Ils échangent d'assez aigres paroles enveloppées de déclamations fraternelles. Dans le fait, il y a là un curieux spécimen des procédés révolutionnaires. M. Kossuth, il y a quelque deux ans ou plus, pendant qu'il était à Kutaya, signe un manifeste quelconque. Changez la date, ajoutez ou supprimez quelques mots de circonstance, laissez cette creuse emphase qui est toujours la même : c'est le manifeste de l'insurrection de Milan. M. Kossuth, qui paraît n'avoir point été consulté sur ces transformations de son éloquence, trouve le procédé léger, à quoi M. Mazzini répond en se couvrant la tête de cendres : — Et vous aussi, mon frère, et vous aussi vous faites comme le premier bourgeois venu, comme les conservateurs et les réactionnaires; vous dites : Malheur aux vaincus! — Pour réclamer ainsi le bénéfice de cette pitié et de ce respect qui s'attachent au malheur, M. Mazzini semble oublier qu'il y a de son fait et du fait de tous les siens bien d'autres victimes, bien d'autres vaincus dans le monde auxquels le sentiment public a bien assez à faire de s'intéresser. Il y a la sécurité universelle, l'ordre social; il y a la liberté elle-même qui n'a jamais été plus vaincue que dans ces dernières années, à Vienne, à Berlin, à Paris, à Francfort et à Rome par la république mazzinienne. L'ex-triumvir romain oublie que ses triomphes sont la déroute des sociétés, et que ses défaites sont la victoire de l'ordre général, victoire parfois chèrement achetée; c'est ce qui fait que cet intérêt réclamé par M. Mazzini pour lui-même, il est permis de le réserver pour des occasions meilleures et de plus illustres victimes, et qu'il est en même temps du devoir de l'Europe de se prémunir contre ces tentatives d'où la liberté et la justice sortent chaque fois plus meurtries.

Si, d'un autre côté, au point de vue du mouvement des influences et des intérêts internationaux, l'aspect de l'Europe semble s'éclaircir; si quelques-unes des difficultés récentes semblent s'apaiser, il reste évidemment encore le germe de bien d'autres complications. Telle est, à n'en point douter, la question d'Orient, suprême pierre de touche peut-être de la paix européenne. Aujourd'hui, il est vrai, la Turquie s'est rendue à l'ultimatum de l'Autriche, porté récemment à Constantinople par le comte de Leiningen; mais on pourrait se demander combien il faudrait de soumissions de ce genre pour que l'indépendance de l'empire turc ne fût plus qu'un mot. Il y a des esprits qui pensent que les choses ont duré longtemps ainsi pour l'empire ottoman et dureront longtemps encore. C'est justement parce qu'elles ont duré beaucoup que le dénoûment doit être plus prochain; c'est justement parce qu'on a essayé de tout que le doute s'accroît et se propage sur l'intégrité et l'indépendance de la Turquie. Le vieux parti ottoman et ce qu'on a nommé le parti réformiste ont été vus à l'œuvre, et il n'est pas facile de dire s'il y a eu beaucoup moins d'impuissance et de corruption d'un côté que de l'autre. La France une fois a cru voir en Égypte un moyen de rajeunissement pour le vieil empire, et il s'est trouvé que ce n'était qu'un mirage, l'artifice puissant d'un homme énergique qui a emporté avec lui son secret. Il est peu présumable au reste que les gouvernemens de l'Europe abordent de front cette terrible et inévitable question; mais il ne serait point impossible qu'ils ne marchassent au même but d'une manière détournée, en favorisant, comme on le fait aujourd'hui, la création de principautés à demi indépendantes, semblables à celles du Montenegro. Quelle peut être dans ces complications la politique de la France? C'est une politique toute tracée, dira-t-on : elle consiste dans le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman. Oui, c'est toujours le mot officiel qui est dans la bouche des cabinets; mais si cette indépendance arrive insensiblement à n'être plus qu'une fiction par une série de démembremens indirects, il s'ensuivra que la question aura été résolue en dehors de toute participation de notre pays. Le malheur pour la France, c'est que depuis longtemps les révolutions sont venues fausser sa politique extérieure ou la réduire à l'impuissance; elles ont créé à notre pays cette situation singulière et anormale où l'action isolée serait la plus périlleuse des tentatives, outre son impossibilité même, et où il n'est pas moins difficile de fonder une politique efficace sur des alliances vraies, sincères et durables. Et cependant plus que jamais aujourd'hui il y a pour la France une invincible nécessité de porter un regard ferme et prudent sur ces crises qui se préparent, que la sagesse peut ajourner encore, mais qui viendront infailliblement, à un instant donné, faire subir à l'équilibre de l'Europe la plus solennelle et la plus décisive des épreuves.

A travers cet ensemble de faits et d'incidens de nature à affecter la situation générale de l'Europe, chaque peuple conserve sans doute son existence individuelle; mais, même dans cette existence, il est encore plus d'un trait commun à tous les pays. Il n'est personne qui n'ait pu observer le singulier développement qu'ont pris depuis quelques années les questions religieuses. En Angleterre, ces questions se retrouvent partout dans la politique; elles ont excité plus d'une fois les passions populaires et elles les exciteront probable-

ment encore. Dans le Piémont, on sait quels sérieux et pénibles conflits se sont élevés entre l'église et le pouvoir temporel sur les points les plus délicats de la législation. Notre pays n'est point le dernier, on le pense, où se soit réveillée l'ardeur des discussions religieuses. Voici quelques années déjà que cette lutte se prolonge, passant par des alternatives diverses, alimentée par toute sorte de sujets; dans ces derniers mois particulièrement, elle a pris un degré nouveau de vivacité. Ce n'est plus même dans les journaux et sous la forme des polémiques ordinaires qu'elle s'agite, c'est dans des mandemens, dans des actes émanés de l'autorité ecclésiastique. Il semble que l'esprit de discorde se soit glissé dans l'épiscopat. Quel a été le point de départ de cette phase nouvelle? C'est l'interdiction lancée par Mgr l'archevêque de Paris sur le journal *l'Univers*. La majeure partie de l'épiscopat français, d'après tous les indices, a approuvé la mesure prise par le prélat parisien. Il y a eu cependant des dissidences, et de là est né un nouvel incident plus grave que le premier sans nul doute. Mgr l'archevêque de Paris a cru devoir déférer au saint-siége un mandement par lequel Mgr l'évêque de Moulins se constituait en quelque sorte le juge d'un acte de sa juridiction, et opposait doctrine à doctrine. Nous n'avons point le dessein, on le conçoit, d'entrer ici dans un débat de cette nature. A travers tout, c'est toujours la guerre des doctrines gallicanes et des doctrines ultramontaines; c'est la vieille lutte entre ceux qui reconnaissent et observent les traditions d'une église de France et ceux qui remonteraient aisément au-delà du concordat, au-delà même de Bossuet. En représentant dans cette mêlée l'intérêt gallican, Mgr l'archevêque de Paris ne faisait rien que de simple et de naturel. Chose étrange cependant, et comme il est vrai que l'air de notre temps exerce partout son influence! N'est-il point remarquable que M. Sibour cède justement lui-même à cette ardeur de polémique qu'il reproche à M. de Dreux-Brézé? N'est-il point bizarre que sa correspondance avec Rome arrive au public français avant de parvenir au saint-siége? Maintenant tous ces incidens sont portés devant le souverain pontife; quelques-unes des personnes qui ont figuré dans ces polémiques ont même été déjà reçues, assure-t-on, par Pie IX, qui aurait gardé une attitude de réserve dont il ne se départira pas probablement. Et dans le fait, quelle décision pourrait-on lui demander? Il est infiniment présumable qu'il répondra aux uns et aux autres par ce mot que citait récemment un prélat : *Pax vobis!* C'est la meilleure réponse qu'il puisse faire, il nous semble. N'y a-t-il pas en effet dans ces déchiremens quelque chose de nature à affaiblir l'action de l'église elle-même? Il pourrait bien, au surplus, ressortir de tout ceci une moralité : c'est que, si les journalistes n'ont point à se transformer en docteurs et en évêques, les évêques et les ecclésiastiques doivent à leur tour le moins possible se faire journalistes, c'est qu'en un mot chacun doit rester à sa place et à son rôle. Il arrive trop souvent que les journalistes sont d'assez mauvais évêques sans que les abbés soient de très bons journalistes.

Tels sont les déplacemens qui s'opèrent parfois dans le mouvement de la vie. L'agitation est aujourd'hui dans les sphères religieuses; elle est bein loin, on le sait, d'être à un égal degré dans les régions politiques. Ici au contraire la paix règne, les polémiques sont rares, les conflits de pouvoirs ne sont guère possibles. Tandis que le corps législatif, réuni déjà depuis un mois,

poursuit une session dont les alimens n'ont pas été nombreux jusqu'ici, le gouvernement continue à agir, à administrer, à appliquer ses idées dans les divers services publics; il nomme des sénateurs, il institue par un décret une exposition universelle de l'industrie pour 1855; il s'occupe surtout du budget, qui vient d'être élaboré et discuté par le conseil d'état sous les yeux même de l'empereur, avant d'être soumis au corps législatif. Il ne faut pas s'étonner que l'intérêt, se détachant des luttes politiques, se reporte vers les affaires matérielles et financières. En définitive, c'est le dernier ordre de questions auxquelles un pays cesse de s'intéresser; c'est celui où il éprouve toujours le besoin de voir clair. Un budget n'est-il point, à vrai dire, le livre de la fortune publique? Chacun de ces chiffres qu'il contient ne va-t-il pas toucher aux plus intimes ressorts de l'existence nationale? Le prochain budget d'ailleurs, à ce qu'il paraît, doit atteindre un but depuis longtemps poursuivi sans succès : il doit réaliser pour 1854 l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Ainsi du moins l'annonce une communication officielle. Certes on ne saurait demander mieux, à la condition qu'aucun intérêt considérable n'en souffre, et que rien ne vienne déranger cet équilibre souhaité. Dans tous les cas, on peut toujours y voir l'influence du retour vers l'ordre et vers la sécurité. La communication dont nous parlions disait qu'il était dans l'intention de l'empereur que le budget fût désormais une vérité. A la bonne heure, que cet équilibre existe en effet, qu'il soit une vérité mieux que cette charte dont les révolutions seules ont fait un mensonge, et le résultat sera d'autant plus remarquable, qu'il coïncidera avec le maintien des réductions opérées dans plusieurs impôts depuis quelques années : réduction de l'impôt du sel et de la taxe des lettres, réduction de 27 millions sur la propriété foncière, abandon du dixième appartenant à l'état dans le produit des octrois. Dans leur ensemble, ces réductions ne s'élevaient à rien moins qu'à 96 millions. L'état a retrouvé un peu plus de 50 millions par le remaniement de l'impôt des boissons et de certains impôts indirects, par l'augmentation de certains droits d'enregistrement. Il reste donc pour le pays un dégrèvement réel de près de 45 millions. Le gouvernement a le soin de multiplier les exposés où se retrouvent les élémens de notre situation financière, et il n'a pas tort assurément. Les discussions prochaines du corps législatif ne feront sans nul doute qu'éclairer de lumières nouvelles ce progrès dans les finances publiques.

Si le gouvernement voulait répondre à un désir, à un besoin du pays, il n'en pouvait rencontrer un plus réel et plus vif que celui de voir s'accomplir des améliorations de ce genre. Ce n'est pas qu'il n'y en ait bien d'autres également légitimes qui doivent être le souci d'une administration juste et vigilante; mais comment arrivera-t-elle à les découvrir pour les satisfaire? Là est la question. Peu après le 2 décembre, on s'en souvient, le chef de l'état, en créant le ministère de la police, avait attaché au nouveau ministère des inspecteurs-généraux dont les attributions étaient peut-être un peu difficiles à définir. Ces nouveaux fonctionnaires, outre une mission de sécurité publique, étaient chargés d'une sorte d'enquête permanente sur les besoins, les intérêts, les tendances des populations; mais il était aisé de voir qu'ils pouvaient n'être qu'une superfétation ou un embarras, leur action risquait de se

confondre avec celle des préfets ou de s'en trop séparer. Il faut bien que quelques-uns de ces inconvéniens se soient manifestés, puisqu'un décret vient de supprimer les inspecteurs-généraux, en ne laissant subsister que des commissaires départementaux placés sous les ordres des préfets. Cela suffit bien d'ailleurs. Il est seulement à souhaiter que cette vaste et vigoureuse surveillance organisée dans le pays fasse moins sentir ce qu'il y a en elle d'étroit et de vexatoire que ce qu'elle a d'utile et de salutaire. On ne pourrait se plaindre certainement qu'elle s'appliquât à purger le pays de ces influences occultes qui vont ravager les âmes simples dans les campagnes. Nous tenons, quant à nous, pour une juste et morale mesure celle qui vient d'interdire la circulation par le colportage de tous ces récits de procès criminels et de causes prétendues célèbres. N'admire-t-on point en effet quelle saine et substantielle nourriture peuvent trouver des intelligences ignorantes dans toutes ces perversités? Nous ne savons même jusqu'à quel point est utile la publicité donnée par la presse aux causes criminelles, du moins dans tous leurs détails. C'est là après tout un goût de décadence que ce besoin de voir à nu les hontes, les scandales, les infamies secrètes de la vie sociale, ce penchant à s'intéresser aux meurtres romanesques. Il y a eu cependant un jour où les savans artifices d'une empoisonneuse ont réussi à tenir l'attention universelle en suspens, tandis que l'Europe était sur le point de s'enflammer! Et qu'a-t-il fallu en 1848, si l'on s'en souvient, pour balancer l'intérêt de cette seconde et minutieuse profanation de la publicité imprimée au corps vierge d'une jeune fille, pour secouer l'opinion occupée à épier les gestes et les pâleurs d'un accusé? Il n'a fallu rien moins qu'une révolution : digne réveil d'un plaisir de bas empire!

Voilà donc avec quel genre de récits prétend lutter une certaine littérature qui se dit populaire, parce qu'elle se vend bon marché, — plus encore qu'elle ne vaut. Heureusement ce n'est point là qu'il faut chercher les véritables symptômes littéraires, et, quelle que soit l'incertitude qui se fasse parfois sentir, l'esprit conserve un domaine inaccessible à de telles influences. Il vit par lui-même et pour lui-même. Nous parlions l'autre jour des tendances qui se dégagent du chaos contemporain, des écoles qui tendent à se former, des talens nouveaux qui s'élèvent et mûrissent. Soit, entrons donc dans cette région des tentatives nouvelles. Aussi bien il est on ne peut plus vrai qu'il existe une littérature différente de celle d'il y a vingt ans. Fît-elle les mêmes choses, elle les fait d'une autre manière. On la voit tour à tour s'inspirer de la réalité, de la fantaisie ou du bon sens; elle réunit même parfois la finesse d'une observation pénétrante et une certaine grâce idéale de l'imagination, et ce qui prouve que ce sont là des qualités qui conservent encore leur attrait et leur empire, c'est le succès obtenu par les *Scènes et Proverbes* de M. Octave Feuillet, qui viennent d'être publiés de nouveau. M. Feuillet est une de ces rares natures auxquelles la vulgarité répugne, et qui portent dans les choses littéraires une distinction charmante. Il a su être original dans ses proverbes après M. Alfred de Musset. Si *la Crise, le Pour et le Contre, la Clé d'or,* sont des fruits cueillis au même arbre que *le Caprice,* ils gardent du moins leur propre et intime saveur. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucun théâtre n'ait songé encore à transporter sur la scène quelques-unes de ces esquisses où une

juste et délicate moralité s'enveloppe d'esprit et de bonne grâce. N'y aurait-il point là une épreuve des plus curieuses et qui serait certainement favorable à l'auteur? Le public y trouverait de son côté une de ces fêtes du bon goût auxquelles ne l'ont point accoutumé les mille inventions vulgaires dont la scène se remplit tous les jours. C'est donc un succès légitime et consacré aujourd'hui que celui des *Scènes et Proverbes*, — succès qui indique à M. Feuillet la voie qu'il doit suivre : il n'a qu'à demeurer fidèle à son talent et à écouter cette ingénieuse et délicate inspiration qui fait l'attrait et la vie de ses élégantes études.

Quant à M. Champfleury, qui apparaît au pôle littéraire opposé et dont le talent assurément n'est point ordinaire, c'est un réaliste d'instinct et de système; c'est là son malheur. Le réalisme, qu'est-ce autre chose en définitive que l'absence complète de l'art? Ceux qui ont fait cette belle découverte dans la littérature, comme dans la peinture, ne remarquent point que tel détail observé dans un paysage ou dans la vie peut exister bien réellement et n'être point vrai cependant dans un sens général, parce qu'il n'est qu'une étrangeté, une bizarrerie, une discordance. Or le but essentiel de l'art, c'est de rechercher et de reproduire une certaine vérité générale dans la nature physique comme dans la nature morale, dans la combinaison des lignes comme dans la combinaison des sentimens et des caractères. Qu'importe que l'être auquel l'imagination rend la vie ait existé ou non, s'il est vrai humainement, moralement, dans les conditions où il se trouve placé? Maintenant que dirons-nous des *Contes du Printemps* de M. Champfleury et des *Aventures de mademoiselle Mariette?* C'est une étude faite sur le vif de ce monde interlope peuplé d'artistes au chapeau pointu et de femmes qui pratiquent le communisme sans l'avoir inventé. M. Champfleury est très certainement persuadé que ce qui fait l'intérêt de son histoire, c'est ce monde qu'il peint et le soin qu'il met à reproduire la réalité nue et sans voiles, comme il dit. Il se trompe singulièrement cependant. La vérité est que, pour s'intéresser aux aventures de Mlle Mariette, il faut surmonter un certain dégoût. Le côté remarquable de cette étude, c'est qu'il y a réellement, en dépit de tout, une rare faculté d'observation. Gérard et Mariette peuvent être des héros très authentiques de la Bohème; mais on sent en même temps, à travers toute cette corruption, palpiter en eux quelque chose de vrai et d'humain. Pour être un si bon réaliste d'ailleurs, il est toute une face de cette histoire de la Bohème que M. Champfleury ne peint pas, et qui nous était révélée l'autre jour par ce navrant récit qu'on a pu lire. C'étaient deux pauvres jeunes gens envoyés peut-être à Paris pour faire des études sérieuses. Ils écrivaient ou ils faisaient de l'art, eux aussi. Chaque soir, ils allaient s'établir dans un café; ils y trouvaient un abri contre le froid, ils buvaient un peu d'eau-de-vie et dévoraient à la dérobée cette râpure qu'on répand sur les tables de jeu : c'était là toute leur nourriture! Un jour, le maître du lieu s'aperçoit de ce triste manége, et, touché de leur détresse, il les engage à prendre part à son repas. Il les engage une seconde fois, puis ils ne reviennent pas, honteux d'avoir été découverts, — et quand on se met à leur recherche, on les trouve l'un et l'autre sur un grabat achevant de mourir de misère et d'inanition. Si l'histoire n'est point vraie, elle n'en a pas moins son prix. Voilà bien aussi de la

réalité, et qui a de plus le mérite de jeter un jour sinistre sur toute une région de la vie littéraire, de cette Bohême où la pauvreté n'est pas toujours aussi gaie et aussi facile à supporter que dans les romans de M. Champfleury! Misère ou non, au surplus, ce n'est point là, à coup sûr, une atmosphère où le talent puisse trouver un aliment salutaire et fortifiant.

Savez-vous où le talent peut gagner? C'est quand il se mêle au monde, quand il ne borne point son horizon à ces régions malsaines, quand il se retrempe dans l'action. Il est rare que l'action, dans ce qu'elle a de plus viril, n'exerce point une influence heureuse sur l'esprit, même sur l'esprit appliqué aux choses littéraires; elle lui donne une allure plus nette, plus précise et plus ferme. Le talent de M. de Molènes a certainement grandi dans une épreuve de ce genre. Les révolutions ont parfois d'étranges résultats; il semble qu'elles viennent mettre chacun en demeure de recommencer une nouvelle vie. Quand vint 1848, M. de Molènes était simplement un écrivain; la révolution en fit un soldat, un volontaire de la garde mobile, de cette garde dont il a retracé l'existence avec une mâle et poétique vigueur, après avoir eu sa part dans les luttes de juin et avoir été gravement blessé. Bientôt la garde mobile perdit la faveur publique, et alors M. de Molènes embrassait la véritable carrière du soldat; il entrait dans l'armée, où il est encore. Les *Caractères et récits du temps* ne sont autre chose que le fruit de cette phase nouvelle de son talent retrempé dans la vie active. Et en effet, dans beaucoup de ces pages, dans bien des analyses de passions féminines ne sent-on pas comme une main hardie et cavalière? Il passe à chaque instant comme une vision de la vie militaire; on a pu lire ici la plupart de ces esquisses : *la Garde mobile, la Comédienne, la Légende mondaine, les Soirées du Bordj.* Ce qui fait le mérite de ces récits, c'est encore l'observation, mais l'observation appliquée à un certain monde, à une certaine espèce de natures élégantes et fières, nerveuses et ardentes. L'auteur a certainement des types qui n'appartiennent qu'à lui, et où on retrouve un mélange singulier de passion, de poésie, d'ironie, de voluptueuses ardeurs. C'est un monde tout à la fois plein de réalité et de fantaisie. Poursuivons encore ce domaine, où l'observation se mêle à la fantaisie capricieuse. C'est une chose à observer : depuis quelque temps, la nouvelle fleurit avec une merveilleuse abondance. Tout prend la forme de la nouvelle et se plie à ce cadre léger et facile. D'un côté, ce sont *les Sorcières blondes*, de M. Emmanuel de Lerne; de l'autre, ce sont *les Femmes de vingt-cinq ans*, de M. Xavier Aubryet, et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'aucun de ces livres n'est sans talent. Ce qui manque, c'est la vive originalité, cette originalité qui se retrouve après tout dans M. Champfleury. Il serait difficile de classer avec précision *les Sorcières blondes* aussi bien que *les Femmes de vingt-cinq ans*. L'un de ces recueils est empreint d'une certaine distinction élégante; l'autre est une lointaine et subtile imitation de l'analyse de Balzac : ce n'est point du réalisme, ce n'est point tout à fait de la fantaisie; mais il y a encore plus loin de là à l'école du bon sens, qui avait l'autre soir sa fête à l'Odéon par la représentation de la comédie nouvelle de M. Ponsard.

Nul écrivain n'est assurément plus digne que l'auteur de *Lucrèce* d'intéresser les esprits sérieux à ses tentatives. Aussi n'est-ce point sans une curio-

sité singulière qu'on voyait la toile se lever sur ce tableau nouveau de la vie humaine que M. Ponsard a essayé sous le titre de *l'Honneur et l'Argent*. Lorsque le bruit s'est répandu que l'auteur d'*Ulysse* travaillait à une comédie, il a pu, certes, très légitimement s'élever un doute assez grave, doute fondé sur la nature même du talent du poète, sur les habitudes de son esprit, sur ce qu'il a essayé, sur ce qu'il a fait jusqu'ici. Avec la meilleure volonté du monde, en effet, après *Lucrèce* comme après le poème d'*Homère*, après *Charlotte Corday* comme après *Horace et Lydie*, on ne saurait trouver dans M. Ponsard l'invention, la verve, le don de vive observation, le trait rapide et ferme, et moins encore cette libre et puissante humeur qui élève un Molière au-dessus de tous les génies, et pourtant ne faudrait-il point tout cela pour tenter la forte et saisissante comédie du XIXe siècle? Toutes ces qualités ne seraient-elles pas nécessaires surtout là où la nouveauté est loin d'être dans le sujet? L'honneur et l'argent! c'est une vieille histoire, c'est le contraste éternel entre l'existence laborieuse et difficile et les honneurs facilement acquis, entre la probité indigente et le vice fastueux, entre les insolens dédains de la richesse et les pudeurs de la pauvreté, entre l'instinct qui nous dit d'aller là où le bien nous appelle, et l'instinct qui nous pousse là où sont le luxe, la fortune, l'influence, le pouvoir, et avec eux l'hommage universel. Quelque vieille que soit cette histoire, nous ne disons point qu'elle n'ait sa nouveauté et son à-propos. De tous les dieux en honneur de notre temps, l'argent est assurément celui qui a le plus de sectateurs; mais enfin cette histoire, il faut la rajeunir, la rendre plus saisissante par la forme, par les caractères, par l'action. Or l'action est justement ce qui manque le plus à la comédie de M. Ponsard. C'est ce qui fait qu'on ne sait pas trop parfois ce que sont ces personnages qui s'agitent, d'où ils viennent et où ils vont. Les effets les plus saillans naissent moins de l'action elle-même que d'un laborieux artifice. Tenez, il y a là un homme d'état, il n'a point d'autre nom : c'est un type, sans doute; à quel propos vient-il? — Pour offrir au héros de la pièce, tombé dans la misère, une place d'expéditionnaire! On ne saurait certainement employer de plus grands moyens pour amener un petit effet. En réalité, l'œuvre nouvelle de M. Ponsard est moins encore une comédie qu'une satire dialoguée, qui tombe parfois dans l'épître morale. C'est un cadre commode où l'auteur développe sous ses faces diverses l'idée de ce contraste perpétuel de l'honneur et de l'argent. Il y a sans nul doute dans les développemens de M. Ponsard des traits heureux, des accens élevés, une certaine verve d'honnêteté contre toutes les capitulations intéressées de la conscience, contre la mollesse des âmes que l'appât du bien-être corrompt; mais en ceci même, par malheur, M. Ponsard ne s'élève point au-dessus du niveau d'une nature peu inventive par elle-même. Il va souvent droit contre l'écueil habituel de son talent, le lieu commun. M. Ponsard, il faut le dire d'ailleurs, porte en ce genre une certaine naïveté qui lui fait remplir ses ouvrages d'une foule de vérités qu'on est à coup sûr charmé de retrouver, mais qu'on connaissait depuis longtemps. *L'Honneur et l'Argent* contient une infinité de ces vérités trop vraies et auxquelles la poésie de l'auteur n'ajoute aucun attrait nouveau. Que si on compare au surplus *l'Honneur et l'Argent* à bien d'autres comédies contemporaines, l'œuvre de M. Ponsard est assurément supérieure,

tout en étant loin de réaliser encore l'idée d'une comédie originale et puissante. — Chose étrange cependant! nous en étions tout à l'heure à l'état de l'Europe, aux luttes du monde religieux, et nous voici au théâtre, à ses tentatives, à ses popularités éphémères. N'est-ce point là la vie sociale dans sa diversité, embrassant tous les intérêts, s'étendant à toutes les préoccupations, passant d'une impression à l'autre, faisant sans cesse marcher ensemble les plaisirs intellectuels et l'observation de tous ces pays qui ont aussi, comme la France, leur existence et leurs intérêts propres?

Le mouvement général suit son cours en effet : il ne change point dans son essence, la forme seule varie. Chaque pays a son rôle et son attitude dans cette mêlée contemporaine. Un des traits les plus caractéristiques peut-être de la situation actuelle de l'Angleterre, c'est la discussion qui a eu lieu dans le parlement au sujet de l'intervention possible des gouvernemens de l'Europe auprès du cabinet anglais pour réclamer des mesures contre les réfugiés. Lord Aberdeen dans la chambre des lords, lord Palmerston dans la chambre des communes ont eu à répondre sur ce point à des interpellations parlementaires. Le fond des déclarations des deux ministres est le même sans doute; mais c'est la réponse de lord Palmerston qui est, on le pense bien, la plus nette et la plus décisive. Cette réponse, facilement prévue, c'est que l'Angleterre n'avait aucune mesure à prendre contre les réfugiés, qu'elle n'avait point à s'occuper de la sécurité intérieure des autres états. Aucune loi d'ailleurs ne permettrait ces mesures, et le cabinet anglais n'est nullement dans l'intention de réclamer du parlement de nouveaux moyens d'action contre les réfugiés. Le seul correctif apporté par lord Palmerston dans sa déclaration, c'est que les réfugiés, à leur tour, ne doivent point abuser de la libérale hospitalité qui leur est offerte, et qu'il est de leur honneur de ne point faire du sol britannique un foyer de permanentes hostilités contre les alliés de l'Angleterre. Depuis quelque temps déjà, au reste, l'opinion publique s'était émue de cette question. L'inviolabilité du droit d'asile est un de ces priviléges dont le peuple anglais est jaloux. Et ici, qu'on le remarque, l'intervention de la presse et de la tribune, de l'opinion publique en un mot dans les affaires de diplomatie, est souvent périlleuse; elle risque de nuire aux intérêts qu'elle prétend servir; elle refroidit les relations des cabinets et embarrasse leur action. N'admire-t-on pas cependant ce que l'opinion publique, avertie et éclairée, peut prêter de force, quand elle se tient, en quelque sorte, derrière un gouvernement et lui sert de permanent auxiliaire! L'Angleterre a réalisé plus d'une fois ce rare et puissant phénomène, qui est dans ses habitudes. Maintenant quelle sera la décision de l'Autriche en présence de ces fins de non-recevoir opposées par anticipation à ses réclamations? S'arrêtera-t-elle, ou poursuivra-t-elle la démarche diplomatique dont on lui prête la pensée? Dans tous les cas, on sait déjà la réponse. Tel est donc, vis-à-vis de l'Angleterre, l'état de la question en ce qui concerne les réclamations possibles de l'Autriche.

Mais ce n'est point, on le sait, le seul côté par où cette triste échauffourée de Milan ait soulevé des difficultés; il vient même d'en surgir une nouvelle qui n'est pas la moins grave peut-être. Après la dernière tentative qui a ensanglanté la Lombardie, au milieu du calme de la masse des populations, on a pu se demander si la modération n'était pas, pour le gouvernement autri-

chien, le meilleur moyen de pacification. Malheureusement l'Autriche est comme conquérante en Lombardie; elle sent bien que dans tout soulèvement il y a quelque chose de plus qu'une émeute ordinaire : il y a le péril permanent d'une explosion de l'instinct national; de là ce besoin ardent de détruire tous les élémens de résistance, d'atteindre et de frapper tout ce qui peut lui créer un danger, et dans cette voie les rigueurs engendrent les rigueurs. Aux sévères mesures que l'Autriche a déjà prises, elle vient d'en ajouter une, bien faite pour tendre encore plus cette situation critique : elle vient de mettre sous le sequestre les biens de tous les émigrés lombards répandus aujourd'hui soit dans les autres pays de l'Italie, soit dans le reste de l'Europe. Mais c'est ici que s'élève une complication nouvelle. Beaucoup de ces réfugiés, et les plus éminens, notamment le comte Borromeo, le duc de Litta, sont aujourd'hui sujets sardes; ils sont sous la protection du gouvernement piémontais, et ne sont plus même émigrés, à vrai dire. Le cabinet de Turin peut-il laisser violer dans leur personne les priviléges de la nationalité piémontaise? Il y a là, on le comprend, une des questions les plus délicates, non point qu'elle soit douteuse en droit, mais en raison de la situation réciproque de l'Autriche et du Piémont en Italie. C'est ainsi que le gouvernement de Turin, après avoir agi avec une énergique loyauté dans l'affaire de Milan, se trouve engagé dans une complication inattendue. Déjà on a dit qu'il s'était adressé à l'Angleterre comme puissance médiatrice. Ce ne serait peut-être pas en ce moment le meilleur moyen d'arriver à un facile dénoûment. Cela suffit dans tous les cas pour faire sentir une fois de plus combien de périlleux élémens peuvent se retrouver dans les relations de l'Autriche et du Piémont. Quant à la Suisse, le blocus du Tessin n'a point cessé, et rien ne démontre que les mesures rigoureuses qui semblent être dans la pensée du gouvernement autrichien ne doivent, jusqu'au bout, recevoir leur exécution. Le conseil fédéral a espéré un moment désarmer l'Autriche en prescrivant l'internement de tous les réfugiés; mais cela n'a point suffi, et la question se trouve aujourd'hui plus compliquée que jamais. Le conseil fédéral a essayé, après une vaine tentative de conciliation, de protester tant contre le blocus du Tessin que contre l'expulsion de ses nationaux de la Lombardie, il a même distribué une somme de 10,000 francs aux expulsés tessinois, comme pour confirmer ses protestations; mais cela évidemment ne résout rien. La question reste entière. Aujourd'hui c'est aux gouvernemens européens, et particulièrement à l'Angleterre et à la France, que le conseil fédéral fait appel, assure-t-on. La Suisse a par malheur réussi à se rendre suspecte, depuis que les gouvernemens révolutionnaires l'ont en quelque sorte subjuguée, et c'est ce sentiment de défiance qui est indubitablement le plus efficace auxiliaire de l'Autriche.

L'Espagne est heureusement à l'abri de ces agitations où se trouve engagée jusqu'à un certain point la paix, ou du moins les bons rapports de plusieurs pays; mais elle en a qui lui sont propres. La crise où elle est entrée depuis quelque temps n'est point arrivée à son terme; elle continue au contraire. Il est seulement permis d'espérer aujourd'hui qu'une politique ferme et modérée à la fois réussira à ôter à la situation du pays ce qu'elle a eu un moment de critique et de périlleux. Des élections ont eu lieu récemment, comme on sait, et la majorité qui en est sortie en faveur du ministère n'est point douteuse.

Les oppositions réunies dans le congrès ne forment point un corps assez compacte pour tenir en échec le cabinet. Elles ne dépassent point d'ailleurs, dans leur ensemble, le chiffre de quatre-vingts voix, et ce qu'on a pu remarquer, c'est la défaite électorale de quelques-uns des membres les plus éminens du parti progressiste, de M. Olozaga, de M. Escosura notamment. Par contre, le ministre de l'intérieur de l'ancien cabinet, M. Bertran de Lis, a également échoué dans les élections. C'est, à ce qu'il paraît, une chose passée en usage, que cette mésaventure des ministres de l'intérieur quand ils quittent le pouvoir. Déjà, il y a deux ans, après la retraite du cabinet Narvaez, dont il faisait partie, M. le comte de San-Luis avait subi le même sort, et il est aujourd'hui rentré au congrès. C'est le 1er mars que se sont réunies les chambres, et la session est maintenant en pleine activité. Le premier acte du congrès a été la nomination à la présidence de M. Martinez de la Rosa, qui était le candidat du ministère, et qui d'ailleurs a réuni à peu près l'unanimité des voix. Aujourd'hui le congrès est absorbé par le lent et ingrat travail de la vérification des pouvoirs. Chose étrange, quelque vivacité qui éclate parfois dans ces discussions, ce n'est point cependant au congrès qu'ont eu lieu jusqu'ici les débats les plus ardens et les plus animés, c'est dans le sénat. Le sénat semble être plus particulièrement le foyer d'une opposition active et impatiente, et c'est pour cela probablement que le cabinet a pris soin de nommer un certain nombre de nouveaux sénateurs qui viendront heureusement rétablir l'équilibre. Déjà deux graves discussions ont eu lieu au sénat, l'une au sujet d'une proposition de M. Peña-Aguayo, touchant le dernier décret sur la presse, l'autre à l'occasion d'une réclamation adressée à la haute chambre par le maréchal Narvaez sur les mesures dont il a été récemment l'objet. La première de ces discussions a été résolue dans un sens favorable au ministère; l'autre a amené simplement, avec l'adhésion du gouvernement, la nomination d'une commission chargée d'approfondir la question. Dans tous ces débats, au surplus, on peut le remarquer, il y a de la part des oppositions une certaine impatience ardente et mal contenue, un penchant perpétuel à multiplier les discussions irritantes. Il semble que les partis sont sous l'obsession de ces projets de réformes constitutionnelles dont il a été si souvent question. Ces projets, en effet, paraissent devoir être prochainement présentés. Les principales modifications, assure-t-on, doivent consister dans la prérogative accordée à la reine de nommer des sénateurs héréditaires, et dans un changement de la loi électorale, qui étendrait le droit d'élection dans la classe des propriétaires et le restreindrait dans les autres classes. Il est aisé de voir que, même dans ces conditions nouvelles, le régime constitutionnel subsisterait tout entier. Le meilleur moyen, au reste, de recommander ce genre de gouvernement et de le préserver de tout danger, ce n'est point de consumer des séances entières, comme semblent vouloir le faire les oppositions de l'Espagne, en stériles débats, tels que celui de savoir comment il faut introduire une interpellation; c'est de le pratiquer avec modération, avec prudence, et surtout avec un esprit de juste et féconde conciliation.

Au milieu des alternatives de notre temps et des chances diverses des régimes politiques, on pourrait se demander, sans trop de prétention, s'il n'est point des pays qui, par leur caractère, semblent plus spécialement propres à cette vie constitutionnelle que l'Espagne travaille péniblement à main-

tenir et à régulariser chez elle. La Hollande serait assurément un de ces pays. Les chambres de La Haye poursuivent leurs travaux sérieux et pratiques. Un nouveau projet sur le régime des pauvres vient d'être soumis à la seconde chambre par le ministre de l'intérieur. La charité individuelle ou particulière ne tombe pas sous le régime de la loi, qui est appelée seulement à régir les institutions destinées à secourir les pauvres d'une manière permanente au nom de l'état. La loi nouvelle ne s'applique à aucune des manifestations isolées ou collectives de la charité privée, non plus qu'aux institutions de secours d'une communion religieuse ayant pour but de venir en aide aux pauvres de cette communion. Ces institutions ont leur administration propre. Le projet actuel, qui s'applique aux maisons de charité dirigées par l'état, les provinces et les communes, tend moins au reste à instituer de nouvelles règles qu'à réunir en une seule loi des dispositions jusqu'ici éparses. Il ne crée rien véritablement; mais il donne plus de force et d'unité à la surveillance publique, et il permet au gouvernement, d'après les communications qui devront lui être faites par les administrations de charité, de constater avec exactitude l'état du paupérisme dans le pays.

Ce n'est pas d'ailleurs sur ce seul point que le gouvernement fait un utile et fructueux appel à la statistique et à la publicité. Les documens sur les finances, sur le commerce, se succèdent et témoignent tous d'un progrès remarquable. D'après l'une de ces publications, les recettes de l'état en 1852 se sont élevées au-dessus de celles de 1851 et ont dépassé de 1,943,000 florins les prévisions budgétaires, résultat d'autant plus notable qu'il coïncide avec des dégrèvemens d'impôts qui ont eu lieu dans la même période. Le commerce, depuis trois années surtout, est dans la même voie d'agrandissement régulier. Tout vient ainsi attester un mouvement matériel qui ne peut nécessairement que s'accroître et recevoir une impulsion nouvelle des plans que médite en ce moment même l'esprit d'entreprise. Il s'agite, en effet, en Hollande, divers projets qui ont tous pour but d'étendre les relations du commerce. L'un, qui s'est produit à Rotterdam, a pour objet de multiplier et d'activer les communications par la vapeur avec l'Angleterre et la France, la Baltique, Copenhague et Saint-Pétersbourg, la Méditerranée et les Indes. A Amsterdam, une commission vient d'élaborer un projet pour rapprocher cette capitale de l'Océan par un canal à travers les dunes jusqu'à Wyck, où seraient exécutés de grands travaux hydrauliques, et où un port de mer serait établi. Bien que ce projet grandiose ne soit encore que sur le papier, on voit comment dans ce pays les idées prennent une direction d'utilité publique, et tendent à s'élever au niveau des progrès contemporains de toutes les nations commerciales et industrielles. Ne sont-ce pas là les signes de ce développement modéré et paisible qui semble si bien dans le caractère néerlandais? D'un autre côté, le gouvernement vient de mener à bonne fin une négociation d'un assez sérieux intérêt : il vient de conclure un nouveau traité avec la Société de Commerce au sujet de la dette de dix millions de florins contractée par l'état envers cette société et de la vente de produits coloniaux. L'intérêt de la dette est diminué. Le bénéfice de la société sur la vente des produits dont elle a le monopole sera de 2 1/2 pour 100 au lieu de 2 3/4. En 1855, cet intérêt ne sera plus que de 2 pour 100. En outre, une grande quantité de produits coloniaux devra être vendue aux Indes même, ce qui

amènera nécessairement une plus grande affluence de capitaux à Java. C'est la solution d'une question qui était depuis longtemps pendante.

La Hollande, qui n'est pas seulement un pays d'industrie et de commerce, vient de perdre coup sur coup quelques-uns de ses hommes politiques et de ses écrivains les plus distingués. C'est d'abord M. Van Lennep, poète octogénaire qui, pendant un demi-siècle, avait été professeur de littérature ancienne à l'athénée de La Haye. Poète latin, poète national d'une rare élégance, doué d'un patriotisme éclairé, d'un esprit religieux et plein de tolérance, Van Lennep a exercé longtemps une réelle influence. Son *Chant des Dunes* marque dans la poésie hollandaise moderne. Ses recherches archéologiques et linguistiques lui assignent une place parmi les savans de son pays, où il a contribué à propager l'amour des études classiques. Un autre de ces hommes éminens que la Hollande a récemment perdus, c'est M. le baron Van Doorn. M. Van Doorn avait été gouverneur des Flandres avant la révolution belge, et il avait su jusqu'au dernier moment maintenir l'autorité hollandaise. Il fut depuis successivement ministre de l'intérieur et vice-président du conseil d'état. Ce n'est qu'en 1848 qu'on lui enleva ces dernières fonctions par un acte qui entre peu dans les habitudes hollandaises, et le roi, pour lui témoigner sa confiance, le nomma grand maréchal de sa maison. M. Van Doorn joignait à une grande activité dans les affaires un goût remarquable pour les sciences et les lettres; c'est à ce dernier titre qu'il était un des curateurs de l'université de Leyde.

La Turquie vient de traverser une crise délicate, malheureusement elle n'en est pas sortie à son avantage. L'Autriche a pris une revanche de l'échec qu'elle avait éprouvé dans l'affaire des réfugiés hongrois. Il y avait longtemps que cette puissance cherchait à se relever d'une humiliation qui lui tenait au cœur; les fautes de la Turquie sont venues à propos lui en fournir l'occasion. Il faut convenir, en effet, que, parmi les exigences récemment formulées à Constantinople par le comte de Leiningen, toutes n'étaient pas sans fondement. Sans doute, l'Autriche a profité de la circonstance pour articuler des griefs d'une légitimité au moins contestable; mais, sur d'autres points, la Turquie avait des torts graves, et elle s'était ainsi exposée à voir la diplomatie autrichienne blessée répondre à quelques dénis de justice par des réclamations exorbitantes. Les entraves imposées par Omer-Pacha au commerce autrichien en Bosnie, la présence de réfugiés hongrois et polonais dans l'armée ottomane lancée contre le Montenegro, enfin cette expédition elle-même, qui était de nature à créer quelque agitation sur les frontières de l'Autriche, donnaient assurément quelque apparence de raison à la plupart des représentations portées à Constantinople par le comte de Leiningen. Il nous paraît, à la vérité, beaucoup plus difficile de justifier les prétentions de l'Autriche sur les deux petits ports de Kleck et de Sotorino, dont elle réclame la possession, ou du moins dont elle voudrait régler l'usage, dans le cas où ils resteraient aux mains de la Turquie. Ces ports ont toujours passé, jusqu'à présent, pour être la propriété incontestée de la Porte-Ottomane. Cette situation est assurément gênante pour l'Autriche, car ces deux ports coupent en deux points différens le territoire de la province autrichienne de Dalmatie. C'est une anomalie, sans nul doute, et l'on conçoit sans peine que l'Autriche cherche à y remédier. Cette anomalie cependant est un fait consacré par les traités, et qui ne peut

être l'objet d'un *ultimatum*. L'Autriche peut ouvrir des négociations pour acquérir la possession de Kleck et de Sotorino, nécessaire à ses communications avec l'extrémité de la Dalmatie, et c'est ce qu'elle paraît avoir essayé de faire à d'autres époques; mais aucune considération de droit des gens ne l'autorise à sommer la Porte de renoncer à une possession sur laquelle il ne s'était élevé aucune incertitude jusqu'à ce jour. Quelle a été, à cet égard, la réponse de la Porte aux injonctions du cabinet autrichien? C'est ce qui reste encore incertain après les explications données par la presse autrichienne sur le résultat de la mission extraordinaire du comte de Leiningen. Il n'est pas douteux toutefois que la Turquie n'ait cédé sur tous les autres points, et notamment sur l'expédition du Montenegro. C'est cette expédition fâcheuse qui a évidemment fourni à l'Autriche ses meilleurs prétextes, et la Turquie doit comprendre aujourd'hui pourquoi ceux qui lui souhaitent de la stabilité et de l'avenir s'alarmaient de cette guerre si imprudemment entreprise. Encore n'est-elle pas au bout de tous les chagrins que la guerre du Montenegro lui vaudra. Voici que la Russie va venir à son tour réclamer non plus seulement la suspension des hostilités, mais l'indépendance des Monténégrins. Tel semble du moins être le principal objet de la mission du prince Menschikof à Constantinople. Voilà des difficultés d'où la Turquie est loin d'être sortie, et qu'elle eût évitées avec plus de prévoyance.

Il y a ceci d'étrange et de saisissant dans cette revue des choses contemporaines, que, pour peu qu'on ne se contente pas d'observer autour de soi et qu'on étende le regard au loin, il y a toujours à faire la part des révolutions. Quand ce n'est pas en Europe, c'est au-delà des mers; quand ce n'est pas nous qui imitons le Mexique, c'est le Mexique qui nous imite. Les révolutions mexicaines passent en peu de temps par bien des phases, qui ne conduisent toutes malheureusement qu'à un résultat, la décomposition du pays. On a vu déjà que le président, le général Arista, avait donné sa démission et avait été remplacé par M. Cevallos, qui a fait un coup d'état en supprimant le congrès. M. Cevallos, à son tour, n'a pas duré longtemps. A peine l'un des chefs de l'insurrection, le général Uraga, a-t-il été arrivé à Mexico, que M. Cevallos, déjà discrédité et impuissant, a été obligé d'abdiquer le pouvoir au profit d'un dictateur provisoire, le général Lombardine; maintenant c'est le général Santa-Anna qu'on attend. Des députations sont parties de la Vera-Cruz pour aller le chercher à New-York. Santa-Anna est d'habitude l'homme des situations extrêmes au Mexique. Le malheur est que quand il a le pouvoir depuis six mois, il ne sait plus qu'en faire. Sa dernière dictature n'a pas laissé de bons souvenirs; elle date de 1846, de la guerre avec les États-Unis, et on sait comment cette guerre se termina. Santa-Anna aurait beaucoup à faire pour être plus heureux cette fois. Bien des esprits, nous le savons, au-delà de l'Atlantique et en Europe, trouvent qu'il n'y a qu'un remède à cette incommensurable anarchie : c'est la création d'une monarchie au Mexique. Oui, sans doute, la monarchie eût été une ancre, une garantie de stabilité et de durée pour ce monde hispano-américain, si on eût tenté de l'y établir à l'issue de la guerre de l'indépendance : la meilleure preuve, c'est que le Brésil, qui s'est trouvé dans ces conditions, est parvenu à s'asseoir sur des bases solides et fortes; mais, depuis plus de trente ans, les anciennes colonies espagnoles, la plupart, du moins, sont en proie aux bouleversemens, aux révolu-

tions, à la dissolution. Entre le moment où la monarchie eût été possible et raisonnable — et aujourd'hui, il y a un intervalle pendant lequel les esprits se sont désaccoutumés de toute autorité, de toute règle, de tout frein. Au Brésil, au contraire, il n'y a eu nulle interruption, nul interrègne, entre la royauté ancienne et la royauté nouvelle. C'est ce qui fait que le Brésil prospère, paisible et calme, sous le juste et libéral gouvernement d'un souverain intelligent; c'est ce qui fait que, indépendamment de l'immensité de son territoire, il jouit d'une supériorité réelle, comme état régulier, dans l'Amérique du Sud. Depuis trois ans, le Brésil a eu moins de changemens de ministères qu'il n'y a eu de révolutions au Mexique ou dans la République Argentine, par exemple.

Nous laissions, il y a peu de jours encore, la guerre allumée entre le général Urquiza et le nouveau gouvernement formé à Buenos-Ayres à la suite du mouvement révolutionnaire opéré au mois de septembre. Maintenant c'est au sein même de ce gouvernement que la discorde a éclaté. Les rues de Buenos-Ayres ont été ensanglantées au point que les résidens étrangers ont dû s'armer pour leur sûreté. Le gouverneur de la province, le docteur Valentin Alsina, s'est vu contraint de donner sa démission, et a été remplacé par le général Pinto, président de la salle des représentans. Les chefs de l'insurrection n'étaient autres que le ministre de la guerre lui-même, le général José-Maria Florès, et le colonel Lagos. C'est le 1er décembre qu'a éclaté ce nouveau mouvement. Le général Florès était sorti de Buenos-Ayres pour organiser des forces qui devaient aller rejoindre le général Paz, envoyé contre Urquiza. La réalité est qu'il se mettait à la tête de ces forces pour proclamer la déchéance du gouvernement et assiéger la ville de Buenos-Ayres. Les conditions posées par lui se résumaient en ceci : envoi de députés au congrès de Santa-Fé, éloignement de tout emploi public, pendant un an, du docteur Alsina et du colonel Mitre, ministre de l'intérieur et des affaires étrangères; déclarer glorieux, comme d'habitude, le soulèvement du 1er décembre, payer les frais du soulèvement par-dessus tout, renouveler par moitié la chambre des représentans et élire un nouveau gouverneur. Les négociations engagées dans ces termes entre les chefs insurgés et les autorités restées à Buenos-Ayres n'ont en définitive abouti à rien, et divers combats livrés aux environs de la ville ne semblent pas avoir eu plus de résultat jusqu'ici. Que peut-il maintenant sortir de ces complications nouvelles, qui ne sont qu'un accès nouveau d'anarchie ajouté aux accès précédens? Nul ne saurait le dire. Ce qui semble le plus probable, c'est que toute cette impuissance et ces violens déchiremens pourraient bien rendre des chances au général Urquiza.

Il s'en faut, en effet, que le général Urquiza fût aussi près de sa ruine qu'on le disait. Les nouvelles qui le représentaient comme vaincu et désarmé par les généraux Madariaga et Hornoz venaient de Buenos-Ayres. Voici cependant que le jour vient du côté opposé. D'après d'autres témoignages et d'autres journaux de l'Amérique, ce n'est point Urquiza qui aurait été battu, c'est lui, au contraire, qui aurait dispersé les forces de Madariaga et Hornoz, lesquels se seraient enfuis, l'un vers Corrientes, l'autre vers Buenos-Ayres. Le général Paz lui-même, envoyé contre Urquiza, aurait complétement échoué dans sa mission. En même temps, le congrès général, réuni à Santa-Fé le 20 novembre, sanctionnait la politique du directeur provisoire. Cette poli-

tique, au reste, est loin d'avoir été malhabile depuis quelques mois. Urquiza semble s'être proposé d'éloigner la guerre civile, d'empêcher la révolution de s'étendre aux autres provinces, et d'abandonner Buenos-Ayres à son propre sort. Il paraît avoir voulu laisser la révolution de Buenos-Ayres se consumer, s'épuiser, se dévorer elle-même. C'est ce qui est arrivé à peu près. L'insurrection du 1er décembre, si elle réussit, ne peut avoir d'autre résultat que de rattacher Buenos-Ayres à d'autres provinces, et de favoriser la politique du général Urquiza. D'ailleurs, ce pouvoir d'Urquiza régularisé était sans doute à l'origine la meilleure condition pour ce malheureux pays. A l'abri de cette autorité nouvelle, on eût pu travailler sérieusement, activement, au développement matériel de ces contrées; on eût pu suivre la voie tracée par l'intelligente mesure qui avait déjà ouvert au commerce les rivières argentines. Aujourd'hui cela est plus difficile, car toute autorité qui s'élèvera à Buenos-Ayres se trouvera au milieu de partis divisés, déchirés, envenimés. C'est ainsi que chaque révolution vient retarder encore malheureusement la civilisation de ces pays, qui attendent le travail de l'homme, et à qui on donne sans cesse le sang versé dans les guerres civiles. CH. DE MAZADE.

ASTRONOMIE DESCRIPTIVE.[1]

L'astronomie, ainsi que plusieurs des sciences d'observation qui sont susceptibles d'applications mathématiques, peut être étudiée ou exposée à trois degrés divers de difficulté. D'abord on peut faire connaître, ou pour ainsi dire raconter les résultats de cette belle science en exigeant du lecteur une confiance aveugle dans les calculs et les observations des savans. C'est proprement alors la science descriptive, qui enregistre toutes les conquêtes de l'esprit humain et connaît l'univers par ouï-dire. Suivant le précepte d'Horace, celui qui entreprend cette exposition difficile doit avoir principalement pour but la clarté du sujet qu'il veut développer, et *abandonner les objets sur lesquels il désespère de jeter de l'éclat*. Sous ce point de vue, les célèbres leçons de M. Arago et le *Cosmos* de M. de Humboldt sont des modèles parfaits. Une seconde manière bien plus sérieuse d'étudier l'astronomie exige l'emploi des formules mathématiques, en général assez simples, au moyen desquelles les astronomes praticiens enchaînent les observations pour en déduire les lois des mouvemens célestes. Ici on peut vérifier soi-même, en partant des observations consignées dans les registres des grands établissemens, toutes les déductions précédemment admises, et même tirer de ces observations les conséquences nouvelles qui auraient échappé à ceux qui les premiers ont eu ces registres à leur disposition. L'astronomie est tout entière dans cette union de calculs suffisamment élevés pour utiliser les données de l'expérience avec les observations portées par la sagacité, l'habileté et la persévérance des astronomes au plus haut point de précision qu'il soit donné à l'homme d'atteindre.

Le troisième degré d'études astronomiques est pour ainsi dire tout à fait

(1) Voyez un premier article, l'*Astronomie en* 1852 *et* 1853, dans la *Revue* du 15 janvier.

mathématique. Les Newton, les d'Alembert, les Lagrange, les Laplace sont partis des lois établies par la méthode précédente, et dans leurs calculs transcendans ils ont embrassé l'état passé, présent et futur du monde, pesé la stabilité de son organisation, reconnu les actions mutuelles de tous les corps célestes, déterminé leurs formes, et enfin prédit leur avenir, toujours vérifié jusqu'ici par l'observation directe. Quant aux brillans résultats de ces hautes spéculations par rapport au but que la puissance créatrice paraît avoir voulu atteindre dans le balancement de toutes les causes de perturbation qui agissent sans cesse dans notre système solaire, rien ne peut surpasser métaphysiquement, aussi bien que mathématiquement, ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, aussi accessibles à l'intelligence de celui qui en lit l'exposition qu'ils étaient pour ainsi dire introuvables pour tout autre que le génie mathématique qui les a tirés des mystères de la nature.

A ce point de vue, les conquêtes de l'astronomie mathématique la plus transcendante rentrent dans le domaine de la science d'exposition pure et simple, que j'appellerai *astronomie descriptive;* celle-ci est la seule qui puisse être mise sous les yeux des gens du monde, et quand Ptolémée, à la fin d'une longue vie consacrée à la science des astres, grava dans le temple de Sérapis, à Canope, les principaux résultats de ses longues recherches, il énonça *descriptivement* les élémens du système du monde. Si, pour les esprits orgueilleux, la science perd de son prix en devenant accessible à tous par le sacrifice qu'elle fait de ses théories transcendantes, la considération d'utilité publique, actuellement si bien appréciée, doit encourager, ou, si l'on veut, excuser ceux qui visent à une exposition élémentaire des vérités scientifiques. Aux mécontens qui demandent l'impossible, c'est-à-dire d'étudier à fond, sans le secours des mathématiques, la science la plus mathématique de toutes, il faut dire comme Euclide au tyran de Syracuse : Étudiez les théories comme elles sont; il n'y a point ici de chemin privilégié pour les rois !

Quelques assertions, quelques idées émises par nous dans cette *Revue* (1) ont suscité des questions importantes à traiter, — et d'abord la coopération des amateurs d'astronomie aux progrès de la science. Plus tard peut-être nous traiterons avec détail ce sujet si fécond en belles conséquences. Contentons-nous ici de quelques indications rapides. Voici donc les observations qu'on peut recommander à la curiosité des amateurs : — vérifier à l'œil nu le nombre des étoiles visibles et leur éclat relatif, — bien établir la couleur de celles qui ne sont pas blanches,— observer les étoiles variables d'éclat et leur période de variation, — découvrir de nouvelles étoiles variables par des comparaisons suivies, — faire les mêmes observations avec une petite lorgnette d'opéra grossissant deux ou trois fois, — faire la même revue avec une bonne lunette de voyage comme celle que nous avons décrite dans un premier article sur l'*astronomie*, — observer la scintillation d'après la théorie de M. Arago dans les diverses circonstances atmosphériques, — voir l'influence de l'illumination du ciel, — trouver les comètes dans les localités où le ciel est très pur, en

(1) Livraison du 15 janvier. — La première occultation de l'étoile du Scorpion, que nous annoncions dans cette livraison, aura lieu dans la nuit du 28 au 29 mars, de minuit 44 minutes à une heure 50 minutes, temps de Paris.

passant en revue avec un chercheur tout le ciel occidental le soir, et le ciel oriental le matin, — compter et observer les étoiles filantes pour déterminer les variations horaires de leur nombre, — noter l'apparition des aurores boréales et leur effet sur l'aiguille aimantée, — suivre les apparitions de la lumière zodiacale au printemps et à l'automne, et son étendue dans le ciel, — même chose pour la voie lactée afin d'avoir la mesure de la transparence de l'atmosphère, — observer et photographier les taches du soleil et les divers accidens de sa surface, — comparer entre elles avec précision les diverses étoiles, quant à leur éclat, au moyen des procédés exacts de M. Arago, — en supposant l'observateur en possession d'une lunette suffisamment forte, faire la géographie de la lune, — observer les taches, les phases et les particularités physiques des planètes, — étudier en détail diverses parties de la voie lactée, et compter les étoiles dans chaque espace qu'embrasse le champ de la lunette pour connaître leur distribution jusqu'à un certain ordre de grandeur, — voir passer les ombres des satellites sur les planètes et en tirer des résultats divers, — suivre le mouvement des taches de ces planètes et la chute des neiges aux deux pôles de Mars, — observer les curieuses variations de l'anneau de Saturne, — veiller à la réapparition des comètes périodiques celle de Brorsen a passé sans être aperçue, en 1851, et a été ajournée à 1857 ; — en général, suivre toutes les observations qui n'entrent pas dans le plan régulier des travaux des grands observatoires, surtout si l'on peut porter des lunettes à de grandes hauteurs où l'atmosphère opposerait moins d'obstacles à la vision parfaite des corps célestes.

Enfin, si l'on suppose un amateur en possession d'un seul bel instrument spécial, comme cela a lieu dans les observatoires privés d'Angleterre, il pourra pousser plus loin qu'aucun autre astronome la partie de la science pour laquelle il aura installé son instrument spécial; mais le prix toujours très élevé d'un pareil instrument, et surtout le zèle et la persévérance qu'il faut avoir pour l'utiliser, ne permettent pas d'espérer que le nombre des travailleurs bénévoles soit de longtemps au niveau des besoins de la science. Là cependant est une perspective certaine de gloire pour l'amateur habile, d'utilité pour la science et d'honneur pour notre pays.

Passons à une réclamation en faveur des comètes qui a été faite à l'occasion de ce qui a été dit sur le peu d'influence physique des comètes sur la terre. On nous accuse d'avoir trop déprécié ces astres curieux. Réparation d'honneur, pourvu qu'il soit bien constaté qu'ils ne peuvent exercer aucune action ici-bas, et que la terre, dût-elle traverser une comète tout au travers, ne s'en apercevrait pas plus que si elle traversait un nuage qui serait cent mille millions de fois plus léger que notre atmosphère, et qui ne pourrait pas plus se faire jour au travers de notre air que le souffle d'un soufflet ordinaire ne pourrait traverser une enclume.

Certainement, lorsque Newton appliqua les lois de l'attraction aux comètes, lorsque lui et Halley trouvèrent la forme de l'orbite de ces corps, ce fut une belle vérification de la plus grande découverte de l'esprit humain; — lorsque, en 1838 et en 1848, la comète de Encke nous donna la mesure de Mercure, dont la masse était inconnue jusque-là, ce fut un beau résultat scientifique; mais le monde non-astronomique s'en émut-il? En 1835, la belle comète de Halley, qui revient tous les soixante-seize ans, fit-elle grande sensation? Évi-

demment non. On ne pouvait engager les gens du monde à sacrifier, sur le Pont-des-Arts, quelques minutes pour regarder ce bel astre suspendu au-dessus de l'occident, astre dont ils savaient le retour prédit par les calculateurs, dont ils n'attendaient ni bien ni mal, et qui ne parlait pas même à l'instinct naturel de curiosité inhérent à tous les esprits. Mais remontons la chaîne historique des vingt-cinq apparitions de cette comète, depuis 1835 jusqu'à l'an 13 avant notre ère, en suivant les auteurs européens et les observateurs chinois qui nous ont transmis de si précieux documens. Ces réapparitions, constatées par Halley, M. Laugier et M. Hind, font pour nous un beau tableau scientifique; mais que signifiait pour les contemporains l'apparition de cette même comète en 1456? (Je cite exprès les paroles de M. Hind et non celles de Laplace, dont on a contesté la précision rigoureuse.) « Cette comète fut vue en juin, et elle est décrite par les historiens de l'époque comme immense, terrible, d'une étendue démesurée, traînant à sa suite une queue qui couvrait deux signes célestes, c'est-à-dire soixante degrés; elle fut regardée avec la même terreur par les Turcs sous les ordres de Mahomet II et par l'armée chrétienne, les uns et les autres considérant la comète comme un présage de défaite et un signe de la colère céleste. »

Remontons à l'apparition de la même comète en 1066. Tout le monde sait que c'est l'année de la conquête de l'Angleterre par les Normands, et c'est de cette année que la dynastie actuelle date son avénement à la royauté d'Angleterre. Le fameux duc de Normandie, Guillaume le Conquérant (*William the Conqueror* placé en tête de tous les almanachs anglais), avait rassemblé des hommes d'armes français et flamands, lesquels étaient d'acier pour entamer les Anglais, qui étaient de fer; mais un de ses plus puissans auxiliaires, ce fut la comète qui porte maintenant le nom de Halley. Elle fut considérée en Angleterre comme le pronostic de la victoire des Normands, et inspira une terreur universelle qui contribua à la soumission du pays après la bataille d'Hastings, comme elle avait servi à décourager les Anglais avant la bataille. La comète est représentée sur la fameuse tapisserie de Bayeux, ouvrage de la reine Mathilde, femme du conquérant. Voilà des occasions où les préjugés donnaient une véritable importance aux comètes. Toutefois, après la brillante comète de 1811, qui inspira encore au peuple quelques craintes superstitieuses, les comètes, autrement que pour les savans, sont tombées dans le pire discrédit, l'indifférence.

Je saisis l'occasion de rectifier une assertion qui, je le crains, n'aura pas troublé beaucoup le calme d'âme des lecteurs de cette *Revue*. J'ai dit que la grande comète qui met à peu près trois cents ans dans sa course, qui avait paru la dernière fois en 1556, *et qui devait reparaître en* 1848, *manquait depuis lors au rendez-vous*. On peut se tranquilliser. Nous aurons la comète, mais en temps convenable. D'abord établissons qu'il ne s'agit pas d'une de ces petites comètes visibles seulement au télescope, dont la première moitié de ce siècle nous a déjà donné quatre-vingts et les dix dernières années seules trente-huit. Combien pensez-vous qu'il y ait de comètes dans le ciel? demandait-on à Képler. Il répondit : Autant que de poissons dans la mer, *sicut pisces in oceano*. La comète de 1556 et de 1264 est une des plus grandes dont les historiens européens et chinois fassent mention. Elle a été vue en 975, en 683, en l'an 104, et toujours avec un éclat extraordinaire. Reconnue comme

périodique par Dunthorne, calculée par lui et par Pingré, elle était annoncée partout comme devant reparaître en 1848. Je substitue à mes inquiétudes sur *la perte* de cette belle comète les inquiétudes de sir John Herschel, qui ont bien une autre autorité. Voici comment il s'exprime dans son admirable ouvrage anglais intitulé *Esquisses d'astronomie* (*Outlines of Astronomy*), dont la préface est datée de 1849 : « Une autre grande comète dont le retour dans l'année 1848 a été considéré comme hautement probable par plusieurs éminentes autorités dans le département de l'astronomie est celle de 1556, qui, par la terreur qu'inspirait son aspect, détermina, suivant quelques historiens, l'abdication de l'empereur Charles-Quint..... Quoique, au moment où ces lignes sont écrites, une telle comète n'ait point encore été observée, il faut attendre au moins qu'une seconde année s'écoule avant de prononcer que le retour de cette comète est une chose désespérée. »

Cependant 1849, 1850, 1851 et 1852 s'étaient écoulés, et la comète, cette grande comète, ne reparaissait pas! En voici enfin des nouvelles que je prends dans l'excellent traité de M. Hind que je viens de recevoir : nous les devons à un savant calculateur de Middelbourg, dans la Zélande, M. Bomme, qui semble avoir résolu la question dans toute sa rigueur. Inquiet comme tous les astronomes de la non-arrivée de la comète, M. Bomme a repris *tous* les calculs et évalué *toutes* les actions de *toutes* les planètes sur cette comète de trois cents ans de révolution. Mois par mois, semaine par semaine, et jour par jour quand cela était nécessaire, M. Bomme, aidé du travail préparatoire de M. Hind, avec une patience tout à fait hollandaise, et surtout avec une de ces *passions froides* que l'on dit les plus énergiques de toutes, a calculé, *au prix d'une vaste dépense de temps et de travail*, toute la marche de la comète. Le résultat, complétement rassurant, de ce beau travail donne l'arrivée de cet astre en août 1858, avec une incertitude de deux ans en plus ou en moins, en sorte que de 1856 à 1860 nous aurons la grande comète qui a fait mourir le pape Urbain IV en 1264 et *fait* abdiquer Charles-Quint en 1556! A part toute idée relative aux progrès de l'esprit humain, quelle admirable science que celle des astres, et quels nobles travaux que ceux dont le travail de M. Bomme est un type! « Si l'astronomie, a dit avec raison M. Arago, assigne inévitablement à l'homme une place imperceptible dans le monde matériel, elle lui décerne, d'autre part, une place immense dans le monde des idées (1). »

Quoique mon dessein ne soit pas de sortir des limites de la science proprement dite, je ne puis m'empêcher de remarquer combien, au point de vue de nos idées actuelles, nous jugeons mal les événemens qui se sont produits sous l'influence d'autres opinions tout à fait opposées. On s'excuse maintenant de prêter aux hommes des anciens temps des croyances dont la futilité fait rougir notre siècle plus éclairé. On a voulu faire du pape Calixte III, qui en 1456 *conjura la comète et les Turcs*, un profond politique qui mettait en œuvre les moyens qu'il avait à sa disposition pour arrêter devant Belgrade les progrès du conquérant de Constantinople. Nous n'avons aucun motif de ne pas admettre la sincère persuasion de ce pape au sujet des pernicieuses influences des comètes dont personne ne doutait alors, pas plus qu'on n'en doutait, même un siècle plus tard, du temps de Charles-Quint. Devant Bel-

(1) *Annuaire du Bureau des Longitudes* pour 1853, p. 388.

grade, dans la sanglante mêlée de vingt-quatre heures prolongée pendant deux jours, et qui coûta quarante mille hommes à Mahomet II, des moines désarmés, le crucifix à la main, bravaient le danger pour encourager les combattans chrétiens, en répétant à haute voix l'exorcisme et l'anathème lancés par le pape sur la comète et sur les musulmans. C'est à la même époque, pour la même cause et par le même pape *frappé de terreur* (*territus Calixtus papa*), que fut établi l'usage encore subsistant de sonner les cloches au milieu du jour pour la prière dite *Angélus de midi*. Il n'y avait pour les comètes pas plus de sceptiques parmi les chefs de nations que parmi les plus humbles hommes dans tous les peuples de cette époque.

Et de même un siècle plus tard, en 1556, Charles-Quint ne douta nullement que la grande comète que nous attendons maintenant de 1856 à 1860, et qui était une comète de premier ordre, n'adressât ses menaces à celui qui tenait le premier rang parmi les souverains. *Voilà donc*, dit-il dans un vers latin, *mes destinées qui m'appellent par ces présages!*

His ergo indiciis me mea fata vocant.

Il cessa d'être souverain, pour éviter ainsi la fatalité qui s'adressait à une tête couronnée et qui devait *ou pourait* épargner un homme sans autorité. C'est donc à tort que Képler l'accuse de s'être trompé sur les pronostics de cette comète, parce qu'il y survécut plus de deux ans : son abdication fut la suite du préjugé alors universel. « Voilà bientôt deux ans que votre père a abdiqué, disait-on à Philippe II, son fils. — Voilà bientôt deux ans qu'il s'en repent, » répondit-il. Il n'y a pas à douter que la comète ne l'ait fait descendre du trône.

Ce sont les théories astronomiques de Newton, de Halley et de leurs successeurs qui ont véritablement détruit l'empire imaginaire des comètes. Elles nous ont montré ces astres assujettis à des mouvemens réguliers, calculables d'avance, et aussi infaillibles que le lever et le coucher du soleil. Ces théories ont fait ce que n'avaient pu faire tous les raisonnemens des philosophes, des moralistes et des théologiens. Sénèque, avec les pythagoriciens, admettait comme nous que les mouvemens des comètes n'avaient rien de fortuit. *La postérité*, dit-il, *s'étonnera que nous ayons méconnu des vérités si palpables!* Belles paroles qui, pendant seize siècles, ne furent point entendues! En fait de superstitions cométaires, nous sommes la postérité, non point du siècle de Sénèque, mais seulement du siècle qui a précédé Newton.

J'aurais bien des choses à ajouter, si je voulais suivre toutes les questions et les demandes qui m'ont été adressées de vive voix ou par écrit; mais ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à m'occuper ici d'astronomie et de géographie physique. Voici un fait qui n'est pas moins étonnant, quoique reproduit tous les jours; il répondra à une question sur le télégraphe électrique dont j'ai dit un mot dans un article précédent. Avant-hier un de mes amis entre au bureau de la poste télégraphique. Il écrit à Marseille; il reçoit une réponse. *Il était resté dix-sept minutes dans le bureau de poste!* Voilà la science usuelle en 1853.

BABINET, de l'Institut.

V. DE MARS.

LES DIEUX EN EXIL.

L'étude qu'on va lire est le plus récent produit de ma plume; quelques pages seulement sont d'une date plus ancienne. Il m'importe de faire cette remarque pour n'avoir pas l'air de marcher sur les brisées de certains librettistes qui maintes fois ont su tirer parti de mes recherches légendaires. Je voudrais volontiers promettre une prochaine continuation de ce travail, dont les matériaux se sont accumulés dans ma mémoire; mais l'état de santé précaire où je me trouve ne me permet pas de prendre un engagement pour le lendemain.

Nous nous en allons tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant, non selon le hideux procédé Gannal, mais par l'emploi d'arcanes qui ne se trouvent que dans la pharmacie du poète. Oui, les croyances, et avec elles les traditions, s'en vont. Elles s'éteignent, non-seulement dans nos pays civilisés, mais jusque dans les contrées du monde les plus septentrionales, où naguère florissaient encore les superstitions les plus colorées. Les missionnaires qui parcourent ces froides régions se plaignent de l'incrédulité de leurs habitans. Dans le récit d'un voyage au nord du Groënland fait par un ministre danois, celui-ci nous raconte qu'il a interrogé un vieillard sur les croyances actuelles du peuple groënlandais. Le bonhomme lui répondit : Autrefois on croyait encore à la lune, mais aujourd'hui l'on n'y croit plus.

HENRI HEINE.

Paris, 19 mars 1853.

Singulier métier que celui d'écrivain! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre ami Henri Kitzler, bachelier ès-lettres à Goettingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la foire littéraire de Leipzig. Le

vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait « sous la plume. » — « Il restera bien longtemps encore *sous ta plume,* » murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *magnificence du christianisme;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig?

— Oh! non, me répondit-il en poussant un profond soupir; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les argumens les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu.—Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des pères de l'église à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur.* J'ai payé à la librairie Vanderhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologiques dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque Mme la conseillère aulique Blank me demandera : « Quand donc doit paraître votre *Magnificence du christianisme?* »

Hélas! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que par ce fait la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière? Alors même que tu nierais les miracles de l'Évangile, tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Évangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la parole... Mais quelle parole aussi!... Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu!—Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe!

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours. — Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des pères de l'église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Évangile, et prouvé comme

quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les persécutions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en lice avec le paganisme, et, semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais hélas! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Édouard Gibbon entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui bien avant la naissance du Christ n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs par Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, dans les termes les plus touchans, d'épargner ces chefs-d'œuvre précieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière! — Les fleurs du printemps de l'humanité, ces monumens d'une période qui ne refleurira plus, périrent à jamais sous les efforts d'un zèle destructeur... — Non, s'écria mon savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai jamais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable méfait; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres. O vous! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des dieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la poésie, c'est vous que j'invoque! Acceptez cette offrande expiatoire, c'est à vous que je sacrifie ce livre!

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans la cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta bientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Goettingue, dans l'hiver de 1820, quelques jours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an où l'huissier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et où quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis opposés de la *Burschenschaft* et de la *Landsmannschaft*. Ce furent de vaillans coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris; mais il s'en consola en bon chrétien, con-

vaincu qu'un jour, dans le royaume céleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons reçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme sur le paganisme. Je ne suis nullement de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant d'amertume le zèle iconoclaste des premiers chrétiens. Je pense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces monumens vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et ces mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du domaine de Satan. Dans les statues et dans les temples, le chrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et d'une vaine erreur; non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, il les croyait animés d'une existence réelle : selon lui, c'étaient autant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu comprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, vous n'aviez pas à défendre une doctrine morte, mais de vivantes réalités! Il n'importait pas en effet de donner par des subtilités néo-platoniciennes une signification plus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux défunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, de se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle de ces premiers pères de l'église, qui attaquaient, par des plaisanteries presque voltairiennes, la moralité des dieux! — Il importait plutôt de défendre l'essence de l'hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la vie de la société hellénique, et de s'opposer avec force à la propagation des idées et des sentimens sociaux importés de la Judée. La véritable question était de savoir si le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme spiritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques qui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour les reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde devait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit grec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir toutes les magnificences de la terre! — Peu importait l'existence des dieux : personne ne croyait plus à ces habitans de l'Olympe parfumé d'ambroisie; mais en revanche quels amusemens divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs;

on s'étendait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyans se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchans démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent, la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des piéges aux téméraires!

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poètes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet! Tout à coup il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme antique. En croira-t-il ses yeux? Jamais il n'a vu des formes aussi gracieuses. Il pressent sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes, que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jeux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit! Cet étonnement redoubla, lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée, il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance

avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus, qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentît battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et, lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière de nuit. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lende-

main, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête détachée du tronc gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. — Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôta son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne; mais, quel ne fut pas son effroi! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées; mais la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, et qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion : la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver; mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui pré-

senter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force, lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortége. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin, que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : « Cruel prêtre Palumnus! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus! » Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante, ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmans caractères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVIIe siècle. Le chapitre des *Esprits élémentaires* y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts; ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier; c'est

du romantisme classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes, et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyans et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une statue, il est appuyé sur son grand sabre de bataille; mais sa tête blanche comme la neige tremblotte toujours et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps; d'autres n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdûment dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait; mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie; il voudrait de nouveau éprouver les sentimens d'autrefois, ne fût-ce que des sentimens de douleur. Voilà ce qui arriva au Tannhæuser, au rapport d'une chanson qui est un des monumens linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui que les compilateurs du *Wunderhorn* l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhæuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poème original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, je vais publier ici ce *Tannhæuser* modernisé :

« Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson du Tannhæuser.

« Le noble Tannhæuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.

« O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi; tu vas me laisser partir.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.

« N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses?

« — O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur; j'ai soif de souffrances.

« Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

« Viens, passons dans ma chambrette; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

« — O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

« Mais lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

« Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'as fait maintes fois.

« Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et ingrat, que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

« C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets; je vais moi-même t'ouvrir la porte. »

« A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

« C'est Urbain, le pieux pontife; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

« — O saint-père, pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer.

« La foule élargit son cercle; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape?

« — O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

« Je me nomme le noble Tannhæuser. Je voulais goûter amours et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

« Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâces et de charmes; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.

« Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.

« Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.

« Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand' peine que je me suis échappé de la montagne.

« Je me suis échappé de la montagne; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout; ils me disent : Reviens, reviens!

« Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre; la nuit, ma vie se réveille. Mon rêve me ramène auprès de ma belle dame; elle est assise près de moi, et elle rit.

« Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches! Oh! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.

« Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.

« Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.

« Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.

« Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés?

« O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin! »

« Le pape lève les mains au ciel et dit en soupirant : — Infortuné Tannhæuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.

« Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.

« C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourmens éternels. »

« Le noble chevalier Tannhæuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit.

« Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

« Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

« Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

« Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus?

« — Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie; j'avais des affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

« Rome est bâtie sur sept collines; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le pape; le pape te fait dire bien des choses.

« Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

« Pendant que je traversais les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

« Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne; elle

dormait là-bas du sommeil du juste, sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

« J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici, et je ne quitterai plus jamais ta montagne. »

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose, et j'avoue franchement que le poème qu'on vient de lire est de mon propre crû, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poème primitif dans lequel le vieux poète a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très intéressant et très instructif pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poètes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rhythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poète prédomine la foi antique, tandis que chez le poète moderne, né au commencement du XIXe siècle, se révèle le scepticisme de son époque; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentimens purement humains. Le vieux poète, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité, et le dernier mot de son poème, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poète :

« Mais à présent je veux commencer; nous voulons chanter le Tannhæuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec la dame Vénus.

« Le Tannhæuser était un bon chevalier; il voulait voir de grandes merveilles; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.

« — Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites? Vous devez rester avec nous; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.

« — Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'enfer.

« — Tu me parles beaucoup du feu de l'enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

« — De quel avantage peut m'être ta bouche rose? elle m'est très dangereuse. Donne-moi donc congé, ô Vénus, ma tendre dame! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé, je ne veux pas vous le donner. Oh! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

« — Mon âme est devenue malade. Je ne peux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame! donnez-moi congé de votre corps superbe.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

« — Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre damoiselle, que vous êtes une diablesse.

« — Tannhæuser, ah! pourquoi parlez-vous ainsi? tenez-vous à m'injurier? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

« Tannhæuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange.

« Le Tannhæuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : — Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le pape.

« Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

« O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

« J'ai été pendant une année entière chez Vénus, la belle dame; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : — Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

« — Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : — Marie, ô sainte mère, vierge immaculée, s'il faut me séparer de toi,

« Je vais rentrer dans la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame, où Dieu m'envoie.

« — Soyez le bienvenu, mon bon Tannhæuser; je vous ai regretté bien longtemps; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes fidèlement revenu.

« Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir; alors on envoya des messagers dans tous les pays où le Tannhæuser était venu.

« Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.

« C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés. »

Comme cela est magnifique! Déjà au début du poème nous trouvons un effet merveilleux. Le poète nous donne la réponse de la dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande du Tannhæuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre et nous suggère tout ce que Tannhæuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poète a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de la dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette femme-démon, de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvenirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé. — Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme entretenue, répondit le romancier. Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. D'après les renseignemens d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux.

Aussi bien que le caractère de la dame Vénus, le vieux poète a su rendre celui du Tannhæuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poème, Tannhæuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poète devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poète inculte, mais de pareils accens produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poème du *Tannhæuser* a été écrit, selon toute apparence, peu de temps avant la réformation; la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi la dame Vénus n'apparaît que très tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècle, Diane figure déjà comme un

génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents, ans on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail, ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècle, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement, ces pauvres dieux et déesses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisemens. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Égypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend. C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissemens de toute espèce et dans les cachettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'un moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au supplice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus, il était si beau de taille et de visage, que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la

suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Westphalien Schimme'penning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres. Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge avec sa liberté ordinaire : — Dans le Tyrol, il y a des lacs très étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois, qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir; mais quelques heures après il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et il se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les mem-

bres engourdis, car il se sentait pris d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière, et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec moins d'hésitation. Lorsqu'au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans à la même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une beauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtemens, — c'étaient des tuniques blanches relevées très haut, avec une bordure de pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur

leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bienvenue aux nouveaux arrivés. Un de ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face hideusement lubrique et lascive grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes, qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre, comme celles des autres assistans, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamans, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisit le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc, tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement; derrière tourbillonnaient les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main; une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi

décolletée, qui faisait résonner le triangle; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines; ensuite les joueurs de luth...

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortége qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguettes. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs! Oui, c'est une orgie posthume : ces revenans gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie; encore une fois ils veulent danser la polka du paganisme, les danses des anciens temps, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute la fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche!* Comme je l'ai dit, mon cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique, évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait pas un mot de mythologie, il n'avait point fait la moindre étude classique; aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes : il frémit à la vue des gestes indécens, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il

vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. Les accords de la musique, accords mollement tendres et désespérés en même temps, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette, que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis, aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant sa révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire; quand il eut fini, il releva la tête; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, et le pêcheur vit avec stupéfaction que sa révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelé de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : « Très cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu, bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différens : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne

sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rends grâces au Seigneur. Il y a aussi des natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut renverser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec les hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous conseillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue; au cas contraire, le saint-office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellerier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. » Là-dessus, sa révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellerier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet, c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre, aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paie le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nomme des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses s'élève la maison solitaire d'un pêcheur qui vit là, avec sa famille, content et

heureux. La nature est triste dans ces contrées; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goëland, oiseau de mauvais augure qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitans de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissemens de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques momens pour parler affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négocians hollandais, et qui dénote une certaine aisance : un habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par momens glapissante; toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des

mouvemens graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non-seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'Ile Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec un nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'Ile Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les habitans de ces côtes sont courageux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tressaillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques momens; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux parties tombent d'accord; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque.

Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues; mais, aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un pétillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier finit par atteindre l'Ile Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissemens asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allége peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfans, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl*.

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'Ile Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen? Ce n'est pas là Pitter Jansen! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos*. Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillans

dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complétement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé : il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses antécédens et de ses talens. Il n'avait qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence; qu'au contraire le négoce jouissait de la plus grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négocians étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidens du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'Ile Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia*. Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise? Ce serait vraiment une idée spleenique que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans une étude sur la légende de Faust (1), j'ai parlé tout au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complétement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres; mais ce n'est que le style officiel de l'église qui gratifie les anciennes divinités de noms si

(1) Voyez la livraison de la *Revue* du 15 février 1852.

effrayans. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parens, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supporter le moins d'avanies : ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer, en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées du jus âcre et jaune de la *chique*, à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les matelots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des vicissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux, trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et de très hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manans attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas! quand fut proclamé le règne de la croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu, et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les vieilles femmes : personne n'a pu me fournir des renseignemens sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques, où je me fis montrer les *codex* les plus magni-

fiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et selon l'usage je fais ici mes remerciemens publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvége, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois mes connaissances concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le maniement du harpon, il me montra comment, avec le genou de la jambe droite, il faut s'appuyer au bord de la barque, au moment où l'on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des *stockfischs* vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout jamais à la chasse de la baleine. Lorsqu'à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'était plus guère ingambe lui-même, car, sur la côte de Sénégal, un jeune requin qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge la lui avait coupée d'un coup de dents : depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant sur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvégienne. Son plus grand plaisir à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il tambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper

sur la tonne; mais parfois, quand il voulait en descendre, je ne lui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des qualités de la baleine. Il commença également par un tel panégyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand, mais aussi le plus magnifique des animaux; les deux jets d'eau jaillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui donnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, surtout la nuit, au clair de lune. En outre cette bête était sympathique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour la vie conjugale. — C'est un spectacle touchant, ajoutait-il, de voir une famille de baleines groupée autour de son vénérable chef et couchée sur un énorme glacon pour se chauffer au soleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à folâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-cache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté de mœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins à des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent continuellement. On ne peut pas malheureusement nier non plus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment pieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur! m'écriai-je en interrompant mon ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire hollandais dans lequel il décrit la magnificence de la création, qui, selon lui, se manifeste même dans les régions polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamans que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non-seulement l'homme, mais aussi une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvemens assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques :

il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisemens de graisse d'une profondeur si prodigieuse, qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle épaisseur, que pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur nid. Ces ripailles de vermine finissent par importuner leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillans et tranchans d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvemens ascendans et descendans, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or dans ces balancemens, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats. Quelque énorme que soit la quantité d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron? Les baleines n'ont pas non plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là-haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que c'est que l'*île des Lapins?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : « C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a

pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvans; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom d'*île des Lapins*. Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin; il était assis sur un siége de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotans devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se tenait un oiseau d'une grandeur démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé, qu'il n'avait conservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiôme, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siége, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse et même majestueuse, se tenait droite malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits, quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous? »

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignemens sur tout ce qui concernait l'île; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que de temps immémorial il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un

asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapin, et qui lui donnaient en échange toutes sortes d'objets de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complétement étrangers; aussi le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terre, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers : — son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion; enfin, lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où se devait trouver ce monument, un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragmens de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose, gisent fracturées dans l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés.

De grandes dalles de marbre, des fragmens de mur carrés et des débris de toiture à forme triangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptés; malheureusement ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non-seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que dans leur aveuglement les idolâtres n'en avaient pas moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siége de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau à son côté poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissemens et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassemens du vilain oiseau et les bêlemens de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances

de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles : tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Chronide*. Oui, lui aussi fut soumis à la fatalité du destin, à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui en fronçant son sourcil faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire; soyez adoré par cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Caliste! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendans de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter : qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie. Quant à moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grands maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil*.

HENRI HEINE.

LES FOUILLES

DE NINIVE.

Chaque grand peuple qui paraît sur la terre a des arts, une langue, des monumens qui lui sont propres. Les livres saints et les historiens profanes nous avaient conservé le souvenir de cette nation assyrienne, issue en quelque sorte des patriarches, qui, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, avait fondé sur les rives du Tigre et de l'Euphrate l'un des plus puissans empires de la terre; mais, quelle qu'eût été autrefois son importance, un petit nombre des événemens de son histoire et les noms de quelques-uns de ses monarques avaient seuls échappé à l'oubli. On savait que ces fastueux souverains avaient fondé des villes, construit des palais, à la décoration desquels les arts avaient concouru : rien toutefois ne restait de ce passé, aucun monument n'avait échappé à la ruine sans exemple de ces vastes cités. L'homme qui eût cherché à reconstituer les élémens de ces arts qui avaient fleuri pendant des siècles à Ninive et à Babylone, en un mot à restituer un art assyrien, eût passé pour un ingénieux faiseur de paradoxes archéologiques. Et cependant cet art, essentiellement distinct de l'art égyptien, dont il était le contemporain, et de l'art grec, qu'il avait devancé, tranchant aussi de la façon la plus marquée avec les immuables et bizarres monumens que nous ont transmis à travers les siècles l'Inde, le Thibet et la Chine, — cet art avait longtemps existé, marquant d'une empreinte particulière et d'un style qui lui était propre les productions sans nombre de ces artistes dont les noms ne nous sont pas même connus.

Pour tout ce qui touche aux arts, à la civilisation, à l'architecture

même de cette nation fameuse, la ruine a été pendant longtemps regardée comme complète. Babylone ne présente qu'un prodigieux amas de briques et de décombres en quelque sorte pulvérisés, que depuis deux mille ans les extracteurs de briques ou *sakkhârah* exploitent comme une sorte de carrière, et il faut fouiller à une profondeur de plus de soixante pieds pour y rencontrer, non pas un monument encore debout, mais quelques briques restées intactes. Ninive de son côté, recouverte par les débris argileux de ses édifices transformés en sol végétal, est cachée sous la plaine ou sous les collines que couvraient autrefois ses palais. On ne pouvait donc, il y a quelques années, que se livrer à de vagues conjectures sur ce qui avait pu exister autrefois. Tout ce passé d'un grand peuple était mort, ses arts comme son histoire, sa langue et ses monumens.

Aujourd'hui cependant tout a changé de face, et depuis l'instant où M. Botta a retrouvé la première dalle de marbre chargée d'un bas-relief assyrien, chaque jour ajoute une découverte nouvelle aux découvertes déjà faites. L'art et la civilisation d'un grand peuple reparaissent avec les monumens que d'infatigables explorateurs mettent en lumière. L'histoire renaît avec ces innombrables inscriptions dont le texte n'est plus aujourd'hui une langue morte. Non-seulement on a pénétré dans les salles de ces palais, cachés pendant des siècles sous l'argile accumulée, et on a recueilli les bas-reliefs et les sculptures qui les décoraient, mais on a retrouvé les terrasses, les colonnades, les aqueducs, toutes les dépendances de ces édifices, jusqu'aux celliers des rois, et les portes des villes, cintrées comme les arcs triomphaux des Romains, se dressent dans toute leur majesté, comme au jour où le prophète Jonas les franchissait en annonçant leur ruine prochaine.

Ces monumens, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, et auxquels on peut ajouter aujourd'hui un premier spécimen de la peinture décorative des Assyriens, ont un style, un caractère communs, et portent le cachet d'une même école. Ces artistes ignorés et d'une si prodigieuse fécondité, qui décorèrent les premières cités que l'homme ait habitées, possèdent déjà la plupart des secrets de leur art. Ils connaissent la structure du corps humain; ils savent en reproduire le mouvement et les attitudes avec une singulière énergie. Il y a plus, la manière dont sont traités les accessoires, — particulièrement les arbres, les eaux, l'architecture, la flamme qui dévore les édifices, — annonce une sorte de parti pris absolu ou de manière qu'on ne rencontre que chez les écoles expérimentées et qui touchent à la décadence. Cependant, à côté de cette science acquise et toute conventionnelle, on sent à certaines incorrections involontaires, ou qu'on n'a pas cherché à éviter, un art voisin encore de son

enfance. C'est ainsi que l'œil se présente toujours de face, même dans les figures de profil, et que les deux pieds sont tournés dans le même sens. La science de l'observation ne manquait pourtant pas à ces premiers artistes, et l'on s'étonne, en étudiant leurs productions, de l'exactitude avec laquelle le caractère des différentes races humaines, le mouvement des animaux, et jusqu'à des accessoires en apparence indifférens, sont généralement exprimés.

Jusqu'à ce jour enfin, on avait pu croire que l'art assyrien s'était renfermé dans certaines limites exceptionnelles, et se bornait à une sorte d'application exclusive de la statuaire polychrôme à la décoration monumentale : une découverte toute récente est venue prouver que la peinture dans son application la plus durable et la statuaire dans son expression la plus élevée concouraient également à la décoration de ces édifices.

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire des découvertes successives qui ont amené la résurrection de cet art si longtemps perdu (1). On sait comment les Anglais, mettant à profit les premiers travaux de M. Botta, ont simultanément exploré les principaux monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul. Des sculptures et un grand nombre d'objets précieux recueillis par MM. Layard, Rawlinson et d'autres encore, à Khorsabad, à Nimroud, au Kouyoundjeck, ont formé la belle galerie assyrienne du *British Museum*. La France, qui avait donné la première impulsion, ne pouvait laisser le champ libre aux missionnaires anglais, et l'on se rappelle que, vers la fin de 1851, M. Place, nommé consul de France à Mossoul, avait été chargé de reprendre les fouilles commencées par M. Botta sur le monticule de Khorsabad. C'est l'historique des travaux et la série des découvertes qui, depuis le commencement de l'année 1852, ont signalé cette nouvelle campagne archéologique, que nous voudrions surtout faire connaître ici avec quelque détail en nous aidant des rapports inédits de l'explorateur français.

Pour se conformer aux instructions que le gouvernement français et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui avaient données, M. Place devait reprendre les fouilles commencées à Khorsabad par M. Botta, et se livrer à l'exploration des nombreux monticules artificiels qui s'élèvent aux alentours de Mossoul, dans cette vaste plaine formant aux environs de la ville, sur la rive gauche du Tigre, une sorte de demi-cercle dont ce fleuve serait la corde. Avant tout, il fallait se livrer à une étude sérieuse des travaux entrepris par les Anglais à Nimroud et au Kouyoundjeck. Les fouilles du dernier de ces

(1) Ici même (livraisons du 15 juin et du 1er juillet 1845), les résultats des premières fouilles faites à Ninive ont été appréciés par M. Eugène Flandin.

monticules, commencées autrefois sans résultat par M. Botta, avaient été reprises depuis par les Anglais avec un singulier succès; il fallait s'inspirer de cet exemple. A la vue de ces travaux vraiment gigantesques, de ces profondes tranchées pénétrant au centre même du monticule de Kouyoundjeck, et qui, après plus d'une année de travail, ont enfin amené l'exhumation d'un palais aussi merveilleux peut-être que celui de Khorsabad, le consul de France comprit que la suite et la persistance étaient la première vertu de l'explorateur. Il se promit d'imiter en cela l'exemple que lui donnaient ces agens rivaux, et de ne se laisser rebuter par aucune tentative, quelque infructueuse qu'elle parût au premier abord. On verra combien cette louable ténacité lui a été profitable. M. de Longueville, qui avait géré le consulat de Mossoul pendant les deux années précédentes, et le père Marchi, supérieur des dominicains, qui avait assisté aux travaux de M. Botta, purent de leur côté bien renseigner notre agent. Dès son arrivée à Mossoul, le nouveau consul s'était mis d'ailleurs en rapport avec M. le colonel Rawlinson, consul général d'Angleterre à Bagdad, si connu par ses découvertes et ses travaux sur les écritures cunéiformes. Tous deux, reconnaissant que le résultat de leurs travaux communs devait en définitive profiter à la science, étaient loyalement convenus d'écarter toute idée de fâcheuse concurrence, toute étroite et stérile rivalité, et de s'entr'aider réciproquement dans leurs recherches. Depuis, ces bonnes relations, cet échange de communications intéressantes, se sont continués sans interruption.

La plupart des découvertes faites jusqu'à ce jour en Assyrie par M. Botta et les missions anglaises l'ont été dans des conditions analogues. Comme le font encore de nos jours les princes orientaux, les chefs de cette grande nation qui habitait les vastes plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate se construisaient, chacun après son avénement au trône, un palais où ils se tenaient de préférence. L'emplacement choisi était une éminence naturelle ou un simple renflement de la plaine voisin d'un ruisseau. Sur cette base s'étageaient de vastes constructions, de spacieuses terrasses en briques crues noyées dans un lit de bitume alternant avec des couches de sable. Le palais décorait le faîte de ces collines artificielles. Il n'est donc pas surprenant qu'on rencontre aujourd'hui, dans la plupart des monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul, les ruines d'édifices analogues, caractérisées néanmoins par certaines différences que nous signalerons plus tard. Ces palais bâtis à grands frais occupaient un emplacement considérable, comme nous le prouvent les fouilles de Khorsabad, du Kouyoundjeck et de Nimroud. La pierre formait, avec les briques cuites ou crues, le premier étage de ces constructions, dont la brique crue, ou même tout simplement l'argile battue, composaient les étages

supérieurs. Des marbres, gypseux la plupart, étaient employés pour le revêtement des murs des salles de plain-pied. Ces revêtemens étaient d'une magnificence singulière. Des bas-reliefs avec inscriptions rehaussés des couleurs les plus vives les décoraient en partie, et près des portes se dressaient des sculptures colossales représentant des taureaux ou des lions ailés à tête humaine, emblèmes de la force et personnification du souverain. Ces travaux, si nous en jugeons par ce qui en subsiste encore aujourd'hui, devaient occuper une nombreuse école de sculpteurs d'un rare talent. Quel magnifique spectacle offraient dans ces temps reculés, et à l'époque où florissait cette surprenante civilisation assyrienne, ces rives du Tigre et de l'Euphrate, aujourd'hui solitaires et désertes, où, de distance en distance, apparaissaient sur les *hauts lieux* ces vastes palais si richement décorés et leurs fastueuses dépendances !

La découverte de M. Botta avait été comme la première révélation de cet art et de cette civilisation. Les dernières fouilles dirigées par le nouveau consul de France à Mossoul ont étendu l'horizon, surtout au point de vue architectural. Ce n'est plus aujourd'hui sur quelques monumens isolés du génie assyrien que l'attention peut se porter : c'est une ville entière dont le plan se découvre, c'est tout un système d'architecture qui se révèle, appliqué aux destinations les plus variées, aux travaux de défense militaire comme à l'ornementation des palais et à l'embellissement d'une vaste cité. Les fouilles de Khorsabad, celles des monticules de l'enceinte de Ninive, celles enfin des environs de la ville assyrienne, marquent trois groupes de travaux distincts qui doivent nous occuper tour à tour.

L'ensemble du monticule de Khorsabad, où M. Botta a fait ses belles découvertes, présente un développement rectangulaire d'une grande étendue. Un renflement fort régulier du terrain indique l'emplacement des murailles qui formaient l'enceinte de la ville antique. Ces murailles, dessinant un carré presque parfait, ont un développement de près de deux kilomètres sur chaque face. De distance en distance, de petits tertres coniques, qui, à l'exception d'un seul, se dressent sur l'alignement de la muraille, indiquent l'emplacement des tours ou plutôt des portes fortifiées, comme une des récentes découvertes vient de le prouver. M. Botta, occupé par le déblaiement du palais qu'il venait de retrouver, et voulant tirer sur-le-champ tout le parti possible de cette première découverte, n'avait opéré sur ces divers points de l'enceinte qu'une sorte de reconnaissance fort superficielle, mais qui néanmoins lui avait permis de constater l'existence de l'ancienne muraille. M. Place, tout en continuant l'exploration des parties du palais que M. Botta n'avait pas fouillées, a jugé convenable de s'attaquer aux principaux de ces monticules coniques de l'enceinte, et il est arrivé aux plus curieux résultats.

Les premières fouilles amenèrent la découverte de petits objets en marbre, agate, cornaline et autres matières dures, travaillées et polies comme elles auraient pu l'être par nos joailliers modernes. A ces pierres dures étaient mêlés de petits disques et autres objets en ivoire, que le moindre contact faisait tomber en poussière, et dont un seul a pu être conservé. Tous ces objets étaient disséminés sur une légère couche de sable placée entre deux massifs de briques crues, sur un espace de moins de douze mètres carrés. Comme la couche de sable dans laquelle ils se sont rencontrés occupe une surface de plus de cinq cents mètres, on peut espérer, en exploitant cette sorte de veine, découvrir de vrais trésors d'objets de même genre; ce serait là une rencontre d'autant plus précieuse, qu'il n'existe rien de semblable dans nos collections assyriennes de Paris. Ces matières dures, taillées la plupart en forme de graines d'églantier et percées d'un petit trou dans leur longueur, paraissent avoir formé des colliers. M. Place ne fait pas mention de découvertes d'objets métalliques : il est donc probable que le temps et l'oxidation les auront détruits. Dans une autre de ces éminences coniques, on a déblayé comme une sorte de vaste escalier en briques cuites revêtues d'inscriptions, ou plutôt comme une série de terrasses successives. Sous le premier et le plus profond de ces degrés, que rendait fort remarquable la disposition singulière des briques qui le composaient, s'est rencontré un double souterrain ou conduit des plus curieux, et dont il n'a pas été possible de préciser l'usage. Ce double souterrain est formé par deux galeries concentriques. La principale, que la seconde paraît recouvrir comme une sorte d'enveloppe ou de chape, présente le plus bizarre arrangement. Ce souterrain commence en effet par une petite voûte en plein cintre, construite en briques avec le plus grand soin, d'un mètre de largeur sur un mètre et demi de hauteur. Le plein cintre fait place insensiblement à une forme qui n'est ni le cintre ni l'ogive. Cette forme se modifie à mesure que le souterrain se rétrécit, et, à onze mètres de son commencement, arrive à l'ogive parfaite. Ce n'est pas tout, ce rétrécissement progressif se continue, et à vingt-huit mètres de l'entrée de la voûte, où un homme pouvait se tenir debout, ce couloir ne présente plus qu'un espace angulaire, compris entre deux briques inclinées et se terminant par une issue de moins d'un décimètre carré. Cette galerie ou couloir, construite avec une rare perfection et conduite avec une précision et une habileté toutes mathématiques, offre une sorte de problème archéologique qu'on n'a pu résoudre encore d'une manière satisfaisante. Ce qui ajoute à la difficulté de la solution, c'est que le second canal ou conduit qui enveloppe le premier ne présente, lui, aucune espèce d'issue.

Des tranchées ouvertes dans le même monticule du côté de l'est ont amené la découverte de gonds et de pivots en bronze appartenant

à des portes dont il ne reste plus que ces parties métalliques et les pierres entaillées sur lesquelles tournaient les pivots. Par ces portes, au moyen d'une fouille heureusement dirigée, on a pu pénétrer dans une salle qui a reçu le nom singulier de *magasin des jarres*. On ne saurait, en effet, se figurer la quantité de poteries de ce genre qu'on trouve accumulées dans cette enceinte : jarres de toute espèce, grandes, petites, larges, étroites, écrasées, rétrécies et accumulées en tel nombre, qu'il est impossible de se figurer comment autrefois on pouvait circuler entre elles. Malheureusement le poids de la terre accumulée sur ces objets fragiles en a brisé la plupart; M. Place a pu néanmoins retrouver intactes quelques-unes de ces poteries qui deviendront le noyau d'une curieuse collection de céramique assyrienne. Les vases préservés sont de petite dimension et se trouvaient renfermés dans les grandes jarres, au nombre souvent de quatre ou cinq. Ils étaient remplis de terre, comme les autres, mais d'une terre argileuse et tassée à tel point par les siècles, qu'il a été fort difficile de les vider sans les briser.

Ces jarres renfermaient aussi des objets en cuivre fort curieux. M. Place cite en première ligne des têtes de gazelles repoussées, qui ont la plus frappante analogie avec les objets de même ordre que tiennent à la main des personnages des bas-reliefs assyriens, et qui servaient, sans nul doute, à puiser l'huile ou le vin. Rien de pareil n'avait encore été trouvé dans les fouilles. On a recueilli en outre quelques petits objets usuels, aiguilles, crochets et pendans d'oreilles, comme ceux qu'on voit figurer dans ces mêmes bas-reliefs.

L'accumulation ou pour mieux dire l'introduction de la terre dans toutes ces salles, ces galeries, et dans les vases qu'on y rencontre, est d'autant plus étrange que cette terre argileuse et compacte n'est rien moins que pulvérulente. Il est fort probable qu'elle provient des murailles des édifices qui se sont écroulées autrefois, et que les eaux pluviales ont délayées, puis déposées pendant une longue suite de siècles dans toutes les parties souterraines de ces monumens. Les récentes découvertes céramiques ne se sont pas bornées à cette seule salle. Dans le plan qui accompagne son grand ouvrage, M. Botta avait indiqué, près de l'angle oriental du mur d'enceinte, l'existence d'une chambre renfermant de grandes jarres. M. Place a fait fouiller cette salle, dont il a envoyé un dessin photographique des plus curieux. On y voit, en effet, de grandes jarres d'un mètre soixante-quatre centimètres de hauteur, à demi dégagées du sol qui les enveloppe, alignées avec soin et laissant entre chaque rangée un passage pour la circulation. Ces jarres ne posent pas à terre, mais sont placées sur des marchepieds en chaux de quatorze centimètres de hauteur, posant eux-mêmes sur un plancher de chaux construit avec un grand soin. Des indices certains ont démontré à M. Place que ces jarres,

loin d'avoir servi d'urnes funéraires, comme on l'avait pensé d'abord, ont simplement contenu du vin. Au fond de chacune d'elles, ou sur la chaux qui les supporte, on reconnaît en effet une sorte de sédiment de couleur violette laissé par le vin. Cette salle était donc un des celliers des rois d'Assyrie.

L'exploration de M. Place embrassait à la fois toutes les parties du palais. En continuant ses fouilles dans toutes les portions du monticule où il avait reconnu ces conduits souterrains qui lui ont permis de constater l'emploi simultané du plein-cintre et de l'ogive par les architectes assyriens, il était arrivé à découvrir les marches en marbre d'un escalier qui s'enfonçait au-dessous du niveau des planchers en briques des salles du palais. Ces vastes degrés, de cinq mètres de long sur quarante centimètres de hauteur d'une marche à l'autre, ont été suivis en montant et en descendant. En descendant, on a rencontré après la sixième marche un pavage en larges dalles d'un calcaire très dur, qui paraît s'étendre sur un vaste espace. En montant, les degrés ont conduit à un dallage de même nature qui, à une distance de cinq mètres, aboutit à une longue colonnade. Ces colonnes, dont M. Place a le premier constaté l'existence dans les monumens assyriens, sont comme moulées en argile très compacte, semblables en cela à la plupart des constructions qui s'élevaient au-dessus du niveau du sol; elles sont réunies par sections de sept chacune, encadrées par un double pilastre; un espace de quatre centimètres, suffisant à peine pour laisser pénétrer la lumière, sépare ces colonnes l'une de l'autre. Ces colonnes, d'une assez grande solidité eu égard à la matière qui les compose, puisqu'elles sont restées debout et en place, sont peintes à la chaux ou revêtues d'une sorte de stuc ou mastic noir comme les colonnes en briques de Pompéi. L'existence de deux de ces colonnades a été reconnue, et déjà on avait mis à découvert quatre sections de sept colonnes sans que rien annonçât qu'on fût au bout de l'une de ces rangées. Ces recherches, opérées au moyen de profonds tunnels, n'avaient pas permis de reconnaître encore le couronnement ou chapiteau des colonnes dont la base seule était déblayée. Il est probable que ces grands espaces dallés et ces séries de colonnes ont fait partie de la décoration extérieure du palais, auquel ces colonnades et ces terrasses superposées devaient imprimer un grand caractère.

Jaloux de compléter de toute façon la découverte de M. Botta et de recueillir un certain nombre de ces grandes figures sculptées et de ces bas-reliefs qui revêtaient les murs du palais, M. Place s'est attaché à fouiller certaines parties de l'édifice que son devancier avait reconnues, mais non explorées, particulièrement celles qu'il avait nommées l'*édifice ruiné*. M. Place avait appris de l'un des habitans du pays, qui avait dirigé les travaux sous M. Botta, que les grands taureaux à face humaine les mieux conservés avaient été rencontrés

dans cette partie du palais. Il ouvrit donc ses tranchées vers la face d'une de ces salles que le plan de M. Botta indiquait comme n'ayant pas été déblayée, et il rencontra aussitôt la ligne de bas-reliefs avec la quatrième paire de taureaux qui complétait l'encadrement et la décoration de cette salle. Bien que ces bas-reliefs fussent en partie brisés, divers indices n'ont pas tardé à faire reconnaître que la qualification donnée à cette portion du palais n'était rien moins qu'exacte, et que, loin d'être déjà ruinée lorsqu'un événement fortuit avait amené la complète destruction de ce grand édifice assyrien, on s'occupait au contraire à la construire et à l'orner. Mais laissons parler l'explorateur lui-même, dont les raisonnemens nous paraissent devoir être pris en sérieuse considération; ajoutons qu'il était difficile de les exposer avec plus de réserve, plus de convenance, plus de respect aussi pour le caractère de l'homme qui le premier a mis la science sur la voie de ces inappréciables découvertes.

« Ainsi commence, dit le consul de France à Mossoul, à se vérifier une opinion que je m'étais formée sur la véritable situation du prétendu *édifice ruiné*, que je serais porté à croire plutôt un édifice en construction. Certaines pierres ne sont pas encore entièrement polies; sur la robe de l'un des personnages est étendue une large tache de la même couleur noire que celle qui est sur la barbe, et qui sera sans doute tombée du pinceau pendant qu'on la peignait; il semble qu'on n'ait pas eu le loisir d'enlever cette tache, qui n'aurait certainement pas été laissée dans un palais habité assez longtemps pour avoir été renversé. D'autres pierres aussi intactes qu'on peut le désirer sont étendues sur le sol, comme si l'on n'avait pas eu le temps de les mettre à leur place, et les tailles du ciseau, lorsqu'elles ont été dégagées de l'argile qui les recouvre, apparaissent avec cette blancheur et ces aspérités qui dénotent un travail récent. On croirait que les figures sortent des mains de l'ouvrier. Nulle part on n'aperçoit sur les marbres la moindre apparence d'incendie; souvent les couleurs y sont vives, et l'un des personnages, dont la moitié seulement est découverte jusqu'à présent, porte sur sa robe une longue inscription très bien conservée. Voilà les motifs qui me font supposer, jusqu'à ce jour du moins, que ce vaste espace qui n'a pas été exploré, et qui dépasse en surface l'étendue de la portion du palais mise au jour par M. Botta, recouvre les fragmens d'un édifice plus neuf et peut-être en construction.

« Sans affirmer pour le moment, puisque je n'ai point encore rassemblé de faits assez nombreux, que mon opinion soit la bonne, je m'explique parfaitement que M. Botta ait pu croire que ce nouveau palais était un édifice ruiné. Celui qu'il a déblayé se trouvait presque à fleur de terre, et, quoique tous les bas-reliefs qu'il a vus eussent été atteints par le feu, ils étaient debout. Ici au contraire ils

sont placés à une grande profondeur, et ce n'est point, comme lui, par des tranchées à ciel ouvert que nous les découvrons, mais par de véritables tunnels. Il est tout naturel que M. Botta, qui n'était guidé par aucun travail antérieur, et qui n'avait pour base que le petit nombre des observations recueillies par lui-même, ne trouvant rien à la suite de plusieurs fouilles pratiquées dans les mêmes conditions que celles qui lui avaient donné de si beaux résultats, ait conclu à l'absence ou à la ruine complète des anciens bas-reliefs. Il n'y a rien là qui puisse surprendre et qui amoindrisse l'immense portée de sa découverte, laquelle reste pleine et entière malgré cette légère erreur. Aussi je tiens essentiellement à ne point paraître diminuer en quoi que ce soit le mérite si incontestable de son ouvrage, qui respire d'ailleurs à chaque page tant de modestie : je constate seulement les faits que je découvre, afin que les savans puissent plus facilement établir sur les monumens assyriens une doctrine qu'il eût été malaisé d'improviser au premier abord. C'est en marchant dans la voie ouverte par M. Botta, et en tirant parti des renseignemens qu'il a donnés, que l'on peut rectifier quelques légères erreurs au début, erreurs qu'il aurait sans doute corrigées lui-même, si, au lieu du tiers à peine du monticule, il avait pu en explorer la totalité, et s'il avait été à même d'étudier les immenses travaux faits après son départ à Nimroud et à Kouyoundjeck, où les Anglais ne laissent pas un mètre de terre sans le bouleverser. »

On a reçu en France plusieurs dessins photographiés de ces sculptures; quelques-uns sont rehaussés de vermillon, de noir ou d'un bleu d'outre-mer magnifique dont on a retrouvé dans les fouilles un pain de la grosseur d'un œuf de pigeon. M. Place a indiqué au moyen de l'aquarelle ces brillantes enluminures. Les plus intéressans de ces fragmens doivent être rapportés en France, où ils ne seront pas un des moins précieux ornemens du musée assyrien. D'autres bas-reliefs, les mieux conservés peut-être qu'on ait encore découverts et les plus rares quant à la matière, méritent également le transport en France. Ce sont de magnifiques plaques en basalte de plus d'un mètre et demi de hauteur, représentant, l'une trois personnages à la file tenant chacun dans la main une petite forteresse flanquée de tours, assez semblable à un jouet d'enfant, et qu'on croit être l'emblème d'une ville conquise; l'autre, une chasse aux oiseaux dans un bois. L'un des chasseurs n'a pas de barbe, et à son embonpoint on reconnaît un eunuque; de ses flèches il a déjà frappé un oiseau, et il en vise un autre. Le second chasseur, fort barbu et plus petit, pour indiquer sans doute un degré d'infériorité sociale à l'égard du chasseur dont il ramasse le gibier, tient à la main un oiseau qui a été frappé et qui se débat. Toute la partie supérieure du chasseur qui tend l'arc, et particulièrement la tête, les bras et les mains, mais

surtout la main droite qui retient la flèche près de partir, et dont les doigts présentent la souplesse la plus heureuse, sont dignes des beaux temps de l'art grec.

On a recueilli en outre, dans les fouilles de cette partie du palais, un grand nombre d'objets curieux. Nous nous bornerons à signaler des espèces d'œils de bœuf cylindriques en terre, sans vitres, destinés à laisser pénétrer l'air et la lumière dans les édifices, — parfaitement semblables à ceux que les habitans de Mossoul placent de nos jours dans l'épaisseur des murs de leurs terrasses, et qui leur permettent de voir ce qui se passe à l'extérieur sans être vus; — différens vases en cuivre; une jolie fiole en verre blanc, d'une forme très élégante, recouverte à l'intérieur d'une substance à reflets nacrés, et ornée de deux anses en verre rouge. Une petite coupe ou cornet du même verre que la fiole est enjolivée d'une série de dessins coloriés en rouge et en bleu formant relief, ce qui nous prouve que les Assyriens connaissaient le verre et les émaux, et les appliquaient à tous les usages. Signalons également des clous en cuivre à tête argentée, de petites cornes en cuivre qui ont dû appartenir à une idole, un cachet en pierre calcaire représentant une branche d'arbre, un petit taureau en bronze malheureusement en très mauvais état, et enfin de grands cylindres en argile renflés vers le milieu et de forme décagone, dont chacun des dix pans est recouvert de six, sept ou huit lignes d'inscriptions cunéiformes, d'une écriture extrêmement fine et déliée. Ces cylindres creux à l'intérieur, et que M. Place suppose avoir été moulés en deux morceaux rapportés, sont percés d'un trou dans toute leur longueur, comme s'ils avaient dû être enfilés à la suite l'un de l'autre. Leur hauteur est de vingt-trois et de vingt-cinq centimètres, leur circonférence de quarante à quarante-six centimètres. M. Rawlinson, à qui M. Place a communiqué cette curieuse découverte, a reconnu que les inscriptions de ces cylindres étaient du même genre que celles des grands taureaux. Il paraîtrait qu'elles contiennent encore une énumération des titres et des conquêtes du roi Sargon, dont plusieurs passages sont nouveaux et présentent une véritable importance historique. Une autre de ces inscriptions indique et énumère les monumens, temples, palais, portes, colonnes, etc., que ce même roi Sargon a fait construire pour embellir sa ville.

Les fouilles du palais et des monticules isolés que l'on supposait être les tours de l'enceinte de la ville ont été conduites simultanément et avec une merveilleuse activité. Déjà au pied d'une de ces éminences, on avait découvert une sorte de voie cyclopéenne, formée de pierres irrégulières de grande dimension et pénétrant dans l'intérieur de la cité, tout à fait au-dessous de l'alignement des mu-

railles. M. Place supposa sur-le-champ que cette route devait conduire au monument reconnu par M. Botta, et cette hypothèse s'est trouvée confirmée par la plus intéressante des découvertes qu'il ait faites depuis.

En parcourant l'enceinte de la ville antique, M. Place avait remarqué, du côté du sud-ouest, une éminence assez élevée, se reliant à un monticule accidenté de même hauteur, et presque égale en superficie au monticule du grand palais. M. Botta l'avait indiquée dans son plan et assurait y avoir rencontré des traces nombreuses de constructions. Il importait d'explorer cette partie de la ville. Deux tranchées ouvertes sur les flancs du monticule opposé d'un côté à l'intérieur de la ville, de l'autre à la campagne, firent bientôt reconnaître deux murs parallèles composés de pierres du calcaire le plus dur et placées debout les unes à côté des autres. Ces murs, à leur base, étaient séparés par un intervalle de trois mètres dix centimètres de large, rempli par une sorte de dallage cyclopéen pareil à celui qu'on avait déjà reconnu au pied d'une autre éminence. Il n'y avait pas à en douter, c'était une des entrées de la ville. On fit suivre ces murs, et on reconnut qu'à vingt et un mètres du commencement, ils s'écartaient à angle droit à gauche et à droite, encadrant comme une espèce de salle ou plutôt de cour intérieure, telle qu'il en existe aux entrées de certaines villes d'Orient, pour faciliter la circulation des chars, des chevaux, des chameaux, lorsqu'il existe quelque encombrement. Décidé à éclaircir complétement ce point d'archéologie, résolu d'explorer à fond et une fois pour toutes un de ces monticules de l'enceinte, M. Place se transporta vers le centre de l'éminence, à égale distance de deux allées déjà reconnues, et fit ouvrir une troisième tranchée sur le point culminant. Là, après quatre jours de travaux, il mit à découvert une large voûte en plein cintre, en briques, appuyée sur des contre-forts également en briques. C'était, à n'en pas douter, le haut de la porte à laquelle conduisaient les deux entrées découvertes et le chemin cyclopéen. Cette porte, construite en grandes briques convergeant vers un centre, — et qu'entoure une double rangée de briques couchées, traçant comme un double cordon à l'intérieur et à l'extérieur, — est encastrée dans un mur aussi élevé qu'elle et recouvert d'une couche de chaux formant sans doute la base d'une tour qui la dominait et la défendait. A en juger par la vue photographiée qu'en a prise un dessinateur attaché à l'expédition, le sommet de cette porte affleure, à un mètre environ, le sol qu'elle a soutenu et qui, tout en l'ensevelissant, n'a pu l'écraser. Ces terres et ces décombres, qui pénètrent sous ses parties voûtées et dans les moindres interstices, sont d'une extrême dureté. D'où provient une masse de terre si considérable? On a peine à se l'expliquer, car il est peu pro-

bable que les constructions et les tours qui dominaient la porte, et contre lesquelles devaient agir ces puissantes machines figurées dans les bas-reliefs assyriens, fussent construites en argile, comme les murs du palais, édifice de plaisance. Cette construction dépasse d'ailleurs de beaucoup les idées qu'on se formait du talent architectural des Assyriens, et jamais la brique n'a été maniée avec plus d'adresse et d'intelligence. Cette porte de la ville a dix mètres trente-trois centimètres de hauteur sur trois mètres dix centimètres de largeur.

Voilà donc, indépendamment du palais du souverain et de ses vastes annexes, une des portes de cette ville antique dont les murs ont huit kilomètres de développement, retrouvée dans un état de conservation vraiment merveilleux. C'est un résultat immense acquis à la science; mais là ne doivent pas s'arrêter les découvertes de nos explorateurs, et quelque jour, grâce à leur zèle et à leurs intelligens efforts, Ninive, si tant est que ce soient les murs de cette vieille cité biblique qu'on ait retrouvés, nous apparaîtra complétement exhumée comme Herculanum et Pompéi. Un fait remarquable prouvera surabondamment que ce n'est pas là une vaine espérance.

Un jour, M. le colonel Rawlinson, ce consul-archéologue si zélé, esprit un peu aventureux peut-être, mais auquel on ne peut refuser ni l'intelligence la plus active ni la plus rare pénétration, parcourait avec M. Place le palais de Khorsabad, la ville et son enceinte, et il félicitait son collègue de la bonne fortune qui livrait à ses explorations ce sol d'une inépuisable richesse. « Pourquoi, ajouta-t-il en s'adressant à M. Place, borneriez-vous cette exploration au monticule principal et aux tertres de l'enceinte, quand vous avez sous vos pieds une ville entière à exhumer? » Et comme M. Place exprimait à ce sujet quelques doutes : « Je ne vous dis pas, reprit le colonel, que vous retrouverez toutes les rues et toutes les maisons, dont la plupart n'étaient probablement bâties qu'en terre et en briques crues, mais il y avait d'autres édifices dans cette ville dont l'enceinte est encore si nettement tracée devant vous, car j'ai lu dans les inscriptions publiées par M. Botta ce passage souvent répété par le roi Sargon : « J'ai bâti une ville portant mon nom; « dans cette ville, j'ai construit un palais pour moi-même, des tem- « ples pour les dieux avec des logemens pour les prêtres, des casernes « pour les soldats, des marchés pour les négocians et des maisons « pour les domestiques. »

Cette espèce d'évocation, faite sur le sol même de la vieille cité par un des prophètes de la science, avait vivement frappé M. Place. A quelques jours de là, comme il parcourait une partie de ce vaste emplacement renfermé entre les murailles de la ville, son attention fut arrêtée par une ondulation du terrain formant un léger renfle-

ment sur la plaine. Si les prévisions du colonel Rawlinson étaient fondées, ce mouvement du sol devait indiquer la présence de quelque ruine. M. Place résolut de s'assurer sur-le-champ de la vérité, et fit ouvrir une tranchée dans cet endroit. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il rencontra presque à fleur de terre le sommet d'une pierre de marbre placée debout! Continuant sa fouille, il en découvrit une seconde; de proche en proche, sa tranchée s'agrandit et mit à jour quatre côtés d'une vaste chambre de vingt-cinq mètres huit centimètres de long sur vingt mètres quarante centimètres de large, toute revêtue de plaques de marbre. Ces plaques malheureusement ne présentent ni sculptures ni inscriptions qui puissent faire connaître la destination de la salle découverte; peut-être, pour éclaircir ce point obscur, faudrait-il déblayer tout le pavé de la chambre. Toujours est-il que la première ondulation du sol qu'on ait attaquée cachait un édifice, et M. Place a constaté dans l'enceinte comprise entre les murailles ruinées la présence d'un certain nombre d'ondulations analogues.

Les découvertes faites jusqu'à ce jour à Khorsabad même ont été couronnées, on le voit, par de grands et beaux résultats pour lesquels on ne saurait trop féliciter l'agent qui, ne disposant que de bien faibles ressources, a dû, pour les obtenir, creuser de profondes tranchées, ouvrir de larges tunnels, déplacer et faire transporter à dos d'homme plus de quatre mille mètres d'une terre argileuse et compacte. L'exploration de M. Place ne s'est pas bornée toutefois au palais de Khorsabad et à ses dépendances, elle s'est étendue à un certain nombre de ces monticules artificiels que l'on rencontre sur la rive gauche du Tigre, dans un rayon de dix lieues autour de Mossoul. Cette exploration n'a pas été moins fructueuse. Accompagné de plusieurs brigades d'ouvriers et luttant d'activité avec le colonel Rawlinson, le consul de France a occupé et fouillé successivement plus de trente de ces monticules, tels que Bachiecha, Karamles, Tell-Leben, Maltaï, Karakock, Djigan, etc.

Pour opérer ces fouilles sur les bords du Zâb, où les catholiques chaldéens avaient signalé plusieurs de ces monticules encore inexplorés, il a fallu choisir la plus mauvaise saison, et profiter des débordemens du Tigre et de ses affluens, qui mettaient les explorateurs à l'abri des incursions des Arabes insoumis. Nos compatriotes se louent beaucoup de la résignation des ouvriers nestoriens et *djibours* qu'ils employaient, et qui, formant trois brigades de seize hommes chacune, les suivaient sans murmurer par les plus affreux chemins, malgré un vent et une pluie continuels. Grâce à la résolution et à l'activité du consul, cette petite armée de la science a pu explorer et prendre possession, à titre de premier occupant, de la

plupart des points intéressans à fouiller avant que les agens de l'Angleterre, si actifs eux-mêmes, eussent pu s'y transporter. Sur l'un des deux monticules de Karamles, M. Place a rencontré à très peu de profondeur des lits de briques superposés à des couches de sable et de bitume, tels qu'on en avait déjà signalé dans le palais de Khorsabad. Quelques-unes de ces briques qui portent des inscriptions ont été recueillies. Ce monticule renferme, sans aucun doute, les restes d'un palais assyrien. Sur le second monticule, on a découvert des colonnes octogones en marbre, un tombeau vide, des fragmens de marbre avec des moulures rappelant l'ordre dorique. M. Place pense avec le colonel Rawlinson que ces débris doivent être parthes. Il a recueilli dans ses fouilles différens objets fort curieux, entre autres une jolie amphore à deux anses.

Sur la rive droite du Zâb, dans des localités voisines des tribus arabes indépendantes, l'existence de plusieurs de ces monticules à ruines a été de même récemment constatée. Les principaux sont ceux de Tell-Chenef portant des débris parthes, — d'Hamra, placé sur la rive même du Zab, où l'on a rencontré un monument chrétien en marbre, — de Tell-Leben et de Khod Élias, où l'on a reconnu de ces indices qui trompent rarement l'explorateur. Tous ces monticules s'élèvent au sud-est de Khorsabad. L'examen des monticules du nord a été plus profitable encore. Des tranchées ouvertes à Tell-Guirgor ont mis à découvert des jarres brisées renfermant des bracelets de métal, des grains de colliers de différentes substances et de couleurs variées, des fragmens d'or provenant de pendans d'oreilles, un bracelet en or, des vases de différentes formes, dont quelques-unes se rapprochent de celles des lampes employées encore dans le pays.

Il y a lieu d'espérer beaucoup des fouilles que notre consul se propose de pousser activement dans ce monticule de Tell-Guirgor, qui ressemble singulièrement à celui de Shérif-Kan, où les Anglais, après un an de travail, font en ce moment de si belles découvertes en bijoux d'or, cylindres, vases de basalte sculptés et ivoires admirablement travaillés. M. Place a visité avec un égal soin les collines de Semel et de Duloup, où ses tranchées ont amené la découverte de mortiers et autres vases singuliers; — de Guérépané, où il a reconnu un souterrain en briques dans lequel on a rencontré des ossemens, un fer de flèche et une inscription cunéiforme de quatre lignes. Cette inscription a été soumise au colonel Rawlinson, qui y a lu un nouveau nom de roi : c'est donc l'indice d'un monument assyrien. Mais la plus curieuse de ces explorations extérieures est celle du monticule de Maltaï. Maltaï est une forte bourgade construite sur une colline qui sépare la vaste plaine située en arrière de la première ligne des montagnes de la Mésopotamie. Les maisons, à un

seul étage, couvertes de toits plats légèrement inclinés, s'étagent comme une série de terrasses au pied du château, vaste construction d'origine moderne. *Maltaï*, en chaldéen, signifie *entrée*. C'est donc à sa position que cette bourgade doit son nom. Au-delà d'un petit ruisseau qui coule au pied de l'éminence sur laquelle la ville est placée, s'élève une montagne escarpée présentant à son sommet de longues zones de rochers à pic, espèces de murailles naturelles. Sur l'un de ces pans de rochers, on a sculpté de grands bas-reliefs qui comprennent trente-deux figures d'un mètre trente-trois centimètres de hauteur, occupant trois compartimens et représentant des personnages alignés à la file, tenant à la main le bâton du commandement, des couronnes ou anneaux, des rameaux et autres objets, et portés eux-mêmes par des animaux, taureaux ou lions, qui diffèrent de ceux de Khorsabad en ce que tous n'ont pas les ailes, la tête humaine et la tiare. Tous ces personnages se dirigent processionnellement vers un chef ou roi qui porte, lui, la tiare assyrienne, et dont le costume a de l'analogie avec celui des figures des bas-reliefs de Khorsabad. Sauf la coiffure, qui rappelle la toque de nos magistrats et qui est surmontée d'une sorte d'ornement sphérique très bizarre, les costumes des autres personnages ne diffèrent pas non plus essentiellement des costumes assyriens déjà connus.

Le monticule de Bavian, situé au nord-est de Khorsabad, présente, comme Maltaï, un grand nombre de ces bas-reliefs taillés dans le roc. Ces sculptures, qui ont été reproduites par la photographie, paraissent, à l'exception d'un petit nombre, fort dégradées par le temps. Elles sont évidemment l'ouvrage d'artistes assyriens, et représentent des personnages de dimensions colossales qui ont aussi de l'analogie avec les figures des bas-reliefs de Khorsabad. Au-dessus de ces sculptures et tout à fait au sommet du roc, une suite d'images des rois assyriens de grandeur naturelle et cette fois semblables de tout point aux figures de Khorsabad sont entaillées dans neuf grands compartimens. Quatre de ces sculptures, placées hors de la portée des destructeurs, sont dans un parfait état de conservation. Comme complément de ces intéressantes découvertes, on a reconnu, dans le ruisseau qui coule au pied de la montagne, un énorme bloc qui s'est détaché des flancs du rocher, et qui, d'une hauteur de plus de quatre-vingts mètres, a glissé dans la rivière; ce bloc est terminé à chacune de ses extrémités par une sorte de taureau ailé analogue aux taureaux de Khorsabad, mais dont la coiffure ressemble à celle des figures de Maltaï. Plusieurs personnages, sculptés dans ce même bloc, qui n'a pas moins de neuf mètres de hauteur sur six mètres de longueur, accompagnent ces taureaux. Ces sculptures, entaillées dans les flancs mêmes des montagnes, et d'un aspect si grandiose, sont par-

ticulières à ces peuples primitifs; depuis elles ont été imitées par les Perses et les Parthes, qui se sont inspirés des modèles assyriens (1).

A l'ouest et au nord-est de Khorsabad, on signale encore les monticules de Tell-Eddeheb (*le mont de l'or*), où une vaste chambre a été découverte il y a quelques années; Ba-kofa, vaste éminence occupée en partie par le cimetière d'un village chrétien, où on a rencontré de nombreux fragmens de jarres; Tell-es-kof, tertre élevé où quelques coups de pioche ont suffi pour mettre à jour des jarres et plusieurs vases en terre, qui, à en juger par les reproductions photographiques, paraissent dans un bel état de conservation; Djigân, dont l'existence a été révélée au consul de France par Aouchi, le chef de ses ouvriers. Ce monticule présente un vaste demi-cercle de cinq cents mètres de longueur sur deux cent vingt mètres de profondeur, dont le Tigre formerait la corde, c'est-à-dire deux fois la superficie du palais de Khorsabad. Sa position au confluent du Tigre, qui baigne une de ses faces, et d'une petite rivière qui contourne les deux autres, paraît avoir vivement frappé notre missionnaire, comme l'emplacement le plus convenable pour un palais. Les ouvriers y ont rencontré quantité de grosses pierres disposées en forme de murailles, mais sans inscriptions ni sculptures, une coupe en terre de forme grecque, quelques fragmens de poteries, et une sculpture fort dégradée représentant un mouton.

Nabi-Younès, le tombeau du prophète Jonas, est un vaste monticule situé sur la rive gauche du Tigre, à égale distance de la ville de Mossoul et du monticule de Kouyoundjeck, dont il n'est séparé que par un petit ruisseau. Un beau village, couronné par la mosquée du prophète Jonas, couvre le sommet de cette éminence, jusqu'à ce jour restée inexplorée. Différens indices y annonçaient la présence de ruines assyriennes, et on l'avait signalée à l'attention des explorateurs français; mais d'insurmontables difficultés avaient entravé l'exécution de cette partie de leurs instructions. La valeur des maisons qu'il eût fallu acquérir, l'inviolabilité de la mosquée et de tout le terrain qui en dépend à titre de *vak*, s'opposaient à toute exploitation immédiate. M. Place avait néanmoins entretenu directement, ou par l'entremise du chancelier du consulat, des relations amicales avec le *kiaïa-bey*, chef du village, et les principaux habitans; il leur avait fait à diverses reprises de ces cadeaux auxquels les Orientaux paraissent surtout sensibles. On n'attendait qu'une occasion favorable pour commencer les travaux, lorsque, vers le milieu du mois d'octobre 1852, on apprit qu'un habitant du village, en creusant un *serdab* dans sa maison, avait découvert un taureau. M. Place se trans-

(1) Un homme intelligent que M. Place avait envoyé à la découverte lui a signalé différentes localités où l'on rencontre des bas-reliefs analogues à ceux de Maltaï et de Bavian; notre consul se propose de les étudier et de les décrire.

porta sur-le-champ dans le *serdab*, et fit acte de prise de possession au nom de la France; mais le prix singulier que les Européens attachent aux objets découverts dans les fouilles paraît, à la longue, avoir éveillé la cupidité des Orientaux, car, au moment où M. Place installait ses ouvriers dans le *serdab*, le propriétaire du terrain exigea qu'il fût fait préalablement remise d'une somme de 8,000 piastres du grand seigneur. M. Place, ne se croyant pas suffisamment autorisé pour faire une pareille avance, dut suspendre ses travaux. Cette hésitation donna lieu à un singulier incident. Le pacha, saisi tout à coup de velléités archéologiques fort rares chez un Turc, détacha une brigade d'ouvriers pour continuer la fouille commencée. On ignore jusqu'à ce jour quel a été le résultat de ces travaux; toujours est-il que voilà le premier exemple de pareille concurrence faite par les autorités locales aux Anglais et aux Français. M. Place ne désespérait pourtant pas d'être réintégré tôt ou tard, par le pacha lui-même, dans les tranchées du Nabi-Younès.

Tels sont les résultats de ce qu'on pourrait appeler la première exploration de M. Place. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en a reconnu hautement l'importance, et a déclaré à l'unanimité que l'actif et intelligent consul avait bien mérité de la science. La saison des pluies, comme nous l'avons pu voir, n'avait pas ralenti son zèle, et, bien que ses ressources fussent épuisées, il se proposait de continuer ses recherches à ses frais, lorsque la maladie est venue l'arrêter. Les grandes chaleurs de l'été, frappant sur un sol détrempé par des pluies diluviennes, avaient fait de Khorsabad un séjour vraiment empesté. M. Place et son compagnon, M. Tranchand, luttèrent pendant plusieurs jours contre le climat et la maladie; mais bientôt il fallut céder : chaque jour, la chaleur augmentait d'intensité. Le thermomètre se maintenait à l'ombre entre 45 et 51 degrés; au soleil, l'élévation de la température n'était plus appréciable. L'esprit-de-vin ou le mercure ne tardaient pas à atteindre le sommet des tubes, dont l'un marquait 63 et l'autre 65 degrés, et les faisaient éclater. M. Tranchand, gravement malade, fut transporté à Mossoul par les soins de M. Place. Ce dernier, atteint lui-même de la dyssenterie, fut contraint de se retirer dans les montagnes du Kurdistan, où il ne recouvra ses forces qu'après un séjour de quelques semaines.

L'explorateur de Ninive, à peine rétabli, aurait voulu reprendre ses travaux, et mettre à profit les mois d'automne; mais les affaires du consulat et l'épuisement du crédit qui lui avait été alloué l'obligèrent à ajourner pour le moment toute opération importante. Ses ressources personnelles ne lui permettaient en effet que d'entretenir un petit nombre d'ouvriers qu'il transportait successivement sur plusieurs points, afin surtout de prouver que les travaux n'étaient pas abandonnés. Cependant, vers le milieu de novembre, ayant été in-

formé de la prochaine arrivée de la mission anglaise, qui, à l'aide de puissans moyens mis à sa disposition, devait simultanément occuper un grand nombre de localités, M. Place se hâta de prendre possession d'un certain nombre de points intéressans qu'il n'avait pu encore reconnaître, tels que Solomié ou Resen et Kalaah-Shergat. Dans le courant du mois de décembre dernier, il fouillait le tertre d'Arbil ou Arbelles, qui domine la plaine que la victoire d'Alexandre a rendue fameuse. Dans les premiers jours du mois de janvier 1853, M. Place était de retour au monticule de Khorsabad, dont il ne voulait laisser aucun point inexploré.

Voulant se rendre compte de ce qui pouvait exister en arrière de la double rangée de colonnes et de terrasses dont nous avons parlé, le consul de France a ouvert sur ce point une longue tranchée qui lui a bientôt permis de reconnaître l'existence d'un mur de cinq pieds de haut sur vingt et un pieds de long, entièrement revêtu de briques peintes et émaillées, d'une belle conservation. Cette espèce de mosaïque représente différens sujets où figurent des hommes, des animaux et des plantes. C'est la première peinture assyrienne trouvée jusqu'à ce jour. Cette découverte est d'autant plus précieuse, qu'elle résout un problème archéologique sur lequel de récentes et heureuses recherches que M. Fulgence Fresnel a faites sur l'emplacement de Babylone avaient jeté une première lumière. Ctésias, médecin grec d'un des souverains Achéménides, dans la description qu'il nous a laissée du palais-citadelle de Babylone, parle de bas-reliefs en briques peintes qui ornaient les murailles de cet édifice. Ces peintures en émail représentaient des sujets de chasse qu'il décrit, et que, d'après lui, Diodore a également signalés. M. Fulgence Fresnel, en fouillant les décombres du *kasr*, cette partie du palais de Nabuchodonosor dont les débris forment une espèce de colline qui domine l'ensemble des ruines de la ville, avait rencontré une grande quantité de briques émaillées dont les fragmens paraissent appartenir aux peintures décrites par Ctésias. On y voit, en effet, des pieds de bêtes fauves, des queues et pattes de chiens, des dents de lions ou de panthères, et jusqu'à deux yeux, l'un bleu, l'autre noir, que M. Fresnel croit être ceux du roi et de la reine, représentés, selon Diodore, le roi perçant un lion, la reine lançant un javelot sur une panthère. Les peintures en émail trouvées par M. Place offrent une grande analogie avec les peintures babyloniennes, et nous font parfaitement comprendre l'application que les Assyriens faisaient de cet art à l'ornementation de leurs édifices. Cette découverte nous prouve une fois de plus qu'aux origines de l'art, l'emploi de la peinture, comme celui de la sculpture, était purement décoratif. Ce n'est que plus tard, et chez les peuples de seconde civilisation, que

la peinture se détache des murailles, et se renferme dans des cadres plus étroits, qui peuvent être déplacés.

La découverte des peintures en émail a ouvert une veine heureuse dans les fouilles de Ninive. En effet, à l'une des extrémités de ce mur couvert de briques peintes, on a trouvé une statue admirablement conservée et qui représente un personnage tenant une bouteille entre ses mains. Cette statue, la première que l'on ait encore rencontrée dans les fouilles assyriennes, a quatre pieds et demi de hauteur; elle est du même marbre gypseux que les bas-reliefs des salles. Comme le mur en briques émaillées appartient à un couloir qui paraît conduire à une vaste salle, M. Place espère rencontrer à l'autre extrémité de ce couloir le *pendant* de cette statue. Dès à présent il y a lieu d'espérer qu'on nous restituera dans son ensemble et dans chacun de ses détails le monument de Khorsabad, regardé à juste titre comme le vrai type du palais assyrien. Ce seul résultat des travaux de l'exploration française depuis 1852 aurait déjà une véritable importance; mais les découvertes, comme nous l'avons vu, ne se sont pas limitées à l'enceinte de ce palais, et les recherches ont porté sur un grand nombre de localités dont l'étude plus complète ne peut manquer de combler bien des lacunes au double point de vue de l'histoire et de l'art.

Quoi qu'il en soit, grâce à M. Layard d'une part et de l'autre à MM. Botta et Place, la parfaite connaissance de deux époques, sinon extrêmes, du moins fort éloignées, est aujourd'hui acquise à la science. Le palais de Nimroud, si soigneusement exploré par M. Layard, date en effet de la première année du règne d'Adala, c'est-à-dire de l'an 1200 avant Jésus-Christ, et a par conséquent été construit il y a trente siècles, tandis que le palais de Khorsabad n'était pas encore complétement achevé en l'an 667, dernière année du règne de Sargon, l'avant-dernier roi d'Assyrie, c'est-à-dire 533 ans plus tard. On peut dès à présent comparer les monumens de l'art assyrien à près de six siècles d'intervalle. S'ils ne présentent pas de différences essentielles, nous reconnaîtrons toutefois que cette comparaison est tout à l'avantage des monumens de Nimroud, dont la date est la plus ancienne, et qui offrent un degré d'achèvement et une délicatesse d'exécution qu'on ne rencontre pas toujours dans les sculptures du palais de Khorsabad. L'art assyrien, qui brillait d'un si vif éclat il y a trente siècles, avait dû traverser déjà une longue suite d'années. Espérons que l'exploration que M. Place se propose de faire des monticules encore vierges nous donnera de nouvelles et précieuses lumières sur ces premières époques et sur les origines d'un art qui pour nous est tout nouveau, bien qu'il date de quatre mille ans.

F. Mercey.

PATMAKHANDA

SCÈNES DE VOYAGE DANS L'INDE.

Leben und Charakterbilder aus Indien und Persien, von Erich von Schönberg; 2 vol., Leipzig, 1852.

On a tant écrit de nos jours en Europe sur toutes sortes de sujets, qu'on ne sait plus sous quel titre présenter au public un ouvrage nouveau. S'il s'agit d'un voyage, d'une excursion rapide ou d'un long séjour en pays lointain, la difficulté devient plus grande encore. Les Anglais ont fait tant de *tours* d'un pôle à l'autre, et le plus souvent ils en ont raconté les détails avec si peu de façons, qu'on est peu tenté de les suivre dans leurs courses au clocher. En France, qui oserait écrire désormais des *souvenirs* ou des *impressions* de voyage? De l'autre côté du Rhin, un poète supérieur s'est emparé du titre heureux et simple de *tableaux de voyage*, — *Reisebilder*, et personne après lui ne peut plus y prétendre : *king's own*, il est au roi! C'est pourquoi on ne saurait blâmer M. Erich von Schönberg, qui a vu l'Inde et la Perse, d'avoir imité les Orientaux en donnant à son livre ce nom symbolique, *Patmakhanda*. Si vous n'avez pas sous la main de dictionnaire sanscrit, — ce qui est probable, — il vous suffira de parcourir la préface pour apprendre tout de suite la signification de ce mot. L'auteur a eu l'excellente idée de l'expliquer aux nombreux lecteurs qui ne l'auraient jamais deviné. « Ce titre de *Patmakhanda*, dit-il, que j'ai choisi pour ces pages, je l'ai emprunté à la langue de l'Inde si riche en images; il signifie un *lieu où le lotus abonde*, et je ne crois pas avoir mérité le reproche de présomption, si j'ai présenté ces pages sous l'emblème d'un lieu où se trouve abondamment cette fleur tant célébrée par les Indiens!... »

Oui, le lotus est le symbole de l'Inde, particulièrement de l'Inde ancienne, avant la conquête musulmane, avant l'occupation anglaise surtout. Cependant ce ne sont pas les souvenirs de l'antiquité que cherche le voyageur allemand. Sans s'arrêter aux traditions des siècles passés, il raconte ce qu'il a éprouvé, ce qu'il a vu. Dans nos universités, s'est-il dit, il y a beaucoup de savans qui étudient l'Inde dans ses livres et se chargent d'en expliquer au monde des érudits les mystérieux symboles. Pourquoi le public du nord de l'Europe n'accueillerait-il pas avec faveur ces feuillets d'album dessinés d'après nature, sur lesquels sont inscrits les noms de tant de cités célèbres? Et le voyageur a cousu ses notes, ses réflexions, sans ordre, sans prétention apparente. Il affecte même d'aller d'un lieu, d'un sujet à un autre, à la manière de l'abeille qui voltige au hasard sur les fleurs d'une prairie, et finit cependant par les visiter toutes. Il est résulté de là un livre attachant, qui ne ressemble nullement à un itinéraire, et qu'on lit avec un grand plaisir, tout en regrettant peut-être que l'auteur se soit trop tenu en garde contre les élans de l'imagination et de l'enthousiasme.

Certes, l'auteur de *Patmakhanda* n'appartient pas à cette classe de voyageurs qui, à force d'avoir cherché à connaître d'avance, par les livres, les pays vers lesquels ils marchent, rêvent des régions imaginaires. Quand la réalité s'offre à eux, quand se présente enfin la rive désirée, ils s'affligent de ne pas trouver réunies, comme en un cadre, toutes les merveilles dont leur imagination est remplie. Des montagnes qui ressemblent à d'autres montagnes, des hommes peu différens par la couleur de leur peau et la forme de leurs vêtemens de ceux qu'on rencontre ailleurs, des arbres plus ou moins touffus et élevés, et sous leurs branches des oiseaux qui gazouillent comme partout, — est-ce là ce qu'on attendait? Cependant peu à peu s'efface de l'esprit l'image fantastique, les nuances que l'on n'avait pas saisies d'abord se détachent sur l'ensemble du tableau, et l'on ne tarde pas à reconnaître quelle infinie variété Dieu a su répandre sur des mondes semblables en apparence. D'ailleurs, l'aspect général des lieux n'eût-il rien d'extraordinaire à première vue, il suffit que l'homme porte l'empreinte d'une civilisation particulière pour que l'attention soit éveillée, pour que l'inattendu se révèle : c'est le visage humain qui donne à un pays sa physionomie véritable. Que sera-ce donc si l'on aborde une contrée comme l'Inde, où tout est étrange, extraordinaire, où tout parle aux yeux et à l'esprit, terre merveilleuse, vers laquelle le poète, le peintre et l'érudit sont également attirés! L'auteur de *Patmakhanda* a pensé que les souvenirs d'un pareil voyage ne perdraient rien à être présentés dans leur pittoresque désordre, et on nous permettra, en nous aidant de ses récits, en y ajoutant quelquefois, de faire un peu comme lui. Les races, les

religions, les coutumes locales, les contrastes de l'Inde et des pays voisins, ce sont là de curieux sujets qu'il y a quelque charme peut-être à traiter dans le pêle-mêle où ils s'offrent d'ordinaire au voyageur européen.

Vous touchez la rive; un palanquin vous attend, et un interprète empressé vous invite à y prendre place. Voilà l'Inde moderne, telle que l'ont faite l'occupation anglaise et les grands *steamers* qui sillonnent incessamment les mers. Sur cette terre où tout vous surprend, vous n'étonnez personne. — Tandis que vous êtes bercé dans cette litière comme un patricien de l'ancienne Rome, un mendiant, qui vous étourdit de ses plaintes, demande l'aumône au nom d'Allah! Vous avez reconnu l'Inde du moyen âge, l'Inde des Mogols, que l'islamisme a couverte comme un flot immense et terrible. — Les porteurs de palanquin se jettent brusquement de côté; ils se rangent par respect pour un taureau aux cornes dorées à qui de vieux brahmanes offrent de l'herbe fraîche, et dont les jeunes filles caressent le dos bossu. Ce taureau, c'est l'emblème du sivaïsme; vous avez retrouvé l'Inde antique, celle dont la langue et les mythes se perdent dans la nuit des temps. Trois époques, trois civilisations, trois croyances sont aux prises sur ce sol mystérieux. Au-dessus de cette foule bigarrée, qu'agitent tant de pensées diverses, s'élèvent les clochers, les minarets et les pagodes. La flèche du temple chrétien pointe au milieu des airs, et va droit au ciel; au bruit de la cloche qui résonne, douce et vibrante, vous songez avec émotion à l'éternelle jeunesse du christianisme, qui étend chaque jour ses pacifiques conquêtes. Du haut des balcons suspendus autour des minarets, le muezzin aveugle invite à la prière les musulmans fatalistes, écho lointain et affaibli de l'appel du prophète aux peuples de l'Arabie. Sous les portiques des pagodes, autour des étangs sacrés, s'ébattent et courent des animaux privilégiés, oiseaux et quadrupèdes, que les Hindous révèrent comme des images de leurs dieux, et sur le seuil de ces temples voués à l'idolâtrie la conque dans laquelle souffle le brahmane, en se gonflant les joues comme un triton, vous fait rêver à la Grèce antique et païenne.

Dans l'Inde, comme dans l'empire ottoman, comme dans la Perse, pays immenses, combien de peuples divers qui se ressemblent de loin par la coupe de leurs vêtemens amples et flottans! En y regardant de près, on reconnaît pourtant que la fantaisie et le caractère propre de chacune de ces populations se trahit encore sous cette uniformité apparente. Elles se distinguent toutes par la forme particulière de leurs turbans. Rouler autour d'une tête humaine cette pièce d'indienne grossière ou de fine mousseline, c'est un art qui exige de l'habileté et même du goût. Les gens de la côte de Coromandel, moins raffinés que les habitans de l'Hindoustan, aplatissent le turban sur

leurs tempes; les Bengalis, plus efféminés, plus délicats aussi de formes et de manières, le portent assez ample et roulé par bandes égales. Au pays d'Aoude, qui fut l'un des premiers centres de civilisation de l'Inde ancienne, la coiffure, plus large, se replie gracieusement au sommet. Le turban des Sicks, race guerrière et fière, s'allonge en pointe et affecte la forme du bonnet phrygien ou plutôt celle du casque antique; celui des Radjpouts, peuple chevaleresque chez qui se conservent les traditions féodales, se relève en bourrelet, comme une couronne. Les belliqueux Mahrattes, dont les déprédations s'étendirent jadis sur les riches territoires situés au nord et à l'est de leur pays, aiment à orner leurs têtes brunes d'étoffes aux couleurs brillantes; ils portent parfois des pièces de mousseline transparente brochée d'or. Quant aux musulmans, ils ont adopté le turban des Mogols; ils le roulent sur leur front, de bas en haut, en spirales régulières qui se touchent par le bord sans se recouvrir. Un autre signe vous apprendra encore si l'Hindou qui passe près de vous est mahométan ou idolâtre. Celui-ci croise sa tunique sur le côté droit, afin de laisser flotter librement le cordon sacramentel suspendu sur l'épaule gauche; celui-là agrafe sa tunique du côté du cœur. Fût-il nu, l'Hindou païen se trahira par quelque marque symbolique peinte sur son front, sur sa poitrine ou sur ses bras; il lui arrive aussi de délier et de secouer au grand air, même sous un soleil de feu, sa longue chevelure graissée d'huile de coco; le musulman, au contraire, cache toujours sa tête rasée sous les plis du turban, ou sous la calotte de cotonnade blanche.

Tous les métiers, toutes les professions qui se développent sous l'influence d'une civilisation avancée, sont représentés sur le sol de l'Inde. La division par castes de ce grand peuple tend même à les rendre héréditaires. Cependant les individus déclassés, qui ne sont ni tenanciers, ni marchands, ni artisans, ni cultivateurs, ni rois, ni portefaix, forment deux grandes catégories, — les *cipayes* et les *munschis*, — comme qui dirait les gens d'épée et les gens de plume. Les premiers portent des armes, le mousquet, la lance, la masse de fer; ils jouent le rôle de concierges aux portes d'un palais, ou celui de gardes d'honneur près de la personne d'un radja; les seconds ont pour attribut le pacifique *calamdan*, pareil à l'encrier que les Coptes d'Égypte passent dans les plis de leur ceinture. Le *munschi* est un homme précieux; avez-vous une lettre à écrire en beaux caractères persans, une lettre fort peu substantielle, comme on les fait en Orient, mais où doivent abonder les métaphores louangeuses et les souhaits empressés? la fine plume de roseau qui se meut sous les doigts agiles de l'indigène va les tracer comme par enchantement. — Voulez-vous apprendre la langue du pays? le visage du *munschi* s'illumine de joie; les lunettes au nez, le cahier

sous le bras, il s'approche en saluant de l'air doux et poli d'un savant besoigneux. Pieds nus, — il a laissé ses babouches à la porte, — le turban sur les yeux, il s'assied sur une chaise avec l'embarras d'un homme habitué à replier ses jambes sous lui, et la leçon commence. Ce n'est pas la science qui manque au *munschi* : il parle et écrit, tant bien que mal, trois ou quatre langues; mais, comme il les a toutes apprises de routine, y compris la sienne, il lui est excessivement difficile de les enseigner avec quelque méthode. Heureusement, la leçon dégénère en causerie; le maître, cédant sa place au disciple, se laisse interroger avec complaisance, et pour peu que les entrevues se prolongent pendant quelques mois, on en sait assez pour s'entendre avec des serviteurs... qui parlent l'anglais. En somme, le *munschi* vous apprendra bien des choses qui ne sont pas dans les livres; par exemple, il vous dira que le gouvernement de l'honorable compagnie des Indes plaît beaucoup aux *natifs*, sauf quatre points : le papier timbré, l'immixtion de l'état dans la partie du code qui regarde les femmes, la taxe qui pèse sur toutes sortes de terres et de terrains, et l'emploi de la langue persane dans toutes les cours de justice. L'Hindou, qui tient à l'argent, n'ignore pas que l'issue d'un procès est toujours douteuse, et il hésite à faire les frais d'une feuille de papier timbré du prix énorme de *un franc soixante centimes!* La justice des nababs coûtait-elle moins cher? Est-ce donc un mal aussi que la loi anglaise empêche un mari hindou de retenir par force la femme qui demande à se séparer de lui? La question des taxes n'est pas de celles qui se peuvent juger facilement en aucun pays, et quant à l'emploi d'une langue universelle dans les cours de justice, — que cette langue soit le persan ou l'hindoustani, — c'est une mesure qui a pour but de donner plus d'unité à ce vaste pays, composé d'éléments si divers. En se substituant au grand Mogol, la compagnie a entendu régner comme lui, — et plus que lui, — sur toute l'Inde; et comme l'islamisme avait pénétré partout, comme le persan était la langue des nababs, il devenait naturel que le gouvernement nouveau adoptât l'em loi de cet idiome d'une façon générale. Ce sont là des questions de détail; cependant il est facile de voir qu'elles touchent les *natifs* dans leurs préjugés et dans leurs intérêts. Peu importe à l'Hindou quel maître le gouverne, — *clitellas dùm portem meas!* — mais il redoute le fisc, qui prélève sa part sur les produits d'un travail pénible. Il tient à l'idiome de sa province, et se défie des lois qui peuvent restreindre l'omnipotence du maître de maison, le *pater familias* de la société indienne.

Le *munschi* remplit donc les fonctions de maître d'école et d'écrivain public, et aussi celle de secrétaire des princes musulmans, dont il partage lui-même la croyance. Il a pour pendant, au sein de la société idolâtre de l'Inde, le *pandit*. Celui-ci est brahmane; il a étudié

les livres saints, les légendes religieuses, les traités philosophiques. Auprès des radjas, il joue le rôle de directeur spirituel, laissant au *pourohita* (prêtre de la famille) celui de sacrificateur et d'officiant. Dans les grandes villes, il s'adonne à l'enseignement; c'est lui qui transmet de génération en génération la connaissance des doctrines védiques; c'est lui qui a tracé de sa main, avec sa plume de roseau, tant de précieux manuscrits sur feuilles de palmier, et fait arriver jusqu'à nous les monumens d'une littérature plus ancienne que celle de la Grèce. Le *pandit* est, à vrai dire, un lettré. Dans les bibliothèques fondées à Calcutta, à Madras, à Bombay, par les sociétés asiatiques, il s'emploie à revoir les textes, à les classer. Quand il s'agit d'imprimer un ouvrage sanscrit, les éditeurs trouvent en lui un correcteur consciencieux et habile. Voué à l'étude par état et par devoir, le *pandit* se contente d'un modique salaire. Quoique très fier de sa science, il ne cherche guère à se faire valoir, et trouve dans l'œuvre qu'il accomplit la plus grande récompense de son travail. Son orgueil est flatté de l'empressement que mettent les Européens à étudier les langues de son pays et les croyances dont il est lui-même le représentant. Il n'a pour les étrangers qui utilisent ses services ni haine ni affection, mais un dédain qu'il sait dissimuler à l'occasion. Le *pandit* est, avant tout, un brahmane qui tient aux priviléges de sa caste : pourvu qu'il exerce sur les esprits son influence, pourvu qu'on honore en lui le lettré et le théologien, il supporte sans murmure l'occupation étrangère.

On dirait d'ailleurs que les Hindous n'ont plus le sentiment de la nationalité. Leur civilisation étant toute fondée sur le principe théocratique, ils n'ont guère eu le culte de la patrie à la manière des Grecs et des Romains : ils lui ont substitué celui des localités consacrées par la tradition. La *terre sainte* s'étend pour eux depuis Ceylan, illustrée par les exploits de Râma, jusqu'aux pics de l'Himalaya, où se cachent les sources des grands fleuves qu'ils adorent. Dans cette immense étendue de pays, combien de lieux célébrés par les poètes, vers lesquels la foule s'achemine en pèlerinage! Ces familles qui voyagent lentement dans de petits chariots traînés par des bœufs, ces vieux brahmanes à barbe blanche qui marchent dans la poussière, une peau d'antilope sur le dos; ces cavaliers à la fine moustache qui trottent sur leurs jolis petits chevaux, le bouclier suspendu à l'épaule, le sabre à la ceinture; ces bandes de pauvres, chantant et criant à tue-tête, qui se traînent d'un village à l'autre sans autre bagage qu'une noix de coco dans laquelle ils recueillent le riz mendié aux portes; ces troupes de laboureurs et de petits marchands qui conduisent par la main ou placent à califourchon sur leur cou des enfans harassés, — tout cela s'en va se plonger avec enthousiasme dans les eaux de la Djamouna ou du Gange. Quel Hindou n'a rêvé d'aller, au moins

une fois dans sa vie, faire ses ablutions aux *ghats* de Bénarès? A l'heure où les pagodes entassées sur la rive cachent dans l'ombre leurs portiques séculaires, des milliers d'êtres humains de tout âge entrent avec délices dans ces eaux lustrales qui enlèvent toute trace de péché. Heureux celui qui, touchant au terme de son pèlerinage sur cette terre de douleurs, pourra l'achever sur les bords du fleuve saint, le visage barbouillé de ce limon fangeux qui fertilise les campagnes voisines! Une fois qu'il foule les quais de Bénarès, le pauvre a perdu le souvenir de ses misères, de ses chagrins, de ses soucis de chaque jour; il échappe à la terre, il n'est plus homme, et voilà toute une population qui puise à longs traits l'oubli de ses peines dans le courant d'un fleuve. Le pèlerin ne manque jamais d'emporter avec lui un peu de cette eau du Gange qui a baigné les *ghats* de la cité sainte. Il y a des princes qui en font venir chaque jour à grands frais, et cette naïve dévotion les place au-dessus de ces Lucullus des temps anciens ou modernes qui établissaient des relais sur les routes pour se procurer les fruits rares et les poissons recherchés.

C'est encore le sentiment religieux qui a fondé la *mélâ*, ou grande foire, de Hardwar. La fête n'a lieu que tous les douze ans, à l'époque où le soleil entre dans le signe du Bélier. A Hardwar, le Gange, sous la forme d'un gracieux et limpide torrent, coule rapidement au travers d'une vallée bornée de trois côtés par de hautes montagnes. La ville est bâtie à la base d'une de ces montagnes assez escarpées, sur un terrain en pente; elle est séparée seulement par un petit espace cultivé de la forêt immense qui l'encadre. De pieux Hindous y ont construit de longs escaliers qui descendent au fleuve; çà et là s'élèvent de petites tours, des pavillons décorés de peintures fantastiques. Le lieu où l'on doit se baigner est situé au pied d'un rocher qui s'avance dans les eaux. Quatre personnes seulement y peuvent entrer de front. Pour empêcher l'encombrement, des cipayes sont placés aux abords du passage, et ils veillent de leur mieux à ce que les pèlerins ne s'étouffent pas les uns les autres dans l'ardeur de leur zèle. Malgré ces précautions de police, il arriva en 1819 un de ces accidens mémorables qui laissent dans le cœur des peuples de terribles souvenirs. Des pèlerins impatiens de se plonger dans l'eau sainte s'étant rués avec impétuosité à l'entrée du passage, il en résulta une confusion effroyable. Cette masse d'hommes, de femmes et d'enfans pressés les uns contre les autres poussa une clameur immense, puis des cris déchirans, — et le flot humain s'affaissa sur lui-même, au milieu de gémissemens entrecoupés. Quatre cent trente personnes venaient de périr, y compris les cipayes, qui avaient fait de vains efforts pour prévenir la catastrophe, et loin de les plaindre, on envia le sort de ceux qui avaient rendu le dernier soupir en ac-

complissant un acte pieux. Les Hindous tiennent peu à la vie; ils espèrent renaître après leur mort dans une condition nouvelle, et d'autant plus élevée qu'ils auront acquis plus de mérites.

Qu'on se figure quatre-vingt à cent mille personnes, d'autres disent deux millions, arrivant à Hardwar de Dehli, de Lacknaw, du Bengale, de la côte de Coromandel, du Gouzerate, etc. Les marchands voyagent en caravanes, transportant leurs pacotilles sur le dos des bœufs, des buffles et des chevaux qu'ils mettent aussi en vente. Parmi les pèlerins, on compte les *gossaïns,* ascètes puissans à l'époque où les Mahrattes étendaient leur empire sur la contrée, et qui s'arrogeaient alors le droit de faire la police pendant la durée de la fête; les *baïraguïs,* autre classe de dévots personnages qui ont usurpé la meilleure place dans cette grande foire; les *djoguis,* ou pénitens voués à la méditation et aux austérités. Les gens de ces diverses sectes se distinguent par quelque signe particulier appliqué sur le front; il y en a qui, frottés de cendre de la tête aux pieds, ressemblent, comme le disait un voyageur chinois du VIIe siècle, « à des chats qui auraient dormi dans une cheminée. » Vue d'en haut, cette foule où s'agitent d'innombrables têtes nues, chauves, ornées de cheveux en tresses ou coiffées de turbans de toutes couleurs, drapées d'étoffes grossières ou des plus splendides tissus de l'Asie, ressemble assez bien à une prairie émaillée de mille fleurs, — les unes fraîchement épanouies, les autres déjà flétries par le soleil, — à travers lesquelles souffle la bise. La foire dure une quinzaine de jours; autour des dévots, qui ne prennent plus aucune part aux affaires de ce monde, les *banians* hindous, les trafiquans des provinces musulmanes, les Sicks, les Juifs, s'agitent et sacrifient à leur manière au dieu des richesses. Le groupe des dévots est pourtant ce qui constitue la fête; ils sont là comme l'âme qui proteste par ses aspirations vers la Divinité contre le mouvement et le tumulte des sens.

On reconnaît, à l'animation des foires et des lieux de pèlerinage, que le peuple hindou continue de vivre de la vie qui lui est propre et naturelle. Porté à travers les âges par la tradition religieuse, qui le soutient au-dessus de la terre, il suit aveuglément et sous l'empire d'une routine invétérée les us et coutumes des temps anciens. Il coule à travers les siècles comme s'épanchent à travers un continent tout entier les grands fleuves, objets de sa vénération. Mais les chefs de ce peuple, que deviennent-ils? Quelle puissance les manifeste aux yeux de la foule? Ils vivent, eux aussi, comme vivaient leurs pères, et, à vrai dire cependant, ils n'existent plus. Je ne sais rien de plus triste que ces radjas, ces nababs, à qui l'on a lié les bras et devant qui on s'incline en disant : *Ave, rex!* La couronne que portent l'empereur de Dehli et tant d'autres souverains ne sont point de

celles qui empêchent de dormir. L'ennui habite leurs palais splendides; on voit des radjas richement dotés qui vivent comme des avares et se privent du nécessaire. D'autres s'entretiennent avec leurs astrologues de l'influence des astres sur la destinée des mortels. Il en est qui prennent un grand plaisir à voir danser les marionnettes, les automates que l'Europe leur expédie, et dans lesquels ils n'ont pas l'esprit de se reconnaître. Quelques-uns coulent des jours assez heureux dans leurs petites cours ou à Benarès, partagés entre la lecture et les pratiques pieuses. Ils sont comme les images d'un passé qu'on oublie, comme les cimes dorées des édifices que le soleil fait étinceler et qui brillent dans l'air d'un éclat emprunté. Le dernier de ces souverains qui joua dans l'Inde un rôle marquant, ce fut le vieux Rundjet-Singh, que Jacquemont a fait connaître à l'Europe mieux que le rusé monarque ne l'espérait sans doute. Quelle imprudence aussi de la part d'un personnage si madré que d'avoir posé devant un si impitoyable railleur, devant un voyageur si spirituel et si mordant! Tous les vices de l'Orient s'étaient incarnés en Rundjet-Singh, et, sans avoir une seule vertu, rien qu'avec de l'audace et de la persévérance, il fonda la puissance éphémère qui s'est écroulée après lui. On a recueilli sur le *mahâradja* des Sicks bien des anecdotes; qu'on nous permette d'en citer une que nous trouvons dans le *Patmakhanda*. Elle a cela de particulier qu'elle est à l'avantage du vieux *lion*. Du temps où il faisait la guerre aux Afghans, Rundjet-Singh avait entrepris le siége d'une petite place aux environs d'Attock, et il allait, en compagnie de deux *sirdars* (généraux), rejoindre ses troupes. Les trois guerriers s'endormirent un soir sur les bords de l'Indus; le fleuve ayant grossi pendant la nuit, leur couche devenait humide. Sans plus de façons, Rundjet se coucha sur le corps de ses compagnons, qui supportèrent patiemment la plaisanterie : le futur roi était de ces gens contre qui on n'ose se fâcher. Au matin, voilà les trois amis qui se remettent en marche; les Afghans étaient dans le voisinage, la faim se faisait sentir; comment se procurer de la nourriture? On tient conseil; les deux *sirdars* vont à tour de rôle chercher des vivres jusque dans les hameaux occupés par l'ennemi, et ils échappent tous les trois aux tortures de la faim. Cependant l'un des *sirdars* rencontre une femme qui allait vendre du pain aux travailleurs du camp : « Rundjet est ici près, lui dit-il; il n'a rien à manger, viens le trouver! » La femme obéit de bon cœur; elle va présenter le pain au prince sick, et celui-ci l'accueille avec joie en disant : « Demain la place sera en mon pouvoir, et tu te trouveras bien de m'avoir obligé! » Le soir même, Rundjet a rejoint son armée; le lendemain matin, la place était enlevée; il la donna en apanage, avec un autre village, à la femme qui lui avait apporté du pain et à sa famille. Plus tard, quand il fut mahâradja, Rundjet-Singh s'in-

forma de ses protégés avec beaucoup d'intérêt, et ceux-ci sont encore aujourd'hui les maîtres des petits états qui ne leur ont coûté qu'un morceau de pain. De ce qu'avait fondé Rundjet-Singh au prix de tant de crimes et de violences, cette dotation faite dans un accès de générosité es peut-être tout ce qui reste.

Ces monarques sans autorité ont autour d'eux une cour nombreuse, des vizirs, des escortes, en un mot tout l'appareil de la grandeur. Autour de leurs palais sont parqués des éléphans qui leur rappellent des siècles d'indépendance et de gloire. Dans les temps héroïques célébrés par les poètes, la capitale des Mogols se nommait *Hastinapoura,* la ville des éléphans. Le barde Tchand, qui chanta les exploits du dernier roi de l'Inde, appelle son maître du titre glorieux de *roi des éléphans.* Ce majestueux quadrupède est en effet le symbole de la puissance dans l'Inde; quelques princes ont porté son effigie sur leurs bannières; dans les temples bouddhiques, son image sculptée figura magnifiquement sous les voûtes des portiques; cependant sa vraie patrie est l'Inde méridionale, Ceylan, les marais de la presqu'île et les terres basses qui s'étendent entre le Gange et l'Irawatti. Chez les Radjpoutes, qui sont de l'ancienne race des *ariens* et qui ont su se maintenir héroïquement dans leur pays de sables et de montagnes, on trouve surtout le chameau bactrien, bête de somme patiente et sobre, et le chameau de course, le dromadaire aux jambes grêles. Le cheval appartient plus particulièrement aux Mogols, aux Afghans, aux tribus moins sédentaires qui ont guerroyé en tous sens dans le nord de l'Inde et dans l'Asie centrale. Le *padichah* musulman qui enleva Dehli au roi Prithiviradja est appelé *roi des chevaux* par le même poète Tchand. Le cheval, si fier et si courageux, est en effet l'auxiliaire des nations conquérantes; il pénètre partout, il emporte le guerrier au-devant des combats; la Providence ne l'a point fait naître dans le voisinage de l'éléphant, qui l'épouvante par sa masse sombre et disgracieuse, comme le chameau lui déplaît par sa difformité. A la longue, l'homme a fini par acclimater hors de leur pays et par faire vivre ensemble ces trois espèces d'animaux, qui correspondent à trois régions différentes et à trois rameaux de la famille humaine. C'est la présence simultanée de l'éléphant, du chameau et du cheval qui donne aux cortéges des princes de l'Inde et aux colonnes expéditionnaires de la compagnie cet aspect étrange, pittoresque et grandiose où se reflète avec éclat la pompe asiatique. En voyant défiler ces armées pacifiques ou conquérantes, et se mouvoir à grand bruit dans les tourbillons de poussière ces animaux d'allure diverse entourés d'une masse de soldats de toutes couleurs et de toutes armes, on se rappelle tout ce qu'il y a eu dans le passé de grand et de terrible : la retraite de Sardanapale à Ninive, la rencontre d'Alexandre et de Porus, les batailles livrées par Pyrrhus aux

Romains, les marches de Gengis-Khan dans la Haute-Asie. Sur sa bosse arrondie, le chameau porte le pierrier de campagne; à l'éléphant est réservée la tâche d'attaquer et d'enlever les palissades de pieux, de fouler aux pieds les fantassins serrés en phalanges comme les bambous de la forêt. Quand il s'agit d'affronter le tigre, c'est encore à l'éléphant de jouer le premier rôle; au-dessus des hautes herbes, son dos noir s'élève comme une tour; il s'avance balançant dans l'air le pavillon léger dans lequel sont embusqués les chasseurs. La voix aigre et tremblante du cornac anime la puissante bête, qui relève sa trompe pour la soustraire aux griffes terribles de son ennemi, et répond au rugissement de celui-ci par un cri rauque et lugubre. La terre s'ébranle sous les pas de l'éléphant, contre lequel le tigre s'élance comme à l'assaut. Les deux plus redoutables bêtes de la création sont aux prises, et l'homme s'exalte à ce spectacle sanglant qu'il a provoqué.

Les Hindous ont toujours eu la passion de la chasse; dans leurs légendes, il est souvent question de rois qui, cédant au plaisir de courir la forêt, oublient le soin des affaires. Les vignettes dessinées dans le pays représentent quelquefois les princes avec un gerfaut sur le poing; la chasse à vol a été pratiquée dès les temps anciens par les Tartares, et l'usage en fut sans doute introduit dans l'Inde par les Mogols de la Perse; aujourd'hui même, on voit encore vendre, dans les rues de Calcutta, d'Agra et de Dehli, des gerfauts chaperonnés. Ce n'était pas assez d'avoir fait servir les oiseaux de proie à leurs plaisirs, les *radjas* ont trouvé le moyen d'utiliser dans le même sens les quadrupèdes carnassiers. On a dressé pour la chasse, dans plusieurs contrées de l'Inde, le guépard (1), gracieux animal de la famille des félins. Le guépard est dompté, mais aussi peu apprivoisé que le sont les oiseaux de fauconnerie; il travaille pour lui-même, et non pour son maître, qu'il n'aime pas. On le mène en campagne enfermé dans une cage que l'on attache sur un chariot à bœufs; il a les yeux bandés. Arrivés sur le lieu où ils espèrent trouver le gibier, les chasseurs commencent à galoper en cercle, de manière à ramener les gazelles vers le point central, qui est le chariot du guépard. Quand on suppose que les gazelles sont assez rapprochées de la bête, on délie celle-ci, on lui rend l'usage de ses yeux, et on ouvre la cage. Le guépard s'est vite orienté; il a flairé les timides animaux ramenés autour de lui; cauteleux et agile, il saute doucement à bas du chariot et se faufile, en s'allongeant à la manière du chat, derrière un monticule, dans un buisson, sans être aperçu de la bête qu'il guette. Dès que la gazelle passe à sa portée, il s'élance et l'atteint d'un bond; alors survient le gardien, qui cherche à lui faire

(1) *Felis jubata;* — dans la langue de l'Inde, on le nomme *tchitâ.*

lâcher prise. Le guépard refuse d'abord d'abandonner sa proie; il faut que le gardien enfonce un couteau dans le cou de la gazelle et humecte de sang chaud la gueule de l'animal carnassier; celui-ci, avide de lécher le sang qui se colle à ses lèvres, desserre les dents, et le gibier qu'il a pris passe aux mains du chasseur. Le guépard a encore cela de commun avec le faucon, qu'il ne poursuit point sa proie, s'il l'a manquée du premier coup; honteux de sa maladresse, il s'irrite, s'éloigne de son maître et le boude jusqu'à ce que celui-ci lui ait offert l'occasion de prendre sa revanche. Cette chasse au guépard se pratique dans les provinces du midi et de l'ouest de l'Inde, particulièrement dans le Radjasthan. Il ne paraît pas que le chien ait joué chez les Hindous ce rôle d'ami et de compagnon de l'homme que lui ont attribué les peuples de l'Occident; cela tenait sans doute aux préjugés des anciens ariens contre les animaux regardés comme impurs. Homère a fait du chien un être presque doué de raison; Xénophon, dans ses écrits sur la chasse, a parlé des meutes et de l'éducation des limiers en si beaux termes, qu'il semble avoir voulu plaire à Diane chasseresse. Les poèmes de l'Inde nous font deviner que le hideux chacal, — chien sauvage, — a contribué à jeter de la défaveur sur le chien domestique.

Au versant de l'Himalaya, par-delà le Kachemire, on rencontre le daim qui donne le musc, et aussi des ours de diverses espèces. Le moins connu en Europe est noir, grand comme celui de l'Amérique du Nord, et marqué d'une tache blanche au-dessous du col; c'est un animal redoutable et qu'on n'attaque pas sans précaution. Et cependant de quoi se nourrit cette terrible bête dont les grognemens ébranlent les échos des montagnes? De sauterelles... et probablement d'autre chose aussi. Toujours est-il qu'on rencontre dans la région des neiges la grosse sauterelle noire des plaines de la Perse et de l'Afrique. Est-ce avec le secours de ses propres forces qu'elle atteint les sommets des monts? y est-elle portée par les vents? C'est une question difficile à résoudre. A cette hauteur, ses ailes lui refusent service, elle reste inanimée sur la neige jusqu'à ce que le soleil lui rende la vie et le mouvement; puis, le soir, elle perd de nouveau ses forces, et c'est dans ces instans de léthargie qu'elle devient la proie de l'ours. N'admirez-vous pas la prévoyante nature qui enlève du fond des plaines de si frêles insectes pour les jeter sous la dent des gros quadrupèdes réfugiés dans les neiges, ou plutôt ne sentez-vous pas la naïve crédulité de ces peuples amis du merveilleux et si occupés d'expliquer à leur manière les phénomènes de la nature? Les gens de ce pays n'ont contre l'ours aucune animosité; ils ne vont point volontiers le troubler dans sa solitude. Lorsque la chasse est ordonnée, ils se mettent en campagne, comme des recrues forcées de partir pour la guerre. Les traqueurs, au nombre d'une quaran-

taine, s'avancent en bon ordre et avec d'autant plus d'empressement que le chef les suit de près, un fouet à la main. Ce fouet est un vrai *knout* à plusieurs branches et armé de nœuds. On conçoit très bien qu'une pareille chasse, où les hommes sont menés comme des chiens, n'offrait pas de charme au voyageur allemand, pour qui on l'avait organisée : décidé à arracher le knout des mains du *piqueur* par un moyen adroit, il le lui acheta; mais il restait à celui-ci un bâton, moins facile à manier peut-être, et qui pourtant devait frapper trop souvent encore sur les épaules nues qu'il menaçait. Dans ces lointaines régions que borde l'Himalaya se cachent encore l'oppression et la barbarie, contre lesquelles le gouvernement anglais a constamment lutté. Il n'y a pas longtemps qu'on y faisait le trafic des esclaves. Des gens armés pénétraient dans le district de Kumaon (à l'extrême nord de l'Hindoustan) pour enlever les enfans et surtout les jeunes filles, dont on vante la beauté et la blancheur de peau. Les brahmanes nombreux et puissans qui desservent les pagodes et pratiquent l'astrologie au milieu des montagnes ont vendu souvent au prix de 12 et 1,500 francs les danseuses qu'ils avaient consacrées au service du temple.

La partie de chasse à laquelle assista l'auteur du *Patmakhanda* se passait dans le district de Kaverbarra, sur les confins du petit Thibet. Que l'on monte encore un peu, et l'on promène ses regards stupéfaits sur les plus hautes montagnes du globe. Entre deux pics couverts de glaces éternelles s'ouvrent de profondes vallées; quand le soleil les éclaire, on voit ses rayons qui se reflètent sur les eaux d'un lac solitaire, ou qui glissent à travers des forêts pleines d'ombre. La voix des torrens se confond avec le mugissement de la brise qui gémit dans les sapins. Là où finit la végétation, commence la neige, blanche et froide, qui s'accroche et s'agglomère partout, dans les anfractuosités des rochers, dans les hautes vallées, étendant sur l'immensité des pics entassés pêle-mêle, déchirés par des cataclysmes anciens, son manteau étincelant, si beau et si triste à contempler. C'est là que, selon les légendes anciennes, les héros las de vivre, chargés de gloire et d'années, se retiraient pour mourir, comme l'aigle vieilli et honteux de sentir s'affaiblir ses forces, qui s'en va expirer sur un roc inaccessible, la tête dans les nuées. Les monts Himalayas sont, pour les Hindous, quelque chose comme l'Olympe des Grecs; ils aiment à placer leurs dieux dans ces espaces voisins du ciel où l'homme ne saurait pénétrer ni vivre. Ils les vénèrent aussi comme les pères de ces grands fleuves qui arrosent et fécondent le continent tout entier. Le voyageur allemand a pu voir les deux torrens qui donnent naissance au Gange se réunir au fond d'un ravin, puis écumer à grand bruit à travers les rochers. Sur ce fleuve, destiné à fournir une si longue carrière, dont les embouchures vastes et pro-

fondes s'ouvrent aux vaisseaux de haut-bord, il n'aperçut, flottant aux environs de la source, rien autre chose qu'un petit oiseau à peine gros comme un plongeon!

Au pied de ces froides montagnes, régions menaçantes et désolées, se déploient les heureuses vallées de Kachemire. Là règne un doux climat; là, comme dans notre Provence, comme dans les fertiles plaines de la Lombardie, mûrissent les fruits savoureux des zones tempérées. Durant tout un siècle, les Afghans et les Sicks ont ravagé le Kachemire, qui a subi bien d'autres invasions et perdu son indépendance aux premiers temps de l'occupation musulmane : c'est le sort des pays favorisés par la nature d'exciter la convoitise des nations voisines. Après avoir été le paradis terrestre des vieilles familles brahmaniques, et plus tard la terre d'adoption des religieux bouddhistes, qui s'y étaient bâti des monastères nombreux, cette belle vallée a perdu sa joie et son repos. L'habitant de Kachemire, au regard fier, à la haute stature, au caractère opiniâtre et hardi, se retirait jadis, après ses défaites, du côté des montagnes, laissant aux envahisseurs la possession des villes et des châteaux. Il a dû, de guerre lasse, redescendre vers les plaines. Bien que façonné au joug et contraint de courber la tête, ce peuple n'a rien perdu de ses habitudes belliqueuses; il ne peut vivre sans ses armes, et cet aspect guerrier de la population kachemirienne n'est pas de nature à inspirer au voyageur l'idée d'un pays tranquille, où règnent le bonheur et la sécurité. Les derniers jours de splendeur pour le Kachemire remontent au temps de Djehanguir (1605-1628). Chaque année, l'empereur de Dehli venait y passer plusieurs mois avec sa cour, en compagnie de sa favorite Nourdjehan; son séjour était marqué par une série de fêtes qui jetaient dans la contrée des sommes immenses. Les illuminations, les danses, les feux d'artifice, se succédaient comme dans un conte des *Mille et Une Nuits*. Avant lui, Akbar s'y était établi pour imprimer une action plus vigoureuse à la guerre qu'il soutenait contre les indigènes révoltés. A la fin du XVIIe siècle, Aurengzeb visitait aussi le Kachemire, si cher à tous les sultans de Dehli, et il y emmenait à sa suite Bernier, le premier Européen qui ait vu et décrit cette riche province.

A la même époque, Chardin admirait avec enthousiasme les belles villes de la Perse moderne et les monumens grandioses de l'ancien empire de Cyrus. Aujourd'hui les Mogols sont effacés, et il ne reste presque rien de la splendeur des Sophis : cependant on ne peut établir aucune comparaison entre l'Inde et la Perse. En passant, avec l'auteur du *Patmakhanda*, de l'Inde à la Perse, on est forcé de reconnaître qu'il n'y a pas sur la terre deux peuples qui se ressemblent moins que les Hindous et les Persans, et cette dissemblance est d'autant plus remarquable, qu'ils ont une origine commune.

Comme les deux bras d'un fleuve qui se séparent au sortir de la source, les deux nations se sont éloignées l'une de l'autre dès les premiers âges pour accomplir leurs destinées particulières. Placée au centre du vieux monde, la Perse a été en relations, dans le cours de sa longue existence, avec toutes les nations fameuses de l'antiquité. Son histoire se lie à celle des Hébreux, des Assyriens, des Mèdes et des Grecs. A tous les siècles, nous la voyons paraître avec ses rois des rois et ses satrapes du voisinage à l'extrême horizon, au milieu de l'Asie remuante et agitée dont elle est le symbole. Tantôt gouverné par des princes sages et glorieux, tantôt foulé par des monarques enivrés de leur puissance, l'empire des Perses jette autour de lui les rayons de sa splendeur orientale. L'Inde au contraire ne se révélait point à l'Europe, si ce n'est de loin en loin par des récits inattendus. La société indienne se développait mystérieusement aux bords du Gange et de la Djamouna, à la façon de l'ascète qui se cache sous l'ombre des forêts pour pratiquer en paix ses austérités. Bien qu'elle ait été civilisée à sa manière depuis une trentaine de siècles, l'Inde a gardé quelque chose de primitif : elle est ignorante plutôt qu'abâtardie. On sent qu'elle est encore vivante malgré les vicissitudes qu'elle a éprouvées. Il y a sur cette terre féconde un peuple attaché à son passé, naïf et patient, qui cultive et travaille. En est-il de même en Perse? Non, certes. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les grandes villes et les campagnes des deux pays.

Dans l'Inde, il a surgi des cités nouvelles où la population abonde; le nombre des anciens monumens encore debout dépasse de beaucoup celui des édifices détruits par le temps ou par la main des hommes. Du glorieux passé de la Perse antique il ne reste guère que des ruines dont la splendeur fait mieux ressortir encore la misère du présent; on y retrouve à peine l'ombre de la grandeur des derniers siècles. Dans la noble cité d'Ispahan, où Chardin signalait une population de six cent mille habitans, on en compte à peine deux cent cinquante mille aujourd'hui. La vie et le mouvement n'animent plus son immense bazar, long de plus d'une demi-lieue. Le *Meïdan*, que les voyageurs regardent comme la plus vaste place du monde, semble désert : à peine quelques tentes s'y dressent en un coin. Au temps d'Abbas-le-Grand, les caravanes remplissaient ce grand carré qui était l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient. Tauriz a déchu dans la même proportion; les guerres et les tremblemens de terre ont détruit les édifices qui en faisaient la beauté. Ruinée par les Afghans en 1722, Ispahan n'a jamais pu reconquérir le rang qu'elle occupait parmi les cités les plus florissantes du monde. Téhéran fut aussi dévastée par les hordes de l'Afghanistan; mais, devenue la capitale de l'empire, elle s'accrut au lieu de s'amoindrir. Tou-

tefois, jamais il ne lui sera donné d'acquérir un développement considérable. Elle est fort mal placée au milieu d'une plaine bien cultivée, mais dénuée d'arbres; les chaleurs de l'été s'y font si désagréablement sentir, il y règne à cette époque tant de fièvres, que la moitié de ses habitans s'en va demeurer ailleurs. En revanche, quelle admirable situation que celle de Chiraz! Entourée de hautes collines et de lointaines montagnes, cette ville, dont les Persans sont si fiers, s'étend au sein d'une riante vallée que rend plus gracieuse encore la morne barrière des rochers environnans. Ce frais vallon est bien la patrie de Saâdi et d'Hafiz, les aimables poètes. Celui-ci repose au milieu des jardins, sous un bosquet de cyprès. Son tombeau est entretenu avec soin. Le bruit de la ville murmure encore autour du poète ami des plaisirs que l'on a surnommé l'Anacréon de la Perse. La tombe de Saâdi, au contraire, semble négligée; on n'y voit plus l'exemplaire complet de ses œuvres qu'on y avait jadis scellé avec une chaîne de fer. Cet abandon des restes de l'auteur du *Gulistan* est comme l'image des traverses de sa vie errante et malheureuse. Le tremblement de terre de 1824 a renversé tous les minarets, tous les édifices de Chiraz; ses onze colléges ne sont plus florissans comme au temps où l'on appelait à bon droit cette ville le séjour de la science. On n'y compte pas plus de trente mille habitans, et c'est là la capitale de la province du Farz, d'où la Perse a pris son nom. Nous venons de signaler la fertilité de la vallée de Chiraz; toutefois elle est bien dépassée par celle des bords du Gange et des autres fleuves de l'Inde. Généralement le sol de la Perse est sec; la végétation n'y atteint point le développement que lui permettrait d'acquérir sa chaude température, si elle était mieux arrosée. Pour rendre quelque chose, la terre demande à l'homme un incessant travail.

Grâce à leur vieille civilisation, les Persans se sont rendus habiles dans divers genres d'industrie. A Ispahan, il existe des manufactures de tapis jadis renommés, de velours, de draps, de verres coloriés, d'armes blanches, de pistolets et de sucreries; Chiraz s'est rendue célèbre par ses fruits confits, ses sorbets et son vin que les musulmans trouvent excellent, quoiqu'ils affectent d'en abandonner la fabrication aux chrétiens. Ce sont bien là les descendans des Perses efféminés et guerriers tout à la fois, épris des riches étoffes et des belles armes. Les Persans, que tant de calamités ont assaillis depuis vingt-cinq siècles, sont devenus insoucians et gais comme le sont souvent les peuples vieillis. Chez eux, on trouve le goût des exercices du corps, des courses de chevaux, des tournois même; leurs traits sont réguliers et beaux; leur physionomie a gardé quelque chose de la dignité d'un peuple puissant et dominateur; ils aiment les arts, la poésie, la musique; ils sont causeurs et portés au men-

songe, et aussi trop volontiers cruels. Les historiens grecs avaient noté ce trait de leur caractère. Il est à remarquer que les peuples livrés aux plaisirs, habitués à s'abandonner à tous les caprices de la volupté et aux raffinemens de la mollesse, sont sujets à perdre ce sentiment d'humanité qui nous fait compatir aux souffrances d'autrui.

Enfermée au milieu des terres, la Perse proprement dite n'a pas de grand fleuve qui favorise son commerce. Sur les bords de la mer Caspienne, le commerce et l'industrie se soutiennent encore; les navigateurs russes fréquentent la rade de Balfrouch, ville de cent mille âmes, toute peuplée d'artisans et de marchands. C'est là le côté le plus vivant de la Perse. Par malheur, dans ce vaste empire, les routes sont longues, mal entretenues et peu sûres; il faut transporter les denrées et les articles de commerce à dos de chameau ou de mulet. Dans les provinces lointaines, trop distantes du centre, les ressorts de l'administration sont détendus: le désordre et l'anarchie y règnent presque sans cesse. Des populations indisciplinées se livrent impunément au brigandage; l'agriculture souffre, et la misère devient le partage des laboureurs paisibles qui essaient de rendre aux vallées et aux plaines leur ancienne fertilité. Les Kurdes, qui n'appartiennent point à la même famille que les Persans, forment un peuple nombreux et difficile à contenir. Dans le Khorassan campent quelques tribus des Turcomans, que les migrations ont amenées là des steppes de la Tartarie. L'oasis de Khoubis, dans le Kerman, sert de retraite à des hordes de brigands toujours prêts à piller les caravanes qui se dirigent vers Kandahar. Chrétiens grecs, catholiques et nestoriens, musulmans, *chyites* et *sunnites*, se partagent ce territoire si vaste. Arméniens, Chaldéens, Assyriens, Parthes, Mèdes, toutes les nations qui ont brillé à leur moment pour s'éclipser ensuite, s'y retrouvent encore disséminés, comme les temples et les palais des religions et des dynasties qui ne sont plus.

Outre la diversité des peuples sur lesquels elle étend sa domination, ce qui fait encore la faiblesse de la Perse, c'est son isolement au milieu de l'Asie. Séparée des grandes nations musulmanes par le schisme *chyite*, elle n'inspire pas de sympathie à la Turquie et le lui rend bien. Du côté de l'est, elle rencontre l'Angleterre, qui remonte obstinément le long du golfe Persique et la force à se retirer des bords de l'Océan Indien. Du côté de l'ouest et du nord, elle se sent pressée par la Russie, aussi jeune et pleine d'avenir et d'ambition qu'elle est elle-même vieille, affaiblie et décrépite. Elle a perdu jusqu'à l'énergie que donne le fanatisme; elle hait les *sunnites* et les chrétiens, mais le sentiment religieux est effacé en elle. Le sensualisme le plus effréné s'est emparé de ce peuple, énervé de tous temps par le luxe et la mollesse. La vie semble donc se retirer de ces contrées, où elle se manifesta jadis avec tant d'éclat. Y a-t-il une régénération

possible pour les Persans? On le croirait volontiers, à les voir si fins, si policés, si aptes à comprendre ce qui vient d'Europe. Malheureusement ce n'est pas par l'esprit que se refont les peuples usés. Ce n'est pas non plus par l'enseignement militaire, ni par l'adoption de certains usages empruntés à l'Occident. Il en est des peuples comme des arbres : tant que la séve circule dans les rameaux avec plénitude et vigueur, on peut espérer de nouveaux fruits; mais quand elle ne produit plus que de maigres feuilles, quand la pointe des grosses branches se dessèche, il est à craindre que le tronc ne reste pas longtemps vert.

Pendant le séjour du voyageur allemand à Téhéran, il y eut, à l'occasion du mariage de l'héritier présomptif (aujourd'hui sur le trône), des fêtes magnifiques. Durant tout le jour, des saltimbanques voltigèrent sur la corde et exécutèrent sur les places ces tours de force et d'adresse dans lesquels les jongleurs de l'Asie sont passés maîtres. Le soir, on lança des feux d'artifice, et toute la ville s'illumina sous des gerbes de fusées. Les brillans cavaliers caracolaient sur leurs chevaux harnachés avec luxe; il y avait dans cette capitale d'un empire immense un éclair de splendeur et un rayonnement de joie. Pendant ce temps là, le souverain, le successeur des rois des rois, Mohammed-Schah, dont la cour livrée aux intrigues a été si spirituellement mise en scène dans la *Revue* (1), souffrait cruellement de la goutte. Il avalait avec l'obéissance d'un prince qui ne veut pas mourir les drogues que lui administrait un docteur venu d'Europe tout exprès pour le traiter. Le monarque, en proie à des crises qui devaient l'emporter bientôt, ressemblait un peu au pays soumis à son autorité. Les envoyés des puissances étrangères près de la cour de Téhéran ne sont-ils pas aussi des médecins qui s'efforcent de soigner à leur manière et selon leurs vues particulières l'empire persan, atteint d'un mal chronique? La bannière des schahs de Perse porte pour emblème un lion armé du glaive. Certes, le roi des animaux brandissant le cimeterre est le symbole le plus éloquent de la puissance; mais pour que ce symbole ne devienne pas dérisoire, il faut savoir se faire craindre et respecter. L'Inde, plus humble, — nous l'avons dit avant de suivre l'auteur du *Patmakhanda* dans sa course un peu capricieuse, — se personnifie dans le lotus, fleur gracieuse et largement épanouie, qui ouvre sa corolle parfumée à l'ombre partout où elle trouve un peu d'eau pour cacher ses racines. Le flot soulevé par les vents la berce, la recouvre parfois, la fait sombrer un instant, puis elle reparaît à la surface, vivante et pleine de séve!

TH. PAVIE.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juillet 1850, *la Cour de Téhéran en* 1845, *ou ne réveillez pas le chat qui dort.*

ADELINE PROTAT.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — L'ATELIER DE ZÉPHYR.

L'étonnement manifesté par Lazare en voyant l'apprenti sabotier se révéler tout à coup sous un aspect aussi nouveau qu'imprévu et la curiosité admirative qu'il avait laissé voir en examinant les productions de Zéphyr n'avaient point échappé à celui-ci. Comme la visible aurore d'un orgueil naissant, une rougeur subite avait coloré son visage. En écoutant les éloges donnés à ses ingénieux travaux, l'apprenti éprouvait le sentiment de bien-être que le témoignage d'autrui, quand il est favorable, procure à tous ceux qui ont connu les défaillances du labeur ignoré, à tous ceux qui ont poursuivi l'accomplissement d'une œuvre, si humble qu'elle fût d'ailleurs, ayant à vaincre non-seulement les obstacles étrangers, mais encore à triompher des incertitudes qui les font douter de leur propre force. On comprendra facilement quelle valeur l'opinion de Lazare avait aux yeux de l'apprenti, et de quelle joie vinrent le remplir les marques de sympathie que la vue de ses petits ouvrages avait arrachées à la franchise du peintre.

Interrogé par l'artiste, qui était curieux de savoir comment la vocation de l'art s'était révélée à cette âme rustique, le jeune garçon lui raconta naïvement l'origine de ses premiers essais. Machinalement, et pour occuper ses heures de paresse, il s'était amusé à tailler des morceaux de bois avec un mauvais couteau. Cette distraction était

(1) Voyez les livraisons du 15 février et des 1er et 15 mars.

plutôt, si cela pouvait se dire, une rêverie de ses mains qu'une occupation. Lentement, sans étude, sans prendre aucun souci de ces grossières ébauches, Zéphyr avait acquis une certaine facilité qui attira un jour son attention. En examinant un de ces rustiques caprices, il s'étonna sincèrement d'en être l'auteur; ce fut alors que l'idée lui vint de reproduire les objets qui l'entouraient. Il copia avec servilité les feuilles des arbres et les plantes. Peu à peu il introduisit de la variété dans ses sujets; outre les feuilles, les fleurs, les fruits et les plantes, il s'appliqua à reproduire les oiseaux, les insectes, le lézard ermite des pierres, la couleuvre furtive, la grenouille habitante des marécages. Au bout d'un an de pratique quotidienne, sans autre guide que la nature, sans autre étude que l'observation, sans autre outil que son couteau, il possédait une habileté véritable; mais cette habileté même, qui avait, par toutes les transitions du progrès, succédé à la barbarie de l'exécution primitive, n'avait rien altéré de sa naïveté. Ce qui n'avait d'abord été qu'une distraction et un amusement lui devint bientôt une nécessité impérieuse, un besoin véritable. Quand il avait un sujet en tête, il éprouvait cette fièvre connue des artistes, et qui ne se calme que dans les ardeurs du travail même. Ce fut alors qu'au prix d'une rude correction ou de la suppression d'un repas, il acheta chaque jour quelques heures de liberté.

Cependant il en vint à se demander si cette industrie de son choix était susceptible de nourrir son maître, et comme cette appréhension l'inquiétait, il résolut d'en avoir le cœur net. Il se rendit donc un matin à la foire de Nemours, emportant avec lui une douzaine de ses petits ouvrages qu'il étala sur le pavé, et il attendit gravement la pratique. Les curieux vinrent, mais point les chalands. Vers la fin du jour, et comme Zéphyr commençait à se désespérer, un homme s'était brusquement arrêté devant son étalage, avait examiné les uns après les autres les objets composant sa pacotille, et, sans même lui en demander le prix, lui avait proposé d'acheter tout l'étalage en bloc pour une somme de dix francs. Zéphyr n'avait point réfléchi qu'il allait livrer presque pour rien le résultat de six mois de travaux : il était demeuré ébloui par l'éclair des deux écus qu'on faisait briller à ses yeux, et il avait consenti au marché. Son acquéreur, qui était un marchand de curiosités de Fontainebleau, lui avait en partant laissé son adresse, en l'informant qu'il était tout disposé à lui acheter tous ses ouvrages aux mêmes conditions.

Zéphyr était revenu à Montigny presque fou de joie. Il voulait travailler beaucoup, amasser un gros sac d'écus, et l'offrir au bonhomme Protat pour s'acquitter envers lui des dépenses que son adoption lui avait occasionnées, et que celui-ci lui reprochait tous les jours. Dans cette intention, il avait déjà mis de côté près de quatre-

vingts francs; mais son amour pour Adeline et les derniers événemens qui en avaient été la conséquence avaient depuis modifié le programme de son ambition. Aussi, depuis la veille, il était bien décidé à faire toutes les volontés de son maître, tant il craignait de quitter la maison.

— Ainsi, lui avait demandé Lazare, pour rester auprès de Mlle Adeline, tu consentiras à faire une besogne qui te répugne?

— Oui, dit Zéphyr.

— Et tu renonceras à un travail qui te plaît?

— Oui, continua l'apprenti avec un accent qui indiquait suffisamment combien cette renonciation lui était pénible, surtout depuis que Lazare, dans la fougue d'un premier mouvement d'enthousiasme, avait élargi et pour ainsi dire doré l'horizon de ses ambitions.

Ce qui avait surtout frappé l'artiste dans les compositions de Zéphyr, c'était leur cachet gracieusement naïf. Parmi ces groupes rustiques que Lazare venait d'examiner, il en était plus d'un qui n'aurait point été déplacé sous la vitrine d'un musée. Il y avait plus et mieux que de la patience dans ce travail conçu et exécuté en dehors de toute notion d'art et de toute règle d'esthétique. L'originalité s'y montrait sans recherche et la grâce sans effort. L'adresse d'une main expérimentée et rompue à toutes les roueries de l'instrument aurait pu sans doute trouver à reprendre dans l'exécution, mais ces défauts étaient le plus souvent d'heureuses gaucheries. Le caractère du talent de Zéphyr le rattachait à cette famille d'artistes, pour la plupart anonymes, qui, à l'époque de la renaissance, créèrent ces meubles merveilleux que la spéculation sut d'abord rechercher au fond des vieilles provinces, et dont la reproduction fut ensuite livrée au ciseau banal d'une foule d'artisans malhabiles. En disant à l'apprenti de son hôte qu'il avait une fortune entre les mains, Lazare n'avait rien exagéré, pour l'avenir du moins. Ce débouché que Zéphyr avait trouvé pour ses productions dans la boutique de *bric-à-brac* de Fontainebleau, il le trouverait de même à Paris, plus facile encore et plus avantageux. Du gain de ce travail il pourrait vivre, en même temps qu'il demanderait à l'étude le complément et le développement de ses facultés naturelles, et, au bout de quelques années, grâce à l'originalité de son talent, grâce surtout à sa rareté, il pourrait prendre dans l'art moderne une place honorable. Dans des termes qu'il s'efforça de mettre à la portée de l'intelligence de Zéphyr, Lazare lui fit comprendre à quel avenir il pouvait prétendre.

— Dès aujourd'hui tu es le maître de ta destinée, lui dit-il. Ce que tu pensais n'être qu'un état plus amusant que celui de sabotier, c'est un art. Tu n'es pas un ouvrier, tu es un artiste. Si tu veux te

confier à moi et te laisser guider par mes conseils, il arrivera un moment où, si tu aimes encore Adeline, tu pourras songer à elle autrement que comme à une sœur, et où Adeline songera peut-être à toi autrement que comme à un frère.

— Mais, dit Zéphyr, qui commençait par se laisser convaincre et trouvait, en écoutant les raisonnemens de Lazare, que *cela allait tout seul,* qu'est-ce que M. Protat va penser en apprenant tout ça?

— Ne t'inquiète de rien, laisse-moi agir et parler. Ton maître t'a confié à moi pour tout le temps que je dois demeurer ici : c'est donc à peu près trois mois de liberté que tu as devant toi; tu pourras travailler à ton aise et commencer à prendre des leçons de dessin avec moi. Quand je retournerai à Paris, je t'emmènerai.

— Et si M. Protat ne veut pas me laisser partir?

— Encore une fois, c'est mon affaire : je me suis chargé de mener ta barque, tu n'as qu'à te laisser conduire. Et maintenant, ferme la boutique, mets le sac au dos, et en route! Voilà presque une journée que je perds à cause de toi; mais je ne la regrette pas.

Lazare avec son compagnon reprit à travers les gorges des Longs-Rochers la route sablonneuse qui les devait ramener à la maison de Protat, où le trouble régnait depuis l'absence du peintre et du jeune apprenti.

Le matin, environ dix minutes après le départ de ceux-ci, Adeline s'était réveillée. Après s'être habillée en toute hâte, elle appliqua l'oreille à la cloison qui la séparait de Lazare, et n'ayant entendu aucun bruit, elle supposa que le pensionnaire dormait encore. Elle sortit alors de sa chambre, et, s'approchant de la porte de Zéphyr, après avoir frappé deux petits coups, elle l'appela à voix basse. N'ayant pas entendu de réponse, elle frappa plus fort et appela plus haut. Comme on ne lui répondait pas davantage, elle commença à s'inquiéter et descendit dans le jardin, pensant que l'apprenti était peut-être allé l'attendre. Ce fut alors qu'elle aperçut la fenêtre de Zéphyr ouverte, et l'échelle appliquée au mur et à la hauteur de cette fenêtre. Son inquiétude se changea en une crainte véritable. Elle appela son père, et lui raconta en deux mots la fuite de l'apprenti et ses soupçons.

— Ce n'est pas possible, dit Protat pour se rassurer lui-même autant que pour rassurer sa fille. Zéphyr est là-haut; il ne t'aura pas entendue l'appeler. Il dort comme une souche, tu sais bien! Mais l'échelle est aussi bien là pour monter que pour descendre. Viens me la tenir; je vais aller réveiller Zéphyr.

Protat monta à l'échelle, et sauta par la fenêtre dans le cabinet de l'apprenti.

— Eh bien? s'écria la jeune fille.

Son père ne lui répondit pas. Une chose l'avait frappé d'abord à son entrée dans la chambre; c'était le nom de sa fille, formé très lisiblement sur la table par un assemblage de petits cailloux de différentes couleurs. Au-dessous du nom d'Adeline, celui de Zéphyr était écrit de la même façon, seulement avec des cailloux beaucoup plus communs que les autres.

— Ah! fit le sabotier; mais ce qui l'étonna plus que tout le reste, ce fut la découverte qu'il fit d'un fond de vieux bas qui contenait quatre-vingts francs en menue monnaie. — Ah! ah! continua-t-il sur deux tons différens.

— Eh bien, mon père! s'écriait Adeline du jardin, et Zéphyr?

Protat brouilla d'un revers de main les noms formés par les cailloux, qu'il dispersa dans la chambre, puis il se montra à la fenêtre. — Zéphyr n'est pas là, dit-il; attends un peu, je vais voir si M. Lazare ne pourrait pas m'en donner des nouvelles. Et d'un coup de genou violemment appliqué à la porte du cabinet de son apprenti, Protat fit céder le pêne; la porte s'ouvrit, et le sabotier fut dans le corridor. Il allait frapper à la porte de l'artiste, quand il se rappela que celui-ci l'avait prévenu qu'il avait l'intention d'emmener l'apprenti de grand matin en forêt : — Eh! pardi, fit-il à sa fille, qui était venue le rejoindre, il est en route avec M. Lazare.

— Mais, — dit la jeune fille, qui, venant, pour se convaincre, d'entrer dans la chambre du peintre, avait aperçu le chevalet et la boîte de couleurs, — ils n'ont pas emporté les affaires. Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, Lazare n'a pas ses guêtres!

— Eh bien? dit Protat qui ne comprenait pas.

— Et les vipères? dit Adeline, devenue toute pâle et se tenant au mur.

— Ma fille! dit Protat, qui reçut dans le cœur le contre-coup de ce cri d'effroi; Adeline! silence! Les plus mauvaises vipères ne sont pas dans le bois. — Et, par une fenêtre du corridor qui donnait sur la rue, le sabotier désigna à son enfant, qui devina sa pensée, le village de Montigny, qui commençait à s'éveiller.

— Eh! monsieur! s'écria tout à coup la Madelon, qui montait l'escalier; voilà des nouvelles!

Et elle tendit à sa jeune maîtresse une lettre que celle-ci décacheta avec curiosité.

— Mon père, mon père! s'écria Adeline joyeuse en agitant la lettre; c'est Cécile qui m'écrit; elle vient passer huit jours avec moi! Elle arrive par le convoi de trois heures; elle sera ici à sept. Où allons-nous la loger? Tu lui donneras ta chambre.

— Non, répondit le sabotier en montrant la pièce occupée par Lazare, nous lui donnerons celle-ci.

— Voilà un prétexte pour l'éloigner, pensa Protat, devenu silencieux pendant qu'Adeline devenait triste.

— Qu'est-ce que vous avez donc, notre maître? demanda la Madelon, étonnée de l'embarras du sabotier.

— J'ai ce que j'ai, dit le sabotier.

— Et toi, ma fille?

Adeline ne répondit pas.

— Ah bien, fit la servante en descendant l'escalier, en voilà du nouveau, sans compter la clé de l'armoire qui est revenue!

Resté seul et singulièrement troublé par la double découverte qu'il venait de faire, le bonhomme Protat se dit à lui-même le mot des gens aveuglés qui deviennent subitement clairvoyans : — Comment n'ai-je rien vu de tout cela? Sa première pensée fut de se débarrasser de son apprenti, puis il se rappela l'antipathie que le jeune garçon témoignait à Lazare avant même que celui-ci fût de retour, et, devenu tout à coup très subtil, il flaira une jalousie dans l'éloignement de Zéphyr pour le peintre. S'il était jaloux, c'était donc qu'il avait découvert l'inclination d'Adeline pour son pensionnaire. Renvoyer Zéphyr serait imprudence, pensa Protat, il pourrait jaser dans le pays, et ma fille en souffrirait. Relativement à Adeline et Lazare, son embarras était plus grand encore. Le cri échappé à sa fille avait été pour lui toute une révélation. Se rappelant bientôt la querelle qui la veille avait eu lieu entre Adeline et la Madelon, au souvenir des larmes qu'il avait surprises dans les yeux de son enfant, il imagina que son pensionnaire avait pu n'être pas étranger à cette querelle et à ces pleurs. — Qui sait? se demanda-t-il, non pas sans être sérieusement alarmé par cette pensée, Madelon était peut-être leur confidente. — Ce fut sous l'impression de cette idée de complicité qu'il aborda la vieille femme; aussi cette démarche, entamée brutalement, n'eut-elle aucun résultat. Si Madelon avait vu son maître venir à elle ému par un sentiment d'inquiétude paternelle, elle l'eût peut-être rassuré en lui donnant les renseignemens qu'elle avait en sa connaissance; mais Protat lui avait mis l'interrogation sous la gorge avec toute l'impétuosité de l'impatience. Fidèle à son caractère, qui était d'opposer instinctivement la rébellion à toute chose imposée, intérieurement effrayée par l'agitation peinte sur le visage du sabotier et par les menaces de son accent, Madelon se fit muette, d'abord par la charitable intention de ne point trahir le secret de sa maîtresse, et ensuite pour le plaisir qu'elle éprouvait à contrarier son maître.

Une querelle allait éclater entre le maître et la servante, si Adeline n'était point descendue attirée par le bruit. Protat prit sa fille par le bras et l'emmena au fond du jardin. Égaré par le délire de son inquié-

tude, irrité par les obstacles que rencontrait son investigation, pour la première fois depuis le retour de sa fille à Montigny le sabotier se montra dur avec elle, comme il venait de faire avec Madelon, dans cette interrogation, qui exigeait les précautions les plus délicates, les termes les plus mesurés. Il semblait à Adeline, en se retrouvant en face de cette violence inaccoutumée, qu'elle entendait gronder l'écho des ouragans qui jadis avaient fait trembler le berceau de son enfance. Elle fut surprise d'autant plus douloureusement qu'elle était descendue avec l'intention de tout raconter à son père, comme si elle avait deviné l'inquiétude qui devait l'agiter. Cet aveu avait été brusquement arrêté sur ses lèvres. Protat l'avait accueillie non point comme une enfant troublée qui choisit son père pour confident, mais comme une fille coupable qui vient demander son pardon. Attérée par le doute offensant que semblaient exprimer les paroles de son père et la douleur qu'il témoignait, Adeline demeura un instant immobile et silencieuse. Protat ne savait point qu'il y a de ces accusations tellement inattendues, qu'elles foudroient ceux qui en sont frappés et paralysent même l'instinct de défense. Sans qu'il eût soupçonné sa fille véritablement coupable, le sabotier avait parlé comme sous l'impression d'une conviction réelle, espérant qu'Adeline allait protester, se défendre, et qu'en plaidant, comme on dit, le faux, il pourrait découvrir le vrai; mais le silence gardé par Adeline changea brusquement en certitude les soupçons qu'il venait de simuler. Il éclata aussitôt en reproches dont l'amertume atteignait tout le monde : la Madelon, qu'il accusait d'avoir prêté les mains à une intrigue scandaleuse, et lui-même, qui n'avait rien su voir, rien deviner, quand tout le monde autour de lui s'unissait pour le tromper. Puis, las de frapper sur Madelon, sur Adeline et sur lui-même, la colère du sabotier se tourna avec encore plus de fureur vers Lazare, ce misérable séducteur, qui était venu apporter la honte sous un toit où on l'avait reçu mieux qu'en étranger, en ami, — mieux qu'en ami, presque en enfant de la maison. Mais lorsque Adeline entendit aux injures succéder les menaces, des menaces qui semblaient s'adresser à Lazare, la pauvre fille, qui jusque-là avait préféré douter du bon sens de son père, l'arrêta tout à coup. Ce fut moins une justification qu'elle entreprit qu'une accusation qu'elle fit entendre à son tour. Sans pleurs et sans cris, cette véhémente révolte de l'innocence outragée par le soupçon paternel courba Protat aux pieds de sa fille. Il devinait quelle profonde blessure il venait de faire au cœur de son enfant. Dans la manière dont Adeline le regardait, il croyait voir renaître un ressouvenir des jours du passé. A peine eut-elle achevé cette révélation ingénue de son amour innocent, qu'il s'écria, s'emportant de nouveau contre lui-même : — Et c'est pour cela que j'ai fait tant de bruit;

c'est pour cela que je t'ai si durement traitée! — Et il se mit à genoux devant Adeline, et lui demanda pardon.

Comme tous les gens qui subissent l'impression du moment, rassuré par les aveux de sa fille, Protat était passé de l'extrême inquiétude à la sécurité extrême, exagérant l'une comme il venait d'exagérer l'autre. Dans tous les détails que sa fille lui avait fait connaître, il ne voyait plus qu'un badinage, le caprice éphémère d'une enfant un peu sentimentale. Il ne trouvait dans ce penchant aucune matière à s'alarmer, et, craignant même d'offenser son pensionnaire par une précaution, malgré l'embarras que l'arrivée de Cécile allait apporter dans la distribution des logemens, il avait presque renoncé à l'idée de s'emparer de ce prétexte pour inviter l'artiste à prendre provisoirement gîte ailleurs. Ce fut Adeline qui le força à maintenir cette décision. — Non pas à cause de moi, dit-elle, mais à cause de Cécile. M. Lazare comprendra bien cela.

— Ma foi, dit Protat, tu te chargeras mieux que moi de le lui faire comprendre. La négociation m'embarrasse, et je ne sais pas comment j'ai pu avoir un moment l'idée de renvoyer ce jeune homme, quoiqu'il eût cependant mieux valu qu'il ne mît pas les pieds chez nous.

Adeline l'interrompit pour le prier de ne plus faire aucune allusion à ce qu'elle lui avait raconté. Elle lui avait fait cet aveu pour n'avoir plus à y songer elle-même. Elle avait réfléchi; elle ne voulait plus songer à ce jeune homme autrement que comme à un étranger. Elle éviterait de le voir, ce qui lui serait d'autant plus facile que Lazare était plus souvent absent qu'à la maison; elle ne lui parlerait plus que pour lui répondre. A quoi le bonhomme répondit sagement que ce changement dans ses habitudes pourrait surprendre Lazare, qu'il en chercherait peut-être le motif, et que cela pouvait être dangereux. Il était donc préférable qu'Adeline restât avec lui ce qu'elle était habituellement. Cette détermination soudaine d'indifférence n'avait, comme on le pense, rien de sérieux. Adeline, inquiétée instinctivement, et à qui la passion ne s'était révélée jusqu'à présent que par des sensations douces qui agitaient son cœur sans le troubler, s'effrayait aux premiers symptômes douloureux. En adorant Lazare, elle lui en voulait de ce que lui faisait déjà souffrir son amour pour lui.

II. — CÉCILE.

Peu d'instans après cette scène, dont le dénouement plus pacifique que le début avait laissé Protat rassuré et sa fille tranquillisée au moins en apparence, une élégante voiture amenait Cécile à la

porte du sabotier. Adeline entraîna la fille de Mme de Bellerie dans sa chambre. On avait au moins deux grandes heures avant le souper; deux heures d'intimité, ce n'était pas trop pour échanger le premier mot du *revoir* après trois années d'absence. Ce n'était point un caprice de belle dame qui amenait Cécile à Montigny, c'était une sympathie réelle que ni le temps, ni les plaisirs d'une vie brillante, ni les préoccupations d'une condition nouvelle, n'avaient effacée de son cœur. C'était donc plus qu'une distraction qu'elle venait chercher au milieu de cette rustique villégiature, c'était une amie. Telle elle avait quitté Adeline, telle elle la retrouvait; il n'en était pas de même pour la fille de Protat, qui trouvait son ancienne amie bien changée, et qui ne put s'empêcher de le lui dire naïvement.

Quoiqu'elle fût du même âge qu'Adeline, Cécile en effet paraissait plus vieille que son amie; ce n'était pas seulement le hâle parisien qui avait pâli et fatigué son jeune visage, c'était le souci, le regret, la douleur peut-être. Mariée cependant suivant son penchant, elle n'avait point tardé à s'apercevoir qu'elle ne trouverait pas dans cette union le bonheur qu'elle avait espéré. Le comte de Livry, qu'elle avait épousé, était un homme dont la jeunesse avait déjà dit son dernier mot quand il avait donné sa main à Cécile. Dans les premiers temps de son mariage, il avait fait ostensiblement à sa femme les honneurs d'une apparence de grande passion; mais ce n'avait été de sa part qu'une convenance polie, dictée par les classiques traditions de la lune de miel. Cécile avait beaucoup souffert de ce désenchantement. Pour se distraire, elle avait tenté de courir le monde; mais dans ce monde parisien, où sa fortune et son rang la mettaient aux premières places, elle apportait des goûts, une sincérité de caractère et de langage qui la firent remarquer comme une personne singulière : elle n'inspira aucune sympathie aux femmes, non-seulement parce qu'elle en inspirait trop aux hommes, mais surtout à cause du profond dédain qu'elle parut manifester tout d'abord à propos de certaines conventions sociales qui érigent l'hypocrisie en nécessité. Cette allure indépendante, alliée à une conduite irréprochable, lui donna bientôt pour ennemies toutes les femmes de sa société. Cécile avait donc vécu à peu près dans l'isolement jusqu'à l'époque où elle était restée veuve, car M. de Livry avait péri victime, disait-on, d'un duel déguisé en accident de chasse, un peu moins d'un an après son mariage. Son mari était mort comme Cécile commençait à ne plus l'aimer, peut-être à l'instant où elle allait commencer à le haïr; elle porta son deuil sans douleur hypocrite, et ce fut en chaise de poste qu'elle inaugura sa première robe noire. Pendant dix-huit mois, elle avait voyagé en compagnie d'une gouvernante anglaise, une de ces femmes créées pour le cosmopolitisme, qui parlent toutes

les langues en venant au monde, connaissent d'avance les mœurs de tous les pays, mangent de toutes les cuisines, font dix lieues à pied sans se fatiguer, et gravissent tranquillement les pics les plus élevés des quatre parties du monde, en portant l'ombrelle de leur maîtresse d'une main et en tenant un roman de l'autre. Depuis environ six mois, Cécile était revenue de voyage; restée seule à Paris par suite du départ de sa mère, qui avait accompagné le marquis de Bellerie, envoyé en une lointaine mission diplomatique, Cécile avait décidé qu'elle irait passer sa campagne d'été au château de Moret, qui était devenu sa propriété, et c'est alors qu'elle avait pensé à revoir son amie d'enfance. Comme elle l'avait annoncé par sa lettre, elle lui donnerait huit jours entiers.

— Quel bonheur! s'écria Adeline en frappant dans ses mains.

— Si ma présence dans la maison devait causer le moindre dérangement, dit Cécile, il faudrait me prévenir; je continuerais ma route vers Moret, où *miss* m'attend.

Miss, c'était la gouvernante anglaise. Au moment où la fille du sabotier cherchait à rassurer Cécile, elle fut interrompue par la Madelon, qui venait lui demander où elle devait déposer les affaires de la *dame*.

— Pourquoi nous interrompre? dit Adeline avec impatience.

— Ne *te fâche pas*, mademoiselle, répondit la servante, mêlant à la fois la familiarité au respect. C'est M. Protat qui m'a dit de venir te demander cela.

— Mettez les malles et les paquets de madame, reprit Adeline, dans la chambre du pensionnaire.

— Bon, dit Madelon, on y va. A propos, le souper sera prêt dans dix minutes. Il faut compter que M. Lazare sera peut-être bien revenu.

— S'il n'est pas de retour, on ne l'attendra pas, fit Adeline.

— On n'attendra pas M. Lazare? exclama Madelon d'un air profondément surpris; mais, sur un rapide coup d'œil que lui lança sa jeune maîtresse, elle se retira, sans ajouter d'autre commentaire. Demeurée seule avec Adeline, son amie lui reprocha doucement son petit mensonge. — Voici déjà quelqu'un qui va se trouver gêné à cause de moi.

— Qui donc? fit Adeline.

— Mais cette personne dont tu parlais.

— Ah! le pensionnaire?

— Oui, ce... monsieur, qu'on appelle... comment? un nom assez joli.

— Tu trouves? dit Adeline.

— Et toi, tu ne trouves pas? continua Cécile en souriant.

Comme la causerie reprenait une autre direction, elle fut inter-

rompue par un bruit de pas et de voix qu'on entendit au bas de l'escalier : c'était Lazare qui rentrait accompagné de Zéphyr. Protat s'était décidé à expliquer à l'artiste l'embarras où il se trouvait à propos des logemens. Lazare n'avait manifesté aucune contrariété.

— C'est bon, répondait-il aux excuses que lui adressait le sabotier, j'irai coucher à la *Maison-Blanche*, et même, si cela vous accommode mieux, j'y prendrai aussi mes repas.

— Ah! pour ça ce n'est pas utile, dit Protat. Je vous remercie bien de votre complaisance, monsieur Lazare. — Et il redescendit l'escalier enchanté de l'issue de sa négociation.

L'artiste, en entrant dans sa chambre, y trouva les objets appartenant à Cécile, que la Madelon était venue y apporter. — Ah! dit-il, cette dame a déjà pris possession. Zéphyr, mon ami, tu vas transporter tous mes ustensiles à la *Maison-Blanche*.

— Dites donc, monsieur Lazare, fit l'apprenti en préparant les paquets, la Madelon assure qu'elle est belle comme le jour, la dame qui va demeurer ici. Ça n'est pas étonnant au fait... puisqu'elle vient de Paris. Avez-vous vu son châle dans la salle à manger? quelle belle pièce! C'est plus brillant que la chasuble à M. le curé. Et la plume qui est sur son chapeau donc! Ah! oui, ma foi, ce doit être une bien belle dame.

— Ah ça! interrompit Lazare, est-ce que tu vas en devenir amoureux aussi, et oublierais-tu déjà Adeline pour un châle brodé et un brin de marabout?

— Il faudra bien deux voyages pour porter toutes vos affaires à la *Maison-Blanche*, dit l'apprenti, passant à une autre idée.

— Eh bien, tu les feras. Cette dame peut avoir besoin de la chambre, il faut qu'elle la trouve libre; dépêche-toi. Puisqu'il y a du monde à dîner, je vais me donner un coup de rasoir. Je suis bien fâché de n'avoir pas apporté un habit noir, acheva l'artiste en se parlant à lui-même.

— Dites donc, monsieur Lazare, reprit l'apprenti, elle doit aimer les bonnes choses, la dame qui vient d'arriver... J'ai vu la Madelon qui décrochait le four de campagne. Il se pourrait bien qu'il y eût un gâteau.

— Il se pourrait, dit Lazare.

— Dans ce cas-là, dit Zéphyr, vous, qui serez là, tâchez donc qu'on m'en garde un peu; j'ai peur que M. Protat n'y pense pas.

L'artiste lui promit de ne pas oublier la recommandation, et Zéphyr descendit pour opérer le déménagement. Comme nous l'avons dit, la mince cloison qui séparait la chambre où se trouvaient Adeline et son amie de celle occupée par Lazare permettait de l'une à l'autre d'entendre tout ce qui se disait dans les deux pièces.

— Qu'est-ce donc que ce M. Zéphyr, qui est amoureux de toi et de mon châle? avait demandé Cécile à son amie.

— L'apprenti de mon père, répondit Adeline, un enfant abandonné que mon père a recueilli.

— Et il est amoureux de toi? continua Cécile.

— C'est une plaisanterie sans doute, répondit la fille du sabotier. Zéphyr est un enfant; d'ailleurs tu le verras.

Cependant Adeline fut un peu préoccupée par les paroles qu'elle avait entendu Lazare adresser à l'apprenti.

— Ces dames sont servies, vint dire la Madelon avec une certaine majesté d'attitude et d'accent.

— Nous descendons, répondit Adeline. Moins cérémonieuse avec le pensionnaire, Madelon alla lui sonner le dîner à coups de poing dans sa porte, et lui cria simplement : — Monsieur Lazare, la soupe est sur la table.

— On y va, répondit l'artiste. — Tiens, murmura-t-il, il y avait du monde à côté.

On descendit dans la salle à manger. Derrière les deux femmes arriva Lazare, qui avait donné à sa toilette plus de soin que de coutume. Il avait quitté la blouse et le pantalon de travail pour des vêtemens de simple toile, mais plus frais; sa cravate, ordinairement roulée en corde à puits autour de son cou, était mise avec plus de soin, il avait même essayé vainement un simulacre de nœud. De cette tentative, l'intention seule était restée apparente. Adeline ne lui en sut aucun gré. Elle devinait que toutes ces élégances avaient pour but de s'attirer les regards de Cécile, et elle se mit à les observer tous les deux avec une ténacité singulière. Lazare et la jeune femme avaient échangé un salut muet et poli, et, debout auprès de la table, ils semblaient hésiter avant de s'asseoir. La fille du sabotier s'aperçut que le hasard avait, par les mains de Madelon, disposé la place des couverts de façon que Cécile allait se trouver la voisine de l'artiste. Cet arrangement déplut instinctivement à Adeline. Avec beaucoup d'adresse et sans être aperçue, elle changea rapidement de place sa serviette, roulée dans un petit rond à son chiffre. Par suite de cette manœuvre, le placement primitif se trouvait modifié, et, quand tout le monde se fut assis, Adeline se trouva entre son amie et Lazare. Le repas fut très animé. Adeline elle-même, qui était restée d'abord silencieuse, se mit à l'unisson de l'animation générale. Après quelques mots, Cécile et Lazare s'étaient sentis sympathiques l'un à l'autre. Il avait suffi pour créer cette sympathie de quelques points de rapport dans des opinions naturellement émises de part et d'autre dans le cours d'un de ces avant-propos pendant lesquels on semble chercher quel terrain on donnera à parcourir à la conversation. On avait d'abord parlé de

voyage, ensuite on parla d'art. Cécile, qui avait promené son mignon brodequin dans toutes les cités classiques, racontait les impressions recueillies sur sa route. Dans ses remarques à propos de ses visites dans les principaux musées de l'Europe, elle avait parlé de certaines écoles et de certains maîtres, non point d'après le ouï-dire traditionnel, et son admiration s'exprimait autrement que par des formules empruntées au dictionnaire des lieux communs artistiques. Lazare trouvait dans ses jugemens une conformité de goûts avec les siens propres; il s'étonnait de rencontrer une femme, qu'il supposait frivole et ne sachant que parler chiffons, porter dans ses discussions, devenues presque sérieuses, des jugemens qu'il trouvait d'autant plus sensés, qu'ils s'appareillaient parfaitement avec ses propres idées.

Pendant que Lazare causait ainsi avec Mme de Livry, Adeline semblait un peu dépitée de se trouver mise à l'écart d'une conversation où l'on traitait de choses un peu abstraites. Cécile, qui l'observait, ramena habilement la causerie sur des sujets qui permettaient à sa compagne d'y prendre part. Connaissant le répertoire des connaissances d'Adeline, elle lui donna complaisamment la réplique pour qu'elle en pût faire montre. La fille du sabotier se révéla dès lors à Lazare sous un aspect qui lui avait échappé jusqu'ici. Adeline n'était point, comme il l'avait supposé, une rustique enfant frottée par hasard d'un vernis d'instruction; elle ne s'en était point tenue à la lettre de ce qu'on lui avait appris; son intelligence avide en avait pénétré l'esprit. Cette attention, qu'elle attirait à son tour, animait davantage la jeune fille, devenue rouge de plaisir en voyant l'étonnement qu'elle causait à l'artiste, qui se trouva tout à coup obligé, pour lui répondre, de modifier lui-même le langage qu'il avait l'habitude d'employer avec elle. En écoutant sa fille parler tour à tour avec Cécile et Lazare, répondre sans hésiter jamais, et sans affectation, sans pédanterie, ne se point laisser arrêter par les contradictions, paraître les provoquer au contraire, et finir par ranger les contradicteurs à son impression personnelle, le bonhomme Protat nageait dans l'extase. Il n'y avait pas jusqu'à la Madelon qui, en faisant le service, ne s'arrêtât quelquefois tout *ébaubie* en écoutant les belles choses que disait sa maîtresse. Protat se renversait alors sur sa chaise, et, montrant Adeline du doigt à la servante immobile, il semblait lui dire en clignant des yeux : — C'est elle qui parle! c'est pourtant elle! — Il y eut un instant où Lazare, à propos d'une discussion historique relativement à un monument voisin, commit une erreur de date qui fut relevée par Adeline. L'artiste avoua son erreur et applaudit à la rectification. Cet hommage rendu à la science de sa fille mit le comble à l'orgueil du sabotier. Il attira l'artiste auprès de lui et lui dit tout bas à l'oreille : — Qu'est-ce que vous voulez? nous ne sommes pas de force!

Comme on en était arrivé au dessert, et au moment où la Madelon dressait sur la table le beau gâteau doré qui avait été deviné par la friande convoitise de Zéphyr, l'apprenti, ayant terminé le déménagement de Lazare, parut lui-même sur le seuil de la salle à manger. Désignant le gâteau à l'artiste, qui était précisément occupé à le partager, Zéphyr paraissait lui rappeler sa promesse par un expressif coup d'œil. Voyant que tout le monde était de bonne humeur, et le bonhomme Protat particulièrement, qui débouchait avec circonspection une vieille bouteille de vin réservée pour les grands jours, Lazare pensa que l'apprenti ne serait point mal accueilli : il lui fit signe de s'approcher.

— Père Protat, dit le peintre au sabotier, placé de façon à ne point voir son apprenti, je me suis permis de faire espérer à Zéphyr qu'il aurait du dessert, et le voici qui vient me sommer de tenir ma promesse.

Protat tourna brusquement la tête, fronça le sourcil, et regardant le jeune garçon avec une sévérité déjà voisine de la colère : — Ah! te voilà, petit gredin, nous avons un compte à régler depuis ce matin.

Et, s'étant levé précipitamment de table, il prit l'apprenti par le collet et l'entraîna rapidement dans le jardin. Cécile, Adeline et Lazare, restés seuls, se regardèrent, profondément étonnés de cette brusque sortie.

— Qu'arrive-t-il encore? demanda Lazare.

— Qu'a donc fait ce pauvre garçon? ajouta Cécile.

— Je ne sais pas, répondit Adeline, vaguement inquiète.

Au même instant, la porte s'ouvrit, Zéphyr rentra, et courut se réfugier auprès de Lazare. Derrière l'apprenti rentrait le sabotier. Tout le monde s'était levé.

— Monsieur Lazare! s'écria Zéphyr en prenant l'artiste par le bras.

— Eh bien! fit celui-ci, que me veux-tu?

Le jeune garçon paraissait en proie à une grande agitation, tout son corps tremblait, ses lèvres étaient blanches et serrées, la sueur ruisselait de son front, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Monsieur Lazare, reprit-il avec un accent où l'indignation se mêlait à la douleur, dites donc que je ne suis pas un voleur.

A ce mot, tout le monde se regarda.

— Eh bien! dit Protat, justifie-toi. — Et le sabotier versa dans son assiette une poignée d'argent qu'il avait tirée de sa poche. Explique-moi la possession de cet argent; où l'as-tu pris?

— Je ne l'ai pas pris, répondit Zéphyr.

— Non, père Protat, ajouta Lazare d'une voix ferme, cet argent appartient à votre apprenti : c'est le fruit de son travail.

— De son travail! répliqua le sabotier avec étonnement; quel travail, s'il vous plaît? Entendons-nous, monsieur Lazare, continua le père d'Adeline avec gravité... vous vous intéressiez à ce drôle, et je vous ai laissé faire; mais, cette fois, c'est sérieux?

— Très sérieux, plus que vous ne pensez, répondit le peintre. Zéphyr a gagné cet argent, et l'a gagné honorablement.

— Ah! pardi, s'écria le sabotier, je suis curieux d'apprendre comment. — Et Protat se rassit à sa place.

Lazare raconta à son hôte comment il avait découvert le talent de l'apprenti, et expliqua ainsi la possession de l'argent trouvé dans sa chambre: — C'est le prix des ouvrages qu'il vend aux marchands de Fontainebleau, dit-il.

Cette révélation n'eut point le résultat que paraissaient en attendre l'accusé et celui qui se constituait son défenseur. Protat commença par nier le talent de son apprenti; il prétendit que Lazare était victime d'un mensonge, et que Zéphyr était incapable de rien faire de ses deux mains.

— Il vous en donnera la preuve! dit Lazare.

— Eh bien! s'écria Protat, s'il est vrai qu'il sache travailler, et qu'il tire un gain de son travail, c'est un gredin; son argent ne lui appartient pas davantage.

— Aussi votre apprenti avait-il l'intention de vous le restituer quand la somme aurait été plus forte, répondit l'artiste, qui commençait à se passionner un peu.

Protat revint alors à sa première idée : il maintint que Zéphyr était hors d'état de faire usage d'un outil; mais au même instant un démenti lui arriva sous forme de preuve. Pendant le débat qui s'était prolongé entre Lazare et Protat, qui avait longuement, pour justifier sa colère, raconté à Cécile l'histoire de son adoption et des bienfaits dont il avait comblé l'apprenti, celui-ci s'était brusquement isolé dans un coin; ayant pris d'une main un gros bâton qui était dans la salle, il en tailla le manche avec son couteau; au bout d'une demi-heure de travail, et comme son maître l'accusait d'ignorance, l'apprenti lui présentait par le manche le bâton de houx, qui faisait depuis longtemps sur ses épaules l'office d'exécuteur des hautes colères de Protat.

— Si j'ai menti, monsieur Protat, dit Zéphyr en tendant le dos, tuez-moi tout de suite avec ça, et que ça finisse.

Les yeux du sabotier s'étaient portés sur le manche du gourdin. La poignée, largement ébauchée, représentait deux serpens enroulés. Si rapidement que cette ébauche eût été exécutée, le résultat atteint n'était pas ordinaire; l'enlacement des deux reptiles avait un aspect effrayant d'abord, et d'une vérité inquiétante.

— Eh bien! oui, dit Protat, c'est gentil. Et il se retourna du côté de Zéphyr, auquel il parlait d'un ton déjà radouci.

— Ce n'est pas seulement gentil, répondit Cécile, qui avait examiné ce travail improvisé, c'est un petit chef-d'œuvre, et pour avoir pu faire cela en aussi peu de temps, il faut que votre apprenti soit un artiste véritable.

— Bah! répliqua le sabotier, à quoi ça peut-il être utile?

Et Adeline, qui à son tour admirait l'œuvre de Zéphyr avec une admiration naïve, interrompit son père : — Tout ce qui est beau est utile d'une certaine façon; mais bien des choses utiles ne sont belles d'aucune, dit la jeune fille.

Complimenté par tout le monde et même par son maître, que sa fille avait forcé à se rendre à l'évidence, flatté par Cécile, qui mêlait à ses louanges ces câlineries féminines qui exercent une si grande influence sur l'amour-propre, Zéphyr subissait pour la seconde fois dans cette journée l'assaut de l'orgueil. Pendant que Lazare expliquait au sabotier qu'il était nécessaire, dans l'intérêt futur du jeune garçon, qu'il vînt à Paris, ayant soin d'ajouter que Zéphyr n'aurait aucune dépense à faire, — l'apprenti, dont l'imagination allait en avant, s'enivrait au son des paroles qui lui promettaient un avenir de gloire et de fortune. Adeline, de son côté, regardait Lazare, dont le geste et la parole s'animaient toutes les fois qu'il parlait de sa profession, et dans cette attention de sa jeune amie, Cécile, qui l'observait, crut bien remarquer que ce n'était pas seulement la curiosité qui rendait Adeline aussi attentive. La jeune fille, en effet, était sous le charme de la voix de Lazare. Les raisons que faisait valoir l'artiste en faveur de Zéphyr rencontrèrent enfin un écho chez Protat lui-même.

— Eh bien! mon garçon, dit Protat à son apprenti, c'est convenu : puisque M. Lazare prétend que tu pourras y devenir quelque chose, tu iras à Paris. Tâche de faire un jour fortune avec tes petits talens, et si tu deviens plus tard un grand homme, rappelle-toi ton père adoptif, qui t'aura appris un bon état.

— Comment donc ça? fit Zéphyr.

— Dame! sans doute... n'es-tu pas mon élève?

Comme le dîner était achevé depuis longtemps, toute la compagnie sortit pour prendre l'air dans le jardin. C'était la fin de l'un des jours les plus brûlans de l'année. L'air, attiédi par les haleines du soir et le voisinage de la rivière, s'imprégnait des aromes de certaines fleurs qui semblent conserver leur parfum pour la nuit, comme le rossignol, qui réserve ses plus beaux chants pour l'heure des étoiles. Sur les eaux du Loing, claires, rapides et murmurantes, flottait une vapeur blanche et légère que la naissante clarté du croissant de la

lune faisait paraître presque diaphane. Dans les roseaux qui bordaient la rivière, les rainettes commençaient leur concert nocturne et monotone, et préludaient comme des musiciens qui se donnent l'accord. Les buissons qui clôturaient le jardin et les herbes qui bordaient les allées se constellaient de tremblottantes illuminations de vers luisans. Protat, appelé chez le notaire du pays pour un rendez-vous, était sorti à la fin du repas, laissant Lazare avec les deux jeunes femmes. L'artiste et ses deux compagnes demeurèrent pendant quelques minutes sous l'impression que leur causait le calme de cette soirée pacifique. Par discrétion, et pensant que les deux amies pouvaient avoir à causer, Lazare s'était retiré et fumait sur un banc éloigné. La voix de Cécile le rappela bientôt.

— Monsieur, lui dit-elle, il nous arrive de l'autre côté de l'eau une délicieuse odeur de foin. On a fauché la prairie qui est en face. Adeline et moi nous avons envie d'aller nous asseoir sur les meules. Auriez-vous la complaisance de nous passer de l'autre côté?

Lazare fit entrer les deux femmes dans le bachot, le détacha du pieu où il était amarré et commença à ramer. — Je vous proposerais bien de faire une promenade, leur dit-il; mais la navigation est très difficile, surtout dans cette partie où la rivière est tellement obstruée par les herbes, que M. Protat assure qu'une anguille pourrait s'y noyer. — Comme pour justifier son dire, au même instant le bachot s'arrêta au milieu des herbages flottans, et Lazare éprouva quelque difficulté à dégager ses avirons embarrassés. — C'est là que Zéphyr a manqué se noyer hier, et moi avec lui, dit-il.

Cécile sentit Adeline tressaillir auprès d'elle. — Quoi! dit-elle après que Lazare, qu'elle avait interrogé à propos de cet accident, lui eut raconté la tentative de l'apprenti. Si jeune, un enfant presque, il songeait à mourir! Sait-on quelle raison a pu le pousser à cet acte de désespoir?

— Zéphyr est un être très singulier et très mystérieux, répondit l'artiste : il ne dit pas ses secrets, même à ses amis.

— Ah! s'écria Cécile en aidant Adeline à descendre sur le sable fin et blanc où le bachot venait d'aborder, pour un personnage aussi mystérieux, ce monsieur Zéphyr est bien étourdi, et s'il ne dit pas son secret, il aide au moins à le deviner.

— Comment cela? demanda Lazare étonné.

— Sans doute, continua Cécile, puisqu'il l'écrit. — Et aux vifs rayons de la lune, elle indiqua, du bout de son petit pied, des caractères formés par des cailloux rapprochés les uns des autres de manière à composer très visiblement deux noms : celui de *Zéphyr* et celui d'*Adeline*.

— Ma foi, mignonne Adeline, dit Lazare à celle-ci, demeurée toute

pensive devant cette révélation soudaine, c'est la vérité, Zéphyr...

— Zéphyr est amoureux de toi, continua Cécile en serrant le bras de son amie.

— Quelle folie! balbutia-t-elle pour dire quelque chose.

— Mais, ajouta la jeune femme, c'est à cause de cela qu'il voulait mourir sans doute, et c'est avant d'accomplir son projet qu'il écrivait ton nom sur le sable à côté du sien, au bord de cette rivière où il aurait pu rester sans le dévouement de M. Lazare, qui a couru à son secours. Et cela ne te touche pas un peu?

— Ah! dit Adeline naïvement, quand j'ai vu M. Lazare tomber au milieu de ces herbes dangereuses, cela m'a fait un bruit autour de la tête, comme si je m'étais noyée moi-même. Aussi, quand je l'ai vu reparaître, je lui ai été bien reconnaissante...

— De ce qu'il n'était pas mort en sauvant Zéphyr, lui glissa Cécile à l'oreille.

— Mademoiselle Adeline, interrompit l'artiste, vous savez le secret de cet enfant, mais feignez de l'ignorer et n'en parlez pas à votre père. J'ai quelque influence sur votre apprenti, j'essaierai de le guérir; d'ailleurs il va me suivre à Paris, et quand il ne vous verra plus auprès de lui tous les jours, il reviendra à des sentimens plus raisonnables : l'absence est un bon remède.

Alors intervint Cécile, qui se plut à taquiner un peu son amie, en même temps qu'elle voulait aussi pénétrer dans la pensée du jeune homme. — Qui sait, dit-elle, si Adeline souhaite être oubliée? Zéphyr est bien jeune, mais il cessera de l'être; il possède déjà un talent qui pourra grandir également. Le soin de son avenir va vous être confié, monsieur Lazare. Si Adeline, qui se tait parce qu'elle n'ose pas parler peut-être, vous disait : « Au lieu de me faire oublier, faites au contraire qu'il pense à moi; entretenez dans le cœur de Zéphyr cet amour dont il m'a déjà donné une si grande preuve; faites qu'il devienne le mobile de son ambition, et, quand il sera un homme, qu'il vienne me demander à mon père... »

— Si Mlle Adeline veut endosser les paroles que vous venez de dire, j'aurai le plus grand plaisir à m'y conformer, répondit Lazare en riant, d'autant plus que j'avais la même intention, et qu'en découvrant ce matin le talent de ce garçon, en même temps que je découvrais son amour, — car c'est une vraie passion qu'il éprouve, — je m'étais intéressé doublement à lui, et je m'étais proposé de le servir dans ses deux ambitions. Mignonne Adeline, consultez votre petit cœur : vous êtes une adorable enfant, toute remplie d'excellentes qualités; personne ne vous aimera mieux que ce pauvre être pour qui vous avez été une révélation de la bonté humaine, pour qui vous avez été une raison de vivre et une raison de mourir. Voulez-vous

que je travaille et que je le fasse travailler à faire disparaître toutes les inégalités qui vous séparent? Voulez-vous que je le rapproche de vous par l'intelligence comme il s'est déjà rapproché lui-même par le cœur? Enfin voulez-vous me répéter ce que madame disait à l'instant : — Rendez-le digne de moi? — Je vous jure que j'aurai pour Zéphyr les soins et l'amitié qu'on a pour un frère, ne serait-ce que pour acquérir un jour le droit de vous aimer vous-même comme une sœur.

Pendant que Lazare parlait ainsi, Cécile, qui tenait la main d'Adeline dans la sienne, s'aperçut que cette main devenait glacée.

— Taisez-vous, monsieur, dit Cécile à voix basse, elle va se trouver mal. — Et la jeune femme entraîna avec elle son amie toute chancelante.

— Brute, double brute que je suis! murmura Lazare quand il se trouva seul; j'avais oublié que cette petite m'aime; chacune de mes paroles a dû lui faire une blessure au cœur. Allons, décidément, — ajouta-t-il en se laissant tomber paresseusement sur une meule de foin,—je commence à craindre que le mariage de Zéphyr ne reste à l'état d'utopie.

Lazare était doué d'une organisation nerveuse; mais, possédant une grande puissance de volonté, il était parvenu à dominer ses émotions. Toute sensation vive, pensait-il, est un amoindrissement de l'intelligence, et un artiste doit commander à ses impressions, ou ne s'abandonner qu'à celles qui peuvent servir à l'étude. — Ce système qu'il n'avait pas inventé, Lazare l'avait au moins exagéré en vivant réfugié dans l'égoïsme de l'art, passion unique, seule préoccupation qu'il ait eue, et qui lui avait fait sacrifier, non pas sans peine d'abord, les plaisirs et les jouissances de la jeunesse. Par suite de cette habitude, il refoulait sans effort toutes les aspirations étrangères à cet art, dans lequel il savait, par compensation, trouver un dédommagement aux privations volontaires qu'il s'imposait. La vue d'un beau site, la contemplation d'un chef-d'œuvre le jetaient dans des ravissemens qui se prolongeaient pendant des jours entiers; la sensation qu'il avait éprouvée se répercutait comme un son reproduit par les mille bouches de l'écho. S'il avait pu dompter la nature, il lui avait été impossible de la vaincre entièrement, et quand ces rébellions se produisaient, selon le hasard de quelque influence imprévue, il devenait d'autant plus accessible à l'émotion qu'il ne s'y abandonnait point familièrement. Quelle que fût la nature de ses impressions, elles étaient d'autant plus vives, qu'elles avaient été contenues. Ces accidens, qu'il ne regrettait pas, renouvelaient pour ainsi dire l'atmosphère de sa pensée; c'est pourquoi sans doute il appelait cela « donner de l'air à son cœur, qui sentait le renfermé. » Déjà,

depuis quelques instans, il avait ressenti des symptômes avant-coureurs d'une de ces sortes de crises; cela lui était facile à remarquer par la brusque séparation qui s'établissait alors entre l'homme et l'artiste. Ainsi, en admirant ce coin de paysage baigné dans une ombre transparente, il ne lui était pas venu à l'idée de chercher dans cet effet un point de rappport avec tel ou tel tableau, telle ou telle école; il s'était livré au charme de l'heure et du lieu. A cette première disposition sentimentale vint se mêler ensuite un long enivrement, causé par ces pénétrantes odeurs qui se dégagent du foin nouvellement fauché, et, selon les natures, provoquent des irritations soudaines, ou causent un état de langueur qui, sans que l'on sache pourquoi, amène les larmes aux yeux. Cet enivrement, Lazare commença à en sentir les effets. Comme il était déjà trop tard pour qu'il pût s'y soustraire, il s'en allait malgré lui sur la pente d'une rêverie douce, pleine de tableaux confus, peuplée d'apparitions rapides, — vieux souvenirs, jeunes espérances; — mais dans tous ces tableaux, dans toutes ces apparitions qui se succédaient, un tableau se reproduisait obstinément, une figure reparaissait sans cesse. Lazare se voyait dans son atelier, auprès de son chevalet; par sa fenêtre ouverte, il apercevait ce paysage des bords du Loing, tel qu'on le voyait des fenêtres du père Protat. Dans cette même prairie où il faisait ce rêve, il voyait Adeline comme il pouvait la voir en réalité dans ce même instant, assise auprès de cette meule; elle lui faisait signe de loin, et lui montrait un petit enfant qui se roulait dans le foin en poussant des cris joyeux.

— C'est extraordinaire! s'écria Lazare en se levant tout à coup; mais il ne m'en arrive jamais d'autres avec ces diables de meules. Je ne peux pas respirer deux minutes une poignée de ces herbes sans que cela me donne sur les nerfs.

Comme il faisait cette remarque, il aperçut Adeline qui s'avançait d'un autre côté au bras de Cécile. — Parbleu! pensa Lazare, Zéphyr a décidément bon goût. Adeline est gentille au soleil, charmante à la lampe, mais elle est ravissante au clair de lune.

La fille du sabotier, pressée par son amie et prise d'un soudain besoin d'épanchement, venait de lui faire ses confidences à propos de Lazare. En écoutant ce récit, Cécile s'était intéressée à cet amour et semblait s'étonner que Lazare, qui avait dû s'en apercevoir, s'y montrât aussi indifférent. — Après cela, pensait-elle intérieurement, c'est un honnête homme, et ne voulant pas d'Adeline pour femme, il ne veut pas, heureusement pour elle, y songer autrement.

— Et ton père sait ton inclination! avait repris Cécile; mais alors c'est très imprudent à lui de conserver ce pensionnaire, il aurait dû trouver un prétexte pour l'éloigner.

— Ton arrivée lui a fourni ce prétexte, répondit Adeline tristement. Voilà déjà M. Lazare hors de la maison.

— Ce n'est point être dehors que de pouvoir y venir tous les jours, comme il va continuer à le faire, et d'ailleurs, quand je serai partie, il reprendra sa chambre. Il faudra que je parle à ton père à ce propos.

— Oh! non, je t'en prie, fit Adeline avec supplication. Quel danger y a-t-il à ce que M. Lazare reste chez nous, puisqu'il ne m'aime pas et ne pense à moi que pour me souhaiter la femme d'un autre?

— Mais, reprit Cécile, à propos de cet autre, tu aurais dû tout à l'heure faire une expérience sur M. Lazare. Qui sait? Il ne t'aime pas peut-être parce qu'il ignore que tu l'aimes!

— Quelle expérience? demanda Adeline.

— Écoute, lui dit Cécile, il n'est pas trop tard pour tenter cette épreuve. M. Lazare te demandait tout à l'heure si tu voulais qu'il se chargeât de rendre un jour Zéphyr digne d'être ton mari : va-t'en lui dire que oui, et fais-lui comprendre que, si tu n'as pas répondu tout de suite, c'est que tu étais gênée par moi. Va, je t'attendrai. Observe l'effet que tes paroles produiront sur M. Lazare; tu m'en rendras compte. Tu ne comprends rien à cette manœuvre, innocente que tu es! C'est ce qu'on appelle de la coquetterie. Ou M. Lazare sait que tu l'aimes...

— Comment le saurait-il? demanda Adeline. Je ne le lui ai jamais dit.

— Eh! ma chère! s'écria Cécile, tu embaumes l'amour. — Et elle poussa son amie dans la direction où elle avait aperçu Lazare. Adeline était partie, résolue à suivre ce conseil; mais, arrivée devant Lazare, elle manqua de courage.

— Tiens! c'est vous, mignonne Adeline! lui dit l'artiste, assez étonné de la voir toute seule. Où donc est votre amie?

— Je l'ai quittée un instant exprès pour venir vous parler, dit la jeune fille.

— A moi! fit l'artiste.

— Monsieur Lazare, continua Adeline très vite, vous êtes parti ce matin sans mettre vos guêtres de cuir pour aller en forêt; c'est bien imprudent. Comme il a fait très chaud cette année, il y a beaucoup de vipères. La semaine passée, il y a encore eu un fendeur de lattes piqué; il a failli en mourir. Prenez donc bien garde. Songez donc! s'il vous arrivait un malheur...

Et il y avait tant d'inquiétude dans cette recommandation faite d'une voix tremblante, que cela eût suffi pour révéler le sentiment qui la dictait, si Lazare n'en avait point été instruit.

— Merci, chère fille, dit-il à Adeline en la prenant familièrement par la taille, comme il avait l'habitude de le faire. Il allait l'embrasser sur le front, mais il s'arrêta tout à coup, et, portant douce-

ment à ses lèvres la main de la jeune fille, il lui dit : — Je ne veux point que vous soyez inquiète à cause de moi, Adeline, et je prendrai des précautions... Merci...

Adeline s'échappa et retourna auprès de Cécile.

— Eh bien! lui demanda celle-ci, et notre épreuve?

— Ah! fit Adeline, qui n'y songeait déjà plus; puis, affectant un air triste, elle répondit : Eh bien! il n'a pas eu l'air étonné du tout.

— Mais il m'a semblé qu'il te baisait la main; est-ce une habitude entre vous?

— Non, fit Adeline; quand il m'embrasse, c'est devant mon père, et sur le front, comme les enfans.

— Eh bien! ma chère, en te baisant la main, il t'a traitée comme une femme; c'est déjà un changement. Fais semblant de t'occuper de Zéphyr, tu en verras sans doute bien d'autres.

En parlant ainsi, elles allèrent ensemble rejoindre l'artiste, qui était debout sur le rivage, regardant l'eau couler, occupé machinalement à compter les étoiles qui s'y reflétaient, tandis que sa pensée retournait en souvenir à ce rêve singulier qu'il avait fait dans le foin.

— Nous allons rentrer, dit Cécile en se dirigeant vers le bateau, dans lequel elle fut s'asseoir avec sa compagne.

Un brusque mouvement de Lazare fit un instant incliner l'embarcation; c'était justement près de l'endroit qu'il avait désigné en parlant du sauvetage de l'apprenti.

— Prenez garde, vous allez nous noyer, fit Cécile. Et, après avoir sauvé le futur, vous ne pourriez peut-être pas sauver la fiancée!

— Pardon, dit Lazare, je ne comprends pas.

— Mais, continua Cécile, Adeline ne vous a donc rien dit tout à l'heure? Elle m'avait cependant quittée pour aller vous annoncer qu'elle acceptait vos propositions relativement au jeune sculpteur.

— Hein? fit l'artiste étonné; c'est vrai, mignonne, vous consentez?

— Mais parle donc! dit Cécile tout bas à Adeline.

— Dame! reprit celle-ci, si ce pauvre garçon m'aime tant que ça!

— Tu as raison, ma fille, il faut aimer qui nous aime, dit son amie.

Comme Adeline allait répondre, Lazare imprima une si brusque impulsion à son aviron, que le taquet se brisa, et la rame lui échappa des mains pour s'en aller à la dérive. — Au diable! s'écria l'artiste avec un accent d'humeur.

— Tu vois, tu vois, murmura Cécile à l'oreille de son amie, il est fâché de la nouvelle.

— Est-ce que nous allons rester au milieu de l'eau? Je vais appeler le gamin, dit Lazare avec impatience; il viendra nous rejoindre dans le bachot du voisin.

— Quel gamin? demanda Cécile.

— Eh! parbleu, Zéphyr.

— C'est juste, continua l'amie d'Adeline; c'est bien le moins qu'il se dérange pour sa femme.

— Ce n'est pas la peine, fit Adeline, rendue joyeuse par la mauvaise humeur de Lazare. La gaffe est dans le bateau.

— Nous voilà tout à l'heure dans le courant, reprit le jeune homme du même ton bourru; nous n'en sortirons qu'à la rame.

— Ah! fit Adeline en riant, je suis un peu marinière, moi. — Et, s'emparant de la gaffe, elle repoussa doucement Lazare en lui disant: — Allez vous asseoir, je vais vous ramener au port, et en deux minutes.

En effet, elle avait fait attérir le bachot au pied du jardin de son père. L'apprenti se trouvait précisément au débarcadère.

— Donne-moi la main, lui dit Adeline, que je descende. — Et elle serra doucement la main que Zéphyr lui avait tendue.

— Monsieur Lazare, dit le jeune garçon à l'oreille de l'artiste en l'arrêtant au passage, vous ne savez pas une chose? Mlle Adeline vient de me caresser!

— Va-t-en au diable! répondit le peintre. — Après avoir rapidement souhaité le bonsoir au sabotier, revenu de son rendez-vous, Lazare se retira sans adresser une seule parole à Adeline, que ce brusque départ, en dehors des habitudes du pensionnaire, rendit à la fois heureuse et fâchée.

— Parbleu! murmurait l'artiste en regagnant son nouveau domicile, on a bien raison de dire que le cœur des femmes est le royaume du caprice. Cette girouette aux yeux noirs a-t-elle assez vite tourné du *non* au *oui!* Bah! qu'elle épouse ou non Zéphyr, le principal était qu'elle ne songeât plus à moi; elle commence à m'oublier, il faut l'aider à finir.

III. — LES PROPOS DE VILLAGE.

Comme il entrait à la *Maison-Blanche,* auberge qui sert en même temps de café, la salle était encore pleine de monde, et Lazare remarqua qu'en le voyant paraître, les groupes rassemblés autour des tables arrêtaient leur conversation, qui semblait très animée. Cette interruption fut de courte durée. Lazare, ayant pris sa clé et son flambeau, quitta la salle pour monter à sa chambre. Dès qu'il eut disparu, les buveurs recommencèrent à arroser d'une aigre piquette les aigres propos que faisait naître la chronique scandaleuse du village.

L'intérieur de la maison Protat était particulièrement sur le tapis. Malgré les précautions prises pour assurer le mystère des événemens dont cette maison avait la veille été le théâtre, la malignité publique, ayant trouvé un texte à glose dans la tentative de Zéphyr, n'avait

point voulu croire entièrement au rapport des parties intéressées. C'est chose rare, du reste, qu'on puisse dépister les soupçons d'une meute de curieux et d'oisifs qui flairent la prochaine curée d'un scandale. On avait donc secoué la tête dans le village, lorsque Madelon avait essayé de donner le change à ceux qui l'interrogeaient. Un détail révélé par le garçon de la mairie, qui avait porté chez M. Protat la boîte de secours pour les asphyxiés, vint d'ailleurs combattre les dénégations de la servante du sabotier. L'employé avait remarqué autour des jambes de l'apprenti le cercle tracé par les cordes auxquelles Zéphyr avait attaché les deux grosses pierres qui avaient rendu son sauvetage si difficile. Ce témoin avait en outre ajouté qu'en arrivant sur les lieux, il avait trouvé tous les gens qui entouraient le noyé, — particulièrement le père Protat et le *désigneux*, — très bouleversés. Quant à la *demoiselle* (c'est le nom que les gens de Montigny donnaient à Adeline), elle était quasiment comme morte. Cette inquiétude si naturelle que le danger couru par l'apprenti avait fait naître, les méchantes langues la détournaient du sens naturel. Le suicide prémédité ne fut plus même contesté, et les conjectures commencèrent à se grouper autour de cet événement.

Pendant toute la journée, on n'avait parlé que de cela dans le village, les hommes aux champs, les femmes au lavoir. Protat n'était pas aimé dans le pays, peut-être parce qu'il était de tous les habitans celui qui possédait le plus de bien, et qu'il s'en montrait un peu trop satisfait. Sa fierté paternelle n'était pas non plus étrangère à cet éloignement, qui ne laissait point passer une occasion sans se manifester par une petite hostilité. Quant à Adeline, c'était véritablement de la haine que la pauvre enfant avait fait naître, sans s'en douter, depuis son retour dans le village. Toutes les commères savaient aussi bien qu'elle-même le compte des robes de soie qu'elle avait dans sa commode. On connaissait le nombre de ses bijoux, on citait la finesse de son linge, qui excitait à la fois l'admiration et l'envie, quand Madelon venait le battre au lavoir, et il n'y avait point de railleries dont elle ne fût l'objet à cause de la dentelle qu'elle mettait à ses oreillers et, disait-on même, à ses torchons. Plus que tout le reste, ce luxe innocent avait amassé sourdement sur sa tête une haine envieuse, absurde et brutale, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

La tentative de l'apprenti fit luire le premier éclair de cet orage qui menaçait Protat et sa fille. Au moment où Lazare venait de rentrer, les gens rassemblés à la *Maison-Blanche* devisaient bruyamment, comme nous l'avons dit, à propos de cet événement. Zéphyr, comme on l'a pu voir, n'avait jamais excité grande sympathie dans le village. A l'époque où Protat l'avait adopté, au lieu de lui savoir gré de cette

action charitable, on l'avait presque raillé; un plaisant avait même dit, en faisant allusion au vilain museau de l'orphelin, que Protat l'avait sans doute recueilli pour aller le montrer dans les foires, comme un animal curieux. Aussi le brutal système d'éducation employé par le sabotier avec son apprenti n'avait-il jamais encouru le blâme; on trouvait tout naturel qu'il le battît pour le faire travailler; mais, dans les circonstances actuelles, une réaction s'opérait en faveur de l'apprenti, que son suicide rendait intéressant. Ceux qui s'étaient érigés en juges instructeurs de l'accident tombèrent d'accord que les mauvais traitemens qu'il endurait dans cette maison avaient poussé Zéphyr au désespoir, et pour appuyer cette opinion, mille révélations mensongères vinrent l'une après l'autre transformer en persécution préméditée, en tortures de tous les jours et de toutes les heures, l'existence de ce pauvre infortuné. L'un assurait que l'apprenti couchait dans une cave, sur de la paille, qu'on ne lui changeait que tous les ans. Un autre disait qu'on ne lui donnait pas à manger tous les jours, et que sa nourriture était tellement immonde, que le cochon du père Protat n'en aurait pas voulu. Un troisième affirmait avoir entendu le sabotier menacer son apprenti de le tuer; c'était le même que Protat avait failli étrangler quinze ans auparavant, pour avoir dit qu'il n'aimait pas sa fille. Tous ces mensonges étaient d'autant plus dangereux, qu'ils étaient présentés avec une habileté perfide; la malveillance évoquait des faits dont quelques-uns, exagérés avec art, avaient cependant en eux-mêmes un principe d'exactitude.

Au milieu de la soirée, l'enquête villageoise avait idéalisé Zéphyr en victime. On le comparait à Gaspard Hauser, dont l'image et la complainte étaient collées sur l'un des murs de la *Maison-Blanche*. Quant à Protat, la qualification de bourreau d'enfans, qu'il avait redoutée, ne lui fut point ménagée. Une version encore plus malveillante que toutes celles qui avaient circulé jusque-là fut introduite dans le groupe irrité par un jeune homme qui venait d'achever une partie de billard et vint se mêler aux buveurs. C'était un clerc du notaire de Montigny, que son patron avait renvoyé tout récemment. Ce garçon, espèce de beau-fils campagnard, était le point de mire de toutes les coquetteries villageoises. Il avait remarqué Adeline à l'église, où il allait le dimanche exprès pour elle, aux fêtes de village des environs, où le sabotier conduisait sa fille, et il avait essayé assez grossièrement de faire comprendre à celle-ci qu'il la remarquait. Adeline n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre. Cependant le clerc, qui s'appelait M. Julien, — on disait « le beau M. Julien » dans tout le pays, — ne s'était point désespéré. Adeline était dans le village la seule fille qui eût l'air d'une *demoiselle;* il était, lui, le seul

homme ayant l'apparence d'un *monsieur*. Dans l'imagination du clerc, son castor blanc et son habit noir devaient être une irrésistible attraction pour le chapeau de paille et la robe de soie d'Adeline.

Un jour, c'était à la fête de Montigny, M. Julien vint inviter Adeline à danser. Malgré la répugnance que le clerc lui inspirait, la jeune fille avait accepté; mais, comme le beau clerc s'était permis de lui serrer la taille et de lui presser les mains plus qu'il n'était besoin pour les nécessités de la figure, elle l'avait laissé au milieu du bal, achevant parmi les quolibets du quadrille les fioritures un peu aventurées d'un pas *à l'instar* des bals de Paris. En outre, comme ses attentions pour la fille du sabotier avaient blessé les autres jeunes filles auxquelles il ne prenait plus garde, le beau M. Julien ne put trouver une seule danseuse. Cette mortification publique avait fort irrité son amour-propre, et il avait conservé rancune à Adeline. Tel était le personnage qui vint subitement se mêler aux récriminations que le sabotier était en train de soulever.

— Hé! dit M. Julien en s'asseyant familièrement parmi les buveurs, il y a bien d'autres choses qui se passent dans la maison du bord de l'eau! et il paraît que l'aventure de l'*abruti* (on désignait quelquefois Zéphyr sous ce nom) se rattache à celle de la *demoiselle*.

Cette simple préface avait resserré le groupe des auditeurs autour de M. Julien, qui se mit alors à narrer, avec toutes sortes de restrictions encore plus compromettantes que des affirmations, une de ces fables dans lesquelles celui qui parle met dans la bouche d'un *on* anonyme tous les propos dont il ne veut point endosser la responsabilité. Cette fable habilement tissée donnait à entendre que le petit Zéphyr avait découvert une intrigue entre la *demoiselle* et le *désigneux* qui depuis deux ans venait passer les étés à Montigny. Pour se venger de la fille du sabotier, qui était aussi dure qu'elle était arrogante et méprisante pour tout le monde, *l'abruti* avait dénoncé au sabotier le secret qu'il avait découvert; mais Protat, au lieu de s'en prendre aux deux coupables, avait fait éclater toute sa colère sur leur dénonciateur. Pour empêcher *l'abruti* d'aller jaser, il lui avait fait de telles menaces, que celui-ci, croyant que son maître voulait le tuer, s'était sauvé dans le jardin, où Protat l'avait poursuivi, et c'était alors qu'il était tombé dans l'eau.

— Mais, interrompit quelqu'un, on prétend qu'il avait des pierres aux jambes quand on l'a tiré de l'eau, ce qui indique qu'il s'est noyé.

Ce détail semblait contredire l'anecdote racontée par le clerc, mais il tourna la difficulté. — Puisque le petit s'est jeté dans l'eau pour échapper aux coups de bâton, c'est bien comme un suicide. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, je répète ce qu'on dit. N'ai-je pas entendu raconter tout à l'heure que le sabotier, son pensionnaire et la Madelon

elle-même étaient comme des fous quand ils ont cru que le petit garçon était mort? La *demoiselle* n'était-elle point sans connaissance? Eh bien! est-ce que tout cela ne se rapporte pas avec ce *qu'on dit*, et n'est-ce pas une confirmation de l'aventure que ce brusque changement de logis du *désigneux*, qui arrive d'hier seulement dans la maison du bord de l'eau, plie bagage et s'en vient demeurer à l'auberge?

— Mais ce monsieur n'est pas en pension ici, dit le propriétaire de la *Maison-Blanche;* il ne doit qu'y coucher. Il a cédé sa chambre de là-bas à une dame qui est descendue chez Protat.

— Parbleu! continua le clerc, c'est un prétexte, il y a bien assez de logement chez le sabotier; mais Protat a pensé que le départ de son pensionnaire ferait taire les propos, au cas où l'aventure s'ébruiterait, ce qui ne peut manquer d'arriver, ajouta-t-il avec conviction en regardant ses auditeurs, qui n'en étaient déjà plus à discuter la vraisemblance de ces insinuations.

— Tout ça, dit l'un, tout ça pourrait bien devenir du vilain.

— Eh! fit le clerc, tel que ça est, ce n'est déjà pas beau.

— Toutes ces mijaurées-là, ajouta un autre en parlant d'Adeline, finissent mal. Avec ses manières et ses toilettes de princesse, on devait bien se douter que le premier qui lui en conterait...

— Oui, — reprit un troisième, père d'une fille idiote et difforme, — l'esprit qu'on donne aux filles n'est bon qu'à leur faire faire des bêtises.

— Ah ça! il ne voyait donc pas clair, le père Protat?

— Eh! fit le clerc, il n'y a, comme dit le proverbe, de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir; d'ailleurs c'est un homme dur au gain. Il n'est déjà pas trop chrétien, mais il se ferait Juif pour un écu de cent sous. Je l'ai vu à l'étude se disputer comme un chien avec mon patron pour le prix des actes; il trouvait le moyen de faire réduire le tarif. Il gagnait gros chaque année avec le *désigneux*, car vous pensez bien que celui-ci ne marchandait pas!

— Parbleu! interrompit l'un des buveurs avec un rire cynique, on lui donnait de bons morceaux. C'est qu'elle est bien tournée, la *demoiselle*, quoiqu'elle soit pâle et mignonne comme un Jésus de cire.

— Et d'ailleurs, reprit le clerc en continuant à souffler sur la mèche, si le bonhomme avait voulu se fâcher, la *demoiselle*, qui le fait tourner comme un *tonton*, aurait bien su l'en empêcher.

— Elle ne craint donc pas de se compromettre?

— Elle sait qu'elle est riche et qu'elle trouvera toujours un mari pour son argent.

— C'est vrai; elle doit avoir de quoi : le sabotier est bien dans ses affaires et s'agrandit tous les jours.

— Dame, reprit M. Julien en portant le dernier coup, Protat est d'autant mieux dans ses affaires que vous êtes mal dans les vôtres, et qu'il s'agrandit au fur et à mesure que vous vous amoindrissez. Ainsi, sans que vous vous en doutiez, il y aura plus d'un de vos écus dans la dot de sa fille; c'est pour ça qu'elle est si insolente avec les vôtres. — Et M. Julien révéla aux paysans les mystères de l'étude de son patron; il leur expliqua que tels emprunts contractés par eux dans des instans de gêne avaient été fournis par des prête-noms du sabotier, qui employait des tiers pour se montrer plus dur à l'intérêt et plus impitoyable quand le défaut de remboursement autorisait des poursuites qui amenaient des expropriations.

— Vous vous étonniez, continua le clerc, que ce fût toujours Protat qui rachetât vos terres; cela n'était pas surprenant, il les rachetait à lui-même, puisque vos prêteurs, Mortelet de Nemours et Compiaigne de Fontainebleau, étaient ses prête-noms. Et vous savez combien de temps ces messieurs mettaient entre un non-remboursement et un protêt...

— Pas cinq minutes de plus que la loi n'accorde, dit un paysan dans les vignes duquel le sabotier récoltait son raisin. Et comme il faisait monter l'intérêt, quand il consentait un renouvellement!

— Ah! oui, reprit un autre, la rente aurait pu manger le capital.

Ces révélations, mensongères comme tout le reste, contenaient cependant une certaine dose de vérité. Protat, comme tous les paysans tourmentés par le besoin de s'agrandir, et qui trouvent toujours que la récolte est meilleure dans le champ du voisin que dans le leur, avait deux ou trois fois, pour mettre une borne à sa marque dans quelque vigne d'un bon rapport, fait prêter des sommes à son propriétaire, sachant que l'hypothèque en ferait plus tard son bien. L'hostilité des gens de Montigny contre le sabotier n'avait guère jusque-là d'autre cause que la jalousie que leur inspirait sa prospérité, comparée à leur gêne; mais les récits de M. Julien transformèrent ces mauvaises dispositions, demeurées passives, en une haine qui se trouva justifiée à leurs yeux quand les paysans apprirent que la fortune du sabotier était faite de leur ruine. Le clerc devina que cette malveillance, habilement envenimée, ne demanderait pas mieux, si l'occasion était offerte, de devenir active.

— Parbleu! dit-il en s'adressant à deux ou trois de ceux qui se croyaient plus particulièrement victimes des spéculations du sabotier, c'est malheureux pour vous que vos terres soient devenues la propriété de Protat : d'ici à quelque temps, il y aura un beau coup à faire. — Il leur expliqua alors qu'il était question, secrètement encore, d'un embranchement de chemin de fer qui devait traverser la vallée du Loing. Exagérant ensuite les prix que la compagnie con-

cessionnaire accorderait pour les terrains compris dans le tracé, il redoubla leurs regrets de n'être plus possesseurs de ces terrains, et leur haine pour Protat, qui allait profiter de ce bénéfice. — Vous devriez essayer de les racheter au sabotier, leur dit-il : il ne se doute de rien et voudrait se débarrasser de ces pièces du *Petit-Barrau*, qui sont d'un pauvre rapport; mais je sais qu'il a déjà refusé de vendre, ne trouvant pas un bon prix. C'est un obstiné qui ne se déciderait à perdre que s'il était pressé par quelque circonstance qui lui forcerait la main, un événement imprévu qui l'obligerait à quitter le pays.

— Pourquoi s'en irait-il? tout son bien est par ici.

— Il y a des cas où l'intérêt est obligé de céder devant la nécessité. Supposons, par exemple, que l'aventure de la *demoiselle* avec le *désigneux*....

— Mais est-elle bien sûre, cette histoire-là? interrompit l'un des paysans pris soudainement d'un doute.

— Laisse donc aller M. Julien, reprit un autre qui, plus fin que son compagnon, *voyait* sans doute *venir* le clerc.

— Je ne m'engage pas à prouver l'histoire, moi, reprit M. Julien. Les affaires de la demoiselle ne me regardent pas; j'envisage seulement le résultat qu'un éclat pourrait avoir. Si Mlle Protat se trouvait compromise, c'est une personne trop fière pour rester dans le pays, et elle forcerait sans doute son père à le quitter. Dans ce cas-là, le sabotier, qui ne pourrait pas emporter sa maison et ses terres avec sa honte, serait obligé de vendre, et, se trouvant pressé de réaliser, il pourrait, comme vous disiez tout à l'heure, se montrer plus coulant au contrat.

— Et vous dites, monsieur Julien, reprit l'un des paysans, que l'embranchement doit passer dans mes pommes de terre?

— Dans vos anciennes pommes de terre, répondit le clerc avec intention; mais, ajouta-t-il, vous comprenez que si Protat est forcé de vendre mal, au moins ne vendra-t-il qu'au comptant.

— J'entends bien. Voilà précisément le guignon; je n'ai pas le sou.

— Pourquoi n'emprunteriez-vous pas à votre cousin le maréchal-ferrant de Sorques? Vous pourriez lui promettre une part dans le bénéfice de l'affaire du *Petit-Barrau*.

— Eh! répondit le paysan, vous savez bien que mon cousin a été forcé de quitter Sorques à cause d'un charivari que les jeunes gens ont donné à sa fille qui s'était laissée séduire par un militaire.

— C'est vrai, répliqua tranquillement M. Julien en frisant sa moustache, je l'avais oublié.

— Eh mais! s'écria tout à coup le cousin du maréchal, il en pend autant au nez du père Protat, quand on saura dans le pays le dés-

honneur de sa fille. Avec ça qu'elle n'est pas aimée, la demoiselle! Je vais vendre mes seigles du chemin de Larchant pour être prêt à racheter mes trois arpens du *Petit-Barrau* quand le sabotier s'en ira du pays.

Les deux autres villageois trouvèrent une autre combinaison pour arriver au même but.

Une fois la mine chargée, et sûr de l'explosion qu'elle ferait un jour ou l'autre, le clerc se retira de l'assemblée en mordant sa moustache avec satisfaction, et, jetant avant de sortir un regard sur la nombreuse batterie de cuisine de la *Maison-Blanche*, il murmura à voix basse : — Voilà des instrumens qui ne se doutent pas que je viens de leur préparer de la besogne.

IV. — LA VIPÈRE.

Pendant que cette conspiration se tramait contre eux sans qu'ils s'en doutassent, Lazare et Adeline, qui ne dormaient ni l'un ni l'autre, voyaient obstinément passer et repasser dans leur pensée tous les détails des petites scènes dont la prairie aux foins avait été le théâtre pendant la soirée. La découverte de son nom tracé sur le sable auprès de celui de Zéphyr n'aurait peut-être point suffi, en d'autres circonstances, pour faire croire à la jeune fille que l'apprenti était amoureux d'elle; mais la révélation de Lazare ne lui laissait aucune incertitude. Elle s'expliquait aussi le suicide de l'apprenti et la visite domiciliaire qu'un pressentiment jaloux l'avait poussé à faire dans ses tiroirs. Cependant sa pensée, trop pressée d'aller en avant, s'arrêta à peine sur cet amour de Zéphyr. Elle ne trouvait pour lui dans son cœur que cette sympathie fraternelle qui avait fait naître l'amour du jeune garçon. Un peu de pitié se mêlait peut-être à cette sympathie, lorsqu'elle songeait que l'apprenti souffrait les maux que lui faisait souffrir à elle-même sa passion méconnue; puis, en se rappelant l'avenir nouveau qui allait prochainement se préparer pour Zéphyr, elle pensa que son amour, né de l'isolement, s'éteindrait dans les agitations d'une existence où toute chose deviendrait pour lui une distraction. C'était là tout ce qu'elle lui accordait à cette heure même où l'apprenti était encore ému par le serrement de main d'Adeline. On sait quelle inquiétude causait à la fille de Protat, la veille même, la crainte que l'artiste ne fût instruit des sentimens qu'elle éprouvait pour lui. L'intimité qui semblait exister entre le peintre et l'apprenti ne lui permettait plus d'avoir de doute. En révélant son amour à Lazare, Zéphyr avait dû nécessairement révéler tout ce qu'il avait découvert de son secret à elle, qui d'heure en heure, depuis deux jours, devenait le secret de tout le monde. Ce-

pendant la crainte d'avoir été pénétrée par l'artiste alarmait déjà moins Adeline. Cela lui faisait une situation plus nette vis-à-vis de lui. Les circonstances qui avaient fait connaître à tous ceux qui l'entouraient sa passion pour le pensionnaire la délivraient du pénible soin qu'elle prenait constamment de veiller sur elle-même, et de plus elle gagnait des confidens; déjà même elle trouvait des auxiliaires : n'était-ce point en suivant les avis de Cécile qu'elle avait amené l'artiste à manifester une mauvaise humeur qui, selon son amie, était un indice favorable pour sa passion?

Pendant qu'Adeline cherchait en vain le sommeil, Lazare éprouvait lui-même de la difficulté à trouver du repos. Quand il fermait les yeux, c'était pour recommencer le rêve qu'il avait fait le soir dans la prairie aux foins. Avec l'obstination particulière aux songes nés sous l'empire d'une idée qui vous préoccupe vivement, ces visions se reproduisaient fidèles et précises, évoquant les mêmes tableaux où se projetait toujours le doux visage d'Adeline. Lorsque Lazare se réveillait, malgré lui, son imagination ressaisissait les images qui avaient semblé lui échapper dans le sommeil. C'était comme un livre qui se rouvrait de lui-même au chapitre interrompu. Il y eut dans cette nuit un instant où l'artiste confondit les impressions du rêve avec celles de la réalité. Troublé par le chant d'un coq voisin, il se surprit à dire en se dressant sur son lit : — Il faudra que je recommande à la Madelon de bien fermer le poulailler; ce maudit oiseau empêche mon Adeline de dormir. — Et s'apercevant alors qu'il était seul dans une chambre de la *Maison-Blanche*, il s'emporta violemment contre les lits d'auberge dans lesquels on ne peut pas dormir, et surtout contre les meules de foin qui vous font rêver de sottises.

Le lendemain, pour chasser toutes ces idées, qui commençaient à le dépiter contre lui-même, il sortit de la *Maison-Blanche* avec l'intention de travailler toute la journée. Après son déjeuner, il se mit en route pour la forêt, un peu contrarié que l'on eût envoyé Zéphyr en commission à Fontainebleau, ce qui le mettait dans la nécessité de porter lui-même tous ses ustensiles. — Au moins, dit-il à la Madelon, quand il reviendra, envoyez-le me retrouver : je resterai toute la journée à la *Mare-aux-Fées* ou dans les environs.

Pendant tout le temps que le déjeuner avait duré, Lazare avait remarqué que Mme de Livry était restée sérieuse, Adeline pensive, et que le père Protat n'avait ni bu, ni mangé, ni parlé autant qu'à son habitude. Au moment où il franchissait le seuil de la porte, il se trouva en face d'Adeline. Comme il lui avait peu parlé pendant le repas, et qu'il la voyait toute triste, il pensa que son silence était la cause de sa tristesse. Il lui dit en passant un petit mot d'amitié, qu'il accompagna d'une caresse familière; mais la jeune fille parut l'écou-

ter sans plaisir. Lazare remarqua qu'elle avait jeté un rapide regard sur son costume, et que cet examen l'avait davantage attristée. L'artiste eut sur-le-champ l'intuition de ce qui préoccupait Adeline. — Je n'ai pas oublié votre recommandation, mignonne, lui dit-il en frappant sur son sac; mes grandes guêtres sont là-dedans, et je les mettrai dès que j'entrerai en forêt.

— Vous y avez songé? dit Adeline, rouge de plaisir.

— Ma foi, répondit simplement Lazare, je pense beaucoup à vous depuis hier, mignonne. — Et il partit, la laissant tout heureuse de ce mot, que son imagination commença à commenter, et à qui elle faisait dire tout ce qu'elle aurait souhaité entendre.

Lazare avait traversé rapidement le pays, sans remarquer que son passage dans la grande rue de Montigny faisait mettre sur leur porte tous les gens qui n'étaient pas aux champs, et qui, se le montrant les uns aux autres, se réunissaient en groupe pour causer à voix basse. Il ne prit point même attention à la façon singulière dont l'avait salué M. Julien, qu'il rencontra à la porte de la *Maison-Blanche*. Comme il était arrivé à la mare et traversait le plateau pour descendre dans la *Gorge-au-Loup*, où la veille il avait remarqué un beau motif d'étude, l'un des paysagistes qu'il avait déjà vus la veille, le propriétaire de la chienne Lydie, salua Lazare, qui passait auprès de lui; celui-ci s'arrêta, et ils échangèrent quelques mots. Tout en parlant, Lazare avait jeté un regard curieux sur l'étude du paysagiste. Son premier mouvement fut de se frotter les yeux et de regarder autour de lui. On comprendra en effet l'étonnement que dut lui causer la singulière métamorphose que le paysagiste faisait subir au site qu'il avait choisi pour modèle. A l'exception des premiers plans, tout s'était modifié sous le pinceau de l'*élève d'après nature*. Là où croissaient les grands chênes du *dormoir*, il avait mis des pins d'Italie, ouvrant leur parasol; les ronces du *Buisson-aux-Vipères* s'étaient métamorphosés en aloës et en cactus; les vaches qui pâturaient dans le voisinage s'étaient transformées en buffles et en grands bœufs blancs hautement encornés, — comme on en trouve dans les provinces du midi. Les tranquilles horizons de la Brie champenoise s'étaient enrichis, dans ce tableau, d'une foule de monumens où l'architecture grecque découpait l'azur du ciel entre les colonnades de ses temples.

— Voilà un beau lieu et une grande nature, dit Lazare à son confrère. Et il étendit la main pour désigner le paysage au centre duquel ils se trouvaient.

— Sans doute, répliqua le jeune homme très sérieusement; mais cela manque d'élégance; les lignes se heurtent, se brisent, se confondent sans grâce, et puis les horizons sont pauvres. Aussi j'ai fait, comme vous voyez, quelques heureuses additions.

— En effet, dit Lazare, vous avez mis la Madeleine dans le fond.

— Non, c'est le temple de Minerve. Ce portique ajoute beaucoup de noblesse au paysage.

Lazare salua rapidement son confrère, et continua sa route. Comme il descendait dans la gorge voisine, il aperçut un autre peintre qui émondait avec une serpe les bas rejetons d'un grand chêne posé en travers du chemin. Au même instant, Lazare entendit un craquement dans la membrure de l'arbre, et une branche détachée du tronc roula sur le sol avec fracas. — Est-ce assez comme cela? criait le peintre à la serpe en se tournant du côté où l'un de ses confrères, une main abaissée sur les yeux, semblait de loin examiner l'effet produit par cette taille. — C'est assez, cria celui-ci.

Lazare demanda naïvement la raison de cette mutilation dont il ne comprenait pas le motif. — Ce chêne est d'un très beau style, comme vous pouvez le voir, répondit le paysagiste; mais il avait une branche d'un dessin malheureux. C'était comme un membre cassé qui pendait le long du corps. Nous l'avons amputé; aussi vous voyez comme il a gagné. On dirait un des hôtes majestueux de la forêt de Dodone.

— Mais, monsieur, lui dit Lazare, nous sommes dans la forêt de Fontainebleau. Si cette branche vous déplaisait, il fallait ne point la couper et la laisser pour les autres.

Une dernière surprise l'attendait à l'endroit même où il alla s'installer. Deux autres élèves de cette école grecque étaient occupés à faire la toilette d'une masse de rochers. L'un, armé d'une petite pelle, enlevait les végétations moussues, si riches de couleur quand le soleil les a brûlées, et qui étincellent comme des écrins lorsque la pluie les arrose. A l'aide d'un petit balai, le second paysagiste repoussait au loin les débris de cette tonte. Lorsque les deux rochers apparurent aux regards, privés de leur épaisse et verte fourrure, avec leur couleur grise et leurs angles nus, les deux paysagistes se frottèrent les mains avec un air de satisfaction. Lazare s'informa auprès d'eux de la raison qui les avait fait agir ainsi : on lui répondit que c'était pour mieux apprécier le style des blocs, qui disparaissait sous la mousse.

— Mais, dit Lazare à ses deux voisins, tout à l'heure vous aviez des rochers; maintenant ce ne sont plus que des pierres de taille.

Cependant ses deux voisins s'étaient mis à leur besogne en même temps qu'il se mettait à la sienne. A la brusque façon dont il attaqua son ébauche, ses confrères s'aperçurent bien vite qu'il n'appartenait pas à leur école; et comme ils avaient prononcé le nom de leur maître, Lazare ne put s'empêcher de s'écrier : — Votre maître a pourtant du talent et a produit de beaux ouvrages. Comment se fait-il?...

Lazare s'aperçut qu'il avait une sottise au bout de la langue, et

la retint. Tout en travaillant, les deux paysagistes entamèrent une conversation à propos des peintres modernes. Parlant avec cette sécurité convaincue qui n'appartient qu'à l'ignorance, il n'était sorte de mépris dont ils n'accablassent tous les maîtres dont la manière s'éloignait de celle du leur. — Dire que dans tous les arts c'est la même chose, murmura Lazare. Heureusement que l'art est grand et que ces messieurs sont petits! — Toutefois il regretta bientôt cette boutade, quand il apprit, par la causerie des deux paysagistes, qu'il n'avait point affaire à des artistes de profession, mais à des amateurs, pour qui l'étude d'après nature n'était qu'une occasion de promenade et un prétexte à s'habiller en gentilshommes artistes.

Comme Lazare travaillait depuis environ deux heures, il entendit un de ses voisins qui s'écriait : — Tiens! du monde...

— Des dames! ajouta l'autre, et il passa rapidement une main dans les boucles de ses cheveux, dans le nœud de sa cravate, puis secoua avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses escarpins vernis. Son camarade l'imita entièrement.

— Gageons qu'ils vont mettre des gants, murmura Lazare, qui ne s'était point détourné du côté où ses voisins venaient de signaler l'arrivée des dames; puis tout à coup il releva la tête en s'entendant appeler. En haut du ravin, qu'elles commençaient à descendre, il aperçut deux femmes qu'il ne reconnut pas d'abord, car leur visage était caché par leur ombrelle; mais devant elles, et paraissant les guider, marchait un petit personnage qui faisait des signaux et continuait à crier : — Monsieur Lazare, c'est nous, c'est moi.

— Parbleu! fit Lazare quand Zéphyr fut à sa portée, tu fais bien de le dire, je ne m'en serais pas douté.

En effet, Zéphyr était devenu méconnaissable, et voici pourquoi. Envoyé le matin en commission à Fontainebleau, il avait mis à exécution une idée qui depuis la veille au soir lui trottait dans la cervelle. Rentré en possession des quatre-vingts francs que le bonhomme Protat lui avait restitués quand la source en avait été expliquée, Zéphyr avait employé cet argent à l'achat d'un habillement de *monsieur*. Ses mauvais habits d'apprenti sabotier lui avaient paru incompatibles avec sa profession future. Traité, la veille au soir, favorablement par Adeline, il avait songé qu'elle prendrait encore mieux garde à lui, s'il apportait dans le soin de sa personne une recherche à laquelle il n'avait jamais songé jusque-là. Vidant sur le comptoir d'une friperie de Fontainebleau ses économies entières, il s'était équipé, de pied en cap, d'un costume citadin qui lui allait tant bien que mal, — plutôt mal que bien. — Il avait même acheté des gants; mais n'ayant jamais pu parvenir à y faire entrer ses mains, et ne voulant point, d'un autre côté, que ce détail de toilette fût perdu, il avait

passé ses gants dans le cordon de son chapeau. Il était certainement embarrassé de cette élégance improvisée, mais il aurait pu paraître encore plus ridicule. Enfin les gens qui ne le connaissaient pas ne se seraient point retournés pour le voir. Il avait même éprouvé un certain dépit de cette indifférence en traversant les rues de Fontainebleau; mais la curiosité et l'admiration qu'il excita sur son passage en revenant à Montigny l'eurent bientôt consolé. On l'arrêtait à chaque porte.

— Est-ce que c'est le père Protat qui t'habille comme ça, pour faire des sabots? lui demandait-on.

— C'est moi tout seul, avec mon argent, répondit Zéphyr en relevant négligemment le bas de son pantalon pour que l'on pût apercevoir la tige rouge de sa botte vernie.

— Et où prends-tu de l'argent? continuaient les curieux.

— Ah! voilà le secret. — Et il ajoutait en clignant les yeux : — Il y a bien du nouveau depuis deux jours!

Chacune de ses réponses était longuement commentée. La malignité publique, qui avait mis la maison Protat sous la surveillance d'une police habilement déguisée, tirait une induction de tous les faits qui arrivaient à sa connaissance. Zéphyr, ayant été rencontré par M. Julien, avait été soumis à un véritable interrogatoire. Il avait, entre autres choses, déclaré au clerc qu'il allait partir pour Paris avec son *ami* M. Lazare. L'entrée de Zéphyr dans la maison du sabotier fut un coup de théâtre véritable : la Madelon l'avait appelé *monsieur*, Cécile avait ri comme une folle; Adeline avait seulement souri. Les beaux habits de Zéphyr semblaient au reste arriver à propos. Adeline elle-même, pour complaire à une fantaisie de son amie, avait repris les vêtemens qu'elle portait jadis dans la maison de Bellerie, et, du brodequin au chapeau, dans son gentil équipage de demoiselle châtelaine, défiait l'examen d'une critique féminine. Le retour de Zéphyr arrivait à point pour mettre fin à l'incertitude des deux jeunes femmes. Adeline, sachant que Cécile ne connaissait point les parties de la forêt qui avoisinent Montigny, lui avait proposé de lui servir de guide. Cécile n'avait pas eu l'air de comprendre le véritable motif de cette insinuation. Ce qui les embarrassait, c'était de sortir seules.

— Qui sait? avait dit Cécile, nous rencontrerons peut-être M. Lazare; il nous accompagnera pour revenir.

— Oui, ajouta Adeline en rougissant, mais pour aller?... Et puis, nous ne savons où trouver M. Lazare.

— Je sais bien où il est, moi, intervint Zéphyr. Il a chargé Madelon de m'envoyer à la mare.

— Si vous allez si loin, dit à son tour la servante, il faut louer des

ânes; vous pourrez faire un bon tour sans vous fatiguer, et Zéphyr vous conduira.

La proposition agréa à tout le monde, et particulièrement à l'apprenti, qui se voyait, pour le retour, débarrassé des ustensiles du peintre. On s'était mis en route pour la promenade que la fille du sabotier avait dirigée tout droit au véritable but qui la lui avait fait désirer. C'est ainsi que ces trois personnes étaient arrivées à la mare, où Zéphyr avait attaché à un arbre les rustiques montures qu'on ne pouvait aventurer dans les ravins de la *Gorge-aux-Loups*.

En reconnaissant Adeline et son amie, Lazare s'était levé, accueillant les deux jeunes femmes avec une politesse également cérémonieuse. Quant à ses voisins, ils avaient sur-le-champ offert leur siége de campagne pour que les deux dames pussent s'asseoir, et ils épuisaient le vocabulaire des salutations. Les confrères de Lazare semblèrent dès lors avoir pour lui une apparence de considération restée jusque-là anonyme, et l'un d'eux lui fit tout haut le plus vif éloge à propos de son étude. De ces louanges Lazare se souciait peu; mais comme son confrère les lui adressait en parlant à Adeline et entrecoupait chaque phrase d'une respectueuse inclination, il éprouvait du plaisir à voir la fille du sabotier prise pour une demoiselle du monde par des gens du monde. Quant à Zéphyr, les artistes gentilshommes ne s'étaient point mépris et avaient échangé un sourire, ils avaient même essayé une plaisanterie qui fut entendue par Lazare. Il en prit habilement texte pour présenter l'apprenti comme un confrère. En deux mots, il leur raconta son histoire. — C'est un garçon naïf, leur dit-il, que l'art est venu trouver dans la solitude; il n'a de science aucune et de maître aucun : il est devenu sculpteur comme Giotto devint peintre, et c'est moi que le hasard a fait son Cimabuë.

Cette apologie de l'apprenti avait été faite au milieu d'un groupe formé par tous les artistes dispersés dans les environs, qui s'étaient rapprochés des deux voisins de Lazare, leurs amis, afin d'avoir une occasion de se rapprocher aussi des dames. Parmi les nouveau-venus, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient acheté à Fontainebleau des ouvrages de l'artiste rustique. Ils enchérirent encore sur ce que Lazare venait de dire à propos de son talent. Ils invitèrent Zéphyr à venir les voir quand il serait à Paris. Ils le présenteraient dans les salons et le mettraient en rapport avec la société, dont l'influence abrége les lenteurs qui retiennent souvent le mérite dans l'obscurité. Leurs cartes, qu'ils remirent à Zéphyr, étaient titrées pour la plupart.

— Remercie ces messieurs de leurs bonnes intentions, dit Lazare à Zéphyr, devenu cramoisi d'orgueil en voyant que des marquis et des vicomtes lui offraient leur amitié; mais quand tu seras à Paris,

souviens-toi de ceci, c'est que dans les arts il y a deux choses qui, mal employées, sont plus nuisibles que salutaires : c'est trop de chance et trop de louanges.

— Ah! monsieur, s'écria un des jeunes gens avec un accent de doute, nous essaierons de le faire connaître.

— Pas trop tôt, continua Lazare; ce serait une imprudence. Je veux mettre ce jeune garçon en garde contre les précoces séductions de la vogue, — une maladie du talent qui menace tous les débutans. — S'il a de la patience et de la volonté, il pourra faire venir à lui comme on vient à un artiste, sans aller aux autres comme une curiosité; mais sera-t-il patient?

— J'en doute, murmura Cécile à l'oreille de Lazare; voyez comme il se gonfle.

— Et voyez comme Adeline le regarde, ajouta Lazare avec dépit.

— C'est bien naturel, répliqua la jeune femme; elle est fière de son fiancé en attendant qu'elle soit glorieuse de son mari. Ils seront bien ensemble alors, aussi orgueilleux l'un que l'autre.

En écoutant tout ce qui venait d'être dit à propos de Zéphyr, et en voyant cinq ou six jeunes gens confirmer ce qu'elle avait déjà entendu dire du talent de l'apprenti, Adeline en effet le regardait avec des yeux étonnés, et ne dissimulait pas la joie que lui faisait éprouver le soudain changement de fortune de celui à qui elle portait l'intérêt d'une bonne sœur.

— Venez donc nous montrer la *Gorge-au-Loup* dans tous ses détails, dit Cécile à Lazare, dont elle prit le bras avant même qu'il eût osé le lui offrir. Et elle se mit à marcher devant, tandis qu'Adeline, avertie par un regard de son amie, prenait de son côté le bras de Zéphyr.

Dans cette promenade, où ils suivaient, à travers ronces et broussailles, les sinueux détours du chemin dit de *l'Amateur*, tracé de façon à mettre tour à tour le promeneur devant tous les aspects du paysage, Lazare avait continué à donner à sa compagne des preuves visibles d'un dépit qui perçait dans tous ses propos. A chaque instant il se retournait pour regarder derrière lui Adeline, qui semblait engagée avec Zéphyr dans un entretien dont l'apparence pouvait faire supposer à ceux qui les observaient une intimité de langage qui n'existait pas entre eux, car Zéphyr ne comprenait pas un mot aux propos interrompus que lui tenait la jeune fille, en réalité fort préoccupée du couple qui marchait devant elle. Lazare, croyant que la fille du sabotier causait très sérieusement avec Zéphyr, s'était mis lui-même à causer de très près avec sa compagne. Devinant sans doute le motif qui portait Lazare, jusque-là si réservé avec elle, à agir ainsi, Cécile donnait assez franchement la réplique

à un marivaudage qui l'amusait. L'artiste, en dix minutes de promenade, fit avec elle plus de frais de galanterie qu'il n'en avait dépensé avec aucune femme depuis qu'il était au monde. Il la soutenait pour franchir les crevasses du sol, il se portait au-devant d'elle, courbant les branches qui faisaient obstacle à son passage, il l'avait débarrassée de son ombrelle, de son châle et de son chapeau, qu'il portait avec une maladresse incroyable, et, tout en cheminant, les petits mots et les petites mines allaient de part et d'autre de telle sorte que Lazare se disait en lui-même : — Voilà une petite dame qui est bien légère! — Tout ce manége n'échappait point à Adeline, qui était de la part de Zéphyr l'objet de soins absolument pareils à ceux que l'artiste semblait avoir pour sa compagne, car l'apprenti copiait servilement Lazare dans ses moindres mouvemens, il écartait machinalement des branches qui n'existaient pas, et forçait la jeune fille à lui donner la main pour franchir des crevasses absentes. Tout à coup Lazare se retourna et aperçut Zéphyr qui prenait Adeline par la taille : elle avait glissé sur un amas d'aiguilles de pin, et l'apprenti l'avait retenue.

— Zéphyr, lui cria Lazare, descends un peu là-bas ranger mes affaires, et file à Montigny; nous te rattraperons.

— Mais, répondit l'apprenti, je n'ai pas besoin de me charger, puisqu'il y a des ânes qui nous attendent.

— Alors, répliqua l'artiste, va charger les ânes, et mène-les au dormoir, où nous te rejoindrons.

Zéphyr descendit dans la gorge, visiblement contrarié. Quant à Lazare, il feignit de ne plus songer à Adeline restée toute seule, et, sans l'attendre, continua sa route avec Cécile, un peu embarrassée des assiduités de son compagnon.

Le même accident qui venait d'arriver à Adeline se renouvela pour Cécile. Elle rencontra les aiguilles de pin qui rendent les chutes si fréquentes dans ces chemins, et elle s'inclinait déjà pour tomber, lorsque Lazare, qui cette fois imita Zéphyr, l'entoura vivement de son bras, et, dans le mouvement qu'il fit pour lui rendre l'équilibre, la serra contre lui peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire. Cécile rougit, Lazare allait peut-être en faire autant, quand arriva au même instant Adeline toute pâle, elle, et si tremblante, qu'elle s'appuya un moment contre un rocher.

— Vous me laissez seule, dit-elle en adressant aux deux jeunes gens un sourire qui était tout un reproche.

— Je pensais que vous aviez accompagné Zéphyr dans la gorge, répondit Lazare froidement.

— Vous ne me l'aviez pas dit, murmura doucement Adeline.

Lazare fut ému; il quitta le bras de Cécile, qui le remercia par un

signe de tête, en même temps que Lazare lui demandait du regard pardon du rôle qu'il avait exigé de sa complaisance. Ce muet et rapide échange de pensées fut coupé par un cri terrible que venait de pousser Adeline. Voici ce qui était arrivé : distraite par d'autres idées, la fille du sabotier venait seulement de s'apercevoir que Lazare n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite en partant pour la forêt. En effet, quoiqu'il eût débouclé son sac pour se mettre au travail, il n'avait point pensé à mettre ses grandes guêtres. Dans la même seconde où elle constatait cet oubli, Adeline aperçut sur le grès du sentier, à deux pas de Lazare et dans la direction qu'elle suivait, quelque chose de noir qui se mouvait en rampant.

— Ah! Lazare, retirez-vous, vite... une vipère!

Lazare, effrayé par ce cri et ne sachant dans quel sens venait le reptile, se porta au contraire en avant; mais au même instant Adeline, plus prompte que lui, mettait son pied sur l'animal avant qu'il eût pu y poser le sien. Soudain Cécile la vit pâlir et mettre la main sur sa poitrine comme pour contenir un cri de douleur. C'était sur la queue de la bête qu'elle avait marché, et celle-ci, ayant redressé sa tête, avait roulé la partie supérieure de son corps autour de la jambe de la jeune fille, qui s'était sentie légèrement piquée. Un double cri de terreur sortit en même temps de la bouche de Cécile et de Lazare. Celui-ci, s'étant rapidement baissé, avait pris le reptile par le milieu du corps, et, avant qu'il eût pu être piqué à son tour, lui avait brisé la tête entre sa botte et la terre.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire? Pauvre enfant! s'écriait Cécile en regardant Adeline que l'effroi rendait immobile.

— Ne perdons ni la tête ni le temps, dit Lazare, qui était calme, mais pâle comme sa chemise; puis, tirant de sa poche un couteau de campagne qui renfermait une petite paire de ciseaux, il les donna à Cécile, qui faisait respirer des sels à son amie.

— Laissez-la évanouie, continua l'artiste; cela vaut mieux pour l'opération que je vais faire. Prenez mes ciseaux et coupez son bas. Moi, je vais examiner l'animal. Je ne sais si c'est réellement une vipère ou une couleuvre, disait l'artiste en baissant la tête.

— Mais Adeline est piquée! voyez... dit Cécile en montrant sur la jambe de son amie un petit point rouge d'où sortait une goutte de sang.

— Aussi vais-je prendre des précautions, reprit Lazare en tirant de sa poche un petit flacon. Il le remit à Cécile. — Quand je vous dirai : versez, vous répandrez cela sur la blessure que je vais faire. C'est de l'alcali. Nous en avons toujours sur nous pour aller dans la forêt, et vous voyez que c'est utile.

Et Lazare, s'agenouillant auprès d'Adeline, lui maintint la jambe

d'une main, tandis que de l'autre il ouvrait le bistouri contenu dans son couteau.

— Vous hésitez, fit Cécile agenouillée auprès de lui, le flacon à la main.

— Oui, j'hésite à la faire souffrir.

Mais tout à coup une contraction troubla la figure d'Adeline, jusque-là immobile, et Lazare crut remarquer que sa pâleur augmentait.

— Ah! s'écria-t-il, le poison!...

Et en deux coups de bistouri il ouvrit une légère incision cruciale sur la jambe de la jeune fille. En même temps que le sang s'échappait, Cécile laissait tomber l'alcali que Lazare faisait pénétrer dans la blessure. Le froid de l'acier et la douleur que lui avait causée l'incision rendirent à Adeline l'usage de ses sens.

— Tu es sauvée! lui dit Cécile.

Adeline, revenue entièrement au sentiment de sa situation, jeta son premier regard sur l'artiste, occupé à lui bander la jambe avec son mouchoir.

Comme tout ceci s'était passé en moins de trois minutes, le vacher qui était encore au dormoir, ayant entendu des cris, était accouru.

L'artiste l'instruisit de l'événement. Le vacher approuva les précautions et ajouta : — Seulement, faut vite emmener cette demoiselle et la cautériser au fer rouge; mais, continua-t-il, vous avez tué la vipère, faites-m'en cadeau; je dirai à l'adjoint que c'est moi qui l'ai détruite, il me donnera cinq sous.

Lazare lui indiqua l'aspic qu'il avait écrasé.

— Ah bien! oui, mais il y a un malheur, fit le vacher en examinant l'animal, c'est que ce n'est pas une vipère.

— C'est une couleuvre! s'écria joyeusement Lazare.

— Si c'était *encore* une couleuvre, ça vaudrait deux sous, dit le vacher en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc? demanda Cécile.

— C'est un *lanveau;* ça ne vaut rien, ces bêtes-là.

— C'est donc venimeux?

— *Hélas!* non, monsieur; aussi la mairie ne paie point pour qu'on les détruise.

Un sourire de joie courut en même temps sur les lèvres d'Adeline, de Lazare et de Cécile.

— Comment donc que vous n'avez pas vu que c'était une bête innocente? continua le vacher, qui retournait l'animal au bout de son bâton.

— Mais mademoiselle a été piquée, et nous avons eu peur.

— C'est pourtant bien facile à reconnaître, ces animaux-là; et quoique la tête de celui-ci soit broyée, on voit bien qu'il n'a pas d'yeux. — Et il jeta le reptile dans un buisson.

— Quelle peur vous m'avez faite, mignonne! dit Lazare à voix basse, en se rapprochant d'Adeline.

— Vous me disiez que vous pensiez à moi, répondit de même la jeune fille. Vous voyez bien que non : si vous y aviez pensé, vous auriez mis vos guêtres, et si vous les aviez eues, je n'aurais pas eu peur, et si je n'avais pas eu peur, je n'aurais pas crié en voyant l'aspic.

— Mais puisque vous l'aviez aperçu, pourquoi avez-vous marché dessus?

— *Tiens!* répondit Adeline, vous alliez y mettre le pied.

En entendant ce mot dit d'une manière si simple, et qui révélait tant de dévouement et d'amour, Lazare tomba aux genoux d'Adeline, et, les voyant ainsi, Cécile se détourna comme pour observer l'effet du soleil couchant.

Un quart d'heure après, la caravane était en route. Zéphyr avait voulu reprendre ses fonctions de cavalier servant auprès d'Adeline; mais il trouva la place prise : Lazare menait par la bride l'âne qui portait la fille du sabotier et le dirigeait dans sa marche. L'apprenti se consola par l'abandon que Cécile lui fit de sa seconde monture, sur laquelle il fit à Montigny une nouvelle entrée triomphale. Ce retour en commun, avec le pensionnaire du bonhomme Protat, excita encore de nouveaux murmures parmi tous les habitans, qui prenaient le frais sur leur porte.

V. — LE CHARIVARI.

Comme les promeneurs entraient dans la maison du sabotier, Madelon s'avança au-devant d'eux. La vieille servante paraissait tout affligée.

— Tu ne sais pas, Madelon, lui dit Adeline, j'ai cru que j'avais été piquée par une vipère dans la forêt. — Et elle lui fit le récit de l'aventure.

— Oh! ma pauvre fille, dit la Madelon, tu ne t'es trompée que dans le nombre : ce n'est pas une vipère qui t'a mordue, c'est vingt, c'est cent. — Et elle entraîna dans sa chambre sa jeune maîtresse, tout effrayée de ces étranges paroles.

Au moment où Lazare, qui entrait le dernier, pénétrait dans la salle à manger, il aperçut Protat qui se tenait appuyé sur la table, le front dans ses mains. Quand il releva la tête, ayant reconnu le pas de son pensionnaire, celui-ci s'aperçut que le visage du sabotier était baigné de larmes et qu'il semblait vieilli d'une année.

— Qu'y a-t-il, père Protat? s'écria Lazare, vraiment inquiet.

— Il y a, s'écria la Madelon, qui venait d'entrer soudainement, qu'on dit dans le pays... que vous êtes...

— Mais quoi donc encore? s'écria Lazare impatienté.

— L'amant de ma pauvre fille! dit le bonhomme Protat.

Après le premier mouvement de surprise indignée que lui causa cette révélation, Lazare demanda des explications. Résumant dans sa pensée sa conduite antérieure avec Adeline, depuis qu'il connaissait cette jeune fille, il ne pouvait y trouver aucun fait dont la malveillance la plus audacieuse pût s'armer.

— C'est impossible, s'écria-t-il, on n'a point dit cela, ce n'est point cela qu'on a voulu dire! Vous vous alarmez trop vite, c'est un malentendu, un propos isolé d'une jalousie anonyme, excitée par un ruban de plus ou un bout de dentelle. Vos gens de village sont envieux; un coup de langue est vite donné. Cela n'est pas plus dangereux que la piqûre du *lanveau* qui nous a tant alarmés dans la forêt, et dont il ne reste plus de trace maintenant.

Mais, en écoutant le récit de l'accident arrivé à sa fille, Protat, qui avait laissé paraître une certaine émotion, répondit avec un accent dont la conviction effraya Lazare :

— Mieux vaudrait peut-être que le *lanveau* eût été une véritable vipère.

— Oh! murmura la Madelon, que cette réponse avait fait frissonner, pensez-vous qu'il souffre, le pauvre homme, pour dire des choses pareilles! Et, s'il l'a dit, c'est qu'il les pense, allez!

— Eh quoi! monsieur Protat, s'écria Lazare, véritablement épouvanté par ce vœu, mais votre fille serait morte à l'heure qu'il est!

L'attitude, le regard et le silence du père d'Adeline semblèrent confirmer que ce terrible souhait était bien l'expression de sa pensée.

— Mais, reprit Lazare, on pourra découvrir celui ou celle qui ont répandu cette abominable calomnie; on les démasquera, l'innocence de votre fille sera reconnue, proclamée.

— Malheureusement ce n'est ni à un ni à une que nous avons affaire, c'est à tous, interrompit la servante.

Madelon raconta à Lazare comment elle avait appris les propos qui couraient sur le compte de sa jeune maîtresse. C'était au *lavoir*, pendant qu'Adeline et Cécile étaient en promenade. Les mêmes discours qui s'étaient tenus la veille dans le cabaret de la *Maison-Blanche* avaient trouvé un écho dans les commères qui venaient battre leur linge, et toutes ces perfides insinuations s'étaient encore envenimées en passant dans la bouche des femmes. Madelon avait voulu défendre son maître, et surtout sa jeune maîtresse. Elle avait rappelé sa vie isolée, on lui avait répondu : orgueil; elle avait rappelé sa piété, on lui avait répondu : hypocrisie; elle avait cité son amour pour son père, on lui avait répondu : mensonge, et plus elle avait essayé de protester contre ces accusations, plus elles étaient

devenues irritées et menaçantes. C'est alors qu'elle était rentrée pour avertir Protat de ce qui se passait dans le village. — *Ça sent mauvais* pour nous dans l'air, ajouta Madelon en achevant son récit. Avec ça que j'ai vu trois pies se poser sur la cheminée de la maison!

— Superstition! dit Lazare.

La servante secoua la tête. — Si un danger menaçait ma maîtresse, qui donc pourrait la défendre, continua-t-elle, maintenant que son père est abîmé par le chagrin et qu'on ne peut rien tirer de lui, sinon des larmes?

— Et moi, s'écria Lazare, ne suis-je pas là?

— Vous, monsieur Lazare, dit Protat en se levant, il faut que vous quittiez le pays, et tout de suite! ajouta le sabotier avec colère.

Puis, voyant le mouvement qui était échappé à l'artiste, il ajouta d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi, je n'ai rien à vous dire. Ce n'est pas votre faute, tout ce qui arrive. Vous êtes venu dans notre pays pour faire votre état. Pourvu que vous trouviez des arbres et des rochers, vous ne pensez pas à autre chose. Eh bien! alors, ça ne vous fait rien, n'est-ce pas? d'aller d'un autre côté, — à Chailly ou à Barbizon. — Les arbres sont bien plus beaux par là que chez nous. Il y a là le *Bas-Bréau*. Si vous n'y allez pas cet été, vous ne le trouverez plus debout l'an prochain. Vous vous logerez chez le père Grapin; tous ces messieurs y vont. Vous rencontrerez des amis. Ce sera bien plus amusant que Montigny. Et puis, le vin est meilleur chez le père Grapin. C'est du bourgogne; moi je ne vous donne que du gâtinais... mauvaise récolte..., et la pension est moins chère que chez moi.

Lazare se sentait profondément ému en voyant ce pauvre homme qui, au milieu de sa douleur, cherchait encore des subterfuges pour l'éloigner. Il apprécia ses précautions, mais il en fut blessé. Protat le traitait comme un étranger qu'un hôte éloigne de sa maison, menacée d'un désastre domestique.

— Mais, s'écria-t-il, vous croyez donc que je partirais tranquillement? Vous pensez donc que tout ce que j'entends dire ne me révolte pas autant que vous? Vous ne jugez donc pas que je puisse vous être utile?

— Utile! fit le sabotier avec amertume.

— Oui, reprit Lazare, de cette accusation, la moitié pèse sur moi : j'ai à me défendre.

— Oh! dit Protat, les jeunes gens n'ont jamais à souffrir de ces choses-là. Quand le mal est fait, ils n'ont qu'à en rire, s'ils sont méchans,... ou à plaindre celle qui reste victime, quand ils sont honnêtes comme vous.

— Railler ou plaindre, c'est là tout ce que vous voyez à faire! dit Lazare.

Protat n'entra point dans le courant d'idées que cette réponse semblait lui ouvrir, et de nouveau il supplia Lazare de quitter Montigny. Sa parole même était bien une prière; mais l'accent impératif qui l'accompagnait en faisait pour ainsi dire un ordre. Lazare demeura un moment irrésolu, vit Madelon qui levait les bras, et le père d'Adeline qui, retombé dans son immobilité désolée, semblait exprimer, ainsi qu'il avait dit, son dernier mot. L'artiste se retira brusquement.

Comme il regagnait la *Maison-Blanche* en suivant le cours du Loing, il rencontra devant le presbytère le curé de Montigny, qui fermait la porte de son jardin. Lazare avait eu souvent occasion de voir le prêtre dans la maison de son hôte. En passant auprès du curé, l'artiste le salua; mais il remarqua que l'abbé lui rendait son salut avec la stricte mesure de la civilité. Cette raideur n'était point dans les habitudes de l'abbé, qui ne refusait pas un bout de conversation; mais, comme s'il eût paru se repentir de sa réserve, le prêtre fit un mouvement pour se rapprocher de l'artiste. Lazare sembla deviner sa pensée et marcha au-devant de lui.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il respectueusement, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, monsieur, répondit le prêtre comme un écho.

Puis, rouvrant la porte de son jardin, il fit entrer Lazare derrière lui. Sans préambule, l'artiste raconta tout ce qui se passait dans la maison du bord de l'eau.

— Je le savais, répondit le prêtre. Tantôt, de mon jardin qui donne sur la rivière, j'ai entendu la conversation du lavoir.

Aux premiers mots de justification qu'il avait tentés, le prêtre avait arrêté Lazare.

— Je n'ai pas à vous juger, ni vous, ni cette enfant qui pleure sans doute, que j'allais consoler quand vous m'avez rencontré, et que j'absoudrais d'avance au tribunal de la pénitence. Votre présence dans cette maison y a répandu le deuil; mais vous êtes étranger au mal que vous avez causé : ceux qui en souffrent n'ont aucun reproche à vous faire, et vous-même ne pouvez que les plaindre.

Cette répétition des paroles du père d'Adeline qu'il retrouva dans la bouche de l'abbé frappa Lazare.

— Quoi! se dit-il, j'ai interrogé le cœur d'un père, j'ai interrogé le cœur d'un prêtre, et l'un dans sa douleur, l'autre dans sa charité, ne trouvent à me conseiller que la plainte, ce vœu stérile de l'égoïsme! Derrière moi, je laisse une enfant perdue à cause de l'amour qu'elle a pour moi. Tous les deux connaissent cet amour. Protat l'a deviné, j'en suis sûr; le curé en est instruit comme confesseur, je le sens, et tous les deux me disent : Partez! — Mais monsieur, s'écria Lazare, partir! faire oublier! cela est tôt dit; oublierai-je moi-même cette pauvre fille calomniée, menacée par un péril que je sens in-

stinctivement se mouvoir autour d'elle? Dois-je abandonner Adeline, dont le nom passe à cette heure d'une bouche à l'autre, attaché à une injure, quand c'est à cause de moi que ces injures se répètent, quand c'est à cause de moi que ce danger la menace? Est-ce mon rôle de fuir comme si j'étais coupable? Mon innocence devient-elle une raison de lâcheté? Je vous le demande à vous, parole de Dieu! voix d'honnête homme!

— Votre présence l'accuserait davantage, et vous n'avez aucun droit pour protéger cette jeune fille, répondit le prêtre, un peu ébranlé et cherchant à lire dans les yeux du jeune homme de quel nom il devait appeler l'émotion à laquelle Lazare était en proie. La réponse de celui-ci lui enleva tous ses doutes.

— J'aime Adeline, monsieur! s'écria Lazare.

— Vous l'aimez, dit le prêtre, dont le visage refléta une joie contenue, et vous me demandez conseil! ajouta-t-il en joignant les mains; mais pour faire taire toutes ces mauvaises rumeurs qui mettent une tache à son nom, vous n'avez qu'un mot à dire à son père, qui vous enverra tous les deux le répéter devant moi, à l'autel de ma pauvre église. — Puis, quand il vit que Lazare devenait silencieux, la physionomie du curé redevint grave. — Vous ne répondez pas? lui demanda-t-il.

— Il faut d'abord que vous m'écoutiez, — fit l'artiste. Et dans un récit rapide, empreint de cette franche vérité qui va au-devant de toutes les questions et de tous les doutes, il raconta sa vie tout entière, ce qu'il avait été, ce qu'il était et souhaitait devenir. Le passé, c'était le courage uni à beaucoup de travail; le présent, c'était le travail encore et l'espérance déjà; l'avenir, c'était le travail toujours et un peu de fortune peut-être. — J'ai vécu la vie des jeunes gens de mon âge et de ma profession, dit Lazare; mais depuis dix ans je me suis gardé le cœur vide, comme si j'avais la prévision de cet amour qui le remplit aujourd'hui. J'aime Adeline, et si j'hésite à la demander pour femme, vous le comprenez, c'est que mon avenir est encore loin, — qu'aujourd'hui je suis pauvre, — et qu'Adeline est riche.

— Eh bien? demanda naïvement le prêtre.

— Eh bien! si peu qu'il vaille, en offrant mon nom à la fille de M. Protat et dans les circonstances actuelles, je n'aurais pas l'air de le lui donner, mais de le lui vendre, et quand on nous verrait arriver au contrat avec sa dot et moi la main vide, Dieu sait ce qu'on dirait.

— Laissez dire en bas, mon enfant, reprit le prêtre; c'est là haut qu'on écoute. — Et, prenant son chapeau, il se disposa à sortir. — Je vais voir Protat, dit-il ensuite, et d'abord sa fille.

— Dites-lui..., s'écria Lazare, puis il s'arrêta tout à coup.

— Si vous ne le lui avez pas encore dit, répliqua le curé, je lui

ferai connaître que vous l'aimez : si étonné qu'il sera de se trouver sur mes lèvres, c'est avec joie que je me charge de ce message, parti d'un cœur honnête pour être redit à une oreille chaste.

En sortant du jardin où cet entretien avait eu lieu, l'abbé se dirigea vers la maison du sabotier, tandis que Lazare allait l'attendre dans cette même prairie aux foins où la veille il avait fait ce rêve dont le curé allait hâter la réalisation.

Comme Lazare traversait le petit pont suspendu qui joint les deux rives du Loing, il fut arrêté brusquement par un bruit singulier au milieu duquel il distinguait d'étranges sonorités métalliques que dominaient de grossissantes clameurs, déchirées de temps en temps par des sifflets aigus. S'étant rapproché du lieu où mugissait cet épouvantable concert, l'artiste crut deviner que les exécutans étaient réunis sous les fenêtres de la maison de Protat. Alarmé, et sans rien comprendre à ce qui se passait, Lazare revint sur ses pas. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le bruit redoublait, et après un vigoureux ensemble de clameurs où les voix et les instrumens se réunissaient dans un désaccord prémédité, — comme des choristes qui sont restés en retard, des bouches avinées vomissaient une injure solitaire.

C'était l'explosion de la mine préparée la veille par M. Julien à la *Maison-Blanche*. Les trois paysans dont il avait fait des meneurs en excitant leur convoitise avaient embauché tous les mauvais sujets du pays, et, au nom de la morale, en avaient fait les auxiliaires de leur projet de vengeance.

On donnait un charivari à Adeline. Comme tous les chefs, M. Julien se tenait par derrière. — Des chaudrons et des cris tant que vous voudrez, disait-il, mais pas de voies de fait, et tenez-vous dans la rue. — Soyons *légaux!*

Mais la bande, irritée par le silence dédaigneux qui régnait dans la maison du sabotier, méconnaissait les ordres prudens de son chef, et déjà les pierres commençaient à voler dans les vitres. Au milieu de ce tumulte, les vitres s'éclairèrent dans la chambre de Protat, et la fenêtre s'ouvrit aussitôt. Les chaudrons recommencèrent leur épouvantable charivari, accompagnant une bordée d'injures. Tout à coup, dans la partie éclairée de la croisée et comme au centre d'un cadre lumineux, parut le curé de Montigny tenant Adeline entre ses bras, le visage penché sur sa poitrine.

— Ne jetez plus de pierres, dit le prêtre à voix haute; vous avez failli tuer une mourante.

Les assaillans reculèrent, terrifiés par cette apparition.

— Mon enfant, continua l'abbé en s'adressant à Adeline et en lui désignant la foule, Dieu a commandé l'oubli des injures; pardonnez à ces malheureux comme moi-même je vous bénis.

Et pendant que la jeune fille se prosternait, comme pour demander grâce à ses ennemis, le curé étendait ses mains sur son front.

Un grand silence s'était fait, et beaucoup de ceux qui s'étaient montrés les plus furieux tombèrent à genoux. Ce fut alors que la fenêtre inférieure s'ouvrit brusquement, donnant passage au sabotier, qui venait de sauter dans la rue. Protat était terrible, et faisait tournoyer au-dessus de sa tête un merlin dont il s'était armé. Cent cris de terreur accueillirent cette apparition.

— Criez, dit Protat, criez, mais j'en tuerai un, je l'ai dit!

Et au même instant où il empoignait au collet le premier assaillant qui lui était tombé sous la main, il sentit son bras arrêté par un poignet vigoureux.

— Pas avant moi, lui dit une voix.

— Monsieur Lazare, s'écria le sabotier, allez-vous-en! J'ai un malheur dans la main, il pourrait tomber sur vous. Je suis père, il faut que je venge ma fille!

— Un mari, dit Lazare, est le premier protecteur de sa femme.

Pendant ce colloque, le paysan que Protat venait de menacer s'était échappé, et la rue était restée vide. En voyant le sabotier paraître, le curé avait deviné son dessein, et était descendu pour empêcher une scène sanglante.

— Monsieur Lazare, dit-il au jeune homme, montez là-haut donner à cette pauvre enfant le courage de son bonheur. — Et vous, Protat, ajouta le prêtre, qui n'avait pas encore eu le temps de révéler au sabotier le but de sa visite, écoutez-moi. — Et il lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et l'artiste dans le jardin du presbytère.

Quatre ou cinq jours après les événemens que nous venons de raconter, tous les personnages de ce récit, moins Zéphyr, étaient présens dans la salle à manger. C'était à la fin du repas. Tout à coup parut sur le seuil l'apprenti, que depuis quatre jours on n'avait pas vu. Zéphyr s'était facilement laissé accaparer par les jeunes paysagistes gentilshommes de l'académie de Marlotte. L'un d'eux, qui connaissait le propriétaire du château de Bourron, y avait présenté l'apprenti, venu là chargé de tous les ouvrages qu'il avait montrés à Lazare dans la grotte des Longs-Rochers. Tous ces objets avaient été vendus par lui des prix fous. Retenu comme une curiosité au milieu de l'élégante société parisienne qui habitait alors le château de Bourron, abusé par les éloges qu'il entendait à chaque instant murmurer à ses oreilles, caressé par de jolies dames pour l'oisiveté desquelles il était un amusement, Zéphyr était sorti de cette maison le cœur plein d'orgueil et les poches pleines d'or. Pendant quatre jours, il

n'avait pensé ni à Adeline, ni à Lazare, ni à l'amour, ni à la reconnaissance : la vanité l'étouffait. Il ne voulait plus attendre l'artiste pour aller à Paris. Quant à ses leçons, on lui avait dit au château qu'il n'avait pas de leçons à recevoir, mais qu'il pouvait déjà en donner. Zéphyr en avait conclu que sa fortune n'était pas à faire, comme l'artiste le lui avait dit, mais qu'elle était faite.

Tel fut le récit qu'il vint faire aux hôtes de Montigny. En le voyant paraître, Lazare avait éprouvé un mouvement d'embarras; mais dans ce discours, dans l'attitude de l'apprenti, Lazare avait vu la préface d'un égoïste et d'un ingrat.

— Alors, dit le père Protat à son apprenti, nous n'aurons pas l'honneur de t'avoir au mariage d'Adeline?

Et comme l'artiste lui confirmait cette nouvelle, Zéphyr devint très pâle; il ne répondit rien et parut écouter un bruit qui s'avançait dans la rue : c'était la cornemuse du vacher ramenant le troupeau aux étables.

— Est-ce Magister ou Cadet qui revient des herbes? demanda négligemment l'apprenti.

— Tu ne reconnais pas les *sons* de Magister? C'est lui qui relaie Cadet, dit la Madelon.

L'apprenti s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et regarda un instant en murmurant : — C'est lui, je le reconnais... — Puis, après une brusque salutation qui étonna tout le monde, il disparut en emportant sous sa redingote un petit châle rouge qu'Adeline avait accroché à l'espagnolette de la croisée. Comme on s'étonnait de la brusque sortie de l'apprenti, des cris se firent entendre sous la croisée.

— Prends donc garde! disait une voix, tu sais qu'il est méchant!

Lazare et Cécile, Adeline et son père coururent à la fenêtre. Au moment où ils y paraissaient, ils aperçurent Zéphyr, qui s'avançait au-devant du taureau qui précédait le troupeau, en agitant le petit châle rouge qu'il avait emporté. L'animal, cité dans le pays pour sa méchanceté et excité par la couleur du châle, se rua sur l'apprenti qui roula à quatre pas, l'épaule fracassée par un coup de corne. En tombant, il avait regardé Adeline.

Cet événement, qui excitait de nouveaux commentaires, obligea Lazare à reculer son mariage. Étant venu à Paris pour une affaire, il rencontra un jour Zéphyr dans l'atelier d'un sculpteur de ses amis. Après quelques questions sur son travail, Lazare lui demanda amicalement s'il ne se ressentait plus de sa blessure.

— Guéri de l'épaule, dit laconiquement Zéphyr, — mais pas de là, ajouta-t-il en montrant son cœur.

HENRY MURGER.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

ALBANY ET LES BORDS DE L'HUDSON.[1]

ASPECT DE L'HUDSON. — TRAHISON D'ARNOLD. — ÉCOLE DE WEST-POINT. — ALBANY. — GÉOLOGIE. — AGRICULTURE. — DANGER DE LA DÉMOCRATIE POUR LA LIBERTÉ. — UN PRÉTENDANT. — RETOUR A NEW-YORK. — M. ROBINSON. — M. HAWKES. — SERMON POLITIQUE. — L'ÉLECTRICITÉ SUBSTITUÉE A LA VAPEUR. — DE LA PHILOSOPHIE AUX ÉTATS-UNIS. — M. EMERSON. — M. HENRY. — M. TAPPAN. — ARRIVÉE DE KOSSUTH. — UN DÉMOCRATE ET UN WIGH. — ÉLECTIONS. — ÉTABLISSEMENS D'UTILITÉ PUBLIQUE. — PAUPÉRISME.

6 octobre.

Je m'embarque de bon matin sur un de ces grands bateaux à vapeur de New-York qui sillonnent l'Hudson. Ce nom me rappelle le hardi et malheureux navigateur, le premier explorateur de ce fleuve, alors qu'il coulait à travers des solitudes inconnues. Peu à peu les bords s'élèvent, la scène s'agrandit, mais elle ne devient réellement frappante qu'en approchant de West-Point. Là le lit de l'Hudson se resserre entre des rives élevées; les formes des montagnes ont cet aspect de masses arrondies qui caractérise en général ce que j'ai vu jusqu'ici de la nature américaine. On ne saurait dire que ces montagnes soient très pittoresques : elles ne sont pas assez abruptes, assez déchirées; mais elles ont de la grandeur et de la solidité. Les Américains, toujours un peu jaloux de l'Europe, comparent volontiers les bords de l'Hudson aux bords du Rhin. Dans quelques parties, le Rhin me paraît avoir l'avantage, même sans parler des vieux

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, et du 15 mars.

châteaux, parure féodale de ses rives. Un jeune Américain qui revient d'Europe n'est pas de cet avis. Il me dit avec un accent de triomphe : « Les pages de notre histoire sont pures; nous n'avons point de castels féodaux! » Pour moi, je lui demande qu'il me permette d'aimer de la féodalité au moins ses ruines. Si l'Hudson l'emporte sur le Rhin, c'est par l'innombrable quantité de bateaux qui l'animent. On en peut toujours compter un grand nombre. Il semble qu'on navigue au milieu d'une flotte, et je me surprends à comparer ce que je vois au souvenir que m'ont laissé les mille voiles qui traversent perpétuellement le Sund.

West-Point est un des plus beaux sites des bords de l'Hudson. L'école militaire s'élève sur un plateau en face d'une courbe décrite par le fleuve, qui, aux deux extrémités de cette courbe, va se perdre derrière les montagnes. Du plateau de West-Point, la vue est admirable : c'est l'Ehrenbreitstein de l'Hudson. Le nom de West-Point rappelle un des épisodes les plus importans et les plus dramatiques de la guerre de l'indépendance : la trahison du général Arnold, qui pensa livrer aux Anglais cette clé de l'Hudson, et la mort du major André. Arnold avait commencé comme un héros et finit comme un infâme. Blessé de quelques sévérités peut-être excessives et maladroites du congrès, ruiné par ses extravagances, il livra West-Point aux Anglais pour six mille livres sterling. Coriolan vénal, il a laissé une mémoire que le rôle éclatant qu'il avait joué au commencement de la révolution ne saurait racheter de l'immortalité du mépris. Le major André était un jeune officier anglais qui se chargea de négocier avec Arnold; il fut arrêté par des milices déguisé et porteur de papiers que lui avait remis le général américain. André fut condamné comme espion à être pendu, et subit ce supplice. Washington, qui craignait un complot plus étendu, ne crut pas pouvoir lui épargner le gibet; mais la noblesse de son caractère, la franchise de ses réponses, le charme de ses manières, la sympathie qui s'attache à la jeunesse, au dévouement et au malheur, excitèrent l'intérêt le plus vif et le plus douloureux parmi ceux mêmes qui durent le condamner. On ne prononce son nom qu'avec attendrissement, comme celui d'une victime de la guerre; tout Américain maudit le crime d'Arnold, mais nul n'a le courage de maudire l'infortune du major André. — On ne connaît pas autant l'histoire tout à fait pareille d'un jeune Américain nommé Hale, qui, pris par les Anglais, subit le sort du major André. Hale ne fut pas entouré du même respect à ses derniers momens : on lui refusa un prêtre et une Bible; on détruisit les lettres qu'il avait écrites à sa sœur et à sa mère. Un de ceux qui le conduisaient au gibet lui dit : Voilà une cruelle mort pour un soldat! Hale répondit seulement : Je regrette de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour mon pays.

L'école militaire de West-Point allait assez mal quand en 1817 elle fut reformée sur le modèle de notre École polytechnique. Elle en diffère sur deux points : l'instruction n'y est pas aussi forte, et elle est véritablement une école militaire. Le principal reproche à faire, selon moi, à l'organisation de cet établissement, porte sur le mode d'admission. Au lieu d'être motivée par des examens, l'entrée est obtenue par la faveur. Chacun des membres du congrès peut disposer d'une place d'élève. Nos examens, auxquels tous les concurrens sont admis sur un pied de parfaite égalité, sont beaucoup plus démocratiques dans la meilleure acception du mot. En outre il résulte d'un tel système que les jeunes gens de West-Point ne peuvent, dans le principe, suivre que des cours élémentaires, ce qui, joint à leurs exercices militaires, ne permet pas que, même en restant quatre ans à West-Point, c'est-à-dire le double du temps qu'on passe à l'École polytechnique, ils arrivent au même degré de force dans les diverses branches d'étude auxquelles ils s'appliquent. La première réforme à opérer dans l'organisation de l'école de West-Point serait donc d'enlever aux membres du congrès ce déplorable patronage, et de recevoir les élèves par la voie du concours, ce qui permettrait d'exiger d'eux un degré supérieur d'instruction préliminaire et de réserver plus de temps pour les hautes études; mais on aura de la peine à obtenir le sacrifice de ce privilége, bien qu'il soit de sa nature tout à fait analogue aux priviléges aristocratiques, à celui par exemple qui autorise certains grands seigneurs anglais à disposer d'une commission dans leur régiment ou d'une cure dans leur paroisse.

Cela dit sur le mode d'admission, tout ce que j'ai vu de l'école m'a donné l'idée qu'elle était montée sur un pied très respectable. Dans leurs établissemens d'instruction, les Américains montrent les qualités qui leur sont propres, — les qualités d'un peuple d'hommes d'affaires, l'exactitude, l'ordre, la régularité, l'économie de temps. J'ai assisté à plusieurs classes; les jeunes gens s'étaient préparés sur un chapitre de l'ouvrage qui sert de base à l'instruction dans le département particulier de leurs études, et qui est en général rédigé d'après des ouvrages français qu'on oublie quelquefois de citer; ils venaient s'asseoir sur des bancs dans une salle; le professeur en désignait quelques-uns pour tracer les figures de géométrie, les dessins des appareils de physique, ou les plans de fortifications sur le tableau. Pendant qu'un élève était interrogé, les autres écoutaient leur camarade, ou achevaient de tracer des figures. Ils se succédaient ainsi, tour à tour auditeurs attentifs, tour à tour démontrant et exposant ce qu'ils avaient étudié; leur tenue était très bonne, simple et ferme, leur attitude militaire. Ils m'ont semblé en général bien savoir et bien comprendre ce qu'ils disaient. Le professeur, très attentif et les

suivant sans cesse, leur adressait des questions, pour s'assurer qu'ils ne répétaient pas machinalement, et les encourageait fréquemment d'un *yes, sir; well, sir*. Le mérite des réponses est exprimé en chiffres d'après un système de numération convenu, et ce chiffre est affiché toutes les semaines auprès du nom de chaque élève; on indique également les matières traitées dans les leçons. Une telle disposition permet d'embrasser d'un coup d'œil le travail des maîtres et des élèves; ce bulletin des études est conservé dans l'établissement. Il y a aussi une manière de chiffrer les fautes de conduite, et quand l'élève a atteint sur l'échelle fatale un certain numéro, il cesse de faire partie de l'école. En tout règne une précision mathématique qui est dans le génie américain, et ne saurait être mieux appliquée qu'à l'organisation d'une école militaire, destinée surtout à l'enseignement des sciences exactes.

Il n'y a qu'une voix sur les bienfaits de cette école. Tout le monde s'accorde à dire que les officiers sortis de West-Point ont maintenu un niveau élevé dans l'armée américaine, et ont été l'âme de la campagne contre le Mexique. Bien que la profession militaire soit la carrière naturelle des élèves de West-Point, un grand nombre se vouent à leur sortie, ou au bout de quelques années, à la vie civile. Sur la liste qui a été publiée des diverses professions embrassées par les élèves, j'ai remarqué des ingénieurs civils, des négocians, des cultivateurs, des magistrats, des hommes d'église et même un évêque. Plusieurs des professeurs sont des savans distingués. On connaît en Europe les travaux de M. Bailey sur les animalcules microscopiques. Il a ajouté à ce monde des infiniment petits, que M. Ehrenberg a découvert, les débris d'atomes animés, dont on compte dans un pouce cube plusieurs millions, et qui ont formé des montagnes.

Le soir, j'ai rencontré réunis chez M. Bartlett, professeur de physique, plusieurs professeurs et quelques élèves. L'un de ceux-ci, en m'entendant nommer, a demandé si j'étais l'auteur des découvertes sur l'électro-magnétisme. J'ai retrouvé dans les deux mondes le souvenir de mon père. Je me sens moins isolé en voyage, parce que je rencontre en tout pays la protection de cette chère mémoire. Le reste de la soirée s'est passé chez le professeur de dessin de l'école, M. Weir, auteur de peintures qui décorent le Capitole de Washington. M. Weir peint aussi le portrait et le paysage, suivant l'usage américain, qui veut qu'en tout genre chacun fasse un peu toute chose. En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé la porte ouverte et tout le monde couché. La clé de ma chambre était elle-même sous clé. J'ai fait un vacarme épouvantable sans réveiller personne. Enfin je suis parvenu à découvrir un domestique auquel j'ai demandé ma clé. Il m'a renvoyé à un petit garçon qui voulait me persuader de faire lever le grand domestique; mais, ne me souciant pas d'aller ainsi de

l'un à l'autre toute la nuit, j'ai insisté auprès de ce petit drôle, et j'ai eu ma clé.

En continuant à remonter l'Hudson après West-Point, les rives du fleuve s'aplatissent d'abord, puis elles se relèvent, et la vue est presque constamment belle jusqu'à Albany. On a souvent le spectacle de deux rangées de montagnes élevant l'une derrière l'autre leurs dos bleuâtres. En raison des détours du fleuve et de l'inégalité de largeur de son cours, il semble qu'on va de lac en lac en suivant des détroits sinueux à travers des bords escarpés. L'endroit où l'on coupe la chaîne des Alleghanys offre un des plus magnifiques aspects qu'on puisse contempler sur un beau fleuve coulant entre de grandes montagnes. Enfin on arrive à Albany, capitale politique de l'état de New-York. J'y suis venu pour admirer jusque-là les bords de l'Hudson, voir une collection géologique, résultat précieux du grand travail entrepris par l'ordre de l'état de New-York, retrouver M. Jonhson, secrétaire de la société d'agriculture, avec lequel j'ai passé d'Europe en Amérique, et remettre une lettre de M. de Tocqueville à M. Spencer, qui a publié une traduction de son livre avec des notes. J'imagine que dans tout cela je trouverai moyen d'apprendre quelque chose à Albany.

Albany.

Je pourrai faire en même temps ma visite à la géologie et à l'agriculture, car le musée géologique se trouve dans le bâtiment où réside la société d'agriculture, et où elle a aussi son musée.

La géologie est de toutes les sciences celle qui est la plus populaire aux États-Unis, car elle touche aux deux grands intérêts de la société américaine, — la religion et la richesse. Les résultats qu'a atteints cette science depuis qu'elle est devenue une étude positive, la découverte de ces créations successives, séparées par les grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe, changé la forme des continens, déplacé les rivages des mers et le cours des fleuves, toutes ces magnifiques conquêtes de l'esprit humain, qui sont un des plus beaux témoignages de sa grandeur, ont soulevé une vive opposition dans une portion du clergé des États-Unis, sans raison, ce me semble, comme le reconnaissent, ainsi que je l'ai déjà dit, les hommes les plus éclairés et les plus convaincus, tant parmi les protestans que parmi les catholiques. Toute cette histoire des révolutions de la nature est antérieure à l'histoire de l'homme et n'a rien à démêler avec elle; on devrait aussi reconnaître, comme le font ceux dont je viens de parler, que la Bible est un livre religieux, et non un livre scientifique. Le seul moyen qu'ait la religion d'être toujours à l'abri des progrès de la science, c'est de rester en dehors des hypo-

thèses de la science; on l'a bien vu au temps de Galilée. L'église eut alors le malheur de condamner des vérités qui ont prévalu, et qu'elle-même n'a plus la pensée de combattre. Pourquoi épouserait-elle des doctrines scientifiques qui peuvent être démontrées fausses? Que gagnerait-elle à compromettre ses dogmes dans la lutte des systèmes qui se succèdent et se renversent? D'autre part, la science n'a point à chercher d'appui hors d'elle-même et à prouver que ses doctrines ont leur base dans la Bible. Si Galilée eut un tort, ce fut celui-là. Que la science se tienne sur son terrain, qu'elle arrive à l'évidence par l'observation et le raisonnement, et il faudra bien qu'on admette ce qu'elle aura prouvé. La foi et la raison sont deux puissances distinctes qui peuvent se prêter un mutuel appui dans l'ordre de vérités qu'elles s'accordent à proclamer; mais pour l'homme le plus croyant, là où la foi ne prononce point, la raison est libre; *in dubiis libertas,* c'est la devise de l'église catholique. De plus, le savant doit prendre garde de ne point fausser la science pour vouloir la retrouver à toute force dans la Bible. S'il n'est pas nécessaire à la vérité du christianisme que Josué connût la théorie de Copernic, la théorie de Copernic n'en demeure pas moins vraie, bien qu'elle ne se trouve pas dans le Livre des Rois; il n'est pas non plus nécessaire que Moïse ait été géologue, et la géologie n'a pas besoin de retrouver ses découvertes dans un chapitre de la Genèse, qui n'est point un traité de géologie.

Tout le monde ne pense pas ainsi en Amérique : la géologie et la Bible y sont sans cesse mises en présence, soit pour anathématiser la première au nom de la seconde, soit pour les concilier, et, par ce côté, la géologie parle puissamment aux esprits dans ce pays, où la passion religieuse se mêle à tout, sauf à la politique, où les discussions philosophiques ne se trouvent guère que dans les écrits des théologiens, et où il est à peu près impossible de fonder une association philanthropique, un établissement d'éducation ou un recueil littéraire sans s'appuyer sur la religion. On peut s'étonner qu'il en soit ainsi chez un peuple si positif; mais le fait existe. Qu'on s'en rende compte comme on pourra, quand on devrait dire, pour l'expliquer, que la religion est la grande et heureuse inconséquence de la société des États-Unis. La géologie intéresse encore les Américains sous un autre rapport, elle est étroitement liée aux arts utiles, elle peut guider dans l'exploration des mines de métaux précieux, dans l'exploitation des amas de houille; enfin depuis quelques années, surtout en Angleterre, on commence à étudier avec succès les applications de cette science à l'agriculture. C'est surtout sous ce rapport qu'elle a excité en Amérique la sollicitude de plusieurs états qui ont fait faire des relevés géologiques de leur territoire : l'état de Massachusets l'a entrepris avec succès; l'état de New-York a fait exécuter avec

beaucoup de soin, sur la vaste étendue qu'il embrasse, un examen géologique, qui est un travail considérable (1). La constitution géologique des États-Unis avait d'abord trop peu attiré l'attention de l'Europe; l'étude en est cependant d'une grande importance. M. Agassiz, qui connaît également bien l'Europe et l'Amérique septentrionale, pense que les géologues devront désormais tenir grand compte de celle-ci (2), car les terrains à fossiles anciens y sont développés dans des proportions énormes (3), et y offrent des particularités remarquables. L'état de New-York est en grande partie composé de ces terrains appelés siluriens, sur lesquels des travaux récens ont appelé tant d'intérêt, et qui contiennent des débris d'êtres vivans appartenant à la création la plus reculée. Le musée d'Albany présente une très belle collection de toutes les formations que renferme l'état de New-York. Au lieu d'adopter les noms consacrés par l'usage européen, les savans américains ont créé pour ces diverses formations une nomenclature tout américaine. Les États-Unis ont toujours le désir de se montrer indépendans de l'Europe, et ce trait de caractère se retrouve dans les choses de la science comme dans cette maxime de leur politique qui repousse de leur continent toute intervention européenne. Le même naturel se mêle à tout et perce partout (4).

Après avoir passé quelques heures très intéressantes dans la collection géologique, je suis descendu chercher M. Johnson au milieu de ses échantillons de graines et de ses instrumens aratoires. Il m'a dit et m'a montré beaucoup de choses curieuses. Je ne veux point me donner des airs d'agronome qui m'iraient fort mal; j'indiquerai seulement à mes risques et périls quelques traits qui me semblent caractériser dans l'agriculture ce génie américain que j'étudie dans toutes ses manifestations et sous tous ses aspects. Ayant eu occasion, pendant mon dernier séjour en Angleterre, de visiter quelques-unes des fermes les plus célèbres appartenant à divers grands propriétaires de ce pays (5), j'ai pu apprécier sur place cette magnifique éco-

(1) Depuis mon retour, j'ai entendu M. Élie de Beaumont déclarer que les grands travaux géologiques accomplis aux États-Unis avaient une haute valeur scientifique. Il a exprimé la même opinion dans l'ouvrage qui, sous le titre trop modeste de *Notice sur les systèmes de Montagnes*, contient ses vues les plus nouvelles sur la partie de la géologie qu'il a créée.

(2) C'est également l'opinion de M. de Verneuil, qui a attaché son nom à l'étude de cette classe de terrains, comme l'ont fait aussi M. Murchison et M. Barande.

(3) Depuis les rochers fossilifères inférieurs jusqu'au grès rouge du Catskill, ces terrains ont une épaisseur en maximum de six mille pieds. Les géologues américains y ont reconnu vingt-huit formations qu'ils rapportent à quatre grandes classes ou séries. *Silliman's Journal*, t. XLVII, p. 49.

(4) J'ai entendu défendre au point de vue scientifique l'opportunité de ces dénominations purement américaines.

(5) J'ai eu l'avantage de faire cette tournée avec M. de Lavergne, alors professeur à l'institut agronomique de Versailles. Cet institut ayant été brusquement supprimé,

nomie rurale des Anglais, ces vastes travaux au moyen desquels le duc de Portland, par exemple, est parvenu, en faisant arriver un canal sur une colline, en combinant les arrosemens et le drainage et en dépensant 1 million, à changer en superbes prairies tout un pays de landes incultes; ces belles races d'animaux créées par un art persévérant qui, durant plusieurs générations, améliore et transforme presque les espèces en développant certaines qualités et en choisissant pour la reproduction les individus les plus perfectionnés, procédé merveilleux à l'aide duquel on fait à volonté de la force, de l'agilité, de la chair. Un art semblable ne peut se trouver aux États-Unis. En Amérique, on n'est pas, comme en Angleterre, dans un pays anciennement et savamment cultivé, où l'agriculture, à l'étroit dans une île, reportée successivement des terres les meilleures aux terres plus ingrates, a dû lutter par des progrès toujours nouveaux contre l'infériorité des terrains qu'elle était forcée d'exploiter. Ici le sol à cultiver est pour ainsi dire indéfini (1). On peut choisir le meilleur et négliger le pire; on n'a pas besoin d'améliorer celui que l'on cultive; on aime mieux défricher un sol nouveau. L'Américain n'est point, comme l'Anglais, attaché par une possession héréditaire à une grande propriété à laquelle est annexée depuis des siècles une grande influence locale, car la propriété est divisée, et le propriétaire mobile. En Angleterre, il y a concurrence entre les fermiers, et cette concurrence entraîne la nécessité des perfectionnemens qui permettent de payer d'un plus haut prix le droit d'exploitation. En Amérique, le système du fermage est presque inconnu; le goût de l'indépendance personnelle lui est contraire. Ce qu'on appelle ici *farmers*, ce sont de petits propriétaires.

De toutes ces circonstances il résulte que la culture savante est loin d'être aux États-Unis ce qu'elle est en Angleterre, parce qu'elle n'a pas dans les deux pays la même raison d'exister. L'usage d'épuiser une terre et de l'abandonner ensuite va si loin, qu'il excite des réclamations dans les parties, il est vrai, les plus anciennement cultivées du pays. « Continuerons-nous, dit un agronome du Massachusetts (2), à épuiser la terre en la cultivant sans relâche et sans réparer l'énergie productive du sol? Ce système, qui a déjà appauvri les terres, autrefois fertiles, de la Nouvelle-Angleterre, a atteint dans son progrès dévastateur beaucoup des plus belles campagnes des états de New-York et de l'Ohio, et poursuit sa route vers les régions reculées de l'ouest. Ces habitudes sont tellement funestes, qu'on estime à 1 million de

M. de Lavergne professe maintenant dans la *Revue des Deux Mondes*, au grand bénéfice de ses lecteurs.

(1) La vingt-sixième partie seulement du territoire des États-Unis est défrichée. — Mme Somerville, *Physical Geography*, t. Ier, p. 218.

(2) Avant l'émancipation, le voyageur suédois Kalm reprochait déjà aux Anglo-Américains d'appauvrir leurs terres par leur manière de les cultiver.

dollars (plus de 5 millions de francs) ce qu'il faudrait pour restituer leur vigueur et leur richesse primitives aux terres arables des États-Unis, qui ont été en partie dépouillées de leur fertilité. » Il semble donc que le temps soit venu, au moins pour quelques états, de changer de système. Je ne doute pas que, le jour où cette nécessité sera évidente, les cultivateurs américains ne lui obéissent. Ces cultivateurs forment, ainsi que je l'ai dit, une des portions les plus intelligentes de la population des États-Unis, et il n'y a pas de danger que, semblables aux paysans d'une grande partie de la France, ils soient retenus par la routine, car il n'y a rien de moins routinier que le peuple américain. Déjà on remarque des progrès sensibles; en cela comme en autre chose, les inconvéniens nés des circonstances particulières où les Américains se trouvaient placés se corrigent par le développement de l'intelligence et la diffusion des connaissances utiles que partout des sociétés agricoles travaillent à répandre. De fréquentes exhibitions excitent l'émulation des cultivateurs. Ce sont parfois de véritables fêtes nationales qui attirent un concours immense et qu'on célèbre avec une grande solennité. La dernière exhibition agricole de Rochester a été présidée par M. Douglas, un des candidats à la présidence des États-Unis. La société agronomique de l'état de New-York tend à donner une vive impulsion aux perfectionnemens de l'agriculture. Son secrétaire, M. Johnson, revient d'Europe, où il a été se mettre en rapport avec les hommes les plus habiles et étudier les procédés les plus perfectionnés. Le musée agricole d'Albany, que je viens de visiter, est curieux en ce qui concerne les produits de l'état de New-York; mais il est loin d'offrir cette abondance et cette variété d'instrumens aratoires qu'on rencontre dans les grandes fermes anglaises. On m'assure que le *clod-crusher* n'est pas connu en Amérique. En revanche, on m'a montré une charrue américaine forte et légère, qui opère vite et bien : les deux conditions de succès aux États-Unis. A côté, on a placé la vieille et lourde charrue française, dont on se sert encore au Canada. L'aspect de ces deux outils montre vivement la différence des deux peuples sous le rapport de l'activité progressive. Je m'enquiers naturellement du *drainage*, cette méthode d'améliorer les terres qui produit maintenant en Angleterre de si grands résultats, et j'apprends que, dans l'état de New-York, quatre manufactures forment incessamment des tuyaux *à drainer*. Il y a donc un mouvement vers le progrès agricole dans cet état. On attend une nouvelle impulsion du collége qu'on va fonder à Albany, et pour lequel 100,000 francs de souscription ont déjà été recueillis. On y donnera gratuitement une instruction supérieure à soixante-quatre élèves. On y professera le droit, la médecine et les sciences. Un citoyen et une dame d'Albany ont fourni une somme considérable pour l'érection d'un observatoire : la minéra-

logie et la géologie y seront enseignées, surtout dans un sens pratique. Les fils des fermiers, comme me le disait M. Johnson, apprendront à leurs pères à distinguer la nature et la valeur des terrains, et *leurs pères les croiront.*

Albany fut, comme New-York, fondé par les Hollandais; son nom était *Fort-Orange.* A la fin du dernier siècle, quand M. de La Rochefoucauld-Liancourt vint dans ce pays, les maisons, dans une grande partie de la ville, avaient encore l'aspect hollandais, « le mur de front s'élevant par des espèces de marches en pyramides que terminait une cheminée historiée ou quelque figure en fer. » Aujourd'hui Albany a un caractère entièrement américain; on n'y voit guère que des maisons de briques et des monumens à colonnes doriques; les plus remarquables sont la banque et le Capitole. La principale rue monte vers le sommet de la ville, où sont situés ces deux monumens, et d'où l'on voit se dérouler le cours majestueux de l'Hudson.

C'est dans cette partie de l'état de New-York que se trouvent les seules grandes propriétés territoriales qui soient aux États-Unis. De riches familles hollandaises y avaient bâti des châteaux entourés de parcs et dont le maître s'appelait *de patroon.* Encore aujourd'hui on voit là des habitations de campagne d'un aspect seigneurial comme on n'en rencontre nulle part ailleurs aux États-Unis; les terres appartenant à une de ces familles embrassaient tout un comté.

J'ai été ramené de la géologie et de l'agriculture à la politique générale par un entretien de plusieurs heures avec M. J.-C. Spencer, avocat et jurisconsulte éminent qui a traduit et annoté l'ouvrage de M. de Tocqueville. J'ai eu le plaisir d'entendre exprimer par un homme si compétent le jugement que j'ai constamment entendu porter sur cet ouvrage par tous ceux qui m'en ont parlé, et tout le monde m'en a parlé. Il n'y a eu qu'une voix en Amérique aussi bien qu'en Europe sur la profondeur et la sagacité de ce livre, un de ceux qui honorent le plus le siècle où nous vivons. Cependant la démocratie en Amérique y est jugée et n'y est point flattée; il y a même dans l'ouvrage une pensée fondamentale contre laquelle les Américains ont de la peine à ne pas regimber : c'est le danger que, dans les états purement démocratiques, la tyrannie sans contre-poids de la majorité peut faire courir à la liberté. Parmi tous ceux que j'ai interrogés sur ce point, un seul est convenu franchement que le danger existait; les autres m'ont en général répondu ce que dit aussi M. Spencer dans une des notes qui accompagnent sa traduction, que le péril signalé par M. de Tocqueville est combattu par la mobilité de la majorité, qui, amenant tour à tour les différens partis aux affaires, ne permet ni à l'un d'eux, ni à l'opinion qu'il représente, d'établir une tyrannie durable. Ceci ne me paraît pas une réponse suffisante à la pensée de M. de Tocqueville, car il en résulterait

tout au plus que l'oppression se ferait sentir tour à tour en sens contraire; ce serait peut-être une consolation pour les opprimés qui pourraient devenir oppresseurs, mais ce ne serait un état stable de liberté pour personne. Dans beaucoup de pays, soit des corps, soit des individus ont exercé un pouvoir tyrannique et se sont écrasés ou enchaînés successivement. C'est ce que l'on voit dans nos révolutions : qu'en résulte-t-il autre chose qu'une variété d'esclavage et des défaites diverses, mais égales, du principe de liberté?

De plus, il ne faudrait pas trop se fier à la régularité de ces oscillations de la majorité en sens contraires; il pourrait se faire que, sur certains points, celle qui succéderait à une autre hérità de celle-ci certaines passions communes, certains préjugés très généraux, qui frapperaient également une minorité persistante. Dans les états à esclaves, par exemple, la liberté d'opinion sur ce sujet n'existe pas plus quand les whigs l'emportent dans les élections que quand les démocrates triomphent, et, pour parler du gouvernement général de l'Union, est-il bien sûr que les partis se succèdent alternativement au pouvoir? Les démocrates ne l'ont-ils pas emporté depuis bien des années dans presque toutes les élections présidentielles? ne pourraient-ils pas l'emporter de même dans les élections du congrès, de sorte que la législation se fît contre leurs adversaires durant un temps assez long pour que ceux-ci fussent dans un état de véritable oppression? La même majorité qui triomphe dans les élections, comme l'observe si bien M. de Tocqueville, étant alors partout, dans la presse, dans le jury, et on peut ajouter maintenant dans les juges, nommés aujourd'hui presque généralement par le peuple, M. Spencer pense que la situation particulière où se trouvaient les États-Unis à l'époque où M. de Tocqueville les visita, put influer sur l'impression qu'il reçut. C'était, dit-il, l'époque où l'étonnante majorité qui soutenait le général Jackson dans les mesures les plus violentes de sa politique pouvait faire croire que la minorité était écrasée et sans puissance pour se défendre; depuis, les choses ont changé. Que les choses aient été ainsi, cela montre, ce me semble, que le péril signalé par M. de Tocqueville n'est point illusoire; c'est un signe manifeste de la réalité de ce péril, car un mal dont on est momentanément guéri, quand ce mal a son principe dans l'organisation, peut se reproduire à divers intervalles et finir par être mortel. Or M. de Tocqueville n'envisage pas les phases de maladie et de santé des États-Unis; ce qu'il a démêlé, c'est le principe même d'une infirmité radicale, principe caché dans les entrailles de la société américaine comme de toutes les sociétés démocratiques, — la tyrannie possible du nombre là où le nombre est tout, — et il me semble qu'aucune explication ou argumentation de détail, si ingénieuse qu'elle soit,

ne peut supprimer la réalité d'un mal inhérent à la nature même des choses. Ce qui est possible, ce n'est pas de le nier, c'est de le combattre; or l'auteur de *la Démocratie en Amérique* l'a signalé pour qu'il fût combattu aux États-Unis et ailleurs. Je persiste à croire qu'il a mis le doigt sur la plaie, et averti par là de chercher le remède, ce qui était rendre le plus grand service possible à la démocratie américaine et à tous les pays démocratiques, et j'ose conseiller à ces pays, quels qu'ils soient, de ne pas oublier que, s'ils veulent être libres, ils doivent défendre la liberté contre le despotisme de la démocratie. Je soumets de loin à M. Spencer lui-même ces observations; je n'ai rien de meilleur à lui offrir que ma franchise pour le remercier de l'hommage qu'il a rendu au livre de mon ami et de l'accueil hospitalier que j'ai reçu de lui en considération même de cet ami.

Du reste, on ne saurait rencontrer une conversation politique plus instructive que celle de M. Spencer; en sa qualité de whig, il a toujours défendu de sa parole et de sa plume le droit que réclame le gouvernement fédéral d'établir les voies de communication à travers les différens états, en laissant à ceux-ci la police et l'administration des travaux. Tout ce qui se rapporte à l'intérêt général d'après la lettre et l'esprit de la constitution est dévolu au congrès. Les whigs sensés conviennent qu'il y a quelque chose de fondé dans les plaintes des démocrates, que leurs adversaires ont quelquefois gaspillé les finances dans un intérêt électoral, qu'on a mis des paveurs dans des rues qui n'avaient pas besoin d'être pavées, pour faire travailler des Irlandais et s'assurer des votes; mais ils pensent que ces abus partiels ne doivent point prévaloir contre un principe constitutionnel et d'utilité générale. Nous savons trop en France combien les intérêts particuliers ont combattu et retardé les grandes lignes de chemins de fer pour que je ne me sente pas sur ce point aussi bon whig que M. Spencer, bien que je ne me permette guère d'avoir une opinion touchant les questions qui divisent les partis dans un pays où je n'ai pas vécu.

Voici un fait étranger à ces questions, mais assez bizarre pour être recueilli, que je tiens de M. Spencer et qui regarde la France, car il s'agit d'un nouveau prétendant. On va voir, il est vrai, qu'il n'est pas très dangereux ni surtout très pressé de régner.

Aujourd'hui vit dans la ville d'Albany, quand il n'est pas occupé à prêcher quelques tribus d'Indiens qui existent encore à Green-Bay, près du lac Michigan, un ministre de la secte des méthodistes. Son nom est Éléazar Williams; il a tout juste l'âge qu'aurait le dernier dauphin, et ressemble d'une manière frappante à la fois au roi Louis XVI et à la reine Marie Antoinette. Ce Williams a été élevé par un Indien nommé comme lui Williams, et qui passait pour son père,

mais qui ne l'était point. C'est ce qu'a toujours affirmé la femme de Williams. De plus, le nom de ce prétendu fils ne se trouve point sur les registres où il est fait mention de la naissance des autres enfans de Williams. Il y a quelques années, mourut à la Nouvelle-Orléans un Français dont le nom était, je crois, Belley. Sur son lit de mort, il déclara que le dauphin avait été enlevé du Temple, qu'on lui avait substitué un autre enfant; que lui, Belley, avait amené le jeune prince en Amérique; qu'effrayé des sentimens révolutionnaires du citoyen Genet, représentant très violent de la république française, il l'avait conduit chez des Indiens et confié à Williams.

Quant à Éléazar Williams, il n'a aucune mémoire de sa première enfance (on a dit que les affreux traitemens de Simon avaient détruit l'intelligence (1) chez sa touchante victime); seulement le prédicateur méthodiste croit se souvenir vaguement qu'il était assis sur les genoux d'une dame autour de laquelle il y avait des têtes poudrées et des épaulettes. A cela près, il ne se rappelle rien de tout l'espace de temps écoulé avant un certain jour où, tandis qu'il nageait dans un lac avec de petits sauvages, son front heurta un rocher. Dès ce moment, ses réminiscences sont distinctes. Il affirme qu'un Français venu chez les sauvages au milieu desquels il vivait dit en le montrant : Voici un fils de roi. Son éducation a été payée très exactement, dans un collége que M. Spencer m'a nommé, par l'Indien Williams, qui, comme tous les sauvages à demi civilisés, était grand buveur d'eau-de-vie, n'avait jamais un sou et n'a point fait donner d'éducation à ses véritables enfans. La veuve de Williams possédait une médaille en bronze sur laquelle était représenté le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle disait que son mari en avait eu deux autres, une en or et une en argent; qu'il les avait vendues pour boire, et qu'elle avait sauvé la troisième. On lit dans certains mémoires du temps (je n'ai pas vérifié la citation) qu'un jour Simon, dans un de ces accès de brutalité auxquels il était sujet, frappa le dauphin au visage avec une serviette, et que le clou qui tenait la serviette accrochée à la muraille blessa le nez du malheureux enfant, près de l'œil. Éléazar Williams a une cicatrice en cet endroit. Comme on lui montrait des autographes sans lui laisser voir les signatures, à l'aspect d'un de ces autographes il fut saisi d'horreur et d'une sorte d'effroi : c'était l'écriture de Simon. Enfin, quand le prince de Joinville est venu aux États-Unis, il s'est détourné de son chemin pour aller voir Williams, qui était en ce moment chez les Indiens, aux environs de Green-Bay. Ils ont parlé plusieurs heures ensemble. Williams refuse

(1) M. de Beauchesne, dans l'histoire si complète du malheureux enfant royal, établit au contraire qu'il avait toute son intelligence à ses derniers momens. Cette histoire est aussi très contraire à la supposition qu'un autre enfant ait pu être substitué au jeune prince.

de dire ce qui s'est passé entre eux; seulement il se loue beaucoup du prince, qui lui a depuis envoyé des livres (1).

Tel est le récit que m'a fait très sérieusement un homme fort considéré et qui a rempli de hautes fonctions dans son pays, M. J.-C. Spencer. Je l'ai écrit immédiatement après l'avoir l'entendu, et n'ai qu'un doute : c'est si la veuve de Williams vit encore ou si elle est morte il y a peu de temps.

Le plus curieux de cette singulière histoire, c'est ce que répond Williams quand on lui demande ce qu'il pense de tout cela. « Vraiment, dit-il, cet ensemble de circonstances me frappe beaucoup, je ne sais comment l'expliquer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas être roi. » Ce dernier trait le sépare en tout cas des aventuriers qui se sont donnés pour le fils de Louis XVI et doit rassurer tout le monde, à moins que des fidèles que ce récit aurait convaincus de ses droits n'aillent chercher le pasteur méthodiste à Albany ou parmi ses sauvages, et ne le fassent roi malgré lui.

New-York.

Me voici de nouveau à New-York, et plus frappé que jamais du mouvement extraordinaire qui règne dans l'*empire city*. Il y a à ma connaissance trois grands spectacles donnés au monde par l'activité commerciale d'une ville : les navires dont la Tamise est comme encombrée entre Londres et Greenwich; — les docks de Liverpool, remplis de marchandises qu'on embarque et qu'on débarque, qu'on entasse et roule sous des hangars s'étendant sur une ligne d'une demi-lieue, où arrivent des navires et des bateaux à vapeur de tous les pays, et d'où il en part sans cesse pour toutes les contrées de l'univers; — enfin les deux quais de New-York, qui suivent, l'un la rive de l'Hudson, l'autre le bras de mer appelé rivière de l'Est, et forment un immense coin dont la pointe regarde la mer, dans lequel la ville, comprimée à une de ses extrémités, va vers l'autre s'élargissant et s'étendant toujours, comme une matière en fusion déborde par l'ouverture d'un creuset. Le long de ces deux quais, on chemine pendant une heure entre une rangée de maisons et une rangée de navires, au milieu d'une population affairée qui pousse, qui traîne, qui cloue, qui emballe, qui déballe, chacun à sa besogne, sans se parler, sans se heurter, chacun impassible et ardent, le visage calme et le pas agile, l'air froid et pressé. Quand on marche le long de ces quais, devant ces navires, à travers cette foule occupée et muette, on sent que New-York est bien la troisième ville commerciale du monde. En 1678, il n'en était pas tout à fait ainsi : on eût vu dans le port 3 vaisseaux,

(1) Ce dernier fait a évidemment peu d'importance, car il est fort naturel que le prince ait eu la curiosité de voir ce personnage, dont les journaux ont souvent parlé.

8 sloops et 7 barques (*boats*); 15 bâtimens venaient d'Angleterre tous les ans. Hier, il y avait dans le port de New-York 22 bateaux à vapeur, 140 navires, 22 bricks, 54 schooners; toutes les voiles comprises, 530 bâtimens.

Au milieu de cet immense mouvement commercial, la science n'est pas absente. Cela m'étonne peut-être encore plus que le mouvement commercial lui-même. L'érudition orientale possède à New-York un représentant distingué. Tous les savans d'Europe qui se sont occupés de la Palestine connaissent les *Biblical Researches* de M. Robinson, qui a apporté dans l'étude des localités bibliques une méthode sévère dont les résultats comptent pour beaucoup dans la géographie sacrée. Critique résolu comme un Américain, ne consultant que l'Écriture comme un protestant, il n'hésite pas à dire : Toute tradition sur les localités antiques de Jérusalem et de la Palestine est sans valeur, excepté quand elle est appuyée sur des circonstances qui nous sont connues par l'Écriture ou par un autre témoignage contemporain.

C'est aussi la Bible à la main que M. le docteur Hawkes a voyagé en Orient. Aujourd'hui, plongé dans l'étude des antiquités américaines, il m'intéresse particulièrement en sa qualité de voyageur en Égypte. M. Hawkes, qui est ministre de l'église épiscopale, a cherché en Égypte la concordance des monumens avec le récit de la Genèse. Il a mis en lumière la parfaite exactitude du récit biblique, en tout ce qui concerne les mœurs égyptiennes telles qu'elles sont représentées sur les monumens. C'est, je crois, par l'effet d'un pur hasard qu'on n'a pu retrouver de traces bien évidentes de la captivité des Juifs et de leur fuite. M. Hawkes cite dans son ouvrage le bas-relief égyptien où l'on voit des hommes qui portent des pierres et des briques, et au-dessus desquels sont tracés des hiéroglyphes qui, je crois, veulent dire : Les captifs portent... pour bâtir le palais du roi. Malheureusement aucun nom de peuple n'est indiqué dans l'inscription hiéroglyphique, et on ne peut être sûr qu'il s'agisse des Juifs plutôt que d'autres populations captives; mais rien n'empêche de voir là les Hébreux qui furent condamnés à faire de la brique pour les rois d'Égypte, et que Moïse délivra.

M. Hawkes est à la fois un voyageur savant et un des prédicateurs les plus distingués de l'église épiscopale aux États-Unis. L'église épiscopale anglaise avait été repoussée par la révolution comme le gouvernement anglais, avec lequel elle avait toujours fait cause commune; mais après que l'indépendance des États-Unis eut été reconnue par l'Angleterre, le même motif de séparation n'existait plus : ceux qui tenaient pour l'église anglicane, et qui pensaient qu'elle était dépositaire de la vraie tradition apostolique, éprouvèrent le besoin de s'en rapprocher. White, un des membres les plus vénérables du clergé américain, conduisit à bien, à travers un assez

grand nombre de difficultés, cette réconciliation. Il fit le voyage d'Angleterre pour aller demander la consécration épiscopale, par l'imposition des mains, à l'archevêque de Cantorbéry, et revint fonder la communion épiscopale américaine, qui ne jouit, comme on pense bien, d'aucun privilége, mais qui est préférée par les classes élevées de la société, et qui possède dans le quartier élégant de New-York une église à laquelle M. Hawkes est attaché.

De toutes les communions chrétiennes, ce sont les épiscopaux qui possèdent à New-York le plus grand nombre d'églises : ils en ont 46; il y en a 44 presbytériennes, 42 méthodistes, 35 baptistes, seulement 9 congrégationalistes (puritaines) et deux unitairiennes; on y compte aussi 17 églises réformées allemandes et 22 églises catholiques. Pour célébrer le dernier anniversaire de la proclamation de l'indépendance, M. Hawkes a prononcé un discours politique selon l'usage. L'excitation qu'a produite dans les esprits l'attente de l'arrivée de Kossuth, la fièvre démocratique qui s'est allumée à cette occasion, ont inspiré à M. Hawkes un véhément discours de résistance. « Une lutte approche en Europe, a-t-il dit, non pas, comme on le répète, entre la liberté et le despotisme (1), mais entre le gouvernement et l'anarchie; tous deux ont des armes et des échafauds, et cette page de l'histoire ne peut être écrite par Dieu que dans le sang; l'Amérique, libre et heureuse, ne doit intervenir que par ses exemples, non par les armes. On parle de la souveraineté du peuple : n'y croyez pas; le peuple n'est pas souverain, le souverain est toujours quelque part ailleurs : en Europe, dans un gouvernement despotique ou constitutionnel; chez nous, Américains, dans un ensemble de principes raisonnables, et, comme tels, venus de Dieu, qui sont inscrits dans notre constitution. Cette constitution est le souverain. Si elle contient des principes faux, ils doivent être changés paisiblement et légalement, et remplacés par des principes vrais. Jusque-là, on doit la respecter et lui obéir... » Et passant à un autre sujet : « New-York, a-t-il ajouté, a cela de particulier, que c'est ici que se fait l'alliance de l'ancien monde et du nouveau. Chaque année, trois cent mille enfans de la vieille Europe, dépravés par l'ignorance et la servitude (nous n'avons jamais été ignorans ni serfs), sont jetés sur ces bords. La question est de savoir s'ils seront purifiés par nous, ou si nous serons viciés par eux, si nous infuserons un sang plus jeune et plus pur dans ces corps décrépits, ou s'ils infecteront nos veines de la corruption qui est en eux. Pourrons-nous, comme nos fleuves, nous débarrasser du limon déposé dans notre sein? Un grand nombre de ces hommes est entièrement impropre à vivre selon nos institutions; les rejetterons-nous? Non, cela n'est pas dans le cœur amé-

(1) Ce discours a été prononcé au mois de septembre 1852.

ricain. Nous avons de l'espace à leur donner, mais qu'ils y respectent notre liberté. Dans l'ouest, des Hongrois ont été chassés par des catholiques allemands parce qu'ils lisaient une bible protestante. Je le dis au nom de la tolérance religieuse, cela ne doit pas être toléré. » Il y a eu aussi quelques paroles dirigées contre les sectes mystiques et en faveur d'un christianisme actif. « Notre reconnaissance envers Dieu, a dit M. Hawkes, doit être en action, non en paroles; nous devons donner tout ce que nous avons reçu. Dieu demande l'action, et non certaines émotions qui font oublier l'action. On parle de belle mort, on me dit qu'un tel a fait une belle mort : je demande comment il a vécu? »

Tandis que le ministre de l'église épiscopale tonnait ainsi à la fois contre les catholiques, les *dissenters* mystiques et les révolutionnaires, un ministre méthodiste prêchait dans une autre église en l'honneur de Kossuth et de l'intervention, à un certain degré, de l'Amérique dans les affaires européennes.

J'ai vu à Cambridge ce qu'il y a, je crois, de mieux aux États-Unis sous le rapport des sciences naturelles. Ici j'ai eu occasion d'interroger un professeur de chimie de l'université de New-York, M. Draper, sur le progrès des connaissances physiques. Sa réponse m'a frappé d'autant plus qu'il est Anglais de naissance, et par conséquent moins exposé à céder, en vantant l'Amérique, à un préjugé national. Nous parlions du journal scientifique de Silliman, bien connu et estimé en Europe. M. Draper m'a dit qu'à l'origine la plus grande partie de ce journal était remplie de comptes-rendus des travaux européens, et que les recherches originales des Américains étaient en minorité, mais que maintenant la proportion était inverse. M. Draper disait vrai, comme chacun peut s'en assurer; ce fait n'est-il pas la preuve d'un progrès évident?

Il est naturel que le mouvement scientifique aux États-Unis tende surtout aux applications utiles. Ainsi la navigation à la vapeur avait été pressentie en France par Papin, essayée sur le Rhône par le marquis de Jouffroy, mais c'est aux États-Unis que Fulton, le premier, a montré qu'on en pouvait tirer un parti sérieux. Un Américain, à qui je parlais des essais antérieurs tentés en Europe, et du bateau dont deux Américains, Fitch et Rumley, se disputaient l'invention en 1788, m'a répondu : « Qu'importe cet essai? Le véritable inventeur est celui qui rend une invention pratique. » Je ne suis pas de son avis : il y a souvent plus de génie à créer une machine imparfaite qu'à perfectionner un procédé déjà connu. Je dirai plus, si les recherches qui semblent les plus dénuées d'utilité n'avaient pas été entreprises par un pur amour de la science, combien d'applications utiles, nées de ces recherches, seraient encore à naître! Les calculs mathématiques les plus profonds ont été nécessaires pour qu'on pût arriver dans

l'astronomie à des découvertes qui ont perfectionné la navigation, et si un grand physicien, — pourquoi ne le dirais-je pas, quoique ce physicien soit mon père? — si un grand physicien n'avait créé, avec l'électricité, des aimans artificiels, sans autre but que de poursuivre des découvertes toutes théoriques, l'on n'aurait pu construire ces télégraphes électro-magnétiques dont les fils traversent les États-Unis dans toutes les directions et permettent à un négociant de New-York de faire, pendant la durée de la bourse, des opérations sur les cotons de la Nouvelle-Orléans. C'est ce qui fait que, à part un intérêt de famille bien naturel, j'étais très curieux de voir l'appareil inventé par M. Page pour remplacer la vapeur par l'électro-magnétisme, bien que son procédé ne soit pas encore applicable, dit-on, à cause des frais qu'il exige. D'autres essais du même genre ont été tentés en Europe; mais aucun, je crois, aussi en grand. La machine de M. Page est d'une force de huit chevaux, la roue et l'arbre qui la met en mouvement ont la dimension de la roue et du piston d'une locomotive ordinaire de chemin de fer. On sait les avantages qu'aurait l'électricité substituée à la vapeur : d'abord plus d'explosions, ce qui serait un grand changement partout, surtout aux États-Unis; plus de masses de charbon de terre à embarquer sur les bateaux qui traversent l'Océan, ou à transporter dans les pays où manque ce combustible; puis au lieu de cette noire et infecte fumée qui incommode les voyageurs, de brillantes étincelles jaillissant des roues, et qui, dans la nuit, offriraient le plus beau spectacle. C'est alors qu'on voyagerait réellement comme la foudre quand un wagon fuirait environné d'éclairs (1).

J'ai toujours l'espoir qu'en se perfectionnant, les découvertes modernes, auxquelles on reproche justement d'être plus utiles que belles, pourront joindre à leurs avantages le mérite de la beauté. Les gares et les viaducs sont en certains endroits des œuvres d'art. On a annoncé en Écosse un moyen de faire disparaître la fumée, accompagnement si disgracieux des locomotives et des bateaux à vapeur; déjà les dimensions que ceux-ci atteignent maintenant rend cet inconvénient beaucoup moins sensible. A l'avant ou à l'arrière d'un de ces grands bâtimens, on n'entend plus le fracas de la machine; la trépidation désagréable qu'elle imprime est beaucoup moins sensible; la fumée disparaît souvent au milieu des voiles, l'hélice débarrasse de ces roues qui gâtent les lignes du bâtiment, comme des paniers

(1) En ce moment, la découverte de M. Ericson, qui substitue à la vapeur l'air dilaté par la chaleur, fait une immense sensation en Amérique. Les premières expériences semblent avoir réussi. La diminution du combustible employé est considérable. La vitesse a été jusqu'ici inférieure à celle des bateaux à vapeur; mais M. Ericson annonce qu'avec des tubes à piston d'une dimension plus grande il remédiera à cette infériorité. Espérons et attendons.

gâtent les tailles les mieux prises, et remplace leur bruissement affairé par un léger mouvement de l'eau jaillissant dans le sillage; enfin, si l'on parvient à utiliser la découverte du docteur Page, un bâtiment à hélice, mû par son procédé, glissera sans roues, sans charbon, sans fumée, emporté à travers les mers comme par une force mystérieuse et une âme invisible.

Ce qu'il y a de frappant pour l'imagination dans l'emploi de l'électro-magnétisme tel que les appareils de M. Page nous l'ont présenté, c'est que les fils enroulés autour de la barre de fer à laquelle le courant qui les traverse imprime le mouvement de va-et-vient d'un piston, ne touchent pas cette barre. Ainsi isolée de ces fils qui conduisent les courans électriques, on la voit, si elle est placée verticalement, s'élever dans l'air sans tenir à rien. Un des spectateurs de ces expériences est monté de fort bonne grâce sur une table que la barre de fer, comme par un élan spontané, a soulevée en l'air avec lui. Ce qui était plus curieux encore, c'était de voir un autre *gentleman* peser de toute sa force sur cette barre de fer verticale qui ne touchait à rien, et ne pouvoir l'empêcher de s'élancer entre ses mains. Il semblait lutter contre une force magique et une volonté cachée.

Si on s'étonne que j'aie trouvé à New-York de la science et des beaux arts, on s'étonnera bien plus que j'y aie trouvé de la philosophie. Cependant j'ai vu aujourd'hui deux philosophes américains : M. Henry et M. Tappan. La spéculation métaphysique, comme on peut croire, ne tient pas une grande place dans la société toute pratique des États-Unis. Cependant il existe dans la petite ville de Concord un cercle de penseurs ou de rêveurs, comme on voudra, qui entourent un homme d'une singulière vigueur d'esprit, M. Emerson. Je l'admire moins quand il marche sur les pas de Coleridge ou de Carlyle, et, s'enveloppant d'obscurité, fait jaillir les étincelles de son esprit dans les ténèbres; mais je salue en lui, sans l'approuver, un vrai représentant de la pensée américaine quand, repoussant toute tradition, tout enseignement, tout appui, il veut que chaque homme tire de soi-même ses idées, ses principes, sa foi.

Cet audacieux mépris du passé, cet excès de confiance dans le présent n'est que le sentiment général mis sous une forme philosophique. Emerson a fait la théorie de la pratique universelle en ce pays, quand il a érigé en système le droit et le devoir pour chaque homme de ne dater que de lui et de tout commencer, comme si rien n'existait. « Une fausse humilité, une complaisance pour les écoles régnantes ou pour la sagesse de l'antiquité ne doit pas, dit Emerson, me dérober la possession suprême de cette heure qui m'appartient. Si quelques-uns qui aiment moins la liberté et savent moins bien défendre leur indépendance veulent vous imposer quelque opinion, répondez

à ces docteurs : Nous vous sommes obligés comme à l'histoire, aux pyramides, aux auteurs; mais maintenant notre jour est venu, nous sommes sortis de l'éternel silence; maintenant nous voulons vivre, vivre pour nous-mêmes, non pour tenir les cordons d'un catafalque, mais pour fonder et créer notre siècle; la Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ni les trois rois de Cologne, ni le collége de la Sorbonne, ni l'*Edinburgh Review*, ne nous commanderont plus. Nous sommes arrivés, nous allons à notre tour donner notre interprétation aux faits, et, qui plus est, fournir de nouveaux faits à l'interprétation. Se plaise qui voudra dans la condescendance; les choses doivent prendre ma mesure, non moi la leur, et je dirai avec ce vaillant roi : Dieu m'a donné cette couronne, et le monde entier ne me l'arrachera pas.... Nous supposons que toute pensée est complétement déposée dans les livres, toute imagination dans les poèmes. Affirmation superficielle! Un homme digne de ce nom pensera plutôt que toute la littérature est encore à écrire. La poésie a chanté à peine son premier chant. La nature nous dit perpétuellement : Le monde est nouveau, inexploré (*untried*). Ne croyez pas le passé; je vous livre l'univers vierge... Il n'y a point de maîtres, ou très peu. La religion attend encore un fondement solide dans l'âme de l'homme. Il en est de même de la politique, de la philosophie, des lettres, des arts. Nous n'avons jusqu'ici que des tendances et des indications..... Les hommes en sont venus à parler de la révélation comme si Dieu était mort... Marchez seul... Nul aujourd'hui ne marche seul. Les hommes pensent que la société en sait plus que leur âme; ils ignorent qu'une âme, que leur âme en sait plus que le monde tout entier... Toutes les vertus sont comprises dans la confiance en soi (*self-trust*). »

N'est-ce pas là dans la philosophie la tendance et l'excès du caractère américain? L'esprit qui emporte si haut et si loin Emerson est l'esprit qui dirigeait Franklin dans une voie plus humble et plus sûre, quand il prescrivait aussi à l'homme de se tirer d'affaire *par lui-même*. Là est le fond de la sagesse usuelle du bonhomme Richard comme de la métaphysique excentrique d'Emerson. En même temps qu'il était si Anglais et si Américain par le principe du développement de l'énergie individuelle, Franklin se rapprochait de la France du XVIIIe siècle par un tour familier, vif et enjoué de l'esprit appliqué aux questions sérieuses. Aussi le docteur Franklin fut-il goûté dans la société des philosophes comme aucun autre de ses compatriotes n'aurait pu l'être, car on le trouvait un peu de la famille : c'était un cousin d'Amérique.

Le XVIIIe siècle français, avec ce qu'il avait de plus violemment irréligieux, se fit jour dans le livre de Thomas Payne, Anglais qui tour à tour vécut en Amérique et siégea dans la convention française.

Il est déplorable qu'un homme qui s'était prononcé avec énergie, à l'heure où plusieurs doutaient encore, pour la séparation complète des colonies, et, par un livre imprimé en 1776, avait concouru au triomphe de l'indépendance, ait attaché son nom à une si triste doctrine. Elle n'a eu, du reste, que bien peu d'écho en Amérique. On ne pourrait guère citer que cette pauvre miss Wright, qui allait, à travers les états de l'Union, prêchant avec l'athéisme l'abolition de l'esclavage, et dont on disait que sa profession de foi était celle-ci : — Il n'y a point de Dieu, et miss Wright est son prophète. — L'irréligion n'existe pas dans ce pays, ou du moins y est tout à fait dans l'ombre. Parmi l'innombrable quantité de journaux de tout parti, de toute secte, qui me passent chaque jour entre les mains, je n'en ai rencontré qu'un jusqu'ici dont la tendance soit hostile au christianisme. Ainsi cette philosophie-là est, je crois, entièrement étrangère aux États-Unis.

Je dois dire cependant que la *Philosophie positive* de M. Comte, qui, sous une forme sérieuse et scientifique, arrive à la négation de toute religion, même de la religion naturelle, est assez lue en Amérique, où on lui accorde peut-être plus d'attention qu'en France. J'ai entendu des hommes pieux en parler avec une certaine estime. Le nom de *philosophie positive* doit plaire dans le pays positif par excellence : l'enchaînement d'un système étroit et conséquent est fait pour agréer à des esprits plus fermes qu'étendus, et il y a, je crois, beaucoup de ces esprits en Amérique. Si le frein religieux se relâchait et si la pensée des Américains se détournait de la vie pratique pour se porter vers la spéculation, je ne doute pas qu'ils ne montrassent une extrême vigueur dans la déduction philosophique et beaucoup de hardiesse dans les conclusions. Ils iraient tête baissée, tout droit au bout d'un système, comme ils vont en Californie. A l'heure qu'il est, le peu d'esprits qui aux États-Unis s'occupent sérieusement d'études philosophiques s'appuient sur l'Europe. Chose remarquable, les deux hommes que j'ai vus aujourd'hui se sont appliqués à la même question, et cette question est celle du libre-arbitre. Ici, on s'attend à rencontrer la pratique plus que la métaphysique de la liberté. Les politiques ne s'en inquiètent guère. Aussi n'est-ce pas de la politique que le débat est sorti, c'est de la théologie.

On sait jusqu'où a été le protestantisme dans ses agressions contre la liberté de la volonté humaine, depuis Luther, qui a écrit un livre sur *le serf arbitre* par opposition au libre arbitre, et Calvin, dont la doctrine écrase en fait la liberté humaine sous la prédestination. Certains docteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre et en particulier le plus célèbre et le plus influent de tous, Jonathan Edwards, ont attaqué théoriquement cette liberté avec toute l'énergie

qu'ils mettaient chaque jour à la défendre. Ce contraste entre des doctrines presque fatalistes et un vif sentiment de la liberté qui porte aux résistances hardies se rencontra chez les théologiens de New-Haven comme chez ceux de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, les doctrines dont je parle ont régné jusqu'à ces derniers temps dans l'enseignement et ont été entamées, de nos jours, par M. Henry et surtout par M. Tappan. M. Henry est professeur à l'université de New-York. C'est un philosophe spiritualiste, qui a publié, sous le titre d'*Élémens de Psychologie de Cousin*, une traduction du cours de M. Cousin sur Locke, accompagnée de notes (1), parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale. Comme l'illustre écrivain qu'il reproduit, M. Henry est un zélé champion du libre arbitre, et repousse l'esclavage auquel la théorie calviniste condamne la volonté humaine; je l'ai trouvé vif et éloquent sur ce point. — Vouloir, me disait-il, que nous ne soyons autre chose que les aubes d'une roue que l'eau fait tourner, et que ces aubes se réjouissent d'être ainsi mises en mouvement malgré elles, c'est trop fort!

Chose curieuse, Locke, le favori de Voltaire, le père involontaire, il est vrai, de la philosophie qui en France a abouti au matérialisme, Locke, que M. de Maistre anathématise presque aussi rudement que Bacon, est protégé en Amérique par les ultra-calvinistes, parce que sa doctrine sur la volonté peut servir la haine qu'ils portent à la liberté morale de l'homme. En France, attaquer Locke, c'était attaquer le XVIIIe siècle; en Amérique, c'est attaquer Calvin.

M. Tappan, dont la famille, d'origine française et réformée, vint en Amérique avec les Hollandais, est un homme religieux qui un jour a senti la conscience de la liberté se soulever en lui contre les exagérations philosophiques du calvinisme. Dans le collége où il étudia la théologie, ces exagérations régnaient, et lui-même commença par y croire. Cependant, quand il vit Jonathan Edwards étouffer sous la toute-puissance de Dieu l'individualité humaine, Hopkins l'anéantir jusqu'à lui refuser d'être une substance et n'y plus voir qu'un ensemble de facultés, — arrivant ainsi, par une autre voie et dans un autre dessein, à la même conclusion contre l'existence du moi humain que les philosophes français du XVIIIe siècle, dont l'un disait aussi : « Le *moi* n'est qu'un ensemble de facultés, » et ajoutait : « comme un bal n'est autre chose qu'un ensemble de personnes réunies pour danser; » — quand M. Tappan vit l'existence individuelle et indépendante du *moi* se dissoudre ainsi, et avec elle l'activité libre de l'homme s'évanouir, il ne put suivre plus loin ses maîtres dans

(1) M. O. W. Wight a publié une très bonne traduction de l'*Histoire de la Philosophie moderne* de M. Cousin.

cette voie. Appelé à prêcher lui-même, il sentait la nécessité de fonder la responsabilité morale de l'homme, et pour cela il avait besoin de croire à la volonté, à la liberté humaine, au *moi* humain. Il a écrit une réfutation de la théorie fataliste d'Edwards et un traité sur les rapports de la volonté avec la morale et avec le christianisme (1). J'écoutais avec un respectueux intérêt ce récit qu'un esprit élevé et sincère voulait bien me faire de son histoire. Je retrouvais ce que j'avais rencontré chez M. Henry, cette protestation pour la liberté humaine, si bien placée chez des hommes qui philosophent au sein d'un peuple libre. M. Tappan, pour être un champion de la liberté humaine, n'en est pas moins un chrétien très convaincu et un pieux ministre. C'est sa religion et sa piété mêmes qui le poussent à maintenir les droits de la volonté humaine, sans laquelle il n'y a point de personnalité véritable, ce qui conduit, quand on est conséquent, droit au panthéisme. L'apôtre du *moi* a soulevé bien des ombrages dans le vieux puritanisme; mais il gagne chaque jour des adhérens. Je crois que c'est là ce qu'il y a de plus intéressant dans le mouvement métaphysique américain (2). On voit qu'il se passe tout entier pour ainsi dire dans le sein de la théologie; il s'appuie au dehors sur le mouvement imprimé à la philosophie française par M. Cousin. M. Tappan s'entend parfaitement avec lui sur la liberté humaine et la causalité. Ils se sont vus récemment à Paris; mais chacun d'eux avait quelque peine à parler la langue de l'autre. Heureusement, miss Tappan, qui sait parfaitement le français, leur a servi d'interprète; ce qui fait, ce me semble, un tableau gracieux et un cadre piquant que Platon, grand admirateur de la sage Diotime, n'aurait peut-être pas rejeté pour un de ses dialogues.

7 novembre.

Depuis quelque temps, il n'est question que de l'arrivée de Kossuth. Chez quelques-uns, l'enthousiasme est à son comble. On proclame Kossuth le libérateur futur de l'Europe. Un prédicateur a dit en chaire que l'avénement de Kossuth était le second avénement du Christ. Dans certains journaux, on déclare que le moment est venu pour les États-Unis de peser sur les affaires de l'Europe, d'y soutenir le principe démocratique. J'ai lu un article dans lequel on parlait déjà d'envoyer une flotte dans l'Adriatique attaquer l'Autriche en prenant Fiume, et une autre dans la Baltique pour bombarder Cronstadt et Pé-

(1) M. Tappan est en outre l'auteur d'un traité de logique, qu'un juge bien compétent, M. Cousin, regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

(2) Si je faisais ici une histoire complète de la philosophie américaine, il faudrait mentionner quelques autres noms : celui de Channing, celui de M. Upham, qui lui aussi a réfuté Locke, et qui est auteur d'un traité de philosophie religieuse sur la *Vie intérieure*.

tersbourg, comme on proposait dans un troisième journal de déclarer simultanément la guerre à l'Angleterre et à la France; mais les whigs branlent la tête, et rappellent que la politique de Washington et de ses successeurs a toujours été de rester en dehors des révolutions européennes. On dit aussi que Kossuth s'est querellé avec l'officier du *Mississipi*, bâtiment envoyé au chef magyare pour le conduire en Amérique. Quelques-uns ajoutent que la trop célèbre Lola-Montès, qui est sur le même vaisseau et qui fera peut-être autant de bruit, soutient que Kossuth est une attrape (*humbug*); mais le grand nombre est dans une sorte d'extase. Une charmante jeune personne me disait hier : « J'ai toujours désiré voir un héros. » Moi-même je prolonge mon séjour à New-York moins encore pour voir Kossuth que pour avoir le spectacle du peuple américain en cette circonstance. Enfin j'apprends que le chef hongrois a débarqué à Staten-Island, et qu'il va faire aujourd'hui son entrée solennelle dans New-York par un temps magnifique.

Dès le matin, Broadway, ordinairement si calme le dimanche, est encombré par une foule immense qui se dirige vers *la Batterie*, promenade située au bord de la mer, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la rade et les deux îles placées en avant de New-York. On y jouit toujours d'une vue admirable; mais aujourd'hui la rade, sillonnée en tous sens par des bateaux à vapeur et des barques pavoisées, la promenade, couverte de peuple et de milices dont les uniformes et les armes resplendissent au soleil, forment un cadre éblouissant à la scène que toute la population attend avec impatience, — l'arrivée de Kossuth.

Je trouve une place dans le bâtiment appelé *Castle-Garden*, sur une galerie extérieure à quelques pas du point où le héros de la fête va débarquer; un coup de canon annonce son départ de Staten-Island, et le *Mississipi* vient droit à nous, salué de loin par les vivats et les fanfares. Il approche et touche le rivage; mais l'imprévoyance américaine se montre encore dans ce moment, dont elle dérange un peu la solennité : la corde avec laquelle on attache le bâtiment à vapeur se trouvait être une vieille corde; elle se rompt, et le débarquement se fait sans beaucoup d'ordre sur une planche assez mal posée. Kossuth, avec son bonnet hongrois et son manteau noir, a un peu l'air d'un bon pauvre à un enterrement; enfin il entre dans une immense salle entourée de gradins; il a ôté son manteau; sa tête est nue; il s'appuie sur un grand sabre, et en ce moment je lui trouve l'air noble et un certain calme plein de dignité et de douceur. Il commence à parler avec un accent marqué, mais une prononciation très distincte; une rumeur confuse l'empêche à plusieurs reprises de poursuivre; il y renonce et dit qu'il ne peut être entendu et fera imprimer son discours. Est-ce, comme le prétendent ses partisans, que le peuple

n'a pu contenir son enthousiasme pour écouter l'orateur, ou serait-ce qu'il y avait dans la foule assez de malveillans pour empêcher l'orateur d'être ouï? Il se pourrait. Les Irlandais sont nombreux à New-York, et ils ne sont pas favorables à Kossuth; leurs journaux lui reprochent d'avoir été, dans ses discours en Angleterre, trop Anglais et trop monarchique, d'avoir rappelé qu'il était protestant et mal parlé des jésuites; l'archevêque de New-York, ces jours derniers, a discouru contre lui dans un *meeting* catholique. Toutefois l'incident de Castle-Garden est bien vite oublié dans le vacarme de l'excitation populaire. Après avoir passé la milice en revue, Kossuth monte avec le maire de New-York et Mme Kossuth dans une voiture découverte, suivi de ses officiers et des autorités de la ville; précédé et accompagné des corps qui défilent musique en tête, il traverse New-York comme un potentat qui ferait son entrée dans sa capitale entre une double haie de sujets. Les fenêtres sont ornées de tentures, les toits sont chargés de spectateurs, mille mains s'agitent, mille voix crient : *Vive Kossuth!* Je n'ai jamais vu toutes les apparences de l'enthousiasme à un plus haut degré que dans cette population de cinq cent mille âmes accueillant, avec un transport qui allait parfois jusqu'à la fureur, un étranger, le chef d'une nation lointaine et peu connu du grand nombre, parce qu'il apparaît à tous comme la personnification de la liberté, du droit de résistance à un pouvoir étranger. Les Américains saluaient dans l'insurrection hongroise l'image de leur propre affranchissement, et dans Kossuth un Washington magyare; c'est ce qui était universel et de bon aloi dans cet enthousiasme. Il s'y mêlait chez quelques-uns le désir d'une manifestation favorable à l'intervention de l'Amérique dans les affaires de l'Europe; ceux-là criaient bien fort : La Hongrie! mais disaient tout bas : Le Canada et la Havane! — Les devises et les tableaux abondaient; tantôt ils représentaient Washington, Lafayette et Kossuth, tantôt la reine d'Angleterre, le président des États-Unis et le sultan comme ayant concouru à délivrer le prisonnier; seulement le sultan, qui a une trentaine d'années, était constamment représenté sous les traits d'un vénérable vieillard, avec une grande barbe blanche tombant sur sa poitrine.

Le soir, une procession d'Allemands est venue sous les fenêtres de l'hôtel où demeure Kossuth; ceux qui la composaient portaient tous des torches qui jetaient sur la foule un éclat sinistre. Ici était la partie la plus passionnée et la plus révolutionnaire des admirateurs de Kossuth; en les voyant secouer leurs torches, on se demandait si les étincelles qui en jaillissaient allaient embraser l'Europe. A onze heures, tous s'étaient retirés, et cette journée si animée, si tumultueuse, a fini sans le plus léger trouble. Après avoir écouté les *hourras* de la foule, je prête l'oreille à ce qui se dit dans la conver-

sation au sujet de l'arrivée de Kossuth et de l'effet que ses discours ont produit sur l'opinion. L'enthousiasme pour sa personne et son talent d'orateur dure encore. Ce talent est vraiment extraordinaire : je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple d'un homme improvisant avec cette éloquence dans une langue qui n'est pas la sienne; mais on commence à blâmer son début. Après avoir montré tant de tact dans les paroles qu'il a adressées aux Anglais, il n'a pas bien pris les Américains. Le pied à peine posé sur leur sol, il leur a mis pour ainsi dire le marché à la main, demandant qu'ils consentissent à prêter un appui moral à la cause de la Hongrie. Au milieu de l'excitation du moment, le bon sens américain ne s'est pas endormi. On a compris à quoi pouvait conduire cet appui moral. L'opinion publique a reculé, comme craignant une surprise. J'ai rencontré déjà des partisans de Kossuth consternés d'être obligés de le désapprouver. Ceux au contraire qui craignaient son influence sont ravis de le voir mal engagé. On croit qu'il n'a pas été bien dirigé. Pour m'expliquer ce défaut d'habileté en Amérique chez un homme qui a montré tant d'habileté en Angleterre, je suppose qu'on lui aura dit : Les Américains sont ardens et leurs ardeurs ne durent pas; profitez de l'enthousiasme du premier moment, demandez, obtenez d'abord, et ensuite ils ne pourront plus reculer. — Mais on ne fait pas faire facilement aux Américains un marché malgré eux. Au milieu du transport qui semblait les aveugler, ils ont vu le piége, et ils ont reculé, comme ces hommes qui, dans l'ivresse, suivent leur chemin et rasent le fossé sans y tomber. Kossuth aura encore des ovations, mais je crois qu'il n'obtiendra nul appui sérieux de l'Amérique.

Je vois tomber d'accord sur ce point les hommes des deux partis : les démocrates avec répugnance, et les whigs avec empressement. Le bon sens l'emporte chez les uns comme chez les autres. Chaque jour, du reste, je puis me convaincre davantage combien les nuances de parti empêchent peu ici les citoyens éclairés de s'entendre sur ce qui est fondamental dans la politique de leur pays. Je demande la permission de citer pour exemple deux des hommes que je vois et considère le plus, — M. Sedgwick, démocrate sage, et M. Kent, whig éclairé. M. Sedgwick, avec lequel je suis venu d'Europe, a été ma providence en Amérique. Partout ses recommandations m'ont suivi et m'ont protégé auprès des hommes de tous les partis. Le premier Américain qu'il m'a présenté était un planteur virginien. Il l'a fait en ces termes : « Voilà M. H..., affreux aristocrate que j'aime beaucoup. » Et le très-aimable aristocrate le lui rendait bien. Comment n'aimerait-on pas M. Sedgwick, avec la franchise de ses manières, la loyauté de son caractère, la vivacité et l'ouverture de son esprit? Pendant que j'étais à New-York, bien peu de jours se sont écoulés

sans que je l'aie visité dans son *office*, saisissant à la volée quelques momens pour lui parler; mais la vie d'affaires est si active aux États-Unis, qu'il m'échappait sans cesse. Je m'en dédommageais en allant chaque semaine passer le dimanche dans sa maison de campagne de Long-Island. Là, accueilli par son aimable famille comme un ancien ami, je voyais de près cette existence intérieure des Américains, hospitalière et comfortable dans sa simplicité. La conversation ne languissait jamais. M. Sedgwick me parlait, si je voulais, de l'Italie, où nous nous sommes rencontrés; de la France, de Paris, où il est venu jeune, attaché à la légation américaine, sous la présidence de Jackson, qu'il a connu, qu'il a admiré, qu'il admire encore comme un chef de parti incomparable. Jackson, célèbre par sa bravoure et ses duels, par sa défense de la Nouvelle-Orléans, vainqueur habile et, dit-on, cruel des Séminoles, nature fougueuse qui savait se maîtriser au besoin, Jackson fut le parti démocrate président. Il partagea, il excita les passions de ce parti contre l'autorité fédérale, dont il était investi lui-même. Tribun armé au pouvoir, il conspira constitutionnellement contre le pouvoir. Il fut le Marino Faliero légal de la république, avec cette différence qu'il triompha. Singulière puissance des institutions américaines! Jackson avait l'instinct du despotisme et l'illustration militaire : ailleurs, il eût mis la liberté en péril; aux États-Unis, il fut contraint d'employer son ascendant et son ambition à restreindre sa propre prérogative.

A l'extrémité nord de New-York, dans le beau quartier, habite M. Kent, fils du chancelier Kent, auteur d'un commentaire sur la législation américaine, l'ouvrage de jurisprudence le plus important qui existe aux États-Unis. Le chancelier Kent était un homme de la famille des fondateurs de la république, partageant les opinions des fédéralistes, qui étaient les conservateurs; il a transmis ses opinions à son fils. En lui, je trouve comme un représentant de cette première génération si ferme et si pure, encore anglaise par la culture de l'esprit, la direction des idées, le caractère. Cependant M. Kent est très bon Américain, mais à la manière d'Alexandre Hamilton. Aussi ce sage et courageux patriote est-il demeuré pour lui l'objet d'une vénération particulière. Il m'a montré le portrait d'Hamilton avec une émotion qui me gagnait quand j'entendais M. Kent me raconter l'histoire de cet admirable jeune homme. Après avoir combattu au premier rang avec Lafayette et Rochambeau, Hamilton se montra dans *le Fédéraliste* un écrivain politique supérieur, et se trouva être un secrétaire de la trésorerie capable de relever les finances des États-Unis. Sa mort soudaine et prématurée donne encore plus d'intérêt à sa mémoire. Il tomba dans un duel, tué par un homme d'une célébrité bien différente, Aaron Burr, le seul ambitieux et le seul vicieux parmi

les hommes de la révolution américaine, comme Arnold fut le seul traître. Pendant les négociations avec l'Espagne au sujet de la navigation du Mississipi, cette puissance tâcha de détacher quelques états de l'intérêt commun, en leur offrant des avantages qu'elle refusait au congrès. Aaron Burr se jeta dans ces intrigues. On ne sait pas bien jusqu'où elles allèrent et jusqu'à quel point lui et ceux qui l'entouraient se laissèrent entraîner à la perspective d'un pouvoir indépendant dans l'ouest ou même d'une couronne. Dans tous les cas, cette ambition fut punie comme elle le méritait : le Catilina manqué, acquitté par ses juges, mais entièrement déconsidéré, traîna dans le mépris, durant une vie très longue, le souvenir de ses rêves d'usurpation. Après avoir erré en Europe, où M. de Talleyrand, qui pendant son séjour en Amérique avait apprécié la supériorité d'Hamilton, refusa de le recevoir, Aaron Burr revint à New-York, pour y être un petit procureur hargneux et détesté. Il fut condamné, à quatre-vingts ans, dans un procès de mœurs, et porta toute sa vie le malheur d'avoir tué Hamilton.

J'ai parcouru avec M. Kent la ville de New-York, occupée en ce moment à faire ses élections. Les élections des États-Unis ont cette année une importance particulière. On y cherche un indice de la tendance qui prévaudra l'an prochain dans l'élection du président. On croit généralement que le triomphe sera pour les démocrates. Les murs sont couverts des listes de noms auxquelles se sont arrêtés les différens partis. J'ai lu aussi une proclamation du gouverneur qui promet 100 dollars de récompense à qui fera connaître un vote illégal. C'est toujours le même principe. La police de l'élection est remise aux mains de tous, et il y aura une bonne récompense pour celui des agens de cette police universelle qui fera le mieux son devoir.

Nous entrons dans plusieurs salles d'élection; elles sont en général fort paisibles. Dans le quartier des Irlandais, on se donne quelques coups de poing à la porte. Il paraît qu'il y a eu du tumulte dans une autre salle, que les *policemen* ont été appelés, et que même la boîte qui contenait les suffrages a disparu. A Baltimore, un électeur a reçu un coup de couteau. Ce sont des désordres réels; mais, comme ils tiennent à des causes particulières et non à l'excitation générale d'un parti, en les déplorant on n'en est pas effrayé. On sait de plus que, les élections terminées, toute agitation cessera. Souvent, pendant qu'elles durent, les démonstrations des partis sont menaçantes : on fait des processions, on porte des bannières, on crie, on se montre le poing; dès que la voix de la majorité a parlé, tout le monde se tait et se soumet. En Amérique, il y a quelquefois du désordre le jour des élections, mais le lendemain jamais.

On ne peut quitter New-York sans visiter l'ensemble d'établisse-

mens d'utilité publique, hospices, prisons, asiles, situés dans l'île Blackwell et l'île Randal. C'est aux États-Unis que s'est tenté le plus en grand le système de l'amélioration morale par les pénitenciers. Comme je visitais celui de l'île Blackwell un dimanche, les détenus étaient dans la chapelle. Dans cet établissement, on suit le système d'Auburn, c'est-à-dire que les détenus ne sont séparés que la nuit dans leurs cellules, et le jour travaillent en commun et en silence. Je m'informe du genre de punition adopté, sachant que la grande difficulté que présente le système d'Auburn, c'est de maintenir le silence et d'empêcher les condamnés qui travaillent en commun de s'entendre par signes. En Amérique, cette difficulté a été levée par le nerf de bœuf. Il paraît que nul châtiment moins positif et moins immédiat n'a le même effet. L'emploi obligé d'un tel moyen de répression et la répugnance qu'il inspire forment même un des principaux argumens qui ont éloigné les publicistes les plus distingués du système d'Auburn et les ont inclinés vers le terrible système de la séparation complète et perpétuelle des condamnés, le système pensylvanien. Il était donc intéressant pour moi de savoir quels châtimens on inflige dans le pénitencier de Blakwell. Le gardien m'apprit qu'on emploie les douches pour les deux sexes, punition qui est très redoutée, et le fouet pour les hommes; quant aux femmes, elles ne doivent pas être frappées, mais, dit le gardien en souriant, elles reçoivent bien quelques taloches (*slap*).

Un renseignement plus curieux à cet égard est celui qu'un heureux hasard me permet de recueillir de la bouche d'un ancien directeur de la prison de Sing-Sing, qu'on a fait bâtir par les prisonniers eux-mêmes, et où l'on suit le système d'Auburn. M. ... a dirigé l'établissement de Sing-Sing pendant quatre ans. Il a voulu essayer de se passer du fouet pour la discipline de la prison. Son prédécesseur employait quinze cents ou deux mille fois ce mode de punition dans l'espace d'un mois; M. ... est parvenu à ne pas l'employer du tout. Voici comment il s'y est pris. Il s'est bien gardé de parler à qui que ce fût de son intention, de la laisser soupçonner aux gardiens et surtout aux détenus. Seulement nul autre que lui ne pouvait ordonner la peine en question. Peu à peu, toujours sans rien dire à personne, il a rendu cette peine plus rare et a fini par ne plus l'appliquer: mais l'on doit remarquer que, bien qu'à Sing-Sing le châtiment du fouet ne fût pas employé, la menace de ce châtiment existait toujours. Ainsi la question n'est pas encore entièrement résolue. D'ailleurs une seule expérience ne peut suffire; celle-ci n'est pas moins intéressante par l'adresse avec laquelle elle a été exécutée et par les résultats qu'elle a produits. Je la livre aux réflexions des hommes spéciaux à titre de document.

A quelque distance du pénitencier est une maison pour les pauvres (*alms-house*). Ils sont bien logés, ont bon air et belle vue. Ceux qui peuvent travailler travaillent. En ce moment on bâtit un *work-house* qui sera un bâtiment magnifique. Je n'aime pas à m'arrêter dans les hospices d'aliénés : il me répugne d'être spectateur de cette misère qui s'ignore elle-même. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'elle est souvent ridicule. J'ai vu en passant, dans l'hospice des aliénés de Blackwell-Island, une femme qui croit être le président des États-Unis.

De tous ces établissemens, le plus intéressant c'est l'asile des enfans dans l'île Randal. On y recueille les enfans que leurs parens ne peuvent soigner ou que l'on trouve dans les rues livrés à eux-mêmes. On les rend ensuite à leurs familles, si elles sont en état de s'en charger, ou bien on les place soit en apprentissage, soit chez des cultivateurs. En ce moment, il y a dans l'établissement 1,200 enfans; il en passe ici 4,000 par an. Cette institution et les écoles ont eu pour résultat de supprimer cet être corrompu et dangereux qu'on appelle le gamin. Je ne me rappelle pas en effet l'avoir rencontré dans les rues de New-York. Rien n'est plus touchant que ces 1,200 enfans, bien soignés, bien propres, assis sur leurs petits siéges tout autour de salles vastes et aérées. J'ai eu un plaisir que je ne saurais rendre à les voir manger avec l'appétit de leur âge après qu'un d'eux a prononcé la prière et tandis qu'un autre faisait la lecture pendant le repas avec un charmante gravité, puis chanter sous la direction de deux agréables jeunes filles. Une bonne dame, à l'air très maternel, les soigne, comme si elle était vraiment leur mère. Il est impossible de recevoir d'un établissement de charité une impression plus douce que celle qu'on emporte de l'île Randal.

Tout cet ensemble d'institutions utiles est dirigé par des gouverneurs : ce sont des négocians considérables de New-York qui donnent gratuitement une part de leur temps à l'administration de ces établissemens. En Angleterre, les grands propriétaires exercent des fonctions gratuites de ce genre; mais en Amérique, où presque tout le monde est dans les affaires, où le temps, comme on dit, *est de l'argent,* il y a plus de mérite à donner ce temps au public et à ambitionner l'honneur d'être utile aux dépens de sa fortune. Les gouverneurs sont nommés par les électeurs. On choisit toujours les deux candidats qui ont réuni le plus de voix, ce qui permet en général aux deux grands partis politiques d'être représentés. Une fois nommés, les gouverneurs demandent à la ville ce qu'ils croient nécessaire pour les établissemens confiés à leur direction, et la ville est obligée de se taxer pour la somme qu'ils ont demandée.

Avant de quitter New-York, je cherche à me rendre compte de

l'impression générale qu'un séjour de six semaines m'a laissée. J'ai trouvé ici plus de civilisation, plus d'Europe, que je ne croyais: mais aussi les inconvéniens des grandes villes d'Europe commencent à se faire sentir. New-York a cinq cent mille âmes; c'est la population de Paris au commencement de ce siècle. Avec un tel nombre d'habitans, comment échapper entièrement au paupérisme? L'*alms-house* qui existe, le *work-house* qu'on bâtit, ne suffiront pas. Les femmes ne peuvent pas aller défricher les terres de l'ouest: il faut qu'elles vivent dans une ville. De là, sans parler du reste, la misère des couturières de New-York, presque aussi grande que celle des couturières de Londres. Ici cette misère est encore aggravée par l'horreur de la domesticité. Ces pauvres filles aiment mieux mourir de faim que de ne pas s'asseoir à la table de leurs maîtres. On ne trouve guère que des Irlandaises pour servir. Les couturières ne gagnent que 6 ou 8 sous par jour, et à Baltimore quelquefois 3 sous. On a fondé à New-York un établissement appelé *maison d'industrie*, où elles peuvent gagner 25 sous à la journée: cet établissement est sous le patronage des dames de New-York, qui vont leur apprendre à coudre. C'est quelque chose de très semblable à ce qui se passe à Londres et à Paris: un signe du mal encore plus qu'un remède.

Le danger est surtout dans cette population flottante que l'immigration amène sans cesse à New-York. Les secours ne manquent pas aux émigrans malades. Un magnifique hôpital, pour lequel chaque passager venant d'Europe donne 1 dollar, est là pour les recevoir. En général, cette population trouve du travail ou s'écoule dans l'ouest; mais il y a toujours parmi les émigrans des sujets vicieux ou dénués d'énergie; l'ouvrage même peut manquer (1), et le flot arrive sans cesse. Il est impossible que le malaise de nos grandes villes ne se fasse pas sentir, quoiqu'à un degré bien moindre, dans les grandes villes d'Amérique : à mesure qu'elles participeront plus à la culture de l'Europe, elles sont menacées de lui trop ressembler sous d'autres rapports; mais ce sont là des inconvéniens locaux et exceptionnels que combat l'esprit de la société américaine, et que les circonstances particulières qui la favorisent atténueront longtemps. Il y a peu à craindre des maux que produisent de l'autre côté de l'Atlantique l'agglomération et le manque de travail dans un pays comme les États-Unis, dont la vingt-sixième partie seulement est défrichée.

J.-J. Ampère.

(1) J'ai lu dans un journal qu'il y avait l'hiver à New-York cinquante mille personnes sans emploi. Je crois ce chiffre très exagéré.

UNE BIBLIOTHÈQUE

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS.

I. *Œuvres de Boufflers*, 1 vol. in-18. — II. *Œuvres de M. et de Madame Favart*, 1 vol. in-18. — III. *Œuvres de Fontenelle*, 1 vol. in-18. — IV. *Œuvres de Chamfort*, 1 vol. in-18. — V. *Œuvres de Rivarol*, 1 vol. in-18. — VI. *Les Filles d'Ève*, par M. A. Houssaye, 1 vol. in-18, etc. (1).

Montesquieu avait rassemblé plusieurs volumes de chansons qu'il avait intitulés *Bibliothèque de l'esprit français*. Était-ce un titre sérieux, était-ce une ironie? Montesquieu voulait-il railler l'esprit de son temps, qui n'était, dans la plus générale acception, qu'un esprit de chansons, ou bien cette loi d'énervement, propre au XVIIIe siècle, qui avait abaissé le génie de Montesquieu jusqu'au *Temple de Gnide*, lui avait-elle aussi faussé le goût à ce point de lui permettre de voir dans la chanson le dernier et suprême effort de l'esprit français? Nous ne savons, mais nous voudrions pouvoir de même soupçonner une intention ironique dans le titre de *Bibliothèque de l'esprit français* qu'a pris à son tour une collection contemporaine. Cette collection commence par Boufflers, et elle semble destinée à servir de refuge aux productions légères de quelques écrivains de ce temps-ci. Certes, quand on pense à la signification d'un tel titre, qui ne promet rien moins qu'un recueil des chefs-d'œuvre de l'esprit national, quand on y trouve ensuite un tel commencement et un tel dénoûment, on est tenté d'abord de chercher dans cette annonce une ironie, et une ironie sanglante, contre notre temps et contre le siècle dernier. Il y a là pourtant quelque chose de presque sérieux. Il semble que ce soit une école qui quête des disciples, qui publie son programme pour

(1) Librairie E. Didier, rue des Beaux-Arts, 6.

prouver qu'elle vit, et qui se cherche des aïeux pour prouver qu'elle peut vivre; elle attribue à ces ancêtres tout l'esprit national, et c'est incontestablement une sage méthode que d'enrichir les gens dont on prétend hériter.

Cette sorte d'école annonce donc qu'elle est l'*esprit français;* mais n'y a-t-il pas quelque abus d'ambition à accorder exclusivement à soi et aux siens un aussi large titre? et Rutebeuf, Villon, Rabelais, Molière, La Fontaine, et tant d'autres, n'auraient-ils point droit de disputer quelque place aux œuvres et aux disciples de Boufflers? L'école dont nous parlons ne s'est pas même posé cette question. C'est dans le XVIIIe siècle que se concentre, selon elle, tout l'esprit français; c'est là qu'on en trouve les vrais modèles, les fécondes inspirations, et la réhabilitation de ce siècle est le but évident qu'elle s'est proposé. Ces tentatives de glorification littéraire du siècle dernier sont bizarres et inattendues. Jusqu'ici, en effet, on n'y avait guère cherché que la lutte politique et religieuse. Pourtant ces essais, par cela même qu'ils ne sortent d'aucune grande idée, et ne s'adressent qu'aux plus mauvais instincts de l'intelligence, ces essais sont peut-être dangereux en ce moment de lassitude que nous traversons : c'est le temps favorable aux imitateurs et à ceux qui conseillent l'imitation. Aussi bien nous croyons qu'on n'a pas encore attribué à la littérature du XVIIIe siècle sa véritable place dans notre histoire. Cherchons donc quelle est la position historique de cette littérature, quelle est la valeur de ce côté particulier qu'on en veut réhabiliter. A diverses époques, la société française s'est trompée sur ce qu'elle appelait *son* esprit, et cela faute d'avoir interrogé ses véritables origines littéraires. Bien des écrivains ont essayé de lui prouver, dans leur propre intérêt, que son esprit original n'était autre que le bel esprit et la prétention. Aujourd'hui, ceux qui ne se sentent point le talent nécessaire pour le prouver par leurs œuvres essaient de le prouver par les œuvres d'autrui. De telles méprises sont de nos jours inexcusables, et de tels préjugés ridicules; mais ils se produisent, ils ont leurs dangers, et doivent être combattus.

I.

Il y a au XVIIIe siècle une période littéraire qui finit, une rhétorique autrefois féconde, vieillie maintenant et impuissante, qui s'agite dans une triste agonie avant de mourir d'épuisement. Le système poétique qui avait prévalu à la renaissance est arrivé à sa décrépitude.

Au XVIe siècle, le génie national avait définitivement perdu son libre développement. Après une longue lutte, dont la vie d'un représentant attardé de la poésie trouvère nous a servi à apprécier ici même (1) les diverses péripéties, une rhétorique nouvelle avait remporté la victoire : elle avait remplacé la liberté par l'autorité, l'individualisme par la généralisation, et, comme conséquence nécessaire, le naturel, l'imagination, l'observation, la recherche de la réalité, par la régularité, le fini, la convention, le respect absolu des théories. Elle amenait, on le voit, dans le monde littéraire les mêmes doctrines que la royauté introduisait à la même époque dans le monde politique. Elle

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1852.

devait du reste subir fatalement la même fortune que cette royauté, plus malheureuse en cela pourtant qu'elle devait périr là où la royauté ne serait qu'ébranlée. Ainsi ce n'était pas précisément la royauté, comme on l'a dit souvent, que représentait et copiait cette littérature de la renaissance, c'était la société officielle constituée autour des splendeurs de la royauté, et qu'elle, littérature de convention et rhétorique aristocratique, représentait exclusivement. Elle était, au XVIIIe siècle surtout, une sorte de représentation théâtrale de cette société, elle en était comme le refrain insipide et obscène, et elle devait, après les mêmes excès, la même démoralisation, fausse et fardée comme elle, mourir comme elle, mais sans l'honneur de la persécution et la glorification du martyre. Jusqu'à la régence, cette société s'était conservée grande et glorieuse : formée des plus illustres représentans des vieilles races guerrières, intelligente, patriotique et fière, dans les ambassades et les négociations elle avait été le plus noble et le plus utile instrument de la grande politique de la royauté française; mais elle avait la destinée de tout ce qui tirait son origine du moyen âge, elle ne pouvait être grande que par la foi, et vivre qu'autant que la foi. L'impiété du XVIIIe siècle devait la faire succomber à toutes les tentations de la puissance et du luxe, énerver la noblesse de ses instincts, découronner toutes ses facultés, changer la grandeur en ostentation, la dignité en manière, l'activité en fièvre, l'intelligence en esprit, et transformer, en un mot, les grands seigneurs en une miniature de leurs ancêtres.

C'est à peu près aussi à partir de cette époque de la régence que la littérature, suivant une marche analogue, tomba dans la décrépitude et l'épuisement. Il était facile du reste de prévoir, dès le XVIe siècle, le sort réservé à cette littérature qui faisait alors dans le monde moderne une si glorieuse entrée. Le principe d'autorité qui était en elle la poussait à se laisser complétement absorber par les hautes classes de la société, et ce petit cercle où elle s'enfermait lui présageait une lassitude prochaine. La préoccupation exagérée des modèles de l'antiquité, la poussant vers la science, la correction, le convenu, au détriment de l'observation et de l'invention, la menait à se rendre de plus en plus inaccessible à la grande partie de la nation, inaccessible aux inspirations du génie national, les seules vivifiantes et permanentes. Elle laissait ainsi cette masse de la nation sans grande participation au progrès intellectuel, et devenue par là fausse et rétrécie, elle n'était plus qu'une rhétorique privilégiée. Elle pouvait produire des modèles, créer et laisser des monumens, mais elle ne pouvait ni vivre ni accompagner la vie de tous. De plus l'intronisation extravagante de l'allégorie mythologique chez un peuple chrétien, l'introduction de vieilles formules personnifiées, de débris d'une autre civilisation chez un peuple aussi inventeur que le peuple français, ces essais tyranniques de correction empruntée à un autre art et amenée au milieu d'une nation aussi vive, aussi leste, aussi railleuse, tout cela augmentait les chances d'une triste agonie pour cette rhétorique et cette littérature. Pourtant cette littérature de la renaissance avait été grande, et cette rhétorique avait produit des merveilles. Elle avait passé d'abord, au XVIe siècle, par toutes les joies et les gloires de la jeunesse; Ronsard l'avait enivrée d'une musique, d'une harmonie que le génie français n'avait jamais entendues et

que peut-être il n'entendra plus. Elle avait chanté les plus brillantes femmes; elle avait reçu les plus gracieux baisers de la poésie, qui était alors la vraie « dame de beauté; » les sourires des princes, les enthousiasmes de la foule, rien n'avait manqué aux bonheurs de sa jeunesse, et elle avait été plutôt l'amie que la protégée de cette race des Valois, la poésie de la royauté française. Puis, au XVIIe siècle, elle était entrée dans la gravité de l'âge mûr, et elle avait offert aux applaudissemens de la postérité la plus rare assemblée de grands esprits et d'hommes de génie que l'histoire ait jamais enregistrée en ses annales. Cependant elle avait en elle ce germe inguérissable de corruption que nous avons essayé d'indiquer.

La royauté avait lutté jusque-là contre cette destinée fatale de la littérature française. Pendant deux siècles, elle avait, en lui communiquant sa propre vigueur, tenu en échec ces principes de mort : elle l'avait faite poétique comme François Ier, grande comme Louis XIV, et chaque roi lui avait ainsi accordé une protection en rapport avec la formule de la royauté à l'époque de son règne; mais la royauté allait l'abandonner à elle-même, et cette émancipation du pouvoir royal allait être pour la poésie, au XVIIIe siècle, le signal de la vieillesse et du dévergondage. La royauté en effet se reposa sur Mme de Pompadour du soin de protéger les lettres et les arts; c'était une abdication, et ce fut là un principe de ruine pour la royauté et surtout pour la littérature. Cette femme philosophe n'était guère propre à ramener la foi dont l'absence tuait la poésie : cette courtisane pouvait bien répondre par des épigrammes au canon de Rosbach, elle pouvait parvenir à singer adroitement la froideur contrainte de l'étiquette des grandes dames; mais dans le rôle traditionnel de la royauté vis-à-vis des gens de lettres, c'était l'influence de la *volupté* qui pénétrait avec elle. C'était Ninon protégeant Racine, inspirant Pascal, raillant Bossuet, et poussant gracieusement dans les bosquets de Paphos tous les Cotin, les Colletet et les Saint-Amand du siècle. On juge de ce que, sous une telle influence, serait devenue la littérature de Louis XIV, et l'on voit où devait en arriver celle du XVIIIe siècle. Ce patronage n'avait ni intelligence, ni grandeur, ni autorité, et il était, par sa nature même, condamné à caresser la poésie légère, à couver les beaux esprits, et à n'offrir aux écrivains, pour tout mobile d'activité, que l'idéalisation des instincts de Jeanne Vaubernier, l'esthétique des courtisanes. — Est-ce là aussi l'avenir de l'*esprit français* et de sa *bibliothèque?*

Cette influence de Mme de Pompadour avait été, du reste, singulièrement aidée par le plus terrible dissolvant qui puisse s'introduire au sein des littératures, par le plus irrésistible agent de corruption qui puisse attaquer l'art et la pensée, celui qui amène toujours à sa suite l'énervement et l'impuissance, en un mot par *l'esprit*, par le *bel-esprit*. C'est le bel esprit en effet qui s'était chargé du travail intérieur de décomposition; il avait remplacé l'intelligence, s'était fait le mobile, puis l'inspiration des écrivains, et finalement il était devenu presque toute la littérature.

Ainsi la littérature de la renaissance, après avoir passé par la jeunesse au XVIe siècle, par l'âge mûr au XVIIe, était arrivée à la vieillesse au XVIIIe. Là, abandonnée par le pouvoir royal, qui lui avait offert jusque-là une glorieuse et féconde protection, elle avait été exposée à l'influence de Mme de Pom-

padour, qui avait développé en elle le libertinage, à l'influence de l'esprit, qui avait amené la stérilité. Le germe de corruption qui était en elle s'était complétement développé; il avait jeté dans le ridicule les formules poétiques, dans l'abaissement les intelligences. On sait où en étaient tombées ces formules poétiques : tout l'Olympe fêtait les saturnales, l'assemblée des dieux du divin Homère se débattait dans le plus étrange désordre. Toutes les divinités qui représentaient quelques idées grandes, nobles et poétiques, étaient traquées, pourchassées; on ne connaissait plus que les petites déesses pimpantes, faciles et libertines, celles qui avaient le moins de tunique, et qui par tempérament avaient toujours fait rude guerre à la pudeur; encore leur avait-on ôté l'écharpe légère, le seul vêtement et le juste symbole de la pudicité antique. Cypris, Iris, Flore, étaient montées gaillardement sur la montagne du Pinde, et y chantaient coquettement des chansons obscènes; enfin, l'Olympe était parfaitement représenté par les coulisses de l'Opéra et de la Comédie-Française, et c'était là qu'avait abouti la poésie mythologique.

Quant à l'intelligence des gens de lettres, elle offrait aussi, autant du moins qu'on en peut juger par les œuvres purement littéraires, tous les signes de la décrépitude et de l'abaissement. C'était d'abord l'inertie de la pensée, sorte de maladie spirituelle où la vie quitte peu à peu ces nobles facultés qui composent, pour ainsi parler, le cœur de l'intelligence humaine, c'est-à-dire l'enthousiasme, la poésie, la foi, l'amour sincère de la vérité, le respect de soi et de son génie. Toute l'activité se réfugie alors aux extrémités les plus flexibles de l'esprit humain, flatte les plus vils instincts et se concentre dans les facultés les plus impressionnables, mais les moins fécondes, les moins larges et les moins respectées. Puis venaient, comme conséquence, la haine instinctive et implacable de l'originalité sincère, l'imitation, non plus même des modèles, mais des imitateurs, c'est-à-dire la constante imitation de soi-même pour toute originalité, et pour toute émulation l'imitation de ses voisins.

Telle est la position du XVIIIe siècle dans l'histoire de notre poésie, et tel était, dans son apparence générale, l'état de ces mœurs et de cette littérature où l'on va chercher les modèles de notre esprit national. Mais ni les mœurs n'étaient toutes corrompues, ni toute la littérature déplorable : Burke, que sa qualité de *libre* Anglais ne rendait pas partial en faveur de la noblesse française, et que sa qualité de protestant ne disposait pas à flatter le clergé catholique, Burke reconnaît dans ses *Lettres* que l'immense majorité du clergé avait conservé la sainteté de son caractère, et que la corruption n'avait gagné en province ni la noblesse, ni la bourgeoisie, ni le peuple. De même, au milieu de cet affaissement où la littérature était tombée, nous trouvons des hommes de génie, et leurs noms sont restés dans la mémoire de tous : ils ont certainement porté la peine du temps où ils ont vécu; mais, tout en constatant la corruption qui les entoure et les envahit nécessairement, nous ne pouvons nier ni la force de leur intelligence, ni la grandeur de leur talent. Dans les degrés inférieurs de la littérature, bien des esprits sérieux se rencontraient aussi, qui apportaient dans les diverses branches de la science une gravité et une profondeur de pensée dignes du siècle de Louis XIV. Enfin nous savons que ce ne serait point une infructueuse étude de rechercher ce qui resta dans le XVIIIe siècle des antiques qualités du génie national. Au moins,

puisqu'il plaît aujourd'hui à quelques écrivains de se renfermer dans ce XVIIIe siècle, est-ce au milieu de ces puissans, ou élevés, ou sincères esprits qu'ils vont chercher leurs modèles? Non, ils s'inquiètent peu de Montesquieu ou de Rousseau, il leur faut des ancêtres à leur taille : ils ne voient dans le XVIIIe siècle que ce qui brille, et du plus faux, du plus triste éclat, et toute leur attention s'est portée sur cette partie de la littérature qu'on appelle vulgairement les *belles-lettres*. C'est là justement, nous allons le voir, que s'était le mieux développé ce germe de corruption que nous avons signalé, et que la décrépitude était arrivée à toute son expansion; là s'était concentré l'effort de ces deux influences destructrices : le libertinage et le bel esprit.

II.

La littérature du XVIIIe siècle est une littérature féminine, et si l'on voulait la personnifier dans l'histoire, il faudrait la revêtir des habits et des manières, du caractère et des idées qui sont propres à la femme de ce temps; il ne faudrait surtout pas oublier *ce pied de rouge* qui était d'étiquette pour la grande dame *présentée* et en possession des *honneurs du Louvre*. Voisenon dit dans ses *Contes* que les femmes n'ont « qu'une idée qu'elles subdivisent en petites pensées luisantes, » et que tout « leur art n'est que de hacher l'esprit. » Voisenon fait là le portrait de son propre style, mais c'est bien aussi le portrait de la femme seulement spirituelle, et c'est incontestablement l'histoire de la frivole littérature dont on essaie aujourd'hui la réhabilitation.

Cette littérature a en effet reçu une éducation féminine; elle est née de la femme, elle est dirigée, protégée par elle; elle suit les mêmes lois de développement. Toute son ambition est de lui plaire, et c'est seulement en la comparant avec la femme qu'on peut expliquer ses qualités et ses défauts, son caractère et son activité particulière. C'est par là seulement qu'on peut comprendre cette infirmité dont elle est frappée, et que nous pouvons définir en disant que la littérature du XVIIIe siècle n'a été qu'une conversation : cailletage et poésie légère dans les boudoirs, commérage, nouvelles à la main, épigrammes et calomnies dans les bureaux d'esprit, obscène dans les coulisses ou infâme dans les petits soupers, toujours elle a été la même, et toujours elle est une causerie. Aussi est-elle fugitive et inféconde comme la conversation; elle ne laissera comme elle aucun monument, et quand les collectionneurs d'anciens bons mots essaieront de la ressuciter, elle ne sera jamais pour nous que ce que sont pour l'homme à jeun les calembours de la dernière orgie.

C'était dans les boudoirs qu'était née cette littérature, et toujours elle devait conserver le souvenir de sa naissance. Exposée à plus d'infortunes que la fiancée du roi de Garbe, on la verra changer souvent de vêtemens, — ce sera presque toute son occupation, — souvent de visage, plus souvent de fard; mais elle n'oubliera jamais les falbalas ni les grâces fictives de sa première enfance. Sous le cotillon de bure de Favart, sous le masque hargneux de Chamfort, elle exhalera les mille parfums du boudoir, et cette bure sera plus luisante que le satin, ce masque aussi prétentieux qu'un madrigal. Dans la

première fleur de sa jeunesse, sous la régence, elle n'était qu'une doucereuse coquette de grande espérance, fausse déjà, mais fade et maniérée. Tout effarée encore de la sévère figure de Mme de Maintenon, elle prenait la peine d'être hypocrite; elle cachait sa corruption sous toutes les minauderies, derrière tous les éventails. Et quoiqu'il fût aisé de prévoir sa vieillesse éhontée et sensuelle, cette littérature permettait parfois encore qu'on lui chantât des stances langoureuses comme au temps du galant d'Urfé. Elle avait aussi recueilli le mouton de Mme Deshoulières, et ce mouton avait été chamarré de tant de rubans roses, qu'il était devenu, on ne sait comment, un troupeau, et le boudoir une bergerie. C'était le vrai printemps de la poésie légère. Les musettes faisaient rage, et elles chantaient des petits vers pour Iris et pour Climène; les Ris, les Jeux, les Grâces, déguisés en agneaux, bondissaient naïvement à travers les prairies d'un boudoir. Ce gros homme qui sortait en voiture du Palais-Royal, ce n'était pas le régent allant souper chez Mme de Parabère, c'était le berger Tircis qui allait chanter à Églé sa flamme respectueuse. Heureux temps! les nymphes champêtres se promenaient au Cours-la-Reine, les filles de l'Opéra portaient la houlette, et elles étaient, dans les petits soupers, vêtues de léger comme il convient à des divinités pastorales. Il fallait se pâmer devant *Vert-Vert*, et M. de Sainte-Aulaire avait fait un madrigal, le plus illustre des madrigaux, et qui était sans conteste le chef-d'œuvre de la littérature française : Mme de Créquy n'en revenait pas encore d'admiration en 1801, et l'Académie avait ouvert ses portes à un homme d'un tel génie. La Fare, Chaulieu, Rochemore, quoique fort admirés par Mme du Maine, qui faisait à Sceaux une cour assidue à la poésie légère, ne pouvaient pourtant pas ambitionner la gloire d'un pareil madrigal; ils se contentaient d'éblouir la cour et la ville par ces triolets enchanteurs, ces madrigaux en guirlande et ces bouquets montés où surtout M. de Bernis excellait.

Mais la poésie légère se fatigua de ces fadeurs; elle allait devenir grande coquette et faire état de haute corruption. C'est la loi de la volupté de tourner à la routine et de finir par être en même temps, chose étrange, un entraînement et un ennui. Elle a besoin pour se réveiller et s'exciter d'abord du demi-jour de l'hypocrisie, et ensuite du scandale : c'est alors une corruption de haut goût, et l'infamie à huis clos n'est plus qu'une pauvre infamie. Les nouvelles à la main et les chansons chassèrent le timide madrigal; l'amour et la littérature prirent le porte-voix, et le boudoir fut remplacé par les bureaux d'esprit. C'est de là que sortit une littérature que la femme protégea jusqu'à la fin du siècle. C'était une vraie fièvre que cette manie de protéger les auteurs; on se donnait ainsi un brevet d'influence, d'intelligence et d'autorité, et cela faisait autour de la vanité des femmes ce bruit qu'elles aiment. Il n'est rien du reste qu'elles ambitionnent comme de patroner une idée et de protéger l'intelligence. Entre leurs mains, l'idée devient bientôt coterie, et l'intelligence esprit; mais elles ont eu ce bonheur suprême de s'agiter pour un but qu'elles croyaient absolument sérieux, de conduire une grave entreprise et de diriger les facultés qu'elles respectent le plus, ne les ayant pas, — les facultés graves, profondes et sensées de l'intelligence virile. La littérature du XVIIIe siècle ne demandait pas mieux, du reste, que d'entrer dans ces serres-chaudes : produisant vite et beaucoup, et des choses légères, c'est là surtout qu'elle de-

vait vivre et briller. On prévoit ce que pouvaient être devenus, au sortir d'un tel patronage et avec une telle origine, le théâtre, la poésie légère, les contes et nouvelles à la main, qui sont les trois importantes divisions des *belles-lettres* au XVIIIe siècle.

La poésie légère se trouvait là pourtant dans un terrain favorable; elle y rencontrait les deux nécessités de son existence, qui sont *l'esprit* pour toute mise en œuvre, *les femmes* pour toute inspiration. Aussi devait-elle être le genre caractéristique de ces temps, et lui fut-il permis d'y suivre et de nous y enseigner toutes les lois de son développement. Son premier résultat fut significatif : les jeunes seigneurs étaient descendus de la chasse au jeu de paume, puis au jeu d'échecs, et de là aux *nœuds* de la tapisserie. Entre deux petits contes, on s'enquérait très particulièrement dans les bonnes sociétés s'ils *parfilaient* adroitement, et s'ils avaient un merveilleux talent pour les *broderies au passé*. Toutefois la plus logique des conséquences morales de la poésie légère avait été la dépravation des mœurs et le mépris de la femme. Cette adulation outrée, cette glorification constante des plus mauvais instincts de la nature féminine avaient comme sanctifié la fantaisie chez la femme, et la fantaisie avait tué l'amour. L'habitude des pensées légères, l'arbitrage exclusif de l'esprit et le dédain du sens commun avaient créé l'ironie, qui avait fait une rude guerre à tous les respects, particulièrement à son antique ennemi, le respect de la femme. Il n'y a pas dans tout ce temps un seul mot qui sorte du cœur; on dirait que ces écrivains sont toujours enivrés et en dehors d'eux-mêmes : quand ils regardent en eux, c'est à peine et comme d'en haut; ils ne peuvent apercevoir que les plus extérieures de leurs émotions, et encore ne les voient-ils qu'en petit; d'entrer complétement en eux-mêmes, ils n'ont garde, ils y pourraient trouver la réflexion, et qu'en feraient-ils? Ils ne veulent avoir ni remords, ni pensée, ni amour, foi ou respect. Tout est donc extérieur, et de même que l'intelligence est devenue esprit, et la partie la plus légère de l'esprit, de même l'amour est devenu le plaisir et l'élan le plus extérieur du plaisir, la vanité.

Le développement littéraire de cette poésie légère était aussi misérable que son influence morale : elle descendait tous les degrés de la décadence, du conte à la chanson, de là à l'épigramme et aux bouts rimés; puis venaient les tours de force de toute sorte, les pièces en vers monosyllabes ou avec deux mots pour rimes uniques. Les distiques et les charades tenaient toute la montagne du Pinde, le logogriphe gardait les détroits de Tempé, et les poètes que le logogriphe intimidait s'élevaient timidement jusqu'à la hauteur de l'énigme. M. de Nivernois, ce chansonnier aimable, était escorté par MM. de Louvois et de Champcenets, ces capitans du couplet; l'abbé Aubert, épigrammatiste grossier, Robbé de Beauveset, poète ordurier, disputaient les *trompettes de la renommée* à MM. de Pezay et de La Louptière, qui se vantaient d'être les imitateurs de Dorat. Celui-ci était un type parfait de cette littérature; il s'était circonscrit dans ce genre qu'on appelle la *poésie agréable*, il l'avait épuisé, point n'y fallait d'efforts, et il ne faisait que se répéter; encore trouvait-il des disciples, des copistes, et quand il mourut, ce fut une grande affaire : on versa sur sa tombe un déluge de rimes. Il fallait bien se garder en effet d'avoir une idée à soi; tout le travail se bornait à choisir qui

l'on voulait copier, à mettre un nouveau mot dans les formules qui avaient cours. Et quand on n'avait pas eu la ressource de savoir, comme Chabanon, jouer du violon, d'avoir fréquenté longtemps les sociétés et les bureaux d'esprit, il fallait pour se faire connaître débuter comme le *Cousin Jacques*, qui avait une foule d'idées originales et qui ne put attirer l'attention sur lui qu'au moyen d'un *impromptu*. Il semblait que cette littérature n'eût pas de plus hautes destinées que d'enregistrer ces modes extravagantes qui naissaient et se remplaçaient au gré du moindre événement. En vain Mercier et Rétif essayèrent-ils d'y introduire un peu de vérité et de variété, l'élément populaire et l'étude des mœurs bourgeoises : ces élémens étaient hostiles à l'essence même de cette littérature, et ni l'un ni l'autre n'avaient ni assez de génie ni assez de foi surtout pour faire prévaloir un nouvel art intellectuel. C'était une révolution, non une réforme qu'il fallait; la littérature ne pouvait être corrigée. Tout au plus devait-elle subir quelques réactions fugitives et rendues inutiles d'ailleurs par leurs propres exagérations : Collé, Vadé, Piis, Barré, l'engouement pour la littérature poissarde et les farces des tréteaux constatent pauvrement cette réaction contre le convenu.

Telle était cette poésie légère que la nouvelle *Bibliothèque de l'esprit français* présente à notre admiration dans la personne de Boufflers. Celui-ci pourtant en avait été plutôt la victime que le disciple; elle l'avait doucement amené à cette sorte d'idiotisme qui est en elle, à ce rétrécissement graduel des facultés qui finit par l'étude approfondie des rimes riches et l'enthousiasme consciencieux des phrases grimaçantes. Dans ces termes, je l'avoue, Boufflers représente parfaitement la poésie légère. C'était un cœur simple et bon, noble et généreux, et sa vie s'est passée à railler toutes ces vertus. Il a fini lui-même par le ridicule; sa carrière est restée le synonyme d'une longue oisiveté, d'une longue inconséquence, et il ne montre à l'histoire aucune des qualités propres à lui et à sa race. Son esprit délicat, élégant et vif, était soutenu par une certaine énergie de bon sens, par une sorte d'observation qui pouvait descendre jusqu'à mi-chemin du cœur, et trouver là une sensibilité réelle avec un résumé vif et hardi de ses études; mais il vécut dans une atmosphère malsaine, il était par-dessus tout impressionnable, et la poésie légère en fit son martyr. Sa gaieté devint pénible et comme réfléchie, bizarre et contournée; son esprit élégant et délicat, devenu brutal et impudent, l'emporta à la recherche constante de l'obscénité, de la plus étrange impiété, et Boufflers en vint à rimer ingénieusement sur la corruption de sa mère. Les charades, les énigmes, les bouts-rimés, l'enivrement constant du jeu de mots, dévorèrent son bon sens; son observation s'arrêta aux conversations de boudoirs; il ne comprit plus d'autres sentimens que ceux qui voltigeaient déguisés en amours sur les éventails du temps. Il fut entraîné à une imitation continue; il imita l'esprit de Grammont, il imita l'esprit des *Contes* de Voltaire, cette sorte de trait vif et inattendu qui n'est souvent qu'un trompe-l'œil, et qui procède par l'absence recherchée de transition entre les idées; il imita enfin la poésie légère, et l'imitation était tellement l'essence de ce genre, qu'il y devint un maître. Il ne pensa jamais à l'amour avec son cœur, mais avec sa tête; jamais il n'arriva, et c'est le vice radical de ceux de son école, à la profondeur du sentiment, il n'arriva qu'à

la profondeur de la rhétorique; et sa sensibilité, transformée en galanterie, ne parvint qu'à l'ironie du respect, car ce siècle avait si peu de sentiment vrai et de foi, qu'il insultait sans le vouloir les femmes, à qui il prodiguait ses plus respectueuses admirations.

Avec une telle éducation, le talent de Boufflers ne fut plus qu'une espèce d'habileté à tenir les mots dans un équilibre obscène, de telle sorte que jamais les mots ne devinssent brutaux, mais que jamais pourtant le sens libertin ne pût être un instant absent de la pensée du lecteur. C'était ainsi une espèce de lutte entre les termes honnêtes et les pensées dépravées, une danse de mots pudiquement lascifs, irréprochables et provoquans comme le déshabillé galant des héroïnes de Crébillon le fils. Dans ses contes, il ne s'élève jamais au-delà d'un *crébillonnage amarivaudé*, comme disait Mme de Créquy. Parfois il y veut être grave et moral; mais toutes les vertus qu'il met en scène se transforment, quoi qu'il fasse, en un prêche de bas-bleus, et au milieu de ce conventicule le pauvre galantin se trouve empêché comme un apprenti sorcier qui a évoqué des fantômes inconnus. Il paraît croire que ce sont seulement des marionnettes un peu plus lourdes que les Iris et les Climène de sa poésie. Les fils qui faisaient mouvoir ces lestes poupées sont trop faibles pour remuer l'amour filial ou l'amour maternel; l'auteur s'essouffle, se travaille et se démène comme le diable de la légende qui se fit ermite, mais finalement il reste insipide et lourd. C'était la punition de cette littérature de ne pouvoir exprimer sans ennui et de ne pouvoir comprendre que comme une déclamation les grands et nobles sentimens de l'âme. En résumé, Boufflers a été illustre dans les bureaux d'esprit; c'était un *poète charmant*, au dire de ses éditeurs contemporains. Pour moi, quand je vois ce qu'il devait être et ce qu'il est devenu, toujours je pense à ces jeunes et élégantes natures que la débauche précoce a énervées; il ne leur reste des plus beaux dons de l'intelligence qu'un certain beau parlage, la vivacité stérile et fiévreuse que donnent les premières orgies, la haine et l'impossibilité de la pensée grave que donnent les dernières, et c'est pour l'indignation, non pour l'admiration, que doivent être rappelés de tels exemples.

Du reste, dans son frivole murmure, qui ne réveillait jamais l'ombre des grandes pensées, dans son indulgence filiale pour la médiocrité et la corruption, la poésie légère avait une vertu de prosélytisme. Peut-être sera-t-elle encore l'enchanteresse des imaginations débiles de l'avenir, mais rien dans le XVIIIe siècle ne devait lui échapper, et le théâtre subit son influence. Une des victimes de cette influence a aussi trouvé place dans la nouvelle *Bibliothèque*, et Favart y trône à côté de Boufflers. Marivaux, Boissy, Dorat, c'est Joseph Chénier lui-même qui le reconnaît, n'apportèrent sur la scène comique que des madrigaux en dialogue, la recherche dans les pensées, l'affectation dans les termes. Le théâtre devenait à son tour un boudoir; il ne représentait que la société officielle, et l'activité comique, concentrée dans un horizon étroit, se bornait à cacher des sentimens factices sous les vieilles ruses et les nouvelles grimaces. Ce n'était pas le cœur humain qui tenait la scène, c'était une traduction plate et infidèle d'une sorte de comédie qui, se passant dans un monde à part, n'avait ni vie réelle ni instruction souveraine. Le théâtre au XVIIIe siècle n'est donc, à vrai dire, que la comédie

de la comédie. Tout y était froid et sans vigueur; l'abus de l'esprit y avait tué la gaieté. Pour rendre quelque vie à cet art comique, il fallait y introduire un peu de cette vivacité brutale qui paradait aux théâtres de la foire, comme aussi, pour réveiller cette gaieté que l'esprit avait rendue étique, il fallait la mettre en contact avec l'obscénité. C'est ce qu'avait compris Beaumarchais, et Mercier reconnaît que ce qui avait fait le succès du *Mariage de Figaro*, c'est que « cette comédie respire une odeur de corruption morale. » Le triomphe de cette corruption sur la scène avait été préparé de longue main; cet amour effréné du bruit, qui est propre aux sociétés où l'esprit domine comme aux hommes qui ne pensent pas, la recherche de la nouveauté, le besoin de sortir de soi, avaient développé à un haut degré l'amour du théâtre et d'un certain théâtre. Chacun fuyait la froideur correcte des comédies publiques, et ne recherchait que grivoiseries et paysanneries. Les parades de Collé l'amphigouriste faisaient les délices de la société du duc d'Orléans; les plus célèbres courtisanes, Guimard en tête, avaient leur théâtre; les deux demoiselles Verrières, les Aspasies du siècle, avaient théâtre de ville, théâtre de campagne, et c'est pour plaire à ces divinités que Colardeau composa sa *Courtisane amoureuse*.

Cette corruption qu'on cherchait dans les jeux scéniques peut nous faire comprendre comment les comédiennes avaient beaucoup plus d'influence sur le siècle que les comédies, qui ne servaient guère que d'encadrement aux actrices, les divinités pénates de ce temps, les vraies muses de cette poésie. Clairon était aussi célèbre que Voltaire, et, si on éleva une statue à celui-ci, on institua pour celle-là l'*ordre du Médaillon*, que ses enthousiastes portaient en guise de décoration. La tragédie, qui eût dû, ce semble, servir de refuge aux dernières hautes pensées, aux dernières grandes études du cœur humain, était devenue bien moins importante que la poésie légère; elle ne servait guère que de prétexte aux épigrammes. Elle réussissait, non par les beautés qu'elle renfermait, et peu importait qu'elle en renfermât, mais par les allusions que le public en tirait. Elle n'était plus de l'art ou de la littérature, elle n'était plus que l'histoire domestique du temps présent, des haines, des préjugés, des coteries, souvent l'histoire des démêlés ou du libertinage des comédiennes. Le public y découpait des réponses ou des continuations aux bons mots que les bureaux d'esprit lançaient dans le monde; il y cherchait des épigrammes, des *nouvelles à la main*. Et à mesure qu'on avança dans le siècle, quand les esprits devinrent sombres et haineux, le théâtre obéit davantage à ce mépris du public pour l'art, à ce besoin d'*actualité* passionnée qui remplaçait l'amour du beau. Il livra les allusions toutes faites, et là encore l'esprit et la calomnie devinrent le seul art dramatique.

A côté de la tragédie et de la comédie, qui se mouraient ainsi, l'art théâtral avait conservé dans un autre genre quelques restes du vieil esprit français. L'opéra-comique était né d'une sorte de fusion entre le théâtre de la foire et le vaudeville, et, malgré le dédain qui depuis longtemps poursuivait de tels genres, malgré les maladroites opérations que lui avaient fait subir Fuselier et Le Sage, il gardait encore la trace de son origine, qui remontait aux *sotties* du moyen âge. Il avait conservé seul, de toutes les manifestations de la pensée au XVIIIe siècle, quelques-unes des qualités de l'esprit national,

une espèce de simplicité fine et observatrice, la naïveté, le naturel, lorsque par malheur il tomba entre les mains de Favart. Celui-ci était une sorte de bonhomme simple et facile qui, tout en tournant ses pâtisseries, s'était senti quelque verve et quelque gaieté, et il avait, comme il le dit, *broché* une douzaine d'opéras-comiques qu'il avait jugés *bons à jeter au four*. Dans le développement de son génie naturel, il avait trouvé deux chances contraires, sa femme et M. de Voisenon. La chronique assure que ces deux chances n'en faisaient qu'une, et que Favart était un parfait philosophe, non point un philosophe de l'*Encyclopédie*, mais un facile adepte de cette débonnaireté conjugale qui était alors la philosophie par excellence. Cela nous importe peu, mais il est certain que ces deux influences se liguèrent pour façonner à la mode du XVIIIe siècle le génie de Favart. Sa femme, actrice célèbre, substituait dans son jeu la finesse à la naïveté, la grimace à l'enjouement, l'art à la nature, et c'est bien là ce qu'il faut reprocher au mari. Pour M. de Voisenon, c'était incontestablement un homme fort illustre et le plus maniéré conteur du temps. Il habillait, dit-on, les poupées de Favart, qui se montra toujours grandement honoré de son amitié et le révéra comme l'arbitre du goût. Poursuivi par ces deux ennemis, ce talent simple et hardi, plein de bonhomie et de malice en même temps, devint de l'afféterie. Favart rougit de sa simplicité; tout son soin fut de prouver qu'il était capable de choses délicates, et il comprenait si peu quelle pouvait être au XVIIIe siècle la destinée de l'opéra-comique, qu'il disait *mériter les étrivières pour avoir créé ce mauvais genre*. Ce voile de mauvais goût dont il enveloppa ses instincts littéraires le rendit célèbre : on l'appela *le continuateur d'Anacréon*, un digne *fils d'Apollon*. De notre temps, ses panégyristes lui accordent un « naturel charmant, une gracieuse simplicité, une gaieté gauloise; » mais cette gracieuse simplicité est corrompue jusqu'à la moelle, et c'est ce naturel charmant qui danse dans les ballets d'opéra. Peut-être aussi serait-il temps de ne plus confondre *l'art gaulois* avec une collection de maris imbéciles, d'Agnès corrompues, d'épouses amoureuses, de baillis voleurs et de médecins ignares. Ces marionnettes éternelles ne sont que des momies arrachées de leurs niches, et souvent elles ont été tirées d'un art déjà corrompu. En tout cas, ceux qui découpent l'esprit de Rabelais ou de Molière ne représentent pas plus la Gaule que ceux qui donnent la torture à la phrase de Chateaubriand ne représentent la France. On nous assure cependant que *la Chercheuse d'esprit* de Favart est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de naïveté, et qu'elle renferme un mot sublime. Ce chef-d'œuvre de naïveté se passe parmi des paysannes qui pensent comme dans les coulisses de la Comédie-Française. Il s'agit d'une mère qui conseille à sa fille d'aller chercher de l'esprit, et la fille s'y emploie de la bonne manière : on sait, d'après La Fontaine, comment l'esprit vient aux filles. Ce chef-d'œuvre de naïveté, d'une donnée odieuse, d'une recherche continue, ne présente que cette habileté, déjà remarquée chez Boufflers, de tenir dans un équilibre adroit les mots honnêtes et les pensées obscènes. Le naturel n'y est que le bavardage de gens d'esprit déguisés en paysans, et la naïveté y est tellement envahie de grivoiserie, avoisinée de badinage convenu, qu'elle n'est plus qu'une rhétorique particulière. En somme, le XVIIIe siècle, quand il cultive la sim-

plicité, ressemble toujours à un vieux libertin fatigué de l'amour des boudoirs, qui se met en quête d'une vertu champêtre à corrompre et qui ne la trouve pas. Le diable est si malin dans les champs, l'herbe tendre si pleine d'embûches, que le XVIIIe siècle ne rencontre jamais sous le cotillon rouge que des Ninons mal peignées. Ceci est l'histoire de l'opéra-comique de Favart et de *la Chercheuse d'esprit* en particulier. Quant aux contes que cette édition sent le besoin d'attribuer à Mme Favart, ils sont incontestablement de Voisenon. C'est bien ce même style à mille facettes, énigmatique et impertinent : gaieté laborieuse, ironie obligatoire, recherche pénible des idées baroques, allusions, pointes libertines, traits d'esprit accrochés à la trame la plus absurde, prétention constante d'avancer par bonds, d'illuminer par éclairs, souvent une mauvaise fable des *Mille et une Nuits* contée par un Arétin bouffon, — c'est du pur Voisenon.

Cet esprit, dont Boufflers et ses prédécesseurs avaient fait toute la poésie, Fontenelle l'avait, depuis longtemps déjà, apporté dans la science et la philosophie. A ce titre, il méritait une place dans la nouvelle *Bibliothèque*. Fontenelle est le contemporain des musettes : toute sa rhétorique paraît faite pour être chantée avec cet accompagnement, et, il ne faut pas l'oublier quand on veut lui trouver sa vraie place dans l'histoire littéraire, il a introduit dans la prose une recherche analogue à celle que nous avons constatée dans la poésie au commencement du XVIIIe siècle. Il reconnaît avec une naïveté recommandable qu'il eut bien de la peine à n'être pas jaloux de M. de La Mothe; il avait le même droit d'être jaloux de La Fare, de Chaulieu et du madrigal de M. de Sainte-Aulaire. Il a vécu cent ans, de 1657 à 1757, et déjà dans le XVIIe siècle il préparait la littérature qui allait venir : il sert ainsi de transition entre les deux siècles, et son talent ressemble à ces teintes variées du crépuscule qui ne sont plus le jour et ne sont pas encore la nuit, mais qui paraissent prendre le jour pour le mener, et tomber avec lui, par la diminution graduée de la lumière, jusque dans la nuit. Il nous montre donc comment la littérature du XVIIe siècle tombait, par d'insensibles degrés, dans la décrépitude, et, si l'on voulait me pardonner cette mythologique comparaison, je dirais qu'il joue le rôle du Mercure antique : il conduit les ombres du grand siècle; ces élémens de corruption renfermés dans son sein, il les conduit dans le *sombre empire* du bel esprit et de la stérilité. Il est ainsi un des ancêtres de cette littérature, un des coryphées de la prose et de la poésie légères. Jamais je n'ai pu m'expliquer autrement cette étrange gloire dont il jouit de son vivant et dont Voltaire était si curieusement jaloux.

Les œuvres de Fontenelle sont parfaitement expliquées par son caractère. Égoïste et froid par prudence, facile et honnête par nature, il craignait toute inspiration de l'intelligence, comme il craignait tout sentiment de l'âme, par un soin excessif à éviter toute secousse violente. Il n'a jamais ri ni pleuré; mais il souriait toujours par mesure d'utilité sociale et de tranquille voisinage, et ce sourire composé semble avoir laissé son empreinte sur chacun de ses écrits. On a oublié, et nous oublierons aussi, ses tragédies déplorables, ses comédies et opéras-comiques au-dessous de toute critique, ses poésies pastorales et ses *Dialogues des Morts*, où ses bergers sont de si fins courtisans et ses morts de si adroits joueurs de paume qui se jettent à la tête tout un re-

cueil d'antithèses. Nous oublierions volontiers ses poésies légères, mais lui ne put jamais les oublier : c'était le genre de sa jeunesse et de son amour, et il lui fut toujours fidèle. Aussi, dans toutes ses œuvres qu'on nous offre comme des merveilles, à travers la philosophie en pointes, l'ingénieux badinage de ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, le scepticisme gracieux de son *Histoire des Oracles*, et les élégantes saillies de ses *Éloges*, à travers toute cette afféterie, ce ton précieux et maniéré, on retrouve toujours ce talent qui ne voulait point cesser d'aimer la poésie légère. Il est ce qu'on appelle un savant agréable, un de ceux-là qui mettent sous une forme ingénieuse une philosophie inutile, qui ne voient dans la science qu'une matière à déclamations plaisantes, dans la poésie que l'art de bien dire. Nous avons vu dans le bas-empire bien de ces grands hommes, seulement ils mettaient en périodes ampoulées ce que Fontenelle mettait en périodes légères. Il a fait de la morale agréable, de la poésie agréable, comme d'Urfé et Scudéry faisaient des *Cyrus*, des *Alexandre*, des *Toxartis* agréables. Et ainsi, faisant coqueter la philosophie, manéger la science et minauder la morale, il est resté un de ces écrivains si bruyans dans l'histoire littéraire, qui n'inventent rien, mais qui jouent le rôle éternel de collaborateur en mettant en beau langage les idées d'autrui.

La clarté et la finesse propres à son style restèrent les deux seules qualités de la langue française du XVIIIe siècle; mais ce n'était plus cette clarté profonde et étendue que les grands penseurs avaient trouvée et développée dans la langue, — la clarté des Pascal et des Bossuet; c'était une clarté sautillante, provenant souvent du manque d'idées et de la banalité luisante des pensées. Pour la finesse, c'était celle qui aiguise les épigrammes, brille dans le jeu de mots, parade autour de l'antithèse. Comme à toute époque de décadence, tout le travail se portait alors sur le style; pourtant la langue tendait à s'appauvrir et à se dessécher en spécialisant ou ridiculisant les mots les plus simples, les plus graves, mots devenus inapplicables dans leur sens ordinaire par l'abus de l'ironie et de l'équivoque. Le style, tout préoccupé de fuir l'amphibologie, souvent rampant, sans force ni énergie, jouait assez bien le naturel; mais en l'étudiant on le trouvait toujours, au contraire, comme en grand apparat. Seulement l'habitude des boudoirs lui avait donné une sorte de désinvolture; ce poids d'afféterie et de grâces factices dont on le chargeait, il le portait avec aisance, comme les dames du temps qui traînaient sans efforts les quatre aunes de queue de leurs robes de présentation. Thomas et Chabanon au nom de la rhétorique, les petits de l'école encyclopédique empêtrés dans les idées nouvelles et les grands mots qu'ils faisaient manœuvrer, essayèrent une réaction contre ce faux naturel; ils tombèrent logiquement dans l'effet contraire et furent empesés. Le style en effet était devenu si sec, si parfaitement momifié, pour ainsi dire, qu'il ne comportait ni pensée ni tournure différente de celles autour desquelles il s'était comme étiré, et toute idée nouvelle, grande et noble, qui intervenait, ne pouvant être assimilée par lui, produisait non pas l'ampleur saine et continue, mais la bouffissure. Ces deux sortes de styles restèrent en présence jusqu'à la fin du siècle. La phraséologie déclamatoire et empesée, née des querelles philosophiques, devint le style de cérémonie, de prédication, le style avec lequel on parlait à

l'humanité, à la postérité, à la nature, à l'Être suprême ou à la grande Catherine; il ne l'emporta définitivement qu'à la révolution, et il y a une relation douloureuse et risible entre les discours, adresses, proclamations des terroristes et le style apprêté de Grimm, par exemple, ou de tout autre des petits importans de la coterie d'Holbach. Le style clair et fin, pauvre, sec et étroit, resta le style purement littéraire, le style de l'esprit.

Enfin voici la dernière transformation de l'esprit dont nous ayons à nous occuper. Après avoir tout envahi, tout desséché, l'esprit se trouve trop à l'étroit dans les formules littéraires qu'avait imposées le grand siècle, il trouve trop lourdes même les nécessités de la poésie légère, et se considère comme opprimé par les règles constitutives des genres où il s'était introduit. Il allait se rétrécissant, comme c'est sa loi; il devenait une étincelle, et se laissait aller à cette prompte fatigue, qui est aussi son infirmité, il lui fallait un petit cadre, où ne pourraient jamais pénétrer le bon sens, la vérité simple et grande, les nobles et larges émotions du cœur. Il créa alors un genre qui n'avait ni règle ni formule, et qui, n'arrêtant pas sa spontanéité, ne dirigeant pas son développement, n'imposerait jamais la moindre contrainte à ses mauvais penchans. Il créa les *Nouvelles à la main*, petits contes, petits portraits, petites maximes. Ainsi armé à la légère, l'esprit courut aux seules choses qui eussent conservé vie et considération morales, il quitta les hommes pour attaquer les principes. Il se jeta en furieux au milieu des querelles qui agitaient la fin du siècle; il garda ce caractère que nous lui avons vu depuis la régence, tout en s'imprégnant du génie encyclopédique ou politique, et il engendra Chamfort et Rivarol. Il devint amer et haineux, et ne respecta plus rien, ni les vérités les plus apparentes, ni les plus assurés fondemens de la société, ni les lois les plus vénérées dans l'ordre de la politique, de la morale et de la religion. Il faut que l'esprit finisse ainsi; comme toute chose, il va à l'extrême, et son extrême, qu'il passe de la finesse à l'ironie, de l'ironie à l'épigramme, son extrême, c'est la haine. C'est là que conduisent nécessairement la légèreté, le scepticisme, le mensonge, tous ces mauvais instincts dont il a besoin pour plaire et se développer.

Le malaise de l'intelligence, les irritations, les doutes amenés par les querelles philosophiques, avaient encore avivé cette tendance de l'esprit, et après cette exagération de rire il y avait eu, logiquement du reste, réaction en sens inverse. Pourtant là encore et surtout, l'intelligence conserva cette nature fiévreuse, ce quelque chose de *convulsif* qui est caractéristique dans ce siècle. L'esprit avait, lui aussi, ses vapeurs : agacé et agaçant, susceptible, insolent et faux, net et piquant, on se le figure maigre, hargneux, et presque épileptique. Il semblait que dans toutes les têtes fiévreuses de ce temps toute nouveauté, toute nouvelle forme de littérature, se présentât avec le caractère d'une épidémie. Peut-être l'esprit possède-t-il cette étrange influence épidémique qu'on a remarquée dans les convulsions corporelles. Au XVIIIe siècl au moins il en était ainsi : l'esprit se gagnait.

L'engouement pour les mémoires judiciaires avait succédé à l'engouement pour les dissertations philosophiques, puis les philosophes avaient essayé de diriger l'intelligence vers la politique. Ils avaient proposé des sujets politiques pour les prix d'académie, l'amour des brochures politiques s'en était suivi;

mais dans la société comme dans la littérature la plupart des intelligences n'y avaient acquis que l'apparence de la gravité, tout au plus la bonne volonté de la réflexion : on y avait gagné l'*Encyclopédie des Dames*, et guère autre chose. On raisonnait fort, mais à la volée; on rabâchait les théories entendues çà et là. L'esprit était devenu moins évaporé sans être moins faux, et de même que l'homme à la mode de *petit-maître* s'était fait *élégant*, c'est-à-dire aussi fat, mais plus calme, plus étudié, moins vif et moins abandonné, l'*esprit* à son tour avait recherché des allures moins frivoles; mais il n'avait pris de la philosophie que sa perruque. Il fallait toujours aiguiser des phrases, se faire lire comme d'Alembert « à force de subtilités, contourner ses expressions et habiller les pensées les plus communes sous forme épigrammatique, » ou bien, comme Chamfort, on cherchait à étonner par une sorte d'observation qui simulait la profondeur, et qui n'était qu'un rapprochement inusité entre deux idées vulgaires rendues dans une phrase arrogante et saccadée.

En somme, au commencement du siècle, on parlait des riens avec importance; à la fin, on parlait des choses graves sans guère les comprendre; le bel esprit prétentieusement empesé et profond avait remplacé le bel esprit prétentieusement leste et pimpant; La Louptière et Dorat étaient devenus Rivarol et Chamfort. La philosophie l'emportait sur la cour, les rubans étaient vaincus par la chimie amusante, et la poésie légère par les romans traduits de l'anglais. C'était là que l'esprit avait mené la nation française, à copier l'Angleterre, habits, idées, littérature, et cet esprit qu'on nous donne comme l'esprit français, comme le cachet de notre nature, la qualité exclusivement nationale, n'avait pu nous mener qu'à l'imitation des modes d'un autre pays. On sait quelle fut la fin de cette corruption; déjà, et avant la terreur, l'esprit avait été puni dans son orgueil, si je puis dire, et d'une étrange manière. Nous avons vu la poésie légère donner à cet esprit une activité puérile en dehors du sens commun, de la vérité morale et littéraire; elle avait ainsi complétement préparé l'intelligence aux fausses théories du *philosophisme*. Puis cette fièvre malsaine et continue de l'esprit et de l'imagination, cet égarement de l'intelligence, avaient bouleversé toutes les notions instinctives du bien, jeté toutes les consciences hors de la droiture, de la réflexion calme, et enfin avaient entraîné toutes les âmes vives, tous les cœurs ardens, vers un amour insensé du bizarre, du mystérieux et du surnaturel. Depuis les miracles des jansénistes, les étranges folies des convulsionnaires, jusqu'au charlatanisme des Cagliostro, des Mesmer et des Casanova, le XVIIIe siècle n'avait échappé à aucune hallucination. La magie et la cabale publiaient à voix haute leurs étranges promesses. Toutes ces folies de l'orgueil de l'homme, tous ces restes de l'idolâtrie que le christianisme n'avait point détruits et ne détruira point, car ils sont la puissance du mal ici-bas, les incantations, les apparitions, les divinations, toutes les sorcelleries avaient vu renaître les plus beaux jours de leur influence, et cette insensée préoccupation du monde surnaturel paraissait la seule activité morale de cette société, quand on entendit les premiers grondemens de la tempête qui devait emporter tous ces rêves. C'est ainsi que Dieu avait défendu la foi contre les témérités philosophiques, en jetant les disciples des faux philosophes en pâture à toutes les superstitions dont le moyen âge lui-même avait eu horreur, et c'est ainsi

qu'il avait défendu l'intelligence, la réflexion et le bon sens contre l'esprit, en faisant de cette société ivre d'esprit la proie facile de toutes les nouveautés, de tous les mystères, de toutes les utopies.

III.

Tel est donc le triste côté du XVIIIe siècle que nous présente la *Bibliothèque de l'esprit français*, et il nous est maintenant facile de voir quelle position doivent occuper dans la littérature actuelle ceux qui vont chercher leurs inspirations au milieu de cette corruption littéraire. Certes, nous ne voulons les accuser ni d'avoir formé une école, ni d'avoir montré une idée ou indiqué un but, nous reconnaissons aussi qu'ils n'ont perverti aucun esprit digne de meilleures inspirations, et qu'il faille regretter de voir engagé dans d'aussi mauvaises voies. Ils se contentent de continuer assez pauvrement une décadence, celle du XVIIIe siècle, et ils ne sont à vrai dire qu'un de ces cent rejetons sortis, à peine viables, de la précoce vieillesse de l'école romantique.

Comment ces deux décadences, avec des origines si différentes et des principes si distincts, ont-elles pu se rencontrer? Ce serait une histoire assez triste à faire. Nous en laisserons le soin à ceux qui, dans un but de curiosité plutôt que d'utilité, s'amuseront à lever les voiles dans lesquels la médiocrité s'est cachée au XIXe siècle. Pourtant il semble qu'on pourrait généraliser ainsi cette histoire, qui est celle de presque tous les écrivains médiocres de ce temps-ci. Un nouveau chef-d'œuvre apparaît construit d'après une inspiration jusqu'ici inconnue ou alors oubliée; quelques grandes intelligences se sentent émues par la même inspiration, et elles produisent des œuvres qui, tout en montrant une analogie de physionomie, portent le cachet de leur originalité propre; les esprits vraiment philosophiques cherchent et analysent la loi de cette inspiration nouvelle. Jusqu'ici, tout est bien, et c'est ce que nous avons vu au commencement de notre siècle; mais arrive la foule des disciples : ce sont tous des esprits absolument médiocres, mais relativement élevés, c'est-à-dire un peu au-dessus du niveau qui pèse sur leur entourage. Ils se hâtent d'organiser, en une rhétorique aussi implacable que celle qu'on vient de détruire, cette nouvelle idée, cette œuvre qui vient d'entrer dans le monde; chacun, selon la tendance et l'instinct de sa médiocrité, s'empare d'une phrase de la pensée nouvelle, s'y cantonne et y bâtit un petit système, une petite tyrannie. Ceux qui se contentent de regarder l'extérieur des choses, des hommes ou des idées, ceux qui sont amoureux de la forme, ceux-là poussent tout simplement les créations du maître, les caractères qu'il a inventés, dans de nouveaux habits : ils cachent les pensées d'autrui sous la cape espagnole, sous le *peplum* antique, ou dans le burnous oriental; mais, quand les capes, les *peplum*, les burnous sont usés, quand il se trouve pourtant encore parmi ces disciples d'autres esprits faciles en qui l'imagination travaille assez pour les agiter du désir de l'art, sans pouvoir leur en communiquer la puissance, — ne faut-il pas alors que ces esprits cherchent, non quelque vérité, non quelque grande et féconde pensée, non quelque vivant caractère, mais quelque nouveau vêtement, pour y cacher les idées de

tout le monde et les caractères à la mode dans la littérature? Si ceux qui font cette recherche joignent à cette bonne volonté d'imitation l'amour de la fadeur, des couleurs tendres, du gracieux bavardage, ne trouveront-ils pas dans le XVIIIe siècle, comme Cendrillon dans le palais de sa marraine, toute une garde-robe qui leur ira à ravir?

Telle est l'origine de la littérature qui va chercher ses inspirations dans la décadence du dernier siècle. Cette littérature, comme on voit, n'est qu'un voile particulier dont s'enveloppe une particulière espèce d'esprits médiocres, d'imaginations débiles, mais flexibles et impressionnables à la manière des imaginations féminines, et c'est en dernière analyse la poésie légère qui voudrait n'être plus légère, la littérature fugitive qui se prend au sérieux. Presque toute l'activité de ces esprits consiste à découper des miniatures dans notre littérature ou dans celle du siècle dernier, et à les revêtir des habits du siècle auquel elles n'appartiennent pas. Dans leur plus haute ambition, ces écrivains veulent mêler la fantaisie sensualiste du XIXe siècle au matérialisme brutal du XVIIIe siècle, et l'on peut prévoir qu'ils parviendront tout au plus à jeter dans le monde littéraire une nouvelle espèce de courtisane qui portera dans sa coiffure, sans pouvoir l'introduire dans le cœur, la coquetterie purement extérieure et libertine du XVIIIe siècle à côté de la coquetterie sentimentale et passionnée du XIXe. C'est toujours ainsi la même méthode, la phraséologie la plus exaltée, la plus tourmentée de l'école romantique en ses mauvais jours, ornant les caractères les plus secs et les plus fades du dernier siècle, c'est-à-dire la tentative extravagante de mêler deux siècles tout différens en les joignant par leurs côtés les plus accusés. Jusqu'ici, ils ont meublé fort joliment quelques boudoirs, et ils ont publié, en l'appelant naïvement l'*esprit français*, la *bibliothèque* que nous savons. Ils semblent y avoir voulu inaugurer, dans les préfaces, une nouvelle espèce de biographie qu'on pourrait appeler le *roman biographique*, et une nouvelle sorte de critique où il y aurait plus de meubles que de raisons, plus de mouches que d'idées. Les déclamations du roman contemporain et les banalités de l'école descriptive y joueraient le rôle de l'histoire et de la philosophie. La seule idée saisissable que présente cette littérature, c'est l'adoration naïve et ébahie qu'elle montre pour l'*esprit;* nous avons vu à quelle sorte d'esprit elle adresse son hommage, et nous tenons pour certain qu'il y a plus d'esprit vraiment français dans *l'Avocat Pathelin* que dans tout ce XVIIIe siècle qu'elle nous a présenté. Après tout, ce n'est pas l'esprit qui dirigera notre littérature, si elle doit avoir quelque avenir; l'esprit n'est point fécond, il ne crée rien: il est une arme, non un germe; quand il est une puissance, c'est une puissance de mort, et il n'est à l'aise que dans les époques où la raillerie et le scepticisme gouvernent les instincts de tous. C'est la muse venimeuse; on ne l'adore que dans les siècles de décadence et de destruction, car c'est lui surtout qui est propre à faire des ruines, et c'est vraiment grande pitié quand Dieu l'envoie au milieu d'une société, car il est l'ennemi des deux seules choses qui fécondent et conservent en ce monde : la foi et le sacrifice. Ces graves observations ne s'adressent pas aux écrivains dont nous venons de parler, et nous savons qu'ils n'ont d'autre droit à l'héritage spirituel même des Voisenon et des Duclos que leur bonne volonté.

Néanmoins, et c'est pour cela que nous avons jugé si sévèrement cette l t-térature du XVIIIe siècle et ceux qui tentent de la reproduire, il y a dans cet esprit, dans ces œuvres du siècle dernier, quelque chose, nous l'avons vu, qui flatte la paresse, tous les mauvais instincts de l'intelligence et du cœur, et cette littérature peut être particulièrement dangereuse à cet instant du XIXe siècle où nous sommes arrivés. Si nous étions à une de ces époques pleines d'enthousiasme, où toutes les intelligences marchent en avant vers un but certain qu'elles aperçoivent; si les cœurs étaient fiers, les doctrines respectées, la poésie vivante, nous pourrions nous contenter de prendre en pitié de tels modèles et de tels efforts; mais cette fièvre passionnée, qui avait saisi le commencement de notre siècle, s'est éteinte : nous sommes arrivés à un moment d'hésitation et de trouble, nous attendons et nous espérons. C'est alors, pendant ce temps de fatigue et ce travail de germination, que les plus mauvaises images sont dangereuses, et que les plus absurdes modèles exercent pourtant quelque influence. Aussi, quand je pense à tout ce prosélytisme d'idylles, de bouquets à Chloris, d'épigrammes et de jeux de mots, à toute cette dépravation morale dont on étale de si arrogans exemples et de si vaniteuses guenilles; quand je vois aussi que les circonstances sont favorables à une telle littérature, je me dis qu'il ne faut point tant mépriser M. de Bièvre et Dorat, et je crains que cette décrépitude de l'autre siècle ne trouve en ce moment des élémens semblables à elle, qui la reconnaissent, la protégent, la réchauffent, et qu'il ne provienne de là quelque monstrueux mélange.

La science est le repos de la poésie, nous le savons, et quand après les momens d'exaltation intellectuelle, les intelligences fatiguées se découragent, et veulent s'endormir dans leur épuisement, c'est l'étude, et l'étude de l'histoire, qui les secourt, qui les ramène doucement à l'ardeur, à l'énergie, à l'amour de l'art. La critique alors a un grand rôle à remplir, et ce n'est pas sans utilité pour la poésie elle-même qu'elle lui parle des temps passés; mais aussi ce n'est pas dans la vieillesse d'une rhétorique que la critique doit chercher des monumens, des modèles et des enseignemens. C'est à la source du génie national qu'il faut remonter, non pour y trouver des imitations à faire et des pastiches, mais pour y voir se développer ce génie dans toute son indépendance, pour y reconnaître les vraies traditions de cette destinée que Dieu a confiée à la race française, pour y retrouver surtout notre caractère dans toute sa vérité, au milieu des grandes œuvres, des grandes pensées et des grandes vertus qu'il a produites. C'est là l'œuvre importante et utile de la critique. C'est par là qu'elle servira aussi la poésie, en la débarrassant de tous ces liens de convention qui l'ont enserrée depuis tant de siècles, en lui déblayant la seule voie où elle ait jamais trouvé la grandeur et la durée : la voie de l'indépendance, de la morale et de la foi.

C. D. D'HÉRICAULT.

LES PÊCHEURS.

I.

LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatiens de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
Tout était bleu, le ciel et la mer; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages,
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce hâvre de Vannes,
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesans, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet et l'autre un aviron;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
Du porc salé, du vin, — et durant les adieux
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.

Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,
Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes.

Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labeurs et de longues années :
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon,
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon?
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfans jouer au bord des vagues,
Et ceux qui tout le jour le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,
Savourent leur jeunesse, au reste indifférens.
Alors, pour éclaircir le front de leurs parens,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce.

I.

Ah! quel bonheur d'aller en mer!
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

II.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,

Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

III.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur,
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur!
Sauvez-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

IV.

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

V.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VI.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
  A toujours vent arrière;
Sans craindre la mer et le vent,
Elle va toujours en avant,
  La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
  Dans cette humble coquille;
Allons! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail;
  Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parens étaient joyeux d'entendre.
La barque cependant au large s'en allait;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

II.

LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,

La femme du vieux Coulm (1), vieille aussi, murmurait,
Comme pour épancher quelque étrange secret :

I.

« Je te brave, tempête ! Ici, je ferai seule
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,
L'Océan dut courber sa tête de lion.

II.

Travaille, mon balai, travaille ! Il est des charmes
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents
Insensés et les flots d'épargner nos enfans.

III.

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,
Ni sorcière; je suis une femme chrétienne :
Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,
Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

IV.

Travaille, mon balai ! Par des vertus pareilles
Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles;
Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,
Et vous, mes trois enfans, vous serez dans mes bras ! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,
La foule se pressait, muette, épouvantée,
Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,
Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de crouler,
Chacun priait; les mains échangeaient des étreintes;
La superstition faisait taire les craintes.
Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,
Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :
— « Mon père, est-ce bien vous? Parlez vite, mon père! »
D'autres : — « Avez-vous vu mon fils? Et vous, mon frère? »

(1) Abréviation de Colomban.

— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,
Suis-je veuve? » — La nuit dans cette anxiété
Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.
Grâce à Dieu cependant vinrent toutes les voiles;
Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs
Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage!
Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,
Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,
Vers le sud, tu jetais une incantation :

I.

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,
Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :
Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,
Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

II.

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,
Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,
Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,
Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

III.

Allez contre les vents, allez, sainte poussière!
Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière:
Des marches du portail aux marches de l'autel,
Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

IV.

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,
Les pèlerins vivans et les morts nos ancêtres;
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle;

La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous! »
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,
Heureuse elle embrassait toutes ces chevelures.

III.

LE CHANT DES QUÊTEURS.

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.
La poitrine en sueur et toute haletante,
Ils sont là vingt batteurs sous la chaleur ardente,
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,
Se lever, retomber douze fois par minute!
L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.
Chez les filles aussi, quel feu! quelle prestesse!
Les épis sentent bien leur force et leur adresse;
Puis de longs cris de joie au départ, mais d'abord
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,
Reste des temps passés, et de chênes énormes,
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été;
Partout c'est le bon air, le travail, la santé, —
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve,
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans);
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfans;
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre;
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,
Pauvres gens, un malheur, hélas! vous conduit-il? »
Le barde mendiant qui leur servait d'escorte
Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

I.

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,
A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :

Hélas! c'est une épreuve dure!
Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

II.

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi
Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi;
Mais allez, allez à vos frères;
Misérables, montrez sans honte vos misères. »

III.

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons;
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.
Devant ces débris et ces rames,
Oh! que la charité, frères, touche vos âmes!

IV.

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras;
Aidons-nous les uns et les autres :
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V.

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,
Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,
Descendez tous vers nos cabanes,
Venez, grands et petits, paysans, paysannes!

VI.

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots :
Vous labourez la terre, ils labourent les flots;
Nous rebâtirions vos chaumières,
Notre barque n'est plus, entendez nos prières!

VII.

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs;
Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs :

Au chant harmonieux et triste
Quel est le cœur breton et croyant qui résiste? »

— « Ah! reprit le fermier déjà plein de pitié,
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture,
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus;
Qu'il tombe! Façonnez dans le tronc et les branches,
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.
Bien rare est notre argent; mais de l'autre saison
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison;
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,
Nous prîrons le matin et nous prîrons le soir.
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste
Il n'est cœur de Breton, de croyant qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,
Aux longs remercîmens ajoutaient leurs adieux,
Les prenant par la main, le maître de la ferme,
Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,
Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,
D'échanger entre amis quelques joyeux propos;
Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes
Se taisent; midi sonne, et sur les nappes d'herbes
On dresse le repas, espoir des travailleurs;
De si rudes efforts par ces grandes chaleurs
Épuisent l'homme : il faut réparer la nature :
Double besogne a droit à double nourriture.
Oh! sentez-vous fumer et la soupe et le lard?
Quel cidre frais et clair! Prenez-en votre part.
Près de moi les enfans! Ici les bonnes mères!
Pour l'heure, mes amis, trève aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel
Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.
O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne!...

Encor! — Six mois venus, de rechef attablés,
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés

Dans un ample repas gaîment vidaient leurs verres.
Cette fois la maison qui recevait les frères
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :
Le recteur, invité comme un père, arriva
Présider au festin; puis, quand tout s'acheva,
Il marcha vers le port en long surplis de neige :
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortége;
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,
Et chacun, à la voir passer si radieuse,
Disait avec amour : Oh! la religieuse!
La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier;
Le mousse fièrement portait le bénitier;
L'encensoir au novice; enfin, selon le rite,
On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,
Et cent voix appelaient la divine bonté
Sur la barque de chêne, œuvre de charité.
Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,
Criant aux campagnards qui leur disaient : courage!
« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,
Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »
Et les rames en main, oubliant leur souffrance,
Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Cantique doux et fort, qui les menez sur l'onde,
Accompagnez partout les voyageurs du monde!
Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger!
Qu'ils regardent le but plutôt que le danger!
Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime
Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1853.

De toute manière, il faut donc que l'attention publique, en certains momens, se concentre sur un point et s'absorbe dans une inquiétude, dans l'attente de quelqu'un de ces événemens qui dominent tous les autres et résument une situation. Quand ce n'est point à l'intérieur, c'est à l'extérieur; quand ce n'est point une de ces secousses révolutionnaires qui mettent en doute l'ordre général des sociétés, c'est un de ces incidens qui viennent mettre à l'épreuve la fragilité de la paix et de l'équilibre occidental. Un courrier qui arrive avec un message imprévu va faire osciller la Bourse, ce thermomètre des émotions, des espérances, des perplexités, et souvent des crédulités de l'opinion. Quelle est la préoccupation unique sous l'empire de laquelle tout le monde a vécu depuis quelques jours en Europe? On le sait déjà, c'est la préoccupation de l'affaire d'Orient et du caractère nouveau qu'elle a semblé prendre tout à coup par la mission du prince Menschikoff à Constantinople. Ce point noir qu'on pouvait voir, dans ces derniers temps, monter à l'horizon, s'est soudainement transformé en un nuage presque menaçant. Les nouvelles étaient attendues chaque matin avec anxiété. Quel était le secret de cette mission extraordinaire du représentant du tzar? Sous une forme ou sous l'autre, le prince Menschikoff ne portait-il point la parole suprême de déchéance pour l'empire ottoman? L'anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs n'allait-il pas voir finir, à cinq siècles de distance, la domination de cette race toujours campée en Europe, selon l'expression de M. de Bonald? Quelle serait l'attitude des autres puissances? La flotte russe, en cinglant de Sébastopol, n'allait-elle point se rencontrer avec la flotte anglaise mandée de Malte, et avec les vaisseaux français partis de Toulon? On va loin dans cette voie. Qu'il y ait eu dans tous ces récits, dans toutes ces hypothèses, des exagérations singulières, on n'en saurait douter, on ne peut même s'en

étonner, d'abord parce qu'il est dans la nature de cette affaire, par les complications et le mystère qui l'environnent, d'éveiller les suppositions, les conjectures, les commentaires de toute sorte, ensuite parce qu'il n'est rien de tel que de ne point savoir le vrai des choses pour tout imaginer; mais la part de l'exagération convenablement faite, il n'en subsiste pas moins un fond très réel, il n'en reste pas moins un intérêt de premier ordre qui survit aux émotions passagères. Tout ce qui peut ramener la mission du prince Menschikoff à des proportions plus simples, tous les arrangemens dictés par le désir et le besoin de la paix, ne sauraient empêcher qu'il ne s'agite là cette question redoutable du démembrement plus ou moins lointain d'un empire, et d'un déplacement profond dans l'influence et la situation réciproques des puissances occidentales. Depuis plus d'un demi-siècle que cette question est née pour l'Europe, et qu'elle se représente périodiquement, on peut dire que chaque fois elle prend un aspect plus décisif et plus menaçant. Chose bien simple : plus on va, plus les faits se précipitent, plus la dissolution de l'empire ottoman se manifeste comme une inexorable fatalité, et plus aussi les convoitises se pressent et les ambitions se dessinent. Il est des momens où cette question semble s'assoupir; il en est d'autres où il suffit d'un souffle pour la réveiller et la montrer dans ce qu'elle a de saisissant et de formidable.

Autant qu'on en puisse juger, quelle était en réalité la véritable nature des complications récentes, et comment sont-elles nées? Le point de départ, ou plutôt le prétexte, semble avoir été ce qu'on a nommé la question des lieux saints. Les réclamations de la France étaient certes on ne peut plus simples; elles se fondaient sur des stipulations formelles, sur des traités qui datent de plus d'un siècle, pour revendiquer un droit sur quelques sanctuaires de la Terre-Sainte. Les réclamations n'allaient pas même à la limite du droit, et on peut ajouter que les concessions du gouvernement turc sont loin d'avoir atteint la limite des réclamations. Dans tous les cas, ce n'est point sérieusement que la France eût pu être soupçonnée de préméditations usurpatrices; mais c'était assez pour qu'à côté de l'influence latine faisant un effort pour renaître, l'influence grecque, bien autrement active, bien autrement prépondérante, cherchât à se faire sentir parmi les populations chrétiennes de l'Orient. De là, pour la Turquie, une série d'inextricables embarras. Dans ces derniers temps, ç'a été un autre incident à l'occasion du Montenegro, que le gouvernement turc avait fait maladroitement envahir par son armée. L'Autriche a choisi ce moment pour faire parvenir à Constantinople un ensemble de réclamations par lesquelles elle demandait l'évacuation du Montenegro par les troupes turques, l'internement de tous les réfugiés et des renégats, des indemnités pour des sujets autrichiens lésés dans leurs intérêts, la possession de deux ports dans l'Adriatique, la répression de sévices exercés contre des chrétiens de la Bosnie. Il pouvait y avoir de la justice dans plus d'un grief de l'Autriche; mais la mission du comte de Leiningen ne laissait point que d'être étrange. Ce n'était point une négociation, c'était une sommation sans réplique, un ultimatum hautain. Le divan n'a pu que plier la tête devant la menace, et comme rien ne vient à point à ceux qui tombent, les troupes turques ont réussi encore à se faire mettre en déroute dans leur

retraite du Montenegro. Le succès du comte de Leiningen est venu frayer la route à l'envoyé russe. Tout était plus menaçant encore ici, et la qualité du personnage, ministre de la marine du tzar, allié à la famille impériale, et le mystère qui enveloppait sa mission, et l'appareil dans lequel il mettait le pied sur le sol turc. Le prince Menschikoff est arrivé à Constantinople venant de passer en revue un corps d'armée et la flotte russe, accompagné d'un amiral et d'un général, pourvu d'immenses moyens d'action; une somme considérable, dit-on, est mise à sa disposition en dehors des frais de son ambassade. On n'a point manqué de soulever sur son passage l'enthousiasme des Grecs de Constantinople, de telle sorte qu'on pouvait très certainement se demander quel était le véritable souverain, le sultan ou le représentant du tzar? Ce qu'il y a à observer en outre, c'est que, par hasard ou autrement, cette mission se trouvait coïncider avec l'absence des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Le premier acte du prince Menschikoff a été de provoquer la retraite du ministre des affaires étrangères de la Porte. Quant au but réel de sa mission, on n'en sait rien même encore. On a pu présumer tout d'abord seulement qu'il s'agissait de la revendication du protectorat de tous les chrétiens de l'Orient. Or, comme les chrétiens forment une population de onze millions d'âmes en Europe contre moins de trois millions de Turcs ou plutôt de musulmans, il est facile de voir que la véritable puissance dans l'empire allait changer de mains. De là cette subite terreur qui est née à Constantinople et l'émotion qui a gagné l'Europe avant même que l'ultimatum du prince Menschikoff ne fût connu. Quelles sont les conditions que l'envoyé de la Russie est chargé de faire prévaloir? On ne saurait le dire; toujours est-il qu'elles ne semblent point aussi extrêmes qu'on l'a pu craindre. Il ne s'agirait plus, assure-t-on, que de la question des lieux saints, et on parle même d'une conférence qui pourrait s'ouvrir à Constantinople. Il resterait alors à se demander comment s'explique la nature extraordinaire de la mission qui a pu à ce point émouvoir l'opinion européenne.

Ce qu'il y a de plus grave en effet, ce n'est point le nombre ou la portée des réclamations du prince Menschikoff, que nous ne connaissons pas, et qui peuvent être en réalité très modérées : c'est le caractère même de cette mission. Indépendamment de tout effet matériel immédiat, la Russie semble avoir voulu surtout produire un effet moral. Elle a voulu en même temps attester sa présence à Constantinople aux yeux des populations orientales et éprouver l'opinion de l'Europe. C'est un de ces coups hardis tentés au milieu de la paix, et sans l'enfreindre en apparence, pour savoir la mesure de ce qu'on peut faire. Qu'importe que la Russie n'aille point en ce moment au bout de sa pensée? Elle a atteint le seul résultat auquel elle aspirait sans doute : elle a frappé l'imagination publique, elle a tenu pendant quelques jours le monde en face de cette idée de sa présence à Constantinople. Ce qu'il y a de plus sérieux encore, c'est qu'après la mission du prince Menschikoff bien plus qu'après la mission du comte de Leiningen, l'empire ottoman n'est plus qu'un nom, son indépendance n'est plus même une fiction respectée dans un intérêt conservateur, et le malheur est que l'empire turc porte la juste peine de ses vices et de sa corruption. Impuissant à vivre, impuissant à se rajeunir, il se heurte de toutes parts à des impossibilités. Après

un demi-siècle d'efforts de l'Europe pour soutenir ce vieil édifice, la Turquie en est encore à se débattre au milieu de la misère, des violences, des révoltes permanentes, de la barbarie, sans même accepter ce qui pourrait rattacher ses intérêts aux intérêts de l'Europe. Puisqu'il en est ainsi, dira-t-on, n'est-il point préférable qu'une puissance plus régulière succède à cette domination inintelligente? N'est-il point naturel que la Russie, qui vit déjà en communauté de religion avec les populations grecques de l'Orient, tende à les absorber politiquement et à reprendre possession de Sainte-Sophie? Il est sans doute de l'intérêt de la Russie de le dire : c'est sa politique et son ambition de prédominer en Orient. Aller à Constantinople est une sorte de vocation pour elle, comme on dit dans un certain langage mystique, et c'est une vocation très compréhensible. Il y en aurait bien d'autres de ce genre dans le monde; mais la question est de savoir si l'Europe peut voir tranquillement les progrès de cette formidable puissance, dont la disproportion est déjà si notoire avec celle des autres états, dont la protection est un péril pour ceux-là mêmes qui ont à l'invoquer. C'est à l'Autriche, qui semble seconder la Russie, de réfléchir sur cette situation et de se demander si, après s'être montré comme le pape grec à Constantinople, le tzar ne peut pas agir quelque jour en empereur slave vis-à-vis des Slaves autrichiens.

D'ailleurs ne se fait-on pas quelque illusion lorsqu'on représente l'empereur de Russie comme exerçant une influence religieuse souveraine sur tout le monde chrétien de l'Orient? Le tzar est-il aussi unanimement qu'on le dit salué pape par toutes ces populations? Il y a au contraire parmi elles une tendance, manifestée par plus d'un fait, à se soustraire à un sceptre religieux unique. La vérité est que ces populations ont besoin de protection vis-à-vis de la Turquie, et qu'elles se rattachent à qui les défend. Elles se rattacheraient à la France et à l'Angleterre, si celles-ci les protégeaient, ce qui ne veut point dire que la France ait aucune conquête à méditer de ce côté; cela veut dire qu'une question de ce genre, quand elle se pose, n'est la propriété d'aucune puissance en particulier : sa solution appartient à l'Europe tout entière agissant en commun. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces complications, c'est l'attitude de l'Angleterre. Si l'Angleterre prend déjà son parti des desseins de la Russie, nous sommes un peu loin du temps où le glorieux Pitt disait qu'il ne fallait pas faire à un homme l'honneur d'entrer en discussion avec lui dès qu'il mettait en doute l'indépendance de Constantinople. Si elle sait ce qu'elle fait, comme cela n'est point douteux, si elle a d'avance marqué ce qu'elle considère comme une satisfaction suffisante à ses intérêts, c'est une raison de plus pour la France de ne point régler absolument sa politique sur la politique anglaise. Et cependant il est très vrai que l'union des deux pays est la plus forte garantie de la paix de l'Europe aujourd'hui. Il y aurait un intérêt de premier ordre, en face de ces questions redoutables qui surgissent, dans cette unité de vues et de politique dont parlait récemment l'empereur en répondant à une députation de la Cité de Londres chargée de lui remettre une adresse très pacifique signée par quatre mille négocians anglais : manifestation singulière de la part du commerce britannique, surtout dans un moment comme celui-ci, au lendemain même de l'émotion causée par l'affaire d'Orient!

Voilà donc une des difficultés qui ont un moment plané sur l'Europe en ces quelques jours que nous venons de traverser. Cette complication est entrée aujourd'hui, nous le disions, dans une voie nouvelle, voie de pacification et de conférences où la France a très certainement une politique à maintenir et à sauvegarder. Son influence extérieure y est attachée, et par là c'est sa situation dans le monde qui est en jeu. Quant à l'intérieur, là aussi il est évidemment des questions qui, par les intérêts auxquels elles touchent, par le retentissement qu'elles ont dans les esprits et dans les consciences, s'élèvent naturellement au-dessus de toutes les autres. On sait les incidens récemment survenus dans ce qu'on pourrait appeler notre état religieux. Condamnation prononcée par Mgr l'archevêque de Paris contre un journal, recours devant le saint-siége, débats irritans au sein de l'épiscopat lui-même, conflits d'opinions et de tendances, tout cela est aujourd'hui soumis à l'autorité du souverain pontife, qui vient de nommer une commission composée de plusieurs prélats, parmi lesquels se trouve le cardinal Antonelli, pour émettre un jugement sur le journal *l'Univers*. Si ces démêlés ont une importance réelle au fond, c'est surtout par la situation qu'ils caractérisent, par les tendances qu'ils révèlent, par tout un mouvement dont ils sont l'expression, mouvement bien plus profond que des polémiques sans durée, et qui touche parfois aux conditions les plus vitales, les plus essentielles de la société. Il s'est produit dans ces derniers temps assez de symptômes de ce travail singulier et ardent; mais la question religieuse vient de prendre une face nouvelle dans un débat qui s'est ouvert récemment. Il ne s'agirait de rien moins que d'un changement radical dans une des dispositions fondamentales de notre droit civil concernant le mariage. C'est M. Sauzet qui livre cette pensée à la discussion dans une brochure publiée sous le titre de *Réflexions sur le mariage civil et le mariage religieux en France et en Italie*. L'honorable ancien président de la chambre des députés fait aujourd'hui avec une brochure le bruit qu'il n'a point fait le 24 février; il profite des loisirs qu'il a contribué à se créer, comme bien d'autres, dans ce terrible vide fait devant une poignée de révolutionnaires, pour rechercher en Italie les réformes dont nos lois sont susceptibles. On sait quelle est aujourd'hui la législation française : elle institue le mariage civil en dehors de toute consécration religieuse; elle ne prescrit rien même à l'égard de celle-ci, elle en est simplement indépendante. Elle repose sur deux principes, la séparation des pouvoirs et la liberté de conscience. D'une part, la société règle par son autorité propre un des actes les plus importans de la vie civile; de l'autre, elle laisse à chacun le soin de faire consacrer religieusement son union. Faut-il maintenant changer cette législation en subordonnant le mariage civil au mariage religieux et en rendant celui-ci obligatoire? La société le doit-elle, et cela est-il utile à la religion elle-même? En outre, une longue pratique de la législation actuelle fait-elle éclater manifestement la nécessité de cette réforme? Ce sont là malheureusement des points trop peu approfondis dans la brochure de M. Sauzet. Quand la loi civile règle un acte comme le mariage, quel est son devoir à l'égard de la loi religieuse? Elle lui doit de ne point être une infraction essentielle au principe religieux du mariage. Or ce principe, c'est incontestablement l'indissolubilité, et cette indissolubilité est inscrite dans la loi française. L'indis-

solubilité est comme le trait d'union des deux mariages, aujourd'hui indépendans l'un de l'autre; c'est leur caractère commun. D'ailleurs la jurisprudence, les mœurs, ne viennent-elles pas perpétuellement à l'appui de cette puissance mystérieuse que le principe religieux exerce sur la loi civile sans l'asservir? Aucun article du code n'interdit le mariage des prêtres, et cependant la jurisprudence ne le sanctionne pas. Qu'on observe les mœurs d'un autre côté : existe-t-il beaucoup de mariages purement civils? Les indifférens eux-mêmes ne viennent-ils pas réclamer la sanction de l'église? Nous savons bien que M. Sauzet tire justement de là un argument : il montre la loi muette, dépourvue de toute pensée d'une sanction divine, et les mœurs au contraire invinciblement soumises à cette prescription universelle du mariage religieux, d'où il conclut que la loi n'est point l'expression des mœurs. Mais en réalité ceci n'est que spécieux; quand on juge de plus haut la loi, la jurisprudence, les mœurs, tout cela se complète et se confond pour donner la mesure de ce qu'est une institution dans une société bien organisée, et nous avons le droit de dire que dans la société française le mariage, tel qu'il existe, tel qu'il ressort des mœurs, de la loi, de la jurisprudence, n'est nullement en contradiction avec le principe religieux.

La loi civile est indépendante, avons-nous dit, de la loi religieuse, voilà tout, et elle ne peut être autre chose dans une société où la liberté des cultes existe. Quand on dit qu'elle est athée, pense-t-on qu'on l'aurait beaucoup améliorée lorsque, par l'obligation du mariage religieux, elle se trouverait faire tour à tour profession de catholicisme, de protestantisme, de judaïsme? N'est-ce point alors qu'elle pourrait être justement suspecte par cette promiscuité de tous les cultes? Mais ceci n'est encore qu'un inconvénient. M. Sauzet et M. de Vatimesnil, qui s'est fait l'appui de cette proposition, sont assurément d'habiles jurisconsultes; ont-ils réfléchi cependant aux innombrables difficultés qui pouvaient naître de cette confusion nouvelle du droit civil et du droit religieux? Quand ces difficultés se présenteront, qui aura qualité pour les résoudre? Sera-ce l'autorité religieuse? Mais alors c'est une révolution complète dans le principe même du droit moderne; la vie civile passe tout entière dans le domaine religieux. Sera-ce une autorité laïque, un tribunal? Mais de quel droit le magistrat se fera-t-il juge des motifs que le prêtre puise dans sa conscience, ou dans le droit ecclésiastique, pour refuser, par exemple, la consécration religieuse à un mariage? Et s'il le fait, nous aurons alors des mariages bénis par autorité de justice; nous reviendrons au dernier siècle, où le parlement décrétait de prise de corps le curé de Saint-Étienne-du-Mont pour refus de sacrement à un janséniste. M. Sauzet pense-t-il que cette législation des Deux-Siciles, qu'il propose pour modèle à la France, soit elle-même sans inconvéniens, qu'elle ne contienne le germe d'aucune de ces complications dont nous parlons? La loi napolitaine, en effet, ne reconnaît la validité de l'acte civil que s'il est suivi du mariage religieux; d'un autre côté, le mariage religieux n'a d'effets civils que s'il a été précédé des actes légaux devant l'autorité civile; cela semble assez simple. Qu'en est-il résulté cependant? C'est que dans bien des cas, soit par l'influence prépondérante de l'église, soit par tout autre motif, les formalités civiles ont été négligées, la bénédiction du prêtre a seule consacré les alliances, et il s'est trouvé une

infinité de mariages religieux qui n'avaient point d'effets civils. Si le sort de la femme mariée civilement, et que son mari refuse de conduire à l'église, est digne de pitié, comme le dit M. Sauzet dans des pages un peu élégiaques pour une semblable matière, n'est-il point aussi étrange que des enfans, par exemple, puissent être privés des bénéfices civils du mariage pourtant légitime et indissoluble de leurs parens? Ce que nous disons ici, au surplus, n'est nullement pour critiquer une législation qui peut, sans nul doute, avoir sa valeur à Naples, et qui est, dans tous les cas, un honorable essai de conciliation; c'est seulement pour montrer quelles difficultés peuvent découler de ces confusions de juridictions. Le souverain mérite de la législation française, c'est d'avoir tranché les difficultés en proclamant, non pas, comme on le dit, l'hostilité du pouvoir civil et du pouvoir religieux, mais leur indépendance. Qu'en est-il résulté? L'état de paix qui règne depuis un demi-siècle. Il n'est point de pays peut-être où, tout considéré, une législation fonctionne plus aisément, et où il se soit établi plus de régularité dans la manière dont s'accomplissent les mariages. Est-ce donc le moment de réveiller ces questions redoutables qui remettent aux prises les deux droits en confondant de nouveau leurs domaines, aujourd'hui distincts? Là où le mariage religieux existe seul, rien n'est plus prudent et plus sage que de le respecter, ou du moins de n'agir qu'avec des ménagemens infinis et par voie de bonne intelligence avec l'autorité religieuse. Il y a la même prudence et la même sagesse à ne point soulever ces questions là où elles n'existent plus. Quant à l'église, nous doutons qu'elle trouvât un grand avantage dans cette transformation de notre droit civil. Elle y perdrait certainement de sa liberté et de son indépendance, et peut-être risquerait-elle de voir disparaître dans des réactions nouvelles les fruits des retours qui s'opèrent de notre temps dans les âmes vers les idées religieuses et morales. M. Sauzet et M. de Vatimesnil n'ont peut-être pas été assez heureux dans l'appui qu'ils ont prêté à leurs causes respectives dans l'ordre politique pour que l'église se fie absolument à leur direction.

C'est un des caractères du moment où nous vivons. De telles questions peuvent se produire dans les livres, dans les brochures, dans la presse; elles sont parfois dans l'air sans qu'on sache d'où elles viennent; elles ne s'agitent point dans les corps délibérans, dont le rôle est strictement tracé et se maintient dans les limites des travaux qui leur sont soumis. Le corps législatif est depuis bientôt deux mois à l'œuvre. On ne peut dire cependant que la session ait été jusqu'ici très laborieuse; les discussions sont en petit nombre, les projets abondent peu, et comme l'initiative individuelle ne vient plus remplir et animer les intervalles, il s'ensuit un certain calme habituel qui n'est guère propre à attirer l'attention publique. Hier encore, le corps législatif était absorbé par la fête qu'il donnait à l'empereur et à l'impératrice, suivant l'exemple du sénat. Aujourd'hui voici la plus grave affaire de la session, le budget de 1854. Le projet de budget a été en effet présenté au corps législatif ces derniers jours, et son principal intérêt réside dans un fait saillant annoncé depuis quelque temps déjà, — l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Les recettes sont évaluées à 1,320,639,372 francs, et les dépenses s'élèvent à 1,319,250,942 francs. Il y aurait donc un excédant de 1,388,630, si rien

ne vient déranger les combinaisons financières du gouvernement. Malheureusement il y a toujours l'imprévu, — imprévu en moins dans les recettes et en plus dans les dépenses. Le rapport du conseil d'état fait lui-même mention d'une mesure qui pourrait modifier cet équilibre, si laborieusement obtenu, si elle se réalisait en 1854 : c'est l'établissement des lignes de navigation transatlantique. Dans son ensemble, au reste, le budget de 1854 se rapproche de celui de 1853; seulement les recettes y sont portées avec une augmentation de 69 millions que le gouvernement attend du mouvement naturel de la richesse publique. Quant aux dépenses, la principale économie provient de la réduction de l'armée, qui est de 50,000 hommes; il en résulte une diminution de près de 20 millions dans le budget de la guerre. D'un autre côté, le budget du ministère des travaux publics s'élève de 19 millions, appliqués à l'établissement de lignes de fer, à des garanties d'intérêt ou à des subventions en faveur des compagnies. Le corps législatif est maintenant saisi de ce projet. C'est la fortune de la France qu'il a sous les yeux résumée en quelques chiffres. On a parlé de quelques réductions nouvelles de dépenses qu'il pourrait proposer. Quelque restreintes que soient ses prérogatives par la manière dont le budget est voté et par les formalités sévères dont ses discussions et ses propositions sont entourées, c'est cependant son droit et sa mission naturelle de porter une attentive investigation sur tous les élémens de notre situation financière. Si le gouvernement a l'administration publique dans toute sa plénitude et dans toutes ses branches, le corps législatif a le contrôle de nos finances, et même, après la longue élaboration du conseil d'état, il lui reste son œuvre à accomplir, œuvre ingrate peut-être, mais sérieuse encore.

Du reste, pourquoi se le dissimuler? Ce n'est point au corps législatif qu'on peut aller chercher aujourd'hui l'animation et la vie. Nous la montrions tout à l'heure dans une discussion élevée en dehors de toute assemblée politique et touchant aux plus intimes conditions de la société moderne. C'est dans des discussions semblables, c'est dans tous les incidens de la vie intellectuelle que se réflète le mieux sans doute le mouvement contemporain.

Il est dans la destinée de cette vie de l'intelligence de chercher toujours à renaître de tous les côtés, de garder son attrait à travers tous les mécomptes. Quand on la croit épuisée, elle se rajeunit, elle se multiplie, elle s'alimente à toutes les sources et prend toutes les formes, — poésie, critique, histoire des choses littéraires, œuvres de théâtre. Que devient la poésie particulièrement? Rien ne serait plus curieux que de suivre la poésie depuis vingt ans, de voir comment finit un règne poétique plein de promesses et d'éclat, comment tous ces domaines fécondés par des génies ou des esprits éminens se morcèlent, comment à l'inspiration débordante et assurée succèdent les tâtonnemens et l'incertitude : période singulière, toute remplie d'imitations, de tentatives artificielles, de recherches ardentes, pour retrouver la nouveauté. Bien des influences se sont fait jour depuis vingt ans dans la poésie et ont eu leur moment de règne. Au milieu de ce travail, n'aperçoit-on pas comme une tendance qui se dessine et suit son cours, une sorte de retour vers l'antiquité, — retour qui a produit plus d'un essai, et qui a eu son influence même au théâtre? C'est à cette tendance qu'appartient un livre qui a paru sous ce titre : *Poèmes antiques*. Chose à remarquer, voici un petit volume qui est

arrivé lentement, mystérieusement à une sorte de succès, non pas à un de ces succès qui font lire un livre par la foule, mais à ce succès, plus cher aux esprits distingués, qui reste dans un cercle choisi. Comment un ouvrage inconnu prend-il droit de cité dans le monde littéraire? Qui pourrait le dire? Qui sait tous les mystères de cette variable fortune qui préside à la vie intellectuelle? Toujours est-il que les *Poèmes antiques* ont trouvé subitement cet accueil sympathique réservé à ce qui porte un certain signe de distinction. Les vers de M. Leconte de Lisle le méritent en effet. Il y a ce goût et cet amour de l'antiquité qui donnent toujours un charme si rare à la poésie. On sent, dans ces poèmes d'*Hélène*, de *Niobé*, comme un souffle d'André Chénier mêlé au souffle plus moderne de M. de Laprade. Les *Poèmes antiques*, s'il faut le dire, contiennent deux choses assez distinctes : il y a les vers, qui ont de l'élévation, une certaine grâce puissante, et il y a un véritable manifeste poétique. Le manifeste, à notre sens, gâte les vers, en poussant à l'excès le culte de l'antiquité, et en en faisant une théorie absolue et exclusive. Aux yeux de l'auteur, le monde intellectuel est en pleine décadence depuis que la pensée antique s'est éclipsée. L'inspiration chrétienne est barbare. Dante, Shakspeare, Milton, sont barbares dans leur langue comme dans leurs conceptions. C'est beaucoup de penser ces choses, c'est encore plus de le dire, et il serait certes très périlleux pour l'auteur de s'y attacher. C'est alors qu'il aboutirait véritablement à un archaïsme inutile et infécond. Il est des sentimens, des instincts de l'âme humaine, que l'antiquité a exprimés d'une manière enchanteresse, et que la poésie peut exprimer encore. Dans l'expression de ces sentimens et de ces instincts, le génie antique peut servir de modèle; mais il y a aussi toute cette vie morale intime, mystérieuse, pleine de puissance, que l'antiquité n'a point connue, qui est le propre de la civilisation chrétienne, et qui est une des plus profondes sources où puisse s'alimenter la poésie. Que serait autrement la poésie, si elle s'enveloppait à ce point dans sa robe de lin, si elle se retranchait en quelque sorte de son temps? Le moindre inconvénient d'une tentative de ce genre serait de rester isolée, sans écho, au milieu du mouvement universel, éclatant, varié, de la vie moderne.

La littérature, après tout, n'est point l'expression du passé; elle est l'expression du présent, et elle y peut trouver, à coup sûr, de faciles élémens de succès. Voyez encore aujourd'hui : tandis que M. Émile Augier livre à la scène une comédie pleine de finesse, M. Jules Janin publie toute une *Histoire de la Littérature dramatique*. Un des mérites de M. Janin, c'est d'être resté invariablement un homme de lettres, d'avoir toujours adoré ces choses adorables de l'esprit, de l'éloquence et de l'imagination. Nature rare, bien faite pour notre siècle, où il ne faut pas s'amuser à penser longtemps et où le plus prodigue de verve et de style élégant est le plus renommé, M. Janin a vécu ainsi vingt-cinq ans, ne sachant trop où il allait peut-être, mais allant droit devant lui, voyageant à travers tous les pays de l'imagination et racontant chaque lundi les victoires et les défaites du théâtre, sans oublier ce qui n'était point du théâtre. Voilà pourquoi, en fin de compte, ces pages qu'il recueille aujourd'hui sont de véritables mémoires littéraires. C'est comme le miroir où se réfléchit toute une époque avec ses succès d'une semaine, ses enthousiasmes d'un soir, ses caprices, ses impressions, ses entraînemens et

ses étrangetés même parfois. Si l'époque n'est pas toujours belle, elle est du moins pleine de vie et de mouvement. Seulement, pourquoi M. Janin donne-t-il à son livre le titre d'*Histoire de la Littérature dramatique?* C'est bien plutôt l'histoire de son esprit, vif s'il en fut, brillant, amoureux de l'imprévu, éloquent à ses heures, éloquent parfois à propos de rien et souvent aussi par un juste sentiment des choses. M. Jules Janin a eu d'heureux momens dans sa vie, et, par une coïncidence singulière, c'est surtout au lendemain des révolutions. Ses feuilletons sont alors des polémiques. Après 1830, il poursuit de sa verve tous ces excès de la littérature, toutes ces profanations qui surgissent, cet esprit de vertige qui saccage les églises, brûle les bibliothèques parce qu'elles appartiennent à un archevêque, et traîne les prêtres sur la scène en leur imprimant le sceau du crime et du vice. Après 1848, cette verve, il la retrouve encore toute jeune, toute prête pour défendre l'art, l'esprit, l'éloquence, qui subissent l'injure du socialisme, et pour accompagner aussi d'un mot de respect les royautés fugitives, les malheurs innocens, tout cela à propos de théâtre, à propos de l'œuvre de la veille ou du lendemain. Prenez garde cependant, c'est une nature pleine de caprices et de contrastes. Lisez ces pages où il poursuit la littérature de 1830; un instant après, vous le retrouverez défendant cette littérature. Remarquez cet esprit si naturellement clair et facile; voici que tout à coup il va s'éprendre de quelque œuvre de philosophie progressive et amphigourique, au point de lui dresser des apothéoses dans le même langage dont il parlerait d'un vaudeville nouveau. Pourquoi M. Janin n'est-il pas toujours dans cette voie droite et sûre où il pourrait exercer une si vive influence? Comme il serait facilement le roi des beaux-esprits de ce temps, s'il citait seulement un peu moins Sénèque, saint Augustin ou Bossuet à propos d'un vaudeville, s'il ne prodiguait pas l'enthousiasme là où il n'y a lieu qu'à une juste et raisonnable estime, et s'il ne tenait pas absolument à avoir l'air de comprendre les philosophies humanitaires, ne fût-ce que par accident! Ce livre de M. Janin, où se reproduit toute une époque, ne laisse point que d'éveiller parfois quelque tristesse. Que de choses s'y retrouvent, ambitieuses ou frivoles, qui n'ont plus rien de vivant! Bien des ouvrages n'ont plus même une place dans la mémoire publique. De ces poètes et de ces auteurs, beaucoup ont disparu de la scène et même du monde. L'époque elle-même s'est évanouie, les gouvernemens s'en sont allés, les régimes se sont succédé; mais au bout de toutes les déceptions, après les constitutions et les gouvernemens, ce qui survit toujours, c'est cette chose à laquelle croit M. Janin, l'esprit, l'imagination, l'intelligence.

Le propre d'une histoire dramatique de ce genre, reflet quotidien de toutes les impressions et tous les faits littéraires, c'est de recommencer sans cesse. On s'est arrêté à un point, et voici un nouveau chapitre à écrire. La toile n'est point tombée sur la comédie de la veille, qu'elle se relève sur la comédie du lendemain. C'est une coïncidence remarquable qui a rassemblé sous nos yeux, dans un court espace, plusieurs œuvres dramatiques bien différentes sans doute, mais où se fait sentir du moins une réelle inspiration littéraire. C'est d'abord *Lady Tartufe,* œuvre d'un esprit élégant qui a fait une gageure avec l'impossible, qui ne l'a point gagnée très certainement au point de vue de l'art, mais qui la gagne chaque soir encore devant le public. Puis est venu

l'Honneur et l'Argent, sérieuse tentative que la dignité de l'inspiration relève et anime encore plus qu'une grande force comique. Aujourd'hui c'est la comédie de M. Émile Augier, *Philiberte*, et voici que déjà on voit poindre une œuvre nouvelle de M. Alfred de Musset, — œuvre nouvelle en tout point certainement, — qui s'inspire de la vie d'Auguste, et dont une partie lyrique a été mise en musique par M. Gounod. Quant à la comédie de M. Augier, c'est sur la scène du Gymnase qu'elle s'est produite au milieu du plus vif succès. Quel est le sujet de *Philiberte*? C'est une jeune fille qui se croit laide, que tout le monde croit laide, destinée à vivre sans amour comme sans bonheur, et qui se replie en elle-même dans le sentiment de cette situation inférieure que créent les disgrâces physiques. La réalité est qu'elle est charmante sans s'en douter. Riche d'ailleurs, comment croirait-elle à un attachement qui ne s'adresserait qu'à elle-même? Aussi elle accable celui qui l'aime réellement de ce soupçon d'une poursuite intéressée; elle l'humilie, pour s'en repentir ensuite quand elle découvre la pureté de cet amour. Mais est-il temps encore de guérir cette plaie de la fierté blessée dans un jeune cœur? Cela doit être sans doute dans une honnête comédie. Joignez à cette donnée principale quelques personnages épisodiques, un vieux duc qui traîne dans la vieillesse les légèretés du jeune âge, et qui veut faire une fin en épousant Philiberte, — un chevalier qui essaie d'en faire sa maîtresse pour voir si l'amour embellira ce visage, et qui finit aussi par s'enflammer pour la jeune fille; supposez l'un et l'autre facilement évincés par le jeune homme dont la pensée vit toujours dans le cœur de Philiberte : — telle est la comédie de M. Émile Augier. Nous nous demandons pourquoi l'auteur a placé la scène au XVIIIe siècle, sous le règne de Louis XVI. L'inconvénient, c'est que *Philiberte* n'est ni une comédie de mœurs ni une comédie anecdotique; mais c'est une étude délicate et charmante d'une des nuances de la vie sociale et même de la vie humaine. L'action n'est rien dans la comédie de M. Augier, les détails sont tout. L'intérêt est dans la poésie, dans l'observation, dans la délicatesse de l'analyse, dans la grâce vive et rapide du dialogue. Avec moins de force et de gravité, M. Émile Augier a évidemment, bien plus que M. Ponsard, l'instinct de la comédie. Comme ils étaient nés ensemble à la vie littéraire, la fortune les a réunis de nouveau à peu de jours d'intervalle pour obtenir le double succès de *l'Honneur et l'Argent* et de *Philiberte*. Au théâtre, comme dans plus d'un autre genre littéraire, c'est une chose à remarquer : les publications se multiplient depuis quelque temps. Est-ce une ébullition passagère? est-ce le signe d'un mouvement nouveau? Il ne faudrait pas même demander ces splendeurs qu'on semblait annoncer récemment. Les Virgiles ne naissent pas tous les jours pour chanter les ordres nouveaux, parce que d'abord les ordres nouveaux ne se reproduisent pas aussi fréquemment qu'on pourrait le croire. Il faut demander seulement à l'esprit de faire un effort pour se guérir des blessures dont il souffre depuis longtemps. Il y a dans l'intelligence recueillie en elle-même, s'assujettissant à une règle, se retrempant dans une inspiration saine, une force qu'on ne soupçonne pas, et qui est le moyen le plus puissant dont notre pays puisse se servir pour rester à la tête de toutes ces nations qu'il a si souvent dirigées, éblouies, fascinées et par malheur aussi souvent égarées.

De toutes les nations dont l'histoire se mêle à celle de la France, la Belgique est celle qui nous touche le plus près sans doute non-seulement par les frontières, mais par les intérêts. On n'a point certainement oublié toutes les questions délicates et un moment épineuses soulevées l'an dernier au sujet des relations commerciales des deux pays. Ces questions n'existent plus heureusement; mais il restait, comme on sait, des négociations nouvelles à poursuivre pour le règlement définitif des difficultés que l'expiration du traité de 1845 laissait en suspens. Ces négociations, d'abord interrompues par suite du remplacement du ministre de France à Bruxelles, sont sur le point d'être reprises; elles paraissent même devoir aboutir assez tôt à un résultat pour que le nouveau traité puisse recevoir l'assentiment des chambres belges dans la présente session, qui se termine au mois de juin. C'est, comme on voit, un délai assez court laissé aux négociations que M. His de Butenval dirige au nom de la France. Du reste, la vie politique de la Belgique se poursuit aujourd'hui sans aucune de ces complications particulières qui tiennent tout en suspens; elle se résume, dans ces derniers temps, en quelques faits qui suffisent à la caractériser. Le premier, sans aucun doute, c'est la prochaine majorité du prince royal de Belgique, et à cette occasion le cabinet belge a proposé aux chambres un projet de dotation de 200,000 francs. C'est le 9 avril que le duc de Brabant atteint l'âge de dix-huit ans, fixé par la constitution. Héritier présomptif du trône, il est aujourd'hui ou il va être du moins en possession de toutes les conditions pour exercer au besoin les prérogatives de la royauté. C'est là sans nul doute une garantie de plus pour la jeune monarchie belge, que le roi Léopold, par sa sagesse, a contribué à affermir à l'issue d'une révolution. Tout récemment encore, le gouvernement belge mettait un terme à une des dernières conséquences de cette révolution par l'établissement officiel de rapports diplomatiques entre la Belgique et la Russie. Ce n'est point qu'au fond l'empereur Nicolas pût méconnaître le caractère indépendant du royaume belge, puisqu'il avait été partie intervenante dans la conférence de Londres en 1831; mais nul rapport n'avait été établi. La révolution de 1848 et le 2 décembre ont fait ce que dix-huit années n'avaient pu faire; ces deux événemens ont rapproché les deux gouvernemens. Il était facile de le pressentir l'an dernier, lorsque le cabinet de Bruxelles avait pris des mesures pour que tous les officiers polonais servant dans l'armée belge cessassent d'en faire partie. C'était là le premier gage du rétablissement des relations diplomatiques entre Bruxelles et Saint-Pétersbourg. La mesure qui a atteint les officiers polonais date de l'an dernier, disions-nous; mais elle a donné lieu assez récemment à une proposition parlementaire tendant à appliquer la même règle à tous les officiers d'origine étrangère. C'est un représentant, M. de Perceval, qui a fait cette proposition. Quel en était le sens? Elle avait trop visiblement pour but d'atteindre des officiers d'origine française, dans un sentiment qu'il est plus facile de deviner que d'expliquer. Peut-être avait-elle encore un sens plus personnel. Toujours est-il que, sur les pressantes sollicitations du cabinet, la chambre ne s'est point associée à cette pensée. Une quasi-unanimité a repoussé la proposition de M. de Perceval, qui était un appel assez inopportun aux susceptibilités nationales. Parmi les actes récens du cabinet de Bruxelles, ce qu'il y aurait enfin à noter, c'est le projet de loi

sur la milice, qui a pour résultat une augmentation de l'armée et la porte à 100,000 hommes. Nous parlons des incidens en quelque sorte officiels. En dehors de ceci, la situation politique de la Belgique n'a point changé depuis quelques mois. Le cabinet de Bruxelles ne semble point pour le moment menacé dans les chambres, à l'impulsion desquelles au surplus il obéit assez fidèlement. Les partis eux-mêmes, bien que sans changer d'attitude, n'engagent pas de luttes très sérieuses. Il est cependant un point sur lequel le parti catholique commence à se prononcer avec assez de vivacité, c'est la réforme de la loi électorale. La révolution de 1848 avait provoqué une modification de cette loi dans un sens libéral. Le parti catholique veut la modifier aujourd'hui dans un sens, non point anti-libéral essentiellement, puisqu'il en résulterait une augmentation du nombre des électeurs, mais dans un sens qu'il pense devoir lui être plus favorable, en étendant l'électorat dans les campagnes et en plaçant le vote à la commune. Il n'est point impossible que ce ne soit là un des élémens les plus sérieux des prochaines luttes des partis.

La Belgique, dans sa vie politique, dans le choc de ses partis, conserve toujours, dirait-on, quelque chose de cette vivacité, de cette ardeur dans la lutte que nous avons eu si souvent l'occasion de voir éclater en France quand le régime constitutionnel était debout parmi nous. Chaque peuple, au surplus, a sa manière d'entendre ce régime, et la Hollande le pratique plus paisiblement. Les états-généraux viennent d'interrompre leurs travaux à La Haye à l'occasion de Pâques. C'est une suspension législative qui doit être de peu de durée; avant leur séparation, les chambres ont eu le temps d'être saisies du projet de convention entre le gouvernement et la Société de Commerce dont nous avons parlé. Les bases de ce traité sont déjà connues. L'intérêt de la rente que le gouvernement doit à la société, pour l'avance de 10 millions de florins faite par celle-ci, se trouve réduit de 4 à 3 et demi pour 100. Les frais de commission sont diminués. Une certaine quantité de produits coloniaux devront être vendus dans les Indes mêmes. D'un autre côté, la société conserve son monopole jusqu'en 1874. C'est là un des projets qui devront être l'aliment naturel des prochaines discussions législatives. D'ailleurs cette affaire touche à un intérêt de premier ordre pour la Hollande, et qui d'habitude préoccupe vivement l'opinion, nous voulons dire l'état des Indes. Les questions coloniales sont un des élémens de la grandeur et du développement du pays; elles ont une importance toute simple que mettait de nouveau récemment en lumière une intéressante brochure de M. Cornets de Groot, ancien conseiller des Indes et secrétaire-général du département des colonies. L'auteur se montre partisan d'une réforme modérée, justifiée et nécessitée même par les grandes découvertes modernes de la science et de l'industrie. M. de Groot se déclare également en faveur d'une réforme du système de culture dans les colonies; il vise à une sorte de terme moyen dans toutes ces questions où le sort des Indes néerlandaises est engagé. On parle aujourd'hui de l'exploitation des mines dans l'île de Célèbes, où, d'après bien des données, il doit exister des gisemens d'or, ce qui ne serait point extraordinaire, d'après les découvertes faites dans l'Australie et à Malacca. Au milieu de ces préoccupations industrielles et commerciales, la Hollande vient de perdre encore un de ses hommes les plus éminens, M. le baron van Zuylen van Nyevelt.

M. le baron van Zuylen van Nyevelt était un des hommes d'état hollandais les plus renommés et les plus connus dans la diplomatie européenne; il descendait de l'illustre Grotius, et n'avait pas manqué à sa descendance. Il avait commencé sa carrière diplomatique, il y a déjà plus d'un demi-siècle, comme secrétaire d'ambassade à Paris, et avait depuis représenté son pays successivement en Suède et en Espagne. M. van Zuylen se trouvait comme ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople en 1827, à l'époque de l'affranchissement de la Grèce, et c'est alors que, chargé simultanément de conduire les négociations suivies par la France, l'Angleterre et la Russie auprès du divan, il attira sur lui l'attention par son habile et décisive activité. En 1831, il représentait la Hollande à la conférence de Londres. M. van Zuylen van Nyevelt était resté le doyen de la diplomatie hollandaise, qu'il avait honorée autant par ses talens que par ses qualités privées. Plus que septuagénaire, il avait conservé une ardeur et une activité singulières; quand la mort est venue l'atteindre, il préparait, assure-t-on, une histoire diplomatique de son pays, de 1805 jusqu'à ce jour. C'eût été sans doute une publication curieuse et dont on n'a qu'un fragment, qui a trait aux négociations de la conférence de Londres. La Hollande a le culte de ses hommes éminens, et elle a raison. Un autre vieillard plein de verve et de vigueur, M. van Hall, vient de faire revivre dans un remarquable travail deux jurisconsultes dont le nom a franchi les frontières des Pays-Bas, Meyer et Van der Linden, — l'un auteur d'un ouvrage sur la *codification*, homme d'un esprit supérieur, éclairant le moyen âge par ses recherches, et découvrant les ressorts des états modernes autant par intuition que par la profondeur de ses investigations; l'autre également savant et laborieux, mais moins élevé, et dont les travaux judiciaires sur les colonies ont assez de prix pour avoir été traduits en anglais par ordre du gouvernement britannique. Meyer est mort en 1831, Van der Linden en 1835. Déjà plusieurs écrivains hollandais de mérite avaient essayé de caractériser le premier de ces jurisconsultes. M. van Hall s'est servi, dans sa double biographie, des réminiscences d'une longue vie, et en a fait un tableau où les traditions savantes de la Hollande se trouvent personnifiées dans deux hommes des plus remarquables. Ce n'est point le seul travail de ce genre qui paraisse en Hollande. Un membre de la Société de littérature hollandaise de Leyde, M. Van der Aa, vient de commencer la publication d'un dictionnaire biographique de toutes les illustrations nationales jusqu'à l'époque présente, et l'exactitude des faits s'y mêle à l'abondance des documens. Comme on le voit, dans ce paisible et sage pays, la vie intellectuelle vient se confondre avec la vie commerciale et la vie politique, pour former un ensemble où se décèle toujours le pratique et laborieux esprit hollandais.

Rien ne diffère plus assurément de la vie politique hollandaise que la vie politique telle qu'elle existe dans certains pays du midi de l'Europe. Il y a quelque temps déjà que nous n'avons rien dit de la situation du Portugal; c'est qu'en réalité cette situation n'a point changé dans ses élémens essentiels. Le fait le plus saillant, c'est toujours la présence du duc de Saldanha au pouvoir. Il est vrai de dire cependant que le vieux duc s'est vu récemment presque menacé dans son existence ministérielle. Le cabinet portugais

a sa majorité dans la chambre des députés, il l'a infiniment moins dans la chambre des pairs. Quand est venue, il y a peu de jours, la discussion de l'adresse en réponse au discours de la couronne, il se présentait naturellement une des questions les plus graves, celle de l'approbation des mesures dictatoriales prises l'an dernier par le duc de Saldanha. Le vieux duc voulait que ces mesures fussent approuvées par un vote général; la chambre des pairs voulait au contraire procéder à un examen détaillé et sanctionner ou blâmer chaque mesure en particulier. Il se manifestait du reste des symptômes évidens d'opposition. C'est alors qu'un conflit a été sur le point de s'élever. Le duc de Saldanha l'a tranché d'autorité par la nomination de vingt nouveaux pairs. Pendant huit ans de pouvoir, le nombre des nominations faites par le comte de Thomar ne dépassait pas quarante; il y en a déjà vingt-huit depuis un an. C'est ce qui fait que la mesure du premier ministre portugais a causé quelque impression. Au fond, quelle est la situation du duc de Saldanha? Bien que sa politique soit assez difficile et à définir, qu'elle pût, après tout, se résumer dans le désir de rester au pouvoir, la réalité est qu'elle se distingue de celle des divers partis, — du parti septembriste, qui est la fraction révolutionnaire de l'opinion, et du parti chartiste conservateur, dont le plus éminent représentant est le comte de Thomar. Le duc de Saldanha flotte entre les deux et s'appuie alternativement sur l'un ou sur l'autre. Ce qui fait sa force réelle bien plus que toute considération politique, c'est qu'il a pour lui l'armée. Tant que cette force lui sera fidèle, il est infiniment probable qu'il restera premier ministre à Lisbonne. La politique portugaise vient de se signaler par un acte d'un autre ordre, inspiré par une pensée intelligente et féconde : c'est la signature d'un traité de commerce avec la France. Il ne manque plus aujourd'hui que la ratification des gouvernemens. C'est un acte d'autant plus important que c'est le premier traité de commerce signé par le Portugal avec un pays autre que l'Angleterre. C'est le premier pas fait dans une voie où le Portugal peut trouver un égal avantage au point de vue de son indépendance politique et de son développement commercial.

Le Danemark vient de rappeler l'attention sur ses affaires : les difficultés qui l'ont si cruellement éprouvé depuis 1848 ont laissé des traces, ou plutôt elles sont loin encore d'être entièrement terminées. Dans cette crise qui se prolonge outre mesure, le Danemark s'est distingué par sa sagesse politique autant que par son courage militaire. C'est depuis 1848, avec le Piémont, le seul pays de l'Europe qui ait su obtenir le régime parlementaire sans le demander à la démagogie. Peut-être l'un et l'autre ont-ils dû la paix intérieure dont ils ont joui à la guerre extérieure qu'ils ont eu à soutenir. Toujours est-il que le Danemark comme le Piémont, doté par son roi d'une constitution libérale, n'a usé qu'avec prudence des institutions qui lui ont été données, et, à défaut d'autres considérations, cette circonstance suffirait pour intéresser l'Europe en faveur du Danemark. Ses affaires toutefois ont aussi un intérêt international auquel on ne saurait rester indifférent. Les difficultés contre lesquelles il se débat aujourd'hui sont encore le résultat de cette malheureuse question des duchés, qui menace de ne pas finir. On sait que le gouvernement danois, cédant à l'action de la Prusse et de l'Autriche, avait accepté les arrangemens qu'elles prétendaient lui dicter pour la réorganisation administrative des duchés dans leurs rapports avec le royaume. Un mi-

nistère nouveau s'était formé pour exécuter cet arrangement imposé au pays. L'intention du parti national, on s'en souvient, avait toujours été de séparer le plus possible le Slesvig du Holstein, la partie danoise du royaume de la partie allemande, afin de réunir l'une plus étroitement au corps de la monarchie, en laissant l'autre se rapprocher de plus en plus de la confédération germanique, dont elle relève. L'établissement de la ligne des douanes sur l'Eider, c'est-à-dire entre le Slesvig et le Holstein, répondait parfaitement à cette pensée. Par la même raison, ceux qui veulent tenir toutes les parties du royaume rassemblées en un seul corps, sauf à donner à l'élément germanique, dans les affaires de la monarchie, plus d'influence qu'il n'en devrait avoir selon le parti national, pensaient que la ligne des douanes serait mieux placée sur l'Elbe, entre le Holstein et l'Allemagne proprement dite. Le ministère avait, dans cette vue, proposé un projet de loi pour la translation de la ligne des douanes de l'Eider à l'Elbe. La chambre du peuple, le *Folkething*, a rejeté cette proposition à la troisième lecture. La chambre cependant n'a point motivé ce vote par le fait de l'établissement de la ligne des douanes sur l'Elbe de préférence à l'Eider. Une pareille mesure découle nécessairement des engagemens contractés envers les cabinets de Berlin et de Vienne, engagemens que le parti national accepte tout en les déplorant; mais la chambre n'a point voulu adopter une mesure si grave, sans être suffisamment informée des conséquences économiques qu'elle pourrait entraîner. Le vœu de la majorité serait d'obtenir une constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise, et de relier ainsi les intérêts moraux des deux races avant de rattacher leurs intérêts matériels, afin de ne point s'engager à la légère dans un système d'union qui pourrait être préjudiciable à l'élément danois. Le ministère a répondu au rejet de son projet de loi par un décret de dissolution, et les colléges électoraux ont nommé une chambre qui ne différera pas très sensiblement de la chambre dissoute.

Une question qui n'est pas moins grave, et dont la portée est incontestablement européenne, complique cette situation. Le traité conclu à Londres en 1852, pour régler la succession au trône de Danemark, a nécessité la présentation du projet de loi destiné à régler ce grand intérêt. En tant qu'il confère l'hérédité à la ligne princière de Gluksbourg, ligne masculine, apte par conséquent à succéder dans le Holstein comme dans le Danemark même, le projet de loi est approuvé sans réserve et ne souffre aucune objection; mais, indépendamment de quelques points de détail qui ne sont pas acceptés avec la même faveur, il en est un qui soulève la plus vive opposition, par suite des inquiétudes qu'il cause pour l'avenir. En donnant au nouveau règlement de l'hérédité royale son assentiment, comme chef de la maison de Holstein-Gottorp, l'empereur de Russie s'est réservé un droit éventuel de succession sur une partie du Holstein, en cas d'extinction de la descendance mâle de la ligne de Gluksbourg, appelée aujourd'hui au trône. Il pourrait donc arriver que, la couronne danoise tombant en déshérence, l'empereur de Russie fût admis à régner dans une partie du Holstein, et comme il est stipulé par le traité de Londres que toutes les parties de la monarchie doivent rester indissolublement unies, on pourrait voir, par une conséquence logique, un tzar mis en possession de la couronne danoise. Il est vrai que le traité de Londres réserve au roi de Danemark le droit de faire aux puissances étrangères des proposi-

tions ultérieures, dans le cas où la dynastie de Gluksbourg viendrait à s'éteindre. Cette faculté cependant ne paraît point aux Danois de nature à assurer suffisamment leur indépendance dans une pareille éventualité. C'est une des questions sur lesquelles la nouvelle chambre est appelée à se prononcer.

Si l'affaire de la ligne des douanes a une extrême importance pour l'organisation intérieure du royaume, l'affaire de la succession n'a point une importance internationale moins grande. L'une et l'autre ont été récemment l'objet d'une publication curieuse qui a pour titre *l'Assemblée nationale et le Ministère;* c'est une défense acerbe de l'attitude que l'assemblée a prise vis-à-vis du ministère. Cette publication, l'on ne peut se le dissimuler, représente assez exactement les passions et les inquiétudes de l'opinion. Le ministère néanmoins, qu'elle attaque avec vivacité, se maintient depuis un an à la faveur d'une considération qui n'a rien sans doute de consolant, mais qui ne manque pas de gravité. En présence de la situation que les puissances allemandes ont faite au Danemark avec l'assentiment de la Russie, on s'est demandé s'il serait possible au ministère danois de suivre une politique plus dégagée des influences étrangères. Jusqu'au rejet de la loi sur la ligne des douanes, les chambres ont subi avec résignation la dure nécessité des concessions qui pèse ainsi sur ce peuple digne d'un meilleur sort. Ce vote et l'agitation que suscite la réserve faite en faveur de la famille de Holstein-Gottorp dans l'affaire de la succession attestent cependant combien cette résignation coûte au pays.

Aux États-Unis, le général Pierce est entré en fonctions le 4 mars, et de mémoire d'Américain on n'avait jamais vu une foule plus nombreuse, plus pressée, plus enthousiaste que celle qui était accourue à Washington de toutes les parties de l'Union pour assister à l'inauguration du nouveau président. L'affluence était si grande, que le Capitole a dû être transformé en caravansérail, et que les rues de Washington ont été encombrées de promeneurs et de rôdeurs de nuit inaccoutumés, de *gentlemen* et de *ladies* qui n'ont pas craint, malgré l'intempérie de la saison, d'errer toute la nuit comme de simples mendians irlandais. Les incidens qui ont signalé l'inauguration du nouveau président ne sont pas moins caractéristiques que son message; l'enthousiasme et les bravos de cette foule, qui jamais n'avait été plus bruyante et plus ardente, indiquent assez que ce n'était pas seulement un nouveau président qu'on installait le 4 mars, mais une nouvelle politique qu'on acclamait et qu'on saluait. Avant même son entrée en fonctions, le général Pierce a accompli deux petites révolutions dans le serment exigé par la constitution et dans les formes et les rites de l'installation : il n'a pas *juré,* mais il a affirmé qu'il exécuterait fidèlement les devoirs qui lui étaient imposés par la loi fondamentale, et, au lieu de baiser la Bible, il a tenu sa main droite étendue au-dessus d'elle pendant qu'on lisait la formule du serment. Les gens superstitieux et qui aiment à voir dans les petits événemens les signes avant-coureurs des grandes choses et des grands changemens auraient pu tirer déjà de ces deux faits un mauvais présage pour les destinées de la politique traditionnelle de l'Union, si le message n'avait pas pris soin de dissiper toutes les conjectures et d'épargner leur peine à ceux qui aiment à en faire. Le message du président est très hardi sans doute; mais ce qui nous étonne, c'est qu'il ne le soit pas davantage, il est même relativement modéré. Il est vrai que cette

modération tient moins au fond des choses qu'à la manière dont elles sont exprimées, moins aux prétentions que le message affiche qu'au ton équivoque et aux expressions vagues et assez peu claires dans lesquelles ces prétentions sont enveloppées. Les projets les plus audacieux sont exprimés avec une modestie désespérante, les désirs les plus belliqueux sont exprimés presque avec timidité. Ce discours n'annonce pas bruyamment que c'en est fait de l'ancienne politique américaine; il est comme une oraison funèbre prononcée sur la tombe d'un adversaire, il laisse tout craindre aux partisans de cette politique traditionnelle, et ne leur laisse rien espérer. A toutes les questions de conquête, le général Pierce n'a guère qu'une réponse : — Cela dépendra du temps et des circonstances; il faut savoir choisir son moment; si les événemens sont favorables, nous verrons. Ainsi ces questions ne sont plus des questions qui intéressent les lois du juste et de l'injuste; elles seront résolues selon les lois du hasard et les chances de la loterie politique. Dans les questions d'intervention, M. Pierce déclare que les États-Unis ne peuvent offrir aux peuples étrangers que l'exemple de leurs institutions et leurs sympathies politiques; cependant, si quelque peuple opprimé faisait appel à leur secours, on pourrait, selon les circonstances, intervenir ou s'abstenir. La république américaine désire vivre en paix avec les états du nouveau continent, elle ne se reconnaît pas le droit d'intervenir dans leurs affaires; mais si quelqu'un de ces états consentait à aliéner son indépendance, s'il se donnait à quelque puissance de l'Europe, la république ne le permettrait pas et opposerait son *veto* en vertu de la doctrine de Monroë. M. Pierce promet aux Américains établis dans les pays étrangers la protection la plus efficace, et répète sous une nouvelle forme le fameux mot de lord Palmerston : *Civis romanus sum.* Il engage donc les citoyens américains à regarder partout la constitution comme leur *palladium*, et ajoute avec humilité que le *serviteur* qu'ils auront laissé chez eux ne cessera d'avoir les yeux ouverts et de veiller à leur sécurité au dehors. Il reconnaît que l'étendue de l'Union américaine est triple aujourd'hui de ce qu'elle était au commencement; mais cet immense progrès n'a servi, selon lui, qu'à prouver une chose, la possibilité de s'étendre sans cesse sans rien perdre en liberté constitutionnelle et sans que le gouvernement républicain ait à craindre d'être altéré. Par conséquent de nouvelles conquêtes ne peuvent pas être un sujet d'alarme; plus les États-Unis s'étendront, plus ils seront puissans. Voilà en résumé la substance du discours ambigu de M. Pierce. Nous ne pouvons nous empêcher de faire à ce sujet une triste réflexion : c'est que depuis cinq ans la politique et l'histoire du monde elle-même semblent tourner le dos à la civilisation. Après les excès des peuples en 1848 et en 1849, les insurrections, les assassinats et autres actes de barbarie, nous avons maintenant les excès des gouvernemens. Véritablement il serait difficile à un homme impartial de choisir entre ces deux espèces d'excès. Le message de M. Pierce fait un digne pendant à l'ambassade du prince Menschikoff. Des deux côtés, c'est la même ambiguïté, le même appel à la force, mal déguisé sous des mots d'intérêts publics et d'honneur national. Et cependant, nous le répétons, il faut savoir gré à M. Pierce de la modération relative de son message. Lui au moins fait assez entendre qu'il ne se décidera à la conquête qu'autant que les circonstances seront favorables. Il laisse donc une porte ouverte à la paix que tout autre repré-

sentant du parti démocratique ne lui eût pas laissée. Ainsi ce changement politique que nous avons annoncé si souvent depuis deux ans est maintenant accompli officiellement. Il reste encore au pouvoir du général Pierce d'en modérer les résultats, et de ne donner satisfaction aux intérêts qu'il représente que dans une juste mesure. CH. DE MAZADE.

DE LA CÉRAMIQUE.

Collections towards a history of Pottery and Porcelain in the 15th, 16th, 17th and 18th centuries, by Joseph Marryat; London, 1 vol. in-8°, Murray.

Je me souviens d'avoir traduit autrefois en version comment, au VIe siècle de Rome, un certain Aelius Pætus, jurisconsulte très habile, s'avisa de faire graver sur des tables d'airain les *formules judiciaires d'action*, c'est comme qui dirait aujourd'hui le code de procédure, et les exposa dans le Forum pour l'édification et la commodité des plaideurs. Le peuple romain lui sut beaucoup de gré d'avoir mis à la portée de tout le monde ces formules dont les jurisconsultes faisaient un grand mystère, et la reconnaissance publique a rendu le nom d'Aelius Pætus immortel. Toutefois, auprès de ses confrères les légistes, il n'obtint pas le même succès; ils l'appelèrent un gâte-métier, et lui firent un crime d'avoir montré à quoi se réduisait la science dont la possession exclusive avait donné à quelques-uns d'entre eux le droit de faire les importans. J'espère que le nom de M. Marryat sera également immortel. Non moins généreux que le jurisconsulte romain, il a révélé un arcane presque aussi mystérieux que les *formules d'action*. Collecteur de faïences et de porcelaines, il enseigne à quiconque voudra faire une collection de semblables objets le moyen de n'être pas attrapé dans ses acquisitions. Rien de plus utile, rien de plus nécessaire même qu'un tel livre, aujourd'hui que tout le monde se mêle de *bric-à-brac*, et personne ne pouvait mieux rédiger ce manuel de l'amateur que M. Marryat, possesseur d'un cabinet célèbre, et en relations avec tous les amateurs de l'Europe. Il sera béni des gens du monde qui ont à garnir des consoles et des dressoirs; mais qu'il s'attende à la colère des vieux collecteurs ses confrères, qui font mystère de leur expérience chèrement acquise. — « A quoi bon, diront-ils, instruire les ignorans, et leur rendre facile une étude qui nous a coûté beaucoup de peine? Comme si les financiers ne nous faisaient pas déjà une assez rude concurrence? Pourquoi un des nôtres vient-il nous ôter le seul avantage que nous eussions, celui de savoir le prix des choses? » Ils devraient ajouter : « Et que pensera-t-on de notre savoir, quand chacun, pour quelques francs, pourra le porter dans sa poche? »

Pour moi, j'excuse et je comprends la colère de ces amateurs moroses. Au fond, ce sont des gens très malheureux. On se moque de leurs goûts, qu'on appelle des manies jusqu'à ce qu'ils deviennent une mode. Leur vie se consume en désirs impuissans, en longues et infructueuses attentes, et finalement, quelques richesses qu'ils aient entassées dans leurs cabinets, ils emportent au tombeau le désespoir de n'avoir pu *se compléter*. Il ne faut pas leur en vouloir de leur jalousie à garder pour eux-mêmes de petits secrets, au moyen desquels ils ont dans les ventes l'avantage des premiers choix sur de riches

ignorans qui n'estiment les choses que par l'opinion des autres. Il faut pardonner à ces amans malheureux de la rareté le mystère dont ils s'entourent. Dieu fasse paix à un bibliophile de mes amis, qui ne révéla qu'en expirant à un sien neveu, préparé par de fortes études, le numéro de la page où se trouve, en un certain livre, certaine faute typographique qui le rend inestimable! Depuis vingt ans, il attendait la mort d'un autre bibliophile qui possède ce trésor sans le connaître. Fallait-il qu'en publiant son secret il avertît tous les bouquinistes de Paris de lui disputer le précieux volume? — « Je sais maintenant quel est le meilleur morceau d'un gigot de pré-salé, » disait un illustre gourmand. — « Quel est-il? » lui demanda un étourdi. — « On ne le saura qu'après ma mort, » répondit le gourmand. Il avait peut-être raison.

Mais en contraste avec cet égoïsme de la passion, *cette amitié goulue qui n'en veut que pour soi*, combien est admirable l'enthousiasme expansif d'autres amateurs qui voudraient voir le monde heureux de ce qui fait leur bonheur! Ils me rappellent les preux d'autrefois, qui portaient dans toutes les cours le portrait de leurs dames pour *emprinses* et se plaisaient à se donner des rivaux. Tel est, je crois, le sentiment généreux qui a conseillé à M. Marryat de publier son guide du collecteur de poteries. Il a réuni dans un volume in-8°, magnifiquement imprimé et illustré de jolies planches coloriées et de vignettes sur bois, tout ce qu'il est indispensable qu'un amateur sache de l'histoire et de l'art de la céramique, toutes les observations qu'il doit faire avant d'admettre un vase dans sa collection. M. Marryat s'est attaché à décrire exactement les caractères extérieurs d'après lesquels on peut reconnaître l'âge, l'origine, la qualité des faïences, des grès et des porcelaines. Il note soigneusement les prix que les principaux de ces objets ont atteints dans les dernières ventes, et, par parenthèse, il y a de ces prix qui donnent lieu de croire que notre siècle est bien riche. Enfin une suite de *fac simile* excellens indique les marques des fabriques et les signatures ou les monogrammes des artistes de tous les pays, de toutes les époques, dont les ouvrages sont recherchés.

M. Marryat a peu de goût pour la céramique grecque, et, à vrai dire, ce ne sont pas les vases eux-mêmes qui intéressent les collecteurs de patères et d'amphores, mais bien plutôt les compositions et les renseignemens mythologiques qu'ils y trouvent. Laissant ces recherches aux érudits en *us*, M. Marryat commence son traité par la fabrication des faïences peintes d'Italie au XVe siècle, connues sous le nom de *Majolica*. Après avoir décrit les procédés des différentes fabriques, et passé en revue tous les genres de poteries dures et tendres exécutées en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc., il trace rapidement l'histoire des porcelaines, depuis leur fabrication presque immémoriale en Chine et au Japon jusqu'aux imitations, inventions et perfectionnemens réels ou imaginaires des principales manufactures de l'Europe. Je n'ai que des éloges à donner à ce travail. Il est impossible de réunir plus de renseignemens exacts et précis, ni de les coordonner plus méthodiquement. Indispensable aux faiseurs de collections, le livre de M. Marryat offre encore une lecture agréable aux gens du monde, curieux de savoir comment et de quoi sont faits les vases dont ils se servent tous les jours. Bref, c'est un heureux mélange d'art, de science et d'histoire, exempt de toute pédanterie, et au moyen duquel on peut parler des choses avec les honnêtes gens.

Cependant, à mon avis, l'auteur, sans trop agrandir son plan, aurait encore

quelque chose à dire à ses lecteurs. Il s'est fort occupé de constater le plus ou moins de rareté de certaines poteries; j'aurais voulu qu'il appréciât leur mérite relatif comme œuvres d'art. La rareté est sans doute un point capital. Cette faïence mystérieuse qui ne se trouve qu'en France, dont on ignore l'inventeur, le lieu de fabrication, et qu'on appelle du nom de Henri II, est très recommandable sans doute, car, selon M. Marryat, on n'en connaît dans le monde que *trente-sept* pièces; mais il se peut qu'il n'existe que trente-six *kylin;* ainsi nomme-t-on de vilains monstres chinois, hors de prix lorsqu'ils sont très anciens. J'aurais désiré que M. Marryat, avec l'autorité de son expérience, déclarât hautement que le chandelier en faïence de Henri II, qui fit partie du cabinet de feu M. Preaux, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rothschild, l'emporte, comme œuvre d'art, sur le plus rare et le plus baroque *kylin* qui puisse exister à Pékin. Il me semble que le goût peut s'appliquer même à la *curiosité*, pour parler la langue des amateurs, et on ne saurait trop en prêcher le respect dans un temps comme le nôtre, où l'on est un peu porté à n'apprécier les choses que par leur valeur vénale.

En lisant l'ouvrage de M. Marryat, il est impossible de ne pas remarquer le mérite singulier des anciennes productions de la céramique et le peu de progrès apporté par le temps aux premières inventions. Il en est de même, je crois, dans toutes les branches de l'industrie où l'art a une part considérable. Vers 1415 apparaissent en Italie des bas-reliefs émaillés, et tout d'abord Luca della Robbia atteint à la perfection. Un siècle plus tard environ, les manufactures de Gubbio, Castel-Durante, Urbino, etc., répandent en Italie leur vaisselle couverte d'arabesques et de compositions peintes, ou décorée d'ornemens en couleurs irisées. Plus tard on chercherait vainement, je pense, des reproductions heureuses des types laissés par ces premières écoles. Vient ensuite, dans l'ordre du temps, cette faïence dite de Henri II, qui se recommande par la dureté de sa pâte, la finesse de ses moules et le bon goût de ses ornemens. Il est inutile de chercher dans nos faïences modernes des équivalens, non plus qu'aux plats si recherchés de Bernard de Palissy. Je viens de citer les premiers essais de la faïence; qu'a-t-on fait depuis? Étudions maintenant l'histoire de la porcelaine, et pour qu'on ne me prenne pas pour un ennemi de l'art chinois, je déclarerai hautement que je rends toute justice à la beauté de ses vases, à l'éclat de leurs couleurs, surtout à leur très heureuse harmonie. Mais n'est-ce pas une chose reconnue que les porcelaines chinoises les plus anciennes sont les plus belles, et que l'on ne trouve plus parmi celles qui se fabriquent aujourd'hui ni la même élégance de forme, ni la même perfection dans la cuite ou dans la distribution des ornemens et des couleurs? Le fait est si bien constaté, que c'est en Hollande une spéculation profitable de transporter en Chine et au Japon, pour les vendre, les porcelaines apportées par les premiers navigateurs hollandais. Il faut bien parler de nos manufactures et de Sèvres, qui tient parmi elles le premier rang. J'en appelle au jugement des artistes comme à celui des amateurs : c'est à son origine, vers 1741, que notre plus célèbre fabrique a produit ses plus beaux échantillons.

Il faut chercher une explication à cette singularité, et, faute d'en trouver une meilleure, je proposerai la mienne.

Pour produire à bon marché, ou seulement pour produire beaucoup, la

division du travail est une condition nécessaire. Or, dès qu'il s'agit d'art, il est très difficile d'atteindre à un certain mérite de l'exécution, s'il faut que deux mains différentes touchent au même objet. Les premiers fabricans de poteries étaient tout à la fois industriels et artistes, chimistes et peintres. De là dans leurs ouvrages cette harmonie parfaite entre la matière, la forme et la couleur Il est évident lorsqu'on les examine qu'entre la pensée et son exécution il n'y a point eu d'intermédiaires. Où trouver aujourd'hui cet heureux accord entre l'art et l'industrie? Mais, au lieu de faire le procès à notre époque, j'aime mieux m'arrêter pour rechercher les qualités d'une époque déjà bien loin de nous. On trouve dans tous les cabinets, notamment au Louvre et au musée de Cluny, des plats de faïence faits au commencement du XVIe siècle par Horace et Flaminio Fontana ou par le maestro Giorgio. La terre est loin d'avoir la finesse de nos faïences modernes; les vases sont pesans, presque toujours un peu déjetés par la cuisson, mais l'émail qui les recouvre est d'une merveilleuse finesse. D'ordinaire l'ornementation consiste en peintures à couleurs vives, sans aucune prétention à une exacte imitation de la nature. Quelquefois ce sont des arabesques capricieuses, d'autres fois des sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire. Toutes ces peintures sont traitées avec une facilité de pinceau extraordinaire. Ce sont des esquisses hardies lavées à la manière de l'aquarelle, et, bien qu'en général les compositions soient empruntées aux dessins ou aux gravures des grands maîtres, rien n'y laisse voir la timidité ni la recherche qui accompagnent toujours nos copies modernes. C'est dans cette exécution si vive et si intelligente que consiste, à mon sentiment, le principal mérite des faïences italiennes. Les Fontana et leurs disciples avaient compris qu'un plat destiné à recevoir une aile de poulet n'est pas un tableau, et probablement, lorsqu'ils fabriquaient et peignaient leurs assiettes, ils ne se doutaient guère qu'on les mettrait un jour dans des armoires, sous verre, comme des objets précieux. Réjouir la vue par des couleurs vives et harmonieuses, rappeler en quelques traits heureusement choisis une peinture célèbre, distraire un instant un gourmand par une fantaisie rapidement exécutée, voilà le but qu'ils se sont proposé et qu'ils ont atteint. Plus tard, on a fait des plats d'une argile plus fine, on les a tournés ou moulés avec plus de précision, on les a mieux cuits; on s'est servi d'un bien plus grand nombre de couleurs, on a mieux peint, ou du moins on a plus exactement imité avec des couleurs fusibles au feu les effets qu'on n'obtenait auparavant qu'avec des couleurs à l'huile, et cependant les plats du maestro Giorgio, avec toutes leurs imperfections, restent encore des chefs-d'œuvre. Entre eux et nos plus belles porcelaines modernes, il y a, si l'on me passe cette comparaison, la même différence qu'entre un drame de Shakspeare et ces tragédies conformes aux règles, richement rimées, sagement conduites et parfaitement ennuyeuses. Le goût des tours de force mène toujours à la décadence de l'art. Aux plus belles époques, on obtient les résultats les plus magnifiques avec une grande simplicité de moyens. Les Grecs, par exemple, ont fait des vases admirables avec des dessins au trait et en n'employant qu'une seule couleur. Est-il sage de faire consister le mérite d'une fabrication dans la difficulté vaincue, et quel succès que celui de parvenir à déguiser la matière dont on fait usage et de convertir un service de table en une galerie de tableaux? Ces réflexions me conduisent à rappeler une des lois fondamentales de l'art, c'est

de proportionner le travail à l'importance et à la destination des objets auxquels il s'applique. Je crois que nos fabricans modernes ne devraient jamais l'oublier. PROSPER MÉRIMÉE.

SAINT PAUL ET SÉNÈQUE,

RECHERCHES SUR LES RAPPORTS DU PHILOSOPHE AVEC L'APOTRE ET SUR L'INFILTRATION DU CHRISTIANISME NAISSANT A TRAVERS LE PAGANISME, par M. Amédée Fleury. [1]

Si l'on peut avoir des doutes sur l'hypothèse, produite dans ces derniers temps, d'une identité absolue entre la révélation chrétienne et les vérités éparses dans les traditions ou les monumens de l'antiquité, il est impossible de méconnaître des rapports remarquables entre quelques-unes des doctrines de la religion et ces vérités heureuses qui, à travers les ténèbres du paganisme, ont illuminé les grands esprits de la Grèce et de Rome. Il y a plus d'une manière d'expliquer ces concordances qui, dans tous les cas, naturelles ou merveilleuses, proviennent d'une céleste origine. Peut-être l'homme ne sait-il rien que ce qui lui fut, selon le récit biblique, communiqué d'en haut après la création, et les humains en se dispersant ont-ils emporté chacun, dans les diverses régions du monde, sa part, et rien que sa part de l'héritage d'Adam. Peut-être au contraire tous ces enfans du même Dieu, enrichis des mêmes dons, éclairés du même flambeau, pourvus de cette raison universelle, qui est comme un écoulement d'une source divine, sont-ils, par le cours du temps, parvenus à quelques communes vérités, ici révélées, ailleurs découvertes, partout émanées de la vérité absolue, qui s'est réfléchie indéfiniment dans toutes ses images, comme le même soleil se peint dans tous les yeux. Peut-être enfin entre les peuples élus et les nations abandonnées à elles-mêmes s'est-il établi un involontaire et secret commerce d'idées, et comme un enseignement transmissible à la distance des lieux et des âges, en sorte que la vérité chrétienne, en passant ainsi de la tradition à la science, d'une nation à une autre nation, d'une civilisation à une autre civilisation, soit devenue la vérité profane, et que la philosophie même soit à son insu originaire de la foi.

Quoi qu'il en soit, il est certain que toute doctrine de spiritualisme, que toute morale fondée sur l'empire de soi-même et la soumission des sens à l'esprit, offre de certaines analogies avec le christianisme. C'est cette concordance, observée de bonne heure, qui a fait si bien venir le platonisme de quelques pères de l'église, et qui l'a excepté souvent des anathèmes lancés contre la philosophie. Par sa métaphysique autant que par sa morale, le platonisme méritait sans doute cette exception, quoiqu'on en ait abusé au point d'altérer à la fois les deux termes de comparaison pour les ramener à l'unité. La métaphysique du stoïcisme ne pouvait guère lui valoir un pareil honneur, et il serait difficile de retrouver dans la théodicée du Portique les traits touchans et sublimes du Dieu de l'Evangile; mais la pureté austère de la morale des Chrysippe et des Zénon, leur dédain superbe pour l'esclave matériel enchaîné à l'esprit, la force d'âme victorieuse des sens, la grandeur, la richesse, la volupté sacrifiée héroïquement, la douleur vaincue et méprisée, tout cela permet de rapprocher à quelques égards les stoïciens des chrétiens, et le rapprochement est encore plus exact, si l'on considère en particulier certaines sectes religieuses, comme le calvinisme et le jansénisme.

(1) 2 vol. in-8°, Paris, chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts, 41.

Ces analogies auraient pu frapper tout lecteur attentif des ouvrages de Sénèque, lors même qu'une tradition fondée sur un passage de saint Jérôme et l'existence admise par saint Augustin d'une correspondance entre Sénèque et saint Paul n'aurait pas accrédité, à certaines époques de l'histoire de l'église, la croyance que le précepteur de Néron avait entendu l'apôtre de Jésus-Christ et embrassé la religion nouvelle ou quelques-unes des doctrines qu'elle enseignait. On a même conservé des lettres vraies ou supposées de Sénèque à Paul et de Paul à Sénèque. Maintenant que faut-il penser de ces lettres? Sont-elles authentiques? Si elles ne le sont pas, la tradition qui établit des rapports entre le saint et le philosophe en est-elle moins certaine ou moins probable? Sénèque était-il chrétien? ou du moins connaissait-il, soit le christianisme, soit seulement quelques idées chrétiennes? Enfin les pensées et les expressions qui paraissent telles et qui se rencontrent dans ses œuvres ont-elles une origine sacrée? ont-elles pénétré dans son esprit et dans sa philosophie par une sorte d'infiltration, et parce qu'elles se communiquaient insensiblement de l'Orient à l'Italie? ou bien, nées spontanément sur le sol du stoïcisme, n'ont-elles avec les principes et le langage de la foi qu'un rapport accidentel ou une naturelle ressemblance, parce que la vérité est une, et que la bonne philosophie émane primitivement du même auteur que la bonne religion? Toutes ces questions ont donné naissance aux deux intéressans volumes que M. Amédée Fleury vient de publier sous le titre de *Saint Paul et Sénèque*. Pour composer un pareil livre, il fallait des recherches étendues, une exactitude intelligente, beaucoup de travail, de sagacité, de conscience. Rien n'a manqué à M. Fleury de ce qui était nécessaire pour réussir dans son entreprise, et, quand on aura lu son ouvrage, on trouvera, je pense, qu'il a réuni d'une manière complète les données du problème et les élémens de la solution. Il nous donne tous les moyens de nous en faire une, si la sienne n'emporte pas l'assentiment d'une manière absolue. M. Fleury n'admet point comme authentiques les lettres attribuées à saint Paul et à Sénèque, il doute même qu'une telle correspondance ait jamais existé; mais il croit et il établit par des preuves et des argumens très dignes d'examen que Sénèque a connu saint Paul à Rome; que, touché de son exemple et de ses idées, il s'est élevé à quelques croyances, du moins à quelques espérances chrétiennes; qu'il a ainsi modifié, agrandi, attendri les doctrines du stoïcisme romain, et qu'il est mort semi-chrétien, attaché à la religion par la sympathie plutôt que par la foi, plutôt ébranlé par la vérité que transformé par la grâce. Cette opinion modérée et plausible acquerrait plus de certitude encore, si l'auteur se fût appliqué à démontrer plus complétement que les antécédens de la doctrine stoïcienne ne donnaient aucune des pensées ou des locutions qui lui paraissent d'importation chrétienne. Il y a peut-être une lacune, au point de vue de l'histoire de la philosophie, dans ce livre si complet d'ailleurs; mais ce n'en est pas moins un travail du plus grand intérêt, dont on peut hardiment recommander la lecture à tous ceux qui aiment l'érudition curieuse, et qui s'intéressent, même dans ses épisodes, à l'histoire de la religion chrétienne et de l'esprit humain. CHARLES DE RÉMUSAT.

V. DE MARS.

SOUVENIRS

D'UN NATURALISTE.

LES COTES DE SAINTONGE.

I. — LA ROCHELLE.

Un coup d'œil jeté sur la carte géologique de France suffit pour reconnaître que nos côtes occidentales présentent deux sortes de terrains de nature bien différente. L'extrémité de la Normandie, la Bretagne tout entière et une partie du Poitou opposent à l'océan leurs roches schisteuses ou granitiques. A partir de Talmont au midi, de Saint-Vast au nord, le calcaire se montre seul ou ne disparaît que pour faire place aux sables et aux alluvions. L'étude des animaux marins m'avait d'abord conduit sur les rivages du massif central; plus tard j'avais exploré ceux du pays basque et du Boulonais. Dans ces diverses régions, l'ensemble, les populations animales, les *faunes*, pour employer l'expression consacrée, m'avaient paru présenter des différences caractéristiques en rapport avec la nature des terrains. Pour confirmer ce fait général, il fallait visiter un point intermédiaire propre à fournir les données d'une comparaison rigoureuse. J'en appelai à mes conseillers ordinaires, la carte géologique de MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, l'Atlas hydrographique de M. Beautemps-Beaupré, et sur leurs indications je partis pour La Rochelle. Par une de ces tristes soirées dont le froid humide semblait inaugurer l'automne en plein été, notre diligence fut hissée sur son truc. A Saumur,

elle reprit ses quatre roues, et au point du jour nous roulions sur une de ces routes stratégiques qui ont ouvert le cœur de la vieille Vendée. Comme tant de choses vraiment utiles, notre petit chemin avait quelque chose de modeste. Nulle part il ne cherchait à braver ou à franchir les obstacles Se prêtant à tous les accidens du terrain, il serpentait tantôt au fond d'un vallon ombragé, tantôt sur les flancs d'une colline empourprée de bruyères en fleur. Un vrai soleil d'août pointait à l'horizon, brisait ses rayons dans le feuillage des châtaigniers, dorait les masses de granite témoins du premier cataclysme qui ait rompu l'écorce du globe, et réveillait insectes et oiseaux, qui le saluaient à l'envi. A travers le bruissement des roues et le tintement des grelots de notre équipage, on sentait le calme de la solitude, comme à Paris l'on devine le fracas de la grande ville à travers le silence d'un appartement, et ce soleil, ces chants, ce calme, pénétraient tous mes sens d'un sentiment de bien-être et de paix intime qui gagna jusqu'à mes compagnons de voyage, les plus lourds, les plus maussades que j'aie encore rencontrés.

Le soir même j'étais à La Rochelle, et dès le lendemain je me présentais chez M. d'Orbigny père, un de nos vétérans de la zoologie marine (1). Comme tous les hommes qui ont beaucoup travaillé, M. d'Orbigny accueille de grand cœur quiconque suit ses traces. Sur mon titre de naturaliste, je fus reçu en vieil ami. Bientôt je fus en relations avec quelques hommes dévoués aux sciences naturelles; je visitai le musée, où se réunissent, grâce à leurs efforts, les productions diverses que le département de la Charente-Inférieure emprunte aux trois règnes de la nature, collection du plus grand intérêt où l'on embrasse d'un coup d'œil la faune locale tout entière, et, guidé par ces indications, je voulus me mettre tout de suite au travail. Malheureusement j'étais arrivé en pleine *morte-eau;* la mer découvrait à peine les zones supérieures du rivage, et cette circonstance, jointe à la pauvreté des côtes, me réduisit d'abord à l'inaction. Pour combler ces loisirs forcés, je me rejetai sur l'histoire et me mis à étudier sur place le passé de cette ville, à qui il n'a manqué peut-être, pour jouer le rôle d'une des grandes républiques italiennes, que de ne pas se trouver écrasée entre la France et l'Angleterre.

(1) M. d'Orbigny, médecin d'abord à Énandes, puis à La Rochelle, s'est occupé d'histoire naturelle avec un zèle et une persévérance bien rares. Non content de ramasser et de décrire lui-même un grand nombre d'animaux marins, il fut un des correspondans les plus actifs de Cuvier, et c'est à lui que la ville de La Rochelle doit en grande partie la fondation de son musée départemental. Les quatre fils de M. d'Orbigny se sont occupés, à des degrés divers, de la science si chère à leur père. Deux d'entre eux n'ont pas voulu avoir d'autre carrière, et personne n'ignore que M. Alcide d'Orbigny a conquis une réputation justement méritée par un beau voyage dans l'Amérique méridionale et par ses importans travaux de paléontologie.

Comme Venise, La Rochelle s'est élevée au milieu des eaux et s'est peuplée de proscrits. La mer, avançant bien au-delà de ses limites actuelles, entourait de trois côtés une roche basse formant un petit cap allongé qui semblait sortir de vastes marais (1). Quelques cabanes groupées au pied d'une tour à côté d'une chapelle, et habitées par de pauvres pêcheurs, s'élevaient sur cette espèce d'îlot. Voilà ce que fut La Rochelle jusqu'au commencement du XIIe siècle. A cette époque, les serfs de Chatelaillon et de Montmeillan, fuyant leur territoire dévasté par la guerre ou envahi par l'océan, vinrent chercher un refuge sur ce promontoire écarté. Ils y furent joints par une colonie de *colliberts* chassés du Bas-Poitou, et dès 1152 il fallut bâtir une nouvelle église (2). A partir de cette époque, l'importance de La Rochelle s'accrut rapidement. Après son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, Henri II, jaloux de s'assurer la fidélité d'une ville peuplée de hardis marins et de riches marchands, l'éleva au rang de commune et lui accorda des priviléges considérables. Plus tard, Eléonore lui octroya de nouvelles franchises et organisa cette municipalité énergique et vivace qui lutta contre des têtes couronnées, et qui dura plus de quatre cents ans (3).

Le *corps de ville* de La Rochelle se composait de vingt-quatre échevins et de soixante-seize pairs, dont la charge était viagère. Cette espèce de sénat se recrutait lui-même par voie d'élection. En outre, chaque année, il prenait dans son sein trois candidats parmi lesquels le roi ou son représentant était tenu de choisir le maire, qui, pendant toute la durée de sa charge, exerçait une véritable souveraineté. Le roi de France nommait, il est vrai, un lieutenant-général civil et criminel; mais ce fonctionnaire ne pouvait lever le moindre impôt, et ses prérogatives se bornaient à la nomination du maire et à la présidence de tribunaux entièrement rochelais. Le gouverneur militaire, laissé également à la nomination du roi, ne pouvait rien ordonner aux milices urbaines ni faire entrer un seul soldat dans la ville sans la permission du maire et des échevins. On voit que ces priviléges faisaient de La Rochelle une vraie république, tout aussi libre et en réalité tout aussi peu dépendante de la couronne que les grands fiefs eux-mêmes.

Grâce à ces institutions et aux hommes remarquables qu'elle sut

(1) Ce banc de rocher, sur lequel furent construits la tour et plus tard le château, valut à cette ville le nom latin dont le nom actuel n'est qu'une traduction : *Rupella*, petit rocher.

(2) *Histoire de la Ville de La Rochelle et du pays d'Aulnis, composée d'après les auteurs et les titres originaux*, par M. Arcère de l'Oratoire, 1756.

(3) La constitution rochelaise fut assez profondément modifiée par François Ier en 1535, et rétablie dans sa forme primitive treize ans après, par Henri II. A part cette espèce de suspension, elle s'est conservée presque sans changement de 1198 jusqu'à 1628.

mettre à sa tête, La Rochelle devint promptement une véritable puissance. A la fois trafiquante et guerrière, elle sut au besoin transformer ses navires de commerce en vaisseaux de guerre, et ses matelots, devenus soldats, méritèrent, depuis les temps de Duguesclin jusqu'à ceux du duc de Guise, les épithètes de *rusés soudards* et de *braves gens*. Aussi, pendant le moyen âge, joua-t-elle à diverses reprises un rôle politique important. On la voit, entre autres, faire une guerre heureuse aux rois d'Aragon, chasser les Anglais, à qui le traité de Brétigny l'avait livrée, et venir en aide à Duguesclin, — résister aux Anglais et aux Bourguignons pendant la démence de Charles VI, et fournir à Charles VII la flotte qui l'aida à reconquérir Bordeaux. Pendant cette longue période, l'esprit qui anime La Rochelle reste toujours le même, et peut se traduire en deux mots : — attachement sans bornes à ses priviléges, fidélité inaltérable au roi qui les garantit. — La république revendique comme un honneur son titre de vassale de la couronne; en revanche, elle demande qu'avant d'entrer dans ses murs, le suzerain jure de respecter ses libertés. A cette condition seule, le maire coupe le cordon de soie tendu devant la porte de la ville; mais aussi, à cette condition, La Rochelle ne marchande jamais ni sang ni or, et la couronne trouve toujours en elle un de ses plus fidèles, de ses plus utiles appuis. Mais un jour l'épée de Montmorency tranche le cordon qu'avaient respecté tant de rois, et Charles IX entre, sans prêter le serment voulu, dans La Rochelle, devenue protestante. La marche de la société, l'antagonisme des croyances religieuses, ont rompu l'accord consacré par trois siècles de dévouement d'une part, de bienveillance de l'autre. La guerre éclate et se poursuit, tantôt sourde, tantôt ouverte. Alors La Rochelle semble puiser un surcroît d'énergie dans l'association d'une forme politique vieillie et d'une foi nouvelle. Pendant près de cent ans, elle lutte, toujours avec honneur, souvent avec succès. Deux fois elle voit devant ses murs toutes les forces du royaume, et si enfin elle succombe, ce n'est que devant le génie inflexible et patient de Richelieu.

Parmi les événemens qui signalent la triste période de nos guerres religieuses, il en est peu qui égalent en importance les deux siéges de La Rochelle par les troupes royales. L'insuccès du premier releva le parti calviniste au lendemain même de la Saint-Barthélemy, et arracha à Charles IX, un an à peine après ce grand forfait, un des édits les plus favorables qu'eussent encore obtenu les réformés. L'issue du second détruisit la dernière citadelle des protestans, et les fit rentrer de force dans la loi commune. A partir de cette époque, le protestantisme ne fut qu'une religion et non plus un parti politique. Aussi le récit de ces deux siéges occupe-t-il une large place dans les annales de La Rochelle; nous allons en rappeler les traits principaux.

Tenus en défiance par les préparatifs qui se faisaient à leurs portes sous prétexte d'une expédition en Floride, les Rochelais n'avaient cru qu'à demi à la paix de Saint-Germain. Les massacres du 24 août 1572 les trouvèrent donc sur leurs gardes, et aux premières nouvelles ils se préparèrent à défendre courageusement leur vie et leur religion (1). Le maire, Jacques-Henri, mit la ville en état de défense et arma tous les habitans. Paris, Orléans, Tours, Bordeaux, Castres, Nîmes, lui envoyèrent une foule de calvinistes échappés au fer des assassins, et ces réfugiés formèrent le redoutable corps des *enfans-perdus;* mais malgré tout leur courage, ces soldats inexpérimentés auraient difficilement tenu tête aux troupes royales, si un événement assez inattendu ne leur fût venu en aide. Après bien des refus, le brave Lanoue, nommé par Charles IX gouverneur militaire de La Rochelle, avait accepté cette charge. Également dévoué à son roi et à ses coreligionnaires, — Lanoue était calviniste, — il partit, promettant de tout faire pour amener la ville à se soumettre, mais déclarant en même temps que jusqu'à la paix il l'aiderait de ses conseils et *de son épée.* Lanoue tint parole aux deux partis. Nommé *gouverneur pour les armes* par les Rochelais et investi sous ce titre d'une véritable dictature militaire, on le vit constamment payer de sa personne comme chef et comme soldat contre les troupes royales, en même temps qu'il prêchait sans cesse la soumission au roi. Malheureusement, ce rôle étrange, si loyal dans ses apparentes contradictions, ne pouvait se soutenir longtemps au milieu des passions violentes qui dominaient à la cour et dans La Rochelle. Bientôt Lanoue eut perdu toute autorité, et, vers le milieu du siége, il sortit de la ville avec le regret de n'avoir pu remplir sa mission. Le départ de leur brave chef eût pu être fatal aux Rochelais; mais il leur laissait une forte organisation militaire, des bandes aguerries et disciplinées par lui, des chefs dont le courage s'était éclairé de son expérience, et ce n'est peut-être pas exagérer que d'attribuer en partie le triomphe de La Rochelle au séjour de quatre mois que Lanoue avait fait dans ses murs.

Déjà le territoire de La Rochelle avait été envahi et la place investie, lorsque le duc d'Anjou vint prendre le commandement du siége. Avec le vainqueur de Jarnac et de Montcontour arrivaient le duc d'Alençon, son frère, et Henri de Navarre. Autour d'eux se pressaient l'élite de la noblesse française, le prince de Condé, les ducs de Nevers, de Longueville, de Guise et de Mayenne; le duc d'Aumale, le héros catholique de *la Henriade*, à qui Charles IX avait confié la direction du siége; les maréchaux de Brissac et de Montluc; le comte de Retz, l'a-

(1) *Histoire du siége de La Rochelle par le duc d'Anjou en* 1573, par A. Genet, capitaine du génie. L'auteur de cette relation, faite surtout au point de vue militaire, a réuni dans un travail tous les documens laissés sur ce siége. C'est de lui et du père Arcère que nous avons extrait le résumé qu'on va lire.

miral Strozzi, Gonzague, Crillon, Tallard, Goas, Brantôme, qui devait plus tard raconter ces guerres où il avait joué un rôle, et une foule de gentilshommes jaloux de se signaler sous les yeux de ces illustres chefs, avides de porter les derniers coups au parti calviniste.

Entourée aux trois quarts par la mer ou des marécages, La Rochelle ne pouvait être attaquée que par son côté nord. Là aussi seulement se trouvaient quelques fortifications modernes, et entre autres le bastion de la Vieille-Fontaine et celui de l'Evangile, que surmontait le cavalier de l'Epître. Ce fut en face de ce dernier que la tranchée s'ouvrit dans la nuit du 26 au 27 février 1573. Bientôt 60 pièces de siége tonnèrent sans relâche contre La Rochelle. Les tours et les clochers crénelés tombèrent l'un après l'autre. Le duc d'Anjou, croyant alors les assiégés frappés de terreur, les fit sommer de se rendre. Pour toute réponse, une double sortie ordonnée par Lanoue alla détruire en partie les travaux commencés. Les Rochelais ripostaient de leur mieux, et le 3 mars un boulet emporta le duc d'Aumale. Cette mort fut une grande perte pour les assiégeans. Elle leur enleva un chef aussi expérimenté que brave, exalta le courage des assiégés, terrifia la cour de France, et arracha à Catherine une lettre où elle se montre mère bien plus tendre qu'on ne le croit généralement (1).

Jacques-Henri n'était plus maire: à l'expiration de sa magistrature, il avait été remplacé par Morisson, qui se montra son digne successeur. Les tranchées avaient atteint le fossé, qui devint le théâtre journalier de combats sanglans. 13,000 coups de canon avaient bouleversé le haut des remparts et ruiné en partie le bastion de l'Évangile. Alors les assiégeans construisent un pont mobile qui leur permettra de gagner le pied de la brèche à l'abri du feu des casemates. De leur côté, les assiégés fabriquent *l'encensoir*, espèce de bascule destinée à verser des chaudrons de poix bouillante sur les assaillans. De part et d'autre, tout se prépare pour un premier assaut. Il est livré le 7 avril. Malgré les ordres formels du duc d'Anjou et de Gonzague, qui dirigeait le siége depuis la mort du duc d'Aumale, la noblesse se mêle aux soldats chargés de la première attaque. Guise, Clermont, Tallard, Tavannes et Crillon s'élancent dans le fossé et courent aux casemates, dont ils s'emparent d'abord; mais le capitaine Duverger Beaulieu revient sur ses pas, et Guise est forcé de reculer, emportant Tallard blessé mortellement et laissant derrière lui de nombreux cadavres. Sur la brèche, Caussens et Goas ont rencontré Rochelais et Rochelaises. Celles-ci lancent des artifices, manœuvrent *l'encensoir* et rivalisent avec les hommes de courage et de mépris pour la mort. En vain les royalistes déploient une égale valeur, en vain de nouveaux renforts viennent combler leurs pertes,

(1) Cette lettre est en entier dans l'ouvrage du père Arcère.

en vain quelques gentilshommes, mêlés à de simples soldats, atteignent-ils le sommet de la brèche; ils sont aussitôt précipités au milieu des décombres, et lorsqu'à la nuit tombante le duc d'Anjou fait sonner la retraite, il peut compter plus de 300 morts et un nombre infini de blessés, entre autres Tallard, qui mourut quelques jours après, Gonzague, Strozzi, Goas, et la plupart de ces gentilshommes que leur courage irréfléchi avait conduits au premier rang.

Le 8 et le 10 du même mois, les mêmes efforts sont tentés par les assiégeans avec un résultat tout pareil. Le 14 est désigné pour un quatrième assaut. Les mines placées sous le bastion de l'Évangile doivent donner le signal. Ces mines sont chargées et bourrées sous les yeux du duc d'Anjou entouré de toute sa cour. L'explosion emporte toute la pointe du bastion, en même temps que les débris, retombant sur l'armée royale, écrasent, au dire de Brantôme, plus de 250 soldats ou pionniers. Les bataillons d'attaque s'élancent pour profiter d'un passage si chèrement acheté, mais ils trouvent sur la brèche des adversaires aussi résolus que les jours précédens. Rien ne peut entamer ce rempart vivant, et aux victimes de l'explosion les royalistes ont à ajouter les morts nombreux restés sur les débris fumans du bastion.

Quelque temps suspendues par l'apparition d'une flotte anglaise qui s'éloigna sans tirer un coup de canon, les opérations reprennent bientôt avec une activité extrême. Les royalistes reçoivent des renforts considérables et serrent de plus près la ville, où règne bientôt la famine. Chaque jour, de sanglantes escarmouches ont lieu tantôt dans les fossés, tantôt sur les plages laissées à sec par le reflux et où une population affamée va chercher les coquillages, devenus presque son unique nourriture. Des surprises de tout genre sont tentées, et l'une d'elles, faite de nuit par Sainte-Colombe, est près de réussir. De nouvelles mines bouleversent le bastion de l'Évangile, qui résiste le 28 avril à un cinquième assaut. Le duc d'Anjou recourt alors à des attaques générales. Le 17 mai, au moment de la basse mer, La Rochelle est assaillie sur tous les points et toujours sans succès. On recommence le 26 du même mois, et cette fois tous les chefs royalistes veulent payer de leur personne. Montluc est chargé du commandement en chef, Strozzi et Goas montent les premiers à la brèche à la tête de 6,000 Suisses qui viennent d'arriver au camp. Derrière eux viennent les gentilshommes guidés par le prince de Condé et les ducs de Guise et de Longueville. Les Rochelais les reçoivent avec leur intrépidité ordinaire, et tout d'abord Strozzi est blessé d'un coup d'arquebuse. Les soldats reculent, et l'assaut est interrompu. Il recommence bientôt plus furieux. La noblesse a pris la tête et s'élance avec une sorte de désespoir sur cette brèche toujours ouverte, toujours inabordable; mais en vain s'épuise-t-elle en valeureux efforts, en vain cinq

fois repoussée, revient-elle cinq fois à la charge. Après avoir vu tomber 28 capitaines à côté de plus de 1,000 soldats, le duc d'Anjou fait sonner la retraite et s'avoue vaincu une septième fois.

Ce dernier insuccès avait terrifié l'armée royale. Plusieurs jours se passent à réveiller l'énergie des soldats. Enfin un huitième assaut est décidé, et, pour en assurer le succès, on adopte le plan du duc de Nevers, qui veut user à la fois de ruse et de force. Pendant toute la nuit du 12 juin, de fausses attaques tiennent la garnison sur pied, toutes les batteries tonnent et foudroient la ville. A l'aube, le feu se ralentit, s'éteint peu à peu et tout semble rentrer dans le repos. Les assiégés, trompés par ce calme menteur, vont se reposer, ne laissant aux murailles qu'une faible garde, qui elle-même succombe à la fatigue et s'endort. Alors s'ébranle l'élite de l'armée assiégeante. Guise se dirige vers le bastion de l'Évangile, Henri de Navarre vers celui de la Vieille-Fontaine. Des échelles sont dressées en silence contre les murs de ce dernier; elles sont gravies, et déjà les royalistes se groupent dans le chemin de ronde, lorsqu'un cri de triomphe prématuré réveille un poste de Rochelais. Aussitôt ceux-ci s'élancent sur les assaillans, tuent tous ceux qui ont gravi le rempart et renversent les échelles au moment même où Strozzi et le duc de Longueville y mettaient le pied. De son côté, Guise avait enfin escaladé la brèche, il était entré dans le bastion de l'Évangile; mais là il découvre un nouveau fossé, un nouveau rempart élevé à l'intérieur pendant le siége, et, à l'aspect de ces obstacles imprévus, ses soldats épouvantés jettent leurs armes et fuient sans même essayer de combattre.

Cette fois La Rochelle était sauvée. Tant d'échecs successifs avaient porté à son comble la démoralisation de l'armée royale. Des maladies s'étaient déclarées dans le camp et décimaient les soldats. Les plus fermes capitaines étaient découragés. Le duc d'Anjou, qui venait d'être élu roi de Pologne, qui avait dans son camp les ambassadeurs chargés de l'amener dans ses nouveaux états, désirait un accommodement qui sauvât au moins les apparences et lui permît de s'éloigner. Catherine tremblait pour la vie et la gloire de son fils préféré. Des négociations sérieuses s'ouvrirent, et comme premier gage de bonne foi, les Rochelais obtinrent que les assiégeans détruiraient tous leurs travaux d'attaque. Enfin Charles IX signa l'édit de pacification. Les Rochelais avaient conquis la liberté de conscience non-seulement pour eux, mais encore pour tous leurs coreligionnaires du royaume. Malheureusement cette paix fut aussi boîteuse que les précédentes. Les hostilités recommencèrent bientôt. Suspendues tant que régna Henri IV, elles se réveillèrent presque aussitôt après le crime de Ravaillac. La construction du Fort-Louis, qui dominait et battait la ville, devint pour les Rochelais une cause incessante d'inquiétude et d'irritation. Chaque nouveau traité avait beau renfermer

une clause spéciale qui promettait la démolition de cette citadelle, elle restait toujours debout, rappelant la sinistre prédiction de Lesdiguières : « Il faut que la ville avale le fort, sinon le fort avalera la ville. » Enfin, en 1627, Richelieu parut devant La Rochelle, et dès les premiers jours les habitans durent comprendre que c'en était fait de la vieille république d'Éléonore.

Le siége de 1573 avait eu les caractères d'une époque où la tradition chevaleresque ne s'était pas encore effacée. C'est de haute lutte que les capitaines du duc d'Anjou avaient voulu réduire la ville rebelle. Prodigues de leur propre vie, ils avaient peu marchandé celle de leurs soldats. La fureur de l'attaque, l'énergie de la résistance, expliquent la nature et l'énormité des pertes éprouvées par les deux partis, surtout par l'armée royale (1), en même temps qu'elles permettent de comprendre le résultat de l'entreprise. Cette manière de combattre laissait une chance à l'héroïsme, et cette chance avait été

(1) Voici, d'après les documens officiels recueillis par M. Genet, la composition et les pertes des deux armées.

Le recensement fait par Lanoue le 9 février porte :

Compagnies urbaines.	8	de 200	hommes.	1,600 hommes.
Grandes compagnies d'étrangers réfugiés. .	5	120	—	600
Petites compagnies d'étrangers réfugiés. . .	4	50	—	200
Compagnie du maire, formée de tout le corps de ville et des principaux habitans. . . .	1	»	—	150
Compagnie de cavalerie.	1	»	—	200
Compagnie de gentilshommes et officiers. .	1	»	—	100
Compagnie de pionniers.	2	125	—	250
Totaux. . . .	22 compagnies. . .			3,100 hommes.

L'armée royale avait reçu à diverses reprises et avant les derniers assauts :

Infanterie.	27,000 hommes.
Suisses.	6,000
Cavalerie.	1,500
Canonniers.	300
Pionniers.	3,000
Charretiers conducteurs.	600
Troupes de marine.	2,000
Total.	40,600 hommes.

Les Rochelais eurent environ 1,300 bourgeois ou réfugiés tués, parmi lesquels il faut compter 28 pairs ou échevins. Le maire, Morisson, dont l'énergie et l'activité aidèrent si puissamment au salut de la patrie, mourut, peu de jours avant la levée du siége, des suites de ses fatigues.

L'armée royale perdit en tout 22,000 hommes. Plus de 10,000 avaient péri sur la brèche ou dans diverses rencontres, et parmi eux on compte 200 officiers, 50 capitaines dont le nom avait marqué dans les guerres précédentes, et 5 mestres de camp.

On voit que les pertes durent être dans les deux partis presque proportionnelles au nombre, et que ce siége coûta la vie à peu près à la moitié de ceux qui y prirent part soit comme assiégeans soit comme assiégés.

pour les Rochelais. Imiter le duc d'Anjou, c'était vouloir se heurter aux mêmes obstacles et s'exposer à échouer comme lui. Aussi Richelieu, décidé à détruire en France le parti protestant, qu'il soutenait en Allemagne, suivit-il dès l'abord une tout autre tactique. Pour ne rien laisser au hasard dans ce terrible jeu de la guerre, il changea le siége en blocus. Par ses ordres, un fossé de six pieds de profondeur, de douze de largeur et de trois lieues de développement, fut creusé autour de La Rochelle, et vint déboucher des deux côtés à l'entrée de la baie. Derrière ce fossé s'éleva un parapet flanqué de dix-sept forts et d'un plus grand nombre de redoutes armées d'une formidable artillerie. Quarante mille hommes d'élite commandés par les plus habiles généraux du royaume campèrent en dehors de ces lignes avec ordre de ne combattre que pour repousser les assiégés, et des châtimens sévères infligés aux plus ardens apprirent bientôt à l'armée que c'était là un ordre sérieux. Tranquille du côté de la terre, Richelieu s'occupa de la mer. L'anse au fond de laquelle était bâtie la ville séparait les deux extrémités de l'enceinte précédente par un canal d'environ quatorze cents mètres que les navires de La Rochelle franchissaient malgré le feu des batteries et des forts, que pouvaient tenter de traverser les Anglais, ces douteux alliés de la commune : Richelieu résolut de le barrer. Sous ses yeux, Clément Métézeau enfonça des pilotis, submergea des navires chargés de pierres, et éleva sur ces fondations une digue dont la hauteur dépassait celle des plus hautes marées. Un goulet de quelques toises laissé au milieu fut défendu par deux petites jetées accessoires chargées de bouches à feu, par deux forts et par une triple enceinte de vaisseaux de guerre toujours prêts au combat, de poutres reliées par des anneaux de fer, et de navires à l'ancre dont les proues tournées vers le large et armées de longs éperons devaient arrêter les brûlots et les *foudroyans* (1). Cela fait, Richelieu attendit avec la patience qu'inspire la certitude du succès.

En effet, la chute de La Rochelle n'était plus qu'une question de temps. Ses habitans, séquestrés ainsi d'une manière absolue, eurent bientôt épuisé tout ce qu'ils possédaient de vivres. La famine devint horrible. Les détails transmis à ce sujet par divers témoins oculaires sont effroyables. Après avoir mangé les plus immondes animaux, après avoir essayé de remplacer le blé par des os et du bois pilés, la viande par du cuir et du parchemin, les Rochelais en vinrent à tromper leur faim avec du plâtre et des ardoises broyées. Plusieurs se nourrirent de cadavres, et l'on vit une femme mourir en dévorant son propre

(1) Espèces de mines flottantes, formées avec des navires maçonnés à l'intérieur, que l'on plaçait près d'une digue pour la renverser par l'explosion.

bras. Les morts tombés dans les rues y pourrissaient sans sépulture. Les vivans, *couverts d'une peau noire et retirée que les os écorchaient*, éprouvaient d'atroces douleurs au moindre contact. Vers les derniers temps du siége, il mourait jusqu'à *quatre cents* personnes par jour. Aussi, lorsque après quatorze mois et seize jours de siége Louis XIII fit son entrée dans La Rochelle, il ne put retenir ses larmes à l'aspect de tant de souffrances, dont les preuves frappaient ses yeux malgré les précautions prises pour lui en éviter le spectacle (1). 5,000 Rochelais seulement le reçurent en criant grâce. Des 28,000 habitans que la ville renfermait au commencement du siége (2), 23,000 étaient morts de faim (3)!

Une population entière atteint difficilement ce degré d'héroïque constance, si elle n'est soutenue par un homme d'élite qui lui souffle sa propre énergie; ici cet homme fut Jean Guiton. Issu d'une famille d'échevins, fils et petit-fils de maires, ce célèbre Rochelais s'était d'abord exclusivement occupé des soins exigés par son commerce et par une fortune quelque peu embarrassée (4); mais, nommé amiral à l'âge de trente-neuf ans, il déploya tout à coup de véritables talens militaires et une indomptable fermeté. Pour son début, on le voit assaillir la flotte royale deux fois plus forte que la sienne, la mettre en fuite et lui prendre plusieurs navires. Plus tard, avec 5,000 hommes et 500 canons, il attaqua le duc de Guise, dont les vaisseaux, plus forts et armés de canons d'un plus gros calibre, portaient 14,000 hommes et 643 bouches à feu. Ce fut une bataille acharnée : 14,000 coups de canon furent tirés en deux heures, et les deux amiraux coururent les plus grands périls. La nuit vint interrompre cette lutte inégale. Au lieu d'en profiter pour fuir, Guiton et ses Rochelais restèrent en place, prêts à recommencer le lendemain. Au point du jour arriva la nouvelle que la paix était signée. Alors Guiton alla saluer le duc de Guise, et lui offrit son étendard comme au représentant du roi de France. Guise le refusa, déclarant qu'il ne l'avait pas gagné au combat. Il embrassa Guiton, et dit aux capitaines rochelais : « Vous estes

(1) La Rochelle se rendit le 29 octobre 1628, mais le roi ne rentra dans ses murs que le 1er novembre. Ces deux jours furent employés à nettoyer les rues, à enterrer les cadavres et à distribuer des vivres à ce qui restait d'habitans.

(2) Recensement officiel fait par le maire Jehan Godeffroy.

(3) Un millier de personnes moururent encore des suites de leur misère, après la reddition de la place. Ainsi de la population primitive de La Rochelle il ne resta qu'environ quatre mille âmes.

(4) *Jean Guiton, dernier maire de l'ancienne commune de La Rochelle*, par P.-S. Callot, ex-maire de la même ville, 1847. Dans ce travail, très-curieux à plus d'un titre, l'auteur a reconstruit, à l'aide des pièces originales conservées à La Rochelle, l'histoire entière de Guiton et de sa famille avant et après le siége de 1628, histoire qui était complétement oubliée.

de braves gens d'avoir ozé combattre si vaillamment; c'est à quoy je ne m'attendais pas, et estimais que, voyant une armée si puissante, vous deussiez vous retirer sans combattre. » — « Monseigneur, s'écria Guiton, jusqu'ici Dieu m'a faict cette grâce de n'avoir jamais tourné le dos au combat, et je me fusse plustôt perdu par le feu que de fuir. »

Tel était l'homme que les Rochelais choisirent pour chef lorsque, assiégés depuis neuf mois et déjà à bout de ressources, ils voulurent raffermir leurs propres courages. Il fallut un dévouement plus qu'ordinaire pour accepter une pareille tâche, et l'on comprend les hésitations de Guiton; mais, une fois engagé, il ne faiblit pas un instant. Au milieu des scènes affreuses que nous avons rappelées, il montrait à ses concitoyens un front toujours calme, presque gai. Administration intérieure, défense de la place, négociations avec l'Angleterre et le roi, il faisait tout marcher de front. Le jour, il présidait les conseils, visitait les malades, et consolait les mourans; la nuit, il faisait des rondes et commandait lui-même des patrouilles. Quelques citoyens égarés par le désespoir, comprenant bien que seul il prolongeait cette résistance désespérée, voulurent, à diverses reprises, le frapper de leurs poignards, et tentèrent d'incendier sa maison. Guiton, sans pitié pour les espions et les traîtres, se borna à faire mettre en prison ceux qui ne s'en prenaient qu'à lui, et redoubla d'efforts et de constance. Enfin, après avoir vu la flotte anglaise se montrer deux fois sans rien tenter, après avoir eu connaissance du traité par lequel ses infidèles alliés le livraient à Richelieu, voyant sa garnison réduite à *soixante-quatorze Français et soixante-deux Anglais* (1), Guiton crut avoir fait et obtenu de ses compatriotes tout ce qui était humainement possible. Alors il demanda le premier qu'on se rendît au roi, et, oubliant tout grief personnel, il alla tirer de prison un de ses plus constans ennemis, l'assesseur Raphaël Colin, et lui remit la garde de la ville, voulant faciliter ainsi la conclusion du traité. Les conditions en furent sévères. On laissa à ce qui restait de Rochelais la vie, les biens et la liberté de conscience; mais tous les priviléges de la ville et les remparts qui la protégeaient durent tomber en même temps (2). Le maire et dix des principaux bourgeois

(1) Au commencement du siége, la garnison se composait de *douze compagnies de bourgeois* et de *cinq à six cents Anglais* auxiliaires. Nous avons vu plus haut que les compagnies urbaines étaient de 200 hommes. Sur 2,400 bourgeois armés pour défendre leur ville, il en était donc mort environ 2,326.

(2) Ces conditions, accordées par Richelieu, alors que toute prolongation de la résistance était rigoureusement impossible, précisent nettement le caractère de la lutte. Il est bien évident qu'elle était avant tout politique, au moins aux yeux des chefs des deux partis. Si le cardinal avait obéi surtout à l'esprit catholique de son temps, il n'aurait pas laissé aux Rochelais leurs temples et leurs pasteurs. Si le *corps de ville* avait mis l'intérêt de ses croyances religieuses avant celui des franchises municipales, il n'aurait pas pris

furent d'abord exilés. Ils rentrèrent quelque temps après, et Guiton servit dans la marine royale avec le titre de capitaine. Il mourut à La Rochelle, âgé de soixante-neuf ans, et fut enterré près du canal de La Verdière, là même où s'élevaient ces remparts qu'il défendit avec tant de constance, en face de ce Fort-Louis, cause ou prétexte des guerres où il s'illustra, en vue de cette digue qui décida la ruine de sa patrie (1).

A l'exception de Colin et des quelques compilateurs qui ont aveuglément copié ses dires (2), tous les écrivains sont unanimes dans leurs appréciations de Guiton. Catholiques ou protestans, prêtres ou laïques, tous rendent hommage à la grandeur de son caractère, à la générosité de son cœur (3). Aussi son nom est-il resté populaire à La Rochelle, où l'on montre encore la table de marbre que Guiton frappa de son poignard en prêtant le serment de résister; aussi voulut-on, en 1841, lui élever une statue; mais le gouvernement d'alors refusa de ratifier ce vote du conseil municipal rochelais.

Il est bien difficile d'expliquer ce refus. Craignit-on d'avoir l'air de sanctionner une révolte? Ce motif serait mal fondé. Guiton et ses concitoyens n'étaient rien moins que des rebelles. Ils ne demandaient autre chose que l'exécution d'un contrat ratifié par une longue suite de rois, sanctionné par l'autorité des siècles, et que pour leur part ils avaient toujours fidèlement observé. Le manifeste publié avant le siége fut l'expression noble et parfois touchante de leurs sentimens (4). Ils adjuraient tous les souverains, princes ou républiques alliés de la couronne de France; ils rappelaient que les premiers ils avaient secoué le joug de l'Angleterre « pour ne pas être comme étrangers dans le sein de leur patrie; » mais leur ravir leurs libertés, c'était, disaient-ils, « les forcer avec violence dans le sein de l'Anglais. » Dans les plus dures extrémités, les actes de la commune rochelaise furent toujours d'accord avec son langage. Loin de se donner à l'Angleterre, elle rejeta toute idée d'annexion, et traita de puissance à puissance, se réservant tous les droits de souveraineté et s'engageant seulement à ne jamais faire une paix séparée. Pendant le

contre la domination anglaise ces précautions minutieuses et parfois offensantes, qui seules peuvent expliquer ce que la conduite de Buckingham et de ses successeurs envers leurs alliés présente d'étrange et de peu généreux.

(1) *Jean Guiton*, par P.-S. Callot.

(2) Pour juger de la croyance que mérite cet auteur, il suffit de rappeler qu'il traite Guiton de *lâche*.

(3) Pendant le siége, des fanatiques offrirent à diverses reprises d'assassiner Richelieu. Guiton repoussa ces offres avec indignation, et fit consacrer ses refus par la parole du ministre Salbert. « Ce n'est pas une telle voie, disait-il, que Dieu veut prendre pour notre délivrance; elle est trop odieuse. »

(4) *Histoire de La Rochelle*, par Arcère.

siége, les fleurs de lis furent respectueusement conservées sur les portes, et chaque jour, au plus fort même de la famine, on priait Dieu pour la vie du roi. En un mot, fidèles malgré leur lutte armée, les Rochelais ne cessèrent de mériter le reproche que leur adressaient leurs prétendus alliés d'outre-mer, *d'avoir la fleur de lis empreinte trop avant dans le cœur*. Mais cette fidélité était subordonnée à leur attachement pour leurs priviléges, et ceux-ci, inconciliables avec les progrès de la société, avec le mouvement de fusion qu'accélérait la main puissante de Richelieu, devaient fatalement périr. La Rochelle avait incontestablement pour elle le droit ancien; le cardinal pouvait invoquer le droit nouveau, et peut-être est-il permis de dire que dans ce sanglant conflit l'attaque et la défense furent également légitimes.

Ce n'est pas, nous aimons à le croire, en qualité de protestant que Guiton s'est vu refuser la statue que voulait lui élever sa ville natale. Nos lois et nos mœurs plus encore n'accepteraient pas une pareille raison. Est-ce comme républicain? est-ce comme représentant de la prétendue alliance qui, au dire de quelques personnes, existerait entre ces deux ordres d'idées? Nous ne saurions repousser trop hautement une telle pensée. Établir une solidarité quelconque entre les doctrines politiques et la foi religieuse, c'est méconnaître l'esprit même du christianisme qui a si nettement distingué le royaume des cieux des royaumes de ce monde, Dieu de César. Pas plus que le catholicisme, le protestantisme n'est essentiellement républicain. Un coup d'œil jeté sur la carte d'Europe, un souvenir des dernières années suffisent pour prouver ce fait. Tous les grands états protestans sont des monarchies, et la couronne y est aussi solide sur la tête des souverains que dans les états les plus catholiques, qu'à Rome même.

Aujourd'hui qu'ont disparu pour toujours les causes qui firent couler tant de sang, aujourd'hui qu'une France compacte a remplacé la France morcelée d'autrefois, et que les croyans des religions les plus diverses sont égaux aux yeux de la mère commune; aujourd'hui que le fantôme de république sorti des barricades de février est tombé devant la plus éclatante des manifestations nationales, rien, ce nous semble, ne doit plus s'opposer à la réalisation d'un vœu que nous avons entendu formuler par bien des bouches sans acception d'opinions ou de croyances. Guiton fut la plus haute expression des sentimens de ses concitoyens; à ce titre, les Rochelais lui doivent une statue. L'idée de patrie s'est transformée à La Rochelle aussi bien que dans toutes nos provinces; la France peut donc sans danger rendre hommage à ce patriotisme local qui fut longtemps le seul vrai, le seul possible, et honorer dans le dernier défenseur des franchises rochelaises le courage et la fermeté portés jusqu'à l'héroïsme. Des souvenirs de cette nature sont toujours bons à réveiller.

La Rochelle ne s'est jamais entièrement relevée du coup terrible porté par Richelieu. A diverses reprises, ses relations avec le Canada, la côte d'Afrique ou Saint-Domingue ont ramené dans ses murs le commerce et la richesse; de nos jours encore, ses sels, ses eaux-de-vie, ses armemens pour la pêche, appellent dans ses bassins de nombreux navires; mais la population n'a pu encore se rapprocher de son chiffre primitif. Elle s'est à la fois réduite et transformée. La Rochelle ne renferme que 15,000 habitans; dans ce nombre, on ne compte guère que 800 protestans, et à peine quelques familles pourraient-elles suivre leur généalogie jusqu'à l'époque des siéges. Les persécutions qui commencèrent dès qu'on ne craignit plus les calvinistes, la révocation de l'édit de Nantes et les émigrations en masse qui en furent la suite, les mariages mixtes, presque toujours contractés au profit de la religion dominante, ont amené ce résultat. La ville elle-même a peu changé. Les rues sont encore bordées de *porches* ou galeries basses qui cachent les piétons et donnent à l'ensemble quelque chose de désert et de sombre bien en harmonie avec la gravité puritaine de ceux qui les bâtirent. L'hôtel-de-ville, avec sa façade de pierres tout unie, avec sa porte de forteresse, ses deux tours et son cordon de créneaux et de mâchicoulis, est bien la digne *maison commune* de ces fiers marchands qui combattirent sous Morisson et Jean Guiton; mais des remparts qui les abritèrent, il ne reste plus que trois tours conservées par Richelieu comme autant de citadelles et reliées depuis à l'ensemble des fortifications élevées d'après les plans de Vauban. A l'entrée du port, la tour de la Chaîne et le donjon massif de Saint-Nicolas se dressent comme deux sentinelles de grandeur inégale, et leurs vieilles murailles, qui datent de Charles V, évoquent tous les souvenirs guerriers de La Rochelle. La tour de la Chaîne se rattache par une étroite courtine à la tour de la Lanterne, qui conserve encore la singulière pyramide de pierres où s'allumait chaque soir le fanal destiné à guider les navires. Une route partant de cette dernière conduit, à travers les remparts, à la promenade du Mail, vaste pelouse de 600 mètres de long, encadrée de quatre rangées d'ormes séculaires, et qui se termine à mi-côte d'une colline dont le sommet commande le port et la ville. Là, on rencontre une gaie maison de campagne, une ferme et leurs jardins encaissés entre des tertres peu élevés. Ces tertres, que la charrue tend chaque année à niveler, sont tout ce qui reste du Fort-Louis, de ce fort *qui avala la ville*, et c'est à peine si l'œil peut deviner à quelques plis du terrain le plan des glacis ou la trace des fossés. La digue s'est mieux conservée : les vents et les flots en ont démoli le sommet et adouci les talus; mais quand la mer baisse, on la voit montrer une à une ses pierres bouleversées, se détacher du rivage et s'allonger peu à peu comme une ligne noire qui semble vouloir barrer encore l'entrée du port.

Entre le Mail et la mer s'étend une langue de terre naguère inculte et qu'a su mettre à profit dans un intérêt général un Rochelais que regrettent depuis peu ses concitoyens et les savans de tout pays (1). Les bains de mer fondés par M. Fleuriau de Bellevue semblent réaliser l'idéal d'un établissement de ce genre. Des constructions élégantes et simples, une large terrasse que borde en guise de parapet une haie d'arbustes entrelacés, s'élèvent au-dessus d'une falaise de quelques pieds. Au-dessous s'étend la longue file des tentes. Un plan incliné pavé de larges dalles que couvre et lave la marée met les baigneurs inexpérimentés à l'abri des galets et de la vase. Un vaste jardin anglais planté d'arbres verts, émaillé de pelouses, semé de chalets et de kiosques, se prolonge du côté de la digue et permet de choisir, au milieu même des fêtes les plus bruyantes, entre la foule et la solitude. Ce jardin fut bientôt mon lieu de repos favori. Après une longue journée de travail, j'aimais à m'asseoir la nuit dans l'ombre de quelque massif dominant la falaise, et là, tantôt à peu près seul, je me pénétrais de ce calme absolu qu'on ne connaît pas dans les grandes villes, tantôt, aux jours de réunion, j'écoutais la musique militaire jetant ses notes stridentes à la foule pressée dans les allées du Mail ou les sons joyeux de l'orchestre appelant les danseurs dans les salons, tandis qu'en face de moi la lune argentait les eaux de la baie et faisait miroiter, en leur prêtant un charme bien trompeur, les bancs de vase du chenal.

La morte-eau, qui mettait obstacle à mes courses zoologiques, ne m'avait pas empêché, dès les premiers jours de mon arrivée, de parcourir la côte pour me faire une idée de ce que je pouvais craindre ou espérer. Ces premières explorations m'inspirèrent de sérieuses inquiétudes. En effet, de mes recherches précédentes il résultait que les calcaires comparés aux schistes et aux granites sont toujours infiniment moins riches en animaux marins. A raison de leur dureté moindre, ils résistent moins bien aux chocs purement mécaniques, alors mêmes qu'ils sont en masses compactes. En outre, leur composition chimique permet à l'eau d'en dissoudre une proportion qui, pour être faible, n'en est pas moins sensible. Aussi les algues et les fucus, qui sur les côtes de Bretagne transforment le granite en buissons ou en prairies, ne peuvent se fixer solidement sur ces surfaces toujours renouvelées et sont ici beaucoup plus rares. Avec eux disparaissent une foule d'espèces animales qui se nourrissent de ces plantes marines ou trouvent une retraite dans leurs rameaux. Les mêmes conditions opposent les mêmes obstacles à la multiplication des zoophytes

(1) M. Fleuriau de Bellevue avait mérité par ses nombreux travaux le titre de correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). Pendant plus de quatre-vingts ans, il consacra sa fortune entière à faire autour de lui le plus de bien possible. Aussi sa mort a-t-elle été regardée à La Rochelle comme un malheur public.

et des autres animaux fixés. Avec les espèces herbivores, avec celles qui vivent sur place à la façon des plantes, s'éloignent toutes les espèces carnassières qui vivent à leurs dépens. Si le calcaire est en outre formé de couches fendillées que les vagues brisent aisément, les causes précédentes exercent une action bien plus énergique, et de plus les animaux qui se cachent dans les fentes du rocher ou qui leur confient leurs œufs manquent de retraites sûres et diminuent à leur tour. Enfin si ces couches forment des plans inclinés vers la mer, les sources de toute la contrée suivent ces espèces de lits, viennent de bien loin sourdre en nappes sur le rivage, diminuent la salure des eaux qui baignent la côte et en chassent toutes les espèces les plus franchement marines. On voit que la richesse et la composition des faunes littorales dépendent de la nature minéralogique et de la structure géologique du continent. C'est là un de ces mille exemples qui nous montrent comment le règne minéral exerce une influence parfois considérable sur les deux autres, comment les êtres organisés et vivans peuvent être placés sous la dépendance des corps bruts, comment tout se tient et s'enchaîne dans l'admirable ensemble qu'étudient les naturalistes.

Toutes ces causes de dépopulation, je les voyais réunies aux environs de La Rochelle. Partout le calcaire oolitique me montrait ses assises peu épaisses, fissurées en tous sens et taillées à pic par la vague. Au pied de ces falaises s'étendaient des plateaux de la même roche formés d'ordinaire de larges gradins inclinés. Aussi, jusque sur les points les plus favorablement disposés, je trouvais une plante marine que sa couleur et la largeur de ses feuilles plissées ont fait comparer à nos laitues, et qui ne vient que dans les eaux à demi saumâtres. Jusqu'aux zones de la plus basse mer, cette ulve de mauvais augure formait de vastes plates-bandes, où des fucus tondus de près par les riverains figuraient assez bien des chicorées mal venues. Enfin un dernier signe non moins redoutable que les précédens achevait de me faire trembler pour les résultats du voyage. Depuis longtemps, j'avais reconnu qu'il n'y a rien à trouver dans la vase pure. Aussi nuisible aux œufs qu'aux individus adultes, elle étouffe les premiers en empêchant l'oxygène d'arriver jusqu'aux germes; elle ne peut être habitée par les seconds, qui ont besoin d'un terrain assez résistant pour soutenir leurs galeries. Or à La Rochelle la vase envahit tout. Dans le port, dans la baie, à peine les écluses de chasse peuvent-elles conserver au chenal la profondeur qu'exigent les grands navires de commerce. En dehors de ce canal artificiel, partout un lit de vase noire ou jaunâtre s'étend depuis les zones les plus élevées jusque bien au-dessous des limites des plus fortes marées. Jusque sur certains plateaux découverts où la vague semble devoir tout balayer, la vase

atteint plus d'un pied d'épaisseur, couvre de son lourd manteau les sables, les rochers, et remplit les plus étroites fissures. A la moindre agitation, cette couche demi-fluide se délaie. Aussi le long des côtes l'eau est-elle toujours trouble; au plus léger souffle de vent, elle devient terreuse et prend aux yeux quelque chose de solide. Plus avant, la mer, sans être beaucoup plus propre, garde quelque chose de sa couleur. Son bleu, mêlé au jaune de la vase, se change souvent en un beau vert. A certains momens, quand des nuages isolés marbrent l'océan de leurs ombres et qu'une brise légère le creuse de sillons, cette lumière brisée produit une illusion étrange : on dirait une vaste plaine dont les premiers plans seraient de terre à froment fraîchement labourée et qui déroulerait jusqu'à l'horizon un tapis de fraîches prairies.

Plusieurs causes concourent à accumuler dans les eaux de la Saintonge cette masse de particules terreuses. Du nord au midi, de la pointe de l'Aiguillon à la pointe de Fouras, les îles de Ré, d'Aix et d'Oleron forment comme une espèce de digue interrompue qui longe la côte et en est séparée par un canal irrégulier très rétréci au sud. Plusieurs rivières, entre autres la Charente, la Sèvre niortaise et la rivière de Saint-Benoît, se déchargent dans ce bassin, et leurs courans, dirigés à l'encontre l'un de l'autre par la situation des embouchures, par la disposition des côtes, se neutralisent mutuellement. Ainsi les détritus, enlevés aux terrains marécageux qu'elles parcourent, ne peuvent être chassés en pleine mer et restent sur place. Pour sa part, la mer travaille de deux manières à maintenir et à augmenter cet envasement. Jusque bien loin de cette côte, elle ne présente qu'une faible profondeur, et son fond, composé de couches semblables à celles des terres voisines, est facilement attaqué même par des marées ordinaires. Celles-ci pénètrent dans l'espace que circonscrivent les îles et la côte par trois *pertuis* ou détroits (1), rencontrent sur leur passage des plateaux sous-marins, en enlèvent toujours quelque chose, et leurs courans, heurtés l'un par l'autre, ne servent qu'à refouler vers la plage de nouveaux détritus. Cette cause agit avec une bien autre puissance lorsque les vents du large poussent vers le continent les hautes vagues de l'Atlantique. Alors le fond est bouleversé par ces masses liquides; les falaises formées de roches peu résistantes cèdent aux chocs redoublés qui ébranlent et rongent leur base, s'éboulent par larges pans et ajoutent leurs débris réduits en poussière à ceux que les flots ont arrachés au sol même de l'océan. Ainsi s'accomplit tout le long de cette côte un double travail d'érosion et

(1) Ces détroits sont le Pertuis Breton, entre l'île de Ré et la côte; le Pertuis d'Antioche, entre les îles de Ré et d'Oleron; le Pertuis de Maumusson, entre l'île d'Oleron et le continent.

d'envasement dont on peut constater les résultats aux portes mêmes de La Rochelle.

En effet, des documens que nous a transmis le moyen âge il résulte que le bourg primitif était entouré d'eau à peu près de toute part (1). L'ancien port était situé à l'opposite du port actuel, près de la vieille porte Neuve, et un vaste marais étendu à l'orient achevait de transformer en île le centre de la ville moderne. Depuis longtemps le vieux port est comblé, et le marais asséché a été compris dans la ville; mais là ne s'est pas arrêté l'envahissement. On trouve dans l'ouvrage du père Arcère deux plans, l'un de 1573, l'autre de 1756. Dans le premier on voit la mer s'étendre en ligne droite au pied des remparts, à droite et à gauche des deux tours placées à l'entrée du port. Elle se replie ensuite tout autour de la place en formant un dédale de véritables lagunes à l'est jusqu'au petit coteau de Lafont, à l'ouest jusque bien au-delà de l'ouvrage à couronne. Dans le second plan, les marais situés à l'orient ont presque entièrement disparu, et l'on voit des champs et un cimetière à la place qu'ils occupaient. Enfin, à en juger d'après la carte de M. Beautemps-Beaupré, dès 1831 la mer a cessé d'atteindre les fortifications, et les fossés ne se remplissent plus qu'à l'aide de canaux ménagés dans ce but. Mais si le fond de la rade s'est comblé, en revanche la mer en a reculé et élargi l'entrée. Chaque tempête emporte quelque chose à la pointe des Minimes, à celle de Chef-de-Baie, et le père Arcère, en se fondant sur des observations précises faites dans un espace de douze années, estime que cette perte est d'environ quatre pieds par an un peu au-delà de la digue, c'est-à-dire sur des points où la falaise n'est frappée que par les vagues déjà bien affaiblies.

Mes premières recherches ne confirmèrent que trop les tristes pressentimens inspirés par l'inspection des côtes. Il me fallait arriver au plus bas de l'eau pour rencontrer des animaux qui se montrent ailleurs dans les zones les plus élevées, et encore j'eus beau jouer de la pioche et du pic, je ne trouvai guère que quelques espèces communes, et que je connaissais pour les avoir vues de Boulogne à Saint-Jean-de-Luz. Après quelques essais aussi peu fructueux, voyant toujours mes vases presque vides, je renonçai à mes procédés ordinaires d'exploration et cherchai fortune par d'autres moyens. C'est alors que je m'applaudis de n'avoir écouté ni les petites vanités du monde, ni le trop grand amour du bien-être, d'être resté fidèle à mes habitudes de prolétaire de la science, de n'avoir pas élu domicile dans les beaux quartiers. J'étais logé sur le port, dans un bouchon où mangeaient et couchaient à la nuit les manœuvres du chantier voisin. Mon

(1) Arcère.

hôtesse, d'âge très mûr, était quelque peu criarde, et sans mériter le reproche d'exigence, j'aurais pu trouver à redire à la saveur des mets, à la propreté du service; mais ma chambre était grande et claire, mais devant moi s'étendait le port avec ses trois bassins, mais pas une barque n'entrait à La Rochelle sans passer sous mes yeux, et j'étais en plein quartier de pêcheurs et de marins. Grâce à quelques recommandations aussi nécessaires en pareil cas qu'en bien d'autres, j'étais en relation avec deux patrons. Je les vis plus souvent, je leur fis la cour. Le docteur Sauvé joignit son influence à mes sollicitations, et m'apporta enfin le premier un animal fort curieux dont l'existence dans les mers de La Rochelle avait été un des motifs déterminans de mon voyage. Quelques détails sur cette espèce remarquable feront comprendre, j'espère, comment, au point où en est la science moderne, un de ces petits êtres si dédaignés du vulgaire et même de certains savans peut mériter qu'un naturaliste fasse cent cinquante lieues tout exprès pour l'étudier.

Les hommes qui, réunissant en un faisceau les faits jusque-là isolés, firent de la zoologie une véritable science, durent nécessairement s'attacher d'abord aux groupes *à type fixe* les mieux circonscrits et les plus naturels, aux animaux dont l'anatomie traduisait de la façon la plus complète les plans fondamentaux. Lorsqu'ils venaient à rencontrer un de ces groupes *à type variable* où les espèces les plus voisines sous certains rapports diffèrent essentiellement sous d'autres, lorsque leur scalpel se heurtait à quelqu'un de ces animaux qui s'écartent brusquement de leurs plus proches voisins et semblent vouloir faire bande à part, ils sautaient par-dessus ces exceptions encore fort rares et les casaient tant bien que mal dans leurs cadres réguliers. Cette manière d'étudier pouvait seule leur donner la clef de la méthode, leur révéler les tendances générales de l'organisation et leur inspirer de grandes vues capables d'embrasser le règne animal dans son ensemble; mais elle devait entraîner et elle entraîna en effet un inconvénient réel. On assimila d'une manière trop complète la science de la création vivante aux sciences des corps bruts, et parce que celles-ci présentaient un certain nombre de *lois* plus ou moins rigoureuses, on voulut prématurément agir de même en zoologie descriptive, en anatomie, en physiologie. Bientôt la zoologie eut comme la physique ou la chimie, presque comme les mathématiques, un certain nombre de formules, le plus souvent prises à leur juste valeur par ceux qui les émettaient, mais dont la foule des élèves et des imitateurs ne tarda pas à faire autant de règles inflexibles, d'incontestables vérités.

Cependant la science a marché, et, en dépit des hommes qui luttent encore pour le passé, il faut bien reconnaître qu'un grand nombre de généralisations admises sur parole, ou même vraies il y a trente

ans, exigent de nos jours une révision sévère. De là vient l'intérêt tout particulier qui s'attache à l'étude de groupes longtemps négligés, et par suite la remarquable émulation qui amène sur les bords de la mer des naturalistes de tous pays. C'est qu'en effet les faunes marines ressemblent assez peu aux faunes de la terre, de l'air ou des eaux douces. La mer nourrit des groupes entiers appartenant à des types spéciaux qui n'ont ailleurs aucun représentant. C'est là que vivent presque uniquement ces animaux étranges chez qui la machine animale est réduite à sa plus simple expression, quoique conservant un volume considérable, véritables expériences de physiologie toutes faites par la nature, et qu'il suffit de savoir reconnaître et interpréter. Enfin c'est là qu'il faut aller chercher ces êtres aux formes extérieures anormales, aux dispositions organiques exceptionnelles, qui déroutent tant de nomenclateurs et d'anatomistes systématiques, qui ouvrent aux amis de la vérité des horizons de plus en plus vastes et variés.

A ces divers titres, le *branchellion* nous semble mériter toute l'attention des naturalistes. Cet animal vit en parasite sur la torpille; on ne le trouve jamais ailleurs, et, remarquons-le en passant, c'est déjà un fait bien curieux. Personne n'ignore que la torpille, espèce de machine électrique vivante, peut foudroyer ses ennemis même à une distance considérable. Les pêcheurs font journellement l'expérience des singulières facultés de ce poisson. Dès qu'ils en tiennent un dans leur chalut (1), ils en sont prévenus par les secousses que leur transmettent les cordes d'amarrage, et l'un d'eux m'affirmait que ces secousses sont parfois assez violentes pour les forcer *à larguer* quand ils hissent leurs filets à bord, et à laisser tout retomber au fond de la mer. Pour que le branchellion puisse impunément vivre aux dépens de la torpille, il faut que son organisation le rende insensible aux actions électriques, ou bien qu'elle permette à ce ver, de trois ou quatre centimètres de long, de résister à des décharges qui ébranlent les hommes les plus vigoureux.

Découvert par Rudolphi, le branchellion a été classé par Savigny parmi les sangsues. Cuvier, Blainville et leurs successeurs l'ont maintenu à cette place, et pourtant ses caractères extérieurs, à eux seuls, devaient soulever quelques doutes à cet égard. Comme les autres sangsues, le branchellion porte à chacune de ses extrémités une ventouse qui lui sert à se fixer solidement; mais le corps, au lieu d'être d'une seule venue, comme chez tous les animaux dont on le rapproche, porte en avant une sorte de cou arrondi et renflé en fuseau, représentant à peu près le tiers de la longueur totale, tandis que le

(1) Espèce de filet ou plutôt de drague, très-employée le long de nos côtes.

reste du corps, semblable à celui d'une sangsue d'un noir violacé, présente de chaque côté une série de lames minces, élargies en éventail, plissées sur les bords, et de couleur plus claire. Par ce partage du corps en deux régions bien distinctes, par l'existence de ces appendices, le branchellion formait, dans le groupe des hirudinées (1), une exception unique, et, en le plaçant ainsi dans une même famille, à côté des sangsues ordinaires, Blainville surtout se mettait en contradiction avec quelques-uns des principes le plus constamment soutenus par lui-même. C'est qu'en présence de la variabilité des animaux inférieurs, les esprits les plus systématiques sont bien forcés de se rendre à l'évidence et de renoncer à ces cadres, tracés d'avance, où ils s'étaient flattés d'enserrer la création.

Cet extérieur remarquable devait attirer l'attention des anatomistes en faisant pressentir une organisation interne également curieuse. Malheureusement les branchellions ne sont rien moins que communs, ils sont rares là même où les torpilles se pêchent par centaines, et cependant il fallait les observer vivans. Je savais, par mon expérience personnelle, que les recherches faites sur des individus conservés ne pouvaient conduire à des résultats sérieux, car l'alcool raccornit et confond les organes et les tissus. Je ne connaissais pas encore les travaux récemment publiés en Allemagne (2), et bien des questions restaient pour moi tout entières. Qu'étaient, par exemple, ces appendices latéraux placés à chaque anneau comme des franges verticales? Etaient-ce de simples replis cutanés, ainsi que l'affirmaient Cuvier, Blainville et tous leurs successeurs? étaient-ce des organes respiratoires, comme paraissaient l'avoir admis, sur une simple inspection, Rudolphi et Savigny? Mais, dans ce cas, le branchellion devenait une *sangsue à branchies*, c'est-à-dire qu'il devenait un être exceptionnel, non plus seulement dans la famille, mais encore au milieu de tous les groupes voisins. A prendre au pied de la lettre quelques-uns de ces principes dont je parlais plus haut, c'était une chose aussi extraordinaire que de rencontrer un mammifère sans poumons, et quoique habitué à observer chez les animaux inférieurs

(1) Nom de famille donné à tous les vers voisins des sangsues.

(2) M. Leydig, naturaliste distingué, avait publié, quelque temps avant mon départ pour La Rochelle, une notice fort intéressante sur le branchellion qu'il avait eu vivant à Gênes. Les résultats auxquels nous sommes parvenus l'un et l'autre s'accordent sur certains points et diffèrent sur quelques autres. Ces divergences tiennent sans doute à ce que, mieux servi par les circonstances, j'ai pu voir beaucoup plus que le naturaliste allemand, peut-être aussi à ce que nous avons examiné deux espèces différentes. En effet, quelques détails donnés par M. Leydig me font penser qu'il pourrait bien exister deux espèces de branchellion, bien qu'on n'en ait encore admis qu'une seule. J'ai, du reste, rapporté à Paris les préparations nécessaires pour démontrer l'exactitude de tous les faits essentiels que m'avaient fournis mes études.

des écarts considérables, celui-ci me paraissait bien grand. Pourtant l'observation directe m'apprit qu'il en était ainsi, et l'expérimentation confirma ce résultat.

En effet, placés sous le microscope, ces larges feuillets membraneux, si minces et en apparence d'une organisation si simple, me montrèrent des couches cutanées pour les protéger, des fibres musculaires et ligamenteuses pour les mouvoir et les maintenir épanouis, des nerfs pour les animer; surtout j'y découvris des canaux ramifiés donnant naissance à un réseau que parcourait un liquide parfaitement incolore et chargé de granulations très fines dont les mouvemens indiquaient ceux du liquide lui-même. A elle seule, cette structure caractéristique pouvait autoriser à regarder ces appendices comme de véritables branchies; mais je voulus, et pour moi-même et pour les autres, une preuve plus décisive. A l'aide d'une seringue à tube capillaire, je poussai dans les canaux qui relient entre eux ces appendices un précipité de fer à peine bleuâtre qui a la propriété de se foncer au contact de l'oxygène et de se changer en bleu de Prusse. J'avais eu soin d'opérer sur un animal plein de vivacité. Quoique l'opération eût parfaitement réussi, je n'aperçus d'abord aucun changement : la couleur du liquide employé se confondait avec celle des tissus. Mais bientôt l'air dissous dans l'eau, pénétrant à travers les tissus vivans de l'animal, agit sur mon précipité comme il l'eût fait sur le sang lui-même, et lui céda son oxygène. Je vis les appendices se teinter rapidement; les vaisseaux prirent l'aspect de lignes ondulées d'un bleu de plus en plus foncé, et, au bout de quelques minutes, je distinguai les réseaux à la simple loupe. Cette expérience était décisive. J'avais vu, qu'on me permette l'expression, *respirer le sel de fer*. Les appendices du branchellion étaient incontestablement des branchies.

Le rôle de ces organes une fois fixé, j'eus à me demander quel liquide venait y subir l'action de l'air. La question peut paraître étrange au premier abord. Sans s'être occupé d'histoire naturelle, sans être même médecin, on sait généralement que le sang seul respire dans le poumon chez les mammifères, les oiseaux et les reptiles; dans les branchies, chez les poissons. Existe-t-il donc chez certains invertébrés un autre liquide nourricier que le sang, et ce liquide a-t-il, lui aussi, besoin de se vivifier au contact de l'air? Répondons d'abord affirmativement, et entrons ensuite dans quelques détails pour faire comprendre ce fait très important.

Chez tous les animaux, à quelque groupe qu'ils appartiennent, le liquide nourricier, quelle que soit sa véritable nature (1), s'épuise

(1) J'ai cherché à montrer ailleurs comment l'appareil circulatoire se complète succes-

constamment par son séjour dans les organes, et répare ses pertes par les matériaux que lui fournissent la digestion d'une part, la sécrétion intersticielle de l'autre. Chez l'homme, chez tous les vertébrés, le sang reçoit ainsi le chyle et la lymphe, et ces deux derniers liquides venus l'un des organes digestifs, l'autre de tous les points du corps, circulent dans des vaisseaux spéciaux qui communiquent par un tronc commun avec le système des vaisseaux sanguins. Par suite de cette disposition, le chyle, la lymphe restent distincts du sang et des autres liquides qui baignent tous nos tissus. Chez les invertébrés, les vaisseaux lymphatiques et chylifères n'existent pas. En outre, on ne trouve plus guère ici ce tissu cellulaire qui garnit chez nous tous les interstices laissés par les organes, et de là proviennent les grands espaces libres, les *lacunes* qui séparent ces derniers. La lymphe et le chyle, ne trouvant plus de vaisseaux pour les renfermer, tombent dans ces espaces qui sont ainsi remplis par le liquide chargé de réparer les pertes du sang. On comprend aisément, d'après ces quelques mots, combien doit être important le rôle joué dans la physiologie des animaux invertébrés par la *cavité générale* qui résulte de l'ensemble de ces lacunes et par le liquide que renferme cette cavité.

Nous avons rappelé plus haut que chez les vertébrés le chyle et la lymphe sont versés directement dans l'appareil vasculaire sanguin par les vaisseaux qui les renferment. Chez les invertébrés, où ces vaisseaux manquent, il ne saurait en être ainsi. Alors, lorsque *le cercle circulatoire est incomplet*, lorsque, entre la terminaison des artères et l'origine des veines, il existe un intervalle quelconque, le sang lui-même tombe dans la cavité générale du corps, et le mélange s'opère dans cette cavité. C'est ainsi que les choses se passent chez les insectes, les crustacés, les mollusques..... Lorsque *le cercle circulatoire est complet*, lorsque les artères et les veines forment un cercle continu, les matériaux réparateurs du chyle et de la lymphe ne peuvent arriver jusqu'au sang qu'à travers les parois des vaisseaux sanguins. Certains rayonnés et tous les vers nous présentent ce phénomène.

Mais, quelles que soient les dispositions anatomiques existantes, il est un fait que nous trouvons chez tous les animaux. Pour devenir aptes à nourrir l'organisme, pour se transformer en sang, le chyle, la lymphe, tous les matériaux destinés à réparer des pertes incessantes, doivent d'abord subir l'action de l'air. Aussi, chez les vertébrés, est-ce dans les veines et tout auprès de l'organe respiratoire que viennent déboucher les vaisseaux lymphatiques. Chez les inver-

sivement, et comment à cette complication progressive correspond la caractérisation également progressive des liquides nourriciers. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846. *Côtes de Sicile*, III.

tébrés, alors même que le sang se mélange directement avec le chyle et la lymphe, les dispositions anatomiques assurent un résultat tout pareil. Lorsque le sang d'un côté, le chyle et la lymphe de l'autre, sont renfermés dans des cavités distinctes et sans communication, il devenait nécessaire que ces deux derniers liquides eussent leur respiration spéciale. Des milliers d'observations m'avaient depuis longtemps démontré qu'il en était bien ainsi. Chez les vers en particulier, *le liquide de la cavité générale respire tout aussi bien que le sang lui-même* (1); mais jusqu'à ce jour j'avais constamment vu la peau se charger seule de cette fonction. L'air n'exerçait son action sur le liquide dont il s'agit que par les tégumens, tantôt du corps entier, tantôt de quelque partie servant d'ailleurs à d'autres usages. On ne connaissait pas d'animal possédant des organes spéciaux pour la respiration du chyle et de la lymphe.

Or, dès mes premières observations sur le branchellion, je constatai un fait qui me donna à penser. Les appendices latéraux ne sont pas complétement semblables : les uns sont minces et foliacés dans toute leur étendue; les autres, au nombre de vingt-deux, régulièrement espacés et disposés par paires, ont à leur base un renflement hémisphérique à demi transparent. Dans chacun de ces mamelons, je voyais une espèce d'ampoule se dilater et se contracter régulièrement à la manière d'un cœur. Telle est, en effet, la nature de cet organe, et le liquide qu'il renferme est le sang de l'animal. Mais le sang se montrait chez les individus bien portans teinté d'un beau rouge groseille, tandis que le liquide, circulant dans les appendices eux-mêmes, restait parfaitement incolore. Ces deux liquides ne pouvaient donc être de même nature. Si l'un était *le sang proprement dit*, l'autre ne pouvait guère être que le *liquide de la cavité générale*. Telle fut la conclusion que je tirai de l'observation seule et que l'expérience vint confirmer. En injectant par les vaisseaux, je remplis toutes les ampoules sans jamais arriver dans les appendices. Pour pénétrer dans ces derniers, il me fallut porter l'instrument dans les lacunes, c'est-à-dire dans une des dépendances de la cavité générale, et j'obtins alors le résultat dont j'ai parlé plus haut. Ainsi les appendices latéraux du branchellion n'étaient pas seulement des branchies, c'étaient en outre des *branchies lymphatiques*.

Enfin, en pratiquant l'injection comme je viens de le dire, je n'avais pas seulement injecté les appendices. Le liquide coloré avait gagné l'intestin et dessiné à sa surface des réseaux à large maille. En outre, il avait rempli un vaisseau spécial placé de chaque côté sous

(1) Ces faits et les conséquences qui en découlent ont été combattus. J'ai le plaisir de les voir chaque jour confirmer d'une manière d'autant plus irrécusable que ceux qui les répètent croient parfois les avoir découverts.

la peau et faisant communiquer toutes les branchies. Des trajets lacunaires reliaient entre elles ces deux sortes de cavités, et cet ensemble de canaux, de lacunes et de vaisseaux bien caractérisés, partout rempli d'un mélange de chyle et de lymphe, représentait, on le voit, la cavité générale des autres invertébrés. Seulement une partie de ses dépendances, constituée à l'état de vaisseaux proprement dits, formait un véritable appareil lymphatique rudimentaire. C'était à la fois un fait tout nouveau dans l'histoire des invertébrés et une nouvelle preuve que partout la nature reste fidèle à la grande loi du perfectionnement progressif des organismes. Comme l'*appareil circulatoire sanguin* dont nous avons ailleurs esquissé l'histoire (1), l'*appareil circulatoire lymphatique* se montre d'abord très incomplet, et si nous avions à le suivre dans ses transformations, nous le verrions ne s'isoler complétement, c'est-à-dire ne se constituer peut-être d'une manière définitive, qu'après avoir traversé le groupe le plus inférieur du sous-règne des vertébrés, la classe des poissons.

Ainsi, par la présence des appendices latéraux, le branchellion s'isole de toutes les hirudinées. Par la nature respiratrice de ces appendices, il s'écarte non-seulement du groupe où on l'a placé, mais encore de tous les groupes voisins. Enfin la caractérisation de ces organes respiratoires comme branchies lymphatiques achève d'en faire un animal tout à fait exceptionnel. Certes, si le *principe des caractères dominateurs* était aussi vrai que le croyait Cuvier et que l'admettent encore bien des anatomistes; si la moindre modification dans l'appareil destiné à l'accomplissement d'une fonction importante exerçait réellement sur tout le reste de l'organisme l'influence qu'on lui attribue, l'examen anatomique des systèmes digestif, vasculaire, nerveux, devrait montrer des dispositions non moins nouvelles. Et pourtant il n'en est rien. Sans doute entre ce que j'ai trouvé chez le branchellion et ce qui existe dans les sangsues ordinaires il y a des différences, mais ces différences sont d'un ordre bien inférieur. La plupart ne dépassent pas en importance celles que nous présentent de l'un à l'autre les genres les plus rapprochés dans ce groupe. Anormal pour tout ce qui est du ressort de la respiration lymphatique, le branchellion, sous tous les autres rapports, n'est qu'une hirudinée ordinaire. La classification, qui n'est pas la science, mais qui doit autant que possible en être l'expression, a donc là un double fait à traduire. Pour cela, il faut encore s'écarter de quelques-unes de ces règles inspirées par l'étude trop exclusive des animaux supérieurs.

En transportant dans la zoologie le grand *principe de la subordination des caractères*, découvert par Laurent de Jussieu, Cuvier rendit

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846.

un immense service. A partir de ce moment, les caractères furent *pesés et non comptés*. Leur valeur et non plus leur nombre détermina la division du règne animal, comme celle du règne végétal, en groupes naturellement subdivisés. Mais, pour arriver à l'appréciation de cette valeur, les deux hommes de génie dont nous venons de rappeler les noms procédèrent d'une manière très différente. Jussieu ne consulta que l'observation et l'expérience; Cuvier, ainsi qu'il le déclare lui-même, eut recours avant tout au raisonnement (1). De l'importance des fonctions, il conclut à l'importance des organes, et par suite à celle des caractères fournis par ces derniers. Rien de plus rationnel et de plus logique en apparence. Malheureusement la nature semble souvent prendre un malin plaisir à se jouer de notre raison. Ce magnifique *à priori*, vrai tant qu'on ne l'applique qu'aux vertébrés, devient dans bien des cas d'une inexactitude frappante dès qu'on arrive aux invertébrés, et surtout aux représentans dégradés des trois derniers embranchemens. Pour qui accepterait à la lettre tout ce que dit Cuvier au sujet de la respiration et des organes respiratoires, le branchellion formerait à lui seul une classe dictincte (2). Pour un élève de Jussieu, il doit devenir seulement le type d'une sous-classe, et nous adopterons cette manière de voir. La nomenclature exprimera ainsi, en compensant le *nombre* par la *valeur*, les *ressemblances* qui rattachent le branchellion aux autres hirudinées et les *différences* qui l'en éloignent.

Au risque de paraître un peu trop technique à mes lecteurs, je n'ai pas cru devoir leur épargner les descriptions anatomiques, les discussions de physiologie et de doctrine qui précèdent. Il m'a semblé nécessaire de montrer, au moins une fois, avec quelque détail, comment l'exploration minutieuse d'un seul animal bien choisi conduit à aborder les questions les plus diverses et les plus délicates de la zoologie. J'ai voulu donner à qui me suivrait jusqu'au bout — une idée de ce travail de révision générale que nécessite l'état actuel de la science, — et, si j'ai quelque peu réussi, on comprendra sans peine le plaisir que j'éprouvai à recevoir mes premiers branchellions, l'ardeur que j'apportai à leur examen, la joie que me firent éprouver les résultats de ce travail.

A. DE QUATREFAGES.

(1) *Règne animal*, seconde édition. Introduction.

(2) Je dois dire que Cuvier lui-même se fût bien gardé d'agir ainsi. Chez ce grand homme, la prétention à l'infaillibilité et l'esprit systématique ne prévalurent jamais ni contre la bonne foi la plus entière ni contre ce parfait bon sens qui est un des attributs du génie. Aussi, dans la classification des annélides en particulier, n'a-t-il pas hésité à obéir aux faits plutôt qu'aux règles qu'il avait établies.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

IV.

LES RÉVOLUTIONS AGRICOLES DE L'ANGLETERRE ET LA RÉFORME DE SIR ROBERT PEEL.

I.

On a vu (1) que l'attachement de la portion la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante de la nation anglaise pour la vie rurale était la cause principale du développement agricole de ce pays; mais ce n'est pas la seule, ou plutôt elle n'agit pas toujours directement : une autre cause qui ne fait qu'un au fond avec elle, mais qui s'en distingue dans l'application, c'est l'excellent esprit public des Anglais, qui, depuis plus d'un siècle et demi, les a préservés à la fois des abus du pouvoir absolu et des désordres révolutionnaires, tous deux si funestes à toute espèce de travail. Rien de comparable à la dernière moitié du règne de Louis XIV, au règne entier de Louis XV et aux tourmentes de la révolution n'a affligé cette nation heureuse; le XVIIIe siècle, si désastreux pour nous d'un bout à l'autre, a été pour elle une époque de développement continu, et, quand nous avons repris notre essor interrompu, elle avait sur nous l'avance de trois quarts de siècle.

Il y a deux cents ans, c'était la France qui, sous le rapport agricole comme sous tout autre, était la plus avancée des deux. Les douze ans

(1) Dans les livraisons du 15 janvier, et des 1er et 15 mars.

qui s'écoulèrent de la paix de Vervins à la mort de Henri IV forment peut-être la plus belle de ces périodes de prospérité, si courtes et si rares, qui apparaissent de loin en loin dans le sombre et sanglant tissu de notre histoire. L'annaliste a peu d'événemens à enregistrer pendant ces années si vides en apparence, elles n'offrent ni guerres ni scènes dramatiques; mais la popularité de Henri IV, le seul roi que la nation ait aimé, montre assez ce qu'elles ont été. Certes Sully avait bien des défauts. Son orgueil, sa cupidité, son avarice, l'auraient rendu insupportable s'il avait vécu de nos jours; même pour son temps, il avait des préjugés excessifs : il détestait le commerce et l'industrie, qui commençaient à poindre, et il échoua heureusement dans ses efforts pour empêcher l'introduction de la soie en France; mais, au milieu de ses erreurs, il avait eu une idée juste : il comprit l'importance de l'agriculture, s'il méconnut celle du commerce, et ses encouragemens suffirent pour provoquer une expansion agricole inouïe pour le temps. Un écrivain contemporain, Olivier de Serres, nous a laissé un livre admirable, témoignage éloquent de l'élan universel : le *Théâtre d'agriculture* parut en 1600. L'auteur était un noble protestant, seigneur du Pradel en Vivarais, qui avait vécu retiré au milieu de ses champs pendant les convulsions religieuses et politiques. Son écrit, qu'il dédia à Henri IV, est à la fois le meilleur et le plus ancien traité d'agriculture qui existe dans aucune langue moderne. Son nom est une des gloires de la France; les temps qui suivirent l'ont oublié, et, quand il fut ramené au jour, il y a cinquante ans, après une autre paix générale qui avait donné le même essor au travail, ce fut une véritable résurrection; ainsi nous récompensons nos grands hommes. Toutes les bonnes pratiques agricoles étaient connues du temps d'Olivier, il donne des préceptes qui pourraient encore aujourd'hui suffire à nos cultivateurs; aussi la production fit-elle de rapides progrès en peu d'années, *au grand profit de votre peuple*, dit-il lui-même en s'adressant au roi dans sa dédicace, *lequel demeure en sûreté sous son figuier, cultivant sa terre, et comme à l'abri de votre majesté, qui a à ses côtés la justice et la paix.*

Le fatal génie qui préside à nos destinées ne permit pas longtemps ce calme fécond : l'assassinat de Henri IV replongea la France dans le chaos; mais les conséquences de ce rapide moment d'espérance se firent sentir dans tout le cours du siècle, et la grandeur de Richelieu et de Louis XIV a été due en partie aux germes de richesse déposés alors dans le sol. Tous les renseignemens historiques attestent qu'à cette époque nos campagnes étaient habitées par une nombreuse noblesse qui confondait ses intérêts avec ceux des populations rurales; la funeste séparation qui a tout perdu n'a eu lieu que plus tard.

La civilisation, au moyen âge, va toujours du sud au nord. L'agriculture, comme tous les arts, a fleuri d'abord en Italie. La Provence et le Languedoc furent de bonne heure les parties de la France les mieux cultivées, comme les plus rapprochées du foyer lumineux. Olivier de Serres était né sur les confins de ces deux provinces. La Grande-Bretagne, située beaucoup plus loin, ne reçut que plus tard l'impulsion. Après le règne d'Élisabeth, on y était encore en pleine barbarie. Guichardin évalue à 2 millions d'âmes seulement la population de l'Angleterre proprement dite de son temps; d'autres la portent à 4 millions; elle en compte aujourd'hui 16. Les trois quarts du pays restaient en friche. Des bandes de vagabonds dévastaient les campagnes. La nation inquiète, profondément agitée, cherchait à se constituer; mais elle devait passer par une longue série de révolutions avant de trouver sa forme définitive, et, en attendant, l'agriculture souffrait comme le reste. Pendant tout le cours du XVIIe siècle, la France vendait du blé à la Grande-Bretagne. Après 1688, tout change. Les ombres s'étendent sur la France épuisée par les folies de Louis XIV. L'Angleterre, au contraire, renouvelée et rajeunie, prend un essor qui ne doit plus s'arrêter. La population de la France descend au lieu de s'accroître; celle de l'Angleterre monte rapidement. Boisguillebert, Vauban, tous les documens du temps, constatent la décadence progressive de l'agriculture française. L'Angleterre au contraire, qui ne produisait pas, sous les Stuarts, assez de grains pour se nourrir, devient, cent ans après, le grenier de l'Europe. Bien qu'elle eût une population double à alimenter, et que cette population vécût beaucoup mieux que par le passé, elle vendait tous les ans un ou deux millions d'hectolitres de blé à l'étranger, ce qui est énorme pour les moyens de transport connus à cette époque. On a calculé que, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, elle vendit à ses voisins, et notamment à la France, pour un milliard de francs de céréales.

Mais aussi que de succès pour elle, et que de revers pour nous pendant cette fatale période! D'abord la terrible guerre de la succession, les cruelles défaites de Blenheim, de Ramillies et de Malplaquet, l'existence même de la France compromise et sauvée comme par miracle à Denain; ensuite la guerre, plus désastreuse encore, de sept ans, la défaite de Rosbach, nos flottes et nos colonies perdues, le ministère de lord Chatam élevant sur nos ruines la grandeur de son pays; le crédit de la nation britannique fondé par une longue série de succès; le nôtre détruit par les extorsions des traitans et les extravagances du système de Law; le peuple anglais, heureux et fier de son gouvernement, s'attachant à lui de plus en plus, et se livrant au travail avec confiance, sous la protection de ses lois et de ses

victoires; le nôtre, au contraire, ruiné, humilié, opprimé, désertant les travaux utiles, dont le fisc dévorait les produits, et ne sentant plus pour ses maîtres que haine et mépris.

L'agriculture, comme l'industrie, a besoin avant tout de sécurité et de liberté; de tous les fléaux qui peuvent l'accabler, il n'en est pas de plus mortel qu'un mauvais gouvernement. Les révolutions et les guerres laissent du répit; le mauvais gouvernement n'en laisse pas. Nous possédons un document assez sûr pour constater l'état où était tombée l'agriculture française, il y a un siècle, sous l'influence délétère d'un régime détesté, dans les articles *grains* et *fermiers* de l'*Encyclopédie*, écrits vers 1750 par le créateur de l'économie politique, le docteur Quesnay. Le territoire total, — la Corse et une partie de la Lorraine n'appartenant pas alors à la France, — est évalué par Quesnay à cent millions d'arpens de 51 ares, ce qui est conforme au cadastre de nos jours. Sur ces cent millions d'arpens, il évalue à 36 millions seulement, ou 18 millions d'hectares, le sol cultivé, dont 3 millions tenus par ce qu'il appelle la grande culture, et 15 par la petite. Il entend par *grande culture* celle des fermiers qui employaient des chevaux pour le labour, et qui suivaient l'assolement triennal, blé — avoine — jachère, et par *petite* celle des métayers qui se servaient de bœufs et qui suivaient l'assolement biennal, blé — jachère. Cette division devait être parfaitement exacte; elle correspond encore aujourd'hui aux faits existans. Encore aujourd'hui, la France est partagée en deux régions distinctes : l'une, au nord, où dominent le bail à ferme, le travail par les chevaux et l'assolement triennal plus ou moins amélioré; l'autre, au midi, où dominent le métayage, le travail par les bœufs et l'assolement biennal. Seulement, depuis 1750, la première a gagné du terrain, et la seconde en a perdu.

Quesnay évalue à 5 setiers de 156 litres, semence prélevée, le produit moyen en blé d'un arpent en grande culture, et à 2 setiers 1/2 celui de la petite, soit 15 hectolitres par hectare pour l'une et 7 1/2 pour l'autre, ou en tout, pour le million d'hectares emblavé de la grande culture et les 7 millions 1/2 de la petite, 70 millions d'hectolitres. Sous ce nom de *blé* sont compris, avec le froment, les grains inférieurs, comme le seigle et l'orge; la même confusion est encore usitée dans beaucoup de parties de la France. Le seigle étant plus généralement cultivé à cette époque que le froment, on peut diviser approximativement ces 70 millions d'hectolitres ainsi qu'il suit : 25 millions en froment et 45 en seigle et orge. Quesnay y ajoute, pour la sole d'avoine, 7 millions de setiers, ou 11 millions d'hectolitres environ. Aujourd'hui la production de froment a presque triplé, celle du seigle et de l'orge est restée la même, celle de l'avoine a quadruplé, et ce n'est pas tout : en 1750, la pomme de terre n'existait

pas; le précieux supplément qu'elle fournit pour l'alimentation des animaux et des hommes manquait absolument. On cultivait peu les légumes secs, et plusieurs autres produits, qui aujourd'hui sont des richesses, étaient inconnus.

Le nombre des bêtes bovines était, d'après Quesnay, de 5 millions : c'est la moitié de ce qui existe aujourd'hui. Quant à la qualité, elle était bien inférieure. On abattait tous les ans 4 ou 500,000 têtes pour la boucherie : on en abat aujourd'hui dix fois plus; et le bétail de cette époque, forcé de chercher lui-même sa subsistance dans des friches arides, des jachères nues, des prés marécageux, ne pouvait être comparé, comme poids moyen, au bétail d'aujourd'hui, nourri dans de bons prés ou alimenté à la crèche avec des racines et des fourrages artificiels. Les bœufs de quelques régions montagneuses où l'ancien système de pâturage grossier et inculte est encore en vigueur peuvent donner une idée de tout le bétail d'alors. Les moutons n'étaient certes ni plus nombreux ni meilleurs en proportion. Le nombre des porcs devait être proportionnel à la population. Quant aux chevaux, on sait que Turgot, voulant réorganiser les postes en 1776, ne put se procurer les 6,000 chevaux de trait dont il avait besoin. Quesnay ne dit qu'en passant un mot de la vigne; Beausobre évaluait en 1764 la récolte annuelle du vin à 13 millions d'hectolitres, ou le tiers de ce qu'elle est aujourd'hui. Somme toute, en évaluant les produits d'alors aux prix de notre temps, on trouve tout au plus une valeur de 1,250 millions pour la production totale de l'agriculture française en 1750.

Aussi la population, bien qu'elle ne fût que de 18 millions d'âmes, était-elle arrivée à un degré de misère qui passe toute croyance. La condition du peuple proprement dit était affreuse, et les classes supérieures ne souffraient guère moins de la pauvreté commune. Vauban a fait dans sa *Dîme royale* une analyse de la société française qui fait frémir. D'après le calcul de Quesnay, le revenu net des propriétaires, qui est aujourd'hui de 1,500 millions, s'élevait en tout à 76 millions de livres, et celui des fermiers à 26; la livre d'alors valait à peu près le franc d'aujourd'hui. Les fermes étaient louées dans la grande culture 5 livres l'arpent, et dans la petite 20 à 30 sous, soit, pour la première, 10 francs, et pour la seconde de 2 à 3 francs l'hectare. Un contemporain de Quesnay, Dupré de Saint-Maur, dit même que, dans le Berry, une partie de la Champagne, du Maine et du Poitou, elles ne se louaient que 15 sous l'arpent, ou 1 franc 50 cent. l'hectare, et, à ce prix, les fermiers avaient beaucoup de peine à vivre. Un témoignage effrayant, entre mille autres, de ce dénûment général se trouve dans les mémoires du marquis d'Argenson, qui écrivait en 1739, cinq ans avant d'être nommé ministre des affaires étran-

gères par Louis XV : « Le mal véritable, celui qui mine le royaume et ne peut manquer d'entraîner sa ruine, est que l'on s'aveugle trop à Versailles sur le dépérissement des provinces. J'ai vu, depuis que j'existe, la gradation décroissante de la richesse et de la population en France. On a présentement la certitude que la misère est parvenue généralement à un degré inouï. Au moment où j'écris, en pleine paix, avec les apparences d'une récolte, sinon abondante, du moins passable, les hommes meurent tout autour de nous comme des mouches, de pauvreté, et broutant l'herbe. Les provinces du Maine, Angoumois, Touraine, Haut-Poitou, Périgord, Orléanais, Berry, sont les plus maltraitées; cela gagne les environs de Versailles. Le duc d'Orléans porta dernièrement au conseil un morceau de pain de fougère que nous lui avions procuré. Il le posa sur la table du roi, disant : *Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent.*

C'est de ce profond abîme que la France a dû sortir pour remonter au jour. Il n'est pas étonnant qu'au bout d'un siècle d'efforts elle n'ait pas pu panser complétement ses plaies. Dans ce siècle, l'agriculture a quadruplé ses produits, la population a doublé, la rente des terres s'est élevée de 76 millions à 1,500, c'est-à-dire dans la proportion de 1 à 20. Ce sont là des progrès énormes, et si le point de départ n'était pas si bas, ils auraient suffi et au-delà pour maintenir notre rang. Aucun autre peuple, excepté l'Angleterre, n'en a fait de pareils dans le même laps de temps, et cependant les circonstances n'ont pas toujours été favorables. Sur ces cent années, cinquante environ ont été troublées par des révolutions horribles ou des guerres sanglantes. Nous n'avons eu de véritable bon temps que le règne de Louis XVI, le consulat, et les trente-deux ans de la monarchie constitutionnelle.

Le mouvement de régénération commence à se faire sentir après la paix de 1763, par les prédications des économistes en faveur de la liberté du commerce des grains. Dans ses articles de l'*Encyclopédie*, Quesnay, en montrant l'étendue du mal, avait indiqué les remèdes. Tous les progrès ultérieurs de l'agriculture nationale sont pressentis dans ces deux articles. Il fallut quelque temps pour que la doctrine nouvelle se répandît et fît école. En attendant, la vieille société achevait de se dissoudre. A l'avénement de Louis XVI, les aspirations du pays vers un état meilleur se firent jour de tous les côtés. Turgot porta la première main à l'édifice chancelant. Avant 1789, de grandes réformes étaient déjà faites : le travail avait été affranchi, la liberté du commerce des grains proclamée. Les premières délibérations de l'assemblée constituante achevèrent ce qui avait été si bien commencé. La nation respirait enfin. Si la France de 1789 avait su s'arrêter, comme l'Angleterre en 1688, nul doute que la richesse publique n'eût pris

dès lors un accroissement prodigieux. L'épouvantable bouleversement qui succéda à ces jours d'espérance comprima le progrès naissant. Après dix ans d'épreuves, le consulat rendit au pays quelques heures de repos, et on vit le mouvement, suspendu par les orages révolutionnaires, éclater de nouveau avec une irrésistible puissance. Les beaux jours de la paix de Vervins étaient revenus. Malheureusement, un nouveau fléau vint encore retarder cet élan : les guerres funestes de l'empire arrivèrent; les capitaux furent encore une fois dispersés, la population fut encore une fois décimée sur les champs de bataille. Il semblait que les grands principes posés sous Louis XVI ne parviendraient jamais à porter leurs fruits; la France n'avait entrevu la paix et la liberté que pour les perdre. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1815 que le travail national a pu se développer sans obstacles, et on sait ce qui en est sorti.

Il faut remonter jusqu'au règne de Charles Ier pour trouver chez les Anglais quelque chose de pareil à ce qu'était la France cent ans après. Dès 1750, le progrès était sensible. Le gouvernement représentatif était fondé, et la richesse rurale avait grandi avec lui. Ce pays, qui produisait à peine deux millions de quarters de blé sous les Stuarts, en récoltait déjà le double en 1750, et devait s'élever progressivement jusqu'à treize, qu'il produit aujourd'hui. La viande, la bière, la laine, toutes les denrées agricoles, suivaient le même mouvement; mais aussi, quand le reste de l'Europe languissait dans l'oppression, la liberté et la sécurité se répandaient comme une douce lumière dans les campagnes britanniques. Dès les premières années du XVIIIe siècle, Thompson chante avant tout ces biens sacrés, qui sont le principe de tous les autres : « La liberté, dit-il, règne ici jusque dans les cabanes les plus reculées et y porte l'abondance. » Ailleurs il s'écrie, en s'adressant à l'Angleterre : « Tes contrées abondent en richesses dont la propriété est assurée au laboureur satisfait. » Depuis cent soixante ans, les nobles institutions qui défendent la liberté et la sécurité des personnes et des propriétés ont régné sans interruption, et depuis cent soixante ans la prospérité les accompagne.

A la fin du XVIIIe siècle, au moment où a commencé la guerre de la révolution, l'agriculture anglaise était déjà plus riche que la nôtre aujourd'hui. Plusieurs documens l'attestent, entre autres les recherches de Pitt pour l'établissement de l'*income-tax* et les travaux d'Arthur Young et de sir John Sinclair. Pitt évaluait en 1798 la rente totale des terres, pour l'Angleterre et le pays de Galles, à 25 millions sterling ou 625 millions de francs, et le revenu des fermiers à 18 millions sterling ou 450 millions. C'est une moyenne de 40 francs par hectare pour la rente et de 30 francs pour le profit. Il est fort douteux que, même en prenant la plus riche moitié de la France,

on trouvât aujourd'hui un pareil résultat. A la même époque, la moyenne des salaires ruraux était de 7 shillings 3 deniers ou 9 francs par semaine, soit 1 franc 50 cent. par jour de travail, et sur beaucoup de points elle montait jusqu'à 9 et 10 shillings ou 2 francs par jour. Il est encore douteux que, même dans la meilleure moitié de la France, les salaires ruraux soient en ce moment aussi élevés, et le prix des denrées alimentaires était alors en Angleterre plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il est en France. La valeur des propriétés bâties s'élevait, d'après le docteur Beeke, à 200 millions sterl. ou 5 milliards; celle des terres, d'après la même autorité, à 600 millions sterling ou 15 milliards, soit 1,000 francs par hectare, et à ce prix elles donnaient un revenu moyen de 4 pour 100.

Tels étaient les fruits d'un siècle de développement libre et régulier, malgré quelques désastres partiels comme la guerre d'Amérique. Dans le demi-siècle qui a suivi, de 1800 à 1850, la population a encore doublé, et la production agricole a suivi presque la même progression, malgré l'effroyable lutte qui a rempli les quinze premières années. Non-seulement c'est l'Angleterre constitutionnelle qui a fini par vaincre le despotisme et le génie armés de toutes les forces d'une nation plus nombreuse et infiniment plus guerrière, mais l'accroissement paisible de la richesse intérieure n'a pas été sensiblement retardé par la violence du combat. Jamais les bills d'*inclosure* pour la mise en valeur des terres incultes n'avaient été plus nombreux que pendant la guerre contre la France; c'est le temps où l'assolement de Norfolk a fait ses plus grandes conquêtes, où les doctrines de Bakewell et d'Arthur Young se sont généralisées, où le duc de Bedford, lord Leicester et plusieurs autres ont tiré un si heureux parti de la grande propriété.

L'Écosse et l'Irlande avaient moins prospéré en 1798, parce qu'elles avaient été moins bien gouvernées. Pitt évaluait la richesse de l'Écosse à un huitième de celle de l'Angleterre. La Haute-Écosse ne devant figurer à peu près pour rien dans ce calcul, ce serait pour la Basse-Écosse une moyenne de 22 francs pour la rente et de 12 francs pour le profit par hectare. L'Écosse ne jouissait d'un peu d'ordre et de liberté que depuis cinquante ans. Jusqu'à la bataille de Culloden, en 1746, elle n'avait été qu'un camp. Depuis 1800, c'est-à-dire depuis qu'elle s'est associée plus intimement à la vie anglaise, c'est peut-être la partie de la Grande-Bretagne qui a fait les progrès les plus merveilleux, sans en excepter la Haute-Écosse, dont la transformation a été complète. Dans l'une et l'autre partie, la population a doublé, et son bien-être moyen s'est encore plus accru.

Quant à l'Irlande, il suffira de rappeler ici, pour le sujet qui nous occupe, que cette île contient en quelque sorte deux peuples dis-

tincts, l'un libre et riche, le peuple conquérant, l'autre opprimé et pauvre, le peuple conquis.

Il demeure donc parfaitement constaté que, soit en France, soit en Angleterre, le développement agricole a suivi le bon gouvernement. La même transformation rurale qui s'est accomplie en France de 1760 à 1848 avait déjà eu lieu en Angleterre de 1650 à 1800; les mêmes causes avaient amené les mêmes effets. Il y a entre l'Angleterre des Stuarts et celle de Pitt la même différence qu'entre la France de Louis XV et celle de Louis-Philippe. Ce n'est pas là d'ailleurs un fait particulier à la France et à l'Angleterre. Dans les temps anciens comme dans les modernes, la richesse agricole arrive et s'en va avec les mœurs politiques. Rome républicaine cultive admirablement ses champs, Rome asservie les laisse incultes; l'Espagne du moyen âge fait des prodiges de culture, l'Espagne de Philippe II ne travaille plus. Le Suisse et le Hollandais fertilisent d'âpres montagnes et des marais impraticables; le Sicilien meurt de faim sur le sol le plus fertile. « Les pays, dit Montesquieu dans l'*Esprit des Lois,* ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. »

La liberté a été d'autant plus féconde en Angleterre qu'elle n'y a point été accompagnée de ces désordres qui l'ont trop souvent souillée et décriée ailleurs. Malgré ces agitations apparentes qu'entraîne toujours chez le peuple le plus sage l'exercice des droits politiques, le fond de la société anglaise est resté calme. Les transformations que le temps amène et qui sont la vie même des peuples se sont opérées insensiblement, sans ces secousses violentes qui détruisent toujours beaucoup de capitaux; l'événement de 1688 lui-même n'a eu que le moins possible le caractère révolutionnaire. On fait généralement honneur de cette modération nationale à l'esprit aristocratique. Sans doute l'aristocratie y est pour quelque chose, mais seulement pour la part correspondante au rôle qu'elle joue dans la société. Depuis longtemps, le gouvernement britannique est plus aristocratique en apparence qu'en réalité, et cette apparence elle-même diminue de jour en jour. Le véritable lest du corps politique, l'arome qui pénètre la société tout entière et la préserve de toute convulsion, c'est l'esprit rural : cet esprit est sans doute très favorable à l'aristocratie, mais il n'est pas l'aristocratie elle-même; la domination aristocratique peut exister sans lui, il peut à son tour exister sans elle. L'aristocratie britannique a fait cause commune avec l'esprit rural, et c'est ce qui a fait sa force; l'aristocratie française s'en est séparée, et c'est ce qui a fait sa faiblesse. En Angleterre, la vie rurale des classes supérieures a produit d'abord les mœurs énergiques et fières d'où est sortie la constitution; elle a

ensuite, par ces mêmes mœurs, préservé la liberté de tout excès. En France, cet élément à la fois libéral et conservateur nous a manqué. De nos jours, comme autrefois, l'abandon des campagnes par les propriétaires a fait, même en politique, presque tout le mal, et voilà comment ces deux causes de prospérité, distinctes en apparence, la liberté sans révolutions et l'esprit rural, n'en font qu'une en réalité.

II.

J'arrive enfin à la plus immédiate, la plus effective des causes qui ont concouru au développement de l'agriculture britannique; c'est le développement simultané de la plus puissante industrie et du plus riche commerce du monde. Au fond, cette cause ne fait encore qu'une avec les précédentes, car l'industrie et le commerce sont, comme l'agriculture elle-même, des enfans de la liberté, de l'ordre et de la paix, et ces conditions premières étant en grande partie l'œuvre de la nation rurale, tout découle de cette source commune. Mais, de même que les conséquences de la liberté et de la paix se distinguent dans les faits de celles de la vie rurale proprement dite, de même celles du développement industriel et commercial peuvent se constater à part, et ce sont les plus actives. S'il était possible d'établir dans une nation un grand commerce et une grande industrie sans sécurité ni liberté, cette cause suffirait à elle seule pour amener une grande richesse agricole, et s'il était possible qu'une nation fût libre et tranquille sans devenir par ce seul fait industrielle et commerciale, la liberté et la paix ne suffiraient pas, même avec l'aide des mœurs rurales, à produire également cette richesse.

Quelques esprits, plus frappés des apparences que du fond des choses, ont cru voir dans le commerce et l'industrie des ennemis et des rivaux pour l'agriculture. Cette erreur fatale est notamment répandue en France : on ne saurait trop la combattre, car il n'en est pas de plus nuisible aux intérêts agricoles. En réalité, la distinction entre l'agriculture et l'industrie est fausse : c'est aussi une industrie que la mise en valeur du sol; c'est aussi un commerce que le transport, la vente et l'achat des produits ruraux. Seulement, cette industrie et ce commerce, étant tout à fait de première nécessité, peuvent un peu plus se passer d'habileté et de capital que les autres, mais alors ils restent dans l'enfance, et, quand ces deux puissans secours ne leur manquent pas, ils deviennent cent fois plus féconds. Même en admettant la distinction que l'usage met entre les termes, il ne peut pas y avoir de riche agriculture sans riche industrie. C'est là une vérité en quelque sorte mathématique, car le commerce et l'industrie peuvent seuls fournir avec abondance à l'agriculture les deux

plus puissans agens de production qui existent : des débouchés et des capitaux.

Dès le règne de la reine Anne, l'Angleterre prend visiblement le pas sur la France pour l'industrie et le commerce, c'est-à-dire pour tout, car ce progrès suppose et renferme tous les autres. Après la guerre d'Amérique, quand la nation affligée d'avoir perdu sa principale colonie se replie sur elle-même pour chercher dans son propre sein des dédommagemens, son essor devient tout à fait sans rival; alors paraît Adam Smith, qui scrute dans un livre immortel les causes de la richesse et de la grandeur des nations; alors paraissent les grands inventeurs, comme Arkwright et Watt, qui semblent les instrumens d'Adam Smith pour réaliser ses théories dans la pratique industrielle; alors paraît William Pitt, qui porte le même esprit dans l'administration des affaires publiques; alors enfin paraissent Arthur Young et Bakewell, qui ne font à leur tour qu'appliquer à l'agriculture les idées nouvelles.

Le système d'Arthur Young est fort simple; il se résume dans un seul mot dont Adam Smith venait de fixer le sens, *le marché*. Jusque-là, les cultivateurs anglais avaient, comme tous ceux du continent, peu travaillé en vue du marché. La plupart des denrées agricoles se consommaient sur place par les producteurs eux-mêmes, et quoiqu'il s'en vendît plus en Angleterre qu'ailleurs, ce n'était pas l'idée des débouchés qui dominait la production. Arthur Young est le premier qui ait fait comprendre aux agriculteurs anglais l'importance naissante du marché, c'est-à-dire de la vente des denrées agricoles à une population qui ne contribue pas à les produire. Cette population non agricole, peu considérable jusqu'alors, commençait à se développer, et depuis, sa multiplication a été immense, grâce à l'expansion de l'industrie et du commerce.

Tout le monde sait quels progrès énormes l'emploi de la vapeur comme moteur a fait faire depuis cinquante ans à l'industrie et au commerce britanniques. Le siége principal de cette activité prodigieuse est dans le nord-ouest de l'Angleterre, le comté de Lancastre et son voisin le West-Riding du comté d'York; c'est là que Manchester met en œuvre le coton, Leeds la laine, Sheffield le fer, et que le port de Liverpool alimente, par un courant continu d'exportations et d'importations, une production infatigable; c'est là que se fouille sans relâche ce monde souterrain que les Anglais ont si justement nommé leurs *Indes noires,* cet immense réservoir de charbon qui couvre de ses ramifications plusieurs comtés et vomit de toutes parts d'inépuisables trésors. On estime à 40 millions de tonnes, valant, à 10 shillings la tonne, 500 millions de francs, l'extraction annuelle du charbon, ce qui fait supposer une production industrielle gigan-

tesque, puisque le charbon est la matière première de toutes les industries.

Sous cette impulsion, la population de la Grande-Bretagne s'est élevée, de 1801 à 1851, de 10 millions d'âmes à 20; celle du comté de Lancastre et du West-Riding a triplé; elle a passé de 1,200,000 âmes à 3 millions et demi, et comme ils forment à eux deux une étendue totale d'un million d'hectares seulement, ce n'est rien moins que 3 têtes et demie par hectare; il n'y a peut-être pas dans le monde entier de population plus condensée. La France n'offre nulle part un spectacle pareil : dans le même laps de temps, sa population totale n'a augmenté que d'un quart; elle a passé de 27 millions à 36, et ses départemens les plus peuplés, ceux du Rhône et du Nord, après celui de la Seine, qui fait exception ainsi que Londres, ne comptent que 2 têtes humaines par hectare. Plus le pays est peuplé, plus le rapport de la population agricole à la population totale descend. Vers la fin du siècle dernier, le rapport du nombre des agriculteurs au chiffre total devait être à peu près le même qu'aujourd'hui chez nous, c'est-à-dire d'environ 60 pour 100. Depuis, à mesure que la foule des hommes a grossi, on a vu cette proportion baisser, non que la population rurale ait diminué, elle s'est au contraire un peu accrue, mais parce que la population industrielle a monté avec une bien autre rapidité. On comptait en 1800, dans la Grande-Bretagne, environ 900,000 familles agricoles; on en compte peut-être aujourd'hui un million. En 1811, le nombre des familles non agricoles était déjà de 1,600,000, en 1821 de 2 millions, en 1841 de 2 millions et demi; elle doit être aujourd'hui de 3 millions. En général, la population rurale forme le quart de l'ensemble; mais sur certains points elle est fort au-dessous. Dans le comté de Middlesex, il y a 2 cultivateurs pour 100 habitans; dans le Lancashire, 6; dans le West-Riding, 10; dans les comtés de Warwick et de Strafford, 14.

La France ne présente nulle part, pas même dans le département de la Seine, une pareille disproportion. Comme population urbaine, qu'est-ce que Paris, avec son million d'âmes, auprès de la gigantesque métropole de l'empire britannique, qui ne compte pas moins de deux millions et demi d'habitans? Qu'est-ce que Lyon, même avec l'annexe de Saint-Étienne, auprès de cette foule de villes manufacturières qui se groupent autour de Liverpool et de Manchester, et qui forment ensemble une agglomération de trois millions d'âmes? Le tiers de la nation anglaise est rassemblé dans ces deux centres : Londres au sud, les villes manufacturières du Lancashire et du West-Riding au nord.

Ces fourmilières humaines sont aussi riches que nombreuses. Beaucoup d'ouvriers d'industrie gagnent en Angleterre de 5 à 10 fr.

par jour; la moyenne de leurs salaires peut être évaluée à 3 fr. Où vont les 2 ou 3 milliards de salaires que reçoit tous les ans cette masse de travailleurs? Ils servent avant tout à payer le pain, la viande, la bière, le lait, le beurre, le fromage, que fournit directement l'agriculture, et les vêtemens de laine et de chanvre qu'elle fournit indirectement. De là une demande constante de produits que l'agriculture a peine à satisfaire, de là pour elle une source en quelque sorte indéfinie de bénéfices. La puissance de ces débouchés se fait sentir sur tous les points du territoire; quand ce n'est pas une ville manufacturière que le cultivateur a près de lui pour écouler ses produits, c'est un port, et quand il n'est près ni de l'un ni de l'autre de ces marchés, il est mis en rapport avec eux par un canal ou une ligne de chemin de fer, souvent même par plusieurs à la fois. Ces voies perfectionnées ne servent pas seulement à emporter rapidement et à bon marché ce que vend le cultivateur, elles lui apportent aussi aux mêmes conditions ce dont il a besoin. De ce nombre sont les engrais et amendemens, comme le guano, les os, les chiffons, la chaux, le plâtre, la suie, les tourteaux, etc., toutes marchandises lourdes, encombrantes, qui ne peuvent circuler aisément qu'avec de pareils moyens, et dont l'abondance suppose un développement industriel très actif. De ce nombre aussi sont le fer et le charbon, dont l'agriculture se sert tous les jours de plus en plus, et qui représentent en quelque sorte l'industrie elle-même. Quelque chose de plus productif encore que le charbon, le fer et les matières animales ou minérales, l'esprit de spéculation, voyage avec eux, des centres industriels où il est né, dans les campagnes, où il trouve de nouveaux alimens, et il y entraîne à sa suite les capitaux, échange fécond qui enrichit l'industrie par l'agriculture et l'agriculture par l'industrie.

Malgré l'extrême facilité des transports par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, une différence sensible existe encore, pour le produit brut et le produit net agricoles, entre les comtés qui sont agricoles exclusivement et ceux qui sont en même temps manufacturiers. La région manufacturière par excellence, qui commence au sud par le comté de Warwick et finit au nord par le West-Riding du comté d'York, est celle où les rentes, les profits et les salaires ruraux sont les plus élevés. La moyenne des rentes y est de 30 shillings par acre ou de 90 francs l'hectare, et celle des salaires ruraux de 12 shillings ou 15 francs par semaine, tandis que, dans la région exclusivement agricole qui s'étend au sud de Londres, la moyenne des rentes n'est que de 20 shillings par acre ou 60 francs par hectare, et celle des salaires de 8 shillings ou 10 francs par semaine. Les comtés intermédiaires se rapprochent plus ou moins de ces deux extrêmes, suivant qu'ils sont plus ou moins manufacturiers, et en

général le taux de la rente et du salaire agricole est un signe certain du degré de développement industriel local.

Il y a mieux. On croit assez généralement que le paupérisme se développe dans les cantons manufacturiers plutôt que dans les autres. C'est une erreur complète. Il résulte d'un tableau publié par M. Caird, dans ses excellentes lettres sur l'agriculture anglaise, que dans le West-Riding, les comtés de Lancastre, de Chester, de Stafford et de Warwick, la taxe des pauvres est d'environ 1 shilling par livre ou de 3 à 4 shillings par tête, et le nombre des pauvres de 3 à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans les comtés agricoles de Norfolk, Suffolk, Burks, Bedford, Berks, Sussex, Hants, Wilts, Dorset, etc., elle dépasse 2 shillings par livre ou 10 shillings par tête, et que le nombre des pauvres est de 13, 14, 15 et même 16 pour 100 de la population. La cause de cette différence se comprend aisément; le nombre des pauvres est d'autant plus grand et la taxe des pauvres d'autant plus forte que le taux moyen des salaires est plus bas. Bien que la population ouvrière soit trois ou quatre fois plus pressée dans les districts manufacturiers que dans les autres, sa condition y est meilleure parce qu'elle produit davantage.

Ce qui nous a frappés jusqu'ici comme une série de problèmes se trouve maintenant, si je ne me trompe, parfaitement expliqué.

L'organisation de la culture d'abord. Ce qui caractérise, on le sait, l'économie rurale anglaise, c'est moins la grande culture proprement dite que l'érection de la culture en industrie spéciale et la quantité de capital dont disposent les cultivateurs de profession. Ces deux caractères sont dus l'un et l'autre à l'immense débouché de la population non agricole.

Si nous nous transportons en France, dans les départemens les plus arriérés du centre et du midi où règne le métayage, qu'y trouvons-nous? Une population clair-semée, égale tout au plus en moyenne au tiers de la population anglaise, une tête humaine seulement au lieu de trois pour deux hectares, et cette population est agricole à peu près exclusivement; peu ou point de grandes villes, peu ou point d'industrie, le commerce strictement nécessaire pour suffire aux besoins bornés des habitans; les centres de consommation sont éloignés, les moyens de communication coûteux et difficiles, les frais de transport absorberaient la valeur entière des produits. Le cultivateur ne peut trouver rien ou presque rien à vendre. Pourquoi travaille-t-il? Pour se nourrir lui et son maître avec ses produits. Le maître partage avec lui en nature et consomme sa part : si c'est du froment et du vin, maître et métayer mangent du froment et boivent du vin; si c'est du seigle, du sarrasin, des pommes de terre, maître et métayer mangent du seigle, des pommes de terre et du sarrasin.

La laine et le chanvre se partagent de même et servent à faire les étoffes grossières dont se vêtissent également les deux associés. S'il reste quelques moutons mal engraissés dans les chaumes, quelques cochons nourris de débris, quelques veaux élevés à grand'peine par des vaches exténuées de travail et dont on leur dispute le lait, on les vend pour payer l'impôt.

On a beaucoup blâmé ce système; c'est le seul possible là où manquent les débouchés. Dans un pareil pays, l'agriculture ne peut pas être une profession, une spéculation, une industrie; pour spéculer, il faut vendre, et on ne peut pas vendre là où personne ne se rencontre pour acheter. Quand je dis personne, c'est pour forcer l'hypothèse, car ce cas extrême se présente rarement; il y a toujours en France, même dans les cantons les plus reculés, quelques acheteurs en petit nombre; c'est tantôt un dixième, tantôt un cinquième, tantôt un quart de la population qui vit d'autre chose que de l'agriculture, et à mesure que le nombre de ces consommateurs s'accroît, la condition du cultivateur s'améliore, à moins qu'il ne paie lui-même les revenus de ces consommateurs sous forme de frais de justice ou d'intérêts usuraires, ce qui arrive au moins pour quelques-uns; mais le dixième, le cinquième, même le quart, ce n'est pas assez pour fournir un débouché suffisant, surtout si cette population n'est pas elle-même composée de producteurs, c'est-à-dire de commerçans ou d'industriels.

Dans cet état de choses, comme il n'y a pas d'échanges, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire des céréales; si le sol s'y prête peu, tant pis pour lui, il n'a pas le choix, il faut faire des céréales ou mourir de faim. Or il n'est pas de culture plus chère que celle-là dans les mauvais terrains, même dans les bons elle ne tarde pas à devenir onéreuse, si l'on n'y prend garde; mais dans cette organisation agricole, personne n'a jamais pu songer à se rendre compte des frais de culture : on ne travaille pas pour le profit, on travaille pour vivre; coûte que coûte, il faut du blé, ou tout au moins du seigle. Tant que la population est rare, le mal n'est pas trop grand, parce que la terre ne manque pas : grâce aux longues jachères, on peut s'en tirer; mais dès que la population s'accroît un peu, le sol ne suffit plus, et il arrive vite un moment où la population souffre profondément faute de subsistance.

Passons maintenant dans la partie de la France la plus peuplée et la plus industrieuse, celle du nord occidental : nous n'y trouvons pas encore tout à fait l'analogue de la population anglaise, une tête par hectare seulement au lieu d'une tête et demie; mais c'est déjà le double de ce que nous avons vu ailleurs, et la moitié de cette popu-

lation est adonnée au commerce, à l'industrie, aux professions libérales; les champs proprement dits ne sont pas plus peuplés que dans le centre et le midi, mais il s'y trouve en sus des villes nombreuses, riches, manufacturières, et parmi elles, la plus grande et la plus opulente de toutes, Paris. Il s'y fait un grand commerce de denrées agricoles; de toutes parts, les blés, les vins, les bestiaux, les laines, les volailles, les œufs, le lait, se dirigent des campagnes vers les villes, qui les paient avec le produit de leur industrie. Dès lors, le bail à ferme y est possible, et en effet il s'y produit. Voilà la vraie cause du bail à ferme, son existence est l'indice infaillible d'une situation économique où la vente des denrées est la règle, et où conséquemment la culture peut devenir l'objet d'une industrie.

Cette industrie commence dès que s'ouvre le débouché régulier, c'est-à-dire dès que la population industrielle et commerciale excède une certaine proportion, soit qu'elle se trouve immédiatement sur les lieux, soit que la distance soit assez faible et le moyen de communication assez perfectionné pour que les frais de transport n'absorbent pas les bénéfices; elle devient de plus en plus florissante à mesure que le débouché devient plus large et plus rapproché, c'est-à-dire dans les environs immédiats des grandes villes ou des grands centres de fabrication. Là le débouché est suffisant pour donner naissance à des bénéfices qui accroissent rapidement les capitaux, la culture devient de plus en plus riche, et tend vers son *maximum*. Tels sont les départemens les plus voisins de Paris. La moitié de la France à peu près est plus ou moins dans ces conditions, l'autre moitié languit sans débouchés certains; rien n'est plus facile que de les reconnaître au premier coup d'œil; dans l'une domine le bail à ferme, dans l'autre le métayage.

En Angleterre, la moitié sans débouchés n'existe plus depuis longtemps, partout la population rurale se trouve près d'une autre population, partout le débouché est aussi large que dans les meilleures portions de la France, et dans quelques-unes il va bien au-delà: de là toute la différence entre les deux agricultures. Prenez les parties de la France et celles de l'Angleterre où le débouché est égal et aussi ancien, car il faut faire entrer aussi le temps dans la comparaison; vous trouverez à coup sûr le même développement agricole, quelles que soient d'ailleurs les conditions de la propriété et de la culture. Toute autre considération est accessoire devant celle-là.

Dès que la vente des denrées est possible sur une grande échelle, l'attention du producteur se trouve naturellement appelée sur des questions tout à fait indifférentes jusque-là. Quel est le produit qui se vend le plus cher, relativement à son prix de revient? quels sont les moyens de réduire le prix de revient pour augmenter le profit

net? Toute la révolution agricole est là. La première conséquence est l'abandon des cultures qui, dans une situation donnée, ne paient pas leurs frais, et la concentration de tous les efforts du producteur sur celles qui les paient le mieux; la seconde est la recherche des méthodes qui peuvent abréger, simplifier le travail en le rendant plus productif. Pourquoi, par exemple, le cultivateur anglais s'attache-t-il à produire avant tout de la viande? Ce n'est pas seulement parce que les animaux entretiennent par leur fumier la fertilité de la terre, c'est encore parce que la viande est un produit très demandé et qui se vend dans toute l'Angleterre avec la plus grande facilité. Si nos producteurs français pouvaient fournir tout d'un coup autant de viande, le prix tomberait au-dessous des frais de revient, parce que la demande n'est pas suffisante. Notre population n'est pas dès à présent assez riche pour payer la viande ce qu'elle vaut. Il faut attendre que l'industrie et le commerce aient fait des progrès suffisans pour fournir des moyens d'échange. A mesure que ces progrès se feront, la demande augmentera, et nos producteurs se mettront en mesure d'y satisfaire; il serait insensé de l'exiger d'eux plus tôt. Sans Arkwright et Watt, Bakewell eût été impossible; il est arrivé juste au moment où l'élan donné à la production industrielle augmentait rapidement la demande de viande. Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Angleterre pour voir la production de cet aliment devenir abondante dès que le débouché est suffisant. Les pays où il s'en produit le plus chez nous sont ceux où elle est le plus chère, c'est-à-dire le plus demandée; elle est à bon marché dans le midi, et le midi n'en produit presque pas. En 1770, la viande se vendait en Angleterre 3 deniers ou 30 centimes la livre anglaise; elle s'est vendue jusqu'à ces derniers temps, même après tout ce qui a été fait pour augmenter le rendement de toute espèce de bétail, 6 deniers ou 60 centimes, c'est-à-dire le double : ces chiffres disent tout.

Pour le laitage, est-il étonnant qu'on ait multiplié les vaches laitières, quand le lait se vend couramment, dans la plus grande partie de l'Angleterre, de 20 à 30 centimes le litre? Les ouvriers anglais consomment beaucoup de lait; près des villes manufacturières, le produit moyen d'une vache laitière est évalué à 20 livres sterling ou 500 fr.; il n'est pas rare d'en trouver qui rapportent jusqu'à 1,000. Le beurre, qui se vendait en 1770 6 deniers, ou 60 centimes la livre anglaise, se vend aujourd'hui un shilling ou 1 fr. 25 c. Lui aussi a doublé. Mettez tous nos cultivateurs dans des conditions pareilles, et vous verrez s'ils ne sauront pas avoir de bonnes vaches et les bien soigner. Voyez ce que la proximité du marché de Paris a fait faire aux producteurs de Gournay et d'Isigny.

La suppression du seigle, son remplacement par le froment, sont

d'autres conséquences du même principe. La suppression du seigle est tout simplement impossible dans les cantons français les plus éloignés des marchés. Avant tout, la subsistance du métayer. Il faut être près d'un marché pour faire autre chose, même quand la terre se prête le moins aux céréales et le plus à d'autres cultures, car il faut pouvoir vendre le nouveau produit et acheter du blé. Le remplacement du seigle par le froment présente les mêmes difficultés. Cette substitution exige des avances pour chaulages et autres frais. A quoi bon les faire si le froment n'est que peu ou point demandé? Partout où la demande de froment s'accroît, c'est-à-dire où se trouve une population qui peut payer son pain assez cher, la transformation s'opère, même en France. Elle s'est opérée partout en Angleterre, parce que les ouvriers des manufactures gagnent tous assez pour avoir du pain blanc.

L'emploi des chevaux au lieu de bœufs pour le travail, l'usage des machines pour économiser des bras, tout vient de là. Le grand principe économique de la division du travail est mis en pratique sous toutes les formes. Le cultivateur sans débouchés s'applique surtout à ne pas dépenser d'argent, parce qu'il n'a aucun moyen de s'en procurer; le cultivateur qui est sûr de bien vendre ne recule pas devant les dépenses utiles.

Ce qui arrive pour l'organisation de la culture arrive aussi pour l'état de la propriété. La petite propriété, là où elle n'est point avantageuse, a pour cause principale l'absence de débouchés. Le petit capitaliste n'a aucun intérêt à devenir fermier, quand le profit est faible et incertain. Lui aussi se préoccupe avant tout de se nourrir sans bourse délier, et quel meilleur moyen d'assurer sa subsistance, quand les échanges n'offrent aucune ressource, que de placer son petit avoir dans un morceau de terre qu'on travaille soi-même? Il en a été ainsi en Angleterre tant que les grands débouchés n'ont pas été ouverts. Les *yeomen* n'ont trouvé leur bénéfice à devenir fermiers que quand le mouvement industriel s'est prononcé. Arthur Young a été le théoricien de cette révolution, il n'en a pas été le véritable promoteur. C'est encore Watt et Arkwright qui l'ont faite.

Les mêmes causes qui font monter le profit font monter la rente. Nous avons vu la rente naître en quelque sorte en France, sous Louis XVI, quand le commerce des denrées agricoles est devenu libre; nous l'avons vue s'élever progressivement de 30 sols l'hectare à 30 francs, à mesure que la richesse industrielle et commerciale a fait des progrès; nous la voyons aujourd'hui atteindre 100 francs et au-delà dans les départemens où la population non agricole abonde, et tomber à 10 dans ceux où elle manque. Si nous avions partout les mêmes débouchés qu'en Angleterre, nul doute que la rente moyenne ne devînt

bien vite ce qu'elle est chez nos voisins, c'est-à-dire le double de son taux actuel. Or doublez la rente, et même sans rien changer à la constitution actuelle de la propriété, beaucoup de nos propriétaires malaisés deviennent par ce seul fait de riches propriétaires ; l'équivalent complet de la *gentry* anglaise se trouve constitué immédiatement.

Il y a d'ailleurs deux espèces de propriétés : l'immobilière, qu'on appelle en Angleterre la propriété réelle, *real property,* et la mobilière, qu'on appelle la propriété personnelle, *personal property.* On évalue le revenu de la propriété réelle, pour les trois royaumes, à 120 millions sterling ou 3 milliards de francs. La terre proprement dite n'y figure que pour la moitié; le reste est représenté par les propriétés bâties, les mines, les carrières, les canaux, les *rail-ways,* les pêcheries, etc. Les maisons seules valent presque autant que la terre elle-même. Dans la Grande-Bretagne, le revenu de la terre étant de 46 millions sterling, celui des maisons est de 40. Le revenu de la propriété mobilière peut être en même temps évalué à 80 millions sterling ou 2 milliards de francs, déduction faite du revenu des créances hypothécaires, qui fait double emploi avec celui des propriétés hypothéquées. Il s'ensuit que la rente de la terre, si élevée relativement, ne forme pas même le tiers du revenu des propriétaires anglais.

On voit maintenant pourquoi ils sont en moyenne plus riches que les nôtres. D'abord ils sont beaucoup moins nombreux proportionnellement, et il y a quelque chose de vrai, quoique fort exagéré, dans les idées répandues à cet égard; ensuite, et c'est là la plus forte raison, ils ont à se partager une masse de revenu beaucoup plus grande. Chez nous, la rente de la terre, déjà moindre proportionnellement que la rente de la terre anglaise, est égale à la moitié du revenu total, tant mobilier qu'immobilier. Pour peu que les autres valeurs se distribuent dans d'autres mains, il en reste très peu pour les propriétaires du sol. En Angleterre au contraire, il y a peu de propriétaires ruraux qui ne joignent à leur revenu en terre un autre revenu souvent égal, souvent supérieur, en maisons, actions de chemins de fer, rentes sur l'état, etc. Beaucoup d'entre eux possédaient des houillères; l'extraction du charbon leur a rapporté et leur rapporte tous les jours des sommes immenses. D'autres avaient des terrains où l'on a construit des usines, des quartiers de villes, des canaux, des chemins de fer; ils ont profité de la plus-value. Tout le monde sait que lord Westminster, le duc de Bedford et quelques autres, sont propriétaires d'une grande partie du sol de Londres, loué par bail emphytéotique. Il en est de même dans presque toutes les villes anglaises. Depuis 1800, 1,500,000 maisons nouvelles ont été construites dans la seule Angleterre, 10,000 kilomètres de chemins de fer ont été ouverts, un nombre énorme de mines de charbon

et autres ont été mises en exploitation. Voilà bien des milliards dont la meilleure partie est revenue aux propriétaires du sol; et ce ne sont pas seulement les grands propriétaires qui se sont partagé cette bonne aubaine, moyens et petits en ont eu leur part.

Il est enfin un dernier moyen qui fait refluer vers la propriété du sol une grande partie des capitaux créés par l'industrie : c'est l'acquisition des propriétés rurales par des commerçans enrichis. Ces acquisitions, plus nombreuses qu'on ne paraît le croire en France, ajoutent beaucoup à la richesse moyenne de la propriété, et contribuent à la rendre plus libérale envers le sol. Les nouveaux propriétaires portent dans l'administration de leurs biens ruraux une largeur de ressources et une hardiesse de spéculation qui se rencontrent rarement au même degré chez d'autres. En voici un exemple entre mille. Un riche manufacturier de Leeds, M. Marshall, a acheté, il y a quelques années, une terre de 2000 acres ou 400 hectares à Padrington, près de l'embouchure de l'Humber, dans l'East-Riding du comté d'York. Les énormes dépenses qu'il y a faites aussitôt en reconstructions de bâtimens, établissemens de machines à vapeur, drainage, chaulage, etc., sont célèbres dans toute l'Angleterre.

Ces exemples sont peut-être plus frappans encore en Écosse. L'Écosse, étant un pays beaucoup plus neuf, tente davantage l'esprit d'entreprise. Dans un de ses intéressans récits d'excursions agricoles, un agronome voyageur, M. de Gourcy, cite un spéculateur anglais qui, après avoir fait fortune dans les Indes, a acheté du duc de Gordon, dans le comté d'Aberdeen, une propriété à peu près inculte, de 9,000 hectares, pour près de 3 millions, et qui y dépense 1,500 fr. par hectare en travaux de toute sorte, c'est-à-dire cinq fois le prix d'achat. Ces travaux consistent surtout en défoncemens. La propriété étant presque partout hérissée de rochers de granit, on les fait sauter à la mine et on les emporte; on aplanit le sol ainsi déblayé, on le draine, on le chaule, on le divise en fermes de 150 hectares environ chacune, et M. de Gourcy affirme que ces fermes sont louées pour dix-neuf ans à raison de 5 pour 100 de ce qu'elles ont coûté. L'opération aura absorbé en tout de 15 à 20 millions. Un autre spéculateur encore plus hardi, M. Mathieson, a acheté la plus grande des Hébrides, l'île de Lewis tout entière, qui a environ 500,000 acres anglais, ou 200,000 hectares d'étendue, et y a commencé un cours d'améliorations qui doit la transformer.

Des phénomènes analogues se produisent en France tous les jours, avec moins d'intensité sans doute, parce que l'industrie est moins productive, mais avec les mêmes caractères et dans les mêmes conditions. Que de fortunes ont été faites depuis cinquante ans dans les terrains de Paris et des autres villes de France! Que de riches indem-

nités déjà payées pour des chemins de fer, des canaux, des mines, des usines! Que de rentes doublées par l'ouverture de nouveaux moyens de communication ou le développement dans le voisinage de grands ateliers industriels! Enfin que de terres qui passent tous les jours des mains de propriétaires obérés et pauvres aux mains d'acquéreurs plus riches! C'est le mouvement naturel d'une société en progrès, mouvement qui s'accélère par lui-même quand aucune catastrophe politique ne vient l'arrêter.

Réduite à ces termes, la question agricole n'est plus qu'une question de prospérité générale. Si la société française, retardée dans son essor par tous les obstacles qu'elle a elle-même suscités, pouvait jamais avoir devant elle cinquante années semblables à celles qui se sont écoulées de 1815 à 1848, nul doute qu'elle ne regagnât, en agriculture comme en tout, la distance qui la sépare de sa rivale. Le plus difficile est fait. Nous disposons, aussi bien que les Anglais, de ces moyens puissans qui multiplient aujourd'hui l'action du travail, et qui, appliqués à une terre presque neuve, peuvent précipiter à l'infini le progrès de la richesse. Nulle part les chemins de fer, par exemple, ne sont appelés à produire une révolution plus profonde et plus lucrative que chez nous. En Angleterre, ces voies merveilleuses ne rapprochent que des pays déjà rapprochés par d'autres moyens de communication, et dont les produits se ressemblent. Chez nous, elles auront pour effet de réunir des régions toutes différentes de climats et de produits parfaitemènt distincts, et qui n'ont encore entre elles que des communication imparfaites. Nul ne peut dire d'avance ce qui doit sortir d'une transformation aussi radicale. Seulement il importe que nos propriétaires et cultivateurs se rendent bien compte des seuls moyens qui peuvent les enrichir, afin qu'ils n'apportent pas eux-mêmes des entraves à leur prospérité. Leur opposition n'empêcherait pas le cours naturel des choses, mais elle pourrait le rendre lent et pénible. Toute jalousie des intérêts agricoles contre les intérêts industriels et commerciaux ne peut faire que du mal aux uns comme aux autres. Voulez-vous encourager l'agriculture, développez l'industrie et le commerce qui multiplient les consommateurs, perfectionnez surtout les moyens de communication qui rapprochent les consommateurs des producteurs; le reste suivra nécessairement. Il en est du commerce et de l'industrie à l'égard de l'agriculture en général, comme de la culture des plantes fourragères et de la multiplication des animaux à l'égard de la production céréale; il semble d'abord qu'il y ait opposition, et au fond il y a un tel enchaînement que l'un ne peut faire de progrès sérieux sans l'autre.

Les débouchés, voilà le plus grand et le plus pressant intérêt de

notre agriculture; les procédés à suivre pour augmenter la production ne viennent qu'après. J'ai indiqué les principaux procédés suivis en Angleterre, j'en indiquerai bientôt d'autres. L'agriculture nationale peut y trouver des exemples utiles, mais je suis loin de les donner comme des modèles à imiter partout. Chaque sol et chaque climat a ses exigences et ses ressources; le midi de la France, par exemple, n'a presque rien à emprunter aux méthodes anglaises; son avenir agricole est pourtant magnifique. Il n'y a qu'une loi qui ne souffre pas d'exception et qui porte partout les mêmes conséquences, la loi du débouché.

III.

Nous avons en quelque sorte assisté à la génération de la richesse agricole anglaise; son principe est dans la prédilection de la classe riche pour la vie rurale; outre les avantages directs qui en résultent pour les campagnes, ces mœurs ont produit la liberté politique et l'ont préservée du contact impur des révolutions; la liberté sans révolutions a produit un immense développement industriel et commercial, et le développement industriel et commercial a produit à son tour une grande prospérité agricole; l'impulsion féconde est revenue à son point de départ. Il nous reste à nous rendre compte d'un événement récent qui paraît contraire à ces prémisses, et qui n'en est pourtant qu'une conséquence; je veux parler de la réforme douanière de sir Robert Peel et de la crise qui l'a suivie.

Au milieu de ses grandeurs et de ses richesses, l'Angleterre est toujours en présence d'un immense danger qui est la conséquence de sa richesse même, l'excès de population. Voilà déjà un demi-siècle qu'un de ses plus illustres enfans, Malthus, a poussé le cri d'alarme pour la prévenir; depuis cette époque, elle a eu plusieurs fois de tristes avertissemens dans des soulèvemens causés par la disette. Quelle que soit la rapidité du développement agricole, il a peine à suivre le mouvement plus rapide encore de la population. La hausse des subsistances est l'effet certain de cette agglomération d'hommes. Dans une certaine mesure, cette hausse a été utile en ce qu'elle a excité les progrès de l'agriculture; mais elle a des inconvéniens à d'autres égards, et il est un point où elle devient tout à fait nuisible, c'est quand elle atteint un prix de disette, *scarcity price;* alors la souffrance d'une portion notable de la population réagit sur tout le reste, et l'ensemble de la machine sociale ne fonctionne plus que péniblement.

Dans l'état de production que nous avons indiqué, et avec une population de 28 millions d'habitans, la répartition égale des sub-

sistances obtenues par l'agriculture dans les trois royaumes donnait le résultat suivant : — viande, 50 kilos par tête; froment, 1 hectolitre et demi; orge et avoine, 1 hectolitre et demi; lait, 72 litres; pommes de terre, 5 hectolitres; bière, 1 hectolitre; valeur totale, 150 francs, d'après les prix anglais, et avec la réduction de 20 pour cent, 120. En France, la même répartition donnait le résultat suivant : — viande, 28 kilos; volaille et œufs, l'équivalent de 6 kilos de viande environ; lait, 30 litres; froment, 2 hectolitres; seigle et autres grains, 1 hectolitre et demi; pommes de terre, 2 hectolitres; légumes et fruits, une valeur de 8 francs; vin, 1 hectolitre; bière et cidre, 1 demi-hectolitre; valeur totale, 120 francs.

L'alimentation moyenne était donc, à peu de chose près, équivalente dans les deux pays. Les îles britanniques avaient l'avantage pour la viande, le lait et les pommes de terre; la France, à son tour, reprenait le dessus pour les céréales, les légumes, les fruits, et la qualité comme la quantité de la boisson. A égalité de besoins, la situation des deux populations aurait été à peu près la même; mais soit pour une cause, soit pour une autre, l'Anglais consomme plus que le Français. La population anglaise proprement dite attirait à elle presque toute la viande et presque tout le froment des deux îles, et ne laissait à la grande majorité de la population écossaise et irlandaise que l'orge, l'avoine et les pommes de terre, et cependant, malgré la grande supériorité de production de la terre anglaise, malgré les nombreuses importations d'animaux et de grains d'Écosse et d'Irlande, la demande des denrées alimentaires était encore telle en Angleterre, que les prix s'y maintenaient en moyenne d'environ 20 pour 100 au-dessus de nos prix français; ils auraient même monté au-delà, si l'importation venue du continent ne les avait contenus à ce taux.

Dans une telle situation, la question des approvisionnemens a toujours été pour les hommes d'état anglais une question de premier ordre. Dans un pays où la population est aussi condensée, où un tiers environ des habitans est réduit au strict nécessaire et où les deux autres tiers, quoique les mieux partagés du monde, ne se trouvent pas encore assez bien nourris, le moindre déficit de récolte peut amener des embarras formidables. C'est en effet ce qui est arrivé à diverses époques, notamment au plus fort de la guerre contre la France; on a vu le blé monter alors à des prix excessifs, 4, 5 et jusqu'à 6 livres sterling le quarter, c'est-à-dire 30, 40 et 50 francs l'hectolitre. Depuis 1815, les progrès de la culture et de l'importation avaient progressivement ramené le prix du froment à un peu moins de 3 liv. sterling le quarter ou 25 francs l'hectolitre, il était même tombé en 1835 à 2 livres sterling, ou 17 francs; mais depuis 1837 il tendait à se relever, et il avait déjà plusieurs fois dépassé le cours de

30 francs. On en était là quand est survenu un fléau qui a menacé dans son existence même un des principaux élémens de l'alimentation nationale : je veux parler de la maladie des pommes de terre. Ce fléau, qui a produit en Irlande une véritable famine, a eu, même en Angleterre, des effets désastreux, et il a été bientôt suivi de craintes sérieuses sur la récolte des céréales, craintes qui n'ont été que trop justifiées par les mauvaises récoltes de 1845 et 1846.

D'autres raisons appelaient encore sur le prix des subsistances l'attention des esprits prévoyans. Tout l'échafaudage de la richesse et de la puissance britannique repose sur l'exportation des produits industriels. Jusqu'à ces derniers temps, l'industrie anglaise avait peu de rivaux; mais peu à peu les manufactures ont fait des progrès chez les autres peuples, et les produits anglais ne sont plus les seuls à abonder sur les marchés de l'Europe et de l'Amérique. Les marchands anglais ne peuvent donc soutenir la concurrence universelle que par le bon marché, et ce bon marché n'est lui-même possible qu'autant que les salaires des ouvriers ne sont pas trop élevés. Or les ouvriers anglais, bien que les mieux payés du monde, ne sont pas ou du moins n'étaient pas, il y a cinq ans, satisfaits de leurs salaires. Le vent qui a soufflé en 1848 et 1849 sur le continent avait commencé à se faire sentir en Angleterre, et de sourdes rumeurs annonçaient l'approche des orages.

Voici donc comment se présentait le problème à résoudre, problème terrible qui portait dans ses flancs la vie et la mort d'un grand nombre d'hommes, et peut-être aussi la vie et la mort d'un grand empire : d'une part, la disette ravageant déjà une partie du territoire britannique et menaçant de s'étendre sur le reste, et en conséquence le prix des denrées alimentaires menaçant de hausser indéfiniment; de l'autre, la nécessité de maintenir les salaires, malgré l'élévation probable du prix des subsistances, à un taux qui permît et facilitât l'exportation des produits manufacturés, et, pour compléter la difficulté, une aspiration ardente des classes laborieuses vers une augmentation de bien-être au moment même où les vivres allaient peut-être leur manquer et où la mortalité causée par la famine commençait en Irlande. C'est alors que l'homme éminent chargé du gouvernail dans ces temps difficiles prit tout à coup la résolution hardie et généreuse qui a tout sauvé. Jusque-là, la législation anglaise sur les grains avait été calculée de manière à maintenir autant que possible le prix du blé à 25 francs l'hectolitre au moyen du système ingénieux, mais compliqué et plus efficace en apparence qu'en réalité, de l'échelle mobile. Sir Robert Peel comprit, après bien des hésitations et des recherches, que le moment était venu d'adopter une mesure plus grande et plus radicale; il se décida donc à supprimer

complétement les droits perçus à l'entrée des denrées alimentaires, et ce qui est plus admirable encore que cette résolution, c'est qu'il se soit trouvé dans les deux chambres, composées en très grande partie de propriétaires ruraux, une majorité pour la transformer en loi. Jamais parlement anglais n'avait donné plus grande preuve d'intelligence politique.

La perturbation causée par cette réforme a été grande sans doute, mais elle n'est rien à côté des catastrophes qu'on a évitées. L'intensité du besoin qu'on en avait s'est manifestée immédiatement par les immenses quantités de grains et farines importées, et qui s'élèvent, pour la seule année 1849, à 13 millions d'hectolitres de froment, 6 de maïs, 4 d'orge, 4 d'avoine, 3 de farine de froment, etc., sans compter le beurre, le fromage, la viande, le lard, les volailles, et jusqu'à 4 millions de douzaines d'œufs. Par là seulement l'Angleterre a pu échapper à la disette qui la menaçait et dont il a été impossible de préserver l'Irlande. Pour l'avenir, l'approvisionnement est assuré, puisque le consommateur anglais a le monde entier pour pourvoyeur. Le prix des denrées alimentaires a baissé en moyenne de 20 pour 100, et on est garanti autant que possible contre toute hausse par la libre importation. De cette façon, sans qu'il ait été nécessaire d'augmenter le taux nominal des salaires, le bien-être des classes inférieures s'est accru d'un cinquième, et l'exportation, qui fait la fortune de l'Angleterre, étant restée florissante, la demande de main-d'œuvre s'est encore accrue, le nombre des pauvres qui reçoivent des secours publics a diminué.

Un seul intérêt paraissait devoir souffrir de cette crise, l'intérêt de la culture et de la propriété rurale. Des réclamations bruyantes n'ont pas manqué de s'élever de ce côté, et ont mis en doute pendant quelque temps l'avenir de la réforme douanière. Aujourd'hui la question est résolue, et la réforme est désormais acceptée par ceux-là même qui l'avaient combattue avec le plus d'acharnement. On s'est mieux rendu compte de ses effets, et les exagérations du premier moment ont disparu.

D'abord on a vu que l'agriculture proprement dite était moins en cause que le revenu de la propriété. Le haut prix des denrées sert avant tout à l'élévation de la rente, et pourvu que la rente baisse en proportion de la baisse des prix, le cultivateur proprement dit est à peu près désintéressé. Cette simple distinction a suffi pour séparer l'intérêt des fermiers de celui des propriétaires. *Abaissez vos rentes!* criait-on de toutes parts à la propriété, et la culture n'aura pas à souffrir. L'argument était d'autant plus puissant que depuis cinquante ans la hausse des prix avait surtout profité aux rentes, et que, même après une réduction notable, elles devaient se trouver encore

au-dessus de ce qu'elles étaient en 1800. Dans le langage passionné du moment, on appelait cette baisse une restitution partielle de ce qui avait été perçu indûment depuis cinquante ans sur la subsistance publique par les propriétaires.

En second lieu, on a fait le raisonnement suivant. Ce qui cause, a-t-on dit, la fortune de la propriété rurale, c'est la richesse industrielle et commerciale. Or, si le prix des subsistances s'élève, ou seulement s'il se maintient au taux établi, c'est-à-dire beaucoup plus haut que partout ailleurs, les salaires devront s'élever pour satisfaire aux exigences nouvelles de la population laborieuse; l'industrie anglaise ne pourra plus soutenir la concurrence étrangère, l'exportation diminuera, et la souffrance de l'industrie et du commerce réagira sur l'agriculture, qui ne pourra plus vendre ses produits. La baisse redeviendra donc inévitable, mais ce sera une baisse terrible, produite par la pauvreté; on reverra les émeutes populaires des jours les plus sinistres, et devant les populations affamées il faudra céder. Mieux vaut céder d'avance quand le temps est encore serein, quand une concession faite à propos peut non-seulement empêcher une interruption dans la production manufacturière, mais en accroître l'activité. Le progrès de la population et de la richesse rendra bientôt à l'agriculture plus qu'elle n'aura perdu, en augmentant à la fois le nombre et les ressources des consommateurs non agricoles.

A ces démonstrations appuyées sur les faits est venue peu à peu se joindre la conviction que le mal n'était pas tout à fait universel et irrémédiable, qu'un bon nombre de propriétaires et de fermiers n'en étaient que faiblement atteints, et qu'il y avait, pour les autres, des moyens de combler le déficit des prix par l'augmentation de la production. Dès ce moment, la cause de la réforme a été gagnée, car la nation anglaise est une nation d'économistes instinctifs, et tout le monde y comprend très bien les avantages du bon marché quand il est possible. Il y a eu sans doute et il y aura encore beaucoup de souffrances individuelles; mais dans l'ensemble, on le sait maintenant, cette secousse, qui semblait devoir être si fatale à la culture anglaise, lui fera faire au contraire un nouveau pas, et à l'immense avantage de faire disparaître toute crainte sur l'approvisionnement national, à l'avantage non moins grand de supprimer toute cause d'infériorité pour l'industrie anglaise sur le marché universel, viendra s'ajouter un accroissement notable dans la production agricole. Ce qu'a fait la hausse dans d'autres temps, la baisse l'aura fait aujourd'hui; cette contradiction apparente n'en est pas une, car elles ont toutes deux un principe commun, la richesse.

L'Angleterre peut être partagée en deux bandes à peu près égales par une ligne qui la traverse du nord au sud; la moitié occidentale étant infiniment plus humide et pluvieuse que la moitié orientale, la

culture des herbages y domine; dans la moitié orientale, au contraire, c'est la culture des céréales. La baisse ayant été beaucoup moins forte et moins générale sur les produits animaux que sur le blé, la crise a été moins sensible dans la moitié occidentale que dans l'autre, on peut même dire que sur beaucoup de points elle a été nulle. La moitié orientale se partage à son tour en deux régions distinctes, l'une au nord, où dominent les terres légères et où règne l'assolement de Norfolk, l'autre au sud, où dominent les terres argileuses ou argilo-calcaires, et où la culture des racines a fait moins de progrès. Dans la première, les céréales n'étant pas encore le produit principal, la crise a été réelle, mais tolérable; dans la seconde, où les céréales occupent le premier rang, elle a été profonde. Beaucoup de propriétaires de l'ouest et du nord ont pu conserver leurs rentes intactes; d'autres ont pu se borner à des réductions de rentes de 10 à 15 pour 100. Dans le sud-est et dans les cantons argileux en général, c'est-à-dire sur un quart environ de la surface totale de l'Angleterre, la réduction, pour être efficace, a dû être de 20 à 25 pour 100, et, sur quelques points, les fermiers ont tout à fait abandonné la partie. Ces sortes de terres étaient déjà les moins bien cultivées et les moins productives du sol britannique, celles qui donnaient à surface égale les rentes les plus basses, les plus faibles salaires et les plus faibles profits.

Devant une pareille épreuve, l'esprit industrieux de nos voisins s'est mis à l'œuvre; les causes qui avaient fait, depuis l'introduction de l'assolement de Norfolk, l'infériorité relative des terres argileuses, regardées autrefois comme les plus fertiles, ont été étudiées avec soin, et des systèmes nouveaux ont pris naissance pour y porter remède. Outre les propriétaires et les fermiers intéressés, une nouvelle classe d'hommes s'en est mêlée, celle des partisans du *free trade;* ils ont tenu à prouver que, même dans les plus mauvaises conditions, l'agriculture nationale pouvait survivre et prospérer. Des commerçans ont acheté des terres tout exprès dans les contrées les plus éprouvées, et s'y sont livrés à toute sorte d'essais. Les premiers résultats n'ont pas été bons en général, mais peu à peu les nouveaux principes se sont dégagés, et on peut affirmer hardiment aujourd'hui que les terres argileuses sont destinées à reprendre leur ancien rang. Les Anglais échouent rarement dans ce qu'ils entreprennent, parce qu'ils y portent une persévérance que rien n'abat. Il y a plus : les procédés imaginés pour transformer les terres fortes ont paru applicables dans une certaine mesure aux autres terres, et les améliorations provoquées par la nécessité sur quelques points tendent plus ou moins à se généraliser. Le sol tout entier profitera ainsi du remède sans avoir également souffert du mal.

Parmi ces innovations, la plus considérable sans aucun doute,

celle qui devient maintenant en Angleterre une pratique universelle et qui restera comme l'effet le plus utile de cette grande commotion, c'est le procédé d'assainissement connu sous le nom de *drainage*. Drainage, en anglais, signifie écoulement. De tout temps l'écoulement des eaux surabondantes a été pour l'agriculture anglaise, et surtout dans les sols tenaces, la principale difficulté. On n'avait jusqu'ici employé, pour s'en débarrasser, que des moyens imparfaits; le problème est aujourd'hui tout à fait résolu. « Prenez ce pot de fleurs, disait dernièrement en France le président d'un comice; pourquoi ce petit trou au fond? pour renouveler l'eau. Et pourquoi renouveler l'eau? parce qu'elle donne la vie ou la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre, car elle lui abandonne les principes fécondans qu'elle porte avec elle, et rend solubles les alimens destinés à nourrir la plante; la mort au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines, et elle empêche l'eau nouvelle d'y pénétrer. » La théorie du drainage est tout entière dans cette image pittoresque. L'invention nouvelle consiste à employer, pour effectuer l'écoulement des eaux, au lieu de fossés ouverts et de tranchées remplies de pierres ou de fascines, procédés connus même des anciens, des tuyaux cylindriques de terre cuite, de quelques décimètres de longueur, et placés bout à bout au fond de rigoles recouvertes de terre. On ne comprend pas d'abord, quand on n'a pas vu l'effet de ces tuyaux, comment l'eau peut s'y rendre et s'échapper; mais, dès qu'on a vu une terre drainée, on ne peut plus conserver le moindre doute. Les tuyaux font l'office du petit trou toujours ouvert au fond du pot de fleurs; ils appellent l'eau, qui y arrive de toutes parts, et la portent au dehors, soit dans des puisards, soit dans des rigoles d'écoulement, quand la pente du terrain s'y prête. Ces tuyaux sont faits avec des machines qui en rendent la fabrication peu dispendieuse. On les choisit d'un diamètre plus ou moins large, on les pose dans des rigoles plus ou moins profondes et plus ou moins rapprochées, suivant la nature du sol et la quantité des eaux à écouler. L'ensemble du travail, pour achat et pose, coûte en moyenne 250 fr. par hectare; il est maintenant généralement reconnu que c'est de l'argent placé à 10 pour 100, et les fermiers ne refusent à peu près nulle part d'ajouter à leur bail 5 pour 100 par an de la somme consacrée par leurs propriétaires au drainage de leurs champs.

Les effets du drainage ont quelque chose de magique. Prairies et terres arables s'en trouvent également bien. Dans les prairies, les herbes marécageuses disparaissent, le foin devient à la fois plus abondant et de meilleure qualité; dans les terres arables, même les plus argileuses, céréales et racines poussent plus vigoureuses et plus saines; il faut moins de semence pour plus de récolte. Le climat lui-

même y gagne sensiblement; la santé des hommes devient meilleure, et, partout où un drainage énergique a été pratiqué, les brouillards de l'île brumeuse semblent moins épais et moins lourds. Il y a dix ans qu'on a parlé du drainage pour la première fois, et un million d'hectares au moins est aujourd'hui drainé; tout annonce que, d'ici à dix ans, l'Angleterre presque entière le sera. L'île semble sortir des eaux une nouvelle fois.

La seconde amélioration générale qui datera de ces dernières années est un nouveau progrès dans l'emploi des machines, et en particulier de la vapeur. Il y a cinq ans, très peu de fermes possédaient une machine à vapeur; on peut affirmer encore que, dans dix ans, celles qui n'en auront pas seront l'exception. De tous les côtés, on voit dans les champs s'élever et fumer des cheminées. Ces machines servent à battre le blé, à hacher les fourrages et les racines, à broyer les céréales et les tourteaux, à élever et à répandre les eaux, à battre le beurre, etc.; leur chaleur n'est pas moins utilisée que leur force, et sert à préparer les alimens des hommes et des animaux. D'autres machines à vapeur sont mobiles; elles se louent de ferme en ferme comme un ouvrier pour faire la grosse besogne. On a inventé de petits *rail-ways* portatifs dont on se sert pour conduire les fumiers dans les champs et pour rapporter les récoltes. Des machines à faucher, à faner, à moissonner, à défoncer, sont à l'essai. On a même entrepris de labourer à la vapeur, et on ne désespère pas d'y réussir. On s'attache à fouiller le sol à des profondeurs inouïes jusqu'ici, afin de donner à la couche arable infiniment plus de puissance. Partout le génie mécanique cherche à transporter dans l'agriculture les prodiges qu'il a réalisés ailleurs.

Jusqu'ici, les nouveaux procédés ne sont que des applications nouvelles d'anciens principes; mais voici qui est en opposition avec toutes les habitudes et qui rencontre plus de résistances. J'ai dit combien la nourriture des animaux au pâturage était estimée des cultivateurs anglais : l'école nouvelle supprime le pâturage du bétail et le remplace par la stabulation permanente; mais cette stabulation perfectionnée diffère autant de la stabulation imparfaite usitée sur le continent que le pâturage cultivé différait du pâturage grossier de nos régions pauvres. Rien n'est plus hardi, plus ingénieux, plus caractéristique de l'esprit d'entreprise des Anglais, que le système actuel de stabulation tel qu'il a été pratiqué d'abord dans la région argileuse par les novateurs, et qu'il tend à se répandre partout.

Qu'on se figure une étable parfaitement aérée, le plus souvent en planches à claire voie, avec des nattes de paille qui s'élèvent ou s'abaissent à volonté pour défendre au besoin les animaux du vent, du soleil et de la pluie. Les bœufs, qui appartiennent en général à la race à courtes cornes dite de Durham, y sont enfermés, sans être atta-

chés, dans des loges où ils vivent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Sous leurs pieds est un plancher percé de trous, qui laisse tomber leurs déjections dans une fosse creusée au-dessous; auprès d'eux est une eau abondante dans des auges de pierre, et dans d'autres auges de la nourriture à discrétion. Cette nourriture se compose, tantôt de racines coupées, de féveroles broyées, de tourteaux concassés, tantôt d'un mélange de foin et de paille hachés et d'orge moulu, le tout plus ou moins cuit dans de grandes cuves chauffées par la machine à vapeur et fermenté pendant quelques heures dans des coffres fermés. Cette alimentation extraordinaire, dont l'aspect confond un agriculteur français, les fait grandir et engraisser avec une extrême rapidité. Les vaches laitières elles-mêmes peuvent être soumises à cette réclusion : on voit déjà des exemples de stabulation jusque dans les comtés les plus renommés par leurs pâturages, comme ceux de Chester et de Glocester; on les y nourrit au vert, et on redouble de soins pour que les étables soient parfaitement aérées, parfaitement éclairées, parfaitement propres, chaudes en hiver, fraîches en été, à l'abri de toutes les variations de température et de tout ce qui peut agiter et troubler les vaches, qui y vivent dans un bien-être perpétuel, extrêmement favorable à la sécrétion lactée.

Le fumier qui s'accumule dans la fosse n'est mêlé d'aucune espèce de litière; on a pensé qu'il était beaucoup plus profitable de faire manger la paille par les animaux. Ce fumier est d'ailleurs très riche à cause de la quantité de matières grasses contenues dans la nourriture donnée, et dont une partie n'est pas assimilée par la digestion, malgré tous les efforts faits pour les rendre essentiellement assimilables. On ne l'enlève que tous les trois mois, quand on a besoin de s'en servir; en attendant, il n'est ni lavé par la pluie, ni brûlé par le soleil, comme le sont trop souvent les tas de fumier exposés au grand air dans les cours de ferme; une légère addition de terre ou d'autres absorbans empêche ou ralentit le dégagement de l'ammoniaque et sa déperdition dans l'atmosphère. On est frappé, en entrant dans ces étables, de n'y sentir aucune odeur. Le fumier y conserve tous les élémens fertilisans qui se volatilisent ailleurs et qui empoisonnent l'air respirable au lieu de féconder le sol. On l'emploie, tantôt à l'état solide pour les céréales, tantôt à l'état liquide pour les prairies, après l'avoir préalablement mélangé d'eau.

Les cochons, comme les bœufs, sont nourris sans sortir, dans des loges fermées et sur des planchers percés; leur alimentation est la même. Les moutons seuls sortent encore, mais on les cloître aussi tant qu'on peut. On ne s'est pas encore aperçu que cette séquestration rigoureuse eût aucun effet fâcheux sur la santé des uns et des autres; pourvu qu'ils jouissent dans leur prison d'un air constam-

ment pur, et qu'ils aient l'espace nécessaire pour se mouvoir, c'est-à-dire un mètre carré par mouton et par porc et de deux à trois mètres carrés par bœuf, on affirme qu'ils se portent à merveille. L'exercice au grand air, qui avait été considéré jusqu'ici comme nécessaire, est regardé maintenant comme une perte qui se manifeste par une diminution de poids.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant ces pauvres bêtes, dont les congénères peuplent encore les immenses pâturages de la Grande-Bretagne, ainsi privées de mouvement et de liberté, et en songeant qu'un jour viendra peut-être où tout le bétail anglais, qui aujourd'hui s'ébat si joyeusement dans l'herbe verte, sera claquemuré dans ces tristes cloîtres, d'où il ne sort que pour marcher à l'abattoir. Ces fabriques de viande, de lait et d'engrais, où l'animal vivant est traité absolument comme une machine, ont quelque chose de rebutant comme un étal de boucher, et quand on a visité une de ces prisons cellulaires où se confectionne si crûment le principal aliment du peuple anglais, on est rassasié de viande pour plusieurs jours. Mais la grande voix de la nécessité parle; il faut à toute force nourrir cette population qui s'accroît sans cesse, et dont les besoins s'augmentent plus vite encore que le nombre; il faut baisser autant que possible le prix de revient de la viande pour s'accommoder aux prix nouveaux et y trouver encore des bénéfices. Adieu donc aux scènes pastorales dont l'Angleterre était si fière et que la poésie et la peinture célébraient à l'envi; deux seules chances leur restent, c'est que quelque inventeur nouveau trouve un moyen d'élever les produits du pâturage à la hauteur de ceux qu'on obtient par la stabulation, ou que quelque danger de cette réclusion du bétail se révèle par l'expérience. Déjà des plaintes s'élèvent sur la qualité de la viande qu'on fabrique si abondamment par ce moyen; on dit que les tourteaux lui communiquent un mauvais goût, et que l'excès de graisse des bœufs Durham et des moutons Dishley ne rend leur chair ni très agréable ni très nourrissante. Il est possible que le nouveau système pèche par-là, et que le pâturage, battu pour la quantité, se défende par la qualité de ses produits; il est possible aussi que quelque maladie nouvelle se développe tout à coup parmi ces races inertes et obèses, et force à leur infuser de nouveau un sang plus énergique. On peut compter, dans tous les cas, que l'ancienne tradition du pâturage ne cédera la place qu'après combat; si elle est destinée à disparaître, c'est qu'il n'y aura pas eu moyen de faire autrement. Le plus probable est l'adoption d'un système mixte qui cherche à concilier les avantages des deux méthodes.

Non-seulement, et ceci est grave, les animaux nourris à l'étable donnent plus de produits; mais quand par le pâturage perfectionné

on parvenait tout au plus à entretenir convenablement une tête de gros bétail ou l'équivalent par hectare en culture, ce qui était déjà beaucoup plus qu'en France, on prétend aujourd'hui, par la stabulation, en entretenir deux et même trois, et accroître encore considérablement le produit en céréales. Tout devient terre arable alors, et l'assolement de Norfolk peut être appliqué sur l'étendue du domaine, au lieu d'être réduit à la moitié. Telles sont les révolutions des choses humaines; l'agriculture y est sujette comme le reste. C'est jusqu'ici la pratique du pâturage qui, en augmentant la quantité de bétail et en réduisant la sole de céréales, a grossi le rendement moyen du sol emblavé. C'est aujourd'hui la réduction ou l'abolition du pâturage qui, en augmentant encore la quantité du bétail, donne de nouveaux moyens d'accroître la fertilité du sol et par suite la production du blé pour la consommation humaine.

Nous avons dit que, dans l'état actuel des choses, sur une ferme de 70 hectares prise dans des conditions moyennes, 30 seraient en prés et pâturages naturels, 8 en racines et féveroles, 8 en orge et avoine, 16 en prairies artificielles et 8 en blé. Par le nouveau système poussé à ses dernières conséquences, les prairies naturelles disparaîtraient, et les 70 hectares seraient divisés ainsi : 14 en racines ou féveroles, 14 en orge ou avoine, 28 en prairies artificielles, et 14 en blé. La proportion des cultures améliorantes aux cultures épuisantes, qui était dans le premier cas de 54 contre 16, serait dans le second de 42 seulement contre 28; mais cette différence est, dit-on, plus que compensée par la masse des engrais nouveaux, puisqu'au lieu de nourrir 70 têtes de bétail on en nourrit 150 ou l'équivalent, et qu'il ne se perd pas un atôme de fumier.

L'extension des racines, des féveroles et des prairies artificielles aux dépens des prairies naturelles peut-elle réellement, comme on l'affirme, donner deux ou trois fois plus de nourriture pour les animaux? Cette question est déjà, sur un grand nombre de points, résolue par les faits. Toutes ces cultures sont perfectionnées à la fois, et, avec l'aide du drainage et des machines, portées à leur *maximum;* la culture du turneps en lignes, dite à la Northumberland, en double à peu près le produit moyen; les *rutabagas* ou navets de Suède, qu'on lui substitue dans les terrains argileux, donnent un résultat encore supérieur, et ce qui grossit encore plus que le reste, c'est le produit des prairies artificielles depuis que deux nouveaux moyens ont été imaginés pour en rendre la végétation plus active : le premier est l'emploi d'une espèce particulière de *ray-grass* qu'on appelle *ray-grass* d'Italie, le second, un mode perfectionné de distribution de l'engrais liquide. Le *ray-grass* d'Italie est une plante extraordinaire pour la promptitude de sa végétation; il ne dure que deux

ans, mais, quand il se trouve dans de bonnes conditions, il peut être coupé jusqu'à huit fois par an; son foin est dur, mais il est excellent à consommer en vert. Il prospère, malgré son nom et son origine, jusque dans les régions les plus froides, et son usage se propage rapidement, soit en Angleterre, soit en Écosse. Si ce qu'on en dit se confirme, il paraît supérieur même à la luzerne.

Quant au mode de distribution de l'engrais liquide, c'est sans contredit la partie la plus originale et la plus curieuse du système. Il a été inventé par M. Huxtable, dans le comté de Dorset, le principal promoteur de la nouvelle révolution agricole, et tend aujourd'hui à se répandre partout. Voici en quoi il consiste. Les déjections des animaux, une fois tombées dans la fosse pratiquée sous les étables, se rendent par des conduits dans un réservoir où elles se mêlent avec de l'eau et des matières fécondantes; de là partent d'autres conduits souterrains qui se prolongent dans tous les sens jusqu'aux extrémités du domaine. Tous les 50 mètres environ sont placés des tuyaux verticaux qui s'élèvent du tuyau de conduite jusqu'à la surface du sol et dont l'orifice est fermé par un couvercle. Quand on veut fumer une partie du terrain, on enlève le couvercle d'un des tuyaux verticaux, on y adapte un tube en *gutta-percha;* une pompe mise en mouvement par la machine à vapeur refoule le liquide dans les tuyaux, et l'ouvrier qui tient le tube mobile arrose autour de lui comme un pompier dans un incendie. Un homme et un enfant suffisent pour fumer ainsi 2 hectares par jour. On donne de six à douze arrosages par an, suivant les circonstances. Les frais d'établissement des tuyaux et des pompes reviennent à 100 francs par hectare quand on emploie des tuyaux en terre cuite, et à 250 francs quand ils sont en fonte. La construction des réservoirs et l'établissement de la machine à vapeur constituent une dépense à part et qui ne doit pas entrer en ligne de compte, puisque l'un et l'autre sont désormais indispensables dans toute ferme bien tenue. La pose des tuyaux devient alors une économie plutôt qu'une dépense; on a bien vite regagné en épargne de main-d'œuvre et de temps ce qu'on peut dépenser pour frais d'établissement et d'entretien, et les résultats qu'on obtient sont admirables. Les plantes s'assimilent avec une extrême promptitude l'engrais ainsi divisé et distribué en pluie; son effet est en quelque sorte immédiat, et il peut sans inconvénient être épuisé sans cesse, puisqu'il est sans cesse renouvelé.

Cette ingénieuse invention est évidemment destinée au plus grand succès. M. Huxtable a commencé sur 25 hectares, mais il y a aujourd'hui des fermes, notamment dans le comté d'Ayr en Écosse, où les conduits s'étendent sur 200. Elle a le mérite de se concilier avec tous les systèmes de culture, et peut même servir à sauver les pâtu-

rages; elle est réalisable sous tous les climats, et pourrait être transportée dans les pays chauds, où elle produirait bien d'autres merveilles. Elle paraît d'une application plus générale encore que le drainage, et on ne saurait trop appeler sur elle l'attention des cultivateurs français.

Grâce à ce surcroît d'engrais, fortifié encore par tous les engrais artificiels que l'imagination peut découvrir, le rendement des céréales peut s'élever dans la même proportion que les produits animaux. Le rendement moyen est porté, dans les terres cultivées par les nouvelles méthodes, à 40 hectolitres de froment, 50 d'orge et 60 d'avoine par hectare; comme en même temps l'étendue emblavée est fort accrue, le produit total est plus que doublé. Ce ne sont pas là des spéculations et des hypothèses, ce sont des faits réalisés sur beaucoup de points du royaume-uni. Dans chaque comté, il y a au moins une ferme où quelque riche propriétaire ne craint pas de faire ces essais; la masse des cultivateurs observe, étudie, et, dans la mesure de ses ressources, imite ce qui a réussi.

L'ensemble du système ne peut être avantageusement mis en pratique que dans les pays les plus favorables à la production des céréales, c'est-à-dire dans la région du sud-est, la plus travaillée de toutes par la crise. Dans l'ouest et le nord, on le simplifie généralement par la suppression à peu près complète des céréales. La division du travail fait ainsi un nouveau pas : la culture des céréales s'étend dans les terres qui s'y prêtent le plus; elle se resserre dans celles qui s'y prêtent le moins. Il ne paraît pas que dans l'ensemble la proportion des terres emblavées doive changer sensiblement. Les autres parties du système font des progrès dans les régions où l'on se borne de plus en plus à nourrir du bétail, et on en obtient des résultats sinon plus beaux, au moins plus assurés. Je n'en veux citer qu'un exemple, la ferme de Cunning-Park, dans le comté d'Ayr. Cette ferme, qui n'a que 20 hectares de superficie, était il y a cinq ans dans les conditions moyennes de l'Angleterre : la rente n'y dépassait pas 75 fr. par hectare et le produit brut 250 fr.; aujourd'hui le produit brut atteint 1,500 fr. par hectare, et le produit net est d'au moins 500. On ne fait pourtant que du lait et du beurre à Cunning-Park; mais, grâce aux nouveaux procédés, on y entretient quarante-huit vaches au lieu de dix, et chacune de ces vaches est beaucoup plus productive.

Tels sont les traits généraux de la révolution agricole actuelle, ce qu'on appelle le *high farming*, la haute culture. Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails. Je veux pourtant signaler encore un point qui peut servir à caractériser de plus en plus le système : la guerre faite aux haies et au gibier. Quand le principe de la cul-

ture anglaise était le pâturage, les grandes haies avaient leur utilité. Avec le progrès de la stabulation, cette utilité diminue; elles peuvent d'ailleurs être remplacées par des haies basses ou d'autres clôtures. Telles qu'elles sont, les cultivateurs ne leur trouvent plus que des inconvéniens : elles occupent par elles-mêmes une place énorme, elles nuisent doublement par leur ombrage et par leurs racines aux fruits de la terre, elles servent de refuge à des multitudes d'oiseaux qui dévorent les semences. La plupart des propriétaires résistent encore, d'abord parce que l'émondage et la coupe des arbres leur donnaient un revenu, ensuite parce que ces haies contribuaient singulièrement à la beauté du paysage; mais quelques-uns d'entre eux se sont déjà exécutés, et le reste devra céder plus ou moins, car l'opinion publique, saisie de la question, se prononce tous les jours de plus en plus en faveur des fermiers, et l'opinion est souveraine. Le même sort est évidemment réservé au gibier, dont la sévérité des lois sur la chasse a jusqu'ici favorisé la multiplication, et qui fait un mal réel aux récoltes. L'opinion, si favorable en Angleterre à la grande propriété, mais en même temps si exigeante pour elle, commence à faire aux riches *landlords* un devoir de sacrifier leurs plaisirs aux nécessités nouvelles de la production.

En assistant à cette lutte pacifique dont l'issue ne saurait être douteuse, on ne peut s'empêcher de se rappeler que des abus du même genre ont été une des causes de la révolution française. Pour se préserver des ravages des lièvres et des lapins seigneuriaux, nos cultivateurs n'ont pas trouvé de meilleur moyen que de démolir les châteaux et de tuer ou d'expulser leurs propriétaires. Les cultivateurs anglais sont plus patiens et plus calmes; ils n'en finiront pas moins par atteindre leur but, sans bouleversement et sans excès. Leur arme unique est la reproduction obstinée de leurs griefs; ils calculent gravement combien d'acres de terre sont enlevées à la culture par les grandes haies, combien il faut de lièvres pour consommer la subsistance d'un mouton. C'est maintenant parmi eux un lieu-commun de dire et de répéter sans cesse qu'ils sont obligés de payer trois rentes, la première à leur propriétaire sous forme de fermage, la seconde à ses haies, et la troisième à son gibier. Dans quelques cantons, on les a vus se cotiser pour acheter la chasse et entreprendre en grand l'extermination des lièvres, qui vaut mieux que celle des hommes.

Tous ces travaux de drainage, de construction de bâtimens pour la stabulation, d'établissement de machines à vapeur, etc., imposent de grands sacrifices. On peut évaluer à 500 fr. environ par hectare en moyenne ou 8 livres sterling par acre la dépense qu'ils exigeront des propriétaires, et à 250 fr. celle des fermiers. Dans les terres fortes il faudra sans doute beaucoup plus, mais dans les terres légères il suf-

fira de beaucoup moins. Cette avance féconde faite et bien faite, nul doute que la rente et le profit, même sur les points où ils ont paru le plus compromis par la baisse, ne remontent au-delà du taux antérieur, et ne donnent ainsi un revenu suffisant des nouveaux capitaux absorbés par le sol. Alors le pays fournira au moins un tiers en sus de denrées alimentaires; le produit brut moyen, qui était l'équivalent de 200 francs par hectare, sera de 300, la rente moyenne montera probablement jusqu'à 100, et le bénéfice des fermiers jusqu'à 50. L'unique question n'est plus que celle-ci : les propriétaires et les fermiers sont-ils en état de fournir ce supplément d'avances? Il ne s'agit de rien moins que de 10 à 12 milliards pour l'Angleterre et la Basse-Écosse seulement. Pour tout autre pays que le royaume-uni, l'entreprise serait impossible; même pour le royaume-uni, elle est difficile, mais elle n'est que difficile. La nation qui a dépensé 6 milliards en un quart de siècle pour la seule entreprise des chemins de fer peut bien en employer le double à renouveler son agriculture.

Le gouvernement a senti la nécessité de donner l'exemple. Dès 1846, au moment où il se décidait à provoquer la baisse des prix, il se départissait de la règle qu'il s'impose habituellement de ne point intervenir dans les intérêts privés, et proposait aux propriétaires de leur prêter 75 millions de francs pour travaux de drainage, à des conditions d'intérêt et d'amortissement qui ressemblent beaucoup à celles de notre société générale de crédit foncier, 6 1/2 pour 100 d'annuité amortissant la dette en capital et intérêts au bout de vingt-deux ans. Ce premier prêt ayant réussi, le gouvernement en a fait d'autres, et un grand nombre de propriétaires des trois royaumes en ont aujourd'hui profité. Les capitaux privés ont suivi l'impulsion. Ceux des propriétaires atteints qui possédaient des capitaux mobiliers, ou dont le bien était assez liquide pour servir de gage à des emprunts, sortiront de la crise avec honneur; mais ceux dont la position était déjà embarrassée se débattent péniblement. Un dixième environ des propriétaires anglais est dans ce cas. Pour ceux-là, les économistes et les agronomes n'ont pas trouvé de meilleur remède que de leur faciliter la vente ou la division de leurs immeubles.

Ces opérations sont aujourd'hui difficiles et coûteuses à cause de l'incertitude de la propriété. Un peuple d'hommes d'affaires vit de l'examen des titres et de la confusion qui y règne. Il s'agit d'adopter un système d'enregistrement analogue au nôtre, qui régularise et facilite les transmissions; les idées émises à ce sujet sont des plus radicales. On va jusqu'à demander que la propriété de la terre puisse se transmettre, comme les rentes sur l'état ou les autres valeurs mobilières, et on ne sollicite rien moins que l'ouverture d'un grand livre de la propriété immobilière dont les titres soient des extraits

légalisés transmissibles par endossement. Nous sommes bien loin, comme on le voit, des anciennes idées sur l'immobilisation absolue de la propriété, et ce ne sont pas des rêveurs chimériques qui proposent cette réforme, ce sont des écrivains sérieux et justement considérés; le gouvernement lui-même s'en occupe.

Pour les fermiers, on demande des baux de vingt et un ans qui leur permettent de faire les avances exigées avec la certitude de s'en rembourser; on réclame en même temps la suppression des trop petites fermes dont les tenanciers n'ont pas un capital suffisant, et la division des trop grandes, pour le même motif. Ceux d'entre les fermiers qui n'avaient pas assez de ressources font comme les propriétaires obérés, ils disparaissent; ceux qui restent serrent les rangs comme dans un combat, et bientôt il n'y paraîtra plus.

Tout cela constitue sans doute une immense révolution. La culture change de nature, elle devient de plus en plus industrielle : chaque champ sera désormais une sorte de métier, travaillé dans tous les sens par la main de l'homme, percé en dessous de toute sorte de canaux, les uns pour écouler l'eau, les autres pour apporter l'engrais, et qui sait? peut-être aussi pour conduire de l'air chaud ou frais suivant les besoins, et offrant à sa surface les transformations les plus rapides; la vapeur déroule, sur les verts paysages chantés par Thompson, ses noires spirales de fumée; le charme spécial des campagnes anglaises menace de disparaître avec les pâturages et les haies; le caractère féodal s'altère par la destruction du gibier; les parcs eux-mêmes sont attaqués comme enlevant de trop vastes espaces à la charrue; en même temps la propriété tend à se déplacer, à se diviser, à passer en partie dans des mains nouvelles, et le fermier tend à s'affranchir par de longs baux de l'autorité du *landlord*. Il y a là plus qu'une question agricole, l'ensemble de la société anglaise paraît en jeu. Il ne faut pas croire que les Anglais ne fassent pas de révolutions, ils en font beaucoup au contraire, ils en font toujours, mais à leur manière et sans se presser; ils ne tentent ainsi que ce qui est possible et véritablement utile, et on peut être sûr qu'en fin de compte le présent aura complète satisfaction, sans que le passé soit tout à fait détruit.

Ces changemens s'accomplissent surtout au profit des classes moyennes, déjà si nombreuses et si puissantes en Angleterre, et qui, là comme partout, dominent de plus en plus la société; mais ils profitent aussi aux classes laborieuses et populaires. Celles-ci s'en contentent pour le moment, car ce qui n'est pas moins admirable en Angleterre que l'esprit de concession chez les uns, c'est l'esprit de patience chez les autres. On a pu croire un moment que le taux des salaires ruraux baisserait; l'opinion les a défendus, et ils ont résisté;

ils profitent donc de toute la baisse obtenue dans le prix des denrées de première nécessité. On a pu croire aussi que la somme de main-d'œuvre agricole diminuerait; tout annonce en effet qu'elle sera réduite sur quelques points par l'extension de la vapeur et des machines perfectionnées; mais sur d'autres elle sera accrue par le progrès de la stabulation et la transformation des prairies en terres arables. En résumé, elle restera au moins égale à ce qu'elle était auparavant. En même temps l'opinion commande de nouvelles améliorations en faveur des classes populaires; on veut que les lois sur la résidence en matière de taxe des pauvres soient révisées, afin que les ouvriers puissent aisément se déplacer et se rendre des points où le salaire est le plus bas dans ceux où il est le plus élevé, sans rien perdre de leurs droits aux secours publics ; on veut que les propriétaires s'occupent paternellement de leurs journaliers, qu'ils veillent à leur instruction et à leur moralité comme à leur bien-être matériel, et les plus grands seigneurs tiennent à honneur de remplir ce devoir. Beaucoup d'entre eux font bâtir des cottages sains et commodes qu'ils louent à des prix raisonnables : le prince Albert, qui veut être le premier à donner tous les bons exemples, avait fait exposer sous son nom, à l'exhibition universelle, un modèle de ces sortes de constructions. On y joint en général un petit lot de jardin où le locataire puisse faire venir des légumes frais; c'est ce qu'on appelle des *allotmens*. Dans tous les grands domaines, le maître fait construire en outre des chapelles et des écoles, et encourage les associations mutuelles qui ont un but d'utilité commune.

Ainsi a été prévenue la guerre des classes, et, sans autres secousses que celles qui étaient absolument inévitables, l'Angleterre a fait un grand pas, même au point de vue agricole. Voilà pourquoi, quand Robert Peel est mort, l'Angleterre entière a pris spontanément le deuil : le grand citoyen avait été compris.

Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir la différence entre la crise anglaise de 1848 et la crise française de la même époque. L'intérêt rural est aussi chez nous celui qui a le plus souffert, mais il n'a pas été le seul à souffrir, et tous les intérêts ont été ébranlés à la fois. On a vu le prix des denrées baisser rapidement, non pas comme en Angleterre, parce qu'il était trop élevé, mais parce que, le travail industriel et commercial s'étant arrêté, la classe non agricole n'avait plus le moyen d'acheter de quoi vivre. La consommation dans toutes les branches, au lieu de s'accroître comme chez nos voisins, s'est réduite au strict nécessaire, et dans un pays où l'alimentation moyenne en viande et en blé était à peine suffisante, il s'est encore trouvé trop de viande et de blé pour les ressources d'une population appauvrie. La culture et la propriété éperdues n'ont pas trouvé comme en An-

gleterre l'appui des capitaux, puisqu'un grand nombre avaient été détruits, et que le reste épouvanté émigrait ou se cachait. Heureusement que, par une faveur spéciale de la Providence, les fruits de la terre ont été abondans pendant cette épreuve, car si le moindre doute avait pu s'élever dans les esprits sur l'approvisionnement, au milieu du désordre général, nous aurions vu les horreurs de la famine se joindre comme autrefois aux horreurs de la guerre civile.

Un premier retour de confiance répare en partie ces désastres. La France montre encore une fois ce qu'elle a montré si souvent, notamment après l'anarchie de 93 et les deux invasions, qu'il n'est pas en son pouvoir de se faire un mal incurable. Plus elle reparaît pleine de ressources malgré les pertes immenses qu'elle a faites, plus on est frappé des progrès qu'elle aurait réalisés dans ces cinq ans, si elle n'avait pas elle-même arrêté violemment son essor. Les recettes des contributions indirectes, un des signes les plus certains de la prospérité publique, qui étaient de 825 millions en 1847, et qui ont remonté péniblement, après une baisse énorme, à 810 millions en 1852, auraient atteint dans cette même année de 950 millions à 1 milliard, si l'impulsion qu'elles avaient reçue s'était soutenue, et toutes les branches de la richesse publique répondraient à ce brillant symbole.

Du reste, si j'ai dû raconter, pour compléter mon sujet, ce qui s'est passé en Angleterre depuis cinq ans, il ne faut pas en conclure qu'une révolution du même genre me paraisse nécessaire, désirable ou même possible en France. Nous sommes dans des conditions différentes sous tous les rapports. Il ne peut être question chez nous d'établir le bon marché des subsistances; nous l'avons, puisque l'Angleterre, après tous ses efforts, n'a pas pu descendre plus bas que les plus élevés de nos prix courans, et sur la moitié du territoire nous ne l'avons que trop. Il ne faut pas confondre les pays riches et peuplés à l'excès avec ceux qui ne le sont pas; les besoins des uns ne sont pas du tout ceux des autres. Nous ne ressemblons pas à l'Angleterre de 1846, mais à l'Angleterre de 1800. Ce n'est pas la production qui manque chez nous à la consommation, c'est encore la consommation qui, dans la moitié de la France du moins, manque à la production. Au lieu de voir partout le blé à 25 francs l'hectolitre et la viande à 1 franc 25 centimes le kilogramme, nous avons des pays entiers où le producteur n'obtient guère de ses denrées plus de la moitié de ces prix. Pour ceux-là, ce n'est pas la baisse qu'il leur faut, mais la hausse, et ils sont encore bien loin du temps où ils pourront souffrir de l'excès de demande des denrées agricoles et de l'élévation des prix.

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA GRAVURE

EN FRANCE.

I. *Les Noces de Cana*, gravées par M. Prévost. — II. *Les Vierges de Raphaël*, gravées par MM. Pelée, Blanchard, Lévy et Hetzmacher. — III. *Le Christ Rémunérateur*, par M. Blanchard. — IV. *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, par M. Alph. François. — V. *Mort du duc de Guise*, par M. Desclaux. — VI. Gravures sur bois de l'*Histoire des Peintres*. — VII. *Fac-Simile des Dessins du Louvre*. — VIII. *Portraits des personnages français les plus illustres du seizième siècle*, par M. Riffaud.

Il arrive parfois que le mouvement d'un art s'opère dans notre pays en raison inverse du mouvement de l'opinion. Les œuvres sérieuses se produisent au moment où le succès semble exclusivement réservé aux œuvres d'un genre secondaire ou d'un mérite superficiel; les principes et l'idéal académiques sont-ils au contraire acceptés comme l'unique loi du goût, quelque talent indépendant protestera à l'écart contre ces règles absolues et se développera patiemment en attendant le jour de la réaction. Le fait n'est pas rare, du moins dans l'histoire de la gravure. Les grandes planches consciencieusement gravées, sous le règne de Louis XVI, par Jean Massard et par Bervic, sont en désaccord formel avec le goût de l'époque pour les vignettes et ces mille croquis à la pointe qui s'honoraient du titre de *griffonnis*, comme, au temps de Louis XV, les chefs-d'œuvre de Vivarès d'après les anciens paysagistes démentent avec éclat la mode du paysage galant et des pastorales gravées d'après Eisen et Boucher. Plus tard, lorsque les scènes héroïques captivaient seules l'attention de la foule et qu'on ne jugeait dignes d'être reproduits sur le cuivre que les sujets tirés de l'antiquité grecque ou romaine, Boissieu et quelques artistes formés à son école osaient choisir ailleurs leurs modèles, et restituaient à la gravure de genre une partie de sa valeur et de son charme. Cette anomalie entre les inclinations du public et

le caractère de certaines œuvres de l'art se révèle encore aujourd'hui; seulement, à aucune époque la réaction n'a paru moins prochaine ni la séparation plus radicale. Il ne s'agit plus en effet de froideur momentanée pour un ordre particulier de talens, de prédilection passagère pour telle ou telle nature de sujets. La gravure elle-même, — du moins la gravure au burin, — son opportunité dans le présent, sa signification et sa vie dans l'avenir, voilà ce qui est mis en question, voilà ce que l'on est bien près de condamner comme une entrave au développement des tendances nouvelles et comme une négation du progrès.

Quelques graveurs en taille-douce continuent les saines traditions de l'école française et redoublent d'efforts pour lui conserver sa vieille prééminence : nous les regardons faire, non pas même avec la curiosité de gens intéressés par point d'honneur national au succès de l'entreprise, mais avec un sentiment de surprise dédaigneuse et de muette désapprobation. Il semble que l'on doive voir dans ces efforts plus d'obstination que de vrai courage, dans ces témoignages d'habileté l'indice de croyances en retard sur la marche des idées modernes, et nous accueillons les œuvres où se reflètent ces doctrines et cet art d'un autre âge à peu près comme nous accueillerions au théâtre des pièces conformes avant tout à la poétique des tragiques du XVIIIe siècle et à la règle des trois unités.

En retraçant ici même l'histoire des phases diverses que la gravure a successivement traversées (1), nous avons eu occasion déjà d'indiquer l'état actuel de notre école et d'accuser l'indifférence où nous laisse tant de persévérance et de talent. Certes, rien aujourd'hui n'autoriserait une rétractation à ce propos, et l'on aurait le droit de se plaindre plus vivement encore d'une injustice qui se généralise et qui grandit d'année en année. Ce qu'il était permis d'entrevoir et de pressentir comme un danger possible est devenu un danger manifeste; jamais conditions aussi défavorables n'ont été faites à la gravure, jamais elle n'a obtenu parmi nous moins d'encouragemens ni de crédit, et tandis qu'une sympathie croissante s'attache aux improvisations de la pensée, aux gentillesses du pinceau et du crayon, on n'a pour les sévères travaux du burin que de l'éloignement et de l'oubli. Dans le monde, dans la presse même, qui s'occupe de cet art en apparence suranné? Qui songe à rendre hommage au zèle des hommes qui le pratiquent encore, à discuter leur mérite, ne fût-ce que pour blâmer le système où ils s'opiniâtrent? On se contente de réprouver le tout implicitement, quitte à ignorer à la fois la valeur intrinsèque des œuvres, l'habileté relative des artistes qui les ont produites, et jusqu'aux noms dont elles sont signées. A l'exception de M. Henriquel-Dupont, talent hors ligne qui s'est en quelque sorte imposé à l'estime de tous, y a-t-il de notre temps un seul graveur français dont le nom ait acquis une véritable popularité, un seul dont la réputation dépasse, égale même celle du moindre dessinateur de caricatures? Et cependant, malgré les obstacles de tout genre suscités depuis quelques années au développement de la gravure, notre école est en voie de progrès et se maintient comme autrefois au premier rang. Le nombre et le caractère de ses travaux attestent sa

(1) Livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1850, du 1er janvier 1851.

supériorité : nous sommes seuls à la méconnaître, car, dans les autres pays, on recherche, on étudie ces estampes auxquelles nous n'accordons ici qu'un regard distrait, et il n'est pas jusqu'aux Américains, oracles peu sûrs d'ordinaire en matière d'art, qui ne nous donnent à ce sujet une leçon d'équité et de goût. Que l'on rapproche des estampes gravées sous l'empire et au temps de la restauration celles qui ont été publiées à partir du dernier règne jusqu'à l'époque où nous sommes, on verra que, durant cette période et dans les circonstances les plus contraires, la gravure a atteint un degré de perfection que n'avaient pu lui donner les encouragemens de toute espèce prodigués au commencement du siècle. Quelle pauvre mine feraient aujourd'hui le grand ouvrage sur l'Égypte, les planches du *Musée Filhol* et la plupart des planches du *Musée Laurent* en regard de ce qui a été gravé depuis lors d'après des modèles analogues!

D'où vient donc qu'un art si loin encore de sa décadence ne puisse réussir à vaincre nos préventions, et que tant de témoignages de talent passent en quelque sorte inaperçus? La confusion introduite dans nos idées par la découverte de certains procédés mécaniques, d'ailleurs fort étrangers à la gravure, est sans doute une des causes de cette insouciance. On pourrait l'attribuer aussi à l'esthétique frivole que nous avons progressivement adoptée, à l'influence d'habitudes qui ont fini par déterminer complétement nos jugemens et nos goûts. D'une part, l'application indiscrète du daguerréotype à des objets qu'il n'appartient qu'à l'art d'interpréter a substitué le culte de l'identité inerte au respect de l'imitation intelligente; de l'autre, le spectacle de l'art facile nous a désaccoutumés des travaux sérieux. Ici l'à-peu-près nous amuse et nous suffit, et de même que beaucoup de gens se contentent pour toute nourriture littéraire de vaudevilles et de feuilletons, beaucoup de prétendus amis des arts cherchent et trouvent la réalisation de leur modeste idéal dans des vignettes ou dans des recueils de lithographies.

Les tendances générales de la nouvelle école de peinture ne sauraient, il faut bien le dire, nous ramener au culte de l'art sévère et en particulier à l'étude des œuvres du burin. Les conditions de la peinture telles qu'on semble les comprendre maintenant ne sont-elles pas ouvertement en contradiction avec les conditions essentielles de la gravure? La gravure, sans procéder exclusivement de la ligne comme la sculpture, a cependant pour élément principal l'imitation précise de la forme. Or un dessin inachevé et flottant est devenu à nos yeux une des expressions du talent pittoresque, ou tout au moins la plus excusable des imperfections. Nous faisons bon marché de l'incorrection des contours et du modelé pour priser avant tout dans un tableau l'éclat des tons et les tours d'adresse de la brosse : le moyen de concilier de pareilles inclinations avec le goût pour un art où l'escamotage de la forme est impossible, où tout est forcément accusé et rigoureusement écrit? Aussi qu'arrive-t-il? C'est que le plus souvent les graveurs se trouvent contraints de chercher leurs modèles ailleurs que parmi les tableaux contemporains. Sauf M. Ingres, M. Scheffer et surtout M. Delaroche, dont les œuvres ont le privilége d'occuper sans relâche le burin, il n'est aucun peintre de l'école moderne qui voie ses compositions habituellement reproduites par la gravure. M. Horace Vernet, il est vrai, n'improvise pas la moindre esquisse

sans que les éditeurs d'estampes s'en emparent aussitôt pour en expédier des copies dans toutes les parties de l'Europe et du monde; mais ces copies, lestement exécutées à l'aqua-tinte, ne relèvent de l'art que d'une manière fort indirecte. Elles intéressent avant tout le commerce, et l'aqua-tinte réduite, comme elle l'est aujourd'hui, au rôle d'un procédé rapide et économique n'a plus dans notre école qu'une importance industrielle. Il n'en va pas ainsi, tant s'en faut, de la gravure en taille-douce; par malheur, en s'isolant du mouvement de la peinture contemporaine, elle contredit d'autant plus formellement les instincts du public, et cette réserve qu'elle est forcée de s'imposer ne contribue pas médiocrement à dépopulariser ses produits. Les seules estampes sur lesquelles nos regards s'arrêtent encore sont celles qui, participant ouvertement des tendances actuelles de la peinture, n'ont d'autre fin qu'une séduction passagère, d'autre intérêt qu'un intérêt de circonstance; les estampes gravées, au contraire, en vertu des règles absolues de l'art et de ses conditions immuables, demeurent sans attrait pour nous, parce que cette méthode savante n'a plus à nos yeux que le caractère du pédantisme.

Les graveurs français contemporains peuvent donc se diviser en deux groupes distincts. Le premier, c'est-à-dire le plus important par le nombre, est formé de tous les artistes qui se servent de la gravure comme d'un moyen de satisfaire le goût à peu près universel pour les œuvres secondaires, amusantes avant tout et intelligibles sans effort. Ces graveurs, qu'on pourrait appeler les feuilletonistes de l'art, retracent avec plus ou moins de succès, à l'aqua-tinte ou sur le bois, des sujets ordinairement en rapport avec les inclinations de la foule, et font de la gravure un auxiliaire de l'industrie ou un accessoire de la presse. Le second groupe, plus digne de considération à tous égards, se compose des graveurs qui, en dépit de l'indifférence publique, consacrent encore de longues années aux études difficiles, aux rudes travaux, aux investigations patientes, et qui semblent, à côté de ces improvisateurs, des bénédictins attardés dans le XIXe siècle, ou tout au moins des talens dépaysés. L'école française de gravure n'a, on le voit, ni l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois, ni même aucune sorte d'unité. Chacune des classes d'artistes qui la partagent est elle-même subdivisée à l'infini et ne présente qu'un ensemble de talens individuels, sans corrélation très évidente, sans principe et sans lien communs. On peut toutefois établir entre les graveurs contemporains une ligne de démarcation générale, en séparant les artistes des industriels, et les disciples fidèles de nos anciens maîtres des hommes qui n'acceptent pour toute tradition que les exemples donnés hier. En regard, ou plutôt à la suite des œuvres du burin, de ces planches d'histoire conformes au passé de l'école, il convient de placer les innombrables produits d'un art inférieur, mais digne aussi de fixer l'attention, ne fût-ce qu'à titre de fait nouveau et de symptôme. S'il est juste de tenir compte de tous les genres d'habileté, il est juste aussi de faire une part inégale entre le résultat des efforts studieux et le résultat d'une adresse superficielle; en un mot, sans méconnaître là où elles peuvent se trouver la grâce facile et la finesse, on doit attacher plus de prix à des qualités d'un autre ordre et réserver une estime principale pour le talent sérieux et pour les travaux qui l'attestent.

I. — GRAVURE EN TAILLE-DOUCE.

De tous les procédés de gravure successivement découverts, la gravure en taille-douce est, personne ne l'ignore, celui qui présente le plus de difficultés, mais c'est aussi celui qui a le plus de valeur réelle et d'importance. Les conditions qui régissent l'emploi du burin sont les conditions de l'art lui-même dans son acception la plus haute, et l'on peut dire que cet art se résume tout entier dans un mode d'exécution qui nécessite plus qu'aucun autre l'intelligence profonde du modèle, l'étude de la forme et la science de l'harmonie. Comme les divers genres de gravure, la gravure en taille-douce n'a que deux élémens d'effet, le dessin et le clair-obscur; deux moyens de coloris, le ton primitif de la surface sur laquelle on opère, et le ton que reçoivent par l'impression les sillons préalablement creusés; mais, contrairement à l'aqua-tinte et à la manière noire, elle ne peut distribuer les masses d'ombre et de lumière qu'en resserrant plus ou moins les séries de tailles et les lignes diversement entrecroisées, ou, pour parler bref, elle ne procède que par traits. On conçoit ce qu'il faut à l'artiste de goût, de patience et d'habileté pour dissimuler des opérations forcément compliquées sous une apparence conforme à l'aspect simple de la nature, et pour réussir à faire illusion là où peuvent se trahir d'abord les calculs arides et le côté conventionnel du métier. La sagesse de la méthode, le sentiment exact des ressources du genre ont été de tout temps des qualités particulières à notre école, et, sauf quelques erreurs momentanées, les graveurs français, depuis deux siècles, ont fait de la modération dans la manœuvre la marque distinctive de leurs travaux. Aujourd'hui encore la gravure en taille-douce est pratiquée dans notre pays, sinon avec le même succès qu'au temps de Nanteuil et d'Edelinck, du moins en vertu des mêmes principes, et, parmi les hommes qui défendent ces principes fondamentaux de l'art, il en est quelques-uns dont les noms pourraient être inscrits bien près des noms de nos anciens maîtres.

Deux artistes surtout, MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, semblent appartenir à cette race de talens calmes sans froideur et savans sans ostentation qui, depuis le règne de Louis XIV, se sont perpétués en France. Tous deux méritent une place à part entre les graveurs contemporains, et doivent être considérés comme les chefs de l'école moderne. Ce n'est pas toutefois que leur mérite soit expressément de même nature et que leurs œuvres aient les mêmes titres à l'estime : par le sentiment secret aussi bien que par le choix des modèles, ces œuvres révèlent chez leurs auteurs une certaine différence d'organisation et de goût, et, quoique inspirées au fond par des doctrines semblables, elles laissent voir dans le mode d'interprétation quelque chose de distinctif et d'individuel. M. Desnoyers recherche avant tout et réussit le plus souvent à trouver l'ampleur et la noblesse de la forme. Sa manière sobre et large, — très française en ce sens qu'elle procède de la raison plus encore que de la verve, — est celle d'un dessinateur sévère qui n'accepte le ton que comme moyen complémentaire et non comme élément principal; ses ouvrages, exécutés pour la plupart d'après les maîtres de l'école italienne,

se recommandent par la grandeur de l'expression, la fermeté des contours et du modelé, et par la vigueur de l'aspect : on ne saurait y surprendre une préoccupation très vive des finesses du coloris et des détails subtils de la réalité. Il arrive même parfois qu'à force d'éliminations pour anoblir l'ensemble de son travail, M. Desnoyers ne laisse aux divers morceaux qui le composent qu'un degré de vérité insuffisant : témoin sa planche de *la Transfiguration*, œuvre fort belle si l'on n'en considère que l'effet général, mais dont l'exécution paraît un peu vide et incomplète lorsqu'on examine isolément chacun des objets représentés. Ailleurs, et surtout dans ses *Saintes Familles* d'après Raphaël, M. Desnoyers a su allier ce sentiment grandiose de l'ensemble à l'étude soigneuse des beautés partielles; il faut reconnaître cependant que l'analyse minutieuse des détails est contraire aux habitudes de son talent, et que ses ouvrages ont en général plus de majesté que de délicatesse.

Les ouvrages de M. Henriquel-Dupont ne témoignent ni d'un goût aussi exclusif pour la sévérité du style, ni de ces sacrifices systématiques à la force et à la grandeur. Suavité du coloris, élégance du faire et du dessin, tout ce qui peut séduire le regard est accepté par le graveur, aussi bien que ce qui doit intéresser l'esprit; il ne dédaigne rien, depuis l'expression d'un visage jusqu'au ton de la moindre draperie; il ne s'abstient d'aucune ressource d'effet, qu'elle soit accessoire ou principale, et, sans accorder une égale importance aux diverses conditions de son art, il les aborde toutes avec la même pensée d'éclectisme et la même souplesse d'intelligence. Sa manière, moins magistrale que celle de M. Desnoyers, a plus de finesse et de charme, et s'il est permis de supposer qu'en face des tableaux de Raphaël M. Henriquel-Dupont se fût trouvé un peu mal aguerri, à coup sûr il lui appartenait de se mesurer sans crainte avec les peintres les plus éminens de l'école moderne. A ne juger ici que l'ensemble des œuvres du graveur de *Lord Strafford*, on peut dire que ce qui les distingue surtout, c'est une certaine grâce réservée, une science prudente, quelque chose d'ingénieux et de raisonné qui n'impose pas fortement, mais qui persuade, en un mot ce goût pour l'exactitude et la correction qui est le fonds même de l'art français et qui constitue son originalité propre.

Les graveurs en taille-douce que l'on pourrait citer à la suite de MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont s'inspirent pour la plupart des exemples de ces artistes habiles, mais le second semble exercer sur eux une influence principale. Si M. Calamatta s'est conformé le plus souvent dans ses travaux à des doctrines analogues aux doctrines de M. Desnoyers, si M. Forster, tout en faisant une part beaucoup trop large aux séductions de la manœuvre, a cherché quelquefois la noblesse du dessin et la grandeur du style, les graveurs dont les débuts ne remontent qu'à une époque encore peu éloignée ont adopté presque tous la méthode moins austère de M. Henriquel-Dupont. Plusieurs d'entre eux, formés à l'école même du maître, ne font que mettre en pratique les leçons qu'ils ont directement reçues : MM. Jules et Alphonse François, M. Aristide Louis, sont les plus distingués de ces élèves et se montrent capables d'enseigner à leur tour l'art qu'on leur enseignait naguère. D'autres jeunes graveurs, sans être partis du même point, suivent néanmoins une voie à peu près semblable et se soumettent à la même autorité. Parmi les

talens diversement remarquables qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de notre école, il en est peu que M. Henriquel-Dupont n'ait pas, de près ou de loin, dirigés; dans toutes les estampes en taille-douce publiées depuis quelques années, on reconnaît non pas un système d'imitation matérielle, mais des efforts pour s'assimiler un sentiment, et il n'est pas jusqu'aux planches gravées d'après les tableaux italiens qui ne portent les traces de cette préoccupation et de ces efforts.

D'ailleurs il peut sembler étrange que les graveurs, — obligés, comme nous l'avons dit, d'interpréter à peu près uniquement les maîtres anciens, — n'apportent pas du moins dans leurs choix un esprit plus investigateur et plus indépendant. Qu'ils fassent des peintures de l'école italienne l'objet ordinaire de leurs travaux, rien de mieux; mais pourquoi copier invariablement les mêmes originaux? Les tableaux de Raphaël, par exemple, ont été gravés mille fois par des artistes de tous les pays. Beaucoup de ces reproductions sont excellentes : à quoi bon recommencer une entreprise si souvent et si heureusement menée à fin, et ne vaudrait-il pas mieux mettre sous nos yeux des morceaux inédits ou traduits infidèlement jusqu'à ce jour? Les modèles ne manqueraient pas, depuis tant d'ouvrages exquis des florentins du XVe siècle, — école charmante que l'on connaît à peine en France, — jusqu'aux compositions les plus importantes de quelques grands maîtres plus modernes. Ainsi comment *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine n'a-t-il obtenu encore d'autres traductions que les estampes insuffisantes de Martin Rota, de Léonard Gaultier au XVIIe siècle, et les mauvaises lithographies de Guillemot au XIXe? Comment ne s'est-il pas rencontré un graveur qui entreprît de venger *la Cène* de Léonard des outrages qu'a subis cet incomparable chef-d'œuvre sous le burin de Morghen? Il est temps pour nos graveurs de réparer beaucoup d'oublis, et de se souvenir en revanche un peu moins de certaines habitudes traditionnelles de l'école. En continuant à circonscrire leurs préférences dans les limites imposées par les exemples de leurs prédécesseurs, ils courraient risque de s'immobiliser dans la routine : une méthode moins invariable, des recherches plus librement dirigées peuvent au contraire rajeunir leur talent et triompher de la froideur où nous laissent des redites continuelles et le spectacle des mêmes objets.

Ce reproche de prédilection un peu irréfléchie pour quelques types qui nous sont trop familiers, — reproche que justifieraient au besoin la plupart des estampes, d'après les anciens maîtres, publiées depuis un certain nombre d'années, — ne saurait en tout cas s'adresser à M. Prévost, auteur de la seule planche importante qui ait été gravée jusqu'ici d'après *les Noces de Cana* (1). Toutefois, en dehors de la virginité du modèle, le choix fait par le graveur était-il fort heureux? Nous ne le pensons pas. Le tableau de Paul Véronèse est un chef-d'œuvre de science et d'harmonie pittoresques : qui songerait à le contester? La splendeur des tons et la puissance de l'exécution y sont merveilleuses; mais, tout beau qu'il est, ce coloris n'a qu'un sens purement matériel. Il rend avec une fidélité admirable le caractère physique d'un certain ordre de nature, sans exprimer, comme le coloris du Corrège, un sen-

(1) Paris, chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

timent et des idées poétiques; en un mot, il a plus d'opulence que de charme, il décore la forme, mais il ne l'idéalise pas. Or la gravure, qui n'emploie d'autres tons que le blanc et le noir, peut bien, avec ces seules ressources, reproduire l'œuvre d'un coloriste, pourvu que la beauté de cette œuvre résulte de la concentration poétique de l'effet et de la valeur relative des ombres et des lumières : il est au moins difficile qu'elle imite exactement un effet qui procède, comme dans *les Noces de Cana*, de la diversité infinie des couleurs. En outre la scène, telle que Paul Véronèse l'a comprise, est-elle en soi assez intéressante pour qu'une fois transportée sur le cuivre, elle réussisse encore à nous séduire, et notre esprit peut-il être fort touché à la vue de ces convives de toutes sortes, — Turcs, Espagnols ou Vénitiens, — au milieu desquels le Christ, la Vierge et le miracle lui-même tiennent si peu de place? Ces réserves admises sur les conditions de la tâche acceptée par M. Prévost, il n'y a plus qu'à louer les efforts qu'il a faits pour l'accomplir, et l'habileté technique qu'il a déployée dans ce long et difficile travail. La multiplicité des détails, l'apparence variée des corps à représenter, depuis le poli du marbre et des métaux jusqu'à la souplesse ou à la rigidité d'étoffes de toute espèce, nécessitaient de la part du graveur une connaissance profonde du mécanisme de l'art, une patience à toute épreuve et une grande intelligence dans le choix des moyens. On sait qu'en principe tel *grain* convient aux parties transparentes ou reflétées, que telle série de tailles rendra mieux l'aspect d'une matière inflexible, telle autre celui d'un corps soyeux; mais ces données générales ne peuvent être converties en règles absolues de pratique. Souvent même il est nécessaire de s'en écarter pour éviter la monotonie, et c'est au goût particulier de l'artiste qu'il appartient de diversifier à propos les modes de travail, de les faire valoir les uns par les autres, de les ménager ou de les compliquer, afin que ces lignes, ces points, ces losanges que le burin substitue au coloris de la peinture, suffisent pour exprimer tour à tour des objets de la nature la plus opposée. C'est ce discernement dans l'emploi des moyens qui recommande surtout la planche de M. Prévost. Le graveur, en variant sans cesse sa méthode d'exécution, n'a point altéré l'unité de l'ensemble par l'étalage du procédé, et il a su en même temps conserver à chacun des détails son sens propre et son caractère essentiel. L'aspect de l'estampe est large et harmonieux. L'architecture, le ciel, et en général les parties lumineuses sont heureusement traitées. En revanche, beaucoup de parties dans la demi-teinte trahissent l'impuissance du burin à rendre ces tons riches, quoique absorbés, à l'aide desquels Paul Véronèse fait ressortir sans sacrifice apparent la magnificence des morceaux vivement éclairés. Ici l'insuffisance des ressources dont la gravure dispose peut être alléguée comme excuse; certaines négligences de dessin, notamment dans quelques têtes et dans les figures placées aux seconds plans, ne sauraient avoir les mêmes droits à l'indulgence.

Essayer de traduire avec deux tons l'œuvre de peinture où les tons se succèdent avec le plus d'abondance peut-être et dans la plus inimitable progression, c'était, il faut le redire, vouloir lutter contre des obstacles insurmontables. On peut reprocher à M. Prévost de s'être jeté un peu inconsidérément dans une telle entreprise; mais on doit reconnaître aussi qu'il l'a poursuivie avec une rare habileté et une force de volonté plus rare encore. Dans ce

temps d'œuvres et de réputations faciles, il est bien de n'ambitionner que l'estime due aux longs efforts et aux études opiniâtres, et l'artiste assez convaincu pour consacrer dix années de sa vie à un travail que les suffrages de la foule ne récompenseront pas mérite au moins qu'on honore son courage, si l'on ne peut applaudir qu'avec réserve à ses succès.

Parmi les ouvrages qui résument le mieux l'état actuel de la gravure en France, et à côté de la planche de M. Prévost, il faut citer une suite d'estampes gravées par divers artistes d'après *les Vierges de Raphaël* (1), non, certes, que l'analogie soit grande entre le caractère de ces deux publications et que leur mérite soit équivalent, mais parce qu'elles attestent l'une et l'autre le même respect pour les grands maîtres anciens, le même éloignement pour les goûts du moment et le style des œuvres à la mode. Où trouver d'ailleurs dans l'école italienne des modèles plus dissemblables et plus inégalement appropriés aux conditions de la gravure? *Les Noces de Cana* semblent défier le burin; *les Vierges,* au contraire, ne l'encouragent et ne l'invitent-elles pas? On conçoit donc, sans pourtant les absoudre tout à fait, ces habitudes d'école que nous signalions tout à l'heure et cette persistance de nos graveurs à reproduire des tableaux déjà gravés nombre de fois. Silhouettes exquises, modelé d'une finesse achevée, grâce et profondeur d'expression, tout ce qui relève essentiellement du dessin constitue la beauté intime de ces chefs-d'œuvre, et peut par conséquent se retrouver dans une traduction gravée bien mieux que ce qui procède du coloris. Il ne suit pas de là que tout graveur doive aisément réussir en travaillant d'après Raphaël. La perfection d'un tel modèle impose au contraire à quiconque entreprend de le copier une fidélité d'autant plus rigoureuse, des devoirs d'autant plus précis, et les ruses de la pratique, la science des sacrifices, les moyens d'effets violens deviennent ici des secours à peu près inutiles, sinon même de dangereuses ressources.

Les auteurs de la publication nouvelle se sont écartés quelquefois de ces devoirs et de cette réserve. Plusieurs de leurs planches ont une exagération de ton propre peut-être à faciliter le tirage et à multiplier les épreuves, mais assurément peu conforme à l'aspect si doux, si harmonieux, des peintures du maître. L'exemple donné en ce sens, il y a quelques années, par M. Forster dans sa *Vierge de la maison d'Orléans* et dans son portrait de *Raphaël* a été malheureusement suivi par les graveurs des *Vierges,* et en particulier par M. Pelée dans sa planche de *la Madone à la Chaise.* Rien de plus suave que l'ensemble du tableau : pourquoi le graveur en a-t-il altéré l'unité par la vigueur excessive des parties privées de lumière et l'âpreté de certains tons? Ainsi le fond, la draperie jetée sur les épaules de la Vierge et celle que l'on voit entre le dossier de la chaise et les pieds de l'enfant sont d'une qualité de couleur noire et dure qui serait de mise tout au plus dans une gravure de *la Transfiguration,* mais qui messied absolument à la reproduction d'une scène toute de grâce et de tendresse. M. Lévy, dans sa planche de *la Vierge aux Candélabres,* ne mériterait pas de semblables reproches, si l'ombre dont il a enveloppé les deux anges était moins opaque, et si l'exécution de ces deux figures avait moins de sécheresse. L'estampe qu'il a gravée en société

(1) Paris, chez Furne et Perrotin, rue de la Fontaine-Molière, 41.

avec M. Blanchard, d'après *la Madone de saint Sixte*, est d'un ton riche et d'un bon aspect; malheureusement le dessin et l'expression laissent dans plusieurs parties fort à désirer. C'est ce qu'on pourrait dire aussi, et avec plus d'à-propos encore, des deux planches de M. Hetzmacher : *la Vierge de la maison d'Albe* et *la Vierge au Voile*. Les contours de chaque figure sont accusés avec raideur, et le modelé intérieur n'a plus, au lieu de cette délicatesse propre aux œuvres de Raphaël, que la précision un peu grêle et l'aridité accoutumée des œuvres allemandes.

Les estampes d'après les *Vierges* ne sont pas, on le voit, exemptes de graves défauts. Cependant, tout imparfaites qu'elles sont, elles suffisent encore pour faire pressentir aux uns, pour rappeler aux autres les caractères principaux et les principales beautés des modèles. Serait-il juste d'ailleurs de ne pas tenir compte des difficultés d'une pareille entreprise et de ses conditions particulières? En réduisant le format de ces estampes à des proportions médiocres, en fixant le prix de la publication à un chiffre au-dessous des chiffres ordinaires, on s'interdisait à la fois les ressources qu'auraient pu offrir des travaux plus développés et le concours des graveurs les plus éminens. Au lieu d'une traduction accomplie, il n'était donc possible de donner qu'un aperçu à peu près satisfaisant des compositions originales, une sorte d'édition populaire de ces chefs-d'œuvre de l'art, et les sept planches publiées jusqu'ici répondent convenablement, il faut le dire, à ces exigences. Quelques-unes des *Vierges* gravées gardent un reflet de ce charme suprême que respirent les *Vierges* tracées par la main du doux maître, et nous ne croyons pas que, dans des conditions analogues, Raphaël puisse être mieux interprété aujourd'hui en aucun pays du monde.

Au reste, les graveurs étrangers nous fourniraient à cet égard peu de termes de comparaison. Depuis longtemps déjà, ils semblent avoir abandonné à l'école française le privilége de tout travail d'après Raphaël. En Angleterre, on n'en entreprend aucun, et cette réserve est au moins prudente. Que deviendraient le dessin et le style exquis du peintre d'Urbin sous le burin d'artistes accoutumés à reproduire les œuvres de M. Landseer et de ses nombreux imitateurs? Comment une école vouée tout entière à l'étude des chevaux de course et des chiens de chasse, et en général au culte d'une nature fort peu idéale, se départirait-elle de ses humbles habitudes pour s'essayer dans une lutte avec ce que l'art a de plus spiritualiste et de plus élevé? Les graveurs italiens n'ont certes ni les mêmes tendances, ni les mêmes doctrines, et le talent ne leur manquerait pas pour interpréter dignement Raphaël; mais c'est à l'étude d'autres modèles que s'attachent la plupart d'entre eux. M. Toschi et ses élèves ont entrepris de transporter sur le cuivre les immenses fresques du Corrège à Parme, et un travail de cette importance ne leur laisse pas le loisir d'y mêler d'autres occupations. M. Mercurj grave, depuis tantôt vingt ans, une planche d'après la *Jane Grey* de M. Delaroche, non sans s'interrompre souvent, à ce qu'il semble. Rien du moins n'est venu témoigner que ces interruptions eussent pour cause la traduction de quelque ouvrage du chef de l'école romaine ou même de tout autre maître. A Florence, les peintures des maîtres primitifs conservées à l'Académie des beaux-arts ou dans les couvens de la ville captivent, depuis quelques années, l'attention assez tardive des

graveurs; comme tous les nouveaux convertis, ceux-ci tiennent à honneur de proclamer leur foi avec un zèle voisin de l'intolérance, et rejettent comme des erreurs absolues tout ce qui ne se rattache pas directement à leurs croyances. Enfin, si l'on jette les yeux sur les estampes d'après Raphaël récemment gravées en Allemagne, on reconnaîtra aisément que ce n'est pas de l'autre côté du Rhin que se trouvent aujourd'hui les plus fidèles interprètes du peintre des *Vierges*. Le temps est loin déjà où Müller et les graveurs allemands ne songeaient, pour traduire Raphaël, à s'inspirer que de Raphaël lui-même. L'influence des peintres contemporains s'exerce sensiblement jusque sur les travaux entrepris d'après les tableaux de l'école italienne, et c'est en se préoccupant du style de M. Overbeck ou du style de M. Cornélius que les graveurs cherchent à idéaliser des œuvres qu'il suffirait sans doute de copier. De là cette apparence monotone et ce caractère systématique que revêtent les estampes allemandes, quels que soient les modèles d'après lesquels elles ont été exécutées.

En France, on n'a heureusement ni une déférence si entière pour les exemples des peintres contemporains, ni les goûts purement rétrospectifs dont s'honorent aujourd'hui quelques artistes italiens. Les inclinations essentiellement éclectiques de notre école se prêtent à merveille aux travaux qui nécessitent la perception exacte d'idées diversement exprimées, une grande souplesse d'intelligence, et, jusqu'à un certain point, l'abnégation du sentiment personnel. Voilà pourquoi la gravure a été et est encore pratiquée dans notre école avec plus de succès que partout ailleurs, et, pour ce qui est de Raphaël, peut-être nos graveurs ont-ils mieux réussi à le comprendre qu'aucun maître des écoles étrangères, par cela même que son harmonieux génie résume dans une mesure égale les qualités de toute espèce et les caractères les plus opposés. Il est certain du moins que, dans la série des belles planches gravées d'après Raphaël à partir du XVIIe siècle, on en comptera peu qui ne soient l'œuvre d'artistes français. Depuis Édelinck, que son origine flamande ne saurait exclure du nombre des graveurs appartenant à notre école, ou, si l'on veut, depuis Gérard Audran jusqu'à M. Desnoyers, il n'est guère de talent éminent qui ne se soit appliqué à perpétuer parmi nous ces témoignages d'une sagacité particulière et ces traditions de succès. La suite d'estampes que l'on publie sous le titre des *Vierges de Raphaël* ne mérite pas, à coup sûr, d'être assimilée à tant d'ouvrages justement célèbres; mais ces planches sont dignes encore d'attention et d'estime, surtout lorsqu'on les rapproche des planches gravées à l'étranger d'après les mêmes modèles et dans des circonstances à peu près semblables.

Les diverses estampes dont nous avons fait mention jusqu'ici peuvent donner la mesure du talent de nos graveurs appliqué à la reproduction des œuvres de l'art ancien. Les œuvres de l'art moderne rencontrent-elles aujourd'hui des interprètes aussi habiles? C'est ce qui reste à examiner. Constatons d'abord que le nombre des planches gravées en taille-douce d'après les tableaux de l'école contemporaine devient de moins en moins considérable, et qu'à l'exception de deux estampes dues au burin de MM. Blanchard et François, rien ou presque rien en ce genre n'a paru depuis le *Pic de la Mirandole* et le *Napoléon à Fontainebleau*, ouvrages estimables déjà signalés dans cette

Revue, et sur le mérite desquels il n'est pas besoin d'insister de nouveau. Sans doute quelques publications se préparent, qui fourniront aux amateurs et aux curieux l'occasion d'envisager sous un aspect plus général les productions où se reflète l'état actuel de la peinture française. Déjà même, M. Henriquel-Dupont a mis la dernière main à son *Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, travail immense et certainement promis à un éclatant succès. Un artiste qui doit à de longues études d'après les maîtres italiens l'intelligence de la forme et du style sévères, M. Pollet, grave la *Vénus* et la *Stratonice* de M. Ingres. Quelques autres graveurs encore s'occupent de populariser par le burin les œuvres principales de l'école actuelle. Il n'en est pas moins vrai que les honneurs de la gravure en taille-douce sont réservés à peu près exclusivement aux compositions des anciens maîtres, et c'est le plus souvent aux humbles procédés de l'aqua-tinte ou de la lithographie que les peintres du XIXe siècle doivent limiter leur ambition.

M. Scheffer, par la réputation qu'il a depuis longtemps acquise et par le caractère élevé de son talent, peut sans doute concevoir une ambition plus haute, et, de tous les peintres auxquels les graveurs ont coutume de s'associer, il en est peu dont les titres soient jugés plus solides et les droits plus clairement établis. D'où vient pourtant qu'au lieu de jouir dans toute son étendue d'un privilége aujourd'hui si rare, il semble l'amoindrir de plein gré, et n'accepter le concours des graveurs qu'en vue d'une reproduction appauvrie et systématiquement incomplète? La plupart des estampes d'après les tableaux de M. Scheffer ont l'apparence d'estampes inachevées ou faites d'après des dessins. Des contours rigides, à peine renforcés d'ombres pâles, peu ou point de demi-teintes et par conséquent de modelé, un effet général si subtilement indiqué qu'il dégénère en monotonie; voilà ce qui donne à ces planches, participant à la fois des conditions de la gravure au trait et des conditions ordinaires de la gravure, un caractère indéterminé, quelque chose du style valétudinaire des artistes allemands uni au goût plus sain, mais ici volontairement affaibli de l'école française. La méthode imposée, à ce qu'il semble, par M. Scheffer aux graveurs qui travaillent d'après lui, ne saurait ni favoriser leurs succès, ni renouveler les succès obtenus par le peintre. La *Marguerite sortant de l'église*, l'une des œuvres les plus distinguées de cet ingénieux pinceau, n'a-t-elle pas pris dans l'estampe qui la reproduisait, il y a quelques années, l'aspect d'une œuvre assez faiblement conçue et bien timidement exécutée? et M. Henriquel-Dupont lui-même a-t-il réussi, dans sa planche du *Christ consolateur*, à faire accepter cette méthode d'interprétation négative?

L'estampe que M. Blanchard a récemment publiée sert de pendant à celle de M. Henriquel-Dupont, et représente le *Christ rémunérateur*. Exécutée en vertu de ces principes un peu confus auxquels se soumettent d'ordinaire les graveurs de M. Scheffer, elle ne reflète ni des qualités fort précises, ni des défauts tout à fait évidens. Est-ce aux imperfections de l'original ou à l'infidélité de la copie qu'il convient d'attribuer la froideur de l'ensemble, l'exiguité du style et cette impression de menue poésie, ce menu sentiment religieux que fait naître la vue du *Christ rémunérateur?* Le plus sage peut-être serait de rendre le peintre et le graveur également responsables de l'insuffi-

sance du résultat. Mme Vigée-Lebrun raconte dans ses *Souvenirs* qu'une femme dont elle faisait le portrait travaillant depuis le commencement de la séance à rétrécir sa bouche, par une contraction obstinée des lèvres, l'artiste impatientée finit par proposer à son modèle de supprimer absolument dans la peinture le trait qui était l'objet d'une préoccupation si continue. Les soins excessifs que MM. Scheffer et Blanchard paraissent avoir pris pour réduire les formes de la réalité, ne laissent pas de remettre en mémoire quelque chose du fait rapporté par Mme Lebrun, et l'on est tenté de se demander pourquoi le *Christ rémunérateur*, au lieu de garder ce reste de vérité matérielle, ne nous est pas donné sous des formes encore plus abstraites, sinon même à l'état pur d'idée.

L'irrésolution d'intentions et de manière qu'il est permis de reprocher à l'estampe de M. Blanchard ne se retrouve pas, tant s'en faut, dans la planche gravée par M. Alphonse François d'après M. Delaroche; ce serait plutôt d'un excès de hardiesse et d'une sorte d'âpreté dans le faire qu'on pourrait accuser le graveur du *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard* (1). Heureux défaut d'ailleurs, et rare dans les travaux de l'école moderne, que cette énergie poussée jusqu'à la rudesse qui donne nettement à une œuvre sa signification et son accent. La manière de M. Delaroche ne se prête pas d'ordinaire, on le sait, à ces interprétations d'un genre un peu exclusif. Une application constante à n'omettre aucune des conditions de l'art, un tact supérieur dans le choix des moyens propres à compléter l'expression de sa pensée, et par-dessus tout une fine perception des détails et de l'esprit intime d'un sujet, telles sont les qualités du peintre de *Jane Grey* et de la *Mort du duc de Guise*. On peut donc croire, au premier abord, que l'estampe du *Napoléon*, estampe où dominent le goût de la force et l'extrême fermeté de l'exécution, ne reproduit qu'assez inexactement une œuvre de ce talent essentiellement ennemi des formes absolues, et procédant moins habituellement de l'inspiration spontanée que de la réflexion et de l'étude. Il n'en est pas ainsi cependant. Tout en laissant à la charge du graveur certaines exagérations, une recherche de la précision qui dégénère parfois en dureté, quiconque a vu le tableau original doit reconnaître que l'estampe en rend bien le sens général, l'aspect résolu et le caractère expressément réaliste. M. Delaroche, lorsqu'il a peint son *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, s'est fort départi de ses coutumes d'annaliste disert et de commentateur des faits historiques. Non-seulement il a craint d'envisager son sujet, comme l'avait conçu David, à un point de vue fastueusement héroïque, mais il a voulu s'interdire même tout développement suggéré par l'imagination, tout détail que n'auraient pas consacré les récits des témoins ou les traditions les plus sûres. Le fait dans sa nudité et sa simplicité presque vulgaire, voilà ce que M. Delaroche, à tort ou à raison, s'est proposé de nous montrer. Or la fermeté de l'exécution et la puissance de l'imitation matérielle n'étaient-elles pas les seuls moyens de racheter ce que cette représentation pouvait avoir en soi de trop contraire aux élémens épiques? Le conquérant de l'Italie monté sur un paisible mulet, et côte à côte avec un guide à la direction duquel il obéit, la plus grande figure des temps

(1) Chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

modernes dans un rôle purement passif ne devait conserver à nos yeux son importance et sa noblesse qu'autant qu'elle nous serait rendue avec la force de la vérité et l'autorité de la verve. M. Delaroche, le sujet une fois donné, n'était pas homme à se méprendre sur les conditions que ce sujet comportait, et il a cherché à les mettre en relief avec une vigueur de pinceau et une hardiesse inaccoutumées.

La vigueur de l'exécution est aussi ce qui donne une incontestable valeur au travail de M. François, et peut-être l'estampe du *Napoléon au Saint-Bernard* est-elle, de toutes les planches d'histoire publiées depuis quelques années, celle qui honore le plus notre école de gravure. A voir ces contours et ce modelé accusés avec tant de décision et de savoir, ces tailles largement établies au burin, sans tâtonnemens apparens, sans préparation à l'eau forte, en un mot ce faire robuste qui détermine avec une aisance égale le dessin et l'effet, on dirait que la belle manière des graveurs français du XVIIe siècle a trouvé un continuateur parmi nous, et que cet élève des maîtres de l'art peut devenir un jour leur rival. Que manque-t-il encore à son talent? Un peu plus de modération, nous l'avons dit, dans cet amour excessif pour la fermeté de la forme, un peu plus de souplesse dans la manœuvre et surtout un sentiment plus délicat du coloris. Plusieurs parties de la planche gravée par M. François, et principalement la tête du Napoléon, laissent sous ce rapport quelque chose à désirer. Le ton général même n'est pas exempt d'une certaine uniformité, et, chose étrange, le burin de l'artiste, si résolu lorsqu'il trace un contour ou qu'il dispose des masses d'ombre et de lumière, semble hésiter souvent en face des difficultés de la couleur, et les tourner en quelque sorte, au lieu de les aborder franchement. Ces imperfections de détail, qui ne permettent pas de ranger l'estampe du *Napoléon* dans la classe des œuvres excellentes, ne sauraient toutefois l'exclure de la classe des œuvres vraiment fortes. Il est juste de voir avant tout dans cette planche incomplète à certains égards la promesse d'un grand talent, mais il est juste aussi d'y reconnaître l'empreinte d'une volonté déjà puissante et d'une habileté presque magistrale.

Parmi les estampes en taille-douce récemment publiées, il faut citer encore une jolie planche de M. Aristide Louis, *l'Innocence*, d'après Greuze, et un portrait de *Michel Cervantes*, gravé par M. Pascal avec un sentiment remarquable du coloris et de l'effet. L'œuvre de M. Pascal a de plus le mérite d'appartenir à un genre qui fut pendant deux siècles une des gloires de notre école de gravure, et qui semble malheureusement à peu près délaissé aujourd'hui. On sait avec quelle supériorité le portrait a été traité par les graveurs qui se sont succédé en France depuis Nanteuil et Masson jusqu'à MM. Tardieu et Desnoyers, et quels innombrables chefs-d'œuvre contient cette suite, qui commence au *Président de Bellièvre* et au *Comte d'Harcourt*, pour s'arrêter au portrait du *Comte d'Arundel* et au portrait du *Prince de Talleyrand;* mais, à partir du temps de la restauration jusqu'à l'époque où nous sommes, ce genre, autrefois l'objet de tant de travaux, n'a plus dans notre école qu'une importance médiocre, sinon complétement annulée. Sauf quelques portraits des souverains ou des princes publiés par l'administration des musées, quelques planches gravées, comme le portrait de *M. Guizot*, aux frais d'un certain nombre de souscripteurs, ou en dehors des entreprises

commerciales, comme le beau portrait de *M. Bertin*, que nous ont laissé dans cet ordre d'art les quarante années qui viennent de s'écouler? L'aqua-tinte et la lithographie sont devenues les modes de reproduction ordinaires d'un portrait, et l'image même du chef actuel de l'état est popularisée par ces procédés secondaires. Là comme ailleurs, l'industrie a envahi le domaine de l'art; le crayon, l'aqua-tinte et le daguerréotype ont usurpé le rôle du burin; partout où ce rôle était le plus légitime et consacré par les plus longs succès, il semble qu'on ait pris à tâche d'en méconnaître l'opportunité et l'importance. On le réduit en attendant qu'on le supprime, et tandis que quelques rares graveurs persévèrent, loin des applaudissemens, dans la voie qu'ont tracée les maîtres, les dessinateurs lithographes de l'école de M. Grévedon, la foule des disciples de M. Jazet et les disciples plus nombreux encore de M. Daguerre élargissent de jour en jour la route facile où ils marchent sous nos regards indulgens et en s'enhardissant de notre tolérance.

II. — GRAVURE A L'AQUA-TINTE, GRAVURE SUR BOIS ET EN FAC-SIMILE. — PHOTOGRAPHIE.

Dans les procédés de l'aqua-tinte, la part laissée à la volonté et au talent est assurément beaucoup plus grande que dans les nouveaux procédés mécaniques. Ce mode de gravure, quoique très inférieur à la gravure en taille-douce, n'est pas du moins en opposition formelle avec les conditions de l'art, et, quelle que soit son insuffisance à bien des égards, il offre en soi des ressources qu'il serait injuste de dédaigner; aussi n'est-ce pas contre l'aqua-tinte elle-même, mais contre l'usage qui en est fait qu'on a le droit de s'élever. Il y a un peu moins de quarante ans, lorsque, à l'exemple des graveurs anglais, quelques graveurs de notre pays essayèrent d'appliquer l'aqua-tinte à la reproduction des tableaux, ils se gardèrent bien de choisir leurs modèles ailleurs que dans un ordre de peinture secondaire et qui autorisait parfaitement l'emploi de ce moyen assez superficiel. Des scènes familières, des épisodes de l'histoire contemporaine, retracés le plus habituellement par le pinceau rapide de M. Horace Vernet, furent pendant plusieurs années les seuls sujets qu'ils osassent aborder, et les compositions plus graves ou plus laborieusement étudiées demeurèrent l'objet particulier des travaux du burin. Peu à peu les scrupules diminuèrent, la ligne de démarcation s'effaça. On tenta quelques incursions sur le terrain qu'on avait d'abord respecté, et, d'empiétemens en empiétemens, la gravure à l'aqua-tinte a fini par s'installer partout au lieu et place de la gravure en taille-douce. Histoire, portrait, figures de fantaisie ou de haut style, tous les genres indistinctement sont traités aujourd'hui par les graveurs à l'aqua-tinte avec une activité tout industrielle, au grand avantage du commerce sans doute, mais aussi au détriment de l'art sérieux et du goût. On peut dire sans exagération qu'il y a entre la gravure en taille-douce et la gravure à l'aqua-tinte, telles qu'elles sont maintenant pratiquées l'une et l'autre, à peu près la même différence qu'entre l'art du statuaire et le métier du mouleur : au lieu de l'interprétation délicate, de l'imitation châtiée d'un modèle, on ne nous donne qu'une empreinte surprise à la hâte, incomplétement fidèle et ne reproduisant que les formes générales. A force de

voir ces estampes défectueuses, si propres pourtant à accuser les vices de la méthode, le public a pris le change sur les vrais élémens de la gravure, sur la valeur relative des divers procédés, et l'on a fini par confondre si bien ces procédés entre eux, qu'assez peu de gens peut-être savent distinguer encore une planche gravée en taille-douce d'une planche gravée à l'aqua-tinte. Que les lignes principales et l'aspect premier d'un tableau soient à peu près rendus, n'importe par quel moyen de gravure, cela suffit au plus grand nombre. On n'examine guère ni les détails de l'œuvre, ni le genre d'habileté ou d'imperfections qu'elle comporte; seulement, l'aqua-tinte étant le moyen usité d'ordinaire, on l'accepte par habitude, et l'on réduit sans y songer aux conditions actuelles de cet art subalterne les principes de l'art lui-même et les proportions du talent.

Dans cette multitude de planches gravées à l'aqua-tinte qui se succèdent presque de semaine en semaine aux vitres des magasins d'estampes, il en est cependant quelques-unes où se révèlent des qualités d'artiste. La *Mort du duc de Guise*, gravée par M. Desclaux d'après M. Delaroche, appartient à cette classe d'œuvres dignes d'une attention particulière, et ressort plus qu'aucune d'elles au milieu de tant d'œuvres improvisées pour les circonstances ou pour les besoins du commerce. L'estampe de M. Desclaux porte les traces d'un travail consciencieux, de l'effort et d'une habileté en harmonie avec les ressources combinées de l'aqua-tinte, du burin et de la manière noire; mais de par ils procédés devaient-ils être choisis pour nous rendre la scène si finement sentie et exprimée par le peintre, et n'était-ce pas le cas ou jamais de recourir uniquement à la précision, à la délicatesse du burin? Tout le monde connaît ce tableau, l'un des plus accomplis, sinon même le plus accompli qu'ait produit M. Delaroche. Dernièrement encore, et rajeuni par un nouveau succès, il frappait les yeux les moins clairvoyans par l'extrême netteté de la pensée, la finesse du style et cette correction savante sans pédantisme, scrupuleuse sans minutie, dont bien peu d'artistes ont le privilége et le secret. Le mode de gravure une fois adopté, M. Desclaux a lutté de son mieux contre les difficultés de l'entreprise; mais quoi qu'il ait su faire, l'esprit même et le vif de la peinture originale ne se retrouvent pas dans cette traduction forcément un peu lourde et traînante; elle n'a et ne pouvait avoir qu'une analogie lointaine avec le tableau de M. Delaroche, et s'il fallait prouver par un exemple l'insuffisance des procédés de l'aqua-tinte ou de la manière noire, quand on les applique même avec talent à la gravure d'une œuvre délicate, ce serait la *Mort du duc de Guise* qu'il conviendrait peut-être d'indiquer. Que dire à plus forte raison de tant de planches où l'erreur n'a pas du moins le talent pour complice, où le métier se substitue ouvertement à la science et à l'étude? C'est à côté des mille objets sortis de nos fabriques qu'il faut reléguer ces prétendus objets d'art, ces produits d'un mode de travail avant tout expéditif. Le mieux est d'envelopper dans un même oubli des œuvres dont la forme et le style sont invariablement les mêmes, soit qu'elles retracent des scènes bibliques ou des faits d'armes contemporains, soit qu'elles rappellent des événemens de l'histoire ou quelque chose des inspirations honteuses de Gentil-Bernard et de Parny.

Tandis que la plupart des graveurs à l'aqua-tinte méconnaissent les limites

de leur art et suppléent au savoir par une trompeuse dextérité, les graveurs sur bois conservent au moins au procédé qu'ils emploient son vrai caractère, en réservant ce genre de gravure pour l'*illustration* des livres de luxe, de certaines publications périodiques ou de ces recueils diversement futiles qui couvrent à tour de rôle les tables des salons. Bien que la verve et la finesse de l'exécution distinguent souvent les vignettes qui reproduisent sur le bois l'image ou la satire des événemens de la veille, on ne peut y voir en général que d'agréables spécimens de l'art frivole, elles n'ont qu'un attrait éphémère, et, la curiosité une fois satisfaite, on ne songe plus à les regarder; mais les vignettes qui ornent des publications d'un autre ordre sont dignes d'un intérêt plus durable : beaucoup d'entre elles sont traitées, en dépit de l'aridité du moyen, avec une aisance comparable au travail libre et dégagé de la pointe; et, par la souplesse de ton qu'elle a acquise, la gravure sur bois est devenue une sorte d'équivalent de la gravure à l'eau-forte.

L'*Histoire des Peintres de toutes les écoles* (1) permet mieux qu'aucun autre recueil d'apprécier les récens progrès de la gravure sur bois en France, et les petites estampes qui accompagnent le texte, dû à la plume aussi ingénieuse que bien informée de M. Charles Blanc, démontrent avec évidence des perfectionnemens que personne, il y a quelques années, n'aurait osé ni soupçonner, ni prédire. Sans doute de pareils ouvrages ne peuvent être mis en regard des planches gravées en taille-douce d'après les mêmes modèles. Quelle que soit son habileté, un graveur sur bois n'arrivera jamais à donner à un paysage, par exemple, ce charme et cette beauté achevée qui n'appartiennent qu'aux planches gravées par le burin d'un Vivarès ou d'un Woollett; mais toute proportion gardée entre les deux genres de gravure, on peut dire qu'ici l'adresse du travail laisse à peine entrevoir l'insuffisance du moyen. A l'exception de quelques planches d'histoire ou de portrait trahissant certaines préoccupations ambitieuses, certaine prétention de rivalité avec les formes de la gravure sur cuivre, on ne trouve dans l'*Histoire des Peintres* qu'une suite de jolies vignettes traitées avec un goût judicieux, une intelligente réserve et un sentiment exact des ressources du procédé : qualités fort rares dans les ouvrages de même espèce publiés aujourd'hui en Angleterre ou en Allemagne, et précisément contraires aux principes des graveurs à l'aqua-tinte, qui ne travaillent qu'à exagérer la mesure et la portée de leur art.

On sait que la gravure sur bois n'est, à vrai dire, que le moyen de multiplier par l'impression les épreuves d'un dessin exécuté préalablement sur la planche même : dessin dont les traits subsistent en relief après que le graveur a creusé plus ou moins profondément toutes les parties intermédiaires. Une épreuve ainsi obtenue doit donc être l'empreinte du sujet tracé par le dessinateur, et la tâche du graveur sur bois, beaucoup moins compliquée que la tâche des autres graveurs, se borne à respecter les contours le long desquels on opère. Au lieu d'établir soi-même ces contours d'après un modèle, d'interpréter un effet en interrogeant sa propre science et son sentiment, on n'a simplement qu'à suivre de la main l'empreinte matérielle du sentiment d'un autre. Ce rôle mécanique et en quelque sorte passif est aussi celui des

(1) Paris, chez Renouard et Ce, rue de Tournon, 6.

graveurs qui, sauf la différence des procédés, se proposent pour but unique la reproduction littérale d'un croquis au crayon ou à la plume. La gravure en *fac-simile* consiste à simuler sur le cuivre, — soit par le moyen de l'eau-forte, soit à l'aide de l'aqua-tinte ou du burin, soit enfin par le mélange de ces divers modes de gravure, — les indications incomplètes, les *repentirs* et jusqu'aux altérations que présentent des originaux rapidement dessinés par quelque maître. Il ne s'agit plus de rendre par analogie le coloris, la touche et les formes spéciales de la peinture : il s'agit de décalquer trait pour trait un modèle tracé sur le papier, de s'y conformer de point en point, sans rien ajouter et sans rien omettre, de façon à ce que l'estampe puisse tromper le regard par un aspect conforme à l'aspect des œuvres du crayon. Dès lors une fidélité textuelle est la seule condition imposée, le travail n'a plus, au lieu du caractère d'une traduction, que le caractère servile d'une copie, et l'artiste n'a à faire ici que l'office d'un daguerréotype intelligent.

Les difficultés matérielles que les graveurs en *fac-simile* ont à surmonter dans certains cas ne laissent pas cependant d'élever au rang des œuvres de l'art quelques-unes de ces œuvres sans vie propre et sans autre physionomie qu'une physionomie absolument d'emprunt. Ainsi la suite récemment gravée d'après les *Dessins de la Collection du Louvre* mérite une estime plus sérieuse que l'estime qu'il convient en général d'accorder aux produits de ce genre. Pour donner si parfaitement aux lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'apparence des traits du crayon, il faut avoir acquis une grande expérience de tous les procédés techniques, une connaissance profonde de tous les secrets de la manœuvre. En outre, les *Dessins de la Collection du Louvre*, — dessins esquissés pour la plupart, — ne permettent que de pressentir et d'entrevoir les intentions des auteurs. La pensée qui les a inspirés ne s'y révèle qu'à l'état originel et encore un peu confus. Pour la démêler et la rendre sans en amoindrir le sens, il fallait s'être familiarisé de longue main avec le style et la manière des maîtres; il fallait savoir comprendre ceux-ci à demi-mot pour conserver aux formes naissantes de ce style leur caractère intime et comme le suc qui les nourrit. Les *fac-simile* gravés d'après les dessins de Raphaël, du Pérugin et du Corrège prouvent que MM. Butavand, Leroy, Bein, Chenay et Dien possèdent à peu près au même degré cette intelligence et ce savoir, et, sauf l'inégalité d'intérêt que comportent les modèles choisis, il serait assez difficile de classer par ordre de mérite les estampes qui composent l'ensemble de la publication. Il serait plus difficile encore de trouver parmi les publications antérieures aucun ouvrage en ce genre dont l'importance soit égale et le mérite équivalent. Les *fac-simile* gravés au XVIIIe siècle par le comte de Caylus ou sous sa direction, les *Original drawings of the italian school*, édités en 1823 par M. Ottley, — recueils intéressans d'ailleurs et assez satisfaisans au point de vue de l'exécution matérielle, — sont loin d'avoir cette apparence authentique et ce caractère de scrupuleuse fidélité. Un seul ouvrage publié de nos jours pourrait soutenir la comparaison avec les *Fac-Simile des Dessins du Louvre :* nous voulons parler des *Portraits des Personnages français les plus illustres du* XVIe *siècle*, portraits qui accompagnent un travail historique de M. Niel et qu'a gravés M. Riffaud.

Bien que gravés aussi en *fac-simile* du crayon, les *Portraits des Person-*

nages français diffèrent à quelques égards et sous le rapport même de l'exécution des planches que nous venons de mentionner. On sait que les *portraitistes* du XVIe siècle avaient coutume, en dessinant aux trois crayons, de corriger par quelques légères teintes de pastel ce qu'un pareil mode de travail aurait laissé à leur ouvrage d'un peu uniforme et de monotone. Pour rendre l'apparence polychrôme de ses modèles, M. Riffaud devait donc vaincre des difficultés matérielles dont les graveurs des *Dessins de la Collection du Louvre* n'avaient eu nullement à se préoccuper. Les croquis que ceux-ci avaient devant les yeux, — croquis tracés à la plume, au crayon noir, à la sanguine ou tout au plus lavés au bistre, — n'exigeaient chacun que l'emploi d'un seul ton, d'une seule encre d'impression, pour être parfaitement imités. Ici, au contraire, il fallait tenir compte des conditions variées du coloris et faire sentir les modifications consécutives d'une gamme de tons plus riche, bien que peu étendue encore. En recourant à un ancien procédé, abandonné depuis la fin du dernier siècle, — procédé d'origine française, n'en déplaise aux graveurs anglais qui en font honneur à leur école, — M. Riffaud a trouvé moyen d'accomplir pleinement la tâche qui lui était imposée, et, à l'aide de la gravure sur plusieurs planches tirées en couleur, il a réussi à rendre avec une égale exactitude le coloris discret et le modelé en demi-relief des originaux. Il est à désirer que cette réhabilitation de la gravure en couleur s'achève parmi nous, et que l'exemple donné par M. Riffaud trouve des imitateurs, pourvu toutefois qu'on ait le bon goût de n'user d'un pareil procédé qu'en face de certains modèles, qu'on n'essaie pas d'en forcer les ressources, et qu'on ne retombe pas dans la même erreur que les graveurs du temps de Louis XVI, qui, sous prétexte de rivalité avec la peinture, prétendaient colorier jusqu'à la gravure de paysage, et n'arrivaient ainsi qu'à déshonorer leur art par de lourdes enluminures.

A quoi bon d'ailleurs souhaiter une extension nouvelle à un art qui n'a déjà pris que trop de développement, puisqu'il menace de se substituer à la gravure elle-même? Ne faudrait-il pas plutôt former un souhait tout contraire? sont-ce des vœux ou bien des craintes qu'il est à propos d'exprimer? La gravure en *fac-simile*, quels que soient les modèles qu'elle reproduit et les formes qu'elle emprunte, a déjà assez de chances de succès parmi nous, parce qu'elle s'approprie trop bien à nos goûts actuels pour les vérités positives et l'autorité du fait. Peut-être ce mode de traduction ouvertement littérale convient-il seul à des gens qui font mine d'estimer de moins en moins, en matière d'art, les abstractions et l'idéal, à des esprits pressés qui veulent comprendre au premier coup d'œil. Ce n'est plus ce que l'artiste a senti à propos d'un objet, mais c'est l'objet lui-même que nous voulons voir maintenant dans toute œuvre d'art, tableau, morceau de sculpture ou estampe : ce qui nous touche, ce n'est plus la ressemblance poétisée par l'intermédiaire du talent, c'est l'identité absolue de la copie avec le modèle physique. Contrairement au génie essentiel et au passé de l'art français, nous tendons à sacrifier en toutes choses la forme vraie à la forme réelle, les travaux de l'intelligence aux travaux d'un ordre purement matériel. La gravure en *fac-simile* satisfait nos instincts actuels et nous suffit, quoiqu'elle soit ou parce qu'elle est un procédé presque mécanique. Je me trompe : il nous faut aujourd'hui

quelque chose de plus que cette fidélité encore un peu douteuse et sujette en tout cas aux erreurs de la main. La photographie, c'est-à-dire le secret d'attirer en quelque sorte l'objet lui-même sur le papier et de l'y fixer tel qu'il se présente, a un bien autre caractère d'infaillibilité, et dès lors ce moyen, qui n'est bon le plus souvent qu'à donner raison à l'art, devient aux yeux de beaucoup de gens un moyen d'en accuser l'insuffisance.

Certes, il ne viendra à l'esprit de personne de contester le mérite et, jusqu'à un certain point, l'utilité de la découverte faite par M. Daguerre en tant que découverte ingénieuse et de progrès scientifique; personne ne voudra méconnaître les avantages de la photographie lorsqu'elle est employée avec discernement et dans les cas où l'exactitude mathématique est la seule condition à remplir. Que la photographie reproduise des monumens, des sites, et en général des objets inertes qui n'ont besoin pour nous intéresser que d'être naïvement rendus; qu'elle essaie même, au moyen de perfectionnemens nouveaux, de multiplier les épreuves d'estampes rares, rien de mieux (1). L'imagination et le sentiment de l'artiste n'ont point affaire en tout cela; mais partout ailleurs ils sont de mise nécessaire. Lorsqu'il s'agit par exemple de traduire l'expression d'un visage, est-ce assez de l'imitation brute de la réalité, et se contentera-t-on d'un résultat forcément identique avec le modèle et pourtant en désaccord avec l'idée que nous avons de ce modèle? Le caractère secret et les habitudes d'une physionomie ne viendront pas se fixer comme les contours d'une colonne sur la plaque ou sur le papier photographique, et le portrait ainsi obtenu sans le secours et l'entremise de l'intelligence n'aura qu'une ressemblance inachevée, figée pour ainsi dire, et s'arrêtant à la forme des traits. Il en sera de même lorsqu'au lieu de la figure humaine on aura pris pour type original un tableau. La photographie nous rendra ce tableau tel qu'il est, et non pas tel qu'il devrait paraître dans des dimensions et sous une forme nouvelles. Un graveur, en les transportant sur le cuivre, aurait su modifier certains détails, atténuer ou accentuer l'effet de certains tons, parce que la réduction des proportions et l'absence du coloris imposaient à la copie des conditions d'interprétation nécessaires; l'artiste, sous peine de confusion dans son travail, aurait mis en relief ou sacrifié les élémens divers et les diverses parties dont se compose l'ensemble de la peinture originale. L'image photographique nous montrera le tout avec une imperturbable rigueur, une fidélité niaise et une précision qui, à force d'être impartiale, n'a plus ni intérêt ni signification. Il ne manque pas de gens cependant qui placent pour le moins à côté des œuvres de l'art ces œuvres

(1) Ainsi, aucun homme ami des arts ne sera tenté d'accuser les progrès récens de la photographie, auxquels on doit la reproduction des estampes de Marc-Antoine. Il faut au contraire savoir gré à M. Benjamin Delessert du moyen qu'il a trouvé de rééditer ces estampes admirables, et de la popularité qu'il donne à des chefs-d'œuvre dont la possession était jusqu'ici le privilége d'un petit nombre d'amateurs. M. Delessert, que ses goûts et son expérience d'iconophile éloignaient de reste de toute méprise sur la portée et les vraies ressources du procédé, a fait de la photographie un auxiliaire puissant de la gravure, mais il n'a nullement prétendu la substituer à celle-ci; ce n'est pas, à coup sûr, quand elle est appliquée à de pareils objets, que la photographie peut devenir un dissolvant de l'art et du goût.

involontaires, ces copies inexactement exactes, et bon nombre d'entre nous ne feraient nulle difficulté de condamner à un éternel repos le crayon et le burin des graveurs pour laisser fonctionner seul l'appareil qui parodie leurs travaux, sans réussir jamais à les remplacer.

Le culte de l'identité matérielle, tel est donc un des principaux obstacles suscités de nos jours au développement de la gravure. La gravure en *fac-simile* et la photographie sont au fond les contraires de l'art, parce qu'elles ont pour principe l'anéantissement de tout sentiment individuel, pour objet l'effigie même et non l'apparence de la réalité. Le mieux serait par conséquent de ne leur attribuer qu'une importance fort secondaire, et de les employer l'une et l'autre avec une extrême discrétion. A ne parler que de la gravure en *fac-simile*, rien de plus légitime sans doute que la reproduction par ce procédé de petits portraits ou de croquis. Dans le cours des vingt dernières années, quelques-uns des plus habiles graveurs français ont donné parfois aux planches qu'ils gravaient d'après des dessins l'aspect même des œuvres du crayon; mais ils se gardaient bien de faire de cette servilité une habitude, et l'on ne pouvait voir dans ces rares essais qu'une transformation accidentelle et pour ainsi dire un caprice du talent. La gravure en *fac-simile* n'était encore ni admise par l'opinion ni généralisée par la pratique; aujourd'hui elle a acquis la force d'un principe et les proportions d'un art reconnu. Bien plus, elle semble résumer déjà les conditions de l'art lui-même. C'est là un fait qu'il importe de constater, un symptôme de rénovation au moins partielle de notre école, et en tout cas un péril pour la gravure dans son sens intime et dans sa plus sérieuse acception.

Est-ce là d'ailleurs le seul danger qui menace l'avenir de la gravure en France? Le danger qui résulte de notre goût pour les œuvres futiles n'est ni moins réel ni moins évident. Contradiction singulière en effet : nous accueillons avec un empressement égal les produits exclusivement positifs de l'art mécanique et les produits équivoques d'un art sans conscience et sans foi. D'une part, nous demandons aux images photographiques et aux gravures en *fac-simile* de nous rendre le fait dans sa nudité absolue; de l'autre, nous nous accommodons le mieux du monde des enjolivemens douteux, des mille ornemens de rencontre dont les faiseurs de vignettes et les graveurs à l'aquatinte affublent la réalité dans leurs ouvrages. Il semble que l'interprétation à la fois libre et mesurée du vrai soit seule impuissante à nous séduire, et que les travaux du burin gardent pour privilége unique d'être exceptés de la faveur.

Nous le disions en commençant : la gravure en taille-douce ne rencontre plus guère dans notre pays que prévention ou injustice, et les planches d'histoire publiées à Paris obtiennent à l'étranger seulement le succès qui leur est dû. L'administration des Beaux-Arts se montre-t-elle d'ailleurs beaucoup plus préoccupée que l'opinion publique de la gravure et de ses progrès? Par suite d'une vieille habitude ou d'un respect traditionnel pour les exemples du passé, on envoie encore des graveurs séjourner durant quelques années à la villa Médicis, sans se demander si c'est à Rome que se trouvent maintenant les maîtres de l'art, et quels avantages précis retireront de ce séjour des hommes qui n'ont nullement besoin de s'inspirer pour leurs travaux de

la nature et du ciel de l'Italie. On facilite, il est vrai, par des secours d'argent la publication de quelques grands ouvrages à figures; mais l'administration ne remplit ainsi que le rôle d'un souscripteur plus libéral que les autres, et ne donne qu'une impulsion de seconde main à des entreprises dont elle se réservait autrefois la pensée et l'exécution tout entières. C'est aux éditeurs de profession qu'elle abandonne presque toujours le soin de publier les estampes, même les plus importantes, et l'esprit de spéculation tend à se substituer ainsi à sa haute influence. Combien de planches d'histoire éditées de nos jours aux frais de l'état sont venues s'ajouter aux quatre mille cuivres que possède la calcographie des Musées, et qu'aura-t-on fait pour enrichir d'œuvres modernes ce trésor des œuvres gravées jadis par ordre des souverains qui se sont succédé en France?

Il ne faut voir toutefois dans ce mode de protection un peu froide rien de plus qu'une cause accessoire du mal, et l'on aurait grand tort d'attribuer à l'intervention administrative une puissance de guérison qu'en somme elle ne possède pas. Ce qui fait le mal avant tout, c'est notre propre indifférence; ce qui le rend irrémédiable peut-être, c'est le mouvement de nos idées et de nos goûts. L'époque actuelle, féconde en perfectionnemens industriels, et, dans le domaine de l'art, en talens faciles, ne peut s'intéresser à des travaux qui démentent à la fois l'autorité des progrès mécaniques et le prix d'une habileté superficielle. Las de voir l'admiration dévier et se porter sur des objets secondaires, peut-être les graveurs en taille-douce renonceront-ils à protester contre des erreurs universellement partagées, et finiront-ils par succomber dans la lutte où ils sont engagés aujourd'hui. Si la gravure au burin est en effet condamnée à devenir incompatible avec nos mœurs, reconnaissons au moins qu'elle aura péri avant d'être tombée en décadence. Il est donc juste d'honorer pleinement les talens qui vivifient encore notre école, les hommes qui, même à présent, continuent ses nobles traditions, dussions-nous saluer en eux les derniers représentans d'un art qui serait relégué bientôt à côté d'autres témoignages du passé et d'autres souvenirs de gloire.

Rassurons-nous cependant. Il n'en peut être jamais de la gravure comme de la peinture sur verre, de la peinture sur émail ou en mosaïque et d'autres procédés aujourd'hui hors d'usage. La marche des siècles les a anéantis parce qu'ils ne satisfaisaient plus, soit aux exigences mobiles de la mode, soit aux progrès de la civilisation. Chaque recette de fabrication une fois perdue, ce n'était pas, à vrai dire, un art qui disparaissait de l'ensemble des connaissances humaines, c'était un moyen matériel abandonné pour des moyens meilleurs ou tout au moins équivalens. La gravure ne saurait être assimilée à des procédés de ce genre. Son existence ne dépend ni d'un secret bien ou mal transmis, ni d'innovations introduites dans les formes du travail. Quoi qu'il arrive, elle n'a pas plus à craindre les découvertes mécaniques à venir que les découvertes déjà faites. La gravure répond à un besoin éternel de l'intelligence, et non aux besoins passagers d'une époque; elle est sûre de vivre, en dépit de notre injustice actuelle et de nos entraînemens, parce que, du jour où on la supprimerait, il faudrait, pour être logique jusqu'au bout, supprimer aussi la peinture et la statuaire, et remplacer les œuvres de l'une par celles du daguerréotype, les œuvres de l'autre par celles du mouleur. Le

burin, comme le pinceau et l'ébauchoir, est avant tout un instrument de la pensée, et, Dieu merci, nous n'en viendrons jamais à renier absolument l'art pour ne plus croire qu'au fait, à préférer au sentiment de l'artiste le savoir-faire de l'ouvrier ou la stérile fécondité d'une machine.

On ne saurait donc s'inquiéter outre mesure de la situation précaire, mais non désespérée, où se trouve aujourd'hui la gravure. L'attitude même de notre école, les travaux qui s'accomplissent, n'autorisent-ils pas d'autre part un espoir sérieux? L'école française, si réduite qu'elle soit, est plus riche en talens qu'aucune autre : trouvera-t-on ailleurs des maîtres comme MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, des élèves de la force de M. François? Elle n'a plus, nous l'avons dit, l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois; mais à défaut de système unanimement admis, elle a encore la force que lui donnent l'émulation, l'habitude de l'effort et la conscience de ses progrès. Qui sait même? Peut-être l'indifférence où nous laissent ces progrès et ces efforts est-elle pour les graveurs un stimulant plus vif que ne le serait l'excès de la faveur et du succès. Les encouragemens multipliés ne font pas naître toujours les belles œuvres, et le talent devient quelquefois plus vivace et plus sain quand il lui faut conquérir pied à pied la place qu'en d'autres temps on lui eût accordée de plein droit. La prodigalité des derniers Médicis enfantait la décadence de l'art florentin, tandis que l'aveuglement des hommes du XVIIe siècle irritait en France le génie de Poussin et lui donnait une vigueur nouvelle. Il semble qu'à leur tour les graveurs contemporains doivent s'aider de notre froideur même et s'exciter de notre injustice. Étrange secours pourtant, et dont personne ne voudrait poser en principe l'efficacité! D'ailleurs est-ce assez que d'opposer à nos préventions une inébranlable constance, et de continuer invariablement les exemples du passé? Suffit-il d'entreprendre et de poursuivre des travaux de gravure en vertu d'une tradition inflexible, et ne devrait-on pas songer aussi à leur donner quelque intérêt actuel? Si les graveurs respectaient moins obstinément les limites où ils circonscrivent leur art; si, au lieu de se renfermer dans des habitudes, ils entraient dans une voie de recherches nouvelles, il est probable qu'on ne refuserait plus à leurs ouvrages l'attention et l'estime qu'ils méritent. Que les hommes habiles qui manient aujourd'hui le burin changent donc, non pas de méthode d'exécution, mais de modèles; qu'au lieu de tableaux gravés déjà par plusieurs générations d'artistes, ils choisissent pour les interpréter des tableaux moins universellement connus et reproduits. Tout en se rattachant aux précédens de l'école française par le caractère des intentions et le sérieux de la manière, ils ne demeureront plus isolés du mouvement de l'époque : on ne leur disputera plus une place légitime parmi les talens qui honorent notre temps et notre pays, et l'art de la gravure, restauré et rajeuni par le succès, triomphera, il faut l'espérer, des obstacles que lui auront momentanément suscités les erreurs du goût, l'abus des procédés mécaniques et les envahissemens de l'industrie.

HENRI DELABORDE.

DE LA RIVALITÉ

DE

L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS.

LES ANGLAIS ET LES AMÉRICAINS AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Nicaragua, its people, scenery, etc., by E.-G. Squier, late chargé d'affaires of the United-States to the republic of Central America, 2 vol. in-8, London, Longman.

L'un des traits les plus remarquables de l'histoire du monde depuis un siècle, c'est l'abaissement progressif ou du moins le retardement de tous les peuples de race latine ou de religion catholique comparé au développement extraordinaire, à l'ascendant certain qu'a pris la race anglo-saxonne. Que sont devenus et l'Espagne et le Portugal, et la Hongrie, et la malheureuse Pologne, et la triste Italie, et la déplorable Irlande? Tous ces états sont amoindris; pour tous, la richesse et le crédit comparatif dont ils jouissaient, le degré de considération et d'importance qu'ils occupaient dans la grande famille, sont douloureusement abaissés. Seule entre les nations qui sont ses sœurs par le sang ou par la religion, la France reste encore debout comme puissance du premier ordre : sans doute, elle aussi, elle a perdu d'immenses possessions et de riches colonies, sans doute elle a vu disparaître la prépondérance fugitive que Dupleix lui conquit pour un moment dans l'Inde; mais, malgré des revers inouïs, malgré des catastrophes sans nombre, et dans lesquelles il semblait qu'elle dût succomber sans espoir de retour, elle

n'a cependant pas cessé de travailler, d'augmenter ses richesses intérieures et de développer les ressources de son admirable territoire; mais elle est toujours la mère féconde d'innombrables et vaillantes légions : énigme insoluble, objet d'inquiétudes pour le monde, où elle ne compte plus d'alliés certains, toujours redoutée cependant, car elle est encore puissante par l'influence des mœurs, des goûts et des idées, par les échos menaçans que ne manquent jamais de réveiller les éruptions périodiques de son volcan révolutionnaire.

Que vaut toutefois cette situation, qui a certainement sa grandeur, mais qui est pleine aussi de périls et d'inconnu, que vaut-elle, si on la compare à la position que les soixante dernières années ont faite à l'Angleterre? Tandis que nous étions refoulés sur nous-mêmes par l'Europe coalisée, l'Angleterre s'emparait du commerce du monde, elle s'enrichissait de nos dépouilles et de celles de l'univers, prenant ceci à l'Espagne ou cela à la Hollande et quelque chose à chacun, ajoutant par la force des armes plus d'une centaine de millions d'hommes au nombre de ses sujets, annexant à son gigantesque empire, par la voie pacifique de la colonisation, des territoires aussi grands que l'Europe, comme la Nouvelle-Hollande par exemple, parvenant enfin à ce point suprême où tout lui a profité, la paix comme la guerre, où elle a pris un tel pied dans les intérêts de tous les peuples, que beaucoup d'états sont devenus ses vassaux, que tous doivent s'appliquer à vivre en bons rapports avec elle, qu'elle ne courtise l'alliance ou l'amitié de personne, et qu'elle est sûre cependant, dans la plupart des questions importantes, d'entraîner à sa suite presque tous les gouvernemens.

Le développement qu'a pris depuis soixante ans aussi la puissance des États-Unis d'Amérique n'est pas moins digne d'attention. Dans son ensemble, il ne représente pas une masse aussi imposante que celle de l'Angleterre; il n'a pas reçu au même degré la consécration de la gloire militaire, ce cruel prestige qui exerce une séduction si enivrante sur l'imagination des peuples; mais dans la réalité, si l'on tient compte des points de départ et d'arrivée, on ne sait si, toute proportion gardée, les progrès des États-Unis, ces autres représentans de la race anglo-saxonne, ne sont pas aussi extraordinaires que la fortune acquise à leur aînée. Il y a soixante ans, c'était une confédération de treize petits états à peine nés à l'indépendance, peuplés de quatre millions d'hommes tout au plus, resserrés encore dans l'étroite bande de terrain qui s'étend du rivage de l'Atlantique au pied des monts Alleghanys. Aujourd'hui, c'est sous tous les rapports une puissance de premier rang; comme population, elle ne compte plus parmi les nations civilisées que quatre états qui puissent se vanter d'un chiffre supérieur au sien; comme richesse, c'est

le pays où la moyenne de l'aisance individuelle est incontestablement le plus élevée; comme développement commercial, elle égale déjà la France; comme marine, elle le cède à peine encore à l'Angleterre elle-même; comme importance territoriale enfin, elle est assise sur les deux océans, embrassant dans son sein des espaces immenses, enlevés par la violence à ses voisins plus faibles, comme le Texas et la Californie, conquis sur la solitude, comme la magnifique vallée du Mississipi, ou qui attendent encore, comme les prairies du *far west*, le travail de l'homme pour se convertir en terres fertiles, espérance de l'avenir qui permet d'envisager sans crainte, d'appeler au contraire avec une orgueilleuse confiance le jour où les États-Unis compteront plus de cent millions de citoyens. Il y aura place pour tous et pour d'autres encore. Jamais peuple n'a fait en aussi peu de temps de si grands pas.

Certes, si les choses humaines devaient suivre longtemps encore le cours qu'elles ont pris depuis 1789, si l'Angleterre et les États-Unis devaient pendant des années encore continuer à grandir comme ils l'ont fait non-seulement par le travail et par le développement légitime de leur civilisation, mais aussi par de nouvelles conquêtes, fussent-elles faites loin de nous, alors la question serait jugée, et la prépondérance de la race anglo-saxonne, la mise hors de concours des peuples catholiques ou latins, deviendraient pour nous d'humiliantes réalités.

Tel est le problème qui est aujourd'hui posé dans la politique générale du monde. Je sais que beaucoup de grands esprits qui ont surtout la prétention d'être des esprits pratiques traiteront tout ceci de spéculation métaphysique; mais je crois aussi que leur dédain n'est qu'une preuve d'ignorance et d'aveuglement. J'en appelle à tous ceux, — et le nombre en est malheureusement beaucoup trop restreint en France, — qui ont franchi les frontières de leur pays, qui ont pratiqué l'étranger, qui ont pu dépouiller le vieil homme et s'affranchir de ces préjugés ridicules, s'ils n'étaient dangereux, qu'enfante la vanité nationale, et qui atteignent toujours jusqu'à un certain point les gens même du plus grand mérite, lorsqu'ils n'ont jamais quitté l'ombre du clocher natal; j'en appelle surtout à ceux qui ont parcouru le monde hors des mers de l'Europe, à ceux qui ont vu fonctionner jusqu'au bout de l'univers, et Dieu sait avec quelle puissance, ces deux pompes aspirantes de l'Angleterre et des États-Unis, à ceux enfin qui en tous lieux et sous tous les climats se sont sentis pris dans ce réseau d'intérêts que l'Angleterre et les États-Unis étendent, développent en tous pays, réseau à mailles si serrées que presque rien déjà n'en peut plus sortir qui ne subisse un contrôle, qui ne paie un tribut.

I.

Cela étant, il n'est pas étonnant que les peuples latins suivent d'un œil inquiet et jaloux ce mouvement qui les menace, et qu'ils accueillent souvent avec une crédulité plus empressée que sage tout ce qui leur paraît être ou assez fort pour arrêter le torrent, ou capable, en divisant ses flots, d'amoindrir sa puissance. Quelles illusions, par exemple, ne se sont-ils pas faites à propos de la navigation à vapeur, qui devait, dans la croyance populaire, fournir les armes si longtemps cherchées contre la suprématie maritime de l'Angleterre, et qui, loin de là, ne semble avoir encore eu d'autre résultat certain que de la consacrer? Parmi tous les mérites imaginaires que l'on attribue à la protection commerciale, en est-il un plus vanté et qui rallie à la cause de la protection plus de partisans que le mérite de figurer comme une digue opposée aux envahissemens de l'industrie anglaise, et de soustraire ceux qui cultivent cette théorie de l'impuissance au tribut que nous serions forcés de payer aux manufactures de l'étranger, si nous n'étions pas protégés par l'élévation de nos tarifs? C'est ainsi que cela se dit et s'explique tous les jours : la France sera sauvée par ses tarifs, mais non pas par le génie, par la persévérance et par le travail de ses enfans. De même, et c'est là surtout que nous en voulons venir, c'est encore en cherchant hors de nous-mêmes, que certains politiques, et le nombre en est grand, espèrent trouver un moyen non pas de faire face au merveilleux développement de la race anglo-saxonne, mais de contrarier, de retarder, d'annuler même ses progrès les uns par les autres. La rivalité qui règne entre l'Angleterre et les États-Unis est un fait que l'on compte exploiter un jour, et sur lequel on bâtit des systèmes et des hypothèses qui doivent conduire à la restauration de l'équilibre, aujourd'hui menacé dans le monde.

Quoiqu'il fût sans doute plus glorieux de trouver en nous-mêmes les moyens d'arriver à ce résultat si désirable, cette dernière idée n'est pas de celles que l'on puisse traiter avec dédain. S'il faut en juger par les apparences, elle semble même avoir beaucoup de chances de se réaliser. Quand on songe en effet que depuis 1815 l'Europe, malgré toutes les révolutions qu'elle a subies, ne s'est encore vue qu'une seule fois menacée sérieusement de la guerre, et que, dans le même espace de temps, la question des frontières du Maine, l'insurrection du Canada, l'Orégon et dix autres sujets de querelle ont pu faire croire autant de fois à l'imminence d'une collision entre l'Angleterre et les États-Unis, on ne peut traiter de rê-

veurs ceux qui pensent qu'en jouant trop souvent avec le feu, on finira un jour ou l'autre par produire un incendie. Il y a plus même. Observée de près, l'attitude des deux puissances semblerait prouver depuis trente ans que de part et d'autre l'instinct national se prépare à la lutte que l'on prédit. L'une, démocratie ardente et avide, qui a l'impiété de croire comme toutes les démocraties que sa volonté et ses caprices mêmes sont supérieurs à tous les droits, ou mieux encore, qu'elle est elle-même la source et l'origine du droit, irrite et provoque incessamment sa rivale. L'autre, aristocratie prudente et sage, essaie d'effacer les souvenirs de ses anciens démêlés avec les peuples européens, de qui elle ne craint plus rien, pour tourner toute son activité, toutes ses ressources, au développement de cet empire et de ce commerce qu'elle a conquis ou fondé dans les autres parties du monde, et qu'un seul rival menace sérieusement, les États-Unis.

Si l'on examine sous cette double face, l'une de modération vis-à-vis des races européennes, l'autre d'entreprise et d'exploitation vis-à-vis des races barbares ou corrompues qui occupent le reste de l'univers, si l'on examine, disons-nous, sous cette double face — la conduite qu'a tenue l'Angleterre dans le monde depuis 1815, on reconnaîtra que sa politique générale à l'égard des peuples européens a été une politique de paix, d'équilibre, de conservation, et souvent même de concessions. Les grands événemens qui se sont accomplis depuis 1815, elle les a subis ou acceptés; mais il serait difficile d'en signaler un seul qui ait été provoqué par elle. Malgré son vif attachement pour la liberté et pour le principe protestant, elle n'a jamais fait que des efforts très mesurés pour seconder ces deux intérêts, même en Espagne lorsque le gouvernement constitutionnel s'y est établi, même en Suisse lors de la querelle du Sonderbund, même en Grèce lorsqu'il a fallu y créer un état indépendant. L'Angleterre penche toujours du côté libéral, mais elle n'y tombe jamais; les écoles qu'ont faites en ce sens tant de pays la préservent des entraînemens dangereux. D'un autre côté, elle s'est résignée à une foule de choses qui blessaient ses sympathies, ou qui auraient inspiré à une puissance moins calme et moins maîtresse d'elle-même des inquiétudes beaucoup plus vives que celles qu'a manifestées l'Angleterre. C'est ainsi qu'elle a accepté l'expédition d'Espagne de 1823, le traité d'Andrinople, les deux campagnes que la Russie a faites contre la Perse, la conquête de l'Algérie, la révolution de 1830, le démembrement du royaume des Pays-Bas, l'anéantissement de la Pologne, le traité d'Unkhiar-Skelessi, l'annexion de Cracovie à l'Autriche, la révolution de février, etc., sans opposer à tous ces faits autre chose que le silence ou des discours en parlement, et tout

au plus des protestations faites pour la forme et destinées à rester sans résultat.

C'est sur un point seulement que l'Angleterre a montré, dans ses rapports avec l'Europe depuis 1815, une volonté active, entreprenante, par l'infatigable persévérance avec laquelle elle a poursuivi partout la conclusion de traités de commerce, persévérance ou ambition, comme on voudra l'appeler, poussée jusqu'au *free trade*, jusqu'au rappel de ses lois de navigation. Il n'est sans doute pas nécessaire de réfuter ici cette vieille calomnie qui ne voit dans les efforts faits par l'Angleterre pour entraîner tous les peuples vers la liberté du commerce que l'espérance cruelle et insensée de ruiner les autres pour s'enrichir de leur misère. Comment supposer que l'Angleterre soit encore assez peu éclairée pour ne pas savoir qu'on ne fait d'affaires avantageuses qu'avec les gens riches? Non, l'expérience du *free trade* n'est pas autre chose qu'une offre d'association faite à l'univers, et dont le domicile légal sera établi en Angleterre, attendu que, par le développement des relations et des intérêts qu'elle s'est créés partout, par ses immenses et populeuses colonies, par l'innombrable multitude de ses navires, par les admirables services de communications rapides et régulières qu'elle a organisés entre toutes les parties du monde, elle offre à la communauté des avantages qu'on chercherait vainement ailleurs. Au point de vue politique, c'est un projet de société pacifique qui attire autour de la Grande-Bretagne les puissances de second ordre dont les marines se ralliaient jadis, du temps de l'ancien isolement, au pavillon de la France; c'est une offre de services et de fusion faite surtout aux petits états, aux petits capitaux, aux industries dépourvues de débouchés et de relations; c'est un essai d'association dans laquelle chacun, travaillant à ce qu'il produit et sait faire le mieux, vendra au meilleur prix et achètera au meilleur marché, mais vendra et achètera par les mains de l'Angleterre, devenue l'intermédiaire forcé entre tous les associés, le grand entrepôt du monde, le marché régulateur de toutes les denrées utiles ou nécessaires à l'existence de l'homme, le distributeur de la richesse entre tous les peuples unis à sa fortune par le lien le plus puissant, par le lien des intérêts.

Le *free trade* est en Europe une espérance de paix. Hors de l'Europe, il se présente sous l'aspect d'une gigantesque société en commandite fondée sous le patronage de l'Angleterre et administrée par elle pour la mise en valeur et l'exploitation de ce monde où plongent les racines de sa puissance, et où elle a entrepris de régner seule. Autant en effet sa politique a été modérée et conciliante souvent dans les questions purement européennes, autant elle est ailleurs jalouse, envahissante par la force des choses, violente quand le moindre fait

vient exciter ses ombrages et lorsque la violence semble être le seul moyen possible de succès. Cette puissance, qui s'était résignée à la conquête de l'Algérie, a pris les armes en 1840 (et depuis la paix de 1815 c'est peut-être la seule démonstration énergique qu'elle ait faite en Europe), lorsque Méhémet-Ali voulut secouer définitivement le joug du sultan. C'est que l'Algérie ne confine qu'à des déserts, tandis que l'Égypte est une des clés de l'Inde; c'est qu'en 1840 l'Angleterre craignait, non pas que Méhémet-Ali fût indépendant, mais que son fragile empire ne vînt à passer aux mains d'anciens rivaux qui eussent pu en faire une base d'opérations pour agir sur le monde asiatique. Cette puissance, qui en 1815, au moment où la diplomatie remaniait la carte du continent, se montra si indifférente, pour son propre compte, à tous les agrandissemens territoriaux en Europe, et ne songea même pas à assurer la perpétuité de sa domination sur le Hanovre, satisfaction que personne n'eût songé sans doute alors à lui refuser, cette puissance vous disputera avec acharnement le rocher le plus stérile perdu au milieu des mers. Si votre commerce prospère au Sénégal et dans la Gambie, elle vous cherchera chicane à Portendic, elle fera tout ce qu'elle pourra pour ruiner votre établissement d'Albreda. Vous ne trouveriez peut-être pas aujourd'hui sur la terre un scheik, un roi nègre, un chef de sauvages, avec lequel sa vigilance n'ait conclu des traités de commerce et d'alliance offensive et défensive, en vertu desquels elle viendra se jeter à la traverse de tous vos projets. Si vous voulez prendre pied à la Nouvelle-Zélande, elle saura vous prévenir, vos navires en arrivant trouveront le pavillon anglais flottant sur le rivage où vous vouliez planter le vôtre, ou si par hasard vous la gagnez de vitesse, elle vous fera, pour l'établissement de votre protectorat à Tahiti, une querelle plus vive que pour la conquête même d'Alger. Quant à elle, rien ne l'arrête, ou bien peu de chose du moins. Ce n'est pas qu'elle agisse d'ordinaire, comme tant de gens affectent de le croire, par la violence ou par la ruse. — Non; mais dans cet univers barbare ou corrompu avec lequel vous n'avez pour ainsi dire aucun rapport, elle a, elle, des intérêts sérieux, positifs, de tous les jours, qui lui fournissent sans cesse de nouveaux griefs et de nouvelles raisons d'intervenir ou de revendiquer quelque chose partout. Ici c'est un navire pillé, comme à Aden; là ce sont des matelots assassinés, comme il est arrivé cent fois sur les côtes de Bornéo et dans les mers de la Malaisie; ailleurs, ce sont des nationaux spoliés, rançonnés, maltraités, comme c'est le cas chez les Birmans, qui, dans cette nouvelle guerre, perdront encore quelques-unes des provinces de leur empire, le Pegu par exemple; ailleurs encore, ce sont des engagemens solennels qui sont violés de la manière la plus insolente et la plus folle à la fois,

comme il est sans cesse arrivé dans les rapports des princes indiens avec l'Angleterre, ou bien ce sont les représentans de la nation abreuvés d'outrages et d'insultes qu'il faut absolument venger, comme on l'a vu en Chine, ou bien encore ce sont des armées entières qui, sans provocation, sans aucun prétexte avouable, se précipitent sur le territoire anglais, et qu'il faut repousser et détruire, comme on a dû le faire deux fois avec les Sikhs du Pendjab. Chaque courrier apporte chaque jour des nouvelles de ce genre; l'Amirauté, le *Foreign* et le *Colonial Office*, le *Board of trade* et le *Board of control* en sont fatigués, et il faut rendre cette justice à l'Angleterre, c'est qu'avant de chercher réparation de tous ces griefs, avant de présenter, comme on dit vulgairement, la carte à payer, elle attend le plus ordinairement que le total se monte à un chiffre formidable, et qui ne permet d'élever aucun doute sur la justice de ses réclamations. Dans ce pays libre où la loi et l'opinion règnent souverainement, on a de très grands égards pour l'opinion du monde.

La guerre que les Anglais ont faite à la Chine a fourni de ces honorables scrupules une preuve manifeste entre toutes les autres. Cela est vrai, quoi qu'on en ait dit. Lorsqu'ils ont pris, et bien malgré eux, car ils n'y voyaient qu'une cause de dépenses excessives, le parti d'en appeler aux armes, les Anglais avaient souffert, comme individus ou comme nation, des avanies qui dépassaient toute mesure, et cependant, lorsqu'ils ont dicté la paix en vainqueurs, ils n'ont pas permis aux mandarins de soulever avec eux la question de l'opium; ils n'ont pas voulu faire un traité spécial à leur commerce, ils ont exigé que les avantages obtenus par eux fussent communs à tous les peuples. Jamais la force brutale ou la victoire, ce qui est tout un, n'avait rendu un pareil témoignage de respect à l'opinion. Toutefois alors c'était chose facile pour l'Angleterre de suivre les instincts de justice, sinon de générosité, qui l'animent ordinairement : elle n'avait encore rien à craindre pour sa prépondérance des suites de son libéralisme; mais sachez bien que si l'expédition projetée par les Américains contre le Japon réussit quelque peu, la politique anglaise, si patiente jusqu'ici en Chine, changera tout à coup de caractère. Elle demandera compte aux Chinois des infractions trop nombreuses qu'ils ont commises au traité de Nankin, des mauvais traitemens et des dénis de justice dont les sujets anglais ont fréquemment à se plaindre, des assassinats qui ont été commis sur les personnes de plusieurs d'entre eux, et qui ne sont pas encore vengés. Croyez que l'Angleterre a sa liste de griefs déjà toute prête, et tenez pour certain que cette fois, bien que ses griefs soient moins sérieux et moins pressans que ceux de 1839, la satisfaction que demandera l'Angleterre à la Chine sera tout autre chose que la confirmation ou le

développement du traité de Nankin : ce sera peut-être la cession d'une ou de deux provinces et le commencement du démembrement de la Chine. Selon l'importance de ce que les États-Unis auront arraché au Japon, l'Angleterre se montrera plus ou moins exigeante avec les Chinois, non pas pour les humilier, car elle les méprise, mais pour faire plus dans ces parages, pour continuer d'y être un plus grand personnage que les États-Unis, dont l'importune et taquine rivalité est pour elle aussi irritante dans la forme que dangereuse dans le fond.

Autrefois, c'était la France qui tenait le premier rang dans les préoccupations de l'Angleterre; aujourd'hui, les États-Unis ont pris sa place. Comme voisins de ses possessions de l'Amérique du Nord, il n'est pas de mauvais tours qu'ils ne lui jouent incessamment. S'ils ne se posent pas en qualité de *sympathiseurs* (le mot est d'eux), et s'ils renoncent à organiser l'insurrection dans les Canadas, ils organisent la contrebande sur la plus grande échelle, ou bien ils vont s'établir sur le territoire anglais, ou bien encore ils empiètent sur les pêcheries anglaises, et, avec ce mélange d'audace et d'habileté qui les caractérise, ils s'arrangent toujours de telle façon que l'Angleterre, pour ne pas risquer une guerre qui s'étendrait sur tous les points du monde et lui coûterait des sacrifices immenses, finit par céder. Elle cède, mais comme ferait un homme bien élevé qui, assailli le soir, dans un carrefour désert, par une bande d'ivrognes ou de gens de vie suspecte, leur abandonnerait, plutôt que de se commettre avec eux, sa bourse ou son manteau, si bien que la démocratie américaine, après avoir emporté le morceau, crie encore à l'insulte. Comme concurrens dans tous les pays indépendans des deux Amériques, les États-Unis sont déjà parvenus à éclipser, à supplanter le commerce anglais. Cela est vrai au Mexique, qu'ils sont en train de dévorer, comme à la Havane, que les états du sud convoitent si ardemment, au Pérou comme au Brésil, dans la Plata comme au Chili. Dans l'Océan Pacifique, où le commerce et les navigateurs anglais ont régné pendant plus d'un demi-siècle, la prépondérance est acquise aujourd'hui d'une manière définitive au pavillon des États-Unis. Le groupe si important des îles Sandwich leur appartient de fait; leurs missionnaires, exclusivement subventionnés par des souscriptions volontaires, sont répandus dans la plupart des autres archipels de cette mer, où ils préparent la domination de leur pays. Il n'est pas jusqu'aux Mormons, qui, du fond de leur établissement d'Utah, perdu au milieu des déserts de l'Amérique du Nord, n'entretiennent des missionnaires à Tahiti, aux îles des Navigateurs, aux îles Fidji, etc. Dans l'Océan Pacifique, la navigation des États-Unis est à elle seule plus considérable que celle des autres peuples en-

semble. Rien que pour la pêche de la baleine, ils y entretiennent moyennement quatre cents navires, et toutes les autres puissances ensemble, cinquante ou soixante au plus. Partout ailleurs, s'ils ne sont pas encore à la taille des Anglais, ils grandissent dans des proportions si rapides, qu'ils les égaleront bientôt.

En Chine, où ils n'étaient encore presque rien il y a quinze ou vingt ans, le chiffre de leur commerce atteint aujourd'hui le tiers ou peut-être la moitié de celui des Anglais. Ils les ont supplantés pour certains articles, ils sont en train de les supplanter pour la navigation, et pour le reste ils leur font une concurrence meurtrière avec l'opium anglais de l'Inde, avec les relations qu'ils ont su se créer dans les ports anglais de Calcutta, de Madras ou de Bombay. Dieu sait ce qu'ils rêvent de ce côté, la vivacité des efforts qu'ils y portent, et le peu de scrupule qu'ils montrent dans le choix des moyens. J'ai vu à Canton, dans le *hong* américain, des centaines de caisses contenant je ne sais combien de milliers de *rifles*, de carabines, qu'on avait importés des États-Unis, lors de la guerre, pour les vendre aux Chinois au plus juste prix. Ceux-ci, qui ne connaissent pas et pratiquent encore moins le *go ahead principle*, n'avaient pas voulu de ces armes à percussion. Elles restaient empilées dans la factorerie en attendant une meilleure occasion, et comme un témoignage du bien que les États-Unis veulent à l'Angleterre.

On écrirait de longs mémoires avant d'arriver à compléter l'histoire des procédés détestables ou hostiles dont les Anglais ont eu le droit de se plaindre en Chine seulement. J'en citerai encore un exemple. Lorsqu'en 1839 le fameux Lin eut réussi, par le mensonge et la perfidie, à enfermer les principaux des Anglais dans la factorerie de Canton, et à leur extorquer par la famine la promesse de ne plus faire le commerce de l'opium, ils se trouvèrent fort embarrassés, quand ils eurent recouvré leur liberté, pour savoir ce qu'ils feraient des cargaisons de leurs *receiving ships* (1) et des masses d'opium qu'on leur expédiait de l'Inde, où l'on avait vu, une fois la panique passée, le prix de la drogue s'élever à des cours fabuleux. Pour tenir leur parole et éviter cependant la ruine qui les menaçait, les Anglais s'adressèrent, quoi qu'il en coûtât à leur amour-propre, au commerce américain, qui avait su se tenir à l'écart de la querelle, que les mandarins faisaient mine de protéger, et qui fit payer ses services à des taux exorbitans. Ce fut un *squeeze pigeon* (2), comme on dit en Chine, des plus durs. Les Américains se montrèrent si âpres à la curée, qu'à la fin les Anglais, qui d'ailleurs avaient bien quelque droit de se

(1) Navires-entrepôts d'opium.

(2) Une extorsion, une mise à rançon.

croire libérés de leurs engagemens par le fait d'une déclaration de guerre, se relâchèrent peu à peu de leur rigorisme et reprirent leurs affaires (1). Alors les Américains jetèrent les hauts cris, et les Anglais, qui avaient commencé par payer des sommes énormes, eurent encore le déplaisir de se voir poursuivis par les clameurs de leurs rivaux pour avoir manqué à la foi jurée, à la sainteté du serment, etc.

Les faits du même genre se représentent tous les jours, partout et à propos de tout. Voyez par exemple dans la baie de Rio-Janeiro, de Valparaiso ou de Naples, cette frégate américaine qui arrive si fièrement au mouillage. En même temps qu'il surveille sa manœuvre, le commandant cherche du regard et calcule la position du bâtiment de guerre anglais dont il a déjà reconnu la flamme ou le pavillon; il dédaigne les autres. C'est auprès de l'Anglais, aussi près que possible, que l'Américain ira jeter son ancre. Une fois cette opération terminée, il envoie dans ses hunes des vigies chargées de le tenir au courant de tout ce que fera le voisin, et voici entre mille une des occurrences qui se présenteront : un coup de sifflet vient de retentir à bord du bâtiment anglais; un peloton se forme aussitôt sur le gaillard d'arrière où l'officier de quart le passe en revue, et en même temps deux hommes, descendus par les échelles de corde qui pendent du couronnement ou des tangons, s'empressent de conduire une embarcation le long du bord. Plus de doute, c'est un canot qu'on expédie, et c'est à terre qu'il va se rendre; la tenue des hommes, le soin avec lequel on a passé l'inspection le prouve suffisamment à des yeux exercés. Le commandant américain, prévenu par ses vigies, donne l'ordre d'armer immédiatement le pareil du canot qui va partir de chez ses voisins, avec recommandation de ne pousser, de ne se mettre en route que lorsqu'ils auront commencé leur mouvement. Les Anglais sont plus gras et plus roses, ils ont l'air plus frais et plus vigoureux; vous parieriez peut-être pour eux dans la lutte qui va s'engager; les *sharp faced Yankees*, les Américains, à figure en lame de couteau, aux yeux ronds et ardens, au teint pâle, sont plus maigres, mais ils sont plus grands, ils ont plus de nerf, ils sont d'un pays où l'on ne regarde guère à tuer un homme ou à faire sauter un navire quand il s'agit d'arriver le premier, et ils savent que, s'ils se laissent battre, ils seront bafoués par leurs camarades, si même ils ne sont pas menacés de pis encore. On part donc, et souvent, bien souvent, ce sont les Américains qui touchent terre les premiers. Les officiers anglais pour le service de qui l'embarcation a été armée

(1) Il n'est, — à notre connaissance du moins, — qu'un seul négociant anglais qui soit malgré tout resté fidèle au serment qui lui avait été arraché par la violence : c'est M. Lancelot Dent.

ont pris le plus grand soin, pendant tout le temps de la course, de ne montrer par aucun signe qu'ils prenaient un intérêt quelconque à ce qui se passait; mais ils ont cependant lâché des mots durs entre les dents et peut-être prononcé quelques punitions : aussi, quand ils débarquent, tout le monde à leur bord est mécontent. Ils vont cependant à leurs affaires, et les matelots qui attendent leur retour ont bientôt découvert le cabaret voisin, où les vainqueurs de la course sont déjà installés. Si l'on ne se bat pas, ce qui arrive encore assez fréquemment, on est bientôt bons amis; les Américains prennent un air de compassion fraternelle; ils se vantent énormément, mais ils ne vantent pas moins le pavillon sous lequel ils sont engagés, les agrémens de leur service, les fréquentes visites de plaisir qu'ils font à terre particulièrement; ils reconnaissent que le bœuf de Cork est bon, mais ils trouvent le porc de Cincinnati excellent; ils font sonner bien haut la supériorité, réelle d'ailleurs, du biscuit de l'*oncle Sam* (1) sur celui de la reine; ils s'étendent longuement sur la différence très considérable des gages des marins de l'un et de l'autre pays; ils font si bien enfin, qu'au branle-bas, à l'appel du soir, il manque un ou deux hommes de l'équipage anglais; on devine sans peine où ils sont passés. Après une quinzaine de jours ainsi employés, la frégate américaine, qui ne fait jamais, c'est une justice à lui rendre, de longs séjours sur rade, appareille emportant dix ou douze hommes, plus peut-être, à son voisin, et elle va recommencer son manége à Smyrne, à la Havane ou à Panama. C'est ainsi que partout où l'Anglais est appelé par ses affaires, par la politique ou par son plaisir, devant lui, derrière lui, à ses côtés, sur ses pas, sur sa trace, il trouve l'Américain emporté par l'ambition et par une activité fébrile, bourdonnant, tourbillonnant, agaçant, toujours prêt à lui jouer un *yankee trick* (2), à lui plus volontiers qu'à aucun autre, et dans les plus futiles comme dans les plus importantes occasions. Pour toutes ces raisons, John Bull déteste cordialement son frère Jonathan, qui le lui rend de tout son cœur.

Cela est vrai, une rivalité ardente, passionnée, divise les deux peuples; mais je crois qu'il faut bien se garder de vouloir en tirer les conséquences que rêvent quelques esprits : ce sont des imaginations plus subtiles que sûres. Quoi qu'il arrive, je ne saurais admettre l'hypothèse d'un conflit sanglant entre les deux pays. La puissance de l'Angleterre est un fait trop bien établi pour que personne, pas même la démocratie américaine, aille la provoquer jusqu'à lui faire

(1) Personnification et nom populaire chez les matelots de l'être complexe et impersonnel qui s'appelle le gouvernement des États-Unis.

(2) Un tour américain; l'expression est consacrée.

prendre les armes; d'un autre côté, la guerre de 1812 a conquis aux États-Unis, — qu'étaient-ils alors, comparés à ce qu'ils sont aujourd'hui? — leur place et leur position dans la société des nations. A vrai dire, c'est pour eux seuls que les Anglais ont une considération véritable, et à leur tour les Anglais sont seuls aussi acceptés pour émules par les États-Unis; le reste du monde, ils sont d'accord les uns et les autres pour le tenir en très médiocre estime : c'est chez eux d'instinct populaire. Quant aux combinaisons plus ou moins profondes, à l'aide desquelles certains politiques qui se prennent pour des Machiavels espèrent qu'à un jour donné il serait possible d'aider les deux gouvernemens à se brouiller et de parvenir à humilier l'un par l'alliance que l'on formerait avec l'autre, ce sont rêves d'enfans ou de diplomates surannés, qui sont d'un siècle en arrière de leur époque. Quiconque, sans y être expressément convié, voudrait s'immiscer dans les querelles particulières des deux peuples serait repoussé comme un intrus, si même il n'était pas traité comme le malencontreux M. Robert est traité par Sganarelle et par sa femme dans la seconde scène du *Médecin malgré lui.*

Et si, au lieu de les considérer comme deux individualités abstraites et indépendantes l'une de l'autre, ce qui n'est qu'un artifice de la logique, on prend au contraire les deux puissances dans la réalité et dans la force des intérêts qui les lient et les unissent aujourd'hui plus étroitement que jamais, on reconnaîtra que toute hypothèse d'une rupture entre elles entraîne aussi la condition d'un déchirement immense et impossible. Dans les années de disette, en 1847 par exemple, d'où l'Angleterre a-t-elle tiré la plus grande quantité de grains et de vivres de toute espèce pour les besoins de sa population nécessiteuse? Dans les années ordinaires, d'où lui vient ce coton qui occupe tant de milliers d'ouvriers, qui compte pour une si grande part dans les travaux de son industrie, qui lui fournit son plus important instrument d'échange avec le monde? Quel est le peuple sur la terre avec lequel elle fait le commerce le plus considérable? Elle ne saurait se passer des États-Unis, et la réciproque n'est pas moins vraie. Malgré l'activité et le succès de leurs efforts, les É tats-Unis sont un peuple jeune qui n'a pas encore eu le temps de produire la population et les capitaux nécessaires à l'exploitation de son immense territoire. Qui lui fournit par an trois cent mille bras pour le défrichement de ses solitudes? qui est-ce qui possède la plus grande partie de la dette particulière des états? qui a donné le plus grand nombre des millions qui ont servi à la construction des canaux, des chemins de fer et des grandes œuvres d'utilité publique?

Il y a encore les liens du sang qui unissent aujourd'hui des millions d'hommes de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, il y a la

solidarité morale qui contrebalance souvent les inspirations d'un patriotisme exclusif, il y a le sentiment commun aux deux peuples de la supériorité absolue de la race à laquelle ils appartiennent. Vous ne lirez pas un discours un peu développé au parlement ou au congrès, vous n'ouvrirez pas un livre, une brochure consacrée à la politique générale, où vous ne voyiez cet orgueilleux sentiment développé à plaisir jusque dans les plus violens emportemens des uns ou des autres. Le livre de M. Squier, par exemple, qui nous inspire ces réflexions, n'est, à un certain point de vue, qu'un factum très passionné contre l'Angleterre; mais lorsqu'il échappe à la discussion de ses griefs particuliers contre le gouvernement anglais, lorsqu'il étudie les causes qui ont rendu si misérables les républiques de l'Amérique espagnole et d'autres pays, lorsqu'il essaie de prouver comment cette forme de gouvernement a fait et fera la gloire et la grandeur des États-Unis, alors la fierté anglo-saxonne, l'orgueil instinctif de la race se réveille; vis-à-vis de l'étranger, ce n'est plus de 1783 et de Washington ou de Franklin qu'il date l'histoire de sa patrie, c'est aux premières années du XIIIe siècle qu'il remonte, jusqu'à Runnymede, jusqu'à la convocation des grands-barons, et à ses yeux la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 n'est qu'une conséquence naturelle de la *grande charte*. C'est ainsi que vous les trouverez longtemps encore, Anglais et Américains, rivaux, mais non pas armés les uns contre les autres. Souvenez-vous des paroles échappées au roi Jacques II, lorsque, des hauteurs du cap La Hogue, il voyait périr les vaisseaux de Tourville, la dernière espérance pour lui de reconquérir sa couronne : « Mes braves Anglais se battent bien ! » s'écria-t-il. Ceux qui venaient, avec quarante-quatre vaisseaux, d'aller audacieusement chercher quatre-vingt-huit vaisseaux ennemis, pour leur livrer une des plus héroïques batailles dont l'histoire fasse mention, ceux-là n'avaient aucune part à l'admiration du monarque anglais; ceux qui venaient de verser leur sang pour sa cause le voyaient applaudir à leurs revers : chez lui, l'orgueil de la race avait effacé jusqu'au sentiment de sa gloire personnelle et de sa fortune, à jamais renversée.

II.

Je ne me dissimule pas qu'une affirmation si positive pourra paraître présomptueuse, surtout au lendemain du 4 mars 1853, du jour où le parti démocratique a repris solennellement possession du pouvoir aux États-Unis. Je crois cependant qu'elle est juste, en dépit des orages qui signaleront très probablement la carrière présiden-

tielle du général Franklin Pierce. Il ne se faut pas faire d'illusions à cet égard. Malgré toutes les garanties d'honneur et de probité que donnent le caractère personnel et les précédens du nouveau président, il reprendra sur de nouveaux frais l'œuvre incomplète de M. Polk; il rouvrira, quoi qu'il en soit, cette carrière de conquêtes où il a déjà si glorieusement figuré lui-même, où son parti semble plus impatient que jamais de rentrer. Voulût-il résister, il ne le pourrait pas; bon gré mal gré, il suivra la destinée nécessaire de tous les chefs de parti démocratique; ils sont menés et ne mènent rien eux-mêmes que le détail des affaires; c'est la part d'action qui leur est laissée, et ils n'ont aucun empire sur les passions des masses et sur ce qu'on appelle, pour lui donner un nom honnête souvent, les tendances des peuples. On en a vu qui devenaient des tyrans, ce n'est même pas rare dans l'histoire, parce que la tyrannie, qui ne s'en prend qu'à l'intelligence, ou aux sommités sociales, ou à quelques individualités exceptionnelles, est indifférente aux multitudes, quand encore elle ne flatte pas leurs instincts; mais on n'a jamais vu de chef de parti démocratique pouvoir gouverner autrement qu'en servant les désirs et les passions populaires.

Le général Pierce n'échappera pas à cette loi, et les soins qu'il semble prendre pour réserver autant qu'il lui sera possible son indépendance et sa liberté d'action ne paraissent avoir encore eu d'autre résultat que d'irriter la patience des siens. Ils n'ont pas même attendu qu'il fût régulièrement installé pour compter avec lui. On eût dit qu'ils se défiaient à l'avance de sa modération et du calme de son humeur. Tandis que dans les états du sud naissaient comme à l'envi les projets et les entreprises les plus hardies, tandis que les journaux reprenaient de plus belle la discussion de ces questions brûlantes que le gouvernement de M. Fillmore cherchait à assoupir, les deux tribunes du congrès retentissaient des discours les plus véhémens et agitaient les résolutions les plus délicates. Au sénat, le général Cass, sous la forme d'un rappel aux principes du président Monroë, ne proposait rien moins dans la pratique que d'affirmer le droit des États-Unis à la conquête de l'Amérique espagnole. A la chambre des représentans, on ne prenait vraiment pas tant de peine que de discuter des principes ou des doctrines, et l'on proposait tout uniment de mettre à la disposition du nouveau président 10 millions de dollars (53 millions de francs) comme entrée de jeu et pour commencer la partie. C'était assez clair sans doute.

Tout cela présage de grandes difficultés; mais il est à croire, malgré les apparences, que le canon des Anglais et des Américains tonnant les uns contre les autres ne sera pas appelé à les résoudre. Nous aurons des *meetings* tumultueux, des séances orageuses dans

le parlement ou dans le congrès, il pleuvra des brochures et des pamphlets, il coulera des flots d'encre, on fera peut-être des armemens dispendieux; mais la diplomatie, qui a cela de bon du moins qu'elle laisse peu de place aux explosions soudaines et aux décisions précipitées, mêlera à l'ardeur du débat le calmant de ses formalités et de ses protocoles. Emporté par un mouvement dont il ne sera pas le maître et qu'il pourra tout au plus diriger, le général Pierce rouvrira la carrière aux conquérans de la race anglo-saxonne, et l'Angleterre, qui criera avec raison à la violation du droit, souffrira cependant dans son bon sens ce qu'aucune puissance humaine ne saurait plus empêcher.

En effet, le mouvement qui entraîne les États-Unis vers le sud a acquis aujourd'hui une force d'impulsion irrésistible, depuis surtout que la possession de la Californie a fait pour eux d'une communication rapide entre les deux océans un pressant besoin, une nécessité populaire. De droit à s'agrandir de ce côté, ils n'en ont aucun, et on ne saurait le dire trop hautement par le temps qui court et avec les doctrines que l'on cherche à accréditer; tout ce que l'on peut leur reconnaître, c'est qu'en suivant cette pente ils n'obéissent pas à de honteuses convoitises et au grossier désir de s'emparer du bien d'autrui. Ils cèdent à un instinct d'ambition nationale, à un sentiment d'avenir qui fait sentir au plus humble citoyen que la grandeur de l'Union, pour être fondée sur ses véritables bases, doit être assise sur les deux mers et communiquer de l'une à l'autre sans avoir à emprunter le territoire de l'étranger ou à traverser d'interminables déserts. A compter non pas de New-York, mais de leurs établissemens les plus avancés dans l'ouest, de l'état de Missouri jusqu'à la vallée du Sacramento, les États-Unis sont encore, sur le territoire qui leur appartient légitimement, séparés de la mer Pacifique par une distance de plus de cinq cents lieues, sur laquelle le voyageur ne rencontre de terres défrichées qu'aux environs du grand *lac Salé,* dans la petite oasis des Mormons. Le reste, c'est-à-dire la presque totalité, appartient aux derniers débris des tribus indiennes, aux animaux sauvages, à la solitude. Or, quelle que soit la puissance de colonisation des États-Unis, il faudra, et ils le savent bien, de longues années avant que cet espace, aussi vaste que celui qu'ils ont déjà peuplé, soit ajouté au domaine de la civilisation. C'est d'ailleurs malheureusement, pour une portion assez notable, un pays qui repousse plutôt qu'il n'attire le pionnier, et lors même que l'émigration prendrait cette direction, elle laisserait toujours des lacunes considérables sur lesquelles elle ne s'établirait pas. A mesure qu'en faisant route vers l'ouest on s'éloigne de la vallée du Mississipi, le terrain, qui va sans cesse en s'élevant jusqu'aux sommets couverts

de neiges perpétuelles des Montagnes-Rocheuses, devient à chaque pas plus difficile et moins fertile jusqu'à ce que l'on redescende par le versant occidental de la Sierra-Nevada dans la vallée du San-Joaquin et du Sacramento. Outre leur élévation, qui est déjà un obstacle redoutable, la configuration de ces chaînes de montagnes est si tourmentée, que, sur beaucoup des points où on les a reconnues, elles ont semblé inaccessibles aux explorateurs ou coupées seulement par des ravins à pic, par des déchirures abruptes, des *cañones* sans issue, véritables réservoirs de neiges où il périt chaque année bon nombre des émigrans qui se rendent en Californie par la route des *prairies*. Ce sont d'admirables remises pour le gibier, pour les daims, les buffles, les bisons, qui attirent le trappeur sur leur piste; mais le jour est encore bien éloigné où le pionnier viendra construire sa cabane dans ces régions impraticables. Le colonel Fremont, chargé par le gouvernement d'explorer les routes de l'Orégon et de la Californie, a côtoyé pendant plus d'un mois, en partant de l'Orégon, le versant oriental de la Sierra-Nevada, dans le grand désert d'Utah, avant de trouver une issue pour déboucher en Californie. Pourvu de tous les moyens qui pouvaient adoucir les fatigues de ce voyage, suivi de gens faits depuis longtemps à la rude vie du trappeur et à la rigueur de ces climats, il a vu succomber une partie de ses compagnons, et parmi ceux qui ont résisté, deux sont devenus fous par suite des souffrances qu'ils avaient endurées. Le lieutenant Stanbury, chargé après lui d'aller faire le lever topographique du pays où les Mormons se sont établis, nous apprend dans son *Journal* qu'arrivé pendant le mois d'août à la Passe du Sud dans les Montagnes-Rocheuses, — c'est-à-dire en suivant la route la plus facile qui soit encore connue pour passer des *prairies* dans le bassin du *lac Salé*, — il voyait le thermomètre descendre toutes les nuits au-dessous du point de congélation.

Il faudra du temps, beaucoup de temps avant que de pareils pays soient occupés par la civilisation, avant qu'elle les ait défrichés ou appropriés à son usage, avant qu'elle y ait du moins établi ou construit les routes et les chemins de fer que les États-Unis rêvent déjà cependant, dont M. Asa Whitney, le colonel Benton, M. Gwinn, M. Rucks, etc., ont déjà proposé d'entreprendre les travaux, mais qui font encore reculer la hardiesse des spéculateurs même américains. Pour des gens pressés de jouir, comme ils le sont, des avantages extraordinaires qu'ils se promettent de l'existence d'un moyen de communication rapide entre les deux océans, c'est donc encore hors de chez eux que les Américains de l'Union sont obligés de l'aller chercher, car ces mêmes chaînes de montagnes qui leur font obstacle du côté des *prairies* se prolongent au nord et au sud bien au-delà de

leur territoire. Aussi plus vivement elle désire, et plus il est difficile à la démocratie américaine de ne pas porter des regards de plus en plus avides sur ces terres qui, du Texas à l'isthme de Darien, s'étendent au midi de ses possessions sous la forme d'un triangle dont le sommet, baigné par les deux mers, finit par n'avoir pas cinquante milles de large. C'est là que les États-Unis veulent arriver, c'est vers ce point qu'ils se sont mis en marche depuis le jour de leur indépendance, depuis vingt ans surtout, et l'annexion du Texas, le démembrement du Mexique, l'achat de la Californie, les insurrections qu'ils ont fomentées sur leur frontière du sud, depuis le Rio-Grande jusqu'au Gila, les bandes d'aventuriers qu'ils ont lancées dans le Nouveau-Léon, dans la Sierra-Madre et ailleurs, les querelles et les discussions de tout genre qu'ils se sont ménagées avec la confédération mexicaine, témoignent de l'énergie et de la persévérance avec laquelle ils marchent à leur but pendant la paix comme pendant la guerre.

D'ailleurs tout convie le général Pierce à faire sentir de ce côté la puissance de son gouvernement. Ce n'est pas seulement l'ambition de son parti et la nécessité de sa position qui l'y pousse, les événemens qui s'accomplissent sur le territoire encore libre, mais désolé, du Mexique, n'appellent que trop fatalement l'intervention étrangère, le secours d'un bras vigoureux pour rétablir quelque semblant d'ordre et de légalité, si l'on ne veut pas que la société elle-même succombe. De tous les enseignemens que nous donne l'histoire, il n'en est peut-être pas de plus éclatant et de plus solennellement consacré par l'expérience que celui du sort auquel sont voués les états tombés dans l'anarchie. Tous ils ont toujours perdu leur indépendance, et sont devenus la proie de leurs voisins, plus forts et souvent moins civilisés qu'eux. C'est le destin de la Grèce au temps de Philippe, des républiques italiennes, qui ne se sont pas relevées depuis le moyen âge, de l'Irlande, absorbée par l'Angleterre, de la malheureuse Pologne; c'est le destin qui sans doute menace aussi le Mexique. Jadis il semblait frappé d'une maladie de langueur qui promettait tout au moins une longue agonie; mais depuis que les États-Unis ont franchi les déserts qui les séparaient, depuis qu'ils lui ont arraché les solitudes du Texas pour en faire un des états de l'Union, tout s'écroule et se dissout à leur fatal contact. Aujourd'hui le désordre est à son comble, ce n'est pas la guerre civile, c'est la fin de tout dans un pays privilégié de la nature et doté de tous les avantages, de toutes les richesses que l'imagination pourrait rêver pour un grand empire. Des rivages de la vieille Californie jusqu'au Yucatan, du Nouveau-Léon jusqu'à Tehuantepec, dans tous les états qui font encore partie de ce qui s'appelle la confédération mexicaine, c'est partout le même

spectacle de ruine et de discorde, la même décomposition hâtée partout par une Babel de *pronunciamentos*, par les factions qui divisent chaque ville et chaque village, par les aventuriers qui tiennent la campagne, par les voleurs qui interceptent toutes les routes.

La tentation est trop forte, les Américains du Nord viendront au Mexique, ne fût-ce que pour s'assurer la tranquille jouissance de la route qu'ils sollicitent depuis longtemps d'établir sur l'isthme de Tehuantepec, car elle faciliterait merveilleusement leurs communications avec la Californie. Aussi ont-ils eu bien soin de se faire à ce propos une querelle en règle avec le Mexique, querelle qu'il ne tient plus qu'à eux de convertir en un *casus belli;* c'est du moins ainsi que l'envisageait le comité des relations étrangères dans une série de résolutions qu'il a proposées au sénat le 2 février dernier, et desquelles on aurait pu faire sortir tout ce que l'on aurait voulu, et la guerre plus aisément encore que la paix. Les résolutions qu'on proposait à l'acceptation du sénat étaient ainsi conçues :

« Il n'est pas de la dignité de ce gouvernement de poursuivre plus longtemps par voie des négociations l'affaire relative au droit appartenant à certains citoyens américains d'établir un passage à travers l'isthme de Tehuantepec. — Que si le gouvernement mexicain venait à proposer la reprise des négociations, on ne devrait accéder à cette offre que sur des propositions distinctes de la part du Mexique et compatibles avec les demandes faites par notre gouvernement relativement à la concession. — Le gouvernement des États-Unis est tenu envers ses citoyens de les protéger à l'étranger comme à l'intérieur dans les limites de sa juridiction, et si le Mexique ne revient pas dans un temps raisonnable à une plus mûre considération de la position qu'il a prise à l'égard de la concession dont il s'agit, ce sera le devoir du gouvernement de réviser toutes les relations qui existent entre lui et cette république, et d'adopter des mesures propres à sauvegarder l'honneur de la nation et les droits des citoyens. »

Aujourd'hui ce projet de résolutions n'a plus d'existence officielle, le sénat qui devait le voter ayant été dissous par l'avénement d'un président nouveau sans avoir rien décidé à cet égard : il en est de même de la proposition qui avait été faite de mettre dix millions de dollars à la disposition du général Pierce; mais il ne faut pas oublier que le congrès devant lequel s'agitaient ces résolutions extrêmes avait été élu dans un temps où le parti whig avait la prépondérance et enlevait triomphalement l'élection du général Taylor, tandis qu'il va avoir pour successeur un congrès élu sous l'influence dominante du parti démocratique. Si la majorité modérée en était venue là, que va faire une majorité composée de démocrates dans l'une et dans l'autre chambre pour inaugurer sa prise de possession du pouvoir?

III.

En portant ses regards plus loin vers le sud, le général Pierce rencontrera un autre aimant qui n'attire pas moins les imaginations américaines, bien que le but qu'elles y poursuivent soit moins prochain qu'au Mexique. Vers l'Amérique centrale, ce ne sont encore que de vagues aspirations qui les entraînent; mais du lointain même et de l'inconnu à travers lesquels on les sent venir à soi, elles prennent des proportions, elles ouvrent des perspectives qui séduisent un peuple aussi énergique et aussi ambitieux que le peuple des États-Unis. La conquête d'une partie du Mexique, c'est pour eux le complément nécessaire de leur territoire, c'est pour eux ce qu'est bien souvent une pauvre parcelle de terrain enclavée dans les cours ou les abords d'une grande habitation, et qu'il faut acquérir à tout prix. L'Amérique centrale, c'est peut-être le point stratégique dont la possession peut décider la victoire dans la lutte qu'ils soutiennent contre l'Angleterre; c'est peut-être la position qu'il faut occuper pour s'ouvrir la route à une fortune inouïe, et Dieu sait si les Américains du Nord sont décidés à faire fortune, à tenter tous les chemins qui peuvent y conduire! Avec l'Amérique centrale pour point d'appui, ils espèrent produire dans le commerce du monde une révolution analogue à celle qui résulta au XVIe siècle de la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. La suprématie maritime de Venise y succomba, et ils ne seraient pas fâchés de soumettre à une pareille expérience la fortune de la Venise moderne :

> In the fall
> Of Venice think of thine, despite thy watery wall.

Cette entreprise, qui pendant longtemps n'a eu d'existence que dans les songes de quelques esprits prévoyans ou dans les combinaisons de certains spéculateurs aventureux, a pris aujourd'hui une forme positive. Les événemens qui se sont accomplis depuis cinq ans l'ont fait mûrir avec rapidité. La découverte de l'or dans la Californie et dans l'Australie, le développement du commerce américain en Chine, la construction du chemin de fer de Panama, en appelant sur son parcours les voyageurs et les dépêches qui ont à passer d'un océan dans l'autre, — tout a servi à prouver l'importance extraordinaire que prendrait dans les mêmes parages, et au bénéfice des États-Unis surtout, un canal capable de porter des bâtimens de mer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique. Le commerce du monde y passerait, et le jour ne serait pas loin sans doute où, grâce

au bénéfice de leur position, les États-Unis pourraient réaliser un de leurs rêves les plus chers et devenir les intermédiaires forcés, les entrepositaires obligés de toutes les relations et de toutes les valeurs à échanger entre les cinq cents millions d'hommes industrieux et riches qui peuplent les provinces du Céleste Empire et les royaumes de la vieille Europe. On ne peut pas calculer précisément ce que serait un pareil mouvement, ni les conséquences qu'il traînerait après lui; mais ce qui est déjà certain, c'est qu'il agrandirait dans des proportions gigantesques la puissance des États-Unis, et cela peut-être au détriment de l'Angleterre. On a beaucoup trop écrit déjà sur l'importance de ce projet, et ses conséquences probables ont été développées et commentées ici même avec trop de talent et d'autorité pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore; mais cependant, pour mettre le lecteur à même de donner à ses souvenirs une forme précise, je citerai les tableaux suivans, qui lui permettront d'estimer immédiatement les résultats de cette entreprise, si jamais elle devenait une réalité, et les changemens considérables qui en résulteraient dans la position relative de l'Angleterre et des États-Unis vis-à-vis des pays qui représentent pour chacun une part très considérable de leur commerce avec l'étranger et des intérêts immenses pour leur politique. Dans l'état actuel des choses, les navires partis d'Angleterre ou des ports des États-Unis sur l'Atlantique ont à parcourir les distances suivantes pour se rendre par les routes du cap Horn ou du cap de Bonne-Espérance :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	9,130	milles marins,	et de New-York	10,630	milles.
——	au Callao.....	10,600	——	——	12,100	—
——	aux îles Sandwich.	14,500	——	——	16,000	—
——	à Canton.....	15,600	——	——	17,100	—
——	à Calcutta.....	13,600	——	——	15,000	—
——	à Singapore.....	14,300	——	——	15,800	—

En suivant la route du canal proposé, par le territoire de l'état de Nicaragua, ces distances seraient ainsi changées :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	8,500	milles marins,	et de New-York	5,500	milles.
——	au Callao.....	7,000	——	——	4,000	—
——	aux îles Sandwich.	8,000	——	——	5,000	—
——	à Canton.....	15,800	——	——	13,600	—
——	à Calcutta.....	17,400	——	——	14,000	—
——	à Singapore.....	16,000	——	——	13,200	—

Il s'ensuit que dans les trois derniers cas l'Angleterre n'a rien à gagner à la construction du canal, tandis que les États-Unis y trouveraient une abréviation absolue de 3,500, de 1,000, de 2,600 milles marins, et au lieu du surcroît de route de 1,500 milles qu'ils ont

aujourd'hui à fournir pour se rendre à Canton et à Singapore, un avantage comparatif de 2,000 et de 1,100 milles marins; pour Calcutta, ils auraient réduit la différence à 500 milles marins seulement. Dans les trois premiers cas, l'Angleterre verrait pour elle les distances abrégées de 3,600 et de 6,500 milles marins; mais elles seraient aussi réduites pour New-York de 5,130, de 7,900 et de 11,000 milles marins, et l'avantage, qui est aujourd'hui pour l'Angleterre de 1,500 milles marins sur les trois points, se changerait en une différence contre elle de 4,500 milles marins. Or, si l'on compte (ce qui est certainement exagéré) 200 milles en bonne route comme la moyenne de marche par jour des *clippers* d'aujourd'hui, on verra que dans ces lointaines traversées, toutes choses égales d'ailleurs, et la construction des navires et l'habileté des marins, les États-Unis, qui ont maintenant partout le désavantage d'une plus longue distance à parcourir, gagneraient au contraire une avance comparative de plus de vingt jours pour toutes leurs relations avec l'Océan Pacifique, de quinze jours avec Canton, de cinq ou six jours avec Singapore. L'établissement du chemin de fer de l'isthme et la concentration des services de bateaux à vapeur à Chagres d'un côté et à Panama de l'autre ont déjà détourné, surtout au bénéfice des États-Unis, les passagers et les correspondances qui cheminaient lentement jadis par la route pénible du cap Horn; qu'adviendrait-il si l'ouverture d'un canal navigable affranchissait les marchandises de la nécessité de transbordemens plus coûteux que la durée du voyage, et qui les forcent encore aujourd'hui à suivre l'ancienne route (1)?

Or il est un petit pays qui jusqu'à ces derniers temps a passé pour

(1) Nous avons raisonné dans l'hypothèse de l'égalité de vitesse pour les deux marines, mais de fait cette égalité n'existe pas, et l'avantage appartient aux États-Unis. Sur toutes les lignes où les opérations des deux marines rivales peuvent être soumises à un travail de comparaison, les Américains battent les Anglais, tant pour la navigation à voiles que pour la navigation à vapeur. Ainsi nous avons sous les yeux des tableaux comparatifs de tous les voyages accomplis par les paquebots à vapeur anglais et américains sur la ligne de Liverpool à New-York pendant le dernier semestre de l'année 1851 et les onze premiers mois de 1852; ils donnent incontestablement la victoire aux Américains. De même on a pu lire dans le numéro du *Times* du 2 mars une lettre d'un correspondant anglais de Californie qui, étudiant la question sur les voyages accomplis par les navires des deux nations d'Angleterre ou de New-York à San-Francisco, arrivait à produire pour moyenne de la durée des voyages faits sur ce parcours par les bâtimens anglais, y compris les *clippers*, pendant l'année 1852, le chiffre de 205 jours, et pour les navires américains pendant le second semestre de la même année, mais non compris les *clippers*, le chiffre moyen de 151 jours; quant aux *clippers*, leur moyenne était de 110 jours seulement. Or il ne faut pas oublier que la nécessité de faire d'abord beaucoup de route dans l'est pour aller doubler le cap Saint-Roch, la pointe orientale de l'Amérique du Sud, allonge pour les navires partis de New-York la route de 1,500 milles, ou de 500 lieues marines. Malgré ce désavantage, on voit cependant combien la balance penche en leur faveur.

offrir seul les conditions de topographie requises pour la construction de ce canal, c'est l'un des cinq états qui composaient, il y a quelques années encore, la confédération de l'Amérique centrale, qui avait elle-même succédé, sous ce titre républicain, à l'ancienne capitainerie générale de Guatemala. Le sort de cette république n'a pas été plus heureux ni plus brillant que celui des autres pays qui de nos jours ont tenté, soit dans l'Amérique espagnole, soit ailleurs, cette forme de gouvernement, si peu faite pour les peuples latins et catholiques. Les cinq états qui la composaient, le Honduras, le San-Salvador, le Nicaragua, le Guatemala et le Costa-Rica, n'ont pas réussi à constituer une union politique, et malgré les avantages extraordinaires dont la nature les avait comblés, ils n'ont jamais fait que végéter dans la misère et dans l'anarchie. Les convulsions civiles ont été chez eux plus fréquentes et plus désastreuses que les éruptions des innombrables volcans qui couvrent leur territoire, qui figurent dans leurs armoiries nationales, et dont l'un, le Coseguina, a produit en janvier 1835 la plus terrible éruption qui soit consignée dans la mémoire des hommes. Après quelques années de tiraillemens et de désordres, le lien fragile qui unissait ces états entre eux fut rompu, mais sans bénéfice pour personne. En devenant indépendans les uns des autres, aucun n'a renoncé aux discordes qui avaient amené le déchirement de la commune patrie. Le moins malheureux a été celui de Costa-Rica, celui qui comptait dans son sein la plus forte proportion de population d'origine européenne, et qui jouit depuis quelques années d'une tranquillité et d'une prospérité relativement très remarquables. Les états qui ont le plus souffert sont ceux de Nicaragua et de Guatemala. Au Guatemala, la guerre civile a dégénéré presque pendant un temps en une guerre de races, et si elle s'est éteinte, c'est dans le sang de la classe moyenne, décimée par un métis, le général Carrera, appuyé d'un côté sur les Indiens et de l'autre sur le clergé, qui trouvait que les bourgeois et les petits propriétaires avaient une tendance dangereuse à devenir de libres penseurs, et à prendre au sérieux, dans la vie morale comme dans la vie civile, les idées de liberté. M. Squier raconte à ce sujet les anecdotes les plus curieuses, qui montrent ce que l'on entend par la religion dans ces tristes pays et le misérable usage qu'on en fait. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour de grande fête, une multitude d'Indiens étant réunis pour assister aux offices, on fit tomber au milieu d'eux, du haut des voûtes de l'église, une lettre attribuée à la vierge Marie, qui leur ordonnait de prendre les armes contre les modérés, et leur promettait l'intervention des milices célestes dans la bataille. L'histoire du Nicaragua n'est pas beaucoup plus édifiante, et aujourd'hui encore il est désolé par des dissensions civiles qui ne

paraissent pas être très sanglantes, il est vrai, mais qui tiennent le pays dans un état d'anarchie déplorable.

De ces cinq états, le plus important aux yeux de l'étranger, c'est celui de Nicaragua, car c'est à lui qu'appartient le territoire sur lequel on croit possible, — nous disons on croit parce que le fait n'est pas encore démontré par des études définitives, — de construire un canal maritime qui fera dévier au profit de tous les peuples, mais surtout des États-Unis, une des routes les plus fréquentées par le commerce et par la navigation. En France, nous nous en inquiétons, je le sais, très peu; nous regardons tout cela avec une merveilleuse apathie, comme des chimères, comme des événemens, sinon impossibles, au moins si lointains, que nous prenons notre temps pour voir venir et pour savoir ce que nous devrons un jour en penser. Le désintéressement auquel nous sommes si malheureusement arrivés de tout ce qui ne nous touche pas immédiatement nous a laissés presque étrangers à la lutte qui se poursuit entre les deux puissances rivales depuis quelques années déjà dans l'Amérique centrale : c'est très fâcheux pour notre considération dans le monde, et de plus cette ignorance de notre part, cette indifférence ne saurait faire qu'il ne se passe pas dans ces régions des événemens importans, qui exerceront un jour une influence considérable sur la politique et sur le commerce général des peuples.

Ce n'est pas ainsi que se conduit l'Angleterre, elle ouvre les yeux de ce côté avec une vigilance que l'on peut dire excessive, car elle lui a inspiré la conduite la plus regrettable, et cela depuis nombre d'années, sans que nous ayons pris la peine même de savoir ce qui se passait dans ces parages. L'histoire de ce qui s'est passé récemment dans l'Amérique centrale, et particulièrement dans l'état de Nicaragua, serait cependant des plus intéressantes; car l'Angleterre, depuis cinq ans surtout, s'y est montrée violente et agressive, plus peut-être que nulle autre part, et cela dans la seule préoccupation de prendre ses sûretés contre les États-Unis. C'est elle qui, sans provocation aucune, mais uniquement parce qu'elle craignait les conséquences des succès que les Américains venaient d'obtenir au Mexique, parce qu'elle voyait agiter de nouveau le projet d'une voie de communication navigable entre les deux mers, s'est jetée en 1848 sur le territoire d'un pays ami, s'est emparée, par la force et en versant le sang humain, du port de Saint-Jean sur l'Atlantique et de l'île du Tigre dans l'Océan Pacifique, aux deux issues de ce canal maritime qui n'est encore qu'en projet, mais qui lui inspirait de vives inquiétudes. Sa jalousie contre les États-Unis peut seule expliquer la brutalité de ses actes à l'égard de l'état inoffensif de Nicaragua, et quant aux droits qu'elle voulait faire valoir au nom et comme protec-

trice d'un chef de sauvages, prétendu roi des Mosquitos, descendant problématique et successeur supposé de caciques caraïbes qui, du temps des boucaniers, auraient rendu des services aux flibustiers anglais dans leurs courses sur les galions d'Espagne, ces droits sont ridicules, et l'usage qu'on en a fait est odieux. Jamais les devoirs d'une reconnaissance qu'on n'avait pas n'ont été revendiqués dans une plus triste cause que dans l'intérêt de ce malheureux et grotesque potentat, dont le père, un ivrogne fieffé, avait d'ailleurs vendu je ne sais combien de fois son royaume en détail à tous les trafiquans qui avaient quelques bouteilles de rhum à lui donner. En 1850, il existait et probablement il existe encore, à Saint-Jean de Nicaragua, un ancien marin anglais ou américain, on ne sait lequel, du nom de Samuel Shepherd, qui réclame, lui aussi, quelques bribes de ce royaume à lui concédées par un acte en bonne et due forme, signé de la croix du feu roi et de celle de ses ministres. Quant à l'authenticité de l'acte en question, personne ne la conteste, pas même le prince actuel, qui n'a trouvé d'autre réponse que celle-ci aux réclamations du capitaine Shepherd : « Mon père était ivre quand il a fait cela. » Sans compter la Grande-Bretagne, il y a cinq ou six prétendans qui ont sur le royaume des Mosquitos des droits tout aussi bien fondés que ceux du capitaine Shepherd.

Le motif de cette usurpation audacieuse, c'était le désir de s'emparer du seul port par lequel puisse déboucher dans l'Océan Atlantique ce canal, objet de si sérieuses appréhensions, et afin que rien ne manquât à la violence du procédé, afin de prouver que lord Palmerston était prêt à commettre dans cette affaire toutes les injustices imaginables, il s'emparait en même temps, dans l'Océan Pacifique, de l'île du Tigre, située au fond de la baie de Fonseca, au point désigné par les projets qui semblent être les plus raisonnables pour faire déboucher le canal du côté de l'occident. Toutefois s'il avait étudié les projets des ingénieurs, il avait oublié, dans sa précipitation, de demander à qui appartenait cette île, qui représente une position si importante. Il avait mis la main dessus, croyant qu'elle appartenait à l'état de Nicaragua, avec qui il avait eu soin de se faire une querelle à propos de son protégé Sambo; mais, quand on en vint aux explications, il se trouva que le Nicaragua n'avait jamais prétendu à la possession de cette île et qu'elle était réclamée par les deux états de San-Salvador et de Honduras, avec lesquels le noble lord n'avait pas songé à mettre sa procédure en règle. C'était une étourderie, aussi fallut-il déguerpir. A une autre époque, il serait sorti des tempêtes de ces actes de violence, ou plutôt l'Angleterre n'eût pas osé les commettre; mais alors l'Europe était trop profondément plongée dans les désordres qui éclatèrent partout après la

révolution de février, et quant aux États-Unis, ils étaient trop occupés de leur guerre avec le Mexique, à propos de laquelle d'ailleurs l'Angleterre leur cherchait quelque peu noise, pour suivre avec beaucoup d'attention ce qui se passait dans l'Amérique centrale sur deux points à peine habités. D'ailleurs, pour les calmer, lord Palmerston consentait, comme preuve de sa modération, à donner l'ordre d'évacuer l'île du Tigre. Ne suffisait-il pas à l'Angleterre d'être maîtresse de l'une des deux écluses du canal pour peser sur l'affaire? Aussi occupe-t-elle jusqu'à ce jour le port de Saint-Jean, toujours sous le nom et dans l'intérêt du roi des Mosquitos, jouant assez bien dans toutes les négociations auxquelles a donné lieu cette prise de possession le rôle du juge dans la fable de *l'Huître et les Plaideurs*, car le malheur des circonstances veut encore que les états de Nicaragua et de Costa-Rica élèvent chacun de son côté des prétentions sur le port de Saint-Jean, de sorte qu'au milieu de toutes les contestations, embrouillées encore de temps à autre par un peu de guerre civile, il n'est pas très difficile au plus fort de rester maître de l'objet du litige, même quand il n'a de droits à faire valoir que pour le compte du roi des Mosquitos. Ces droits sont moins que douteux, et le nom seul que la ville a toujours porté sur les cartes de tous les pays suffirait à prouver qu'elle appartient aux Espagnols; mais en la débaptisant, en l'appelant *Grey-Town* par exemple, en lui donnant un petit parlement, un juge, un capitaine de port, un surintendant de la police, qui rendent tous leurs ordonnances en anglais et surtout en soutenant leur autorité à coups de canon, comme on l'a vu l'année dernière à propos du paquebot américain le *Prometheus*, on espérait peut-être qu'avec le bénéfice du temps, qui a légitimé tant d'usurpations, on finirait par s'établir sur un pied respectable et durable à la fois.

La conduite de l'Angleterre ressort dans toute cette affaire sous un jour d'autant plus répréhensible que, par contraste, les Américains ont montré jusqu'ici plus de modération. S'ils ont commis quelques légèretés diplomatiques, si dans la négociation du traité Crampton-Webster, ils se sont portés forts de droits qui dans la réalité ne leur appartiennent pas, il faut avouer cependant qu'ils n'ont rien osé qui puisse faire sortir cette affaire de l'ornière pacifique et régulière des chancelleries. On doit reconnaître même qu'en général ils ne l'ont traitée que d'un point de vue élevé, sans prétentions avides à un monopole exclusif, mais en mettant au contraire leur gloire à être les principaux instrumens d'une grande œuvre qui devra profiter à tous. J'en citerai pour exemple le projet adressé au président Fillmore par un diplomate qui a rempli en Europe d'importantes missions, M. Nathaniel Niles. Communiqué au sénat de

Washington par message spécial du président, ce projet a été pris en considération et renvoyé à un comité qui n'a pas su lui donner une valeur pratique; on doit néanmoins réclamer pour lui le mérite des dispositions libérales que contient le traité Clayton-Bulwer, et qui suffiront, il faut l'espérer, pour fournir bientôt les bases d'un arrangement amiable et digne de la civilisation du XIXe siècle, malgré toutes les peines que se donnait encore il y a quelques jours le général Cass pour en tirer un *casus belli*.

Les Américains n'avaient cependant pas attendu longtemps avant de chercher à parer le coup que l'on voulait leur porter. Aussitôt en effet qu'ils eurent signé avec le Mexique la paix de Guadalupe, et que l'acquisition de la Californie eut rendu pour eux plus pressante que jamais la nécessité de s'ouvrir des moyens de communication rapides avec le littoral de l'Océan Pacifique, ils comprirent ce que voulait dire l'occupation du port de Saint-Jean par les Anglais, et ils songèrent aux moyens d'en annuler les effets. Tandis que la presse tonnait, que les *meetings* dénonçaient en termes amers la violation qui venait d'être faite du fameux principe de M. Monroë, tandis que des sociétés se formaient pour l'exploitation de paquebots à vapeur sur Chagres et la Californie, pour l'ouverture de la route par Tehuantepec, pour la construction du chemin de fer de Panama, pour la création d'un canal navigable entre les deux océans, le gouvernement de son côté ne restait pas oisif. D'abord il envoyait à l'état de Nicaragua, c'est-à-dire au prétendant qui possède les droits les plus certains sur le port de Saint-Jean, un agent diplomatique chargé des instructions les plus pressantes à l'effet de conclure avec cet état un traité d'alliance très étroite, et d'obtenir, au profit de capitalistes des États-Unis, la concession du canal désiré. En même temps il sollicitait, près du ministre anglais à Washington, la négociation d'une convention « relative à l'établissement d'un canal maritime entre les deux océans » que l'Angleterre ne repoussait pas, parce qu'en retour on lui promettait la signature d'un traité par lequel, en régularisant la position du roi des Mosquitos, c'est-à-dire en abandonnant ses prétendus droits, desquels elle se souciait fort peu dans le fond, elle obtenait de faire désormais reconnaître par les États-Unis la neutralité du port et du territoire de Saint-Jean de Nicaragua, c'est-à-dire de prendre ses précautions pour que ce point important ne tombât jamais au pouvoir exclusif des Américains; c'était dans la réalité tout ce qu'elle désirait. Toutes ces négociations ont abouti; mais aussi il est résulté de ce triple succès une situation assez singulière.

Je sais des diplomates qui ont regardé comme une indiscrétion dangereuse la publication faite, après 1830, de la correspondance

diplomatique de Louis XIV et des dépêches de M. de Lionne. A les en croire, c'était une faute et presque un crime contre la sûreté de l'état; ils devront être bien scandalisés, si par hasard ils lisent les deux gros volumes qu'a publiés, sur son voyage au Nicaragua et sur les affaires qu'il eut à y traiter, M. Squier, chargé d'affaires des États-Unis en 1849 et 1850. En France, où la diplomatie est un métier que l'on n'a généralement aucun scrupule d'exercer sous toutes les formes de gouvernement, il y a des personnes intéressées à faire croire que c'est encore un art dont les adeptes seuls sont capables de pratiquer les mystères; mais aux États-Unis, où il est établi en principe et confirmé par la pratique que personne ne doit ni ne peut servir qu'avec les gens de son opinion, et seulement lorsqu'ils sont au pouvoir, on n'y met pas autant de façons, et l'on se résigne assez facilement à raconter la part que l'on a eue dans les affaires publiques. Il ne paraît pas d'ailleurs que l'on s'en trouve plus mal, et peut-être même s'en trouve-t-on d'autant mieux que la responsabilité de chaque parti et de chacun en est plus loyalement établie. M. Squier a donc usé de la faculté qui lui était accordée par les usages de son pays, et tout en racontant ses aventures personnelles, qui ne laissent pas que d'ajouter au mérite de son livre, il expose comment, arrivé dans le Nicaragua en mai 1849, il obtenait, le 17 août, la signature, et le 23 septembre de la même année la ratification de deux traités, l'un de commerce et de politique générale entre l'état de Nicaragua et les États-Unis, l'autre, qui devait être garanti par le gouvernement de Washington, entre certains capitalistes et l'état de Nicaragua. Ce dernier avait pour but la construction d'un canal accessible à des bâtimens de toutes les dimensions.

M. Squier avait heureusement rempli sa mission; mais lorsque les deux traités arrivèrent à Washington, le congrès qui devait les ratifier était en vacances, et quand, à l'époque de sa réunion, au mois de décembre suivant, on voulut demander la ratification du sénat, le pouvoir exécutif fit savoir que depuis plusieurs mois déjà, avant d'avoir eu connaissance des résultats obtenus par M. Squier, il était en négociations ouvertes avec sir H. Bulwer, et croyait enfin pouvoir promettre d'arriver à une solution bien autrement avantageuse aux intérêts des États-Unis, car il espérait obtenir le concours de l'Angleterre elle-même à la grande œuvre dont la réalisation était si fort à désirer. Or l'Angleterre, c'était dans la question le véritable ennemi, le seul obstacle réel. En conséquence, les traités conclus par M. Squier et déjà ratifiés par le gouvernement de Nicaragua furent laissés dans les cartons du sénat, et le 19 avril 1850 M. Clayton signait avec sir H. Bulwer un nouveau traité qui, ratifié le 4 juillet, était promulgué dès le lendemain.

Dans le premier moment, on fut ébloui et l'on crut avoir fait un grand pas.

En effet, le point principal, la construction d'un canal navigable entre les deux océans était emporté. Le traité disait dans son texte, et les pièces officielles qui y étaient jointes pour en fixer le sens stipulaient expressément que la négociation avait pour but spécial de garantir et d'enchaîner la volonté des deux puissances à l'accomplissement de cette grande œuvre; elles s'engageaient positivement à y contribuer de tous leurs efforts, elles promettaient même d'employer leurs bons offices auprès de leurs alliés pour obtenir la coopération de tous les peuples civilisés, et faire de cette entreprise, ainsi que M. Niles l'avait proposé, une entreprise commune au commerce de toutes les nations appelées à participer aux dépenses, selon le degré d'utilité qu'elles en retireraient, et aux produits selon l'importance des recettes qu'elles lui procureraient. Enfin, dans l'élan de leur libéralisme et comme preuve de la sincérité de leurs intentions, les parties contractantes allaient jusqu'à convenir que les provisions du traité s'étendraient à tout canal capable de porter des bâtimens de mer et même à tout chemin de fer qui pourrait être construit depuis l'isthme de Darien au sud, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, sur le territoire du Mexique. Cependant, comme alors on ne croyait encore à la possibilité de la canalisation qu'à travers le territoire de l'Amérique centrale et de l'état de Nicaragua, c'était à propos de ce pays seulement que le traité contenait des stipulations précises et définies; les trois principaux articles en feront apprécier le caractère :

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis déclarent par les présentes que ni l'un ni l'autre ne cherchera jamais à obtenir ou à garder pour lui aucun contrôle exclusif sur ledit canal; ils arrêtent que ni l'un ni l'autre n'élèvera ou n'entretiendra de fortifications permanentes sur son parcours ou dans son voisinage, qu'ils n'occuperont, ne coloniseront et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale, qu'ils n'useront ni du protectorat qu'ils possèdent ou pourront posséder, ni d'aucune alliance qu'ils ont contractée ou qu'ils pourront contracter avec aucun peuple ou aucun état pour élever ou entretenir aucune fortification, pour occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquitos ni aucun point de l'Amérique centrale, ni pour s'attribuer ou exercer aucune suprématie sur ces pays; de même ni la Grande-Bretagne ni les États-Unis ne se prévaudront d'aucune amitié, alliance, relations ou influence pour acquérir ou conserver directement ou indirectement aux citoyens ou aux sujets de l'une ou de l'autre des parties aucuns droits ou avantages relativement au commerce ou à la navigation dudit canal qui ne seraient pas offerts

et garantis dans les mêmes termes aux citoyens ou aux sujets de l'autre partie.

« Les parties contractantes prennent l'obligation d'engager tout état, avec lequel elles ont des rapports d'amitié, à devenir partie dans cette convention d'après les principes qui les ont guidées elles-mêmes, afin que tous les états puissent participer à l'honneur et à l'avantage d'avoir contribué à une œuvre d'un intérêt aussi général et d'une aussi grande importance que l'est le canal projeté; les parties contractantes conviennent également d'ouvrir chacune des négociations avec tel ou tel des états de l'Amérique centrale qu'elle le jugera convenable dans le but d'arriver plus facilement à la réalisation du projet pour lequel ce traité a été signé.

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis ne s'étant pas proposé pour but unique, en signant ce traité, une œuvre spéciale, mais voulant aussi établir un grand principe, ils conviennent, par les présentes, d'étendre leur protection, et cela par actes diplomatiques, à toutes autres voies de communication, soit canal, soit chemin de fer à établir à travers l'isthme qui unit l'Amérique du Nord à celle du Sud, et particulièrement aux communications entre les deux mers, pourvu qu'elles soient praticables, soit canal, soit chemin de fer qu'il est maintenant question d'établir par Tehuantepec ou Panama. »

Les principes généraux du traité Clayton-Bulwer sont, comme on le voit, inspirés par l'esprit le plus libéral. Quant aux autres articles, ils règlent les moyens d'exécution; ils stipulent la neutralité absolue du canal pour le cas de guerre entre qui que ce soit; ils s'ingénient à trouver des garanties pour assurer à la navigation de tous les peuples la plus grande somme de sécurité et de liberté qu'il sera possible. Dans cette pensée, ils prescrivent aux parties contractantes d'employer leurs efforts pour arriver à établir aux deux extrémités du canal des ports francs, c'est-à-dire qu'en fait ils déclarent la neutralité et la franchise de Saint-Jean de Nicaragua, devenu Grey-Town pour les Américains comme pour les Anglais.

Quel que soit le mérite de ce traité par rapport à l'avenir, et surtout de celui qui l'a suivi et qui fut signé par Daniel Webster pour les États-Unis et par M. Crampton pour l'Angleterre, il n'est pas moins vrai que, considéré par rapport au passé et dans la position qu'y prennent les deux puissances, ils impliquent pour chacune d'elles la violation de quelques-uns des principes essentiels du droit des gens. En faisant si bon marché des droits qu'elle avait revendiqués à coups de canon sur le port de Saint-Jean, au nom du roi des Mosquitos, l'Angleterre n'avoue-t-elle pas tous les torts qu'elle a eus dans cette affaire vis-à-vis de l'état inoffensif et ami de Nicaragua? Les combats qu'elle a livrés pour s'en emparer peuvent-ils être regardés autrement que comme des actes de la plus indigne violence? L'occupation qu'elle y maintient, est-ce autre chose qu'une longue

usurpation? Si elle prétend prendre au sérieux cette pitoyable comédie du protectorat des Mosquitos, c'est peut-être pis encore. Dans quelle jurisprudence, devant quels tribunaux le tuteur a-t-il le droit de faire des générosités de la fortune de son pupille? De quel droit l'Angleterre renonce-t-elle au plus beau fleuron de la couronne de son protégé, et cela sans songer même à lui obtenir quelque petite indemnité? Je sais bien qu'avec quelques litres de tafia on obtiendra facilement raison du pauvre diable, et que l'on croira peut-être encore être généreux en le payant ainsi pour lui faire mettre sa croix au bas d'un acte authentique, en bonne et due forme, par lequel il remerciera humblement l'Angleterre de toutes les peines qu'elle a prises pour la gloire de son règne et pour la bonne administration de sa fortune; mais cela ne prouvera pas que toute cette histoire soit bien morale, et qu'il vaille la peine d'acheter à ce prix l'avantage d'être désormais en règle pour empêcher que le canal inter-océanique devienne la propriété exclusive des États-Unis?

La figure que font dans cette affaire les États-Unis est moins bonne encore que celle de l'Angleterre, et en définitive on devrait croire qu'ils en sortiront brouillés et compromis avec toutes les parties intéressées. L'Angleterre a du moins sur eux cette supériorité, si toutefois c'en est une, d'avoir plus franchement avoué son égoïsme et la préoccupation exclusive de ses intérêts politiques et commerciaux. Si elle a parlé de droit et de moralité publique, c'était tout juste ce qu'il en fallait pour tâcher de sauver les apparences, comme le ferait un plaideur de mauvaise foi, qui, espérant toujours trouver quelque petit bénéfice à soutenir son procès, ne fût-ce que celui de gagner du temps, en est réduit à invoquer des faits douteux et un point de droit obscur, mais ne fait pas mystère de la valeur des argumens sur lesquels il s'appuie. Ce n'est pas ainsi que les États-Unis se sont lancés dans cette affaire, c'est en qualité de redresseur des torts qu'ils ont d'abord voulu y jouer leur rôle. Eux qui regardent la vieille Europe comme si arriérée et qui se vantent d'avoir découvert ou perfectionné tant de choses, ils ont inventé un certain droit américain en vertu duquel ils se prétendent engagés par avance non-seulement à empêcher toute conquête nouvelle de l'Europe sur le continent de l'Amérique, mais encore à faire disparaître ses drapeaux des points où ils flottent encore, et surtout à combattre toute immixtion de sa part dans les affaires du Nouveau-Monde. Dans la pratique, on sait comment cette jurisprudence est appliquée, les tentatives dirigées contre la Havane nous l'ont appris; dans la théorie, dans la discussion publique, cela s'appelle le principe ou la doctrine du président Monroë.

L'occasion était belle à coup sûr pour la faire valoir, et d'abord on

n'y voulut pas manquer. En effet, c'est en qualité de représentant de ce cosmopolitisme américain, de protecteur des opprimés, que le gouvernement des États-Unis intervient par le ministère de M. Squier dans la querelle de l'état du Nicaragua contre l'Angleterre. C'est très brillant; mais lorsque le représentant de la reine à Washington fait savoir que son gouvernement ne veut pas pousser les choses à l'extrême, que dans le fond il tient fort peu à ce Sambo, dont lord Palmerston avait imaginé de faire un roi de circonstance, que tout ce qu'il demande, c'est de prendre ses sûretés pour que l'exploitation du canal projeté ne soit pas exclusivement accaparée par le commerce américain, alors tout change de face. On oublie les principes de M. Monroë, on répudie, c'est le terme aujourd'hui consacré, les traités conclus, en vertu de ses pleins pouvoirs, par M. Squier; on signe enfin avec l'Angleterre des conventions par lesquelles on dispose du territoire d'une république américaine indépendante et amie, et l'on en dispose si bien, que l'on s'attribue le droit de déclarer la neutralité d'un port qui lui appartient.

Comme on le pense, les traités Clayton-Bulwer et Crampton-Webster n'ont eu aucun succès au Nicaragua. Bien que déchiré par la guerre civile, cet état n'a pas cessé de protester contre la situation que l'on voulait lui faire, contre les pouvoirs exorbitans que les États-Unis s'étaient arrogés. Son représentant à Washington semble même avoir fait entendre à cet égard des réclamations si vives, qu'il vient d'être congédié de la façon la plus brutale; c'est un des derniers actes du gouvernement de M. Fillmore, mais un acte qui ne saurait rien prouver contre le droit qu'a l'état de Nicaragua à n'être point démembré par les États-Unis parce qu'il convient à leur politique ou à leur commerce qu'il en soit ainsi.

Le parti démocratique, qui vient d'arriver au pouvoir, n'a jamais trouvé ces traités de son goût. Ce n'est pas qu'il pense que l'on ait mal agi avec le Nicaragua; mais, comme il a érigé en principe que toute l'Amérique du Nord et même tout le nouveau continent doivent appartenir aux États-Unis, il blâme très vivement la mauvaise idée qu'ont eue les whigs de chercher à s'entendre avec l'Angleterre. Aussi, aujourd'hui qu'il se sent en force, il demande déjà l'annulation pure et simple de l'une de ces conventions, et voici sur quoi il se fonde : le fait est assez bizarre pour qu'il vaille la peine d'être exposé.

Le traité signé par MM. Clayton et Bulwer, le 19 avril 1850, et ratifié par le sénat, le 22 mai suivant, à la majorité de 42 voix contre 11, dispose, on l'a vu, dans son article premier, que « l'Angleterre et les États-Unis n'occuperont, ne *coloniseront* et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale. »

C'est très clair et très net, et il en serait résulté que l'Angleterre eût été évincée, non-seulement du protectorat des Mosquitos, mais aussi des établissemens qu'elle possède depuis le milieu du XVIIe siècle sur la côte du Honduras, l'un des cinq états qui composent l'Amérique centrale, si, avant que d'échanger les ratifications, elle n'avait pas fait ses réserves en vue de cette conséquence. Il paraît qu'elle avait d'abord échappé à sir H. Bulwer; traitant surtout du port de Saint-Jean de Nicaragua, il n'avait pas remarqué que la teneur de l'article en question pouvait s'appliquer à des possessions anglaises qui sont situées à presque deux cents lieues marines de distance, et il avait laissé le texte passer tel quel sous les yeux du sénat; mais, lorsqu'en Angleterre le ministère eut à délibérer sur l'acceptation du traité, on lui fit remarquer la conséquence extrême qu'on en pouvait tirer, et que des adversaires aussi processifs que le sont les Américains ne manqueraient pas d'en faire sortir. Aussi, pour se mettre en règle, n'expédia-t-il sa ratification à M. Bulwer qu'à la condition de stipuler des réserves positives pour ses établissemens du Honduras avant de faire l'échange. Ce fut le 23 juin 1850 que ces instructions parvinrent à sir H. Bulwer; il y avait un mois déjà que le sénat avait voté. Les whigs, qui avaient négocié de bonne foi avec l'Angleterre et sans songer au Honduras, qui se tenaient pour satisfaits d'avoir obtenu la promesse du concours de l'Angleterre à l'exécution du canal, admirent sans difficulté l'incident que soulevait sir H. Bulwer, et, après s'en être entendus seulement avec le comité des affaires étrangères du sénat, ils échangèrent définitivement les ratifications le 4 juillet, en faisant entrer au traité, et sans demander un nouveau vote sur ce sujet, les réserves exigées par sir H. Bulwer pour excepter les établissemens anglais du Honduras des conséquences qui autrement auraient pu leur être appliquées.

Or, le 17 juillet de l'année dernière, le gouvernement anglais ayant jugé à propos de constituer en *colonie*, par proclamation royale, les îles de Roatan, de Bonacca, d'Utilla, de Barbaras, d'Helena et de Morat, qui dépendent de ses établissemens du Honduras, et qu'il occupe depuis bientôt deux siècles, le parti démocratique aux États-Unis prétend que le traité de 1850 est de fait violé par l'Angleterre, et que l'on a le droit de le considérer à Washington comme nul et non avenu, attendu que le texte voté par le sénat ne contient aucune des réserves ajoutées postérieurement, à la demande de sir Henri Bulwer, et acceptées par le pouvoir exécutif tout seul. Dans la forme, c'est une question de procédure constitutionnelle qui a peut-être son intérêt; dans le fond, ce n'est qu'une mauvaise querelle cherchée à l'Angleterre pour rompre des engagemens auxquels on voudrait échapper. C'est cependant en brodant sur ce thème, que le général

Cass et M. Douglas de l'Illinois, deux candidats qui ont eu des chances à la dernière élection présidentielle, agitent l'opinion aux États-Unis depuis tantôt trois mois.

Les Américains d'ailleurs ne se dissimulent pas à eux-mêmes la faiblesse de leur argument, et ils ne prennent pas la peine de la dissimuler aux autres. Ce n'est qu'un prétexte, soit, mais il faut en tirer parti contre l'Angleterre; tout est bon contre elle. Le 9 mars dernier, dans l'une des dernières séances du sénat, M. Douglas, à la fin d'un long discours rempli de violences plus que de bonnes raisons, s'écriait : « Je ne partage pas les sentimens de M. Clayton lorsqu'il nous dit que nous devons éviter toute difficulté avec une puissance aussi amie des États-Unis que l'est l'Angleterre. L'Angleterre n'est pas notre amie. Il y a trop de choses dans notre passé à tous deux pour que nous puissions être amis. Nous avons abaissé son orgueil, nous avons humilié sa vanité. Si ce n'eût été nous, qui l'eût empêchée d'arriver à la position où elle aspire, de maîtresse du monde? Elle n'a pas de sentimens d'amitié pour nous, et nous n'en avons pour elle aucun de ce genre. (Applaudissemens prolongés. La majorité dans le sénat appartient aujourd'hui au parti démocratique.) Elle nous jalouse, et la jalousie exclut l'amitié. Pourquoi donc parler des tendres sentimens qui doivent unir la mère à la fille? Les querelles de famille sont les plus cruelles et celles qui durent le plus longtemps. Elle est jalouse des États-Unis. Quelle autre raison donner que sa jalousie des fortifications qu'elle élève tout autour de notre littoral? Pourquoi s'empare-t-elle du rocher le plus stérile, pourvu qu'elle y puisse monter un canon? Pourquoi garde-t-elle Gibraltar et le cap de Bonne-Espérance, si ce n'est pour dominer notre commerce? Pourquoi garde-t-elle les Bermudes et les Bahamas, si ce n'est pour en faire des sentinelles dont l'œil est toujours ouvert sur les États-Unis? Je désire ne flatter aucun sentiment d'inimitié, mais je ne puis regarder l'Angleterre que comme une puissante rivale à qui nous devons de la bonne foi, mais de qui nous devons nous faire payer de retour. »

Cependant cette discussion si vive a fini par s'éteindre d'elle-même, et après les explications données au nom du parti whig par un de ses membres les plus distingués, on peut regarder les résolutions proposées par le général Cass comme définitivement écartées. On doit s'attendre néanmoins tous les jours à voir renaître cette querelle, et ce qui se passe sur la côte du Honduras, où l'Angleterre est encore occupée à faire reconnaître quelques droits du roi des Mosquitos, lui donnera prochainement sans doute un intérêt nouveau.

IV.

Telle est la situation, c'est sur les deux points de l'Amérique centrale et du Mexique qu'elle porte principalement, car je ne saurais croire qu'il y ait péril imminent du côté de la Havane. Récemment encore, il est vrai, on annonçait qu'une troisième expédition s'organisait; on disait qu'un colonel hongrois devait en prendre le commandement, et que déjà on comptait plus de quinze cents hommes enrôlés sous ses ordres. Tout cela cependant n'est pas sérieux, à moins que les autorités espagnoles ne se manquent à elles-mêmes. Avec les troupes dont elles disposent, avec le concours actif des forces navales que l'Angleterre et la France entretiennent aujourd'hui dans la mer des Antilles et qui ne leur manqueraient certainement pas, elles sont certaines d'avoir toujours facilement raison d'une tentative dirigée contre elles par des aventuriers étrangers à la population qu'ils veulent révolutionner; elles ont de plus la garantie que le général Pierce leur a donnée dans son discours d'inauguration, et dont il serait injuste de ne pas tenir grand compte. La seule chance sérieuse que d'ici à longtemps l'Espagne ait encore contre elle, ce serait celle d'une insurrection locale qui permettrait aux États-Unis de renouveler à la Havane ce qu'ils ont fait avec tant de succès au Texas: mais rien n'annonce que cette hypothèse doive se réaliser bientôt. Pour ce qui est de l'Amérique centrale, le thème de tant de déclamations violentes, il n'est pas probable non plus qu'elle fournisse pendant quelque temps autre chose que le texte de discours, d'articles de journaux, de pamphlets et de négociations diplomatiques. Dans les manifestations les plus vives de leurs passions, alors qu'on pourrait les croire portés à ce degré d'irritation qui exclut le raisonnement, les Américains savent toujours conserver un grand calme d'intelligence et poursuivre avec lucidité les calculs du bon sens, dans lesquels ils prétendent avec quelque droit être passés maîtres. Celui que vous seriez presque tenté de prendre pour un furieux n'est dans la réalité qu'un politique très réfléchi qui suit souvent avec prudence et toujours avec adresse un plan caché. Aussi n'iront-ils pas cette fois encore s'aventurer si loin de chez eux : ils entretiendront la question dans un état d'agitation salutaire, de façon à écarter les Anglais et à se réserver le terrain libre à eux-mêmes pour le jour où ils seront prêts; mais ils n'agiront pas sérieusement avant d'avoir assuré leur route. C'est plus près d'eux, c'est au Mexique qu'ils porteront leurs premiers coups. Là rien ne leur fait obstacle et tout les invite, la faiblesse de l'ennemi, la facilité de la victoire et la certitude de ne

pouvoir être arrêtés dans leurs progrès par la jalousie inquiète de l'étranger. Un courant irrésistible les porte de ce côté, et le triomphe éclatant du parti démocratique à la dernière élection présidentielle n'est que le signe précurseur de l'orage qui va éclater. Si l'Europe doit quelque considération au gouvernement du président Fillmore pour ses tendances pacifiques, pour la bonne volonté qu'il a montrée dans toutes les circonstances où il a cru pouvoir essayer de résoudre par la diplomatie les questions brûlantes qui ont été soulevées sous son administration, l'opinion publique aux États-Unis ne se croit pas obligée aux mêmes égards. La résistance des whigs, résistance plus loyale qu'heureuse à tous les projets des *flibustiers* sur l'île de Cuba, la querelle maladroite qu'ils avaient commencée avec le Pérou à propos des îles Lobos, l'affaire des pêcheries dans laquelle ils n'ont rien su obtenir, le peu d'aide qu'ils ont fournie à tous les aventuriers qui se précipitent sur le Mexique pour le dépecer, la nullité des résultats produits par le traité Clayton-Bulwer, que l'on est maintenant aux regrets d'avoir ratifié, toutes ces causes avaient suscité un mécontentement réel dans les masses, et elles ont porté le général Pierce au pouvoir avec la plus grande majorité qu'aucun candidat à la présidence de l'Union ait jamais obtenue. Quoiqu'il n'eût pas sollicité cet honneur, il a répondu à l'appel en homme décidé, et ce qu'il a dit dans son discours d'inauguration de l'extension que peut prendre encore le territoire des États-Unis, les choix qu'il a faits en composant son ministère d'hommes qui ont été avec lui les héros de la guerre du Mexique, prouvent qu'il sait très bien quel est le caractère de la mission qui lui a été confiée par ses compatriotes. M. Pierce reprendra l'œuvre de M. Polk, et s'il ne l'achève pas, du moins il fera faire une nouvelle étape aux conquérans de la race anglo-saxonne; il portera le drapeau des États-Unis de quelques marches en avant vers le but actuel de leurs plus vifs désirs, l'occupation de l'isthme qui leur permettra d'aspirer à la prépondérance sur les deux océans. Ce n'est qu'une affaire de temps et un avenir que ni l'Angleterre, ni la France, ni personne ne peut empêcher de se réaliser. Et d'ailleurs, sauf l'Angleterre, qui est-ce qui songe à le retarder?

XAVIER RAYMOND.

LA FORTERESSE

DE VNÉZAPNÉ

SCÈNES DE LA GUERRE DU CAUCASE.

Parmi les voyageurs qui ont recueilli et publié leurs souvenirs sur le Caucase, je n'en connais aucun qui ait visité la partie de cette région montagneuse qu'on nomme *Tchétchénia*. Pour la plupart, ils se sont bornés à comprendre les Tchétchens dans l'énumération des diverses tribus qui habitent les montagnes caucasiennes. C'est pourtant cette peuplade qui constitue la principale force de Shamyl, et qui supporte presque tous les efforts de la lutte soutenue depuis tant d'années par ce chef des montagnards indépendans contre la Russie. Un séjour assez prolongé dans les pays du Caucase m'a permis d'observer cette ancienne tribu dans sa vie intime comme dans sa vie guerrière; il m'a en même temps montré l'armée russe sous des aspects bien peu connus encore, et sur le théâtre où elle révèle le mieux ses qualités particulières, c'est-à-dire dans une des forteresses qui bornent les montagnes voisines de la mer Caspienne, puis au milieu de ces montagnes mêmes et aux prises avec les tribus ennemies. C'est ce théâtre de quelques épisodes de mon voyage que je voudrais d'abord faire connaître, avec l'espoir que l'intérêt qui s'attache ici aux lieux comme aux hommes justifiera la place donnée dans mes récits à des souvenirs tout personnels.

La province du versant nord des montagnes caucasiennes, qui porte le nom de Tchétchénia, est comprise entre les bords du Soulak à l'est, tout près de la mer Caspienne, et les limites de la Petite-Kabarda à l'ouest. Elle se lie au sud à la grande chaîne du Caucase,

dont les contreforts viennent expirer dans la plaine des Tatares-Koumouiks. Cette plaine n'est elle-même que la continuation des steppes qui s'étendent de la mer Caspienne à la mer d'Azof; elle est fermée au nord par le Térek, large fleuve qui la sépare dans toute sa longueur du pays habité par les Cosaques de la ligne (1). Bien qu'elle soit peuplée de nombreux villages, elle est à peu près inculte, parce que les habitans, quoiqu'offrant assez d'analogie avec les Tchétchens et musulmans comme eux, ne peuvent s'écarter sans danger de la portée des canons qui défendent leurs *aouls* (villages). Aussi le laboureur mène-t-il sa charrue avec la carabine sur l'épaule et le poignard à la ceinture. Du reste, les habitans de la plaine travaillent peu; ils font peu ou point de commerce, et l'on se demande comment ils font pour vivre depuis que les Russes, auxquels ils sont soumis, ne leur permettent plus de se livrer au pillage, ce dont ils se vengent en faisant tout le mal qu'ils peuvent à leurs conquérans.

La montagne au contraire, excepté dans ses parties les plus élevées, présente à la vue une belle végétation qui produit en beaucoup d'endroits des forêts impénétrables, remparts des indomptables Tchétchens. Pour protéger ses conquêtes contre ces turbulens ennemis, la Russie a établi une ligne de forteresses sur les dernières pentes de la chaîne. Les troupes qui les occupent communiquent entre elles au moyen de forts détachemens qui marchent toujours avec du canon. Tout cet appareil de guerre n'empêche pas les Tchétchens, qui forment la plus audacieuse et la plus infatigable cavalerie légère que l'on puisse voir, de passer journellement entre ces forteresses et de battre en tous sens la plaine des Koumouiks, poussant quelquefois leurs excursions jusqu'au-delà du Térek. On les voit partout où il y a quelque chose à prendre, quelques bestiaux à enlever, quelque ennemi à égorger, qu'il soit Russe ou Tatare, car dans leurs goûts de pillage ils n'épargnent pas beaucoup plus leurs coreligionnaires soumis de force à la Russie que les Russes eux-mêmes. Je les ai vus plus d'une fois arriver inopinément à la porte même d'un village fortifié, enlever ce qui leur tombait sous la main, et disparaître avant qu'on eût eu le temps de prendre les armes. Peu de temps après mon arrivée dans les provinces caucasiennes, un *moullah* (prêtre musulman), comptant sur le saint prestige de ses fonctions sacerdotales, sortit du village d'Andreva, accompagné de trois serviteurs seulement; il était à peine en dehors de la palissade qui protége les maisons, qu'il fut assassiné avec deux de ses gens; le troisième eut le bonheur de se sauver et vint donner l'alarme. On mit immédiatement les troupes

(1) On appelle ainsi tous les Cosaques établis sur la ligne qui s'étend le long des montagnes du Caucase.

sur pied; mais il était déjà trop tard : l'ennemi avait disparu. J'en fus un peu contrarié, parce que j'avais espéré pouvoir assister cette fois à une bonne escarmouche. Depuis que j'étais au Caucase, je n'avais pu voir encore que d'innocens coups de fusil, qui, tirés hors de portée, n'inquiétaient personne : c'est là une des récréations qu'on se donne journellement dans la plaine des Koumouiks.

« Les amis de nos ennemis sont nos ennemis, » disait un jour Shamyl à des Tatares du versant sud des montagnes qui étaient venus en députation auprès de lui pour réclamer un troupeau que ses gens avaient enlevé. C'est probablement pour se conformer à ce précepte de leur chef, que les Circassiens sous ses ordres tombent sur tous ceux qu'ils rencontrent. Shamyl mentait d'ailleurs lorsqu'il se donnait gain de cause en prononçant cette sentence, qu'il rendait en feuilletant le Coran à genoux : il sait fort bien que les Tatares, quels qu'ils soient, ne sont pas les amis des Russes, et que, s'ils sont soumis, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement; mais il faut supposer qu'il avait besoin du troupeau enlevé par ses gens, et que, lorsque ceux-ci l'avaient pris à leurs risques et périls, ce n'était pas pour le rendre.

Cette règle a cependant une exception : des liaisons d'amitié existent parfois entre quelques individus des deux camps, même entre les musulmans ennemis et les Cosaques de la ligne; ces relations sont, il est vrai, et demeurent purement personnelles. Dans ce cas, les guerriers des deux camps s'épargnent mutuellement; ils se protégent au besoin et se donnent réciproquement l'hospitalité, s'exposant ainsi à toutes les conséquences fâcheuses que peut entraîner cet excès de zèle. Il arrive souvent qu'un homme vient passer plusieurs jours chez son *kounak* (ami) du parti opposé, et l'on ne connaît pas d'exemple de trahison de l'un à l'autre. Le respect pour le titre d'ami est le principal, peut-être le seul lien de société de tous les peuples circassiens (1). On comprend avec quelle exactitude Shamyl doit être tenu au courant de ce qui se passe dans l'armée russe, à la faveur de cette particularité des mœurs caucasiennes. L'espionnage devient ainsi facile, et ce sont les montagnards qui en profitent le plus. Du reste, il y a une foule d'espions amateurs qui arrivent chez les Russes attirés par l'appât d'une pièce de monnaie; mais leurs rapports sont rarement véridiques, parce qu'ils savent

(1) On m'a assuré qu'il est des endroits où ce titre ne lie réellement un homme que dans sa maison, et qu'au besoin l'ami ne se ferait pas scrupule d'aller attendre son hôte sur la route pour le dépouiller. Je dois remarquer à ce propos que le nom de Circassien, par lequel on désigne les habitans du Caucase en général et plus ordinairement les peuplades insoumises, ne devrait s'appliquer qu'aux Tcherkesses ou habitans de la Kabarda.

bien que Shamyl ne leur pardonnerait pas une révélation qui pourrait lui être funeste. Aussi se bornent-ils, le plus souvent, à venir annoncer avec grand mystère une attaque prochaine, qui n'a lieu que lorsqu'on n'y pense plus. On sait cela, et l'on se tient sur ses gardes. Il y a des endroits où il se passe peu de nuits sans qu'un certain nombre de soldats ne soient en embuscade, ce qui devient fort pénible et surtout fort ennuyeux.

Il est bien rare qu'on sorte d'une forteresse russe de la plaine des Koumouiks sans voir des Tchétchens qui rôdent dans les environs, et si on ne les voit pas, ils n'y sont pas moins. L'ennemi est partout dans ce pays inhospitalier; chaque ravin, chaque buisson, chaque pierre cache un tigre qui attend sa proie; trop souvent on ne connaît sa présence que par l'explosion d'une arme et la chute d'un homme qui tombe atteint d'une balle. Malheur à l'imprudent qui s'écarte du rempart d'une forteresse ou de l'escorte d'un convoi! il est rare qu'il revienne. Je n'ai connu que trop d'exemples de semblables malheurs. Tous ceux qui ont entendu parler des *abrecks* savent quelle terreur inspirent ces ennemis invisibles. Un *abreck* est un Tchétchen qui a fait vœu de ne laisser reposer sa carabine que lorsqu'il aura immolé un certain nombre d'ennemis dont il fixe lui-même le chiffre. Dès qu'il a prononcé son terrible serment, il ne s'appartient pour ainsi dire plus; il est tout entier au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Muni des provisions nécessaires à son existence pour plusieurs jours, il va se poster sur un lieu de passage ou auprès de quelque forteresse. Là, blotti dans un buisson, invisible à tous les regards, il attend, comme un chasseur à l'affût, que le gibier humain s'offre à portée de son arme; son coup de feu lâché, il s'esquive furtivement, à moins que les circonstances ne lui permettent de dépouiller sa victime, opération qu'un Circassien ne néglige jamais. Un homme qui meurt est aussitôt presque complétement dépouillé. L'*abreck* ne revient chez lui que pour renouveler ses provisions, et cette existence continue jusqu'au jour où son vœu est entièrement accompli. La prudence des Russes déjoue bien quelquefois ses projets; mais, pour un *abreck* tué, combien de victimes de ce fanatisme ne compte-t-on pas! Ce n'est plus la guerre, c'est la chasse à l'homme, c'est l'assassinat devenu un article de foi. Le Tchétchen tue en effet pour voler avant tout; toutefois, si c'est un chrétien que sa balle a frappé, il espère que cet acte méritoire lui sera compté après sa mort. Si l'*abreck* a un ami dans le village près duquel il est posté, il viendra peut-être se reposer chez lui, et quelquefois ils s'entendront tous deux pour tenter un coup de main sur les soldats russes qui sont cantonnés dans les maisons des Tatares. Le soldat est facile dans ses rapports avec les gens chez lesquels il se trouve; il se lie avec eux. Ceux-ci, exploi-

tant son insouciance, l'enivrent et profitent de son sommeil pour l'emporter dans les montagnes. Si leur projet devient impraticable, ils l'assassinent, pourvu qu'ils aient le moindre espoir de le faire impunément. Exposé chaque jour à la mort, le soldat russe finit par devenir indifférent à toute espèce de dangers, et il s'inquiète peu de ce qui arrivera, s'il peut s'amuser un moment. Il croit aussi que, lorsque son heure dernière aura sonné, il ferait inutilement des efforts pour retarder une mort inévitable.

On peut maintenant se faire une idée du pays et des hommes au milieu desquels j'allais vivre, quand j'arrivai à Vnézapné dans les premiers jours du mois de septembre de l'année 1847. Vnézapné est le nom d'une forteresse qui s'élève sur la rive droite d'un petit cours d'eau venu des montagnes et qui tient en respect les Tatares du village d'Andreva, le plus grand et le plus populeux de toute la contrée. La forteresse était jadis située sur une petite butte de la rive opposée; mais quoique sa position fût meilleure au point de vue de la défense, la difficulté de se procurer de l'eau, qui avait fait dire « qu'un seau d'eau coûtait un seau de sang, » a forcé depuis longtemps les Russes à s'établir là où ils sont aujourd'hui.

Comme la plupart des forteresses du Caucase, le petit établissement de Vnézapné est protégé par des remparts en terre et entouré d'un fossé. Il est armé d'une quarantaine de bouches à feu; c'est un matériel très suffisant pour la défense d'un fort dont l'enceinte est aussi peu développée. Avec ses quarante canons, Vnézapné est à peu près imprenable pour les Circassiens, qui peuvent bien tenter des coups de main sur les campemens russes, mais qui sont dans l'impossibilité de faire régulièrement un siége contre n'importe quel point fortifié. La petite forteresse s'élève près de l'*aoul* d'Andreva et à l'entrée d'une vallée occupée par l'ennemi. On peut même, du haut des remparts, apercevoir la fumée des villages circassiens. Vnézapné doit à cette situation une importance toute particulière, et on la compte au premier rang parmi les forteresses russes de tout le Caucase. Le pays qui l'entoure est boisé du côté du sud, et la végétation ne tarderait pas à envahir le terrain voisin des remparts, si les soldats n'avaient la précaution de détruire les arbustes qui poussent dans les alentours, afin de n'être pas exposés aux balles des *abrecks*. Malgré cette précaution, les indomptables partisans de Shamyl trouvent encore le moyen de se glisser jusqu'à une portée de fusil des remparts pour tirer sur les hommes dans le court trajet qu'ils ont à faire parfois de la forteresse à l'*aoul* d'Andreva.

La présence d'un Français, d'un *French*, comme ils nous appellent, fit événement chez les habitans russes comme chez les Tatares de Vnézapné et d'Andreva. Jamais ils n'avaient vu un étranger venu

d'aussi loin, et les Tatares surtout ne comprenaient pas que je vinsse chez eux pour le simple plaisir de les voir. Ces hommes à peine civilisés n'ont qu'une idée très confuse de notre nation, qu'ils ne connaissent que par des récits presque fabuleux de la campagne de Russie. Le nom de Napoléon leur est seul arrivé à peu près intact. C'est à la faveur de ce grand nom que leur a été révélée l'existence des peuples d'Occident, qu'ils désignent tous par ce nom de *French*. Il faut avoir vécu longtemps dans des pays lointains, et avoir vécu surtout chez des peuples tatares, pour comprendre ce qu'a de suave tout ce qui vous parle de la patrie absente, à plus forte raison quand c'est une de ses gloires qui vous procure ces douces émotions.

Le prince Bariatinski, aujourd'hui lieutenant-général et chef du flanc gauche du versant nord du Caucase, n'était alors que colonel. Il venait de recevoir le commandement du beau régiment d'infanterie des chasseurs du prince Tchernicheff, plus connu sous le nom de régiment de *Kabarda*, fort de plus de six mille hommes. Je lui avais été présenté à Moscou, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter, si j'effectuais mon voyage au Caucase, à venir lui faire une visite. C'était une excellente occasion de parcourir cette curieuse contrée, et à peine étais-je depuis quelque temps dans le pays, que je me décidai à me diriger vers Vnézapné, quartier ordinaire de l'état-major du régiment de Kabarda. Le prince me reçut avec toutes les marques de la plus aimable bienveillance, et je dois dire que pendant toute la durée de mon séjour dans la partie de la province placée sous son commandement, je n'eus qu'à me louer de ses attentions pleines de tact et de délicatesse. On a souvent accusé les Russes de n'être hospitaliers que par besoin de distraction. Sans nier complétement ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion, il convient néanmoins de reconnaître que chez les personnes vraiment bien élevées, ce mobile, si toutefois il existe, s'aperçoit à peine, et qu'une fois la première impression passée, il ne vous reste plus que le charme d'un accueil plein d'agrément. Du reste, quand on est bien reçu, est-il nécessaire d'en chercher toujours le pourquoi? Pour ma part, s'il m'est arrivé d'avoir à critiquer quelque chose dans cette hospitalité, ce n'est que très exceptionnellement, et à coup sûr ce n'est pas chez le prince Bariatinski qu'on aurait pu avoir à s'en plaindre.

Les hauts faits militaires du prince qui commandait en 1847 le régiment de Kabarda sont assez connus pour que je n'aie point à insister sur une carrière si étroitement liée à l'histoire des guerres du Caucase. Je me bornerai à parler de quelques incidens qui ont précédé ses grandes et glorieuses expéditions dans la Tchtéchénia occidentale. Le prince avait déjà fait ses preuves au Caucase, quand il vint prendre sous ses ordres le régiment dans lequel il avait précé-

demment servi, et dont deux blessures graves l'avaient obligé de se séparer deux fois. Sa réputation de bravoure était faite chez les soldats auxquels il venait commander; lui-même il les connaissait presque tous personnellement, il les aimait et voulait leur faire tout le bien possible, malgré les récriminations de quelques officiers subalternes, ennemis nés de toute contrainte qui limitait leurs caprices. Fort de la conscience de son devoir et de son dévouement à l'empereur, le colonel des *Kabardiens* mit dans l'accomplissement de ses projets toute la vigueur et la délicatesse qui caractérisent un grand caractère, et quelquefois même une générosité qui ne lui était imposée que par de rares qualités de cœur. Sans vouloir critiquer personne, je crois pouvoir avancer ici que le prince Bariatinski est un des officiers, trop rares dans l'armée du Caucase, dont les actes ont pour mobile principal le bien de leur pays.

Les Tatares n'avaient appris qu'avec une sorte d'effroi son arrivée à *Vnézapnaïa-Kriépost* (1). Ils le craignaient, et la peur qu'il leur inspirait se trahissait dans des récits pleins d'exagérations. Ainsi un jour il se présenta chez lui un Tatare qui venait de son village pour voir cet homme « qui, disait-il, jetait les roubles comme des grains de sable et faisait sauter une tête comme un bouchon de bouteille. » Il fut introduit, fixa sur le prince des yeux pleins de curiosité, et partit sans proférer une seule parole, ce qui est assez dans les habitudes des gens de ce pays.

Deux circonstances avaient contribué à répandre ce bruit et d'autres semblables. Le prince Bariatinski avait fait une grande provision de chaînes en or, de montres, de cuirs marocains, de velours et d'une foule d'autres articles qu'il savait être un objet de convoitise pour ces peuples. Quand cet assortiment arriva, nous nous amusâmes à étaler le tout dans une pièce de son modeste logement. On invita ensuite les principaux personnages de l'*aoul* à venir visiter cette collection. Ils en furent éblouis, et ils exprimaient leur étonnement en faisant claquer la langue au fond de la bouche, ce qui est pour eux l'expression de la plus grande admiration. Alors un vieux Tatare, que le prince Bariatinski gardait souvent auprès de lui, leur adressa majestueusement ces quelques mots : « Amis, vous voyez toutes ces richesses? Eh bien! elles seront pour vous, si vous servez fidèlement la Russie, sinon... » Et, tirant son sabre, il fit un geste que ses *amis* comprirent parfaitement. Ils sortirent pleinement satisfaits de cette visite.

Un autre fait n'avait pas moins contribué à fortifier parmi les Tatares l'ascendant du colonel des Kabardiens. Un homme, Juif ou

(1) C'est-à-dire *forteresse de Vnézapnaïa*. On dit ordinairement *Vnézapné* tout court.

Tatare, que le brave et infortuné colonel Lévitzki, qui commandait alors un bataillon du régiment de Kabarda (1), avait jadis sauvé de la potence à Mosdok, et qui, par reconnaissance, s'était voué corps et âme à son service secret, fit savoir un jour qu'à la faveur d'une petite foire tenue à Andreva, quelques ennemis s'étaient introduits dans l'*aoul*. On supposait même qu'un *naïb* (chef) bien connu par son audace était du nombre. Les ennemis devaient sortir la nuit pour retourner chez eux. On fut les attendre aux trois portes du village, et le lendemain matin trois morts et un blessé étaient entre les mains des Russes. Le *naïb* ne se trouva pas du nombre. Les soldats s'étaient un peu trop hâtés de faire feu, ce qui avait permis à quelques hommes de se sauver. Les montagnards étaient furieux de cette mésaventure, tout comme si les Russes avaient empiété sur leurs droits. Ils firent annoncer qu'ils viendraient prendre leur revanche; on les attendit pendant plusieurs jours, mais personne ne parut, et ce qu'on trouva plus surprenant, c'est qu'ils ne vinrent pas pour racheter les morts, pas plus que pour tenter de les déterrer. Les Tatares d'Andreva seulement réclamèrent le blessé, sous prétexte qu'il était de leur *aoul*. Le prince leur fit répondre qu'il serait fusillé. J'ignore si telle a été la fin de ce malheureux; mais j'en doute, parce que les Russes n'ont pas l'habitude de maltraiter leurs prisonniers.

C'était par de tels actes de fermeté que le prince Bariatinski s'était fait une grande réputation chez ces hommes, qui ne comprennent guère que la raison du plus fort. Pour eux, indulgence est synonyme de faiblesse. Tout homme, à les entendre, peut donner une récompense; mais le chef tout-puissant a seul le droit de punir, et c'est par la jouissance de ce droit qu'il doit prouver sa puissance : s'il ne le fait pas, ce n'est pas par bonté, c'est qu'il a peur. Shamyl, qui les connaît, n'emploie qu'un seul moyen : la force. Les Tatares sont grands appréciateurs du courage, et ils l'estiment même chez leur ennemi. J'ai connu un officier qui était condamné à servir comme soldat (ce qui se voit quelquefois dans l'armée russe) et qui, à la suite de nombreuses aventures périlleuses survenues pendant qu'il allait seul à la chasse, s'était fait chez les Tchétchens une si haute réputation de bravoure, qu'il pouvait désormais se promener librement dans tout le pays et venir s'installer dans un village ennemi non-seulement sans danger, mais même avec l'assurance d'être parfaitement reçu. Cet homme intrépide avait tué en diverses circonstances quatorze Tchétchens, incendié les foins d'un village ennemi auxquels son colonel lui avait dit d'aller mettre le feu, et j'ai entendu dire que, pendant une expédition dans les montagnes, il avait suppléé avec le produit

(1) Un officier en Russie peut avoir un commandement de deux rangs au-dessus ou au-dessous de son grade. Le colonel Lévitzki, dont j'aurai souvent à parler dans ce récit, a été tué devant un *aoul* du Daghestan.

de sa chasse au manque d'alimens, et entretenu les chefs de son détachement dans l'abondance, quand d'autres compagnies en étaient réduites à donner jusqu'à cinq roubles pour un morceau de pain. Si l'armée russe avait beaucoup de soldats de cette trempe, bientôt la campagne lui appartiendrait complétement, et l'on n'aurait plus à enregistrer tant de meurtres isolés. Du reste, les Tchétchens ne se décident pas aisément à attaquer les chasseurs de l'infanterie russe; ils les connaissent comme excellens tireurs et préfèrent, s'ils peuvent, entrer en arrangement avec eux. Ils tiennent à la vie plus qu'on ne le pense, et ils ne l'exposent pas volontiers pour rien.

Quelques jours après mon arrivée à Vnézapné, le prince Bariatinski voulut que je fisse connaissance avec son régiment. A cet effet, il me fit passer en revue quelques compagnies alors occupées à protéger les travaux d'une tour que l'on construisait sur une hauteur voisine de la forteresse, et qui, conjointement avec une autre tour, devait en défendre les abords contre l'ennemi. Je vis là de beaux types de soldats dont la physionomie expressive et martiale me plut infiniment. Je remarquai la croix de *Saint-George de soldat* (1), que beaucoup portaient sur la poitrine comme signe d'une bravoure incontestable. Quand un groupe d'hommes se distingue, on donne une croix, et c'est à la majorité des voix de ces mêmes hommes qu'elle est décernée au plus digne. Après la revue, nous nous dirigeâmes vers l'*aoul* d'Andreva, qui, malgré l'intérêt de la nouveauté, produisit sur moi un bien triste effet. L'aspect misérable de ces maisonnettes qu'on appelle *sakles*, l'expression farouche des figures qu'on y rencontre et qui, sans faire le moindre mouvement, vous suivent constamment des yeux, n'avaient rien en effet de bien attrayant. Je fus un grand sujet d'attention pour ces sauvages, « qui, disaient-ils ensuite, auraient bien voulu voir la couleur de mon sang. » C'était mon costume français qui avait probablement excité en eux ce bizarre mouvement de curiosité. J'avais ainsi vu en peu d'instans les deux classes d'habitans de ces régions lointaines, les Russes et les Tatares, ou, si on l'aime mieux, mes défenseurs et ceux qui auraient pu devenir mes assassins. Les précautions du prince Bariatinski furent ma sauvegarde, et peu de temps après je me fis auprès des Tatares une réputation qui me valut des invitations de quelques-uns des principaux personnages de l'*aoul*, chez lesquels je vins amicalement prendre le thé et même boire du vin de Champagne. On pense bien que je n'y venais pas seul, quoique je n'allasse que chez des individus auxquels la Russie avait donné des grades et des pensions. On me donnait toujours une escorte de soldats pour dessiner dans la rue, car

(1) Cette croix est la récompense de la bravoure militaire. L'ordre de Saint-George se divise en plusieurs classes. Il y a la croix de Saint-George *d'officier* et la croix de Saint-George *de soldat*.

quelquefois, à la tombée de la nuit surtout, on y tirait des coups de fusil sur les Russes. Pour ces gens-là, tout homme qui travaille sur du papier avec un crayon fait un plan; donc il est dangereux, et par conséquent il faut s'en débarrasser le plus tôt possible.

Le régiment de Kabarda, comme tous ceux qui sont au Caucase, ne quitte jamais le pays (1); il fait partie de presque toutes les expéditions qui vont attaquer les Circassiens, et ses hauts faits sont connus dans toute l'armée d'occupation. Qui dit un *Kabardien* dit implicitement un brave; les soldats le savent et en tirent une vanité qui tourne au profit de leur courage. Aussi, quand ils apprirent que le siége de Salté (village du Daghestan), que faisait alors un corps d'armée russe, traînait en longueur, ils dirent tout naïvement que cela ne devait étonner personne, puisque les *Kabardinski* n'y étaient pas. Ces braves soldats étaient si bien persuadés qu'on ne pouvait pas réussir sans eux, qu'ils s'attendaient à être appelés à chaque instant en aide auprès du corps expéditionnaire, ce qui leur eût fait grand plaisir, car ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils entrent en campagne. Là au moins ils n'ont pas le temps de s'ennuyer comme dans leurs tristes forteresses, et de plus ils sont mieux payés et mieux nourris. J'ignore si l'esprit de corps existe ainsi dans tous les régimens de l'armée russe, mais je sais que dans celui dont je parle il est très fortement développé. Cette haute réputation qu'il a acquise par tant de combats ne l'empêche pourtant pas d'avoir un rival tout près de lui dans le régiment des chasseurs du prince Woronzoff, connu sous le nom de *Koura*. Néanmoins cette rivalité de gloire ne produit entre les soldats de ces deux régimens qu'une constante fraternité, qui se traduit des deux côtés par une foule d'attentions et de prévenances. Ce sont aussi les deux seuls régimens du versant nord du Caucase qui soient traités en camarades par les Cosaques du Térek.

Le soldat russe est naturellement brave; il est simple dans ses habitudes militaires parce qu'il n'a pas à faire parade de son courage ailleurs que devant ses camarades. S'il se distingue par quelque action d'éclat, le bruit qui pourra en résulter ne dépassera pas le cercle étroit de son régiment; ses parens, les amis qu'il a laissés au village qui l'a vu naître, sa femme, s'il est marié et qu'elle ne l'ait pas suivi à l'armée, personne en un mot n'en saura probablement jamais rien, et peut-être que des deux parts on ne s'en inquiète pas beaucoup. Malgré l'absence de ces excitations de l'amour-propre si puissantes chez d'autres peuples, il se bat bien et même avec une certaine gaieté; s'il n'a pas ce que les Italiens ont appelé *la furia francese*, il est,

(1) Il faut en excepter les Cosaques du Don, qui, ne servant que trois années consécutives, rentrent chez eux à l'expiration de ce temps.

comme chacun le sait, très solide. Il joint à une haute opinion de la puissance de son pays une grande confiance dans la sagesse de son chef suprême, et, une forte dose de fatalisme aidant, il est ce qu'on appelle un bon soldat. L'officier fait peut-être trop de cas de la bravoure personnelle, qu'il semble priser plus que la science militaire; aussi s'entend-il mieux souvent à soutenir le feu de l'action qu'à la diriger. Il a plutôt les qualités d'un vaillant soldat que celles d'un chef habile (1). Toujours prêt à se jeter au milieu du danger, il ménage peu sa vie et l'expose trop souvent comme le dernier de ses soldats. On cite à ce propos, dans l'armée du Caucase, un mot bien caractéristique d'un général en chef. On venait lui annoncer que l'officier supérieur commandant son arrière-garde faisait le coup de fusil comme un simple soldat. Il répondit : « Eh bien ! nous avons un soldat de plus et un général de moins. »

J'étais depuis quelque temps à Vnézapné, j'avais déjà parcouru les parties accessibles du pays environnant, j'avais dessiné tous les points de vue qui me paraissaient un peu pittoresques, et l'existence casanière qu'on mène en pareil lieu commençait à me devenir fastidieuse, malgré l'agréable société de quelques officiers, quand une circonstance imprévue vint faire diversion à mes pensées.

Un matin, on vit arriver à la porte du *Forstadt* (2) un homme portant le costume circassien et ayant la tête rasée, comme un vrai disciple de Mahomet : la garde l'arrêta; mais qu'on juge de l'étonnement des soldats, quand dans le prétendu Tchétchen ils reconnurent Ivan, leur ancien camarade, qu'ils avaient perdu depuis huit mois ! Conduit immédiatement devant son colonel, Ivan raconta comment, dans des circonstances dont il n'avait qu'une idée confuse, il avait été enlevé de l'*aoul* et amené prisonnier dans les montagnes. On ne lui avait fait subir aucun mauvais traitement. Pris pour domestique par un chef circassien, il avait mené une existence qui aurait pu être tranquille, si le souvenir de ses compagnons d'armes et de son pays avait laissé son cœur en repos; mais les velléités de fuite s'évanouissaient toujours devant de nombreux obstacles, lorsqu'un jour une bonne occasion se présenta. On l'avait envoyé cueillir des noisettes dans la forêt. Une fois dans le bois, les chances de réussite excitèrent son courage, et il prit intrépidement le chemin de la Rus-

(1) Avant d'aller au Caucase, j'avais entendu dire en Russie que les officiers, pour ne pas être exposés de préférence aux balles des Circassiens, revêtaient en expédition l'uniforme du soldat. Il faut bien peu connaître l'esprit de l'armée russe pour prêter créance à de si pauvres inventions. Il est bon de dire que le Caucase est pour certains Russes un tel sujet de frayeur, qu'ils croient volontiers à toutes les fables terribles qu'on leur débite sur ce pays.

(2) C'est une attenance de la forteresse, où logent les officiers, les soldats mariés et les troupes que ne peut contenir la forteresse proprement dite. Les Tatares amis ne peuvent y entrer que de jour et en déposant leurs armes à la porte.

sie. De fourrés en fourrés, il était arrivé sain et sauf jusqu'à la porte de la forteresse : il était sauvé; il était chez les siens. Comme il n'y avait aucun doute sur sa conduite, qui avait toujours été bonne, on le rendit à ses amis, qui alors le reçurent avec des transports d'allégresse. On imaginerait difficilement la joie que son retour causa dans le bataillon dont il faisait partie. On l'avait cru mort; il revenait presque de l'autre monde, car on ne revient pas facilement de chez Shamyl. Il apportait de sa captivité des détails curieux pour tous, mais d'un haut intérêt pour son chef, qui jugea à propos de les mettre à profit.

Au nombre des renseignemens que donnait le fugitif Ivan, il en était un qui avait plus particulièrement attiré l'attention du prince Bariatinski : c'est que, dans l'*aoul* de Zandak, situé au fond d'une vallée, à quarante verstes (1) environ de Vnézapné et à trente verstes de la forteresse russe la plus rapprochée, il existait une pièce de canon parfaitement montée. La pensée d'enlever cette pièce d'artillerie et de détruire par un rapide coup de main ce repaire d'ennemis s'offrit à l'esprit actif et entreprenant du colonel. Je ne fus pas mis dans la confidence de ce projet, qui avait pour but d'obliger Shamyl à se priver du concours d'une partie des hommes qu'il employait contre une armée russe qui opérait à la même époque dans le Daghestan. Les préparatifs se firent avec tant de précautions, que, jusqu'au moment où l'on prit définitivement la route de la vallée qui mène au village de Zandak, personne ne supposa qu'on méditait une course sérieuse : on ménageait à la garnison de Vnézapné comme à moi-même une surprise. Le prince Bariatinski m'avait bien dit plus d'une fois qu'avant de nous séparer, il me donnerait « une représentation de sa façon; » mais je n'y comptais presque plus quand cette bonne fortune se présenta.

Une fois persuadé que j'allais parcourir les montagnes du Caucase avec une colonne expéditionnaire, je ne fus pas, je l'avoue, sans quelque inquiétude. N'ayant jamais été militaire, je n'avais aucune idée de l'effet que ferait sur moi le sifflement des balles. Je ne me rendais pas bien compte de la manière dont je me comporterais au moment du danger, et j'allais me trouver en mesure de représenter la bravoure française devant un public qui se connaissait en fait de courage, et qui, je suppose, n'était pas fâché de voir un Français à l'œuvre. Je me disais bien que les gens sensés ne jugeraient pas de ma nation d'après moi seul : Dieu merci, la France n'a plus besoin de faire sa réputation militaire; mais qui savait si on ne serait pas

(1) A peu près dix lieues et quart de France. La verste se compose de cinq cents *sagènes:* la *sagène* est de trois *archines,* et l'*archine* vaut 0m 71165 de mètre.

un peu satisfait, le cas échéant, de rire aux dépens d'un Français qui tombait ainsi sous la main, et de saper en détail une gloire depuis longtemps acquise? Ces pensées me venaient d'autant plus aisément, que je suis convaincu qu'entre deux grandes nations qui se respectent, un peu de rivalité n'est pas un mal. J'aime trop mon pays pour ne pas respecter tout homme qui est sincèrement attaché au sien, pourvu que ce ne soit pas là un motif de dire du mal de celui des autres. Toutefois le désir que j'avais d'assister à un spectacle si nouveau pour moi me fit mettre toutes mes craintes de côté, et, persuadé que l'homme peut tout ce qu'il veut sur lui-même quand il sait bien vouloir, je n'hésitai pas à courir une aventure dont les risques pouvaient être dangereux pour moi.

Le rendez-vous, pour le départ, était fixé à quatre heures de l'après-midi. — Nous allions, m'avait dit le prince Bariatinski, faire une partie de plaisir dans une *stanitsa* (1) des Cosaques de la ligne. — Dans le cas où j'aurais pris les paroles du prince au sérieux, je n'aurais pas tardé à être détrompé. Un petit incident relatif à la couleur de mon cheval, dont la robe était presque blanche, éveilla la sollicitude du prince à mon égard. Il ne voulait probablement pas m'exposer la nuit comme un but aux balles ennemies; mais la difficulté de trouver un autre cheval qui fût, comme celui-là, habitué au bruit de la fusillade, et quelques autres raisons qu'il est inutile de mentionner ici, le déterminèrent enfin à me laisser cette monture. En outre, la compagnie qui formait notre escorte portait des provisions de bouche, ce qui ne se faisait pas pour les courses de tous les jours, et, par extraordinaire, le chirurgien-major du régiment était avec nous. Si c'était une partie de plaisir qu'annonçaient toutes ces précautions, à coup sûr elle devait avoir un cachet tout particulier.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la petite forteresse de Kaça-Iourt, située à l'entrée de la gorge au fond de laquelle s'élèvent les cabanes du village de Zandak. Nous y trouvâmes un peu plus de deux mille hommes d'infanterie du régiment de Kabarda, deux cents Cosaques du Don, et quatre pièces d'artillerie de montagne qui avaient été dirigées sur ce point par fractions et avec assez de précautions pour ne pas donner de soupçons à l'ennemi. Devant cet appareil de guerre et sur le point de sortir du territoire russe, le prince Bariatinski ne pouvait me laisser plus longtemps dans l'ignorance du véritable but de notre course. En effet, il me dit, avec toutes les marques d'un intérêt plein de cordialité, les dangers auxquels j'allais être exposé, afin que, dans le cas où je n'aurais pas été bien

(1) C'est le nom qu'on donne aux villages fortifiés qu'habitent ces Cosaques.

aise de l'accompagner, je pusse rester à la forteresse pour y attendre son retour. Il n'y avait pas à hésiter : j'acceptai avec empressement la proposition qui m'était faite d'assister à l'excursion projetée, et dès ce moment nous ne nous occupâmes plus qu'à mettre nos armes en bon état. Un officier distingué du régiment de Kabarda, le colonel Lévitzki, avec qui je m'étais lié d'une affection toute particulière, parce qu'il m'avait donné des preuves d'une véritable amitié et qu'il joignait à un grand cœur une haute intelligence, m'avait engagé à charger au moins un de mes pistolets avec du gros plomb, afin d'être plus sûr, au besoin, de mettre un agresseur hors de combat. Je suivis ce conseil, qui peut être surtout très utile dans les pays soumis à la Russie, parce que là on n'a à craindre ordinairement que des brigands que la moindre blessure peut faire retrouver par la police russe. Aussi ces coupeurs de route abandonnent-ils le combat dès qu'un des leurs a été blessé, poussant même le soin de leur sûreté jusqu'à se débarrasser de celui-ci par un meurtre, afin d'anéantir toute trace qui pourrait les trahir. Dans le Caucase, c'est mauvais signe quand on en vient à se servir du pistolet; là l'ennemi n'agit de près que lorsqu'il se bat en désespéré ou qu'il considère son succès comme certain.

Tous nos préparatifs de départ une fois achevés, le colonel Lévitzki m'invita à prendre le thé avec lui, en m'engageant à manger le moins possible, dans la prévision de quelqu'une de ces blessures qu'un surcroît de nourriture peut rendre plus dangereuses. Il en parlait, disait-il, par expérience. Nous étions tranquillement assis par terre, dans un coin de la cour de la forteresse, quand un officier vint, de la part du prince Bariatinski, me dire que j'étais attendu pour le souper. Le grand air excite singulièrement l'appétit; négligeant les avis pleins de sagesse qu'on venait de me donner, je me rendis immédiatement chez le prince. Ce repas, qui réunissait des hommes prêts à commencer une entreprise dont il était impossible d'apprécier les chances, ne fut pas triste; mais il ne fut pas gai non plus, car on ne savait pas si toutes les personnes qui se trouvaient là se reverraient au retour. On ne parle pas beaucoup la veille d'un combat, et si la gaieté se montre parfois, elle n'est généralement accueillie que du bout des lèvres. La solennité du moment et les préoccupations de l'avenir sont trop puissantes pour laisser place aux facéties ordinaires. C'était la première fois d'ailleurs que le prince Bariatinski allait commander en chef et assumer sur sa tête toute la responsabilité d'une *expédition* (1).

(1) C'est le mot consacré. Les Russes l'emploient dans leur langue pour désigner toute opération un peu importante dirigée contre les Circassiens.

A huit heures, nous montâmes à cheval, et peu après, par une belle nuit d'automne, nous traversions la petite rivière qui baigne le pied de la forteresse, et dont nous devions constamment suivre la rive gauche. Nous nous dirigions vers le sud, du côté des montagnes, en remontant une vallée qui se rétrécissait à mesure que nous nous éloignions de la plaine des Koumouiks.

D'abord nous ne parcourûmes qu'un terrain uni et dépourvu de végétation, c'était encore la steppe; mais nous ne tardâmes pas à nous engager dans des broussailles assez épaisses. Il avait été défendu de fumer, et surtout de parler à haute voix. Les chiens qui accompagnent ordinairement les soldats avaient tous été consignés à la forteresse, et on tâchait d'étouffer le hennissement des chevaux, s'il venait à ceux-ci l'envie de se faire entendre. Toutes ces précautions n'étaient pas superflues vis-à-vis d'un ennemi aussi vigilant que le sont les Tchétchens. La soirée était superbe; la lune, qui se levait à notre gauche, nous promettait une clarté qui nous était utile d'abord pour reconnaître notre route, et qui devait plus tard nous rendre de plus notables services. Une marche rapide et silencieuse, faite de nuit et dans des lieux inconnus, avec la perspective de dangers plus ou moins grands, a quelque chose de solennel qui frappe les esprits les moins accessibles à l'émotion. Aussi tous, officiers et soldats, semblaient-ils marcher sous l'influence de la même pensée : le mystère. Quelques vanneaux, dont notre arrivée avait troublé le repos et qui s'enfuirent en poussant leur cri plaintif, rompirent seuls le silence profond qui nous entourait. Nous avancions toujours. Souvent le peu de largeur du chemin obligeait la colonne à s'allonger indéfiniment, et l'on profitait des espaces vides pour se resserrer autant que le permettait la rapidité de notre mouvement. Alors on ne marchait pas, on courait, car les compagnies de tête ne s'arrêtaient jamais. Les Cosaques étaient en avant comme éclaireurs (on sait qu'ils ne font aucun bruit), guidés par le fidèle Ivan et un espion tatare sur lequel on comptait assez peu pour le faire surveiller de près par un homme sûr qui avait ordre de lui brûler la cervelle aux moindres apparences de trahison.

Nous marchions ainsi depuis quelque temps, quand un coup de fusil retentit tout à coup au centre de la colonne et excita quelques aboiemens de chiens sur notre droite, dans le lointain. Un léger frémissement d'inquiétude courut dans les rangs. C'était un soldat qui par maladresse venait de produire ce bruit en faisant partir son arme; mais l'impression ne fut pas de longue durée. Il n'est pas rare d'entendre un coup de fusil dans ces lieux, et nous n'en marchâmes que plus rapidement. Après bien des montées, des descentes et des détours continuels, nous arrivâmes devant une petite fortification

des Tchétchens. C'était une palissade faite avec des branches entrelacées et garnies de terre. Elle est établie en travers de la route, sur une petite élévation qui domine le côté par lequel nous arrivions, et elle est percée d'une porte à claire-voie à l'endroit où la route y aboutit en droite ligne. On appelle ce lieu la *Porte de Goëtimir*. En dedans de cette palissade, et tout près de l'entrée, est un tombeau à côté duquel s'élève une longue bigue ornée, vers son extrémité, d'un simulacre de drapeau suspendu à une hampe courte et fixée horizontalement dans la bigue. C'est le lieu de repos éternel d'un chef, peut-être de celui dont le nom est resté à ce passage. — « Ici, me dit le colonel Lévitzki avec son calme habituel, nous aurons des coups de fusil au retour, et peut-être plus que nous n'en voudrions. — Vous croyez? lui répondis-je; eh bien! j'en prends note, et nous verrons si vous êtes un bon prophète. »

Nous avions à peine franchi cette porte, qui du reste n'était pas fermée, que j'aperçus à quelques pas de moi, sur la gauche, les restes d'un feu qui brillait encore. Le colonel Lévitzki, à qui je fis part de ma découverte, ordonna immédiatement à ses soldats d'entourer ce feu, mais on n'y trouva personne. Un officier rapporta seulement une paire de souliers circassiens et des baguettes qui servent à appuyer le fusil. Il était visible que ce feu avait été naguère entretenu. Les Cosaques du Don étaient probablement passés trop rapidement pour l'apercevoir. Nous entrions alors dans un bois de chênes blancs, et cette troupe de cavaliers n'était pas loin de nous. Tout à coup il se fit dans les rangs un mouvement d'alerte. Il faut peu de chose en pareille circonstance pour émouvoir les hommes. Prenant leurs lances en main, les soldats s'enfoncèrent en avant, dans l'épaisseur de la forêt. Nous ne sûmes pas ce qui avait causé cette sensation; peut-être (on pouvait le supposer ainsi) était-ce le bruit que fit en fuyant quelque homme qui était posté là en vedette.

« Si, au lieu des Cosaques du Don, nous avions eu quelques-uns de mes vieux Cosaques de la ligne, me dit mon ami le colonel, cet homme ne se serait aperçu de notre présence que lorsqu'il n'aurait plus été en état de faire un mouvement ni de pousser un seul cri. » Je crus sans peine le colonel Lévitzki, car je savais tout ce qu'il avait fait d'extraordinaire quand il commandait le régiment des Cosaques de Mosdok (1).

Au milieu de la forêt, nous fûmes arrêtés par une bifurcation de la route. Les Cosaques étaient hors de vue; il fallut, à la faveur des rayons de la lune que filtraient les grandes masses de feuillage qui nous entouraient, chercher sur la terre la trace des pieds des che-

(1) C'est le nom d'un des régimens des Cosaques de la ligne.

vaux. Enfin nous laissâmes derrière nous ce bois, qui ne nous promettait rien de bon pour le retour, et nous entrâmes dans une grande plaine qui portait des traces de culture et qui était parsemée d'arbres de la plus belle venue. On y fit une halte d'une demi-heure pour laisser à l'infanterie le temps de reprendre haleine. J'en profitai pour lier conversation avec les soldats, qui, voulant me témoigner leur sympathie, m'offraient leur pain et leur eau-de-vie. Je leur recommandai alors de faire attention à moi, et surtout de ne pas me prendre pour un Tchétchen. (Je portais le costume des Cosaques de la ligne, qui est le même que celui des indigènes.) — Oh! ne craignez rien, me dirent-ils, nous vous connaissons et nous connaissons aussi votre cheval, qui a appartenu à notre ancien colonel; mais comment, monsieur, pouvez-vous venir dans un pareil lieu? — Il m'est très agréable de me trouver avec vous, leur répondis-je. — C'est étrange, car enfin rien ne vous y oblige, et vous n'avez pas de grades à gagner. » Ces braves gens ne pouvaient pas comprendre que la curiosité seule m'eût décidé à les suivre ainsi en amateur. Les officiers me témoignaient la même cordialité, et mes réponses durent leur prouver combien j'étais touché de ces marques d'intérêt.

On se remit en marche. La plaine que nous avions à parcourir est assez étendue; à son extrémité, nous rencontrâmes un bas-fond couvert de petits arbres à travers lesquels un sentier assez étroit allait en descendant. Il fallut nous engager dans ce coupe-gorge, où il n'était pas facile de faire passer l'artillerie. Au fond du ravin, le terrain était marécageux; puis nous eûmes à gravir le talus opposé, au sommet duquel nous trouvâmes un plateau ombragé de quelques grands arbres. A partir de ce lieu, la route s'engageait dans une profonde vallée. En arrivant sur le plateau, la tête de la colonne dut s'arrêter pour donner le temps au reste de la troupe de sortir de ce trou. Nous n'étions plus qu'à deux verstes de l'aoul de Zandak, et rien n'indiquait que l'ennemi se doutât de notre présence. Le moment critique arrivait : il fallait, sans perdre de temps, prendre le village d'assaut, l'incendier si c'était possible, et emporter la pièce de canon promise à notre courage. Nous causions des mesures à prendre pendant que les troupes continuaient à se masser, lorsque tout à coup une forte et brève fusillade éclata à l'extrême arrière-garde. C'était l'ennemi.—Qu'allons-nous faire maintenant? dis-je au colonel Lévitzki. — *Na léva krougom* (demi-tour à gauche), me répondit-il, car nous ne trouverions plus rien à prendre dans le village, si ce n'est beaucoup de coups de fusil, et la satisfaction de brûler de pauvres cabanes ne vaut pas le mal que nous y aurions.—Les Circassiens déménagent vite, et, d'après ce que nous apprîmes plus tard, au

premier signal d'alarme, tous ceux qui ne pouvaient pas combattre étaient partis pour la montagne en emportant toutes leurs richesses, y compris la pièce de canon.

Notre coup était manqué, et, quels que fussent nos regrets, il n'y avait rien à faire. Nous n'étions pas en nombre pour enlever rapidement un village prêt à se défendre, et qui pouvait, d'un instant à l'autre, recevoir du secours. Il n'y avait donc plus qu'à nous retirer. En effet, le prince Bariatinski donna immédiatement l'ordre de commencer le mouvement de retraite. On tourna sur place. Le bataillon du colonel Lévitzki, qui jusqu'alors avait été en tête, dut ainsi former l'arrière-garde. Il pouvait être minuit et demi. Le temps était toujours superbe, et la lune se trouvait au milieu de sa course. J'étais arrivé sur le plateau avec l'avant-garde, et m'étant mis un peu de côté, vers l'ouest, je pus distinguer, à une petite distance de nous, des hommes qui, comme des ombres, se glissaient entre les buissons. Les coups de feu ne se firent pas attendre, et les balles, passant au-dessus de ma tête en sifflant, allèrent se perdre dans la montagne voisine. Peu après, le mouvement de retraite se fit sentir jusqu'à l'extrême arrière-garde. Les Tchétchens se réunissaient sur le terrain que nous abandonnions, et ne cessaient pas de tirer sur les Russes, qui ne ripostaient pas. Nous avions gardé jusqu'alors notre *incognito;* mais, lorsque les derniers soldats se furent engagés dans la descente, la trompette se fit entendre, et ses sons répétés aux deux bouts de la colonne, puis répercutés par les échos des montagnes, firent enfin savoir que c'étaient bien les Russes qui, à cette heure indue, se promenaient dans la vallée, et les soldats prouvèrent à l'ennemi, par une vive fusillade, que notre promenade n'était pas purement sentimentale. Ce fut là un beau moment dont je conserverai toujours l'impression. Il paraît toutefois que les Tchétchens n'étaient pas encore en grand nombre, car ils nous laissèrent sortir du bas-fond sans trop nous inquiéter.

A partir de ce moment, les coups de feu ne cessèrent plus. On les entendit alternativement à l'arrière et à l'avant, quelquefois même de tous les côtés à la fois, suivant les avantages du terrain ou le plus ou moins d'arbres que l'ennemi jugeait être à sa convenance pour tirer sur nous sans trop s'exposer. Notre course avait néanmoins perdu une grande partie de son intérêt. Il ne s'agissait plus maintenant que de nous retirer avec le moins de mal possible. Les choses allèrent assez bien jusqu'à la porte de Goëtimir. C'est là que les Tchétchens nous attendaient. La porte était fermée cette fois; il fallut la démolir, et pendant ce temps nous pouvions distinguer parfaitement la voix des hommes qui couraient dans le bois. — Que disent-ils? demandai-je à un soldat avec qui j'étais occupé à partager ma

provision de tabac, car nous pouvions fumer alors, en cachant avec soin le feu du cigare que l'ennemi n'eût pas manqué de prendre pour but. — Ils disent de se hâter, — me répondit celui-ci. Devant la porte, une forte décharge de mousqueterie, tirée presque à bout portant, accueillit les soldats, qui s'élancèrent à la baïonnette à la poursuite des Tchétchens; mais ceux-ci n'essayèrent pas de tenir, et s'enfuirent à toutes jambes vers la rivière, que nous avions maintenant à notre droite, et dont les escarpemens devaient leur servir d'abri.

Les Circassiens qui nous poursuivaient s'étaient donné rendez-vous en cet endroit; aussi à peine fûmes-nous sortis de la palissade, que tout le bois environnant sembla peuplé d'ennemis. On tirait de tous les côtés en même temps, mais c'était surtout à l'arrière et sur la droite que le feu était le plus nourri. Il fallut nous arrêter. Les combattans étaient assez près de nous pour que de temps à autre nous pussions les apercevoir et entendre les injures qu'ils nous débitaient, tout en s'excitant mutuellement au combat par un cri qui peut se rendre par la syllabe *hi*, dite en traînant et répétée plusieurs fois. On leur répondait injure pour injure, et les coups de fusil faisaient le reste. Ces cris, au milieu du bruit des armes, donnaient à ce combat une teinte de mœurs antiques qui avait bien son originalité. Ils me rappelaient aussi ces tableaux de Wouwermans, dans lesquels on voit tous les combattans représentés bouche béante.

L'ennemi venait quelquefois si près des soldats, que ceux-ci chargèrent à la baïonnette à plusieurs reprises, mais inutilement, car il s'enfuyait à l'instant. On fit jouer l'artillerie, qui tira à mitraille. Les Tchétchens guettèrent alors le moment où l'on devait mettre le feu à la pièce. Couchés à plat-ventre derrière de petits tertres ou se cachant dans une construction en pierres qui était de leur côté, ils ne se montraient qu'après que le coup était parti, en poussant des cris sauvages et en faisant pleuvoir une grêle de balles à l'endroit qu'occupait la pièce de canon; mais les coups qui, par un feu plongeant, nous arrivaient du côté de la porte de Goëtimir étaient bien autrement dangereux que ceux qui, tirés ainsi à la hâte et sous une fusillade soutenue, se perdaient au-dessus de nos têtes.

Les soldats, échelonnés en tirailleurs, avaient seuls beaucoup à faire, et ils y mettaient une bonne volonté telle qu'une quantité de balles pleuvaient toujours à l'instant sur le lieu d'où un coup de feu était parti. La difficulté de se déployer sur un terrain inconnu, et que l'obscurité ne permettait pas de sonder, constituait notre principal désavantage. La lune était alors voilée par un nuage. Je causais avec un officier, quand les balles parurent se diriger de mon côté et passèrent assez près de nous pour que nous pussions distinguer, d'après l'intensité du sifflement, la différence de grosseur de quel-

ques-unes, ce qui fit dire à mon interlocuteur qu'il devait y avoir là quelques fusils russes, car les carabines circassiennes ne portent ordinairement que de très petites balles. — C'est, me dit cet officier, votre cheval blanc qui nous vaut cette visite. Nous ferions beaucoup mieux de mettre pied à terre et de ne pas nous exposer ainsi à une mort inutile. — Il faut dire qu'outre mon cheval, qui par sa couleur brillait au milieu des soldats qui nous entouraient, j'avais un bonnet de fourrure d'une blancheur éclatante. Je suivis son conseil, et nous continuâmes notre conversation jusqu'à ce que la compagnie de cet officier fût appelée à en remplacer une autre qui se retirait de la ligne des tirailleurs après avoir épuisé ses munitions. La compagnie russe est ordinairement composée de trois cents hommes; chaque homme porte avec lui soixante cartouches, d'où il résulte que la compagnie en question avait tiré près de dix-huit mille coups, et l'on suppose bien qu'elle n'était pas la seule à combattre.

Les Russes chargent leur arme avec une grande rapidité et fournissent un grand nombre de coups en très peu d'instans; mais ils tirent mal, car ils n'ajustent pas. Quand on leur demande pourquoi ils n'y apportent pas plus d'attention, ils répondent naïvement que « ce n'est pas nécessaire, attendu que la balle saura bien trouver son homme. » Par suite de ce raisonnement, ils cherchent peu à mettre à profit les accidens de terrain qui pourraient les garantir; en effet, il est inutile qu'ils se cachent, si la balle se charge elle-même d'aller trouver son homme. D'ailleurs se cacher est contraire aux idées de bravoure du soldat; il faut bien qu'il se montre, s'il veut être vu et admiré. Les Circassiens, qui ne donnent pas tant d'esprit à leurs projectiles, profitent au contraire de tout pour se mettre à couvert, et pour peu qu'une pierre soit grosse, ils trouveront le moyen de s'en faire un abri. Il est curieux de voir avec quelle adresse ils se blottissent derrière le premier objet venu : un serpent ne ferait pas mieux. Toutefois ils perdent beaucoup de temps pour charger leurs carabines, qui sont presque toujours à balle forcée; ils ménagent la poudre, ajustent longtemps, et tirent bien quand ils peuvent appuyer leur arme sur un objet quelconque. Ils tirent mal à bras francs. La réputation d'excellens tireurs qu'on leur a faite n'est donc méritée qu'à de certaines conditions. On comprend qu'un homme qui, durant toute sa vie, se sert d'une même arme, qui en étudie la portée, et qui ne tire que lorsqu'il est parfaitement établi dans un lieu à sa convenance, on comprend, dis-je, que cet homme manque rarement son but, quelque mauvaises que soient les carabines que les montagnards fabriquent chez eux. Il m'est arrivé de tirer à la cible avec des Tatares; j'avais une carabine de leur fabrique, qui était plutôt belle que bonne, et ils étaient fort étonnés de voir qu'à bras francs

je tirais aussi juste qu'eux appuyant leur arme sur des baguettes dont ils sont toujours munis. Cependant je sais fort bien que je ne puis me donner comme un habile tireur.

Nous fûmes retenus longtemps à cette porte de Goëtimir, et, tout en me promenant parmi les soldats, j'admirais le spectacle curieux qu'offrait ce combat de nuit dans une gorge étroite et boisée. Le côté triste de la bataille, c'est-à-dire les morts et les blessés, n'attirait pas beaucoup mes regards à cause de l'obscurité, et les coups de canon, répercutés mille fois par les montagnes voisines, produisaient des bruits lointains qui ressemblaient à la magnificence d'un orage dont les balles figuraient les grêlons.

Cependant l'ennemi semblait perdre de son ardeur. Son chef était tombé sous la mitraille; ses pertes étaient plus fortes que celles des Russes, qui, après tout, n'avaient pas beaucoup de mal. Le feu se ralentissait sensiblement; le moment était donc venu de continuer notre retraite, que les blessures de quelques chevaux d'artillerie rendaient opportune. On ne cessa pas néanmoins de riposter à l'ennemi; mais on y mit moins d'ardeur aussi, et le jour ne tarda pas à venir permettre aux soldats de tenir les agresseurs à distance. Cela n'empêchait pourtant pas les balles d'arriver encore au milieu de nous. On ne s'en inquiétait plus beaucoup toutefois. Vers six ou sept heures du matin, nous rentrâmes dans la plaine, et l'ennemi nous abandonna tout à fait. Alors la gaieté revint, et les chants recommencèrent. Le soldat russe chante toujours. Chaque compagnie a son corps de chanteurs qui célèbrent, dans des couplets de leur composition, les exploits du régiment ou des souvenirs d'amour. Les chants du peuple russe sont mélancoliques; ceux du soldat au Caucase sont gais et très animés. Un homme chante ordinairement le couplet, et le chœur accompagne au refrain, en y mêlant le ron-ron d'un tambour de basque, pendant qu'un homme ou deux, agitant une espèce de petit chapeau chinois dans chaque main, précèdent en dansant. J'ai connu un tambour, cher au régiment de Kabarda, le seul de tous ceux que j'ai eu occasion de voir qui m'ait rappelé le tambour français. Cet homme, en débitant son couplet, s'animait à un tel point que ses traits se contractaient et que sa figure en devenait bleue.

Nous allions ainsi assez paisiblement, quand un cadavre, qui avait été placé en travers sur la selle d'un cheval des Cosaques, tomba, et vite un des danseurs s'en alla donner un coup de main au conducteur du cheval pour l'aider à replacer le mort sur la selle, puis, sans plus de façon, il revint à sa place continuer ses entrechats. Tel est l'effet de l'habitude des combats. Un homme que l'on connaissait depuis longtemps meurt, et l'on chante des refrains d'amour à côté de son cadavre. Cependant cet homme a là des camarades qui l'ont aimé, qui

le regretteront peut-être; mais ils sont depuis si longtemps familiarisés avec l'idée de la mort, qu'elle n'a plus d'aspects effrayans pour eux. De plus, la vue du cadavre d'un homme qu'une mort rapide est venue frapper dans un moment d'action n'a rien de bien attristant, et ses traits portent encore longtemps les traces de l'expression qu'ils avaient au moment où il est tombé.

Enfin on s'arrêta en plein champ, au milieu de la plaine. Un peu de repos n'était pas à dédaigner. Le prince Bariatinski avait fait porter avec lui tout ce qui pouvait compléter un déjeuner passable, auquel on fit, comme on pense bien, grand honneur, et bientôt on se mit à raconter les nombreux épisodes de la nuit. Certainement, cette affaire n'était rien pour ces hommes qui avaient assisté à tant d'engagemens plus sérieux, mais elle avait une grande importance pour beaucoup de jeunes soldats qui venaient d'y recevoir, comme on dit, le baptême du feu, et qui s'étaient vaillamment conduits, à la grande satisfaction de leurs officiers et des braves vétérans qui, par des récits de batailles, formaient depuis longtemps les cœurs de leurs compagnons inexpérimentés à cette périlleuse existence. L'honneur du régiment était bien confié. Le fait suivant pourra donner une idée de la force de l'esprit de corps qui existe chez les Kabardiens. Un officier grièvement blessé au moment d'une lutte terrible contre les montagnards n'eut rien de plus important à dire à son colonel, qui était venu le voir : « Eh bien! osera-t-on prétendre encore que ceux du régiment de *Koura* valent autant que nous? »

Le prince Bariatinski, que, pendant l'action, on avait vu sur tous les points où les circonstances pouvaient demander la présence du chef, était satisfait de la manière dont il avait relié connaissance avec ses officiers et ses soldats, qui, de leur côté, avaient admiré son calme et sa présence d'esprit. Ils pouvaient supposer, dès ce moment, que cette course n'était que le faible prélude de beaucoup d'autres plus sérieuses, de celles, en un mot, qui depuis ont porté si haut le nom de cet officier. Le colonel Lévitzki, dont la prédiction ne s'était que trop bien accomplie, avait son habit percé de cinq balles, dont une seulement l'avait légèrement touché. Il avait eu son trompette et l'aide de camp de son bataillon blessés à ses côtés (1).

Tout était donc fini. Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de Kaça-Iourt, et de là celui de Vnézapné. Le même jour, un fort détachement de Circassiens, envoyé par Shamyl au secours du village un moment menacé, vint s'établir à la porte de Goëtimir, où

(1) L'aide de camp de bataillon est un officier qui remplit des fonctions analogues à celles de l'adjudant sous-officier dans l'armée française.

il campa pendant une semaine. Un des principaux avantages de ce chef consiste à pouvoir, en tout temps et sans faire de longs trajets, se porter avec toutes ses forces sur n'importe quel point de sa frontière, ce qui oblige les Russes à être en mesure de résister, partout où ils sont établis, à une vigoureuse attaque. Shamyl est au centre d'une immense circonférence occupée entièrement par les Russes, qui ne peuvent dépasser leurs limites sans s'engager immédiatement dans des vallées étroites et fortifiées, où un petit nombre d'hommes suffit presque toujours pour retarder, sinon arrêter la marche d'une armée envahissante. Si les hommes qu'il avait envoyés contre nous étaient arrivés à temps, il est vraisemblable que nous aurions eu beaucoup à souffrir avant d'être sortis de la vallée.

Les Russes doivent regretter de n'avoir pas depuis longtemps pratiqué, sur une grande échelle, ce système de courses dont on a vu les heureux résultats dans notre guerre de l'Algérie; peut-être aujourd'hui, grâce à ce système fidèlement poursuivi, seraient-ils maîtres de l'isthme caucasien. Il a fallu à la France vingt années pour dominer complétement un pays habité par une population plus nombreuse et peut-être plus intrépide que celle du Caucase, placé aussi de manière à pouvoir se procurer du dehors des ressources que les Circassiens ne peuvent attendre de personne. Les Russes nous disent à cela que les montagnes de l'Algérie ne sont pas aussi escarpées que celles dans lesquelles ils ont à combattre. Je n'ai pas vu notre Afrique française, il me serait donc impossible d'établir une juste comparaison entre ces deux pays; mais, s'il faut en croire les descriptions qu'on en a faites, je dois supposer qu'il y a là des difficultés de terrain qui valent bien celles que les Russes ont à surmonter au Caucase. Leur armée d'occupation pour toutes les provinces circassiennes, dans lesquelles on comprend l'immense étendue de pays qui se déploie au sud de la chaîne de montagnes jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, est, dit-on, de cent quatre-vingt mille hommes (1), que les maladies viennent souvent assaillir dans des forteresses mal garanties contre les effets d'un climat généralement pernicieux. Je ne parle pas de ceux que la guerre décime : le nombre des morts causées par le feu de l'ennemi est peu considérable relativement à la mortalité entretenue par les maladies et les fièvres de tous genres que provoque dans ces lieux la moindre imprudence. On sait que le soldat russe est peu observateur des règles de l'hygiène. En ce moment encore, les efforts du général en chef prince Woronzoff, pour combattre les causes de ces maladies, viennent se briser contre l'insouciance du soldat, et les officiers qui de-

(1) J'ignore si les Cosaques de la ligne sont compris dans ce chiffre.

vraient l'aider dans cette œuvre d'humanité aiment mieux laisser faire les hommes placés sous leurs ordres que de courir le risque de s'en faire détester en les gênant dans des habitudes que souvent ils suivent eux-mêmes. Ainsi, par exemple, on a distribué à chaque homme un plastron de flanelle qu'il doit porter sur l'estomac, et qu'on ne trouve que rarement sur lui, à moins qu'il ne l'ait dans sa poche. Il y a dans les rangs inférieurs de l'armée russe une force d'inertie pour certaines choses qui finit par lasser les chefs les plus persévérans. C'est, sous un autre point de vue, la même indifférence que vis-à-vis du danger. A cette occasion, je me souviens d'un fait qui peut venir à l'appui de ce que j'avance. Je marchais un jour, accompagné de quelques soldats, sur un sentier dont l'un des côtés était coupé à pic au-dessus d'un torrent, et le terrain sur lequel nous marchions ne présentait aucune garantie de solidité; mais, comme les soldats ne s'en inquiétaient guère et qu'un malheur pouvait facilement arriver, je les engageai à ne pas longer le précipice, sur quoi le caporal me dit : « Un *Kabardinski* ne craint rien, et, si vous nous ordonniez de sauter en bas, nous sauterions. — Je le crois parfaitement, ajoutai-je; mais, comme il n'y a rien qui presse et que je ne vois pas de raison pour que vous exposiez inutilement votre existence, je vous ordonne de vous tenir un peu plus de l'autre côté. » — Mon caporal était, ce me semble, un peu vantard; mais je n'en étais pas moins persuadé qu'au besoin il eût été capable d'exécuter ce qu'il avançait. A mon arrivée, je lui donnai de quoi boire à ma santé, lui et ses compagnons. Il en coûte si peu, avec eux, pour faire des heureux, qu'on peut facilement se procurer cette satisfaction. On ne saurait dire que le soldat russe soit réellement malheureux au Caucase. S'il lui manque certaines jouissances qu'il pourrait se procurer en Russie, il n'y trouve pas non plus les désagrémens sans nombre d'une ville de garnison. Ainsi il a peu ou pas du tout d'exercice à faire; il est rarement puni; excepté les jours où il est de garde, il s'habille à peu près comme il l'entend, et si avec cela il peut quelquefois boire un petit verre d'eau-de-vie, il est le plus heureux des mortels. Je suis même porté à croire que ceux qu'on prend dans les régimens du Caucase pour les faire entrer dans la garde impériale doivent bien souvent regretter leurs anciennes habitudes. Cette manière de voir surprendra peut-être bien du monde, mais je suis d'avis qu'il faut apprécier le plus ou moins de bonheur d'un peuple d'après son caractère particulier, et ne pas toujours vouloir le rendre heureux à la façon des autres. En somme, à l'égard du soldat, la discipline militaire dans l'armée russe du Caucase n'est pas aussi brutale que quelques personnes pourraient le supposer. Quant à l'officier, s'il est trop facilement porté à abuser des prérogatives que lui donnent

ses épaulettes (1), il rachète ces défauts par une bravoure qui ne demande que l'occasion de se déployer.

En campagne, le soldat russe aime à se charger d'une foule de petits objets qui constituent un de ses plus chers agrémens. L'officier a des goûts analogues; aussi on ne se figure pas tout ce qu'il y a de bagages à la suite d'un corps expéditionnaire. Outre l'embarras que ces nombreux bagages jettent dans la marche d'une armée, il en résulte un encombrement de chevaux qu'il n'est pas toujours facile de nourrir. Tous les officiers d'infanterie vont à cheval au Caucase, et soit qu'ils traînent après eux une petite charrette (*paroska*) ou qu'ils mettent leurs effets sur le dos d'une bête de somme, il ne faut pas compter moins de deux ou trois chevaux pour chacun d'eux. Un bataillon est composé de quatre compagnies ayant chacune quatre ou cinq officiers auxquels il faut joindre le commandant, le chirurgien et toujours quelques *jounkers* (cadets), qui à eux tous amènent ainsi une cinquantaine de chevaux, sans compter ceux qui sont strictement nécessaires pour le service général du bataillon. Parmi les régimens d'infanterie, ce ne sont guère que ceux des chasseurs qui vont aux expéditions. Les régimens de ligne sont employés à la garde des forteresses qu'ils ne quittent presque jamais. Pour toute cette armée de fantassins, il n'y a qu'un seul régiment de cavalerie régulière, le 9e de dragons, fort, dit-on, de trois mille hommes. Il est cantonné à Tchir-Iourt, sur la rive droite du Soulak. Le service de cavalerie est fait principalement par les Cosaques du Don et de la ligne. En outre, à chaque expédition, on appelle sous les drapeaux de la Russie de nombreux miliciens pris parmi les peuplades soumises, et qui, à pied ou à cheval, rendent parfois d'importans services. Ce sont des auxiliaires néanmoins sur lesquels il ne faudrait pas trop compter en cas de défaite.

On comprend à peine comment, devant des forces aussi considérables que celles que la Russie entretient dans ce pays, Shamyl peut lui résister si longtemps dans un coin de terre où il est parfaitement enfermé, et qui fournit à peine de quoi nourrir les hommes auxquels il commande. On serait tenté de se demander, — et si je m'arrête à cette question, c'est parce qu'elle m'a été adressée bien des fois depuis mon retour en France, — on serait tenté de se demander si la Russie fait bien sérieusement au Caucase une guerre de conquête. En effet, pour celui qui compare les immenses ressources et les nombreux soldats dont l'empereur de Russie dispose au petit territoire qu'il s'agit ici de soumettre, il y a lieu peut-être de supposer que la

(1) Ces réflexions ne m'ont pas été suggérées seulement par ce que j'ai pu voir dans le régiment de *Kabarda;* elles sont le résultat des observations faites pendant toute la durée de mon séjour dans les provinces du Caucase.

Russie n'entretient dans ces montagnes qu'une école militaire pratique à l'usage de ses officiers: mais quand on la voit perdre tant de braves soldats et exposer la vie de ses plus chers généraux, on ne peut s'empêcher de penser différemment, car si c'était un amusement, il faudrait reconnaître au moins qu'il coûte bien cher, et l'on sait que l'empereur de Russie aime trop ses sujets pour que son cœur pût accepter si longtemps un pareil sacrifice. Il faut donc trouver à la durée de cette guerre de plus sérieuses causes, sur lesquelles l'étude des faces diverses d'une si grave question peut seule jeter quelques lumières. Ce qui est certain, c'est que la Russie poursuit au Caucase une œuvre de civilisation, et, quelles que puissent être les chances par lesquelles elle devra passer avant d'arriver à un résultat définitif, nous ne pouvons, nous Français, faire autrement que d'applaudir à ses succès sur cette frontière de l'Europe.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, quand nous rentrâmes à la forteresse de Vnézapné. Une grande partie des troupes de notre petite expédition était restée à Kaça-lourt, d'où chaque fraction devait retourner au lieu de son séjour habituel. Nous n'avions plus avec nous que les compagnies qui étaient cantonnées à Vnézapné et les blessés qui devaient entrer à l'hôpital. Ces malheureux avaient été frappés presque au milieu de la nuit précédente, et ils avaient ainsi passé plus de douze heures sur une charrette non suspendue; cependant pas un cri, pas une plainte n'avait encore trahi leurs souffrances. Quand nous parûmes devant la porte de la forteresse, nous assistâmes à une scène touchante. Chacun de nous avait des amis qui étaient restés là pour nous attendre. Ils nous avaient vus partir avec la persuasion que nous allions faire tout simplement une course d'agrément, et qu'on juge de leur anxiété, lorsque, dans la nuit, ils entendirent la fusillade et le bruit du canon qui leur arrivaient très distinctement à cause du rapprochement produit par la ligne droite. Ils étaient restés dehors pendant tout le temps, et, prêtant une oreille attentive ils avaient suivi, au hasard de leur imagination toutes les phases de notre marche rétrograde. Il fallait voir avec quelle inquiétude chacun de ces hommes restés à la forteresse cherchait ses amis dans nos rangs! Cette nuit avait dû leur paraître bien longue! Comme en définitive il n'y avait pas beaucoup de mal, on n'eut bientôt plus qu'à nous féliciter de notre heureux retour, et toute la soirée se passa en joyeux propos.

Pour ce qui me regardait personnellement, j'étais assez satisfait (pourquoi craindrais-je de le dire?) de la manière dont j'avais traversé cette épreuve, qui était un sujet de commentaires pour tout le monde. Cette course, faite en amateur, me valut une réputation de courage qui dépassa bientôt toutes les limites de la vérité, de telle

sorte qu'on ne tarda pas à m'attribuer une foule d'exploits imaginaires. Il ne se tuait plus un seul homme aux environs de Vnézapné sans que je dusse inévitablement y être pour quelque chose, et plus tard, quand j'eus quitté la forteresse, on m'assura que l'époque du passage du *French* dans cette contrée avait servi de date pour quelques-uns des événemens qui avaient précédé ou suivi mon séjour.

Le prince Bariatinski, désirant avoir un plan approximatif de la route que nous avions parcourue, s'adressa à cet effet aux officiers qui avaient été avec nous, et dont aucun ne put se charger de ce travail. Alors on m'en parla. Quelle que fût la difficulté de me souvenir d'un chemin fait pendant la nuit, dans les circonstances que j'ai décrites, et de plus sans avoir pris aucunes notes ni aucunes mesures, j'essayai de faire un plan qui pût donner une idée des lieux. Je le soumis ensuite à tous les officiers, qui n'y trouvèrent rien à corriger. Il fut donc adopté, et on le fit copier par un jeune officier qui, sachant un peu de lavis, le mit en couleur et y ajouta son nom.

C'est à quelques jours de là, et pendant que j'étais seul avec le prince Bariatinski, que j'eus avec lui la conversation suivante : — Vous aviez déjà fait la guerre? me dit-il.

— Non, jamais, mon prince.

— Oh! je suis persuadé que vous avez servi en Algérie.

— Je vous assure que je n'ai jamais servi nulle part.

— Alors c'est bien la première fois que vous vous êtes trouvé à un combat?

— La première fois.

— Vraiment!

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Et croyez bien que je n'aurais aucune raison pour dire autre chose que l'exacte vérité.

Le prince garda un moment le silence, puis il ajouta, comme en se parlant à lui-même : — Ces diables de Français!... ils naissent tous soldats. — Mon individualité disparaissait devant une telle appréciation. Ce n'était plus moi seul qu'on croyait capable de se bien conduire dans le danger, c'étaient tous les Français. J'étais heureux d'un résultat qui dépassait mon attente, et je me trouvais ainsi récompensé de l'effort que je m'étais imposé.

Il y a eu depuis, à cette même porte de Goëtimir, un combat dont les feuilles russes ont fait mention. J'ai appris aussi qu'à une époque bien antérieure à celle de mon séjour dans les pays caucasiens, une colonne russe, ayant avec elle dix pièces de canon, avait déjà été dirigée contre l'*aoul* de Zandak.

Après cette affaire, l'ennemi nous donna quelques jours de repos. C'était à lui maintenant de faire sentinelle et de veiller à l'entrée de toutes les vallées qui débouchent dans la plaine des Koumouiks. De

leur côté, les soldats russes purent à leur aise se raconter leurs aventures. Ils trouvaient dans leur course nocturne de quoi se créer un sujet de distraction pour plusieurs jours, en attendant que l'ennemi vînt s'offrir de lui-même à leurs coups, ou qu'ils allassent encore le chercher chez lui. Le soldat russe est grand causeur; il raisonne toujours et sur tout, et il est quelquefois curieux de le suivre dans ses plans de combats. Les officiers, qui savent jusqu'à quel point sa sagacité est pénétrante, s'en rapportent bien souvent à lui pour deviner la mission qu'ils auront à remplir, lorsqu'une fois ils ont reçu l'ordre de se préparer pour une sortie dont ils ignorent le but.

Quand les Tchétchens ne se montrent pas à Vnézapné, la conversation manque bientôt d'aliment, et l'ennui ne tarde pas à se faire sentir; mais les Circassiens, qui, eux aussi, se fatigueraient bien vite d'une inaction qui ne leur est pas habituelle, laissent rarement passer une semaine sans venir se montrer devant la forteresse. Alors on se tire quelques coups de fusil, le canon même se mêle ordinairement de la partie, on se fait quelques blessures, et tout le monde est content.

C'est pendant les jours d'inaction qui suivirent la course à Zandak que nous allâmes rendre visite à un régiment de dragons dont les cantonnemens n'étaient éloignés de Vnézapné que d'une vingtaine de verstes. En sortant de l'*aoul* d'Andreva par la porte de l'est, nous traversâmes un petit bois peuplé de faisans qui se levaient devant nous presque à chaque pas; puis nous arrivâmes dans la steppe, qui se prolonge jusqu'à Tchir-Iourt, village où sont cantonnés les dragons, et de là jusqu'à la mer Caspienne. En cet endroit, les dernières pentes des montagnes sont complétement nues; c'est comme si la steppe avait été soulevée par immenses morceaux. Ces champs arides sont fréquentés par de nombreuses compagnies de perdrix qui, conjointement avec les lièvres, s'en sont adjugé la jouissance, que du reste on leur dispute peu : les animaux sont à leur aise dans un pays où les hommes se font la chasse entre eux.

Je trouvai, parmi les dragons, beaucoup d'aimables officiers dont quelques-uns me firent la politesse de former eux-mêmes mon escorte, quand je voulus aller dessiner un très joli pont de bateaux jeté sur le Soulak. Après la garde impériale, ce n'est guère que dans les régimens de cavalerie qu'on peut encore rencontrer des officiers appartenant aux bonnes familles de l'aristocratie russe, et il faut ajouter, à leur éloge, qu'on est presque sûr de trouver en eux des hommes d'un esprit cultivé. J'ai souvent entendu dire que les officiers d'*armée* ne voyaient pas avec plaisir ceux qui sortent de la garde pour prendre du service au Caucase, parce que, ajoute-t-on, ils n'y viennent que pour recevoir des grades et s'en retourner après. Sans rechercher si ce grief est fondé sur des raisons solides,

je crois cependant pouvoir émettre l'opinion que c'est de la garde que d'ordinaire sortent les officiers les plus instruits de l'armée russe, les plus distingués par la bravoure comme par le charme des manières. Chez les dragons de Tchir-Iourt, par exemple, je fus très cordialement accueilli. Leur chef, le colonel Kriukavskoy, qu'une balle perdue est venue tuer l'année dernière à la fin d'un combat victorieux, nous donna un dîner splendide pour le pays; ce fut au moment du dessert, quand déjà on débouchait les bouteilles de vin de Champagne, qu'un courrier vint annoncer la prise de l'*aoul* de Salté, qui venait d'être emporté d'assaut par une colonne russe après un long siége. Tous les convives fêtèrent à l'envi cette victoire, et moi avec eux. La joie de ces aimables compagnons me gagna si bien, que je ne pus faire autrement que de mêler mes acclamations à leurs hourras et à leurs vœux pour le triomphe d'une cause qui avait conquis toute ma sympathie.

Le camp des dragons (on ne peut appeler autrement de misérables maisonnettes qui servent à peine à abriter les hommes) est placé à l'entrée même de la gorge par laquelle le Soulak débouche dans la plaine des Koumouiks. Comme les Tchétchens n'aiment pas à se risquer dans le voisinage de gens qui sont toujours en mesure de les poursuivre, les soldats peuvent cultiver aux environs de leur demeure des plantes potagères qui rendent l'existence plus facile et plus agréable à Tchir-Iourt qu'à Vnézapné, qui, ne renfermant pas de cavalerie, ne peut malheureusement pas jouir des mêmes avantages; mais le climat y est en revanche moins supportable. Pendant tout l'été et une grande partie de l'automne, le vent soulève dans la steppe des tourbillons de poussière qui couvrent toute la plaine depuis le matin jusqu'au soir, et forcent les habitans à rester enfermés chez eux presque chaque jour. Dès le retour de la saison des pluies, il n'est pas de village ni de forteresse au Caucase où l'on puisse aller à pied sans être exposé à se perdre dans la boue; aussi on peut dire qu'une bonne partie de la vie d'un Tatare de ce pays se passe à cheval.

Quand nous prîmes congé des habitans de Tchir-Iourt, beaucoup d'entre eux voulurent faire de compagnie avec nous une bonne partie du chemin qui nous ramenait à la forteresse, où nous revînmes le même jour.

Je commençais à prendre Vnézapné en affection. Il m'en coûtait beaucoup de quitter des personnes que je n'étais pas sûr de revoir. Le brave colonel Lévitzki me regardait, m'avait-il dit, comme faisant partie de son bataillon, et par conséquent il ne pouvait pas accepter un combat en mon absence. Aussi, comme malgré la saison avancée il était encore campé sur l'esplanade qui sépare la forteresse de l'*aoul* d'Andreva, il me faisait prévenir chaque fois qu'il était menacé d'être

attaqué, et je m'empressais de me rendre à son invitation. Nous passions ensemble la nuit sous la tente, où nous dormions malgré les coups de vent qui sans cesse ébranlaient ce fragile abri, malgré les cris réguliers et monotones des sentinelles, qui berçaient assez désagréablement notre sommeil.

Le bataillon allait-il faire du bois dans la forêt (1), le colonel m'expédiait immédiatement quelques hommes, et je partais avec lui. Comme cette opération exigeait ordinairement une journée entière, nous emportions de quoi faire un modeste déjeuner. Quand des piquets de soldats gardaient tous les sentiers, quand des sentinelles surveillaient les broussailles du haut des arbres sur lesquels elles étaient perchées, et que les travailleurs commençaient leur besogne, nous venions nous asseoir pour causer auprès d'une pièce de canon. Le hasard nous avait fait découvrir des amitiés communes à tous les deux, parmi lesquelles il se trouvait un de mes plus chers amis d'enfance, pour qui le colonel avait conservé un précieux souvenir de reconnaissance.

Cependant l'hiver, qui arrivait à grands pas, allait bientôt forcer les troupes qu'on ne pouvait loger dans le *Forstadt* à prendre leurs cantonnemens dans l'*aoul* d'Andreva. On prit des précautions pour protéger les soldats contre les attaques isolées des Tatares, qui n'aiment pas le contact des Russes, et qui, malgré cela, sont obligés de donner le logement pour au moins un millier d'hommes pendant une partie de l'année. Si les Tatares voulaient travailler, ils pourraient certainement se créer chez les Russes des ressources qui contribueraient à améliorer leur position; mais ils ne veulent pas s'en donner la peine, et il est probable que la Russie ne viendra à bout de ces populations qu'en transplantant des villages entiers dans des contrées éloignées des montagnes. Les rapports continuels qui existent entre les Tchétchens et les Tatares-Koumouiks entretiennent, avec les chances d'impunité, des projets de vengeance contre la nation chrétienne. Bien que les individus des deux peuplades s'attaquent journellement, cela ne les empêcherait pas de se réunir au premier moment favorable pour eux, sauf à batailler de nouveau lorsque l'ennemi commun se serait retiré. L'esprit remuant de ces deux tribus pourrait seul s'opposer à une liaison durable entre des populations qui peut-être ne sont séparées que parce qu'une différence de position locale les a soumises à des chefs différens. En effet, ce sont, chez les habitans de la plaine et chez ceux de la montagne, même langue, même type, même religion, même costume, et, par-dessus tout, même haine de la Russie. Les gens de la plaine n'aiment pas les

(1) On ne va le plus souvent qu'à deux ou trois verstes de la forteresse.

Russes, parce qu'ils n'aimeront jamais aucune domination, pas plus celle de Shamyl que celle de n'importe quelle puissance. Le gouvernement de la Russie ne les inquiète en rien. Il leur laisse leur religion, leurs coutumes, leur système électif; mais il poursuit les assassins et les voleurs, et cela les gêne. La principale occupation des peuples circassiens est de guerroyer; s'ils n'avaient pas d'ennemi commun, ils se battraient entre eux de tribu à tribu. Avant l'invasion des Russes, ils aimaient à se mettre à la solde des peuples qui se faisaient la guerre dans les provinces de l'Asie voisines du Caucase; mais ils étaient des auxiliaires souvent dangereux pour ceux-là même qui les payaient.

Pendant mon séjour à Vnézapné, mon attention s'est portée sur les Tatares aussi bien que sur les Russes. J'ai pu remarquer que ce qui manquait aux premiers, c'était le goût du travail et non l'intelligence. Les habitans du village d'Andreva, voisin de la forteresse, et qui ne compte pas moins de trois mille *sakles,* fabriquent d'assez bonnes armes, surtout des sabres et des poignards. J'ai fait faire chez ces armuriers un sabre dont j'ai payé la lame seule douze roubles argent (48 francs). Cette lame a été fabriquée avec des débris de vieilles faulx. Le travail n'en est pas beau, mais le fer en est bon. Les fusils et les pistolets de cet *aoul* n'ont pas une grande réputation; ce sont ceux qu'on fabrique dans le Daghestan qui l'emportent dans l'opinion des gens du pays. Les Tatares excellent, par exemple, à ciseler l'argent bruni. Les dessins qu'ils font ainsi sont d'une pureté remarquable, mais peu variés. Il y a là aussi beaucoup de cordonniers qui ne confectionnent guère que des sandales. Les bottes viennent du Daghestan. Elles sont ornées de fers dont les pointes épaisses ressortent de plusieurs lignes aux deux extrémités du demi-cercle du talon, ce qui relève le derrière de la botte de telle façon que ceux qui sont chaussés de la sorte doivent constamment marcher sur la pointe du pied. Les Tatares sont longtemps à confectionner un ouvrage quelconque, car ils ne sont jamais pressés quand il s'agit de travailler; aussi font-ils attendre des mois entiers la livraison du plus simple objet. En outre, comme chacun d'eux se renferme strictement dans une spécialité, il faut toujours avoir recours à plusieurs ouvriers pour une seule chose. Il faudrait donc une chance extraordinaire pour être servi un peu rapidement.

On comprend qu'un pays comme celui-là offre peu de ressources pour la nourriture des soldats. Aussi l'armée du Caucase doit-elle tirer toutes ses provisions de la Russie, même les légumes frais, qu'on va chercher au-delà du Térek. Le prince Bariatinski, qui tenait constamment table ouverte pour tous les officiers de son régiment, était souvent fort embarrassé pour offrir un dîner passable à ses invités.

Avant de quitter le camp, le colonel Lévitzki eut l'idée de donner un bal à l'occasion de la fête de son bataillon. La tente qui servait d'hôpital dut ce jour-là devenir une salle de danse. On couvrit la terre d'une grande quantité de tapis plus ou moins larges; ce fut la seule décoration qu'on put se procurer. Le régiment avait un corps de musiciens qui formèrent un orchestre passable, et l'on appela autour de la tente tous les corps de chanteurs. On se fera difficilement une idée juste de ce bal donné dans une forteresse du Caucase. Si les cavaliers ne manquaient pas à la réunion, les dames y étaient visiblement en trop petit nombre. Bien qu'on eût invité tout le personnel féminin de la garnison, on ne put réunir que cinq dames et une enfant qui était absolument nécessaire pour former ce que nous appelions le *grand quadrille*. A cinq heures précises, tous les hommes étaient réunis auprès de la salle improvisée; mais les dames se firent attendre. Ce retard semblait être une protestation contre la discipline militaire, et il paraîtrait qu'il fut ainsi interprété, car on se disposait à les envoyer chercher par la garde du camp, quand, heureusement pour la réputation de galanterie des officiers du régiment de Kabarda, ces dames parurent à la porte de la forteresse; peu après, les danses commencèrent. Le colonel s'était procuré des rafraîchissemens auxquels il serait difficile de donner un nom, et qui arrivaient on ne sait trop d'où, mais auxquels on fit honneur sans trop s'inquiéter de la provenance. On se promettait beaucoup de plaisir, quand les valseurs s'aperçurent qu'à moins d'avoir des jambes de chamois, il était de toute impossibilité de danser sur des tapis superposés. Le prince Bariatinski dut alors mettre à la disposition de la société une partie de son habitation, dont il s'empressa de faire les honneurs en grand seigneur qu'il est. On dansa toute la nuit avec une incroyable ardeur, et le lendemain même on se battait contre les Tchétchens à la porte de la forteresse. Le prince Bariatinski me disait pendant la fête : « Maintenant on danse, et peut-être que dans quelques instans on se tirera des coups de fusil. Je suis persuadé que parmi tous ces officiers il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à quitter le bal pour aller gaiement à une mort presque certaine. » — Quand on a vécu avec l'armée russe, on ne saurait trouver rien d'exagéré dans une telle assertion.

Ce bal ne précéda que de quelques jours mon départ de Vnézapné. Peu après, j'eus la douleur de voir partir le colonel Lévitzki, dont le bataillon allait tenir garnison dans une petite forteresse du voisinage. Nous nous promîmes bien de nous revoir; mais, hélas! nous comptions sans la guerre et les dangers qui l'accompagnent. Le prince Bariatinski allait aussi avoir à s'absenter de la forteresse; une partie de son régiment était appelée à une expédition qui devait

opérer à l'autre extrémité de la province. Il n'y avait plus rien qui pût me retenir dans le pays où m'avait amené l'invitation du colonel; je me disposai donc à partir avec l'armée, et à la suivre dans sa marche vers la Tchétchénia occidentale.

Mon séjour dans la forteresse de Vnézapné me laissait mieux que d'agréables souvenirs : j'avais pu, soit par mes conversations avec les officiers russes, soit par mes propres observations, me faire une idée tout à la fois du théâtre de la guerre du Caucase et du système d'opérations qu'elle impose à la Russie. Cette vie de forteresse, dont j'avais partagé pendant trois mois les travaux et les privations, n'est qu'une des faces, la plus sévère peut-être, du tableau qu'offre cette guerre où la patience et la bravoure, deux des vertus distinctives du peuple russe, sont tour à tour si rudement éprouvées. La garde des frontières n'est ici qu'une moitié de la tâche à remplir, et c'est par des moyens plus énergiques qu'on s'efforce aujourd'hui de mener cette tâche à bien. Le théâtre principal des opérations de l'armée russe est divisé en trois zones, désignées par les noms de *centre, flanc gauche* et *flanc droit.* Le *centre,* qui comprend tout le pays situé entre le Térek et le Kouban, peut être regardé maintenant comme soumis. Ce n'est qu'aux deux flancs, — l'un qui s'étend à l'est jusqu'au Soulak, l'autre à l'ouest jusqu'à la Mer-Noire, — que la lutte se poursuit, et c'est sur le flanc de l'est, où les Russes sont en face de Shamyl, qu'elle prend un caractère particulier d'acharnement. Ce chef, en faisant, pour ainsi dire, pivoter ses bandes sur des rochers inaccessibles, peut, avec une égale rapidité, se porter au nord, vers le Térek, et à l'est, vers les côtes de la Caspienne. On a fait de nombreuses expéditions dans l'intérieur de ce qu'on peut appeler les possessions de Shamyl; on a pris quelques villages, on en a détruit d'autres. Aujourd'hui les Russes semblent avoir renoncé à garder ces positions trop avancées dans les montagnes; ils n'ont conservé que les *aouls* situés sur la rive droite du Soulak, abandonnant tous ceux dont ils s'étaient emparés au-delà de cette rivière. Il est vraisemblable qu'ils ont choisi ce cours d'eau comme limite de leur occupation dans le Daghestan. Le plan qu'ils suivent depuis quelques années consiste à enfermer le plus strictement possible l'ennemi dans les hautes régions montagneuses en lui enlevant progressivement toutes les terres mieux situées où il pourrait trouver des ressources pour son existence. Shamyl et les populations qui lui sont soumises ont vu leurs courses entravées du côté de l'Asie, où dans une partie de la montagne la Russie est déjà souveraine; il reste à les enserrer du côté du nord, c'est-à-dire à leur enlever toute la Tchétchénia, et tel est le but des opérations actuelles du prince Bariatinski dans cette province. Grâce à ce nouveau système, la vie des

soldats russes sera ménagée, et les tribus insoumises, au lieu d'être l'objet d'attaques meurtrières, seront prises par la faim. Quelques-unes de ces tribus commencent à comprendre l'inutilité d'une plus longue résistance; mais, pour soumettre toutes les populations circassiennes, il faudra resserrer de plus en plus autour des montagnes le cordon de ces forteresses, de ces établissemens militaires dont j'ai pu observer à Vnézapné la puissante organisation; il faudra aussi frayer des routes et abattre souvent, pour faciliter les communications, des forêts entières. Pendant que la Russie poursuivra ainsi l'œuvre laborieuse du soldat et du pionnier, que fera Shamyl? Il ne pourra se maintenir que par un redoublement de violence dans l'exercice d'une autorité qui pèse déjà, dit-on, à ses auxiliaires autrefois les plus dévoués. C'est une garde formée de déserteurs russes et de Tatares fugitifs, dont le nombre varie, suivant les versions, de trois cents à six mille (1), qui est aujourd'hui la principale force du chef circassien. C'est ainsi appuyé qu'il gouverne les villages encore soumis à sa domination. Qui sait si ces hommes ne pourront pas rendre un jour un important service au pays qu'ils ont abandonné, et si une amnistie générale accordée par l'empereur à ses sujets transfuges ne lui livrerait pas tout le territoire ennemi? En attendant, le rôle de la Russie, c'est non-seulement de se faire craindre, mais de faire comprendre aux populations caucasiennes les avantages du régime nouveau qu'elle vient substituer à leur sauvage indépendance. Elle a déjà su faire quelques pas heureux dans cette voie; elle n'a, pour arriver à un succès complet, qu'à s'y affermir de plus en plus.

CHARLES REBOUL.

(1) Je cite ce dernier chiffre, quelqu'exagéré qu'il me paraisse, parce que je le tiens d'un officier qui a été quelque temps prisonnier des Circassiens. Blessé gravement dans une rencontre avec les montagnards, il fut emporté par eux dans leur retraite. On lui donna quelques soins, parce qu'on tenait à le conserver en vie dans l'espoir d'une forte rançon; mais, l'état du blessé donnant des inquiétudes à ses gardiens, ils se décidèrent à le rendre aux Russes et se contentèrent d'une somme de 400 roubles argent. Shamyl, furieux de ce qu'on avait agi sans le prévenir, fit couper la tête aux auteurs de ce marché dès que la nouvelle lui en parvint.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

II.

LA POÉSIE ALLEMANDE.

I. *Nacht und Morgen*, von Franz Dingelstedt; Stuttgart und Tubingen, 1851. — II. *Kaiser Karl, eine epische Trilogie*, von O.-F. Gruppe; Berlin, 1852. — III. *Dornrœschen*, von Julius von Rodenberg, Bremen, 1852. — IV. *Waldmeisters Brautfahrt*, von Otto Roquette; Stuttgart, 1851. — V. *Hafis. — Mahomed und sein Werk, — Hafis, neue Sammlung*, von Daumer; Nürnberg, 1852. — VI. *Die Lieder des Mirza-Schaffy*, von Friedrich Bodenstedt; Berlin, 1851. — VII. *Cordula*, von Max Waldau; Hamburg, 1851. — VIII. *Urika*, von Paul Heyse; Berlin, 1852. — IX. *Schatten*, von Moritz Hartmann; Darmstadt, 1851. — X. *Der Letzte Blüthenstrauss*, von Justinus Kerner; Stuttgart und Tubingen, 1852.

C'est un des charmes de la littérature allemande, que la poésie y a été à toute époque l'interprète fidèle du mouvement des esprits. Cet idiome souple et fort, cette langue harmonieuse et vibrante s'est toujours prêtée à la peinture idéale de la conscience publique. Au moyen âge, toute la grâce et toute la rudesse de ces vieux siècles se reproduisent merveilleusement dans les chants des *Minnesinger*. Wolfram d'Eschenbach et Gottfried de Strasbourg, Walther de Vogelweide et Hartmann d'Aue, nous rendent tour à tour la candeur printanière et la sublimité parfois sauvage d'une période où l'influence des imaginations provençales se mariait aux souvenirs de la Scandinavie. Quand le XVIe siècle se lève et que Luther accomplit sa redoutable entreprise, ce sont des chants encore qui sont le meilleur commentaire de la situation des peuples germaniques. Voyez éclore tous ces *Lieder* imprégnés d'une saveur étrange; on dirait des fleurs fraîchement cueillies dans les sombres forêts d'Arminius. Les chênes d'Hercynie rendent leurs oracles; le vieux génie de la patrie sort des ténèbres du passé, et s'unit une seconde fois, d'une façon qui lui est propre, avec l'immortel esprit de Jésus. Luther, qui n'est pour l'Europe qu'un novateur intrépide, est pour l'Allemagne le représentant de ces forces natio-

nales qui avaient sommeillé pendant des siècles, et qui tout à coup se révélaient au monde. Les *Lieder* du XVIe siècle sont remplis de cette pensée, et l'historien qui serait tenté de méconnaître ce caractère particulier de la réforme retrouverait dans des milliers de chants populaires des explications que ne fournit pas l'histoire.

La troisième époque des lettres allemandes a vu naître aussi une poésie parfaitement appropriée aux sentimens nouveaux du pays. La doctrine qui est le fond de tout le XVIIIe siècle, l'inspiration qui rend compte à la fois de sa grandeur et de ses misères, — le culte de l'humanité, — suscite deux glorieux interprètes. Schiller, la flamme au front, célèbre l'enthousiasme un peu déclamatoire de l'Allemagne; Goethe exprime majestueusement sa gravité intelligente et son génie cosmopolite. Depuis eux, chaque transformation de l'esprit public est signalée par un cortége de poètes. Ici, une réaction nécessaire contre la tyrannie du XVIIIe siècle produit l'école charmante des romantiques; là, quand les romantiques ont rempli leur mission, quand ils veulent compromettre eux-mêmes leur œuvre en étouffant l'esprit de leur siècle, un poète sorti de leur école, une vive et vaillante imagination, parée de leurs plus gracieux trésors, les disperse en se jouant, comme le premier rayon matinal disperse les fantômes de la nuit. M. Henri Heine est la vivante image de l'Allemagne dans cette périlleuse crise où elle s'arrache au monde des rêveries. Ce n'est pas encore assez : le pays de Goethe et de Hegel veut vivre enfin de la vie active; aussitôt paraît le bataillon de M. Herwegh, et voici le sabbat des rimeurs politiques. Depuis les mélodies embaumées des *Minnesinger* jusqu'à ces prétentieuses chansons dont les derniers refrains se mêlent aux premières clameurs de 1848, ce mouvement ne s'interrompt pas. Du XIIIe siècle au XIXe, une poésie spontanée accompagne et explique, comme sur la scène de Sophocle et d'Aristophane, les sérieuses péripéties du drame ou les bouffonnes aventures de la comédie.

Ce n'est pas une étude sans profit d'interroger aujourd'hui les œuvres qui représentent au-delà du Rhin la littérature poétique de ces deux dernières années. L'Allemagne n'a pas renoncé sans doute aux libérales croyances qui l'ont déjà plus qu'à demi transformée, et le sublime idéal de l'unité brille toujours à ses yeux comme une étoile amie; elle a repoussé du moins les auxiliaires funestes que lui avaient donnés les révolutions démagogiques. La pacification des contrées allemandes a rendu aux lettres la liberté qu'elles n'avaient plus. Nous avons vu un esprit rajeuni, ou du moins certaines tendances, certaines dispositions fécondes se déclarer manifestement dans les écrits des romanciers. Si cet esprit meilleur est bien celui de la situation présente, il marquera aussi la poésie d'une vive et reconnaissable empreinte. Déjà, l'année dernière, Henri Heine, dans son *Romancero*, préludait à ces nouvelles évolutions de la muse. Lorsque le poète du *Livre des Chants*, étendu sur son lit de douleur, nous déroulait en ses strophes les visions de ses veilles, il ne s'exerçait pas seulement à tromper la souffrance, il indiquait avec un rare instinct les routes où la poésie allait entrer. Vers le même temps à peu près, un autre écrivain qui marque au premier rang, M. Anastasius Grün, publiait les œuvres posthumes d'un généreux poète récemment enlevé à son pays. En proie depuis longues années à des souffrances cruelles qui avaient

fini par voiler sa raison, M. Nicolas Lenau venait de mourir, et M. Grün avait rassemblé d'une main pieuse ses dernières strophes et ses poèmes inachevés. Or ce poétique testament de l'auteur de *Savonarole* semblait aussi, comme le *Romancero* d'Henri Heine, rouvrir les domaines de l'idéal. Celui-ci malade, frappé de paralysie, privé des enchantemens de la lumière, appelait l'imagination à son aide; celui-là, disputant sa raison au mal qui devait l'emporter, chantait encore jusqu'à la dernière heure, sans que le désespoir de son âme attristât ses éclatantes peintures.

Voilà un noble exemple pour l'Allemagne. Assez longtemps la poésie n'a été que la servante des polémiques du jour; on doit comprendre enfin le rôle sublime qui lui a été dévolu ici-bas. Si ce pays est malade, si toutes les traces des révolutions n'ont pas encore disparu, si bien des espérances légitimes sont cruellement froissées, faut-il pour cela que l'imagination renie ses priviléges? Si la paix au contraire apporte déjà ses dons, n'est-ce pas l'heure où la poésie doit renaître? A quelque point de vue que l'on se place, on comprend le mouvement littéraire dont nous voulons signaler les symptômes. Divisés encore sur tant de points, les esprits s'unissent au moins dans cette pensée, et maintes forces naguère dispersées en de vaines œuvres retrouvent heureusement leur emploi. Rappelez-vous ce qu'était la poésie allemande il y a dix ans. Cris de guerre, discussions politiques, pétitions au roi de Prusse, journaux distribués en strophes, voilà ce que MM. Herwegh et Freiligrath avaient mis à la mode. « Quel piaillement! s'écrie Henri Heine. On dirait les oies qui ont sauvé le Capitole. » Et cependant Henri Heine lui-même, dans les brillantes fantaisies de son *Conte d'Hiver*, avait payé un large tribut aux inspirations du moment. Aujourd'hui, le dernier recueil de l'audacieux humoriste et les œuvres posthumes de Lenau évoquent librement les figures du passé. De la Judée à l'Amérique, Henri Heine nous donne le fantasque *romancero* de l'histoire universelle, et Nicolas Lenau, dans l'ébauche de son drame de *Don Juan*, dépose les suprêmes accens de sa profonde et mélancolique pensée. Ils avaient tous les deux, le premier par sa gaieté aventureuse, le second par sa pénétrante tristesse, exprimé et envenimé peut-être le malaise d'une période troublée; cette période, voilà qu'ils la terminent aujourd'hui. Henri Heine et Nicolas Lenau ont préludé par leurs derniers chants au réveil des écoles sérieuses et inauguré la seconde moitié du siècle.

I.

Le caractère commun aux tentatives poétiques de ces dernières années en Allemagne, c'est la substitution presque générale de la tendance critique et contemplative aux stériles ardeurs de la polémique. Je ne parlerai que des œuvres les plus importantes, mais dans celles-là même que je n'aurai pas à apprécier ici, il y a comme une fleur d'inspiration plus calme et plus savante. Tantôt ce seront des compositions habiles où un artiste soigneux s'essaie à reproduire des tableaux du passé; tantôt ce seront des traductions, des esquisses, des ébauches d'après les littératures étrangères, et les siècles les plus opposés, les littératures les plus dissemblables provoqueront également le zèle des écrivains; des poètes même accoutumés à produire ouvertement leurs pensées

téméraires prendront plaisir à les déguiser sous le costume des chanteurs d'un autre âge. Tantôt enfin, si l'auteur parle en son nom, ce sera dans la forme du récit; il demandera ses inspirations à l'histoire, il placera une idylle ou un drame dans le cadre sévère de la réalité; *Hermann et Dorothée* sera pour lui un modèle dont il tentera de s'approprier les richesses.

Cette idée d'une journée meilleure qui commence, un poète des plus distingués nous la fournit. Nous avons montré (1) comment tout un groupe d'écrivains, fidèle organe des préoccupations publiques, insistait sur la nécessité d'un renouvellement moral. Ces écrivains suivaient des directions absolument contraires, et cependant ils sont arrivés à une même conclusion, à celle que M. Berthold Auerbach inscrit dans le titre de son roman : *Vie nouvelle*. Voici un poète habile, M. Franz Dingelstedt, qui exprime aussi cette pensée; son livre est intitulé *Nuit et Matin*. M. Dingelstedt avait conquis sans peine une des premières places parmi les Tyrtées qui firent tant de bruit il y a dix ans, et si quelqu'un eût pu épargner à ce bataillon indiscipliné les échecs littéraires auxquels il s'exposait, c'était sans doute ce ferme et délicat écrivain. Tandis que M. Herwegh se perdait à tout propos dans de belliqueuses déclamations, tandis que M. Prutz appelait à son aide tous les procédés d'une rhétorique sonore, M. Dingelstedt s'appliquait à transfigurer en de beaux symboles les passions politiques dont il était l'écho. Il s'était donné le rôle du veilleur de nuit. Sa trompe à la main, il allait par les rues de la cité, en sonnant les heures monotones. C'est sous ce costume qu'il chantait, tantôt proférant des plaintes sombres, tantôt signalant à l'horizon la lueur pâle et lointaine qui annonçait le retour de l'aube. Maintenant les ombres sont dissipées :

« Le veilleur qui a chanté la nuit, la longue nuit d'hiver de l'Allemagne, est aujourd'hui, dans le crépuscule du matin, le héraut de la journée qui se lève. Des derniers accens de ces *Lieder*, il salue à pleine voix la jeune lumière, la lumière qui jaillit éclatante, déchirant les voiles ténébreux de l'obscurité.

« Oui, la lumière! — Elle est descendue, rouge comme le sang, de toutes les cimes de nos montagnes. Ce n'est pas la flûte paisible du berger qui l'a reçue, c'est le chœur strident des clairons. Enfin le voici au ciel, le voici clair et brillant, ce jour que nous croyions encore si loin! Il porte une couronne de fraîches roses, et la rosée, comme une huile sainte, a sacré sa tête victorieuse.

« Si maintenant, en nos plaines qu'ont foulées tant de batailles, sa splendeur semble parfois pâlir, masquée par l'ombre errante et froide des nuages que chasse le vent, si nous voyons venir les tristes saisons où le soleil brille rapidement et s'enfuit, — plus d'erreur pour nous et plus de crainte! Le jour, nous le savons, le jour règne dans les cieux!

« Vienne aussi, ô terre d'Allemagne, vienne aussi le jour splendide pour tes chanteurs! Qu'il n'en reste plus un seul dans les ténébreuses retraites de la nuit! que toute force et tout élan s'unissent à la grande communauté! qu'au centre du siècle, qu'au sein de la vie, qu'au cœur même de la nation l'art apparaisse régénéré!

« Pour nous qui, obsédés de songes et enveloppés d'ombres nocturnes, vous

(1) Voyez, dans la livraison du 1er février 1853, la première partie de cette étude, les *Tendances nouvelles du Roman*.

avons précédés dans la carrière, ô nos héritiers plus heureux, combien notre sort a été moins doux que le vôtre! Ce fut notre mission de vous préparer la route dans les ténèbres, de vous faire un pont avec nos corps. Et quelle était notre récompense? Çà et là un pressentiment, un espoir, jamais un vœu pleinement exaucé.

« Ne nous plaignons pas cependant. Cette mission crépusculaire n'est pas perdue : elle est finie; elle a subitement accompli son œuvre sitôt que paraît la matinée radieuse. C'est alors que les chants de la nuit doivent cesser; l'alouette elle-même, l'alouette matinale se tait, lorsque l'aigle, en son puissant essor, s'élance à midi vers le soleil! »

En prenant ainsi congé du public, M. Dingelstedt ne fait pas acte de découragement; ce n'est pas davantage le manége d'une coquetterie littéraire. Je vois ici un sentiment vrai de la situation. Dans cette journée nouvelle qu'il salue, il faudra surtout des hommes nouveaux, et c'est pour cela qu'il adresse cet appel cordial aux générations qui s'approchent. Sans doute il y a encore plus d'un écrivain d'élite qui n'a pas donné tout ce qu'il possède; le poète indique seulement l'idée d'une rénovation et en exprime chaleureusement l'espoir. Pour lui, son livre est assez bien caractérisé dans la dernière strophe que je viens de traduire; c'est le chant de l'alouette matinale. Toutes les pages frémissent; satires ou chants d'allégresse, épigrammes ou portraits, on entend retentir d'un bout à l'autre une sorte de gazouillement joyeux.

Depuis les *Chants d'un Veilleur de nuit,* M. Dingelstedt avait publié un beau recueil de vers, un recueil grave, élevé, empreint d'une mâle tristesse. Nommé alors bibliothécaire du roi de Würtemberg, maintenant directeur du théâtre royal de Munich, d'autres soins l'occupaient. Il rassemble ici quelques œuvres éparses, et il y ajoute toute une série de pièces fort curieuses sur les événemens de 1848. Les unes, ce seront les derniers échos de la nuit; les autres seront les premières voix du matin. C'est cette seconde partie surtout qui donne au livre son caractère. Écoutez, dès que l'aube a lui, ce léger babil d'oiseau dont je parlais tout à l'heure. Ce sont des pièces où la joie et l'ironie se succèdent, non pas la joie emphatique d'un démocrate, non pas l'ironie amère d'un homme qui a connu la haine, mais une joie discrète et douce, une ironie sans méchanceté, qui va et vient à la surface des choses. Son chant de victoire en 1848 est digne de cette imagination charmante; il se rappelle les services rendus par Louis Boerne, et il s'écrie avec grâce : — « Les premières fleurs de mars, cette année, se sont épanouies sur un tombeau du Père-Lachaise, fraîche végétation printanière sortie des cendres,... je me trompe, sorties du cœur de Louis Boerne! » Puis vient l'enterrement du censeur, et toute la gent littéraire convoquée pour la cérémonie fait cortége en souriant. Ne souriez pas trop, je tourne la page, et je trouve une autre pièce datée de 1850 qui porte ce titre : *Résurrection.* Le censeur vient de ressusciter! Le bonhomme se venge des railleurs en modifiant à sa façon le vers d'Horace : *Censuram expellas furcâ...* Vous le voyez, le veilleur de nuit a eu raison de nous dire que désormais brumes et nuages ne l'empêcheraient pas de croire au soleil : il a foi dans le jour nouveau qui s'est levé, voilà le secret de cette gaieté inoffensive. Ce qui l'enchante, c'est tout simplement la fin de l'ancien régime; quant aux événemens de la rue, quant aux prétentions ambitieuses des novateurs, quant aux discours et aux œuvres de

la démocratie, ce n'est pas dans ses vers qu'il en faut chercher le triomphe. Écoutez plutôt cette parodie du chant de Mignon si parfaitement appropriée à l'Allemagne de 1848 : « *Kennst du das Land wo die Einheits-phrasen blühn?* — Connais-tu le pays où fleurissent tant de phrases sur l'unité allemande et où brûle au fond des sombres cœurs l'espoir des divisions nouvelles? Connais-tu le pays où un vent froid agite les feuilles des journaux, où la paix est dédaignée, où triomphe la discorde? Ce pays, M. Dingelstedt a montré qu'il le connaissait bien. Écoutez aussi le monologue de l'aigle germanique : « *To be or not to be...* Être ou ne pas être, voilà la question. » L'humoriste se joue avec grâce en ces plaisanteries innocentes, et plus d'une fois, à travers ce scepticisme désabusé, on sent battre tout à coup le cœur du patriote; une furtive larme accompagne le sourire.

S'il est une occasion où le scepticisme s'efface, c'est quand l'armée du maréchal Radetzky replace la bannière de l'Autriche sur les tours de Milan. M. Dingelstedt n'est pas de ces patriotes qui se réjouissent des humiliations de leur drapeau. Les belles pièces sur l'assassinat du comte Latour et sur la prise de Milan vont rejoindre ce chœur de chansons belliqueuses si fièrement déployées par Grillparzer et Zedlitz. Je dois signaler aussi de nobles strophes adressées à l'archiduc Jean. L'auteur de *Nuit et Matin* avait pu railler la situation équivoque du vicaire de l'empire et imaginer une lettre moqueuse des souverains allemands *à Jean sans Terre*. Le jour où il apprend que l'archiduc vient de déposer ses pouvoirs et qu'il est sorti silencieusement de Francfort, il va lui faire cortége et il l'accompagne de ses chants :

« Au milieu des chants et des cris de joie, salué comme le sauveur de l'empire, il vint un jour au Roemer; un joyeux frémissement agitait toutes les feuilles des arbres sur son chemin triomphal. Aujourd'hui qu'il s'éloigne sans couronne de cette ville du Mein où l'on couronnait les empereurs, partira-t-il ainsi sans qu'une strophe retentisse, sans qu'une acclamation éclate sur son passage?

« Où sont-ils donc les patriotes, où sont-ils les seigneurs, grands et petits, qui naguère, dans leur détresse, glorifiaient l'archiduc Jean? J'en ai vu bon nombre alors qui venaient le féliciter et faire maintes courbettes devant lui; je n'en vois pas un aujourd'hui, non, pas un seul, à l'heure des adieux, pour lui serrer la main.

« Devant le soleil, encore hésitant et voilé, qui monte du côté du nord, la belle étoile a pâli, la belle et serviable étoile qui précéda la clarté du jour. Et quelle tâche pourtant elle a remplie! La plus pénible de toutes. Elle a paru dès le premier crépuscule du soir, et n'a disparu qu'avec le crépuscule du matin.

« Avant donc qu'elle s'efface tout à fait, là bas, vers les Alpes du Tyrol, chantons encore, chantons-lui un long et sonore adieu! Des bords du Danube jusqu'aux bords du Weser, élevez la voix, élevez-la tous! Un *vivat* au vicaire de l'empire d'Allemagne! un *vivat* pour l'archiduc Jean!

« Le siècle qui trempe tous les noms dans une eau corrosive, et qui, estimant les hommes comme un objet de négoce, les jette au vent quand il s'en est servi, peut bien essayer aussi de ronger ce glorieux nom depuis qu'il a déclaré que *le vieillard était trop faible*. Avait-il donc une épée? avait-il une main pour agir?

« Il était debout sur son étroit sommet; un abîme s'ouvrait à sa droite, un

abîme à sa gauche. Ce fut un miracle s'il ne glissa pas, ce fut le miracle de son âme magnanime. Lorsque la haine, l'envie, la discorde, déchiraient le sol de l'Allemagne, il se maintint droit au-dessus des divisions, isolé, mais inébranlable.

« Un jour, quand s'apaisera le mouvement des vagues du siècle, quand le dôme de l'unité germanique sera bâti et que la coupole resplendira, alors sur les murs de granit, comme une solide pierre de taille, comme la pierre angulaire, nous mettrons le nom de l'archiduc Jean, inscrit parmi les beaux noms de la patrie allemande! »

Après ces généreux élans, pour que le ton du livre reparaisse, voici l'humour qui s'égaie encore, voici le poème fantasque de l'unité restreinte. Aux chimères du patriotisme allemand succèdent les chimères de M. de Radowitz; le joli cycle d'épigrammes intitulé *la grande cloche d'Erfurt* est plein de verve et de gaieté. Le rhythme et la rime servent également l'habile maître et lui fournissent d'excellens effets comiques. Tout se termine enfin par un *Chant de Noël*, où les sérieux accens et la gaieté légère s'unissent harmonieusement. La matinée est finie; les brouillards se dissipent, l'alouette se tait, et l'on se rappelle les encourageantes paroles du début, lorsque le veilleur de nuit appelait si cordialement ses successeurs et signalait à la poésie allemande de plus fertiles domaines. Telle est l'impression qui résulte de ce gracieux livre.

Ces fertiles domaines, ce seront surtout ceux de l'art, interrogé, étudié dans ses manifestations les plus vraiment nationales. Occupée si longtemps des luttes de la vie publique, dès que la poésie a été rendue à elle-même, elle est revenue avec un bonheur naïf aux inspirations les plus désintéressées. L'école de l'art pour l'art n'a jamais été qu'une crise en Allemagne comme en France, on ne songe pas à la reconstituer aujourd'hui; mais l'art, qui cherche le beau sous toutes ses formes, l'art, qui s'efforce de toucher les cœurs et d'élever les esprits, l'art, qui veut nous enlever aux mesquines préoccupations de la vie et nous rattacher à l'idéal, voilà ce qu'on a vu reparaître depuis deux ans dans la littérature de nos voisins. Quelle joie de reprendre l'œuvre interrompue! Le moyen âge allemand attirait d'abord l'attention des artistes. C'est un champ tout nouveau en effet, un champ où bien des gerbes dorées attendent le moissonneur. Il y a un demi-siècle environ que les investigations de la science historique ont fait comprendre tout le prix de la vieille poésie nationale. Vers le temps où les frères Grimm et leurs amis retrouvaient la primitive Allemagne, une école charmante, mais prétentieuse, altérait déjà d'avance l'esprit de ce mouvement si fécond. Au moment même où ils se vantaient d'arracher les âmes au triste spectacle du présent, les romantiques obéissaient à une inspiration toute moderne. Bien loin de reproduire le moyen âge avec une sincérité hardie, ils se faisaient un moyen âge de mode et de fantaisie, où se jouaient toutes les subtilités, où se croisaient toutes les illuminations bizarres d'une école hostile à la pensée moderne. Il restait donc à reprendre ces études, jadis détournées de leur but; l'école des Tieck, des Brentano et des Arnim laissait à de sincères artistes tout un domaine inexploré. Le traducteur des *Niebelungen*, de *Parceval* et du *Livre des Héros*, l'habile et savant Charles Simrock avait maintenu presque seul la tradition de ces études; depuis la rénovation du mouvement littéraire, il est devenu, sans le savoir, le chef d'une école ou du moins le patron d'un groupe laborieux

Tandis que M. Oscar de Redwitz va étudier sous sa direction à l'université de Bonn ces poèmes épiques du moyen âge allemand dont nul ne possède mieux les arcanes, des chanteurs nouveaux qui s'annoncent avec éclat lui empruntent aussi maintes indications fécondes. La poésie lyrique, de Goethe à Henri Heine, avait donné une assez large moisson; aujourd'hui que l'art des vers, chez nos voisins comme chez nous, est devenu une sorte d'instrument dont on acquiert le doigté sans trop de peine, le goût public semble rejeter d'instinct les banales productions de la littérature intime. Au lieu des esquisses légères, on demande des dessins bien étudiés; au lieu des strophes et des stances personnelles, on veut des compositions où se découvre un art sérieux. Le récit, en un mot, a succédé à la poésie lyrique. Je suis très frappé de cette transformation, et j'y découvre un symptôme intéressant. Voyons-la d'abord se produire dans les différentes écoles qui se présentent à nous; nous en dirons ensuite le sens et la portée.

Le groupe des écrivains qui ont demandé des inspirations aux monumens du moyen âge est très bien représenté par deux poètes qui ont essayé, non sans succès, d'enrichir la littérature épique de leur pays. Le premier est M. Gruppe, artiste soigneux et fin, qu'une trilogie poétique intitulée *l'Empereur Charles* a recommandé tout récemment à la sympathie de l'Allemagne. Il y a une dizaine d'années, si j'ai bonne mémoire, M. Gruppe avait publié, dans un recueil dirigé par M. Charles Simrock, un récit consacré à la légende d'Eginhard et d'Emma. Le poète s'essayait à reproduire les couleurs et la physionomie de ces vieux âges. Il réunit aujourd'hui trois poèmes de ce genre qui forment tout un tableau, un tableau vraiment empreint d'une majesté naïve, et que remplit en toutes ses parties la solennelle figure de Charlemagne. Le premier de ces poèmes rapporte avec beaucoup de charme l'histoire de la reine Berthe, femme du roi Pépin le Bref. Le second est consacré à Hildegarde. L'héroïne du troisième est la gracieuse Emma. Ce qui distingue les chants de M. Gruppe, c'est le sentiment du récit familier. Il excelle à rendre les naïves peintures et ce que Fénelon appelle si bien l'aimable simplicité du monde naissant. Pour que cette simplicité, au moyen âge, ait le caractère vrai qui lui est propre, il faut qu'elle soit relevée par le contraste énergique du cadre où elle se déploie. De même que les mystiques élans du XIIe et du XIIIe siècle empruntent aux croyances farouches et aux passions indomptées de l'époque une valeur inattendue, de même, au début du moyen âge, la chronique familière des Carlovingiens perd une partie de son charme, si elle n'est encadrée dans le mouvement des siècles barbares. Or c'est ce contraste qui manque trop souvent à l'œuvre du soigneux écrivain. Naïve sans affectation, appropriée sans pastiche à la simplicité des vieux temps, sa poésie n'a pas les vigoureuses notes que demande la narration épique. Ce défaut est visible surtout dans le second poème. L'auteur s'est proposé de nous rendre tout entière la physionomie du grand empereur des Francs. Le premier cycle de romances est le tableau de l'enfance et de l'éducation de Charlemagne; le dernier nous le montre comme chef de famille, et si la figure de l'enfant est gracieusement dessinée auprès de Berthe la fileuse, le souverain à la barbe blanche et fleurie dont parle si bien Théroulde, le souverain puissant et débonnaire est peint par M. Gruppe avec un habile mélange d'austérité et de grâce. La partie faible du récit est celle où le fils de Pépin

devait nous apparaître sous les traits du conquérant et du législateur. Roland, Witikind et Radbot sont à l'étroit dans les romances de M. Gruppe. La chronique ne suffit plus ici; il fallait que le poème s'agrandît et portât l'armure des héros. Telle qu'elle est pourtant, cette œuvre mérite bien les nombreux suffrages qu'elle a obtenus. Ce n'est pas en vain que M. Gruppe a exprimé avec soin tant de charmans détails et déployé une imagination si allemande. L'auteur de *l'Empereur Charles* a encore bien des progrès à accomplir; dès à présent toutefois, ce soin du style, ce vif sentiment de l'élégance sévère, cet art ingénieux avec lequel il découvre et met en relief ce que l'histoire contient de tableaux idylliques, tout cela lui assure une place honorable; il a rang parmi les artistes.

La poésie allemande du moyen âge n'offre pas seulement de graves modèles aux chanteurs de nos jours; les légendes s'y épanouissent par milliers. On sait comment l'austère épopée des *Niebelungen* s'embellit au XIIIe siècle, sous l'influence lointaine des Provençaux, de maints ornemens de détail qui altèrent un peu les origines scandinaves du poème. Voici un écrivain qui a marié ingénieusement l'esprit des contes populaires aux formes solennelles de l'épopée de Siegfried. On voit que M. Jules de Rodenberg (c'est encore un nouveau venu comme M. Gruppe) se rattache aussi au mouvement dont M. Simrock est devenu le chef involontaire; il a étudié les anciens monumens de l'art national, mais au lieu d'appliquer cette forme à des scènes empruntées de l'histoire, il veut en faire l'ornement des douces légendes qu'il aime. Il y a dans les *Kinder und Hausmærchen* des frères Grimm une histoire intitulée *la Petite Rose du buisson d'épines* (*Dornrœschen*), qui rappelle en maints endroits notre conte de fées *la Belle au bois dormant*. Cette histoire s'est transformée, sous la plume de l'écrivain, en un poème héroïque. M. de Rodenberg nous transporte aux premiers siècles du moyen âge; les personnages des temps barbares se lèvent à son appel, et le naïf récit ressemble à une chanson de gestes. L'intention de l'auteur est évidente; il a beau conserver le titre de la légende de Grimm, le souvenir des *Niebelungen* le préoccupe sans cesse. Le poème est écrit en strophes de quatre vers à rimes plates comme le *Niebelungen-Lied*. Les premiers chants sont pleins d'une verve belliqueuse; rien de plus rapide que l'exposition. Le portrait du roi des Allemands, Rodegast, ses combats contre les monstres et les géans, son mariage avec la belle Rosemonde, la naissance de Rosalinde sa fille, la fête splendide où paraissent tous les chevaliers, et la scène des fées qui termine le tableau, tout cela est dramatiquement tracé à larges traits. On dirait que l'auteur s'inspire des maîtres allemands du XIXe siècle, des mâles et gracieux dessins de Schnorr et de Kaulbach. Au second chant, nous voici en Danemark, à la cour du roi Hartmuth. Le terrible Hartmuth, un de ces rois de mer qu'a peints Augustin Thierry, a entendu vanter l'éblouissante beauté de Rosalinde, fille de Rodegast; il l'aime et la veut en mariage. Si Rodegast la lui refuse, il ira la chercher l'épée à la main. Rosalinde a rejeté l'offre du roi barbare, et voilà la guerre qui éclate. Rodegast est vaincu, Hartmuth va posséder sa proie; mais c'est à ce moment même que s'accomplit la prédiction de la fée : un sommeil de mort ferme les paupières de Rosalinde. Le troisième chant enfin devait mettre en lumière la pensée cachée sous le symbole. D'après les paroles de la fée, le charme qui

prolonge le sommeil de la jeune fille ne sera rompu que le jour où un héros, — Siegfried est son nom, — ira la délivrer. Pour opérer ce miracle, il faut que Siegfried remporte de grandes victoires; le ciel et l'enfer se livreront un combat dans son âme. Si son chaste amour triomphe de toutes les tentations, si sa foi survit à toutes les épreuves, Rosalinde se réveillera pour lui dans la fleur de ses quinze ans. Malheureusement cette conclusion, qui devait donner à l'œuvre entière une portée philosophique, n'a pas aussi bien inspiré le jeune poète que les récits de batailles. Le penseur a mal secondé l'artiste. Les tableaux sont confus, les développemens sont faibles. Il fallait que l'idée morale du poème fût accusée en traits lumineux, pour que l'auteur eût le droit de s'écrier, comme il le fait dans un épilogue rempli d'ailleurs d'une cordialité charmante et d'un juvénile enthousiasme : « Maintes fois le présent se retrouve dans l'image du passé! A ma belle vallée du Neckar, dont les ruines antiques et le printemps fleuri m'ont fourni tant de leçons; à mes amis, à ma patrie tout entière, j'ose offrir mon salut et mon poème! Je l'offre aux hommes de mon pays; je l'offre surtout aux femmes, aux jeunes filles allemandes, à celles qui nous élèvent au-dessus des vulgaires intérêts du siècle et qui nous montrent le ciel! Ce poème, je l'ai composé avec les joies de mon cœur, avec les souffrances de ma jeunesse, avec les haleines embaumées du printemps. Il chante les triomphes de l'amour et la force invincible de l'âme loyale! »

N'y a-t-il pas dans ces études sur la vieille poésie nationale quelque chose de jeune et de charmant? Ce n'est pas ici une école définitive, c'est une transition et une promesse. Pourquoi s'étonner que la poésie allemande, à l'heure où elle tente de nouvelles voies, aime à jeter un regard en arrière? Une littérature plus mâle viendra plus tard, ce prélude même nous le dit assez. Si ce n'était pas là une inspiration toute naturelle, on ne s'expliquerait pas ce mouvement simultané. Aucun de ces écrivains n'obéit à un mot d'ordre, comme les romantiques du commencement de ce siècle; aucun d'eux n'a pris le monde moderne en aversion, comme ces brillans illuminés pour qui le moyen âge était le paradis sur terre. Quand ils chantent l'Allemagne des *Niebelungen* et d'Henri d'Ofterdingen, ils songent à l'Allemagne du XIXe siècle, et veulent exercer sur elle une salutaire action. Voyez un autre chanteur qui a aussi l'ambition d'être le poète de la jeunesse : M. Otto Roquette vient de faire comme la fantasque épopée du Rhin. Ce ne sont plus des scènes de bataille, c'est la poésie des heures printanières, ce sont les fleurs de la vallée du Rhin qui chantent leurs folles amours. Connaissez-vous cette boisson chère à l'Allemagne, cette boisson du mois de mai, *Maitrank*, qui rassemble le soir la famille à l'ombre parfumée des tilleuls? C'est du vin du Rhin, où la ménagère industrieuse mêle du sucre, des tranches d'orange et certaines herbes chargées des vivaces parfums du printemps. La principale de ces herbes est une certaine aspérule que la langue allemande appelle poétiquement *le Maître de la forêt*. Ce maître de la forêt (*Waldmeister*) est le héros de M. Otto Roquette; *le Voyage de fiançailles de Waldmeister*, tel est le titre de son poème. Suivez ces deux promeneurs qui devisent aux bords du Rhin : celui-ci est un professeur de botanique, celui-là est un curé de la ville prochaine. L'un est grave, mais indulgent et toujours prêt à excuser les joies étourdies de la jeunesse; l'autre est morose et grondeur, il n'aime pas le siècle présent, et les in-

nocens ébats des étudians de l'université lui semblent une impiété abominable. Tandis qu'ils vont soutenant chacun leur dire, l'indulgent botaniste a ramassé quelques herbes qu'il enferme avec soin dans sa boîte de fer-blanc. O profanation! crime de lèse-majesté! l'une d'elles est précisément ce *Waldmeister*, le jeune roi des forêts printanières. Il était parti pour Rüdesheim, où l'attend sa belle fiancée Fleur-de-Vigne. Séparé un instant de sa suite, laissant derrière lui le chancelier Basilic et le grand-maréchal Génévrier, le prince amoureux était allé rêvant par les sentiers fleuris, et venait de se reposer au sein d'une touffe d'aspérules, quand l'irrévérencieux botaniste l'enferma sans plus de façon dans sa boîte. Ce que devient le brillant prince au milieu des champignons qui garnissent l'étui du docteur, il faut le demander au récit de M. Otto Roquette. Après maintes aventures bizarres, après maintes scènes tumultueuses où la poésie du vin se livre un peu trop à ses ébats, il y a là toute une série de tableaux où se joue mélodieusement la fantaisie de l'auteur.

En traitant de tels sujets, M. Otto Roquette pouvait aisément se laisser prendre aux séductions des romantiques, et renouveler sans profit les élégantes puérilités de Brentano et de Fouqué. Non; sa pensée est jeune et alerte; il chante la vie allemande sous le voile des anciennes féeries, il chante la jeunesse allemande, les rêveries studieuses des artistes, les voyages de l'étudiant aux belles années d'université. Si ce n'était que l'épopée du vin, si ce n'était que la voix enivrée du Johannisberg, on s'en lasserait bien vite; l'inspiration qui relève ces badinages, c'est le sentiment le plus frais de la nature et un patriotisme très poétiquement senti. M. Otto Roquette a été accueilli en effet avec un empressement amical. Il n'a pas la gravité de M. Gruppe, il n'a pas non plus le style mâle et doux de M. de Rodenberg, mais sa grâce toute germanique a su enlever les cœurs. Encore une fois ce sont là des préludes aimables. Que les jeunes poètes toutefois prennent garde de s'y oublier! L'esprit de ce siècle est un esprit sévère; il peut sourire à ces enfantines rêveries du passé, il peut se plaire un instant à ces ébauches naïves d'une jeune école : il exigera bientôt des conceptions plus hautes. Tous ces poètes seraient perdus, s'ils ne comprenaient pas la vraie signification de leur succès. Ce qui a plu chez eux, c'est le signe d'une littérature rajeunie et l'espoir d'un nouveau printemps. On a encouragé le présent, mais on ne songeait qu'à l'avenir.

Ce travail de préparation poétique est si bien le caractère des deux dernières années, qu'il s'offre à nous sous maintes formes différentes. Étudier les monumens littéraires de la patrie, c'est le premier soin des jeunes artistes; qui essaient aujourd'hui leurs forces. Il y a encore d'autres manières d'assouplir le style et de tremper l'imagination. La littérature allemande, surtout depuis Herder et Goethe, a toujours brillé par ses traductions des chefs-d'œuvre étrangers. L'auteur de *Faust* avait en lui l'idéal d'une langue cosmopolite où toutes les productions du génie de l'homme seraient sympathiquement accueillies; il rêvait une sorte d'exposition universelle de l'art. L'Allemagne a répondu à son vœu et continué son œuvre. Assoupli de nouveau par les études des poètes romantiques et par la dextérité d'Henri Heine, le mâle et flexible idiome de Goethe s'est prêté à la reproduction de tous les monumens de la poésie européenne. Dans un pays où les érudits eux-mêmes ont traduit en artistes les œuvres qui exerçaient leurs investigations,

dans une littérature où Wilhelm Grimm a pu rendre poétiquement de vieux chants danois, où l'illustre philologue Franz Bopp a donné une traduction en vers d'un épisode du *Mahabarata*, on comprend que tous les chefs-d'œuvre de l'imagination, de Dante à Shakspeare et de Shakspeare à Byron, aient trouvé d'ingénieux interprètes. Il y a une quarantaine d'années surtout, les lettres allemandes s'enrichirent ainsi de travaux du premier ordre. Le *Shakspeare* de Tieck et de Guillaume de Schlegel, le *Tasse* et l'*Arioste* de Gries, le *Dante* de Kannegiesser, appartiennent à cette époque; on peut y joindre le *Hafiz* de M. Joseph de Hammer, et plus récemment le *Camoëns* de M. Donner. C'est aussi vers ce temps-là que parurent bien des publications célèbres de chants slaves que le pontife de la littérature allemande saluait d'encouragemens si précieux. Mme Talvy occupe un des premiers rangs de ce groupe par sa belle traduction des poésies nationales des Serbes. Goethe l'appelait avec orgueil *sa jeune amie*, et il la récompensait de son zèle en terminant ainsi l'article qu'il lui consacre : « La langue allemande deviendra la langue du monde, *die deutsche Sprache muss sich nach und nach zur Weltsprache erheben.* » Eh bien! un mouvement tout semblable se produit en ce moment même. Après les poètes qui ont préludé à la rénovation de l'art en étudiant les maîtres du moyen âge, je dois signaler ici comme les ouvriers d'une même œuvre les auteurs de maintes traductions importantes. Un des meilleurs signes assurément du réveil littéraire de l'Allemagne, c'est le retour de cet esprit cosmopolite si empressé naguère d'enrichir le sol natal de tous les trésors de l'étranger.

Les productions littéraires de ces peuples dont la destinée est unie aux destinées de l'Allemagne devaient attirer d'abord l'attention. La Hongrie a un poète populaire, *Schaandor* (Alexandre) Petœfy, dont la verve belliqueuse et rustique répond admirablement aux émotions du paysan et du soldat magyar. Sa fin mystérieuse a renouvelé l'intérêt que son talent inspire. Aide-de-camp du général Bem, on ne sait pas dans quelle rencontre il est tombé; le poète populaire a disparu au sein de la tourmente. Deux écrivains habiles, MM. Maurice Hartmann et Szaarvady, viennent de publier une traduction de Schaandor Petœfy. M. Hartmann a déjà fait ses preuves comme poète, et tout à l'heure encore nous le retrouverons au premier rang. Il a reproduit ici avec un rare mélange de délicatesse et de vigueur les strophes amoureuses, fantasques, guerrières, du chantre bien-aimé des Hongrois. Soutenu comme il l'est par un collaborateur éclairé, M. Hartmann nous doit de continuer son œuvre. Petœfy est un homme qui doit sortir des limites de son idiome pour prendre rang dans la *Welt-Literatur* dont parle Goethe. Une femme d'un talent gracieux, Mme Ida de Düringsfeld, a donné récemment, sous le titre de *Roses de Bohême*, un recueil de chansons tchèques qui ne manque pas d'intérêt; il est regrettable seulement que le traducteur n'ait pas fait un choix plus sévère. On a montré de nos jours une singulière indulgence pour la littérature du peuple. Parmi ces chansons que Mme de Düringsfeld assure avoir recueillies de la bouche même des paysans bohémiens, il y en a plus d'une qui ne méritait pas d'être conservée et traduite. La première condition dans ces recherches, c'est une critique vigilante. S'il y a comme une fleur exquise dans certaines traditions populaires, rien de plus désagréable que de rencontrer des inspirations banales là où l'on cherche la grâce incorrecte d'un sen-

timent naïf. On ne saurait adresser ce reproche au recueil de vieilles chansons anglaises et écossaises si soigneusement rassemblées, si ingénieusement reproduites par M. Wilhelm Doenniges. Voilà un livre charmant en même temps qu'une très sérieuse étude. Les ballades de M. Doenniges ne sont pas inédites; elles se trouvent soit dans les recueils de Percy ou de Walter Scott, soit dans des mémoires d'érudition. Herder même et Burger en avaient traduit quelques-unes; mais l'Allemagne n'en possédait pas encore un choix aussi complet et fait avec tant de soin. Toutes ces ballades historiques, *le Prince Robert, la Bataille d'Otterborn, la Révolte dans le Nord, Northumberland trahi par Douglas*, reflètent des émotions puissantes et de grandes luttes nationales. Le traducteur les oppose à ces chants populaires de l'Allemagne où ne vibrent jamais que des sentimens individuels. Il s'applique à reproduire le rhythme de l'original et ne redoute pas des inventions qui étonneront l'oreille, pourvu que la vigueur métallique du texte retentisse dans ses strophes. En un mot, ce n'est pas ici un traducteur ordinaire; on sent un homme qui souhaite à son pays les émotions fécondes et la mâle poésie de la vie active. M. Doenniges a été à Berlin le précepteur et est resté l'ami du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière. Le goût des arts ne se perdra pas à Munich, et cette amitié, si honorable pour le poète, est une promesse pour la poésie. Un homme qui avait compromis par maintes incartades l'éclatant succès de ses débuts reprend aussi sa place dans les rangs de la poésie sérieuse. A côté des *Ballades écossaises* de M. Doenniges, on aime à rencontrer les traductions des *sonettistes* anglais des XVIe et XVIIe siècles par M. Freiligrath. M. Freiligrath est un maître en fait de style; les curieux sonnets qu'il nous donne d'après Henry Howard (1516-1547), Philippe Sydney (1554-1576), Edmond Spencer (1553-1599), William Drummond (1587-1646), reproduisent avec art ce groupe de poètes que termine glorieusement le nom de Shakspeare. On comprend l'intérêt d'une période littéraire à laquelle appartiennent aussi les premiers vers de l'auteur de *Macbeth;* ce qu'on trouve ici toutefois, c'est plutôt un intérêt de curiosité qu'une valeur vraiment poétique, et on doit regretter que M. Freiligrath ne consacre pas la souplesse et l'éclat de son talent à la traduction de quelque monument remarquable. Je préfère à ce titre les derniers chants de Tegner, récemment traduits par M. Gottfried de Limbourg, et surtout les œuvres posthumes du célèbre poète russe Lermontoff, admirablement reproduites par un écrivain qui agrandit chaque jour sa place et que nous retrouverons tout à l'heure dans les rangs des chanteurs originaux. Le *Petœfy* de M. Hartmann, les *Ballades écossaises* de M. Doenniges, le *Lermontoff* de M. Bodenstedt, voilà les travaux les plus intéressans du groupe que je rassemble ici.

On voit que ce sont surtout les poètes du Nord, les poètes des familles germaniques et slaves, qui ont attiré l'attention et exercé l'adresse des écrivains. C'était le contraire, il y a un demi-siècle; les romantiques d'il y a cinquante ans étaient principalement tournés vers l'Orient ou le Midi. Ce contraste ne me déplaît pas; j'aime à voir les représentans des écoles nouvelles diriger surtout leurs investigations poétiques du côté où se déploie la vie de l'Europe. Ce ne sont pas seulement ici des études de style appliquées aux œuvres du passé; on sent circuler dans ces travaux une sève jeune et vivace qui produira ses fruits. Il ne faut pas croire pourtant que

le Midi ni l'Orient aient été complétement oubliés. Nous avons sous les yeux une traduction du vieux poème du *Cid*, par M. Wolf, des *Romances espagnoles et portugaises*, par MM. Geibel et Paul Heyse, les *Sonnets de Camoens*, par M. Louis d'Arentsschildt, et les *Sirventes* du grand poète de la Provence, Pierre Cardinal, par M. Max Waldau. Il est manifeste pourtant que ces dernières traductions intéressent plus l'érudition et l'histoire que la poésie véritable et les espérances de l'avenir. C'est aussi une œuvre d'érudition, mais très neuve et très curieuse, que nous a donnée M. Abraham Geiger dans son *Divan d'Abul-Hassan Juda-ha-Levy*. Déjà M. Henri Heine, — c'est une des meilleures inspirations de son *Romancero*, — nous avait fait connaître le grand poète juif du moyen âge, *cette belle âme que Dieu avait baisée*, et qui faisait retentir dans toutes les strophes de ses chants comme le frémissement des divines tendresses; il avait raconté avec un mélange d'enthousiasme sublime et d'ironie aimable la première enfance du poète, ses études, ses extases, sa jeunesse passée à l'ombre enivrante du Talmud. M. Abraham Geiger nous trace aujourd'hui le portrait fidèle de Juda-ben-Halevy. Ses principales hymnes, traduites avec amour et accompagnées de notices pleines d'intérêt, nous montrent tour à tour le poète religieux dont les strophes se chantent depuis sept siècles dans toutes les synagogues du monde, le penseur qui empruntait tant de vues hardies aux mystères du Talmud, le pieux voyageur enfin qui voyait sans cesse en songe les images sacrées de la Palestine, et qui, chargé d'années et de gloire, partit d'Espagne pour aller mourir dans la ville des prophètes.

II.

Le mouvement littéraire que nous signalons serait bien incomplet toutefois, s'il se bornait à ces intéressans préludes. Nous avons vu les tendances nouvelles de la poésie se manifester depuis deux ans, ici par des traductions élaborées avec art, là par des imitations de récits épiques où apparaît plutôt la savante ardeur de l'écrivain que l'inspiration personnelle du poète; maintenant, traductions et récits vont être le cadre où se déploieront de libres efforts. D'un côté, ce seront des poètes philosophes qui, n'osant pas produire audacieusement toute leur pensée, la dissimuleront sous le masque d'un siècle évanoui et d'une civilisation lointaine; de l'autre, ce seront des artistes qui agrandiront avec amour ce domaine de l'épopée familière où brillent si gracieusement sur le seuil les chastes figures d'Hermann et de Dorothée.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'une traduction d'*Hafiz*, par M. Daumer, et certes, quelle que soit ici la rare beauté de la forme, ce n'est pas une traduction toute seule qui eût obtenu tant de bravos et excité tant de colères. M. Daumer est un des plus curieux écrivains qui se soient produits depuis bien des années dans la littérature allemande. C'est un poète d'élite et un penseur extravagant. Son imagination est enthousiaste; sa pensée est la proie des plus ténébreux systèmes. Après Uhland et Henri Heine, il n'est personne aujourd'hui qui manie l'idiome lyrique avec une si parfaite habileté; après MM. Feuerbach et Stirner, il n'est pas de *jeune hégélien* qui ait jeté plus d'outrages à la religion du Christ. Comment expliquer ces contrastes? L'explication est simple. M. Daumer est le représentant fidèle d'un

certain esprit qui agite l'Allemagne depuis un demi-siècle. Les prétendus philosophes qui s'acharnent à la destruction du christianisme, les poètes et les romanciers qui popularisent les systèmes des athées, sont à la fois emportés et badins; rien de moins allemand que ces prétentions équivoques. M. Daumer, au contraire, est un type germanique parfaitement reconnaissable. Il est anti-chrétien, mais il a une piété naturelle toute remplie d'aspirations ferventes. Il outrage le Christ, mais il cherche une église plus conforme à ce qu'il croit la mission du genre humain. Ses emportemens ne sont jamais, comme chez les *jeunes hégéliens*, mélangés de scepticisme et de railleries; il est sérieux, il est convaincu, il a une foi très arrêtée, et, loin de diriger contre les croyances religieuses la maussade ironie d'un Feuerbach, il proclame lui-même sa foi avec une sincérité incomparable et brave magnifiquement le ridicule.

Il y a une tendance morale bien allemande, une tendance qui se manifeste dès les âges les plus reculés des races germaniques, et qui reparaît à chaque siècle de leur histoire : c'est un sensualisme mêlé d'exaltation, c'est le culte des forces naturelles et la religion de la vie. Rappelez-vous le barbare avant que le christianisme l'eût dompté : voilà le type primitif qui se reproduit sans cesse dans le développement de la pensée allemande. On le voit renaître à toutes les époques et au milieu même des entreprises les plus contraires. Ni le mysticisme du moyen âge, ni la révolution religieuse du XVIe siècle, ni cette brillante civilisation littéraire que domine le nom de Goethe, ne l'ont rejeté dans l'ombre; toujours l'inspiration primitive est là, revendiquant la libre expansion des forces humaines et protestant contre le joug de l'esprit. On ferait une curieuse histoire de ces traditions du culte d'Odin au sein des lettres germaniques. Lorsque Henri Heine s'écrie, dans son livre sur *l'Allemagne*, que le dieu Thor se lèvera un jour armé de son marteau gigantesque et démolira les cathédrales, il est l'interprète de ces sourdes fureurs scandinaves, et il faut reconnaître que bien des penseurs, bien des poètes, bien des historiens même, dès qu'ils s'abandonnent à une veine naturelle, poussent des cris du même genre. On dirait les subites explosions de l'esprit barbare mal étouffé par le christianisme. Chez M. Daumer, ce ne sont pas des explosions, c'est un système continu. M. Daumer a pour le christianisme la haine que chantaient les *Berserkers* du Nord. Il accuse la religion de Jésus de mutiler les facultés que nous tenons de Dieu, et il la compare à ce Moloch affamé à qui il fallait sans cesse des sacrifices humains. Les ouvrages où il jette ces clameurs insensées ont été adoptés avec empressement par la *jeune école hégélienne;* M. Daumer n'est pas cependant le disciple des écoles athées; loin de là, il a un certain mysticisme qui s'associe parfaitement avec son culte de la nature, et s'il a renié le Christ, c'est pour célébrer une religion meilleure. Quelle religion? Le mahométisme! Je ne plaisante pas; M. Daumer écrit des poèmes pour convertir l'Allemagne au culte du prophète.

M. Daumer avait publié en 1846 un recueil de chants traduits du célèbre poète persan Mohammed Schemseddin, surnommé Hafiz, c'est-à-dire le gardien du Coran. En 1848, il donna une sorte de *romancero* intitulé *Mahomet et son œuvre*. Ces deux ouvrages sont aussi remarquables par la magnificence de la forme que par l'inspiration extravagante de l'auteur. Né à Schiraz, au XIVe siècle de notre ère, Hafiz appartenait d'abord à une communauté de

sages contemplatifs. Tout occupé de philosophie religieuse, il composa des chants d'un ascétisme sublime, et devint le maître le plus vénéré de la théologie musulmane. Plus tard, il railla ses premières croyances avec une hardiesse inouïe, il attaqua le mysticisme et ne chanta plus que le vin et l'ivresse. C'était, dit M. Daumer, l'ivresse de la nature, l'intelligence profonde et exaltée de ce monde où nous a placés le créateur; Hafiz avait dégagé du mahométisme la vérité qu'il contient, et il en était le grand-prêtre. On sait quelle est la grâce audacieuse des chansons de Hafiz; M. Daumer les traduit, les imite, les commente, puis, sous le masque de son poète, il se met à chanter à son tour, et tous les tons se croisent dans une étourdissante symphonie. Tantôt ce sont des cris de joie, des railleries légères, de joyeux tableaux rapidement dessinés :

« Partout l'eau et le bruit des vagues; ô malheur! quel déluge! Fuyons, fuyons vite dans l'arche, — dans le cabaret! — Là siége, avec ses enfans, le père Hafiz, le pieux patriarche.

« Gloire à toi, gloire, ô Noé de notre temps! Tu as sauvé le monde une seconde fois. Dans les abîmes de l'eau sont ensevelis le muphti et le scheick, le pédant et le scolarque. »

Tantôt l'exaltation sensuelle prend en quelque sorte un caractère sacré. Hafiz est véritablement le grand-prêtre, le patriarche inspiré qui remplit une fonction en chantant sa folie. Cette préoccupation religieuse, si bizarrement associée à l'ivresse de la matière, éclate avec plus d'évidence encore dans le deuxième recueil de M. Daumer, *Mahomet et son œuvre*. Là, c'est la gravité qui domine. Après des préludes composés de chants hébreux et arabes, le prophète paraît, son Coran à la main. M. Daumer en reproduit maintes pages avec une merveilleuse puissance. Ce sont des paraboles, des récits historiques, de mystiques légendes, des proverbes moraux, et enfin, pour couronner l'œuvre, tout un chapelet de prières. Ne cherchez pas ici un reflet du *Divan* de Goethe ou des poésies de Rückert; une imagination convaincue a pu seule produire un tel ouvrage. Afin qu'il n'y ait point de doute, les explications placées à la fin du volume font ressortir la supériorité morale et religieuse du mahométisme sur l'enseignement du Dieu crucifié. Tout récemment enfin, l'année dernière, M. Daumer a publié un nouveau recueil qu'il place encore sous la protection d'Hafiz. Après les folles ardeurs du premier livre et la gravité austère du second, voici la grâce amoureuse et la sérénité souriante; M. Daumer semble avoir peint tout son tableau et terminé sa prédication. Il suffira d'en citer quelques strophes :

« Hafiz a étendu sur la terre l'épée triomphante de sa parole; sa volonté est de devenir le maître, le monarque, l'empereur du monde; mais une royauté aussi douce, aussi bienfaisante que celle qui commence avec lui, on n'en connut jamais; jamais non plus elle n'aura de fin.

« O bibliothèque du printemps! que tu es grande! que tu es magnifique! chacune de ces milliers de petites feuilles est un livre plein de sagesse, qui apprend la science de la vie aux cœurs intelligens. Quel dommage que l'homme soit si insouciant à l'étude, et son esprit si émoussé!

« Je ne vois plus le soleil; où s'est-il enfui? J'appelle en vain la joie; qui nous l'a dérobée? Le rossignol se tait, la rose est flétrie; le monde est dé-

pouillé d'amour, et la haine seule y brûle. La belle création de Dieu est changée en un cimetière. Ainsi l'ont voulu les dévots.

« Louez le Seigneur! le cabaret s'est rouvert. Voyez, les saints sont comme frappés de la foudre, et les prisonniers ont brisé leurs liens! Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! la rose fleurit de nouveau; Bulbul chante les anciens chants d'amour, et le bouton perce son étroite enveloppe. Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! les rubis du vin étincellent; avec lui étincellent aussi les rubis de la bouche qui me ravit d'amour. Voici la joie, voici la vie, voici le salut. Louez le Seigneur! »

Si M. Daumer ne relevait par la merveilleuse adresse de la forme et l'éclat des couleurs orientales ces banalités de l'épicuréisme, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter. Ce qui m'intéresse avant tout dans ces brillantes strophes, c'est la transformation de l'athéisme hégélien. M. Daumer est issu de cette école; mais il avait de mystiques instincts qui cherchaient une foi où se rattacher, et c'est ainsi que le sensualisme, uni à une certaine exaltation, a fait du collaborateur de M. Feuerbach un poète mahométan. Le poétique *muphti* me permettra de ne pas discuter sa foi. Qu'il y ait en ce moment chez nos voisins une espèce d'école mahométane; que Mme Bettina d'Arnim, dans ses *Entretiens avec les Démons*, ait paru se réunir dernièrement à la petite église de M. Daumer; qu'un poète inconnu, dans un livre intitulé *Abdul*, ait mis la philosophie hégélienne sous la protection du croissant, en vérité nous n'attacherons pas à ces incartades littéraires plus d'importance qu'elles n'en méritent. Nous serons même tenté de refuser aux spirituels auteurs le bénéfice du scandale et de signaler leurs œuvres comme un symptôme heureux : n'est-ce pas une preuve que l'athéisme de ces dernières années n'ose plus se produire à visage découvert? N'est-ce pas un indice des vagues sentimens religieux qui s'éveillent chez ceux-là même qui niaient hier toute religion?

Cette transformation se poursuivra. Je n'oublie pas que l'auteur d'*Hafiz*, avant de composer ses poèmes mahométans, avait publié en 1841 un charmant recueil de poésies catholiques intitulé *la Gloire de la sainte vierge Marie*. Ce recueil, que M. Daumer avait donné sous un faux nom et qu'il convient de lui restituer aujourd'hui, contient toute une série de légendes empruntées aux plus suaves traditions chrétiennes du moyen âge. Les récits populaires, les chroniques des abbayes, les vies des saints, toutes les œuvres de la foi naïve de nos pères, ont fourni à l'auteur une merveilleuse couronne de fleurs qu'il consacre à la Vierge. Il prend plaisir à traduire en vers tous ces récits, et il y déploie une grâce incomparable. Étranges mystères d'une âme troublée! M. Daumer composait ce livre charmant à l'époque même où, dans ses traités philosophiques, il poussait contre la religion du Christ les plus odieux blasphèmes. Au moment de renier le christianisme, il semblait comprendre et regretter avec larmes les trésors d'amour que renferment nos traditions religieuses. Il est vrai que ce recueil, où brille à la première page une strophe charmante de Novalis à la Vierge, se termine par la citation des deux derniers vers de *Faust* : « L'éternel féminin nous attire. *Das Ewigweibliche — Zieht uns hinan!* » Ce n'est pas assez : pour rendre sa pensée plus claire, l'auteur reproduit, en forme de conclusion, une page de l'athée

Feuerbach où le culte de la Vierge est présenté comme le symbole de la glorification de l'amour terrestre. Qu'importe cependant? Au milieu des contradictions de cet esprit qui va ainsi de Novalis à M. Feuerbach, et des extases du moyen âge aux impiétés de l'athéisme hégélien, on sent de mystiques tendresses qui porteront leurs fruits. Le poète qui a trouvé de si doux accens pour glorifier la mère de Dieu ne chantera pas toujours, sous le costume d'Hafiz, l'hymne exalté de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. M. Daumer s'est débarrassé des liens de l'athéisme, il échappera aussi aux séductions de l'Islam. Malgré les caprices de Bettina, malgré l'auteur d'*Abdul*, malgré les beaux vers de celui qui a écrit *Hafiz* et *Mahomet*, l'école des *muphtis* ne prospérera pas en Allemagne. Qu'elle se hâte de justifier ses extravagances en poursuivant la réaction que nous avons signalée; qu'elle achève de briser les liens de l'athéisme et de retrouver la lumière de l'esprit : — sinon sa dernière heure aura bientôt sonné, et elle ne laissera que le souvenir d'une fantaisie puérile.

L'Orient a toujours eu de singuliers attraits pour l'Allemagne. On ne saurait défendre à l'imagination germanique de s'associer aux travaux de la science et de s'enrichir à sa manière sur les pas des investigateurs qui nous dévoilent les secrets de l'Asie. Herder et Goethe ont pénétré avec un sentiment profond dans ces éblouissans mystères. Ce qu'a été pour notre littérature du XVIIe siècle la renaissance de l'antiquité grecque et latine, la renaissance orientale l'a été au siècle dernier pour la littérature de nos voisins; mais ce qu'il faut chercher en Orient, c'est ce qui attirait l'âme affectueuse de Herder et le génie cosmopolite de Goethe. Quand la poésie hébraïque ravissait l'âme de Herder, ce noble penseur s'appliquait à répandre le dogme qui a été l'inspiration constante de sa vie : il voulait que l'unité de la famille humaine ne fût pas un vain mot et que nous sentissions battre en nous le cœur des nations disparues. Plus soucieux des beautés de l'art, Goethe travaillait à la même œuvre quand il écrivait son *Divan oriental-occidental;* c'était toute une civilisation qui se levait, admirablement exprimée dans des strophes amoureuses. A leur suite, le comte Platen et Frédéric Rückert initiaient aussi l'Allemagne à ces trésors de la poésie persane que dévoilaient au monde savant les infatigables découvertes de M. Joseph de Hammer. A Dieu ne plaise que nous blâmions de telles œuvres! Ce serait renier l'esprit même de notre âge. Ces sympathiques et ardentes recherches qui, débrouillant sur tous les points le chaos du passé, déblayant les monumens enfouis, pénétrant le secret des littératures les plus lointaines, commencent à éclairer tout entière la vénérable figure du genre humain, seront certainement la meilleure gloire du XIXe siècle.

Les écrits qui se rattachent à ce mouvement général exciteront toujours un intérêt très vif. Voici un poète qui s'est beaucoup occupé de certains peuples orientaux et de leur littérature; heureusement il n'appartient pas à la petite église de M. Daumer, mais à l'école de Goethe. M. Bodenstedt, c'est de lui que je parle, a passé plusieurs années dans le Caucase; il a vu la Géorgie, et il a résidé à Tiflis. Les peuples de ces sauvages contrées ont attiré dans ces derniers temps beaucoup d'intrépides voyageurs. M. Bodenstedt est un

des plus spirituels soldats de cette phalange. Il a voulu connaître aussi les autres contrées méridionales de la Russie; il a visité les Cosaques de l'Ukraine, comme il avait visité les Tcherkesses du Caucase. Le résultat de ses observations est consigné dans de curieux ouvrages; aujourd'hui c'est au poète seulement que nous avons affaire. Or M. Bodenstedt avait publié, il y a quelques années, un recueil très intéressant des chants populaires de l'Ukraine (*Volkslieder aus Krain*); tout récemment il a donné sous ce titre : *les Chansons de Mirza-Schaffy*, un petit volume plein de grâce. M. Bodenstedt a rencontré à Tiflis un poète circassien nommé Mirza-Schaffy, et ce sont les strophes de l'écrivain oriental qu'il traduit avec une sympathie charmante. Que cette traduction soit parfaitement scrupuleuse, que le poète allemand n'ait pas donné sous le nom de son ami bien des pièces qui lui appartiennent en propre, il y aurait quelque témérité à l'affirmer. Ce déguisement, je le soupçonne, a dû plaire à l'ingénieux touriste. En tout cas, ce mélange des poésies originales de l'enfant du Caucase et des inspirations particulières du traducteur compose une œuvre des plus aimables. « Il y aurait, dit M. Bodenstedt en son prologue, bien des chants terribles et sauvages à rapporter du pays des Tcherkesses; dans ces contrées où gronde sans cesse le tonnerre des batailles, où chaque maison est une forteresse, où chaque ravin cache une troupe armée et chaque buisson une sentinelle, où les femmes même savent manier le fusil, où l'enfant sait brûler de la poudre, il y aurait de formidables chants de guerre à recueillir... Aujourd'hui ce ne sont que les chants d'un cœur amoureux et les maximes d'un sage. » Mirza-Schaffy est, en effet, un disciple de la poésie persane; il chante le printemps et les roses; il chante aussi la sagesse de l'esprit; des strophes passionnées et de fins apologues, voilà le fond de ce gracieux recueil. Mirza-Schaffy a été cordialement accueilli en Allemagne, et M. Bodenstedt y a pris rang parmi les poètes : placez son livre non loin de Rückert et de Platen dans ce groupe de chanteurs que conduit le glorieux poète du *Divan*.

Ce poète du *Divan oriental-occidental*, cet artiste puissant qui a donné tant de souplesse et de force à l'idiome lyrique, n'a rien perdu, comme on voit, de sa royauté littéraire; à travers toutes les tentatives nouvelles, on retrouve sans cesse l'influence souveraine de son génie. Or il y a dans le domaine de Goethe un genre bien approprié à notre époque, une forme de poésie à la fois élevée et familière qui semble parfaitement répondre à ce qu'exige la peinture du monde moderne : c'est l'épopée des choses simples, c'est la franche églogue domestique dont *Hermann et Dorothée* nous offre un si charmant modèle. Admirable chez les écrivains du premier ordre, intéressante à plus d'un titre chez les intelligences délicates, l'inspiration lyrique est trop portée à se nourrir de sentimens individuels. Là même où ils se déploient dans leur complète beauté, ces trésors des épanchemens intimes n'ont véritablement tout leur prix qu'à la condition de ne pas se reproduire trop souvent. Se figure-t-on un poète occupé toute sa vie à s'observer lui-même et à consigner en strophes les moindres mouvemens de son cœur? Ceux qui cèdent à ce caprice sont bientôt conduits à retracer des émotions purement artificielles. L'importance exagérée de la poésie *subjective*, comme l'appellent nos voisins, est dans toutes les littératures un signe de décadence, et vraiment il

suffit d'ouvrir les yeux pour savoir quelle a été depuis vingt ans, en Allemagne comme chez nous, l'incroyable accroissement des poètes lyriques et la stérilité de leurs œuvres. Les vrais artistes ont senti d'instinct qu'il fallait sortir des routes battues et replacer l'art sur les hauteurs. La forme impersonnelle du récit substituée aux confidences lyriques, le poème prenant la place des élégies plaintives ou des strophes cavalières, n'est-ce pas là un précieux indice à recueillir? En France, cette direction nouvelle s'est déjà révélée dans quelques œuvres d'élite, parmi lesquelles il nous suffira de nommer *les Bretons* de M. Brizeux ainsi que les *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade. En Allemagne, cette transformation est encore plus marquée. Les poètes abandonnent le genre lyrique pour cette épopée familière dont je parlais tout à l'heure, et ils expliquent eux-mêmes le sens du mouvement qui se produit; c'est une forme plus haute de l'art que poursuit leur ambition. Il y a un mois à peine, un poète cher à l'Allemagne du sud, M. Geibel, nommé professeur à l'université de Munich, proclamait devant un brillant auditoire la nécessité de cette évolution littéraire, et, joignant l'exemple au précepte, il lisait au milieu des applaudissemens plusieurs chants d'un poème intitulé *Julien*. « *Hermann et Dorothée*, disait M. Geibel, est l'indication féconde d'un genre qui doit s'agrandir. » D'autres écrivains avaient déjà prononcé les mêmes paroles et donné le même signal; il y a enfin toute une école dont le talent et les efforts révèlent dans la littérature allemande une activité pleine de ressources.

« Tu connais le vieux mythe des Hellènes; tu sais l'histoire de ce roi de Thessalie qui brûlait d'amour pour l'épouse du roi des dieux, et qui, croyant embrasser Junon, ne pressa qu'un nuage sur son cœur? De l'amour du roi et de cette fantastique Néphélé naquirent, hélas! les Centaures, destinés d'avance à périr sous les flèches des Lapithes. Nous aussi, que de fois nous avons embrassé des nuages! et que de fois les enfans de nos chimères ont subi de cruelles violences! » C'est en ces termes que M. Max Waldau, l'auteur de *Cordula*, dédie son poème à M. Adolphe Stahr. M. Waldau est un écrivain soigneux, très préoccupé des questions de style et d'art; il veut toutefois que, dans les sujets même les plus désintéressés, l'esprit libéral de notre siècle se fasse résolûment sa part. Le poète nous transporte au moyen âge; mais ce n'est pas pour glorifier un âge d'or auquel il ne croit guère. On dirait qu'il s'inspire de ces mâles paroles d'Augustin Thierry : « Ne nous y trompons pas; ce n'est point à nous qu'appartiennent les choses brillantes du temps passé, ce n'est point à nous de chanter la chevalerie : nos héros ont des noms plus obscurs. Nous sommes les hommes des cités, les hommes des communes, les hommes de la glèbe, les fils de ces paysans que des chevaliers massacrèrent près de Meaux, les fils de ces bourgeois qui firent trembler Charles V. » Le sujet de *Cordula* est emprunté à l'*Histoire de Suisse* de Zschokke. Un de ces tyrans subalternes qui gouvernaient les cantons helvétiques au nom des ducs d'Autriche opprimait depuis longtemps ce malheureux pays. Subitement épris d'une belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans la campagne, il fit donner l'ordre au père de la lui amener dans son château-fort de Cardowall. Le paysan obéit, mais il n'alla pas seul avec la victime et en cachant sa honte; il se rendit à Cardowal au grand jour, la fille vêtue en nouvelle épousée, les amis faisant cortége comme pour une solennité heureuse, tous d'ailleurs respectueux

et soumis. Au premier geste que fait le gouverneur pour saisir sa proie, il tombe mort, le cœur percé de vingt coups. Un signal est jeté; les autres compagnons du paysan, cachés pendant la nuit aux abords du château, sortent tout à coup de la forêt qui les recèle. Au milieu du tumulte que cause la mort du chef, il est aisé de forcer la porte. Le château est envahi, les gardes sont massacrés, lances et cuirasses sont mises en pièces par les pioches et les bâtons ferrés. L'incendie éclate, et de ce repaire de brigands il ne reste bientôt plus que des murailles fumantes. M. Waldau a trouvé dans ce dramatique sujet des inspirations heureuses. L'intérieur du vieux paysan Adamo, le portrait de la belle et naïve Cordula, son pèlerinage au monastère voisin, sa piété fervente et candide, le retour au foyer paternel, la rencontre d'un des chevaliers du gouverneur qui veut prendre la belle fille et l'emmener avec lui, l'arrivée subite du jeune chasseur Volker et cette flèche si bien lancée qui frappe le ravisseur au moment où il va emporter sa proie, tous ces détails vifs, rapides, émouvans, ouvrent le récit avec charme. Cependant Cordula s'est évanouie, et le chasseur, craignant une nouvelle attaque, a conduit la jeune fille dans la forêt voisine. Cet épisode, l'une des parties importantes du poème, est moins habilement traité; l'idylle, succédant aux scènes violentes, aurait dû mieux inspirer l'auteur. Il y a de l'afféterie dans maints détails. La fin, plus vigoureusement conduite, rachèterait bien des fautes, si le discours adressé par Adamo à ses compagnons vainqueurs ne laissait l'impression la plus fâcheuse. On ne s'attendait guère à voir le vieux paysan se comparer à Virginius. Passe encore pour la comparaison; mais vraiment la leçon politique et morale qu'elle renferme devait rester dans les prétentieuses gazettes d'où M. Max Waldau l'a tirée. « Virginius, s'écrie emphatiquement le père de Cordula, livra sa fille à Appius par respect pour la loi, puis il tua la victime afin de sauver au moins son honneur. Ce n'était pas cependant la véritable loi qui lui avait parlé, ce n'en était que l'apparence. Moi, au lieu de tuer ma fille, j'ai tué la loi, la fausse loi, la loi hypocrite et sans mission; je l'ai tuée par respect pour la loi éternelle! » C'est ainsi que les paysans du poète dissertent, le couteau à la main, sur l'être et le paraître, sur l'apparence et la réalité du droit, sur les lois qu'il faut respecter et les lois auxquelles il faut enlever leur masque. En général, le récit de M. Max Waldau, écrit avec beaucoup de soin et d'élégance, manque de simplicité. Il y a sans cesse des longueurs, des apostrophes, des prosopopées. M. Waldau a de l'éclat et de l'imagination; il doit s'attacher davantage au dessin. Pourquoi ce long poème n'est-il pas divisé? Pourquoi les tableaux ne se suivent-ils pas avec plus d'ordre? *Hermann et Dorothée*, qu'on cite aujourd'hui à tout propos, donnerait d'excellens conseils au poète de *Cordula*. Si M. Waldau s'habituait à bien distribuer son récit, à bien grouper toutes ses figures, à répandre partout une lumière égale, les richesses de sa poésie s'ordonneraient d'elles-mêmes avec grâce, et il éviterait, j'en suis sûr, les fautes de goût auxquelles sa verve mal contenue s'est laissé entraîner.

Ce n'est pas la netteté qui manque à un remarquable petit poème de M. Paul Heyse; il faudrait plutôt y blâmer un trop grand souci de la brièveté et de l'effet dramatique. On connaît le gracieux roman d'*Ourika*, écrit d'une plume si élégante par Mme de Duras. Une traduction de ce roman, publiée à Francfort en 1824, sans que le nom de l'auteur y fût indiqué, tomba récem-

ment entre les mains de M. Heyse, qui fut attiré par la touchante émotion du sujet. Cet intérêt toutefois ne suffisait pas au jeune poète. M. Heyse pensait sans doute avoir sous les yeux quelque nouvelle d'un auteur inconnu; il ne soupçonnait pas qu'il allait toucher à l'œuvre délicate et charmante d'un écrivain d'élite. Peut-être même cette considération ne l'eût-il pas arrêté; il y a chez lui une verve dramatique dont il fera bien de modérer les élans. Vous n'avez pas oublié cette jeune fille de race noire dont Mme de Duras a si bien retracé les souffrances. Recueillie à Paris dans une famille opulente, Ourika aime silencieusement le fils de sa bienfaitrice, et comme elle se voit séparée de lui par une double barrière, elle va demander à la solitude du cloître la résignation et l'oubli. De cette étude toute morale, de ce tableau mélodieux et plaintif, M. Paul Heyse fera une peinture de mœurs politiques, une ardente et pathétique satire. Nous sommes à Paris, à la fin de 93. Une brillante comtesse et son fils ont échappé à l'échafaud en adoptant les principes de ceux qui ont fait le 10 août. Voyez-la, au milieu de ses salons, célébrant la fête de l'égalité! On dirait la prêtresse de la révolution. L'égalité! ce mot a enivré la pauvre Ourika; elle aime le comte, et le comte a pour elle maintes tendresses; pourquoi refuserait-il d'unir son sort au sien? Le jour où elle apprend que cette égalité est un vain mot, elle en perd la raison. Après bien des aventures sanglantes, nous retrouvons la malheureuse folle sur les boulevarts de Paris. Les passans la prennent pour une mendiante et lui jettent quelques pièces de monnaie; mais elle, immobile, les yeux hagards, indifférente à la pitié qu'elle inspire, elle ne sait que répéter ces deux mots : *égalité! égalité! mensonge! mensonge!* On ne peut méconnaître chez M. Heyse un rare talent d'exécution. Maintes esquisses révolutionnaires sont dessinées d'un trait rapide et se gravent nettement dans l'esprit. La scène nocturne où le jeune comte, poursuivi par des jacobins coiffés de leurs bonnets rouges, passe la rivière dans un bateau que conduit Ourika, devenue folle, est tracée avec une vigueur sobre et terrible. Tout récemment, M. Paul Heyse a publié un nouveau récit poétique, intitulé *les Frères,* qui se recommande par les mêmes qualités énergiques. On voit que l'auteur est en garde contre la douceur sentimentale qui est le caractère et pourrait devenir l'écueil de la génération qui se lève. M. Paul Heyse semble assez sûr de lui-même pour donner désormais un plus libre essor à sa pensée et mesurer ses forces dans des compositions plus larges.

Il y a, si je ne m'abuse, tout autre chose que des études d'artiste dans le dernier recueil de M. Maurice Hartmann. Le brillant auteur de *la Coupe et l'Épée,* le poète qui, par sa charmante idylle *Adam et Ève,* avait donné un des premiers le signal de la transformation littéraire dont nous rassemblons ici les témoignages, vient de publier une série de poèmes qui paraissent jusqu'à présent le plus heureux produit de l'école nouvelle. *Les Ombres,* c'est le titre du livre de M. Hartmann, contiennent surtout quatre récits bien remarquables à divers titres, *Sackville, Calottas, les Bannis de Locarno* et *Louise d'Eisenach. Calottas* est un conte mystique où le problème de la destinée humaine et les austères devoirs de la vie sont chantés avec une sorte de dignité platonicienne. *Les Bannis* offrent un grave tableau empreint d'une sérénité virile. *Louise d'Eisenach* est une touchante histoire; mais toutes les qualités généreuses du poète se réunissent dans le chevaleresque récit intitulé

Sackville. Une pensée ingénieuse et vraie y soutient l'imagination du poète; il cherche l'idylle au sein de l'histoire. N'y a-t-il pas, sur les sillons foulés par les batailles, des fleurs qui s'épanouissent le lendemain, sans souci des événemens de la veille? n'y a-t-il pas, au milieu des catastrophes publiques, des sentimens que rien n'efface, des cœurs toujours prêts à aimer, une poésie toujours prête à fleurir? Lorsque l'électeur palatin Frédéric V, en acceptant la couronne de Bohême des mains d'un peuple révolté, donna le signal de la guerre de trente ans et fut presque aussitôt dépouillé de ses états héréditaires par l'Autriche victorieuse, sa jeune femme, abandonnée au milieu de la déroute, se confia elle-même à la garde d'un jeune gentilhomme écossais qui l'avait suivie à la cour de son mari. C'était, comme on sait, cette gracieuse fille des Stuarts, Élisabeth d'Angleterre, fille du roi Jacques Ier; le gentilhomme s'appelait Sackville. Il ramena la reine à Londres à travers mille dangers. Bien des années après, un de ses amis, un autre gentilhomme écossais, Bruce, ayant conté l'aventure à Versailles de façon à égayer le grand roi et ses courtisans, le vieux Sackville provoqua son ami en duel. Le combat fut court et terrible, les deux champions tombèrent morts. Le célèbre écrivain anglais Thomas Carlyle possède les lettres échangées à cette occasion entre Bruce et Sackville, et c'est lui qui a indiqué ce pathétique sujet au poète de la Bohême. M. Hartmann a bien mis à profit ce précieux dépôt; il a trouvé dans les lettres de Sackville un poème plein d'originalité et de passion. — La fleur de la chevalerie anglaise, convoquée comme pour une fête, est réunie dans le château de Sackville. Le vieux duc attend lord Bruce, dont il a exigé une réparation; il a voulu que ses témoins fussent nombreux; il a voulu aussi, avant le combat, raconter à tous les seigneurs du royaume l'aventure qui a excité les railleries de lord Bruce et laver de tout soupçon injurieux la mémoire de la reine de Bohême. Écoutez le récit du vieillard. Les flammes de la jeunesse s'allument tout à coup sur son front. Il voit la Bohême envahie, l'armée de Frédéric V en déroute, la jeune reine abandonnée; il la fait monter à cheval et s'enfuit avec elle. Les cavaliers autrichiens poursuivent les fugitifs; mais le cheval de Sackville vole comme le vent. Comme il prend soin de la jeune reine! Quelle tendre et respectueuse vigilance! Et lorsque, serrés de près par les ennemis, ils se jettent dans le sombre asile de la forêt, quel calme charmant succède à ces tumultueuses émotions! Rien de plus gracieux que ce tableau idyllique. Au dehors, tout est à feu et à sang; ici, le calme, la sérénité, les souvenirs du pays natal mélodieusement évoqués, et le chevaleresque gentilhomme écoutant en extase les rêves de sa souveraine. Est-ce le dévouement qui l'inspire? est-ce l'amour? Il ne le sait, et ces tendresses voilées, cette pure et respectueuse délicatesse ont passé dans les vers du poète. L'intérêt de l'idylle s'accroît encore quand on songe au rôle que la jeune reine a rempli dans l'histoire. Malgré cette catastrophe de la guerre de Bohême, sa vie semble peu éclatante; mais elle est la sœur de Charles Ier, elle est la mère de la savante Élisabeth qui était l'amie de Descartes, elle est la belle-mère de cette brillante Anne de Gonzague dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre, et c'est par elle enfin que la maison de Hanovre occupe aujourd'hui encore le trône de la Grande-Bretagne. Habilement indiqué dans le récit, ce rôle de la jeune femme relève le tableau des heures sereines passées sous les abris de la forêt. L'auteur a bien rendu toute

sa pensée : voilà bien l'idylle souriante et calme placée avec art au milieu du mouvement agité des choses humaines. Le récit est à peine terminé, que Bruce arrive au rendez-vous; le fer croise le fer, et le vieux gentilhomme tombe mort en tuant celui dont la médisance railleuse a flétri ce pur souvenir. Cette fin chevaleresque est le digne couronnement du poème. Il y a longtemps que la reine de Bohême n'existe plus, il y a longtemps que les cheveux de Sackville ont blanchi : comment ne pas être touché de cette fidélité obstinée et de ce juvénile courage?

Tel a été, depuis les affectueux appels du *Veilleur de nuit*, le mouvement de la littérature poétique en Allemagne. M. Dingelstedt signalait aux nouvelles écoles des domaines désormais pacifiés; on voit que plus d'un écrivain d'élite a justifié ses espérances. C'est surtout un symptôme heureux, quand des hommes engagés naguère dans la lutte reviennent sans découragement ni rancune, mais avec une âme sereine et forte, aux études qui sont la véritable vocation de leur vie. L'auteur de *Sackville* écrit en souriant à la première page de son poème : « Qu'est ceci? Une course rapide, impétueuse, une aventure tantôt idyllique et tantôt pleine d'émotion, un récit très simple parfois et parfois aussi très varié, en un mot un poème qui ne prouve rien. » Après la poésie politique, dont l'art a tant souffert avant 1848, les poèmes qui se proposent un but si modeste sont un progrès fécond. En renonçant à une influence d'un jour, la poésie retrouve l'influence générale dont elle a le privilége. Il est bien qu'elle s'y prépare, ici par des études sur le passé, par des traductions d'œuvres étrangères, là par des essais plus libres et d'ingénieuses innovations. Tous ces groupes d'écrivains dont nous avons tâché de déterminer le caractère ne se ressemblent pas sans doute : on peut affirmer cependant qu'un même amour de l'art, une même ambition littéraire les soutient. Des inquiètes passions politiques entretenues par l'ancien ordre de choses, il ne reste plus, Dieu merci! que la pure inspiration libérale; ce n'est pas nous qui conseillerons aux poètes de méconnaître la foi de leur époque. Quant à ces fureurs anti-chrétiennes dont le scandale a affligé si longtemps le pays des ferveurs spiritualistes, si elles reparaissent encore sur certains points, il est évident qu'elles sont obligées de prendre un masque, et cette timidité, indice d'une transformation secrète, n'est pas un des signes les moins curieux du travail des esprits. Tandis que les jeunes poètes rivalisent ainsi d'ardeur, des voix respectées font entendre comme un suprême accord. Écoutez par exemple le vieux Justinus Kerner, qui recueille dans son *Dernier Bouquet de Lieder* maintes pièces écrites depuis 1848, épigrammes inoffensives contre les patriotes à grand fracas, railleries aimables adressées aux rêveurs politiques, touchantes paroles de félicitation au vieux roi de Würtemberg. Les derniers accens d'une période disparue se mêlent ainsi avec grâce aux préludes de la journée qui s'apprête. Justinus Kerner avait gardé le silence pendant les années tumultueuses; l'heure est opportune aujourd'hui pour ces touchans adieux, et si tous ces accens combinés ne forment pas encore une symphonie complète, il faut y voir une ouverture brillante dont les promesses doivent être accueillies avec joie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE POÈTE

ET

LE PATRE.

LE POÈTE.

O nature, en ton sein où l'ennui me ramène,
Je sens une âme triste ainsi que l'âme humaine;
Tu gémis : c'est pourquoi je t'apporte mon cœur.
Toi du moins, tu n'as pas de sourire moqueur;
Jamais ton doux regard ne lance l'ironie,
Et ton front porte haut sa tristesse infinie.
L'homme croit se guérir s'il peut cacher son mal;
La froide raillerie est son masque banal.
Mais toi, dans la douleur tu restes calme et vraie;
Tu n'as pas dans les yeux ce rire qui m'effraie;
Je viens mêler mes pleurs à tes pleurs sans orgueil,
Car je me reconnais dans ta figure en deuil.
Oui, nous avons tous deux notre peine secrète,
La mienne en tes soupirs trouve son interprète;
Ta voix semble un écho de mon gémissement.
La nature et mon cœur, tout parle tristement.

LE PATRE.

Dans la douce rumeur des forêts, des fontaines,
J'ai distingué ta voix et des plaintes humaines,

Étranger! et de loin je t'ai vu tout le soir
Marcher sans but, courir ou brusquement t'asseoir,
Frapper ton front, tes mains comme un homme qui souffre,
Et parfois te pencher sur le bord de ce gouffre.
J'accours; te voilà pâle, immobile, égaré,
Et je vois dans tes yeux qu'ils ont beaucoup pleuré.
Malade ou malheureux, l'un et l'autre peut-être,
Jeune homme, car mon âge a le don de connaître,
Dispose du vieux pâtre en sa rude amitié;
Le désert et mon Dieu m'enseignent la pitié.
Viens et dors cette nuit sous mon abri de chaume;
Tout l'été, d'un air pur respire ici le baume.
A bien des affligés conduits sur ces hauteurs,
Il fut bon d'habiter la hutte des pasteurs.
Un vigoureux sommeil émané de l'étable,
Le lait et le pain noir de ma rustique table,
Et les belles chansons et la saine gaîté
Rendirent à plus d'un la joie et la santé.
Sur ces sommets, d'ailleurs, un art héréditaire
M'apprit à découvrir chaque herbe salutaire.
Tout mal a son remède au sein de quelque fleur;
J'en connais pour guérir ta chétive pâleur.
Sois docile au vieillard, viens, et par moi renaisse,
Renaisse dans ton cœur la divine jeunesse!

LE POÈTE.

Ton âme hospitalière, ô généreux pasteur,
De la crèche et des bois l'énergique senteur,
Le souffle de tes bœufs, la sève de tes plantes
Seraient un vain remède à mes peines brûlantes.
Mon mal est trop profond; mais, pour le soulager,
Avec d'autres douleurs je viens le partager.
Je viens mêler mon deuil au deuil de la nature.
J'entends ici l'écho des tourmens que j'endure;
La voix de l'univers n'est qu'un gémissement;
Mes pleurs unis aux siens coulent plus doucement,
Et je sens plus de calme et plus de patience
Quand je me plonge à fond dans sa tristesse immense.

LE PATRE.

Je cherche autour de nous ces gémissantes voix,
Et ces mornes tableaux, et ce deuil que tu vois :

Un large rayon d'or flotte sur les fougères;
L'alouette s'égaie en ses notes légères;
La cloche tinte au cou de mes taureaux joyeux,
Et les prés, tout en fleurs, réjouissent mes yeux.

LE POÈTE.

La nature se plaint : sa voix, terrible ou tendre,
Parle d'une souffrance à qui sait bien l'entendre.
Tout menace ou gémit. De la source au torrent,
Le flot, qui va gronder, s'écoule en murmurant.
Comme un soupir sans fin qui remplit tout l'espace,
Dans les sapins tremblans le vent passe et repasse,
Et même aux plus beaux jours la voix qui sort des mers
Atteste un mal obscur dans leurs gouffres amers.
Ici, dans cette paix des douces bergeries,
Écoute ces taureaux et ces brebis chéries,
Ton chien, tes blonds ramiers posés sur ces vieux ifs,
Et tes agneaux bêlans... Tous ces bruits sont plaintifs.

LE PATRE.

J'entends, je vois partout s'appeler, se poursuivre,
Les animaux joyeux du seul bonheur de vivre.
Tous semblent à tes yeux ou tristes ou méchans,
Jeune homme aux blanches mains, qui crois aimer les champs!
Quel noir démon t'invite à ces pensers moroses,
Enfant? Et tu n'as vu que la saison des roses!
La neige des hivers où nous marchons pieds nus,
Nos soucis, nos travaux, te sont tous inconnus!

LE POÈTE.

Toi, tu ne connais pas la volupté des larmes!
Ces pleurs de la nature en sont pour moi les charmes;
Vous l'aimez pour les fruits que vous lui dérobez,
Avides laboureurs sur la moisson courbés!
Moi, conduit aux déserts par la haine du monde,
J'y goûte leur douleur, en sagesse féconde.

LE PATRE.

J'aime le champ natal et non pas les déserts.
J'ai là, dans ce vallon, j'ai des trésors bien chers :

Mes souvenirs d'enfant et le toit de mes pères,
Mon vieux clocher, ma vigne et mes vergers prospères;
J'habite en paix leur ombre, et jamais je n'appris
Des hommes nos pareils la haine et le mépris.
Ami de ces forêts, frère des vieux érables,
J'aime nos bois sacrés bien moins que mes semblables,
Et quoique sur ces monts, tout l'été, sans ennuis,
Je sache vivre seul bien des jours, bien des nuits,
C'est un bonheur plus grand, dès qu'arrive l'automne,
De rentrer dans le bourg que le pampre festonne.
Là, par mes compagnons, dans leur franche gaîté,
Du pâtre et du troupeau le retour est fêté;
La table fume, et l'âtre est tout rouge de braise,
Et, le verre à la main, tous les soirs, à notre aise,
Nous chantons; le vin vieux, à défaut de soleil,
Pendant les noirs hivers tient les cœurs en éveil.
Ainsi chaque saison, qu'un Dieu bon nous ramène,
Nous apporte un plaisir aussi bien qu'une peine.

LE POÈTE.

Ah! j'ai trop éprouvé quel partage inégal,
En mesurant nos jours, grossit la part du mal!
Les hommes sont mauvais, et les destins sont pires;
Mais la nature, au moins, n'a pas de faux sourires;
Vois-tu le vague ennui sur son front répandu?
Moi je n'y cherche pas l'espoir que j'ai perdu;
Mais, à défaut d'une onde où je me désaltère,
Le désert à ma soif offre une ivresse austère,
Et, plongé dans son sein par l'inconnu rempli,
J'y respire à longs traits le vertige et l'oubli.

LE PATRE.

Ta voix me trouble, ami, ta parole est funeste.
Tu souffres, je le vois; ta pâleur me l'atteste;
Tu souffres, je te plains et ne te comprends pas.
Le remède à ton mal, Dieu me le cache, hélas!
Je te plains; mais pourquoi, dans tes peines sans cause,
Ne rien voir que le mal au sein de toute chose?
La nature, où tu viens savourer tes douleurs,
Sourit quand ton orgueil lui commande les pleurs;
Tu l'aimes, sois joyeux! car elle est toute en joie;
Regarde à l'horizon ces feux qu'elle déploie.

Laisse ton cœur s'ouvrir au coucher du soleil,
Et de ce grand spectacle emporte un bon conseil.

LE POÈTE.

La nature m'invite à sa douce tristesse :
La résignation fait toute sa sagesse;
Obéir sans révolte à de sinistres lois,
C'est le morne conseil, ami, que j'en reçois.

LE PATRE.

Non, la voix du désert, qu'il pleure ou qu'il sourie,
Ne t'a pas conseillé l'inerte rêverie!
La nature m'enseigne, en ses chères leçons,
La vie et le travail égayé de chansons.

LE POÈTE.

Écoute, dans ces bois déjà pleins de ténèbres,
Du zéphyr qui s'endort les murmures funèbres!

LE PATRE.

J'entends plus près de nous, sur le frêne voisin,
Siffler le joyeux merle enivré de raisin.

LE POÈTE.

Écoute ce torrent : quelle douleur profonde
Exhalent à nos pieds les soupirs de son onde!

LE PATRE.

J'entends sur les cailloux le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau;
Chacun se réjouit d'en habiter la rive;
Car l'eau donne à ses bords une voix toujours vive.
Mais toi, pâle étranger, si triste en l'écoutant,
Explique en sa chanson ce que ton âme entend?

LE POÈTE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine.

CHANSON DU TORRENT.

Le sourd travail des eaux a fendu le rocher :
Ma source, en murmurant, fuit des plus minces veines,
Comme une larme, aux yeux qui la voudraient cacher,
Jaillit d'un cœur miné par de secrètes peines.

Mais bientôt je reçois et j'emporte en courant
Et la neige et la grêle, et des flots d'eau fangeuse,
Et les mille débris de ma rive orageuse.....
J'enfle dans la tempête, et je suis le torrent!

Sur l'or d'un sable pur, sur les fines pelouses,
Le flot n'a qu'un murmure, et jamais de chansons.
J'entends à mes côtés, dans l'herbe et les buissons,
Mille gais sifflemens dont les eaux sont jalouses.

Il est des bruits joyeux même au fond des grands bois :
Je mêle à ces accords ma rumeur incessante;
L'eau fait dans leur concert la note gémissante.
L'homme devient rêveur, s'il ne pleure à ma voix.

Je vois naître et mourir la brise passagère
Et les oiseaux rieurs dont la voix lui répond;
Pour avoir, même un jour, cette gaîté légère,
Je descends de trop haut et viens de trop profond.

L'eau circule depuis que la nature existe.
J'ai pénétré la terre et j'ai tout visité;
Un douloureux secret remplit l'immensité,
Moi, j'en murmure un mot; c'est pourquoi je suis triste.

J'en parle aux jours sereins, j'en parle aux sombres nuits;
Le vent parfois retient sa voix intermittente;
Dans ses rares fureurs, la foudre est inconstante;
Moi, je suis éternel, ainsi que tes ennuis.

Mon flot dit, à travers le calme ou la tempête,
Ce mot affreux : TOUJOURS! de tant de pleurs baigné;
Ce mot, par la souffrance aux humains enseigné,
Je l'appris de la mort, et je vous le répète.

A ce bruit de mes flots, parfois tu t'endormis;
Mais ce n'est pas la paix que ce sommeil te verse;
Tu le sais, ô penseur, les rêves que je berce
Ne sont rien moins pour toi que des rêves amis.

L'excès de la douleur, dans une âme affaissée,
Apporte au malheureux un repos tout pareil;
C'est en abolissant ta force et ta pensée,
Que la rumeur de l'onde engendre ce sommeil.

LE PATRE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine;
Voici ce que nous dit le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau.

CHANSON DU TORRENT.

L'eau jaillit! la roche déserte
Va répondre aux chansons des bois.
Je donne aux prés leur robe verte;
Ils sont muets, je suis leur voix.

La vie autour de moi fourmille;
Elle coule avec les ruisseaux.
J'abrite une immense famille;
Un peuple entier vit sous mes eaux.

Sous chaque roche, un hôte habite.
Là, dans l'ombre et dans la fraîcheur,
Le saumon, l'anguille et la truite
Invitent la main du pêcheur.

De mes bords chérissant la zone,
Les arbres croissent par milliers;
Le merle bleu siffle sur l'aulne,
Le vent berce les peupliers.

Toute chose que Dieu féconde,
Prête à chanter, prête à fleurir,
Aime le vif accent de l'onde,
Aime à voir le ruisseau courir.

Quand de la ruche printanière
L'essaim s'est échappé dans l'air,
Il vole, au bruit de la rivière,
Vers le frêne au feuillage clair.

Ma rive a d'heureuses retraites
Où s'échangent de longs sermens;

J'y couvre sous mes voix discrètes
Les douces plaintes des amans.

La génisse, au bruit de sa cloche,
Conduit vers moi de gais troupeaux.
En chantant, le berger s'approche
Et prend sa flûte à mes roseaux.

C'est moi qui fais tourner la roue
Du meunier conteur et malin.
Ma voix l'accompagne et se joue
Au joyeux tic-tac du moulin.

A vos travaux je m'associe :
Je bats le fer du forgeron;
Je meus l'infatigable scie
Sous le toit du vieux bûcheron.

A travers le roc et l'argile,
L'eau glisse et creuse incessamment.
C'est moi, sur la terre immobile,
C'est moi qui suis le mouvement.

L'onde vierge à grands flots m'arrive,
Quand l'été ronge le glacier;
L'écume alors blanchit ma rive
Comme la lèvre du coursier.

Si parfois mon flot déracine
L'épi d'un imprudent sillon,
Le sol que j'ôte à la colline,
Je le restitue au vallon.

L'eau dans son sein, rapide ou lente,
Tient tous les germes en éveil;
Pour donner la sève à la plante,
Elle se marie au soleil.

La chanson du torrent convie
Chaque être à sortir du repos.
J'appelle au travail, à la vie,
Les fleurs, les hommes, les troupeaux.

Je dis : Suivez mes flots rapides,
Quittez avec moi ce haut lieu;
Marchez, voyageurs intrépides,
Sur les chemins tracés par Dieu.

Suivez les torrens et les fleuves,
O flot des générations!
Enrichissez de races neuves
Les plaines et les nations.

Placez vos tentes sur ma rive;
Un secours vous viendra des eaux :
Je tournerai la meule active,
Je porterai vos lourds vaisseaux.

Avec moi, cheminez en foule
Et chantez, peuple industrieux;
Dieu vous dit dans mon flot qui coule :
Travaillez et soyez joyeux.

LE POÈTE.

Pauvre cœur dupe, hélas! de ta propre imposture,
Tu n'entends que toi-même à travers la nature!
L'esprit qui t'a parlé de joie et d'avenir
T'a promis, ô pasteur, ce qu'il ne peut tenir.
Ainsi, pour t'affranchir de l'ennui qui me ronge,
O folle humanité, tu n'as que le mensonge!
Je trouve ta gaîté plus triste que mes pleurs,
Et mon front ne veut pas de ces trompeuses fleurs.
Va donc, et suis la voix de l'antique syrène;
Suis ton illusion qui parle et qui t'entraîne;
Au but de ton travail, à travers les chansons,
Cours le long de ces flots, docile à leurs leçons!
Crois l'homme juste et bon, crois les saisons propices,
Et joue avec les fleurs au bord des précipices.
La mer, la mer se creuse et va nous recevoir
Engloutis dans le flot qui te parlait d'espoir;
Vous tomberez tous deux au noir abîme où gronde
Le terrible inconnu que j'entends sous cette onde.

LE PATRE.

L'inconnu qui me parle est un Dieu bienfaisant.
Accomplissons d'abord la tâche du présent!
La nature l'enseigne à la sagesse humaine :
A chaque jour suffit le fardeau de sa peine,
Et, pour le cœur sincère et simple en ses désirs,
Chaque jour que Dieu fait offre aussi ses plaisirs.

LE POÈTE.

Adieu. Reste, ô berger, dans l'erreur qui t'est douce :
L'ignorance est un lit plus tendre que la mousse;
Reste au bord de cette onde, à voir tes prés fleurir,
A vivre sans penser, pour vivre sans souffrir.

LE PATRE.

Ami, qu'un Dieu propice à ma voix te délivre
Du démon qui t'a dit : Reste à rêver sans vivre!

LE POÈTE.

Ah! puissé-je abdiquer, au sein de quelque fleur,
De ce cœur importun la vie et la chaleur!
Pour la séve paisible en ces chênes dormante
Que j'échangerais bien l'âme qui me tourmente,
Que je voudrais jeter tout mon être à ce vent!
Je souffre, ami, tu vois que je suis bien vivant.

LE PATRE.

Tu souffres d'un corps faible et d'une âme impuissante:
Ce mal, dont tu te plains, c'est la vigueur absente.
Je le vois dans tes yeux, sur ton front sans couleur,
C'est un fruit de l'orgueil que ta lâche douleur.
Abdique ta mollesse et ces larmes superbes;
Il est temps d'amasser quelques solides gerbes,
O rêveur; sors enfin de ton sommeil fatal!...
Mais tu ne peux guérir, car tu chéris ton mal.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1853.

Bien des fois déjà on a mis en parallèle la société française et la société anglaise dans leur mouvement respectif. Ce sont en effet, sinon deux civilisations différentes, du moins deux nuances bien tranchées de la civilisation. Chacune de ces sociétés a son cachet, ses tendances, ses mœurs, ses ressorts particuliers et ses fortunes diverses. L'une réussit, comme on a dit, là où l'autre trouve de mortelles occasions de chute. Quand elles se rapprochent et semblent se développer un moment dans le même sens, à l'abri des mêmes institutions, un coup de vent subit vient déranger toutes les combinaisons et montrer ce qu'il y a de factice dans ces analogies et ces rapprochemens. Rien n'est plus simple et plus naturel : c'est que tout diffère dans les traditions des deux pays; leurs révolutions n'ont eu ni les mêmes mobiles, ni le même but : comment les conséquences ne seraient-elles pas différentes? Or cette différence dans les résultats de deux révolutions, c'est ce qui frappe nos regards, c'est ce qui éclate en mille signes contemporains, c'est ce qui fait encore aujourd'hui la double situation de la France et de l'Angleterre, situation dont l'histoire seule a le secret. Une traduction française fait en ce moment passer dans notre langue le remarquable livre de M. Macaulay sur le règne de Jacques II et sur la révolution de la fin du XVIIe siècle en Angleterre. M. Augustin Thierry publie aujourd'hui même ses éloquentes études sur *la formation et les progrès du tiers-état*. Ce n'est point le hasard qui réunit ces deux ouvrages : ils montrent le même problème se résolvant en quelque sorte nécessairement de deux manières presque opposées; ils remettent simultanément sous nos yeux ces deux ordres de choses si profondément distincts dont nous parlions. Qu'est-ce que l'histoire de Charles II, de Jacques II, du changement dynastique de 1688? C'est le travail d'enfantement de la liberté politique anglaise à sa période la plus décisive. Qu'est-ce que la formation et le progrès du tiers-état? C'est toute la révolution française. Il n'en faut pas

davantage pour lire dans la différence des origines, des causes, des antécédens des deux révolutions, la différence qui éclate encore aujourd'hui dans leurs résultats les plus actuels et marque d'un signe particulier la situation intérieure de chacun des deux pays.

Qu'on suive M. Macaulay dans son récit : la révolution anglaise, il est aisé de le voir, a été surtout une révolution politique. C'est dans un intérêt politique que se sont livrées toutes ces batailles qui remplissent le XVIIe siècle. De quoi s'agissait-il en effet? L'éternelle question, c'était de fixer les limites de l'autorité royale et de faire reconnaître les prérogatives du parlement. Quels sont les principes dont l'application est obstinément poursuivie à travers toutes les crises? Ce sont les principes mêmes de la constitution anglaise, qui font corps en quelque sorte avec le pays : participation du parlement à l'action législative, droit de consentir et de voter les taxes, garantie de la permanence et de l'observation des lois rendue plus effective par la responsabilité des conseillers et des agens du pouvoir royal. C'est là ce qui se dégage de toutes les luttes parlementaires comme de toutes les guerres civiles et ce qui leur survit, pour être encore aujourd'hui, ainsi que le dit M. Macaulay, la raison d'être de l'ordre de choses actuel. Encore après la restauration, lorsque le pouvoir de Cromwell est passé sur l'Angleterre et que la destinée nationale a repris un cours plus normal, quelles sont les grandes victoires, celles qui marquent les jours mémorables de la nation anglaise? Ce sont des victoires toutes politiques, celle de l'*habeas corpus* par exemple. Et quand vient le mouvement de 1688, après une lutte acharnée contre les tentatives ou les préméditations usurpatrices de Jacques II, la *déclaration des droits*, qui est encore la loi de l'Angleterre, ne fait que résumer et consacrer d'une manière définitive toutes ces choses, disputées depuis plus d'un demi-siècle : le droit de libre discussion dans le parlement, le droit de voter l'impôt, l'intervention du pays dans ses propres affaires, l'abolition du *droit de dispense*, dont le pouvoir royal s'était parfois servi pour annuler systématiquement l'action des lois pénales. Dans ces grandes luttes de l'Angleterre, il y a sans doute bien d'autres élémens. L'intérêt religieux tient une large place; mais il se mêle et se plie si souvent à l'intérêt politique, qu'il se confond avec lui. L'église anglicane elle-même, après tout, qu'a-t-elle été autre chose — à son origine et depuis — qu'une grande institution politique? Qu'en résulte-t-il? C'est que la révolution anglaise a eu surtout ses conséquences dans l'ordre politique. Elle n'a point eu pour effet de niveler les rangs, de changer les conditions de la propriété, de détruire les hiérarchies sociales, de tout ramener à l'unité démocratique; elle a fondé, en les appuyant au contraire à une aristocratie puissante, ces institutions que nous voyons, cette liberté garantie par les prérogatives individuelles et locales. Et comme la liberté politique était dans les traditions, dans le caractère, dans les vœux du peuple anglais, il s'est formé lentement à toutes les vertus qui la rendent efficace et durable. Rien n'est plus curieux et plus remarquable que ce profond travail de la société anglaise, tel qu'il se dévoile encore une fois dans le livre de M. Macaulay. On y peut apprendre, et ce n'est point un inutile spectacle, ce que la liberté coûte de peines, d'efforts, de temps, de constance, comment elle se perd par momens, à quel prix elle se retrouve,

Les conséquences de la révolution anglaise, disons-nous, ont été principalement des conséquences politiques, et ces conséquences découlent de l'histoire même de l'Angleterre. Est-ce là le caractère de la révolution française et du développement historique qui la prépare? Il n'est pas nécessaire d'approfondir beaucoup ce mouvement, que décrit M. Thierry dans ses *Essais sur la formation du tiers-état*, pour voir qu'il aboutit par-dessus tout à deux résultats principaux : l'unité dans le pays et l'égalité dans les rapports sociaux. L'égalité dans les rapports sociaux, c'est surtout par les institutions civiles qu'elle s'obtient. Aussi est-ce dans l'ordre civil que la révolution française s'est manifestée le plus invinciblement, et a eu ses conséquences les plus essentielles. Veut-on savoir le caractère fondamental d'une révolution? On n'a qu'à observer ce qui reste d'elle, ce qui survit à tout, ce qui surnage à travers toutes les tempêtes. En Angleterre, ce sont les prérogatives politiques; en France, ce sont les prérogatives civiles. Lorsqu'après dix ans d'anarchie le premier consul vient rasseoir la société française, les résultats politiques de la révolution disparaissent subitement comme une décoration de théâtre; les résultats civils survivent et sont fixés dans le code qui régit actuellement encore la France. Telle est donc la différence des deux révolutions. L'une a eu surtout des conséquences politiques; l'autre, en ce qu'elle avait de plus durable, a eu surtout des conséquences civiles, conséquences nées de cet instinct d'égalité et de démocratie qui a fait du tiers-état en 1789, non pas quelque chose comme le demandait Sieyès, mais tout. Oui, sans doute, en tout ce qui est purement civil, la France jouit d'un état supérieur à celui de la plupart des peuples de l'Europe. Il n'est point de pays où la loi soit plus équitable pour tous, où il y ait moins de traces d'inégalités choquantes, où les barrières entre les classes soient plus aplanies, où toutes les voies du travail, de la fortune, du pouvoir, soient plus accessibles à tout le monde, où la division des propriétés soit plus immense. En outre, cette vaste unité créée par la révolution a fait de la France entière un peuple vivant de la même pensée, obéissant aux mêmes impulsions, dépendant des mêmes pouvoirs, soumis aux mêmes juridictions. C'est une société régulièrement administrée, organisée, jugée, distribuée, nivelée. Quelle en est la conséquence au point de vue politique? Les révolutionnaires qui ont le plus poussé à l'excès de ce nivellement ne l'ont jamais aperçue. Ils n'ont pas vu qu'ils rendaient le pouvoir d'autant plus nécessaire et, en certaines heures de crise, d'autant plus prépondérant dans un état de ce genre, ou, pour parler comme une brochure récente sur *le Principe d'autorité depuis* 1789, « dans une démocratie de trente-cinq millions d'habitans, qui est comme une vaste superficie où règne avec une entière égalité un mouvement prodigieux et quelquefois turbulent dans les idées et les intérêts. »

Pourquoi le succès a-t-il si peu couronné les efforts de tant d'hommes éminens et de plusieurs gouvernemens pour faire marcher ensemble la liberté politique et les tendances absolument démocratiques de la société civile? C'est qu'il ne suffit pas, pour que la liberté existe dans un pays, qu'elle soit dans les mots; il faut qu'elle soit dans les choses, qu'elle ait en quelque sorte des asiles, des citadelles dans des institutions locales, dans des classes même, si l'on veut, là où ces classes politiques existent; il faut qu'elle ait son foyer

dans des mœurs fortes, et qu'il règne, par-dessus tout, chez les individus ce commandement sur soi-même qui supplée à l'action de la loi, qui fait que l'action du pouvoir reste inutile. Nous n'avons qu'à nous examiner sur tous ces points. Ce que nous voulons dire, ce n'est point assurément que la liberté politique soit incompatible avec l'ensemble social et civil créé par le mouvement de la fin du dernier siècle. Ce qui est vrai, c'est qu'avec le caractère que la révolution française a pris, avec les conséquences qu'on en a tirées, dans une société nivelée et démocratiquement organisée, la liberté est encore plus difficile, plus laborieuse, plus sujette aux déceptions, parce qu'un seul jour laissé à l'esprit révolutionnaire peut rendre inutile l'œuvre de trente années. L'auteur de la brochure que nous citions semble supposer que les gouvernemens précédens ont été impuissans par leur principe même ou par leur situation. Ils n'ont été, à vrai dire, impuissans ni par principe ni par situation; ils l'ont été parce qu'ils ont voulu, tant qu'ils ont pu, vivre avec la liberté dont tout le monde se servait contre eux. Et chose singulière, quant au dernier du moins, tout le monde a violé la loi contre lui, lui seul ne l'a point violée. — Preuve nouvelle de son impuissance! dira-t-on. — Il est facile aujourd'hui d'en parler ainsi, les circonstances ont changé, et les 24 février deviennent difficiles heureusement; mais n'est-ce point un peu parce qu'il y en a eu un en 1848?

Ce sont là des considérations que le cours des choses contemporaines ramène parfois naturellement, soit qu'on mette en présence des sociétés différentes, soit qu'on s'arrête à chercher le secret des mouvemens politiques de notre pays. Elles dominent les faits et les incidens, et se lient à une situation générale. Ce qui est plus particulièrement propre au moment actuel, c'est tout ce qui touche à ces complications religieuses que nous suivions récemment du regard. Il semble aujourd'hui que, sous leurs diverses formes, elles tendent à se débarrasser de ce qu'elles avaient de plus grave et de plus vif. En quelques jours, elles ont fait un grand pas par la publication presque simultanée d'une note du gouvernement et d'une encyclique du pape, qui touchent aux principaux élémens de cette agitation. On sait comment s'est élevée récemment une discussion sur l'opportunité d'une réforme dans la législation qui règle le mariage. La brochure de M. Sauzet a eu pour résultat de réveiller un moment la polémique mourante. Qu'il y ait des opinions tranchées sur un point de cette nature, qui touche à l'essence même de la société moderne, ce n'est pas là ce qui doit surprendre. Ce qu'il y avait de plus sérieux peut-être, c'était l'incertitude qui semblait régner sur la pensée du gouvernement. Cette pensée s'est dévoilée dans la note dont nous parlons, et qui écarte toute idée de réforme dans la législation française actuelle. Ceux qui attachent le plus de prix à la juste influence de l'autorité religieuse peuvent-ils s'en plaindre? Peut-être, au contraire, une difficulté des plus épineuses est-elle épargnée à l'église; peut-être, et probablement même, ce qu'elle eût gagné en pouvoir officiel n'eût point compensé ce qu'elle eût perdu en liberté et ce qu'une recrudescence possible d'hostilité révolutionnaire aurait pu finir par lui enlever en influence morale. Qu'une disposition législative fût venue l'investir du droit exclusif de valider un acte civil, aussitôt renaissaient les germes des plus périlleux conflits. Libre, elle peut agir par l'autorité de ses enseignemens, et,

il est impossible de ne point le remarquer, c'est justement dans ces conditions de liberté, d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs civils, que l'influence des idées religieuses a retrouvé sa puissance de notre temps. La note du gouvernement a donc mis fin à l'agitation religieuse sous une de ses formes. Quant aux difficultés qui s'étaient élevées dans l'épiscopat tout entier au sujet de toutes ces questions de l'enseignement des classiques, des doctrines ultramontaines ou gallicanes, de la presse religieuse particulièrement, elles trouvent leur solution naturelle dans l'encyclique du pape. Mgr l'archevêque de Paris a même devancé la publication de la lettre du souverain pontife, en levant spontanément l'interdiction qui pesait sur le journal *l'Univers*. Mgr l'archevêque de Paris a donné le premier l'exemple de la paix. N'est-il pas seulement à regretter que ses actes, soit qu'il les accomplisse, soit qu'il les retire, portent parfois l'empreinte d'une précipitation singulière qui risque de ne point ajouter à leur autorité? L'encyclique du pape ne sort point sans doute d'une certaine réserve à ce sujet même de la presse religieuse. Il y a cependant une nuance assez sensible en faveur des écrivains mêlés aux polémiques de cette nature où Mgr l'archevêque de Paris avait vu un danger. Chose toujours fâcheuse, assurément, que ce déplacement de rôles qui semble mettre l'influence et l'autorité là où la dignité ecclésiastique n'est pas! L'encyclique du souverain pontife est plus nette et plus vive au sujet d'un mémoire qui a fait quelque bruit il y a peu de temps dans l'épiscopat, et qui a trait aux coutumes de l'église gallicane. Comme on voit, c'est toujours au fond la même lutte entre les idées ultramontaines et les idées gallicanes. Heureusement il y a d'un autre côté dans l'encyclique du pape assez de paroles de paix pour tempérer ce qu'il y a parfois d'irritant dans ces débats. Quant à la lutte elle-même, elle ne peut certainement la terminer, parce qu'elle est dans la force des choses, dans les traditions, parce qu'en remontant à cette fameuse déclaration de 1682, il semble toujours peu dangereux de s'égarer sur les traces de Bossuet, de Bossuet à qui, en ce moment même, un monument va être érigé par les soins d'une commission au sein de laquelle Mgr l'archevêque de Paris ne doit point certainement porter un empressement moins vif que Mgr l'archevêque de Reims, qui passe pourtant pour ultramontain. C'est là, au reste, un ordre de questions où il est infiniment périlleux d'entrer. L'église elle-même, qu'y trouve-t-elle? Des germes de scission et d'antagonisme, l'emploi d'un zèle et d'une ardeur qui peuvent à coup sûr poursuivre un but plus efficace et plus fécond par une incessante action religieuse et morale sur la société, sur les masses populaires.

C'est assurément un genre d'influence où l'église vient en première ligne par sa situation et sa mission spéciale; l'autorité politique ne vient qu'après elle dans cette œuvre moralisatrice, et son action ne saurait avoir la même efficacité. L'autorité politique ne peut que préserver les populations en éloignant d'elles, par de sages et protectrices mesures, les contagions de l'intelligence. C'est dans cette pensée que le gouvernement avait nommé, il y a quelques mois, une commission permanente pour l'examen des livres et gravures destinés au colportage. Cette commission n'est point restée inactive, puisque son secrétaire, M. de La Guéronnière, vient de résumer ses travaux dans un rapport à M. le ministre de la police. Il y avait, il faut le dire, dans une telle

œuvre une limite assez difficile à trouver et à préciser. Quels sont les livres dangereux? quels sont ceux qui ne le sont pas? Cette puissance discrétionnaire sur la propagation des ouvrages de l'esprit devait-elle servir un but politique ou s'exercer uniquement en vue d'un résultat moral? La commission, on doit le reconnaître, a tranché ces questions dans le sens le plus large; elle s'est crue appelée, non à censurer des idées et des opinions, mais à éloigner du peuple les livres qui peuvent l'égarer et le corrompre; elle n'a condamné, assure M. de La Guéronnière, que ce qui est irréligieux, immoral et anti-social, et dans cette catégorie il s'est trouvé encore cinq cent cinquante-six ouvrages. Du reste, le rapport de la commission donne l'idée de l'étrange puissance du colportage; il se distribue annuellement par cette voie neuf millions de volumes, neuf millions représentant un capital de six millions de francs; voilà le budget de cette littérature, composée en grande partie de livres immoraux! Certes, le budget de la littérature honnête et sérieuse a de plus modestes proportions. On voit quel puissant instrument peut être le colportage pour le mal comme pour le bien : trois mille cinq cents colporteurs organisés, courant les campagnes et exerçant le plus souvent par leurs livres le prosélytisme de la licence, de l'obscénité et de l'athéisme! Oui, sans doute, c'est une juste et morale pensée de chercher à détruire ces funestes propagandes qui vont tenter par l'appât du mal les intelligences simples et grossières. Il est cependant une réflexion qui ne peut manquer de naître : voilà comment vit cette démocratie! c'est à la condition d'être surveillée, dirigée, protégée jusque dans ses lectures! Chose plus étrange encore, d'une part l'état enseigne à lire au peuple, et de l'autre il faut qu'il le préserve du danger des connaissances qu'il lui donne! N'y a-t-il point là la suprême condamnation de toutes les apothéoses démocratiques, de toutes les déclamations sur l'aptitude universelle du peuple? Et en outre ne résulte-t-il pas de tous ces faits la nécessité de donner à l'enseignement primaire une destination un peu moins périlleuse que de fournir le moyen de lire de mauvais livres répandus dans les campagnes par le colportage? C'est dans la pratique au surplus, nous ne l'ignorons pas, plutôt que par des lois, que l'instruction élémentaire peut être dirigée dans un sens religieux et moral. La seule réforme possible et efficace, c'est celle du maître lui-même, de l'enseignement qu'il donne, des goûts qu'il éveille, des impressions qu'il développe.

Il est des réformes d'un autre genre que le gouvernement poursuit en ce moment même dans un ordre différent d'idées. Nous parlions, il y a quelque temps, des modifications qui paraissaient devoir être réalisées dans l'institution du jury; ces modifications sont l'objet d'une loi qui vient d'être présentée au corps législatif; elles touchent aux deux points les plus essentiels, à la composition même des listes et aux qualités requises pour être juré. Quant aux qualités nécessaires pour faire partie d'un jury, on ne saurait assurément se plaindre que le projet de loi fixe avec une sévère réserve les conditions de capacité et de dignité. Il suffit d'une condamnation à un mois d'emprisonnement pour encourir l'incapacité pendant cinq ans. Une autre condition pour être juré, c'est de savoir lire et écrire en français. Ceux qui vivent d'un travail manuel et journalier sont dispensés des fonctions de jurés. Quant à la composition des listes, elle est préparée d'abord par une commis-

sion formée du juge de paix et des maires du canton. Une seconde commission, où entrent le sous-préfet, le procureur impérial et tous les juges de paix de l'arrondissement, choisit sur les listes préparatoires et arrête la liste définitive. Toutes ces précautions et ces sévérités ne sauraient être inutiles pour arriver à la formation d'un jury qui, par son intelligence et sa moralité, soit à la hauteur de ses délicates fonctions. C'est l'intérêt de la société, c'est l'intérêt de l'accusé lui-même, et c'est aussi sans nul doute l'intérêt de l'institution, qui trouve la garantie de la confiance qu'elle inspire dans l'exactitude éclairée de la justice qu'elle rend.

Certainement, à une époque comme la nôtre, dans les incidens politiques qui se produisent, dans les mesures administratives qui s'accomplissent, dans les lois qui s'élaborent ou se promulguent, il est mille indices qui remettent subitement en lumière les brusques revirements des choses : la réalité a ses signes révélateurs des révolutions accomplies; mais il semble aussi que ces revirements soudains, ces révolutions successives, prennent un caractère plus saisissant dans certaines publications qui viennent se mêler au mouvement intellectuel contemporain, parce que là on retrouve tout à la fois le passé et le présent. En un instant, on feuillette l'histoire de quelques-unes des années les plus agitées; on tourne la page sur deux ou trois régimes politiques. Ce sont des documens, si l'on veut; mais ces documens nous remettent sans intervalle en présence de ce que nous avons été et de ce que nous sommes. C'est ainsi qu'on recueille aujourd'hui les *Discours et Messages* du prince Louis-Napoléon, depuis le moment où la révolution de 1848 le ramenait en France pour être candidat à la présidence de la république jusqu'à l'heure où il recevait à Saint-Cloud, des mains du sénat, la couronne impériale. Entre ces deux dates, combien s'est-il écoulé de temps? Quatre années à peine, et chacun de ces discours dans ces quatre années est un incident qui ne s'éclaire qu'aujourd'hui peut-être de son vrai jour. Qu'on relise le discours aux exposans de l'industrie, prononcé au mois de novembre 1851, l'allocution adressée à peu près à la même époque aux officiers de l'armée de Paris, et on apercevra comme un reflet du 2 décembre, comme un mystérieux appel à un avenir prochain. De page en page, dans l'ensemble de ces discours, on peut voir se dessiner l'esprit, le caractère et la pensée. C'étaient comme les bulletins d'une campagne politique dont le résultat a été une couronne pour le prince Louis-Napoléon. Par une coïncidence singulière, au même instant, M. Dupin publie, lui aussi, les souvenirs de la *présidence de l'assemblée législative;* mais en réalité, malgré le titre, c'est bien autre chose encore que la république et l'assemblée législative. C'est tout M. Dupin pérorant, présidant, inaugurant des sessions, haranguant des comices agricoles depuis plus de vingt-cinq ans. Tout compte fait, il y a bien ici quatre ou cinq révolutions vues de profil. A voir, du reste, la piété avec laquelle M. Dupin recueille ses moindres paroles, on peut s'étonner qu'il n'en soit encore qu'à son *soixante-quinzième* ouvrage! Mais ce livre est-il bien de M. Dupin? Ce qui pourrait, ce qui devrait en faire douter, c'est le zèle d'éloge qui accompagne tous les actes, toutes les paroles de M. Dupin lui-même dans ces pages, c'est le soin extrême mis à reproduire les plus flatteurs témoignages des journaux. Voici cependant qu'en tournant le feuillet, dans une note, dans un entrefilet, on trouve l'auteur

parlant en son propre nom : « J'étais là, telle chose m'advint, etc.! » Qu'en faut-il croire? M. Dupin a été un président parlementaire plein d'autorité et de verve, luttant avec un rare sang-froid et une singulière présence d'esprit contre les intempérances de la montagne; seulement on aimerait peut-être qu'il fît un peu moins lui-même l'inscription de son monument. D'ailleurs ce n'est point à lui qu'il faut demander quelques lumières nouvelles sur des événemens auxquels il a assisté de près, tels que le 24 février ou le 2 décembre. M. Dupin en a entendu parler; mais il n'en a rien vu, à coup sûr. Chacun de ces événemens a sa place dans ce que l'ancien président appelle les *Petites Annales* au même titre que cet autre grand événement : « Discours d'inauguration du président de la chambre. (*Sensation!*) » Qui était le président? Il est vrai que, deux lignes plus haut, la nomination de M. Dupin se trouve consignée. M. Dupin suit ainsi sa propre histoire et celle de la France, lançant parfois plus d'un trait mordant comme celui qui va tomber sur les légitimistes démissionnaires de places *gratuites*, mais non de places *payées*, ou trouvant à faire intervenir Montaigne en pleine assemblée législative le 21 novembre 1851. Merveilleux à-propos! « Il semble, disait le fin railleur, comme s'il eût parlé tout exprès pour la circonstance, que ce soit la saison des choses vaines quand les dommageables nous pressent. » Le mérite des *Petites Annales* de M. Dupin, si elles en ont un, c'est de vous remettre sous les yeux toutes ces dates, de 1824 à 1853. Elles ne disent rien, elles n'enseignent rien; mais une date fait songer et vous fait recommencer par la pensée une sorte de voyage idéal à travers toutes ces choses dont beaucoup déjà sont évanouies.

Et la vie elle-même, l'histoire contemporaine tout entière, qu'est-ce autre chose que ce voyage idéal ou réel dans lequel, avant d'arriver, on a le temps de saluer bien des rivages? Seulement tout le monde ne voyage pas avec le même fruit, avec un égal bonheur, et ne réussit pas non plus à intéresser les autres à ce qu'il sent, à ce qu'il pense ou à ce qu'il raconte. Puis cette vie de notre époque est un voyage cahoté, sujet à mille déceptions : on part avec des illusions, des enthousiasmes, avec des articles de foi philosophique et politique dans l'esprit; on va changer le monde, et il se trouve que c'est le monde qui vous change. Au bout d'un peu de temps, que reste-t-il en effet des enthousiasmes et des principes d'autrefois? Les événemens sont tombés sur eux et les ont refroidis ou ébranlés. Il est des natures qui prennent la vie avec emportement et lui demandent aussitôt plus qu'elle ne peut donner; ce sont celles, sans nul doute, qui sont le plus exposées aux retours. Quand on est parti d'un pas plus calme, l'esprit facile et assuré, croyant à certaines choses, mais n'y croyant que dans la mesure du possible, sceptique à l'égard de beaucoup d'autres, il y a bien moins de chances pour subir toutes les variations de l'atmosphère. Tout change, tout se transforme, et on change aussi soi-même, mais non assez pour que le lendemain soit le contraste ou le démenti de la veille. L'intelligence conserve une certaine sûreté libre et aisée, que les déceptions ne troublent ni n'émoussent. M. Saint-Marc Girardin est un de ces voyageurs privilégiés, — voyageur dans la plus simple acception du mot et aussi du monde de l'esprit, — et c'est ce qui donne un attrait particulier à toutes ces pages qu'il vient de réunir encore dans le second volume

de ses *Souvenirs de voyages et d'études*. M. Saint-Marc Girardin va aisément, dans ses études, de l'Orient à l'Occident, de l'analyse du Roman du Renard à celle de la chronique d'Hamlet, du philosophe allemand Gans au moraliste français Joubert, du monde actuel au monde à venir; c'est sa vie de professeur, d'écrivain, de journaliste reproduite dans sa variété et avec un fonds moral qui ne change pas. Nul ne caractérise mieux que M. Saint-Marc Girardin, dans quelques pages ingénieuses d'introduction, ce privilége des esprits libres et fermes dont nous parlions, — privilége qui consiste, non point à se faire le stoïque et amer contempteur des choses auxquelles on n'a point de part, mais à ne point se désespérer et à ne pas fléchir sous les déceptions, parce qu'on n'a point eu d'illusions trop vives. S'attacher à des opinions quand la faveur publique les entoure, il ne faut pas un grand héroïsme pour cela; avouer pour elles ses vieilles préférences quand elles sont délaissées, c'est là le plus difficile. Il y a bien des hommes, dit spirituellement l'auteur des *Souvenirs de voyages*, qui ont peur d'être seuls avec leur passé, comme on a peur le soir dans une église abandonnée. M. Saint-Marc Girardin est un esprit fort; il n'a pas peur d'être seul, — à la condition, il s'entend, de ne point cesser pour cela de se mêler à son époque, de s'intéresser à toutes les luttes de l'esprit et de l'éloquence littéraire, de trouver au besoin dans tout ce qui se produit et s'agite l'aliment d'études nouvelles, et de ne point craindre même de demander aux événemens ces lumières invincibles qui peuvent aider à faire graduellement renaître l'empire de cette force morale dont l'auteur parle avec un sentiment si juste et si vrai.

C'est un grand problème, après tout, dans le monde de l'intelligence que de savoir suivre son temps sans lui céder, d'avouer d'où l'on date sans vieillir, et de réussir à posséder cet attrait durable qui s'attache aux œuvres de l'esprit, parce que la finesse de l'observation, la rectitude morale, le style élégant et ingénieux, ne vieillissent pas. Ils n'ont pas de date; ils ne sont d'aucun temps, parce qu'ils sont de tous les temps. Le pire, c'est la vieille mode qui s'obstine et prétend à la nouveauté, c'est l'inspiration usée qui s'attarde; le pire encore, c'est le simulacre de la jeunesse placé sur les choses qui ont épuisé et lassé le goût public. Il y a malheureusement de notre temps une école qui a le culte des innovations de 1829, et qui imagine atteindre à une originalité imprévue. Elle n'est pas toute la littérature contemporaine, mais il s'en faut de peu vraiment! Elle est la jeunesse! — oui, la jeunesse d'il y a vingt ans. Ce sont les mêmes goûts, les mêmes recherches, les mêmes affectations, les mêmes inspirations. Qu'est-ce donc que ce suicidé dont M. Maxime Ducamp publie les *Mémoires* sous le titre de *Livre posthume*, si ce n'est un héros à l'image et à la ressemblance de tous ceux de l'école moderne d'autrefois? Ce personnage dont l'auteur retrace l'histoire a certainement sa place dans cette famille d'esprits violens et malades, ennuyés de la vie et d'eux-mêmes, égoïstes et désespérés, ambitieux et pénétrés de leur impuissance, cherchant partout leur place et ne la trouvant jamais selon leurs passions, — que la poésie byronienne a si singulièrement contribué à multiplier. M. Maxime Ducamp ne nous semble guère avoir ajouté à la nouveauté de cette donnée qu'en la compliquant de raisonnemens assez quintessenciés sur la transmigration des âmes. De quelque manière qu'on juge moralement

l'acte suprême d'un homme qui finit par le suicide, dans cette terrible résolution qui peut être le fruit d'un extrême égarement ou d'un extrême malheur, il y a sans doute encore quelque chose de dramatique, de triste, d'émouvant; mais on ne saurait disconvenir que l'intérêt se trouve singulièrement refroidi quand un homme se prépare au suicide en développant la théorie de la transmigration des âmes. Le héros de M. Ducamp dit quelque part qu'il ne veut pas mourir comme un héros de mélodrame : comment meurt-il donc? L'auteur pense-t-il que cette teinte de philosophie semi-poétique ne soit point un des accessoires du mélodrame? Cependant il y a dans *le Livre posthume* des pages qui sont loin d'être sans talent et des souvenirs de voyage qui en relèvent l'intérêt. Un des traits les plus caractéristiques de cette école, c'est le culte de la puérilité. On ne saurait ranger sous un autre titre un recueil récent de contes qui s'appelle *Salmis de Nouvelles*. Chacun y a sa part, même M. Théophile Gautier, et l'ouvrage n'en a pas plus de valeur. Il est fort à souhaiter que l'école qui a produit le *Salmis de Nouvelles* ne passe pas trop de temps à multiplier les signes de jeunesse et de vie de cette espèce. Ce n'est point là, à vrai dire, qu'est le succès littéraire aujourd'hui. Le succès est encore autour des comédies nouvelles de M. Ponsard et de M. Augier. Le Théâtre-Français, il faut l'avouer, n'a point été heureux depuis quelque temps. Deux œuvres dramatiques de quelque importance se produisent, — *Philiberte* et *l'Honneur et l'Argent*, — et il ne réussit à avoir ni l'une ni l'autre; il met sur la scène deux petites pièces, *la Mal'aria* et *les Lundis de Madame*, et ces deux légères esquisses ont une assez mauvaise fortune auprès de l'administration. On sait ce que nous pensons du talent de M. Ponsard : c'est un esprit sérieux, estimable, à qui il manque sans doute bien des ressources d'animation et de vie pour féconder d'une manière puissante un sujet comique ou tragique; mais ce n'est point un motif, il nous semble, pour l'éconduire aussi galamment qu'on l'a fait : il s'est trouvé qu'on éconduisait un succès. Le Théâtre-Français a été plus heureux ces jours derniers dans une fête en quelque sorte domestique où une de ses anciennes pensionnaires fugitives, Mlle Plessy, a reparu sur la scène. Mlle Plessy est arrivée de Saint-Pétersbourg pour jouer *les Fausses Confidences* au bénéfice de son ancien maître, M. Samson, et elle a facilement reconquis en un instant ce public qui la revoyait dans l'éclat de sa beauté et de son talent. Maintenant sera-ce une soirée fugitive et isolée? Le Théâtre-Français aurait-il la pensée de se rattacher encore Mlle Plessy? Ce serait, sans nul doute, un élément nouveau de succès et pour le théâtre et pour les écrivains mêmes, dont les œuvres retrouveraient une brillante interprète de plus.

Et puisque nous sommes au théâtre, à ces émotions et à ces succès du monde dramatique, où en sont aujourd'hui les scènes d'un autre genre, les scènes lyriques? Au Théâtre-Italien, l'apparition d'une cantatrice de talent, Mme de Lagrange, a excité pendant quelques représentations la curiosité des amateurs. Mme de Lagrange est une Française qui, après avoir longtemps essayé ses forces dans quelques salons de Paris, s'est envolée vers des climats plus heureux, où il semble que la nature ait la puissance de tout transformer. Arrivée en Italie, elle aurait pris, dit-on, quelques conseils de Rossini, si tant est que le plus illustre paresseux de ce siècle daigne don-

ner des conseils à qui que ce soit. Toutefois il paraît certain que le spectacle de l'Italie, l'exercice fréquent, aidé d'une organisation distinguée, ont produit sur Mme de Lagrange l'effet qu'ils produisent à peu près sur tous ceux qui visitent ce beau pays. Elle possède une voix de soprano très aigu dont elle aime à faire écalter les notes extrêmes du registre supérieur. Dans un air hongrois, qui a été évidemment composé tout exprès pour faire ressortir un mécanisme plus curieux et plus extraordinaire encore qu'agréable, Mme de Lagrange a surpris l'auditoire par un feu d'artifice de vocalisations singulières. Or, comme tout ce qui s'adresse plus à la curiosité des sens qu'à l'intérêt de la passion est un phénomène toujours de courte durée, nous craignons bien que Mme de Lagrange ne soit pour le Théâtre-Italien qu'un oiseau de passage qu'on aura vu, sans trop de regret, quitter sa belle cage d'or. — A l'Opéra-Comique, on a donné un ouvrage en deux actes, *la Tonelli*, de M. Ambroise Thomas. Après un accueil plus que froid fait à la conception dramatique du librettiste, la musique du compositeur distingué à qui l'on doit *le Caïd* et *le Songe d'une nuit d'été* a relevé la fortune de cet imbroglio, qui ne paraît pas destiné cependant à une très grande longévité. On prépare à ce même théâtre la mise en scène d'un opéra en deux actes de la composition de M. Duprez. — Au Théâtre-Lyrique a eu lieu la première représentation du *Roi des Halles*, opéra en trois actes dû à l'inépuisable faconde de M. Adolphe Adam. C'est le cas de s'écrier avec le grand poète : *Non parliamo di questo*. Avant la fin du mois, assure-t-on, l'Opéra donnera la première représentation de *la Fronde* de M. Niedermeyer, où il paraît que Mlle Lagrua trouvera l'occasion de révéler au public les belles qualités qui la distinguent, et qui sont restées jusqu'ici presque inaperçues.

Revenons à l'histoire politique de ces derniers temps. On sait quelles questions presque redoutables pesaient récemment sur la situation générale de l'Europe, par suite des complications tout à coup survenues en Orient. L'émotion, si rapidement propagée au premier bruit de la mission du prince Menschikoff à Constantinople, s'est sensiblement amoindrie. On parlait de l'Orient il y a quinze jours, on n'en parle plus guère aujourd'hui. Est-ce donc que cette question ait perdu de sa gravité, et que l'intérêt qui s'y attache ne soit plus le même? Non, mais il semble que, le prince Menschikoff n'ayant pas accompli soudainement le coup de théâtre qu'on attendait de lui ou qu'on redoutait, l'attention publique ait cessé de se préoccuper des suites de cette complication, — et par là se trouverait réalisé ce que nous disions l'autre jour de la politique de la Russie : l'effet moral est produit, si nul effet matériel ne correspond à la mission extraordinaire de l'envoyé du tzar. La réalité est que, bien qu'enveloppée de mystère et de formes moins impératives qu'on ne l'avait d'abord supposé, la politique russe n'en est pas moins active à Constantinople. Si le prince Menschikoff n'a point strictement remis un *ultimatum* au gouvernement turc, ses prétentions ne semblent point s'éloigner, dans le fond, de ce qu'on avait dit. Elles paraissent toujours se rapporter aux lieux saints, au protectorat des Grecs, à la nomination du patriarche de Constantinople. Il est aisé de voir que de toutes ces questions, où l'indépendance même de la Turquie est en jeu, un conflit peut toujours naître au moment voulu. Il serait assez difficile de dire jusqu'à quel point l'arrivée des ambas-

sadeurs de France et d'Angleterre aura pu modifier le cours des négociations. Chose étrange : tandis que l'émotion se calmait parmi nous au sujet de cette affaire orientale, elle paraît s'être développée en Russie même avec une vivacité extraordinaire. On ne l'ignore pas, la religion a une grande puissance en Russie, et depuis longtemps c'est la politique du vieux parti russe de reconquérir Constantinople, de reprendre possession de Sainte-Sophie. C'est cette vieille ardeur que le récent incident est venu soulever. La mission même du prince Menschikoff était faite pour la susciter et l'entretenir; l'attitude de l'Europe n'a fait que l'enflammer. L'empereur Nicolas cependant, assure-t-on, au milieu des passions religieuses qui l'entourent et qui sont sa force, envisage cette situation d'un œil plus calme, ce qui ne veut point dire, à coup sûr, qu'il ne se soit posé la question du démembrement de l'empire ottoman et de la part qui devait revenir à la Russie. Au fond, indépendamment de l'intérêt politique qui s'attache toujours à une affaire de cette nature, ce qui doit le plus frapper dans la mission du prince Menschikoff et dans l'appareil dont elle a été entourée, c'est cette démonstration d'un état puissant vis-à-vis d'un état faible, c'est cette sorte d'acte de suprématie qui semble substituer en quelque façon une question de force à une question de droit. Or c'est là une tendance à laquelle les gouvernemens semblent trop portés parfois à obéir non-seulement dans leur politique extérieure, mais aussi dans leur politique intérieure, surtout dans celle-ci.

Les révolutions de 1848 ont créé en faveur des gouvernemens un mouvement immense de réaction. Après avoir été sur le point de périr dans l'anarchie de ces dernières années, ils se sont relevés plus forts, plus vigoureux et malheureusement aussi plus portés à pousser à l'excès le droit de défense et de préservation. On peut se demander seulement si c'est là toujours le meilleur moyen d'affermir et de recommander l'autorité des gouvernemens, de la mettre à l'abri de réactions nouvelles. N'est-ce point par exemple un acte plus nuisible qu'utile à l'autorité elle-même que le décret de sequestre par lequel l'Autriche a frappé indistinctement tous les émigrés lombards? Et, qu'on le remarque bien, parmi ces émigrés, beaucoup étaient dans cette situation légalement, avec le consentement de l'Autriche. S'il y avait des conspirations, des trames secrètes, des connivences avec les tentatives révolutionnaires qui ont eu lieu récemment à Milan, l'Autriche a certainement des tribunaux en Lombardie. Elle a des lois sévères; mais il y a aussi des lois protectrices de la propriété, des lois qui fixent les cas où on peut la perdre et les moyens par lesquels on peut en être dépouillé. Le gouvernement autrichien ne nous semble pas avoir été heureusement inspiré en préférant se mettre au-dessus de ces lois et agir en vertu d'un droit discrétionnaire. Il a poussé même la rigueur jusqu'à annuler, comme entachées de fraude, des hypothèques prises sur les biens des émigrés en 1847 ou au commencement de 1848. Certes l'acte rigoureux de l'Autriche n'eût pas eu moins de gravité, quand même il n'eût atteint qu'un simple individu obscur et ayant une petite fortune; mais au point de vue politique, il acquiert une importance plus grande encore en frappant les plus grandes familles de la Lombardie. La situation de l'Autriche n'en devient pas assurément plus facile en Italie. Comme on sait du reste, cette affaire du sequestre a été la source d'une complication nouvelle entre le

gouvernement autrichien et le Piémont. Un certain nombre de ces émigrés lombards, atteints dans leurs biens par le décret de l'Autriche, sont aujourd'hui nationalisés Sardes. Le cabinet de Turin ne pouvait s'empêcher de revendiquer en leur faveur les droits que leur conférait leur nationalité nouvelle. Une négociation modérée sans doute, mais assez vive au fond, s'en est suivie; des notes diplomatiques ont été échangées, résumant les griefs du Piémont et les argumens de l'Autriche. Jusqu'ici, les négociations ont été infructueuses, et le ministre du roi de Sardaigne près de l'empereur d'Autriche a même quitté Vienne à la suite de cet incident, où le Piémont était appuyé du concours de l'Angleterre et de la France. Ce n'est point une rupture sans doute; mais enfin, sous une forme modérée, c'est une protestation où l'acte se joint à la parole. Si c'est tout ce que pouvait faire le Piémont, c'est aussi le moins qu'il pût faire. Peut-être aujourd'hui l'intervention de puissances amies sera-t-elle plus efficace. D'un autre côté, l'Autriche semble s'être départie de ses rigueurs excessives à l'égard de la Suisse. Le cabinet de Vienne a autorisé les autorités autrichiennes en Lombardie à entrer en communication avec un délégué du gouvernement fédéral, le colonel Bourgeois. Le blocus du Tessin subsiste encore cependant, et la levée de ce blocus ne peut être que le résultat des négociations, sans doute plus heureuses, qui vont se suivre. Voilà le legs de cette triste échauffourée de Milan : le sequestre des bien des émigrés lombards, des difficultés très vives entre l'Autriche et la Suisse, une question des plus délicates soulevée entre le gouvernement piémontais et le gouvernement autrichien!

Ce n'est point le moindre avantage de la Belgique, en échappant à ces influences révolutionnaires, de s'être soustraite aux conséquences qu'elles entraînent souvent. La Belgique est tout entière aux fêtes données à l'occasion de la majorité du duc de Brabant, héritier présomptif de la couronne. Le 9 avril, jour où il atteignait sa dix-huitième année, le duc de Brabant est venu pour la première fois prendre place au sénat et prêter son serment de fidélité à la constitution. Le même jour, chambre des représentans et sénat étaient reçus au palais, divers travaux publics étaient inaugurés par le roi, Bruxelles se remplissait de mouvement et d'illuminations. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces fêtes, qui ont duré plusieurs jours, c'est leur caractère national. La Belgique, en entourant de son attachement la famille du roi Léopold, reconnaît les services de son souverain, et il y a quelque chose de plus dans ces démonstrations : c'est la confiance en cette monarchie constitutionnelle, qui a résisté aux récentes secousses révolutionnaires et qui se trouve être aujourd'hui l'une des plus vieilles du continent. Le duc de Brabant est le premier défenseur de cette monarchie et de cette jeune nationalité qui doivent un jour se personnifier en lui : c'est là le secret de l'enthousiasme sincère qui s'est propagé de Bruxelles aux provinces de la Belgique. A peine ces fêtes étaient-elles terminées, que le parlement belge reprenait ses travaux. La section centrale de la chambre des représentans chargée de l'examen du projet de loi sur l'organisation de l'armée a pris une décision que faisait pressentir sa composition même. Le gouvernement avait proposé d'organiser pour cent mille hommes les cadres de l'armée permanente. La section centrale vient de rejeter cette proposition et a fixé à quatre-vingt mille hommes

le chiffre de l'armée; c'est le maintien de l'état actuel. Du reste, ce n'est pas la seule loi ayant trait à l'organisation militaire dont on s'occupe en ce moment en Belgique. Il y a tout à la fois en discussion une loi sur l'organisation de l'armée, une loi sur la milice et une loi sur la garde civique, chose d'autant plus singulière que la Belgique n'a point à se défendre contre des tentatives intérieures de bouleversemens. Quelque animés que soient les partis souvent, leur animation ne va pas jusqu'à la violence révolutionnaire. Il n'est pas de pays où des institutions plus larges fonctionnent plus régulièrement et avec moins de peine. C'est incontestablement un grand avantage pour la Belgique que cette solidité d'institutions; elle n'a point à user ses forces dans les réactions, dans l'incertitude perpétuelle entre des excès opposés.

L'écueil au contraire des pays qui ont été agités par de longues révolutions, dont les institutions ont souvent dépassé les mœurs, c'est que pendant longtemps ils en sont encore à chercher un point d'appui, une mesure dans leur développement politique, et ce n'est point sans crises, sans danger souvent, qu'ils se livrent à cette laborieuse recherche. Il n'en est pas d'exemple plus frappant que l'Espagne. Il y a quelque jours encore, l'Espagne semblait être rentrée dans une situation plus normale. Un ministère nouveau s'était formé; les cortès étaient ouvertes et tenaient leur session régulière. Voici cependant que coup sur coup les cortès ont été suspendues, et le ministère a remis sa démission. Comment s'est produite cette péripétie nouvelle? Malheureusement il s'était développé dans les chambres une animosité, une ardeur de récriminations personnelles qui atteignait à la plus extrême limite. Tandis que le général Prim prononçait dans le congrès un discours de tribun révolutionnaire, dans le sénat un maréchal de l'armée, le capitaine-général Manuel de la Concha, mettait en cause le duc de Rianzarès, mari de la reine Christine, à l'occasion d'une discussion sur les chemins de fer. C'est cet ensemble de violences sans retenue qui a motivé sans doute la suspension des cortès. Il reste à savoir maintenant ce qui a causé la dissolution du cabinet lui-même. C'est une situation d'autant plus grave, qu'il se trouve toujours là, comme on sait, cette difficile question de la réforme constitutionnelle. On ne saurait se dissimuler que l'Espagne est aujourd'hui en présence d'une des crises les plus graves qu'elle ait traversée depuis longtemps.

Le cabinet anglais actuel ne semble pas destiné, comme quelques-uns de ses aînés, à accomplir l'une de ces grandes réformes, telles que le libre échange, le bill de réforme, l'émancipation des catholiques ou l'abolition de l'esclavage, qui font date dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne. Il semble que ce cabinet soit destiné à un rôle moins glorieux, mais non moins utile, celui de débarrasser le gouvernement et l'administration d'une foule d'abus existans, de battre en brèche quelques préjugés de plus, de donner satisfaction aux idées de réforme sur presque tous les points dont l'opinion publique s'est préoccupée. Ce cabinet de coalition, dont l'avénement fut regardé comme l'acte de déchéance des anciens partis et l'abdication de la vieille politique anglaise, n'a pas inauguré une autre politique, mais il en prépare lentement une nouvelle que des hommes d'état plus hardis, plus jeunes, mettront à exécution dans des jours moins difficiles. Le public anglais est

en parfaite entente cordiale avec ce ministère. Il demande des réformes sur presque toutes les matières de gouvernement; il serait content qu'on fît un peu violence à ses préjugés, et qu'on engageât la nation prudemment dans des voies nouvelles. De là résulte une certaine timidité et une grande circonspection dans l'opinion publique. Le cabinet s'efforce, autant qu'il est en lui, de répondre par ses actes à ce désir du mieux et à cette crainte du pire : réformes coloniales, réformes parlementaires, plans d'éducation, conversion de la dette publique, il touche à tout, mais d'une main prudente, et sans s'aventurer. Il essaie, il tâtonne, il propose, il donne son avis et demande celui des autres. C'est là le seul rôle que pendant longtemps les cabinets anglais devront jouer, s'ils veulent ménager une conciliation entre l'esprit nouveau, qui gagne du terrain de jour en jour, et l'esprit du passé.

C'est cette timidité qui explique peut-être le plan de finances que M. Gladstone a présenté récemment devant le parlement. Le public attendait mieux; toutefois il a accepté ce plan avec joie et plaisir. Le projet de M. Gladstone contient trois propositions principales très distinctes : la première se rapporte à la liquidation de certaines rentes connues sous le nom de fonds et d'annuités de la Mer du Sud, et montant ensemble à la somme assez modique de 9,500,000 livres sterling. La liquidation de ces rentes aurait pour effet de simplifier l'administration de la dette, et de débarrasser le budget de détails gênans et complexes. Les deux autres propositions se rapportent aux bons de l'échiquier et aux rentes 3 pour 100, dont le capital s'élève à la somme de 500 millions sterl., et que M. Gladstone propose d'abaisser à 2 1/2 pour 100. Différentes parties de ce plan ont été vivement critiquées, par exemple celle dans laquelle M. Gladstone, pour encourager les possesseurs de rentes à adopter ses plans, offrait — à tous ceux qui les auraient acceptés avant le 6 du mois prochain — 110 livres sterling d'un nouveau 2 1/2 pour 100 contre chaque 100 liv. sterl. du 3 pour 100 actuel, en leur assurant l'intérêt à 2 1/2 pour quarante ans. Cette combinaison, en diminuant l'intérêt réel, accroissait le capital de la dette de 10 pour 100. Il est vrai de dire que M. Gladstone proposait d'en borner l'application à 30 millions sterling de capital. Cette opinion a été combattue presque universellement. Son invention des bons de l'échiquier payables au porteur et portant intérêt a été combattue moins vivement; néanmoins les organes de la presse se sont encore partagés à cet égard. En somme, ce plan financier a excité quelque désappointement, mais aucun mécontentement, et son plus grand défaut paraît être de rendre impossible d'ici à 1894 toute espèce d'opération nouvelle. La conversion proposée par M. Gladstone n'est pas aventureuse, et n'est qu'un auxiliaire nouveau pour l'amortissement annuel de la dette; elle ne simplifie que quelques détails. Nous aurons occasion d'y revenir avec les prochains débats du parlement.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 509 223